REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN-KARDEC

MADAME P.-G. LEYMARIE

ET LA RÉDACTION DE LA *Revue*

ont l'honneur de présenter à leurs Abonnés et Lecteurs leurs meilleurs souhaits à l'occasion du nouvel an.

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47e ANNÉE. N° 1. 1er JANVIER 1904.

A NOS LECTEURS ET CORRESPONDANTS

Au moment d'inaugurer la 47e année d'existence de cette Revue, nous tenons à remercier nos abonnés et lecteurs, ainsi que nos correspondants de leur fidélité et de leur dévouement. Grâce à eux, nous avons pu arriver au point où nous sommes sans que ni luttes ni épreuves aient pu nous faire dévier de notre ligne de conduite ou interrompre un seul jour l'œuvre de vulgarisation à la fois spirite et morale commencée par Allan Kardec. —

Sans doute, il en reste bien peu parmi nos lecteurs — si toutefois il en reste — qui aient assisté aux débuts de cette publication ; mais nous aimons à nous figurer que ceux qui nous soutiennent aujourd'hui forment, avec ceux qui nous ont soutenus les premiers et sont partis, une chaîne ininterrompue de guides et gardiens vigilants.

Sans nous exagérer les progrès faits par notre doctrine, nous pouvons, croyons-nous, nous féliciter de l'extension de la presse spirite et de son importance croissante. La « grande presse », il est vrai, ne daigne pas encore fraterniser avec elle, mais, tout en la tenant poliment à l'écart, elle évite de la bafouer et de la ridiculiser : — c'est toujours cela. Auprès de quelques-uns nous passons pour des mystiques, auprès d'autres pour des sectaires... inoffensifs. Petit bonhomme n'en fait pas moins son chemin, et nous avons une presse spirite ou spiritualiste qui ne compte pas moins de 18 organes rien qu'à Paris, 8 en province, 25 pour les autres pays d'Europe, 20 en Amérique et 1 en Australie, soit au total 72.

Nous en donnons la liste ci-après avec la date de leur fondation. Tous échangent avec nous des rapports de fraternité ou de bonne courtoisie. Si, par hasard, nous avions oublié de mentionner quelques-uns des organes dévoués ou seulement sympathiques à notre cause, nous serions très heureux de donner une place, dans une liste complémentaire, à tous ceux qui nous seraient signalés, pourvu qu'on veuille bien nous en adresser un numéro spécimen. De même, nous saurons gré aux personnes qui voudront bien nous aider à combler les lacunes ou réparer les erreurs que, faute de renseignements, nous aurions laissé se glisser.

Liste des organes de la Presse spirite ou spiritualiste dans le monde entier, avec la date de leur fondation.

FRANCE

1858	*La Revue Spirite*..........................	Paris
1881	*La Lumière*...............................	»
1890	*Le Lotus bleu* (Revue théosophique)........	»
»	*Annales des Sciences psychiques*...........	»
1892	*La Tribune psychique*.....................	»
1894	*Le Progrès Spirite*........................	»
1896	*La Revue scientifique et morale du spiritisme*	»
»	*L'Initiation*	»
»	*L'Echo du Merveilleux*....................	»
1897	*L'Etincelle*	»
»	*Revue du Monde invisible*.................	»
1898	*Le Spiritualisme moderne*.................	»

1900	*Moniteur des Etudes psychiques*...........	Paris
1901	*Revue des Etudes psychiques*..............	»
»	*Bulletin de l'Institut général psychologique*..	»
1903	*Le Phare de l'Espérance*..................	»
»	*Le Monde occulte*........................	»
»	*Journal de l'Eglise de l'Avenir* (organe des *Swedenborgiens*	»
1876	*Les Temps meilleurs*......................	Nantes
1891	*La Paix universelle*........................	Lyon
1892	*La Curiosité* (Revue des Sciences psychiques)	Nice
1895	*L'Hyperchimie*	Douai
»	*La Résurrection*..........................	Saint-Raphaël
1900	*Bulletin de la Société d'Etudes psychiques de Nancy*	Nancy
1901	*Bulletin du Centre d'Etudes psychiques*......	Marseille
1902	*La Vie nouvelle et Philosophie de l'Avenir*...	Beauvais

ALLEMAGNE

1870	*Psychische Studien*.......................	Leipzig
1892	*Die Uebersinuliche Welt*..................	Berlin
1896	*Zeitschrift für Spiritismus*.................	Leipzig

ANGLETERRE

1880	*Light*	Londres
1891	*Proceedings of the Society for Psychical research*	»
1900	*The Spiritualist*..........................	»

AUTRICHE-HONGRIE

1897	*La Gnose*................................	Vienne
1901	*Novo Sunce*..............................	Zagreb

BELGIQUE

1871	*Le Messager*.............................	Liège
1890	*Le Médecin*..............................	Bruxelles
1894	*La Vie d'Outre-Tombe*.....................	Jumet-Gohyssard
1900	*Le Petit Messager*.........................	Bruxelles

ESPAGNE

1871	*La Revelacion*............................	Alicante
	La Fraternidad universal..................	Madrid
1895	*Revista de Estudios psychologicos*..........	Barcelone
»	*Lumen*	Tarrasa

	La Irradiation	Madrid
1900	*Luz y Union*	Barcelone
1903	*Ecos de Ultratumba*	Elche (Alicante)

HOLLANDE

1896	*Het Toekomstig Leven*	Utrecht

ITALIE

1901	*Luce e Ombra*	Milan

NORVEGE

1885	*Norgendœnringen mens*	Skiew

PORTUGAL

1900	*Revista Espirita*	Porto

RUSSIE

1880	*Le Rébus*	Saint-Pétersbourg
1902	*Les Merveilles de la Vie*	Varsovie

SERBIE

1900	*Videlina* (La Voyante)	Sliven

AMERIQUE

	The Banner of Ligth (94e volume)	Boston	Etats-Unis
1865	*Philosophical Journal*	San-Francisco	»
1875	*The Progressive Thinker*	Chicago	»
1885	*Ligth of Truth*	Cincinnati	»
	La Luz	Porto-Rico	Antilles
1877	*Constancia*	Buenos-Ayres	Rép. Argent.
1880	*La Fraternidad*	»	»
	Reformador	Rio de Janeiro	Brésil
1890	*Verdade e Luz*	San Paulo	»
1896	*Revista spirita*	Bahia	»
1900	*A Doutrina*	Parana	»
»	*A Regeneração*	Rio Grande do Sul	»
1902	*A Cruz*	»	»
	Luz Astral	Amarante	»
1903	*Rio Academico*	Parentins-Amazonas	»
1903	*O Tacape*	Rio de Janeiro	Brésil
»	*A Luz da Verdade*	San Paulo	»
»	*A Nova Revelação*	San Paulo	»

1902	*Lo Nuevo*................	Valparaiso	Chili
1903	*A dônde vanos ?*..........	Santiago	»

AUSTRALIE

1871	*The Harbinger of Ligth*....	Melbourne

On voit par cette liste l'importance qu'a prise la presse spirite ou spiritualiste actuelle, sans avoir fait, il est bon de le dire, de frais quelconques de réclame ou de publicité. Toutefois, nous ne nous aviserons pas d'insinuer que les directeurs de tous ces journaux ou revues font fortune, — non ; la philosophie est un article qui rapporte peu, et nous devons malheureusement reconnaître qu'ils sont souvent obligés de déposer leur plume, faute de ressources suffisantes, car on sait combien a de peine à vivre aujourd'hui toute presse qui, comme la nôtre, n'a pas recours aux bénéfices de la publicité ou ne jouit pas des libéralités d'un Mécène. C'est ainsi que depuis 1860 une trentaine de journaux spirites, environ, ont successivement paru, puis disparu, tant en France qu'à l'étranger, après avoir vécu de 1 à 5 et quelquefois 10 années. La première revue en date fut celle de Pierart, qui n'eut que quelques années d'existence. Les plus anciennes publications qui subsistent encore sont : à Boston, *The Banner of Light*, qui publie aujourd'hui son 94e volume, et, à Paris, la *Revue Spirite*, fondée en 1858. Viennent après : le *Philosophical journal*, de San Francisco (1865), *Psychische Studien*, de Leipzig (1870), le *Messager*, de Liège (1871), la *Revelacion*, d'Alicante (1871). 7 ont au moins vingt ans d'existence, 11 au moins dix ans, et 25, moins de cinq ans. Les plus nombreux, 30, sont rédigés en français, et 24 en espagnol ou portugais. Au Brésil, 5 journaux nouveaux ont été créés dans ces deux dernières années, soit autant que dans l'Europe entière pendant le même espace de temps. Toutes ces publications poursuivent avec ardeur et désintéressement une même tâche idéale qui est de préparer le règne de la vérité. — Qu'elles reçoivent ici nos vœux fraternels et nos encouragements les plus vifs.

Jetons maintenant un regard sur l'œuvre accomplie dans l'année qui vient de s'écouler, et, d'abord rendons un hommage bien mérité à ceux de nos conférenciers qui ne marchandent ni leur dévouement ni leur éloquence pour accomplir leur généreux apostolat : à M. Léon Denis qui s'est fait entendre et applaudir à Tours, deux fois à Paris, une fois à Lyon et qui devait encore parler à Lyon, puis à Grenoble et Valence, lorsqu'un deuil cruel est venu l'arrêter et retarder l'exécution de ses projets ; à M. Gabriel Delanne qui a fait de remarquables conférences à Lyon, Marseille, Liège, Bruxelles et Nantes, à M. le général Fix, enfin à tous ceux qui, connus ou inconnus, ont mis sans compter leur temps et leur parole au service de la cause.

Parmi les ouvrages importants parus en 1903, signalons : *Les Frontières de la Science* par le colonel de Rochas; le *Dictionnaire encyclopédique universel* de C. Flammarion; les *Poésies nouvelles* de Mlle France Darget; *Dans l'Invisible*, de Léon Denis, *Recherches sur la médiumnité*, de Gabriel Delanne; la *Zone-Frontière*, de M. Sage; *Le sommeil naturel et l'hypnose*, du même auteur; *Les Phénomènes psychiques*, de J. Maxwell, docteur en médecine, avocat-général près la cour d'appel de Bordeaux; *L'Inde*, de Pierre Loti, son dernier ouvrage, qui nous a valu tout récemment l'admirable compte rendu de notre éminent collaborateur Ed. Grimard.

Rappelons pour mémoire le procès d'Anna Rothe, condamnée par les juges de Berlin, mais acquittée par tous les cœurs spirites; et donnons un souvenir ému et reconnaissant à la mémoire d'un de nos maîtres disparus, Aksakof, ce militant de haute envolée.

Enfin, mentionnons les Sociétés nouvelles qui ont été fondées : c'est, d'abord, sous les auspices de M. Léon Denis, l'*Union spiritualiste nantaise* et la *Fédération spirite du Sud-Ouest;* puis la *Société spirite algérienne*, qu'il ne faut pas confondre avec la Fédération spiritualiste algérienne et tunisienne; la *Société d'études psychiques*, de Marseille; la *Fédération spirite lyonnaise et régionale*, qu'il ne faut pas confondre non plus avec une société plus ancienne, la Fédération spirite lyonnaise; et finalement, l'*Alliance spirite universelle*, fondée par M. Albin Valabrègue.

On se rappelle en quels termes humoristiques ce dernier a signalé la déception qu'il avait éprouvée. Sur beaucoup d'appelés bien peu étaient venus. Que faire alors ? Mieux valait, pensait-il, convertir un seul savant comme Berthelot que deux cent mille inconnus, car la conviction d'un Berthelot aurait bien vite fait de convertir les deux cent mille... et plus. Exemple, Crookes. Ceci, à notre avis, est une simple boutade... et une illusion. Il faudra cent mille nouveaux spirites, pour qu'un Berthelot se lève. Les savants ne font pas les convaincus, ils entraînent seulement les indécis.

Que M. Albin Valabrègue nous permette donc de reprendre son appel et d'engager tous nos frères à donner leur adhésion à l'*Alliance Spirite universelle*, en leur rappelant qu'il n'y a pas de cotisation exigée, mais un simple droit d'entrée d'un franc par personne, à faire parvenir au Fondateur, chemin Sautter, 10, à Genève.

Ce sera pour les spirites un moyen de se compter, peut-être de se connaître, et, dans tous les cas, de s'unir, d'unir leurs forces dispersées, qui sont, par suite, des forces perdues. Car il y a, d'une part, trop de spirites isolés, et, d'autre part, trop peu de grands centres. En essayant de grouper les uns on pourrait former les autres. Que chacun y songe ! le spiritisme ne doit pas rester une doctrine cachée, dissimulée; il faut qu'il puisse éclater comme un soleil spirituel et luire pour tout le monde ; et qui saura mieux

préparer cette ère nouvelle qu'une alliance universelle qui commencera par rallier, sans distinction de nuances, tous les spirites de bonne volonté sous son drapeau ?

A nos amis donc, à la presse spirite, à tous ceux qui veulent résolument le triomphe du spiritualisme moderne, d'unir leurs efforts pour réaliser cette alliance !

LA REDACTION.

LES DIEUX DES PHILOSOPHES

(Suite.)

Le Père Malebranche, tout à la fois cartésien et chrétien, chrétien jusqu'au mysticisme, nous offre un système mixte de philosophie religieuse qui ne nous suggère aucune idée vraiment nouvelle. Sa philosophie est celle de Descartes, sa théologie, celle de Saint Augustin et son seul objectif est de les unir — de faire de l'une et l'autre personnalité, mystiquement combinées en lui, un seul philosophe, un seul esprit, un seul cœur.

Cette étrange synthèse ne lui procure aucun avantage et ne nous fournit à nous qu'une sorte de compromis ou d'équivoque de signification quelque peu confuse, si bien que la résultante ne saurait répondre au désir que nous avons de trouver, dans tel ou tel des systèmes que nous étudions, l'idée d'un Dieu de nature catégoriquement formulée. C'est donc en des régions où règne un mysticisme déconcertant que nous entraîne Malebranche pour qui Dieu est l'Etre infini excluant toute particularité et absorbant en lui toute existence. Qu'en résulte-t-il ? C'est que nulle idée ne pouvant représenter l'Etre infini qui est à lui-même sa propre idée, il ne saurait y avoir entre lui et la pensée humaine, ni communion, ni intermédiaire... de telle sorte que c'est « en Dieu et par Dieu que nous voyons toute chose ». Dieu placé au-dessus de toutes les idées, les enferme dans son essence, où il les contemple éternellement — Dialogue permanent de la Déité suprême avec son Verbe, conversation mystérieuse où Dieu, en tant qu'être, se livre tout entier à Dieu, en tant que pensée !...

Est-il étonnant que nous perdions pied, dans ces subtilités par trop transcendantes ? Dieu seul a donc le pouvoir, Dieu seul a l'efficace, Dieu seul meut les âmes et les corps par « harmonie préétablie », c'est-à-dire par parallélisme préordonné, par correspondance existant dès l'origine. L'âme et le corps sont deux horloges réglées l'une sur l'autre et continuant à mar-

quer la même heure, sans qu'il y ait entre elles la moindre influence réciproque.

N'avons-nous pas le droit de demander ce que deviennent, dès lors, la liberté, la volonté, le désir d'évolution qu'éprouve toute âme normale, toute monade divine consciente de son devoir ? Vous faites-vous une idée du spectacle étrange qu'offrirait cet « univers-orchestre » où chaque musicien, aveugle et sourd, jouerait mécaniquement sa partie, sans entendre ce que jouent ses voisins ?

Conception fantasque, paradoxale qui ne pouvait vraiment surgir que de la cervelle d'un cartésien doublé d'un chrétien, l'un et l'autre géomètres par dessus le marché.

Mais voici que se présente une grosse difficulté. Cet homme machine, cet automate qui ne voit que par Dieu, qui ne fait rien sans Dieu, le voilà cependant qui se met à pécher !...

Qu'à cela ne tienne, répond Malebranche, Dieu va le relever. Comment, par qui ? « Par l'intervention d'un médiateur. A l'heure fixée, à l'heure décisive, le Verbe se fera chair. Il ne s'unira pas seulement à la pensée de l'homme, mais aussi à son corps et par cette union mystérieuse, l'âme humaine, le corps humain, toutes les âmes et tous les corps, bref toute la création sera transformée, relevée, sanctifiée et c'est ainsi que l'incarnation du Verbe dans l'humanité, éternellement méditée par le Créateur, renferme la raison dernière de l'œuvre divine. Les incrédules prétendent que l'incarnation de Jésus-Christ est le scandale de la raison et sans doute ce dogme a ses obscurités, mais du sein du mystère de l'Homme-Dieu, jaillit un trait de lumière qui éclaire le rapport du fini avec l'infini, de la créature avec le Créateur. »

Devant cette explication inattendue, se récrient cartésiens et théologiens, surtout.

Si l'homme n'eût point péché, objectent ces derniers, le Verbe ne se serait pas incarné. Vous faites donc le péché nécessaire ou l'incarnation inutile !

Cette objection si justifiée, si grave, n'arrête point Malebranche. L'oratorien têtu s'enfonce dans sa théorie et fertile en expédients, inépuisable en hypothèses, il entasse témérités sur témérités : « Quoique l'homme n'eût point péché, dit-il, une personne divine n'aurait pas laissé de s'unir à l'univers pour le sanctifier, pour le tirer de son état profane, pour lui donner une dignité infinie, afin que Dieu, qui ne peut agir que pour sa gloire, en reçût une qui répondît à son action. Le Verbe ne peut-il s'unir à l'ouvrage de Dieu sans s'incarner ? Il s'est fait homme, mais ne pouvait-il se faire ange ? Il est vrai qu'en se faisant homme, il s'unit en même temps aux deux substances et que par cette union, il sanctifie toute la nature. C'est pour cela que je ne sais point si le péché a été la seule cause de l'incarnation du Fils de Dieu. »

Plaidoyer bizarre ! A quelle pauvre argumentation est obligé de recourir notre philosophe, pour la défense obstinée de ce dogme de la rédemption telle que l'envisage la doctrine orthodoxe. Que signifie cette prétendue « Sanctification de la nature » ? Est-ce donc vraiment tout l'univers qu'a compromis la peccadille d'Adam ? Quelle amplitude extravagante donnée à ce premier péché hypothétique, tout au plus symbolique et qu'a si étrangement défiguré une dogmatique paradoxale.

Et encore, si cette sanctification rédemptrice avait été universelle; mais point du tout. Elle ne s'applique qu'aux élus prédestinés et Malebranche, hypnotisé par son orthodoxie de commande, oublie les millions d'âmes humaines qui n'ont pas connu le Christ... sans même parler des innombrables humanités extra-terrestres qui ont rempli, remplissent et rempliront aux siècles des siècles les mondes de l'univers cosmique.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, l'on pourrait presque dire de fatal, c'est que les déformations qu'ont subies certaines vérités spirituelles ont rejailli sur les esprits les plus fermes, et les ont désorganisés au point que nombre de philosophes ont cru pouvoir accepter sans protestation les plus flagrantes injustices qui, si gravement, ont compromis le monde moral.

L'exemple de Malebranche n'est-il pas là pour le prouver ? S'arrête-t-il dans la voie où il vient de s'engager ? De plus en plus il s'abandonne et s'enfonce en des sentiers perdus. « Le dessein de Dieu dans son Eglise, poursuit-il imprudemment, c'est de faire un ouvrage digne de lui. Il veut que l'Eglise s'étende et s'amplifie, car son désir est que tous les hommes soient sauvés. C'est dans la grandeur et la beauté de ce dessein qu'il se complaît manifestement, mais... voilà qu'à ce désir miséricordieux, il oppose les « règles de sa sagesse ». Il eût peut-être voulu sauver tous les hommes ; mais il ne sauvera que ceux « qu'il peut sauver», agissant comme il doit agir. C'est aux hommes à suivre sa voie et ce n'est pas pour eux qu'il changera la régularité de sa conduite ! »

Déraillement complet. Nous tombons, ici, dans l'amphigouri d'une théologie qui s'égare dans les subterfuges. A la place de la méthode d'observation intérieure et du témoignage de la conscience, le Père Malebranche introduit on ne sait quel procédé hasardeux, fondé sur des spéculations abstraites. En cela, il imite Descartes d'une façon malencontreuse. Perdant de vue l'âme et sa conscience, il y substitue une âme automatique réduite à ne recevoir que des perceptions passivement subies.

En résumé, le dernier mot de cet étrange génie, tout à la fois mystique et géomètre, c'est que la nature n'est qu'un vaste théâtre où s'opèrent les « mouvements de Dieu » — si bien que les hommes n'étant que les cordes inconscientes d'un instrument aux mille touches dont Dieu se sert pour sa gloire, l'univers s'efface, l'âme humaine s'évanouit ; Dieu seul reste sur cette scène qu'il remplit de son absorbante immensité (E. Saisset.)

Du cartésien Malebranche, passons à Spinoza, cartésien lui aussi, mais panthéiste déterminé. N'est-il pas autre chose, encore ? L'on ne sait trop qu'affirmer, en face de ce philosophe-sphinx, ou philosophe-Protée. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a été fort mal compris, si l'on doit prêter foi aux jugements contradictoires et parfois infamants dont il a été l'objet. N'est-ce pas lui que le « doux » (1) Malebranche appelle un *misérable*, que Bayle le sceptique traite d'athée, que Voltaire, si indulgent d'ordinaire, appelle adversaire de Dieu... tandis qu'après un revirement complet, Lessing s'indigne qu'on traite Spinoza comme *un chien mort*, que Novalis découvre dans cet athée prétendu un mystique « ivre de Dieu » et que Schleiermacher, enfin, l'invoque dévotement comme un véritable saint.

Quoi qu'il en soit et sans prendre parti dans la querelle, nous pouvons nous demander quel est en définitive le Dieu de Spinoza ?... Et voilà que nous retrouvons le cartésien, qui, semblable à tous les disciples du maître,

(1) Doux... l'était-il tant que cela, ce raisonneur desséché par les abstractions et les mathématiques, comme le furent généralement les cartésiens, insensibles et cruels précurseurs, du reste, des vivisectionnistes de nos temps modernes. — Ne connaît-on pas « l'histoire de la chienne de Malebranche ?...

La voici cette histoire que nous résumons en deux mots, pour ceux qui pourraient l'ignorer.

Donc, notre cartésien causait un jour avec son ami Fontenelle, lorsque survint sa chienne — désormais légendaire — qui douce et fidèle s'approche de son maître pour le caresser. Mal en prit à la pauvre bête, car l'irascible philosophe la renvoya d'un violent coup de pied qui fit pousser à l'animal de longs cris douloureux.

— Pourquoi ce traitement cruel ? demanda Fontenelle, surpris et offusqué par cette brutalité inattendue.

— Cruel, en quoi ? répliqua l'autre, ne savez-vous pas que les bêtes ne souffrent pas ?

— Ces cris, cependant...

— Ces cris, mais ils ne sont que le « grincement des rouages dont l'animal est composé », fit l'impassible et systématique ergoteur qui, froidement, reprit l'entretien interrompu.

Nous ne savons ce que pensa Fontenelle de cette définition fantaisiste. Toujours est-il que le bonhomme Lafontaine, non cartésien, à la vérité, mais ami des bêtes, crut devoir protester contre cette abominable doctrine, suivant laquelle l'animal n'est rien d'autre qu'une « simple machine à ressorts » sans pensée, ni sensibilité d'aucune sorte. (Voir son discours à Mme de La Sablière.) Et pour notre part, nous pensons que ces cartésiens incomplets à qui manquait si manifestement la fibre de la pitié, étaient de tous points incapables de comprendre la nature, la vie, la vie qui est chose divine... et Dieu par conséquent

bien loin de nous répondre dans l'élan d'une âme émue et pénétrée, nous offre des axiomes, des définitions, des postulats avec propositions et corollaires — bref tout l'attirail géométrique si cher aux raisonneurs de cette Ecole.

Ce n'est point que notre philosophe soit dépourvu de bonnes intentions, de louables désirs et d'aspirations parfois élevées, témoin certains passages comme celui-ci par exemple : « D'où viennent, se demande-t-il, les agitations et les souffrances de l'âme ? Elles tirent leur origine de l'amour excessif qui l'attache à des choses variables et passagères. Au contraire, l'amour qui a pour objet quelque chose d'éternel et d'infini remplit notre âme d'une joie pure et sans mélange de tristesse et c'est vers ce bien digne d'envie que doivent tendre tous nos efforts. »

Ne semble-t-il pas que notre philosophe tourne au mysticisme, mysticisme de bon aloi, à coup sûr, puisqu'il préconise l'amour des choses invisibles et par suite rétablit la prééminence de l'esprit sur la matière. Toutefois ce passage, comme bien d'autres, trahit l'idée maîtresse de Spinoza, le panthéiste, à savoir l'idée de l'infini, du parfait ou comme il dit de la « sub stance » et c'est dans la contemplation de cette substance, non plus vivante, mais abstraite, qu'il s'hypnotise au point de nous faire l'étrange déclaration suivante : « Dieu pense et il n'a pas d'entendement, Dieu est actif et libre, mais il n'a pas de volonté. »

D'autres passages viennent sans doute effacer l'impression que nous laissent d'aussi étranges propositions, mais à quelles fluctuations sont condamnés ces dialecticiens qui, entre leur conscience d'hommes et leur passion pour des « procédés » dont ils ne peuvent s'affranchir, oscillent sans cesse d'un pôle à l'autre. L'on dirait d'un dialogue bizarre entre deux per sonnalités différentes qui, tour à tour, se contredisent dans l'illogisme de leurs attestations. A cette question : qu'est-ce que l'homme ? voici que l'un des personnages, dans un éclair de mysticisme, nous répond : « L'âme humaine n'est au fond qu'un mode de la substance divine. L'âme humaine et le corps humain ne sont qu'un seul être à deux faces et pour ainsi dire un seul et même rayon de la lumière divine qui se dédouble et se réfléchit dans la conscience. »

Réponse admirable, certes, d'où notre philosophe, nous l'espérons du moins, va tirer comme conclusion que l'homme est grand, que l'homme est libre, puisqu'il est de race divine... Vain espoir ! car voici l'autre personnage du dialogue qui, se noyant dans les subtilités, se dérobant et s'égarant dans les ténèbres, proteste et répond, l'on ne sait vraiment pourquoi : « Non, l'âme humaine n'est qu'un automate spirituel !... »

Voilà donc que notre étrange philosophe se déclare fataliste, ce qui, naturellement l'empêche de donner aux idées de bien et de mal, le sens qui leur

est habituellement attribué, le bien n'étant pour lui que l'utile, c'est-à-dire « ce qui amène la joie et écarte la tristesse ». Déclaration d'autant plus inattendue que rien, dans la conduite de notre singulier moraliste, ne nous autorise à croire qu'il ait été poussé à une telle réduction des principes moraux par un désir quelconque d'épicurisme ou de sensualité. Humble et modeste dans sa tenue, simple dans ses goûts, sobre jusqu'à l'ascétisme, il eût pu vivre sans privation ni regret dans une congrégation de cénobites.

Nulle affectation, nulle pose dans cette nature droite, équilibrée, dont le désintéressement était à ce point réel et sincère que par deux fois il refusa d'accepter une somme de 2.000 florins que voulait lui donner un de ses amis, et plus tard, une rente de 200 florins non moins cordialement offerte par un autre ami généreux.

— Non, merci, répondit l'incorruptible ascète, ce que j'ai me suffit... et il est de fait qu'il lui fallait bien peu pour vivre et moins encore pour se distraire.

« Il se divertissait quelquefois, raconte un de ses biographes, à fumer une pipe de tabac, ou bien, lorsqu'il voulait se relâcher l'esprit tendu par de trop longues méditations, il cherchait des araignées qu'il faisait lutter ensemble, ou des mouches qu'il jetait dans leurs toiles et regardait ensuite cette bataille avec tant de plaisir qu'il éclatait parfois de rire. » Après quoi, quittant mouches et araignées, il reprenait le fil de ses pensées — pensées bien complexes, souvent bizarres et contradictoires à l'occasion.

Nous avons parlé de Spinoza cartésien, de Spinoza fataliste, disons maintenant quelques mots de Spinoza panthéiste, mystique, surtout, car il était bien véritablement « ivre de Dieu », suivant l'expression de Novalis.

« Quel est le moyen de connaître clairement les choses ? se demandait-il. Ce à quoi il se répondait : « C'est de former de ses idées une chaîne dont l'idée de Dieu soit le premier anneau, en d'autres termes de penser sans cesse à Dieu, en un mot, de voir tout en lui » — exactement ce que disait Malebranche.

« Quand on en est là, tout le reste suit nécessairement, car nos désirs se conforment à nos pensées et nos actions à nos désirs. Posséder Dieu, vivre en Dieu, voilà la vie parfaite. »

Telle est la morale de Spinoza, telle est aussi sa religion, car pour lui les deux se confondent. Aimer ses semblables et Dieu — voilà la loi divine.

Cette loi a-t-elle une sanction au-delà de la vie terrestre et l'idée d'une vie future se conçoit-elle dans le système de Spinoza ? C'est ici que se représentent et se compliquent les difficultés et les doutes. Comment comprendre qu'un philosophe qui nie la responsabilité morale et pour lequel le bien n'est autre chose que l'utile, puisse reconnaître la nécessité d'une existence ultérieure ? Serait-elle même possible, étant donné, au dire de Spinoza, que

l'âme est inséparable du corps ? Alors que la mort brise les attaches de la vie organique, ne faut-il pas que l'âme partage la fortune du corps et comme lui se décompose étant composée comme lui ? Et ce n'est pas vaguement qu'il formule cette extraordinaire déclaration. C'est en termes formels qu'il affirme que l'existence de l'âme est détruite dès l'instant où elle cesse d'affirmer l'existence du corps...

Ne semble-t-il pas que notre imprudent philosophe se plaise à fournir lui-même les armes qui serviront à le battre, alors qu'en dépit de ses attestations précédentes, il ne craint pas d'affirmer que loin de renoncer à l'immortalité métaphysique de l'âme, pas plus qu'à son immortalité morale, il les admet l'une et l'autre, déclarant que l'âme humaine, sinon tout entière, au moins dans la meilleure partie d'elle-même, est de sa nature immortelle et que la vie à venir, loin d'exclure la personnalité, la suppose, puisque c'est une « vie purifiée de toute misère terrestre ».

Qu'est-ce à dire ? N'est-ce point ce même Spinoza — philosophe-Protée, nous l'avons déjà dit — qui vient de nous déclarer qu'après la dissolution des organes, ne sauraient exister ni l'imagination, ni la mémoire ? Ne nous oblige-t-il pas à lui demander comment, dès lors, pourrait s'effectuer la continuité de la conscience ?

— « Nous sentons que nous sommes immortels »,répondit-il sans se déconcerter.

Discuter dans de telles conditions devient chose difficile. Que croire, que supposer, en présence d'un pareil illogisme ? Déguisant sa pensée, jouant sur les mots, appellerait-il par hasard vie future, l'éphémère durée de notre âme qui, forme momentanée du principe éternel, s'écoule avec une lenteur variable sur le mobile océan de la vie universelle — sorte de Nirvana moderne, renouvelé du panthéisme oriental ?

Mais, alors, la vie que nous promet Spinoza n'est qu'un leurre insuffisamment déguisé sous une apparence métaphysique, rien d'autre que l'ironique parodie d'une post-existence fictive, puisqu'elle est sans personnalité consciente, qu'un rêve de philosophe, enfin, nourri de chimères flottantes... incohérentes peut-être ?

Oui, certes, incohérentes, si bien que l'on est en droit de répéter, après l'un de ses commentateurs : comment donc s'expliquer ces tergiversations d'une pensée ordinairement si droite et si ferme, ces oscillations incompréhensibles d'un système où brillent de si éclatantes vérités, au milieu des plus déconcertantes contradictions ?

Il est incontestable que tout est confus dans cette doctrine, dans ce « cartésianisme immodéré », comme l'appelait Leibnitz, où s'amalgament, dans une combinaison hétérogène, un panthéisme fataliste et presque matérialiste parfois, avec une métaphysique aggravée de mysticisme, où l'immor-

talité n'est que fictive, où enfin la conscience et la liberté humaine,et par suite toute existence individuelle, après avoir surnagé quelques instants sur l'océan de l'Immensité divine, y sombrent et y disparaissent sans retour.

Principes arbitraires, conclut E. Saisset, conséquences funestes et parfois immorales. — Tel apparaît, malgré sa belle ordonnance, l'ondoyant et complexe panthéisme de Spinoza.

Voilà que nous avons parcouru, presque en tous sens, le monde des idées cartésiennes, où nous avons vu, du sein d'obscurités diverses, jaillir çà et là d'éclatantes lueurs et de saisissantes vérités, mais où nous n'avons pas trouvé le Dieu pouvant répondre à nos aspirations les plus hautes, c'est-à-dire l'idéal que réclament impérieusement nos esprits et nos cœurs.

Poursuivons donc notre enquête; informons-nous auprès du rival, du contradicteur de Descartes, l'illustre Isaac Newton, le jeune philosophe prodige qui, à 23 ans, avait inventé le calcul infinitésimal, analysé la lumière et découvert l'attraction universelle. Dès le début de ses études, il avait lu la *Géométrie* de Descartes et s'était trouvé en contradiction ouverte avec celui que nul en Europe n'osait plus ni critiquer ni juger. Physique générale, astronomie, optique, tout dans les systèmes de Descartes lui parut « mal assuré ». C'est l'édifice entier qu'il faut refaire, déclare-t-il avec une tranquille assurance.

Mais laissons de côté les questions générales dont nous n'avons que faire ici. La seule chose qui nous importe, c'est de savoir quel est le Dieu de Newton, en quoi il ressemble à celui de Descartes, en quoi surtout il en diffère.

Constatons tout d'abord que si, pour ce dernier, Dieu est le premier principe de la philosophie naturelle, chez Newton c'en est la conclusion dernière. Nous savons que pour trouver son Dieu, Descartes ne fait autre chose qu'entasser hypothèses sur hypothèses, procédant non point en physicien, mais en géomètre; construisant et façonnant un monde idéal, sans même s'informer de ce que pourrait bien être le monde des réalités vivantes.

Newton, ennemi juré des hypothèses qui lui paraissent anti-philosophiques, n'entend point procéder de la sorte. A ce fantastique édifice qui lui semble manquer de base, il veut substituer les « solides assises d'un impérissable monument » et dans ce but il commence par réformer la méthode des investigations. Au lieu d'aller des causes aux effets, il veut que l'on aille des effets aux causes. Au lieu de n'attribuer à l'observation qu'un rôle accessoire, il veut qu'on lui confie le rôle prépondérant.

L'on connaît la tradition, autorisée du reste,qui nous représente Newton illuminé, subitement inspiré par l'idée que lui suggère un fait insignifiant en apparence.

Assis, un jour, sous un pommier, il voit un fruit se détacher de l'arbre et tomber à ses pieds. Combien de fois d'autres pommes étaient ainsi tom-

bées devant nombre de spectateurs qui, certes, ne s'en étaient pas montrés surpris ? Mais c'est que l'heure était venue sans doute... et voilà notre philosophe qui réfléchit et s'interroge :

— Pourquoi donc, se demande-t-il, s'est-elle dirigée vers la terre, cette pomme qui, en définitive, libre comme elle l'était, aurait pu, soit remonter dans l'espace, soit y prendre, à droite ou à gauche, une direction quelconque ?

Libre, ai-je dit, mais c'est qu'elle ne l'était pas, sans doute. Elle semble avoir obéi à une « force » ainsi que le font tous les corps, qui, invariablement, retombent sur le sol... Et c'est en concentrant ses longues méditations sur la nature mystérieuse de cette force qui lui paraît avoir été « attractive » que notre chercheur de génie découvre la loi de la gravitation universelle.

Inutile d'insister sur cet incident devenu dès longtemps légendaire dans l'histoire de la philosophie, comme le sont devenus tant d'autres incidents ayant amené d'importantes découvertes — toutes, vraisemblablement, inspirées à des cerveaux humains, par ces Intelligences ambiantes dont se composent les populations invisibles de l'espace et auxquelles nous rattachent des rapports de fraternité, de véritables liens de famille, étant donnée l'indéniable parenté qui, d'un bout de l'univers à l'autre, solidarise les humanités entre elles, comme aussi tous les groupes d'être quels qu'ils soient, épars dans l'étendue. N'est-il pas tout naturel que les vies particulières reçoivent leurs vibrations de l'Océan de Vie qui les baigne et les pénètre ?

— Vos merveilleuses découvertes, demandèrent de toutes parts à Newton ses amis et ses admirateurs, ne pourraient-elles servir à rendre plus manifeste l'existence de Dieu ?

— N'en doutez pas, leur répondit-il. Il serait absurde de supposer qu'une aveugle nécessité préside à l'univers qui n'a pu tirer son origine que d'un Etre primitif ayant idées, puissance et volonté. — Et c'est ainsi que Newton fut amené par sa méthode scientifique à découvrir la cause première du mouvement et de l'ordre de l'univers.

Toutefois, il n'en resta pas là et nous le voyons s'engager, en dépit de sa prudence, dans une théorie fort originale, mais singulièrement hasardeuse.

Très préoccupé par l'idée de l'espace, il se demande quelle en est l'origine et surtout la nature. Est-il indépendant des corps qu'il enferme; peut-on, d'autre part, le concevoir comme limité, comme mobile ou variable, comme pouvant cesser d'exister ? — Impossible, évidemment.

Mais quoi ! si l'espace existe réellement — ce dont personne ne s'est jamais avisé de douter — s'il est infini, indépendant, immuable, nécessaire... que lui manque-t-il pour être Dieu, ou tout au moins un des premiers principes des choses ?... Etranges questions qui vont nous amener, où donc ?...

Elles nous mènent si loin, que notre hardi philosophe n'hésite pas à nous déclarer tout net que l'espace infini est pour Dieu une sorte de *sensorium* où il perçoit les objets du monde physique.

Et le voilà qui, sentant sans doute qu'il nous doit quelques explications, s'évertue à nous en donner dans la mesure du possible.

L'espace, déclare-t-il, tout infini qu'il soit, indépendant et immuable, n'est point à la vérité un être en soi. Qu'est-il donc ? L'un des attributs de Dieu, tout comme la durée en constitue un autre. Otez du monde les êtres et les choses, l'espace infini et l'infinie durée n'en subsisteront pas moins et c'est dire en même temps que Dieu subsistera aussi, car l'un et l'autre sont ses « manières d'être ».

Etant admis cela, la présence de Dieu dans l'univers apparaît sous un jour tout nouveau. Ce n'est plus seulement par sa vertu créatrice et conservatrice qu'il est présent dans la nature, il l'est effectivement et substantiellement. Il est en un mot la substance dont la durée et l'étendue infinies sont les modes d'existence — ce qui n'empêche pas Newton d'affirmer, chose assez bizarre, que Dieu, bien que présent partout, ne peut être considéré comme l'âme de l'univers. Et c'est là son dernier mot.

Tout cela, il faut en convenir, est passablement confus — confus et vague comme ce que nous avons trouvé jusqu'ici dans les systèmes dont il vient d'être question.

Nous ne pouvons nous dissimuler que Descartes, Malebranche et Newton, en dépit de toutes les différences qui distinguent leurs théodicées, ont à peu près le même Dieu, mais que d'autre part l'accord apparent de ces grands esprits est souvent démenti par les tendances respectives de leurs systèmes. Tous placent à l'origine des choses un Dieu créateur; mais dans quelles conditions singulières sont parfois conçus les rapports qu'ils établissent entre ce Créateur et l'univers manifesté.

Descartes se forme de la toute-puissance divine de si incohérentes idées que la manifestation de cette puissance paraît tour à tour dépendre soit d'un pur caprice, soit de l'exigence d'une inéluctable nécessité.

Malbranche qui, tout d'abord mieux inspiré, ce semble, associe à la toute-puissance la sagesse et la bonté divines, finit par absorber dans une déité de fantaisie tout être, toute libre action, toute conscience individuelle, si bien que ce vaste univers, qu'emplit la vibration de myriades de vies en évolution, ne semble plus être habité que par des automates inconscients, ou par de vagues ombres qui, flottantes quelques instants, finissent par se noyer dans l'immensité divine.

Et enfin Newton, lui-même, ce penseur si sérieux, si positif, cet ennemi déclaré de toute hypothèse chimérique, de toute abstraction conventionnelle, mais trop absorbé sans doute par la systématique observation des phéno-

ménalités physiques, ne conçoit-il pas un Dieu de nature amorphe, vaguement noyé dans l'espace et se confondant avec la durée ?

Aussi, est-ce en pleine déception que nous demandons quelque lumière nouvelle, que nous réclamons un philosophe qui, dans une vision spiritualiste, aura conçu l'idée d'un Dieu vivant que nous ne verrons sortir ni des formules d'un mathématicien, ni des syllogismes d'un dialecticien scolastique.

Certes, si un tel philosophe a jamais existé, ce ne peut être que Leibnitz; aussi est-ce lui que nous avons hâte de consulter, d'interroger, d'interpeller.

(*A suivre.*) E. Grimard.

CAUSERIES

sur l'évolution de l'idée religieuse (*Suite*) (1)

III

Les Croyances anciennes.

Nous avons vu dans les dernières causeries que l'idée monothéiste — profondément gravée dans l'âme du peuple hébreu par la main de son rude législateur, — s'était épurée avec Jésus, et que ce dernier, idéalisant les conceptions de Moïse, avait annoncé un Dieu, souverainement juste et bon, ainsi qu'une vie future avec toutes les conséquences qu'elle comporte.

Je n'ai pas l'intention, dans ces simples causeries, de faire un historique, même succinct des anciennes religions : Je désire simplement rappeler en quelques lignes quelles furent les croyances de nos ancêtres, de ceux qui devaient, sous tous les rapports, devenir nos instructeurs.

De grandes civilisations avaient été le résultat des efforts millénaires des générations primitives. L'Égypte, la Chaldée, la Perse, nous ont laissé des monuments qui témoignent de leur formidable puissance, et l'étude des hiéroglyphes, de la langue védique et des inscriptions cunéiformes, bien qu'encore incomplète, nous fait connaître peu à peu la mentalité de ces peuples disparus.

Mais bien avant ces civilisations qui remontent à quelques milliers d'années, il y en avait eu d'autres qui ne nous seront probablement jamais dévoilées.

Le Sphinx était déjà debout depuis un nombre d'années inappréciable, lorsque commença la première dynastie des Pharaons, 5000 ans avant notre ère : et dans une petite île déserte, perdue dans l'immensité de l'Océan Paci-

(1) Voir les numéros de mai et de juin.

fique, — l'île de Pâques, — se trouvent des débris de temples énormes, des statues colossales de dieux, et de grandes routes dallées qui traversent l'île, pour se perdre des deux côtés dans l'Océan.

Un peuple capable d'exécuter de pareils travaux ne pouvait pas habiter ce petit grain de sable séparé de toute terre par des distances énormes, et on ne peut guère concevoir l'île de Pâques que comme les derniers vestiges d'un continent disparu.

Quels étaient les peuples qui l'habitaient ? Quelle était leur civilisation ? Quel était leur degré d'avancement moral ? — Nous n'avons sur ces questions aucun renseignement.

Mais, antérieurement peut-être à la disparition de ces peuples, vivant en même temps qu'eux, il y avait dans l'Inde, — dans ce pays que sa situation géographique a pu mettre à l'abri des grands déluges, — il y avait des hommes qui, par leur intelligence, leur savoir et surtout leur haute moralité, paraissent être arrivés au sommet de la perfection humaine.

Depuis quelques années, de savants orientalistes sont parvenus à lire les plus anciens livres sacrés du peuple indou, et la traduction qu'ils nous apportent nous plonge dans l'étonnement le plus profond.

La philosophie, dans ce qu'elle a de plus grand et de plus élevé, l'algèbre, la géométrie, l'astronomie n'avaient plus, semble-t-il, de secrets pour ces hommes extraordinaires. Si la chronologie des Indous est exacte, si nous l'avons bien comprise, et si leur manière de supputer le temps s'accorde avec la nôtre, on trouve, disent certains auteurs, que leurs astronomes calculaient exactement la position des étoiles *cinquante-huit mille ans* avant notre ère, et le Somodœvo, l'œuvre de Gœtomo, un des plus grands philosophes qui ait paru sur la terre, était écrit il y a *trente mille ans* d'après son traducteur, l'éminent ingénieur Tremeschini.

M. Chavée fixe à l'année 13901 la promulgation du Code de Manou et les Egyptologues assignent généralement à la plus vieille des pyramides une existence de 6.000 ans. Ainsi, déjà à cette époque, les Egyptiens possédaient une civilisation prodigieuse qui avait commencé des milliers d'années auparavant, probablement sous le règne de Manès ou de Ménès, venu de l'Inde pour coloniser la vallée du Nil. Le docteur Wahu, dans son ouvrage si intéressant, « le Spiritisme dans l'antiquité », rappelle l'opinion de M. Chavée sur l'époque de la publication des lois de Manou, et il dit qu'il est bien facile de vérifier certaines dates à l'aide des calculs astronomiques si savamment établis par M. Rodier (*Antiquité des races humaines*, Paris 1862.) Quelles étaient les croyances de ces peuples de l'Inde dont l'existence paraît remonter à une époque qui confond notre imagination ?

Leurs livres sacrés vont nous répondre.

Les Védas sont remplis de longs hymnes d'adoration, d'élans continuels

vers le Dieu suprême, l'Esprit éternel, celui qui *seul se connaît soi-même*, l'être des êtres, la puissance des vivants. Le Mahâbhârata le définit ainsi :

« Dieu est un, immuable, dénué de parties et de formes, infini, omniscient, « omniprésent et omnipotent. C'est lui qui a fait sortir les cieux et les mondes « du néant, et les a lancés dans les espaces infinis : il est le divin moteur, « la grande essence originaire, la cause efficiente et matérielle de tout.

Burnouf, le grand savant qui a peut-être le mieux étudié l'Inde, parle dans son « Essai sur les Védas », des hommages rendus aux ancêtres dans les temps védiques : — il fait voir que la croyance à l'immortalité de l'âme, vivante et revêtue d'un corps glorieux, ainsi qu'aux vies successives, ne s'est pas interrompue un seul instant, puisqu'elle existe encore dans l'Inde. « Ce « couple mystique, d'un corps presque idéal et d'une âme qui est comme « une étincelle ou un rayon de feu divin, est toujours prêt à s'unir de nou- « veau à une forme visible, quand la loi universelle de l'Etre suprême amè- « nera son tour. » (« Essai sur les Védas ») (1).

Les Brahmes communiquaient avec les *Pitris* (les ancêtres décédés) et il y avait dans leurs demeures une chambre réservée à cet effet. On la nommait *la chambre des ancêtres*. Dans le Somodœvo, le livre de Gœtomo dont j'ai parlé plus haut, Brahma dit que les communications seront interrompues si on ne se conforme pas à ses instructions.

Voici les quatre premiers versets de ce livre :

1 — Brahma dit à Gœtómo de recueillir les vérités amassées depuis des siècles par les grands contemplatifs.

2 — et de mettre ces vérités par écrit telles que les a conservées la tradition orale

3 — pour les communiquer à la classe élevée des Brahmes avec injonction qu'elles ne sortent pas de cette classe :

4 — sous peine de voir rester *muette la chambre des ancêtres*

5 — et de taire la vérité à l'incapable, car la lumière est inutile à l'aveugle, l'évidence à l'orgueilleux et la nourriture au cadavre. —

Quant aux lois de Manou elles enseignent d'une façon formelle l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, le mérite et le démérite fondés sur la liberté humaine, la récompense et le châtiment.

Telles étaient les croyances de l'Inde védique, de cette Inde préhistorique qui fut le berceau de notre humanité et dans laquelle s'incarnèrent les premiers instructeurs.

Le plus grand de tous fut Christna. Manou l'avait probablement précédé. Emile Burnouf nous a donné la traduction du Bhagavad-Gîta (le chant du

(1) Pour de plus longues citations, voir l'ouvrage de M. Wahu : « *Le spiritisme dans l'antiquité.* »

bienheureux), qu'il qualifie « le livre le plus beau qui soit sorti de la main des hommes ». Tous les spiritualistes connaissent cet ouvrage admirable écrit il y a des milliers d'années. Je veux cependant citer ici un ou deux passages qui prouvent à quelle hauteur de vues s'était élevé l'auteur de ce chant.

« L'homme terrestre est triple, comme la divinité qu'il reflète, intelligence, « âme et corps : si l'âme s'unit à l'intelligence, elle atteint la sagesse et la « paix : si elle demeure incertaine entre l'intelligence et le corps, elle est « diminuée par la passion et tourne dans un cercle fatal : si elle s'aban- « donne au corps, elle tombe dans la déraison, l'ignorance et la nuit tem- « poraire. L'âme ne peut pas échapper à la loi. — Quand le corps est dis- « sous, lorsque la sagesse a le dessus, l'âme s'envole dans le séjour des « êtres pieux; quand le corps éprouve cette dissolution pendant que la pas- « sion domine, l'âme vient de nouveau habiter parmi ceux qui se sont atta- « chés aux choses de la terre.

« Domptez vos passions. — Les jouissances que procurent les passions « sont comme les matrices des peines à venir. — Ne faites pas seulement « le Bien, mais soyez bons. — Celui qui trouve en lui-même son bonheur, « sa joie, et en lui-même aussi sa lumière, est un avec Dieu. — Il est dé- « livré de la renaissance et de la mort, de la vieillesse et de la douleur, et « boit l'eau de l'immortalité.

« Les maux que nous faisons à notre prochain, nous poursuivent ainsi « que notre ombre suit notre corps.

« Les œuvres qui ont pour principe l'amour de nos semblables sont celles « qui doivent être ambitionnées par le juste, car ce seront celles qui pèse- « ront le plus dans la balance céleste.

« Si tu fréquentes les bons, tes exemples seront inutiles ; ne crains pas « de vivre parmi les méchants pour les ramener au bien.

« L'honnête homme doit tomber sous les coups des méchants comme « l'arbre sandal qui, lorsqu'on l'abat, parfume la hache qui l'a frappé.

« L'infini seul peut comprendre l'infini: Dieu seul peut comprendre Dieu. »

Jamais l'esprit humain, au point de vue de l'enseignement moral, ne s'est élevé plus haut dans le Bhagavad Gita.

Après l'époque védique, après les Manou et les Christna, vient l'époque des prêtres, des Brahmes qui s'emparent des croyances primitives, les dénaturent à leur profit, créent une trimourti (Trinité), puis un panthéon de divinités, puis des mystères, des cérémonies puériles et des croyances absurdes qui finissent par donner naissance au *moulin à prières* que le béat fait tourner en pensant à autre chose, et aux fanatiques de toute sorte qui torturent leur corps pour sauver leur âme. L'idée religieuse va se perdre dans les superstitions.

Bouddha cherchera à la relever. Sa réforme fut surtout morale et sociale. En combattant l'institution des castes qui avait été nécessaire autrefois, il ébranla le despotisme et la tyrannie qui régnaient partout dans le monde brahmanique et il fit entrevoir l'égalité qui doit régner entre les hommes. En présence de la souffrance qui accable tous les êtres, il prêcha la *compassion :* la compassion pour tout ce qui vit ; et ce fut là sa grande parole, la bonne nouvelle qui soulagera tant de misères. Puis, reprenant l'enseignement des Brahmes il dit que l'âme épurée ne sera plus soumise aux vicissitudes des transmigrations, et qu'elle entrera, intelligence pure, dans le royaume de Brahma : c'est le Nirvana. — Mais le Nirvana n'est pas l'anéantissement. — Sans doute, les prêtres boudhistes ont cherché à accréditer cette croyance ; et cette croyance était un bien pour ces populations en proie aux misères les plus profondes et qui ne pouvaient aspirer qu'après le repos absolu. La pensée de revenir encore sur cette terre, de recommencer leur vie misérable les aurait éloignées d'une religion qui leur parlait d'un si terrible malheur. Mais jamais le Bouddha n'a dit que l'âme élevée, délivrée des incarnations, ne conserverait pas son individualité. Cette opinion eût été en opposition complète avec les croyances anciennes. Les Védas et Christna avaient affirmé le contraire, et Gœtomo, le grand philosophe védique avait, dans une phrase des plus poétiques, condamné depuis longtemps l'idée de l'absorption dans le grand Tout.

« La goutte d'eau dans l'Océan, avait-il dit, grossit l'Océan d'une goutte : l'être absorbé dans le grand Tout amoindrirait le Tout d'un Etre. »

Les siècles succèdent aux siècles. L'Inde envoie ses fils à la conquête de la terre alors probablement peu peuplée, et de grands foyers de civilisation s'allument en Chaldée, en Perse, en Egypte. Comme nous l'avons dit plus haut, nous arrivons chaque jour à pénétrer plus profondément dans la vie intime de ces grandes nations, et, au point de vue religieux, nous retrouvons partout les mêmes croyances ; — nous les lisons dans les livres sacrés de tous les peuples. Sans doute ces notions d'un idéal si élevé n'étaient pas restées pures : elles avaient été souvent transformées, défigurées, rendues méconnaissables : des superstitions grossières avaient remplacé les simples croyances des premiers âges : le progrès matériel avait enrayé la marche du progrès moral. Mais ces vérités avaient toujours été conservées dans les temples et dans les sanctuaires où se célébraient les mystères, et lorsqu'une nuit trop profonde venait envelopper les peuples, une voix se faisait entendre pour leur rappeler les principes de morale enseignés à leurs ancêtres : et les peuples dociles suivaient les conseils qui leur étaient donnés, jusqu'à ce que, retombant comme des enfants dans leurs erreurs passées, ils avaient besoin de nouveaux instructeurs pour les remettre dans le droit chemin.

— Les noms de ces instructeurs restent comme des points lumineux qui jalonnent la route sombre suivie par l'humanité : Christna, Manou, Orphée, Bouddha, Confucius, Zoroastre, Moïse, Pythagne. Sous la direction de ces grands Etres, l'humanité marchait lentement dans sa voie.

L'intelligence de la masse était alors très rudimentaire. Dans ces immenses Empires asiatiques le peuple esclave, accablé par la misère, courbé sous les plus durs travaux, apprenait dans la douleur, la patience et la résignation ; la communauté des souffrances faisait naître en lui la compassion ; l'amour de la famille commençait à se développer ; les terribles difficultés de la vie éveillaient dans les cœurs la pitié, l'abnégation, le dévouement, une foule de sentiments bien faibles encore, bien fragiles que le temps seul arrivera à développer. Les qualités morales se forgeaient péniblement dans le creuset de la souffrance et la mentalité humaine s'élevait peu à peu.

Ceux qui dirigeaient ces multitudes, — en général les plus avancés au point de vue intellectuel —, faisaient leur apprentissage de conducteurs d'hommes; ils apprenaient eux aussi leurs obligations, leurs devoirs. Beaucoup certainement seront au-dessous de leur tâche; ils ne comprendront pas leur rôle. Ils commettront des fautes et des crimes, et entraveront souvent la marche qu'ils sont chargés de diriger. Les faiblesses de l'esprit humain seront toujours la cause que le progrès ne pourra se faire que dans la souffrance et avec la plus grande lenteur.

Mais les travaux accomplis et les souffrances endurées porteront leurs fruits ; ces générations qui ont mis des milliers d'années pour élever leur mentalité ne seront pas stériles, et de leur sein sortiront des hommes qui, ayant mis à profit leurs existences passées pour s'élever en moralité et en intelligence, viendront faire profiter de leur acquis leurs frères en retard.

Au v^e^ siècle avant notre ère ,l'esprit humain était retombé dans la nuit ; — les grandes croyances à peu près oubliées, n'étaient plus conservées que dans les sanctuaires ; — l'Inde et l'Egypte, les deux grandes initiatrices, restaient endormies dans le rayonnement de leur passé : leur rôle était fini. Tout à coup, au milieu des ténèbres intellectuelles qui enveloppaient la terre, un foyer de lumière éblouissante s'alluma.

Dans un petit coin de la Grèce, toute une pléiade de génies apparaît, illuminant de ses rayons ce peuple héroïque qui venait de sauver la civilisation naissante, en arrêtant à Marathon et à Salamine l'invasion des barbares.

Dans toutes les branches des connaissances humaines, en philosophie, en astronomie, en architecture, en peinture, en sculpture, en histoire aussi bien qu'en poésie légère et en tragédie, ce sont de grands maîtres qui apparaissent, ensemble, tout à coup, comme pour bien montrer en une seule fois à quel degré de puissance, à quelle hauteur de conceptions l'Esprit humain pouvait arriver.

Ces génies dont les noms resteront éternellement gravés dans la mémoire des hommes s'appellent : Pythagore, Anacréon, Pindare, Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, Hérodote, Thucydide, Hippocrate, Corinne, Phidias, Zeuxis, Xénophon, Anaxagore, Socrate, Platon et quelque temps après, Aristote, Démosthènes, Epicure, Zénon.

Cette formidable explosion d'intelligence dura peu ; un siècle environ : c'est le siècle de Périclès. Puis, toutes ces grandes voix se taisent ; mais leur écho se propagera dans la suite des siècles, et nous l'entendons encore. Ces génies restent et resteront toujours les *Maîtres*. Comme on l'a dit si souvent, ils nous ont tout appris ; — nous n'avons rien ajouté à leurs trois ordres d'architecture ; — pour décorer nos palais, nous copions les ornements des temples qu'ils ont édifiés ; — leurs statues restent pour nos sculpteurs des modèles inimitables ; — aucun auteur n'a pu surpasser leurs tragiques, et notre philosophie se borne à étudier et à commenter péniblement Socrate, Platon, Aristote, Zénon et Epicure.

D'où venaient donc ces grandes intelligences, ces hommes si extraordinaires ? Qui avait fait naître dans leurs esprits ces conceptions si élevées du Beau, du Vrai, du Bien ? Quels avaient été leurs éducateurs ? Dans quel milieu s'étaient-ils imprégnés de toutes ces beautés, de toutes ces vérités qu'ils répandaient à pleines mains ?

Fils pour la plupart de simples citoyens de la Grèce, quelques-uns fils d'esclaves, ce n'était pas dans le milieu où s'était écoulée leur jeunesse qu'ils avaient pu acquérir les connaissances qui devaient en faire les éducateurs de l'humanité. Leurs aïeux étaient des barbares.

Comment donc s'expliquer l'apparition spontanée de tous ces génies sur un même point de la terre ? Il ne peut être question, dans ce fait extraordinaire, ni d'atavisme ni d'influence ambiante, et les théories matérialistes sur la production de la pensée et sur l'évolution continue et méthodique de l'Etre humain sont, dans ce cas, difficiles à appliquer.

Les spiritualistes cherchent à résoudre le problème en disant que ces hommes étaient des esprits élevés qui s'étaient affinés dans des existences précédentes et qui, à un moment donné de l'histoire, sont venus remplir une mission en s'incarnant au milieu d'un peuple assez avancé pour pouvoir les comprendre.

Le peuple grec avait eu de grands législateurs qui avaient approprié leurs enseignements à sa lente évolution. Solon lui avait donné des lois plus sages, plus justes, plus humaines que celles de Lycurgue et de Dracon.

Ces lois avaient puissamment contribué à faire l'éducation de ce petit groupe humain et elles lui avaient donné cette force morale et cette cohésion qui devaient le rendre si héroïque pendant les guerres médiques, et lui per-

mettre, avec ses faibles ressources matérielles, de lutter victorieusement contre le monde barbare.

Mais ce qui contribua surtout à faire de ce peuple un peuple d'élite, ce fut sa religion.

C'est à la Chaldée et à l'Assyrie, — héritières elle-mêmes des croyances de l'Inde, — que la Grèce avait emprunté ses dieux, ses demi-dieux, la divinisation des forces de la nature, et le culte des ancêtres.

Mais son génie poétique avait épuré les sombre croyances de Ninive et de Babylone ; elle avait rendu presque tous ses dieux aimables et bons.

Sans doute, les fantaisies mythologiques dont on avait entouré leur histoire étaient bien souvent en désaccord avec la pure morale ; mais leur beauté, leur bienveillance, leur douceur et même leurs caprices plaisaient à l'âme grecque avide de poésie et de merveilleux; elle excusait facilement les crimes dont ils s'étaient rendus coupables, et elle était toujours assurée de trouver dans son Panthéon une divinité bienfaisante qui la consolerait.

Mais, ce qu'elle avait surtout au plus haut degré, c'était une foi inébranlable dans l'immortalité de l'âme, et dans la vie future. Pythagore, Socrate, Platon et tous les philosophes spiritualistes, leurs élèves, avaient consolidé cette foi par leurs enseignements.

Dans ses œuvres immortelles, Homère nous fait connaître toutes les croyances de son époque, et ces croyances étaient restées les mêmes dans les siècles suivants.

Le poète nous montre ses héros « vêtus d'air invisible, semblables à des lumières » continuant après la mort la vie qu'ils ont menée sur la terre; — ils ont conservé leurs idées, leurs affections, leurs haines ; — ils assistent invisibles à toutes les actions des hommes ; ils protègent les cités qui les ont vus naître ; ils entourent ceux qu'ils aimaient de leurs conseils et de leur douce influence ; les amis se retrouvent et continuent les travaux qu'ils avaient commencés ensemble. — Quand on évoque ceux qu'on a aimés, ils viennent à votre appel : ils parlent par la voix des sibylles et se montrent parfois tels qu'ils étaient sur la terre. — Il y a ainsi entre l'humanité visible et l'humanité invisible un échange continuel de conseils, de prière et d'amour.

En attendant leur retour sur la terre, ceux qui ont bien vécu se reposent dans l'Elysée, et les méchants sont en proie à des supplices toujours appropriés aux crimes qu'ils ont commis. Mais le plus terrible de tous, c'est le *souvenir de leurs mauvaises actions* que les Euménides sont chargées de faire toujours revivre à leur pensée.

Tout le spiritualisme moderne se retrouve dans les croyances de la Grèce, dans cette religion qui avait affiné les esprits, qui leur avait donné un idéal, une force morale considérable, le mépris de la mort par la certitude d'une autre vie, et qui avait fait ainsi de ce petit peuple une nation croyante, intel-

ligente et forte, apte sous tous les rapports au rôle civilisateur qu'elle avait à remplir sous la direction des philosophes, des savants, des poètes et des guerriers qui allaient naître dans son sein.

La Grèce fut pendant quelque temps la reine et la maîtresse du monde par son courage, son activité, son esprit d'initiative, par l'ascendant qu'elle exerçait sur tous. Elle fonda en Asie et sur toutes les côtes de la Méditerranée des colonies civilisatrices ; son génie rayonna de toutes parts; et alors que toutes les autres nations restaient plongées dant la barbarie, ce fut la Grèce seule qui fit progresser l'humanité.

Son rôle ne fut pas de longue durée : elle ne sut pas conserver les vertus civiques et la force morale que lui avaient données ses grands instructeurs. Après les guerres fratricides de Sparte et d'Athènes, la période de la décadence va commencer. Des querelles intestines divisent les nations : l'anarchie règne dans les cités, et les citoyens entrent en lutte les uns contre les autres — le patriotisme disparaît. — L'amour de l'or et des jouissances matérielles, né au contact des peuples efféminés de l'Asie, s'empare de tous les esprits : la corruption, sous toutes ses formes, accomplit son œuvre dévastatrice ; la Grèce est mûre pour la servitude. — Conquise par les Romains elle devient une petite province du grand Empire, soumise à toutes les tyrannies des proconsuls : dévastée plus tard par toutes les invasions, elle tombera au xv^e siècle sous le joug des Turcs et elle y restera meurtrie et humiliée pendant 300 ans.

La religion grecque était passée de bonne heure en Italie avec ses dieux et ses croyances et elle était venue se greffer sur les institutions de Numa. Virgile et Ovide, dans leur admirable poésie, nous font connaître leurs opinions philosophiques qui étaient celles de la plupart des lettrés de leur époque. Ils nous décrivent la vie de l'au-delà, les châtiments et les récompenses, le retour sur la terre après avoir bu le Léthé, et enfin la vie immortelle dans les parties les plus élevées du ciel.

Les Romains étaient un peuple pieux : ils vivaient, comme les Grecs, au milieu des divinités invisibles. Ils avaient les *Dieux pénates*, protecteurs de la cité auxquels les consuls et les dictateurs allaient rendre hommage à l'entrée et à la sortie de leur charge.

Ils avaient les *Dieux lares*, âmes des ancêtres, esprits tutélaires qui veillaient sur la famille et l'entouraient de leur influence protectrice.

Ils avaient enfin les *mânes*, âmes des morts auxquels on offrait des sacrifices soit pour se les rendre favorables, soit pour les remercier. On mettait sous la protection des mânes ceux qui venaient de mourir, et sur presque tous les tombeaux de l'époque romaine, on retrouve gravées ces deux lettres D. M. qui signifient *Diis Manibus*, aux Dieux Mânes.

Ces croyances dans la protection des invisibles et dans la justice des dieux avaient puissamment contribué à créer la grandeur et la force de la république en faisant naître dans le cœur de ses enfants toutes les vertus qui font les citoyens grands et forts ; — le désintéressement absolu de tous ceux qui occupaient les hautes charges de l'Etat ; — le sentiment du devoir ; — le sacrifice de la vie fait sans hésitation quand l'intérêt de la république l'exige ; — le respect religieux du père et de l'autorité ; l'austérité des mœurs et la forte discipline du foyer domestique tempérée par le respect de la mère ; — enfin et au-dessus de tout, l'amour de la Patrie et de la liberté.

Jamais un peuple n'avait encore donné l'exemple d'aussi grandes vertus civiques. Appuyés sur ces armes morales si puissantes, les Romains conquirent le monde dans lequel devait naître la civilisation de l'avenir, et ils jetèrent les bases de cette civilisation en apportant dans ces régions barbares leur langue, leurs mœurs et leur lois.

Comme la Grèce, Rome allait s'arrêter sans pouvoir continuer sa mission. — Toutes les vertus qui avaient fait la puissance et la grandeur de la République, allaient disparaître sous l'Empire. — La décadence commença sous les premiers successeurs d'Auguste et elle ira sans cesse en augmentant, avilissant les caractères, détruisant les mœurs et les institutions. Pétrone, Martial, Juvénal qui vivaient dans le Ier siècle, nous décrivent en termes crus et le plus souvent obscènes toutes les turpitudes qui s'étalaient déjà dans la cour impériale et dans la société romaine. Quant au peuple, il partageait son temps entre les spectacles licencieux, les orgies et les boucheries du cirque. Lorsque Trajan, un des empereurs les plus grands et les plus éclairés eût vaincu les Daces, il célébra son triomphe par des fêtes qui durèrent trois mois, pendant lesquelles dix mille gladiateurs ou captifs s'égorgèrent ou furent mis en pièces par les bêtes féroces contre lesquelles on les forçait à combattre.

L'habitude de ces sanglantes hécatombes avait développé chez le peuple et chez les grands, les instincts de cruauté et de lâcheté. Ce qui domine dans les esprits de la Rome en décadence, c'est la peur : la peur du maître, du César dont les volontés insensées ou sanguinaires sont acceptées à genoux par les fils des fiers républicains. — Il n'y a plus, du haut en bas de l'échelle sociale, ni dignité, ni fierté, ni croyances. — Les dieux de toutes les nations vaincues que Rome avait rassemblés dans son Capitole ne sont plus qu'un objet de raillerie et de mépris. — Les temples sont déserts.

Pan, le *grand dieu est mort*, et ce cri était répété par tous les Romains de l'Empire : il signifiait qu'on ne croyait plus à rien, qu'on ne voulait plus rien croire et que pour tous la vie devait se résumer dans les trois mots de Juvénal : « *Panem et Circenses* », du pain et des jeux. Ces mots avaient remplacé

ceux de liberté et de patrie, et les Romains redisaient avec le poète ceux qu'on avait déjà entendu prononcer dans les mauvais jours de la Grèce : « *Ubi bene, ibi Patria* » « la Patrie est là où on est bien ».

Lorsque les peuples se laissent envahir par la corruption; lorsqu'ils abandonnent tout idéal et toute croyance pour ne songer qu'aux jouissances de la matière, lorsque l'idée de Patrie et les vertus qui en sont la conséquence viennent à disparaître, ces peuples sont destinés à mourir comme sont morts les puissants empires de Babylone, d'Athènes, de Carthage, de Rome et de Constantinople. — Chez tous on rencontre les mêmes causes morbides ; chez tous on constate les mêmes résultats.

Les barbares n'eurent pas grand'peine à placer sous leur joug les peuples dégénérés de l'Empire, et c'est un chef des Hérules, Odoacre, qui vint ceindre à Rome la couronne des Césars.

(*A suivre.*) SENEX.

VIEILLES NOTES

(*Suite*).

XIX

Un ciel d'azur dans la profondeur duquel on ne saurait découvrir le plus léger flocon de vapeur, un soleil de plomb, une mer calme et bleue dont la limpidité permet d'apercevoir le fond broché d'algues et de roches au milieu desquelles le poisson foisonne, où l'horrible requin se promène lentement en cherchant sa proie, telle est la première impression ressentie en abordant ce rivage africain. Sur la côte basse au sol rouge et ferrugineux s'élèvent quelques constructions européennes neuves, le pavillon des messageries maritimes, l'hôtel du commandant des troupes, les bureaux du génie, la direction du port, une série de magasins, quelques baraques, tout cela recouvert de tuiles rouges et entouré de murs blancs ; un village yolof aux paillottes serrées, de ci de là des noirs drapés majestueusement dans leurs longs bouhous de cotonnade blanche ou bleue, deux ou trois baobabs, gros arbres gris au tronc énorme et que leurs branches épaisses privées de feuilles font ressembler à de lourds pachydermes ; une longue jetée amorcée à un quai en construction ; tout cela baigné dans une atmosphère toujours chaude, noyé dans une lumière éclatante et crue, tel était Dakar en 1876, tel il doit être encore, bien que les camarades m'affirment le contraire.

Pour compléter exactement le tableau jetons les yeux sur l'îlot de Gorée situé à 3 kilomètres, surmonté de son vieux castel fortifié qui protège Dakar

avec une sereine confiance et jette une note gaie avec sa ligne de maisons blanches sortant de la mer.

Tout autour de la baie le rivage, qui s'étend de Dakar à la pointe de Rufisque, forme une ceinture verdoyante qu'égaient les bouquets d'arbres des jardins de Ahn et que frange d'argent le flot qui va mourir sur son sable brillant.

Dans les airs, de grands oiseaux, les aiglons fauves, décrivent, tout le jour, d'immenses cercles au-dessus des flots où ils plongent pour saisir la proie qu'ils emportent dans leurs serres et dévorent en continuant leur vol rapide. Les rochers de Gorée abritent les nids que ces rapaces regagnent après le coucher du soleil.

L'œil du passager demeuré sur le navire a tout vu, tout contemplé et lorsque le paquebot qui a semé là un peu de joie, provoqué quelques heures de distraction aura repris la mer, un calme que rien ne trouble, ressaisira ce petit coin du globe dont j'ai gardé un souvenir triste.

Revenons maintenant à nos passagers que j'avais presque oubliés, comme le lecteur sans doute : Un quart d'heure après que l'*Equateur* se fut amarré à la bouée qui lui fut désignée, les passagers étaient prêts à débarquer. Une chaloupe à vapeur du service du génie vint la première accoster le flanc du paquebot pour prendre Mme Toulé, à qui le commandant, son mari, faisait savoir qu'il n'avait pu quitter Saint-Louis où il l'attendait. Un navire de la station la prendrait dans trois jours avec les officiers destinés au chef-lieu du Sénégal. L'embarcation à vapeur étant mise à la disposition de Mme Toulé, celle-ci proposa gracieusement à Mme Berthon, à Mme Maurer, à la famille Le Petit et à la Gavotti, d'en profiter pour se rendre à terre, le paquebot ne devant quitter Dakar que vers 4 heures du soir.

Notre passagère exprima le désir de ne point débarquer, mais devant l'insistance aimable de toutes les autres dames et surtout en lisant la prière que, du regard, lui adressa mon ami Jacques, heureux de passer à terre quelques instants encore avec celle à qui il n'avait point osé faire ses adieux, Mme Berthon, malgré la crainte, qu'elle ne cachait pas, de s'éloigner du navire, se laissa entraîner et demanda le temps de compléter sa toilette.

« Permettez-moi d'aller vous saluer à terre, lui dit Jacques; je vous précède pour me rendre chez le commandant des troupes, dans une heure je vous rejoindrai chez Mme Toulé. » Un sourire charmant qui fit évanouir le léger nuage de tristesse qui avait voilé son joli visage, fut la seule réponse de Mme Berthon.

Je m'approchai à mon tour de celle que je pensais bien ne jamais revoir et lui exprimai le regret de la quitter après une traversée trop courte, que sa présence à bord avait rendue si agréable. puis l'espoir que terminant heureusement son voyage, elle aurait la joie de retrouver son mari en bonne santé.

« Adieu, capitaine, me dit-elle visiblement émue, croyez qu'à mon tour je fais des vœux ardents pour que le Sénégal vous soit clément. Puissent les années que vous y devez passer s'écouler heureuses, afin que vous et votre ami Jacques ayez le bonheur de revoir la France et vos mères ! »

Elle me tendit sa main que je pressai respectueusement, mais voyant des larmes monter à ses beaux yeux, je la saluai et me rendis vers ma cabine prendre mon sabre et faire enlever mes bagages.

Sur l'escalier je rencontrai Mlle Clara, l'institutrice, qui me fit le doux reproche de partir sans lui dire adieu. « Vous ne descendez donc point à terre ? — Non capitaine, il fait trop chaud et ce pays de nègres ne doit offrir que peu d'intérêt. — Alors, chère miss Clairette, lui répétai-je en riant comme je le faisais depuis quelques jours, laissez-moi vous dire adieu et vous souhaiter une bonne traversée, un heureux séjour au pays doré des Argentins... Surtout pensez à votre beau fiancé le fermier tourengeau, ne le faites pas trop languir, retournez en France dans un an, épousez-le, ayez beaucoup d'enfants et ne vous embarquez plus. Adieu ravissante Clairette... » Je lui serrai la main et, cinq minutes après, j'étais sur le quai de Dakar où m'attendait Sagrin.

Notre première visite fut pour le colonel Canard, commandant des troupes et gouverneur de Dakar et Gorée, vieux héros de cette terre du Sénégal où il était arrivé, il y avait plus de vingt ans, comme simple spahi et qu'il avait parcourue glorieusement en y faisant une carrière brillante sous les ordres de ces vaillants chefs dont les noms ne s'effaceront jamais de la mémoire des Sénégalais, les Faidherbe, les Pinet-Laprade, les Brière de l'Isle.

Comme chef de détachement j'avais à remettre au colonel certains plis de service et un rapport qu'il me pria d'établir séance tenante ; aussi me garda-t-il à déjeuner, après m'avoir installé à son bureau, avec son secrétaire, un vieux camarade, le lieutenant Maréchal que j'étais heureux de retrouver.

Je laissai donc partir Sagrin tout à la joie d'aller rejoindre Mme Berthon qu'il se promettait de piloter dans ce pays inconnu et de reconduire à bord.

Ce qui suit, je le retrouve en peu de mots dans mes Vieilles Notes, c'est bref et sec, mais je voudrais vous le raconter avec l'émotion qui étreignait le cœur de mon ami Jacques, le soir de ce jour inoubliable, lorsque la nuit arrivée, le ciel plein d'étoiles, il m'en fit le récit, alors que l'*Equateur*, bien loin déjà, avait emporté celle qui avait failli mourir dans ses bras.

Après avoir achevé la série des courtes visites dues par tout officier qui débarque dans un port où il ne doit séjourner que quelques jours, Jacques était retourné au quai pour voir arriver nos passagères qui avaient pris le temps de se faire belles avant de quitter le paquebot et c'est sur son bras que s'était appuyée, légère, Mme Berthon en sautant sur l'escalier de la jetée.

Elle était délicieusement vêtue d'une robe légère, bleu de roi qui dessinait

sa taille gracieuse et le plus joli chapeau fleuri de fraîches roses faisait ressortir celles de son teint et sa chevelure opulente.

Ses pensées moroses l'avaient abandonnée et elle accepta gaîment le bras de Jacques pour aller, en compagnie des autres passagères, faire la visite due au roi de Dakar, vieux noir Yolof, à qui le gouvernement payait une petite liste civile de 50 francs par mois et les voyageurs un petit tribut qu'il acceptait et buvait royalement.

Une promenade d'un bout à l'autre de Dakar n'était pas longue à accomplir, alors. Elle s'agrémentait d'une station dans deux ou trois magasins, d'une visite au village nègre où les femmes portant leurs enfants attachés sur leurs reins, pilent, dans de grands mortiers de bois, à l'aide du lourd calou d'ébène qu'elles lâchent en l'air pour battre des mains et le rattraper en mesure, le mil qui doit préparer le couscous de leurs paresseux époux étendus au soleil le crâne rasé et nu sans crainte des insolations. Après cela et l'absorption d'une limonade frappée chez Alexandre, on avait égrené le chapelet des distractions offertes par la cité dakarienne. Il est bon de dire que depuis lors ce port a pris une importance qui était à prévoir ; les quais y sont garnis d'appontements, de magasins, de parcs à charbon ; deux casernes, des bureaux, quelques hôtels s'y sont élevés et des rues y ont été tracées. Les nombreux paquebots qui suivent la route du Sénégal en Amérique s'arrêtent à Dakar et y dépensent beaucoup d'argent. Le chemin de fer emporte des passagers et des marchandises à Saint-Louis. Le siège du gouvernement va quitter l'ancienne capitale pour concentrer tous les services à Dakar et avant dix ans, le village que j'ai connu il y a 25 ans à peine, sera peut-être devenu une vraie ville « modern style ».

Vers deux heures, la chaleur étant moins forte les passagers de l'*Equateur*, quittant l'ombre qui les avait abrités, songèrent à regagner le paquebot les attendant calme au milieu de la rade.

Sagrin, donnant le bras à Mme Berthon qui cachait son visage sous une ombrelle de soie bleue, la conduisit à la jetée où les bateliers noirs commençaient à s'agiter. Avisant deux dormeurs qu'il éveilla du pied et força de se lever, Jacques les fit descendre dans leur embarcation, mais ils obéirent en maugréant ; l'un d'eux titubait en portant les avirons, ce que Jacques mit sur le compte de la façon un peu brusque avec laquelle il avait écourté son rêve. Le prix fait, mon ami descendit l'escalier en tenant Mme Berthon par la main et l'aida à entrer dans le canot où il la fit asseoir, se mettant à côté d'elle.

« J'ai peur, dit-elle, ne me quittez pas, mon ami. »

Les deux bateliers commencèrent à ramer, mais la brise du large qui souffle à Dakar vers le soir s'étant levée, Sagrin, qui tenait la barre, leur intima l'ordre de hisser leur voile, ce qu'ils exécutèrent d'assez mauvaise volonté en maugréant de nouveau.

« On dirait que ces hommes sont ivres, observa Mme Berthon. — Mon ami j'ai peur, je vous en prie, retournons au quai. »

— Soyez sans crainte, Madame, rassurez-vous, Thérèse, il n'y a pas de danger à courir, et le paquebot est si près, qu'en deux petites bordées nous serons près du bord.

— Je vous crois, capitaine, peut-il m'arriver un malheur près de vous. »

Comme elle achevait ces mots, une légère rafale gonflant la voile fit incliner l'embarcation et provoqua un cri de terreur de Mme Berthon.

« Mollis ton écoute, commanda Sagrin à celui des deux bateliers qui tenait la corde raidie sans pouvoir défaire le nœud. A ce moment la risée, quoique peu violente, emplit la voile et poussa l'embarcation vers le fond de la baie.

— Jacques, nous allons tomber à la mer, dit avec effroi la pauvre femme en voyant le canot s'incliner sous l'impulsion d'une seconde rafale passagère mais assez violente, et pâle, elle se laissa tomber dans le fond du canot entre les genoux de Sagrin.

Impuissant à délier son écoute, le nègre, dont l'ivresse était manifeste, jeta sur Sagrin un mauvais regard. L'embarcation s'éloignant du navire, mon ami sauta sur le noir et prit l'écoute de ses mains, en donnant l'ordre aux deux bateliers de virer de bord. L'un des deux, en saisissant la voile, faillit tomber à la mer, l'autre était incapable de se tenir debout, Sagrin fut obligé d'abandonner l'écoute pour sauter sur la barre,et la voile que ces deux ivrognes avaient lâchée se mit à flotter follement avec l'écoute.

Sagrin calme vit le danger et mit le cap sur la côte, la rafale un moment apaisée se fit plus violente et entraîna l'esquif rapidement. Encore quelques minutes et l'on allait toucher à la terre.

« Jacques, nous allons périr, je savais bien qu'un malheur me menaçait... Sauvez-moi.

— Ne craignez rien, ma douce Thérèse, encore une minute et nous voici à terre.

Dans le moment d'accalmie, l'un des noirs avait pu reprendre l'écoute et franchissait le banc pour saisir et serrer la voile, lorsque, faignant peut-être un faux pas, il fit chavirer l'embarcation et tomba à l'eau. Son camarade se précipita vers lui, et la secousse fut telle que Mme Berthon et Sagrin roulèrent à la mer.

« Jacques, sauvez-moi.

— N'ayez point peur, chère âme, je suis là, et nous sommes à terre. »

Alors la saisissant d'un bras vigoureux il fit quelques brasses avec ce fardeau précieux et s'aperçut que ses pieds touchaient le sol.

« Sauvée, Thérèse »,dit-il en sortant de l'eau son amie que la peur avait fait s'évanouir.

Pauvre robe bleue, mise pour la première fois, toute trempée, le joli chapeau et ses fraîches fleurs noyées, l'ombrelle à la mer !

Jacques, laissant les deux nègres à leur embarcation, porta Mme Berthon jusqu'à l'Aiguade, la fontaine située au bout de Dakar. Là, revenue à elle, la chère naufragée, réchauffée et séchée peu à peu par le soleil brûlant, put prendre le bras de Sagrin et revenir à Dakar.

L'émotion du danger couru apaisée, Mme Berthon, se prit à trembler et à pleurer en songeant que l'heure du départ du paquebot était arrivée, qu'il allait partir sans l'attendre... « Ciel ! si j'allais manquer le départ ! Jacques, pourquoi m'avez-vous fait débarquer. J'avais le pressentiment d'un malheur! Oh ! si je restais ! Que penserait mon mari ! Y songez-vous, mon cher capitaine, ne réfléchissez-vous pas que des passagers seraient capables de lui dire que je suis restée à Dakar... avec vous ! » — A cette pensée, la pauvre femme honnête et pure se prit à sangloter sa tête appuyée sur l'épaule de Jacques qui la soutenait en la faisant avancer.

Mais elle fut promptement rassurée. Un quart d'heure après cet événement, Jacques et Thérèse atteignaient les cases des noirs, et voyaient bientôt accourir Mme Thoulé et Mme Maurer.

Du paquebot on avait aperçu l'embarcation en détresse et le commandant Rousseau qui avait, à l'aide de sa jumelle, reconnu la passagère et le capitaine, avait envoyé un canot à terre prévenir qu'on attendrait le retour de Mme Berthon.

Un quart d'heure après, la passagère arrivait à bord accompagnée de Sagrin. Les demoiselles Le Petit s'empressèrent de la conduire à sa cabine où, dévêtue de ses effets trempés d'eau de mer, elle fut mise au lit.

Quelques instants après l'une des jeunes filles vint dire à Sagrin que Mme Berthon désirait lui dire adieu et l'attendait dans sa cabine. Jacques, en y entrant, trouva son amie couchée, entourée des demoiselles Le Petit, qui se retirèrent discrètement.

La porte fermée, Jacques, incapable de maîtriser l'élan de son cœur, se précipita sur le lit en saisissant Mme Berthon dans ses bras et en collant ses lèvres aux siennes.

— Non, Jacques ! Non, pas cela, s'écria-t-elle en se dégageant de cette étreinte. Non, mon ami, et comme pour le consoler elle lui tendit son front qu'il couvrit de baisers.

Voyez-vous, Jacques, lui dit-elle en reprenant tout son calme et en imposant celui de son ami, c'est mon rêve qui s'accomplit. Je devais courir un danger, vous me l'aviez dit, vous seriez près de moi. Vos paroles ne se sont-elles pas accomplies, ne m'avez-vous pas sauvée ?

— Chère Thérèse, n'allez pas exagérer un danger qui n'a eu de réel que votre grande frayeur lorsque vous avez vu l'embarcation chavirer et vous

tomber à la mer, mais, ma chère âme, ne voyez point en moi un héros à qui vous devez la vie.

— Si, mon cher capitaine, je vous la dois, car je serais morte de peur si j'avais été livrée seule à ces deux nègres horribles et, sans votre présence, peut-être m'eussent-ils laissée me noyer.

— Ne croyez pas cela, ma chère Thérèse. Oubliez le danger et ne vous souvenez, comme moi, que de cet instant délicieux où, dans l'embarcation, vous vîntes vous blottir entre mes genoux, et cet autre qui ne sortira jamais de ma mémoire où, vous saisissant dans mes bras, je pus vous ramener à terre.

— Croyez bien, Jacques que, vivrais-je cent ans, je ne perdrai jamais le souvenir de ce danger ni de celui avec qui je l'ai partagé.

Ecoutez-moi, mon ami, nous allons nous quitter, laissez-moi revenir à mon rêve. Je ne vous en ai pas dit la fin, vous allez la connaître, et des larmes vinrent aux paupières de cette aimable femme. Je vous l'aurais écrit, je préfère vous le dire.

Vous m'avez parlé, cher capitaine, d'une série d'existences que la Providence, en sa justice infinie, nous impose pour monter de degré en degré jusqu'à l'immortalité divine ; j'en aurais peut-être douté, mais aujourd'hui je crois.

Jacques, savez-vous pourquoi vos baisers brûlants m'ont tant émue... non blessée, cher ami ? C'est que pour deux raisons je n'y pouvais répondre, la première parce que je veux revenir près de mon mari telle que je l'ai quitté, j'en ai fait le serment, la seconde, plus forte encore, parce qu'elle est d'un ordre d'idées plus pur, plus élevé, c'est que dans mon rêve vous me révélâtes, Jacques, que je vous reverrais, non point comme en un songe, mais en réalité en un jour de danger et que vous m'apprendriez que dans notre dernière vie j'étais, Jacques...

— Quoi, Thérèse ? ma femme ?...

— Non, Jacques... votre sœur.

Et sanglotant, elle attira Sagrin à elle et lui donna un fraternel baiser.

— Mais ce n'est point tout, Jacques, et c'est là la cause de mes larmes et de ma douleur... vos dernières paroles avant de disparaître à mes yeux en ce rêve toujours présent à ma mémoire, furent : « Après le danger qui nous « aura rapprochés en un point de la terre où nous nous sommes aimés « comme s'aiment un frère et une sœur, vous ne me reverrez plus en cette « vie, mais dans une autre meilleure ! »

A ces mots, elle pressa Sagrin, dans ses bras et lui dit : « Ami vous souvenez-vous que vous reconnûtes Lisbonne et le Tage comme les ayant vus déjà ? Moi de même, ami, j'ai partagé cette impression... Peut-être est-ce en ce pays charmant que nous avons autrefois vécu tous deux, Jacques, mon ami, mon sauveur,... mon frère ! »

Hélas ! que ces instants durent être doux pour mon ami Sagrin et pour Mme Berthon. Elle eut la pensée de la séparation la première, et lui tendit le front une dernière fois en lui disant : « Ami, adieu, je vous écrirai dès mon arrivée à Montevideo après avoir tout dit à mon mari. Souvenez-vous. » Et elle ajouta : « Amitié... Espérance ! » Ce furent ses derniers mots.

Comme Jacques pressait encore son amie dans ses bras et lui donnait le dernier baiser, le coup de canon du paquebot annonçait que l'*Equateur* partirait dans un quart d'heure. Sagrin quitta Mme Berthon sans pouvoir cacher sa vive émotion aux demoiselles Le Petit qui lui serrèrent la main et pénétrèrent dans la cabine dont la porte se referma derrière elles. Sur le pont, comme il se dirigeait vers la coupée où il pressa la main du commandant Rousséau qu'il rassura sur l'état de sa passagère en la recommandant à toute sa sollicitude, Sagrin vit venir à lui l'institutrice qui le pria de me renouveler ses adieux et lui promit de s'attacher à Mme Berthon à qui « je parlerai de vous deux », ajouta gentiment cette bonne fille.

Comme Jacques arrivait à Dakar, je quittais le commandant des troupes qui venait d'apprendre qu'une passagère du paquebot et un officier avaient failli se noyer en rade. J'eus le pressentiment que c'était Jacques avec Mme Berthon et je courus à la jetée où mon ami débarquait, ses effets encore humides d'eau de mer.

« Laisse-moi, me dit-il, je veux lui écrire un mot avant que le navire quitte Dakar. » Et, par la dernière embarcation qui portait le courrier à bord, il adressa à Mme Berthon ce suprême adieu dont j'ai conservé la copie écrite de sa main :

A Madame Berthon, passagère à bord de l'*Equateur*.
(*en rade de Dakar.*)

Je veux vous dire encore un éternel adieu...
Si je ne dois jamais, Thérèse, ô ma chère âme,
Vous revoir ici-bas ! Quand donc et dans quel lieu
De vos grands beaux yeux noirs reverrai-je la flamme ?
— Malgré moi, c'est la femme en vous que j'adorais
Et, quand je vous pressais tremblante sur mon cœur
Vos lèvres qu'en baisers brûlants je dévorais
Etaient bien d'une femme et non point d'une sœur !
Pardonnez, douce amie, un aveu que jamais,
Timide, près de vous, je n'aurais fait entendre ;
En vous je n'ai trouvé que la sœur que j'aimais
En moi vous n'avez vu qu'un frère cher et tendre
Malgré tout, femme ou sœur recevez tous mes vœux :
Que léger l'*Equateur* vous transporte sur l'onde
Espérance, amitié... ce sont là nos adieux
Si je ne dois jamais vous revoir en ce monde !

Jacques.

Lorsque l'*Equateur*, quittant la bouée à laquelle il était amarré, agita la mer du remous de son hélice, le jour finissait.

J'étais assis près de Jacques sur l'un des bancs de la jetée. Nos yeux fixés sur l'*Equateur* aperçurent un mouchoir blanc s'agiter. « C'est elle », me dit mon ami que je regardai et de ses yeux je vis tomber une larme qu'il ne songea point à me cacher. « Sœur ou femme, dit-il tout bas, je l'aurais adorée. »

La nuit qui vient tout d'un coup sous le ciel africain fit disparaître à nos yeux rapidement, derrière Gorée, le paquebot qui emportait Mme Berthon et les autres passagers dont je dirai quelques mots dans le chapitre suivant si le lecteur veut bien le parcourir.

LEOPOLD DAUVIL.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

L'au-delà et le phénomène spirite (Suite)

Nul ne contestera que, quand la forme humaine s'est désagrégée, il ne se soit produit un certain changement de vibration moléculaire qui a brisé la forme primitive. Pourtant, les mêmes unités constituantes sont toujours là, car nous savons que la matière est indestructible et les transformations nouvelles auxquelles seront soumis les organes dépendront essentiellement des conditions et des environnements de la vie nouvelle, après la mort, et de l'usage qu'on en fera. Si le changement s'arrête à ce point, on aura ce qu'on est convenu de nommer « des Esprits », parce que nous ne pouvons ni les voir, ni les sentir, à moins d'être sensitif-clairvoyant ; des êtres qui ont tous les attributs mortels de la vie terrestre, car ils n'ont qu'un degré ou deux de vibration de plus de changé dans leur nature. Ce sont ces esprits qui sont dans l'erraticité, qui sont près de nous, hantent nos demeures et qui se manifestent dans nos séances. Comme tous les autres, ils subissent la loi du transformisme et sont entraînés par le progrès vers la vie spirituelle.

Or, quoique tout être humain doit, quand son heure est venue, passer le seuil de l'autre monde, les arriérés seuls languissent et souffrent dans cet état intermédiaire, en attendant que le progrès les emporte loin de la vie terrestre.

Personne ne sait ce qu'est la vie en elle-même, et nous ne la connaissons que par ses manifestations qui se transmettent à nos sens par des mouvements vibratoires, le seul moyen par lequel l'intelligence est capable de se faire connaître. Chaque chose dans la nature est soumise à la loi des vibrations et toutes nos connaissances se résument à savoir l'interpréter. Entre

le sauvage et l'homme cultivé, la seule différence est que celui-ci interprète beaucoup plus de vibrations que l'autre. Certains sons peuvent n'avoir aucune signification pour mon oreille, parce que je n'ai pas appris à en interprèter les vibrations.

Tous les symboles de la vie se composent de pensées, de mots et d'actions et s'expriment à l'aide de vibrations. La répétition de ces vibrations produit toujours le même effet et constitue la mémoire. A mesure que l'homme avance en âge, les vibrations deviennent plus lentes, plus faibles et plus indécises et quand elles cessent toutes, nous disons que le corps est mort.

Les esprits qui n'ont pas progressé, pendant leur vie terrestre, sont précisément dans cet état d'infériorité et d'impuissance ; ont perdu tout appui dans leur passé physique; leurs formes ne sont plus suffisamment solides pour être comprises au rang des mortels et leur ancienne mentalité ne peut se manifester que d'une manière imparfaite, par des vibrations de leur nouvel état. Ils ont perdu leur virilité mortelle et pourtant ils n'ont pas encore acquis le pouvoir spirituel. Tous leurs souvenirs anciens se sont évanouis et ils ne possèdent que ceux qui peuvent être répétés, comme vibrations, dans leur forme présente. — Ils n'ont aucune ambition, aucun désir de progresser et ne peuvent se manifester à nous que sur des plans inférieurs de mouvement vibratoire. Mais il en est tout autrement quand l'esprit se trouve en état de développement spirituel ; les vibrations de la vie terrestre deviennent alors impossibles. C'est ainsi que nous voyons Stainton Moses s'évertuer pour se manifester par le célèbre médium, Mrs Piper. C'est avec peine qu'il parvient à donner une preuve de son identité, car le souvenir de ses connaissances de la vie terrestre s'est perdu.

N'oublions pas que plus il s'élève, plus les vibrations de sa vie terrestre sont devenues pour lui fugitives et s'évanouissent ; et quels que soient ses efforts et son désir de se communiquer à nous et de nous transmettre des messages, ce n'est que par le médium de quelque esprit plus rapproché du niveau mortel qu'il peut y parvenir.

Ce qu'on appelle une épreuve n'est simplement que la répétition de quelque fait connu de cet esprit durant sa vie terrestre ; une lueur d'inspiration dans un cerveau mortel, rappelant ainsi quelque expérience de son existence mortelle.

Il se peut qu'il apparaisse au sensitif-clairvoyant, mais c'est sous sa forme terrestre et non sous sa forme spirituelle, car nul mortel ne pourrait le reconnaître. Il est doué d'organes spécialement adaptés à l'élévation de son esprit et il ne peut guère faire plus que prouver son identité.

De l'étude que nous venons de faire, d'une manière succinte, du phénomène spirite, nous avons acquis la certitude que l'esprit qui progresse doit

graduellement changer sa forme et que plus il s'éloigne de la vie terrestre, plus sont difficiles pour lui les moyens de communication avec les mortels. Et c'est en cela que consiste le mystère si peu compris de la loi du progrès qui régit tous les mondes de l'univers et qui est la clef de voûte sur laquelle repose toute l'œuvre divine de la création.

Prof. C. MOUTONNIER.

DANS L'INVISIBLE

Spiritisme et médiumnité

par LÉON DENIS

C'est avec une satisfaction très vive, en même temps qu'avec un intérêt profond, que les adeptes du spiritisme et les amis du spiritualisme, envisagé dans ses applications générales, accueilleront le nouvel ouvrage que vient de publier M. Léon Denis.

Disons, tout d'abord, qu'au nombre des conditions excellentes au milieu desquelles apparaît cette œuvre nouvelle, figure au premier rang la question d'opportunité.

En dépit de la rapidité relative avec laquelle s'est développée la nouvelle doctrine — appelons-la nouvelle, bien qu'elle se rattache aux plus anciennes croyances — dans les dernières années du siècle qui vient de finir, l'on ne peut se dissimuler qu'au sein de la foule des nouveaux convertis se tient un groupe de sceptiques ou d'indécis qui, avec une ténacité singulière, formulent périodiquement leurs doutes et renouvellent leurs attaques contre l'un des phénomènes essentiels sur lesquels se base la doctrine spirite, nous voulons parler de la médiumnité.

Ces attaques sont d'autant plus sérieuses, qu'à la médiumnité, ne fût-elle considérée que comme un simple procédé d'investigation, se rattache la question fondamentale des rapports en vertu desquels coexistent les vivants et les trépassés et cela dans des conditions telles que l'axe de l'univers moral repose à l'heure qu'il est sur des pôles qui, non seulement se sont déplacés, mais encore ont changé de nature. Nous n'exagérons rien. Tout s'est modifié, métamorphosé, dans l'atmosphère psychique au sein de laquelle l'homme vit désormais, pense, croit et espère.

Les négateurs l'ont-ils compris ? Se doutent-ils qu'une aussi prodigieuse et heureuse révolution, dans l'économie de notre vie morale et intellectuelle, ait ouvert devant les destinées humaines des horizons dont la profondeur dépasse tout ce que l'imagination aurait pu rêver — non, dans l'antiquité qui les avait entrevus, ces horizons — mais dans les temps modernes et

particulièrement au cours de ce moyen âge qui, à tant d'égards, fut un effrayant recul, grâce aux malversations de l'Eglise dont la responsabilité sera lourde, au jour des rétributions ultérieures ?

Non, ils ne l'ont pas compris, les sceptiques, à quelque catégorie qu'ils appartiennent. Certes, nous n'incriminons la bonne foi de personne. Les chercheurs qui semblent se complaire dans leurs doutes pourront alléguer que c'est par amour de la vérité qu'ils se montrent si exigeants. Mais n'est-il pas permis de constater que tout leur sert de prétextes pour nier et fermer volontairement, semble-t-il, leurs yeux à la lumière ?

Les fraudes incontestables reprochées à certains médiums, les maladresses ou les imprudences de certains croyants par trop naïfs, d'autre part, les prétendues découvertes, disons plutôt les bénévoles hypothèses concernant de problématiques phénomènes polymorphes auxquels ont été attribués les noms multiples de subconscience, de subliminal, de personnalités secondes etc. ont été choisis avec empressement comme chefs d'accusation visant le rôle prétendu « imaginaire », que jouent les invisibles dans le drame commun où figurent les vivants incarnés et les entités d'outre-tombe.

Que ces accusations n'aient pu être justifiées, autant que l'eussent désiré ceux qui les formulent, c'est bien entendu; mais il n'en est pas moins vrai qu'il en résulte un discrédit manifeste de la doctrine spirite, à laquelle on reproche de n'avoir plus pour unique préoccupation que la recherche de simples « procédés » mis au service d'un phénoménisme plus ou moins automatique et matérialiste qui, par la force des choses, ne tarderait pas à se substituer à toute question de vie morale, de perfectionnement et d'évolution qui sont et doivent rester la pierre d'angle, disons plutôt la clef de voûte de tout l'édifice spiritualiste.

Pour repousser ces diverses attaques, il faut bien l'avouer, il ne fallait rien moins qu'une sorte d'herméneutique savante pouvant interpréter tous les modes d'une médiumnité scientifique, indiquer les lois fondamentales de la communication spirite, énumérer les conditions indispensables à toute expérimentation, faire la part de la physiologie et de la psychologie, classer et apprécier les phénomènes dans l'ordre de leurs valeurs respectives, prévenir les erreurs, diriger les médiums, stigmatiser les spéculations et les abus... en un mot, définir, analyser et commenter toute la science spirite.

Or, quel homme était plus apte à se charger d'une aussi complexe apologie, que l'écrivain distingué, l'éloquent conférencier, l'expérimentateur habile, le croyant convaincu, bref le spiritualiste éprouvé qu'est M. Léon Denis, auteur d'ouvrages qui font autorité dans l'exposition de la doctrine dont il est l'un des apôtres les plus fervents et les plus dévoués ?

Aussi, est-ce avec un talent de premier ordre qu'il a déblayé le terrain de la discussion, réfuté les arguments adverses et élucidé les questions contro-

versées telles que celles de la survivance, de la nécessité des réincarnations, de la responsabilité personnelle de chaque âme en voie de perfectionnement et enfin des processus de l'évolution rédemptrice.

C'est dans sa gamme ascendante qu'il a déroulé le grand drame spirite, depuis les simples faits de typtologie, jusqu'aux écritures de natures diverses, l'extériorisation du corps astral, la télépathie, la clairvoyance, les incorporations et la matérialisation des Esprits...

Et c'est devant l'explication scientifique de ces faits psychiques, normaux et mille fois contrôlés, que s'évanouissent le surnaturel, les prétendus miracles, en même temps que s'en sont dégagés les fruits moraux du spiritisme, c'est-à-dire la haute conception de la vie et la révélation de la loi suprême qui guide les âmes dans leur marche ascensionnelle, à travers les splendeurs de l'infini et les éblouissements de la lumière divine.

Dans chacun des chapitres de ce nouvel ouvrage, se succèdent dans leur ordre logique quelques-unes des grandes idées qui en constituent l'ensemble. Ici, dans l'« Esprit et sa forme » est mis en relief le pouvoir qu'a l'homme de fixer lui-même sa destinée en se libérant de son Karma, fait capital, pivot suprême sur lequel repose en entier la morale de la doctrine spiritualiste.

Puis, vient une étude magistrale de la médiumnité, manifestation évidente non seulement des rapports permanents des mondes entre eux, le visible et l'invisible, mais encore de l'unité des forces mystérieuses qui, sous des noms différents — lumière, chaleur, électricité, magnétisme — ne sont que les modes divers d'ondulation et de vibration de la substance universelle. Il ne faut pas oublier, dans cet ordre d'idées, que la médiumnité n'est autre chose que le déploiement ou l'irradiation des forces de certains êtres sensitifs qui, en raison du développement de leur organisme psychique dont les vibrations sont accrues, sont mis en relation avec d'autres êtres extra-terrestres dont l'organisation diffère de la leur. C'est donc par l'intermédiaire du médium que deux mondes différents entrent ainsi en contact, associent leurs pouvoirs respectifs, et sur cette frontière qui désormais est franchie, s'ouvrent d'infinies perspectives devant lesquelles la science matérialiste qui, ne voulant donner pour base aux lois physiques que les éléments fournis par nos sens actuels, demeure impuissante et décontenancée, en présence de lois bien autrement générales qui ouvrent à nos facultés psychiques un champ illimité d'accroissement et de perfectionnements progressifs.

Puis, vient un autre chapitre important sur l'éducation des médiums qu'il faut préparer en vue du rôle immense qui leur est dévolu. Ce rôle, certes, n'offre rien d'inattendu pour ceux qui ont quelques notions de l'histoire de l'humanité. Ceux-là savent que dans tous les âges ont été manifestés ses pouvoirs et son importance. Ils savent qu'en prévision de l'évolution nécessaire des âmes, brillèrent en divers lieux des lueurs révélatrices

de l'œuvre des guides de l'humanité. Du trépied des pythies, elles jaillirent, ces lumières, à Meroé, à Thèbes, à Delphes, à Dodone et dans bien d'autres temples encore, comme aussi et surtout des Mystères (éleusiniens, orphiques), de la grande Ecole pythagoricienne et enfin des Mystères établis par le Christ. Cette grande figure marche dans la vie entourée d'une foule invisible dont la présence se révèle dans tous ses actes. Lui-même, après sa mort et en diverses circonstances, il apparut à ses disciples, relevant leur courage et les guidant dans leur marche incertaine.

Mais combien toutes choses ont changé depuis lors. Alors que dans le passé, la communion des âmes était le privilège des sanctuaires où se groupaient quelques initiés, de nos jours, au contraire, et depuis les premiers siècles de notre ère, les foudres de l'Eglise inquiète et jalouse des ingérences occultes, le plus souvent en opposition avec ses vues, ont brisé les attaches qui unissaient le visible à l'invisible, si bien que l'homme moderne ignorant les lois de la nature et de la vie ne peut saisir l'enseignement que renferment les phénomènes.

Pour en comprendre le sens et préparer l'éclosion des idées qui nous préoccupent aujourd'hui, il a fallu la lente incubation des siècles et les découvertes inattendues de la science qui est venue confirmer la révélation des nouveaux pouvoirs dont l'homme moderne s'est reconnu possesseur. Ces pouvoirs, les savants officiels n'ont consenti à en admettre l'existence, que sous la pression des faits indéniables devant lesquels ont dû capituler leurs protestations obstinées. Et encore, peut-on se demander s'ils ont compris que la connaissance de ces pouvoirs de l'âme et des destinées qu'ils lui préparent, ne seront plus désormais le privilège des sages et des seuls initiés, mais que l'humanité entière sera bientôt appelée à bénéficier des trésors spirituels qui constituent son légitime patrimoine.

Voici bien d'autres pages intéressantes. Les unes sur « Le spiritisme et la femme », d'autres sur l'étude des lois de « La communication spirite », d'autres encore traitant de « L'application morale et des fruits du spiritisme ».

Ces dernières sont d'importance capitale. Sous l'écorce du phénomène, en effet, se cachent des révélations d'outre-tombe qui toutes concordent sur un point tout spécial. Par delà la mort, comme dans le vaste enchaînement de nos existences, tout est réglé par d'immuables lois. Par leurs propres efforts, les âmes se dégagent des basses matérialités et s'élèvent vers la lumière divine, en s'unissant toujours plus étroitement aux sociétés radieuses de l'espace, en collaboration desquelles elles travaillent à l'œuvre universelle de spiritualisation.

En des chapitres de riche et forte documentation, M. Léon Denis nous expose les faits les plus remarquables du spiritisme expérimental, faits

saisissants provenant de milliers d'expériences attestées par des savants d'une valeur de premier ordre, signées de noms illustres et puisées à des sources dont le contrôle le plus méticuleux nous garantit l'inattaquable authenticité.

Si nous voulions, si nous pouvions citer et citer encore — et il nous faudrait copier des pages entières — nous n'aurions que l'embarras du choix. Mais de semblables documents ne s'analysent pas. Il faut lire et relire, en les méditant surtout, ces prodigieux récits qui stupéfient ceux-là même qui les connaissaient et dont la résultante, toujours identique à elle-même, nous confirme les plus sublimes vérités, les attestations les plus impressionnantes et surtout, disons-le bien haut, les plus réconfortantes consolations.

Puis voici les derniers chapitres. Après les réflexions attristantes que nous suggère l'histoire du martyrologe des médiums, nous trouvons en compensation la nomenclature récapitulative des « médiumnités glorieuses » où, en quelques pages d'une envolée superbe, l'auteur nous rappelle la série des hommes de génie, des saints, des prophètes, des poètes, des savants, des artistes, de tous les grands Initiés, de tous les Messies prédestinés dont la traînée lumineuse se prolonge de siècle en siècle, d'un bout à l'autre des annales de l'humanité.. et c'est avec une conviction profonde que nous répétons, avec l'auteur de ces belles pages : il n'est pas de spectacle plus magnifique que cette chaîne médianimique ininterrompue qui relie les siècles entre eux comme les pages d'un grand livre de vie et ramène tous les événements, même les plus contradictoires en apparence, au plan harmonieux d'une majestueuse et solennelle unité, si bien que l'existence de chaque homme de génie est comme un chapitre vivant de cette Bible grandiose.

Et ce qu'on peut lire, ajouterons-nous, dans les pages de ce livre symbolique, ce sont les révélations que nous devons à cette science universelle, tout à la fois cosmogonique, intellectuelle, morale, psychique pour tout dire en un mot, cette doctrine de la grande synthèse qui, dans l'espace, relie les mondes aux mondes, élargit nos horizons terrestres, soulève ce ciel sous la voûte surbaissée duquel a étouffé l'humanité d'âge en âge et nous donne pour demeure cet univers lumineux, où fraternisent toutes les humanités — céleste famille entre les membres de laquelle le Dieu des Dieux, le Père de la vie partage son amour et sa divinité.

Existe-t-il, sur notre terre, chose plus merveilleuse que cette vision de l'infini dont la doctrine spiritualiste nous a révélé les augustes mystères ? N'est-ce pas elle qui, déchirant les voiles, nous a fait connaître que toutes les forces de la nature sont nôtres, que toutes les énergies de cette substance cosmique qui s'appelle force, mouvement, lumière et harmonie, vibrent au dedans de nous et se manifestent à nos yeux émerveillés dans toute la série de ses métamorphoses qui, partant de la matière brute, s'élèvent de strate en

strate supérieure, jusqu'aux suprêmes sommités où règne l'Esprit unique, Soleil spirituel et Ame de l'Univers.

C'est tout cela que nous ont enseigné Maîtres et médiums, intermédiaires prédestinés entre le visible et l'invisible, et c'est de cette médiumnité révélatrice que M. Léon Denis nous a raconté la dramatique histoire, dans le beau livre dont nous avons essayé de montrer, par ces lignes trop brèves, la belle ordonnance et la composition savante, en même temps que la haute portée morale et philosophique.

Ed. Grimard.

Au Vingtième Siècle

Dédié à Léon Denis.

Dans les siècles défunts, il en est qui semèrent
L'espérance et la foi sur les pas des humains;
D'autres ont répandu le sang sur nos chemins
Et fait passer la mort où des êtres s'aimèrent.
Les derniers, sans repos harcelant l'univers,
Ont reculé bien loin les bornes du mystère,
Et tenté d'arracher, en torturant la terre,
Le secret de la vie à ses flancs entr'ouverts.

Un enfant est sorti du lent travail des âges,
Un enfant est venu, dans les langes encor,
Il marche à peine, il prend à peine son essor
Vers l'océan des temps aux éternels rivages.
Il est fort, dans son sang fermente un grand levain;
Car sa gestation fut longue et douloureuse.
Tout à l'orgueil du jour de sa naissance heureuse,
La Science a marqué son front du sceau divin.

Il marche couronné de lauriers et de roses
Vers les monts escarpés du progrès triomphant,
Et le gai chevalier, au son de l'olifant,
S'avance vers la gloire et les apothéoses,
Formé du sang altier des grands hommes défunts.
Sa tâche sera belle et pleine d'harmonie;
Déjà le monde, empli des feux de son génie,
Respire son enfance aux immortels parfums.

Car le vingtième siècle est un enfant sublime
Sur qui se peut fonder l'espoir des temps nouveaux;
Du long enfantement des antiques cerveaux
Il a jailli soudain, comme fait d'une cime

Le torrent palpitant en marche vers la mer,
Comme un soleil levant radieux de jeunesse,
Comme aux temps fabuleux Minerve la déesse,
Toute en armes sortit du front de Jupiter.

Il sera grand, autant qu'aucun de ses ancêtres,
Grand par l'art, la science et par la liberté ;
Les poètes nouveaux diront avec fierté
L'hymne de la beauté dont ils seront les prêtres.
Et les savants sauront sur les pas des Pasteur,
Sauver l'humanité des germes homicides,
Et, suivant les « Santos » dans leurs vols intrépides,
Des airs escaladés parcourir la hauteur.

Les peuples s'uniront pour briser toutes chaînes,
Les gueux auront leur part de bonheur au soleil,
Déjà le siècle voit à l'orient vermeil
De l'astre de la paix les lumières prochaines,
La science sans peur secouera son flambeau
Sur la nuit de la mort où palpitent les âmes
Et comme fit Jésus devant les Saintes femmes,
Elle soulèvera la pierre du tombeau.

Pythonisse immortelle, aux sévères oracles,
Elle interrogera la vie et le sommeil,
Et, tenant sans repos ses regards en éveil
Elle pénètrera l'*occulte* et ses miracles.
Dans l'au-delà profond, monde à peine exploré,
Elle ira de l'avant, sûre en sa patience,
Et le siècle verra s'unir par la science
La raison et la foi dans un hymen sacré.

Paris, octobre 1903.

JULIEN LARROCHE.

Une statue ensorcelée

(*Suite et fin*) (1)

Nous l'avons dit, l'arbitrage marchait de mieux en mieux. Et, avec sa facilité à prévoir l'avenir, l'inconnu liquida au plus haut cours l'Italien, tandis qu'il attendit quelques jours pour racheter plus favorablement son Trois pour cent. C'était d'une précision renversante, et, avec un pouvoir pareil

(1) Voir le numéro de décembre.

à son service, la fortune était sans limites (1). Le bénéfice résultant des deux opérations s'éleva à environ *trois mille francs*.

Sur les premiers fonds, provenant de la liquidation du 15, j'eus mission de réserver mille francs pour un père de famille. Et le souvenir de cette bonne action, dont je ne fus en quelque sorte qu'intermédiaire, me réjouit encore. D'autres distributions moins importantes me furent ordonnées. Enfin, comme couronnement de l'édifice, il fallut illuminer notre jardin en l'honneur de la Vierge.

Vinrent ensuite les bénéfices de la liquidation de fin de mois, qui donnèrent lieu à un incident curieux. Le jour des paiements, lorsque le bénéfice fut à la disposition de l'Esprit mystérieux, il me pria de revenir à Bordeaux pour acheter un piano qu'il offrait à ma fille. (C'est là le cadeau dont il a été question au début de l'opération.)

« Va, me dit-il, chez M. Caudérès, allées de Tourny, 50, où tu achèteras « un piano d'occasion (!) dont on te demandera 650 francs. »

Comme je faisais observer qu'il me fallait des indications précises afin d'éviter toute confusion :

« C'est inutile, *je serai là* pour veiller à ce qu'on ne t'offre que le piano « que je désire. Tu n'auras même pas à marchander, car le prix est au-dessous de la valeur de l'instrument. »

Comment résister aux désirs d'un ami si bienveillant et dont le pouvoir semblait n'avoir d'autres bornes que sa volonté ? Au surplus, avais-je à discuter l'emploi d'argent qui ne m'appartenait pas ?

J'arrive donc Allées de Tourny. Mme Caudérès était seule au magasin. Je suis mes instructions et on m'offre un piano d'occasion pour 600 francs. c'était donc 50 francs au-dessous du prix fixé. J'hésitai à le prendre, mais, me rappelant ses propres paroles, *je serai là*, je conclus le marché à la condition expresse que l'instrument me serait livré le soir même, selon la volonté du bienfaiteur.

J'arrivai vite à la maison, impatient d'avoir une explication au sujet des 50 francs. C'était la première fois que je constatais une irrégularité; et, comme ma soumission n'était que le résultat d'une infaillibilité qui ne s'était pas démentie, il fallait la continuation absolue et régulière des faits

(1) Il est évident que le tort de M. Vergniat a été de tenter la fortune avec l'aide spirituelle, et que, s'il eût eu la connaissance du spiritisme, il ne l'eût pas fait. Mais l'Esprit avait eu soin de lui interdire cette connaissance, et d'ailleurs la charité était le but avoué des opérations. M. Vergniat fut donc la victime d'un piège occulte *inévitable*, et c'est cela qui révolte et indigne, que pareille machination soit permise aux Esprits. — Où est la justice de Dieu? — Néanmoins, cette leçon est utile à connaître. — G. B.

pour entretenir dans mon esprit cette confiance aveugle qui, déjà, portait une si grande atteinte à mon libre arbitre.

Ce fut presque d'un air triomphant que j'annonçais, entrant à la maison, que le piano ne coûtait que 600 francs.

« — Je le sais, répondit l'inconnu, mais Mme Caudérès a fait une erreur. »

Le lendemain, en allant régler le compte, le marchand me dit : « Vous « avez fait hier une bonne affaire. Ma femme s'est trompée en vous vendant « pour 600 francs un piano que j'avais fixé à 650. »

Tout entier aux préoccupations des incidents surnaturels je ne songeai pas à répondre, et ce fut tout pensif que je repris le chemin de Malbec, où je racontai à l'être mystérieux ce qui venait de m'arriver chez le marchand de pianos. Si les préoccupations mystiques m'avaient fait oublier un instant mon devoir, il ne fut pas longtemps à me le rappeler. « Je t'avais prévenu » dit-il. Je compris, et je rapportai les 50 francs au marchand, ne voulant pas bénéficier d'une erreur.

A ce moment les connaissances musicales de ma fillette se bornaient au « bon roi Dagobert », et cependant, lorsqu'elle se mit au piano, ses doigts, subissant une influence mystérieuse, se promenèrent involontairement sur le clavier, et jouèrent des airs inconnus, dont les accompagnements étaient dans toutes les règles de l'harmonie. Convaincu que l'enfant exécutait des exercices de mémoire, l'accordeur la félicitait sur ses dispositions musicales. Ce phénomène ne s'est produit que 3 ou 4 fois; il est vrai que j'avais pris soin de faire quitter le piano à l'enfant dès que je soupçonnais l'approche de l'influence.

L'arbitrage liquidé, d'autres affaires patronnées et conseillées par le protecteur réussirent aussi bien que la première. *Le but était toujours l'aumône.* Ces opérations n'étaient pas importantes; mais, malgré tout, leurs résultats permettaient d'augmenter chaque jour l'importance des secours. L'Esprit s'était réservé (je crois l'avoir dit en commençant) de désigner les personnes à secourir. Quelquefois il indiquait le nom ; mais plus souvent il se bornait à la rue, au numéro et à l'étage.

Il me souvient qu'un dimanche, au moment même du déjeuner, j'eus mission d'aller *immédiatement* visiter une famille vivant dans une maisonnette, derrière la rue François-de-Sourdis. La course était longue, et, malgré les indications qui m'étaient données, je parcourus inutilement toutes les rues, à peine tracées dans les terrains vagues du quartier, et je revins sans avoir pu remplir ma mission.

« — Il faut y revenir, me dit l'inconnu, même avant le déjeuner, *car si tu « peux attendre, toi, il n'en est pas de même là-bas, où des enfants ont « faim !* »

Tous les matins, en sortant de chez moi pour me rendre au bureau,

j'était chargé d'une bonne œuvre. « Dans telle rue, à tel numéro, à tel étage, « la porte à droite, habite une veuve : tu lui remettras 5 fr. ou 10 fr., etc. »

Au début, craignant de me fourvoyer, ces missions m'embarrassaient, surtout lorsqu'il m'envoyait là où il n'y avait aucune apparence de misère. Mais il ne se trompait *jamais*.

Pour subvenir à ces distributions, et exécuter certain projet religieux qu'il m'avouait, tel que la construction d'une chapelle sur le terrain de Malbec, afin d'y perpétuer le souvenir de sa visite — pour subvenir, dis-je, à tant de frais, il augmentait sensiblement le chiffre de ses opérations. Il est vrai qu'une affaire engagée par son ordre donnait le soir même un résultat favorable. Et il fallait qu'il en fût rigoureusement ainsi pour maintenir cette confiance aveugle que l'Esprit tenait tant à conserver.

C'est alors qu'il changea de tactique dans ses opérations.

Au lieu de prendre ses bénéfices à chaque liquidation, il s'opposa désormais à toute réalisation. En présence d'un système aussi dangereux, je risquai timidement ces réflexions :

« Vous me guidez on ne peut mieux, et je serais déjà trop riche, si, « comme autrefois, vous profitiez de toutes les fluctuations, au lieu de vous « opposer à la réalisation des bénéfices. C'est vrai, la marge est grande sur « vos achats, mais notre prospérité n'est que factice, puisqu'elle n'est que le « résultat de « reports » et non d'opérations liquidées. C'est-à-dire que, par « ce système, nous prêtons constamment le flanc aux événements. »

Ce fut aussi sous cette inspiration mystérieuse que je pris alors l'engagement de désintéresser à bref délai mes commanditaires. Toujours, sous la même direction, les affaires me créèrent rapidement une position opulente. Le mouvement ascensionnel des fonds continuait, et s'il survenait parfois une légère réaction, elle ne pouvait enlever qu'une faible parcelle des bénéfices déjà acquis sur les positions continuellement reportées. On le voit, le système dangereux des non-réalisations n'avait pas été abandonné. Je m'en plaignais souvent.

C'est ainsi que le 1er janvier 1870 (qui était, je crois, un dimanche) la coulisse ayant coté sur le boulevard 75 fr. 05, et ce cours nous assurant un bénéfice de 30.000 francs sur une seule affaire, je le suppliai de consentir à réaliser. Il refusa énergiquement, disant : « Les tripotages au jour le jour « ne me conviennent pas. Je t'ai mis sur une position *qui sera la dernière* « *affaire* (1). »

De plus, il affectait une aversion grande pour ma profession qu'il désirait me voir quitter au plus tôt. Il arrivait parfois à l'Esprit de laisser échap-

(1) Le sinistre coquin se donne le luxe de railler la victime fascinée qu'il perd. Quelle indignité ! Qui flétrira assez un tel monde ? (G. B.)

par quelques exclamations, comme des à-parté, dont le plus fréquent était celui-ci : *Quelle lutte !*

Je n'y prenais point garde, et ce n'est qu'après le dénouement tragique de cette affaire que le souvenir de ces exclamations, parfois fréquentes, m'est revenu à la mémoire. Les circonstances qui vont suivre démontrent douloureusement que pendant deux ans et demi le but, si patiemment poursuivi, était de capter ma confiance à l'aide de révélations étranges et de tenir en échec mon libre arbitre. Ce résultat acquis, il ne s'agissait plus que d'user d'influence, pour me maintenir sur une position dont l'importance devait être fatale, en présence d'événements prochains et que l'esprit de pénétration de l'inconnu lui permettait d'entrevoir.

Ce fut au milieu de cette prospérité, en quelque sorte d'emprunt, puisqu'elle ne résultait que d'opérations non réalisées, que je pris possession de ma nouvelle habitation, rue d'Enghien, n° 11. Pendant plusieurs mois, quoiquoi la rente fût impuissante à franchir le cours de 75 francs, fidèle à son système, l'inconnu refusait de liquider. Il fallait donc faire reporter. Mais pouvais-je me plaindre si les fonds restaient stationnaires ? Est-ce que les bénéfices, entrés en caisse par la plus-value, ne semblaient pas une garantie suffisante contre tout événement ? De plus, il me semblait indigne de reprocher à qui je devais en quelque sorte une prospérité inespérée, de ne pas me donner davantage.

Ma quiétude était donc absolue lorsque éclatèrent les complications avec l'Allemagne. Cependant, dès le premier jour, je voulais tout liquider.

« Voilà tes terreurs qui recommencent comme au moment de l'incident
« du Luxembourg. Eh bien ! je t'affirme que la guerre n'aura pas lieu.
« Crois donc celui qui est le maître, *et qui depuis bientôt trois ans ne t'a*
« JAMAIS *trompé.* »

Malgré ces affirmations, deux jours après, la guerre était décidée, et, en s'emparant des lignes télégraphiques, le ministre au cœur léger acheva ma ruine, car il me mettait dans l'impossibilité de communiquer avec Paris, et, partant, de limiter ma perte.

. . . .

Quel que soit le danger de la lutte, on succombe avec moins de regrets lorsqu'on a combattu à armes égales, mais ici, sans parler des circonstances étranges, la suppression des communications télégraphiques me plaçait dans les conditions d'un homme préalablement garrotté, qu'on jette à la mer, et auquel on ferait le reproche de ne pas nager.

Dans ce moment critique l'inconnu était absolument muet. Il ne répondait à aucune des question que je lui adressais. Et pourtant la situation était des plus graves, car *vingt années de travail disparaissaient dans le gouffre*, et de plus, à cette perte matérielle s'ajoutait la douleur d'être contraint de me séparer de ma fille *très dangereusement malade.*

Une dernière explication eut lieu : « Voilà donc, dis-je, où vous vouliez « en venir ! J'ignore qui vous êtes; je sais seulement que vous avez fait « appel aux sentiments honnêtes pour me faire votre victime, et que vous « n'avez pas craint de mêler le nom de Dieu à vos embûches. »

J'étais trop irrité pour comprendre sa réponse; aussi je n'ai conservé d'autre souvenir que d'avoir entendu balbutier le mot d'*épreuves.*

« Ainsi se termina cette longue et douloureuse histoire. »

. . . .

Que faut-il en penser ? Pour quiconque a lu l'ouvrage de M. Maxwell, le digne et consciencieux magistrat est incapable d'avoir voulu nous tromper. D'ailleurs il ne paraît voir dans tout cela que l'œuvre des « personnalités secondes ». Si Dieu permet que nous ayons en nous des « personnalités » inconnues, capables de nous tromper à ce point, c'est une infamie ajoutée à celles dont le monde est déjà plein, et plus grande que toutes les autres. Mais cette explication ne supporte pas un examen attentif.

Est-ce M. Vergniat qui a trompé M. Maxwell et lui a fait croire que son fantastique roman était réellement arrivé ? Outre qu'il me répugne de croire à tant de naïveté chez un homme dont la profession est synonyme de défiance, il serait trop facile de démontrer la fiction, puisque les noms et adresses sont données tout au long et que M. Maxwell s'exposerait à être pris en flagrant délit de légèreté, en nous donnant, comme on dit, « des verges pour se faire fouetter ».

Peut-être plusieurs spirites se contenteront-ils de l'explication de l'Esprit, et parleront-ils d'*épreuve* et d'expiation ? J'avoue que cette explication ne me satisfait nullement, parce que c'est là trop évidemment « un habit à toutes tailles », et qu'en réalité son but est de justifier ce qui est injustifiable.

Pour moi, j'y vois une grande leçon de choses, que ma conscience m'oblige à faire connaître, pour que les spirites ne se nourrissent pas trop d'illusions, et ne se bercent pas dans une fausse sécurité. L'autre monde *est ce qu'il est*, et non ce que nous voudrions, ou ce que nous trouverions logique et juste, qu'il fût. On dit souvent que la Providence sait faire sortir le bien du mal. Cette histoire, et beaucoup d'autres que je connais, prouvent aussi que les Esprits ont une puissance quasi-divine pour faire sortir le mal du bien. Je ne discute pas, je constate. A d'autres de tirer les conclusions.

G. Béra.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE (1)

Bien que publié tout nouvellement, le livre du Dr Grasset ne saurait être considéré comme une nouveauté. Ce n'est en effet que la reproduction d'une série de conférences entreprises dès 1896 devant les élèves de sa clinique. Depuis longtemps les idées qui y sont contenues ont été discutées par de nombreux auteurs : Gaston Méry, dans l'*Echo du Merveilleux;* Becker, dans la *Revue scientifique et morale du Spiritisme;* Papus, dans l'*Initiation;* et, dans les camps opposés, le Dr Surbled, dans la *Revue du Monde Invisible;* Félix le Dantec, dans *Les limites du connaissable*, etc. Je crois néanmoins devoir en entretenir aujourd'hui les lecteurs de la *Revue Spirite*, d'abord parce qu'on leur a encore peu parlé de la « théorie polygonale », et qu'il est dans mon rôle de leur faire connaître toutes les explications scientifiques qui ont été opposées au spiritisme, afin de les mettre en état de ne se prononcer qu'après avoir étudié la question sous toutes ses faces; ensuite parce qu'ils peuvent constater ainsi que les savants ne dédaignent point, quoi qu'on dise, de s'occuper du spiritisme, et que, s'ils en parlent un peu en écoliers, on ne peut refuser à certains d'entre eux — et le Dr Grasset est du nombre — de s'en occuper avec une entière bonne foi, et sans y apporter trop de préventions scientifiques.

Je ne voudrais pas renouveler les critiques que d'autres avant moi ont adressées au savant professeur, puisqu'il a eu la probité de les mentionner dans les « Appendices » de son ouvrage. Et cependant il en est plusieurs que je ne puis me dispenser de reproduire parce qu'elles sont fondées, et que le docteur a maintenu dans le corps du volume les assertions qui ont occasionné ces critiques. Je dirai donc, avec G. Méry et Papus, (à propos du cas de la maison hantée) qu'il n'est pas scientifique de prétendre qu'il y a eu jonglerie ; par la seule raison qu'il y avait intérêt à ce qu'il y eut jonglerie ; avec Papus, mais sans y insister, que le spiritisme ne peut être confondu avec l'occultisme, et qu'à la façon dont l'auteur expose son sujet, le titre « L'occultisme devant la Science » eût été plus juste que le titre actuel. Et ici se place une critique plus sérieuse. Ce titre « Le Spiritisme devant la Science » est universellement connu de tous les spirites pour appartenir depuis déjà pas mal d'années à un autre ouvrage, en quelque sorte classique, si bien que l'auteur de ce dernier ouvrage pourrait, avec raison, en tirer la conséquence que, par cela seul que le Dr Grasset a commis cette négligence,

(1) *Le Spiritisme devant la science* par le Dr J. Grasset, professeur de clinique médicale à l'Université de Montpellier. Préface de P. Janet. 1 vol. 376 pages. Montpellier et Paris 1904.

il a fait contre lui-même la meilleure preuve de son ignorance du sujet qu'il traite.

Dans toute la partie historique de son travail, l'éminent professeur a commis de semblables erreurs qui accusent le peu de valeur des sources d'informations spirites auxquelles il a puisé. Il en est même de graves. C'est ainsi que le docteur se fait, assez légèrement, l'écho de méchancetés, passablement mesquines, à l'égard d'Allan Kardec, qu'il qualifie de « vendeur de contremarques ». Il n'est pas besoin de dire ici que cette assertion est fausse. Mais est-il digne d'un vrai savant de recourir à de telles armes, et pourquoi jeter le ridicule — au milieu de jeunes gens qui l'accueillent avec enthousiasme et le propagent ensuite toute la vie — sur un homme qui fut peut-être entraîné, par des phénomènes imprévus et extraordinaires et par son penchant naturel, vers une réforme religieuse, mais qui resta toujours digne d'estime et de respect. Lorsque l'on enseigne la jeunesse, on assume la responsabilité de peser les paroles prononcées du haut de la chaire avec plus de soin que celui qui s'adresse au public plus sceptique des journaux ou des revues.

Dans quel auteur, chez quel copiste pressé et négligent, le professeur Grasset a-t-il trouvé le juge *Edmonds* travesti en juge *Edwards;* le colporteur *Charles B. Rosna*, d'Hydesville, changé en *Rayn; Crookes*, le chimiste de réputation universelle, qualifié de physicien *Croockes ; Mme Hugo d'Alesi*, orthographiée *Alesy*. On peut mépriser le spiritisme, mais il n'est pas scientifique de mépriser les sources où l'on se documente. C'est parce que le docteur a étudié le cas de « Mme Piper » dans Paul Bourget qu'il appelle sans doute *Georges Pellew : Georges Robinson !* Tout cela ne prouve pas une connaissance approfondie du spiritisme.

Enfin pourquoi venir nous resservir les explications, tant de fois réfutées, de « l'attention expectante » du docteur Carpenter, des « mouvements inconscients » de Chevreuil et Faraday, et même ce vieux « muscle craqueur », et ces grotesques « long et court péronniers » de Schift et Jobert de Lamballe. Cela ne fait plus de tort qu'à celui qui en parle.

Je dirai donc, pour en finir avec la partie critique, avec A.-R. Wallace : « Docteur, instruisez-vous des choses dont vous parlez, et revenez nous voir dans dix ans ; alors nous pourrons discuter. Mais nous ne discuterons plus, car nous serons d'accord. »

Et avec Maxwell : « Le Dr Grasset n'a pas assez lu et discuté *tout* ce qui a trait à ces questions,et il a tort d'employer le mot spiritisme dans un sens qui n'est pas le vrai. »

Et plus loin : « Si j'ai bien compris la pensée de l'éminent professeur, il ne considère comme scientifique dans le spiritisme que ce qui en constitue les phénomènes frauduleux, conscients ou inconscients, c'est-à-dire ce qui

en forme la partie non-spirite. Ce qui constitue l'essence même du spiritisme n'est pas scientifique. Mais alors pourquoi étudier sous ce nom des faits connus et classés, et qui ne sont pas du tout ceux que le spiritisme affirme ? »

Passons maintenant au fameux « Polygone ». A mon avis, — et c'est aussi celui du Dr Goudard (1) — ce n'est, sous un autre nom, rien autre chose que ce que les diverses Ecoles appellent, suivant leur système particulier, les unes *esprit* et *périsprit*, d'autres *âme* et *corps astral*, d'autres encore, *conscience* normale et *subconscience* ou *subliminal*. Le Dr Grasset les nomme *centre O* et *polygone*, mais c'est au fond la même idée, car ces diverses appellations n'excluent en aucune façon l'hypothèse spiritualiste. Je serai donc bref, car je ne vois guère là-dedans que des querelles de mots, et la possibilité d'une entente finale subsiste toujours. Toutefois si j'ai accusé le savant professeur d'ignorance spirite, je dois à mon tour réclamer toute son indulgence si je travestis sa pensée, vu mon incompétence en psychophysiologie.

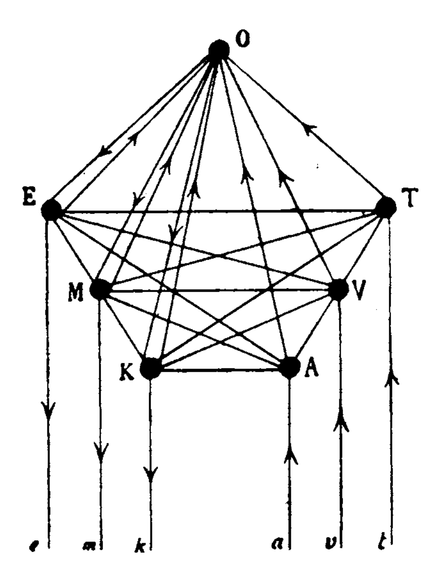
Le Dr Grasset distingue dans les opérations de l'esprit humain deux actions très différentes, l'une d'un ordre élevé qui comporte essentiellement la raison, le discernement, le jugement, l'autre plus machinale, plus instinctive, automatique et en apparence involontaire. De là, deux psychismes, l'un qui pense, veut et raisonne, le psychisme supérieur; l'autre qui emmagasine les perceptions, les sensations, et qui exécute, sans volonté, mais non sans intelligence, grâce à une facilité extraordinaire d'imaginer et d'associer; c'est le psychisme inférieur ou inconscient.

Pour mieux faire comprendre le mode d'opérer de ces deux psychismes dans la machine humaine, le professeur Grasset a imaginé de réduire toutes les descriptions anatomiques à un schéma très simple, qui permet de raisonner avec une grande aisance. Il suppose tous les groupements des neurones qui commandent, dans l'écorce cérébrale, aux opérations de la personnalité consciente, volontaire et libre, ramenés à un seul centre, qu'il appelle O. C'est là le centre du psychisme supérieur. Tous les groupements de neurones de cette même écorce qui commandent les phénomènes de perception sont de même réduits à plusieurs systèmes ou centres : T pour le toucher, V pour la vue, A pour l'audition, K pour les mouvements, M pour la parole et E pour l'écriture. Cet ensemble de groupements, subordonnés au centre O, forme un polygone T,V,A,K,M,E qui constitue l'ensemble des phénomènes psychiques inférieurs. Dans les phénomènes ordinaires de la vie, V par exemple, centre de la vue, reçoit une sensation et la transmet à O, qui juge et apprécie. Inversement, lorsque O veut voir il transmet un

(1) *Bulletin* de la Société d'Etudes psychiques de Marseille, juillet-août 1903, p. 68 et 70.

ordre à V qui perçoit et rend compte. Ce sont là les opérations conscientes. Mais il n'en est pas toujours ainsi.

Souvent le polygone se sépare de O, ou réciproquement, et alors se produisent tous les phénomènes que nous connaissons sous les noms de : dis-



traction, rêve, hypnotisme, suggestion, écriture automatique, et, d'après le professeur Grasset, tous les autres phénomènes du spiritisme.

Quelques exemples sont indispensables pour saisir le mécanisme physiologique de ces phénomènes.

Si je lis en me promenant, mon centre psychique supérieur O est absorbé par la lecture, mais il a donné une fois pour toutes à mon polygone, en particulier au centre de mouvement T, l'ordre de marcher et la marche se continue machinalement jusqu'à ce que l'attention O intervienne, pour passer un ruisseau ou éviter une voiture, par exemple.

C'est avec son polygone que le musicien exécute des gammes pendant que son centre O cause avec un visiteur.

Notez que *toutes* les perceptions arrivent *toujours* du dehors au polygone, qui les enregistre, et en compose son trésor de connaissances; mais ne les transmet pas toujours au centre O, parce que ce dernier peut avoir interrompu momentanément la communication avec son polygone. De là il résulte que nous possédons une foule de connaissances que nous ignorons, parce qu'elles ne sont point parvenues à la conscience normale O. Néanmoins elles existent, et la particularité de l'état hypnotique, superficiel ou profond, consiste à rattacher O à son polygone et à lui permettre de reconstituer ainsi les événements ignorés.

Dans le rêve, O est isolé, comme dans la distraction, et le polygone fonctionne sans guide, laissant défiler au hasard les images que lui présentent les divers groupes du polygone et les associant à tort et à travers.

Le médium est un être dans lequel la séparation entre O et son polygone s'opère avec une facilité extrême. Qu'il regarde dans un verre d'eau, dans un miroir, qu'il pose les mains sur une table, ou qu'il prenne une plume ou un crayon, et le courant qui relie O avec son polygone s'arrête. Le polygone fonctionne seul, soit V, soit T, soit K, soit A, soit E, soit M, suivant le cas, agissent seuls ou groupés, mais machinalement, et la conscience O assiste en spectatrice étonnée aux manifestations de son propre polygone. C'est ainsi que l'on converse avec soi-même sans s'en douter, et avec d'autant plus de bonne foi, que, je le répète, O ignore tout ce que connaît le polygone.

J'en ai dit assez pour donner une idée sommaire de la théorie du Dr Grasset, théorie ingénieuse, et même vraie dans beaucoup de cas, mais qui, comme on le voit, n'est autre que celle du subconscient ou subliminal, si l'on remplace le polygone par ces expressions. Là se trouve l'explication de beaucoup de cas de « personnalités secondes », de beaucoup de « communications » parlées ou écrites attribuées aux Esprits. Un fait entre mille, cité par le Dr Grasset, d'après Dumur : Un grainetier illettré lisait la nuit, en état de somnambulisme, et meublait ainsi son polygone. Le jour venu, croyant obéir à l'inspiration des Esprits, il composait de nombreuses pièces de vers qu'il était le premier à admirer, et son entourage, ignorant, partageait son admiration. Un jour, un Parisien de passage, plus instruit, examina ces productions. éclata de rire, et on eut beaucoup de peine à le convaincre de la bonne foi du pauvre auteur-grainetier qui, naïvement, avait recomposé les « Orientales » de Victor Hugo et « Athalie » de Racine.

Ces faits sont à méditer par les spirites. L'étude du cas de Mlle Smith, de Flournoy, fait ressortir des exemples analogues. On en trouverait dans tous les groupes spirites. Un examen consciencieux s'impose donc, ainsi que l'étude des travaux des psychologues-physiologistes tels que Janet, Ribot, Richet et le Dr Grasset.

Est-ce à dire que leur hypothèse couvre tous les faits spirites ? Non assurément, pas plus que l'hypothèse spirite ne satisfait à tous les faits compris et englobés à tort sous cette étiquette. Beaucoup de médiums relèvent du médecin plus que de l'observation spirite. Il faut le reconnaître pour gagner l'estime des savants qui font preuve de bonne foi et viennent à nous.

Pour moi, je défendrai toujours ce qu'il y a de juste dans les théories des savants, quand ils ont le courage d'écrire, comme le Dr Grasset (p. 370) :

« Il me semble qu'après toutes ces explications on doit reconnaître l'erreur de ceux qui me classent parmi les adeptes de la négation à outrance. Je nie la démonstration scientifique *actuelle* de certaines choses, voilà tout; mais je ne nie pas la démonstration scientifique *ultérieurement possible* de ces mêmes choses. Je ne nie donc pas « à outrance ».

« Je n'accepte pas non plus qu'on dise que je nie de parti pris tout ce qui n'est pas explicable par mes théories. »

Et plus loin : « Le jour où on aura scientifiquement établi des faits nouveaux, qui, sans le détruire, nécessiteront une modification (de mon schéma), je le modifierai ; et le jour où on aura scientifiquement établi des faits nouveaux qui seront en contradiction avec ce schéma, je le supprimerai. »

C'est exactement ce qu'Allan Kardec disait du spiritisme. L'heure paraît donc venue de faire, de part et d'autre, les quelques pas, les quelques sacrifices peut-être, qui amèneront un rapprochement. *In medio stat veritas.*

G. BÉRA.

Pour compléter la remarque faite par M. G. Béra à propos d'ALLAN KARDEC, vendeur de contremarques, selon le Dr Grasset, je crois utile de publier la liste des principaux diplômes obtenus par M. Rivail (Allan Kardec) pendant sa carrière de professeur et de chef d'institution. Je ne cite que ceux qui se rapportent directement à l'enseignement, je les possède tous, ce qui suit n'est donc pas un *on dit*.

1° *Diplôme* de fondateur de la Société de prévoyance des chefs d'institution et maîtres de pension de Paris (1829).

2° *Diplôme* de la Société pour l'Instruction élémentaire (1847). Secrétaire général H. Carnot.

3° *Diplôme* de l'Institut des langues fondé en 1837. Président, le comte Le Peletier-Jaunay;

4° *Diplôme* de la Société des Sciences naturelles de France (1835). Président M. Geoffroy de Saint-Hilaire;

5° *Diplôme* de la Société d'Education nationale formée par les chefs d'Institution et maîtres de pensions de France;

6° *Diplôme* de la Société grammaticale fondée à Paris en 1807, par Urbain Domergue (1829).

7° *Diplôme* de la Société d'émulation et d'agriculture du département de l'Ain (1828). M. Rivail avait été chargé de représenter en France et de mettre en pratique la méthode Pestalozzi, afin d'introduire dans l'enseignement une méthode rationnelle qui forme le jugement en même temps qu'elle meuble la mémoire;

8° *Diplôme* de l'Institut historique, fondé le 24 décembre 1833 et constitué le 6 avril 1834. Président M. Michaud, membre de l'Académie française;

9° *Diplôme* de la Société française de statistique universelle, fondée à Paris, le 22 novembre 1820, par M. César Moreau.

10° *Diplôme* de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, fondée par M. Jomard, membre de l'Institut;

11° *Médaille d'or*, 1er prix décerné à M. Rivail par la Société royale d'Arras, concours de 1831. Education et enseignement.

De plus Allan Kardec a été plusieurs fois membre du jury, de 1830 à 1858, et je suppose qu'on ne choisit pas les *vendeurs de contremarques* pour remplir cet office.

M. LEYMARIE.

Chronique et propos philosophiques

L'année 1903 pour les spirites

Les spirites n'ont pas trop à se plaindre de l'année 1903. Elle leur a été plutôt favorable. On a beaucoup parlé d'eux et de leurs doctrines, et, généralement on ne les a maltraités ni les uns ni les autres. On les plaisante encore; on ne les méprise plus. Il y a même mieux : on les discute. Des savants leur font l'honneur d'accepter les phénomènes qu'ils niaient jadis ; il est vrai qu'ils leur attribuent une tout autre cause; mais, du moins, ils s'en occupent, et c'est, à vrai dire, tout ce que nous demandons, car nous profiterons, je crois, tout autant de leurs doutes que de leurs recherches.

Tout d'abord, nous passerons en revue les faits que ont ému la presse, et à ce propos nous remercierons notre aimable directrice, Mme Leymarie, qui a eu l'obligeance de mettre à notre disposition un certain nombre de documents intéressants, recueillis par elle-même et qui vont nous servir pour cette causerie.

A l'occasion de la mort d'Augusta Holmès, divers journaux ont fait allusion à ses croyances spirites. *L'Eclair* du 31 janvier donnait en première page un long article avec ce titre : *Le spiritisme de Mme Augusta Holmès.* Il rapportait de la grande artiste cette parole prononcée quelques mois avant sa fin : « D'où j'irai je ne vous quitterai pas plus que ne m'a quittée mon cher et illustre maître, César Franck, qui, à mon appel, est venu tant de fois. On ne meurt pas : on change d'espace. J'envisage ce que nous appelons la mort avec sérénité. » L'auteur de ce même article raconte qu'un jour l'esprit de l'illustre compositeur lui parla musique et lui signala une erreur dans un grand ouvrage auquel elle travaillait. « L'erreur, ajouta-t-il, vient du copiste. » On vérifia, c'était exact. César Franck, avec la vie, n'avait pas perdu le sens de la mesure.

Au mois de mars, nous apprenons le siège de Tolstoï par une troupe de spirites fanatiques — des Anglais, dit-on, — qui, acharnés comme des salutistes, veulent absolument le convertir à leur foi. Le grand écrivain russe se défend, paraît-il, et résiste du mieux qu'il peut à l'assaut. — Bon ! admettons que cela soit. Mais qu'est-ce que cela peut bien nous faire que Tolstoï se dise ou non spirite ? Cela change-t-il quoi que ce soit aux grandes idées

spiritualistes qu'il a émises, à celles que nous admirons et qui s'allient tout à fait avec les nôtres ?

Un rédacteur du *Matin* écrivait ceci le 5 novembre au cours d'un article dont nous avons parlé dans notre précédente chronique : « Une autre chose me choque dans cette histoire du notaire de Cahors. — Elle tendrait à nous faire croire que les morts connaissent l'avenir. Qu'ils se souviennent de ce qui fut, passe encore, mais pourquoi veut-on qu'ils sachent ce qui sera ? » C'est déjà bien d'un sceptique d'admettre que les morts peuvent se souvenir de ce qui fut, car c'est admettre qu'ils peuvent entrer en relations avec nous. Quant à leur prescience, toute surprenante et toute rare qu'elle soit, on en a des exemples... historiques. Le dernier en date est celui qu'a publié M. W. T. Stead, l'éminent directeur de la *Review of Reviews, de Londres :* Le 20 mars dernier, dans une séance organisée dans ses salons, devant un public choisi, un médium bien connu, Mrs Burchell, décrivit,sous l'empire d'une effrayante vision, la sombre tragédie de Belgrade qui devait avoir lieu effectivement trois mois plus tard. Le récit détaillé de la séance qu'on connaît est rapporté dans le *Figaro* du 30 juin. Chose curieuse, on peut le lire également dans un journal belge, *le Matin*, d'Anvers, qui le fait précéder de cette réflexion, diamétralement opposée à celle de son confrère, le *Matin* français : « La prescience de l'avenir est un phénomène attesté par trop d'expériences pour qu'on puisse le nier. »

Ce même journal cite les fameuses et « classiques » prophéties de Cazotte qui, en 1778 (d'après les « Souvenirs » de Laharpe) annonça la révolution, prédit à Condorcet qu'il s'empoisonnerait en prison, à Chamfort qu'il se couperait les veines de vingt-deux coups de rasoir, à Bailly, à Malesherbes qu'ils mourraient sur l'échafaud. Cazotte en nomma beaucoup d'autres, même le roi et la reine : tous eurent le sort qu'il annonça.

A propos de la prédiction du crime de Belgrade, l'*Européen* du 27 juin disait que les journaux avaient beaucoup commenté cette histoire et avaient saisi l'occasion pour raconter les progrès étonnants que fait le spiritisme en Angleterre. Rien qu'à Londres, déclare-t-il, il y a plusieurs milliers de spirites dont la plupart appartiennent à l'aristocratie. Parmi les 1.500 membres de la Society for Psychical research, on compte : M. Balfour, premier ministre, sir William Crookes, l'évêque de Ripon, etc. La *Spiritualist's alliance* a même un médecin spirite qui reste à la disposition des membres. — Que ne pouvons-nous en dire autant pour la France !

Ce n'est cependant pas la faute de la presse. Car nous voyons le rédacteur en chef d'un grand journal, *Le Français* (sorte de 2e édition du *Matin* qui a cessé de paraître) demander à son ami M. Albin Valabrègue d'expliquer aux lecteurs de ce journal, comment il est devenu spirite. La réponse, une longue et magnifique profession de foi spirite, ne se fait pas attendre et est

publiée en première page dans le n° du 28 mars. Le 3 avril, M. Pierre Giffard, sous ce titre : « *Les spirites s'émeuvent* », conte dans son journal « que la lettre d'Albin Valabrègue a trouvé, dans le public, toujours curieux des mystères du spiritisme, un retentissant écho. » « Il n'y a pas, ajoute-t-il, que des convertis au spiritisme : il y a nécessairement beaucoup d'incrédules ; c'est même, en France, dans le camp des incrédules que se trouve la majorité. » Et il conclut par l'inutilité de présenter au public un « dossier du spiritisme » quelque long et documenté qu'il soit. « Ce que demande la masse, qui ne croit pas, dit-il, c'est à être mise en face de phénomènes authentiques qui la conduiraient à croire. » — Je ferai très humblement remarquer à M. Pierre Giffard que si l'on ne croyait qu'aux faits dont on peut soi-même être témoin, on ne croirait pour ainsi dire à aucun de ceux que rapportent les journaux, ce qui rendrait ces derniers parfaitement inutiles. Je lui demanderai également de préciser ce qu'il faut entendre par « expérience concluante et phénomènes authentiques »

Examinons pour finir les nombreuses études qui ont été consacrées au spiritisme par différents journaux ou revues, en indiquant sommairement pour chacun d'eux la nuance de la critique ou des conclusions.

L'Idéal spécial (Paris), du 8 mars, dans son article *Le Spiritisme*, reconnaît la véracité de certains faits, mais conclut, sur un ton clérical, que le spiritisme est aussi insensé que dangereux.

La Roumanie (Bucarest), du 19 mars, traite la question de *La transmission de la pensée* et atteste que les cas de transmission par la voie télépathique sont et demeurent incontestables.

Le Cosmos (Paris), des 28 mars, 4 et 11 avril, publie, sous la signature du Docteur L. M., une longue étude sur *les tables tournantes, la suggestion, les transformations de la personnalité et le spiritisme* : il conclut « qu'il y a une grosse partie du spiritisme qui rentre dans un chapitre aujourd'hui bien connu de physio-pathologie des centres nerveux, le chapitre du psychisme inférieur ou automatisme et qui doit être détaché du bloc de l'occultisme. »

Le Courrier du Centre (Limoges), du 25 avril, article très documenté sur *L'art de la divination*.

La Semaine littéraire (Genève), du 9 mai, étudie *Les Manifestations spiritualistes en Italie* et conclut que les divergences de doctrine qu'elle signale « ne détruisent pas l'importance du fait, c'est-à-dire du grand développement pris par le spiritisme en Italie... On ne peut non plus nier que ce mouvement n'ait sorti d'un bas matérialisme plusieurs vies qui s'y étaient tristement engouffrées... »

Le Journal (Paris), du 22 juin, dans une causerie sur *Ceux qui s'envoûtent*, d'Emile Gautier parle des conférences de J. Bois à la Bodinière sur

l'envoûtement et des recherches sur le même sujet du colonel de Rochas, mais, très sceptique, il ajoute que « malgré tout le respect dû à l'Ecole polytechnique, il ne croit pas un mot de toutes ces diableries. »

La France médicale (Paris), n°s du 25 août et suivant, publie un extrait du « Spiritisme devant la science » du Dr Grasset, de Montpellier. Le docte écrivain fait un exposé du spiritisme à peu près comme s'il s'agissait d'une épidémie d'aliénation mentale, mais il reconnaît que, sous les noms divers d'occultisme, de sciences psychiques,... il s'est étendu énormément et a ses revues, ses journaux, ses livres et ses sociétés savantes. Il se demande en terminant ce qu'il y a de vrai dans tous ces phénomènes, et croit devoir se servir « pour exposer la doctrine scientifique du spiritisme complet ou intégral, d'un livre très récent et fort bien fait du Dr Encausse (Papus) sur l'occultisme et le spiritualisme. » Sa conclusion est celle-ci, c'est « qu'on ne peut admettre que tout soit scientifique dans cette vaste doctrine et qu'il y a d'abord, c'est incontestable, toute une partie qui appartient à la philosophie et à la religion, et qui est absolument, par suite, hors de la science positive. » Pour moi, ce que je vois de plus clair, c'est que nos docteurs eux-mêmes sont bien embarrassés pour expliquer cette épidémie... qui les gagne eux-mêmes.

Nous reprendrons le mois prochain cette étude rétrospective.

(*A suivre.*)

ALGOL.

NE METTONS PAS LA LUMIÈRE SOUS LE BOISSEAU

Telle est la réflexion que je me suis faite à la suite de la controverse engagée dernièrement dans la *Revue Spirite* sur l'existence de Dieu et les opinions diverses émises sur ce sujet.

Poussé par un sentiment d'amour fraternel, je me suis décidé à transmettre ces lignes à Mme Leymarie dans l'espoir qu'elle voudra bien leur donner l'hospitalité dans la Revue, en pensant qu'elles pourront être de quelque utilité et apporter un peu de lumière dans l'esprit de nos frères que le doute torture et qui cherchent de bonne foi la Vérité.

Je ne possède malheureusement pas un savoir suffisant pour bien expliquer ces choses; je vais néanmoins essayer, comptant sur l'indulgence de nos frères spirites, qui s'attacheront plutôt à l'idée qu'à la manière dont elle est exprimée.

A la suite d'un travail lent et douloureux qui a eu pour résultat l'épuration des fluides de mon périsprit, une grande lumière s'est fait en moi, un sens nouveau a pris naissance dans mon organisme. J'ai non seulement conscience de mon âme (1), mais je la perçois encore clairement sous forme d'une

(1) Je désigne ainsi le principe intelligent qui constitue notre individualité.

lumière que je sens et que je vois fonctionner en moi et hors de moi, lumière d'intelligence et d'amour qui a la faculté de se répandre dans tout mon être et de pénétrer jusque dans les plus bas-fonds de la matière pour la vivifier.

Cette perception de l'âme a des alternatives d'intensité et de faiblesse suivant que le corps est plus ou moins bien disposé.

De même que mon âme peut descendre dans les profondeurs de mon organisme, de même elle peut s'élever sans effort vers la Lumière intelligente, Divine ou rayonnement Divin, l'attirer en elle et fusionner avec elle. Cette fusion dont j'ai *pleinement conscience, produit des sensations de bonheur* qu'il est assez difficile de dépeindre. Elle donne d'abord la sensation de Dieu, on a la perception claire que c'est lui qui est en nous, il remplit notre être de sa tendresse, de son amour consolateur, on a en même temps une impression de l'infini; l'âme est ravie de ce bonheur qui l'inonde et la pénètre de toute part; elle se sent dans son élément; aussi, son plus grand désir est-il de se mettre en harmonie avec cette pensée d'amour qui la fortifie et lui donne cette joie ineffable. C'est dans cet état que l'on comprend bien ces paroles du Christ : « Soyez parfait comme votre père est parfait. »

Ce qu'il y a encore de merveilleux, c'est que cette lumière d'amour et de vie que nous avons attirée en nous est communicable et peut être reportée sur nos frères incarnés et désincarnés et leur faire éprouver les mêmes sensations de bonheur. C'est alors la vraie prière.

Bien que l'âme ressente dans cet état un bonheur inconnu sur cette terre, elle a néanmoins l'intuition qu'elle n'est encore qu'au seuil du sanctuaire et que ce bonheur déjà incomparable s'augmentera au fur et à mesure qu'elle s'élèvera dans ces régions divines dont elle n'ose encore sonder les profondeurs. En attendant, elle ne peut plus douter de l'existence de Dieu, elle le sent en elle, le voile qui l'en séparait a été déchiré et elle a déjà un avant-goût de la Vie divine.

J'aurais encore bien des choses à dire sur ce sujet, mais je n'ose m'étendre davantage ne voulant pas abuser de la patience des lecteurs de la Revue, j'ajouterai seulement qu'il serait à désirer que les personnes qui possèdent des facultés médiumnimiques, pouvant aider à éclairer et à élucider certaines questions à l'ordre du jour, se fassent connaître en n'hésitant pas à décrire leurs impressions, de manière à pouvoir les classer et les contrôler, il en résulterait ainsi des sujets d'instruction et d'étude bien intéressants qui seraient d'une grande utilité à la cause du spiritisme.

Le commandant,
P. Coëz.

CENTRO ESPIRITA ALLAN KARDEC

Un nouveau centre spirite a été créé, le 31 août dernier, à Paranaguâ, Estado do Parana, Brésil, sous la dénomination de *Centro Espirita Allan Kardec* pour la propagation de notre Doctrine et les Etudes expérimentales, sous la présidence de Antonio Simplicio da Silva.

Sous le nom de *Groupe spirite Kardéciste* il a aussi été formé à Rio Grande do Sul, Brésil, une société spirite qui possède une bibliothèque publique et qui a organisé différents cours gratuits, régulièrement suivis, pour l'enseignement de notre Doctrine.

Toutes nos félicitations et sympathies à ces deux nouvelles sociétés qui se dévouent à la propagation du spiritisme et que leurs efforts dans ce but soient couronnés de succès.

Société Universelle d'Etudes Psychiques

La Société Universelle d'Etudes Psychiques s'est réunie le samedi 5 décembre au siège central de la Société, 113, rue de Rennes, à Paris. Le docteur Joire, Président, donne communication des adhésions de la province et de l'étranger, et annonce la formation de nouvelles sections de la Société dans les départements. Parmi les nouvelles adhésions figurent celles de : M. le professeur Lombroso, de Turin ; M. Von Schienk-Notzing, de Munich ; M. Richard Hodgson, de Boston ; M. Maxwell, de Bordeaux.

Une délibération a lieu en vue d'une réunion générale en *juin* prochain ; réunion qui présentera un grand intérêt par suite des communications qui seront faites et des phénomènes psychiques qui seront présentés.

Docteur Joire.
42, rue Gambetta, à Lille.

RHEA L'ONDINE

(Suite)

Le lendemain, je vis la cuisinière qui cherchait à me parler de Suzon ; j'évitais, mais en vain, de me soustraire à sa curiosité invincible ; les gens du peuple, qui ont l'habitude de creuser une seule idée à la fois, et n'en étant pas distrait par de nombreuses ou diverses préoccupations mentales, trouvent toujours le moyen d'arriver à leur *petite fin*.

— Mademoiselle, me dit-elle, vous ne sauriez croire le plaisir que j'ai éprouvé, hier soir, en vous entendant faire de la musique avec votre père ! Enfin, me suis-je dit, voilà M. Dumbart sorti de son noir chagrin ! C'est fort heureux ; ce bon maître ruinait sa santé, en ne prenant aucune distraction ! Il n'ouvrait pas même ses journaux !... A vrai dire, cependant, depuis plus d'un mois, il se faisait lire par Suzon ?... qui lit bien mal, cependant... si

mal, que lorsque le matin, je lui disais de me raconter les nouvelles, elle me répondait : *Je ne sais pas !... J'ai oublié...*

— Tu es donc bien bête, ma fille ; aussi je m'étonne que Monsieur te fasse l'honneur de te prendre pour lectrice. — Là-dessus, Suzon, me manquait de respect, à moi, qui suis de beaucoup son aînée et sa supérieure, puisque je suis la cuisinière !...

— Monsieur sait bien ce qu'il a à faire, cela ne vous regarde pas...

Je compris vite l'allusion méchante et jalouse, de celle qui me parlait. Rhéa l'avait prévu, du reste !

La lecture de Suzon, dis-je, nous convient à mon père et à moi, cela suffit ; dispensez-vous de parler à cette fille de son service à cet égard ; dorénavent, la soirée se passera au salon, j'y assisterai ; vous pouvez aller vous coucher, d'ailleurs, d'aussi bonne heure, que vous voudrez ; nous n'aurons jamais besoin que vous nous attendiez pour partir.

Naturellement je ne parlai pas de cette conversation à mon père, et le soir, à la même heure que la veille, ayant fermé les portes à clef en-dedans, après l'entrée de notre femme de chambre, nous éteignîmes la lampe et nous fîmes de la musique.

Suzon était allée sans dire un mot, s'installer dans le fauteuil, où elle s'endormit bientôt.

Cette soirée fût mémorable. A peine l'obscurité fut-elle faite, qu'une Ombre vaporeuse éclairant par elle-même, la place où elle se montrait, vint se mettre près de mon père. La lueur que projettait le fantôme était asez puissante pour que le visage de mon père, enveloppé dans sa transparence, devint visible pour moi, après quelques minutes, durant lesquelles la pâle lumière oscillait de droite à gauche, essayant de prendre un point fixe. — Ne reconnaissant pas les traits de ma mère, dans cette ombre informe, je fus saisie d'une telle frayeur, que j'en devins glacée. Je cessai de jouer, mes mains me refusaient leur service ; seul, mon pauvre père continuait à jouer du violon.

— Pourquoi cesses-tu de jouer ? me dit-il ému ; ta mère est là ; ne la vois-tu pas ?

Il paraît que l'apparition était pour mon père bien plus visible ; elle avait des contours plus nets et plus arrêtés.

— Je ne vois, répondis-je, qu'une forme indécise, énorme ! Ce n'est pas une forme humaine ordinaire ; que la Vierge nous protège !

Et je tombais à genoux la tête serrée entre les deux mains, l'appuyant sur le tabouret, que je venais de quitter...

— Toute lueur a cessé ; regarde Adrienne ; hélas ! Ta crainte a fait disparaître ce doux fantôme !...

Je regardais, entre mes doigts : l'obscurité était de nouveau profonde et

Suzon semblait haleter... Cette fille est malade, il faut la secourir, il est inhumain de la laisser dans cet état !

Sans me répondre, mon père ralluma la lampe, qui se trouvait placée sur l'angle du piano, tout auprès de lui.

Il fit d'abord peu de clarté ; nous vîmes alors, que notre médium n'était plus sur le fauteuil ; elle était étendue sur le tapis, sa robe relevée sur sa tête, ainsi que son tablier. La pauvre fille gémissait toujours.

— Qu'allons-nous faire, dis-je, car nous encourons une grave responsabilité, si cette jeune fille reste longtemps dans cet état, il peut s'en suivre, un grave préjudice pour sa santé ! Mon père, cessons, je t'en prie, ces expériences, elles sont répréhensibles !...

Mon père dans un accablement et dans un découragement profond, se laissa tomber sur un siège en murmurant :

— Mon Dieu, que je suis malheureux ! Rhéa, ma Rhéa ! Tu le vois, j'ai fait tout ce que j'ai pu, pour amener notre fille à tes désirs ; elle ne veut pas nous croire ! Ah ! je reconnais bien là, l'influence de sa Grand'mère, qui s'oppose à ce qu'Adrienne soit *initiée* au Spiritisme.

— *Initiée*, dis-je mais, c'est de la *Nécromancie*, mon bon père ; et m'y refuser, c'est agir en véritable catholique ; mais là n'est pas la question pour le moment et j'ajoutai avec une dureté, que je regrette bien aujourd'hui.

— Il faut relever Suzon, lui faire prendre un verre de liqueur et l'accompagner dans sa chambre, aussitôt qu'elle aura repris ses sens ; je me charge de ce soin !

Une voix entrecoupée de sanglots sortit de la tête enveloppée de la femme de chambre.

— Chut ! dit mon père,m'arrêtant au moment,où j'allais soulever la partie de la robe qui recouvrait le visage de Suzon.

J'attendis anxieuse, ce qui allait survenir de nouveau...

Des sons inarticulés se firent entendre, nous finîmes par comprendre ceci :

— Diminuez la lumière ; mettez-là de l'autre côté, à l'extrémité du salon.

J'obéis, j'emportai la lampe et la dissimulai derrière un paravent de laque. Je m'assis ensuite, plus rassurée, car je distinguais parfaitement mon père et Suzon ; donc, les fantômes qui avaient besoin de l'obscurité complète, pour se manifester, ne viendraient point me glacer d'horreur !...

Nous attendîmes près d'un quart d'heure ; mon père hochait la tête tristement. — Les forces de Suzon sont épuisées, dit-il, la séance est manquée ! Dorénavant, je resterai seul avec le médium !

Je fus contrariée des paroles de mon père... Je songeais à ce que m'avait insinué le matin même la cuisinière et je me dis : j'irai dès demain à Amboise, confier mes perplexités au bon vieux Docteur Carle.....Je sens que

mon père est en danger ; ses pratiques surnaturelles sont assurément, un péril pour l'âme, aussi bien que pour le corps !

Enfin, Suzon se mit sur son séant ,rejeta l'étoffe dont elle s'était voilée le visage, puis d'une toute autre voix que la sienne, ayant jusqu'à l'intonation de celle de ma mère, elle prononça ces mots : « Je le vois, mon espérance est vaine, d'apparaître dans l'intégrité de ma forme astrale, qui est le *duplicata* parfait de ma dernière corporéité, mais plus belle ! Hélas, les éléments nécessaires me font défaut ; j'aurais pu les puiser dans ma fille... Sa crainte absurde et ses préjugés religieux mettent une barrière insurmontable entre elle et moi ! Je ne puis m'assimiler un seul atôme de son fluide vital, que sa frayeur condense en son corps tremblant et glacé. — J'ai peut-être trop demandé à la Providence, en la suppliant de permettre, que je prouve irréfutablement à ceux que je chéris, la survivance de l'être, après la séparation du vêtement de chair !... Oh ! Albert, je sais, je vois que toi au moins, tu ne doutes point. Tu as raison, mon ami ; il n'est plus possible de continuer les séances, dans les conditions présentes ; J'y renonce... toutefois, je vais employer un autre moyen de correspondre avec toi, et j'en userai tant que nous pourrons conserver Suzon... Je veux commencer de suite. — Mets un crayon dans la main du médium, place sur ses genoux, un buvard et du papier de grand format.

Mon père fit ce que lui demandait la voix.

Suzon se mit à écrire fiévreusement ; à mesure que les feuilles se couvraient d'une écriture large et espacée, elle les rejettait par un mouvement brusque et automatique à sa droite. Le crayon se cassa, elle fit de même, seulement le mouvement fût si vif que le crayon fut projeté à plusieurs mètres d'elle. Sa main agitée cherchait un autre crayon. Nous n'avions pas prévu ce cas; il fallut que mon père ramassât le crayon et se mit à le tailler précipitamment. Durant ce laps de temps, fort court du reste, Suzon ne fit que pleurer. Quand le crayon lui fût remis dans la main, elle se remit à écrire et les feuilles recouvertes d'écriture s'amoncelaient auprès d'elle. Enfin, la main se raidit laissant échapper le crayon et le médium retomba la tête en arrière. sur le tapis. Un instant après Suzon ouvrit les yeux, nous souhaita le bon soir et sortit d'un pas automatique, se rendant à sa chambre, au deuxième étage, ce dont j'eus soin de m'assurer, du reste, afin d'avoir l'esprit tranquille.

Pendant ce temps, mon père ramassait les feuilles éparses; après il m'embrassa tristement.

— Je vais lire dans mon cabinet, avant de me mettre au lit, ce que ta mère vient de m'écrire; je te le communiquerai demain, si tu le veux !...

J'inclinais la tête en signe d'assentiment pour ne pas froisser mon père.

Le lendemain, c'était un samedi, veille de grande fête. Je me rendis à Am-

boise, je courus à la maison du Docteur Carle, que je n'avais pas vu depuis longtemps.

— Mon maître est très malade, Mademoiselle, me dit la vieille servante; il a été pris d'une violente attaque de goutte et l'état de sa maladie est si aigu, que la famille est bien inquiète sur le dénouement de cette crise. Sa fille est arrivée, il y a deux jours, avec son mari et ses enfants.

Je dus donc, par force, renoncer à prendre le conseil de notre vieil ami, sur l'état d'esprit de mon père et ce qui se passait chez nous avec Suzon.

IX

Il me restait un espoir : trouver chez lui le curé, mon confesseur,depuis ma première communion, pour le consulter sur ce qu'il était convenable de faire dans la position délicate où je me trouvais.

Le curé Redon s'apprêtait à sortir pour se rendre à son église :

— J'ai une demi-heure à vous consacrer, chère Demoiselle, si ce temps suffit pour votre confidence, je vous écoute.

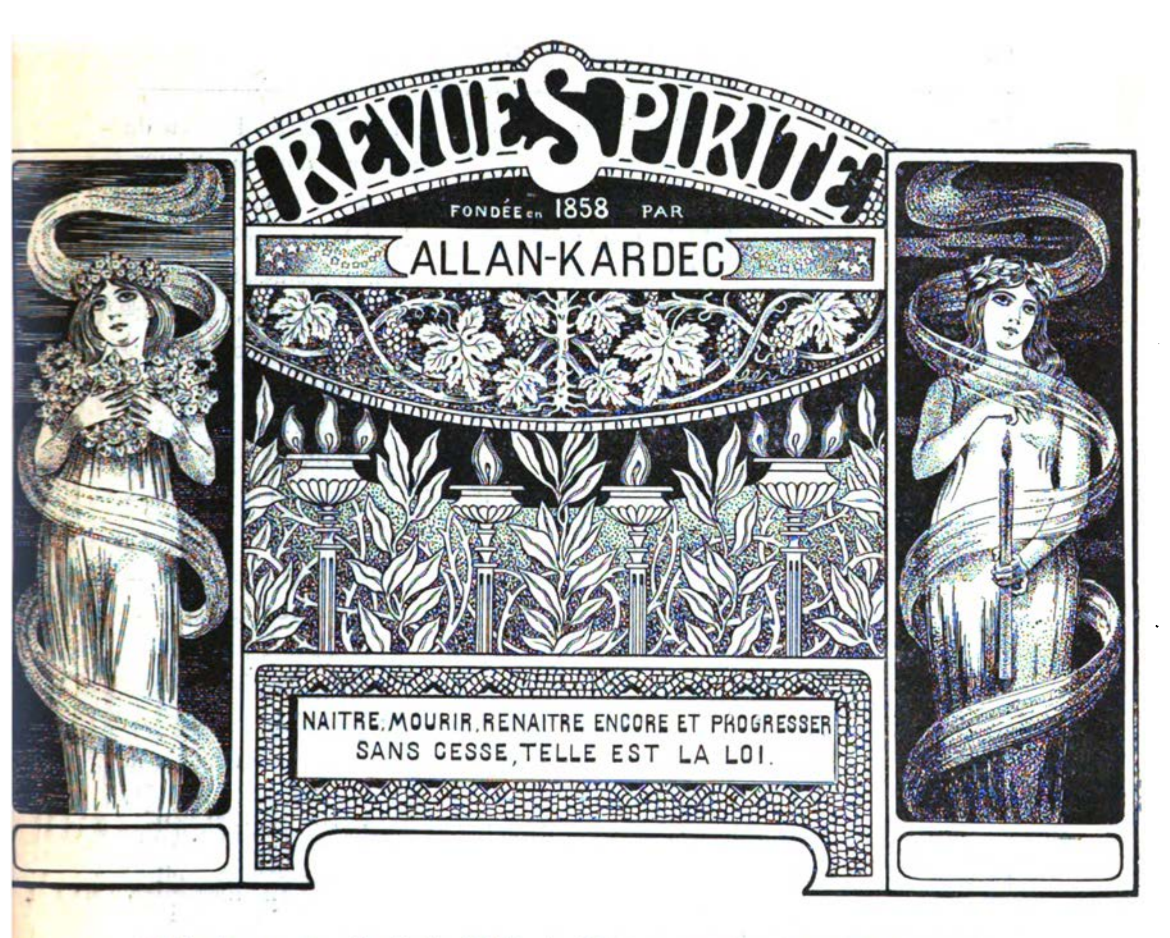
Nous étions alors dans le petit salon du presbytère ; la porte fut soigneusement fermée par le prêtre, et je lui racontai alors aussi brièvement que possible, tout ce que je viens de raconter. Le bon curé m'écouta, sans m'interrompre, mais sur son visage se peignait tour à tour la surprise, la curiosité et la terreur, à mesure que j'avançais dans mon récit.

Le bon écclésiastique avait croisé ses mains sur sa poitrine ; ses yeux naturellement gros et ronds s'agrandissaient encore en me regardant fixement avec une profonde attention !... Quand j'eus cessé de parler, le prêtre se prit le menton dans sa main droite, et secouant la tête de gauche à droite, il murmurait : « Grave ! très grave, mon enfant !... la perfidie de Satan est manifeste... Votre malheureux père est dans les griffes de l'adversaire du genre humain ! de celui de l'Eglise, du Christ, notamment !... Mais, j'y songe, ce cher M. Dumbart, accablé de chagrin, plus même qu'il ne sied à un bon catholique, ce sera sans doute fait initier aux pratiques magiques de la nouvelle secte dite *Spirite !*... Quel malheur ! ma chère Demoiselle ! quel malheur ! Ah ! je comprends pourquoi je ne vois plus vôtre père dans nôtre Eglise. Le Diable éloigne ses adeptes des cérémonies saintes du culte établi par les Apôtres et leurs dignes successeurs ; Sainte Vierge ! Quelle abomination que cette résurrection de la Sorcellerie dans nôtre belle France !... Qui aurait pu prévoir qu'après tant de siècles, de justes répressions par l'Eglise, renaîtraient ces coupables et maudites pratiques !... Vous avez, mon enfant, ajouta le prêtre en se levant pour m'accompagner jusqu'à la porte extérieure du Presbytère; vous avez été bien inspirée par la Vierge, en venant me confier vôtre peine ; j'y compatis de grand cœur, pour vous d'abord et puis pour vôtre père, dont l'état d'âme a besoin de beaucoup de prières !

(A suivre.) M. A. B.

Le Gerant : PAUL LEYMARIE

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — Téléphone.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47e ANNÉE. N° 2. 1er FÉVRIER 1904.

LES DIEUX DES PHILOSOPHES

(Suite.)

Arrivons donc à Leibnitz. Egal à Descartes et à Newton par l'envergure de son génie et la prodigieuse étendue de ses connaissances presque universelles, il les dépasse par la hauteur de ses conceptions et par une sorte de prescience qui semble lui faire entrevoir les horizons que le spiritualisme moderne devait ouvrir plus d'un siècle après lui.

Il est toutefois juste de constater tout l'avantage que lui procura le fait d'avoir succédé aux deux grands précurseurs dont il a pu recueillir le dou-

ble héritage. Par suite de l'heureuse concordance résultant de l'heure de son avènement et du caractère de son esprit, il réunit deux dons supérieurs qui semblent cependant s'exclure : les facultés du créateur et la clairvoyance du critique. Penseur original qui n'a d'égaux que les plus grands, il offre ce spectacle exceptionnel d'un homme qui, parvenant à peine à satisfaire sa curiosité au milieu de la lecture le plus prodigieuse qui fût jamais, non seulement ne s'épuisa, ni ne s'enliza dans son érudition, mais au contraire y puisa des forces nouvelles pour imaginer, découvrir et quelquefois créer.

C'est quand il fut parvenu à la maturité de l'âge, après avoir vu Paris, Londres, Amsterdam et Florence ; c'est après s'être développé par vingt années d'études et enfin s'être signalé par des découvertes de tout genre en mathématiques, en physique, en géologie, en droit public, en jurisprudence, en histoire et en linguistique, qu'il arrêta sa doctrine et coordonna le prodigieux amas de ses matériaux dans une conception philosophique personnelle et originale.

A demi cartésien, tout d'abord, puis quelque peu séduit par Spinoza dans la suite, il s'arrêta tout net devant les conclusions du géomètre et l'entraînement du fataliste. Ce qu'il cherche, c'est la liberté humaine émanant de la liberté divine. C'est un Dieu qu'il lui faut et « c'est depuis cette époque-là, nous dit-il lui-même, que j'ai quelquefois pris le nom de Théophile ». (Ami de Dieu.)

Est-il besoin d'ajouter que dans une telle disposition d'esprit, il ne pouvait se dispenser de déclarer la guerre aux cartésiens, ce qu'il fit du reste sans tarder. Il ne veut pas de cette âme humaine inerte et passive qui finit par n'être plus qu'une cire molle dans les mains du Créateur. Il n'accepte même pas la passivité de la matière. « C'est au fatalisme, dit-il, que nous amènent de telles conceptions et bien plus loin encore, car que peut être le Dieu d'un tel univers mécanique et abstrait, si ce n'est d'être une abstraction lui-même ? »

Rompant donc en visière avec cette doctrine inadmissible, il déclare que toute substance (autrement dit toute matière),est essentiellement une *force* et que les monades ou substances simples sont les seules que l'on puisse admettre comme *âmes véritables*. Et c'est ainsi, ajoute-t-il, que je revins aux « entéléchies » d'Aristote (1), et que je passai du matériel au spirituel.

(1) Dans la philosophie d'Aristote, ce mot désigne l'acte, la force, par opposition à la matière. Il définit l'âme : l'entéléchie première d'un corps ayant la vie en puissance. Il veut dire par là que c'est par l'âme que le corps possède la vie et peut en réaliser l'achèvement ou perfection finale. Assez obscur, en somme, le sens de ce terme, et il faut croire qu'il apparut tel à Hermolaüs Barbarus, philosophe de XV[e] siècle, car, pour en avoir l'explication, il ne trouve rien de mieux que d'invoquer le diable. Celui-ci n'étant sans

Voilà donc ce que sont ces fameuses *monades* de Leibnitz. « Ce ne sont pas des atomes de matière, mais des « unités vivantes », forces partout répandues qui, dans leur perfection inégale, dans la variété de leurs espèces, dans la gradation de leur évolution, composent sur la face de la terre et à travers l'immensité des siècles et des espaces, le drame infini de la création. »

Certes, pour un ancien cartésien récemment converti, voilà un superbe et puissant coup d'aile qui, d'un élan, l'enlève jusqu'au monde spirituel. « Se trouve-t-il quelqu'un, poursuit-il hardiment, pour révoquer en doute que l'âme pense et veut spontanément dans la force même qui lui appartient en propre ? Ne serait-ce pas nier la liberté humaine et récuser le témoignage de notre conscience qui nous atteste qu'elles sont bien *nôtres*, ces actions que nos adversaires, sans nulle apparence de raison, imputent à la divinité ?

Et ces pouvoirs ne sont pas notre propriété exclusive ; il y a dans les autres âmes ou formes de substance, la même force qui est en nous. Partout où il y a de l'être, il y a vie, volonté, liberté. Or, chacun de ces êtres n'a besoin que de lui-même pour se développer à travers les siècles et tirer de son sein la suite entière de ses évolutions, ou transformations successives. Ces êtres entre lesquels existent de nombreux rapports, agissent les uns sur les autres et il semble, tout d'abord, que la vie de l'univers doive être une lutte. — Non, c'est une harmonie. Chaque âme est comme un petit monde, elle représente l'univers, elle est comme un miroir vivant où cet univers vient se réfléchir.

Leibnitz se montre ravi par l'exposé de cette doctrine, et, certes, il avait bien le droit de s'en réjouir, voire même de s'en glorifier. C'est alors que, dans la généreuse expansion de cette âme lumineuse, naquit le désir non moins généreux de combiner les divers systèmes de philosophie et pour cela de chercher en chacun d'eux ce qui le rattachait aux autres. Il parut à Leibnitz que son système, à lui, était comme la synthèse des grandes doctrines précédentes et ce qui le ravissait, surtout, « c'est qu'il conduisait à Dieu ».

« Ne faut-il pas, se répétait-il, que ce nombre infini de forces qui remplissent l'univers, ait sa source dans une force primitive et que la constitution merveilleuse des monades, que l'échelle ininterrompue de leur gradation aient leur raison nécessaire dans une intelligence qui a tout créé, tout prévu tout coordonné, si bien que la dernière raison des choses doive être cherchée dans une Substance primordiale ? Or, c'est elle que nous appelons Dieu. Il n'y a qu'un Dieu et cela suffit. Il est le Créateur ; il est l'Unité primitive ; la Substance originaire dont toutes les monades dérivatives naissent pour ainsi dire par des *fulgurations* continuelles de la Divinité.

doute pas docteur en philosophie, se contenta de lui souffler dans l'oreille un mot baroque : *fectihabia.* Ce n'était pas la peine, dit Leibnitz avec raison, de consulter le diable, pour être si mal renseigné .

« Présent partout et partout manifeste dans l'immense univers, Dieu se réfléchit particulièrement dans la conscience humaine. Les perfections divines sont celles de nos âmes, mais Dieu les possède sans bornes : il est l'Océan dont nous ne sommes que les gouttes. C'est lui qui est l'harmonie universelle, et toute beauté n'est rien d'autre que l'épanchement de ses rayons. »

Et maintenant, alors que ce Dieu créateur se suffit à lui-même, pourquoi, pour se manifester, est-il sorti de soi ?

La réponse de Leibnitz est celle de Platon : « Dieu est bon, et celui qui est bon, ne peut avoir ni envie, ni jalousie. C'est pourquoi il a voulu que toutes choses fussent, autant que possible, semblables à lui-même. »

En ce qui concerne la question de l'immortalité, Leibnitz a des idées parfaitement arrêtées. Tout être, dit-il, homme, animal ou plante, voire même ce qu'on appelle chose inanimée, tout être est immortel de sa nature. Rien ne périt, comme rien ne commence à être. Pour nos yeux corporels, les êtres semblent sortir du néant pour y rentrer. Fausses apparences. La raison nous apprend que les êtres ne font que se transformer et qu'il y a dans la série de leurs développements, des changements de condition. Ces changements d'état sont ce qu'on appelle la mort ; mais en réalité, il n'y a point de mort, il n'y a rien d'autre qu'un progrès perpétuel et spontané du monde tout entier vers un idéal progressif de beauté et de perfection universelle, tel que ni nos sens, ni notre esprit n'ont jamais goûté rien de semblable à la félicité que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. Ce que la raison peut assurer, c'est que l'état futur de l'âme ne sera pas un état d'immobilité, de contemplation oisive et stérile, mais un progrès perpétuel vers de nouvelles perfections.

Telle est cette admirable philosophie de Leibnitz qui laisse bien loin derrière elle les doctrines diverses qui l'ont précédée. A coup sûr, il s'en est inspiré, mais il les a dépassées sous l'inspiration d'un spiritualisme dont l'école cartésienne n'a eu ni la notion, ni même le pressentiment. N'avions-nous pas raison de dire, en commençant l'étude de ce beau système, que sur les nobles pages qui nous le font connaître, semble passer le souffle d'en-haut, sous lequel se sont sentis frissonner les philosophes, les spirites, les théosophes qui, à l'heure qu'il est, proclament hautement les vérités divines qu'a pressenties le grand, le précurseur Leibnitz ?

Ce n'est point que de nombreuses critiques ne lui aient été adressées, et que n'y aient été signalées d'assez graves contradictions. Ce système, dit E. Saisset, l'un des plus riches que nous ait jamais présentés un philosophe quelconque, soit ancien, soit moderne, le plus vaste qu'aucune intelligence d'homme ait jamais conçu, pour aussi merveilleux qu'il soit, est-il autre chose qu'un système ? Dieu envisagé comme la Monade suprême dont toutes les

monades finies, sont des fulgurations successives, est-ce là une conception entièrement exempte d'erreur ? Etant donné que Dieu soit la force absolue, puis-je concevoir cette force autrement qu'en action continue ? N'est-il pas de l'essence d'une force de se développer sans cesse, et alors que devient la notion de l'Etre tout parfait, immuable et se suffisant à lui-même ?

Et puis encore, ces monades qui émanent sans cesse du Créateur, chacune renfermant en elle le germe de tous ses développements, ne semblent-elles pas être soumises à une sorte de fatalisme ?

Alors que Leibnitz considérait l'univers comme un système de forces associées, évoluant sur l'échelle d'un progrès continuel, il avait donc oublié cette autre déclaration suivant laquelle toute monade est un être solitaire tirant tout de soi, mais incapable d'agir hors de soi.

La cause de cette contradiction chez Leibnitz, provenait sans doute des difficultés inhérentes au problème de l'union de l'âme et du corps dont il comprend si peu la nature, qu'il est contraint de faire appel à l'extraordinaire et dangereuse doctrine de l'harmonie préétablie qu'il ne pouvait accepter cependant qu'à la condition de renoncer au libre arbitre et de devenir un peu fataliste, lui aussi, comme Spinoza, auquel il reproche cette déplorable abdication de toute liberté.

Puis vient une autre question contre laquelle trébuche notre philosophe, celle du mal physique, c'est-à-dire de la souffrance, problème redoutable que Leibnitz appelle un labyrinthe où la raison risque de s'égarer. Comment comprendre, en effet, qu'un Dieu bon se montre pour ses créatures si avare de félicités, en même temps que si prodigue de douleurs et que malgré sa justice, il confonde les bons et les méchants, sous une même loi rigoureuse, non exempte de partialité ?

A tous ces problèmes, à ce dernier surtout, Leibnitz n'échappe — et encore leur échappe-t-il ? — que par l'emploi de toutes les ressources de sa science universelle qu'il met au service de ses calculs touchant la quantité de bien dans le monde, comparée à celle du mal et qui, selon lui, démontrent — un peu artificiellement, à la vérité — que le résultat de cette comparaison tourne finalement à l'avantage de la justice et de la bonté de Dieu... témoignage insuffisant pour l'acceptation duquel, il ne fallait rien moins, en vue de la justification de cette doctrine systématiquement optimiste, que ses attestations répétées concernant l'immortalité finale de tous les êtres.

Et encore, ses commentateurs sont-ils satisfaits ? Médiocrement ; si bien que, l'un d'eux, déjà cité, E. Saisset, poursuivant ses objections, lui reproche en dernier lieu d'avoir avoué que l'étendue et le mouvement dont il ne semble pas tenir un compte suffisant et en dehors desquels sont ses monades immobiles, passives et enfermées en elles-mêmes, d'avoir avoué, disons-nous, que ces phénomènes n'ont rien d'absolu, ne sont même que de simples apparences

fugitives, pareilles aux couleurs de l'arc-en-ciel !... Déclaration imprudente dont se scandalise son critique : — Dites donc le mot, ô grand philosophe, et avouez que ce sont de pures illusions ! Or, déjà, à vous en croire, l'influence que les âmes croient exercer sur les corps est une autre illusion. Nous habitons donc un monde d'illusions... et qui nous assure que le Dieu que nous nous représentons comme le centre vivant et actif de ce monde, n'est pas, lui aussi, une illusion comme tout le reste — ou, en d'autres termes, une abstraction mathématique !

Voilà donc le terme où nous conduisent, par des chemins différents, Descartes et Malebranche, Newton et Leibnitz. L'un nous présente ses tourbillons, l'autre ses monades, l'un affirme que l'espace est à peu près vide de matière, l'autre que l'espace en est rempli jusqu'aux bords ; l'un se déclare mécaniste, l'autre dynamiste. Ils n'ont peut-être tous qu'un trait commun, c'est d'habiter le pays des chimères.

Descartes nous parle d'un Dieu dont la Toute-Puissance est tellement absolue, qu'elle crée à son gré, non seulement les êtres, mais les vérités elles-mêmes. Point du tout, dit Malebranche, la volonté de Dieu est réglée par sa sagesse. Voici Newton qui se représente son Dieu comme répandu dans la durée et dans l'espace et bornant sa fécondité dérisoire à disperser, à travers les champs infinis de l'immensité, quelques atomes fragiles qui peuvent s'y dissoudre à tout instant. Leibnitz proteste à son tour, et soutient que Dieu est en dehors et au-dessus de l'espace et que, sans tomber dans le temps, il remplit les espaces et les siècles des fulgurations de son inépuisable foyer...

Quel amas de pensées contradictoires ! conclut notre critique. Pourquoi donc, en métaphysique, les systèmes succèdent-ils aux systèmes, sans que jamais rien puisse durer ni s'établir ? A quoi servent ces mouvements qui agitent la pensée sans la faire avancer d'un pas ?

Sont-ce là des doutes isolés ? Non certes ; ils ont été formulés par les plus grands esprits, tels que Voltaire, Reid, Locke, Hume et Kant, particulièrement.

D'où vient, demande ce dernier, non sans une certaine ironie, que la philosophie, depuis deux mille ans, erre ainsi à l'aventure, à la merci de ces rêveries stériles et changeantes, qu'on appelle des systèmes, si bien qu'un philosophe ne peut croire qu'il a raison, sans condamner tous ceux qui l'ont précédé, de telle sorte que l'œuvre, incessamment reprise dans son entier, n'en est pas moins toujours à reprendre ?...

Arrêtons-nous quelques instants à ce Kant qui parle si bien. Est-ce lui qui nous sortira de l'impasse ? Hélas, non. Il y a deux hommes dans l'illustre philosophe de Kœnigsberg, un moraliste-dogmatique et un métaphysicien, sorte d'automate étrange qui, jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, refit tous les jours les mêmes mouvements, toujours à la même heure et qui, en dépit de

la profondeur de son esprit et l'infatigable âpreté de ses recherches, aboutit à un tel scepticisme, qu'il ne trouva d'autre preuve de l'existence de Dieu que le besoin qu'en a l'homme, pour donner quelque appui à la morale ! Tel fut le Dieu imaginaire, le Dieu, simple « postulat » de cet étrange philosophe si stérile dans sa profondeur, si abstrait dans sa métaphysique.

— Je n'ai aucune notion précise à ce sujet, répondit-il, sur son lit de mort, à un ami qui lui demandait ce qu'il pensait de la vie future. Et quelle autre réponse eût-il pu faire ? Kant, dont la pensée hardie avait soulevé toutes les questions, n'en avait résolu aucune. Il n'avait compris ni Dieu, ni l'âme humaine, ni la nature. Et c'est en définitive à ce doute décourageant qu'aboutit fatalement toute philosophie abstraite, c'est-à-dire chimérique.

Nous n'avons donc rien à demander à Kant, sinon de nous conduire à l'idéalisme de Fichte, d'où sont sortis les deux philosophes panthéistes, Schelling d'abord, Hegel ensuite.

Et vraiment, vaut-il bien la peine de nous arrêter devant ces noms-là ? L'unique objectif de cette étude est de demander à chacun des philosophes quel Dieu il a cru reconnaître dans ce monde mystérieux qui nous entoure, dans cet infini qui nous oppresse, et voilà que ceux que nous aurions pu interroger encore, ne nous répondront, nous le savons d'avance..., que par des formules algébriques.

C'est avec le plus grand sérieux que Fichte nous fait la déclaration suivante : A=A et c'est pour cette raison transcendante, que MOI=MOI... et c'est de cette équation inattendue dont le besoin vraiment ne se faisant nullement sentir, c'est de ce « principe de l'identité — c'est le nom qu'il lui donne — que notre extraordinaire philosophe tire non seulement la nature, mais encore Dieu qui ne sont, nous assure-t-il, que des « développements du moi ». Le moi seul est principe, poursuit-il avec sérénité, « expliquant tout, posant tout, créant tout, s'expliquant, se créant lui-même ! »

Que signifie ce logogriphe ? Qu'y a-t-il à dire après de semblables choses, sinon à répéter, avec E. Saisset : nous ne savons ici ce que nous devons admirer le plus, soit de l'excès d'extravagance où peut s'emporter l'esprit humain, soit de l'étonnante fécondité de ses ressources. Tout à l'heure, Fichte doutait de tout, maintenant il se vante, non seulement de connaître la nature, mais de la créer, que dis-je ? il se vante de créer Dieu.

Passons. Laissons là Fichte avec ce qu'il appelle son « idéalisme subjectif absolu », et voyons ce que va nous dire Schelling.

Schelling a commencé sa carrière philosophique par accepter le système de Fichte, comme ce dernier avait plus ou moins adopté celui de Kant ; mais il ne tarda pas à comprendre que la philosophie manquait d'air et d'espace dans le cercle étroit où l'avait enfermée son prédécesseur. Il s'agissait donc, pour ouvrir une porte sur la nature, de sortir de ce MOI absorbant qui, pour

Fichte, résumait toute chose, c'est-à-dire étudier les dualités que constituent les termes sujet et objet, pensées et choses matérielles, ou bien encore nature et humanité.

Que le lecteur se rassure ; nous ne le suivrons pas dans ses déductions interminables. Contentons-nous de ses conclusions que nous résumons comme suit : La nature étant pénétrée d'intelligence est parente de l'humanité. Toutes deux obéissent à des lois qui leur sont propres. Ce qui les distingue, c'est que la nature est inconsciente de leur objet, tandis que l'humanité a conscience des siennes.

En d'autres termes, poursuit notre philosophe qui semble se rendre compte de l'obscurité de ses propos, en d'autres termes, il y a de l'être dans la pensée, de l'idéal dans le réel, comme il y a également de la pensée dans l'être et du réel dans l'idéal.

Ici, domine la pensée, là-bas domine l'être ; mais au fond la pensée et l'être sont inséparables. Il y a donc un principe commun qui se développe, tantôt sans conscience, et tantôt avec conscience de soi-même...

Eh bien, ce principe commun n'est autre chose que le Dieu de Schelling. Rien de plus simple, comme vous le voyez, que de se créer un Dieu là-bas, de l'autre côté du Rhin.

Cette explication vous paraît-elle quelque peu nuageuse ? Qu'à cela ne tienne, Schelling va éclairer sa lanterne et s'exprimer en termes plus compréhensibles. Suivez son raisonnement. L'ensemble des êtres compose une échelle continue où chaque forme de l'existence conduit à une forme supérieure. Dans la nature, circule un large courant de pensée. Toutefois, cette pensée n'arrive pas du premier coup à son être. Tout d'abord obscure, elle s'éclaircit par degrés, se replie sur soi, se réfléchit, se possède et finit par se connaître. « La nature sommeille dans la plante, rêve dans l'animal et se réveille dans l'homme. »

Ce développement merveilleux est ce que les Allemands appellent le progrès ou *processus* de l'être, et c'est cette découverte qu'ils attribuent exclusivement à Schelling, oubliant que Leibnitz, avant lui, et qu'Aristote, deux mille ans avant Leibnitz, avaient eux aussi conçu la nature comme une série de formes homogènes qui s'élèvent progressivement à la perfection.

L'évolution de la philosophie allemande ne pouvait s'arrêter à Schelling. Elle devait avancer d'un pas, et ce pas, c'est Hégel qui l'a fait. Mais dans quelles conditions étranges ! Rien ne paraît plus extraordinaire que ce système. Non seulement il pousse plus loin que ne l'avait fait Schelling le principe déjà passablement équivoque de l'identité absolue de la pensée et de l'être, mais il lui attribue une loi qui est le renversement de toutes les idées reçues ; savoir que les contradictoires sont identiques : l'être identique au

néant, le fini à l'infini, la lumière aux ténèbres.... bref, une loi qui, en tout, découvre l'unité sous la contradiction, l'identité sous la différence.

Pour Hégel donc, la pensée et l'être c'est tout un. A quoi bon, dès lors, deux mots pour exprimer la même chose. Ne disons donc plus ni la pensée, ni l'être, disons simplement l'idée — et cette idée, vous ne vous doutez pas bien sûr de ce qu'elle pourrait être... Eh bien, c'est le Dieu de Hégel.

Etonnante fabrique de dieux que cette Allemagne — patrie séculaire et prédestinée des paradoxes, des abstractions et de la métaphysique. Après la découverte de ce dieu, de fantaisie, plus rien ne pouvait arrêter notre philosophe. Aussi, est-ce d'un ton péremptoire qu'il fait les déclarations suivantes : Le développement de l'idée, voilà la réalité ; la connaissance de ce développement, voilà la science. La science de l'être s'appelle la logique et c'est ainsi que se confondent la logique et la métaphysique.

Et si d'aventure vous lui demandez : quelles sont les lois de l'idée ; de quelle source proviennent-elles ? C'est avec autorité qu'il vous répondra ceci : « Les lois de l'idée se déduisent toutes d'une loi unique, fondamentale, à savoir la « loi de l'identité des contradictions ». Comment, pourquoi ? Par la raison que ces contradictions sont partout. Ce sont elles qui constituent les choses. Les lois de la mécanique, de la chimie, de la physiologie se résolvent dans une série d'oppositions et de contradictions qui se détruisent réciproquement et nécessairement. L'idée qui s'ignorait et se niait dans la nature, retourne à soi pour devenir esprit, et c'est là ce que j'appelle la *Philosophie de l'esprit.*

Les religions, les arts, les systèmes, les institutions sociales ne sont que les phases de cette évolution que règle une inflexible géométrie ! L'histoire de l'humanité réfléchit celle de Dieu. C'est une logique vivante, c'est Dieu *qui se réalise*, qui, parti de soi, revient à soi, refermant ainsi le cercle infini et éternel. »

Cette explication vous suffit-elle ?

Pour notre part, nous répondons par la négative, et c'est avec conviction que nous répétons avec le critique déjà cité : « Etrange chose vraiment que cette théodicée où, à la place des attributs sublimes de la justice éternelle, de la divine bonté, de la beauté suprême, l'on ne trouve qu'une sèche énumération d'idées abstraites : l'être, le néant, la qualité, la quantité, la mesure, la différence, l'identité — phraséologie stérile et rebutante, qui ajoute, à la monotonie de notions toujours indéterminées, l'insupportable uniformité de procédé qui oppose sans cesse l'être, son contraire et leur identité, en vertu de la loi d'une éternelle trichotomie.

Qu'est-ce à dire, en somme, sinon que les abstractions et la loi qui les enchaîne constituent pour Hégel l'absolue réalité des choses ? Or, y a-t-il une

abstraction plus indéterminée, plus vide que celle de cet « être » métaphysique dont notre philosophe a la prétention de tout faire sortir ? L'on dirait vraiment que, par une sorte de gageure, l'auteur de la *Logique* a voulu accumuler, ici, tous les sujets de défiance et d'étonnement. Est-ce trop dire quand nous l'entendons affirmer qu'il va tirer d'une abstraction, la réalité... et comment, s'il vous plaît ? par l'intermédiaire de l'idée la plus vide de toutes : celle du néant !

L'idée confondue avec l'être, l'être avec le néant, le concret surgissant de l'abstrait, la contradiction placée à l'origine des choses — voilà l'épreuve à laquelle Hégel ne craint pas de soumettre notre bon sens le plus élémentaire, sans parler de notre patience (1).

Combien d'autres récriminations ont été formulées par tels et tels critiques dont l'un d'eux, pour n'en citer qu'un seul, qui, du reste, résume l'impression générale des autres, conclut en ces termes : « Quel est, en somme, dit M. A. Ott, le fruit de cette philosophie d'Outre-Rhin vantée par de si nombreux admirateurs ? Eh bien tranchons le mot, ce résultat n'est autre que la confusion universelle. Toutes les théories, toutes les doctrines, tous les systèmes qui, depuis Kant, se sont élevés en Allemagne, se sont mêlés et amalgamés dans une logomachie sans nom. Les idées ont perdu leur valeur, les mots ont perdu leur sens ; on se parle sans s'entendre et c'est en vain que chacun espère faire taire les autres en criant plus fort qu'eux. Toutes choses sont remises en question et du choc des opinions contradictoires, il résulte que nulle conviction générale ne peut s'établir et qu'il ne reste en partage au public, que le doute et l'incertitude, parce que la confusion, parce que l'anarchie intellectuelle que l'on constate ne semblent être que le dernier terme d'un travail qui n'a pu aboutir, que le désordre qui naît de doctrines fausses et insuffisantes. Les profanes non initiés au jargon désormais consacré chercheraient vainement à se retrouver dans cette algèbre indéchiffrable, dans ces controverses ténébreuses qui ne roulent plus que sur l'être, le non-être, le fond, les puissances, le rapport à soi, le pour soi, l'avant soi, la séparation de soi... et autres catégories non moins abstraites que fantastiques, dans lesquelles s'est enlizée la philosophie allemande « qui porte la mort dans son sein ».

Laissons donc cela, puisqu'il ne nous reste plus qu'à constater que ce

(1) L'on raconte que, sur son lit de mort, Hegel, jetant un coup d'œil rétrospectif sur sa vie et ses œuvres, aurait dit, un jour : « Il n'y a qu'un seul de mes disciples qui m'ait compris... Puis, après un silence et se retournant contre la muraille, ajouta, à demi-voix, et encore celui-là ne m'a pas compris davantage. »

Eh bien, vrai, n'en déplaise à l'illustre philosophe, nous comprenons l'état d'esprit de ses disciples.

Dieu que nous cherchons, ne ressemble en aucune sorte à celui que nous offre cette philosophie qui n'est vraiment, comme on l'a dit, que « la plus extravagante des chimères ».

Le malheur est que nous la retrouvons un peu partout, cette notion chimérique. Sans parler du Dieu substance de l'athée Spinoza, dit M. E. Vacherot, du Dieu Nature de l'athée Gœthe, du Dieu postulat de l'athée Kant, du Dieu énigmatique de l'athée Fichte, du Dieu sujet-objet de l'athée Schelling, pas plus que du Dieu Idée de l'athée Hégel, ni de tant d'autres encore non moins vagues et indéterminés... combien le Dieu du Symbole de Nicée ne diffère-t-il pas du Dieu de la Bible et même, à y regarder de près, le Dieu de Malebranche et de Fénelon est-il exactement le même que celui de Bossuet ? Non, tous ces Dieux diffèrent ou ne se ressemblent que par leur inconsistance, mais il faut bien avouer que nul n'égale le néant des Déités allemandes.

Certes, nous n'avons nullement l'intention de ridiculiser tous ces grands esprits d'Outre-Rhin qui ont pensé, qui ont cherché et ont sondé tant de mystères psychologiques ; mais qu'il nous soit permis de constater à quelles conceptions étranges arrive parfois la pensée humaine, alors qu'elle se cantonne dans tel système aventureux, et s'imagine, surtout, paraître d'autant plus profonde qu'elle s'enveloppe dans les nuages d'une métaphysique qui s'obstine à ne s'exprimer qu'en un langage incompréhensible.

Les philosophes allemands semblent ignorer le danger qu'offrent d'aussi bizarres procédés. Ils ne paraissent pas se douter que l'esprit s'hypnotise en certains milieux délétères et devient incapable de discerner où s'arrête la réalité et où commence la fantaisie. La raison ainsi dévoyée, peut contracter une sorte de « daltonisme intellectuel » analogue à celui dont certains yeux sont affectés. Alors que ceux-ci ne voient plus le rouge et confondent les couleurs, celle-là perd la notion de la saine et normale lucidité philosophique, et c'est sous cette influence morbide que nous voyons tant de penseurs s'abandonner à ces excentricités spéciales que semblent favoriser les brumes de la Germanie.

En parcourant, comme nous venons de le faire, cet étrange musée où tant de Déités diverses s'alignent dans les vitrines, voilà que nous revient à la mémoire le mot sarcastique de Voltaire : « S'il est vrai, ainsi que l'affirme la Genèse, que Dieu a fait l'homme à son image et à sa ressemblance, il faut avouer que l'homme le lui a bien rendu. » — Oui, certes, il le lui a rendu, ainsi qu'en témoigne cet anthropomorphisme obstiné, fatal et dégradant qui a rendu inadmissibles tant de théogonies anciennes et tant de modernes théodicées.

Cherchons donc ailleurs ce Dieu que nous n'avons pu rencontrer jusqu'ici.

(*à suivre.*) Ed. Grimard.

CAUSERIES

sur l'évolution de l'idée religieuse (*Suite*)

IV

LE CHRISTIANISME

Pendant que l'Empire romain s'effondrait sous le poids de sa corruption, de ses lâchetés et de ses crimes, des hordes immenses de peuples venus de l'Asie et du nord de l'Europe avançaient lentement pour achever se destruction.

Arrêtés au début par des légions restées courageuses et fidèles, elles avaient bientôt repris leur course et, se poussant les unes, les autres, elles avaient parcouru sans résistance les diverses provinces de l'Empire, pillant, brûlant, détruisant tout : et lorsqu'elles avaient eu tout détruit, elles s'étaient arrêtées sur les ruines qu'elles avaient faites.

L'ancien monde n'existait plus ; la féodalité allait naître. Les grandes invasions commencées au IIIe siècle, vers 250, ne finissent qu'au Ve, lorsqu'en 476, Odoacre, roi des Hérules, mis fin à l'Empire d'Occident.

Après ce terrible cataclysme, une nuit profonde couvre l'Europe. Les villes ont été en partie détruites : les campagnes ravagées ne donnent plus de récoltes ; la famine et la peste déciment les populations ; les monuments et les temples ont été dévastés, et les grandes œuvres des écrivains de la Grèce et du siècle d'Auguste, ont disparu. La force, dans ce qu'elle a de plus brutal et de plus cruel règne partout ; et les citoyens romains, après avoir été les esclaves des Empereurs, sont devenus les esclaves des Barbares qu'ils ont, pendant si longtemps, fait descendre dans le Cirque, pour leur servir de sanglants jouets.

Les peuples, comme les individus, sont assujettis à la grande Loi de la Réparation, à la Loi du Karma qui plane souveraine au-dessus de toutes les actions humaines, que ces actions soient individuelles ou collectives.

Obéissant à des lois qui nous sont inconnues, il est probable que les Esprits se réincarnent dans le groupe humain où ils ont déjà vécu, où ils ont travaillé, ou ils ont aimé, où ils ont souffert. En arrivant sur la terre pour continuer leur tâche, ils retrouvent des mœurs plus ou moins épurées, des conditions de vie plus ou moins faciles, un état social plus ou moins régulier ou en proie au désordre. Cet état social a été lentement préparé par les générations auxquelles ils ont appartenu ; et quelque infime qu'ait été leur influence, quelque effacé qu'ait été le rôle qu'ils ont joué autrefois, ils n'en ont pas moins leur petite part de responsabilité, et ils bénéficient du bien qu'ils ont contribué à préparer, comme ils supportent les conséquences du mal qu'ils ont contribué à faire naître.

Quand les hommes connaîtront cette loi ils comprendront que la solida-

rité la plus complète les unit, que le bonheur individuel dépend absolument du bonheur de tous et que ce n'est qu'en travaillant constamment au bonheur général, qu'ils pourront assurer par eux-mêmes, le calme et la tranquillité d'âme nécessaires à leur évolution dans les vies à venir.

. . . .

A côté des ruines matérielles et des souffrances physiques qui furent la conséquence des invasions, il y eût des ruines bien plus graves. Toutes les idées morales avaient disparu. Les descendants affinés des Grecs et des Romains qui avaient abandonné les poétiques dieux de l'Olympe, ne pouvaient accepter les grossières divinités des Barbares. Les générations de ces époques maudites n'ont plus aucune foi, aucune croyance pour soulager leur misère et leur douleur. Aucune digue n'existe plus pour s'opposer au débordement de toutes les passions bestiales que l'homme — surtout l'homme primitif, — porte toujours en lui.

Que va devenir l'humanité en présence de cette ruine de l'idéal et de ce retour violent à la matière ?

Que vont devenir la civilisation et ce grand labeur, intellectuel transmis par les âges passés ?

Que vont devenir enfin les antiques croyances religieuses toujours indispensables à l'évolution humaine ?

C'est alors que paraît le Christ.

Je dirai peu de mots de cette grande figure divine qui illumine les siècles, Des milliers de volumes ont été écrits sur Jésus. Les assertions les plus bizarres, les plus contradictoires ont été émises sur son compte. On n'est d'accord ni sur la date de sa naissance, ni sur celle de sa mort. Alors que les uns le font naître au commencement de notre ère, d'autres le font naître 105 ans avant. Il mourut à 33 ans, disent les Evangiles ; à 50 ans, disent certains pères de l'Eglise. Bossuet lui-même, dans son *Discours sur l'Histoire Universelle*, déclare « qu'on ne connaît pas exactement l'année où Jésus vint au monde, mais que l'on convient que sa vraie naissance devance de quelques années, notre ère vulgaire ».

Il est certain que les écrivains de cette époque, même les écrivains juifs comme Philon et Flavien Josèphe, ne parlent pas du Christ ; et Plutarque, qui a composé un *Traité de Morale*, ne dit rien des Evangiles, qui, par conséquent, ne devaient guère être connus à l'époque de la mort de l'historien-moraliste arrivée vers l'an 120 de notre ère.

S'appuyant sur ces faits, certains auteurs prétendent que le Chrits n'a jamais existé, et que les Evangiles qui relatent sa vie n'ont fait que rééditer la vieille légende de Bouddah. Même naissance extraordinaire, même genre de vie, mêmes préceptes, parfois mêmes miracles.

C'est possible : et si on remonte à la légende de Christna, on rencontre de bien plus grandes similitudes. Mais qu'est-ce que cela prouve ?

On peut très bien admettre que les disciples de Jésus, et après eux les auteurs des Evangiles, aient voulu, pour frapper les imaginations, entourer

la mémoire de leur maître de faits prodigieux, et qu'ils aient pris une partie de ces faits dans les légendes de l'Inde. Mais ces récits ne prouvent nullement que le Christ n'a pas existé ; et si on nie son existence, il devient bien difficile d'expliquer ce mouvement extraordinaire qui s'est fait autour de son nom, et qui, — il faut bien le reconnaître, — a complètement bouleversé le monde.

Quant aux Evangiles qui donnent le récit de sa vie, il est bien certain que ce n'est qu'avec une grande circonspection, qu'on doit accepter ce qu'ils renferment. On en comptait une quarantaine dans les premiers siècles, et ceux qu'on nous a conservés, furent très probablement écrits plus de cent ans après la mort du Christ. Aussi, autour de ces livres, et depuis leur apparition, se sont élevées des disputes et des controverses qui, de nos jours même, se continuent en Sorbonne. — Disputes puériles, controverses stériles qui ne prouvent rien et ne peuvent aboutir à aucun résultat : les uns acceptant les yeux fermés tout ce qui s'y trouve ; les autres cherchant à prouver,— et cela leur est facile, — toutes les erreurs et toutes les contradictions dont ils sont remplis.

Ceux qui n'accordent pas au Christ une puissance médianimique des plus considérables se moqueront toujours de ce qu'on appelle les miracles : et la critique rationaliste aura toujours beau jeu à faire ressortir la puérilité et parfois même la fausseté, au point de vue moral, de certaines paraboles attribuées au Maître.

On pourra recommencer après Voltaire, — mais certainement avec moins d'esprit,— toutes sortes de plaisanteries sur la naissance du Christ, sur les miracles, et sur les principaux actes de sa vie, tels qu'ils sont racontés. Tout cela a été dit et redit, et ne doit plus retenir l'attention d'un hommes sérieux.

Il ne faut pas oublier, en effet, que les Evangiles écrits si longtemps après la mort de Jésus, ne peuvent être que la compilation de tous les récits, de toutes les traditions, de toutes les légendes qui avaient cours à cette époque indécise, où nous plaçons le commencement de notre ère ; que ces écrits ont été remaniés en 384 par Saint-Jérôme sur l'ordre du pape Damase, et qu'enfin une nouvelle traduction et un nouveau travail d'élimination, ont été faits sous Sixte-Quint.

Les idées particulières des commentateurs et des divers traducteurs sont venues encore renchérir sur les premiers récits, dûs à des imaginations orientales, et les paroles du Christ ne nous sont parvenues pour la plupart que tronquées et défigurées : quelques-unes même n'ont certainement jamais été prononcées par lui.

Cette âme si élevée, cette intelligence si au-dessus de notre humanité, n'a rien pu dire de contraire à la véritable morale, à la morale éternelle, et nous ne devons garder, de toutes les instructions qu'on lui prête, que ce qui est d'accord avec notre conscience et avec notre raison.

Laissant donc de côté toutes les critiques si faciles des petits détails des origines du Christianisme, il ne faut retenir qu'un fait, fait des plus considérables, et qui plonge dans l'étonnement le plus profond, tous ceux qui l'ont étudié.

. . . .

Que s'est-il passé, en effet ?

Quelques années avant ou après l'ère que nous avons adoptée, sous le règne d'Auguste ou de Tibère, un homme naît en Palestine : cet homme, fils d'un pauvre artisan, parcourt pendant quelques mois les villes et les villages de ce petit pays ; il parle à la foule, le plus souvent par paraboles, dans les rues, dans les carrefours, sur les routes ; ses paroles sont recueillies par des hommes du peuple obscurs et illettrés ; elles sont répétées de proche en proche et,dans un temps relativement court, elles vont changer la face du monde, en transformant complètement la mentalité des peuples.

Voilà le fait bien certain, bien simple, dégagé de toute espèce d'exagération, tel qu'il se présente à l'esprit impartial.

Et ce qui rend ce fait encore plus extraordinaire, c'est que ces paroles murmurées dans les vallées du Jourdain, par quelques pauvres Juifs, ces maximes, ces règles de morale et de conduite qui vont bientôt être dans toutes les bouches, sont en opposition absolue avec les croyances, avec les mœurs, avec les conceptions de la vie, avec toutes les idées qui étaient admises à cette époque.

A la cruauté, à la barbarie, à la corruption, au matérialisme de l'Empire romain et des Barbares, elles opposent la douceur, la bonté, la charité, l'espérance d'une vie future où chacun sera récompensé suivant ses œuvres ; et au-dessus de tout, elle place un sentiment absolument inconnu jusqu'alors, elle place l'Amour : « Aimez Dieu, aimez-vous les uns les autres ; et vous devez vous aimer les uns les autres, parce que vous êtes tous frères, tous fils d'un même Père, qui est dans les Cieux ».

Jamais de semblables paroles n'avaient été entendues : elles résument toute la morale ; elles ont traversé et elles traverseront les siècles toujours répétées, trop rarement comprises ; aujourd'hui encore nous ne faisons que les balbutier.

Le Christ avait terminé sa mission ; elle avait duré trois ans à peine ; et c'est après sa mort qu'on va voir se produire dans les esprits un mouvement des plus étonnants, et se succéder une série de faits extraordinaires, tels que l'histoire n'en avait jamais enregistrés. Et ces faits, — qu'il est bien difficile de mettre sur le compte du hasard, — ne peuvent s'expliquer que si on admet que l'humanité est dirigée dans sa marche en avant par des intelligences invisibles qui,à l'heure marquée,suscitent des hommes et font naître des événements destinés à pousser les peuples sur la route qu'ils doivent suivre.

Après la mort du Christ, ses disciples se séparèrent pour porter au loin la bonne nouvelle.

D'où venaient ces hommes qui allaient être chargés d'une aussi grande mission ?

Ces hommes étaient des petits, des humbles, des simples, sans aucune instruction : Jésus les avait pris dans le peuple, et pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, il avait pris des pauvres. Parmi tous ceux qui voulaient le suivre, il en choisit douze, qui reçurent le nom d'apôtres (ceux qu'on envoie au loin). C'est à ces douze, que Jésus donna cet enseignement secret dont parlent les Evangiles, et qui devait élever à un si haut degré, leur cœur et leur âme.

C'est à eux qu'il communiqua cette puissance mystérieuse qui attire et qui entraîne irrésistiblement ; c'est à eux qu'il donna cette force morale extraordinaire qui devait les mettre au-dessus de toutes les privations et de toutes les souffrances, et qui devait leur faire entrevoir le martyre avec joie, lorsque ce martyre allait attester leur foi inébranlable dans les enseignements qu'ils avaient pour mission de répandre dans le monde.

Le maître leur avait dit qu'il serait toujours avec eux ; il est probable, comme le disent les Evangiles, qu'il leur était apparu dans plusieurs circonstances, et ils partirent pleins de confiance et de foi.

Les disciples qu'ils faisaient en parcourant les villes et les villages amenaient à leur tour de nouveaux prosélytes ; et l'on vit peu à peu, et dans tous les pays, des hommes parcourir les routes, un bâton à la main, répétant les paroles de Jésus, parlant, en véritables inspirés, de l'amour fraternel, et d'un Dieu Père et Créateur de tous, qu'on devait adorer en Esprit.

Partout on trouve des traces du passage des apôtres ou de leurs disciples : dès les premiers siècles, ils allèrent dans le nord de l'Afrique, en Ethiopie, en Asie-Mineure, dans l'Arménie, dans l'Inde, en Perse, en Grèce, à Rome. « Sans aucune apparence de secours humain, dit Bossuet, les apôtres se partagèrent le monde pour le conquérir, et eux, si petits et si humbles, ont prévalu à tous les Empereurs et à tout l'Empire ».

Le critique rationaliste, n'admet pas les récits qui ont été faits sur la mission accomplie par les apôtres. Il est certain que ces récits ne reposent pas sur une base historique inébranlable. Mais ce que la critique ne peut pas nier, c'est l'expansion considérable de l'idée chrétienne dès les premiers siècles ; et si cette expansion ne fut pas le fait des apôtres et de leurs successeurs, il reste à chercher comment elle se produisit.

Parmi ces inspirés qui allaient consacrer leur vie à la diffusion des doctrines du Christ, le plus grand de tous fut Paul, l'apôtre des Gentils. Sa vie fut des plus extraordinaires. Il était né à Tarse, en Cicilie, vers l'an 10 ou 12 de notre ère, et avait été élevé à Jérusalem dans des doctrines du plus pur Judaïsme. Ennemi acharné des disciples du Christ, il se rendait un jour à Damas, sur l'ordre du chef de la synagogue, pour rechercher et emprisonner les sectateurs de la foi nouvelle.

Tout à coup, sur la route, il eût une vision. Un grand nuage l'enveloppa, et il entendit sortir du nuage une voix qui lui disait : « Pourquoi me persé-

cutes-tu ? Je suis Jésus : lève-toi ; va dans la ville et on te dira ce que tu as à faire. » Quelques jours après, Paul, baptisé, devenait le propagateur le plus illustre de l'idée chrétienne.

Ce récit fait par Paul est-il vrai ? Il est difficile d'en douter. La vie entière de l'apôtre, s'élève contre l'idée d'un mensonge, et nous nous trouvons alors en présence de deux explications.

L'une nous est donnée par la critique rationaliste qui nie absolument toute intervention surnaturelle et qui nous dit qu'il n'y a là qu'un fait d'hallucination très ordinaire, causée par un soleil ardent et par la fatigue de la route ; une sorte de crise mentale consécutive, à un transport au cerveau. La croyance à une vision réelle est absurde.

Cette solution de la question est simple ; mais elle ne peut satisfaire ceux qui cherchent dans les mots une certaine précision.

On peut se demander, en effet, comment un accès de fièvre chaude, suivi d'une hallucination, a pu déterminer dans le cerveau de Paul, un désordre tel, que l'hallucination, qui ne devait être que passagère, ait subsisté pendant toute sa vie ; et cette personnalité seconde, — comme on dit à la Salpêtrière, — se produisant tout d'un coup et annihilant complètement et pour toujours la personnalité n° 1, laisse l'esprit dans une incertitude des plus complètes.

Les malades atteints de délire, qui ne reviennent pas un jour ou l'autre à leur état normal, restent fous : et ce serait alors le cas de Paul.

Cette explication est inadmissible.

Pendant toute sa vie d'abnégation et de sacrifices, dans toutes ses lettres, dans toutes ses prédications d'un ordre si élevé, Paul a surabondamment prouvé qu'il avait toujours joui de sa pleine et haute raison ; et son grand esprit n'a jamais été voilé.

La seconde explication consiste à dire que Paul, appelé à jouer un rôle si considérable dans l'établissement du Christianisme, a été l'objet d'une communication directe faite soit par le Christ lui-même, soit par un des esprits supérieurs qui étaient avec lui. Il ne faut pas oublier, du reste, que des apparitions semblables avaient déjà eu lieu, et que certains apôtres affirment avoir vu leur Maître dans son corps actuel.

En dehors de ces deux explications que chacun accepte ou rejette, suivant ses idées, le penseur doit se demander quels ont été les motifs qui ont pu déterminer Paul à se mettre à la tête de ce mouvement qui commençait à peine à se dessiner.

Le Christ venait de mourir. Ses apôtres, surtout Pierre, Jean et Jacques, réunissaient quelques hommes du peuple dans de petits conciliabules, le plus souvent secrets, où ils leur parlaient des instructions de leur Maître, et de sa résurrection. Ils restaient du reste attachés à toutes les pratiques juives, et ne cherchaient pas à s'insurger ouvertement contre l'ancienne Loi. Mais ils n'en étaient pas moins méprisés par les chefs religieux auxquels

leurs idées commençaient à porter ombrage, par les Pharisiens, rigides observateurs du culte, et par les Sadducéens, les matérialistes de l'époque.

Paul qui était un Pharisien, n'avait certainement jamais assisté aux réunions présidées par les disciples, et il n'avait pu être entraîné par la chaleur de leur parole.

Il ne faut pas oublier, en outre, que Paul, qui était probablement absent de Jérusalem pendant les quelques mois que dura la mission du Christ, n'avait pas connu le nouveau Messie : il ne l'avait jamais vu et n'avait pu, par conséquent, ainsi que nous le disons aujourd'hui, être suggestionné, ou halluciné comme on prétend que l'avaient été les apôtres.

Comment donc s'expliquer sa conversion subite ? Comment s'expliquer cette renonciation brusque à toutes ses idées, son abandon de tous ses intérêts ? sa séparation radicale de ses parents et de ses amis ? Il savait en outre qu'il risquait sa vie, et le supplice de Saint-Etienne, lui avait prouvé que le peuple n'était pas tendre pour ceux qui avaient des visions et qui prêchaient publiquement les nouvelles doctrines.

A la fin du beau discours qu'il avait prononcé pour sa défense, Etienne plein de l'Esprit-Saint et les yeux tournés vers le ciel, s'était écrié : « Voici, je vois les Cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu. » Alors les Juifs poussant de grands cris, se bouchèrent les oreilles ; ils se jetèrent tous ensemble sur lui, l'entraînèrent hors de la ville, et le lapidèrent (Actes des Apôtres, Ch. VII, § 54 et suivants).

Enfin on peut se demander encore où Paul avait appris ces grands principes de morale qui remplissent toutes ses épitres. Sans doute ces principes avaient été donnés par les anciens initiés : ils avaient été enseignés, du moins en partie, par Platon ; mais, connus seulement de quelques philosophes, ils étaient absolument étrangers au reste des hommes.

Ce n'était ni dans les cinq livres de la Loi, ni dans les autres écrits sacrés du Judaïsme, que l'apôtre avait pu apprendre les lois de charité et d'amour qu'il allait faire connaître au monde.

Au lieu de dire œil pour œil, dent pour dent, il prescrit le pardon des offenses ; à la place du dieu vindicatif et sanguinaire qui ordonne le massacre de tous ses ennemis, il proclame un Dieu juste et bon qui veut le bonheur de tous, parce que tous sont ses enfants.

D'où venaient à Paul ces idées si nouvelles, si contraires aux prescriptions des livres saints ?

L'apôtre répond nettement à cette question, en affirmant que tout ce qu'il dit, vient directement du Christ, avec lequel il est en communication constante.

Ceux qui sont au courant des études spiritualistes et qui connaissent les résultats des travaux faits depuis quelques années, ceux-là comprennent parfaitement l'apparition qui eût lieu sur le chemin de Damas, et la conversion qui en fut la suite. Et quand on considère les conséquences incalculables de ce fait, quand on songe à toutes les difficultés que Paul eût à surmonter,

on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'il fût un des plus grands, parmi les inspirés choisis pour rappeler aux hommes les règles de morale qui doivent les guider dans la vie.

La tâche entreprise par Paul était des plus ingrates et des plus difficiles ; il avait à lutter non seulement contre les païens, mais surtout contre les Juifs, dont il répudiait hautement les coutumes ; et son plus grand mérite, ce qui montre combien étaient grandes la profondeur de ses vues et sa vision de l'avenir, c'est d'avoir, dès le début de sa mission, séparé complètement le Christianisme naissant, de la religion juive.

Paul rejetait tout rituel, toute règle extérieure, toutes les cérémonies : il les considérait comme inutiles ; pour être sauvé, disait-il, il faut vivre par l'esprit et par le cœur, et avoir une foi absolue en Jésus-Christ. Ceux qui croient en lui sont sauvés.

En parlant ainsi, Paul se mettait en opposition avec certains disciples qui avaient conservé un grand attachement aux pratiques juives, continuaient à aller dans les temples et, comme le disent les Actes des apôtres, restaient, eux et leur fidèles, attachés à la Loi.

Si le Christianisme n'avait pas été séparé de ces communautés, il serait resté une secte de la religion juive, et aurait disparu avec les autres sectes nées au sein de ce petit peuple, qui, quelques années plus tard, chassé de son pays, devait disparaître lui-même comme nationalité.

Les quatorze épîtres que Paul a adressées aux peuples chez lesquels il avait fondé des Eglises, renferment des préceptes admirables : ce sont ceux du Christ, développés, répétés sans cesse, présentés par paraboles, et mis par leur simplicité, à la portée de tous.

« N'ayez de dettes envers personne, dit-il, dans son épître aux Romains, excepté la dette de l'amour mutuel : celui qui aime son prochain a accompli la Loi. Tous les commandements qu'on peut citer se résument en cette parole : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

Et en tête de toutes ses épitres, il invoque le nom de Dieu notre Père et celui de Jésus-Christ notre Seigneur ; et il les termine toujours en disant : que la grâce de Notre-Seigneur soit avec vous.

C'est du Christ qu'il tient sa mission ; c'est lui qui l'inspire ; il le déclare formellement dans son épître aux Galates quand il dit (ch. II § 11 et 12) :

« Je vous le déclare, *mes frères*, l'Evangile que je prêche n'a rien qui soit de l'homme, car ce n'est pas d'un homme que je le tiens et que je l'ai appris ; je l'ai appris par une révélation de Jésus-Christ. »

Et plus loin : « Les prescriptions mosaïques sont stériles et impuissantes Elles ont soutenu les Juifs et les ont gardés comme des enfants incapables de se conduire. Elles constituent la Loi. Mais la Loi est inférieure à la Foi. Le Christ en venant sur la terre, a abrogé la Loi, et a appelé tous les hommes, Juifs ou Gentils, à la Foi seule ».

Dans toutes ses épîtres, il résume dans un chapitre spécial toutes les exhortations morales qui doivent guider l'homme dans sa vie. Il prêche l'humilité,

la libéralité pour les pauvres, l'amour pour tous. Il dit qu'il faut renoncer au vol, au mensonge et à la colère, dans toutes ses relations avec les autres hommes : qu'il faut vivre dans la pureté des mœurs, et bannir de ses discours, les paroles déshonnêtes et les plaisanteries grossières.

Il dit aux femmes d'être soumises à leurs maris ; mais il dit aux maris d'aimer leur femme, comme le Christ a aimé son Eglise, jusqu'à se livrer à la mort pour elle.

« Les maris doivent aimer leurs femmes comme leur propre corps : celui qui aime sa femme, s'aime lui-même. » (Ephésiens ch. V § 28.)

Il dit aux enfants d'obéir à leurs parents ; mais il dit aux parents de ne pas exaspérer les enfants, mais de les élever en les corrigeant et en les avertissant suivant le Seigneur.

Il dit aux esclaves d'obéir à leurs maîtres et de les servir avec affection et droiture de cœur, certain que ce que chacun aura fait de bien, le Seigneur le lui rendra, qu'il soit esclave, ou qu'il soit libre.

Mais il dit aux maîtres : « Soyez bons à l'égard de vos esclaves, sachant que leur Maître et le Vôtre est dans les Cieux et qu'il ne fait pas acception de personne ». (Ephésiens, ch. VI § 7, 8 et 9.)

Il recommande à tous les fidèles d'être soumis aux magistrats et aux autorités. « Veux-tu ne pas craindre l'autorité, dit-il, dans son épître aux Romains (ch. XIII), fais le bien et tu auras son approbation. Car le magistrat est le ministre de Dieu pour faire régner le bien. Mais si tu fais le mal, crains car il ne porte pas l'épée en vain : il est le ministre de Dieu pour punir celui qui a fait le mal. En conséquence, il faut être soumis non seulement dans la crainte de la punition, mais encore par motif de conscience ».

Toutes ces exhortations vers la pureté du cœur, vers la bonté, vers la fraternité et vers l'amour, le Christ les avait déjà faites ; mais il venait les répéter par la bouche de Paul, en y ajoutant les conseils sur les devoirs de famille et les devoirs sociaux qu'il n'avait pu développer. Pendant sa trop courte mission, il s'était surtout attaché à exalter l'amour de Dieu et l'amour du prochain, et il avait laissé à ses disciples le soin de continuer et de compléter son œuvre.

Pierre, Jacques, Jean et Jude écrivirent également des épîtres mais aucune n'approche de celles laissées par Paul.

Toutes les questions religieuses, morales et sociales sont traitées dans ses épîtres, avec une élévation de pensée et une hauteur de vues incomparables ; et si nous en croyons l'apôtre, — et nous n'avons aucune raison de ne pas le croire, — c'est sous l'inspiration constante du Christ qu'il les a toutes écrites.

Les apôtres paraissent avoir peu voyagé et leurs épîtres qu'on appelle *universelles*, s'adressent aux fidèles en général, aux douze tribus qui sont dans la dispersion. Paul, au contraire, fût un véritable missionnaire, allant semer partout les vérités évangéliques.

D'une santé très faible, en proie, comme il le dit,« à des infirmités corporelles qui étaient comme autant de pointes enfoncées dans sa chair », il

voyagea toujours : et on est frappé d'étonnement en voyant tous les pays qu'il a parcourus à une époque où les communications étaient si difficiles, et où le voyageur avait toujours à craindre pour sa liberté et pour sa vie. Il alla à Antioche, en Cilicie, en Galatie, en Crète, en Macédoine, en Grèce, à Rome. Il alla peut-être en Espagne, comme il l'avait annoncé.

Ni les fatigues, ni les privations, ni les dangers de toutes sortes, ne purent diminuer ni le zèle, ni le courage du grand apôtre ; soutenu par les invisibles, il continua sa mission jusqu'à sa mort.

Dans la deuxième épître aux Corinthiens, chapitre XI, il fait le tableau de toutes les misères qu'il a supportées. « J'ai souvent vu la mort de près ; j'ai reçu des Juifs, par cinq fois, trente-neuf coups de fouet ; j'ai été battu de verges trois fois ; j'ai été lapidé une fois ; j'ai fait naufrage trois fois ; j'ai passé un jour et une nuit dans l'abîme. Souvent dans mes voyages, j'ai été en danger sur les fleuves, en danger des voleurs, en danger de la part de *ceux* de ma nation, en danger de la part des Gentils, en danger dans les villes et dans les déserts. J'ai enduré les labeurs et les peines, les veilles, la faim, la soif, le froid et la nudité..... »

Lorsque Paul écrivait le récit de ses souffrances, son apostolat devait encore durer une dizaine d'années ; on ne connaît pas exactement la date de sa mort : mais on sait qu'il passa plus de deux ans dans les prisons de Rome. Se rencontra-t-il dans cette ville avec Pierre ? Aucun document sérieux ne permet de l'affirmer.

Dans tous les pays qu'il parcourait, l'apôtre fondait de petites Eglises à la tête desquelles il mettait des anciens, qui prirent plus tard le nom d'évêques : et dans son épître à Tite (ch. I § 5), il énumère les qualités que devaient avoir les ministres que le Christ plaçait à la tête de ses fidèles.

« Ils ne doivent être ni arrogants, ni colères, ni buveurs, ni portés à un gain sordide, mais hospitaliers, amis des gens de bien, mesurés, justes, pieux, tempérants, attachés à la vraie parole telle qu'on leur a enseignée, afin qu'ils soient en état, et d'exhorter par l'instruction morale, et de confondre les contradicteurs. »

Les conditions exigées par Paul, pour la nomination des chefs de l'Eglise naissante furent observées, et c'est ainsi que l'idée chrétienne, appuyée par une force morale considérable, put rayonner au loin et attirer à elle des prosélytes de plus en plus nombreux.

Seule, sans appui, sans employer la force comme dût le faire plus tard Mahomet, en proie aux persécutions de toutes sortes, elle se répandit de villages en villages, de villes en villes, de pays en pays. Moins d'un siècle après la mort du Christ, les fidèles se comptent par milliers.

Jean, dans son Apocalypse, écrit probablement vers l'an 80, nous apprend qu'il existait déjà sept églises en Asie : il y en avait en Afrique, en Grèce, à Rome; et sous Domitien, — l'an 93 de notre ère, — le Christianisme était déjà entré dans le palais des Césars. La sœur et le cousin de l'Empereur fu-

rent mis à mort comme chrétiens, et sa femme Domitia, qui avait embrassé la nouvelle doctrine, n'échappa au supplice que par la mort de son mari.

Après Domitien, les persécutions continuèrent plus ou moins violentes ; il y en eût même sous Trajan, le meilleur des Empereurs, qui livra aux lions du cirque, après lui avait fait subir la torture, Ignace, évêque d'Antioche.

Sous Dioclétien la persécution fut si terrible, qu'on pût appeler cette époque, l'ère des martyrs. Le sang coula à flots dans tout l'Empire, et Dioclétien fit graver une médaille sur laquelle on lisait : *Nomine Christianorum deleto* : « Le nom de chrétien n'existe plus. »

Le dernier des Césars romains se trompait. L'Empire va être transporté à Constantinople : et vingt ans ne s'étaient pas écoulés depuis ces massacres qui devaient anéantir l'idée nouvelle, qu'il se produisait un événement des plus étonnants, des plus imprévus, des plus considérables par les conséquences qu'il devait avoir : cet événement fut la conversion au Christianisme de l'Empereur Constantin.

(*à suivre.*) SENEX.

LE RADIUM ET LES RAYONS CHARPENTIER (1)

Le 15 décembre, M. d'Arsonval écrivait au *Matin*, au sujet du radium, une lettre qui devait faire sensation dans la presse et dans le public. Il sembla que la découverte du merveilleux métal, qui date cependant de 1898 ou 1899, venait d'être faite et qu'on la révélait au monde ébloui. Le fait est qu'elle était peu sortie du silence des laboratoires et que, sans le prix Nobel si justement décerné à M. et Mme Curie, et qui a remis la question sur le tapis, on l'eût laissée peut-être longtemps encore dormir dans l'ombre.

Cette découverte intéressant particulièrement les spirites, nous croyons utile d'en exposer ici, la génèse. Elle commence aux travaux de W. Crookes, pour aboutir à ceux de Charpentier.

On sait que, lorsqu'on fait passer dans un tube de verre, dans lequel se trouve un gaz très raréfié, les décharges d'une bobine d'induction, ce tube s'illumine d'un vif éclat, coloré suivant la nature du gaz contenu dans le tube. C'est là ce qui constitue les tubes Geissler. Certains de ces tubes, présentent des parties formées de différents verres, qui acquièrent, par fluorescence, des teintes diverses, au moment du passage du courant et produisent ainsi des effets lumineux d'une grande beauté.

(1) Les éléments de cet article ont été puisés aux sources suivantes : Conférence de M. le Dr Gariel, du 4 mars 1897 ; lettre de M. d'Arsonval au *Matin*, n° du 15 décembre ; un article de ce même numéro sur les rayons Charpentier, enfin, une chronique d'Emile Gautier, dans le *Journal* du 21 décembre.

En employant des gaz beaucoup plus raréfiés, les effets sont complètement différents, les lueurs ont disparu et le tube n'est plus illuminé dans toute son étendue. Crookes, dans une série d'expériences des plus intéressantes, a montré que, dans ce gaz extrêmement raréfié, lorsqu'on fait passer la décharge d'une bobine d'induction, il se produit une phosphorescence très brillante qui apparait sur certains corps placés dans le tube. Le verre du tube peut devenir phosphorescent sur une certaine étendue, dont on peut, moyennant certaines conditions, faire varier les dimensions et la position.

Les effets observés, sont analogues à ceux que produiraient des rayons d'une nature spéciale qui émaneraient de la partie métallique du tube qu'on appelle la *cathode*, d'où le nom de rayons cathodiques.

Lenard, le premier, par un dispositif spécial, réussit à obtenir des rayons cathodiques hors du vide du tube de Crookes, étudia leurs propriétés et reconnut que, à une petite distance du tube, ces rayons pouvaient rendre luminescentes des substances phosphorescentes, et impressionner une plaque photographique.

C'est à la suite de ces recherches, que le professeur Rœntgen fut conduit à la découverte d'un phénomène plus curieux encore. Voici comment ce savant l'a exposé lui-même : « Si nous faisons passer la décharge d'une forte bobine de Ruhmkorff à travers un tube de Hittorff, de Lenard, de Crookes, ou à travers tout autre appareil, dans lequel le vide a été poussé assez loin, et, si nous couvrons ce tube avec une enveloppe de papier noir, épais, nous observons, dans une pièce complètement obscure, qu'un écran en papier recouvert d'une couche de platinocyanure de baryum s'éclaire brillamment, quelle que soit la face de l'écran qui soit tournée du côté du tube. La fluorescence est encore visible à 2 mètres du tube. » Rœntgen, a appelé *rayons X*, ces radiations, qui possèdent la propriété de traverser plus ou moins, la plupart des corps opaques, aux radiations lumineuses ordinaires, tels que le bois, le papier, la chair, les métaux, etc. Ces rayons impressionnent également les plaques photographiques, et permettent, en un mot, de voir ou de photographier l'invisible.

La méthode qui fournit les épreuves photographiques à l'aide des rayons Rœntgen a pris le nom de radiographie, tandis qu'on a appelé radioscopie ou fluoroscopie, l'obtention des images sur l'écran fluorescent. Ces deux méthodes, ont chacune des avantages différents, mais également précieux. Nous ne parlerons pas des nombreuses et utiles applications des propriétés des rayons Rœntgen : elles sont universellement connues.

Nous avons montré que la découverte de Crookes avait amené celle de Lenard, puis celle de Rœntgen. Comme tout s'enchaine dans la science, ainsi que le dit M. d'Arsonval, la découverte de Rœntgen devait amener celle de

M. Henri Becquerel, et cette dernière, celle de M. et Mme Curie, qui allait être suivie d'une non moins importante de MM. Charpentier et Blondelot.

Les révélations du professeur Rœntgen, remontent à 1895. C'est en 1896 que M. Henri Becquerel, reprenant les expériences de Niepce de Saint-Victor, démontre que l'uranium émet des radiations invisibles, analogues aux rayons X, avec cette différence, qu'au lieu d'emprunter, comme ces derniers, son énergie à une source extérieure, l'uranium émet une radiation inépuisable qu'il n'emprunte à aucune source visible.

Trois ans plus tard, M. et Mme Curie, en recherchant si, par hasard, d'autres corps ne possèderaient pas la même propriété, dite de « radio-activité », s'aperçurent que, de certains sels d'uranium, de bismuth et de baryum, il était possible d'extraire des corps dont la radio-activité est plusieurs centaines de mille fois plus intense, que celle de l'uranium de Becquerel.

Les sels du radium sont spontanément lumineux. Ils impressionnent les plaques photographiques à travers n'importe quel corps. Le radium est une source perpétuelle, indéfinie, et réputée, jusqu'à nouvel ordre, spontanée d'électricité. Il est également une source perpétuelle et indéfinie de chaleur. Si l'on appuie sur son front, un tube contenant une parcelle de radium, on a immédiatement la sensation que le crâne s'est transmué en une capsule creuse, qu'illuminerait une lueur sépulcrale. Un tas de radium gros seulement comme le poing, suffirait pour éclairer et chauffer *indéfiniment et sans déperdition*, une maison, sans qu'il soit besoin de recourir à aucun des soins préparatifs, ou appareils usités ordinairement pour l'éclairage et le chauffage.

« Qui sait, dit M. Emile Gautier, si l'incompréhensible pérennité de la chaleur du soleil, où l'on a précisément constaté la présence d'une substance puissamment radio-active, de l'hélium, ne s'explique pas par un mécanisme analogue ?

« La découverte du radium, qui semble un démenti à tout ce que nous avions cru savoir de la conservation de l'énergie et de l'indestructibilité de la matière, serait donc une révolution — la plus formidable révolution qu'il ait été jamais donné à l'homme de préparer et même de concevoir, — dans les industries du chauffage et de l'éclairage, dans la production de la force motrice, dans les conditions générales du travail... » Malheureusement on n'en possède jusqu'à présent que quelques grammes, et le gramme revient à *trente mille francs !*

Tout ne s'est pas arrêté à la découverte de M. et Mme Curie. Un autre savant, M. Gustave Le Bon, a affirmé que la radio-activité n'est pas spéciale à l'uranium, au thorium, au polonium, au radium, etc., et que c'est une propriété générale de la matière,qui se retrouve à des degrés divers,dans tous les corps, quels qu'ils soient. Dès 1895, c'est-à-dire même avant M. Becquerel,

il soutenait déjà, qu'en tombant sur un corps quelconque, la lumière en fait jaillir des radiations susceptibles de traverser un écran opaque. C'était presque l'annonce anticipée de la découverte dont, le 14 décembre dernier, M. d'Arsonval, faisait part à ses confrères de l'Académie des Sciences.

MM. Charpentier et Blondelot, deux physiologistes réputés, de Nancy, ont en effet réussi à établir d'une façon positive et irrécusable que, tout comme le radium, tout comme l'ampoule de Crookes, le corps humain émet naturellement des radiations invisibles, capables d'impressionner certains corps sensibles.

Si,sur un écran enduit de platino-cyanure de baryum,on projette les rayons d'une ampoule de Crookes, l'écran devient fluorescent et s'éclaire. Que l'on substitue à l'ampoule un petit morceau de sel de radium, et l'on obtient les mêmes effets lumineux, mais à un degré infiniment moindre. En rapprochant maintenant de l'écran ainsi sensibilisé — comme l'ont fait MM. Charpentier et Blondelot,— un corps humain, on constate que l'éclairage ou la fluorescence s'accentue légèrement. L'intensité du phénomène lumineux est directement proportionnelle à la somme d'énergie musculaire ou nerveuse, dépensée.

Bien avant la découverte des rayons N (ou rayons Charpentier), nous connaissions l'existence d'un fluide que le baron de Reichenbach appelait l'*od*, et auquel les théosophes donnent le nom d'*aura*. Mais ce fluide n'était visible que pour certains sensitifs. N'étions-nous pas, avec les rayons Charpentier, en présence de radiations analogues ? Nous allions poser la question, quand nous eûmes l'agréable surprise de trouver dans le *Matin*, une série de réponses à nos points d'interrogation. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de publier *in extenso*, l'article : DANS L'INCONNU, paru dans le numéro du 23 décembre. Cet article allait être suivi de deux autres, un du 26 décembre, avec ce titre : *Les forces psychiques* où l'auteur étudie l'influx nerveux, l'induction universelle, la théorie des vibrations, les pôles des rayons N, les affinités des sexes,les sympathies ou antipathies spontanées ; et un troisième enfin,consacré *à la télépathie*,dans lequel nous relevons ces lignes : « Grâce au principe des vibrations N, il n'est plus permis de dire que la télépathie est inexplicable, non plus qu'après la découverte du radium, il n'est permis de reléguer le mouvement perpétuel dans le domaine inaccessible des chimères.

« Nos efforts de volonté, de passion, de pensée, se traduisent au dehors de nous, non plus par une éjaculation de fluide nerveux, par un épanchement du corps astral, mais par des vibrations auto-radiques, qui se répandent à travers l'espace, avec la rapidité de la lumière ou de l'électricité...

« Mais il en est de ces rayonnements psychiques comme des ondes herziennes de la télégraphie sans fil. Ils se dissipent,inutiles et vains,jusqu'à ce qu'ils rencontrent un appareil récepteur, disposé à vibrer par induction.

« Cet appareil récepteur de la vibration psychique, c'est l'âme harmonieuse, l'âme sœur... Le souvenir vivace, qui s'est traduit par une forte émission de vibrations, va la trouver à l'autre extrémité de la terre, et évoque le souvenir analogue... Ainsi les êtres vivants, créés pour se comprendre et s'attirer, se renvoient les effluves psychiques, ainsi que les astres font éternellement entre eux, dans l'espace obscur, des échanges de rayons. »

N'omettons pas, pour compléter cette étude, de mentionner, — quoique établis sur des bases et d'après des procédés absolument différents, — les travaux et expériences ayant trait au même objet de M. le Dr Luys et de son collaborateur, M. David, sous-directeur de la manufacture des Gobelins.

M. le Dr Luys avait remarqué que certains sujets en état hypnotique deviennent sensibles à l'action des barreaux-aimantés. Ils voient rouge le pôle positif, bleu le pôle négatif et jaune la zône qui sépare ces deux nuances. L'observation des courants électriques produit chez eux une impression analogue. De même, pour eux, le corps humain émet des effluves de coloration et de propriétés différentes. Partant de ces observations, M. Luys, avec la collaboration de M. David, fixa par la photographie des effluves qui se dégagent des extrémités des doigts et du fond de l'œil de l'être vivant, à l'état physiologique et à l'état pathologique. Pour cela, les deux expérimentateurs eurent recours à un procédé signalé par le Dr Gustave Le Bon, et qui consiste dans l'immersion directe des doigts dont il s'agit d'obtenir les effluves, dans un bain d'hydroquinine, appliqués par leur face palmaire sur une plaque au gélatino-bromure d'argent et dans l'obscurité, pendant environ quinze à vingt minutes (1).

D'une note relatant ces expériences et adressée à la Société biologique (en mai 1897) nous détachons les lignes suivantes : « Il va de soi que ces études nouvelles vont donner un corps à une série de phénomènes anciens connus depuis longtemps sous forme de conceptions subjectives,faute d'avoir reçu une démonstration objective de leur réalité. Le fluide des magnétiseurs, — le fluide signalé par Reichembach sous le nom d'od, — la force neurétique de Barély, etc., etc., vont ainsi trouver leur certificat de réalité scientifique.

« Ainsi, on peut dire qu'il se dégage normalement du corps humain, d'une façon continue, pendant l'état de veille, un fluide spécial qui semble être une

(1) Des photographies d'effluves humains ont également été obtenues par le commandant Darget. On connaît, sur ce même sujet, les expériences et les théories du Dr Baruduc. Notons enfin que M. Majewski, le magnétiseur et guérisseur bien connu, a obtenu, en suivant les indications de M. David, de très remarquables photographies d'effluves émanant soit de ses mains, soit des mains de sa fille.

manifestation essentielle de la vie *et qui s'extériorise*, ainsi qu'a cherché à le démontrer, dans ces derniers temps, avec un zèle et une persévérance des plus louables, M. le colonel de Rochas, sous le nom d'*Extériorisation de la sensibilité.* »

D'après les derniers renseignements reçus, il paraît qu'il n'y aurait aucune assimilation à faire entre les faits nouveaux signalés par M. Charpentier et les photographies d'effluves humains, attendu que les rayons physiologiques du professeur de Nancy ne produisent aucun effet photographique. Le dernier mot n'est pas dit, et nous ne pouvons penser que la découverte nouvelle, dont l'étude est à peine ébauchée, annule entièrement l'ancienne. Attendons.

ALGOL.

DANS L'INCONNU

Un voyage dans les domaines de l'Au-delà — Horizon sans limite — Un monde de radiations mystérieuses — L'impossible réalisé — Miracles scientifiques.

[Nous avons reçu, à propos de la découverte du radium et des recherches scientifiques qui sont en train de bouleverser les lois existantes du monde, l'émouvante lettre que voici, à laquelle, selon la demande formelle de l'auteur, nous sommes obligés de conserver l'anonymat.]

Une fois encore, voici les rêveurs, les visionnaires, les utopistes, les quêteurs d'impossible, les abstracteurs de quintessence, les chercheurs d'absolu réhabilités par les savants.

La raison de l'humanité, en sa marche vers les vérités suprêmes, est précédée d'une nuée de voltigeurs et d'éclaireurs, qui la devancent et se détachent d'elle, au point de sembler parfois la perdre... Mais toujours la science, de son pas lent et sûr, parvient à rejoindre ces audacieux, à conquérir les terrains mystérieux où ils s'aventuraient avant elle, de telle sorte que l'absurde d'hier devient la réalité d'aujourd'hui, la folie de la veille la raison du lendemain.

Un de ces rêveurs, un de ces « trekkers » des domaines de l'Au-delà, frappé des dernières découvertes scientifiques dont le *Matin* s'est fait le porte-voix, et qu'il encourage par des appuis effectifs, demande aux lecteurs de ce journal de le suivre pendant quelques instants vers les plus proches des horizons inconnus qu'éclairent déjà les effluves du radium et les projections des rayons N.

Les lois de la raison, les lois de la nature ? Il faut une étrange fatuité pour en fixer les limites. Quel Hercule scientifique est assez fort pour élever une colonne séparant le possible de l'impossible, le raisonnable de l'absurde, la vérité du paradoxe, et dire à l'intelligence : « Tu n'iras pas plus loin » ?

Est-ce que Galvani, quand il agitait ses morceaux de grenouilles avec des fils de zinc et de cuivre, prévoyait l'incandescence dans le vide et les rayons Rœntgen ? Est-ce que les physiciens d'il y a cinquante ans soupçonnaient le téléphone et le phonographe, ces machines qui renversent toutes les lois traditionnelles de l'acoustique ?

M. Becquerel, M. et Mme Curie, le professeur d'Arsonval, M. Charpentier ne savent pas encore où les conduiront la poursuite des propriétés du radium, l'étude des rayons N qui s'échappent de nos cellules nerveuses, la recherche de la radio-activité universelle. Avec eux, la science a fait un saut dans l'inconnu ; elle explore l'impondérable et l'intangible ; elle découvre un monde infini de réalités qui échappaient à nos sens et à notre raison.

Voici le radium. Si j'en crois les savants, c'est une source inépuisable et spontanée d'énergies diverses ; donc, une cause première, un principe d'activité par soi. C'est un démenti à l'axiome : rien ne se crée. Le radium crée la chaleur, l'électricité, le mouvement. N'est-ce pas là cet « absolu » rêvé par le héros de Balzac, ce levier avec lequel Archimède prétendait soulever le monde, cette chiquenaude initiale que Descartes réclamait pour mettre en mouvement tous ses tourbillons, cette force primordiale que Leibnitz concentrait dans sa monade, ce Verbe créateur des Alexandrins et des thaumaturges de toutes les écoles ? On a déjà identifié l'action du radium à celle du soleil, moteur de toute vie sur notre planète, de sorte que la terre elle-même enfermerait en son sein, sous forme d'étincelles, des fragments de l'éternel foyer de vie et d'énergie et le ressort du mouvement perpétuel.

Qu'est-ce qu'en dit la raison ? Elle s'incline, sans comprendre. Elle se prosterne, car dans le laboratoire des savants, elle voit le miracle, qui se renouvelle à volonté, et l'impossible qui se réalise.

Voici maintenant quelque chose de plus étonnant : les rayons Charpentier ou rayons N. Ils sortent de nos nerfs et de notre cerveau ; ils s'impriment lumineux sur certaines plaques. L'effort de notre volonté augmente l'intensité de cette projection et se traduit sur la fluorescence de la plaque par des lueurs plus vives. Penseur acharné à la solution des ardus problèmes, poète qui escaladez les sommets de l'imagination, votre esprit sort de vous. Votre front s'enveloppe à votre insu d'une auréole radieuse, comme celle des saints. Les artistes du moyen âge avaient, dès longtemps, aperçu la couronne de la foi intrépide et vaillante.

Cette émanation nerveuse ou psychique, devinée par les magnétiseurs, affirmée par les occultistes, niée par les esprits sérieux et froids, apparaît à présent, grâce à M. Charpentier. On la voit, on la mesure.

Ici, on s'arrête devant les conséquences. Les mystères s'expliquent. Le sphinx, qui entourait d'un voile impénétrable le secret de la création vivante, laisse échapper quelques syllabes du mot de l'énigme.

Tout ce qui apparaissait comme fantaisie, légende, fantasmagorie, illusion se trouve subitement annexé au domaine des faits vérifiables. L'âme tremble au bord de cet abîme.

Jusqu'à nos jours, la science ne connaissait guère que deux fluides, à travers lesquels se transmettaient les vibrations, directement perceptibles par nos sens, et que l'on appelle des ondes ou des rayons : l'air, véhicule des ondes sonores ; l'éther, véhicule des ondes lumineuses, caloriques, électriques.

D'autres fluides, plus subtils encore, se laissent entrevoir par la découverte de nouvelles ondes. Comment nommera-t-on le véhicule des vibrations herziennes, des vibrations radio-actives, et enfin celui des rayons Charpentier, c'est-à-dire de l'influx nerveux ou psychique ?

Mais alors, si les cerveaux baignent dans ces éthers plus raffinés et mettent en vibration les espaces qui les séparent des autres cerveaux, qui empêche de croire que ces vibrations de la pensée se transmettent, sans l'intermédiaire du son, de la lumière et de nos sens grossiers, à d'autres pensées harmoniquement accordées au même diapason ?

Si, à côté d'un piano ouvert, j'émets une note vocale, toutes les cordes correspondantes à la tonalité et au timbre de ma voix entrent en vibration et forment un écho. Helmholtz a décrit cette facile expérience.

Imaginez deux âmes sœurs, habituées à penser, à vouloir, à aimer ensemble ; elles sont harmonieuses entre elles. Que la pensée intime émane de l'une d'elles en rayons N, en vibrations psychiques, voici l'autre qui reçoit ces vibrations et qui, elle-même, pense, veut et aime la même chose.

C'est la télépathie expliquée. Il n'y a plus de miracle dans la communication lointaine des chefs des Thugs, au temps de l'insurrection des Indes, dans les pressentiments, dans les émotions sympathiques qui agitent en même temps des êtres éloignés, dans la vision subite de l'invisible, et même dans la double vue !

Si les lecteurs du *Matin* le permettent, nous continuerons, à la lueur des récentes découvertes, ces explorations dans l'inconnu et dans l'invisible.

(Extrait du *Matin* du 23 décembre 1903.

VIEILLES NOTES

(*Suite*).

XX

Nous restâmes assis je ne sais combien de temps sur ce banc de la jetée, mon pauvre ami Jacques et moi, lui silencieux, l'âme oppressée, moi muet, compatissant à sa peine.

Quelle puissance invincible exerce donc la destinée humaine, pour que dix journées passées auprès d'une femme, aient le pouvoir de faire naître ainsi le trouble dans le cœur le mieux trempé. La mort avait passé bien des fois devant Jacques sans le faire pâlir, et le départ d'une femme, arrachée subitement à son affection, le rendait faible comme un enfant. Cette traversée pleine de charme, ces douces causeries sur le pont, l'accident qui avait mis Mme Berthon dans ses bras, leurs adieux touchants, après un temps si court, sans qu'ils eussent échangé des paroles d'amour, et comme s'ils se fussent connus et aimés durant toute une vie !... C'est là un mystère que je ne pouvais pas approfondir alors et que je comprends mieux aujourd'hui... parce que je crois au rapprochement des âmes.

Ce petit roman avait duré le temps d'un rêve, et ce rêve quelques pages auraient suffi pour le raconter... un ou deux feuillets encore et j'en aurais fait connaître l'épilogue simple comme les choses de ce monde. Mais de mon vieux carton qui sera bientôt vide, puisque je jette au feu qui purifie tout, les papiers jaunis par les années, j'ai vu sortir encore bien des souvenirs évanouis, j'ai respiré, une fois de plus, ces vagues parfums que vous connaîtrez chères lectrices, lorsque les ans auront mis de la neige sur vos fronts, ces odeurs tout à la fois âcres et douces, qui s'échappent des cendres du passé.

Je m'étais promis de vous dire la fin rapidement. En empruntant les ailes du temps, je voulais fuir le soleil torride, revenir bien vite en France, et en quelques lignes vous apprendre quels autres événements ont achevé cette histoire ; mais auparavant, je veux reprendre pied, pour m'y attarder un peu sur cette terre du Sénégal, qu'on appréhende de connaître, où l'on descend anxieux, craintif de l'avenir, et — chose étrange — qu'on finit par aimer et que l'on quitte à regret.

Et, vous en douterez peut-être, ils ne sont pas rares, les officiers qui, n'ayant plus de famille, oublient leur première affection, la France, pour trouver des charmes à cette terre africaine, et s'éprennent pour elle, d'un amour dont ils meurent tous, laissant comme souvenir à la rude et brûlante maîtresse, ses os couchés pour toujours, en quelque coin ignoré, n'ayant pour linceul, que son sable aride.

Un capitaine me disait, il y a quelques mois, dans un salon, où, parmi de nombreuses jeunes filles, il eût pu jeter les yeux pour fixer sa vie et goûter le bonheur : « J'ai la nostalgie du Soudan, avant trois mois je repartirai », et, de Konakry... (Guinée française), une lettre de lui m'apprend qu'il s'est mis en route pour Tombouctou.. Puis-je le blâmer moi qui ai quitté la Cochinchine les larmes aux yeux, et la Nouvelle-Calédonie, en jurant de venir un jour m'y établir.

Si quelque lectrice aimable de la Côte d'Azur, ou de l'Algérie éprouve un

peu de dépit de lire au bas de cet article, *à suivre*, qu'elle ne s'en prenne qu'à elle de la prolixité de l'écrivain.

Trois jours après notre débarquement à Dakar, un petit vapeur de la station, l'*Archimède*, prenait à son bord les dames, les officiers et une centaine de soldats d'infanterie de marine destinés à Saint-Louis. Sagrin, moi et les autres passagers, qui ne nous étions point perdus de vue à Dakar, où il n'y avait alors qu'un hôtel et une table d'hôte, nous retrouvions sur l'*Archimède*, pour une traversée qui dure habituellement vingt heures, mais que l'état de la mer, que nous trouvâmes très forte à la hauteur du Cap-Vert, prolongea au-delà de trente.

Le mal de mer, sur l'*Équateur*, avait épargné la plus grande partie des passagers ; il se vengea cruellement sur l'*Archimède* qui, de dimensions plus restreintes, roulait et tanguait comme un sabot jeté à l'eau. Les officiers de marine le qualifiaient, de « barque à Caron ». J'aime à penser, pour le bien-être des camarades venus après moi au Sénégal, et appelés à naviguer sur la côte ou dans le fleuve, que l'*Archimède* et l'*Arabe* ont été démolis depuis longtemps.

Pour ma part, je n'ai jamais eu le mal de mer, mais j'en ai tant de fois constaté les douloureux effets chez les autres, que j'ai admiré, chaque fois que j'ai vu jouer le charmant opéra, *Voyage en Chine*, le passager comique qui accuse pour profession, celle de *malade*, et qui murmure à ceux qui l'approchent : « Jetez-moi à la mer, mais ne me touchez pas. »

Le pont et la petite batterie de l'*Archimède* offraient donc ce jour-là, un spectacle lamentable, un vrai champ de bataille, où soldats et passagers civils, confondus pêle-mêle, étaient tombés sous les coups du mal cruel.

Étendues à l'arrière, sur les couvertures et les oreillers pris dans les cabines, que la température élevée rendait inhabitables, les dames acceptaient sans résistance, les soins que Jacques, toujours dévoué, Jarnouski et le lieutenant de Craverse leur prodiguaient.

La cabine du lieutenant de vaisseau commandant, laquelle s'ouvrait à claire-voie sur le pont arrière, avait été gracieusement mise à la disposition d'un gros commissaire de marine dont la femme, ravissante créole de la Martinique, était couchée inerte sur le lit du capitaine, tandis qu'un gros bébé rose tenu par une jeune négresse, se vautrait sur la poitrine nue de sa mère.

Pourrait-on croire que le rire pût surgir au milieu de cette scène de désolation ? Cela fût pourtant, et celui qui le fit éclater, le quelque peu grotesque commissaire, qui n'était pas malade, ne prévoyait guère l'effet bienfaisant qu'il allait produire.

Alors que chacun était absorbé par les douloureux tiraillements de son

estomac ou de ses entrailles, alors que le silence n'était troublé que par le battement alternatif et régulier des pistons de la machine, quelques notes aigres, mal soufflées, mal venues, sortant d'une flûte inhabile et aphone, essayèrent de moduler deux ou trois airs incompréhensibles qui, après une minute d'un prélude malheureux, se traduisirent lentement par la mélodie de : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*. Un éclat de rire sonore sortit de toutes les poitrines non endolories, et le sourire effleura le visage des plus malades. Le musicien enchanté de réveiller un écho livré à la souffrance, passa à l'air de la *Mère Michel qui a perdu son chat*, mais le sifflet fut coupé subitement par une douce voix, celle de sa femme disant en patois créole : « Oh ! ché ami, espéez quand nous débâqués à tê poû faî la musique. » — Chéïe moin, c'était poû fé dômi le petit hiche à oû. (Oh ! cher ami, attendez que nous soyons débarqués à terre pour faire de la musique. — Ma chérie, c'était pour endormir votre petit garçon).

Ce dialogue plutôt gai, complément du petit solo comique, est resté gravé dans ma mémoire, parce qu'il eût comme merveilleux résultat de distraire les passagers d'un mal qui, bien des navigateurs l'ont constaté, cesse parfois subitement, à la suite d'un événement inattendu, triste ou joyeux, ou d'un accident imprévu.

J'étais assis près de Mme Toulé, à qui le lieutenant de Craverse avait apporté de l'eau de Cologne, et fait absorber de l'alcool sur du sucre. Jacques vint lui demander de ses nouvelles.« Je suis mieux,dit-elle,grâce aux bons soins de ces messieurs et aux airs mélodieux sortis de la cabine du commandant. Puis, baissant la voix : Capitaine Sagrin, elle est bien loin maintenant la charmante Mme Berthon... Après le danger que vous avez couru tous les deux à Dakar, pourra-t-elle vous oublier ? — Et moi, Madame, pensez-vous que je puisse jamais ne plus me souvenir d'elle ! répondit Jacques.

Ce soir-là les passagers de l'*Archimède* durent s'étendre un peu partout à la bonne franquette, et je me glissai avec ma couverture et un oreiller dans un espace resté vide, entre Mme Toulé qui, tout à fait remise, grignotait un biscuit trempé dans un verre de malaga, et le lieutenant de spahis de la Hubardière, qui noyait son mal de mer dans du champagne. Muet et morose, il ne tarda pas à s'endormir, mais ma voisine, qui ne semblait pas avoir envie de sommeiller, se tourna vers moi, appuyant son coude sur l'oreiller et engagea la conversation que, par une pente fatale, elle ramena vers les événements survenus à bord de l'*Equateur*.

Elle était loin d'être jolie, Mme Toulé, mais ses yeux noirs, beaux et expressifs, donnaient du charme à son visage que déparait peut-être un nez que j'avais le mauvais goût de trouver un peu fort, et sa bouche, dont un coin relevé ajoutait un sourire malicieux à ce qu'elle disait, n'était pas désagréable, son accent d'Avignon, me semblait quelque peu exagéré, mais en femme jeune encore, elle savait le faire accepter.

Je m'accoudai près d'elle lui démontrant avec politesse que j'étais décidé à lui donner la réplique.

« Mme Berthon, m'a promis de m'écrire, me dit-elle... Ne croyez-vous pas, capitaine, qu'elle ressentait pour votre ami M. Sagrin une tendre passion à laquelle le fin d'une traversée trop courte a apporté un dénouement cruel ? — Non, Madame, je pense que les sentiments de ceux que nous pouvons appeler nos amis, était d'une nature tout amicale, et le voyage se fût-il prolongé, qu'il n'eût rien changé aux relations respectueuses que Jacques entretint avec Mme Berthon. A la lueur des fanaux qui éclairaient faiblement notre dortoir maritime, j'aperçus errer sur les lèvres de ma brune voisine, un sourire qui me faisait voir un autre cœur de femme. Aussi passa-t-elle finement à un autre sujet. — « Capitaine, votre ami vous a-t-il aussi convaincu en matière de spiritisme ? — Comment répondre, Madame ? Je suis embarrassé, ne sachant encore qu'en penser. — » M. Sagrin a trouvé une élève plus docile en Mme Berthon. — C'est vrai, Madame, mais les idées philosophiques et les convictions de notre intelligente compagne l'y avaient peut-être mieux préparée ; puis, certains événements de son passé, éclairés d'un nouveau jour, ont fait naître et consolider sa foi ; j'avoue que ces choses troublantes ne m'ont pas laissé insensible, Madame, et je sens que je serai très promptement un adepte convaincu lorsque j'aurai rencontré un croyant sincère, pour m'initier. — Alors je vous en promets un, capitaine, et vous le verrez en arrivant à Saint-Louis. C'est mon mari qui est ce que vous venez de qualifier de croyant sincère. Il a tenté plusieurs fois de m'initier en me priant de me mettre avec lui et sa sœur à une table qu'on disait très bavarde, mais je m'en suis toujours défendue. — Pourquoi donc, Madame ? — Parce que j'ai été élevée au couvent, parce que l'Eglise réprouve les choses du spiritisme... enfin pourquoi ne pas le dire, parce que mon confesseur a qualifié ces manœuvres occultes de diaboliques. — Voilà le mot lâché, pauvre Madame... vous obéissez aveuglément à un prêtre qui veut vous préserver des flammes de l'enfer... Vous écoutez cet homme qui se dit, qui se croit orgueilleusement ou naïvement le représentant de Dieu sur cette terre, et vous refusez de croire à ce que vous dit votre mari, qui me semble être un très bon et digne homme puisqu'il ne vous interdit ni l'Eglise, ni ses dogmes qui tombent en désuétude, ni la confession inique et criminelle, selon moi. Si le mariage que vous prétendez une institution divine, était ce qu'il devrait être, n'est-ce pas à son mari qu'une femme devrait compte de tous ses actes, de ses moindres pensées, et les fautes commises par l'un ou l'autre des conjoints, souvent par les deux, seraient moins fréquentes si l'absolution que vous allez demander à un prêtre inconnu, indifférent, vous était donnée par votre mari, ou s'il l'attendait de vous. Donc, le commandant Toulé est spirite ? — Oui, capitaine, et s'il ne se livre jamais à aucune pra-

tique occulte, s'il n'évoque jamais d'esprits, il a été en commerce jadis avec eux, et il vous racontera, sans trop se faire prier, quelques histoires que je crois vraies, parce que mon mari est trop sérieux pour les avoir inventées et qu'il n'eût aucun intérêt à me les dire.

Quelques-unes de ces histoires, Mme Toulé qui ne voulait décidément pas dormir, me les raconta, et j'avoue que l'intérêt qu'elles me causèrent, me tint éveillé et intéressé. « Cet entretien m'a fait du bien je ne souffre plus dit en terminant Mme Toulé, je crois qu'il est temps de dormir, donc bonne nuit capitaine. »

Et voilà pourquoi je vous parlerai du commandant et de Mme Toulé.

Le lendemain, nous franchissions la barre, sorte de longue colline mouvante que forment les eaux du fleuve Sénégal, avec la mer, et que l'on rencontre à son embouchure et dans les divers bras du Niger. Les sables de la côte roulés dans cette lutte des eaux, s'y déposent en formant des barrières variables, qui rendent parfois très dangereuse, l'entrée de ces fleuves.

Devant Saint-Louis, l'*Archimède* nous déposa et se reposa. N'ayant pas l'intention d'étaler sous vos yeux la liste de mes états de services, je dirai en quelques mots, que je fus maintenu à Saint-Louis, et que Sagrin partit une semaine après, avec un détachement de tirailleurs noirs pour ravitailler les postes du fleuve et prendre le commandement du cercle et du fort de Bakel, situé à 810 kilomètres de Saint-Louis. Nous nous embrassâmes bien fort lorsqu'il partit... « Aie soin, me dit-il, comme dernière recommandation, de bien faire suivre mon courrier... m'écrira-t-elle ? je crains que son mari ne le lui permette pas... Et puis quand ses nouvelles me parviendront-elles ?... Ah ! Léopold, que de choses se sont passées depuis un mois que nous nous retrouvions sur les quais de Bordeaux !

— Regrettes-tu, Jacques, les événements qui se sont accomplis ?

— Non, mon vieil ami, ils devaient arriver et se succéder. Mais que l'avenir nous réserve-t-il ? Ce rêve de notre amie, j'y songe malgré moi... Reviendrai-je de Bakel ?.... Qui de nous deux reverra celle qui fut ma sœur ? ... *Alea jacta est* !... me dit-il en souriant. Que mon destin s'accomplisse. Quoi qu'il advienne, sois certain, Léopold, que si nous ne nous revoyons plus ici-bas, nous nous retrouverons encore ailleurs ! Rappelle-toi ceci : nous progressons, nous ne mourons pas, c'est ce que je répète à Thérèse. » Puis il me remit deux lettres, l'une pour sa mère, l'autre pour Mme Berthon. « Tu ne l'expédieras, me dit-il, que s'il arrive une missive de Montevideo, sinon, garde-la. Je ne voudrais pas que les pages que je lui ai écrites ne fussent ni demandées par elle, ni permises par son mari.

— Et pourquoi voudrais-tu qu'il ne les permît point,mon bon Jacques ? Tu penses bien que Mme Berthon, avec la finesse et le tact que j'ai constatés en elle, va te représenter comme un brave officier, qui a rempli le rôle d'un bon

chien de Terre-Neuve, en la sortant de l'eau, et je ne serais pas surpris que M. Berthon t'adressât lui-même l'expression de sa reconnaissance et te suppliât de donner des nouvelles à sa femme. »

Le lecteur doit trouver que je parle beaucoup de moi et, pourtant, il me faut bien dire quelques mots de ma vie au Sénégal.

Pas gai Saint-Louis, avec ses trois longues rues sablonneuses, bordées de maisons carrées et blanches, où le soleil et la lumière éclatante pénètrent partout. J'habitais rue de la Mosquée, chez un riche traitant qui occupait le rez-de-chaussée avec ses femmes et une douzaine de jeunes captives gardées à vue. La ville de Saint-Louis s'étale sur une petite île formée par le grand bras du Sénégal, sur lequel le général Faidherbe avait jeté un pont de bateaux, qui relie Saint-Louis à Sor ; et par un léger contour du fleuve, traversé par le pont de Guet'N'Dar. C'est au-delà de ce pont qu'est relégué le village Yolof, régulièrement incendié une fois par an, pour le plus grand bien de la salubrité publique.

Les Maures Trarzas passent le pont de Sor avec de nombreux chameaux chargés de gomme et d'arachides, qu'ils viennent vendre aux traitants. Vieille race biblique que cette population nomade des Maures, dans laquelle on re trouve l'Indien, l'Egyptien, et le Juif des temps jadis.

Le sable, le soleil et les mouches, causent chez les Sénégalais, de nombreuses ophtalmies. Les yeux des enfants qui ont trop d'apathie pour les chasser sont couverts de mouches, aussi les aveugles sont-ils en grand nombre à Saint-Louis. Chaque matin, ils viennent de Guet'N'Dar, mendier par la ville, et j'étais régulièrement éveillé par le cri monotone de ces pauvres diables : « *Allah lar balana !* » Au nom de Dieu, la charité !

Au bout de quelques semaines, j'étais devenu intime chez le commandant Toulé, à qui sa femme avait présenté Sagrin et moi en des termes bienveillants et flatteurs.

Tous les deux étaient natifs du Vaucluse, et en avaient l'accent pittoresque dont un provençal disait : « Rien, zamais, il ne peut nous faire perdre l'assent... pas même la mort elle-même ! » Donc le commandant était spirite, et il l'était depuis son enfance.

C'est à lui que l'on devra s'en prendre de l'addition de quelques pages supplémentaires, que je ne suis pas fâché de vous forcer à lire.

Et puisque je vous ai promis les histoires dont Mme Toulé m'avait donné un avant-goût, sur l'*Archimède*, alors que nous roulions bord sur bord, couchés l'un à côté de l'autre, situation bizarre et anormale, que peuvent apprécier, seuls, les lecteurs qui ont navigué par tous les temps, je vais me hâter de le faire, pour revenir à ceux qui m'ont laissé seul, Mme Berthon bien près d'arriver à Buenos-Ayres, Jacques, parti pour Bakel, à plus d'un mois de Saint-Louis !

Un fait conté par un témoin digne de foi, m'a toujours plus séduit que la chose lue. Je recopie donc fidèlement ce qui nous fut dit par le commandant Toulé, et si j'éprouve quelque regret, c'est de ne pouvoir y ajouter un peu de son accent pittoresque et de son esprit méridional.

Ces histoires — elles ne seront pas longues — sembleraient extraordinaires encore à la généralité des humains. Mais l'humanité, me disait un jour le vieil Allix, mort l'année dernière, se croit vieille, pense tout savoir, et ne se doute pas que, malgré son âge, plus de cent fois millénaire, elle est encore dans sa prime enfance. Pour mieux écouter notre narrateur, entrez avec moi, par la pensée, dans le cadre où je me revois en relisant ces notes... C'est là-bas, sur ce sol africain, brûlé tout le jour par un soleil de feu ; la nuit est venue, prompte comme un rideau qui tombe, la douce brise du soir, qui rend parfois les nuits agréables à Saint-Louis, agite légèrement les feuilles de deux hauts palmiers-dattiers, qui montent de la cour, et semblent de grands éventails mis en mouvement par des mains invisibles. Nous sommes étendus dans de confortables fauteuils de rotin, une grosse lampe dont le globe est recouvert d'un voile vert, attire moins les insectes, et maintient une demi obscurité propice aux contes et au sommeil. Un noir vient d'arroser la galerie bitumée et de déterminer ainsi une réelle fraîcheur. Dehors, le silence est morne ; le clairon des tirailleurs a sonné l'extinction des feux, il est neuf heures. Parfois le pas lourd de quelque Yolof s'éteint dans le sable de la rue ou bien, c'est au loin la mer, sur la côte, c'est le cri guttural des chacals ou de la hyène, rôdant aux alentours du cimetière de Guet'N'Dar. Dans le ciel pur, des milliers d'étoiles.

Mme Toulé, grassouillette et souriante, est enveloppée d'un long peignoir de toile légère, agrémenté de broderies. Le commandant Toulé, petit et sec comme un Maure, se dissimule dans un boubou sénégalais ; le visage de ce vieil officier du génie est noblement enlaidi par une balafre qui le sillonne du front au milieu de la joue, glorieux souvenir de Crimée. Mon lieutenant Maurer, sa femme, petite et avenante, le capitaine Surgy de l'artillerie, et vous lecteurs, sommes les auditeurs.

— Alors, commença le commandant, vous voulez, mon cher Dauvil, que je vous raconte des choses auxquelles personne de vous ne va croire. — Pardon mon commandant, votre femme, et notre ami Sagrin, dont je n'ai jamais regretté le départ comme ce soir, m'ont préparé à vous entendre, et je vous accorde toute mon attention. — Et nous de même, répondirent les autres, comme un écho flatteur.

— Eh bien, je n'étais encore qu'un enfant, tour à tour très joueur et très studieux, nous dit M. Toulé, lorsque, pour la première fois, je constatai quelque chose de bizarre en moi. Me couchant après avoir lu seulement une seule fois mes leçons, je m'éveillais les sachant par cœur. Il m'arriva vingt fois de

trouver dans mes rêves la solution des petits problèmes qui m'étaient donnés. J'appris le piano en me jouant, et je sentis souvent une main qui tenait ma main gauche et me faisait refaire l'exercice négligé. D'autres fois j'entendais une douce voix me dire à l'oreille : « Henri recommence, et loin de manifester un étonnement bien naturel, une peur compréhensible, il me semblait qu'un être cher était là... invisible, mais sensible, auprès de moi. Un jour que je répétais à haute voix, quelques vers de Virgile, et que j'avais du mal à franchir certaine hémistiche, la voix inconnue me la souffla et je ne l'oubliai plus.

Jusqu'à ce jour, je n'avais rien dit à ma mère, ce qui doit vous sembler très curieux. Ce n'était pas de ma faute, car chaque fois que je voulais parler, un autre que moi, quoiqu'en moi, me disait : tais-toi.

Un matin que j'avais exécuté fort mal une petite sonate, que je jouais pour la première fois, je sentis qu'on me tenait la main pour me la faire recommencer. Après cela, je la jouai littéralement.

J'osai, ce jour-là, tout dire à ma mère qui, sans manifester la moindre surprise, me répondit doucement : je sais tout cela, ne sois pas effrayé, mon petit Henri, c'est ta sœur Pauline qui est toujours là avec nous, nous parlons assez souvent d'elle devant toi, pour que tu me croies.

Ma sœur Pauline était morte à seize ans, lorsque j'étais tout petit, et, chose étrange, sa présence se manifesta seulement lorsque cette âme d'élite, sentit que moi, son petit frère, j'avais besoin d'elle.

Des mois, puis toute une année se passèrent, sans que je ressentisse sa sainte et fraternelle influence.

J'arrive à l'époque de mes examens du baccalauréat, que je passai à Montpellier. J'étais ce qu'on qualifie d'élève très « calé » en mathématiques, et cependant la façon dont me fut posée l'une des questions, m'embarrassa tellement, que les yeux fixés sur le tableau noir, la craie à la main, j'étais hésitant, perplexe, muet. Eh bien, me demanda l'examinateur, attendez-vous qu'un esprit vous souffle votre problème ? — Oui, Monsieur, répondis-je sans savoir ce que je disais. — Cette question et ma réponse, provoquèrent l'hilarité de l'assemblée. Mais alors il se passa une chose étrange, ma main, qui tenait la craie, s'approcha malgré moi du tableau, et après avoir frappé plusieurs coups, se mit à courir toute seule, écrivant avec rapidité plusieurs lignes d'équations fort exactes et après la solution traça rapidement un grand trait comme pour dire : c'est tout.

Relisez et expliquez, ajouta le professeur, vous hésitiez tellement, que je suis surpris. Et, relisant, je fis une démonstration très nette de la formule algébrique. Une seconde question obtint le même résultat... instant de silence, puis rapide solution. L'examinateur me donna la note 20, en me disant : « Vos hésitations venaient, je le vois, de la coordination de vos pen-

sées, à moins que, ajouta-t-il en souriant, l'esprit que vous attendiez ne vous ai dicté vos réponses. »

Vous dirai-je que c'était l'âme de ma sœur Pauline qui me les avait soufflées ? Non, car elle n'avait pas fait d'études qui lui permissent de me venir en aide en la circonstance, et je ne pense pas que la mort donne à notre âme la science infuse, mais, doutez-en si vous voulez, c'est par l'entremise de ma sœur, que j'appellerai mon ange gardien, ainsi que me l'assurait ma mère, que l'âme d'un mathématicien m'a remis dans le bon chemin.

Plus tard, à l'Ecole Polytechnique, où j'entrai en 1850..., vous voyez que vous êtes des enfants à côté de moi, je fus toujours aidé, la nuit, surtout pendant mon sommeil, par un ami, qui, dans le costume grec, me conseillait sur les questions à traiter...

Aux examens de la seconde année, comme j'étais très ambitieux de sortir dans les 20 premiers, mon ami... Pythagore ou Socrate, peut-être Platon, me dit que puisque une jeune âme amie l'avait prié de me guider, je devais être juste et ne point désirer le rang que je n'aurais pas dû entièrement à mon travail personnel, mais celui que mon intelligence seule me donnait, à valeur égale, entre tous mes camarades, et je sortis avec le n° 36, qui m'a condamné à l'arme du génie, où j'ai végété. Je ne fis qu'une année d'école d'Application à Metz, et, en 1854, je partis pour la Crimée.

Mon esprit ami, ma sœur, veillait sur moi et me préserva certainement du froid et de la misère, durant le rude hiver qui fit geler et dégeler tant d'Anglais, dit en riant de ce mot notre conteur qui avait le mot plaisant.

A propos, il fait chaud...., Mamadou, donne-nous des rafraîchissements.

(*à suivre.*) LÉOPOLD DAUVIL.

LE MÉDIUM ANGLAIS ALFRED PETERS (1)

Nous lisons dans le *Messager de Liège :*

De même que nos frères en croyance de Hollande et d'Allemagne, il nous a été donné d'apprécier à leur haute valeur les riches facultés médianimiques de M. Peters, lors de son trop court passage en notre ville.

Nous sommes heureux de pouvoir redire encore à nos lecteurs l'impression de charme inoubliable que nous a laissé ce distingué propagateur de la grande vérité spiritualiste.

Les preuves les plus absolues de la survivance de l'être humain, il les a

(1) Le médium Peters est en ce moment à Paris et a déjà donné plusieurs séances; il sera à Marseille le 1er février.

données en grand nombre à quantité de personnes, avec une évidence telle que nul doute n'est possible. Personnellement, — lors d'une séance privée au Château de Bovigny — nous eûmes lieu d'être émerveillé des preuves d'identité d'esprits que nous reçûmes. Ce ne fut qu'une suite de détails intimes dans la description de nos parents défunts, détails donnés avec une telle exactitude que moins de la moitié seulement nous les aurait parfaitement fait reconnaître. Supposez un médium étranger que vous n'aviez jamais vu, qui vous signale sa vision — près de vous — de parents qui vous furent chers en ce monde, de ces êtres disparus de la terre depuis des années, qui vous parle des circonstances particulières que vous seul connaissez, qui vous dise la physionomie, le nom, l'âge, et la *maladie* qui a emporté ces parents dans l'au-delà, voilà certes des preuves d'identité appelées à étonner même des adeptes connaissant de longue date les manifestations variées des Esprits.

Si l'on nous oppose que le médium peut être un liseur de pensées plus extraordinaire encore que d'autres, que pourrait-on objecter au fait suivant ?

Sans dire le nom — en cette occasion, — M. Peters nous décrivit l'Esprit d'une personne qu'il voyait près de nous. Cela ne nous rappelait aucun souvenir à notre grand déplaisir. Le médium nous dit alors : « Je vois chez vous un album, le portrait de la personne décrite se trouve à la 7e page à côté de celui d'une dame en crinoline. » Ces détails ne ravivèrent pas davantage notre souvenir, et ce ne fut qu'à notre retour à Liège que nous pûmes identifier l'Esprit apparu au médium et constater non sans une agréable surprise la parfaite exactitude de l'indication donnée.

Nous croyons devoir faire remarquer qu'en la circonstance qui nous favorisa si admirablement, le médium se trouvait dans d'excellentes conditions de repos, de tranquillité et de recueillement que rien ne pouvait troubler.

Il nous serait facile de citer d'autres nombreux faits concernant les frères en croyance qui ont pu assister à des séances privées données à Liège par M. Peters, mais nous devons nous borner, satisfait de joindre nos affirmations à celles que les lecteurs du *Messager* ont pu lire précédemment.

Ajoutons que si, à certaines autres séances, tous les faits n'ont pu être reconnus exacts, on ne peut attribuer les insuccès au médium, car de mauvaises conditions ont dû se rencontrer comme entraves inconscientes. N'en est-il pas de même, par exemple, en photographie ? L'opérateur peut-il être rendu responsable de la non-réussite de son travail, si les conditions requises n'ont pu être rigoureusement observées. Nous l'avons dit et nous le répétons : aux séances de psychométrie, comme d'ailleurs en toute sérieuse réunion spirite, les bonnes conditions contribuent au bon résultat.

Au sujet des preuves d'identité des Esprits, que chacun est avide de rencontrer, disons qu'elles sont généralement mieux appréciées par les personnes compétentes, quand ces preuves vous parviennent d'emblée, comme c'est le cas avec M. Peters. N'en est-il pas ainsi du prix que l'on attache à un objet que l'on a pu rechercher vainement depuis longtemps.

Précédemment, nous avons rendu hommage aux belles qualités de cet éminent médium. Son désintéressement nous l'a rendu plus estimable encore. Sans fortune, les frais nécessités par son séjour en notre ville devaient naturellement être couverts par les assistants à ces séances ; il n'était donc que juste de lui rembourser ses frais de déplacement. Ceci dit, pour répondre à diverses critiques émises sans fondement.

On peut conclure que la tournée de M. Peters aura été favorable à notre cause ; beaucoup de consolations ont été données et les sceptiques les plus endurcis auront été ébranlés dans leurs hostilités souvent systématiques. Presque toutes les communications obtenues ont été accompagnées de preuves d'identité irréfutables devant lesquelles le doute n'a plus de raison d'être. Quelles théories nouvelles — le moi subliminal, entre autres — pourront être invoquées par les graves universitaires pour essayer de réfuter ces preuves de la réelle survivance de l'Etre humain ?

JACQUES FOCCROULLE.

LA DÉCOUVERTE DE MA MÉDIUMNITÉ

par ALFRED PETERS

Le 7 juillet, à la dernière séance donnée à Liège, au local du Cercle d'Etudes psychiques, M. Peters, en réponse à la question à lui posée par un des assistants, comment il était arrivé à se rendre compte de ses facultés médianimiques, fit la déclaration suivante qui fut recueillie sténographiquement :

« Déjà, dans ma plus tendre enfance, j'avais des visions et je ne me souviens pas du temps où je ne voyais pas des Esprits. Mais, lorsque je commençai à penser, je crus perdre la raison, car je vis des formes humaines qui n'étaient point des hommes et j'entendis des voix qui ne furent point émises par mes semblables. Bientôt je reconnus que ce que me disaient ces formes était vrai. Je me rappelle qu'un jour je me trouvais dans une grande difficulté. J'occupais une position sociale dans laquelle j'avais beaucoup à travailler et qui ne me rapportait que peu d'argent.

En traversant une des rues de Londres, la Regent street, qui est très fréquentée, je perçus une voix claire et forte, qui me dit : « Dans quinze jours vous aurez passé cette difficulté ». Je réponds: « Qui me parle ? » Et j'entends prononcer un nom qui, plus tard, parut être celui de mon esprit pro-

tecteur. En moins de quinze jours, j'avais, en effet, une autre position. A cette époque, je ne savais pas ce qu'était le « spiritualisme ». Ce n'est qu'assez longtemps après qu'un parent me fit connaître cette doctrine.

Dans la première séance que je fréquentai, je fus mis sous contrôle et j'obtins un test (preuve). Un an ne s'était pas écoulé que je parlais en public et donnais des preuves de clairvoyance et de clairaudience, mais il fallut bien deux ans avant que je fusse devenu un médium accompli.

Je fus reçu un jour dans une société de « quakers. » Là, on attend dans un profond recueillement les révélations des Esprits. Ce fut dans ce cercle que ma clairvoyance s'épanouit complètement.

Mon séjour en Belgique compte parmi le sixième voyage que je fais sur le continent et j'espère que ce voyage ne sera pas le dernier. »

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

Il vient de paraître un livre ayant pour titre : « *Le Spiritisme devant la science* », par le docteur Grasset, avec préface de M. Pierre Janet.

Lisons et pesons les faits exposés.

Dans la préface, nous apprenons qu'une jeune hystérique de 26 ans, est amenée à la Salpêtrière, dans le service de M. le professeur Raymond, et étudiée par M. Janet ; cette jeune fille, nous est-il dit, avait eu des phénomènes d'apport, cailloux colorés bizarrement, (il eut été intéressant de connaître l'origine de cette coloration), fragments de verre, bijoux en argent, plumes d'oiseau et fleurs desséchées. Afin d'être édifié sur la provenance de ces objets, M. le professeur Janet, cherche à ranimer les souvenirs du sujet, à l'état de veille d'abord, et ensuite *pendant le sommeil hypnotique*. Arrêtons-nous ici, et ouvrons le livre à la page 137. Nous y trouvons ce passage :

« La caractéristique de l'hypnose (sommeil provoqué), n'est ni dans l'état de la motilité, ni dans l'état de la sensibilité, ni dans l'état de la mémoire, ni dans l'état de la conscience du sujet, mais *uniquement dans l'état de suggestibilité*.

En effet, un professeur de l'école de Nancy raconte quelque part, avoir fait avouer à un de ses malades hypnotisés, sa culpabilité, concernant un délit imaginaire.

Vous voyez quel fonds et quel poids, ont les aveux de la jeune fille, à M. Janet, lui faisant confesser que ces apports étaient des objets amenés par elle ! L'hypnotiseur eût pu lui faire avouer tout ce qu'il eût voulu. Telle est

la première expérience. Passons à la seconde, décrite par M. le professeur Grasset.

Il s'agit d'une maison hantée ; de la page 11 à la page 47, l'histoire nous est narrée avec un grand luxe de détails ; j'en détache ce passage, page 46 : « Le lit est agité d'un violent tremblement ; le grand'père fait avec son épée des moulinets terribles, frappant d'estoc et de taille, de-ci, de-là, transperçant l'espace en tous sens, autour du lit, sous le lit même, il s'arrête exténué. On attend auxieusement, le lit tremble encore. »

Après une description qui dure plus de 35 pages, nous aussi nous attendons anxieusement une explication ; nous pensons voir reprendre chaque événement un à un, y découvrir une fraude s'il y a lieu ; nous ne tardons pas à reconnaître notre candeur. Cinq mots suffisent, les voici (page 52) : « La jonglerie d'abord est évidente. »

Puis, le professeur ajoute plus loin : « Aucune épreuve sérieuse n'a été faite pour éviter la plaisanterie. » Que n'a-t-il pris ses précautions ? En dehors même de la suggestion, il est reconnu depuis longtemps, que les hystériques, ont une très grande tendance au mensonge ; donc, surveillez-les, prenez-les sur le fait, ou alors n'en parlez pas.

Le but de ce premier article, est de montrer le peu de soin apporté dans l'observation des phénomènes décrits, et le manque d'autorité des exemples invoqués ; nous discuterons la théorie dans la prochaine revue. Est-il question de médiumnité ? l'auteur cherche à la ridiculiser, en s'appuyant sur un *roman* de M. Louis Dumur, roman intitulé : *Un coco de génie*, et publié par le *Mercure de France*, 1901-1902. Et l'auteur fait cette remarque : « Ce n'est pas là une démonstration scientifique » ; nous ne le savons que trop bien, et nous demandons ce que l'imagination d'un romancier, vient faire dans un livre obligé, de par son titre, à rester sur le terrain scientifique. En vain cherche-t-on, d'ailleurs, dans tout l'ouvrage, une sensation vécue, quelque chose dont on puisse se dire : Oui, nous avons bien l'impression que les choses se passent ainsi. Les théories qu'on nous présente, sont étayées sur des romans ! Ainsi, à la page 217, je détache encore ce passage : « Jules Soury a signalé à Pierre Janet, un curieux passage du *roman : Crime et Châtiment*, de Dostoiewski, etc. » Quelle preuve cela nous apporte-t-il ? Le romancier est maître de ses personnages (il en est même qui les font mourir deux fois !). Autre citation : « Vers le milieu de la nuit, Schumann se leva et prêta l'oreille à des sonorités étranges, effrayantes, et Schubert lui apparut porteur d'un thème, qu'il voulut noter sans retard. Le thème envoyé par les mânes de Schumann, en mi bémol majeur, parut dans le volume complémentaire, des œuvres de Schumann. » Et un peu plus loin vous voyez : « Comme cela ressemble au roman de Dumur », et « Comme cela fait prévoir les compositions des médiums. »

Cette citation n'est pas heureuse, car l'auteur semble ignorer que Schumann, est mort fou ; dans son anthologie des grands maîtres de la musique (Armand Colin et Cie, éditeurs), M. Léopold Dauphin, nous apprend que dans la maison de santé où il mourut, Schumann, *dans son délire*, se croyait en relations avec les âmes de Schubert et de Mendelssohn.

A moins de tenir tous les médiums pour des aliénés, M. le professeur Grasset eût pu, à notre avis, s'abstenir de cet exemple. Il y a à Bicêtre ou à Charenton, de pauvres malades qui se prétendent être Jésus-Christ, la reine de Madagascar ou l'empereur du Brésil, et personne ne songe à considérer ces incarnations imaginaires comme des médiumnités. Nous connaissons, pour notre part, des médiums exerçant des professions très dissemblables, deux notamment, et ce serait se mentir à soi-même, de les prendre pour des fous ; l'un, commerçant rigide, ayant une idée très nette de ses prix de revient, du bénéfice qu'il lui faut prendre, pour couvrir ses frais généraux, et faire honneur à ses affaires ; l'autre, que nous avons perdu de vue, depuis très peu de temps, appartenait à une grande administration, où il occupait un poste assez élevé, comportant une certaine responsabilité. Ce dernier, avec lequel nous avons expérimenté maintes fois, est un médium à effets physiques, si parfaitement caractérisés, qu'il est impossible de les imiter, même en s'autorisant à frauder ouvertement ; aussi, ne pouvons-nous pas nous empêcher de sourire, en lisant les explications fournies au sujet des tables tournantes.

On ne cause pas, dit le professeur Grasset, *c'est important* ; puis il raconte à ses élèves, qu'un des assistants, plus nerveux que les autres, pousse sans le vouloir et sans le savoir, et qu'un certain nombre d'autres, entraînés par ce commencement de mouvement, poussent aussi toujours inconsciemment et involontairement, avec une énergie considérable et croissante.

Quiconque a étudié sérieusement le phénomène spirite et s'est donné la peine de chercher de vrais médiums, croit rêver en lisant ce qui précède.

Le professeur semble ne pas même se douter que si la table tourne, *c'est en l'air*, et que les pressions dont il parle, auraient plutôt pour résultat de faire retomber la table. Si la force inconnue ne se manifeste pas, nous sommes en présence de deux forces connues : 1° la pesanteur, 2° la poussée, et la résultante de ces deux forces aurait une direction oblique vers la terre. (Principe du parallélogramme des forces.) De plus, dans les séances où nous avons observé les phénomènes les plus intenses, la force inconnue nous priait de causer, en attendant les manifestations ; dans son intéressant livre « *Au pays de l'ombre* », (Leymarie, éditeur), Mme d'Espérance nous apprend que les personnes présentes avaient l'habitude de chanter et de jouer du piano, pour préparer la venue des esprits. Il n'est donc nullement important de ne pas causer.

Il nous paraît inutile de discuter la doctrine des mouvements involontaires et inconscients, lancée, nous dit l'auteur, par Chevreul, en 1834 ! Depuis cette époque, nous avons fait du chemin ; le phénomène spirite aussi ; des membres de l'Académie des sciences ont reconnu, aux coups frappés, une autre origine que celle du muscle craqueur, et ce grand savant que fut Chevreul décrivit lui-même (le fait fut affirmé récemment), un fantôme qu'il observa un soir, dans son appartement.

Voici, d'autre part, ce qu'écrit le docteur Edmond Dupouy (Sciences occultes et physiologie psychique.)

« Qui donc, en effet, aurait osé affirmer, il y a seulement cinquante ans, que « des hommes éminents, des professeurs de la Faculté de Paris et des gran- « des Universités européennes, membres des Instituts et des Académies : « Crookes, Babinet, Ch. Richet, Lombroso, Carl du Prel, Zœllner, etc., étu- « dieraient la psychologie expérimentale, avec des médiums, et reconnaî- « traient que la Force psychique est une vérité démontrée, ayant ses lois « et ses principes. » Et plus loin : « ... les phénomènes de lucidité, de per- « cussion, de lévitation, de mouvements, de corps pesants, par contact et « sans contact, l'altération du poids des corps, ceux plus extraordinaires « encore, d'écriture directe, d'apports, de matérialisation et de dématéria- « lisation, démontrant tous qu'ils sont gouvernés par une Intelligence, sont « maintenant des faits évidents,appartenant à la biologie positive,puisqu'ils « sont perçus par nos sens et produits par l'expérimentation. La mauvaise « foi la plus insigne, ne peut plus les nier aujourd'hui. »

Le livre qui motive cet article : « *Le Spiritisme devant la science* », eût peut-être été exact avec le titre suivant :

« DE LA CONSCIENCE DANS LA FOLIE ET DANS CERTAINES NÉVROSES. » Avec ce titre, moins brillant, il est vrai, l'auteur en laissant de côté le spiritisme, se fut évité de nous montrer à quel point il est peu documenté sur le sujet qu'il traite.

Depuis vingt ans bientôt que nous étudions le phénomène spirite, nous avons assisté à beaucoup d'expériences, nous sommes vraiment stupéfaits de voir à la fin de 1903, invoquer la théorie de la poussée inconsciente.

Voici quelques faits :

Nous avons observé à Nîmes une lourde table de salle à manger, esquissant un pas de polka ; nous avons vu à Naples, dans une séance avec Eusapia, une longue table flottant dans l'espace, en pleine lumière, pendant plusieurs minutes, à plus d'un pied du sol. A Montpellier, nous avons expérimenté avec un médium auquel nous faisions lire à haute voix dans un journal, le cours de la Bourse, pour accaparer toute son attention, pendant que la table s'agitait avec la vitesse d'une machine à coudre et nous répondait tantôt en la-

tin, tantôt en français, comme pour se moquer de la difficulté imposée au médium.

Enfin, nous sortîmes d'une séance, un soir à Bordeaux, malade d'avoir ri ; ce n'était pas certes l'habitude dans ces réunions ; mais nous venions de voir une petite sellette en bois se démener, se trémousser, faire des révérences, se secouer sur un pied, avec des mouvements convulsifs pour montrer qu'elle prenait part à l'hilarité générale ; ce n'était plus un objet inanimé, poussé ou tiré, que nous avions sous les yeux, mais un être doué d'une vie momentanée, et ayant la forme immuable d'une sellette. Les réponses de ce pseudo-être, qui paraissait s'amuser beaucoup, étaient comiques, sans trivialité, et à cent lieues de ce que nous pouvions penser. ?

De ces faits, il résulte que là où il n'y a pas de contact, il ne saurait y avoir de poussée, et en face de cette table isolée dans l'espace, dont nous parlons plus haut, nous posons aux savants cette question :

Ce phénomène est-il oui ou non contraire aux lois de la pesanteur ?

Il est indispensable de procéder avec méthode dans l'étude de cette force mystérieuse et d'observer, tout d'abord, le phénomène le plus simple ; puis, quand ce phénomène aura été expliqué d'une façon complète, passer à un autre ordre un peu plus compliqué ; par exemple les coups frappés par la table et dans la table, ou encore dans la pièce ; il faudra que chaque phénomène soit la conséquence de l'autre, et se produise constamment, à la volonté de l'expérimentateur, dans les conditions connues et nécessaires à sa manifestation. C'est ainsi, et *pas autrement*, que le spiritisme pourra rentrer dans le cadre des sciences expérimentales.

Si, au contraire, cette force plus ou moins intelligente que nous nommerons X (cette dénomination a l'avantage de ne froisser personne, chacun restant libre de l'attribuer à des esprits, à des larves, ou au diable), se moque des conditions préparées, produit des phénomènes souvent opposés à ceux attendus, phénomènes ayant leur originalité propre et inimitable, il faudra bien reconnaître l'existence, en dehors de nous, d'une volonté libre et intelligente ; et, si cette volonté peut animer une table, un buffet, ou un objet quelconque, que ne fera-t-elle pas dans cet instrument délicat et merveilleux qui constitue nos organes ?

Lorsque cette vérité se sera imposée expérimentalement, nous en aurons fini avec le déprimant matérialisme ; nous croyons ce jour proche ; c'est notre conviction ; c'est aussi notre souhait le plus sincère.

Voyons maintenant les raisons apportées par M. le professeur Grasset, à l'égard de l'inspiration ; des deux derniers faits qui nous restent à examiner, faits d'ailleurs idèntiques, je n'extrais que le suivant cité d'après Chabaneix (page 153) :

« Le célèbre compositeur Tartini s'était endormi après avoir essayé en « vain de terminer un morceau de musique. Cette préoccupation le suivit « dans son sommeil ; au moment où il se croyait de nouveau livré à son tra- « vail et désespéré de composer avec si peu de verve et de succès, il voit « tout à coup le diable lui apparaître et lui proposer d'achever sa sonate « s'il veut bien lui abandonner son âme. Entièrement subjugué par son hal- « lucination, il accepte le marché proposé par le diable et l'entend très dis- « tinctement exécuter sur le violon cette sonate tant désirée, avec un charme « inexprimable ; il se réveille alors dans le transport du plaisir, court à son « bureau, et écrit de mémoire le morceau. »

Si quelqu'un a conscience de ce qui s'est passé, il saute aux yeux que c'est Tartini lui-même ; il apparaît non moins clairement, que le célèbre violoniste (Tartini fut violoniste et compositeur), n'eût pas une hallucination, puisque cette sonate a été écrite et éditée, sous le nom de Sonate du Diable. Il arrive parfois qu'en rêve, on croit avoir trouvé la solution d'un problème creusé et approfondi dans la journée, mais on s'aperçoit bien vite au réveil, que cette solution ne tient pas debout, et que, par suite du manque de coordination des idées dans le sommeil, on avait négligé une des faces de la question à résoudre. Dans la Revue de l'hypnotisme et de la psychologie physiologique d'août 1902, le docteur Franckel, de La Haye, termine ainsi son article sur le sommeil et les rêves.

« Il se peut sans doute parfois qu'au réveil nous prenions un rêve pour « de la réalité, de sorte que, comme l'affirmait Aristote, certaines de nos « actions seraient motivées par les songes de nos nuits ; ce n'en est pas « moins une expérience générale qu'un rêve, quelque net qu'en soit le sou- « venir au moment même du reveil, s'efface très promptement de notre mé- « moire lorsque le réveil est devenu complet. »

Voilà qui est bien dit et surtout bien vrai. Et si Tartini n'eût entendu sa sonate qu'en rêve, il se fut trouvé devant du néant, au moment d'écrire le morceau.

Or, savez-vous où s'est élaborée cette sonate, d'après le docteur Grasset ? Dans un petit endroit connu de lui seul, et qu'il appelle le polygone, petit magasin à contour polygonal, comme son nom l'indique, et dans lequel se passent tous les actes dont nous n'avons pas conscience, actes dits automatiques ; la conscience volontaire et libre n'est même pas toujours avisée ; en sorte que nous avons **deux consciences** ! ! (c'est peut-être pour cela que bien qu'en 1903, l'éditeur a daté le livre de 1904, attendant la fin du monde avant l'année prochaine, devant une telle révélation !) : encore ces deux consciences ne sont-elles pas toujours polies à l'égard l'une de l'autre ; l'une sommeille ou s'en va sans dire à l'autre : je sors, garde le magasin ; bien plus, la petite, la polygonale, c'est-à-dire l'*inconsciente* ! est la plus *intelligente* ! et fait pren-

dre à la grande qui n'y voit goutte, du déjà vu pour une nouveauté ! Vous voyez, chers lecteurs et lectrices, que l'étude du polygone, nous réserve encore de bons moments.

Quant à la sonate qui existe, avec son armature à la clef, son rythme, son mouvement et la notation de ses nuances, c'est bien là une mélodie créée de toutes pièces par une intelligence inconnue, l'état de rêve ne permettant pas de mener à bien une œuvre d'art aussi complexe.

Si les choses se passaient comme le prétend l'auteur, Boileau n'eût pas eu besoin de nous commander ce précepte.

Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage.

La Fontaine,ce génie du mot juste,qui nous semble avoir écrit d'un seul jet, tant son style est simple et coulant,ne se fût pas donné la peine de raturer si souvent ses manuscrits,changer tant d'épithètes,remanier tant d'expressions. Pascal n'ût pas recommencé seize fois l'une de ses Provinciales,et Flaubert ne fût pas mort à la peine. Et vous tous peintres, sculpteurs, musiciens, poètes qui mettez tant d'âpreté à poursuivre votre idéal, et à nous communiquer votre élan dans des œuvres éclatantes, à quoi bon vous donner tant de mal ? pourquoi cette recherche de perfection, dans les plus petits détails ? Un de ces jours ou une de ces nuits, vous trouverez une œuvre toute faite, dans votre polygone.

Si les choses se passaient comme le prétend l'auteur, si l'artiste ne pouvait avoir la légitime fierté de la difficulté vaincue, si l'homme avait le moindre doute sur l'unité indissoluble de sa conscience et l'indépendance de sa volonté, ce serait la déchéance complète à bref délai, toute idée de progrès ne pouvant être séparée de celle de liberté.

Oh ! comme nous comprenons cette évolution récente d'écrivains distingués vers le spiritualisme ; psychologues, par état, ils ont crû reculer les bornes de l'analyse, en s'adressant au physiologiste ; celui-ci étalant devant eux un peu de matière cérébrale leur a répondu : Voilà de la pensée, du sentiment et de la volonté ; et, s'étant détournés avec dédain, poètes et romanciers ont pris leur vol vers les régions sereines du Beau, du Vrai, et du Bien, où l'on rencontre la Foi, donnant la main à l'Espérance, et guidées toutes les deux par leur grande sœur, la Charité, à travers les plaines étoilées.

HENRI BRAULT.

Nota. — M. H. Brault prie les lecteurs qui ont connaissance de phénomènes matériels (lévitations, écriture directe, apports), de l'en aviser, poste restante, à Nice, pourvu que ces phénomènes soient actuels, c'est-à-dire ayant encore lieu présentement.

LE SPIRITISME EN ANGLETERRE

Une communication d'outre-tombe. — Interview d'un médium.

Londres, 19 janvier. — On parle beaucoup en ce moment à Londres d'une communication d'outre-tombe entre le célèbre spirite M. Myers, décédé il y a deux ans et sir Oliver Lodge, président du collège scientifique de Birmingham ; M. Myers avait promis de venir dire à son ami s'il y avait un autre univers où vivaient les esprits. Il a, dit-on, tenu sa promesse.

Le spiritiste sir Oliver Lodge n'a point voulu, il est vrai, se prononcer encore ; il attend son heure pour dire exactement ce qui s'est passé ou se passe entre lui et son ami.

J'ai vu à ce sujet un médium, connu à Londres, miss Lavin, qui est collaboratrice au journal *The Light*, organe du spiritisme anglais.

Elle m'a parlé en ces termes :

— Tous les Spirites de Londres et du Royaume-Uni croient à la véracité de ces affirmations. Les deux savants en question sont des hommes dignes de foi par leurs écrits, doctes et scientifiques. Que le mort soit venu parler au vivant, ce n'est là qu'une manifestation extraordinaire du pouvoir spiritiste auquel ils croient et sont obligés de croire par l'expérience qu'ils font chaque jour à l'aide des médiums. Si le présent cas est plus intéressant, c'est parce que les sujets dont on parle sont plus connus.

La théosophie baisse. Et le spiritisme monte parmi les Anglais. Un des plus distingués spirites est M. Stead, directeur de la *Review of Reviews*. Lui aussi croit à la communication posthume de M. Myers.

Le médium qui m'a donné ces détails était calme et sérieux en me parlant ; une conviction profonde lui faisait accentuer chaque mot et il serait peut-être téméraire de traiter d'hallucination pareil sentiment.

(Extrait du journal « *La Patrie* » du 20 janvier 1904.)

LA PRINCESSE WISZNIEWSKA

L'une des plus nobles figures de l'humanité vient de disparaître : la princesse Wiszniewska, fondatrice et présidente de l'Alliance universelle des femmes, pour la paix et l'éducation.

Bien que souffrant depuis longtemps d'une maladie de cœur, la vaillante femme restait debout à son poste, dissimulant son mal, en continuant énergiquement son œuvre : « La guerre à la guerre. »

Un matin, elle se réveilla plus malade. Qu'importe ! Elle fit sa toilette, prit un peu de nourriture, écrivit des notes pour l'*Alliance*. Puis, s'étendant dans son fauteuil, elle dit à la femme fidèle, l'incomparable dévouée qui vivait auprès d'elle : « Je vais me reposer un peu. »

Elle s'endormit d'un sommeil si doux, si calme, que la pâleur qui couvrit son visage quelques instants après, indiqua seule qu'elle avait quitté la terre, emportée dans un rêve enchanté, semblait-il !

Je n'ose toucher à la douleur du Prince Wiszniewski, quand, en rentrant chez lui, il ne retrouva plus qu'une morte !...

Lorsque je contemplai, le lendemain, la physionomie de mon amie, empreinte de sérénité, mes amers et égoïstes regrets d'avoir perdu celle qui aimait, comme peu savent aimer, se transformèrent en un sentiment plus juste, et je m'écriai : « Elle est sauvée ! »

Oui, sauvée des blessures de la lutte, d'un labeur au-dessus des forces humaines, des morsures de l'envie !

Elle était devenue la digne émule de Henri Dunant, le fondateur de « la Croix Rouge », Dunant, le grand bienfaiteur de l'humanité, qui décrivit les scènes de carnage sur les champs... d'honneur, d'une manière si déchirante qu'il fallait avoir le cœur bien ferme pour en faire la lecture sans faiblir. On sait quels résultats il obtint, à force de persévérance et d'énergie. Il avait évoqué les visions des tortures les plus atroces, des douleurs les plus intenses, que puisse concevoir l'imagination, car la guerre enfante tous les maux.

Ces visions s'imprimèrent profondément dans le cœur de la femme, qui se trouvait simple, sans confiance dans sa valeur et qui devint pourtant une héroïne ne reculant devant aucun effort, adressant aux nations et aux souverains un cri suprême de détresse !

Autrefois les foules s'assemblaient autour des apôtres qui apportaient la bonne parole. La Princesse Wiszniewska, fit vibrer sa voix jusqu'au-delà des mers.

La pitié est née des gouttes de sang tombées de la couronne d'épines. L'une d'elles avait été recueillie dans le cœur de la Princesse, et y avait allumé un foyer ardent où tous se réchauffaient. Aucun ne pouvait rester insensible à ses accents, et elle recueillit en peu d'années, plus de cinq millions d'adhésions. Des drapeaux de tous les pays, de toutes les nuances, avec des emblêmes de la Paix, brodés en lettres d'or par des femmes, s'amassèrent autour d'elle, pour entremêler leurs couleurs, comme dans un embrassement général, et représenter l'arc-en-ciel, symbole reconnu par les peuples anciens comme symbole de la Paix.

Les couronnes d'or des grands de la terre se ternissent et se perdent dans les poussières de l'oubli, mais l'âme bien-aimée emporte sa gloire avec elle dans l'éternité, où l'attend un diadème d'étoiles.

Que ses feux rayonnent sur le digne compagnon de sa vie, qui fut son grand amour, et, par ses rares mérites, son aide, son protecteur et son soutien. Il est resté seul, mais la belle fête du Revoir lui est assurée. Tous deux y croyaient fermement, ayant fait de sérieuses études spirites.

Chère disparue, vous rayonnez aussi sur celle qui est appelée à vous suc-

céder, Marya Cheliga. Sa vaste intelligence, son grand cœur, si ardent qu'il semblerait que vous n'ayiez qu'une âme à vous deux, poursuivra la route frayée ; car, ainsi que vous, elle est une incarnation de la Pitié.

Divine Pitié ! Tu es l'irradiation de l'amour et de la lumière !

RUFINA NOEGGERATH.

UNE RECTIFICATION

Le Dr Encausse (Papus), directeur de *l'Initiation*, revue philosophique des Hautes Etudes, nous prie de faire la rectification suivante à la liste des Revues spiritualistes publiée dans notre numéro de janvier, ce dont nous le remercions, désirant que les renseignements donnés soient aussi exacts que possible. « *L'Initiation* a été fondée le 1er octobre 1888 et depuis n'a jamais cessé de paraître régulièrement. »

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

Le spiritisme prouvé scientifiquement.

Le spiritisme, reconnu comme une vérité par un certain nombre de personnes, est controversé par d'autres et absolument nié par des milliers d'incrédules et de savants. Les premiers affirment, et sont convaincus, que les phénomènes psychiques, produits et constatés dans les séances médianimiques, sont l'œuvre des Esprits ; les autres contestent cette théorie, et disent que ces manifestations ne sont que des effets physiologiques, émanant des vivants, et auxquels les désincarnés ne prennent aucune part.

Quelle est la cause de cette dissidence ? La vraie raison ne serait-elle pas parce que le fait ne peut être prouvé ? Chercher à résoudre cette question, tel est le but de cet article.

Dans l'opération successive, par laquelle il arrive à connaître la vérité, l'esprit peut adopter trois modes différents de raisonnement. Au premier rang figurent les mathématiques, appelées aussi sciences exactes, sciences par excellence.

Ensuite vient le raisonnement déductif ou syllogistique, qui, d'une vérité générale, tire une vérité particulière. Enfin, il y a le raisonnement par induction, qui procède du particulier au général.

La preuve fournie par les mathématiques est absolue et infaillible. Personne n'en doute, ni ne la discute. La proposition géométrique du triangle, dont les trois angles sont égaux à deux angles droits, n'a jamais été niée par aucun être intelligent, pas plus que l'axiome : « Le tout est plus grand que la partie. » Ce sont là des vérités évidentes par elles-mêmes, basées sur des lois éternelles, fixes, immuables.

La preuve des phénomènes spirites n'appartient pas à cette catégorie ; car, si cela était, tous ceux qui les observent devraient être convaincus, et ce n'est pas le cas. En outre, aucun spirite ne peut prétendre que le fait est prouvé mathématiquement, comme un problème d'algèbre ou de géométrie.

Le deuxième mode de raisonnement est syllogistique et connu en logique sous le nom de raisonnement déductif.

Le syllogisme, comme on le sait, est composé de trois propositions, dont la dernière suit les deux premières, comme par exemple : « Tous les hommes sont mortels. — Je suis un homme : donc, je suis mortel. »

Ce genre de preuve est aussi vrai que la preuve mathématique, à moins toutefois, que le syllogisme ne pêche contre les règles de la logique.

C'est un faux dilemne qui, dit-on, fit brûler la bibliothèque d'Alexandrie. « Où ces livres, disait Omar, sont conformes au Coran, et ils sont inutiles ; où ils ne lui sont pas conformes, et ils sont dangereux ; donc, il faut les brûler. »

Mais si je dis : « Tous les animaux qui rampent sont inférieurs à l'homme. —Les serpents sont des animaux rampants : donc, les serpents sont inférieurs à l'homme. » Ici, aucune règle n'est violée, et la vérité est évidente, tout autant que dans une proposition d'Euclide.

Les phénomènes psychiques invoqués par les spirites comme argument pour affirmer leur doctrine, peuvent-ils être classés dans ce mode de raisonnement ? Evidemment non ; car, quelles que soient les raisons données par ceux qui déclarent avoir reçu des messages écrits, ou vu un des phénomènes attribués au spiritisme, et la sincérité de leur témoignage, il leur sera difficile, sinon impossible, de nous convaincre de la vérité de leurs allégations.

Enfin, le troisième mode de raisonnement est celui qui va du particulier au général. Des faits l'esprit s'élève aux lois ; des effets il remonte aux causes. C'est la preuve inductive, aussi nommée scientifique, parce qu'elle est employée par les hommes de science.

Dans ce genre de raisonnement, la première chose à faire c'est de réunir tous les faits, et spécialement les faits antérieurs, qui sont reliés à certains phénomènes de la nature ; puis à formuler une théorie pour expliquer tous ces faits. Si l'hypothèse admise ne peut résoudre tous les cas, on l'abandonne et on en cherche une autre.

C'est ainsi qu'on a vu se succéder depuis Roger Bacon, jusqu'à Newton, les différents systèmes inventés pour expliquer la formation des planètes, et leur révolution autour du système solaire. La loi de la gravitation découverte par l'illustre mathématicien et astronome anglais, n'est, en somme, qu'une théorie, car elle manque des éléments que possèdent les deux autres modes d'enseignement, et qui sont indispensables pour en assurer l'authenticité.

Peut-être verra-t-on surgir, un jour, une autre théorie qui renversera celle

de Newton ; mais, jusqu'alors, nous n'avons aucune raison de croire qu'elle n'est pas la vraie, et qu'elle n'est pas démontrée scientifiquement.

On nous objectera que les phénomènes spirites ont été constatés dans presque tous les pays, et par des hommes dont la science, comme l'honnêteté, ne peuvent être mises en doute. Mais on pourra répondre, avec non moins d'assurance, qu'il en est des milliers d'autres, tout aussi sincères, et aussi intelligents, qui nient ces faits.

En réalité, on peut dire, qu'en dehors des sciences exactes, et de la déduction, il y a très peu de choses, si même il en est, qu'on peut admettre comme vraies, d'une manière absolue et irréfutable.

Afin de rendre ce sujet plus clair, examinons de plus près quelle est la différence entre les deux modes de raisonnement, par déduction et par induction.

Supposons, par exemple, qu'il existe dans le soleil une force qui attire à lui tous les corps de l'espace ; et admettons, en outre, que la terre est un de ces corps. Ne s'en suivra-t-il pas, d'une manière certaine, que la terre se précipitera dans la direction du soleil, à moins qu'une force contraire quelconque ne vienne y mettre obstacle ? C'est là ce qu'on appelle raisonner par déduction, de cause à effet ; c'est mettre en rapport avec une vérité générale une vérité particulière.

Le raisonnement déductif a créé tout un ordre de sciences, aussi remarquables par l'étendue de leurs applications que par leur exactitude. L'astronomie doit à la puissance du calcul ses étonnantes découvertes. Dans les sciences mixtes, comme la morale, la théologie et la jurisprudence, où il s'agit de développer ou de défendre les vérités de la conscience et de la révélation, d'interpréter et d'appliquer les lois positives, la déduction joue le principal rôle. Mais on ne doit pas oublier qu'au-dessus d'elle est la raison, qui lui fournit ses principes nécessaires, et que, dans la sphère des choses réelles, les plus savantes déductions ne sont qu'hypothétiques, si l'observation des faits ne vient les confirmer et les justifier. L'induction est tout l'opposé de la déduction. C'est le procédé qui conduit à l'universel, a dit Aristote ; c'est le procédé même de la raison. Elle suppose des idées *à priori* ; la notion de loi, le principe de la stabilité des lois de la nature, base identique, majeure commune de toute induction dans la sphère expérimentale ; mais cette base, c'est la raison qui la donne. C'est aussi la raison qui clôt le cercle des expériences, et déclare celles-ci suffisantes pour constater la loi.

En spiritualisme, nous constatons des effets, et le but de nos investigations est de trouver la cause ou les causes. Par conséquent, l'étude du spiritualisme ne peut-être faite que par le raisonnement inductif et par aucun autre. Il en est de même de la science qui a pour objet de découvrir les causes des phénomènes divers qu'elle observe dans la nature.

La preuve scientifique est nécessairement sujette à erreur, ou plus ou

moins parfaite, parce qu'elle est basée sur l'évidence des sens, et qu'on ne peut se fier aux sens que dans une certaine mesure. Il en résulte qu'une vérité, démontrée scientifiquement, ne passe dans le domaine public que lentement ou n'y est jamais admise ; car l'évidence reconnue par l'un ne l'est pas toujours par l'autre. Il a fallu plus de deux siècles avant que la théorie de Copernic, sur l'univers, fut acceptée. Il en est de même du système de l'évolution, que certains préconisent, et que d'autres rejettent de nos jours.

Quelle conséquence peut-on tirer de ce qui précède, en faveur du spiritisme ? Il est bien vrai que les phénomènes spirites n'ont pas été démontrés comme une proposition mathématique, mais, néanmoins, ils l'ont été dans le sens scientifique, attendu qu'aucune autre théorie n'a été jusqu'ici capable de les expliquer autrement.

Et nous pouvons affirmer, avec les deux grands savants anglais, William Crookes, et A. Russell Wallace, que le spiritisme est démontré scientifiquement, autant que la loi d'attraction de Newton.

Professeur, C. Moutonnier.

CONFERENCES DE M. LEON DENIS

à *Toulon*, à *Marseille* et à *Valence.*

La conférence de M. Léon Denis, sur le « spiritisme devant la science », a obtenu un gros succès. L'orateur, pendant plus d'une heure, a tenu l'auditoire sous le charme de sa parole et s'est fait longuement applaudir. M. Léon Denis a montré que, sortant de la spéculation pure, le spiritisme était entré dans une voie véritablement scientifique. Il a ensuite opposé ce qu'il appelle le changement incessant de la matière à l'immutabilité du principe immatériel qui, selon l'orateur, forme le moi conscient, et s'appuyant là-dessus, il a établi « l'immortalité de l'âme ».

Une deuxième conférence aura lieu, le 8 janvier prochain, au Grand-Hôtel.

Le Petit Provençal du 28 décembre 1903.

LE SPIRITISME DEVANT LA SCIENCE

Samedi soir la grande salle de l'Hôtel de la Poste était absolument comble pour la conférence de M. Léon Denis.

Avec une clarté d'autant plus admirable que le sujet était plus complexe, avec une grande force d'argumentation et une rare élévation de pensée, le conférencier a développé son thème, non sans avoir, tout d'abord, fait bonne justice des fourberies, des supercheries et des crédulités excessives qui ont pu faire méconnaître et suspecter le spiritisme.

Par un examen rapide mais très solidement documenté des recherches, des études auxquelles se livrèrent sur les forces psychiques des savants d'une in-

discutable autorité comme Crookes, comme Myers, comme les docteurs Charles Richet et Paul Gibier, comme le colonel de Rochas, M. Léon Denis a très nettement mis en lumière l'importance des constatations enregistrées par ces maîtres dont la supériorité et la probité intellectuelles sont au-dessus de tout soupçon d'erreur, d'illusion ou de fraude.

Nous voudrions pouvoir suivre le conférencier dans les développements si attachants, si suggestifs de sa démonstration éloquente. Mais l'espace nous est parcimonieusement ménagé aujourd'hui et nous devons nous borner à dire l'impression profonde qu'a produite sur son auditoire la parole tout à la fois précise, chaleureuse et persuasive du très remarquable orateur qu'est M. Léon Denis.

Sa conférence laissera certainement le plus durable souvenir dans l'esprit de tous ceux qui l'ont entendue.

(*Journal de Valence* du 1er décembre 1903.

IN ARTICULO MORTIS

Nous devons, en prenant part à la vie terrestre, rendre compte, selon notre Karma ou état d'âme,de la mission que nous avons acceptée lorsque nous arrivons à l'époque de notre désincarnation. Par mon âge avancé (86 ans), je viens avec sérénité et la gravité que revêt le moment solennel, soumettre à toutes les âmes, mes sœurs, illuminées par les vibrations que projettent le spiritisme, la théosophie et l'occultisme, le *compte rendu* de l'emploi de mes facultés dans ce long pèlerinage.

Il y a quelque 35 ans, j'entendis parler du spiritisme. Je m'informai. Voulant connaître cette nouvelle (pour moi) philosophie, je lus tous les ouvrages qui concernaient cette doctrine, et m'assimilais tout ce qui était d'accord avec ma raison, laquelle s'étonnait qu'une chose aussi simple que naturelle, si conforme avec la justice omnipotente qui doit gouverner les univers, eût tardé si longtemps à se faire connaître à l'humanité. Me méfiant de la facilité à m'identifier avec de pareilles théories qui me subjuguaient, voulant tempérer et atténuer mes impressions, je me mis à l'étude de tous les ouvrages qui combattaient cette saine et lumineuse doctrine. Bien m'en a pris, car tout ce que j'avais lu affermissait ma nouvelle croyance, me donnant des preuves indéniables de la réalité des phénomènes spiritiques, et légitimait mon enthousiasme ; Allan Kardec avait acquis un nouvel adepte.

J'étais bien préparé pour recevoir cette bienheureuse lumière et la regarder en face avec une constante fixité qui, depuis lors, ne cesse de me submerger de ses rayons qui m'ont servi de phare à la direction de toutes mes actions ainsi que de mes pensées.

J'avais recueilli précédemment tout ce qui m'était assimilable des écoles et sectes philosophiques de toutes les époques, depuis l'antiquité jusqu'en ces temps modernes, c'est-à-dire ce que recèle la conscience humaine : la croyance en une cause suprême. Avec le même soin, la même volonté, j'étudiai les religions positives, recueillant aussi le fruit qui les unit toutes : la croyance commune en une puissance absolue, créatrice des Mondes. Mais, il en est résulté que, ne pouvant asservir ma raison à l'absurde dogmatique, à la tyrannie des articles de foi, je devins indifférent à tout culte extérieur, et que, seule, ma conscience, guidée par la religion naturelle, par l'observation des exigences sociales, la morale innée chez l'individu, je n'avais pour Mentor que cette conscience. L'incertitude, le doute, le ballottage de mes pensées, tout a cessé depuis que le spiritisme m'a démontré d'où je viens, ce que je suis et où je vais, d'accord en ceci avec la théosophie et l'occultisme, qui émergent du spiritisme et leur sert de base.

Il y a beaucoup de réfractaires à la spiritualité ; l'intelligence la mieux cultivée est souvent insuffisante pour élever la pensée dans les hautes régions où s'assimilent les rayons spirituels qui partent de *l'Infini*. Les manifestations de la raison humaine sont assujetties à une variété de tendances, de conditions de développement polymorphiques et prismatiques, comme conséquence de l'exercice du libre arbitre dont le résultat à la longue est la réalisation fatale du progrès imposé. Ainsi, voyons-nous de hautes intelligences insensibles et muettes en présence des merveilles de la création, de l'harmonie qui préside à toutes ces manifestations, manifestations variables à l'infini : un ciel décoré de nuages, la nuit étoilée, le cours des astres, météores, crépuscules, le soleil répandant la vie et l'allégresse, les prés émaillés de fleurs, les cours argentés des ruisseaux qui encadrent le paysage, les bocages ombreux où les petits oiseaux donnent leurs joyeux concerts, dominant le chant du rossignol.

Si cette insensibilité se manifeste au sujet de la nature, que sera-ce vis-à-vis de ce que l'homme peut faire pour concourir aux chefs-d'œuvre de cette nature manifestés ? La musique pour d'aucun est un bruit pas trop désagréable ; la peinture, la sculpture, les beaux-arts, n'ont d'autre utilité que procurer des moyens d'existence à l'artiste, et satisfaire les caprices du luxe ; les monuments anciens n'ont d'autre valeur que la vétusté; ne sachant pas voir à travers ces objets, l'âme à la recherche de l'idéal.

Non, n'est pas spiritualiste, quiconque n'est pas saturé de rayons spirituels, Van-der-Neillen en donne la raison (1), je recommande ses deux volumes spécialement à ceux qui, parmi les lecteurs, ont étudié la physiologie et l'histologie.

Vis-à-vis des matérialistes, vous ne pourrez jamais les convaincre par le

(1) Dans les Temples de l'Hymalaya et dans le Sanctuaire.

raisonnement ni par les preuves des plus grands phénomènes spiritiques ; la matière se régit par elle-même, l'univers se gouverne fortuitement ; ce que nous appelons loi, n'est que la conséquence du *Per se* de la matière, cet état est l'esprit qui surgit d'elle-même, le concert de l'univers est ainsi parce qu'il ne peut être autrement (et voilà pourquoi votre fille est muette), quant à l'intelligence qui dirige, puissance absolue, c'est un leurre ; la machine est son propre mécanicien, elle marche toute seule ; l'affinité, les combinaisons, l'ordonnance, l'esthétique, surgissant de la matière, qui est elle-même sa propre créatrice, elle infante l'esprit (1). Laissons-les dire et faire ; un jour viendra où ils recevront *le coup de grâce*, leurs nucléoles cellulaires s'assimileront par interférence la lumière rédemptrice des rayons spirituels, un point brillant vivifiera leurs cellules cérébrales.

J'ai été, comme tout le monde, désireux de voir les phénomènes en question, plutôt à titre de moyens de propagande et pouvoir assurer la réalité de la communion des âmes disparues ; je n'avais nul besoin de ces preuves pour réconforter ma conviction, car je me croyais mieux garanti par ma raison de cette vérité que par mes yeux. Je ne sais s'il y avait mérite à agir de la sorte ; mais ce qui est certain, c'est que, depuis lors, il semblait que les phénomènes venaient à moi sans que j'eusse besoin de courir après eux.

L'approche du moment suprême, mon désir d'être utile, sont des conditions qui peuvent donner une certaine valeur à cette posthume déclaration.

On a tant déblatéré, délayé, controversé sur la cause et l'authenticité des phénomènes, que bon nombre d'adeptes se sont laissés entraîner au découragement. De bonne foi, sans doute, on en diminuait la valeur, on en troublait la source par une intervention qui vous surprend d'abord, comme la subconscience, l'auto-suggestion, ce qui peut être possible, mais, malgré ça, laisse toujours en évidence un phénomène psychologique. Mais, il y a des phénomènes dont on ne peut douter de leur provenance ou origine, ce qui n'empêchera pas d'être traînés à la barre de cette justice qui prétend savoir tout, analyser et juger en dernier ressort.

Ceux qui combattent le spiritisme, n'ont pas réussi, en attaquant la partie doctrinale, et ont dirigé leurs coups sans plus de succès sur la phénoménalité qui est le côté le plus faible, en apparence, mais qui est aussi invulnérable que la doctrine. Que faire contre les décrets providentiels ?

J'ai vu et étudié des *centaines* de phénomènes, les contrôles scrupuleusement vérifiés ; une quantité semblable doit écarter toute suspicion d'incapacité envers les observateurs qui ont pris toutes les précautions d'usage conseillées en pareilles circonstances ; de même pour les médiums qui, malgré la fréquence de leur intervention, sont soumis avec rigueur aux exigences possibles et quelquefois blessantes, à chaque séance.

(1) **L'esprit initie son évolution dans la matière, mais non créé par elle.**

Rien n'est plus monotone et fatigant pour le lecteur,que la description d'une longue série de phénomènes ; ce qui intéresse est la cause qui les produit, l'intérêt de la variété n'est que secondaire ; je ne m'occuperai donc que de quelques-uns dans chaque espèce différente de manifestations, telles que matérialisation, apports et transports d'objets lourds ou légers, écriture avec variations de condition ; passage d'objets et animaux à travers les murs, photographie, transport du corps astral matérialisé (bicorporéité), incarnation, etc., etc., et d'autres, que je m'épargne de désigner, mais qui procèdent de la même cause. Je choisirai dans le nombre, au hasard, la description de ceux qui paraissent présenter plus d'intérêt, quoique tous soient frappés au même coin.

En 1874, j'envoyai à M. Leymarie les portraits-cartes de ma femme et le mien ; mis en face de l'objectif, le médium Buguet, après une crise laborieuse, obtint, sur l'une de ses cartes, le portrait de ma mère, qui fut.avec admiration et recueillement, reconnue par mes frère et sœur ainsi que par moi ; ce portrait contient des particularités qui prouvent l'identité et la présence de l'esprit exhibé. Même année, le médium Firman en transe : Une tête d'esprit matérialisé dirigea son regard sur moi, et dit en espagnol : Je suis Diego Loïnaz, employé à l'Ambassade, mort il y a tant de mois ; les informations prises étaient exactes (1). M. Leymarie était à cette séance, sa mère se matérialisa.

Le lendemain, je fus chez le médium Buguet. Une réputation (non méritée) comme photographe, m'avait précédé; il m'offrit d'opérer moi-même ; je refusai; mais j'assistai à toutes les opérations, je me chargeai de la mise au point sur 12 clichés, onze esprits ; à ma pose, j'obtins le portrait de mon père reconnu par toute la famille. Ma plume ne laissera pas échapper l'occasion de dire à ce malheureux médium, que par ses mensonges, sa vénalité il a été l'instrument pour faire d'un apôtre, M. Leymarie, un martyr.

Abordons la matérialisation. L'esprit de Marietta s'est partiellement matérialisé dès les commencements pour arriver en peu de séances à le faire complètement ; ces séances ont duré près de 2 ans. Cet esprit parlait, écrivait, s'asseyait entre nous (en pleine lumière). Dans une de ces séances, voulant démontrer le pouvoir acquis de fluidifier la matière, il but un verre d'eau ; tout aussitôt, le médium rendit par la bouche la même quantité d'eau claire. Dans une autre séance, après avoir apposé les scellés à toutes les issues, nous nous aperçûmes que le chat était resté parmi nous, ce qui était fâcheux, pouvant nuire aux manifestations ; exposant nos craintes, à ce sujet, l'esprit

(1) A mon retour à Madrid, sur la pancarte de mon bureau, j'avais dessiné à la plume le portrait de cet esprit. Vint un artiste dramatique me visiter, fixant son regard avec acharnement sur ce dessin, crut reconnaître l'original. Je lui expliquai le cas, transporté, il exclama : « Diégo Loïna ! mon ami et compatriote. (Iles Canaries.)

nous dit : « l'animal est à la cuisine », où nous le trouvâmes encore anesthésié par suite de la fluidification.

Les apports étaient nombreux, avaient lieu trois ou quatre fois le jour, à toute lumière, et le soir à la lumière artificielle ; cette pluie de fleurs se particularisait par le mariage et la combinaison de leurs couleurs; en tombant, l'œillet blanc et l'œillet rouge se croisaient par leurs tiges, de même la rose thé avec celle d'Alexandrie (rouge) ; elles formaient aussi des chiffres, le symbole, le langage. Une après-midi, le soleil s'approchait de l'horizon, ses rayons pénétraient à travers les fentes des volets, éclairaient d'une lumière crépusculaire, nous voyions croiser les esprits assez nombreux à travers ses rayons, pour passer à la partie plus sombre ; les esprits, d'une part, les apports, de l'autre, traversant de l'ombre à la lumière, et *vice-versa*,formaient des images kaléidoscopiques. Le médium en transe dit que nous allions recevoir un ananas qu'on apporte d'Amérique; interruption!...avec angoisse!... l'apport est tombé en mer !... mais, en remplacement, vous recevrez le même en conserve dans son sirop. La séance levée, on ouvrit les volets ; nous vîmes le plancher rempli de fleurs, et sur la table, au centre, un grand bol (qui avant la séance était à la cuisine), contenant un ananas confit, baignant dans un sirop bien liquide. Le médium se mit à boire à même le vase, nous en fîmes autant, tout surpris de voir que ce liquide n'avait rien perdu en quantité ni qualité ; ce phénomène avait lieu en plein jour. Dans bien des séances, nos chapeaux accrochés dans le vestibule, venaient recouvrir nos chefs respectifs, tous en même temps et sans lumière.

L'écriture directe s'obtenait de différentes manières. Nous placions dans un livre une feuille double de papier à lettre, on scellait la couverture, le médium mettait une main dessus ; toutes les mains du même côté se plaçaient successivement, ainsi des autres mains, du côté opposé ; on enfilait entre tous ces doigts un porte-crayon dont chaque extrémité avait un crayon de différentes couleurs, noire et rouge ; 10 à 12 minutes après, j'insufflai le médium qui se réveillait graduellement ; on ouvrait le livre, le papier contenait une communication écrite à deux teintes ; quelquefois, nous mettions entre les deux feuilles un morceau de mine de plomb cassé à angle droit, et ce bout de crayon, avait ses deux pointes usées en cône complet; et par la pression de toutes ces mains cette mine de plomb s'incrustait dans le papier (1).

Nous eûmes une écriture directe en français, moi seul parlait cette langue, elle était signée Daricot ; le médium dit : « C'est un docteur de Bayonne qui m'a soignée ; elle fut chercher une ordonnance médicale signée de la même manière identiquement pareille.

Je m'excuse de faire mention d'apports de fruits, de bonbons, ils étaient presque journaliers, de même que la pluie d'une rosée arômale. Les ap-

(1) Cette mine de plomb, incrustée de la sorte, a-t-elle pu servir à écrire et user ses deux pointes !

ports nous étaient faits n'importe où, en plein jour, à la promenade, dans un fiacre en marche, etc., etc.

En pleine séance de matérialisation, se présenta le corps astral de Mme Ana, épouse de José Maria Fernandez, de Barcelone, propriétaire du journal *Estudios psicologicos*. Cet esprit incarné fut reconnu par tous les assistants qui, avec spontanéité, manifestaient leur admiration, s'écriant: *Ana*.

Le phénomène de clairvoyance est très fréquent, il convainc peu, parce qu'il est difficile de le constater ; j'ai eu de nombreuses preuves, je vais en citer une. Dans les derniers jours du mois de mai dernier, se trouvait, à Nice, Mme A. B., médium-voyante, avec Mme la comtesse C. de R.; le médium dit à la comtesse : « Je vois derrière vous, quelqu'un... un musicien qui vous écrit en ce moment. » La comtesse, le 1er juin, arrive à Madrid, une carte postale l'attendait à son hôtel, elle venait de Londres, contenant les brefs détails d'une séance musicale devant la famille royale.

L'objet que je me propose, en publiant ces lignes, est de tranquilliser l'esprit de mes chers frères en spiritisme, ceux qui n'ont pas eu l'occasion d'assister aux séances des médiums dont les conditions fluidiques et mimiques sont indispensables à la production des phénomènes que je cite plus haut. J'ignore si j'ai pu vaincre leurs doutes, si doutes il y a; mais je puis leur assurer que j'ai toujours été muni de tout ce qui est nécessaire pour ne pas être mystifié ; je serai bien dédommagé et très heureux, si j'ai pu mériter leur confiance. William Crookes, en parlant de ces phénomènes écrit: je ne dis pas que cela peut être, je dis que *cela est.*

Voici l'affirmation d'un homme de science, et d'autres actuellement poursuivent le même objet. Allan Kardec disait : Le spiritisme sera scientifique ou il ne sera pas. Rien d'étonnant en cela, cette haute intelligence pouvait hasarder cette prophétie, et même l'assurer, car il a (le spiritisme) toujours été science d'observation, et aujourd'hui, science expérimentale. Il disait aussi : Il ne sera jamais débordé, parce qu'il s'alliera à toutes les théories rationnelles, à tous les progrès ainsi qu'à toutes vérités démontrées. A cet esprit élevé, quarante millions d'âmes doivent la paix intérieure, et les forces morales si nécessaires pour lutter en cette vie terrestre semée d'écueils, où les déceptions, les misères et la douleur forment la plus grande part. Ne nous décourageons pas cependant, l'intelligence a les forces suffisantes pour contrebalancer toutes les tribulations et augmenter la part du bonheur par l'accomplissement du devoir, progresser par la science, par l'amour, nous pouvons, ici-bas, anticiper sur le repos et les jouissances dévakaniques.

En ce moment, je reçois la visite d'un ami qui m'apporte une coupure du journal le *Français*, publié fin avril dernier, qui contient une « intéressante nomenclature », d'une soixantaine de professeurs, académiciens, *presque*

tous professionnels du laboratoire, en sus des littérateurs, V. Hugo, A. Vacquerie, V. Sardou, etc., etc., qui viennent à mon aide pour terminer ces pages.

L'ami en question est M. Léon Alvarez, qui joint ses bons souvenirs aux miens, pour notre bonne et vaillante sœur, Mme Leymarie et sa chère famille.

Madrid, 24 octobre 1903. E. Couillaut.

Chronique et propos philosophiques

L'année 1903 pour les spirites

Poursuivant la revue rétrospective, commencée le mois dernier, je signale encore les feuilles suivantes qui se sont occupées de nos doctrines :

L'Aurore (Paris), du 25 septembre : — J'y relève, dans un article très bien fait de René Fleury sur *Les sciences psychiques*, ces lignes, à l'adresse d'Emile Gautier : « Que je soulève avec mes mains ce vase du Japon, ou qu'un fakir le meuve en projetant sur lui des ondes d'énergie invisible, c'est pour le vrai savant même chose. Le vrai savant ne chicane pas une « cause » sur ses droits à être une cause, parce qu'il ne connaît pas d'emblée toutes les forces, toutes les causes. Il cherche seulement à établir si cette cause est un « fait » ou si elle n'est qu'une illusion. — A la vérité les sciences pour qui je plaide sont déjà puissantes. » Et plus loin : « Les faits, si nombreux, si minutieusement étudiés, semblent sûrs. Mais les théories le sont moins... Ceux qui affirment prématurément sont des nerveux, et ceux qui nient sont des fous. »

Le Soir (Bruxelles), du 19 octobre — range le spiritisme au nombre des traditions superstitieuses qui remontent aux premiers âges de l'humanité et qui se sont fort peu modifiés en se renouvelant.

Dans *Le Soir* (Paris), du 30 octobre, M. Albert Jounet publie, au sujet d'expériences de dédoublement humain qu'il a signalées le 18 octobre, une lettre de M. de Rochas. Cette lettre, selon lui, « est décisive pour l'avenir du psychisme ; car elle annonce un capital progrès : l'atténuation et la facile disparition des douleurs ressenties par le sujet, lorsque le magnétiseur touche ou influence le lien fluidique. »

Le Voltaire (Paris) du 31 octobre — rend compte, dans les termes les plus flatteurs, du livre *Les Mondes grandissants*, de Marius George. Signalons seulement ce début de la causerie de M. Etienne Bellot : « Si l'on compare avec Huxley, le savant anglais, les phases du développement harmonique par lesquelles l'humanité s'achemine de plus en plus vers la vérité, aux mues périodiques d'une chenille qui dévore et grandit, le phénomène médianimique marquerait pour l'humanité, une de ces mues, la plus importante

peut-être de toutes celles qu'elle a opérées ; l'expression symphonique et universelle de cette loi se substituerait à la *vieille chanson chrétienne*, ainsi qu'à l'ancienne guitare monocorde du miracle.

« C'est probablement en s'inspirant de cette pensée, que Marius George conçut le projet de donner un commencement de forme et de vie nouvelle à une nouvelle théorie explicative de la formation des mondes. »

L'auteur de ces lignes signale en post-scriptum une *Etude nouvelle sur l'hérédité*, par Paul Flambart, étude basée sur les influences célestes correspondant aux dates des naissances. Cette étude, dit-il, « offre la garantie de reposer sur les faits scientifiques les plus précis. »

La *Revue Forézienne* (Saint-Etienne), de novembre — consacre plusieurs pages à une étude sur *Les phénomènes psychiques*. L'auteur, M. Alphonse Germain, après avoir dit que « l'étude des phénomènes d'ordre psychique est maintenant admise dans les milieux scientifiques et, qu'ailleurs, nul esprit sérieux ne s'en désintéresse », prétend que « les pratiques spirites sont condamnées par leurs résultats mêmes, tous piteux ou vains », ce qui ne l'empêche pas de dire, deux pages plus haut, qu' « on ne s'explique guère les phénomènes comme celui de Katie King, n'en déplaise aux intéressés, sans l'intervention d'une force surnaturelle. » Et c'est après avoir parlé de « force surnaturelle », qu'il ne craint pas de dire que c'est « aux seuls savants préparés par une culture spéciale qu'il appartient d'oser les pratiques indispensables pour s'élever du phénomène à la cause. » — En vérité, tout cela n'est guère logique.

Dans *Le Petit Temps* (Paris) du 5 novembre, on peut lire trois longues colonnes sur « les tablettes d'exécration », qui contenaient des formules magiques et d'envoûtement, monument des superstitions d'Asie qui s'étaient donné rendez-vous à Rome, et, malgré les protestations des Pères de l'Eglise, avaient persisté pour s'épanouir au moyen-âge en luxuriante floraison, malgré la sévérité des châtiments infligés aux sorciers.

Dans le *Rappel Niçois* (Nice), des 9, 16 et 23 novembre, le Dr Arnaud se livre à une longue et consciencieuse *étude sur le côté occulte des phénomènes hypnotiques et magnétiques*. Je note ce passage dans le dernier numéro : « Il est enfin des états plus profonds de sommeil magnétique, des états supérieurs de conscience dans lesquels le sujet prend contact avec un monde plus élevé, appelé par les occultistes orientaux, le *Dévachan*, appelé par nous *le plan ou monde mental*, et où l'on a pu constater la présence et l'intervention d'êtres humains ou surhumains. »

Le Soir (Paris), du 26 novembre — contient sur *L'hypnotisme sain*, un article dans lequel M. Albert Jounet signale une méthode d'auto-suggestion, du Dr Coste de Lagrave, qui consiste à se répéter à soi-même, pendant vingt minutes, lorsqu'on se trouve dans un état de somnolence (par exemple, le

soir, étant couché avant de s'endormir, ou le matin, étant couché, avant de se lever), *l'idée* que l'on veut faire pénétrer à fond, régner dans son cerveau. Les résultats de cet exercice seraient surprenants. Par l'auto-suggestion, le Dr Félix Regnault aurait guéri un hypocondriaque, en lui conseillant d'écrire chaque soir sur le mur, avec de la poudre phosphorée, ces mots : « Je suis gai », et de les contempler un moment avant de s'endormir. M. Albert Jounet a connu, lui-même, une personne qui, luttant pour se débarrasser d'un vice, prononçait, le soir, avant de s'endormir, quelques phrases courtes opposées à ce vice, et qui parvint, à la suite de circonstances favorables, à s'en affranchir pour jamais.

Le Journal (Paris), du 8 décembre — rapporte, par la plume de Jacques Dhur, la séance dramatique dans laquelle Gabrielle Bompard, plongée en état d'hypnose par le professeur Liégeois, retraça la scène de son crime.

Dans le numéro du 11 décembre, ce même écrivain raconte l'entretien intéressant qu'il a eu avec M. Liégeois, sur les suggestions d'actes criminels, avec exemples à l'appui. — Il donne cette conclusion de M. Liégeois : — « Oui, il est bien établi que l'on peut suggérer à des personnes faibles d'esprit — et sans avoir besoin de les plonger en état d'hypnose — des actes, qu'ils se refuseraient de toutes leurs forces à accomplir, s'ils étaient en pleine possession de leur volonté... »

Dans *Le Voltaire* (Paris), du 16 décembre, — on trouve, sous ce titre : *Spiritisme et Hypnotisme*, un article dans lequel, d'une plume impartiale, M. Georges de Dubor s'applique à montrer quel cas la science fait de ces questions. Il donne d'abord de la doctrine fondée par Allan Kardec, une idée très élémentaire et fort imparfaite ; mais, il s'étend davantage sur les expériences de W. Crookes avec Home, et de M. de Rochas avec Eusapia Paladino. Puis, il cite l'ouvrage du Dr Grasset : « *Le spiritisme devant la science*, dont il trouve les conclusion inattaquables, mais dont quelques-unes, cependant, lui paraissent porter l'empreinte d'un trop grand scepticisme. — C'est dire, ce semble, qu'il ne partage pas toutes les convictions du porte-parole de la science.

Il poursuit son étude dans le numéro du 19 décembre, donne des exemples, — dont quelques-uns personnels, — de guérison obtenue par la suggestion hypnotique, et termine en disant qu'il n'a fait « qu'effleurer les grosses questions de spiritisme et d'hypnotisme ».

Une causerie, dans *La République Française*, du 19 décembre, à propos de *La Sorcière*, de Victorien Sardou, fournit d'intéressants détails sur les débuts en spiritisme du célèbre dramaturge.

La Revue du Midi (Nîmes), — dans ses numéros de novembre et décembre, se livre à une longue étude du *spiritisme devant la science*, qui est plutôt un compte rendu apologétique de l'ouvrage du Dr Grasset. Nous y relevons

des phrases comme celle-ci : « Les prétentions scientifiques du spiritisme sont donc ridicules. » — Pour vous, MM. Crookes, Wallace, de Rochas, Flammarion, Delanne et *tutti quanti !* — Et ailleurs : « Du reste, au IVe congrès international de psychologie, tenu à Paris en 1900, liberté entière a été laissée aux spirites d'expliquer leur doctrine et d'apporter les preuves. « Eh bien, la conclusion unanime, a été, que rien de scientifique n'était encore établi dans tout ce domaine de l'extériorisation, en dehors des agents connus. » — Dans les explications des spirites, Vaschide n'a pu trouver que des mots, des mots et seulement des mots. »

Eh bien ! et nous, spirites, qu'est-ce que nous trouvons dans les explications et les démonstrations des docteurs pour repousser le spiritisme ? — des mots, des mots et seulement des mots. Aussi, m'est avis que, même après les grands coups d'estoc et de taille que nous venons de recevoir de la docte et officielle « dame science », nous ne nous en portons pas plus mal. Je ne puis, d'ailleurs, m'empêcher de rêver, quand je lis, toujours dans ce même article de la *Revue du Midi* des propos de cette force : « Un certain nombre de phénomènes *merveilleux* peuvent et doivent s'expliquer par le préternaturel, c'est-à-dire par l'intervention divine, angélique ou diabolique. » Alors, alors si la science n'explique pas tout, quel fonds pouvez-vous faire sur la valeur de ses jugements en cette matière, si délicate, si subtile et si troublante qu'est le spiritisme ?

En terminant cette revue des appréciations de la presse sur le spiritisme, nous émettrons un regret, c'est qu'elle ait cru devoir écarter de son examen, d'une façon presque générale, ce qui en fait, à notre sens, le principal attrait, la principale force et la seule raison d'être, j'entends sa doctrine philosophique et morale.

Un dernier mot sur les principaux événements de l'année.

Toujours des tueries, hélas ! toujours des catastrophes. Nous avons les massacres de Macédoine pour faire suite à ceux d'Arménie. Nous avons la catastrophe du Métropolitain, à Paris, puis, celle plus récente encore de Chicago. — Qu'en faut-il penser ? Devons-nous accuser Dieu ou le hasard ? — Nous l'avons dit bien souvent, le mal est l'œuvre exclusive de l'homme, le résultat fatal de son ignorance ; mais, c'est aussi, en même temps, l'échelon qui l'élève insensiblement et, sans qu'il s'en doute, vers les sommets du bien. Il ne voit pas du premier coup l'utilité de la souffrance, encore moins sa nécessité ; mais, tôt ou tard, l'une et l'autre lui apparaissent comme d'évidentes et bienfaisantes clartés. — Pouvons-nous, un seul instant, imaginer une société qui, sans avoir rien fait ni souffert pour cela, serait, comme par enchantement, en possession de tous les progrès, de toutes les félicités ? — Mais, où il n'y a pas eu effort, il n'y aurait pas progrès ; où il n'y aurait pas eu souffrance, il ne saurait y avoir félicité. Une telle société n'aurait que la valeur

d'un jouet mécanique. Combien plus haute est notre destinée ? Seulement, par la force des apparences et du préjugé, nous la voyons toute entière confinée dans une seule vie terrestre. C'est là qu'est notre erreur, notre illusion. Nous devrions nous habituer à ne considérer cette vie que comme un épisode de la grande, et nous considérer nous-mêmes, comme des explorateurs envoyés en mission. La mort, dans ces conditions, ne serait plus une catastrophe, mais un simple rappel.

Puisque nous parlons d'explorateurs, saluons le retour de Nordenskjold et de ses hardis compagnons, et saluons aussi le départ de l'expédition Charcot. De tels hommes sont l'honneur de l'humanité et de la science. — La chair esclave de l'esprit ; — lutter et souffrir pour conquérir et savoir — voilà leurs devises. — Glorifier leur patrie en enrichissant l'humanité de leurs découvertes, voilà leur idéal. Ce sont là de nobles exemples auxquels les spirites ne sauraient rester indifférents.

Parlons de la loi sur les congrégations. Ce n'est pas à nous, bien qu'elles ne nous aient jamais épargnées, de nous réjouir de leur expulsion. Paix et pardon aux hommes qui sont tous nos frères ; mais qui peut nous empêcher de penser que ceux-là sont les propres victimes de leurs théories étroites et intolérantes. On récolte généralement ce qu'on a semé. Voici,d'ailleurs,pour recourir à une autorité peu suspecte, ce que disait, à ce sujet (d'après le *Petit Bleu*, de Bruxelles, du 10 juillet), quelques jours avant sa mort, qui fut celle d'un sage, l'ex-abbé Renard, professeur à la Faculté des sciences de Gand, membre de l'Académie royale de Belgique, etc. : « La procédure n'est pas sans brutalité. Mais il fallait bien s'y résoudre. Briser les chaînes de l'éducation ultramontaine, est, pour la France, une œuvre de régénération dont les féconds résultats ouvriront les yeux un jour à tous les pays qui subissent l'influence rétrograde des moines... » — Puisse, M. Combes, se souvenir, pour l'accomplissement de cette œuvre de régénération, de la lettre ouverte que lui adressait M. Léon Denis, le 5 février 1903 !

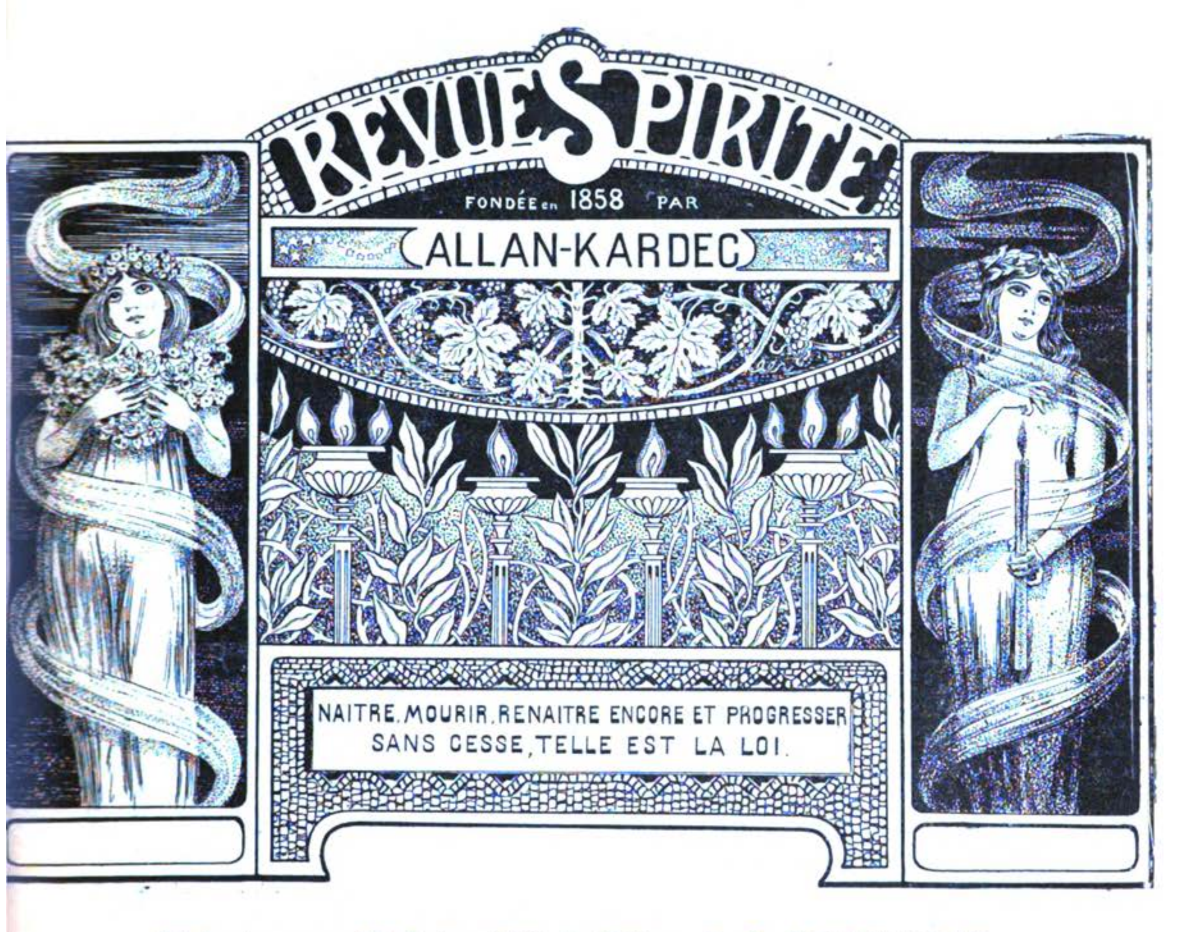
Et pour finir, ne nous reste-t-il pas à applaudir aux conventions passées, en cette année 1903, avec l'Angleterre et l'Italie, pour régler tous les différends qui pourraient survenir entre la France et l'une ou l'autre de ces deux nations. — Ce n'était donc pas une utopie ce que les spirites prêchaient jadis avec les Hogson Pratt, les Godin, les Frédéric Passy.

Paix donc entre les peuples, paix entre les concitoyens d'un même pays, paix à tous les hommes de bonne volonté !

ALGOL.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame — Téléphone.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47e ANNÉE. N° 3. 1er MARS 1904.

LES DIEUX DES PHILOSOPHES ET LE DIEU DES SPIRITUALISTES

II

LE DIEU DES SPIRITUALISTES

Nous venons de voir combien sont vagues, parfois contradictoires et de tous points insuffisantes les idées que se sont faites les philosophes, de la Divinité. Dans cet apparent concert qui aurait dû ne nous offrir qu'harmonie et concordances, que de fausses notes ont détonné, ici, chez les théologiens philosophes, là-bas. chez les philosophes théologiens et, en dehors même

de ces deux groupes, tantôt chez un Blaise Pascal, le croyant intermittent et inconsciemment sceptique, tantôt chez un Spinoza, l'imperturbable logicien, mais hanté parfois par un mysticisme de nature toute spéciale.

Une chose à remarquer, cependant, c'est que du milieu de ces discordances, une communauté de vue se manifeste et persiste, en dépit des opinions adverses et des systèmes antithétiques, communauté que trahit le désir, disons plutôt le besoin qu'ont éprouvé tous ces penseurs de trouver ou d'imaginer une Déité quelconque..... pour servir soit de faîte ou de couronnement, soit même de base fondamentale, ici, à la morale des uns, là-bas, à la philosophie des autres.

Si la religion, pourrions-nous dire avec E. Vacherot, n'est qu'une illusion de l'imagination, une erreur naïve de l'esprit humain, si longtemps demeuré dans l'enfance, comment se fait-il qu'elle persiste, à l'âge de la raison virile, chez tant d'hommes, aussi distingués par l'intelligence que par la science ? Le sentiment religieux ne serait-il pas un besoin de l'âme, alors même que le symbole ne satisfait plus la raison ? La foi n'aurait-elle pas ses droits sur la nature humaine, aussi bien que la science elle-même, bien que s'adressant à un autre côté de cette nature ? En un mot, si les religions passent, la religion en soi ne serait-elle pas éternelle comme objet, soit de l'imagination, soit de la raison, soit encore et surtout du sentiment (1) ?

Tels sont les problèmes qui, dès le début du XVIIe siècle, paraissent avoir occupé les esprits sérieux et semblent les occuper encore, si bien que la question religieuse, autrefois posée, l'est encore aujourd'hui dans sa solennelle gravité.

Parmi les questions qui ont donné lieu aux discussions les plus passionnées, figure en première ligne, celle de la place que la Déité, quelle qu'elle soit, est censée occuper dans l'univers. En d'autres termes, Dieu est-il « immanent », c'est-à-dire présent dans la création tout entière, qu'il pénètre et dont il est la substance, ou bien, au contraire, est-il « personnel », et par suite se trouve-t-il, en sa qualité de créateur ou de simple organisateur, en dehors de l'univers qu'il se contente de diriger... de loin, si l'on peut s'exprimer ainsi ? Question passionnante, nous l'avons dit, et à tel point que, pour certains philosophes, il n'y a d'autre Dieu possible, que le Dieu personnel et qu'ils n'hésitent pas à qualifier « d'athées » tous ceux qui, à l'occasion, s'aviseraient de demander si la personnalité telle que l'entend la psychologie, n'est pas contradictoire à la notion d'infini.

Ayant débuté de la sorte, c'est tout juste si la discussion a toujours été courtoise. C'est avec une certaine violence que les contradicteurs attaqués de la sorte, c'est-à-dire qualifiés d'athées, ont répondu à une aussi intransi-

(1) *La Religion*, ouvrage déjà cité.

geante accusation. Oui, s'écrient-ils, nous protestons contre l'hypothèse de ce Dieu personnel qu'ont imaginé les anciennes théodicées ! C'est dans les ténèbres du passé qu'il faut laisser ce dieu vraiment étrange qui, par hasard ou par caprice, sort, un jour, de son immuable impassibilité, crée *de rien*, fait sortir du néant les mondes et leurs habitants, puis qui, avec une naïve satisfaction d'auteur, se complaît dans l'ouvrage de ses mains, déclarant que « cela était bon » suivant les dires de la Genèse judaïque.

Oui, nous repoussons l'idée d'un Dieu personnel, extra-cosmique, antropomorphe, qui n'est que l'ombre gigantesque de l'homme, sans même posséder ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est-à-dire la justice et la pitié. S'il est absolu, infini, autrement dit sans limites, comment peut-il avoir une forme quelconque et être le créateur de quoi que ce soit ? L'idée de forme correspond à quelque chose qui a eu un commencement et aura une fin. D'autre part, pour créer, il faut qu'un être pense, fasse un plan, conçoive un projet ; or,comment l'Absolu pourrait-il penser, c'est-à-dire avoir la moindre relation avec ce qui est limité, fini et conditionné ?

Or, le Dieu personnel des théologiens est un être déterminé, qui a conscience de lui-même et dit, *Moi*. Parler de la sorte, n'est-ce point attester une existence spéciale qui se distingue de ce qui n'est pas elle et se concentre en sa personnalité isolée ? C'est encore, chose plus grave, un Dieu doué d'attributs humains qui aime ou qui hait, qui pardonne ou se venge, bénit, alors qu'il est de bonne humeur, ou maudit dans les accès de sa colère... une Déité enfin, fort inférieure à l'idéal qu'on se fait d'un homme de bonté même ordinaire.

Depuis trois siècles, la science a détruit pour jamais la prétendue distinction existant entre Dieu et la Nature vivante. Dieu, c'est l'Univers rattaché à son principe éternel. L'Univers, c'est le Dieu immanent dans son œuvre où se manifeste sa Vie divine, inséparable de sa toute-puissance et de son inépuisable amour.

« La splendeur qui, du soleil illumine le monde, dit le Dieu que représentait Krishna, sache-le, c'est ma splendeur. Pénétrant la terre et les êtres, je soutiens les vivants par ma puissance et fais croître les herbes des champs. Je suis la chaleur qui fait respirer les êtres et palpiter les cœurs ; de moi procèdent la pensée, la connaissance et la raison. » (Bhagavad-Gita.)

Est-il besoin d'ajouter que vouloir déterminer l'idée de Dieu, c'est la détruire, car c'est individualiser l'impersonnel universel, c'est l'enfermer dans un système, c'est lui imposer la forme de notre intelligence imparfaite, en un mot, le rapetisser, le dégrader, car il n'est pas de symbole, il n'est pas de formule qui puissent représenter l'Absolu.

Dieu et l'Univers se complètent et se réalisent l'un par l'autre. Plus de Déité personnelle vivant en soi, distincte et isolée. A la place qu'usurpe ce

fantôme, cette idole créée par l'homme, pour être, ensuite, adorée par lui, il n'y a rien d'autre que le vrai Dieu, principe universel de tout être et de toute chose, le Dieu qui n'habite pas le ciel, mais que la terre et les cieux habitent, qui n'a d'autre demeure que l'immensité, d'autre durée que l'éternité, qui renferme l'espace et le temps, ne se distingue de rien, mais enveloppe tout, l'Océan qui contient toutes les gouttes, Celui en qui nous avons l'être, le mouvement et la vie, l'Etre des êtres, l'Unique.

C'est dans la conception d'un tel Dieu que se réconcilient le fini avec l'Infini, les sensations avec la raison, la science avec la religion, la Matière avec l'Esprit, car la Nature et Dieu ne sont que les deux faces d'une seule et même substance vivante. Il n'y a pas, d'un côté, une Déité solitaire, et de l'autre, un Kosmos isolé. Le Créateur s'incarne dans la création, si bien que l'on peut répéter avec Schelling, que l'Esprit ou Monade divine dort dans le minéral, rêve dans le végétal, se réveille dans l'animal et se reconnaît dans l'homme. C'est ainsi que l'évolution du divin se poursuit à travers des formes toujours nouvelles, pour arriver au but final qui est la libération de la conscience individuelle, ainsi que s'exprime Leibnitz.

Telle est la notion transcendante du Dieu Esprit-Matière, ou Substance une à laquelle nous a conduits la philosophie spiritualiste. — Soleil sublime dont nous sommes les rayons.

L'humanité n'en avait-elle pas, du reste, l'obscur pressentiment ? Ce n'est point par un effet du hasard que la langue vulgaire a conservé de la terminologie théologique, tous ces mots significatifs de *révélation*, *d'inspiration*, *d'enthousiasme*, *d'extase*, exprimant tous ce qu'il y a d'impersonnel dans les impulsions parfois mystérieuses qui viennent soutenir et augmenter nos forces naturelles.

En dépit de sa légèreté, de son insouciance, de son scepticisme plus ou moins cyniquement affiché, l'âme humaine bénéficie inconsciemment de certaines interventions attribuées à une assistance surnaturelle, c'est-à-dire divine. Chaque homme, qu'il le sache ou non, puise à des sources vives, permanentes ou passagères qui renouvellent, stimulent et parfois exaltent d'une étrange façon l'énergie de ses facultés normales. Il en est de la vie de l'âme comme de la vie du corps qui ne tire pas tout de sa propre substance, et ce n'est pas sans le rayonnement d'un foyer extérieur, que se conserve et persiste la flamme qui jaillit de notre propre foyer (E. Vacherot).

Lorsque certains psychologues, plus ou moins influencés par les déclamations des matérialistes, soutiennent que l'homme porte en lui le germe ou les éléments de tous les progrès moraux, religieux ou métaphysiques qui se succèdent au cours des âges, nous leur laissons, en ce qui concerne cette affirmation hasardée, leur part entière de responsabilités. Ignorent-ils donc les enseignements de l'histoire ou feignent-ils de les avoir oubliés ? Ne sa-

vons-nous pas que c'est invariablement en raison des éléments de civilisation qu'elles ont reçus des peuples qui les ont précédées, que les nations évoluent et progressent avec plus ou moins de rapidité ?

C'est l'histoire qui nous apprend notamment que le flambeau des révélations primitives a passé des hauts plateaux de l'Asie védique, tout d'abord dans la vallée de l'Indus et les montagnes de la Perse, puis aux nations riveraines de la Méditerranée, l'Egypte, la Syrie, la Judée, la Grèce, puis au monde gréco-romain, et enfin, aux populations de la Gaule, de l'Espagne, de la Germanie, de l'Angleterre, c'est-à-dire au monde moderne auquel nos ancêtres ont légué, en disparaissant de la scène terrestre, leurs religions, leurs philosophies, leurs lettres, leurs arts et leurs sciences, c'est-à-dire, les principes généraux de leur civilisation. Le présent est-il autre chose que le trait d'union transitoire qui rattache au passé l'avenir, son héritier naturel et obligatoire ?

Suivant les attestations des Gnostiques alexandrins, qui s'étaient plus ou moins inspirés de l'ésotérisme indou, nous savons que ce n'est point seulement par de simples communications plus ou moins accidentelles que se sont révélés les rapports de l'âme humaine avec le Foyer d'où elle émane, mais encore par une union intime, une sorte de pénétration réciproque ou de co-existence, constituant un idéal bien autrement supérieur et profond que « l'état de grâce » des croyants orthodoxes et qui n'est rien moins que cette sorte de possession qu'on appelle « extase » dont l'attribut merveilleux peut arriver jusqu'à la vision spirituelle.

Possession, extase, vision spirituelle, voilà, certes, des expressions étranges, capables non seulement de faire sourire les sceptiques, mais encore de provoquer chez les croyants, eux-mêmes, toutes sortes de questions de nature dubitative.....

Et cependant, s'il semble au premier abord que l'homme ne puisse s'élever à une aussi transcendante spiritualité, nous voyons, en y regardant de près, s'évanouir cette impossibilité, en raison des proportions humaines qu'on peut lui attribuer, sans sortir de la question, ni défigurer les choses. Certes « posséder Dieu », paraît n'être rien moins qu'une exagération non exempte d'une sorte d'outrecuidance injurieuse pour la Divinité. Et, toutefois, combien ce phénomène presque miraculeux acquiert une simplicité toute psychologique, si l'on se rend compte du fait que cette prise de possession n'a nullement la prétention d'avoir pour objet le véritable Dieu suprême qui, dans son intangible majesté, échappe à toute tentative humaine. mais bien tel Etre parfait, tel représentant de la Déité souveraine, tel homme divin, tel Krishna, tel Bouddha, tel Christ, servant de trait-d'union entre le ciel et la terre et dans lequel il nous est permis d'incarner l'idéal que rêve toute âme élevée qui, en dépit de son insuffisance, se plaît à s'en considérer

comme l'image imparfaite. Oui, quoi qu'on en dise, c'est cela que rêve l'âme, car le divin demeure, et à tout jamais demeurera l'objectif par excellence de la conscience humaine et de ses plus insatiables aspirations.

Mais voici que ces considérations générales nous ont amené au cœur de notre sujet. Notre but était de comparer aux Dieux des philosophes, le Dieu des spiritualistes. Or, les théogonies philosophiques nous sont connues. Adressons-nous ailleurs, pour rendre possible la comparaison projetée. Remontons vers le passé, lointain passé où, à l'origine des âges terrestres, jaillirent des lueurs divines sur notre monde à la surface duquel s'agitaient et trébuchaient, dans l'ombre, nos premiers ancêtres, tout engourdis encore, au sortir des limbes de l'animalité.

C'est ainsi que se manifesta tout d'abord ce Dieu que nous cherchions. C'était le Père qui, sur le berceau de ses enfants, projetait quelques rayons de sa lumière et réveillait en eux les germes qu'il y avait semés. Les Révélateurs ne nous ont-ils pas affirmé que nous sommes de race divine ?

Nous ne saurions dire en combien de pages, divers écrivains spiritualistes — ésotéristes, spirites, théosophes et occultistes —,dont nous donnons, ci-dessous, la nomenclature abrégée (1), ont répété, en confirmant leur attestation par de suggestives images, que nous sommes des étincelles du sublime Foyer, des rayons du Soleil suprême, des gouttes de l'universel Océan.

D'un bout à l'autre des Ecritures révélatrices, dans les pages des Bibles antiques, comme dans celles des Evangiles nouveaux, est annoncée la Bonne Nouvelle que nous confirment les touchants appels du ciel à la terre, les voix des amis invisibles, des Frères aînés qui, tout près de nous, dans les régions astrales, nous convient à la vie divine, au nom du Dieu intime et secret, du « Dieu intérieur dont les ailes battent au dedans de nous », suivant la poétique expression de Platon.

— « Ecoutez, disait Krishna à ses disciples, trois mille ans avant notre ère, écoutez le plus profond des secrets, le mystère souverain. Pour arriver à la perfection, il faut acquérir la « Science de l'Unité », ce qui veut dire qu'il

(1) *Les Vedas*. — *La Bhagavad-Gita*. — E. Bonnemère, *L'âme et ses manifestations*. — Jean Reynaud, *Ciel et Terre*. — Ed. Schuré, *Les Grands Initiés*. — Allan Kardec, *L'Evangile selon le spiritisme* ; Ouvrages divers. — Léon Denis, *Après la mort; Christianisme et spiritisme; Spiritisme et médiumnité*. — G. Delanne, *l'Evolution animique*. — H. P. Blawatsky, *La clef de la théosophie*. — A. Besant, *La sagesse antique* ; *Le christianisme ésotérique*. — C. W. Leadbeater, *Le Plan astral* ; *L'Evangile de sagesse*. — A. P. Sinnett, *Le Monde occulte* ; *Le Bouddhisme ésotérique*; *Le Développement de l'âme*. — Dr Pascal, *L'Evolution humaine* ; *La Loi de la destinée*. — J. C. Chatterji, *La philosophie ésotérique de l'Inde* ; *La Vision des Sages de l'Inde*, etc.

faut s'élever vers l'Etre divin et s'unir avec lui. Or, cet Etre divin, cet ami sublime, sachez-le, il est en chacun de nous, il réside dans l'âme de tout homme. »

— Etrange mystère ! direz-vous.....

— Sans aucun doute, toutefois nullement incompréhensible. Ceux qui possèdent quelques notions des questions qui nous occupent ici, savent qu'il existe en nous des états de conscience, des principes constitutifs de spiritualité progressive, sortes de corps invisibles hiérarchisés dont les plus élevés constituent notre individualité spirituelle, notre *Ego* impérissable et qui se réincarne après chacune de nos évolutions terrestres. Eh bien, c'est par ces principes d'origine divine, que ce Dieu intérieur se révèle à nous et, dans de telles conditions, ajoutent nos Instructeurs, que c'est le seul que nous puissions connaître : « Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, répète souvent l'apôtre Paul, et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? »

Nous la connaissons, maintenant, cette Déité que cherchaient, sans la trouver, nos philosophes mal informés. Elle n'a pour résidence, ni un Paradis imaginaire, ni aucun édifice bâti par la main des hommes. Elle se trouve partout, mais elle habite particulièrement notre cœur, c'est-à-dire notre conscience individuelle. C'est le Dieu « qui est dans le secret » suivant l'expression de l'évangéliste, le Père à qui doivent être adressées nos prières (Mathieu VI, 6).

C'est ici que s'élargit, que s'approfondit le mystère. Cette transmutation divine est telle, que nous, qui sommes le temple, sommes en même temps l'Esprit qui l'habite.

Ce Dieu intérieur,ce Dieu en nous,ce « Dieu qui est nous »,c'est le Christ des Ecritures, c'est le Christ mystique, sur la présence et la cohabitation duquel Saint-Paul insiste si particulièrement dans nombre de ses épîtres. Ne parle-t-il pas toujours du « glorieux Mystère du Christ », faisant allusion — lui qui était un initié — à ces autres Mystères qui tenaient une si grande place dans la vie spirituelle des croyants de l'antiquité ?

Et comment eût-il été possible qu'il en fût autrement ? Etant donné que Dieu est le Principe infini dont l'un des attributs fondamentaux est son omniprésence, comment l'homme seul aurait-il pu n'en être pas imprégné, pénétré sans restriction d'aucune sorte ? Ce Dieu n'est-il pas la potentialité mystérieuse rendant possibles et nécessaires l'involution de l'esprit et ses réincarnations concomitantes, en même temps qu'il est l'Essence subtile pénétrant chaque atome du Kosmos visible et invisible qui, tout entier, vibre sous le grand souffle divin qu'on appelle la Vie ?

— Mais cette doctrine n'est rien d'autre que le panthéisme tout pur ! vont s'écrier tels et tels philosophes ou croyants profondément scandalisés. Or,

le panthéiste ne saurait être déiste, et s'il n'est pas déiste.... Eh bien quoi, c'est qu'alors il est athée !

— Ce n'est nullement nécessaire, répond H. P. Blawatsky. Le terme « Panthéisme » est encore une de ces nombreuses expressions qui sonnent fort mal à l'oreille de nombre de gens, par la raison que la signification primitive de ce mot a été complètement défigurée par les plus aveugles préjugés.

Il va sans dire que si l'on accepte l'étymologie chrétienne de ce mot, composé de deux autres mots grecs signifiant *tout* et *Dieu* et que l'on en induise que chaque herbe de la prairie, ou que chaque pierre du chemin est Dieu, le Dieu *unique*, il est incontestable que tout panthéiste est le plus fieffé fétichiste qu'il soit possible d'imaginer. Mais il serait vraiment difficile d'en arriver à pareille conclusion, si l'on s'en réfère à l'étymologie ésotérique du mot *Panthéisme*, ainsi qu'à la haute acception du mot *Nature* dont la racine est le mot latin *nasci*, naître, devenir et qu'il ne faut pas confondre avec le *Pan*, *tout*, que contient le mot Panthéisme.

La Nature dans sa haute acception ne s'applique pas à la confuse agglomération des éléments de l'univers physique.

La Nature, pour les occultistes, n'est nullement la multiplicité des formes matérielles et objectives qui frappent nos regards, simple illusion fugitive, flottantes images d'un monde qui passe et n'existera plus demain ; mais, tout au contraire, l'agrégation des causes et des effets, l'ensemble, l'ordre et les rapports nécessaires ou, en d'autres termes, la Loi supérieure de ces effets et de ces causes..... Bien plus encore, la somme de toutes les énergies condensées en une seule force — la Force en soi —,d'où proviennent toutes les autres.

Alors donc que nous identifions la Déité et la Nature, c'est de la Nature *incréée* et *éternelle* que nous voulons parler ce qui change du tout au tout le sens du mot panthéisme, généralement si mal compris et si faussement appliqué. Ce n'est plus « tout qui est Dieu »,mais c'est « Dieu qui est en tout » à l'état de Puissance divine, involuant dans la création visible qu'elle conduit par évolution, vers le but qui, de toute éternité, lui a été assigné.

En résumé, notre Déité est l'éternel Constructeur de l'univers — le *Démiurge* de Platon, l'*Ame du monde* de la philosophie alexandrine. — C'est l'Organisateur, mais non le Créateur, car cet univers qui se « développe » en sortant de l'Essence divine, n'est pas « fait », c'est-à-dire, arrivé à son état de perfection..... C'est l'*Eternel Devenir* dont le symbole est la sphère sans circonférence.

Revenons à notre Dieu intérieur. Quel homme parlant de ces choses, pourrait se défendre du grand frisson de l'infini ? L'abîme s'ouvre devant lui ; le vertige le secoue et l'affole.

D'où nous vient donc ce privilège incomparable d'être issus de la race

divine ? Comment sommes-nous sortis du Foyer de la Lumière éternelle ?...

Ce privilège, nous le devons à l'amour de notre Père céleste.

Comment sommes-nous sortis du Foyer ? Les Instructeurs vont nous répondre.

Quand le Logos quitte le sein du Père — en ce jour où il est dit *être engendré* (Hébreux I, 5), — quand en Lui Dieu se manifeste par l'Univers, le Logos se circonscrit volontairement en une sphère enveloppant la Vie divine, orbe radieux qu'emplit l'Esprit momentanément limité. C'est en cette limitation que consiste l'acte du sacrifice spontanément accompli par amour, afin que des torrents de vie puissent jaillir de la Source inépuisable.

Une manifestation semblable, sorte d'emprisonnement consenti par la Liberté divine, a parfois été considérée comme une mort. Elle a même été regardée comme une « crucifixion » dans la matière et telle a été l'origine du « symbole de la croix » — qu'il s'agisse de la croix dite grecque symbolisant l'action vivifiante exercée par l'Esprit sur la Matière, ou de la croix dite latine, représentant l'Homme céleste, le Christ supérieur.

En remontant dans la nuit des temps, dit W. Leadbeater, pour y rechercher les origines de l'antique symbolisme de la croix latine, les investigateurs s'attendaient à voir disparaître le corps du crucifié et subsister seul, l'emblème cruciforme qu'ils supposaient plus ancien ; or, c'est le contraire qui arriva et c'est avec surprise qu'ils constatèrent sur les vieilles images, que la croix finit par disparaître, laissant isolée la grande figure aux bras étendus, laquelle cessant d'impliquer aucune idée de souffrance, n'exprime plus, au contraire, qu'une joie toute divine, l'immense joie de se donner librement. Adorable et touchante représentation de l'Homme divin qui, debout et planant dans l'espace, étend, de part et d'autre ses bras, bénissant l'humanité entière et projetant dans toutes les directions les inépuisables effluves de cet Amour, de cet Esprit qui, s'enfermant volontairement dans la « Mer épaisse » de la matière, en fait jaillir ces torrents de vie divine que nous avons reçue en héritage.

Telle est la signification du sacrifice symbolique du Logos, incarnation permanente dans toute forme vivante. Depuis les molécules endormies du minéral, jusqu'aux cellules qui vibrent dans l'ardent cerveau de l'homme, dans tous les canaux de la vie organique « ruisselle » la vie divine, véritable force expansive qui, lentement, prolonge anneau par anneau la longue chaîne évolutive.

Les physiologistes ont constaté le fait. Ils appellent « force vitale » cette impulsion ascendante qui fait monter la plante, croître l'animal, évoluer toute chose, depuis le grain de sable jusqu'aux soleils qui roulent dans les abîmes de l'étendue ; mais ils ne savent pas d'où vient cette force et ce qu'ils ignorent surtout, c'est qu'après la désagrégation de l'être qui a parachevé

son cycle de développement, lui sont données, en même temps qu'une forme supérieure, des forces nouvelles qui le font monter d'un degré sur l'échelle de vie.

C'est ainsi que jaillissent les âmes du sein du Logos, monades spirituelles, graines divines qui, possédant, en puissance, toutes les virtualités nécessaires, effectuent de siècle en siècle le travail prodigieux de la divinisation.

Toutefois, ce n'est pas isolément qu'elles travaillent. C'est en vertu d'une véritable collaboration entre le fini et l'Infini que se parachève cette œuvre auguste. L'âme humaine ne peut comprendre, aimer et agir, c'est-à-dire progresser, tant que la Puissance, l'Amour et l'Intelligence d'en haut ne l'ont pas pénétrée. Semblable au rouleau du phonographe — suivant l'expression du Dr Th. Pascal, — elle n'aura de vibrations efficaces que lorsque le Verbe, soufflant la divinité sur le monde, l'en aura imprégnée. Or, l'Infini n'est jamais demeuré sans manifestation.

Quelle que soit la perplexité presque douloureuse où nous plonge le double et insoluble problème de l'infinité du temps se combinant avec l'infinité de l'espace, nous sommes contraints d'admettre que, dans cette immensité et que dans cette durée, il n'y a jamais eu de commencement pour les êtres. Toujours et à jamais, de monde en monde et d'univers en univers, il y a eu et il y aura des humanités successives et héritières les unes des autres, en vertu de la solidarité qui les enchaîne. De tous temps, il y a eu des nouveau-nés qui sont devenus adultes, de pâles étincelles qui sont devenues de flamboyants soleils. De siècle en siècle, les Frères aînés ont aidé et dirigé leurs frères plus jeunes et c'est cette échelle infinie, à laquelle ne manque aucun échelon, qui constitue l'auguste Hiérarchie des auxiliaires, des veilleurs et des guides, tous collaborateurs du Logos et ministres de son amour.

C'est ici le cas de répéter avec Jean Reynaud : « Emportés sur la nef de la terre, nous nous sentons flotter dès maintenant dans l'infini, notre demeure éternelle. Dans ces profondeurs étoilées, où chaque grain de poussière est un monde, l'immensité s'anime. Nous ne pouvons distinguer les groupes vivants qui l'habitent, mais nous voyons les fanaux qui les rallient et nous nous émouvons à la pensée que les rayons qui nous arrivent à travers les espaces, soient les mêmes rayons qui éclairent tous nos frères célestes. Nous respirons tous ensemble dans la même lumière, nous partageons le même éther et sous la main du même souverain, nous nous élançons, à travers les péripéties infinies de la vie, vers la même immortalité. »

Emerveillés, éblouis, arrêtons-nous ici quelques instants, dans la contemplation de ce « Royaume de Dieu » comme l'appellent les Ecritures, de cette République céleste — autre nom qui lui convient mieux encore — et constatons, avec A. P. Sinnett, que « dans le domaine entier de la Doctrine spiritualiste qui nous a ouvert de tels horizons, il n'est pas une seule concep-

tion qui puisse affecter notre idéal, restreindre nos aspirations, décevoir notre soif d'infini, par la raison que cette Doctrine s'étend, se déploie et s'élève jusqu'aux dernières limites de la plus indicible grandeur que puisse imaginer notre faible entendement humain ».

C'est par elle que nous avons reconquis nos titres et nos privilèges, par elle que nous savons comment s'effectue l'ascension humaine, depuis le sauvage le plus abject, jusqu'à l'Homme divinisé, elle enfin qui, dans une apothéose finale dont nulle description ne saurait nous faire entrevoir la splendeur, nous montre la race entière des vivants, parvenue aux plus hautes sommités des régions de lumière éternelle où, collaborateurs des plus puissants ministres des Volontés divines, nous ferons monter, monter indéfiniment les futures humanités.

(*à suivre.*) ED. GRIMARD.

CAUSERIES

sur l'évolution de l'idée religieuse (*Suite*)

Le Christianisme (*Suite*).

Nous avons vu dans la dernière causerie, que l'événement le plus considérable des premiers siècles de notre ère, fut la conversion de Constantin. Mais pour bien se rendre compte des conséquences de cet acte, pour bien comprendre l'influence qu'il a eue sur les destinées de l'humanité, il faut jeter un coup d'œil sur l'état de la Société romaine à cette époque, c'est-à-dire au commencement du IVe siècle.

Les prédications des apôtres, et surtout celles de Paul, avaient amené des résultats prodigieux. L'idée chrétienne s'était rapidement répandue dans presque tout l'Empire, et, dès les premiers siècles, il s'était formé une foule de petites associations, de petites Eglises, placées sous la direction d'un ancien, élu par les fidèles, et choisi avec le plus grand soin parmi les plus dignes, selon les recommandations de Saint-Paul.

Les membres de ces petites sociétés qui vivaient généralement en commun, se réunissaient pour les repas, et le soir, après le travail de la journée, souvent dans des endroits secrets, surtout à l'époque des persécutions, et lorsque les fidèles étaient réunis, l'ancien les instruisait.

Il rappelait les paroles du Christ et celles de Saint-Paul. Il parlait d'un Dieu, père de tous les hommes, de l'égalité et de la fraternité qui devaient régner entre tous.

Il disait qu'il fallait être bon, chaste, dévoué à tous et juste pour tous, si

on voulait après la mort vivre éternellement de la vie du Seigneur. — Il disait qu'il n'y avait qu'un Dieu unique et tout-puissant qui avait tout créé ; et que, devant ce Dieu, l'esclave était l'égal du maître, le pauvre était l'égal du riche ; que dans l'autre vie qui était annoncée, les vertus et les mérites seuls avaient quelque poids dans la balance.

Les esclaves, les malheureux, tous les réprouvés que la Société païenne repoussait, écoutaient avidement ces paroles qui leur faisaient entrevoir — pour un avenir dans lequel ils avaient foi, — une espérance et une consolation.

En outre, l'Evangile de Jean venait de paraître : il présentait le Christ comme le Verbe, la parole de Dieu, Dieu lui-même ; l'idée de la Divinité du Christ commençait à se répandre ; cette pensée que Dieu s'était fait homme, qu'on avait pu le voir, le toucher, converser avec lui, et qu'il était mort sur la croix pour sauver l'Humanité, cette pensée surexcitant les âmes, les remplissait d'un amour infini pour un Dieu si bon, et amenait chaque jour de nouveaux prosélytes.

Les petites églises devenaient de plus en plus nombreuses et, dès le IIe siècle, un chrétien pouvait voyager dans presque tout l'Empire, certain de rencontrer des frères chez lesquels il trouverait refuge, appui et secours. S'ils ne parlaient pas la même langue, ils se reconnaissaient à l'aide de certains signes convenus, en faisant par exemple, le signe de la croix, ou en dessinant un poisson (1).

L'idée se répandait ainsi peu à peu malgré les persécutions qui ne cessèrent presque jamais depuis Néron jusqu'à Dioclétien, c'est-à-dire pendant près de trois siècles : il y en eut sous les meilleurs empereurs, sous Trajan comme sous Marc-Aurèle ; et ces persécutions ne firent que développer dans les âmes, le sentiment du sacrifice et du dévouement. Le sang des martyrs, comme le disait Tertullien, avait été la semence des Chrétiens.

Pendant les époques les plus terribles, on les voyait courir au-devant de la mort, braver les bourreaux et expirer, le sourire aux lèvres. Au milieu des plus épouvantables tortures, ils avaient des visions, ils entendaient des voix, leur visage rayonnait, ils tombaient en extase, et les *Acta Martyrum* qui nous donnent le récit de ces supplices ,disent naïvement que « les victimes ne souffraient pas ; quelqu'un souffrait pour eux ».

(1) On sait que le poisson fut, pendant les premiers siècles l'emblème par excellence des chrétiens, leur signe de reconnaissance et de ralliement. On n'a pas donné d'explications satisfaisantes sur l'origine de ce symbole qui remonte aux premiers jours de l'Église, alors que les apôtres dont quelques-uns étaient de simples pêcheurs, devinrent, suivant l'expression du Christ des *pêcheurs d'hommes*. De là vient probablement l'idée de donner, en terme de mépris, le nom de *poissons* à ceux qui avaient été convertis par les apôtres.

Il doit y avoir certainement de l'exagération dans certaines descriptions qui nous sont faites : mais les historiens sacrés et profanes de ces époques, sont unanimes à dire combien était grande la stupéfaction des spectateurs qui voyaient les chrétiens souffrir, sans pousser un cri, les tortures les plus effroyables.

Notre étonnement est moins grand aujourd'hui, et nous pouvons nous expliquer l'état particulier dans lequel se trouvaient les victimes. Au moment du supplice, l'âme aidée par les invisibles, devait se dégager presque complètement avec son enveloppe astrale, et le corps tombé en catalepsie, devenait insensible. Il fallait bien que ces martyrs qui allaient servir d'exemple et montrer la toute-puissance de l'idée nouvelle, fussent aidés et secourus dans leur redoutable mission. Et parmi les spectateurs comme parmi les bourreaux, beaucoup se retiraient émus, ébranlés, se demandant quelle était cette Foi qui pouvait donner aux hommes une si grande force pour surmonter toutes les douleurs. Et l'idée religieuse faisait son chemin.....

A côté des martyrs qui donnaient si joyeusement leur vie pour attester leur foi, on voit surgir dans les premiers siècles, des hommes qui vont rendre les plus éclatants services à l'Eglise naissante, en conservant précieusement, au milieu de la décadence générale et des hérésies de toute sorte, la véritable tradition du Christ et des apôtres. Ces hommes étaient les ascètes ou anachorètes.

Toutes les religions ont eu leurs ascètes, c'est-à-dire, des hommes cherchant à épurer leur âme en soumettant le corps à des entraînements et à des privations ayant pour but de dompter tous ses besoins et tous ses désirs. On en trouve dans l'Inde, comme en Perse et en Judée, avant le Christ ; on en trouve dans toutes les écoles grecques, chez les Pythagoriciens, comme chez les Stoïciens et chez les Cyniques : et partout, on voit ces hommes, poussant jusqu'à leurs dernières limites les idées de leurs maîtres, attirer — parfois, par leurs excentricités, — les regards de la foule, fixer son attention et l'amener à réfléchir. Ces hommes sont nécessaires.

Les ascètes chrétiens firent comme leurs devanciers : et les esprits superficiels et légers de leur époque les traitèrent de fous et de paresseux, comme le font encore aujourd'hui ceux qui ne veulent pas se rendre compte du rôle considérable qu'ils jouèrent, et des services énormes qu'ils rendirent au Christianisme naissant.

Natures ardentes et enthousiastes, enflammées par le feu sacré de la foi, ayant conscience de la mission qu'ils avaient à remplir, ils prenaient à la lettre les paroles du Christ et abandonnaient tout, fortune, famille, amis, pour vivre suivant sa loi.

Quittant les villes, ils se retiraient d'abord dans les campagnes voisines, puis dans le désert. Et là, vivant d'eau et de racines, s'imposant les privations et les macérations les plus dures pour dompter leurs passions, ils restaient absorbés dans la contemplation et dans la prière qu'ils n'interrompaient que pour se livrer à quelque travail manuel.

Les peuples accouraient en foule pour voir ces hommes : et alors, l'ascète leur parlait ; et il leur répétait ces mêmes paroles du Chrsit, toujours les mêmes, et que l'on retrouve sans cesse dans la bouche de tous les inspirés de cette époque extraordinaire : « Aimez-vous les uns les autres, vous êtes tous frères, fils d'un même Dieu, égaux devant lui. » Et il ajoutait : « Venez à moi, vous qui êtes accablés, et je vous soulagerai. »

Les discours de ces hommes remuaient les cœurs, frappaient les esprits, et des centaines de néophytes quittaient la ville pour venir se construire un abri à côté de celui de l'inspiré, et pour vivre de sa vie. — Et cependant, cette vie était dure et la discipline sévère. Le temps se passait en prières et dans le travail : il fallait défricher la terre pour pouvoir vivre, et il fallait assujettir le corps à des privations et à des exercices continuels pour arriver à élever l'âme et à la délivrer aussi pure que possible de sa prison de chair.

Certains ascètes, continuant la doctrine des Esséniens, enseignaient que l'âme unie au corps par une substance fluidique, issue de la vie universelle, se dégage après la mort, pour s'élever vers les lieux supérieurs.

Ces réunions d'hommes dans les forêts et au milieu du désert, furent l'origine des monastères, et c'est dans ces monastères primitifs que se conserva pure, l'idée chrétienne. Ce fut un grand bien ; car, cette idée allait se trouver très compromise lorsque, après Constantin, les portes de l'Eglise furent ouvertes à tous, et que des milliers d'hommes, sans aucune conviction, se firent baptiser uniquement pour jouir des avantages que les nouvelles lois accordaient aux chrétiens.

De tous ces foyers de dévotion et de prière, sortirent des hommes remarquables par leur intelligence, par leur savoir, par l'ardeur qu'ils mirent à défendre les idées nouvelles. Plusieurs d'entre eux furent mis à la tête des diocèses récemment formés, et ils y introduisirent les règles et la discipline sévère qui étaient indispensables pour maintenir la foi vacillante des premiers chrétiens, au milieu de la corruption des dernières années de l'Empire.

L'Eglise a signalé au respect et à la vénération de ses fidèles, en leur donnant le titre de saints, les hommes qui furent ses premiers défenseurs. Les plus célèbres sont : Saint Pamphile, Saint Justin, Saint Basile, Saint Grégoire de Naziance, Saint-Siméon, Saint Chrysostome, Saint Athanase, Saint Antoine, etc., etc.

Au commencement du IVe siècle, les idées chrétiennes étaient surtout répandues en Orient. Les provinces occidentales, très éloignées du centre où le mouvement se produisait, n'avaient entendu qu'assez tard la parole des missionnaires. C'est ainsi que la première Eglise des Gaules n'avait été fondée à Lyon, qu'en 160, par Saint Pothin et Saint Irénée. Ses fondateurs avaient été suppliciés en 177. Saint Denis, suivant la tradition, avait été décapité à Montmartre, en 260, Saint Symphorien à Autun. L'idée n'avait progressé que lentement.

Il n'en était pas de même dans les provinces orientales. Là, les Eglises s'étaient multipliées ; il y en avait, de plus ou moins nombreuses, dans toutes les villes, dans presque tous les villages : mais, à de rares exceptions, les fidèles appartenaient surtout au peuple, et dans les grandes villes, il n'y avait qu'une petite minorité qui était attirée vers les nouvelles croyances.

La populace qui applaudissait depuis si longtemps dans les Cirques ,au supplice des chrétiens, éprouvait une sorte de haine pour ces hommes, ennemis de l'Etat, qui mouraient si courageusement, et qui leur volaient la joie féroce de les entendre hurler de douleur sous les griffes des lions. Les chrétiens, hommes femmes et enfants, mouraint presque tous en priant et sans pousser un cri.

En outre, ces nouveaux croyants vivaient pauvres, du travail de leurs mains, et on ne les voyait pas s'écraser au Forum pour prendre leur part aux distributions gratuites que faisaient les Césars. La pureté de leurs mœurs, leur douceur vis-à-vis de leurs femmes, de leurs enfants et de leurs esclaves, la vie austère qu'ils menaient au milieu de la dépravation générale, tout, dans leur conduite était une critique et un défi continuel porté à l'opinion publique; et l'opinion publique, toujours lâche et cruelle, se vengeait en accusant les chrétiens de conspirations, de superstitions absurdes, et de rites sanglants. Lorsqu'une calamité venait frapper l'Empire, on entendait toujours retentit le cri « Les Chrétiens aux Lions! »;et les meilleurs empereurs avaient dû céder à la férocité de la populace toujours avide de trouver des victimes pour remplir ses arènes.

D'autre part, les lettrés, les patriciens avec leurs innombrables clients, tous ceux qui, de près ou de loin, faisaient partie du gouvernement de l'Empire, étaient franchement hostiles à cette secte qui poussait à la révolution sociale et politique, en appelant les esclaves à la liberté, en donnant l'exemple de la communauté des biens, et en prêchant des théories en opposition complète avec celles de l'antique société.

Le mépris que les chrétiens affectaient de montrer pour tous les Dieux était une grave atteinte portée à la dignité des Césars, tous divinisés et admis parmi les Dieux de l'Empire. La Société romaine ne pouvait pas pactiser avec les ennemis du maître, avec ceux qui refusaient de sacrifier sur ses au

tels. Il fallait, du reste, être très prudent à cette époque de délation et d'espionnage ; et plus on était riche et puissant, plus on avait à craindre la venue du centurion apportant l'ordre de mourir. Il y avait eu pendant les dernières persécutions, des exemples terribles dans la classe élevée, et personne ne tenait à se compromettre pour une religion dont les adeptes étaient, depuis trois siècles, toujours à la veille d'être jetés en prison et livrés aux bourreaux.

Outre ces raisons particulières à chaque classe, et qui séparaient les païens des chrétiens, il y en avait une autre qui était générale, qu'on pourrait appeler patriotique, et qui tenait à la haine que les Romains avaient pour les Juifs : cette haine datait de l'époque où ces derniers avaient eu l'audace de se révolter et de compromettre, jusqu'au cœur de l'Empire, la fameuse *Paix Romaine* dont Rome était si fière.

Ce petit peuple Juif, orgueilleux et cruel, avait gardé les vieux enseignements de la Bible, et son esprit était resté troublé par cette idée qu'il était l'élu de Dieu, choisi pour haïr et pour exterminer tous les peuples qui ne rendraient pas à Jehovah le culte qui lui était dû. Attendant toujours le Messie qui devait lui donner l'Empire du monde, il n'avait rien compris aux paroles du Christ qui ne parlait que du royaume des cieux. Fatigué du joug des Romains il s'était révolté deux fois.

La répression avait été terrible. Plus d'un million de Juifs périrent dans la première guerre (70 ap. J.-C.). Le temple fut brûlé, la ville en partie détruite, et Titus, le vainqueur, fit descendre 2.000 prisonniers dans les Arènes de Césarée.

Sous Adrien, en 135, les horreurs de la première guerre furent dépassées. Jérusalem fut rasée, et tous les Juifs qui n'avaient pas péri,ou qui ne s'étaient pas dispersés, furent amenés en esclavage.

Ceux qui avaient échappé au massacre se retirèrent dans les villes, et commencèrent cette vie de travail obscur et patient qu'ils devaient mener pendant la suite des siècles. Courageux, économes, âpres au gain qui était si difficile dans les premiers temps, ils vivaient entre eux, isolés et farouches, ayant comme le dit Tacite « la haine du genre humain », et affectant le plus profond mépris pour les autres nations. Cet état si particulier d'hommes vivant au milieu des autres, sans jamais se confondre avec eux, amena chez les Juifs une mentalité spéciale qui subsiste encore aujourd'hui. Leurs idées religieuses n'ont pas changé : leur Dieu est toujours le Dieu de la Bible, partial, vindicatif, impitoyable : ils n'ont aucune conception arrêtée sur la vie future, et leurs préoccupations s'élèvent rarement au-dessus des intérêts d'ici-bas.

Les Romains confondaient les Juifs et les Chrétiens dans le même mépris, et ils ne faisaient pas de différence entre ceux qui s'étaient révoltés les ar-

mes à la main, et ceux dont les discours et les actes poussaient à une révolution sociale.

Toutes ces causes étaient des obstacles sérieux à la diffusion de l'idée chrétienne : mais il y en avait encore d'autres, non moins importantes, qui provenaient des prêtres et des fidèles de la nouvelle religion.

Depuis quelques années, un grand mouvement religieux, dirigé par des hommes éminents, avait divisé les esprits : des sectes s'étaient créées. Il y avait les Gnostiques et les Manichéens : il y avait les partisans de Marcion et de Montana ; ceux de Sabellien et d'Arius : les querelles s'étaient envenimées ; des désordres étaient survenus, et dans certaines villes il y avait eu des luttes armées entre les partis.

Les questions soulevées, et qui nous laissent aujourd'hui bien indifférents, étaient des plus graves aux yeux des hommes de cette époque.

Il s'agissait de savoir si la Trinité se compose de trois personnes distinctes : si le fils et le Saint-Esprit,au lieu d'être des Etres personnels,ne sont que des vertus ou des modes d'action du Père ; s'il y avait en Jésus-Christ deux personnes en une seule nature, ou deux natures en une seule personne ; si le fils est ou non subordonné au Père : s'il y a eu un temps où il n'existait pas, etc., etc. Puis on cherchait à expliquer la Chute de l'homme telle qu'elle est décrite dans la Bible, nécessitant la venue d'un rédempteur ; et enfin,on se querellait, — le plus souvent sur un ton des plus acerbes, — au sujet de l'origine de l'âme. Tertullien, toujours violent et emporté ne pouvait s'entendre avec le doux Origène, et les deux adversaires étaient eux-mêmes en désaccord avec la plupart des Pères de l'Eglise.

Toutes ces discussions métaphysiques, toutes ces querelles de mots avaient profondément divisé les chrétiens, et les Romains intelligents et lettrés qui suivaient avec étonnement ces disputes, à leurs yeux si puériles, ne pouvaient avoir que du mépris pour une religion qui s'émiettait en sectes ennemies les unes des autres.

Le Christianisme était donc bien loin d'être solidement établi, au commencement du IVe siècle. Il ne reposait sur aucune base solide, la division la plus complète régnait dans son sein ; et il était entouré d'ennemis puisant leur force dans la tradition, dans leurs intérêts et dans leur attachement au vieil état social.

Que va devenir l'idée chrétienne lorsque les Barbares qui s'avancent chaque jour seront arrivés au cœur de l'Empire et auront tout envahi ? Il semble que toutes ces petites Eglises, ennemies les unes des autres, sans aucune cohésion, sans aucune force, sans aucune autorité, vont diparaître dans le cataclysme, et que le Dieu de Jésus sera incapable de lutter contre les Divinités craintes et respectées des peuplades envahissantes.

Mais toutes les prévisions humaines, tous les calculs de la raison vont encore une fois être déjoués.

L'idéal religieux, le grand facteur de la civilisation, protégé par les directeurs invisibles de l'humanité, ne périra pas. Constantin va réunir dans sa main toutes les sectes dissidentes ; il les fondra dans une puissante unité, et il va jeter les bases de ce formidable édifice qui sera la Religion Catholique.

(*à suivre.*) SENEX.

LE SPIRITISME PROUVÉ SCIENTIFIQUEMENT

Voir la Revue de Février.

RÉPONSE A M. GASTON MÉRY

Directeur de l'*Echo du Merveilleux* (1)

Si, dans le nombre de mes lecteurs, il en est que mon article « Le spiritisme prouvé scientifiquement » a pu convaincre, le Directeur de *l'Echo du Merveilleux* ne se trouve pas parmi eux. J'ai eu, pourtant, la fatuité de croire que mes arguments étaient irréfutables et je me suis dit que puisque les grands savants, nos maîtres, William Crookes et A. Russell Wallace avaient affirmé ce fait avant moi, je n'aurais pas de peine à en persuader de moins illustres.

Je me suis fait illusion. Je le regrette ; j'avoue que j'aurais été fier de cette conquête faite sur l'esprit de M.Gaston Méry ; c'eût été un fameux atout pour notre cause que de le voir renoncer publiquement à ses anciennes croyances et d'arborer notre drapeau. Mais, les temps ne sont pas venus encore et il faut une parole plus autorisée que la mienne, des preuves plus tangibles, pour faire tomber le bandeau qui couvre ses yeux et lui intercepte la lumière. Car M. Gaston Méry est un incrédule, un sceptique endurci qui ne se dépouille pas du vieil homme, sans avoir de très bonnes raisons, et, surtout pour le spiritisme qui est, pour lui, la doctrine « la plus simpliste, la plus puérile, la moins adéquate aux faits. »

« On sait, dit-il, ce que nous pensons ici du spiritisme. Sans parti-pris, nous avons à maintes reprises, cherché à déterminer dans quelle mesure les théories d'Allan Kardec et de ses continuateurs rendent compte des phénomènes qu'elles prétendent expliquer. Chaque fois, nous avons dû constater que ces théories étaient en désaccord avec les faits. Et cette constatation s'est renouvelée si souvent que nous avons été amené à en conclure que, de toutes les hypothèses proposées pour expliquer les phénomènes dits spirites, l'hypothèse spirite — chose étrange ! — était, de toutes, la moins sérieuse et la moins solide.

« Cette conclusion nous a valu d'être traités de la belle façon par toutes les revues et journaux de la secte. Pour les uns, nous étions de simples imbéciles qui ne comprenions rien à rien. Pour les autres, nous étions des catholiques

(1) (Voir son article du 15 février, n° 171.)

fanatiques, des obscurantistes forcénés, payés par les jésuites, ou tout au moins, inspirés par eux.

« Quelques braves gens seulement nous faisaient la grâce de croire à notre bonne foi et de ne pas douter de notre bon sens. Pour ceux-là, tôt ou tard, nous finirions par être convaincus ! »

Avant d'aller plus loin, je suis autorisé par la Direction de la *Revue Spirite* à dire que jamais, en aucune circonstance, elle n'a songé à commenter ou à critiquer aucun des articles de *l'Echo du Merveilleux*, et qu'elle s'est bornée tout simplement à mentionner les sommaires de ce journal, à titre gracieux.

Mais, cette fois, les rôles sont changés, et comme je suis personnellement mis en cause par M. Gaston Méry, j'ai bien le droit de me défendre et de relever le gant qu'il m'a jeté.

Machiavel a dit, dans un de ses ouvrages : « Il y a trois espèces de cerveaux; les premiers sont ceux qui, d'eux-mêmes, comprennent la raison d'être des choses, les seconds, sont ceux qui reconnaissent la vérité, quand elle leur est prouvée par d'autres; et les derniers, sont ceux qui ne sont capables de comprendre d'aucune façon; il convient, pour compléter la série, d'y ajouter une quatrième catégorie, assez nombreuse de nos jours, c'est celle des sceptiques, des incrédules de parti-pris. » — M. Gaston Méry appartiendrait-il à cette dernière classe ?

A en juger par la teneur de son article, je serais fort porté à le croire; suivons-le dans son argumentation.

« La théorie spirite, ajoute-t-il, est la seule qui ne puisse rendre compte d'un seul fait. »

Et plus loin : « La doctrine spirite repose sur ce fait, non démontré, d'ailleurs, et bien loin de l'être encore, que les âmes dégagées du corps gardent dans l'au-delà leurs manières de penser et de sentir, leurs caractères et leurs passions d'ici-bas. »

Et enfin : « Qu'est-ce donc que des esprits qui ne peuvent donner sur eux-mêmes une impression de vérité, sinon des êtres dont l'essence est l'erreur — des démons, au sens catholique du mot. La méthode expérimentale ne justifie pas les théories spirites ; elle n'en démontre que l'inanité et la fausseté. »

Mais M. Gaston Méry ne lit donc rien ? Il n'a donc rien vu ? Où a-t-il donc puisé ses notions sur le psychisme ?

Il y a cinquante ans, à la renaissance du spiritisme, on pouvait admettre un pareil raisonnement, mais de nos jours, quand le spiritisme est répandu aux quatre coins du globe, où lorsque les plus grands savants ont démontré et affirmé la réalité des phénomènes psychiques et qu'il n'est plus possible de les nier, il n'est plus permis d'ignorer ces choses.

Cependant, M. Gaston Méry prétend avoir exposé et discuté à peu près toutes les théories; mais celle qui est la base de toutes, c'est celle qu'il a laissée de côté; sans doute parce qu'il ne l'a pas comprise.

William Crookes, le chimiste anglais, célèbre par ses travaux et ses découvertes (entre autres le thallium et la matière radiante), a dit : « D'après mes études scientifiques, je puis affirmer qu'il n'y a aucune raison *à priori* pour nier la réalité des phénomènes que j'ai décrits. Ceux qui prétendent que nous connaissons actuellement toutes les forces actives de l'univers, où même la plus grande partie de ces forces, montrent une étroitesse de vues qui devrait être impossible dans un siècle où l'accroissement incessant de nos con-

naissances ne fait que mieux ressortir le cercle immense de notre ignorance sur tant de choses. »

Il serait oiseux, et du reste l'espace qui m'est réservé dans les colonnes de la *Revue Spirite*, ne me le permettrait pas, de faire ici l'apologie du spiritisme ou même de faire d'autres citations d'écrivains sérieux et connus, les ouvrages qui ont été publiés sur ce sujet, dans les principales langues parlées en Europe, sont nombreux et les moyens de s'instruire dans cette matière ne manquent donc pas.

Je tiens seulement à faire savoir à M. Gaston Méry, qui paraît en douter, que j'ai beaucoup lu, que je lis encore et que je lis même son journal; que j'ai commenté les philosophes et les psychologues anciens et modernes, que je suis remonté à l'origine des choses et en ai fait l'analyse. Oui, j'ai glané un peu partout, car j'avais soif de vérité. Ardent dans la lutte, tenace et persévérant dans mes recherches, j'ai interrogé les cieux, j'ai remué la terre et fouillé dans ses entrailles et n'ayant pu trouver la vérité sur le vieux continent, j'ai traversé les mers et suis allé demander à la jeune Amérique le secret de nos destinées; toujours hanté par ce même besoin qui me torturait l'âme et me poursuivait nuit et jour, jusqu'à ce qu'enfin la lumière s'est faite dans mon esprit.

Et c'est pourquoi j'ai le droit aujourd'hui de dire à M. Gaston Méry comme à tous ceux qui l'ignorent ce qu'est le spiritisme et ce que je pense.

Le spiritisme ou spiritualisme n'est pas, comme certains le pensent, une doctrine nouvelle, et qui se borne simplement à la manifestation des phénomènes matériels qu'on observe dans les séances. Les éléments de cette philosophie basée sur les idées innées et inhérentes à la nature humaine, sont aussi anciens que le monde. Le spiritisme, c'est l'étincelle céleste de l'esprit de Dieu; c'est l'intuition première de l'âme à son réveil.

L'esprit est partout; il anime, il vivifie, il pénètre tout; les minéraux, les végétaux, les animaux, tout ce qui existe. Il est la cause première de toute activité et le créateur de toutes les formes matérielles. C'est le lien qui unit entre eux non seulement les habitants d'une même sphère, mais c'est encore le trait d'union entre tous les mondes de l'espace; c'est le principe de solidarité qui fait de l'univers un grand tout organisé selon les lois éternelles et les rapports nécessaires qui résultent de la nature des choses.

« Il y a », a dit Herbert Spencer, « derrière tous les phénomènes de la nature, l'existence d'un pouvoir invisible et éternel qui est le critérium le plus certain de nos connaissances et dont les phénomènes ne sont que les manifestations changeantes et passagères.

« Il est la lumière qui pénètre tout de ses rayons et dont les vibrations remplissent tout l'espace formant les intelligences humaines. »

L'esprit est la cause initiale de tout et sans lui rien de ce qui existe ne pourrait être, ni la philosophie, ni les sciences, ni aucune de nos connaissances.

Et c'est pour cela que nous disons que le spiritisme, c'est la science des sciences; c'est la base et l'idéal de toutes les religions; c'est la clef de voûte sur laquelle repose tout l'édifice de la création.

Dès que M. Gaston Méry voudra se pénétrer de la sublimité de ces doctrines et des vérités contenues dans la philosophie du spiritisme dont je viens de lui suggérer quelques idées, il aura trouvé le chemin de Damas.

Professeur, C. MOUTONNIER.

GLANES ET BRINDILLES

(*Suite*) (1)

Il y avait quelques temps que j'étais mariée, quand un jour, causant lectures avec une vieille amie de mon mari, Mme L... celle-ci me parla avec enthousiasme des œuvres d'Allan Kardec : « Ce sont, me dit-elle, mes livres de prédilection ; des ouvrages immortels, appelés à régénérer l'humanité. Je leur dois beaucoup ; c'est en eux que je puise la résignation qui m'aide à supporter une vie, devenue bien pénible, à cause de mes faibles ressources ; et si solitaire par la disparition de tous ceux que j'aimais, et qui me le rendaient si bien. » Cette dame avait subi, en effet, de grands revers ; elle avait appartenu au meilleur monde, tenu un train de maison considérable ; on citait le faste de ses réceptions, et, très élégante, celui de ses toilettes. Pauvre femme, à 70 ans, elle vivait maintenant médiocrement, d'une petite rente que lui faisait un parent charitable. Elle avait cependant conservé une fort grande allure, et, restée fière, ne se plaignait jamais, et n'acceptait aucun service qu'elle ne pût rendre.

Elle m'était très sympathique ; j'admirais tout en elle ; les vieillards aiment cette admiration des jeunes, et, Mme L..., m'était reconnaissante de la mienne. Mais revenons aux ouvrages d'Allan Kardec. La première fois qu'elle m'en parla, je ne pus m'empêcher de rougir de mon ignorance : quand on est jeune, que l'on a un goût prononcé pour les œuvres littéraires, on n'aime pas ignorer complètement jusqu'au nom d'un écrivain de talent ; et jamais celui du Maître, n'était venu frapper mes oreilles. Combien elles se sont rattrapées depuis ! Cependant, il faut être sincère, je n'eus pas la prescience qu'il deviendrait plus tard, un des cultes de ma vie. Quand ma vieille amie m'eut expliqué qui il était, de quels éléments traitaient ses livres, je me remis tôt de ma secousse et ne l'écoutait plus que d'une attention polie. Sur ces entrefaites, j'eus la douleur de perdre mon père ; ce fut le premier grand chagrin de ma vie.

— Ah, si vous consentiez à lire Allan Kardec, me dit la vieille dame, quelles forces cela vous donnerait pour supporter cette cruelle séparation ! Mais mon heure n'était pas encore sonnée !

Quelque temps plus tard, elle me parla d'une nouvelle connaissance qu'elle venait de faire : — Je vous la recommande, me dit-elle ; c'est une pauvre jeune femme bien éprouvée par la vie. Et elle m'expliqua que Mme Moirtier était créole, veuve d'un Consul français, et dans la traversée pour venir en France pour des raisons d'intérêts, elle avait perdu son unique enfant,

(1) Voir la *Revue* de novembre 1903.

une petite fille de quatre ans ; de plus, le bâtiment avait subi de grandes avaries, et toutes les modestes ressources qu'elle avait réalisées avant de partir, avait été englouties. Et maintenant, seule, sans aucune relation sur une terre étrangère, il lui faut travailler pour vivre, ajouta Mme L...

Et les semaines succédaient aux semaines, et la pauvre femme cherchait toujours vainement quelques travaux qui pussent l'aider à vivre ; j'avais fait de mon mieux pour lui venir un peu en aide ; ma vieille amie, elle, j'en suis certaine, faisait plus qu'elle pouvait, mais tout cela était bien insuffisant.

Or, un jour, Mme L... m'arriva rayonnante ; elle exultait : — Oh, ma petite amie, dire que vous souriez du spiritisme ! écoutez ce qui vient d'arriver à notre pauvre jeune protégée. D'abord, je dois vous dire, qu'elle est médium ; croyez-vous ! Oh cela m'a causé une telle joie ! — Imaginez-vous que l'autre soir, elle était rentrée fatiguée d'avoir couru toute la journée et désespérée de n'avoir comme toujours rapporté que des pomesses. S'asseyant près d'une petite table près de la cheminée, elle sentit un courant froid ; elle pensa que la fenêtre était mal fermée et se disposait à se lever pour y voir, quand, au même moment, passa devant la table et la cheminée qui était à côté, son enfant, sa fille, qui la regardait en souriant ; et en même temps, au-dedans d'elle, elle l'entendit qui lui disait : — Courage, mère, ne te laisse pas abattre, je veille sur toi.

Fortement commotionnée, Mme Moirtier se dirigea vers le petit ange en chancelant, pour l'atteindre, quand soudain, l'enfant disparut.

— Est-ce que le malheur me fait devenir démente se dit-elle ? Ai-je des hallucinations maintenant ? Ma petite Nola n'était-elle pas là, à l'instant, devant moi ?

Cependant, le jour suivant, vers la même heure, comme elle était dans sa chambre, travaillant à sa machine, elle ressentit le même courant froid, et il lui sembla qu'une légère ombre lui interceptait un peu de lumière ; vivement elle leva la tête et, ô joie ! l'enfant était devant elle, lui souriait tendrement autant du regard que des lèvres.

— Oh ! s'écria la pauvre mère, en contemplation devant son enfant bien-aimée, mon doux trésor, ma Nola ! Comme c'est elle, comme c'est bien elle ! Et lui ouvrant les bras, la jeune femme fit un geste pour l'attirer ; mais, hélas, elle ne rencontra que le vide, l'enfant, comme la veille, était encore disparue. Alors, tombant à genoux, elle s'écria avec ferveur : « Merci, mon Dieu, je ne suis donc pas folle, c'est bien mon enfant, que votre Divine Miséricorde vient de me permettre de contempler ! »

Le lendemain, aucune promesse ne l'aurait retenue hors de sa chambre à l'heure où, deux fois déjà, elle avait eu l'enivrante joie de voir sa fille ; mais le cœur palpitant, elle attendit vainement, l'adorée ne vint pas. — Peut-être

ce sera pour demain, se dit-elle, voulant espérer. Mais le lendemain aussi l'attente fut vaine. Alors la pauvre femme, d'autant plus triste, qu'elle avait pendant deux jours vécu le plus doux des rêves, se dit avec découragement : Me voici retombée dans ma nuit, hélas ! Et elle pensait aussi aux longs jours de misères dont elle ne prévoyait pas le terme, sans ouvrage et sans ressources. Pourtant, se disait-elle, ma petite Nola m'a bien dit qu'elle veillait sur moi ! Pauvre ange, certes, je n'en doute pas, mais comment pourrait-elle m'empêcher de mourir de faim ?

Sur ces navrantes réflexions, elle s'était mise au lit ; mais, angoissée par ses tristes pensées, elle s'agitait péniblement sur sa couche, le sommeil se refusait à lui procurer les douceurs de l'oubli, quand, tout à coup, son lit se trouva éclairé d'une lumière argentée, et, au milieu, elle revit une troisième fois le cher visage aimé de sa petite Nola, qui lui souriait suavement :

— Mère, lui dit l'enfant, je viens tenir ma promesse ; pourquoi te désespérais-tu ainsi ? Va demain *vers trois heures*, au Petit Saint-Thomas, et tu y trouveras de l'ouvrage qui se continuera jusqu'à ce que, au ministère, on ait fait droit à ta demande. Alors, il faut que tu retournes dans notre pays. Je te dis adieu, ma pauvre maman, car je ne reviendrai plus, mais quand tu m'appelleras, tu me sentiras toujours près de toi. Et, s'approchant jusqu'à la toucher, comme la pauvre mère succombait à l'émotion, son souffle caressa son visage, et des lèvres fraîches effleurèrent son front moite, puis les ténèbres envahirent aussitôt la chambre, l'enfant avait disparu.

Le lendemain, à l'heure fixée par sa fille, Mme Moirtier était au Petit Saint-Thomas. La personne à qui elle s'adressa lui fit la même réponse qu'elle recevait partout: — qu'elle laisse son adresse,le personnel,pour le moment,était au complet. — Elle s'en allait, le désespoir dans l'âme, quand elle heurta un homme d'un certain âge qui venait d'entrer ; comme il demandait ce qu'elle voulait, il s'écria : « Mais Madame X..., l'entrepreneuse, cherche en ce moment des ouvrières ; elle ne peut parvenir à rendre l'importante livraison que nous lui avons donnée. » Et, s'adressant à la jeune femme qui attendait anxieuse, il lui donna l'adresse de cette dame, en lui recommandant d'y aller de suite. Pauvre femme, la recommandation était superflue, me dit Mme L... ; elle n'y marcha pas, elle y vola. Cette dame avait en effet besoin d'ouvrières ; après s'être assurée de la capacité de la nouvelle venue, à son air honnête, elle lui confia un gros paquet de travail, l'assurant que, si elle était contente de l'ouvrage, elle lui en donnerait tant qu'elle pourrait en faire.

Ce récit qui me fut fait avec le talent de narratrice, que possédait Mme L..., m'émotionna. au plus haut degré.

Comment, me disais-je, ces choses étaient donc vraies ! Nos chers disparus pouvaient donc, parfois, communiquer avec nous ! Quelle révélation ! Connaissant la parfaite loyauté de ma vieille amie, inutile de vous dire que, pas

un moment, je ne mis en doute le prestigieux récit qu'elle venait de me faire.

— C'est du merveilleux, m'écriai-je ; cela laisse bien loin, les contes de fée de notre enfance. Puis me remettant :

— C'est un miracle, dis-je à Mme L..... ; devant le désespoir de cette malheureuse femme, Dieu l'a permis. Mme L..., sourit doucement :

— Non, chère, reprit-elle, il n'y a pas de miracles, — et comme je la regardais étonnée :

— Le surnaturel n'existe pas ; il n'y a que des choses que nous ne pouvons encore nous expliquer ; mais patience, de grands savants, des hommes de bonne volonté, essaient de soulever le voile ; j'ai confiance, ils y parviendront ; Jésus, le doux Nazaréen, n'a-t-il pas dit : « Cherchez et vous trouverez ! » Quand vous voudrez bien me permettre de vous prêter les ouvrages d'Allan Kardec, ma petite amie, vous trouverez, en les lisant, que ce fait que vous taxez de miracle a une cause qui est peut-être encore, actuellement, audessus de notre intelligence, mais nullement surnaturelle, et que l'étude de cette sublime doctrine spirite découvrira, n'en doutons pas, un jour à ses adeptes. Et il fut convenu, qu'enfin, elle m'apporterait les œuvres que je désirais maintenant ardemment lire afin de m'instruire, moi aussi, sur une doctrine qui s'occupait de si merveilleux effets.

Nous étions un mercredi, et ce jour-là, chaque semaine, nous réunissions à dîner quelques intimes. Cette réunion était à la fois pour moi, un très réel plaisir et un supplice. Je vais m'expliquer : Tous étaient gens sérieux, et d'éducation parfaite, mais d'aptitudes diverses : Il y avait un médecin, avec une barbe de fleuve, mais de fleuve sur lequel il avait abondamment neigé, il neigeait encore. Un autre, plus jeune de beaucoup, était dans la magistrature : son physique, comme son caractère, pouvait, du reste servir d'enseigne à sa position. Un troisième, n'était que noble, le marquis de C..., connaissant à merveille, la manière d'accommoder les restes de sa personne ; gentilhomme accompli, beau parleur, et très documenté ; avec lui, on ne pouvait s'ennuyer. Enfin deux officiers, nos parents, et les femmes de ceux de nos invités qui étaient mariés. Les débuts du dîner étaient délicieux ; seulement entre intimes, les mille riens charmants qui se débitaient ne manquaient ni de saveur, ni de courtoisie ; mais, arrivé au dessert, on aurait dit qu'une mauvaise fée Carabosse, d'un coup de baguette, avait changé tous ces hommes du monde, si souriants, en de vrais énergumènes, à tel point, que j'en arrivais à trembler pour la vaisselle, tellement la conversation devenait agressive. C'était encore la noire politique qui jouait de ses tours. Le médecin était un républicain rouge, le marquis, naturellement, un clérical-ultra, le magistrat était resté bonapartiste, quant aux représentants de l'armée, ceux-là, sagement, se contentaient d'être républicains modérés. Il était toujours convenu en se mettant à table, qu'on éloignerait la politique de la conversation ; mais

interdire aux hommes de causer de cette engeance, c'est défendre aux femmes de causer chiffons ; on a beau prendre des chemins détournés, on y revient toujours.

Or, ce soir-là, j'avais un moyen de détourner l'orage, et ne m'en privai d'autant moins, que j'étais animée du plus vif désir de raconter l'émouvant récit que m'avait fait Mme L...; dès la première alerte, je coupai bravement la parole à qui la tenait, et, sans rien omettre, je racontai l'émouvante histoire que je tenais de ma vieille amie. Je fus écoutée avec la plus bienveillante urbanité, mais quand j'eus terminé, mon récit fut diversement apprécié, selon le caractère de mes auditeurs : Les femmes, vraiment émues, acceptaient le tout sans plus de contrôle,mais le Docteur,tout le premier se récria,et, tout d'une pièce, avec la franchise qu'il n'avait jamais l'habitude d'habiller, me dit que je m'en étais laissée compter : du reste, ajoutai-t-il, dans son langage imagé : — Mme L..., est une digne femme, mais un peu — loufoque — et c'était joliment facile de lui faire prendre des vessies pour des lanternes.

— Le Marquis, convint avec une gravité plutôt comique que, pour lui, le récit devait être vrai, mais que c'était le diable qui voulait perdre la malheureuse.

— Il n'y a qu'une seule chose à faire, dit-il, avec un imperturbable sérieux, appeler un prêtre et l'exorciser.

— Convenez, mon cher Marquis, dit un de mes parents, commandant dans la garde républicaine, que voilà un bon diable ! la pauvrette n'était-elle pas irrémissiblement perdue, jeune, sans travail et sans pain ! Il n'avait qu'à laisser faire le temps ; jolie ou non, c'était une proie certaine. Au lieu de cela, il débute par la sauver. Convenez, ou que c'était un brave diable, ou un imbécile. Et tous de rire. Le bon Marquis rugissait, et était rouge à en avoir une attaque ; mais il ne démordait pas de son idée : il n'y avait que l'eau bénite, qui pouvait arracher Mme Moirtier, des griffes pointues du malin.

Le père du commandant Buscaille, mon oncle, avait été colonel de gendarmerie ; c'était surtout un homme d'études, et les sciences l'avaient toujours attiré ; il s'était occupé de chimie, de physique ; il avait inculqué beaucoup de ses principes à son fils. Mon récit l'avait vivement intéressé, et, s'adressant à mon mari.

— Tu ne dis rien, Marest, cependant je crois qu'autrefois, tu t'occupais un peu de magnétisme : n'as-tu pas suivi pendant quelque temps, les cours du Baron Du Potet ?

C'était pour moi, la première nouvelle ; elle me ravit.

— Effectivement, répondit mon mari, avec le calme, dont il se départait rarement ; c'est à la suite d'une aventure que je vous demande la permission de vous raconter ; elle ne manque pas non plus d'intérêt, et, quoique moins émouvante, est tout à fait dans la note du récit de ma femme ;

J'avais vingt et un ans. — vous voyez que je remonte un peu loin — (Il y avait une grande différence d'âge entre nous deux, mais mon mari avait et conserva l'air très jeune ; de plus son caractère quoique d'une rare.fermeté, était d'une égalité parfaite ; cette disproportion ne paraissait donc guère que sur son acte de naissance), un soir que je revenais de soirée, je déposai dans une coupe, sur la cheminée de ma chambre, une superbe bague en diamant, bijou de famille très ancien, auquel je tenais beaucoup ; puis je ne m'en occupai plus, c'était ordinairement Charley, en qui j'avais pleine confiance, qui rangeait mes objets. Quelques jours plus tard, voulant mettre cette bague, je trouvai l'écrin vide. Je pensai qu'il l'aurait oubliée dans la coupe, et que je n'y avais pas pris garde ; j'y regardai, elle n'y était pas ; alors je la lui demandai, il me répondit qu'il ne l'avait pas vue : Je pensais, me répondit-il, que Monsieur l'avait serrée, j'ai eu le tort de ne pas m'en préoccuper.

— Tu l'as connu,Charley,ajouta mon mari au commandant B..., c'était un Anglais rigide sur les principes ; il m'était très dévoué, et j'aurais soupçonné tous les gens de ma maison, sans l'effleurer du moindre doute.

Elle aura glissé sous quelques meubles, vous allez chercher minutieusement, lui dis-je, peut-être est-elle entre quelques interstices, sous les tapis ou entre un meuble ; vous la retrouverez, et je sortis sans nulle inquiétude, comptant bien qu'il allait la trouver. Mais à mon retour, je vis la figure du pauvre garçon longue d'une aune ; il avait tout remué, enlevé les meubles, soulevé les tapis, la bague était introuvable. Vous comprenez que cette disparition me tenait au cœur, la bague avait une grande valeur par elle-même, puis, je vous le répète, c'était un bijou très ancien dans ma famille, et j'y tenais infiniment. On fit des recherches dans tout l'appartement ; mais elle restait introuvable. Comme je parlais de cette perte à un de mes amis et que je le priais de m'accompagner pour en faire la déclaration à la police, celui-ci s'écria :

— Mon cher, la police, n'y verra que du feu, puisque tu ne peux lui donner le moindre indice ; tu n'as qu'une chose à faire, viens chez Alexis, je t'assure que c'est un homme très fort ; il te donnera des indications sur ton bijou, et je suis persuadé qu'il te la retrouvera. — Je me mis à rire, lui répondant que je n'avais aucune confiance dans les charlatans. Et nous allâmes à la police. Il me suivit, tout en soutenant que je perdais mon temps ; et il eut raison. Enfin, revenant plusieurs fois à la charge, je me laissai convaincre ; mais, lui disais-je, bien plus pour lui faire voir l'inanité de sa confiance. Vous avez tous entendu parler d'Alexis, inutile donc d'allonger mon récit, en m'étendant sur son don merveilleux.

— Ah! vous convenez que son don était merveilleux, dit le Dr Abady,en ricanant ; vous y aviez donc confiance ?

— Ensuite, oui, mon cher Docteur ; mais laissez-moi poursuivre...

Après les salutations d'usage, Alexis me donna une séance ; il commença par me dépeindre la bague, qu'il me parut connaître mieux que moi-même, car il me parla d'un léger détail auquel je n'avais jamais fait attention ; enfin il nous dit voir entrer dans ma chambre un homme encore jeune, à favoris roux, qui m'était parfaitement inconnu. Il regarde machinalement, dit-il, sans aucune mauvaise intention ; mais, dans l'ombre, il aperçoit un éclair, c'est la bague qui brille, un rayon de la porte frappe sur elle ; il s'approche, voit le bijou, hésite, se dirige vers la porte pour s'en aller ; mais revient, retourne à la porte de la chambre ; personne : alors revient à la cheminée, s'empare de la bague et se sauve avec.

Nous le suivions, palpitants : — Mais, comment est-il entré dans l'appartement ? Qui lui a ouvert ?

— La porte est entrebaîllée, il se trompe d'étage allant au troisième ; et vous savez bien que votre chambre est la première pièce donnant dans l'antichambre ; celle-ci est ouverte, et il y est entré par hasard.

— Et c'est par hasard qu'il a pris la bague, ajoutai-je en riant faux ? Mais qu'en a-t-il fait ?

— Laissez-moi le suivre, poursuivit Alexis, et il parut faire de grands efforts. — J'étais confondu de cette scène, et comme vous le pensez, attendais anxieux. Enfin, il recommençait à parler :

C'était un clerc de notaire ; il m'indiqua la rue, le numéro, l'escalier de l'étude. — Je le suis,dit-il,il entre dans un bureau,le sien,en face la porte de l'antichambre ; il va droit à un casier qui se trouve à gauche de la porte en face de son bureau. Ce casier porte tel numéro ; il prend un rouleau de papier dans un carton vert, le défait, y dépose le bijou au fond, refait le rouleau, et l'entoure minutieusement d'une ficelle verte, puis le remet entre deux grosses liasses de papier, sur lequel il y a des écritures fines — le tour est fait.

Ce n'était plus de l'étonnement de ma part, de celle de mon ami, qui souriait victorieusement ; j'étais ahuri. Je déposai 20 francs que me demanda le somnambule, je lui en aurais donné 50.

Quand nous fûmes dehors :

— Eh bien, me dit mon ami qui exultait ?

— C'est prestigieux, lui répondis-je.

— Alors, courons chez le notaire.

Mais dehors, mes doutes me reprenaient : Certes, Alexis m'avait bien dépeint la bague ; mais c'était un voyant, peut-être lisait-il dans ma pensée ? Le reste n'était-il pas de son imagination surexcitée. De quel droit allions-nous nous introduire chez ce notaire ? Notre récit n'allait-il pas nous faire passer pour des fous ?

— Mon cher, qui veut la fin, veut les moyens. Renonces-tu à retrouver ta

bague ? Pourquoi être allé chez Alexis, pour t'arrêter en si beau chemin ?

J'avoue que j'étais perplexe ; mais mon ami ne voulut rien entendre : il héla un cabriolet, me poussa dedans en donnant l'adresse du notaire. A la porte, mes craintes du ridicule de notre démarche, recommencèrent, mais mon ami était là pour m'empêcher de reculer. Comme je le craignais, l'homme de loi nous écouta poliment, mais avec des marques d'impatience non dissimulées. Quand nous eûmes terminé, il nous répondit froidement qu'il n'occupait que des hommes d'une probité dont il répondait ; et, comme le Docteur, tout à l'heure, à ma femme, que nous étions la dupe d'un bateleur, etc., etc.

— Mais enfin, Monsieur, lui dit mon ami, n'avez-vous pas dans votre personnel, un clerc qui réponde au signalement : grand, mince, avec des favoris roux ?

—En effet, répliqua celui-ci, mais il ne peut être l'homme que vous désignez, il était chez mon père, dans l'étude, bien longtemps avant que je prisse la suite de ses affaires, et j'ai confiance en lui comme en moi-même.

— Mais, Monsieur, vous n'ignorez pas que les apparences sont souvent trompeuses ; jusqu'ici, tout ce que nous a dit Alexis est vrai ; jusqu'à votre nom, que nous ignorions, celui de votre rue, votre numéro.

— Monsieur, reprit le notaire visiblement agacé, et quand je vous aurai confronté avec mon clerc, si vous vous trompez, comme j'en suis certain, quel figure ferons-nous devant cet honnête homme ? Les suites de cette affaire vous regarderont, c'est vrai ; mais moi, j'y perdrai certainement un fidèle employé ; une partie de mes affaires retombent sur sa tête, je ne puis donc, à mon grand regret, croyez-le, ajouta-t-il, poliment pour amortir son refus, faire droit à votre demande.

J'étais piqué au vif, et ne voulais pas reculer :

— Je vois, Monsieur, lui dis-je, que si vous ne craigniez justement de froisser la susceptibilité de cet homme, vous seriez disposé à bien vouloir faire droit à notre requête ; ne pouvez-vous l'éloigner quelques instants, nous avons le plan de son cabinet, et rien qu'en y pénétrant, nous verrons bien si nous nous sommes trompés et nous nous retirerons, non sans vous prier d'agréer nos profondes excuses et nos regrets, d'avoir troublé votre travail.

Le notaire resta indécis ; comme il allait répondre, mon ami ajouta doucement :

— Quand ce ne serait, Monsieur, que pour nous prouver que c'est vous qui aviez raison, et nous faire comprendre que nous étions sous le coup d'une hallucination.

Mon ami avait attaqué le notaire dans le vif ; cette idée lui souriait ; aussi à notre grand contentement, l'entendîmes-nous s'écrier :

— Eh bien, Messieurs, oui, parbleu, vous avez raison, je veux me donner

ce plaisir. Puis se levant de son bureau, il nous dit en se dirigeant vers la porte : Attendez-moi quelques instants, je reviens et vais vous donner satisfaction.

Quelques minutes plus tard, il était de retour, et d'un air narquois, qu'il ne dissimulait nullement : — Suivez-moi, Messieurs. En pénétrant dans le cabinet où il nous conduisait, nous nous regardâmes mon ami et moi : Tout se trouvait exactement comme l'avait indiqué le célèbre somnambule, si bien qu'au grand ahurissement du tabellion, j'allai droit à un carton à gauche du bureau et, vivement, l'ayant ouvert, je découvris, entre deux liasses, un rouleau soigneusement ficelé de vert, dont je m'emparai.

— Mais, Monsieur, s'écriait le notaire stupéfait, c'est une violation que je ne saurais supporter, et il allait sortir pour appeler sans doute, et nous faire chasser, quand mon ami l'arrêta brusquement :

— Vous en avez trop fait, Monsieur, pour ne pas avoir encore quelques instants de patience.

Pendant ce temps, je défaisais le paquet, et, à l'ébahissement du notaire, en retirai ma bague, ma pauvre bague que je croyais bien ne plus jamais revoir. — Tableau, n'est-ce pas !

Le notaire suffocant, balbutiait, quand l'homme aux favoris rentra : d'un seul coup d'œil il avait jugé la situation, et d'une blancheur de linceul s'affaissait sur son siège.

Mais le notaire dont la confiance, comme bien vous le pensez, venait de subir un fameux assaut, ne lui donna pas le temps de se remettre ; allant à lui, il l'interrogea brusquement : Le malheureux pris ainsi à l'improviste, n'essaya même pas de dissimuler, et, sur la demande du tabellion, avoua qu'étant, il y a quelques semaines, chargé d'une affaire de l'étude dans la maison que j'habitai, il s'était trompé d'étage ; ma porte entrebaillée, il avait pénétré sans sonner, puis aussi dans ma chambre ouverte, pensant qu'il trouverait à qui parler. — Vous savez le reste, qui s'était exactement passé comme Alexis nous l'avait expliqué.

Le misérable jouait à la Bourse, il était aux abois pour une somme assez minime, mais qu'il ne pouvait se procurer. Le bijou l'avait fasciné ; personne pour le voir, personne ne le connaissant ; s'en emparer et remonter à l'étage au-dessus, chez le client de l'étude, et nul ne le soupçonnerait. Il devait aller quelques jours plus tard à Londres, pour son patron, et il comptait y négocier le bijou.

— Et j'espère bien que vous avez fait coffrer le coquin séance tenante, s'écria le Docteur, cette fois emballé ?

A quoi bon, reprit mon mari. Je crois encore que ce n'était pas un récidiviste ; la tentation avait été la plus forte dans son âme de joueur ; il y avait succombé. Nous insistâmes auprès du notaire, qui, je le crois bien, au

besoin, nous en aurait prié, c'était un scandale qui pouvait rejaillir sur son étude, et lui apporter des mécomptes. Il envoya le clerc infidèle se faire pendre ailleurs, et je pense que la perte d'une belle position, fut pour le pauvre diable, un châtiment suffisant.

Le récit de mon mari avait eu un succès complet ; tous étaient empoignés, jusqu'au Marquis, qui, ce soir-là, du moins, nous fit grâce de l'intervention du diable. — Alors, le commandant Buscaille prenant la parole, nous promit pour le mercredi suivant, un pendant à l'histoire de la bague.

Si je n'ai pas trop abusé de votre complaisance, chers lecteurs et amis, je vous la rapporterai prochainement.

(*A suivre.*) DIANE MAREST.

VIEILLES NOTES

(*Suite*).

Et Mahmadou Mar Diaï, fils de Samba Diaï, interprète du gouvernement, fit le tour de l'assistance présentant à chacun le plateau chargé de verres d'orgeat, de limonade et de bière, tout comme au théâtre, boissons glacées et délicieuses si appréciées dans les pays chauds.

« Une nuit — reprit le commandant du génie, que malgré le froid intense, je dormais profondément sous ma tente, enveloppé de plusieurs peaux de mouton, dans la grande tranchée ouverte devant Sébastopol, non loin du Mamelon-Vert, je fus éveillé par un bruit léger. J'aperçus, près de moi, une jeune fille dont le visage semblait lumineux, phosphorescent; elle était debout, immobile et me regardait avec douceur en gardant une pose angélique. Elle prononça d'une voix douce les paroles suivantes, que je suis certain d'avoir bien entendues puisque je les ai retenues : « Henri, je suis ta sœur Pauline qui, tu le sais, n'a jamais cessé de veiller sur toi. J'appartiens à cette innombrable légion d'âmes, d'esprits légers, invisibles à vos yeux mortels, mais tous attachés encore à la terre par des liens d'amour. Parfois, d'autres esprits, supérieurs en vertus et en puissance, soulèvent pour nous un coin du rideau vaporeux qui nous permet de lire dans l'avenir. Nous pressentons ainsi les douleurs physiques et morales qui affligeront les êtres aimés que nous avons la mission de secourir ou de consoler. Mon frère, je viens de te voir blessé, couché sanglant sur le sol. Tu vas être frappé, mais non mortellement ; je veillerai sur toi qui as encore une longue tâche à remplir ; sois courageux, fais ton devoir. Je préviendrai notre chère mère et Anna qui attendront ton retour en France... Au revoir ! »

« Et la vision qui m'apparut bien réelle, s'évanouit et je me rendormis ou continuai mon rêve. Au matin, je fis part de ce fait à deux de mes cama-

rades, moins pour leur faire partager mes impressions que pour désigner deux témoins de cette prédiction. — Hallucination, me répondit le premier. — Cauchemar, dit l'autre.

« La veille de l'assaut de Malakoff, je reçus la mission périlleuse d'aller, avec douze sapeurs du Génie, à la nuit tombante, faire sauter un terre-plein couvert et déjà miné, aux abords de la place, ce qui devait permettre aux assaillants de mener plus promptement l'attaque de ce côté.

« Nous approchions, moi et mes sapeurs, du couloir indiqué, lorsque nous fûmes aperçus des remparts. Je vis l'éclair d'une pièce illuminer le sentier, et un obus russe habilement dirigé par un pointeur que je félicite encore vint éclater juste au milieu du groupe.

« Sept mineurs furent tués, et les cinq autres couchés avec moi, tous grièvement blessés. Un vrai coup de roi !... Lorsqu'on vint nous relever, on me crut mort, mais je respirais; je fus porté à l'ambulance le visage ouvert, ensanglanté... La blessure lavée, les chirurgiens me firent une belle couture, afin de fermer la large plaie faite par un des éclats de l'obus que nous avaient si adroitement adressé, franc de port, nos amis les Russes, et vous voyez, nous dit en riant le vieil officier en tendant le cou pour mieux nous faire voir sa joue balafrée, que ce n'est pas ce que ces dames appellent une « reprise perdue ! »

« J'avais donc bien été averti, dans un rêve prémonitoire, de l'événement qui devait survenir, et je jurerais que j'ai vu et entendu ma sœur Pauline. Enfin, pour terminer ces histoires que vous qualifierez de diaboliques en sortant d'ici, j'ajouterai que, dans la nuit où je fus si durement couché sur le carreau, ma mère et Anna mon autre sœur rêvèrent toutes les deux que j'étais frappé mortellement... télépathie !

« Depuis ce temps, j'ai suivi avec une attention bien grande tout ce qui a été dit et écrit sur le spiritisme, ajouta encore notre sympathique conteur. En 1868, je fus présenté à Allan Kardec, dont les ouvrages commençaient à se voir traduits dans toutes les langues. Ce fut un soir qu'il avait fait l'honneur à un groupe d'anciens élèves de Polytechnique, adeptes de sa doctrine, de dîner avec eux. La parole de cet homme simple et modeste, bien que fort instruit, me toucha bien réellement. J'ai lu tout ce que sa plume a écrit et je crois, en mon âme et conscience que, dans les siècles futurs, le nom d'Allan Kardec sera connu et admiré de l'humanité toute entière, comme le seront jusqu'à la fin des siècles, ceux de Socrate, Pythagore, Platon, Descartes, Voltaire et Jean-Jacques-Rousseau. Et les générations futures, bénissant sa mémoire, lui devront une croyance unique, basée sur la raison, la sagesse, la vertu, la vraie charité, le mépris de la mort et la certitude d'une ascension constante de l'âme immortelle vers un Dieu unique, grand, juste, que

nous ne connaissons pas, que nous ne comprenons pas, mais dont nous lisons partout le nom sublime. »

Ainsi parla le vieux commandant du Génie, que nous quittâmes en le remerciant sincèrement. Je lui serrai les deux mains et exprimai à Mme Toulé le plaisir que je lui devais de m'avoir fait entendre ces choses intéressantes et surtout dans un lieu plus agréable que sur le pont de *l'Archimède* où elle m'en avait dit quelques mots.

Je promis à ces voisins aimables de venir de temps en temps, le soir, causer avec eux d'un sujet si captivant, ce que je fis pendant les quelques mois que je demeurai à Saint-Louis. Pourtant, je confesse que, malgré ce récit, et d'autres encore, que je vous dirai par la suite, je demeurai encore des annés, distrait par mes campagnes, sans donner moi-même à l'étude du spiritisme, les heures que je lui ai consacrées plus tard et qu'il a su remplir de tant de consolation et de charme.

Il y avait deux mois que Sagrin était parti pour Bakel, lorsque *l'Arabe* rentra à Saint-Louis de sa longue tournée dans le fleuve, et m'apporta une volumineuse lettre de mon vieux camarade. Il me décrivait son long voyage et son installation au Poste dont il avait fait un dessin, il me disait la chaleur torride de ce point, l'un des plus chauds du globe où il notait journellement 40 degrés. Sa santé était bonne, et il était plein de courage, comptant bien revoir la France et sa vieille mère. Puis, passant à un sujet plus tendre, il m'écrivait : « Son souvenir reste vivace en mon cœur, dix fois par jour, je me revois sur cet *Equateur* où nous avons vécu de si charmantes heures, je lui écris chaque matin plusieurs pages pleines d'un sentiment que je voudrais cacher à moi-même, et, le soir venu, je les relis et je les brûle. Tu trouveras sous cette enveloppe une lettre pour elle, toute fraternelle, revue, corrigée et sensiblement diminuée que tu lui adresseras. Son mari la pourra lire sans y trouver une virgule de trop. »

Quelques jours après, un paquebot apportait de Buenos-Ayres, une lettre de Mme Berthon à Mme Toulé, qui me fit prévenir et qui me la communiqua avec amabilité. Notre compagne de traversée racontait la fin de son voyage et les incidents qui l'avaient distraite à bord. Elle avait dit à M. Berthon la conduite du capitaine Sagrin, l'amitié qu'elle lui avait donnée et, très touché, il avait très simplement autorisé sa femme à lui écrire. Il refusa même de jeter les yeux sur la lettre qu'elle lui adressait et qui dormait au bureau de poste de Saint-Louis dans le sac destiné à Bakel... Pauvre missive, combien de jours attendrait-elle là un prochain bateau remontant le Sénégal.... peut-être un mois, puis, un mois encore pour parvenir à Jacques.

Plus d'une année s'était écoulée ; j'avais fait deux fois colonne à Koki et dans le N'Diambour, puis, j'avais été renvoyé à Dakar et à Gorée dont j'avais le commandement.

Gorée la Blanche, Gorée la joyeuse, comme elle s'appelait au temps de sa splendeur commerciale, est un îlot de granit de 5 à 600 mètres de long sur le tiers en largeur, c'est-à-dire que, de la porte du Castel à la pointe Pinet-Laprade, la cigarette qu'on vient d'allumer n'a pas eu le temps d'être consumée. Si le commerce y fut jadis florissant, les quelques magasins, les boutiques qui subsistent dans cette petite île abrupte, ne le rappellent guère. Dakar, né de Gorée, a frappé mortellement sa mère et la voit mourir chaque jour. Sans le fort perché à 40 mètres au-dessus du niveau de la mer et qui protège Dakar et Rufisque, Gorée n'aurait plus d'habitants. Les beaux et solides travaux faits sur le rocher altier, les vastes citernes que les pluies torrentielles d'une ou deux tornades remplissent pour l'année, l'ancien gouvernement, l'hôpital et les bureaux de l'administration, tout prouve l'importance qu'a possédée Gorée où la garnison réduite à une compagnie d'Infanterie de marine et à demi-batterie d'artillerie était, en 1845, de deux bataillons et de deux batteries.

A Gorée, j'eus sous mes ordres; le lieutenant Galliéni, ce dont je m'honore, aussi m'en voudrais-je de ne pas dire ici quelques mots de ce vieux frère d'armes que je connaissais depuis sa sortie prématurée de Saint-Cyr pour la guerre. Nous fîmes partie du même bataillon dans le régiment formé à Rochefort par notre brigadier, le vaillant général Martin des Pallières, en juillet 1870. Galliéni était sous-lieutenant à la 11^e^ compagnie, et moi, lieutenant de la 14^e^, ayant pour capitaine Dodds, qui devait s'illustrer quelques années plus tard par la conquête du Dahomey et la prise du roi Béhanzin..... Faits prisonniers à Sedan au lendemain de Bazeilles, Dodds parvint à s'échapper au péril de sa vie ; Galliéni fut conduit en Allemagne et interné à Neubourg pendant que j'étais conduit à Magdebourg.

Deux ans après, en 1872, Gallieni venait me rejoindre à l'île de la Réunion, où, lieutenants tous les deux, nous vécûmes côte à côte dans deux petites « cases » ombragées par les arbres, les palmiers et les lianes du même jardin. Est-il utile de dire la bonne affection qui nous unissait, alors qu'il faisait avec moi des duos de flûte et des dialogues en anglais, sans se soucier de son glorieux avenir. En 1874, je quittai mon camarade et la Réunion pour rentrer en France, capitaine et, en 1877, j'eus la joie de voir Galliéni venir me retrouver au Sénégal. Lorsqu'il fut promu à son tour, le gouverneur Brière-de-l'Isle qui avait appelé le capitaine Galliéni auprès de lui, le désigna, en 1879, pour se rendre en mission chez le sultan de Segou, le cruel et fourbe Ahmadou. La mission, composée de Galliéni, du lieutenant Vallière et du docteur Tautain, fut retenue plus d'une année à Ségou, par le cauteleux Almami dans une captivité toute politique qui se termina par un traité avantageux pour le commerce français dans le haut Niger, et qui est dû entièrement à l'habileté de Galliéni.

A son retour, la fortune le prit par la main et, toute aveugle qu'elle soit, la déesse, sut discerner en lui un vaillant soldat, un Français plein de valeur, et ne l'abandonna plus. Mon lieutenant de Gorée est aujourd'hui général de division, gouverneur de Madagascar, et si jamais chef s'est montré constamment digne de sa gloire et de sa fortune, c'est bien Galliéni.

A Gorée, la vie était uniforme, monotone, mais les événements que l'homme ne prévoit pas et que sa faible main ne peut détourner, se chargent d'en agiter et d'en troubler le cours.

A part le commandant du fort et l'officier d'artillerie, tenus de résider au Castel, les autres officiers, les médecins, le commissaire de marine et les commis, habitaient en ville au pied du Castel.

Le lieutenant d'artillerie, nommé Barrère, et sa jeune femme étaient musiciens ; je leur ai dû bien des soirées agréables et quelques romances, dont j'ai toujours gardé la copie, m'empêcheront d'en perdre le souvenir. Que de fois, après une ou deux heures de chant et de piano, nous nous étendions, pour jouir d'un peu de brise de mer, dans les nuits chaudes, sur de longs fauteuils de toile à voile, où nous causions et nous endormions jusqu'au jour, sous le feuillage épais des grands arbres à caoutchouc qui ombragent encore le pavillon des officiers... Je ne sais ce que sont devenus ces aimables compagnons de cette captivité qu'était notre commune existence à Gorée, mais ces lignes prouvent que je ne les ai pas oubliés. Notre plus grande distraction était de traverser la rade et d'aller déjeuner à bord des paquebots arrivant de France ou d'Amérique.

Le Sénégal ne causerait pas tant d'effroi aux jeunes officiers et aux soldats coloniaux, si la fièvre jaune n'y venait à des époques intermittentes variant de cinq à huit ans, faire des visites qui laissent toujours un souvenir trop cruel de son passage. L'épidémie de 1878 fut une des plus sanglantes et l'armée coloniale a inscrit cette année-là à son martyrologe à Gorée, Dakar, Saint-Louis et dans les postes, 22 officiers, 12 médecins et 332 sous-officiers, caporaux et soldats... Passons sur ce souvenir trop lugubre qui m'enleva quelques-uns de mes meilleurs camarades.

Un soir que j'étais absorbé dans la traduction laborieuse d'une lettre en espagnol que m'avait adressée du port de Gorée le capitaine d'un petit bateau dont l'équipage avait été enlevé par l'épidémie, et qui demandait des noirs pour remplacer ses matelots, je vis ma porte s'ouvrir. Un officier aux yeux brillants de fièvre, au teint jaune, se précipita vers moi en m'ouvrant ses bras... C'était Jacques, ou plutôt son ombre ! Je lui rendis son étreinte en pressant son corps amaigri. « Ah ! mon vieil ami, lui dis-je les larmes aux yeux, comme tu es changé ! — Ça va mieux pourtant, murmura-t-il en souriant et en s'asseyant sur mon lit..., mais, il s'en est fallu de peu que tu ne revisses plus ton pauvre Jacques. » En ce moment, mon ordonnance me

prévint que le dîner était servi. Jacques prit peu de chose. Je le contraignis à se mettre au lit dans une chambre voisine, où je lui souhaitai une bonne nuit, ne voulant pas le fatiguer par une conversation qui, je le savais, ne finirait pas si elle commençait.

Il s'éveilla gai et dispos, et, après avoir pris le café fait de mes mains, il alluma une cigarette, ce qu'il n'avait pû faire depuis son départ de Bakel, et me mit au courant des événements survenus depuis seize mois que nous nous étions quittés.

La fièvre jaune avait cruellement sévi dans son poste, tout son détachement, moins lui et un sergent, avait été enlevé en moins d'une semaine, son lieutenant, un adjudant, 2 sous-officiers et 16 soldats dormaient, làbas, sous le sable de Bakel ! *l'Arabe*, qui travaillait le fleuve, était arrivé juste à temps pour emporter Sagrin, mourant, laissant au poste 12 tirailleurs noirs sous le commandement d'un officier indigène, Mamadou Rassine. Pendant la descente du fleuve, le médecin du bord, le Dr Patouillet, un de nos camarades de Calédonie, lui avait prodigué ces soins fraternels, connus seulement des officiers qui s'en vont bien loin de la mère-patrie, où, lorsqu'ils souffrent, ils voient l'amitié remplacer la famille.

En arrivant à Saint-Louis, Sagrin, encore bien faible et fiévreux, entrait à l'hôpital d'où le Conseil de santé le renvoyait en France. Il était donc venu à Dakar attendre le paquebot qui devait le rapatrier, et j'eus le plaisir de le garder cinq jours avant de s'embarquer sur le *Niger*, où je l'accompagnai ainsi que le lieutenant d'artillerie et Mme Barrère dont la période coloniale était achevée.

Ces quelques jours de calme, de repos, d'affection, avaient remis du carmin aux joues de Jacques et rallumé l'expression vive de ses yeux... Mais aussi, nous avions beaucoup parlé de Mme Berthon... Le soir qui précéda son départ est toujours présent à ma mémoire, et je n'avais pas besoin de ces vieilles notes pour me le rappeler. J'avais eu à dîner le couple Barrère qui avait fait ses malles et nous avait présenté son successeur au pavillon d'artillerie. C'était un grand beau garçon nommé Desplanques, arrivé depuis trois jours de France, et qui faisait sa première campagne. Plein de goût pour la poésie, il nous déclama quelques pièces de vers et ne tarda pas à nous dire qu'il était spirite, ce qui provoqua l'hilarité du joyeux Barrère. Après avoir rendu la liberté à mes invités, Jacques et moi nous étendîmes dans nos longs sièges, sous mes beaux arbres à l'ombre épaisse que perçait discrètement çà et là, comme des flèches diaphanes, les rayons de la lune d'argent. Nos yeux fouillaient dans l'infini de la voûte étoilée le pur ciel africain. Orion avec ses belles étoiles brillantes resplendissait au Zénith...: « Vois-tu, me dit Jacques, voilà le signal..., c'est Orion qui le donne, Thérèse, de la terrasse de sa maison, regarde au ciel et cherche ces étoiles... Tu te souviens qu'elle

nous dit un soir que lorsqu'elle verrait Orion, elle penserait à nous ? — Comment l'oublierais-je, Jacques. » Alors, il me chanta de sa voix agréable toujours malgré sa faiblesse, une romance qu'il avait faite à Bakel, et dont voici les premières strophes :

La nuit silencieuse déployant son long voile,
L'attache doucement vers le septentrion
Puis, tendant les côtés sans cacher une étoile,
Elle pique au milieu les clous d'or d'Orion.

De ce sable brûlant où seul et si loin d'Elle
Pour fuir et m'envoler vers son ciel plus joyeux,
Que ne puis-je emprunter l'aile de l'hirondelle
Et ce soir apparaître un instant à ses yeux ?

Plutôt, si de mon corps pouvait s'enfuir mon âme,
Je dormirais ici, paisible et consolé
Pendant qu'à l'âme sœur elle irait, vive flamme
S'unir et remonter vers l'azur étoilé.

C'était faible évidemment comme poésie, mais faire des vers à Bakel par 40 degrés de chaleur, c'était au moins méritoire, et je déclarai à Jacques que l'air sentimental qu'il avait noté lui-même ajoutait un grand charme à sa romance. Il sourit et, se sentant revivre, il laissa parler son cœur devant moi, l'étalant comme ces fleurs qui n'attendent que le calme et la fraîcheur du soir pour ouvrir leur corolle odorante.

— Tous les courriers venant de Saint-Louis m'ont apporté une ou deux lettres de notre amie... Comme c'était long de les attendre deux mois ! Lorsque l'épidémie se rua sur notre petite garnison européenne et m'atteignit le dernier, je crus que j'allais mourir quand *l'Arabe*, qui vint m'arracher de Bakel, m'apporta sa dernière pensée qui fut pour moi le remède le plus salutaire. Ces pages charmantes me servirent de viatique efficace durant les journées brûlantes de la descente du fleuve.

Et Sagrin qui ne pouvait avoir de secret pour moi, me donna toute cette correspondance où mon nom revenait quelquefois sous la plume de Mme Berthon. Il ne m'appartient pas de dire ce que sa noble affection traduisait à celui qu'elle appelait « son frère », mais je compris que ces feuillets avaient été, là-bas, sous le ciel brûlant et mortel, un baume consolateur payé de quelques larmes sans prix. Chaque fois que Thérèse recevait une lettre de celui qu'elle appelait « le frère Jacques », elle la tendait à M. Berthon, en lui disant : « Voulez-vous me la lire, mon ami ? » Cet excellent homme qui devinait certainement entre les lignes un sentiment plus doux que ne le laissait paraître l'écrivain, en souffrit peut-être, mais, aimant sa femme comme on aime une épouse pure et honnête, il n'eut jamais la cruauté de faire cesser

une correspondance à laquelle la mort impitoyable devait mettre le dernier point.

Sur le *Niger*, avant de nous séparer, je racontai à Jacques les histoires du commandant Toulé. — Rien ne me surprend, me dit-il, et, en France, je compte profiter de mes six mois de convalescence pour me livrer à une étude approfondie du spiritisme, et j'enverrai à Thérèse ce que je lirai de meilleur pour réconforter son âme.

— Adieu Jacques. — Au revoir Léopold. Qui de nous deux reverra celle dont je m'éloigne encore ?... Dieu seul le sait.

Après nous être étreints fraternellement, je redescendis dans la baleinière qui me ramena bien triste à mon rocher peu folâtre de Gorée.

Le soir, suivant les indications de Jacques, j'adressai une lettre de lui à Mme Berthon, et j'y ajoutai les quelques lignes suivantes :

« Madame,

« Notre ami Jacques Sagrin, revenu de Bakel, assez souffrant, s'est remis, grâce à Dieu et aux soins de celui qui vous envoie un souvenir respectueux.

« Il a passé cinq jours avec moi sur le rocher de Gorée d'où il regardait souvent Dakar. J'ai éprouvé un regret réel en l'embrassant, mais sa santé est meilleure, et je compte bien le retrouver tout à fait rétabli dans quelques mois lorsque ce sera mon tour de revoir la France et ma mère.

« Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments bien dévoués et l'assurance du souvenir agréable que je garderai toujours de vous.

« L. D. »

(A suivre.) LEOPOLD DAUVIL.

SÉANCES REMARQUABLES DE MATÉRIALISATIONS

avec le médium Mme Carrie et M. Sawyer à Springfield (Mass.) Etats-Unis.

A la requête de M. J. H. D. Chamberlain de la ville sus-mentionnée du Massachusetts, dans l'Amérique du Nord, Mme Sawyer vint au commencement de septembre, de Lake Pleasant où elle demeurait, y donner quelques séances qui durèrent environ deux semaines. Bien que M. Chamberlain ne fut pas spiritualiste, il avait pris cependant un grand intérêt dans les phénomènes de matérialisations et avait assisté à deux ou trois séances au domicile de Mme Sawyer, dans lesquelles sa propre fille lui apparut. Mais, M. C. était un sceptique et était loin d'être convaincu de la vérité de ces manifestations. Il pria, en conséquence, le médium de venir donner quelques

séances chez lui, persuadé qu'il serait ainsi dans les conditions les plus favorables pour empêcher tout moyen de tromperie. Quoique Mme Sawyer ne fût pas en ce moment très bien portante, elle consentit cependant à se rendre à l'invitation de M. C., et pendant un séjour de deux semaines qu'elle fit chez celui-ci, elle parvint à convaincre tous ceux qui avaient pris part aux séances données, dans trois familles différentes, de l'authenticité des phénomènes de matérialisation produits. L'histoire en est remarquable.

Les séances qui eurent le plus de succès furent celles qui eurent lieu chez le Dr Proctor, qui, s'occupant lui-même de psychologie, semblait apporter un puissant concours à la réalisation des phénomènes. Il n'en fût pas de même chez M. Chamberlain où, au grand désappointement du médium, pour ainsi dire, aucun cas de matérialisation ne se produisit. La cause en était attribuable à certaines influences contraires du cercle, au grand regret de ceux qui avaient organisé les séances, en ce qu'elles ne rendirent pas justice à Mme Sawyer.

Quant aux séances qui furent données chez le Dr Proctor, où l'on avait fait un choix judicieux des membres du cercle, elles réussirent au-delà de toute expression. Là, les phénomènes de matérialisation se suivirent sans relâche et furent d'un caractère des plus élevés. La plupart des formes manifestées furent celles d'amis des personnes présentes ; et d'autres qui représentaient le monde des Esprits eurent une beauté transcendante. L'une d'entre elles portait une étoile éclatante sur le front et une croix de feu sur la poitrine.

Une autre avait une étoile sur une couronne, une croix brillante sur la paume de la main droite et un croissant lumineux sur le cœur. Tous ces phénomènes se produisirent devant le rideau, en commençant par une légère colonne de lumière et se développant en une forme voilée qui s'avançait lentement à la demande des personnes présentes et qui fût reconnue, soit par le nom, soit par le message qu'elle transmettait. Tantôt ce fut une grand'mère tenant un jeune enfant dans ses bras ; tantôt deux formes apparurent simultanément. On entendit l'accompagnement d'une guitare pendant que le cercle chantait. A un autre moment, une forme, tenant un bouquet à la main, se manifesta et dit : « J'ai apporté ceci du cimetière ; ne mettez plus de fleurs sur les tombes ; nous n'en voulons pas. »

Et la liste des matérialisations obtenues serait longue pour en faire le détail.

Aussi, j'en passe les moins importantes, et j'arrive à celles qui offrent surtout un intérêt particulier, en ce qu'elles me concernent personnellement et qu'elles eurent lieu en présence d'un grand nombre de personnes dignes de foi et pouvant, au besoin, en attester l'authenticité, quoique je crois inutile de mentionner ces faits dans un journal qui n'est pas spiritualiste.

J'avais appartenu pendant trente ans à l'Eglise congrégationaliste, lorsque

je résolus de renoncer à la doctrine orthodoxe et me mis à faire des conférences. Comme mes opinions étaient d'un caractère radical et progressif, je ne tardai pas à être connu et je fus invité à parler devant plusieurs congrégations spiritualistes de l'Est. Bien que les phénomènes psychiques fussent nouveaux pour moi, je ne pus m'empêcher d'y reconnaître une certaine grandeur.

Cependant, la séance de Mme Sawyer à laquelle j'avais été invité eût pour résultat, non seulement d'accroître mon scepticisme, mais encore de me persuader que certains de ces phénomènes devaient être attribués au ventriloquisme. .

Je restai longtemps sous cette impression, quand, certain jour, je fus amené à reconnaître mon erreur et à changer le cours de mes opinions. L'histoire qui suit m'est personnelle et a un caractère profondément triste. Je perdis ma femme bien-aimée et ma compagne fidèle qui m'avait secondé pendant vingt-six ans dans mon ministère à l'Eglise congrégationaliste, au mois d'avril dernier; et sa mort mit une si triste fin à notre vie commune que je suis obligé d'en voiler les principaux détails. J'ai toute raison de croire que ma rupture avec l'église orthodoxe abrégea sa vie. Sa ténacité dans son éducation religieuse était si forte, que je constatai qu'une barrière immense s'était élevée entre nous deux ; elle semblait éprouver pour moi de la répulsion et ne m'adressait plus un mot d'affection. C'était comme si les vingt-six ans de notre mariage s'étaient évanouis en un cauchemar. Sa mort fut comme une ironie des souvenirs de notre tendresse passée. Le démon de la religion eut un tel pouvoir sur elle que c'était comme un nouvel exemple comment la religion peut tuer l'amour. Et pourtant ma femme avait un caractère des plus doux et des plus aimants. Et jamais, non plus, je ne cherchai à lui enlever ses croyances. Mais, forcé comme je l'étais par mes études et mes œuvres publiques de rester fidèle aux lumières nouvelles qui étaient venues en moi, je devais supporter et voir grandir l'abîme qui brisa le lien sacré de ma vie de famille. Elle mourut, et ce cauchemar vint obséder de plus en plus mes tristes pensées.

Pendant cinq mois, il me semblait devoir oublier qu'elle avait été ma femme et effacer de ma vie les jours de notre bonheur.

Or, il advint que Mme Sawyer passa un jour par Springfield et qu'elle m'invita à ses séances. J'étais indécis de savoir si je désirais voir revenir ma femme, tant les souvenirs que j'en avais gardés étaient pénibles.

A la première séance qu'elle donna, j'entrai dans le cabinet et je mis les deux mains sur la tête de Mme Sawyer, pendant qu'elle me tenait les poignets. Aussitôt, je commençai à sentir deux mains douces me caresser les joues. Et puis, elles se portèrent à l'anneau de mon doigt annulaire, comme si quelque fait y était attaché ; déboutonna ensuite mon habit et l'esprit vint

se reposer sur mon cœur. J'avais sur les genoux quelques feuilles de papier et un crayon dans ma main. Les mains de l'esprit saisirent le crayon, écrivirent sur un des feuillets, le détachèrent et mirent le papier et le crayon dans mes mains. — Le moindre mouvement que Mme Sawyer eût fait, je l'eusse remarqué. — C'était donc bien les mains de vrais esprits et le message que je trouvai écrit sur le papier était le suivant : « Oh ! si j'avais su ce que je sais maintenant. Pardonne-moi ! »

Dans les séances suivantes, ma femme se manifesta chaque fois en me donnant des indications de plus en plus précises de sa présence ; et, enfin, dans la dernière séance, elle se matérialisa à cinq reprises différentes. La première de ces matérialisations surtout fut remarquable. C'était un vendredi soir. Ce même jour, le matin, Mme Sawyer me dit : « Votre femme a-t-elle été ensevelie en noir ? — En effet, c'était vrai. — Vers quatre heures du matin, Mme Sawyer vit, en s'éveillant, une forme noire aller et venir dans la chambre. Elle dit : « Elon, qui est-ce là ? » — « C'est la compagne du docteur, répondit Elon ».

Ce même soir, à peu près au milieu de la séance, une forme féminine vêtue de noir apparut tout à coup devant le rideau. Elle y resta pendant une minute, en silence. Puis le bas de sa robe semblait s'ouvrir et on put voir une robe blanche. La noire se déploya et sembla s'évanouir comme un nuage, et pendant que ce changement avait lieu, elle s'écria : « Du noir au blanc ! » Et dès que la transformation fut terminée, elle s'avança vers moi et se jeta à mes pieds, avec une si grande force, que toutes les personnes présentes purent entendre le bruit que firent ses genoux, en tombant sur le parquet. Je la soulevai et aussitôt elle se retira en levant les bras en l'air et s'écria : « Oh ! c'est terrible ! terrible. » Elle paraissait en proie à une lutte mentale très violente. Je la saisis et je sentis qu'elle était toute tremblante. Le Dr Proctor la soutint d'un côté et moi de l'autre ; et elle s'avança de nouveau : au même moment, je glissai dans sa main une lettre que j'avais écrite ce jour, dans laquelle je lui renouvelais mon amour pour elle et, tout en sentant la lettre, elle s'écria : « C'est un gage ! » — « Oui, lui dis-je, c'est un gage pour l'éternité ! » Quand elle se dématérialisa, la lettre se dématérialisa avec elle. Ce même soir,un bouquet de pois de senteur que je lui remis,se dématérialisa de même. Puis Maudie dit : « Docteur, un jour, cet hiver,.quand il n'y aura plus de fleurs, je vous rendrai ces pois de senteur en aussi bon état que vous me les avez donnés. » — J'espère que cela sera, sans faute, lui répliquai-je.

Ma femme me dit dans deux messages qu'elle répondrait à ma lettre. Je désirais qu'elle me mît une lettre à la main comme je l'avais fait pour elle. J'étais bien sûr que c'était ma femme d'après les détails qu'elle me donna au sujet de la bague, avant de se matérialiser et de me la demander ; et puis elle me la restitua de ses propres mains. Des souvenirs sacrés étaient atta-

chés à cette bague. Elle m'en fit présent il y a trente ans, quand nous fûmes fiancés. Puis elle la porta pendant toute la durée de notre mariage. Mais avant de mourir, elle donna à la garde-malade des ordres précis pour qu'elle ne fût pas enlevée de son doigt. J'insistai néanmoins pour l'avoir, quelque pénible que fût pour moi l'histoire de cette bague et je l'avais dans ma poche quand je me rendis à la séance.

Elle me la demanda, disparut et revint quelque temps après ; puis me la donna et l'attacha à ma chaîne de montre où elle était à l'époque de notre promesse de mariage. Plus tard, elle me dit : « Je vois que vous avez mis la bague où elle était avant. » Ces paroles seules étaient la preuve absolue de l'identité de ma femme.

A la dernière séance, elle se manifesta cinq fois. A la troisième, elle vint accompagnée de ma sœur Sarah, morte depuis quarante ans, et en se plaçant devant le rideau, elle dit : « Lottie et Sarah. » Ma sœur Sarah qui mourut en 1863, apparut trois fois. Elle me dit : « Mon cher frère, il y a quarante ans que j'essaie de me manifester à vous. » Elle dit ensuite : « Touchez ma robe, touchez mes cheveux. » Sa robe blanche était aussi douce au toucher que de la neige. La quatrième fois, c'était la dernière séance dans laquelle ma femme se manifesta et me dit : « Vous avez dans votre poche quelque chose que je désire avoir. » Elle mit sa main dans la poche de côté de mon paletot et en tira un objet qui ressemblait à un mouchoir qu'elle étendit jusqu'à ce qu'il eût trois mètres de large, comme pour s'en faire un voile ; puis, le jeta adroitement au-dessus de moi et mit sa joue contre la mienne. Elle tourna ensuite sa figure du côté de la lumière et dit : « Regardez-moi ! » Et je pus voir ses yeux noirs et son nez mince ; puis elle voulut que je misse mes mains sur ses cheveux, qui tombèrent sur ses épaules et la firent ressembler à un ange. Toutes les traces de soucis et de vieillesse avaient disparu de sa figure et elle semblait comme une femme dans toute la beauté de l'âge mûr.

Sa dernière apparition eut un caractère d'une plus grande authenticité encore.

Elle se tenait devant le rideau et dit : « William, ne bougez pas de votre chaise. Vous avez demandé les boutons de manchettes, les voici. » Pendant sa dernière maladie elle désirait me donner une paire de boutons de manchettes pour le 54e anniversaire de ma naissance. Mais je ne me sentais pas le courage de les prendre, puisqu'elle avait renoncé à m'adresser la parole. Depuis, je n'ai jamais su ce qu'ils étaient devenus ; mais quand je fus convaincu qu'elle m'avait rendu son affection, j'aurais donné tout au monde pour les avoir. Et je lui dis : « Lottie, puis-je les avoir maintenant ? » Elle me répondit que oui.

Ce qui précède n'est qu'une faible partie de l'histoire de ma vie et pour-

tant je dois avouer que c'est pour moi le commencement de la période la plus heureuse. Bien que je ne possédais plus ma femme que comme esprit, elle m'a été rendue plus que je ne pourrais le dire. Le cauchemar d'autrefois s'est dissipé et, autant qu'on peut assurer avoir trouvé le ciel sur terre, j'y étais entré maintenant.

J'ai maintenant la certiude qu'elle est en harmonie avec moi et qu'elle sera mon guide spirituel dans toutes choses. Et j'ai la confiance que ma loyauté et mon dévouement pour ces nobles faits et vérités, suffisent pour en assurer l'authenticité.

Traduit du *Light of Truth*.

Professeur, C. MOUTONNIER.

Nice, le 31 janvier 1904.

AVANT-PROPOS DE « MÉDITATIONS »

Madame,

Un de mes bons amis — spirite de la dernière heure — me prie de vous adresser les quelques pages que vous trouverez ci-jointes ; il a l'espoir que vous voudrez bien les insérer dans la *Revue*, si toutefois vous pensez que les idées exprimées par lui, offrent quelque intérêt pour vos lecteurs.

Personnellement, Madame, je vous y engage, car, à notre époque, ils sont assez rares ceux qui ont le courage d'affirmer hautement leur conviction religieuse sans se soucier des railleries de leurs contemporains.

Ainsi que vous le verrez en lisant ses « Méditations », mon ami Billardon — dont le savoir égale la modestie — a passé par des phases très diverses : du mysticisme catholique, il est allé au positisme — au matérialisme presque, — pour évoluer ensuite vers le spiritualisme moderne.

Dans ces pages émues et sincères, il nous fait assister à la lutte pénible que se livrent en lui-même le sentiment et la logique quand, ayant atteint l'âge d'homme, il voit s'évanouir sous le souffle puissant de la Raison, les rêves, les illusions, les espoirs et les croyances qui ont enchanté et bercé son enfance.

Il nous avoue que ce n'est qu'après des luttes ardentes, avec amertume et regret, qu'il rejeta enfin ses « préjugés d'enfance » pour s'en aller — en quête d'un idéal nouveau — « demander à la science ses lumières, puisque c'est Elle qui a prouvé l'inanité des théories catholiques. »

Il fut encore une fois déçu, car la science, avec ses froides négations et son penchant outré à l'individualisme le choqua et le désespéra. Il eût préféré presque la Religion sans preuves à la Science sans idéal !

Ni l'une ni l'autre n'ayant satisfait son âme de sensitif, il se replia sur lui-même, et souffrit les angoisses du doute.

On eut beau lui dire et lui répéter que toutes les théologies ne sont que les résidus intellectuels d'un passé qu'il faut maudire, que l'immortalité de l'âme ne fût jamais qu'un rêve, qu'une hallucination de la pensée humaine, il persista à croire qu'il existe un principe religieux supérieur à toutes les institutions sociales, et il continua de chercher partout la solution du problème qui le hantait.

La mort de son père, et d'autres membres de sa famille, vint aggraver encore cet état d'esprit et les souffrances morales qui en résultaient : « Devant « ces tombes, dit-il, qui en se refermant, dérobaient pour toujours à mes re-« gards les traits d'êtres aimés, devant la mort qui me séparait d'un père qui « avait lutté et souffert pour me procurer une existence matérielle meilleure « que la sienne, je me disais qu'il n'était pas possible que cette séparation « fût éternelle. Mais, hélas ! je n'avais aucune preuve qui pût satisfaire ma « raison. »

C'est quelques années plus tard que je le connus. Un jour, au hasard d'une conversation, le mot « spiritisme » fut prononcé. A ses premières paroles, je vis qu'il ne connaissait de notre doctrine que l'opinion préconçue, exprimée par quelque journaliste plus spirituel que soucieux de la vérité.

Ce que je lui en dis eut le don de l'intéresser ; je lui mis entre les mains l'admirable livre de Léon Denis « Après la mort » ; ce fut pour lui une révélation, et vous verrez, en lisant ses Méditations, l'effet que lui produisit cette lecture.

Certes, M. Léon Denis — cet esprit génial, cet ardent combatif — a le droit d'être fier de son œuvre, car il aura pansé bien des blessures morales ; ils sont légion ceux qui, comme mon ami Billardon, lui doivent un peu de bonheur, puisqu'il leur a donné l'espoir qui guérit et la certitude qui console.

Et, à notre époque de transition intellectuelle et morale, ce sera aussi le plus grand honneur de notre doctrine, que d'avoir substitué l'idéal spiritualiste au matérialisme dissolvant professé par les néophytes du néantisme.

En terminant, j'ajoute que dans cette période de transition si pénible à franchir, le spiritisme a un grand rôle secourable à jouer pour sauver les esprits prêts à sombrer dans la tourmente.

Mon ami Billardon n'était-il pas un de ceux-là ? Voilà pourquoi, Madame, je vous prie de vouloir bien publier sa lettre qui dépeint si éloquemment les souffrances morales éprouvées par une âme délicate en proie au doute.

Veuillez agréer, Madame Leymarie, l'expression de ma profonde et respectueuse sympathie.

EDMOND BAUGE.

MÉDITATIONS

Les premières années de ma vie furent heureuses. Né de parents pleins de tendresse pour moi, je fus élevé dans la religion catholique avec les enfants de mon âge. Parmi ces camarades de ma première enfance, les uns sont morts; les autres sont restés au pays natal pour remplacer, au foyer paternel, les parents disparus. D'autres enfin, et je suis de ceux-là, emportés par les nécessités de la vie, se sont éloignés du lieu qui les a vu naître pour fonder une famille loin des leurs.

Quand je me reporte, par la pensée, vers ces compagnons du premier âge, je me rappelle les heures où, ensemble, nous nous rendions à l'église du village. J'étais doué d'une nature impressionnable et d'une vive imagination. Les scènes autant poétiques que fabuleuses de l'histoire sainte, les homélies ferventes du prêtre, me procuraient d'indéfinissables émotions qui firent de moi un enfant pieux.

Mais, avec l'âge vint la raison ; avec la raison, le libre examen. En me repliant sur moi-même, je commençai de comprendre que le Dieu cruel et vengeur, des foudres duquel nous menaçait le représentant d'une religion, n'était qu'un instrument forgé de toutes pièces par le catholicisme pour courber les masses sous son joug. Ce ne fut pas sans lutte que je parvins à me détacher de toutes ces fausses croyances. On n'a pas, en effet, été impunément bercé dans la religion de ses pères, à un âge où toutes les impressions se gravent profondément ; on n'a pas en vain lu ces fables poétiques et touchantes dont est semé l'Ancien Testament,sans garder, au fond de son être, un sentiment de religiosité difficile à déraciner.

Ce qui fait, en effet, la force du catholicisme, c'est sa poésie. Qui de nous, même le matérialiste le plus endurci, ne se rappelle pas sans émotion, les processions des rogations, par exemple, se déroulant à travers la campagne aux premiers jours du printemps. Les chants en plein air, s'harmonisant avec le souffle de mai qui fait onduler les blés sous son haleine, la brise mêlant son bruissement aux versets du prêtre, laissent dans l'âme une empreinte difficile à effacer.

La lutte fut donc vive. J'avais derrière moi un passé qui me rappelait des jours heureux, coulés, le plus souvent, à l'ombre de la vieille église, avec des parents aimés. Devant moi, se dressait la Raison qui me disait : « Tes « croyances sont fausses, les dogmes sont des mythes, l'idéal social du prêtre « est en contradiction avec les aspirations de la société moderne. » Je finis, enfin, par m'apercevoir qu'il ne fallait pas envisager une religion au seul point de vue poétique, qu'il ne fallait pas l'entrevoir par les élans d'une imagination plus ou moins vagabonde. Il faut pénétrer dans l'intimité du prêtre, et

tâcher de découvrir les mobiles de ce qu'il appelle son sacerdoce. Alors, la poésie disparaît, et les quelques illusions qu'on a pu conserver sont vite évanouies. On aperçoit l'homme, qui, dans son immense orgueil, ose s'intituler le représentant de Dieu, parler aux foules de choses spirituelles pour mieux asseoir sa domination temporelle. Et pour que cette domination puisse être établie solidement, il faut que les masses croient sans discuter, il faut que le sentiment religieux soit perverti au point de devenir un fétichisme fanatique. Voilà pourquoi le clergé crie anathème à la raison, haine à la science, excommunication au progrès !!!

Aussi, voyons-nous, à l'heure actuelle, les religions (tels des naufragés rivés à une épave, leur dernière planche de salut, s'y accrochent en désespérés pour ne pas sombrer dans le gouffre), rester stationnaires avec leurs dogmes en contradiction avec la science et la raison, alors, qu'en sens inverse, les sociétés, suivant la loi du progrès, évoluent constamment en raison de leur soif de bien-être et d'idéal.

Ces considérations expliquent pourquoi, dès l'âge de vingt ans, c'est-à-dire à l'époque où l'âme déborde d'enthousiasme et de sentiments généreux, je n'étais plus catholique au sens littéral du mot. Après des luttes ardentes qui mirent souvent aux prises le sentiment avec la raison, cette dernière, enfin, l'emporta et je fis table rase de tous mes préjugés d'enfance.

*
* *

Mais l'homme a un fonds naturellement religieux, si par sentiment religieux on entend cette tendance qu'a l'esprit à rechercher les causes de son existence, et qui le porte, lui, créature, à remonter, par la pensée, vers son Auteur pour essayer de scruter l'avenir.

Pour cette recherche, je demandai à la science ses lumières, puisque c'était la science qui avait prouvé la négation des théories catholiques. Je n'y trouvai rien qui pût satisfaire mon besoin d'idéal et consoler mon âme troublée. Je me voyais donc, dans ma tristesse, obligé d'éloigner de moi l'idée d'un Dieu injuste et cruel, sans avoir, pour calmer mes souffrances morales, la possibilité de remonter à la source de mon origine et d'entrevoir le Créateur juste et bon dont j'avais l'intuition au plus profond de mon être.

Que de fois, pendant les nuits, où seul, délivré pour quelques instants des soucis matériels, au moment où tous les bruits se sont tus, et où les étoiles brillent, que de fois n'ai-je pas médité sur la nature de Dieu et l'immortalité de l'âme ! Et toujours, comme un esprit en peine, je restais confondu devant ce formidable problème dont la solution n'apparaissait pas à mon faible entendement.

Ces souffrances morales devinrent plus aiguës lorsque j'eus le malheur de perdre coup sur coup plusieurs des membres les plus chers de ma famille.

Devant ces tombes qui, en se refermant, dérobaient pour toujours à mes regards les traits d'êtres aimés ; devant la mort qui me séparait d'un père qui avait lutté et souffert pour me procurer une existence matérielle meilleure que la sienne, je me disais qu'il n'était pas possible que cette séparation fût éternelle. Mais, hélas ! je n'avais aucune preuve qui pût satisfaire ma raison.

J'étais toujours dans cet état angoissant, lorsqu'un de mes amis appela mon attention sur un ouvrage intitulé : « Après la Mort » et dont l'auteur, M. Léon Denis, m'était inconnu comme homme et comme écrivain. La lecture de la préface fut pour moi un véritable régal littéraire. On ne peut rien concevoir de plus attendrissant. L'auteur a des traits communs avec Lamartine. Comme lui, il procède du sentiment et va au cœur.

Après la lecture d'une telle introduction, il est inutile d'ajouter que je fus entraîné à lire le livre tout entier. Je ne puis trouver d'expression assez fortes pour dire, ici, combien les quelques heures passées dans l'intimité de cet écrivain m'ont procuré de sensations délicieuses. Une doctrine spiritualiste nouvelle m'est apparue, satisfaisant mon cœur et ma raison, et dissipant tous mes doutes. Appuyée sur des faits probants,elle convainc l'incrédule et le console. Elle m'a rendu le calme. Sa profonde moralité, le parfum d'honnêteté qui s'en dégage, nous donne la force de nous débarrasser de nos mauvais penchants pour nous améliorer.

Ici, plus de dogmes, mais des faits. La vie a un but certain. La mort n'est plus un sujet d'effroi : elle n'est que la dernière expression de la misère humaine. L'homme est l'artisan de sa destinée. Que peut-on offrir à l'humanité inquiète de plus probant et de meilleur ?

Il convient de le répéter avec force : le spiritisme n'est pas la conception d'une imagination plus ou moins puissante. Le spiritisme est le résultat d'études patientes, d'expériences faites par des savants dont la science et la haute moralité ne peuvent être contestées. Il est une doctrine émanant non des hommes, mais des esprits. Et cette doctrine nous apprend que notre vie terrestre n'est qu'une des étapes de notre vie éternelle.

On ne pourra m'objecter que je fais de la réclame pour un écrivain, puisque, je l'ai déjà dit, je n'ai pas l'honneur de connaître M. Léon Denis. Je le remercie publiquement d'avoir pansé les plaies saignantes de mon âme, et de m'avoir procuré le repos.

Maintenant, ce n'est plus avec douleur que je pense aux membres de ma famille et à mes amis disparus : c'est avec la tendre émotion d'un exilé qui, sur une terre étrangère, apprend qu'il lui sera bientôt permis de rentrer dans sa patrie auprès de ceux qu'il aime.

Je sais que la séparation — que je croyais éternelle — n'est que passagère. Et, quand, chaque soir, du milieu de la grande ville enfiévrée, je me transporte par la pensée vers mon petit village situé au milieu des grandes forêts

morvandelles dont les bruits majestueux ont bercé mon enfance, je cherche, parmi les cyprès de l'humble cimetière, la place où reposent pour l'éternité ceux que j'ai tant pleurés ; et, là, tournant mes regards — non plus vers la terre, mais vers le ciel étoilé — je dis : « Merci, ô Dieu, d'avoir fait luire un « rayon de soleil dans mon âme assombrie. Et toi, Père, qui fus si bon et « qui m'a tant aimé, je te jure de rester digne de toi, de travailler pour le « bien, d'élever mon esprit vers le vrai, afin de te retrouver un jour, lorsque « mon esprit quittera cette terre de souffrance. »

P. BILLARDON.

Conférences de M. Léon Denis

Nous ne pouvons nous empêcher de suivre avec un intérêt bien légitime l'homme qui, malgré « vent et marée », comme disent les marins, suit jusqu'au bout avec courage la tâche qu'il s'est tracée. Le deuil cruel qui a frappé Léon Denis ne l'a pas abattu ; à peine avait-il rendu les derniers devoirs à sa mère qu'il chérissait et qu'il pleurera longtemps, alors que sa douleur filiale est un peu calmée, qu'il se remet en route comme l'apôtre du spiritisme.

Parcourant le Midi, celui qui pourrait se contenter des succès dûs à sa plume consciente, fine et féconde, trouve son labeur d'écrivain insuffisant, incomplet, et montre que sa parole ne le cède en rien à sa plume. Les journaux du sud de la France, par de nombreux articles élogieux et cueillis çà et là : à Toulon dans *le Petit Provençal*, à Aix dans *l'Union Républicaine*, à Avignon dans *le Mistral* et dans *l'Echo du jour*, *à* Valence, etc..., articles glanés par *le Courrier de la Presse*, viennent nous dire les succès remportés par Léon Denis devant des milliers d'auditeurs.

Le sujet des conférences de celui dont je ne crains pas d'effaroucher la modestie en le qualifiant le premier orateur spiritualiste, roule toujours sur le grand problème *de la destinée humaine* et des vies successives. Partant d'un principe qu'il déclare immuable : Dieu éternel a donné à l'homme une âme immortelle ; il a cherché et il démontre les conséquences morales qui résultent de cet énoncé philosophique que les spirites acceptent comme un axiome.

Pour prouver l'immortalité de l'âme, étincelle divine, le conférencier démontre par des faits nombreux, incessants, connus dans l'antiquité la plus reculée, rapportés dans la Bible, renouvelés au moyen âge et constants à notre époque, que cette âme, après avoir abandonné son enveloppe éphémère périssable, ne se purifie pas complètement dans l'erraticité. Elle aspire à revenir sur terre, à animer un corps nouveau dans lequel une expérience latente lui fera tenir une conduite meilleure.

Une existence aussi courte que la vie humaine, minute dans l'éternité, ne suffisant pas pour comprendre la vertu, la sagesse, il faut admettre que l'âme sente la nécessité d'une série d'existences.

Et l'orateur, avec une éloquence persuasive, une conviction sincère, prouve la bonté infinie du Créateur qui n'a jamais dit à l'homme qu'une seule vie terrestre puisse entraîner, pour l'âme, une récompense éternelle ou un châtiment sans fin. L'esprit des théologiens créateurs d'églises ou directeurs de consciences, pouvait, seul, formuler un dogme aussi mensonger.

Une objection a souvent été présentée au conférencier : Pourquoi l'âme ne garde-t-elle pas dans la vie présente le souvenir des vies antérieures ? L'orateur y répond avec une logique qui satisfait l'esprit le plus sceptique : Est-il surprenant de ne point se souvenir après une lacune écoulée dans l'au-delà, des événements qui ont marqué la vie antérieure, alors que nous oublions dans celle-ci les faits de notre enfance, de notre jeunesse, et souvent même de notre âge mûr. Après avoir lu une histoire en dix volumes, il nous serait bien difficile de résumer le troisième ou le sixième... Il doit en être de même de nos existences déjà vécues. Mais combien de nous ont comme des réminiscences inexpliquées qui les frappent au cours de cette vie, souvenirs non effacés qui émergent d'une autre vie, et qui ne sont pourtant pas des rêves...

Mais, je n'ai pas l'intention de développer une fois encore les conférences de Léon Denis, je veux que les lecteurs de *la Revue Spirite* sachent que l'auteur de ce livre si consolant, *Après la mort*, qu'ils doivent tous lire s'ils ne l'ont pas lu et relire s'ils ont eu le plaisir de le lire déjà, et de cet autre volume non moins attrayant et instructif *Dans l'invisible*, sait aussi bien parler qu'écrire. Je veux répéter que sa parole chaleureuse, inlassable et sa conviction ardente, soulèvent partout où Léon Denis propage non pas les mystères mais les vérités du spiritisme, des ovations bruyantes et légitimes, des applaudissements unanimes et mérités qui, chose rare, s'ils encouragent l'apôtre de nos idées et le paient un peu de ses peines, ne troublent jamais sa grande modestie.

P. M.

Conférences de M. Léon Denis, à Lyon

C'est dans la vaste salle des Fêtes du Palais d'Eté qu'a eu lieu, à Lyon, la deuxième conférence de notre ami Léon Denis, conférence tout aussi brillante et aussi suivie que celles déjà nombreuses faites à Lyon par l'éminent apôtre du spiritisme kardéciste.

Malgré l'éloignement de la salle et un temps des plus désagréables, un public nombreux et attentif avait répondu à l'appel de la Fédération spirite

lyonnaise, et était venu entendre et applaudir l'éloquent orateur qui donnait ce jour-là sa vingtième conférence publique en faveur du spiritisme philosophique.

Parmi l'assistance composée de mille à onze cents auditeurs, nous avons remarqué, mêlés à nos adhérents, bon nombre de médecins, d'avocats, de professeurs, des ministres de plusieurs cultes, et, certes, ces messieurs n'étaient pas les moins attentifs au discours de l'orateur ni les derniers à l'applaudir.

La conférence était divisée en deux parties. Une quête a été faite au bénéfice de la Caisse de secours aux vieillards et infirmes nécessiteux; elle a produit 72 francs, qui viendront grossir le nombre des pensions à distribuer en décembre prochain.

La conférence de notre ami Léon Denis, a été un gros succès pour le vaillant orateur et pour la Fédération spirite lyonnaise. Elle a été aussi une bonne aubaine pour nos frères nécessiteux.

H. S.

Chronique et propos philosophiques

La sorcière de Marly

A la fin de décembre dernier, les Spirites triomphaient sur toute la ligne. On ne parlait plus que d'eux à propos du radium et des rayons N ; on n'avait plus assez de notes laudatives pour chanter les merveilles des sciences psychiques, des forces de l'au-delà, de la télépathie, etc.... M. d'Arsonval avait dit : « Le radium constitue l'énigme la plus troublante de ce siècle, pourtant si fécond en énigmes. » Et chacun se sentait troublé et se demandait s'il n'y avait pas, dans cette assertion, comme une vague allusion aux mystérieuses révélations du spiritisme. On évoquait tout à coup le passé : les fameuses expériences de W. Crookes, celles de Reichenbach, celles de Rochas ; on rappelait les noms des médiums célèbres : Home, miss Cook, Eusapia Paladino, et l'on rendait justice aux travaux des uns et aux phénomènes obtenus par les autres. On se plaisait à proclamer que, décidément, dans toutes les grandes conquêtes de l'esprit humain, la France continuait à occuper le premier rang. On se reprochait presque d'avoir calomnié les disciples d'Allan Kardec en les traitant un peu trop légèrement de visionnaires, d'utopistes et de rêveurs. On citait non sans fierté les noms des Flammarion, des Victorien Sardou ; et c'est avec entrain qu'on se rendait au théâtre Sarah-Bernhardt, pour voir la grande artiste dans le rôle de la *Sorcière*. Encore un peu, on aurait demandé la reprise de *Spiritisme*, qui fut, cependant, si froidement accueilli jadis.

Bref, tout était pour le mieux..., s'il fallait compter sur la stabilité de quelque chose en ce monde, et, en particulier, de l'opinion publique. Malheureusement, on constate trop souvent qu'aussi mobile qu'une girouette, cette pauvre opinion tourne à tous les vents qu'il plaît à la presse de souffler, et que, tantôt, elle adore ce qu'elle a brûlé, tantôt, elle brûle ce qu'elle a adoré.

Le spiritisme, si longtemps controversé et de tout temps si opiniâtrément combattu, ne pouvait échapper au sort des meilleures choses ; ses ennemis, au reste, veillaient à ce que son succès passager ne fût pas de longue durée, et ils allaient répandant ce bruit, que le spiritisme, autrement dit occultisme, — traduction libre : chose cachée....., parce qu'on n'ose la montrer, — n'est autre chose que de la magie noire, c'est-à-dire un informe ramassis de vieilles superstitions, agrémenté de pratiques folles et monstrueuses. A leur avis, qu'un habile metteur en scène, qu'un auteur en vogue puisât, dans l'arsenal des folies spirites, des éléments d'attraction, de curiosité ou de réclame, c'était tout simple, et c'était bien ; et l'on n'avait pas pour cela la sottise de prétendre que sa riche demeure de Marly avait dû lui échoir de son commerce avec le diable. Mais que, de petites gens, de vulgaires croquants, vinssent couvrir, de la prétendue autorité de ce dernier, leurs machinations ténébreuses, voilà ce qu'on ne pouvait admettre et qu'on n'admettrait jamais. Il y avait là un danger contre lequel il importait de prévenir le public à première occasion. Justement, en ce même Marly, où devaient vivre, confiants en l'étoile qui brillait sur leur horizon, quelques-uns de ces étranges spirites, un scandale éclatait dans la maison de l'un deux. On n'avait pas hésité ; et comme l'émotion était à son comble, on avait embouché les cent trompettes de la renommée pour annoncer le fait, on était monté sur tous les toits, pour le crier à tous les échos. Quel était donc ce fait sensationnel ? —Le voici : — Une dame Chapuis, septuagénaire et veuve, jouissant d'une certaine aisance s'était liée, après la mort de son mari, avec une dame Martin — une fervente du spiritisme —, qui, naturellement (ces gens-là n'en font jamais d'autres), chercha à capter son héritage, tout en prenant les dispositions..., les plus criminelles, pour avancer le dénouement que l'on devine et qui ne devait pas tarder. La dame Chapuis, sous l'effet de pratiques magiques abominables, — et peut-être de poisons plus ou moins lents (on a trouvé chez « la spirite » des fioles qui en avaient contenu), a succombé à l'heure prédite et, précisément, de l'accident cardiaque prévu et annoncé. Informée de ce fait, la justice est descendue dans l'antre de « la sorcière » ; la « sorcière » est arrêtée...

Ne croyez pas, chers lecteurs, que j'exagère. On lit, en effet, dans *L'écho de Paris*, du 12 janvier, sous la rubrique « Sorcellerie moderne », les lignes que voici : « Tous les spirites, informés de ces événements si favorables à leur propagande, chantèrent victoire (sic). Quelle puissance était donnée aux

adeptes, qui indiquaient, mieux que les médiums, l'heure à laquelle l'horloge vitale devait s'arrêter... Quelle influence aux mains des tourneurs de tables, que celle qui dirige la volonté et la plume des testateurs..., etc.... »

Après l'arrestation, on conta — chose horrible, — qu'on avait trouvé chez la « spirite » ou la « sorcière » (c'est le terme adopté), des monceaux de livres ou de journaux traitant de spiritisme ou d'occultisme ! Vous me direz, je le sais bien, qu'on trouve pareillement, chez les prêtres, des livres de théologie ou des journaux cléricaux et, chez les médecins, des livres ou des journaux médicaux ; mais ce n'est pas du tout la même chose..., ou vous ignorez totalement ce que l'histoire nous enseigne, des abominations de la sorcellerie, qui se cache aujourd'hui, sous le nom de spiritisme. Comprenez donc que la malheureuse victime a été envoûtée, en-voû-tée ! On avait prononcé le mot « envoutement ». Ce fut un tolle général. Tous les journaux — tels de vigilants gardiens de la vertu et de la sécurité publiques, — donnèrent de la voix, à qui mieux mieux, et crièrent: à l'envoûtement ! à l'assassinat! même ceux qui, huit jours auparavant, étaient prêts à signer avec nous, non plus un simple armistice, mais une paix définitive et durable. « Spirite » devint synonyme de sorcier. Ecoutez plutôt, mes frères, le début de cet article, d'un journal de Nantes, *le Progrès*, du 10 janvier : « Les journaux sont remplis en ce moment, d'une effroyable affaire d'envoûtement (vous avez lu ? effroyable !!!), qui remémore, en plein vingtième siècle, les plus troublantes pratiques de magie moyenâgeuse. » Et plus loin : « Qu'y a-t-il de certain dans ce drame, que le spiritisme revendique comme sien ? »

Vraiment, à entendre certains de ces affolés, nous devrions tous être au bagne... — Pardonnez-leur, ô mon Dieu ! ils ne savent ce qu'ils disent. Car, rien au monde, plus que cette affaire, ne prouve en quels abîmes profonds d'ignorance, sont tenus et le spiristime et ses adeptes. — Par exemple, on peut lire dans *Le Petit Parisien*, du 16 juillet dernier, en première page, à propos d'un scandale retentissant, dans un long article intitulé : ***Messes noires***, les lignes suivantes, qui font rêver : « La messe noire, n'est qu'un élément de cette religion spirite (sic) qui, dès le moyen âge, s'est constituée, recrutant un peu partout des adeptes, et fondant sur la superstition une profitable entreprise. » — La grosse masse du public s'éclaire généralement à la lumière de ses journaux ; mais, si ceux, d'où lui vient la lumière sont si mal éclairés eux-mêmes, la pauvre masse est à plaindre ; et c'est bien le cas de répéter avec Albin Valabrègue : « Ce qu'il y a de plus stupéfiant dans le spiritisme, c'est le nombre considérable de gens qui n'y croient pas, étant donné le dossier extraordinaire et public que nous possédons. » Mais ce qu'il y a de plus stupéfiant encore, c'est le nombre colossal de gens qui ignorent la valeur réelle, c'est-à-dire, la valeur morale du spiritisme. Or, « c'est, a dit si justement Léon Denis, dans la révélation de la loi morale, que réside

la véritable grandeur du spiritisme. Les phénomènes n'en sont que la préface et, par rapport à elle, à peu près ce que l'écorce est au fruit, inséparables dans leur gestation. mais de valeur si différente ! » — Et quelle est donc cette loi morale ? — Celle du Christ, éclairée, rénovée, et revivifiée, par la révélation des esprits supérieurs, nos frères de l'au-delà. — La voci exprimée, dans sa radieuse simplicité : aimer Dieu de toute son âme, et, ce qui est une même chose, aimer son prochain comme soi-même. — Aimer son prochain, c'est faire pour lui, ce qu'on voudrait pour soi, et s'abstenir de lui faire ce qu'on ne voudrait pas qui vous fût fait. De même, s'aimer soi-même, c'est ne désirer pour soi que ce que l'on souhaiterait sincèrement pour les autres, et se corriger soi-même de ce qu'on trouve mal chez les autres.

Les spirites sont donc bien loin d'être ce qu'un vain peuple pense. Et c'est ce dont se convaincront les juges, en consultant, je ne dis pas quelques-uns, mais tous les livres ou journaux spirites, sans exception, qu'ils ont saisis au domicile de Mme Martin. Toutefois, il est certain, nous en convenons, que l'enseignement n'est pas tout ; il faut qu'il soit, — comme tous les enseignements, — sanctionné par la pratique. Mais qu'on nous montre donc, dans n'importe quel parti, dans n'importe quel milieu, des gens à l'abri de tout soupçon, de tout reproche, de toute défaillance ! Les spirites sont des hommes comme les autres, sujets à errer. *Errare humanum est.* Et s'il arrive à l'un d'eux de faillir, que celui qui est sans péché lui jette la première pierre.

Nous ne savons pas ce qu'il adviendra de l'inculpation qui pèse sur Mme Martin. Ce que nous pouvons dire, c'est que certains journaux, après le premier moment d'émotion passé, ont examiné l'affaire avec sang-froid, et sont revenus à de plus saines appréciations. *Le Petit Parisien*, dans son numéro du 6 janvier, publiait des renseignements qu'il tenait d'une personnalité très répandue dans le monde spirite. — Rien à dire que de très flatteur pour M. Martin, qui dirigea, pendant de longues années, à Bruxelles, *le Moniteur Spirite*. Quant à Mme Martin, qui serait complètement illettrée, elle est tenue « pour incapable d'avoir abusé de sa vieille amitié pour Mme Chappuis et machiner l'escroquerie qu'on lui reproche ». — « Je suis persuadé, a dit en terminant, la personne interviewée, que la lumière se fera sur cette affaire et que la paix reviendra au foyer de ces braves gens, dont vous ne pouvez concevoir la stupéfaction et la douleur. »

De son côté, le *Temps* du 10 janvier, rapportait que, d'après les renseignements fournis à *l'Etoile belge*, par un spirite notoire. M. Pierard, qui a beaucoup connu, il y a 25 ans, les époux Martin et les époux Chappuis, « le ménage Martin est au-dessus de tout soupçon de culpabilité. Non seulement ses relations avec les Chappuis datent de plus d'un quart de siècle, mais son

honorabilité parfaite, son aisance et la vie laborieuse du mari, protestent contre l'accusation d'une servante, qui n'emploie même pas, pour les accuser, le langage des spirites ».

Ce revirement est de bon augure, et nous souhaitons bien sincèrement que l'examen consciencieux des faits arrive à prouver l'innocence de l'accusée de Marly. Rien ne pourra nous être plus agréable ; et, tout en déplorant la douloureuse épreuve qui aura été infligée à la malheureuse femme, ainsi qu'à sa famille, force nous sera de reconnaître que cette affaire aura valu au spiritisme une énorme publicité, telle que nous ne saurions la payer ni même la rêver. D'abord, il en résultera, peut-être pour un temps, un arrêt dans la marche et la diffusion de nos doctrines, mais cet arrêt sera court et nous avons l'espoir qu'il ne tardera pas à être suivi d'un mouvement considérable en avant. Alors, on nous traitera peut-être encore de sorciers, mais cette fois de bons sorciers, parce qu'on aura reconnu que notre baguette magique aura contribué à découvrir dans une large mesure, une source que l'humanité cherche depuis longtemps pour s'y abreuver : la source de la vérité.

ALGOL.

LES PHOTOGRAPHIES DES ESPRITS

La « *Imprenta y libreria Carbonell y Esteva S. en C.* », à Barcelone, vient de publier un joli album contenant trente-huit photographies des Esprits. Un jeune savant de mes connaissances, positiviste de la première heure, voyant ces photographies, s'écria : « Ah ! voilà encore une mystification !...
« Décidément les spirites perdent la tête !... Comment peut-on photographier
« quelque chose qui n'existe pas ?... Mais c'est contraire au bon sens... »
—A cela je lui répondis : « Oui, il est possible de photographier les âmes des décédés, et comme preuve de cette possibilité, servent les expériences faites par des hommes de science, tels que : William Crookes, Alexandre Aksakoff, Karl de Prel, le colonel de Rochas, le Dr Théodore Hausmann, Ernesto Volpi, Witold Chlopicki ,etc. Oui, ces photographies des Esprits, quoique très extraordinaires, doivent êtres vraies, puisqu'elles sont certifiées par des personnes éclairées, sérieuses, de haute intelligence et d'une valeur incontestable. Puisque des hommes savants affirment hautement et soutiennent avoir obtenu des photographies des Esprits, la raison ne nous commande-t-elle pas de nous incliner en présence de telles assurances ? Par ces photographies des Esprits, nous voyons et nous devons croire que notre âme est indépendante de notre organisme, qu'elle survit au corps et qu'il y a plusieurs autres vies après celle-ci. Ces photographies des Esprits nous démontrent la réalité de la vie future et, par conséquent, l'existence de Dieu,

sa bonté, sa justice et sa sagesse. Grâce à ces photographies, ces vérités cessent d'être des hypothèses aujourd'hui, quoique généreuses et consolantes, il est vrai, mais des hypothèses.

Dans cet album de « MM. Carbonell y Esteva », se trouvent au commencement des photographies des Esprits, obtenues par la médiumnité de Don José Azas, membre d'un groupe spirite aux Philippines, et recueillies par le prêtre catholique, M. l'abbé Salvador Pons, de Manila. Ensuite, se trouvent les photographies, obtenues par la médiumnité du Dr Théodore Hausmann et du Dr William M. Keeler, de Washington . Pour obtenir ces photographies, M. le Dr Hausmann, procédait de la manière suivante : il entrait tout d'abord en communication avec les Esprits au moyen de la typtologie. Les Esprits lui indiquaient le jour et l'heure précise à laquelle il devait se tenir prêt avec ses appareils photographiques. A l'heure indiquée par les Esprits, le Dr Hausmann s'asseyait devant l'objectif ayant à son dos une paroi, sur laquelle se trouvait une image quelconque, servant de point d'attraction pour les Esprits. Les Esprits qui désiraient être photographiés, se groupaient autour de cette image. A un moment donné, le Dr Hausmann ouvrait et fermait l'appareil au moyen d'une pomme en caoutchouc, sans bouger de sa place, et la photographie était faite. Je recommande aux lecteurs d'observer bien la photographie, très intéressante, où se trouvent à peu près trente-cinq Esprits. On y voit : Lord Palmerston, président Hayes, le Czar Alexandre III, le président Mac-Kinley, un indien Sioux, et juste au milieu, la tête d'un petit nègre, qui, de son vivant, avait été traité par le Dr Hausmann et qui est venu le remercier après sa mort, de ses soins désintéressés. On y voit également des têtes de très jolies femmes, parmi lesquelles il y en a qui étaient très bien connues du Dr Hausmann, et des spirites de Washington. Sur d'autres photographies, on reconnaît : *Le général Grant*, *Benjamin Franklin*, *Washington*, *l'impératrice Joséphine*, Bismarck, Guillaume Ier, *Velasquez*, *Léon XIII*, *l'impératrice Catherine de Russie*, *le président Mac-Kinley*, *Michel Angelo*, *Shakespeare*, etc.

J'ajouterai à cela, que le Dr Théodore Hausmann habite Washington, 18 th. street, nº 2.307. C'est un vieillard de 83 ans, bien connu en Amérique et en Angleterre, pour ses ouvrages sur la pathologie, et un des meilleurs médecins de Washington. Ses articles : « *Photos of Departed* » et « *Spirits Materialize before the Camera* » parurent dans les journaux : « *The Washington Post* ». « *The Evening Star*, ainsi que » dans les revues « *The Psychical Science Rewiew* », « *The Harbinger of Dawn* », et la revue « *Lichtstrahlen* » de West-Point.

Je recommande à nos frères spirites, ainsi qu'à toutes les personnes qui s'intéressent à la métaphysique, d'acheter cet album, qui est sous tous les

rapports très intéressant. On peut se le procurer à la « *Librairie Carbonell y Esteva S. en C. Rambla de Cataluna 118, Barcelona.*

JOSEPH DE KRONHELM.

Médium, média

Dans un salon : Cher Monsieur, nous aurons ce soir un médium d'une puissance rare ; avec lui, nous obtenons des communications d'esprits élevés.

— Oh ! Madame, c'est sans doute celui que j'ai eu le plaisir de rencontrer chez Mme de W***. Il nous a fait obtenir des coups frappés jusque dans le piano... Est-ce de M. William que vous parlez ?

— Non, Monsieur, c'est de Mme Fany Lowe.

Dans un autre : Notre médium n'arrivera qu'à 9 heures vous verrez comme il est curieux. — Naturellement le Monsieur n'osant plus questionner se demande : Est-ce William ? Est-ce Fany ? et discrètement il attend l'apparition du médium pour savoir s'il est du sexe masculin ou féminin.

Dans un journal spirite : A peine tombé en trance, le médium a donné par incarnation une série de communications qui n'ont laissé aucun doute sur la loyauté de cet excellent sujet... L'article contient vingt-six lignes après lesquelles le lecteur n'a pas su si le médium est un monsieur ou une dame.

Autre part : Le médium mis à la table est resté *silencieuse* plusieurs minutes, puis elle a dicté par coups frappés quelques phrases en vieux français signées Rabelais. C'est grotesque, mais là, j'ai deviné que le médium étant *silencieuse*, c'est d'une femme qu'il s'agissait.

Eh bien, je prétends que, pour ne plus permettre au doute de se glisser entre nous et *le* ou *la médium*, il serait raisonnable d'admettre un mot nouveau que je vais me permettre de présenter à l'Académie, le jour où les Quarante seront réunis autour du grand dictionnaire pour la lettre M... Mais comme beaucoup d'entre nous, moi, sûrement, seront morts lorsque cette majuscule sera à l'ordre du jour sous la coupole de l'Institut, je vais vous dire le mot tout de suite.

J'ose faire un acte de réel courage, car les puristes, les latinistes, les échappés de la Sorbonne, vont s'écrier que *médium*, milieu, doit rester neutre et s'appliquer aux deux genres. Je leur répondrai : Faites excuse, Messieurs les savants, mais, sans m'en demander la permission, vous créez chaque jour des mots nouveaux; ainsi, *magnétisme animal* ayant déplu aux docteurs de la Faculté de médecine, ils ont, sans changer la chose, trouvé un mot nouveau pour la vêtir d'un accoutrement qui la rende méconnaissable, et fait prévaloir *hypnotisme* du mot grec *hupnos*, sommeil, et les magné

tiseurs ont trouvé l'expression rationnelle, c'est-à-dire : dictée par la raison et, l'adoptant, sont devenus des hypnotiseurs. MM. Maxwell et Sage ont également enfanté de très beaux mots, très antiques d'origine. Lisez leurs beaux ouvrages :*Phénomènes psychiques*, du premier, *Sommeil et hypnose*, du second, et vous enrichirez votre langue de ces jolis mots. (N'allez pas croire au moins que je sois payé pour leur faire de la réclame.)

Non, mais j'en veux conclure que j'ai le droit, tout comme un savant, moi qui ne le suis point, de créer un mot que je vous supplie d'adopter comme on a bien voulu l'admettre dans deux ou trois cercles amis, où, l'entendant prononcer, j'ai senti en moi l'orgueil de l'inventeur. C'est tout simplement le substantif *média*, qui veut dire femme ou fille douée de *médianité*, laissant alors le nom qualificatif de *médium* au sexe fort.

Donc, veuillez, à l'avenir, dire avec moi : M. Peters est un étonnant médium, Mmes Dubouloz et Bardélia sont d'excellentes médias.

LEOPOLD DAUVIL.

LES VIBRATIONS DE LA VITALITÉ HUMAINE

NERVEUX, SENSITIFS, NÉVROSÉS, par le Dr Hippolyte BARADUC (1).

Aperçu général.

Mon entrée en matière est une conclusion ; ce travail, en effet, commence par la fin. En procédant ainsi, je désire donner un aperçu synthétique de la Biométrie au triple point de vue *expérimental, théorique et pratique.*

Le lecteur pourra d'un coup d'œil comprendre l'ensemble de ma méthode, et mieux saisir l'exposé de ce travail dont les différentes données lui seront progressivement fournies, dans des chapitres spéciaux qui peuvent se résumer dans cet axiome : *Chacun de nous possède autour de lui son vortex propre et personnel de vibrations qui exprime sa vitalité, et définit son état d'âme dont la sensibilité et l'élasticité sont mesurées par un arc de cercle ; sa longueur donne le sens idéographique de la vibration elle-même ; elle est comparable à la hauteur pour le son, à l'éclat pour la couleur ; la vibration qui nous anime est vivante ; elle est l'expression momentanée de la vie universelle travaillant en nous et se manifestant autour de nous par un mouvement qui déplace l'aiguille biométrique d'un nombre de degrés proportionnel à ce travail.*

Je rapporte dans cet ouvrage les résultats de douze années d'étude et d'expériences, étayés sur plus de cinq mille observations, pouvant se définir ainsi :

1° *Un fait physique ;*

2° *L'interprétation d'une loi de vie ;*

(1) In-8° contenant de nombreuses figures, 8 fr.

3° *Une méthode ;* ma méthode biométrique permettant de mensurer les mouvements du principe vie qui nous pénètre et nous anime, par les mouvements giratoires que la force de ce principe imprime elle-même à l'aiguille de l'appareil enregistreur.

Petite Correspondance

Mme Leymarie et la Rédaction ont l'honneur de prévenir les abonnés et les lecteurs de la *Revue*, qu'ils trouveront ici les réponses aux questions qu'ils pourraient avoir à adresser, concernant les sciences psychiques.

Il est bien entendu que les questions, de même que les réponses, devront être brèves.

CLINIQUES MAGNÉTIQUES GRATUITES

M. le Dr Moutin et M. Bovery remercient vivement les personnes qui ont bien voulu répondre à leur appel, mais les sommes reçues sont loin d'être suffisantes. Un nouvel appel est donc fait afin de mener à bien cette œuvre humanitaire. — Adresser les offrandes au Dr Moutin, 1, rue du Châlet, à Boulogne-sur-Seine, ou à M. Bovery, 4, rue Labie, Paris.

Le professeur Falcomer nous fait savoir que le médium australien C. BAILEY, est arrivé de Melbourne à Venise pour être présenté à la Société des Etudes psychiques de Milan, à laquelle il a promis de se prêter à une série d'expériences. Le médium Bailey passera probablement quelques jours en France, ayant promis au colonel de Rochas de se rendre chez lui, dans l'Isère, avec M. le professeur Falcomer.

Le professeur Sellin de Berlin, qui a épousé la fille d'ANNA ROTHE, a prévenu Mme Rufina Noeggerath, que, Anna Rothe était sortie de prison depuis le 30 janvier. Nous sommes heureux d'en faire part aux personnes qui s'intéressent à elle.

Un cercle d'Etudes psychiques vient d'être fondé à MALINES (Belgique) sous le nom de CERCLE KARDEC.

La première réunion des adhérents à la CRÈCHE SPIRITE, fondée à Lyon par Mlle A. Dayt, a eu lieu le 22 janvier, au local de la Société fraternelle, 7, rue Terraille.

La seconde partie de l'article de M. HENRI BRAULT « A propos d'un livre récent » ayant été reçu trop tard, n'a pu être insérée dans ce numéro. Elle paraîtra dans la revue d'avril.

NÉCROLOGIE

Nous lisons dans le Journal *Le Messager*, de Liège :

M. Joseph Loubris et ses enfants nous font part de la perte douloureuse qu'ils viennent de faire dans la personne de leur épouse et mère : Mme Julie Loubris, née Morimont, décédée à Boston, le 11 décembre dernier.

Tous les membres de la famille Loubris, originaires de l'arrondissement de Dinant et qui sont aux Etats-Unis depuis nombre d'années, sont dévoués au spiritisme ; quoique privés de la vue physique de leur chère défunte, ils savent qu'elle est avec eux et avant longtemps ils la verront par la clairvoyance, non plus souffrante, mais telle qu'elle est maintenant, et ils savent qu'elle communiquera avec eux pour les soutenir, les encourager à suivre la voie du progrès jusqu'à ce qu'ils aillent la rejoindre dans un monde meilleur.

Nous présentons à notre ancien et fidèle abonné et à sa famille nos bien sincères condoléances.

Nos frères et sœurs spirites des côtes bretonnes ont fait une grande perte en la personne de M. Firmin Jullien, désincarné le 12 novembre dernier. M. Jullien avait fondé à Guilvinec une grande usine pour la fabrication des conserves de sardines. Faisant le plus de bien possible, il était aimé et vénéré de tous ; il était la providence des éprouvés dont le nombre est si grand. M. Jullien était un spirite convaincu et militant. Ses obsèques ont été purement civiles, et cependant tous les pêcheurs bretons, si catholiques, l'ont accompagné jusqu'à sa dernière demeure matérielle.

Mme Veuve Gérard Fourment, belle-mère de notre collaborateur Algol, est décédée à Paris, le 20 février, à l'âge de 74 ans, après de cruelles souffrances.

Souvenir à cet esprit auquel s'intéressait particulièrement M. Leymarie et sympathie à la famille.

M. Emmanuel Henri Lebel, auteur de la brochure « *Essai d'initiation à la vie spirituelle* », est décédé à Monaco, dans sa 48e année. L'inhumation a eu lieu à Paris, au cimetière Montmartre, le 7 février.

On annonce la mort du Dr Liébault, fondateur de l'Ecole de Nancy.

RHEA L'ONDINE

(Suite)

Dès aujourd'hui, je vais adresser mes plus ferventes invocations à la Reine des Anges, afin qu'elle détourne par sa puissante intervention, les influences diaboliques, qui, profitant du chagrin de M. Dumbart, l'ont induit en tentation !...

Je prenais congé du bon curé, qui, j'oubliais de le dire, m'avait fortement confirmé dans ma résolution de ne plus assister aux séances, en attendant toutefois, que, par un moyen quelconque, j'arrivasse à les faire cesser. — Le curé, dis-je, me rappela à deux pas de la porte que je venais de franchir :

— Mademoiselle, me dit-il, le cas étant, je vous le répète, fort grave, voulez-vous m'autoriser à en parler à notre évêque. Monseigneur, dans sa haute sagesse, pourrait, encore mieux que moi, vous donner un bon conseil... Je dois justement aller à l'évêché pour affaire, lundi prochain, après-demain, et alors, si vous vouliez, je...

— Si vous jugez à propos, Monsieur le curé, d'entretenir Monseigneur de cette affaire privée, je vous laisse toute liberté à cet égard...

— Affaire privée, dites-vous, mon enfant, mais sachez que l'Eglise toute entière est fort émue de la rapidité avec laquelle la Doctrine de cet Allan Kardec se répand dans les grands centres et même ici, dans notre petite ville... Hier, j'ai confessé une de mes plus ferventes pénitentes déjà infestée de ces croyances que condamnent les lois de l'Eglise, et, vous le confierai-je... je n'ai pu réussir à convaincre cette malheureuse ensorcelée, qu'elle commettait un péché, en se livrant à ces pratiques de nécromancie.

Le curé était écarlate d'indignation, en me parlant ainsi...

— Dans quel siècle vivons-nous ? Bon Jésus ! s'écriait le prêtre, en levant les bras au ciel. Et dire que l'Eglise, la gardienne des âmes, ne possède plus l'autorité, le pouvoir de remédier elle-même à tant de prévarications !... Ah ! je le crains bien, et Monseigneur aussi, il me l'a dit déjà plusieurs fois ; voici un terrible fléau, que déchaîne Sathan contre l'Eglise... Et nous sommes impuissants à en détruire les premiers germes : il grandira, il se multipliera, mon cher Redon, et je prévois les troubles qu'il réserve dans l'avenir et les désertions qui s'opèreront dans les rangs des fidèles, lorsque, par leurs livres perfides, ces novateurs, fils de l'Enfer proclameront la théorie des réincarnations et la possibilité des relations entre les vivants et les morts !... Vous le voyez, chère Demoiselle, ce sera avec intérêt que Monseigneur l'évêque s'occupera de votre affaire privée ; elle sera un nouveau stimulant pour lui et pour moi, ajouta plus bas le curé, de sévir contre le Spiritisme, contre cette abominable Sorcellerie renouvelée du Paganisme !

En revenant chez moi, un peu plus rassurée par la promesse de recevoir à bref délai, le conseil de l'évêque, qui me tirerait ainsi d'embarras, je fus trouver mon père dans son cabinet, afin de lui apprendre avec ménagement, l'état de santé du vieux Docteur, son ami.

Je trouvais mon père étendu sur son canapé ; il sourit en me voyant ; sa physionomie avait repris sa mélancolie passée.

— Tu viens m'apprendre une chose que je sais déjà, me dit-il, en me serrant la main dans les siennes, que je sentis moites et froides... le pauvre Carle... n'est-ce pas, il est au plus mal...

Je restai confondue...

— Quelqu'un de la ville est venu sans doute en mon absence ?

Mon père secoua la tête négativement.

— C'est elle, ma Rhéa, qui me l'a appris, il y a une heure environ ; elle m'a dit encore plusieurs autres choses !...

Je me sentis rougir jusqu'aux oreilles ! Mon père connaîtrait-il ma conversation avec le curé ? Je me sentais attérrée ; ce pouvoir diabolique qui me poursuivait partout : oh ! c'était horrible ! Enfin, pensai-je, en reprenant ma présence d'esprit, bientôt je conjurerai cette exécrable puissance ! Monseigneur est un grand théologien ; il m'aidera pour cela !

— Je suis bien surprise, répondis-je à mon père, et cela désagréablement, je te l'avoue, qu'on t'ait, sans aucun ménagement, informé de la santé de ton vieil ami ; tu es d'un naturel si affectueux et si sensible que cette nouvelle brusquement apprise a dû te causer une grave peine.

— La mort ne m'effraye pas, Adrienne, ni pour ceux que j'aime, ni pour moi. Je ne la redoute aucunement, ayant, grâce au ciel, percé les voiles sombres qui dérobent aux vulgaires mortels, le radieux *Au-delà !* Mais, ma fille, toi qui redoutes pour moi les indiscrétions de l'*Invisible*, toi qui comprends si bien la sensibilité de mon tempérament, pourquoi as-tu été, je dirai presque dure pour moi, hier soir ? Et, à présent, encore, pourquoi mets-tu en doute les révélations de ta pauvre mère ?... Je sais que tu ne me demanderas pas à lire les nombreuses pages écrites hier soir par elle, par l'intermédiaire de Suzon !... Ah ! mon Adrienne, combien tu regretteras un jour ta conduite présente !

Je restai muette, un cruel combat se livrait dans mon cœur. — Mon père me parlait avec tant de douceur, ses reproches étaient si mérités, que je fondis en larmes.

— Il sait tout, pensais-je, pauvre chéri ! Et il ne m'en veut pas !...

— Chère enfant cesse de pleurer, tu ne fais qu'ajouter à mon propre chagrin ! Tu es sincèremnt convaincue que mon âme est en péril extrême, puisque j'agis délibérément en dehors des limites posées par l'Eglise catholique à l'intelligence et à l'intuition de ses sectateurs fidèles. Ta raison, Adrienne, est annihilée par ta croyance aveugle aux dogmes que t'impose ta religion... Comme toi, j'ai accepté longtemps sans y réfléchir l'enseignement catholique... Il suffisait à mon esprit insouciant... la douleur de la mort de ta mère m'a accablé, car je n'avais qu'une idée bien vague de l'avenir réservé aux trépassés : l'enfer éternel pour une faute, une seule faute grave, si le prêtre n'arrivait pas à temps pour absoudre ! Le purgatoire avec ses infinies souffrances, si le repentir était sincère et que l'impossibilité de se procurer cette absolution fût réelle. Le paradis, enfin, pour les justes...

— Mais, qui donc peut se croire juste ?

— En dehors de l'Eglise Romaine, pas de salut ! Alors ?? Que de damnés ! Ma chère Adrienne ! Mon amour !...

Mon désir de retrouver celle que j'ai uniquement chérie et que j'étais décidé à suivre dans n'importe quel compartiment de l'au-delà, a, sans doute, touché la providence. Rhéa voulait aussi ardemment que moi, notre réunion ; elle a vaincu toutes les difficultés... Bien des années, elle a cherché le moyen de se communiquer matériellement à moi qui me mourais lentement de regrets et de vaines aspirations (je le croyais du moins) vers la Bien-aimée. Que de fois, ma fille, la pensée lâche du suicide est venue me hanter... je me suis plusieurs fois arrêté à certains projets d'en finir avec l'intolérable souffrance de la séparation. Je voulais mourir sans qu'on put soupçonner mon suicide. Mais chaque fois que j'avais mûri et presque arrêté le moyen de me détruire, une voix, celle de ma conscience ou de l'ange gardien, me soufflait ces mots : « Espère ». — Puis, ta douce présence, ton affection, ma fille, me faisaient revenir à de meilleurs et de plus nobles sentiments. Je vivrai pour protéger mon Adrienne, je traînerai ma triste vie, tant qu'elle n'aura pas trouvé un époux de son choix... Puis, Dieu aura pitié de moi ; il me rappellera auprès de Rhéa !...

Mon espoir et ma patiente attente ont été bénis... la conviction s'est faite profonde, inébranlable !... Mon intelligence, grâce aux enseignements de ta mère, a secoué le joug qui la tenait captive, sous les préjugés qui l'enchaînaient à des croyances erronées et sans vie !...

Un jour, Adrienne, ton âme recevra un choc mental qui la transformera... tu partageras alors l'existence de ton père... A présent, je dois t'apprendre que, depuis ce matin, une nouvelle consolation m'a été accordée en compensation, sans doute, de mon grand déboire d'hier au soir... Ta mère m'est apparue sans l'aide de Suzon, je le crois du moins, puisque cette fille était absente. — Ta mère, dis-je, s'est approchée rayonnante de mon lit. Elle m'a montré du doigt mon buvard où se trouvaient encore les pages écrites la veille par elle, puis un crayon. — Je ne comprenais pas d'abord, n'ayant pas le médium sous la main. Rhéa a souri : « Toi, toi, prends le crayon, a-t-elle dit d'une voix très douce, presque sonore ; puis, son cher fantôme a disparu. — J'ai été chercher tout ce qu'il fallait pour écrire et je me suis remis au lit, il faisait très sombre encore dans la chambre ; je ne distinguais pas le bout du crayon ; tout à coup, ô bonheur ! ma main fut saisie par une force étrangère à la mienne, et je me mis à écrire fort vite, aussi vite que Suzon endormie. — Je ne me rendais pas un compte exact des mots que ma main traçait si rapidement. J'écrivis ainsi en une demie-heure, douze à quinze pages ! C'était vertigineux ! Hé bien, en lisant ensuite, j'ai été stupéfait de la clarté et de la suite absolument logique de ce qui me semblait ne devoir être qu'un chaos ! — Dans ces pages, le style de ta mère est analogue à celui qu'elle

avait autrefois ; mais les pensées y sont plus élevées ; son âme s'y abandonne plus franchement à ses élans habituels de tendresse... Aucun doute ne saurait subsister sur la réalité, sur l'identité de la personne qui a guidé ma main. — A présent, Adrienne, tu pourras, si tu le veux, congédier Suzon ; je n'ai plus besoin de son intermédiaire pour correspondre avec ta mère... Je renonce à la joie des manifestations tangibles, ainsi qu'aux matérialisations, qui ne pourraient que troubler ta quiétude et te feraient peut-être recourir à des secours étrangers pour venir à la rescousse de ma raison déséquilibrée. Et ce disant, mon père eût un fin sourire railleur. — Mes larmes s'étaient séchées en écoutant mon père ; mais sa dernière réflexion me fit du mal... Il sait tout, pensais-je de nouveau !...

L'entrée de Suzon avertissant mon père qu'un fournisseur demandait à lui parler, mit fin, heureusement pour moi, à nôtre déjà long entretien.

XI

Plusieurs jours s'écoulèrent dans une sorte de contrainte entre mon père et moi ; il restait de longues heures seul dans son cabinet, où il désirait qu'on ne vint point le déranger, à moins d'une affaire urgente...

Il doit écrire, me disais-je. A présent qu'il n'a plus besoin de personne pour entrer en communication avec l'invisible, il va s'y adonner complètement ! Combien j'ai hâte de connaître l'avis de Monseigneur! Le curé m'avait fait espérer qu'il me l'apporterait lui-même aux Tourettes ; ce serait ainsi l'occasion de voir mon père.

Nous reçûmes bientôt la triste nouvelle du décès du Docteur Carle et l'invitation pour assister à ses obsèques ; c'était pour le surlendemain. Le matin de l'enterrement il faisait un temps horrible ; d'épais brouillards recouvraient la campagne ; on ne voyait même pas les arbres, à quelques mètres de soi sur la route que nous parcourions en voiture. Mon père était ce jour-là très enrhumé et pour aucun motif autre que pour l'enterrement de son vieil ami, je ne l'aurais laissé sortir de si matin par un tel brouillard d'automne. — La cérémonie fut longue, et, lorsque nous revînmes à la maison, mon père était plus pâle encore que de coutume, tout son corps était secoué par des frissons, qui le glaçaient littéralement. — Il se mit au lit et nous lui prodiguâmes tous les soins usités en pareilles indispositions ; mais, la nuit même, une fièvre intense se déclara, et le neveu et successeur du Dr Carle fut appelé, mais il déclara qu'à moins d'un miracle, mon père était perdu, vu la faiblesse de sa constitution.

Peindre ma désolation, ma douleur, je ne l'essaierai point ! Appellerai-je le curé Redon, que connaissait le cher malade ? Devais-je le consulter auparavant à ce sujet ? S'il refuse, comment vaincre son obstination ? Et si le curé arrive auprès de lui, sans que j'aie pressenti mon père, quelle réception lui

fera-t-il ? Je réfléchissais ensuite, que laisser mon père mourir sans confession, et cela, sous n'importe quel prétexte, n'était-ce pas manquer à tous mes devoirs de fille dévouée et de catholique ? Surtout dans l'état d'esprit dans lequel je savais que se trouvait le cher malade !... J'étais troublée au plus profond de mon cœur, lorsque d'une voix très faible, mon père m'appela au près de son chevet :

—Cesse de te préoccuper à cause de moi, Adrienne, tout va mieux que tu ne le crois... Ta mère qui est là, près de moi, de l'autre côté de la ruelle, me dit que je n'ai plus besoin que de repos, ne laisse donc entrer ici que le Docteur !...

— Mais, père chéri, observais-je, M. le curé (ici je fis un mensonge) m'a fait prévenir, que te sachant malade, il désirerait te voir au plus tôt.

Mon père leva les yeux au ciel avec résignation :

— Pas aujourd'hui du moins, dit-il, je ne veux voir personne... Demain au soir, le curé pourra venir, si ça lui fait plaisir !

Je n'osais insister davantage. Cette nuit, je la passai tout entière à prier et à ne pas perdre des yeux mon père. — Vers le matin, je m'assoupis un instant, la cuisinière qui veillait avec moi, me toucha légèrement le bras :

— Mademoiselle, je crois que Monsieur va plus mal !

Je me précipitai vers le lit.

Mon pauvre père respirait avec la plus grande difficulté ; ses yeux étaient clos et une vive rougeur colorait son visage, qui me parut avoir recouvré l'aspect de la jeunesse. Je saisis sa main qui froissait le drap dans une crispation machinale ; à mon contact, il ouvrit les yeux et me dit d'une voix extrêmement faible :

— Adrienne, le moment solennel est arrivé ! Je l'attendais depuis bien longtemps ! Mon cœur est plein d'amour et de reconnaissance pour le Créateur ! Je vais mourir dans la paix que Jésus donne à ceux qui l'aiment et croient en lui !

« Je suis la Voie, la Vérité et la Vie, ceux qui croient en moi, je les sauverai ! »

Je crois et je meurs dans la foi à Jésus ! Te voilà tranquille sur mon état présent ; Chère et adorée Enfant, garde mon souvenir dans la même foi dans la même paix ! Prends sous mon oreiller la lettre que j'y ai mise pour toi, et promets-moi d'en accomplir la volonté que j'y exprime.

Mes sanglots m'empêchaient de répondre ; je m'étais agenouillée, couvrant de baisers et de larmes la main presque froide de mon père.

— Je te bénis, ma fille... et ta mère aussi qui est là... Supporte la vie avec résignation... Un jour, nous serons réunis. Adieu !

Et les chères lèvres se fermèrent pour toujours !..

XII

Je fermai pieusement les yeux de ce père chéri, et je fis prévenir au plus tôt notre curé.

En attendant sa venue, je m'efforçais malgré les larmes qui obscurcissaient ma vue, de prendre connaissance des dernières volontés de mon père, qui étaient consignées dans sa lettre dernière. Il m'y donnait de nombreux conseils pour l'administration de mes affaires que j'allais être désormais obligée de gérer toute seule.

C'était ensuite des recommandations sur la simplicité de ses funérailles et la liste des aumônes à faire en son nom. Enfin, mon père me demandait de ne prendre connaissance des pages écrites sous la dictée de ma mère que deux ans après son décès, et de ne montrer jamais ces pages à des personnes hostiles de parti-pris à la Doctrine spirite.

« Ne t'inquiète point, chère fille, disait en terminant la lettre, de l'état de mon âme *post mortem*, la Providence ayant permis que nos yeux spirituels fussent ouverts avant de quitter ma grossière enveloppe matérielle.

« Je retourne à notre patrie véritable, pleine de joie et de certitude ; aussi, mon Adrienne, ne t'afflige pas de ma mort et surtout ne prête pas l'oreille aux paroles qui tendraient à te faire croire que mon âme est malheureuse pour avoir accepté une manière de voir que l'Eglise catholique juge à propos de blâmer ! »

Le curé Redon ne tarda pas à accourir ; l'excellent homme était fort ému ; il me serra les mains et se mit de suite à prier auprès du lit mortuaire.

Ce pieux devoir accompli, le curé me fit signe qu'il avait à me parler en particulier; je le suivis dans la pièce contiguë à la chambre.

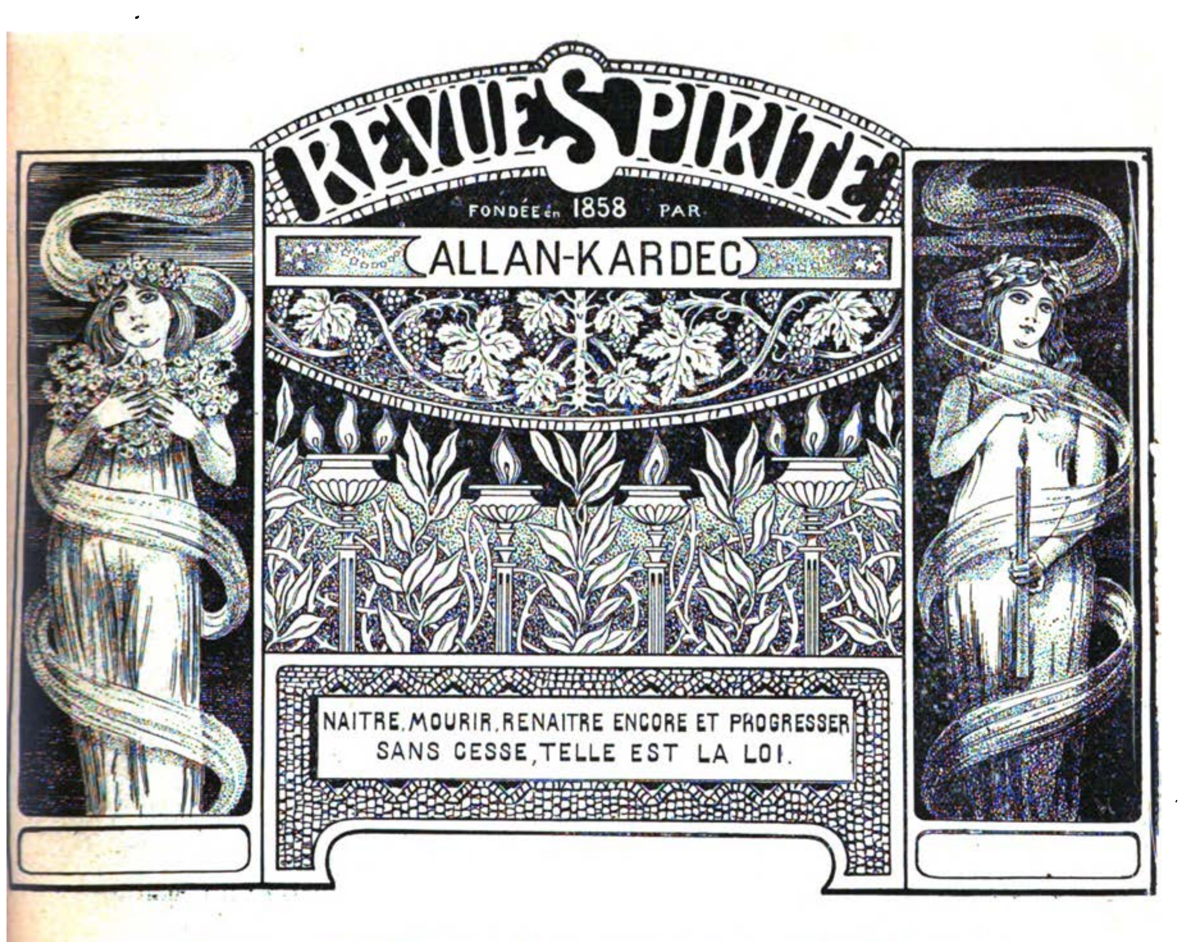
— C'est un bien grand malheur, ma chère enfant, que votre pauvre père soit décédé sans recevoir les derniers sacrements. Je ne doute pas que vous n'ayez fait tout ce qui dépendait de vous pour prévenir à temps votre père, que l'heure était arrivée d'agir en chrétien, de se mettre en règle pour le terrible passage de la mort.

Je restai muette.

M. A. B.

Le Gérant : Paul LEYMARIE

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame — Téléphone.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47ᵉ ANNÉE. N° 4. 1er AVRIL 1904.

3ᵉ ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE P. G. LEYMARIE

(10 avril)

Pourquoi célébrons-nous les anniversaires de nos morts aimés, nous qui ne croyons pas à la mort ? — Que nous sert de rappeler les admirables travaux d'Allan Kardec, les laborieux efforts, les recherches fécondes et les luttes, si fertiles en amères déceptions, de Leymarie ? — A quoi bon ? Ne savons-nous pas que, si le maître et le disciple sont invisibles, ils n'en sont pas moins présents parmi nous, et qu'ils vont et viennent secondant nos efforts, inspirant nos résolutions et s'intéressant enfin plus que jamais à notre grande et sainte cause ?

Sans doute, si nous pensions tous ainsi, si tous nous nous sentions, nous les êtres charnels, constamment unis aux êtres spirituels par les liens d'une étroite solidarité, ce serait bien, et encore éprouverions-nous le besoin de fêter de temps à autre les meilleurs d'entre nous. Mais les soins de la vie spirituelle ne nous occupent pas exclusivement. La vie matérielle, elle aussi, nous réclame et elle a des nécessités auxquelles nous ne pouvons échapper. Ne faut-il pas vivre ? — Or, pour vivre, il faut manier, retourner, pétrir, broyer, presque sans trêve, cette matière qui nous environne, sauf à laisser quelquefois meurtrir notre chair par elle ; et notre devoir, à nous Spirites, n'est pas de nous tenir en haut dans les nuages en nous bornant à regarder philosophiquement peiner les autres ; notre devoir est de nous mêler à leurs travaux, à leurs études, à leurs luttes, à leurs souffrances, à leurs misères, à toutes leurs épreuves ; de pousser en avant ceux qui restent en arrière, d'éclairer ceux qui sont dans les ténèbres, d'aller aux ignorants comme à des malades, enfin d'aider, d'aimer et de consoler. Et puis, quand ce devoir est accompli, nous ne devons pas perdre de vue que notre vie normale est l'ascension ; nous devons continuer de gravir les sommets et, tout en aidant ceux qui sont en bas à monter, nous garder de nous laisser entraîner ou attarder par eux. Oui, portons nos regards en haut, toujours plus haut, c'est-à-dire tendons aussi la main à ceux qui nous précèdent afin de ne pas nous égarer, et d'éviter les chutes dans les crevasses et les précipices.

C'est ainsi que pensait et qu'agissait notre bon ami Leymarie : il aimait les petits, les humbles ; il s'occupait de leurs soucis ou de leurs bonheurs domestiques, s'ingéniant à diminuer les premiers comme à entretenir les seconds. Comme s'il n'avait pas assez d'ennuis à sa charge, il prenait encore ceux de ses amis. Tous ceux qui l'ont vu de près, comme moi, ne me démentiront pas. Leymarie était, dans toute l'acception du mot, un bon spirite qui a prêché toute sa vie autant par l'exemple que par la parole. Aussi, nous ne doutons pas qu'il soit, sur cette montagne du progrès que nous représentions tout à l'heure, au nombre des ascensionnistes qui nous précèdent et nous tendent la main. Voilà pourquoi nous ne devons pas l'oublier ; pourquoi nous choisissons cette date matérielle de son anniversaire pour rappeler et fêter sa mémoire.

Tous les spirites de l'univers rendront hommage le 31 mars, à Allan Kardec. Les spirites parisiens iront saluer son dolmen, et nous espérons que, le 10 avril, le dolmen du disciple ne sera pas plus oublié que celui du maître.

Le maître a tenu haut le drapeau de la doctrine pendant 12 ou 15 ans ; le disciple, à son tour, l'a repris et gardé vaillamment pendant 30 ans, pour le remettre à ses successeurs tout criblé de coups, mais toujours solidement fixé sur sa hampe, et ses couleurs bien visibles et plus que jamais flamboyantes au vent.

Aussi, nous ne saurions nous abstenir, après avoir fièrement prononcé le *Gloire au maître !* de dire de toute notre âme reconnaissante : Honneur au disciple !

ALGOL.

LE DIEU DES SPIRITUALISTES

(*Suite.*)

Voilà donc que nous avons trouvé le Dieu que nous cherchions, que nous pressentions, en quelque sorte, car la notion vague mais sublime que nous en avions nous hantait sans cesse, en dépit de nos déconvenues.

Ce sont les révélations du nouvel Evangile qui nous l'ont fait connaître, cet Etre ineffable, étant tout à la fois le « Père qui est aux cieux » et le Dieu intérieur dont la voix murmure doucement dans le secret de nos consciences. C'est Celui qui habite en nous ; c'est la force immanente associée à l'humaine nature et constituant notre monade immortelle qui, à travers tout obstacle, toute douleur et du fond des abîmes sombres, remontera..., rayon divin, vers son Foyer.

Tels sont nos titres avérés, reconnus ; mais n'oublions pas les devoirs que nous impose la charte de notre glorieuse investiture. Les instructions sont formelles sur ce point. Il nous est ordonné de reconquérir, si nous les avons perdus en partie, tous les droits et privilèges de notre liberté imprescriptible, de repousser toute doctrine hypothétique et dangereuse, qui nous éloignerait de la spiritualité obligatoire, en un mot de contrôler rigoureusement l'économie entière des religions plus ou moins défigurées qui, pas plus que les philosophies, n'ont su, ni pu nous révéler l'inconnue du grand problème.

Tout est donc à réviser et, s'il le faut, à reconstruire. Dans le nouveau temple que nous avons pour mission d'élever pour les générations futures, temple grandiose dont la voûte n'est autre que celle du ciel lui-même, il faut renverser toutes les vieilles colonnes vermoulues et déblayer le sol des débris qu'y ont amoncelés les âges d'ignorance.

Aux murailles du nouvel édifice, ne seront plus suspendues les macabres représentations qui, depuis des siècles, témoignent de tout ce qu'il y a de matérialité dans l'iconographie de la mythologie chrétienne. Plus de cadavres crucifiés, plus de couronnes d'épines, plus de « sacrés cœurs sanglants » ; plus d'allusions symboliques à l'éternel sacrifice expiatoire que renouvellent à toute heure et dans toutes les églises de la terre, ces liturgies païennes exaltant sans relâche l'imagination des âmes superstitieuses. Le

crime originel est donc resté inexpiable, puisqu'on en ravive le souvenir par la constante évocation de l'oblation sanglante !... Toujours ce sang ; il y a du sang partout, dans ce culte fétichiste et barbare.

Ah ! non, plus de ces images mensongères et affolantes ; mais en revanche, que là-haut, dans les nuées, plane la figure rayonnante du Christ médiateur, révélateur de notre divinité latente qui, les bras étendus, épand d'un geste large ses inépuisables bénédictions sur la famille entière des humanités.

Plus de péché originel, plus de chute inexpiable. Celle-ci est-elle donc autre chose que l'incessante et symbolique descente de l'esprit dans la matière, où d'âge en âge s'effectue sa lente spiritualisation ? Et quant à cette doctrine révoltante qui nous déclare qu'un Dieu implacable et vengeur a déversé sa colère sur la tête d'une innocente victime..., sans préjudice des partialités d'une prédestination qui sauve les privilégiés choisis à l'avance, alors que les réprouvés, condamnés à l'avance, eux aussi, s'en vont au feu éternel, qu'elle disparaisse à tout jamais et soit anathème, cette doctrine blasphématoire qu'une dogmatique non moins ignorante que fanatique n'a pas rougi d'ériger en profession de foi officielle, plus encore, en *credo* obligatoire.

Ce fut Saint-Anselme, le moine italien, tout d'abord simple abbé en Normandie, puis archevêque de Cantorbéry qui, au onzième siècle, résuma toutes les transformations qu'avait successivement subies la conception des premiers chrétiens, puis donna un corps à l'idée du « plan de la rédemption » et ce fut à la suite de cette compilation néfaste que cette doctrine, tout impie qu'elle pût paraître, fut définitivement marquée du sceau de l'Eglise officielle, disons plutôt des Eglises, à quelque confession qu'elles appartinssent. Car ce que l'on ignore généralement, c'est avec quel acharnement les chrétiens orthodoxes se sont lancés dans les commentaires de la doctrine en question qui, injuste et inique en soi, est devenue absolument odieuse, en raison des interprétations dont elle a été l'objet et de la signification surtout qui lui a été attribuée.

L'on sait avec quelle inhumanité les hommes du moyen âge avaient coutume d'appliquer les pénalités, quelles qu'elles fussent, s'évertuant toujours à les transformer en supplices ; or, c'est dans cet esprit inquisitorial que fut commenté le dogme du messianisme rédempteur.

A l'époque de la Réforme, les protestants eux-mêmes, tout aussi bien que les catholiques romains, voyaient dans les éléments du drame de Golgotha un remplacement légal, une substitution juridique que tous acceptèrent sans hésitation, et c'est en vertu de cette acceptation bénévole, que fut adoptée dans le monde chrétien une certaine série de clichés concernant le supplice du « Crucifié », sorte de littérature malsaine dont la tendance jésuitique et le vocabulaire répugnant semblaient avoir pour objectif, non seulement d'en constater l'opportunité, mais encore d'en atténuer l'horreur, l'arbitraire et

l'injustice abominable. L'on trouva tout naturel que le Christ « haï et méprisé » par le Dieu courroucé, suivant l'expression d'un fanatique énergumène, « vidât jusqu'à la lie la coupe de la colère divine ». Que l'on en juge par quelques citations.

D'après Luther, Christ a véritablement éprouvé pour toute l'humanité la colère de Dieu, la malédiction et la mort. — C'est à la colère, dit Flavel, à la colère non mitigée d'un Dieu infini, aux tortures même de l'enfer que Christ a été livré et cela par la main de son propre père. — Suivant l'Homélie anglicane, le péché arracha Dieu du ciel pour lui faire subir les horreurs et les souffrances de la mort. L'homme, brandon de l'enfer et esclave du diable, fut racheté par la mort du fils bien-aimé de Dieu qui, dans l'ardeur de son courroux, ne pouvait être apaisé que par Jésus, « tant lui étaient *agréables* le sacrifice et l'oblation de la vie de son fils » ! — Suivant Jenkyns, Christ a souffert comme s'il eût été réprouvé et abandonné de Dieu. — Dwight considère comme à peu près normal qu'il ait subi la haine et le mépris de Dieu...

Arrêtons,ici,la série de ces blasphèmes,que nous pourrions allonger outre mesure, si l'écœurement ne nous empêchait de poursuivre. L'on peut juger, par ces quelques spécimens choisis entre bien d'autres, de quels étranges fanatiques se compose l'orthodoxie d'outre-Manche que dirigent et *qu'édifient* ces docteurs, ces évêques et ces archevêques anglicans, dont nous venons de citer les paroles tirées soit de leurs ouvrages, soit de leurs sermons et homélies pastorales.

Contentons-nous, sans autres commentaires, de constater à quelles scandaleuses excentricités mène la notion d'un dieu anthropomorphe à qui les hommes prêtent leurs passions, leurs haines implacables et leurs inextinguibles rancunes.

Et si l'on vient nous objecter que cette croyance, quelque répulsive qu'elle soit, n'en a pas moins touché le cœur de nombre de croyants sincères qui ont pu y puiser forces, paix et consolations, c'est, répondrons-nous, qu'il y a au fond de cette doctrine quelque chose de plus que ce que l'on voit à sa surface et que ce quelque chose est un principe de vie qui, puissamment assimilé par ces âmes d'élite, les ont préservées de l'horreur qu'inspire la forme grossière sous laquelle se dissimule ce principe. Et c'est pour fournir la preuve de ce que nous avançons que nous allons nous arrêter un instant sur la signification réelle de ce dogme si désastreusement défiguré.

C'est, nous disent les Instructeurs, dans sa profondeur ésotérique qu'il faut étudier cette doctrine de nature essentiellement mystique. Nous sommes ici en plein symbolisme. « Tout est symboles dans les Ecritures », disait le grand Origène qui les avait lues et comprises avec l'esprit et la clairvoyance d'un initié. C'est dans l'homme lui-même et les phénomènes psychiques qui

se déroulent au plus profond de sa conscience, qu'il faut aller chercher les éléments du drame exotérique de la Passion. C'est dans chacune de nos âmes qu'il se renouvelle incessamment, au cours de sa marche vers la libération future. C'est dans chacune d'elles que se dresse un Golgotha spirituel sur lequel doit être suivi, pas à pas, le processus allégorique de l'évolution qui, seule, peut rendre juste et possible la véritable rédemption qu'effectue, *elle-même* et *pour elle-même*, chacune des monades célestes, en travail d'une spiritualisation dont l'objectif est la conquête de sa divinité.

C'est sur le Calvaire historique de la Palestine que le Christ, dans son insondable amour pour les hommes, ses frères, nous a donné le symbolique mais tragique modèle du processus de la rédemption des âmes. Et puisque c'est en nous que se renouvelle incessamment la scène, suivons-en lentement les émouvantes péripéties.

Dans tout être humain se trouvent en présence deux éléments antithétiques et adverses : en bas, la matière où se sont incarnés les principes inférieurs de l'homme, plus haut, l'esprit ou principe supérieur et impérissable. Celui-ci veut remonter vers la lumière, vers le foyer d'où il émane, celui-là se plaît dans la pénombre des bas horizons terrestres. Mais tous deux, au cours de l'existence physique, étant associés, enchaînés l'un à l'autre, c'est entre eux, par suite de leur pénétration réciproque et en vertu des lois de la vie ascensionnelle, que se livre et se prolonge la lutte. Au sein des attractions charnelles, au milieu des efforts, des expériences, des épreuves douloureuses où évoluent plus ou moins rapidement les principes inférieurs, battent les ailes de l'esprit enlizé, alourdi par la gangue qui l'entoure. Combien de fois tombe-t-il, défaillant, momentanément paralysé par les attaches de la matérialité ? Combien de fois pâlit l'étincelle qui, si souvent, semble devoir s'éteindre à tout jamais ?...

Mais elle est de haute race, la divine monade. En dépit des obstacles et tout au fond des ténèbres glaciales, elle se souvient de la lumière de là-haut. N'est-elle pas *elle-même* cette lumière inextinguible ? Et c'est pourquoi elle compare, apprécie, discerne l'une de l'autre les deux forces qui la sollicitent en sens inverses.

Ayant goûté à la coupe des joies terrestres, au fond de laquelle elle n'a trouvé qu'amertumes et désillusions,elle s'en détourne et renonce aux chimères. Elle repousse les tentations, s'arrache aux séductions perfides, « crucifie » ses passions, ses désirs, ses vanités, son égoïsme incoercible, s'insurge contre les défaillances du *Moi* tel que nous le connaissons, avec son ignorance, sa versatilité, ses superstitions, ses propensions invétérées pour le mal..., et ce n'est que lorsque tout a été cloué à la croix libératrice, alors que son Karma s'est épuisé dans les épreuves, que la matière vaincue renonce à la lutte, et que la lumière, enfin, a pour jamais dissipé les ténèbres..,

c'est alors que la Monade divine sort, elle aussi, de son tombeau, comme le Crucifié de Golgotha, et d'un geste irrésistible repousse la pierre qu'avaient roulée sur elle toutes les puissances de la chair (Dr Th. Pascal).

Voilà ce qu'est, en réalité, le mystère de la Rédemption, Rédemption qui ne peut être juste, normale et possible, que lorsqu'elle est consentie par l'homme, effectuée par lui seul, puisque lui seul est le coupable et que nulle faute ne peut être rachetée par procuration, fût-ce par le sang du plus grand, du plus pur, du plus divin martyr.

Toutefois, que l'on se garde de croire, étant donnée la signification du dogme de la Rédemption telle que la définit la doctrine ésotérique, que notre amour et notre reconnaissance à l'égard du sublime crucifié puissent en être atténués.

Il est aujourd'hui du meilleur goût, chez les libres-penseurs, de parler en termes dédaigneux ou grossièrement insultants du « jeune homme de Nazareth » qui, simplement naïf ou halluciné, pour les uns, n'est rien d'autre, pour les plus agressifs, qu'un imposteur tout disposé à tromper les foules crédules, ou tout au moins qu'un dangereux rêveur dont la doctrine néfaste et corruptrice préconise l'abdication de toute dignité humaine, incite au respect de la force et s'opposant à l'affranchissement des consciences, dit à ses adeptes : devenez des esclaves, rendez à César ce qui est à César.

Renan, dans sa *Vie de Jésus*, exprime l'opinion que si le Christ revenait parmi nous, il se rallierait aux idées de progrès et serait avec les porteurs de flambeaux.

Erreur ! clament les intransigeants qui, confondant le christianisme officiel et autoritaire avec la doctrine mystique du doux Rabbi galiléen, affirment que, si le Christ revenait sur la terre, il irait à l'obscurantisme comme plus conforme à son idéal de rêveur oriental et que sa devise ne pourrait être que « fanatisme et résignation ».

Les hommes prévenus qui parlent de la sorte oublient ou ignorent que tels et tels mots qu'on lui reproche — et qu'il n'a peut-être jamais prononcés, étant donnée l'étrange façon dont les évangélistes ont compilé leurs textes si différents les uns des autres et parfois contradictoires — que ces mots, disons-nous, auraient besoin, pour être compris, d'être interprétés ésotériquement. L'on ignore généralement de combien de « voiles » symboliques furent entourées les Écritures pour l'explication desquelles il faut jusqu'à trois clefs,— clefs dont se servaient les initiés, mais dont les exégètes modernes ont perdu toute notion.

Mais revenons à l'appréciation de la personne du Christ. S'il ne peut plus être considéré comme « rédempteur », il n'en est pas moins le grand médiateur. Il est venu donner à la vie spirituelle de ce monde une impulsion régénératrice, montrer de nouveau à l'humanité qui s'égarait dans les fondrières,

le vrai chemin qui monte vers les hauteurs, proclamer l'existence, inconnue jusqu'alors, de ce Royaume des cieux qui fait suite au royaume terrestre, rattachant ainsi les deux mondes entre eux, bien plus, tous les mondes de l'univers où vivent d'innombrables humanités sœurs de la nôtre et préparer, enfin, pour l'œuvre de fraternité universelle, quelques disciples chargés de la poursuivre, sous sa direction, en remettant en lumière l'antique initiation des sanctuaires d'où sont autrefois sortis les Instructeurs des peuples.

Mais cette mission du Christ s'est compliquée par suite de dispensations dont le secret nous échappe, car nous sommes, ici, sur le seuil des plus profonds mystères du monde spirituel. Il s'est fait dans cette haute individualité une sorte de dédoublement, en raison de la mission suprême qui lui a été dévolue. Au-dessus du Christ historique plane la glorieuse figure d'un Christ mystique dont l'auréole est venue couronner le front du modeste disciple des Esséniens, et c'est autour de ce Christ mystique, ministre direct du Logos, que se sont groupés des mythes qui, appliqués au Jésus de la Galilée, l'ont rattaché à la longue série des Instructeurs auxquels il succéda. Inutile d'ajouter que c'est sous des formes allégoriques que ces mythes ont résumé les histoires multiples mais analogues de tous les Christs qui, dans leurs personnes humaines, ont symbolisé l'action générale du Logos dans l'Univers.

Quoi qu'il en soit,il ne faut pas croire que le Christ de notre race ait cessé, après le drame de Golgotha, d'entourer ses disciples de sa puissante protection et qu'après avoir institué les Mystères, il se soit borné à y faire de rares apparitions. L'on nous révèle,à son sujet,des choses fort étranges. L'on nous dit que cet Etre puissant — nous parlons du Christ mystique, — dont la mission est de veiller sur l'évolution spirituelle de notre humanité moderne, ayant momentanément pris pour véhicule le corps du Jésus historique, remit, après le drame de la Passion, l'Eglise nouvelle entre les mains de ce Jésus dont la forme corporelle lui avait été sacrifiée et qui, ayant atteint,par cet acte de dévouement sublime, la perfection de l'évolution humaine, devint en sa forme glorifiée l'un des ministres du Logos.

Ce fut lui, lisons-nous, dans le *Christianisme ésotérique* d'Annie Besant, qui devint l'Hiérophante des Mystères chrétiens. Ce fut sous son inspiration que brilla la flamme de la Gnose alexandrine. Ce fut lui qui donna à tant d'âmes la force de conserver, en pleines ténèbres, l'étincelle mystique, lui qui, à flots, versa la vérité dans les intelligences aptes à la recevoir et à la manifester. C'était sa Figure qui se tenait près de la roue des suppliciés,près de la flamme des bûchers, encourageant ses confesseurs et soutenant ses martyrs. C'était sous son souffle qu'éclatait le verbe enflammé des Savonarole et des Giordano Bruno. C'était lui qui dirigeait Roger Bacon, Galilée et Paracelse dans leur étude passionnée des mystères de la nature,lui qui,dans leurs rêves de grandeur et de beauté, inspirait Raphaël, Michel-Ange et Léonard

de Vinci. C'étaient ses harmonies qui chantaient dans les sonates de Mozart et de Beethoven. C'était son image glorieuse qu'entrevoyaient, dans leurs fiévreuses insomnies, les mystiques solitaires et les occultistes persécutés. Par la douceur d'un Thomas à Kempis et les emportements fougueux d'un Luther, non moins que par les sarcasmes acérés des Encyclopédistes, il s'efforça de réveiller les âmes et de les attirer vers la lumière, vers la vérité,cette vérité qu'entrevit le pieux Newton et que devina le grand Leibnitz, précurseur, nous l'avons dit, de nos modernes spiritualistes.

De siècle en siècle, il a lutté contre l'erreur, soutenu les faibles, consolé les affligés. Aujourd'hui, il s'efforce, pour la refonte du christianisme dévoyé, matérialisé, de détourner à son profit une partie du grand fleuve de sagesse qui descend sur l'humanité altérée. Il cherche, au sein des Eglises désertées, des hommes capables d'entendre sa parole et de répondre, quand il demandera des messagers pour la transmettre à son troupeau : « Me voici, envoie-moi. »

Et s'il paraît tout d'abord inadmissible que le Dieu suprême, ou l'une de ses hypostases, ainsi que les gnostiques alexandrins appelaient ses représentants, daigne s'occuper de tel être isolé, perdu dans la foule des créatures vivantes, il faut songer que cette Divinité omniprésente, immanente dans la nature, emplit de ses effluves l'univers tout entier. Et de même que notre soleil matériel, sans distinguer certes aucune des petites fleurs des champs qui si avidement tournent vers lui leurs corolles, les fait éclore et s'épanouir, toutes ensemble, dans sa vivifiante lumière..., de même le Soleil spirituel dont le rayonnement pénètre chacune de nos âmes, les attire toutes et les fait évoluer, c'est-à-dire monter, graviter vers Lui, centre et foyer de toute vie.

C'est ainsi que l'œuvre d'amour persiste dans son inaltérable et émouvante intensité. Cette œuvre d'amour, appelée « Sacrifice » dans toutes les religions de la terre, se poursuit dans la grandiose économie de la Création et toujours avec ce caractère spécial d'être tout d'abord imposée, puis de devenir volontaire et librement acceptée, telle qu'elle l'a été par toutes ces nobles âmes de héros, de prophètes, d'instructeurs, de législateurs, de messies qui, au long cours de l'histoire qu'ils ont faite si grande, ont lutté, souffert et sont morts quelquefois, se sacrifiant par amour, afin que leur race tirât profit de leur abnégation sublime.

C'est grâce au dévouement de ces grands Etres, véritables demi-dieux, suprêmes victimes servant d'intermédiaires entre la terre et le ciel, que les peuples ont pu, sans trop s'égarer, suivre la route de leur pèlerinage terrestre.

Or, quel est-il le but de ce sacrifice ? Ce but, le seul et toujours le même, est l'effusion de la vie divine que les médiateurs et notre Christ, en particu-

lier, partagent avec nous. Et c'est cette effusion qui fait de chacun de nous un centre de conscience individuelle qui, peu à peu, au fur et à mesure que s'effectue notre évolution, s'associe à la Conscience générale — association vivifiante et bénie. Alors que dans les heures de défaillance nous cherchons aide et consolation, c'est le Dieu intérieur qui nous répond, nous pénètre de son esprit, s'identifie à nous par le mystère d'une sorte de transsubstantiation bien autrement efficace et profonde que celle que représente symboliquement le dogme de l'Eucharistie qui, lui aussi, comme tous les autres, a été défiguré par le matérialisme ecclésiastique. Il ne s'agit plus, ici, ni de pain, ni de vin miraculeusement transmués en chair et en sang, éternisant le souvenir du sacrifice expiatoire ; non, ce dont il s'agit, c'est de la « coexistence » effective de l'humain et du divin que réalise la vie spirituelle.

C'est donc l'esprit qu'il nous faut rechercher en toute chose. Tout objet visible est l'expression physique d'une vérité invisible. Toutes les choses de ce monde sont l'incarnation d'une idée divine manifestée, et c'est en vertu de cette vérité qui n'est pas seulement l'expression d'une idée, mais le plus réel des faits, que la matière elle-même la plus dense et la plus lourde se modifie et se spiritualise graduellement — voilà ce qu'ont oublié ou ignoré tous ceux, fussent-ils des croyants convaincus, dont les manipulations grossières ont déformé toutes les révélations ésotériques.

Esprit, matière ; conscience individuelle, Conscience universelle ; humanité, divinité, *identifiés* dans le creuset d'une transsubstantiation mystique... telle est la signification de l'Eucharistie spirituelle d'où jaillit la vie divine qui devient nôtre.

Nulle exagération, ici ; nulle illusoire fiction. C'est une métamorphose réelle qui s'opère dans l'organisme mental de l'homme qu'a divinisé la communion suprême. Du haut de la cime qu'elle a su atteindre, l'âme supérieure, l'*Ego* impérissable, jette un regard sur son passé. Il en résume et apprécie les résultats ; il comprend que ses négligences et que ses fautes n'ont amené pour lui que désillusions ou souffrances et qu'il ne lui reste plus qu'à régulariser les modes de son activité. En dépit des meilleures intentions de ce *Moi* qui, pour réagir sur les principes inférieurs, s'est efforcé d'en prendre la direction, l'homme charnel peut continuer plus ou moins longtemps le cours de ses égarements ; mais le désordre ne saurait être permanent et ce n'est pas impunément que peuvent être violées les Lois directrices de la vie.

En vertu de la liberté que Dieu lui a donnée et que Dieu respecte, il a pu jusqu'alors s'abandonner aux suggestions de la matière, choisir la voie dangereuse qui mène à l'abîme, mais c'est sur le bord de cet abîme que l'*Ego* épouvanté recule d'un pas, rebrousse chemin et reprend le sentier imprudemment abandonné. Et c'est sur ses fautes, ses fautes tant de fois répétées,

qu'il réfléchit, médite et s'émeut. En voyant la nature entière obéir à une loi générale d'évolution, il comprend que l'être ne peut lutter obstinément sans courir le danger d'être renversé, roulé, meurtri par le courant irrésistible.

Ce qu'il comprend, surtout, c'est la charge de ses responsabilités qu'aggrave de jour en jour son intangible liberté. Il sent bien que nul autre que lui-même ne saurait expier ses fautes personnelles. Ce n'est pas Dieu qu'elles offensent, le Dieu si grand qui, de si haut, domine les mondes et dirige les destinées,c'est lui seul qui est en cause, lui seul dont il compromet l'avenir... et alors qu'éperdu, il pousse, lui aussi, le cri de Golgotha : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » c'est alors que lui répond le Dieu caché qui vit en lui, sans même qu'il ait su, parfois, en constater la présence et la réconfortante intervention.

Oui, c'est en lui-même que réside le principe de vie, avec sa force de résistance et ses vertus régénératrices. Combien vite il peut s'en rendre compte, alors que, voulant remonter, échapper aux ténèbres des bas-fonds, il voit, tout au fond de lui-même, rougir l'aube consolatrice, l'aurore d'une vie nouvelle dont l'éclat progressif finit, ce semble, par illuminer tout son être... comme au travers d'une lampe d'albâtre, transparaît douce et discrète la lueur que son globe renferme. Heure glorieuse et bénie que celle où cette lumière divine, pénétrant l'âme de ses rayons purificateurs, brûle en elle les dernières scories de la matière vaincue, renouvelle ses forces, ranime ses espérances, ouvre devant elle d'insondables horizons et lui marque sa place définitive dans la phalange des candidats à la divinité.

« Le plus grand des pécheurs m'adore-t-il en toute sincérité, dit Krishna, celui-là dès lors doit être regardé comme juste, sauvé qu'il est par la libre résolution qu'il a prise de renaître et de vivre. »

— Libre résolution !... M'objectera-t-on peut-être ; mais, dans l'analyse et la critique des dogmes, auriez-vous oublié celui de la Prédestination ?

— Non certes, nous ne l'oublions pas et après avoir dit comment il faut envisager la prétendue Rédemption par le sang du Juste, nous allons dire pour quelles raisons doit être repoussé le dogme de la Prédestination non moins inadmissible, funeste et de tous points injustifiable.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est peu de formules religieuses qui aient donné lieu à tant de discussions, soulevé tant de protestations, provoqué tant d'anathèmes. Quoi qu'il en soit, il semble que la foi en cette doctrine étrange ait été la pierre de touche de tous les grands croyants, depuis Saint Paul, le chrétien fanatique déclarant que c'est par la violence que doit être conquis le Royaume de Dieu, jusqu'à Saint Augustin, le docteur opportuniste qui ne pouvant, dans certains dogmes, mettre d'accord l'amour et la justice de Dieu, émit son pitoyable *Credo quia absurdum*, jusqu'à Luther enfin, le fougueux réformateur que n'intimidaient pas les foudres du Vatican,

mais que faisait frissonner d'une terreur superstitieuse Satan, le cauchemar légendaire du moyen-âge, fantoche grimaçant qui le harcelait, sans doute, puisqu'il voulut, un jour, suivant la légende, s'en débarrasser en lui lançant son écritoire à la figure.

C'est un spectacle vraiment curieux de voir par quelles spécieuses arguties, par quels raisonnements enfantins, plus encore, par quels ridicules sophismes, les chrétiens orthodoxes se sont efforcés de rendre acceptable ce dogme non moins absurde qu'injuste et révoltant. Croire à la prédestination, n'est-ce pas admettre que toute justice est absente du plan de l'univers, ou que la prétendue puissance créatrice est impuissante et inefficace pour y établir un ordre quelconque, alors surtout que, mise en parallèle avec la doctrine ésotérique, elle en fait ressortir la grandeur et la spiritualité.

Mais qu'importent aux dogmatisants la spiritualité d'une doctrine, l'amour de Dieu, la justice de Dieu, la suprême magnificence du plan de la création ?... C'est en se basant sur leur dogme de prédilection qu'ils nous déclarent tout net que sans une manifestation supplémentaire de l'autocratie divine — c'est-à-dire une grâce arbitraire, — un nombre incalculable d'âmes devraient sombrer dans l'enfer éternel... Attestation sacrilège à laquelle on ne peut trouver d'autre excuse qu'une ignorance profonde ou que la plus incurable matérialité — ce que nous chercherons à démontrer dans le prochain et dernier article.

(*à suivre.*) ED. GRIMARD.

CAUSERIES

sur l'Evolution de l'idée religieusé (*suite*) (1).

CONSTANTIN.

Au commencement du IVe siècle, l'Empire Romain, après avoir eu jusqu'à six maîtres, n'en avait plus que trois : Constantin qui régnait sur la Gaule et sur l'Espagne, Maxence sur l'Italie et sur l'Afrique, Licinius sur l'Asie. Il est inutile de rappeler ici les causes qui déterminèrent Maxence à déclarer la guerre à Constantin. Ce dernier, après de longues hésitations, rassembla une partie de ses légions et se décida à marcher sur l'Italie.

Les hésitations de l'Empereur des Gaules étaient compréhensibles : l'expédition était périlleuse, plus périlleuse que celle de César qui, en franchissant le Rubicon, avait au moins derrière lui le prestige de grandes victoires. « Pour des troupes romaines, — dit M. de Broglie, dans son magistral ouvrage *l'Eglise et l'Empire Romain au IVe siècle*,— pour des troupes romaines

(1) Voir les nos de mai et de juin 1903; janvier, février et mars 1904.

qui servaient sous les Aigles, entrer le fer à la main en Italie, franchir le territoire sacré de la République, donner l'assaut au Capitole, c'était toujours une entreprise qui faisait passer un frémissement sourd dans les rangs. Il n'y avait pas dix ans que deux armées impériales s'étaient dissoutes par le scrupule feint ou réel de porter leurs armes contre Rome. »

C'est pendant que l'Empereur méditait longuement sur la détermination qu'il allait prendre qu'il eût, d'après les historiens de l'époque, une vision et des songes qui le décidèrent à marcher en avant.

Eusèbe, évêque de Césarée, nous fait connaître dans sa *Vie de Constantin*, les détails de cette vision qui, dit-il, lui furent donnés par l'Empereur lui-même. « Un après-midi, pendant une marche qu'il faisait à la tête de ses troupes, il aperçut dans le ciel, au-dessus du soleil déjà incliné sur l'Occident, une croix de lumière portant cette inscription : « *En toutô nika.* » *Triomphe par ceci.* Toute son armée et beaucoup de spectateurs qui l'environnaient virent comme lui ce prodige avec stupéfaction. Il demeura fort en peine de savoir ce que signifiait cette apparition. La nuit le trouva encore dans la même perplexité. Mais, pendant son sommeil, le Christ lui-même lui apparut avec la croix qui s'était montrée dans le ciel, et lui ordonna de faire façonner sur ce modèle, un étendard militaire sous la protection duquel il se placerait dans les combats. Au point du jour, Constantin se leva et fit part de sa révélation à ses confidents. Sur-le-champ des orfèvres furent appelés, et l'Empereur leur donna ses instructions, pour que la croix mystérieuse fût reproduite en or et en pierreries.

Tel est le réçit d'Eusèbe. D'autres écrivains citent ce fait en variant les détails : la croix aurait apparu pendant la dernière bataille livrée par Constance à Maxence sur le pont de Milvius, près de Rome ; elle portait en exergue ces mots « in hoc signo vinces », *tu vaincras par ce signe.* Enfin, Lactance, le précepteur du fils de Constantin ne parle que de songes pendant lesquels le Christ aurait dit à l'Empereur de mettre le *Labarum* (1), à la tête de ses troupes, et de faire graver le monogramme sur les boucliers de ses soldats.

Ces réçits sont-ils exacts ? Il est à remarquer qu'ils ne furent alors contestés par personne. A cette époque, comme aux temps d'Homère et de Virgile, la croyance aux apparitions d'êtres surnaturels était en grand crédit chez les hommes les plus éclairés. Seulement, alors que les chrétiens croyaient que

(1) On ne connaît pas l'étymologie du mot *Labarum* qui apparaît pour la première fois à cette époque. Les savants l'ont fait dériver successivement, du chaldéen, de l'assyrien et même du vieux latin, sans pouvoir s'entendre sur sa signification. D'après les descriptions qui nous sont faites, le *Labarum* ressemblait aux bannières que l'on porte dans les processions catholiques. C'était une pique coupée dans sa partie supérieure par une barre transversale; à cette barre était suspendu un voile carré sur lequel étaient brodés en or et en pierres fines, les portraits de l'Empereur et de ses fils. La pique était terminée par une couronne d'or qui enveloppait le monogramme du Christ.

c'était le Christ qui était apparu à Constantin, les païens disaient que c'était son père Constance, divinisé après sa mort, qui s'était montré à lui, et lui avait assuré la possession de tout l'Empire en conduisant ses armées à la victoire.

Plus tard, les écrivains profanes ne voulurent ajouter aucune foi à une croyance qui avait cependant été unanime, et les historiens rejetèrent comme une légende enfantine la vision du grand Empereur.

Admettons qu'il n'y ait qu'une légende. Mais la conversion ou, si l'on veut, l'adhésion subite, inattendue, de Constantin, aux principes du Christ, est un fait historique, un fait bien certain ; et on doit rechercher quels sont les mobiles qui ont amené le prince à rompre brusquement avec toutes les traditions religieuses du passé, pour accorder sa protection aux nouvelles doctrines.

Tous les historiens, se copiant les uns les autres, s'accordent à dire que la décision de Constantin ne fut qu'une question politique. Il avait pressenti, disent-ils, l'influence énorme que les chrétiens allaient acquérir, et, pour consolider son trône, il s'était mis de leur côté, se plaçant, pour ainsi dire, sous leur protection.

Cette assertion est très discutable.

Les chrétiens quoique relativement assez nombreux au commencement du IVe siècle, n'avaient absolument aucune influence (1) : à quelques rares exceptions, ils faisaient presque tous partie du peuple, et le peuple ne comptait pas ; en outre, pendant la dernière persécution qui avait eu lieu dix ans avant,la foi s'était affaiblie : le nombre des chrétiens ayant augmenté, l'enthousiasme des premiers temps n'avait pu être aussi ardent dans tous les cœurs. Des milliers de chrétiens avaient abjuré pour échapper au supplice ; et tous ceux qui restaient attachés à leur foi se tenaient prudemment à l'écart, redoutant toujours de nouvelles persécutions. Il n'y avait pas de raison, en effet, pour qu'un César ne recommençât un jour les hécatombes qui s'étaient si souvent renouvelées depuis trois siècles. D'autre part, un édit de Dioclétien, avait interdit aux chrétiens l'entrée dans les charges de l'Etat, et ceux qui voulaient obtenir une place, quelque infime qu'elle fût, dans les administrations de l'Empire, devaient cacher soigneusement leurs croyances.

Les savants, les lettrés, les philosophes, les sénateurs, les chevaliers, tous ceux en un mot qui formaient la classe dirigeante, étaient, comme je l'ai dit, absolument hostiles aux nouvelles idées ; et cette classe seule jouissait dans l'Etat d'une certaine influence ; influence bien limitée, du reste, par celle des Légions, principalement par celle des Prétoriens qui depuis longtemps faisaient et défaisaient les Césars. Ceux-ci ne restaient pas longtemps sur le trône et de terribles drames avaient ensanglanté les palais impériaux.

(1) Des calculs,probablement exagérés,faits par des écrivains religieux,évaluent la population chrétienne, au commencement du IVe siècle, au vingtième environ de la population totale. Cette proportion va augmenter considérablement sous le règne de Constantin.

Sur 46 empereurs qui s'étaient succédé depuis Auguste, 37 avaient péri de mort violente. Ce n'était donc pas non plus sur cette soldatesque avide, qui avait mis si souvent l'Empire aux enchères, que Constantin pouvait songer à s'appuyer. Il avait, au contraire, tout à craindre d'elle, et cela d'autant plus qu'un édit de Dioclétien avait défendu d'admettre les chrétiens dans les Légions. Le massacre sous Maximien de la région thébaine,convertie au Christianisme, n'est qu'une légende. Ainsi, lorsque Constantin se décida à marcher sur Rome, il ne pouvait compter ni sur l'aristocratie, ni sur le peuple, ni sur les soldats. Il allait vers un redoutable inconnu dans lequel pouvaient sombrer sa puissance et sa vie.

— Peut-on croire que l'âme du prince, ouverte aux idées nobles et généreuses, l'ait entraîné vers le Christianisme, vers cette religion de justice, de bonté et d'amour ? — Cette opinion est peu admissible.

L'histoire nous montre Constantin toujours fourbe et cruel. Il n'avait eu avant, et il n'eût après sa conversion, aucune des vertus que la croyance nouvelle pouvait donner à ses adeptes. Son despotisme fit autour de lui d'innombrables victimes, et il y eût dans son palais des tragédies domestiques épouvantables. Il fit mettre à mort, successivement, son épouse Fausta, son fils Crispus, son beau-père Maximien, son beau-frère Licinius et un enfant de 11 ans, fils de ce dernier. Sa politique religieuse et ses cruautés indignèrent toute l'Italie, et les haines qu'il sentait s'amasser autour de lui furent, suivant certains auteurs, une des causes qui le décidèrent à quitter Rome et à transporter à Constantinople le siège de l'Empire. La politique qu'il avait adoptée vis-à-vis des chrétiens lui avait donc bien mal réussi, puisque, au lieu de consolider sa puissance comme le disent quelques historiens, elle le forçait à abandonner la capitale séculaire des Empereurs pour aller en fonder une autre au milieu des barbares, à l'extrémité des provinces romaines.

Cette décision si inattendue plongea le monde dans un profond étonnement. Depuis des siècles, Rome était considérée comme le centre de l'univers. C'est vers elle que les peuples tournaient leurs regards : c'est d'elle qu'ils attendaient leurs destinées ; et cette ville qui était devenue la capitale de l'humanité, s'était incarnée dans un véritable Dieu qui avait ses adorateurs, son culte et ses autels : ce Dieu, c'était l'Empereur.

Végèce, le plus grand historien militaire de ce siècle, écrivait : « L'Empereur, dès qu'il a reçu le titre d'Auguste, devient un Dieu présent et corporel à qui il faut rendre un culte assidu. Il peut tout ce qu'il veut. Tout est à lui, corps, biens, âmes. Ses édits sont des oracles célestes, des volontés divines... »

Cette double idée de Rome et de la Majesté toute-puissante du Maître était indissoluble dans les esprits de cette époque, et les Romains se sentirent profondément humiliés en se voyant abandonnés par celui qu'ils avaient jusqu'alors considéré comme leur Dieu.

Les historiens ont donné différentes raisons pour expliquer les mobiles de la décision si grave qui avait été prise par Constantin.

On a dit que l'Empereur ne pouvait plus habiter cette ville restée trop païenne, qui laissait Jupiter siéger toujours au Capitole, et qu'étant chrétien, il voulait créer une capitale chrétienne. Il faut remarquer d'abord que Constantin n'était pas chrétien — bien qu'on lui donne parfois le nom de premier Empereur chrétien, — et qu'il ne fut baptisé — si tant est qu'il l'ait été, — qu'à son lit de mort. Sans doute, il favorisa de tout son pouvoir la nouvelle religion ; mais il s'efforça surtout de tenir la balance égale entre les deux partis pour les empêcher de lutter l'un contre l'autre. Et ce fut la grandeur de sa politique. Sans persécutions, sans guerres, on vit s'opérer sous son règne, la plus grande révolution morale de l'humanité. « Dans toute la série des siècles, dit l'historien Duruy, nul, ni roi, ni peuple, ne partagent cette gloire avec lui. »

Mais, tout en donnant son appui aux chrétiens, il conserva jusqu'à la fin de sa vie, le titre de Grand Pontife, et il en remplit toutes les fonctions. Il eut toujours des autels et des prêtres consacrés à son culte. Lorsqu'on posa les fondations de Constantinople, tous les rites païens furent accomplis en sa présence. A côté des églises, de nombreux temples furent élevés dans la nouvelle capitale, et les plus belles statues des anciens Dieux furent envoyées de Rome pour les orner. Il ne semble donc pas que la question religieuse et le désir de s'éloigner d'une ville païenne ait pesé d'un grand poids dans la détermination de Constantin. — Mais on a également donné une raison politique. On a dit que l'Empereur ne craignant plus les invasions du côté de l'Ouest avait voulu se rapprocher des frontières orientales, où de formidables masses répandues sur l'Euphrate, sur le Pont-Euxin et sur le bas Danube, n'attendaient qu'un moment favorable pour se précipiter sur l'Empire.

Cette opinion est également discutable. En portant sa capitale à l'extrêmité de l'Empire, Constantin commettait une grande imprudence puisqu'il mettait à la merci d'un coup de main ses palais, ses trésors et la ville qui était le siège de sa toute-puissance. En 378, après la bataille d'Andrinople où presque toute l'armée romaine avait péri, tout le pays fut dévasté, jusque sous les murs de la ville qui faillit être prise.

Constantinople résista aux Barbares. Ce fut du côté de l'Ouest qu'on croyait invulnérable, que l'invasion se déchaîna. Rome fut bientôt conquise, et, à partir de ce moment, l'Italie, sans défense, devint le théâtre des luttes interminables entre les Barbares.

Constantin se serait donc trompé s'il avait obéi, comme on l'a dit, à une question politique en quittant sa capitale. On peut admettre, en effet, que, si l'Empereur et ses Légions qui représentaient une force morale et matérielle considérable, étaient restés à Rome, l'invasion aurait pu se répandre tout autour de l'Italie sans l'atteindre, pendant de longues années.

Il est possible que les motifs qu'on prête à l'Empereur aient été l'objet de ses méditations. Dans tous les cas, il n'en parle pas ; et il se borne à faire

connaître aux Romains, dans un édit, que c'est sur l'ordre de Dieu, *Deo jubente*, qu'il a fondé Constantinople (1).

Les Romains acceptèrent comme vraie et toute naturelle cette explication de l'Empereur. — Comment a-t-il reçu cet ordre ? — D'où lui est venue cette idée ? — Nous n'en savons rien.

Mais, si nous étudions de près les faits et leurs conséquences, nous voyons que l'abandon de Rome était absolument nécessaire à cette époque pour la marche des événements.

Il fallait, pour le développement de l'idée chrétienne, que Rome n'eût plus de maîtres : il fallait que le petit évêque de cette ville restât seul pour devenir de plus en plus puissant, et que la capitale du monde chrétien devînt la capitale du monde civilisé. Et pendant que les débiles Empereurs d'Occident sans autorité et sans prestige se succèderont, au milieu des révoltes et des guerres civiles, celui qui sera devenu le chef de la chrétienté restera seul, immuable, conservant pendant toutes les horreurs de l'invasion, la pensée d'amour, de douceur et de pardon du crucifié, cette grande pensée civilisatrice devant laquelle tous les Barbares viendront s'incliner.

Ainsi, quand on étudie sans parti pris l'état social et la mentalité des hommes de cette époque, on trouve que deux grands faits restent inexplicables par des considérations purement humaines : la conversion de Constantin et l'abandon de Rome comme capitale de l'Empire.

Il est évident qu'en présence de la croyance des chrétiens dans l'intervention de Dieu lui-même dans ces actes, les écrivains profanes qui ne voulaient pas admettre cette intervention, devaient chercher d'autres explications.

On a admis pendant longtemps, celles qu'ils ont données. Aujourd'hui, mieux instruits, on les discute : et laissant de côté le Dieu devant lequel nous nous prosternons sans chercher à le comprendre, nous admettrons sans difficulté que les Etres supérieurs qui ont la mission de diriger l'humanité dans son évolution vers le progrès, sont intervenus à l'heure marquée : et alors, par des visions, par des songes, en entourant l'Empereur de chrétiens à l'esprit élevé, comme Eusèbe et Lactance, par exemple, ils ont pu peser à chaque instant sur ses déterminations.

Cependant, il ne faudrait pas aller trop loin dans cet ordre d'idées, et croire que l'homme est sans cesse sous la suggestion des invisibles. Ce serait une grande erreur.

L'homme a toujours sa liberté ; liberté limitée bien entendu, suivant son degré d'évolution : et, pour qu'il puisse jouir entièrement de cette liberté, une barrière s'élève entre lui et le monde invisible. Cette séparation est absolument nécessaire pour que l'homme puisse accomplir sa vie d'épreuves sans être troublé par le souvenir trop complet de l'au-delà, et surtout par les idées de ceux qui s'y trouvent. La barrière qui sépare les deux mondes

(1) V. Duruy, *Histoire des Romains*, 7e vol., p. 126.

s'abaissera peu à peu, à mesure que les Esprits avanceront dans l'évolution. Aujourd'hui, il est encore bon que la plupart des hommes la croient infranchissable. Il y a toujours un danger pour celui qui n'est pas préparé à aller inconsidérément vers le plan sur lequel il n'est pas appelé à vivre.

Mais laissant de côté cette question particulière qui ne saurait trouver sa place ici, et en l'envisageant à un point de vue plus élevé, on peut constater qu'à toutes les époques exceptionnellement graves de l'histoire de l'humanité, au moment où le malaise général rend nécessaire une nouvelle orientation vers le progrès moral, intellectuel ou matériel, — à ce moment précis, des hommes apparaissent pour indiquer cette orientation.

Au point de vue moral et religieux, — le seul dont nous ayons à nous occuper ici, — ces hommes s'appellent Saint Paul, Constantin, Mahomet, Pierre L'Hermite, Luther. On dit que ce sont des hommes *providentiels* : ces mots ne les expliquent pas suffisamment. Ce sont des esprits avancés, plus évolués que leurs contemporains et qui, pouvant recevoir l'inspiration des Etres directeurs de la planète, donnent les grandes lignes d'un mouvement en avant. L'impulsion donnée, ces hommes disparaissent : ceux qui les ont inspirés se taisent : ils nous ont montré la route, et c'est à nous, ensuite, agissant en toute liberté, de la suivre ou de nous fourvoyer dans les mauvais chemins où nous entraînent nos passions. Celles-ci malheureusement nous guident encore, presque toujours : et alors, on voit l'idée primitive obscurcie, dénaturée, tomber peu à peu dans l'oubli.

Il en fut ainsi de l'idée chrétienne que les successeurs des apôtres ne surent pas maintenir dans toute sa pureté.

Or, à l'époque de Constantin, et malgré de violentes querelles sur des questions métaphysiques, l'idée primitive du Christ est restée pure. Les chefs des Eglises sont pauvres et vertueux, les chrétiens donnent partout le bon exemple, et Constantin, pendant les 24 ans de son règne, instrument docile entre les mains des invisibles, va préparer inconsciemment, par tous ses actes, les éléments de la nouvelle civilisation. Parmi ses actes les plus importants, sont, la promulgation de l'Edit de Milan et la convocation du Concile de Nicée, dont nous parlerons dans les prochaines causeries.

(*à suivre.*) SENEX.

UNE SÉANCE CHEZ MADAME NOEGGERATH

Depuis quelque temps Mme Rufina Noeggerath a inauguré chez elle, 22, rue Milton, avec un petit cercle de chercheurs distingués, de nouvelles séances de spiritisme expérimental. L'aimable autant que vénérable doyenne des spirites ignore la fatigue comme elle dédaigne les sarcasmes et les méchants propos ; toujours sur la brèche, malgré ses 83 ans, elle dépense, — je ne puis dire tout ce qui lui reste de force et d'énergie, car on la trouve

toujours debout et aussi forte après qu'avant la bataille, — mais une somme incroyable de vigueur pour défendre nos chères croyances, et faire luire aux yeux des hommes de bonne volonté le rayonnement de vérité dont elle semble être elle-même tout illuminée.

C'est le vendredi entre 4 heures et demie et 7 heures que se tiennent ces intéressantes séances. Six personnes seulement, choisies par la maîtresse de la maison, y sont admises, en outre le médium, et il est superflu d'ajouter que toutes sont des plus recommandables, d'une honorabilité parfaite et qu'elles contribuent, autant par l'élévation de leur caractère que par la distinction de leurs manières, à donner à ces séances un cachet excessivement sérieux et de nature à écarter sans réserve tout soupçon de fraude ou de compérage ou autre supposition malsaine. Cinq de ces personnes font partie, avec Mme Noeggerath et le médium, du cercle des expérimentateurs. La sixième est un ami ou une amie de la maîtresse de maison, et qui, souvent, de passage à Paris, — spirite ou non — est invitée et admise comme témoin muet et joue le rôle de secrétaire. Assise à une petite table à une faible distance du cercle des Sept, elle est priée de transcrire les questions des assistants et les réponses des esprits, avec la consigne rigoureuse de tout observer minutieusement mais, hors cela, de ne se mêler à rien et de garder la plus stricte neutralité.

Les séances ont lieu dans un charmant salon, tout orné de peintures, gravures ou dessins, dont beaucoup d'origine médianimique offerts par Hugo d'Alési, Desmoulins, Home, etc. Ils font naître chez le nouveau venu de troublantes sensations d'art et de beauté idéals. En face de la porte d'entrée et dans le fond, tout contre la muraille se dresse une sorte de dais ou plutôt de tente orientale drapée d'étoffes multicolores, harmonieusement ajustées et dont une portière largement ouverte est retenue et fixée à droite, par une hallebarde au fer étincelant.

Mais n'attendons pas davantage. Une séance va commencer. Entrons discrètement ; regardons et écoutons.

C'est le soir du 19 février 1904. Près de la tente, et en pleine lumière, sept personnes réunies en cercle, quatre dames et trois messieurs ont leurs mains appliquées sur une petite table et observent le plus grand recueillement.

Cependant, une voix douce et grave se fait entendre : c'est celle de Bonne Maman ,notre amie vénérée, qui, après s'être recueillie un instant, fait appel aux chers invisibles, au nom de l'esprit d'amour, de progrès et de vérité.

La table des expérimentateurs est immobile ; mais, dans le silence religieux qui règne, on perçoit distinctement trois coups légers très nets qui sont frappés dans la muraille, derrière le médium et bien au-dessus de sa tête. Ces coups que j'ai entendus moi-même quinze jours plus tard ne me sem-

blent pas pouvoir être attribués à un instrument quelconque qui frapperait, par tout moyen supposable, la paroi du mur recouverte également, d'ailleurs, de draperies. La résonnance est sourde comme si les coups étaient frappés dans l'intérieur de la muraille. Il y a aussi des coups clairs et parfois très sonores qui viennent se répercuter dans la table.

A peine les trois coups annonçant la présence d'un invisible avaient-ils retenti, qu'une boîte à musique, mise en marche par un des assistants, faisait entendre, pendant quelques instants,de mélodieux accords, et cela dans l'unique but de faire plus étroite et plus harmonieuse la communion entre les esprits désincarnés et ceux incarnés.

Le secrétaire, cette fois, est Mlle X... qui porte noblement un des noms qui ont le plus glorieusement illustré la défense nationale pendant l'année terrible.

Dès que la musique a cessé, un esprit « prend la parole » par coups frappés dans le mur, suivant le mode alphabétique habituellement et universellement pratiqué. Le médium, Mme Bardélia, a les deux mains sur le guéridon et ne touche pas le mur. Le secrétaire saisit au vol et inscrit sur un bloc-notes chaque lettre ou mot frappé, et voici la première phrase qu'il peut lire :

« Réunissez-vous dans une même pensée pour obtenir un guide pour votre cercle. »

On convient de faire cette réunion immédiatement, et l'esprit continue :

« Voulez-vous de L... B... pour guide ? »

Le médium et le secrétaire ont soudain, au même moment, la vision d'un prêtre tout lumineux.

Ce nom qui n'a pas une orthographe vulgaire est absolument inconnu de tous et suggère quelques réflexions dans le cercle. L'esprit poursuit :

« Je suis mort à R... Mon nom est connu à l'évéché. Mort en 1899 au mois d'octobre. Ecrivez (*pour vous renseigner*). »

Il dicte ensuite, par écrit, au médium cette profession de foi :

« Je n'ai jamais suivi d'autre règle, subi d'autre loi, reconnu d'autre « dogme que celui du commandement de Jésus : Aimez-vous les uns les autres. »

Le vendredi suivant, on n'obtient, à propos de l'esprit B... que cette déclaration, à savoir « qu'il est présent, mais qu'il n'entrera en fonctions que lorsqu'on aura la preuve de son identité, la confiance entre le guide et le groupe étant absolument nécessaire ».

Mme Noeggerath n'hésite plus ; elle écrit ce même jour au maire de R... et obtient, par le retour du courrier, le bulletin de décès suivant, que j'ai vu et que j'ai encore sous les yeux :

Mairie de R..... (A.....) N° du registre, 237.

Nom : B...

Prénoms : L... A... (vicaire).
Agé de : 34 ans.
Né à : M...,commune de M.
Décédé à : R..., le ... juin 1899, à 1 h. soir.
Inscrit le lendemain.
Fils de : J...
et de : R... C...
Célibataire.
etc.

Délivré à R..., à titre de simple renseignement, le 20 février 1904.

L'Officier de l'Etat Civil.
Signature : X...

Cachet de la Mairie.
X...

Il n'y a erreur que dans le mois, mais rien d'étonnant à cela : les malades eux-mêmes perdent déjà la notion du temps ; les esprits, qui sont rarement immédiatement dégagés, peuvent donc ne pas garder la date exacte de leur désincarnation. Il est à remarquer d'ailleurs que cette peu importante erreur est précisément de nature à écarter toute idée de fraude par suggestibilité. Le médium ou un assistant qui, sans vouloir en convenir (je pousse les choses à l'extrême pour les bien-pensants qui nous taxent toujours de naïfs),qui aurait, dis-je,connu l'esprit B..., et aurait voulu user de la suggestion, aurait au moins donné la date exacte du décès, pour renforcer les preuves de la manifestation. Autre point important à noter : aucun membre du groupe, dont nous sommes, d'ailleurs, autorisé à publier les noms, n'était porté, par ses convictions personnelles, à évoquer l'esprit d'un prêtre.

Le vendredi 26 février, l'esprit de L. B... est venu dire au cercle, par coups frappés dans le mur :

« Salut à mes chers amis, je suis heureux d'être admis parmi vous. Ne m'en voulez pas si je vous fais un peu languir par mes réponses, car ne m'étant pas communiqué encore depuis mon départ de la terre, je suis maladroit pour m'exprimer. Je laisse la place à l'esprit Emile. »

L'esprit Emile est un esprit particulièrement aimé de Bonne-Maman. C'est sous ses auspices, que s'était présenté L. B...

Nous avons dû nous borner à donner ici l'initiale du prêtre en question et de son lieu d'origine, autant pour respecter l'incognito qu'il ne désire luimême garder que pour des raisons de stricte convenance. On comprendra sans peine cette restriction, pour peu que l'on songe que la famille de L. B..., ne partage très probablement pas nos idées et qu'une publicité maladroite n'aurait pour conséquence qu'un petit ou un gros scandale, sans profit pour personne ni même pour notre cause. Mais nous donnons, — avec

leur autorisation expresse, nous le répétons, — les noms des personnes qui ont assisté à cette communication extraordinaire, et qui sont prêtes à en confirmer l'absolue véracité, les voici :

Mme Bardélia, médium ; Marche, une rayonnante femme du monde, distinguée, vivant dans un milieu de savants qui s'intéressent aux sciences nouvelles.

MM. Taton, ingénieur en chef de la marine en retraite ; Docteur Fink-Huguenot, ex-chirurgien à l'hôpital de Chantenay, à Nantes, et Roux, philosophe d'érudition psychique.

Ajouterai-je que, le vendredi 4 mars, j'avais moi-même l'honneur d'être admis comme secrétaire dans le cercle de l'auteur de la *Survie*, et que je constatai que le guéridon, sur lequel j'écrivais, se levait et frappait à l'unisson des coups frappés dans le mur. Cependant, je ne suis pas médium et personne dans l'assistance — je l'ai demandé — ne m'avait suggéré l'idée de ce petit exercice.

Il est temps que je termine ce long compte-rendu, en faisant encore une remarque, c'est que, parmi les expérimentateurs, tous ne sont pas également convaincus des vérités spirites ; il y en a même qui sont à leurs débuts et peu enclins à la crédulité. Mais tous sont énergiquement disposés à attester la vérité et l'exactitude des faits que nous venons de rapporter.

ALGOL.

VIEILLES NOTES

(*Suite*).

XXII

Une légère digression, s'il vous plaît :

Qui de vous n'a éprouvé l'impression désagréable que cause la vue d'une lettre inattendue, dont le contenu, on le pressent, doit apporter quelque ennui ?

C'est justement ce qui m'arriva la semaine passée lorsque j'ouvris le dernier numéro de la *Revue* ; une lettre, rien qu'une, me sauta aux yeux et la mauvaise « impression » que je constatai fut celle qu'avait commise involontairement le compositeur de l'imprimerie ou le correcteur du manuscrit, insouciant des lois de la prosodie et qui m'accusa d'avoir oublié une lettre.

Cette lettre est tout simplement une petite consonne, un *d*, tombé malencontreusement comme une pierre dans une grenouillère, sur le premier vers des strophes écrites par mon pauvre ami Jacques, là-bas, à Bakel, en songeant à l'aimable passagère de l'*Equateur*, à qui j'adresse les excuses du

coupable innocent. Faites disparaître ce *d* malencontreux, je vous prie, et lisez :

La nuit silencieuse éployant son long voile...

et non : *déployant*, faute que n'eut jamais commise mon frère d'armes qui savait qu'une telle erreur l'aurait fait jeter à la porte du Parnasse, sous les huées impitoyables d'Apollon et des neuf Sœurs.

Autre part, je lis : L'aviso l'*Arabe* « *travaillait* » le fleuve au lieu de : « *ravitaillait* » le fleuve.

J'en laisse et des meilleures.

Et je compte sur l'amabilité du compositeur pour vouloir bien, à l'avenir, copier ma modeste prose sans y rien changer :

Hélas! il n'est pas bien de frapper un boiteux
C'est un acte coupable, abominable, honteux!

Cette parenthèse fermée, je reprends le fil de mon histoire plus ou moins cousue de morceaux de toutes couleurs, de souvenirs parfois bizarres, comme l'existence humaine terrestre, mais vrais, je vous l'affirme.

Après le départ de Gorée du lieutenant d'artillerie Barrère et de sa compagne, petite et mignonne, je trouvai bien silencieux les échos du pavillon des officiers, habitués qu'ils étaient à répercuter les sons joyeux du piano et des romances chantées en chœur.

Le passage de Sagrin m'avait fait du bien ; nos longues causeries nous avaient rajeunis ; nous avions évoqué les souvenirs d'antan à l'âge de l'insouciance ; nous avions revécu les beaux jours du tour du monde sur les vieilles frégates à voiles *Sibylle* et *Néréide* qui nous avaient, à elles deux, bercés neuf mois dans leurs flancs avec deux joyeuses promotions d'aspirants de marine. Nous nous étions rappelé nos longues marches en Nouvelle-Calédonie, alors qu'il n'y existait ni sentiers ni routes, constamment au milieu des tribus de Canaques, grands et doux enfants qui ne mangeaient de chair humaine que lorsqu'ils n'avaient plus rien à se mettre sous la dent, ni ignames, ni taros. Tahiti nous avait fait sourire le cœur et nous avions fredonné deux ou trois airs d'himénés... Tout cela était envolé, évanoui, mais inoubliable.

Le silence qui succédait à quelques jours assez gais me faisait paraître ma solitude plus sombre, la chaleur plus pesante, le cri rauque des vautours plus lugubre.

Pourtant je souris en retrouvant dans mes notes les noms de deux petits camarades, à qui je dus de gais instants de distraction ; l'un était un joli petit singe des bords du Sénégal que j'avais dénommé Paillasse, l'autre un chaton qui s'appelait Marsouin. Ils me donnaient la comédie la plus risible pendant mes repas, et, ce qui n'était pas le moins comique, c'était le ton de

mon ordonnance, Langlois, me demandant : « Mon capitaine veut-il que j'apporte Paillasse et Marsouin pour le faire « rigoler » un brin ? » Pauvres bestioles, elles me quittèrent toutes les deux à quelques jours l'un de l'autre, pour obéir à leur destin, tout comme des chrétiens, Paillasse empoisonné par « je ne sais quoi », me dit le docteur ; Marsouin tombé du haut du rocher, où l'avait saisi dans ses serres, puis lâché en l'air, l'un des aiglons pêcheurs dont les rochers de Gorée étaient les repaires.

Tant pis pour qui rira, j'ai pleuré deux jours durant ces petits compagnons, me demandant où avaient pu s'en être allées leurs âmes naïves de bonnes petites bêtes ?

J'ai bien envie de copier une autre anecdote, qui serait si amusante racontée par la plume d'un Courteline ou d'un Grosclaude, ou illustrée par le crayon d'un Caran d'Ache.

Je sais que sa place n'est pas dans une *Revue spirite*, dame plutôt grave... Tant pis pour les lecteurs sérieux, je la glisse :

Par un après-midi brûlant où rien ne bouge là-bas, je lisais, étendu sur un long fauteuil, à l'ombre de mes grands arbres devant la porte du pavillon, lorsque je remarquai un groupe d'étrangers se promenant sur l'un des parados, d'où ces personnages semblaient examiner les travaux de défense.

Très surpris, j'ordonnai à mon planton d'aller chercher le sergent de garde à l'avancée et lorsque ce sous-officier, un brave garçon, aujourd'hui capitaine, fut devant moi :

— Quels sont ces gens-là ? lui demandai-je brusquement.

— Mon capitaine, c'est l'empereur du Brésil, Don Pedro, avec son état-major.

— Et vous ne m'avez pas prévenu immédiatement de sa visite ?

— Non, mon capitaine.

— Et pourquoi cela, sergent ?

— Ah ! voilà, mon capitaine... Quand ces messieurs se sont présentés au poste, le grand à la barbe blonde, à la casquette dorée, m'a dit : « Sergent, je suis l'Empereur du Brésil, ces messieurs sont de ma suite ; nous voudrions simplement jeter un coup d'œil sur la mer, du haut des remparts. Faites-nous accompagner par un homme de garde, je vous prie, mais, surtout, ne dérangez ni le commandant du fort, ni aucun officier... ces messieurs faisant probablement leur sieste, et puis, ajouta-t-il en riant, nous ne sommes pas des espions. »

— Et alors, sergent, vous avez cru inutile de me prévenir ?

— Oui, mon capitaine... je me suis dit : si j'éveille le commandant du fort, il va donner l'ordre de prévenir les hommes, l'officier d'artillerie, les artilleurs, tirer le canon peut-être... dame ! pour l'empereur du Brésil ! et

devinant sous cette belle barbe d'or la physionomie d'un brave homme, j'aimai mieux ne rien dire et laisser partir tous ces gens-là comme ils étaient venus, tout en les surveillant, sans déranger personne, surtout vous, mon capitaine.

— Et vous n'êtes pas un imbécile, sergent Champmartin, mais vous saviez bien que je dois être informé de la présence de tout étranger et que vous n'avez d'ordre à recevoir que de moi seul.

— Oh ! mon capitaine... l'ordre d'un empereur... pour une fois !

— C'est bien, puisque Sa Majesté Don Pedro n'a pas cru devoir me déranger, je me garderai d'aller au-devant d'elle, et vous laisserez l'empereur et sa suite se retirer sans observations, mais comme vous n'avez pas obéi au règlement sur le service des places de guerre vous serez puni.

Et j'infligeai à ce sergent trois jours de consigne avec le motif suivant : « A laissé pénétrer un empereur dans le Castel de Gorée, sans avertir le capitaine commandant la place. »

— Mon capitaine, me répondit Champmartin d'un air finaud, j'ai bien mérité d'être consigné, mais ce motif de punition me restera comme un souvenir de l'Empereur... et de vous !

Les petites causes peuvent amener de grands effets, jugez-en :

Au rapport du lendemain, le chef de bataillon de Dakar, en lisant cette punition, dicta au fourrier de semaine : « Le capitaine commandant le Castel viendra parler ce soir au chef de bataillon. »

A 4 heures, une baleinière me débarquait à Dakar.

« Ah ça, me dit le commandant Belloc, moitié souriant, moitié sérieux... Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là, capitaine ? Comment ! l'empereur du Brésil nous fait l'honneur de visiter Gorée et vous ne me faites pas prévenir. Vous ne m'adressez pas un rapport. Et ce sergent, vous ne dressez pas contre lui une plainte en cassation ! » Pendant ces paroles, le ton du commandant avait passé du plaisant au doux, puis du grave au sévère, du piano au crescendo... « Venez avec moi, capitaine, le colonel Canard, très mécontent, vous attend. »

« Sacré nom d'un gueux, dit en me reconnaissant le vieux héros sénégalais,... vous en faites du bel ouvrage,vous,capitaine... Sa Majesté l'Empereur du Brésil vient ici pour visiter amicalement une de nos places de guerre et la garnison ne bouge pas... Eh bien, capitaine... et les gueules de vos canons, qu'est-ce qu'elles f... donc ! »

Je fus pris, malgré moi, d'une telle envie de rire, que pour me retenir je me mordis les lèvres. Je connaissais « le vieux spahi » sur le bout du doigt; je le laissai dire et je me tus. « N. d'un gueux ! que va dire Brière de l'Isle... à qui je vais être forcé d'expédier un courrier tout de suite... Il va me flanquer un poil... un sacré poil... mais vous,capitaine,vous pouvez vous attendre à 60

jours d'arrêts... au moins ; vous n'y couperez pas ! Et vous, commandant qui restez là planté comme un terme, vous ne dites rien. Quand on va savoir en France, que c'est comme ça qu'on a reçu à Dakar, l'empereur Don Pedro, un ami ! qu'est-ce qu'on va dire ? Cré nom d'un chien... Que faire ? Répondez donc ! »

Le brave père Canard avait lâché sa bordée, il se calmait, c'était fini.

Le commandant rasséréné devant la figure adoucie du chef très aimé, me regarda, semblant me passer la parole que je pris.

« Ce qu'il y a à faire, mon colonel, c'est de ne rien faire. L'empereur Don Pedro d'Alcantara se rend en Europe incognito à bord d'un paquebot qui porte simplement le pavillon portugais et qui a mouillé devant Gorée deux heures, pas une minute de plus. Il est évident qu'il ne voulait être ni connu ni reconnu ; sa visite a été celle d'un touriste. Je vous en démontrerai la preuve évidente dans le soin qu'a pris Sa Majesté de prier le sergent de garde de ne déranger personne. C'est donc bien un désir manifesté clairement de ne recevoir aucun honneur.

— C'est vrai cela, capitaine... Qu'en dites-vous, commandant ?

— Très juste, mon colonel, je pense qu'on serait allé à l'encontre des désirs de Sa Majesté, si la garnison eût bougé.

— En conséquence, mon colonel, osai-je ajouter, je pense qu'il serait peut-être plus sage de ne rien dire au gouverneur.

— Que faisons-nous, commandant ? Voyons, dites ce que vous en pensez !

— N'en parlons pas, mon colonel, c'est en effet le plus sage.

— C'est entendu, Messieurs, n'en parlons plus... et que ce N... d'un gueux d'empereur aille se faire pendre ailleurs !

Oui, mais votre sacré sergent..... qui ne vous a pas prévenu de l'entrée de cet « impérial légume ». J'ai bien envie de lui « allonger la courroie » en lui flanquant 15 jours de prison.

— Gardez-vous-en bien, mon colonel, ce serait mettre le feu à la mine, dis-je en souriant au colonel Canard, redevenu calme et bienveillant... Cette punition de prison passerait sous les yeux du commandant des troupes de Saint-Louis, qui ne manquerait pas d'en dire un mot au gouverneur, lequel demanderait des explications... Quand cela finirait-il ?

— Il a raison le capitaine, exclama le colonel Canard.

— Il a raison, confirma le commandant Belloc... semblable au gendarme Pandore.

— Eh bien, pour terminer toute cette affaire « d'ambassade », dit le colonel de son bon rire de vieux guerrier, vous direz à votre sergent que vous levez sa punition et là-dessus, Messieurs, prenons une absinthe à la santé de l'Empereur... du Brésil.

Une vie militaire est remplie de ces histoires-là et mes notes en sont

« truffées », comme disait un de mes bons camarades mort depuis longtemps colonel.

Que va dire notre directrice en lisant ce manuscrit ? Mais, c'est du vaudeville tout cela. Reprenons donc sérieusement la suite de mon roman.

Un bon camarade avait succédé à Barrère, le lieutenant d'artillerie Desplanques, déjà présenté je crois. Je l'invitai à déjeuner le lendemain du départ de son prédécesseur et de Jacques, et nous fûmes tout de suite amis. Au café, à ce moment agréable et psychologique qui succède au repas et prépare à la sieste, alors que l'on cause avec franchise et liberté, Desplanques me parla de sa famille, d'une sœur aimable et d'une fiancée charmante qu'il avait quittées à regret. Il m'exposa ses idées philosophiques et me répéta qu'il avait adopté les croyances spirites : « J'ai douté d'abord, dit-il, j'ai lu Allan-Kardec et j'ai vu s'ouvrir en mon esprit des pensées nouvelles. Mais un fait probant m'a bien forcé de croire ce que mon esprit se refusait à admettre tout d'abord.. J'allais vous le raconter l'autre soir, mais l'hilarité railleuse de Barrère m'a clos les lèvres. Voici, mon capitaine, ce que j'ai vu de mes yeux : Un de mes cousins et condisciples était entré à Saint-Cyr avant la guerre et faisait partie de l'armée de la Loire. J'attendais chez moi, pour aller l'y rejoindre, l'autorisation de m'engager, et chaque jour je restais au café avec des amis à causer des nouvelles de la guerre. Un soir, je venais de me mettre au lit lorsque, sans frapper, mon cousin en tenue de sous-lieutenant entra et ne me voyant pas sans doute, les rideaux du lit me dissimulant, il posa son képi sur la table, décrocha son sabre et le plaça à côté. Je l'appelai : Charles ! Il me regarda sans me répondre, puis, ouvrant sa tunique, me montra sa chemise tout ensanglantée.

— Charles ! répétai-je, en me levant plein d'angoisse, tu es blessé ?

Alors je vis ses lèvres remuer et j'entendis ces faibles mots : « Je suis mort ! »

Je me précipitai vers lui... plus rien : mon ami, le sabre, la casquette... tout avait disparu. Je m'habillai à la hâte et descendis conter la chose à mon père et à ma sœur, qui me répondirent, ce que je savais qu'ils me diraient : « Tu as été le jouet d'un rêve. »

J'eus beau insister, ce fut peine perdue.

Est-il donc possible que notre pauvre humanité, à qui tant de faits semblables ont été transmis par les générations successives, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, se refuse encore à croire à la vérité de ces faits naturels !

Le matin, après une nuit toute d'insomnie, continua Desplanques, j'allai chez les parents de Charles demander s'ils avaient des nouvelles de mon cousin. Ils n'avaient rien appris, mais quelques jours après, ils reçurent communication d'une dépêche, envoyée par un ballon que le vent avait emporté jusqu'en Norvège, d'où on avait adressé par le télégraphe l'annonce du combat de Beaune-la-Rolande et la mort de Charles. »

Le caractère du lieutenant Desplanques était enclin à la tristesse et les poésies qu'il préférait étaient un peu élégiaques.. Je remarquais aisément à ses yeux les jours de courrier qu'il avait pleuré et je le retenais toujours à dîner avec moi pour le distraire... Après un mois de séjour à Gorée, il sembla s'être fait plus de philosophie pourtant.

Un matin, le commandant Belloc me fit appeler à Dakar et m'annonça que je rentrais en France par le prochain paquebot. Je remis le commandement à mon successeur et,huit jours après, le *Niger*,qui avait rapatrié Sagrin trois mois auparavant, me prenait à bord pour me ramener à mon tour en France.

Dirai-je que je quittais le Sénégal avec des regrets ?... Non, mais, cependant ma santé y avait été bonne, et je ne saurais analyser le sentiment qui s'empara de mon cœur, lorsque je quittai Dakar où se représentèrent à ma mémoire les images unies de Jacques et de Mme Berthon, faisant naufrage près du rivage ; en voyant fuir cet îlot de Gorée, au-dessus duquel planaient toujours les aiglons, ce rocher sur lequel j'avais passé une année dans un calme parfait ; en jetant les yeux une fois de plus sur ce sable rouge et aride de la côte, que semblaient allumer les derniers rayons du soleil couchant ; en songeant enfin, à tous ceux qui, venus avec moi il y avait deux ans à peine, dormaient là pour toujours leur sommeil corporel. Et je sentis que quelque chose qui ne sortirait plus de ma mémoire resterait attaché à cette terre africaine, que je viendrais sans doute revoir et fouler de nouveau.

Rien de particulier dans la traversée de retour, sinon qu'elle se fit en musique et fort gaîment, le *Niger* rapatriant une troupe d'artistes qui avait fait en Amérique une jolie tournée, achevée à Buenos-Ayres.

Arrivés à Pauliac vers le coucher du soleil, il était près de 9 heures du soir lorsque le petit vapeur qui remonte la Gironde nous eut amenés à l'appontement des Messageries. Comme les officiers faisaient débarquer les soldats de ma compagnie, j'entendis, sur le quai, une voix de femme dire à mon lieutenant : « Est-ce que M. le capitaine Dauvil est arrivé avec vous ? — Oui, madame, il est là, c'est notre capitaine. » Je mis pied à terre et, sous la vive lumière électrique qui protège la sécurité du débarquement, je vis deux dames s'approcher de moi et me saluer. « Capitaine, me dit l'une d'elles, je suis la sœur de Mme Berthon, avec qui vous fîtes la traversée. Il y a trois mois, sur la liste des passagers, arrivés du Sénégal, nous avons vu le nom de M. Sagrin, dont Thérèse nous a tant parlé pour ses bontés envers elle à bord, et qui lui a sauvé la vie à Dakar. » Il eût été mal de ma part de diminuer le mérite d'un vieil ami et je fis à ces dames un salut silencieux et approbateur. « Mais, ajouta la sœur de Mme Berthon, nous n'avons pas su à quel hôtel il était descendu et ce fut pour nous un gros chagrin de ne pouvoir le remercier, le recevoir, et lui traduire toute notre reconnaissance, à notre vieille mère, à moi et à Mme Ténéché, ici présente, amie d'enfance de ma

sœur. » J'affirmai alors à ces dames que je me souvenais parfaitement de les avoir vues à bord, lors du départ de Mme Berthon. Comme il fallait conduire mes hommes à la Caserne des passagers,je pris congé de Mlle Héloïse Thoumieux, sœur de Thérèse, et de Mme Ténéché, son amie, mais non sans leur avoir promis d'aller les voir le lendemain à leur campagne, située sur les bords de la Garonne.

J'y fus reçu par la vieille mère et la sœur de Mme Berthon qui me firent l'accueil qu'elles eussent préféré adresser à Sagrin. Mon ami fut pendant le déjeûner, auquel je fus prié d'assister, le sujet d'une conversation charmante à laquelle le nom de leur bien-aimée Thérèse fut souvent mêlé.

Mon lieutenant partit avec ma compagnie pour Cherbourg et je fus autorisé, par le colonel à qui j'avais télégraphié, à m'y rendre huit jours plus tard, en passant par Paris où ma mère m'attendait avec impatience.

Trois jours après, mes affaires avec les bureaux étant réglées, j'attendais devant un café des Allées Tourny l'heure du train lorsque je vis passer un sergent qui, sans me regarder, me salua machinalement.

— Champmartin !

— Mon capitaine !

— Vous ici, d'où diable venez-vous ? Je vous ai bien laissé à Gorée avec la compagnie de relève ? — Oui, mon capitaine. — Alors comment vous retrouvé-je à Bordeaux ? » J'étais stupéfié. — Asseyez-vous là, prenez un bock et contez-moi cela.

— Ah ! mon capitaine, je suis plus étonné que vous de me voir ici, et ce que j'ai à vous dire n'est pas gai :

Le soir même de votre départ, un nouveau cas de fièvre jaune s'est déclaré au Castel, deux le lendemain à Dakar, et six à Gorée ; l'épidémie qu'on croyait éteinte s'était rallumée et, deux jours après, le médecin en chef et le pharmacien étaient atteints. Mais, ce que vous allez apprendre avec peine, mon capitaine, c'est que notre jeune lieutenant d'artillerie M. Desplanques, pris de la fièvre à 8 heures du matin, transporté à l'hôpital à 10 heures, était mort à 7 heures du soir. Pauvre lieutenant, il disait en quittant sa chambre quand on le couchait sur la civière : « Adieu France, tu ne me reverras pas ! »

Le gouverneur fit embarquer tout de suite les deux compagnies de Gorée et de Dakar, avec les artilleurs, sur un chargeur prêt à quitter Dakar... Au large, c'était fini... plus un malade ! Voilà, mon capitaine, comment, parti quatre jours après vous de Gorée, j'arrive à Bordeaux quatre jours après. Vive le général Brière de l'Isle à qui je dois la vie, ajouta le sergent Champmartin en vidant gaîment son verre à la santé du gouverneur du Sénégal !

LEOPOLD DAUVIL.

(*A Suivre.*)

ALLIANCE SPIRITE UNIVERSELLE

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que Mme Rufina Noeggerath a accepté la présidence d'honneur de l'*Alliance Spirite Universelle*..

L'Alliance est, en quelque sorte, ennoblie par le patronage d'un tel nom.

Toute une vie consacrée au spiritisme, une œuvre très belle : *La Survie* et des œuvres très bonnes, innombrables,telle est,en quelques mots,la biographie de Mme Noeggerath.

A. V.

M. Albin Valabrègue, 4, rue de Hesse, à Genève (Suisse).

LA MÉDIUMNITÉ DE M^me THOMPSON

Extraits des comptes-rendus de la Société des Recherches psychiques de Londres, par M. Piddington.

De même que tous les médiums qui ont acquis une certaine notoriété dans le monde des savants : Rothe, Piper, les Sœurs Bangs, Eusapia Paladino... ont été l'objet de la controverse et souvent même d'une critique acerbe et imméritée, de même la médiumnité de Mme Thompson, qui a consacré pendant deux années consécutives une grande partie de son temps à aider le professeur Myers dans ses recherches scientifiques, a été le point de mire de l'attaque de certains psychologues, et ses facultés médianimiques ont été contestées par plusieurs.

Il ne pouvait en être autrement,quand on pense à la grande difficulté qu'on rencontre pour déterminer, d'une façon précise et authentique, l'origine des manifestations psychologiques et pour remonter à la source des phénomènes ultra-mondains, on ne doit pas s'étonner que le doute vienne souvent s'emparer de certains esprits et que le vrai soit interprété d'une manière fausse par ceux qui n'ont pas assez d'expérience dans l'étude si délicate et si complexe de la médiumnité.

De son vivant,le professeur Myers avait déjà fait un compte rendu,des plus intéressants, des hautes facultés médianimiques de Mme Thompson, à l'état de transe et d'autres phénomènes qui la concernent, mais plusieurs omissions ayant été relevées, dans les annales officielles de la Société des Recherches psychiques de Londres, des séances qui eurent lieu avec ce médium, l'un de ses membres, désireux de compléter ce travail et de le mettre dans son vrai jour, se livra à des recherches nouvelles de faits qui sont de nature à dis-

siper les doutes qu'un examen insuffisant des phénomènes aurait pu faire naître dans l'esprit de certains expérimentateurs.

M. Piddington, l'auteur de cet intéressant travail, dit, avant tout, qu'il admet *a priori la bonne foi* des transes de Mme Thompson, et qu'il s'abstiendra en outre de discuter quelle est la source des communications, se bornant tout simplement à décrire ce qui a eu lieu et à donner, le cas échéant, les raisons qui le portent à croire à l'évidence des connaissances acquises, d'une manière supernormale, par Mme Thompson.

Le Dr Hodgson a, dit-il, émis l'opinion que, dans les différentes séances auxquelles il a assisté, l'état de transe de Mme Thompson était simulé, bien que sa conviction ne fût pas que tel était toujours le cas. Mais M. Piddington prétend qu'il n'y a pas à s'étonner que l'état de transe du médium ne l'ait pas impressionné, comme étant réelle, attendu qu'en général, la transition de l'état de veille à l'état de transe de Mme Thompson est tellement subit et imprévu, et sauf de rares occasions, son esprit reste si éveillé et libre de toute gêne et son attitude pendant la transe si différente de celle qu'on est accoutumé de voir dans les transes de Mme Piper, qu'à moins d'avoir une longue expérience dans l'attitude des transes médianimiques, on peut aisément se laisser influencer par des notions préconçues et croire à la supercherie de Mme Thompson.

Après la première séance qu'il eut avec Mme T..., M. Piddington adressa au professeur Myers la lettre suivante :

« Je n'ai pas assez d'expérience pour émettre une opinion de quelque valeur sur la sincérité de la transe du médium ; les simples traits extérieurs de la transe peuvent être feints par quiconque. Plus tard, cependant, je fus convaincu qu'elle était vraie, en partie par le texte des communications transmises et en partie par le fait que, pendant la longue période de temps qu'a duré ma connaissance avec Mme Thompson, je n'ai jamais découvert quoique ce soit de suspect et qui pût être attribué à un ressouvenir de son état normal.

« Je n'ai pas l'intention, ajoute l'auteur, de discuter ici la vérité de la transe de Mme Thompson ; mais comme il y a été fait allusion, il peut y avoir un certain intérêt à mentionner une lettre que m'a adressée le Professeur James des Etats-Unis, en réponse à des renseignements que je lui avais demandés au sujet d'une expérience que je savais qu'il avait tentée, dans le but de déterminer si, durant la transe, Mme Thompson était ou non sensible à la douleur.

« Le Professeur James m'écrivit ce qui suit :

« Notre manière de concevoir la transe n'est rien moins que définie et je « ne connais aucun moyen d'en attester l'authenticité.

« L'anesthésie n'est pas toujours un signe certain et si c'en est un, on peut, « dans certaines mesures, la simuler.

« L'impuissance qu'ont les pupilles de réagir à la lumière a été considé- « rée comme une preuve de la sincérité de la transe hypnotique, de même « que d'autres états nerveux, bizarres. Et c'est certainement la preuve d'un « état anormal, sincère. L'altération de la parole et l'amnésie sont des traits « caractéristiques de la transe d'un médium. L'insensibilité à une douleur « violente pouvant être feinte avec difficulté, ce serait si on la constatait une « preuve présomptive que la personnalité changée et l'amnésie étaient éga- « lement vraies.

« Je n'ai pas soumis Mme Thompson à une douleur vive et me suis borné « à lui piquer les lèvres et les mains avec une épingle sans la prévenir. Sa « contenance aurait pu être feinte, mais j'en doute ou ne le crois pas. Cela « se rapporte au cas de Flournoy et s'accorde avec l'impression générale de « sincérité que me communique Mme Thompson. »

« Je n'ai jamais, dit M. Piddington, tenté d'épreuve de ce genre sur Mme Thompson ; et, d'ailleurs, si elle manifestait des signes de sensibilité à une douleur vive quand elle est en transe, cela prouverait seulement qu'il y avait absence d'anesthésie et non pas que la transe était feinte.

« Il y a cependant, en dehors de l'expérience du Professeur W. James, un autre côté d'évidence qui contribue à démontrer que la transe de Mme Thompson peut être accompagnée d'anesthésie et le cas n'en est pas moins intéressant, parce que l'anesthésie semble avoir été accompagnée par l'exercice d'une faculté supernormale. »

Quoi qu'il en soit, M. Piddington déclare qu'aucune théorie émise sur cette question ne le satisfait et il ajoute que, dans le but de déterminer mieux sa situation, il avait, après des épreuves réitérées de ce qu'il avait écrit, renoncé à l'idée de définir ses opinions. Il n'hésite jamais entre deux opinions, mais il vacille toujours entre plusieurs.

Bien qu'il ne cherche pas à se soustraire à la critique d'incidents particuliers, son ouvrage est principalement destiné à un essai de classification des phénomènes.

« Une pareille manière de voir me met, dit-il, naturellement en butte à l'objection que j'ai contourné, mal interprété ou choisi le matériel dont j'avais besoin pour en tirer les conclusions que je désirais atteindre ; mais je puis affirmer que je ne l'ai pas fait sciemment et que j'ai poursuivi l'étude des rapports, sans me baser sur aucune théorie préalable.

« Plus j'acquis d'expérience dans l'observation des faits et plus ma conviction de leur authenticité s'accrut et ce qui m'avait frappé avant comme des choses maladroites, triviales, et suspectes, ne laisse plus de doute dans mon esprit. Je ne voudrais pourtant pas assurer, ajoute l'auteur, en aucune fa-

çon, qu'il y ait déjà suffisamment d'évidence pour mettre l'existence de la faculté supernormale à l'abri de la discussion et du doute ; mais elle est assez grande pour créer, en règle générale, et dans le cas particulier de Mme Thompson, une forte présomption en sa faveur et pour justifier une attaque soulevée contre le problème étudié sous un autre point de vue que ci-devant.

« Enfin, je tiens à dire de nouveau que j'ai été surtout circonspect dans le choix de l'évidence en faveur d'une théorie quelconque des phénomènes, ainsi que dans l'élimination d'une évidence quelconque où l'intégrité du médium peut avoir été mise en cause.

« La première fois que j'entendis parler de Mme Thompson, ce fut par M. Myers qui m'écrivit pour me demander mon avis sur des phrases lues par elle dans un verre. A cette époque, j'ignorais même que Mme T... existât et je n'ai aucune raison pour douter, et toute raison pour croire, qu'elle ne me connaissait pas non plus. »

Suit le rapport donné par Mme Thompson elle-même, de l'incident préparé pour M. Myers et à sa requête. (Je tiens à faire savoir qu'au moment où l'incident eut lieu, je portais le surnom de Smith.)

Ce rapport commence par la copie d'une lettre adressée par Mme Thompson à M. Myers, le 8 novembre 1898.

« Ce matin, vers 11 h. 15, j'entendis une voix enfantine me dire de regarder dans le verre. Je dis une voix d'enfant, mais elle ressemblait plutôt à une voix faible d'adolescent et qui m'était tout à fait étrangère ; et comme j'étais très occupée de ma couture, je dois dire que je ne me sentais pas disposée à dépenser mon temps de cette manière.

Mais la voix insista et j'ajouterai que même elle me l'ordonna. Elle me dit : — Mettez cet ouvrage de côté et recevez un message pour mon ami.

J'obéis et, prenant le verre, j'y vis parfaitement ce qui suit ; je mis 1 h. 10. de 11 h. 25 à 12 h. 35, à lire toutes les lettres qui étaient des majuscules se suivant sans aucune division pour en faire des mots.

(Les lettres, transcrites dans l'ordre où elles m'apparurent — quoique n'ayant entre elles aucun espace pour la formation des mots — donnaient les phrases suivantes) :

« Vous toussez comme l'ami de Noël Smith, cet original Docteur J. G. Walker. Je suis toujours excentrique et j'ai l'œil sur les personnes excentriques. Ses pieds sont mieux que les miens, mais pas ses bottes, eh Siwel ! »

J'envoyai ce message à M. I. W. H. Myers, qui, comme moi, le considérait comme n'ayant aucun sens.

Quand M. Myers eut une conversation avec Nelly, le 10 novembre, elle lui dit : « M. I. G. Smith, de Sloane Street, sait ce que veut dire ce message embrouillé qui provient d'un ministre protestant nommé Lewis. »

— J'ignorais complètement que M. Myers eût un ami de ce nom et qu'un tel I. G. Smith demeurait dans la rue Sloane. M. Myers était l'ami de M. I. G. Smith, il lui envoya le message auquel celui-ci répondit :

« Je comprends que c'est un message embrouillé d'un ministre protestant nommé Lewis. — (Est-ce E. H. Lewis, ou H. E. Lewis, ou « eh », est-il simplement « eh ! ?), et qui a quelque rapport avec moi.

Le lundi, 7 novembre, ou bien le lendemain 8, vers 11 heures du matin, ma femme alla consulter un docteur du nom de Noé Walker... Ce n'est ni son médecin ni le mien qu'elle alla voir cette fois, cependant elle le consulte quelquefois ; quant à moi, je ne le connais pas, quoique j'en aie entendu parler souvent par ma femme et par d'autres personnes. C'est un médecin homéopathique très habile, mais original. Il fut fortement recommandé au beau-frère de ma femme lequel, à son tour, le lui recommanda.

Quoiqu'il eût pu avoir une des plus belles clientèles de Londres, il n'accepte qu'un petit nombre de personnes, surtout des gouvernantes pauvres auxquelles il donne ses soins gratis et un petit nombre d'autres malades, auxquels il ne demande que 10 sh. par visite. Sa maison est un vrai musée de tableaux, de statuettes, la plupart de style italien. Sa maison est encore un vrai jardin zoologique de chats et d'oiseaux, qui sont ses favoris dans la vie. Quand ma femme alla le voir, au commencement de cette semaine, elle le rencontra dans la rue donnant à manger aux oiseaux. Sur ce, il lui dit d'entrer : « Je vous verrai quand j'aurai nourri mes oiseaux. »

Il ne porte pas de chaussettes, il a une chemise rouge de flanelle à la Garibaldi, sur lâquelle il met quelquefois une singulière espèce d'habit. Il ne porte pas de bottes, mais des pantoufles d'un certain genre.

Il est inutile d'ajouter qu'il est aussi original qu'aucun homme peut bien l'être. Remarquez que pour lire *De Noé Walker*, dans le texte on doit remplacer de Noé par Noël et y ajouter le mot *Walker*, qui se trouve à la fin de la phrase. (Et les initiales I. G. doivent être transposées et jointes au surnom Smith.)

Ma femme ne sait rien de ce qui concerne sa toux.

« Vieil original et excentrique »,lui convient admirablement; ce qui a trait à ses pieds et à ses bottes doit être expliqué par ce qui précède.

« Je ne connais aucun ministre protestant du nom de Lewis, mais il se peut que le Dr de Noé Walker l'ait connu. Je n'oserais pas aller le lui demander... Mais la première fois que ma femme ira le voir je lui demanderai de se renseigner.

« Le Docteur n'est pas une connaissance pour moi, quoiqu'il puisse être dit que je le connais. »

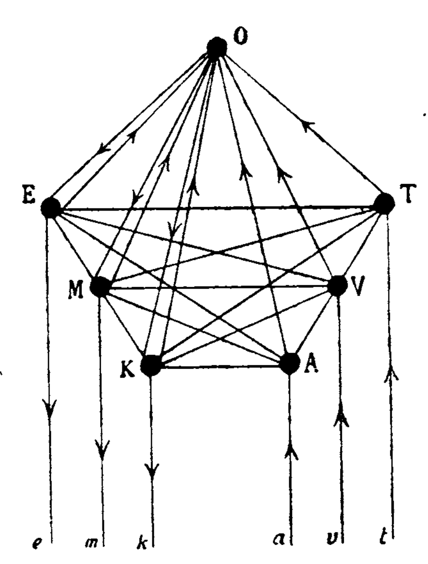
(*à suivre.*) Prof. C. MOUTONNIER.

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT

Dans notre précédent article, nous avons montré l'insuffisance des preuves, apportées à l'appui de la théorie soutenue par le docteur Grasset ; nous allons étudier aujourd'hui la théorie elle-même.

L'étude de la psychologie, comme celle du magnétisme, n'appartient point exclusivement aux médecins. Tout travailleur sérieux,s'adonnant à ces deux sciences, peut apporter, lui aussi, sa part de progrès. Le malentendu entre les médecins et les chercheurs indépendants, provient de ce que ces derniers ignorent les termes usités en biologie (1), et nous avons tous une malheureuse tendance à nous en laisser imposer par des mots étrangers. C'est pourquoi, le premier devoir du chercheur, est de se familiariser avec ces expressions.

Voici le polygone, avec lequel les lecteurs ont fait connaissance dans la *Revue* de janvier dernier :



Les lignes VO, AO, figurent la liaison entre les centres de réception, et le centre O du moi conscient et responsable. Les autres lignes munies de 2 flèches, relient les centres moteurs de transmission, comme K, centre *kinétique* (c'est-à-dire des mouvements généraux),M,centre de la parole articulée et E,centre de l'écriture. Enfin,le polygone se compose de la figure AVTEMK. Le docteur Grasset nous dit : « En O, est le centre psychique supérieur, formé bien entendu d'un grand nombre de neuromes distincts ; c'est le centre du moi personnel, conscient, libre et responsable. »

Le neurome se compose essentiellemnt d'une cellule nerveuse et de ses

(1) Biologie, Science de la vie des êtres organisés.

prolongements ; la cellule a de 10 à 100 millièmes de millimètre, c'est-à-dire que la plus grosse, est sensiblement plus petite qu'une tête d'épingle. Les prolongements de la cellule sont de deux sortes ; l'un ayant, toutes proportions gardées, la forme tourmentée d'une branche de pommier avec ses ramifications, est appelé : prolongement protoplasmique ; son rôle est de transmettre à la cellule l'excitation extérieure ; l'autre, appelé prolongement cylindre-axile à contours plus nets et plus lisses, sert à manifester l'axe réflexe provenant de cette excitation. On pourrait le comparer, d'après cette théorie, à un fil télégraphique transmettant une réponse toujours la même, à une demande identique arrivant dans le récepteur. Exemple : la percussion du tendon rotulien aura toujours pour réponse un mouvement consécutif de la jambe. Suivant le professeur Grasset, qui cite à l'appui de sa thèse, M. le docteur Renault : « Le neurome est une cellule avant tout sensible et qui se souvient. »

Voilà donc l'homme spirituel réduit à un sac de neuromes, ayant chacun leur mémoire distincte ; le centre O lui-même, étant, nous l'avons vu plus haut, composé d'un grand nombre de neuromes, la volonté libre, le plus beau joyau de notre couronne, serait la résultante de la décision de ces cellules ! Tout ce qui se passe en dehors du centre O, se passerait dans le polygone.

Le docteur Grasset reconnaît que, chez l'homme normal, il est difficile de distinguer les deux ordres de psychisme, et, pour les étudier dans des conditions qu'il prétend favorables, il les considère dans la distraction, puis dans le sommeil. Ecoûtons-le : « Les actes du distrait ne sont pas volontaires « et libres, par conséquent ne dépendent pas de O ; ils sont coordonnés, in- « telligents et spontanés, et par conséquent psychiques.

« Ainsi vous marchez automatiquement en pensant à autre chose ; dans « cet acte automatique, vous rencontrez une voiture ou un caillou ; vous les « évitez ; il pleut, vous ouvrez votre parapluie ; vous rencontrez une dame, « vous descendez du trottoir et vous la saluez ; tout cela, vous le faites tou- « jours automatiquement, machinalement, sans y penser volontairement. « Mais il y a déjà du psychisme. »

Ici, nous apparaît le jour vraiment spécial, sous lequel nous voyons les choses, quand nous voulons nous donner raison à nous-mêmes.

Il serait beaucoup plus exact de dire : quand nous marchons et que nous sommes distraits ou absorbés, nous manquons de nous faire écraser, nous ne saluons personne ; bien plus, nous regardons sans les voir, les gens que nous connaissons, et, à plus forte raison, nous omettons de les saluer.

La distraction fait commettre des bévues intenses, quelquefois des mal heurs, le plus souvent des incohérences en paroles ou en actes. En voici quelques exemples : Un officier très distingué sort en grande tenue, l'épée au côté, avec un chapeau mou sur la tête ! Un aiguilleur dirige un train sur une fausse voie et cause une catastrophe. Nous écrivons à deux personnes et intervertissons les enveloppes, ce qui peut amener une brouille pour la vie, si nous parlons à l'une, de ce que l'autre doit ignorer. Je vois, l'autre

jour, à un guichet de gare, deux dames partant pour Paris : l'une des deux veut prendre les billets et demande à plusieurs reprises : deux secondes-premières, jusqu'à ce que sa compagne lui faisant remarquer l'incohérence de sa demande, elle rectifie dans un éclat de rire : 2 secondes Paris.

Ce qui caractérise, au contraire, tous ces actes, c'est l'absence complète d'esprit de suite, le manque absolu de coordination. Ces mouvements sont quelconques, et, il n'est pas plus besoin de leur trouver un centre, qu'à ceux de la queue coupée d'un lézard, laquelle remue très longtemps sans être reliée au cerveau.

La seule chose que nous sentions, sans qu'il soit besoin d'insister,c'est que notre volonté peut intervenir dans tout ce que nous entreprenons. Ecoûtons, parlons, regardons, remuons *avec attention*, et voilà le polygone par terre.

Nous sentons également que notre conscience est prête à intervenir, dans tout acte engageant notre responsabilité,et aucun tribunal n'accepterait qu'un médecin, ayant prescrit un remède dont son malade meurt empoisonné, vînt donner comme excuse qu'il a élaboré l'ordonnance dans son polygone.

Si, des actes de la distraction, nous passons au sommeil, nous nous trouvons en face de l'inconnu ; les uns ont prétendu que le sommeil était dû à un empoisonnement momentané du sang ; d'autres l'expliquent par la solution de contiguité des neuromes, dont les ramifications se rétractent. Or, ne connaissant pas exactement la cause du sommeil, il est imprudent de le considérer comme un état favorable à l'étude de ce que l'auteur appelle : les deux psychismes. Le sommeil peut amener dans notre économie des modifications radicales qui nous sont encore inconnues.

Voilà donc deux ordres de faits qui n'ont rien à voir avec l'hypothèse du polygone.

Il y a une troisième catégorie ; celle des mouvements automatiques dénotant une certaine intelligence ; mais ce sont des mouvements dont l'initiation nous a coûté beaucoup d'attention et de souffrances ; apprendre à marcher est une très grosse affaire, et ce n'est pas sans des chutes et des bosses, plus ou moins nombreuses, que l'enfant parvient enfin à mettre seul et correctement un pied devant l'autre.

Quand, d'autre part, nous regardons un ouvrier, un menuisier par exemple, dresser habilement son bois en un tour de main, il ne faut pas perdre de vue que cette habileté est le résultat de trois ans d'apprentissage et de bien des réprimandes.

Ce sont là des actes dont le mouvement initial est donné par la conscience, qui surveille plus mollement, parce qu'elle sait que leur répétition fréquente est devenue une habitude.

Nous avons insisté sur ces trois classes,parce que M. le professeur Grasset prétend faire rentrer dans leur catégorie, tous les actes du médium. Nous verrons plus loin que la plupart du temps, les paroles et les phénomènes dus à la médiumnité proviennent de l'extérieur du médium, et ne sauraient venir d'autre part.

Les neuromes peuvent jouer un certain rôle dans la vie animale, mais

dans la vie psychique, leur mode d'action nous est inconnue.

Une même excitation extérieure peut, d'ailleurs, produire des effets réflexes opposés : une personne que nous chérissons vient nous souhaiter notre fête et nous embrasse ; nous éprouvons une joie réelle qui se peint sur notre visage ; supposons maintenant qu'un hypocrite, un être que nous savons pertinemment nous desservir en toute occasion, vienne également nous apporter ses souhaits et nous embrasser ; il est certain que ce baiser de Judas nous sera très pénible et que nos traits exprimeront la souffrance. Il nous faudrait donc des neuromes de rechange pour manifester des impressions provenant d'une même excitation extérieure ?

En ce qui concerne les neuromes, voici l'appréciation que j'en trouve dans un livre du docteur Henri Berdal, datant de 1900, livre intitulé : *Nouveaux éléments d'histologie normale à l'usage des étudiants*, (Maloine, éditeur) ; il s'agit donc de choses enseignées à des jeunes gens, qui ne sont pas encore reçus médecins, l'histologie faisant partie du programme de la première année. Je détache ce passage, page 252 :

« La théorie des neuromes, et en particulier leur indépendance anatomi-
« que, a fait naître un certain nombre d'hypothèses sur le fonctionnement
« des éléments nerveux des centres. « *Ces théories sont de pures conceptions*
« *de l'esprit, des hypothèses dans le sens le plus absolu du mot, dépourvues*
« *encore de toute base scientifique sérieuse* (Van Gehutchen). »

Ce que l'expérience constate, c'est qu'il y a une certaine relation entre les différents organes des êtres organisés, et que les cellules ne sont pas indépendantes. Les maux d'estomac, provoqués par la migraine ou la grossesse, en sont une preuve, et la fréquence du pouls, indication si utile au médecin, provient souvent du mauvais fonctionnement d'un organe éloigné. Donc, rien qu'en ce qui concerne la vie animale, il y a une indiscutable unité chez l'être organisé.

Arrivons au médium. Voici une séance qui eut lieu à Marseille, chez M. de Cériani le 26 décembre 1903.

Nous étions huit personnes. Le médium endormi prit, tout d'abord, différentes poses, très belles, très chastes, pleines d'harmonie, passant du rire aux pleurs, suivant les tableaux qu'il nous représentait. Des phénomènes ci-dessus, je ne dis rien, tout le monde pouvant les imiter plus ou moins ; j'affirme,cependant,que les gestes étaient si doux,si justes et si pleins de grâce, qu'on ne pouvait se défendre d'une certaine émotion.

Mais, là où nous fûmes stupéfaits, c'est de voir ce médium s'incarner dans une petite fille, et de venir vers chacun de nous en nous donnant, sans qu'on le lui demande, un diagnostic exact sur notre état de santé.

Par suite d'hémoptysies anciennes (dont je fus guéri par un médium après avoir été condamné par messieurs de la Faculté), il m'est resté un point douloureux au sommet des poumons ; le médium qui ne me connaît pas, qui ne connaît ni mon nom ni mes antécédents vint vers moi et, immédiatement, mit le doigt sur ce point faible ; puis il s'adressa à deux dames qu'il voyait éga-

lement pour la première fois, ainsi qu'à deux autres personnes et leur décrivit exactement leur état. Le médium ne cherchait pas ; il disait carrément : je vois.

Je répète que nous n'avons pas interrogé le médium, que nous ignorions absolument ce qu'il allait nous dire lorsqu'il s'est avancé vers nous : il y a donc lieu d'écarter absolument la suggestion ; personne n'osera soutenir sérieusement que le médium a lu nos maladies ou les points faibles de notre organisme dans son polygone ! Le médium était donc guidé par la force intelligente X, laquelle, par les organes du dit médium, nous a montré qu'elle connaissait nos maux.

L'avant-veille, chez Mme Pujol, nous avons vu un autre médium, femme également, prendre des poses clownesques qu'il est impossible de conserver dans l'état normal. Encore un acte qui ne rentre dans aucun des cas précités d'actes automatiques. Pour être gymnaste il faut s'être exercé longtemps à la gymnastique, et, même par distraction, il est impossible de marcher sur les mains, si l'on n'a pas appris à le faire.

Donc 1° : Si un médium en transe dit des choses, ou fait des mouvements qu'il lui est absolument impossible de reproduire à l'état de veille, en concentrant toute sa volonté et toute son attention ; 2° si ces paroles ou ces actes concourent à un but intelligent, à la découverte de choses inconnues des assistants et vérifiées plus tard, qu'on ne vienne pas nous parler de polygone et d'inconscient. Ce sont des mots vides qui n'apportent aucune explication.

On a usé et abusé du mot *inconscient* ; puis est arrivée *l'intelligence de l'inconscience !* Mais on a trouvé que les deux mots hurlaient trop de se trouver accolés, et l'on a enfin adopté le terme de subconscient. Mais la subconscience ne fera pas jouer du piano à un médium qui n'a pas appris la musique, pas plus qu'elle ne lui fera parler une langue qu'il ne connaît pas ; il y a, à l'heure actuelle, une tendance marquée à tout mettre sur le dos du subconscient ou du subliminal ; tout cela ne nous éclaire pas davantage.

Arrivant au roman martien, le docteur Grasset nous découvre les fautes de médium de M. Flournoy et il avoue, d'ailleurs, que ces messieurs lui ont tendu des pièges. Ces erreurs ne sont pas rares ; dans « les Arcanes » de la vie future » de M. Cahagnet, le médium Adèle décrit des paysages lunaires avec des forêts, des fontaines et des habitants ; la force qui guide ce médium ignore que la vie, telle que nous nous en faisons une idée, ne peut exister à la surface de la lune. C'est évidemment là le point faible du spiritisme, mais nous avons toujours dit que la force qui se manifestait était plus ou moins intelligente. Nous sommes loin de nier qu'il n'y ait des communications enfantines, niaises, douteuses et d'autres où le vrai est mélangé de faux. A cela, nous répondons qu'il n'y a pas à hésiter, qu'il faut regarder comme non-avenue toute expérience qui n'est pas parfaitement claire. Si, sur cent essais, vous obtenez vingt épreuves absolument satisfaisantes, vous avez le devoir d'en tenir compte.

Enfin le docteur Grasset conclut que le médecin ne doit pas se désintéres-

ser de l'étude du magnétisme et du spiritisme. Nous sommes de son avis ; ces deux sciences peuvent lui rendre de grands services. Il y a, d'ailleurs, des médecins qui, devant la difficulté de poser un diagnostic, n'hésitent pas à interroger un sujet endormi, et sont tout surpris par la suite de la justesse de ses réponses. D'autre part, la médiumnité guérissante n'en est plus à faire ses preuves, et nombreux sont les malades qui lui doivent leur guérison, là où des médecins ont échoué et souvent condamné.

L'auteur du *Spiritisme devant la science* réédite cette définition de ceux qui,par leurs travaux,honorent la science et l'humanité. « Remarquez,dit-il, « que l'équilibre parfait n'est pas signe de plus grande supériorité, au con- « traire.

« Les grands supérieurs sont des déséquilibrés... Les très équilibrés sont « des médiocres. En général, les talents sont plus équilibrés que les génies. »

Pourquoi donc ne pas ajouter : Les extra équilibrés, ceux qui sont en haut de l'échelle de l'équilibre parfait, sont les crétins et les idiots, et que c'est à eux que peut s'appliquer la formule *mens sana in corpore sano.*

On dirait positivement que ces hommes qui s'érigent en juges de l'élite de leurs semblables, veulent se venger de ne pouvoir les égaler.

Qu'un malheur les frappe, ils ne se montrent pas supérieurs aux autres et sont tout aussi impuissants. J'en sais un qui,lorsqu'on lui parlait de l'âme, avait coutume de dire : Montrez-la moi au bout d'un scalpel, et j'y croirai. Un jour, son tout jeune enfant tomba malade et cet homme affolé fit appel à ses confrères qui, tous, accoururent avec empressement et déclarèrent le cas désespéré. Des parents attristés vinrent voir le malade et promirent de prier, en vue d'obtenir la guérison. *Oh oui ! priez*, s'écria le père. Finalement, grâce aux soins assidus d'un collègue, le pauvre petit être fut arraché des griffes de la mort ; on réveilla la respiration presque éteinte, par des pressions rythmées et l'enfant fut sauvé.

Le chagrin si touchant, si profondément humain de ces parents angoissés, ne peut pourtant pas être imputé à l'un de nos cinq sens ? Il y a des gens qui nient le monde spirituel ,prétendant que nous n'avons la notion de la vie que par l'intermédiaire de nos sens ; mais la certitude que nous avons des abstractions mathématiques n'a rien à voir avec nos sens, non plus que la pitié, la douceur, le désintéressement, bref toutes les vertus qui font l'ornement d'un cœur bien placé.

Je ne veux pas terminer sans rendre hommage à la courtoisie du docteur Grasset, qui cite les réfutations des idées qu'il professe, mais il nous semble, sans parti-pris, qu'à chaque fois que le professeur se trouve devant un fait qui sape ses théories, il se contente de le déclarer *non scientifiquement établi.*

Il y a aussi des affirmations un peu hasardées, celle-ci par exemple :

« La spontanéité complète et vraie est un non-sens scientifique, tout mou- « vement étant une transformation d'un mouvement antérieur. »

Ce serait le moment de lui demander ce qu'il pense du radium ? et d'ap-

prendre par suite de quelle mutation de mouvement ce métal dégage de la chaleur sans perdre une parcelle de son poids. Le radium est une exception, mais cela nous enseigne à ne pas être trop affirmatif dans des sciences autres que les mathématiques. Aux philosophes qui montrent que l'analyse psychologique de l'homme sain ne permet pas de distinguer les deux ordres de psychisme, le docteur Grasset répond par cette proposition (page 205).

« Il y a chez l'homme des centres différents pour l'automatisme et le psy-
« chisme supérieur ; à l'état physiologique, l'intrication fonctionnelle de ces
« deux ordres de centres est telle, qu'il est impossible de démontrer leur in-
« dépendance et leur existence séparée par l'analyse psychologique de
« l'homme sain ; à l'état pathologique, la maladie, en altérant séparément,
« suivant les cas, tel ou tel de ces centres, permet d'en faire la dissociation
« fonctionnelle et d'en établir l'existence anatomiquement séparée. »

De quel droit conclure de ce qui se passe chez l'homme sain, par les phénomènes variables observés dans la maladie ?

Bien plus vraies nous semblent les propositions suivantes :

L'homme sain n'a qu'une seule conscience libre et responsable ; il est reconnu, d'ailleurs, qu'il est impossible de démontrer chez lui l'existence de deux centres psychiques.

Chez l'homme malade, il se forme des lésions qui semblent diviser en deux l'unité de la conscience.

Il est à présumer que la théorie du polygone viendra s'ajouter à celles, si nombreuses déjà, que la médecine a dû abandonner.

Quoi qu'il en soit, et, en tout état de cause, nous ne pouvons que nous applaudir de voir la science étudier des phénomènes qu'elle a commencé par nier.

— Il y a un pas de fait ; l'expérience de MM. Charpentier et Blondelot, dont nous parle la précédente *Revue*, nous apprend qu'un corps humain peut, sans contact et par un simple effort musculaire ou nerveux, influencer un écran préalablement enduit d'une substance convenablement choisie, et le rendre plus lumineux. Or, d'après la loi de la conversation de l'énergie, loi admise par la physique moderne, cette lumière peut se transformer en chaleur, la chaleur en mouvement, et l'on peut concevoir déjà le déplacement d'un objet sans contact, la force projetée se chargeant de la lévitation.

C'est déjà un commencement d'explication, quant à la matérialité du fait ; il restera à connaître le mode d'action de cette force et son intellect. Pour nous, il n'y a aucun doute ; nous nous acheminons par la Science, vers la Religion universelle, religion large, tolérante, aux assises d'autant plus solides qu'elles reposeront sur l'expérience.

Ce sera un nouvel âge d'or ; partout s'épanouiront les fleurs lumineuses de la Bonté, les nations se donneront la main, et notre petite planète verra disparaître à jamais ces conflits meurtriers qui :

Inondant son sol du meilleur de leur sang,
Font couler les larmes des mères.

HENRI BRAULT.

P.-S. — M. Henri Brault prie les lecteurs qui ont connaissance de phénomènes matériels (lévitation, écriture directe, apports), de l'en aviser, poste restante, à Nice, pourvu que ces phénomènes soient actuels, c'est-à-dire ayant encore lieu présentement.

LES DEUX RENOUVEAUX

Les brumes de l'hiver refroidissent la terre:
Les brouillards des ennuis assombrissent ton cœur;
Rien ne peut apaiser la mauvaise rancœur
Qui s'extravase au fond de ce cœur solitaire.

Le souci, distillant son venin délétère,
Empoisonne toujours la subtile liqueur
De ton rêve, et bientôt tu mourrais de langueur
Si tu n'étais hanté des songes du mystère.

Mais voilà qu'un frisson a secoué les bois:
Le printemps immortel sur eux va reparaître,
Les fleurs effaceront les morsures des froids.

Ainsi la saison d'or refleurit dans ton être:
Tu pressens, dans ta soif d'extase et de beauté,
Le soleil précurseur de l'éternel été.

JULIEN LARROCHE.

Mars 1904.

LES REVENANTS

Hors la vie. — Médiums et apparitions.

L'Etre humain est peu curieux de ce qui se passe de « l'autre côté » de la vie terrestre. Le plus souvent il ne sait pas ou ne veut pas y regarder et tient pour réelles les seules indications que lui donnent ses organes très obtus ou des instruments moins imparfaits. Ce qu'il ne voit pas, ne touche pas, est inexistant. Il ne saurait aller au delà de la matière physique, grossière, sitôt dissoute. Il admettra bien comme attributs et sécrétions de cette matière quelques phénomènes, aujourd'hui indiscutables, tels que télépathie, vision à distance ou suggestion.

Quant à discuter ou étudier d'autres phénomènes pouvant éclairer ce qui se passe « hors la vie » et prouver l'existence certaine des désincarnés, il s'y refuse, oppose *à priori* la négation sans examen. Tel ce docteur à qui on demandait ce qu'il penserait si on lui donnait la preuve visible, tangible, de la venue devant lui d'un désincarné et qui répondit : « Je penserais que je deviens fou. »

Les désincarnés, pourtant, ne sont pas seulement d'invisibles présences. Ils reviennent, se manifestent à nous, et le moyen qu'ils emploient pour se rendre sensibles à nos sens est toujours identique. Ils se servent, dans tous les cas, de l'*Od* humain, de ce fluide d'une nature particulière qui est le fluide vital, qui est l'intermédiaire entre l'âme et le corps physique, qui est matière lui-même, mais à un état de vibration, de diffusion difficilement imaginable. Ils se manifestent avec d'autant plus de netteté, de puissance, que ce fluide est plus abondant, plus facilement extériorisable, conditions spéciales rencontrées chez les individus qu'on appelle *médiums*.

Ce mot met naturellement en défiance : défiance trop souvent justifiée par les fraudes de certains professionnels, mais qui ne saurait atteindre ceux qu'une longue observation et des précautions rendant impossible toute supercherie a démontrés sincères. Les médiums authentiques sont moins rares qu'on ne se l'imagine et les facultés médianimiques sont parfois ignorées ou incomprises de ceux qui les possèdent à une exceptionnelle puissance. Indépendantes de toute névrose, de toute volonté, elles se révèlent parfois aussi brusquement, par des phénomènes qui, si étonnants qu'ils paraissent, mériteraient, en France, au moins, où l'on dédaigne ces études, d'être regardés de très près.

Tel fut le cas de cette Américaine dont M. Sage, dans un livre paru il y a deux ans, *Madame Piper*, examina, en toute indépendance et avec l'esprit critique le plus précis, l'extraordinaire médiumnité. Mme Piper, qui n'est pas hystérique et qui est malaisément hypnotisable, femme fort honorable et de culture médiocre, s'endort spontanément d'un sommeil étrange. Et tandis qu'elle est inerte, insensible, des personnalités singulières s'emparent d'elle, parlent par sa voix, des voix différentes selon les individus qui se révèlent.

Ces personnalités ont des noms. Elles en appellent au témoignage de personnes qui les ont connues pendant leur vie terrestre,et celles-ci les reconnaissent. Ces désincarnés donnent de leur passage sur terre les détails les plus clairs, les plus intimes, détails inconnus et de Mme Piper et des assistants, et qui sont vérifiés exacts. Ils ont la même tournure d'esprit, les mêmes expressions que ceux qu'ils affirment être. Phénomène plus surprenant encore: tandis que le médium parle, sa main droite écrit automatiquement, et

ce sont deux communications absolument différentes et absolument véridiques...

Et ces désincarnés ne donnent pas seulement des indications sur ce qu'ils furent, mais sur ce qu'ils sont. Ce passage de la vie physique à « l'autre côté » qu'on appelle la mort a troublé l'âme qui, certes, ne se trouve pas immédiatement consciente après ce choc. Peu à peu elle évolue et lorsqu'elle est plus libérée elle cherche à communiquer avec le monde, dont elle ne voit plus les corps, mais dont elle voit la pensée. C'est par le moyen de l'*Od*, des radiations du fluide humain, qui apparaît aux désincarnés comme une lumière, qu'ils essaient de se manifester, manifestations parfois incomplètes, obscures, indécises, car l'âme s'adapte mal à ce milieu qui lui est maintenant étranger et garde d'ailleurs le caractère qu'elle avait pendant la vie.

Des cas comme celui de Mme Piper — et il en est d'autres, — méritent un examen attentif, car on ne saurait là admettre l'auto-suggestion, ou des souvenirs de la sub-conscience.

D'ailleurs, les désincarnés ont d'autres moyens encore de s'affirmer à nous. Sans parler des apparitions si connues des mourants, sans parler des matérialisations éphémères, totales ou partielles de corps humains qui s'accomplissent, au moyen des médiums en transe ou même des communications pendans le sommeil profond, il est d'autres phénomènes plus complexes encore dont celui-ci, d'une authenticité absolue, donnera l'idée.

Un voyageur de passage dans un village inconnu de lui se promène, le soir, près d'une rivière qu'enjambe un viaduc de chemin de fer. Tout à coup il voit un train passer à toute vitesse, puis il entend un fracas terrible, des hurlements, tout le vacarme d'une catastrophe. Il court au village et revient accompagné. Plus rien. Un pont écroulé, un train précipité. On lui raconte alors qu'une catastrophe s'est produite là, en effet, depuis plusieurs années et que d'autres eurent déjà une vision semblable. Il l'ignorait.

La légende du Vaisseau Fantôme est-elle bien une légende, quand on la rapproche de faits comme ceux-là ? Et, tout récemment, ce navire si étrangement perçu par deux fois et que ceux qui le virent passer et disparaître crurent être la *Vienne*, alors qu'elle était déjà perdue corps et bien...

Ne nous hâtons pas de nier la réalité des désincarnés qui reviennent,

XAVIER PELLETIER.

(*La Presse* du 17 février 1904.)

DANS L'INVISIBLE, par Léon Denis

(traduit du *Reformador.*)

Parmi les œuvres proprement appelées fondamentales du Spiritisme, notre maître Allan Kardec, avec une clairvoyante compréhension de la tâche qui lui était confiée, comme missionnaire de la Révélation moderne à laquelle son nom est demeuré pour toujours associé, a eu soin de comprendre le « Livre des médiums », source précieuse à laquelle se sont d'abord inspirés nos essais dans le domaine des expériences spirites et aux enseignements éclairés et prudents de laquelle ne se repentiront jamais de s'initier tous ceux qui, dans le présent ou l'avenir, se proposeront des investigations de cette nature, à la fois séduisantes et risquées.

Là se trouvent, avec l'aide des enseignements des esprits, étudiés et classés, au double point de vue théorique et pratique, les phénomènes spirites et les diverses facultés médiumniques avec le concours desquelles se produisent, ayant été l'objet d'une attention spéciale, soit les fins élevées pour lesquelles elles doivent être exclusivement utilisées, soit les périls et inconvénients auxquels s'exposent ceux qui s'en servent imprudemment, ou avec des vues futiles ou grossières.

A partir, toutefois, du moment où, par ses œuvres magistrales, Allan Kardec posa les fondements de la Nouvelle Révélation destinée à acheminer les aspirations humaines dans le sens de leurs destinées véritables et supérieures, un vaste et constant mouvement d'enseignement et d'expérimentation se développa de toute part, justifiant la nécessité d'enrichir le patrimoine bibliographique du Spiritisme, commencé par lui, par les résultats des nouvelles observations qui, en quarante ans de continuité non interrompue, ne sont venues que corroborer les enseignements apportés par les esprits de Dieu.

Dans ce développement de faits et d'études, chacun des principes essentiels qui y sont synthétisés a reçu le souffle fécond d'une analyse développée en ce qui concerne les théories ou une brillante multiplication des diverses modalités en ce qui touche aux manifestations objectives, aux phénomènes proprement dits. D'un autre côté, les incursions que la critique scientifique, renonçant à son détestable procédé d'anéantissement par le ridicule, sinon par le silence, s'est dernièrement décidée à faire dans ce champ inexploré, plutôt, il est vrai, avec une intention d'hostilité systématique qu'avec la noble ambition de connaître, — mettant en évidence l'obscurité d'un certain nombre d'observations,a obligé les spirites militants, sur lesquels pèsent les responsabilités de la direction propagandiste, à un travail persévérant d'investigations des phénomènes, soit psychologiques, soit spirites proprement dits.

Utiliser les résultats de ces critiques comme appoint d'éclaircissement, en fixer la valeur et en restreindre les excès, démontrer leur insuffisance à invalider ou expliquer tous les faits en excluant l'interprétation spirite, c'est, en revendiquant pour notre doctrine les privilèges d'incontestable supériorité que, près d'un demi-siècle de triomphes assure à ses théories, faire une œuvre de défense et de vulgarisation, qui n'a fait que s'agrandir par ces hostilités évidemment salutaires.

Le récent livre de M. Léon Denis (1), remplit-il ces conditions ? Constitue-t-il un développement des enseignements contenus en synthèse dans la doctrine des esprits, et prenant en considération les faits observés dans ces dernières années, en les incorporant dans le domaine expérimental du Spiritisme, démontre-t-il, en même temps, l'inconstance des théories modernes contraires qui ont prétendu les interpréter ? Oui, et avec cette brillante clarté et cette logique rigoureuse que nous sommes habitués à admirer chez son auteur.

Œuvre de vulgarisation, en même temps que d'orientation, le travail de M. Léon Denis ne représente pas seulement une nouvelle attestation de sa compétence reconnue en ces matières ; il constitue, en outre, un titre à la reconnaissance des spirites, comme de tous ceux qui le liront, par les enseignements qu'il renferme et auxquels ses trente années d'expérience éclairée et continue donnent la plus respectable autorité.

Là, brillent de nouveau, avec cette éloquence suggestive et entraînante à laquelle ses œuvres nous ont familiarisés, les mêmes éminentes qualités d'écrivain que nous lui connaissions, et, à travers son style, maintenant plus sobre, plus condensé, sans les exubérances qui peuvent se remarquer dans ses premiers écrits, on sent vibrer, pleine d'enthousiasme et de conviction persuasive, son âme passionnée d'apôtre et de croyant.

Les travaux de Léon Denis ont ceci d'éminemment salutaire : qu'ils ne s'adressent pas uniquement à la raison en la conquérant par le pouvoir des arguments, des faits et des preuves, qu'il fait défiler devant le lecteur avec une lucidité méthodique dans son nouveau livre, mais c'est surtout aux forces mystérieuses du sentiment, si négligé à notre époque d'utilitarisme subalterne, qu'ils font un véhément appel, réveillant toutes les aspirations élevées sous lesquelles — cela se sent bien — palpite son généreux esprit dans les transports d'un noble apostolat.

Donc, recommander aux spirites la lecture de ce livre, c'est non seulement leur rendre service en leur indiquant une source splendide de connaissances doctrinaires, enrichies d'études et de recherches récentes, de pair avec les plus savants éclaircissements, au sujet des travaux de nature expérimentale,

(1) Leymarie, éditeur, prix 2 fr. 50.

dont les lois et conditions s'y trouvent supérieurement démontrées, c'est, de plus, les mettre en contact à travers ces pages inspirées, avec la noblesse communicative de son esprit, merveilleusement servi par une claire compréhension des choses et, par cela même, doué d'une orientation sûre, qu'il met généreusement au service de tous ceux qui se proposent d'entreprendre le voyage surprenant et enchanteur auquel il les invite, *dans l'invisible.*

Pour notre part, nous lui exprimons, ici, le témoignage spontané de notre gratitude pour le bien que nous a fait cette lecture et dont nous croyons de notre devoir de consigner ici l'impression personnelle.

LEOPOLD CIRNE.

Président de la Fédération spirite brésilienne.

UN FAIT HISTORIQUE

Charles I^er^,roi d'Angleterre,de la maison des Stuarts, monta sur le trône d'Angleterre en 1625. Poussé dans la voie du despotisme par ses ministres : le duc de Buckingham, le comte de Stafford, l'archevêque de Cantorbéry Land, Charles I^er^ souleva une violente opposition dans le Parlement,par suite de laquelle son favori, le comte Stafford, fut condamné à mort et exécuté. Cette exécution fut le signal d'une révolution et d'une terrible guerre civile entre les *Cavaliers* et les *Têtes rondes*. Charles I^er^ se sauva en Ecosse et y fut livré aux Parlementaires, qui étaient décidés de faire avec le roi un arrangement,lorsque les partisans de Cromwell enlevèrent Charles I^er^ et le condamnèrent à mort. Il fut décapité à White-Hall, en 1649. Or, après l'avènement au trône du roi Charles I^er^,suivant les chroniqueurs,le fait suivant eut lieu à Londres : En avril 1630, un vieillard se présenta un soir à la Cour et demanda instamment à voir le roi et à lui parler en particulier. A la demande d'un chambellan de la Cour : qui il était, d'où il venait, et ce qu'il voulait à Sa Majesté, le vieillard répondit qu'il était de son métier joaillier, et qu'il avait quelque chose de très grave à communiquer au roi. Le roi le fit entrer et lui demanda ce qu'il désirait ; le vieillard se jeta aussitôt à genoux,sortit de sa poche un anneau, le présenta à Charles I^er^ et le pria de l'acheter. — Le roi prit l'anneau, mais à peine eut-il jeté un coup d'œil sur lui, qu'il pâlit, se détourna vivement et, tout tremblant, donna ordre à son entourage d'expulser le vieillard. Ce qui fut exécuté immédiatement. Mais l'anneau était tombé sur le sol et un chambellan de la Cour l'ayant trouvé, le remit à Charles I^er^. Ce singulier anneau représentait,en or,deux squelettes, tenant entre leurs doigts un gros diamant rouge sang. On pouvait y lire ces mots latins : « *Memento mori.* » Le roi regarda avec un frisson le bijou et donna l'ordre d'amener le vieillard. On se mit instantanément à sa recherche. On le chercha partout à Londres, on le chercha dans toute l'An-

gleterre et l'Ecosse, mais en vain. Charles Ier conserva l'anneau et le glissa à son doigt. Journellement il le regarda et lorsque son propre peuple le condamna, le 27 janvier 1649, à l'échafaud, le roi regarda encore l'anneau en souriant. La mort trouva le roi calme, résigné et bien préparé. Cet anneau historique se trouve encore aujourd'hui dans le Trésor royal de Londres. On n'a jamais su ce qu'était devenu le vieillard mystérieux qui l'avait apporté au roi Charles Ier ; si c'était un homme vivant ou bien un Esprit.

JOSEPH DE KRONHELM.

ANTIQUITÉ DU MAGNÉTISME

Le magnétisme n'est pas une invention de notre temps, en dépit de ce que prétendent certains savants modernes. A ce qu'il paraît, il était très bien connu au moyen âge. On lit, en effet, dans le *Dictionnaire anglais des hommes illustres*, que, dès le XVIIe siècle, Valentin Greatrakes avait prétendu posséder la propriété de guérir les malades atteints de n'importe quelle maladie, même de la peste, seulement en les touchant à plusieurs reprises avec sa main droite, et, qu'en effet, il fit, par ce seul moyen, plusieurs guérisons merveilleuses, qui le rendirent très célèbre et très recherché en Angleterre. Sa réputation était si grande, qu'une foule de monde arrivait, des endroits les plus éloignés du royaume, pour le voir, le consulter, ou obtenir de lui des guérisons immédiates et, selon les chroniqueurs, il n'y a pas eu d'exemple que le malade atteint de n'importe quelle maladie, même de la plus grave, c'est-à-dire de la peste noire et de la lèpre, ne fût guéri instantanément par Valentin Greatrakes, par le seul attouchement à plusieurs reprises avec sa main droite. C'étaient donc des guérisons obtenues à l'aide du magnétisme.

Plus anciennement encore, au XVIe siècle, Ben Johnson, auteur dramatique anglais, contemporain de Shakespeare, avait fait une comédie intitulée *The magnetic lady*. Il est vrai que ce titre n'est que métaphorique. L'héroïne de cette comédie est une dame très spirituelle, d'une grande beauté et très aimable, qui, par ses agréments, attire beaucoup de monde chez elle. Mais il y a, dans cette comédie, un somnambule qui, en dormant d'un sommeil magnétique, annonce qu'il lira dans un livre fermé, qu'il va découvrir les choses les plus cachées, qu'il indiquera le nombre de pièces de monnaie renfermées dans une bourse, qu'il peut voir très distinctement à une très grande distance, même par dessus les mers, à des centaines de lieues, etc.

Or donc, on voit que le magnétisme a été mis au théâtre il y a beaux jours et qu'il a été très bien connu dans le moyen âge, en dépit de la science officielle qui, il y a vingt ans encore, niait son existence.

JOSEPH DE KRONHELM.

M. ALBIN VALABRÈGUE ET LE SPIRITISME

La *Tribune de Genève*, qui tire à plus de 35.000 exemplaires, qui a toujours combattu et qui combat encore le spiritisme, a publié en mars, les deux entrefilets suivants :

Dans le courant du mois de mars sera célébré à Genève l'anniversaire de la fondation de l'Alliance spirite, fondée en 1903, par M. Albin Valabrègue, dans le but de faire connaître le spiritisme tel qu'il ressort non pas des loges de concierges ou des officines de médiums postiches, mais des travaux des savants dont quelques-uns, comme les Crookes, les Hodgson, les Hyslop, les Wallace, les Lodge, ont expérimenté pendant des dizaines d'années.

Les phénomènes aujourd'hui démontrés de télépathie et de subconscience, loin de nuire au spiritisme, servent à expliquer les naïvetés, les erreurs, les mensonges qu'on reprochait à bon droit à des milliers de communications spirites. La science sépare le bon grain de l'ivraie, à la grande joie des spirites sérieux.

Dans l'année écoulée, le spiritisme a fait une conquête, grosse de promesses et de conséquence, celle des rayons N.

Puisqu'une plaque chimique permet de voir le fluide qui s'échappe de nos corps, le spirite a le droit de penser qu'on pourrait, par un procédé analogue, arriver à voir les esprits et à faire — enfin !— ces expériences à coup sûr et à heure fixe que les négateurs du spiritisme attendent pour se rallier à la doctrine.

En résumé, il serait puéril de nier que les récentes découvertes scientifiques sont dans la direction des affirmations spirites. Ce n'est pas encore la preuve pour les négateurs de l'école de M. Flournoy, mais c'est un acheminement vers la preuve et, vraiment, les spirites ne sont plus ridicules d'espérer.

(6 *mars.*)

Etudes psychiques. — On nous écrit:

« M. Albin Valabrègue vient d'arriver à Genève où il compte faire un séjour de quelques semaines. Il a assisté, dimanche, à la séance de la Société d'études psychiques dont il a été le vice-président l'année dernière, sans pouvoir réussir à transformer cette société en un foyer de propagande active et d'action continue. Ce qu'il y a de plus original, c'est que M. Valabrègue ayant échoué dans ses projets, au sein même de la Société spirite, a trouvé le moyen de donner, par la presse et par la parole, la curiosité du spiritisme à beaucoup de nos compatriotes.

C'est à Genève qu'il a fondé l' « Alliance spirite universelle », qui aura, ce mois-ci, une année d'existence et qui compte, dans notre ville, son groupe le plus important.

L' « Alliance spirite » présente cette particularité qu'elle reçoit même ses adversaires : s'ils sont intolérants, dit Valabrègue, nous faisons, grâce à eux, des exercices de tolérance. Enfin, rien n'est plus agréable que de payer la propagande avec l'argent de ceux qui ne partagent pas vos idées!

Les athées, les matérialistes sont donc prévenus qu'ils seront reçus dans l' « Alliance » à bras ouverts (section des brebis égarées). »

Enfin, nous trouvons dans la *Vie Nouvelle*, de Beauvais, les vers suivants :

LES DEUX MORTS

L'une est la mort brutale, et stupide et féroce,
C'est la mort néantiste : un corps dans une fosse,
Ci-gît... Tout est fini... C'est bien le dernier jour !
Rien ne vient consoler ceux qui pleurent autour.
L'esprit n'existe pas, l'homme n'est que matière.
Tout ce qui fut la vie est là, sous cette pierre.
Pleurez, souffrez, criez, pas d'espoir, pas d'appel.
Il faut être un peu fou pour espérer le Ciel !...

A l'implacable mort que la terre limite,
Nous venons opposer la douce mort spirite.
A la mort-épouvante, à la mort-dénouement,
Nous venons opposer la mort-commencement.
La première est la tombe affreuse, la nuit noire,
Et l'autre est le berceau, la survie et la gloire !
L'une évoque un cadavre, un squelette hideux,
L'autre, le périsprit splendide et lumineux.
C'est la marche vers Dieu, non pas le Dieu colère,
Mais le Dieu paternel ou plutôt le Dieu-Mère,
Le Dieu qui nous appelle au radieux séjour.
Dans la sphère où fleurit l'immarcescible Amour !

Telle est la mort spirite ; elle est consolatrice ;
Elle est le piédestal, le progrès, la justice !
A tous les malheureux, maudits sur les grabats,
Elle assure le Ciel. Elle ne promet pas :
Elle prouve. Elle inscrit ces mots au cimetière :
« Ne pleurez pas les morts, ils sont dans la lumière,
« Priez pour les vivants, priez pour les berceaux.
« Le sépulcre est vaincu, voici les temps nouveaux ! »

ALBIN VALABREGUE.

Chronique et propos philosophiques

Une visite à bonne Maman. — Médium ou média. — La guerre. — La photographie des effluves humains.

Oh ! ce n'est pas une visite banale au moins ! Je connaissais Mme Noeggerath depuis tantôt 23 ans, c'est-à-dire que je l'avais vue très souvent, que j'en avais beaucoup entendu parler : mais jamais, — pourquoi ? je l'ignore, — je ne lui avais adressé la parole. Or, depuis longtemps, — combien avec moi ont formé le même vœu sans pouvoir l'accomplir, — je désirais vive-

ment avoir l'honneur d'un entretien avec l'auteur exquis de la *Survie*, dont la distinction, le savoir et la grâce, j'allais à mon tour le constater, égalent, je veux dire effacent, le grand âge. Comme je me trouvais tout récemment à passer par hasard rue Milton, j'eus soudain l'heureuse inspiration de m'arrêter au numéro 22. Il n'était que six heures et quart : j'aurais certainement, avant le dîner, le temps de saluer Bonne Maman, car, dans mon idée, son état d'âge et de santé ne me permettait pas d'espérer un long entretien.

Donc, je monte ému deux étages et je sonne. Une voix douce et agréablement timbrée, que je reconnais, ne tarde pas à demander : « Qui est là ? » Je n'hésite pas à faire la réponse qui me paraît avoir le plus de chance de succès, et je prononce : « Un ami de Mme Leymarie », ce qui est bien pour notre vénérée doyenne la bonne formule magique comme pour moi le « Sésame ouvre-toi », car la porte s'ouvre et je m'entends appeler par mon nom et les premiers mots que je perçois sont ceux-ci : « Quel bonheur ! c'est vous ! venez, oh ! venez, nous allons causer ! » Et je vais, et nous causons comme de vieux amis, ou plutôt comme une mère et un fils qui seraient restés longtemps, bien longtemps sans se voir. Cet accent si touchant et empreint d'une si pénétrante cordialité me ravit. Il me semble — qu'on en pense ce qu'on voudra — être dans l'au-delà et revoir, comme en une scène idéale, tous mes bien-aimés. Ce n'est pas ma grand'mère vénérable qui m'apparaît ; non, c'est bien mieux, c'est la plus gracieuse et la plus radieuse des Bonnes-Mamans, qui, souriante, me tend les deux mains, qui m'entraîne, me fait asseoir et, sans paraître éprouver la moindre fatigue, dans un langage charmant, toujours élevé, me conte ses expériences spirites, ses efforts incessants pour répandre la lumière autour d'elle, ses entretiens avec ses amis de la terre et ceux de l'au-delà, ses peines aussi et ses bonheurs, et, par dessus tout, sa foi plus ardente et plus robuste que jamais en la survie, dans laquelle elle espère entrer prochainement. — Ne soyez pas si pressé, Bonne-Maman, vous êtes (je ne suis pas seul de mon avis) plus jeune encore que bien de soi-disant jeunes, et tous vos amis ont encore besoin de vous voir et de vous entendre. — Nul, me disait-elle (c'est le sens de ses paroles) n'est exempt des épines de la vie, et j'ai eu et j'ai encore les miennes ; mais je n'ose pas me plaindre, car elles sont cachées sous tant de fleurs !...

Vous croyez, sans doute, ami lecteur, que je suis resté jusqu'à 7 heures chez Mme Noeggerath ? Je le croyais comme vous ; mais ce fut pour moi une remarquable occasion de reconnaître, une fois de plus, que le temps est une pure convention : qu'il est long quand on fait mal ou quand on souffre, mais qu'il est très court, quand on fait bien ou qu'on est heureux. Il n'était pas loin de 10 heures quand je me retirai ; mais ce sont les horloges seules qui me l'ont dit et les magasins fermés que me l'ont répété. Je n'avais plus d'estomac : je venais de rompre le pain de vie : je n'avais plus de pieds, j'avais des ailes (cela se gagne) ; j'avais quitté la terre pour aller faire un tour dans les étoiles. — Avec quelle peine je retombai sur la terre.

J'ai eu le plaisir, chez Mme Noeggerath, de renouveler connaissance avec un de ses grands amis, le peintre si distingué et si connu Hugo d'Alési, et

de rencontrer aussi deux médi... — Bon ! j'entends mon excellent et aimable confrère Léopold Dauvil me dire triomphant : « Ah ! vous voilà pris : vous voulez désigner des médiums et vous ne savez comment nous faire entendre que ce sont des dames et non des messieurs. » — Erreur, mon cher Monsieur Dauvil, j'allais dire tout simplement : deux médiums charmantes. A quoi bon un mot nouveau, que serait « média » et qui embarrasserait peut-être les étrangers ? Féminisons-le tout simplement quand besoin sera, et disons : un médium, une médium. Imitons les charmantes libertés que prennent les poètes, qui mettent « amour » au masculin ou au féminin, à leur gré, et qui, comme Camille Chaigneau, féminisent, en dépit des rigueurs académiques, le chrysanthème. Depuis l'apparition du beau poème des *Chrysanthèmes de Marie*, j'ai pris l'habitude, moi qui aime passionnément les fleurs, d'appeler la plante de chrysanthème non encore fleurie *un* chrysanthème. (Tant pis pour elle !) Mais, pour rien au monde, vous ne me feriez cueillir « de beaux ou frais chrysanthèmes »; je cueille toujours — en accentuant, s'il vous plaît — de belles et fraîches chrysanthèmes. Pour revenir aux médiums, vous pensez que je serais heureux d'en connaître d'excellents, mais je ne serais pas moins charmé, avant ou après avoir écouté leurs messages, de présenter mes hommages à des médiums gracieuses et de tous points distinguées. Et puis, voyons, Monsieur Dauvil, croyez-vous qu'on prête à équivoque en disant, comme vous le faites vous-même : un spirite et une spirite ?

Enfin, argument suprême, dont je vous demande pardon de vous accabler : nos amis les Anglais, qui emploient comme nous le terme « médium », ont le mot « man » qui signifie homme et le mot « woman » qui signifie femme. — Entre parenthèse, c'est même charmant. — C'est la même terminaison et je crois que s'ils n'ont pas éprouvé le besoin d'un changement, c'est qu'ils se comprennent à merveille. Je sais bien que leur origine est plus celtique et la nôtre plus latine Mais ne sommes-nous pas faits, les uns et les autres, pour nous entendre ?

Nous nous étions réjouis trop tôt quand nous célébrions, au mois de février dernier, nos récentes conquêtes pacifiques, nos conventions d'arbitrage international. Au même moment, la guerre se déchaînait entre la Russie et le Japon. Et n'y a-t-il pas une amère ironie du sort dans ce fait que le plus grand des deux peuples,engagé dans cette odieuse guerre, soit précisément celui qui fut le promoteur du congrès pacifique de La Haye ? — Allez ! au nom du droit sacré des peuples, aux noms sublimes de la concorde et de la paix, officiers japonais ou russes, soyez pendus ! soldats partis de Yeddo ou de Pétersbourg, soyez mitraillés ! pauvres familles, répandues entre le Caucase et le Grand Océan, soyez décimées et à jamais désolées !... Ainsi le veut la loi de haine.

Ainsi comme on a profité pour railler ces bons apôtres, amis de la paix, ces utopistes imbéciles.

A ce propos, M. Harduin faisait tout dernièrement, dans le *Matin*, une remarque qu'il me paraît utile de reproduire ici : « Les amis de la paix ainsi

houspillés, disait-il, ne peuvent que courber la tête. Cependant, ils pensent sans doute que désirer la paix ne suffit pas, qu'il faut aussi faire le nécessaire pour ne pas préparer la guerre.

« Et la guerre a été préparée, rendue inévitable, le jour où la Russie s'est par la force, emparée de la Mandchourie et s'est installée à Port-Arthur.

« De sorte que le grand point n'est peut-être pas de prévoir l'arbitrage, mais de s'arranger pour n'avoir pas besoin d'y recourir.

« Il est possible qu'en envisageant la qustion de la paix et de la guerre, à ce point de vue spécial, on arrive tout de même à quelque chose. Le commandement de Dieu qui dit: «Le bien d'autrui tu ne prendras» est susceptible d'offrir la solution cherchée. Seulement, il faudrait reconnaître qu'il doit s'appliquer aux Etats comme aux particuliers. Et il paraît que ce serait la négation de la politique. »

On ne peut dire mieux et plus juste, et il ne nous reste plus qu'à ajouter qu'il est probable que les Etats se résoudront à appliquer ledit commandement de Dieu quand la majorité, au moins, des particuliers constituant ces Etats, aura pris l'habitude de le pratiquer sérieusement elle-même.

Plus qu'un mot et qui sera bref — car la place m'est mesurée — au sujet de la photographie des effluves humains. Dans mon article de février sur *le radium et les rayons Charpentier*, j'ai parlé, d'une façon sommaire, de cette question et j'ai cité les travaux de MM. Luys, David, Gustave Le Bon, commandant Darget et Majewski ; mais imparfaitement renseigné j'ai omis de dire, ce qui était important, que, dès 1896, M. le commandant Darget avait fait don à la bibliothèque de Tours d'un album de 85 photographies représentant des effluves humains qu'il projetait sur les plaques avec sa main tendue ou en approchant le cliché de son front en pleine obscurité.

J'ai, de plus, eu le plaisir, ces jours derniers, de m'entretenir oralement à ce même sujet avec M. Majewski, qui s'occupe en ce moment de renouveler, avec un contrôle des plus sérieux, d'intéressantes expériences, dont il m'a promis de me transmettre les procès-verbaux. Je serai donc bien documenté sur la question et m'efforcerai, le mieux qu'il me sera possible, de renseigner les lecteurs de la *Revue* tant sur les rayons N proprement dits que sur la photographie des effluves humains, et cela dans un article spécial qui paraîtra le mois prochain.

ALGOL.

ERRATA. — Dans ma dernière chronique, tout à fait à la fin, une erreur de typographe m'a fait dire : « que notre baguette magique aura contribué à découvrir dans une large mesure... » c'est « aura contribué, dans une large mesure, à découvrir... » qu'il faut lire.

Une autre erreur, dans mon article sur le *radium* me fait parler d'un bain d'hydroquinine au lieu d'hydroquinone.

CORRESPONDANCE

Afin de faire admettre et propager le substantif nouveau *média*, féminin de *médium*, qui me semble rationnel, je crois être logique en publiant à son sujet les deux lettres qui m'ont été adressées. Le lecteur n'y verra aucun sentiment de personnalité.

Genève, le 11 mars 1904.

Chère Madame,

Ayant travaillé récemment à une traduction d'anglais en français, dans laquelle le terme de médium se présentait fréquemment, je me suis vu, à plusieurs reprises, embarrassé par la difficulté de faire concorder ce mot médium, masculin ou neutre, avec les qualités souvent féminines des adjectifs qui s'y rapportent et j'étais tenté de substituer le terme *média* à celui usité jusqu'ici, lorsqu'il s'agit de personnes du sexe aimable jouissant de cette faculté.

Je ne me suis pas cru en droit de prendre la responsabilité d'une semblable innovation, mais j'ai été heureux de la voir proposer par M. Léopold Dauvil, dans le dernier numéro de la *Revue*.

Peut-être serait-elle bientôt généralement admise, si elle obtenait un certain nombre d'adhésions; elle rendrait un véritable service aux écrivains et, sans doute, les lecteurs l'accepteraient-ils fort volontiers.

C'est dans cet espoir que je vous adresse ces quelques lignes vous priant de me croire, chère Madame, votre

fraternellement dévoué.

L. GARDY.

Monsieur Léopold Dauvil, rédacteur à la *Revue Spirite*.

Nice, 12 mars 1904.

Monsieur,

Permettez-moi de vous féliciter sur l'heureux choix que vous venez de faire du mot *média*. Ce substantif est, à mon avis, une véritable trouvaille ; il vient combler une lacune et, de plus, il est délicieux et bien féminin.

Combien de jeunes élégantes qui répugnaient à se dire *médium*, mot qui semblait plutôt les devoir ridiculiser !

C'était l'avis de plus d'une femme sérieuse, témoin Mme d'Espérance qui n'est réputée ni coquette, ni mondaine, et qui ne se résout point à être appelée *un médium*.

Vous voilà, Monsieur, le parrain incontesté d'un mot tout neuf *une média* ! C'est doux, c'est euphonique... Pour ma part je l'emploirai désormais, convaincue qu'il va faire son chemin et finira par être adopté par tous les groupes spirites.

Agréez, Monsieur....

DIANE MAREST.

Je serais heureux que la *Revue* eût encore à publier d'autres lettres semblables de spirites connus, ce qui serait le plus sûr moyen d'imposer un mot que j'accepte de tenir sur les fonts, ainsi que le veut bien gracieusement reconnaître notre aimable collègue de la *Revue*.

LEOPOLD DAUVIL.

---

*M. Léon de M***.* — Nous regrettons vivement de n'avoir pu transmettre votre lettre à M. Bera qui accomplit un voyage en Tunisie. La Rédaction vous remercie de tout ce que vous avez bien voulu dire d'aimable pour chacun. Votre opinion sur des hommes tels que W. Crookes, R. Wallace, Allan Kardec, Léon Denis est bien flatteuse. Elle est celle d'un homme qui a beaucoup lu, beaucoup étudié et qui ne parle pas de ce qu'il ignore comme un aveugle des couleurs ou une corneille qui abat des noix. Lisez encore un peu, cher Monsieur.

SOCIÉTÉ UNIVERSELLE D'ÉTUDES PSYCHIQUES

La Société universelle d'Études Psychiques s'est réunie le samedi 27 février, au siège central de la Société, 113, rue de Rennes.

Le Dr Kocher, secrétaire général, rend compte des expériences qui ont été entreprises par la section de Paris et qui seront poursuivies.

Le Dr Joire, Président, présente son *sthénomètre*, appareil qui sert à démontrer l'existence d'une force qui émane du corps humain. M. Joire explique que cet instrument peut servir, non seulement à démontrer l'existence de cette force, qui paraît dépendre du système nerveux, mais qu'il peut aussi être utile pour se rendre compte de l'équilibre nerveux chez certains malades : neurasthéniques, hystériques, etc.

NÉCROLOGIE

Mme Vve Geofroy nous annonce la perte douloureuse qu'elle vient de faire en la personne de M. Adolphe Geofroy, son mari, consul de France de 1re classe en retraite, Chevalier de la Légion d'honneur et de plusieurs ordres étrangers, décédé le 15 février 1904, dans sa 69e année, à Lattaquié (Syrie).

M. Geofroy était spirite depuis de longues années, c'était un esprit d'élite qui ne peut qu'être heureux dans la vie spirituelle. Nous envoyons à sa veuve nos bien sincères compliments de condoléances et l'assurance de toute notre sympathie.

RHEA L'ONDINE

(*Suite et fin.*)

Le curé reprit :

— Oui, Chère Demoiselle, vous n'avez pas besoin de m'en donner l'assurance ; vous avez fait, jusqu'au bout votre devoir de fille chrétienne... Mais voilà ! Votre père entiché de ces fausses idées spirites a refusé ou du moins... a atermoyé pour me faire prévenir... Ah ! chère Demoiselle, c'est triste, fort triste, déplorable même ! Monseigneur, que j'ai instruit de notre dernière conversation a bien pris part à vos justes préoccupations. — Je vous donnerai ultérieurement sur sa bienveillance pour vous des détails. Mais, voici sur quoi notre évêque a fortement insisté; car il a prévu ce qui malheureusement est arrivé, à savoir que M. Dumbart s'arrangerait de façon à éluder ses derniers devoirs religieux, ce qui est extrêmement fâcheux, pour ne rien dire de plus, pour le repos de son âme, mais encore d'un mauvais exemple pour les personnes qui l'aimaient et l'estimaient ; en conséquence, je pense qu'il est indispensable que votre père soit censé être mort, *muni des sacrements de l'Eglise*...

Je regardais, ébahie, M. Redon qui, les mains croisées sur son abdomen, tournait fiévreusement ses pouces en m'interrogeant des yeux.

Voilà, pensai-je, un mensonge qui me déplaît fort ; j'allais exprimer ma pensée en paroles, quand le prêtre reprit :

— L'âme de votre père sera satisfaite de ce commencement de réparation ; il en souffrira beaucoup moins en purgatoire, où j'espère qu'il est... car ayant été un honnête homme toute sa vie et fait beaucoup d'aumônes, notre Père céleste ne l'a certainement pas condamné aux tourments de l'Enfer !!

Ce dernier mot me fit frémir ; j'étais croyante. Je tremblais ; je compris le curé et j'acquiesçais à son désir.

— Je dirais à tous que mon père avait été administré, ayant conservé, à ses derniers moments, un reste de connaissance.

Lorsque je communiquais à M. Redon le désir de mon père d'avoir de modestes funérailles, il en fût visiblement contrarié, non qu'il fût un prêtre intéressé; ah ! non, M. Redon était le type le plus complet du prêtre soumis et dévoué, sans arrière-pensée personnelle à son saint ministère.

— Les pauvres de ma paroisse bénéficieront de la modestie des funérailles, dit-il, en se résignant ; cela vaut peut-être mieux... leurs prières plaideront ainsi pour l'âme privée du Saint-Viatique !...

Puis, il ajouta :

— J'arrangerai les choses de telle façon que votre père aura tout de même un fort bel enterrement... Comptez sur mon zèle et mon dévouement. Mais, n'est-ce pas, c'est bien entendu au moins, M. Dumbart est mort muni des sacrements de l'Eglise... Je vais déjà l'apprendre à Amboise ; adieu, mon enfant, que Dieu vous donne la force de supporter votre cruelle et terrible épreuve !...

XIII

Mon pauvre père reposait déjà depuis quinze jours dans nôtre tombeau de famille, sans que rien ne vînt dans le sommeil comme dans la veille me révéler sa présence occulte près de moi... Je ne voulais pas hypocritement faire un appel au cher défunt, pour ne pas avoir à me confesser de cet acte répréhensible, mais j'aurais été bien heureuse, cependant, d'obtenir sans pécher une manifestation de l'Invisible. Je n'avais pas encore renvoyé Suzon, mais ayant l'intention de vendre les Tourettes, pour diminuer mes soucis, et pour aller m'installer pour toute l'année à Amboise, dans ma maison, je ne devais conserver que ma cuisinière, qui cumulait tous les services. Je me disais donc que peut-être, sans que j'en exprimasse oralement le désir, mon père se servirait de Suzon pour me parler.

... J'avoue toutefois que le mensonge consenti pour donner le bon exemple sur ses derniers moments ne laissait pas de me faire craindre d'amers reproches... Mais, aussitôt, mes idées religieuses me mettaient en garde con tre ma faiblesse. J'avais agi sur le conseil de mon curé ; j'avais obéi !... Qu'avais-je à redouter ? Rien. Tout au contraire, si mon père venait à moi, ce serait pour me bénir de lui avoir épargné de cruelles douleurs en purgatoire ; d'ailleurs, j'avais déjà fait dire plusieurs messes pour le repos de son âme et pour la secourir, en cas de nécessité ! ... Mes affaires absorbèrent heureusement mes pensées et mon temps, car je dus, toute seule, m'occuper à régler bien des choses et j'évitais maintenant de désirer des manifestations spiritiques. Nous étions arrivés au premier jour de l'an. Il était onze heures du soir ; je m'étais mise au lit de bonne heure, mais le sommeil me fuyait et je songeais avec tristesse à mon isolement sur la terre, où je devais mener la vie de vieille fille. Je me promettais, une fois débarrassée du souci de l'exploitation des Tourettes, de me consacrer aux pauvres,aux déshérités, enfin de participer à toutes les œuvres de bienfaisance de ma petite ville. Mais malgré la paix qu'apportaient à mon cœur ces sages résolutions,le vide présent et les regrets de mes chers disparus peut-être souffrants d'horribles tourments dans le purgatoire, me firent verser d'abondantes larmes. Tout à coup, j'entendis près de la porte de ma chambre le bruit de la chute d'un corps et aussitôt une lueur lunaire envahit ma chambre ; tout cela se passa si rapidement que je n'eus pas le temps de m'effrayer. Je crus d'abord être

dupe d'une illusion, mais la pâle lueur se déplaça plusieurs fois, enfin une voix rauque prononça ces mots : « Je suis damné, je suis damné ! »

J'étais comme pétrifiée d'horreur ! J'entendais, mais ne voyais rien que la lueur blanchâtre... J'aurais bien voulu interroger, mais il me fut impossible d'articuler une syllabe ! Et ce que je ne pouvais exprimer par la parole, ma pensée le révéla à l'invisible !...

— Je suis ton frère Georges.

— Mais notre père, notre mère, les vois-tu ? m'écriai-je enfin, domptant mon mutisme, dans ma gorge serrée !

— Non, non, les damnés ne se voient pas !

Puis je vis la lueur prendre des tons rougeâtres et se condenser en une boule, d'où jaillit d'abord quelques étincelles, puis un visage informe aux yeux caves, à l'odeur infecte, s'approcha lentement de mon lit, et je me jetais sur le cordon de ma sonnette que je me mis à tirer avec violence. Le spectre hideux disparut et bientôt les pas de la cuisinière se firent entendre dans l'escalier. Je me rassurai un peu. J'entendis alors la voix de Suzon qui protestait qu'elle ne savait pas pourquoi elle se trouvait couchée sur le seuil de la porte de ma chambre. La cuisinière ouvrit la porte et elle me demanda, inquiète, ce qui m'arrivait. — J'étais fort embarrassée pour répondre, ne voulant pas faire connaître le véritable sujet de mon effroi. Je dis alors que le bruit qu'avait sans doute fait Suzon en venant si étrangement tomber près de ma porte m'avait fait craindre que des voleurs ne fussent prêts à entrer chez moi ; puis tournant mon ressentiment sur Suzon encore à moitié endormie, je lui dis qu'elle eût dès le lendemain à vider les lieux, car je ne pouvais supporter ses étranges fantaisies de dormir ailleurs que dans son lit...

Je ne pus fermer l'œil de cette nuit ; j'avais hâte de quitter les *Tourettes* qui jadis m'étaient si chères, mon cœur et mon esprit étaient trop tourmentés de tout ce qui s'y était passé de douloureux et d'effrayant.

Je ne pouvais me persuader que tous ceux que j'avais tant aimés fussent à jamais perdus pour moi ! Cependant la vision et la voix venaient bien des sombres profondeurs de l'au-delà. Désormais, mon cœur ne connut plus de repos et mon curé fut obligé de me consoler souvent. — Après tout, me disait ce bon prêtre, ce n'est que votre frère qui vous a parlé et si véritablement il est damné, il se peut bien qu'il vous ait menti... pour vous affliger... Il se peut également qu'un démon l'ait suivi auprès de vous pour vous persuader de ne point prier pour vos parents, à qui sans doute, vos prières et les miennes font beaucoup de bien ! ... C'est une ruse de Sathan ; priez Dieu, ma chère Demoiselle, pour que jamais plus, vous ne voyez d'aussi terrifiantes apparitions.

Après le départ de Suzon, qui eut lieu, dès le lendemain matin, il ne se produisit plus aucun phénomène, et j'en rendis grâce au ciel, mais la triste

pensée qu'avait fait naître en moi l'horrible vision,me poursuivait toujours... Mes parents sont peut-être damnés !...

J'en fus presque convaincue deux ans après la mort de mon père ; alors que, selon son désir, je pris connaissance des pages écrites de sa main sous la dictée de ma mère. — J'en rapporte ici les principaux passages.

XIV

« Mon cher Albert, ne pense pas que j'ai quitté la terre, avant l'heure fixée par la Providence pour ma désincorporation. L'accident qui a provoqué ma mort, avait été marqué d'avance dans ma destinée, non qu'il ait été arrêté avant ma naissance, que ce serait par le fait de la morsure d'un serpent, que perdant connaissance je me laisserais couler au fond de l'eau, mais ce qui était prévu et certain, c'est que je devais trouver la mort dans l'eau, mon élément de prédilection par suite de circonstances quelconques et cela à peu près à l'âge indiqué.....

« Cependant, époux chéri, si j'eusse écoûté tes pressentiments et que, déférant à ton désir, je ne me fusse pas baignée ce jour-là, j'aurais pu retarder mon *inévitable* destin de toute une année ! T'expliquer le mécanisme de ce retard de la fatalité m'est difficile, presque impossible ! Pourtant, je vais tâcher de te donner une simple indication. Les influences toutes en jeu pour opérer peuvent dans certains cas (plus nombreux qu'on ne peut le croire) être enrayées par d'autres influences intervenant à propos pour déjouer leurs effets au moins pour un temps ; par exemple, lorsque la bête que l'on chasse va être atteinte par la meute, si un chasseur maladroit tire sur un des chiens, le tue ou le blesse, cela fait diversion à la poursuite : chiens et chasseurs s'arrêtent interdits ; lors, l'animal poursuivi a un répit suffisant pour faire perdre sa piste ; il peut ainsi échapper pour quelques jours ou quelques mois à son sort fatal ; mais bien qu'il l'ignore, les chasseurs sont décidés à le traquer de nouveau, le terrain de chasse a beau être spacieux,il est entouré de barrières infranchissables pour l'animal ; le gibier tôt ou tard sera levé par les chiens et succombera sous l'inévitable destin !

« Ce que j'essaie de te faire comprendre, mon Albert, ne concerne que les grandes lignes de la destinée de chaque être ; pour les minuscules événements de l'existence terrestre, nous pouvons en éluder un grand nombre par notre savoir et prudence, ensuite par le secours d'êtres bienfaisants, aimant l'homme, qui vivent à notre insu, parfois fort près de nous ! Il en est un grand nombre, qui ont plus ou moins d'affinité avec la race humaine, à laquelle ils aspirent de s'allier, afin d'arriver un jour à en faire partie intégrante... Esprits des Eléments ou Elémentins, Fées, Elfes, Gnomes, Ondins, Salamandres et leurs infinies subdivisions. L'accord rompu depuis un temps

immémorial, entre les humains et ces races, devenues depuis invisibles, inconnues aux hommes, a causé beaucoup de trouble et de douleurs parmi elles ; aussi plusieurs sont-elles devenues d'implacables ennemis de l'homme moins par suite de leurs ressentiments que par la crainte et l'horreur que la méchanceté de la race humaine leur inspire ! Cependant le désir ardent de jouir des privilèges accordés par droit de création à l'humanité terrestre pousse quand même les Elémentins à rechercher dans une prudente mesure l'alliance de l'homme. Se faire aimer, désirer, par un moyen ou artifice quelconque par un homme, mais surtout par une femme, est un des plus grands efforts que puisse et veuille tenter un de ces êtres qu'on traite d'imaginaires et de fabuleux ! Or, mon cher Albert, s'il arrive à un de ces Elémentins de prendre pied au sein de la race humaine, il y garde même pendant plusieurs incarnations des traces de sa première origine, soit dans ses goûts, soit dans l'inégale progression de ses facultés mentales. Les Elémentins, ses frères, sont comme les humains inégaux en sentiments;pour être plus fraternels entre eux que les hommes, il n'en existe pas moins parmi eux, une foule énorme de jaloux, de mécontents de n'avoir pu parvenir, eux aussi, à franchir la barrière qui les sépare de la race convoitée, car elle possède le merveilleux pouvoir d'acquérir l'immortalité. Ces jaloux font souvent échouer les tentatives des leurs pour s'incarner parmi les terriens. Comme cette action capitale rencontre de grandes difficultés, neuf fois sur dix, ils font avorter les longs et douloureux préludes de l'infortuné Elémentin, lequel avait su s'attirer l'affection, c'est-à-dire l'aide attractive, indispensable pour ce transfert ambitionné !... J'ajouterai que, pour une tribu ou grande famille Elémentine, c'est à la fois un bonheur et un honneur que le transfert d'un de ses membres dans la race humaine, car, grâce à lui, dans la suite des siècles d'autres d'entre eux pourront plus facilement se transférer ainsi et gagner l'immortalité, car tous sont imprégnés d'un amour et d'une foi ardente pour garder fidèlement tous les préceptes du bien que le Créateur met au cœur de tout ce qui émane de lui dans l'Univers !

« Si je t'entretiens si longuement mon bien-aimé, des esprits, des Eléments, que nie religieusement et scientifiquement l'humanité actuelle, c'est que tous les deux, nous avons fait partie de l'une d'elles. Toi, ô le plus cher des époux, depuis de longs siècles, tu te glorifies d'appartenir à la race royale de ce globe ; moi ta véritable sœur (car le même œuf primordial nous contenait tous deux), je suis tout récemment émergée de notre race-mère : les Ondins ! Ma Nixe chérie m'appelais-tu souvent et cela était exact. Oui. Albert, ta Rhéa, grâce aux cérémonies et rites indiqués à sa mère Noëma, Ondine elle-même dans le lointain des âges, a pu prendre un corps charnel sur la terre, et son sort a été bien doux, car elle t'a retrouvé, toi le frère chéri, l'Unique !

« Toute Elémentine récemment entrée dans l'humanité doit y vivre un temps relativement court, et se réincarner plusieurs fois à bref délai. C'est une nécessité, afin que les tendances à retourner à son élément primitif ne fasse pas obstacle à son humanisation. De plus, elle ne peut servir de secours efficace à ceux parmi lesquels elle émerge pour la première fois à l'existence, qu'après que l'expérience et le développement de sa volonté l'ont rendue apte à aider les autres.

« Albert, mes paroles te troublent, je le sens, car mes derniers mots te font craindre que je ne me réincarne bientôt !... Calme tes appréhensions à ce sujet, les humains suffisamment développés (moralement et spirituellement), jouissent après la mort, dans le Paradis, de leur *mérite* de longs siècles de félicité, avant de retourner sur le champ de manœuvre terrestre, c'est-à-dire dans une nouvelle corporéité, adaptée au genre d'étude pour lequel ils reviennent sur la terre d'exil. Mais l'hum-animal, l'entité peu développée ou encore le coupable à un titre quelconque, ainsi que les néophytes humains tels que moi par exemple, avons l'obligation de revenir prendre le collier d'esclavage, après un demi-siècle au plus de vie astrale ; tu entends chéri, un demi-siècle ; ainsi ne tremble pas, tu me retrouveras et bientôt réunis, que de jours délicieux nous passerons ensemble avec nos frères libérés comme nous des Elémentins et admis au banquet d'immortalité. Puis, mon Albert, nous retournerons ensemble sur le globe terrestre ou sur tout autre analogue pour faire une nouvelle moisson d'expériences et accomplir notre destinée, dont la vie angélique est le *summum* entrevu et indiqué !...

« Oui, bientôt, mon bien-aimé, les liens charnels seront brisés pour toi ! Je ne crains pas de t'annoncer ta délivrance, car ta belle âme aspire à entrer dans la vie astrale ! Le devoir t'a fait longtemps te résigner à la vie de ce bas monde ténébreux ; à présent que notre fille n'a plus besoin de toi, viens mon Albert vers ta Rhéa, ton épouse et ta sœur, viens partager sa lumineuse et douce vie, exempte de remords et pleine de joie et d'espérance ! »

A une demande de mon père sans doute sur l'époque précise de sa mort, Rhéa répondait : « Le jour, je l'ignore, mais il est proche, fais tes préparatifs !

Deuxième demande. Nos enfants sont-ils de notre race ? R. — Georges et Adrienne n'ont rien de commun avec la race des Ondins ; la différence bien marquée de leurs caractères et aptitudes te le démontre suffisamment ; cependant un lien subsistera entre eux et nous, car nous avons agi selon les lois divines envers eux, les influençant toujours pour le bien selon le temps et le milieu durant lequel Dieu nous les a confiés.

Troisième demande. Est-ce qu'ils nous retrouverons ? R. — Oui, il dépend d'eux de nous retrouver soit dans la vie aromale, soit même dans de nouvelles incarnations. Cela dépend, dis-je, de l'amour qui les entraîne ou les

lie à nous. L'amour sincère est ici le pilote qui connaît d'instinct toutes les routes conduisant vers l'objet de son attraction !

Quatrième demande. Adrienne partagera-t-elle nos idées ? R. — Les sentiments catholiques qui absorbent le cœur et l'intelligence d'Adrienne ne sont que passagers et tiennent seulement à sa personnalité terrestre ; revenue à la vie psychique, plus de clarté illuminant son âme, elle nous jugera différemment, sans cesser pour cela d'être profondément convaincue des vérités essentielles de sa religion.

Cinquième demande. Quel est le sort de Georges ? R. — Georges n'est pas heureux ici;j'ai pu le visiter quelquefois dans la triste région qu'il habite, grâce au concours d'êtres supérieurs. Notre fils ne se croit pas mort, tant son enveloppe périspritale est encore dense ; mais enfermé commodément dans sa ténébreuse région, par des démons moitié bêtes, moitié hommes qui le tourmentent horriblement, Georges a cherché vainement à revenir auprès de toi et de sa sœur, mais les forces qui le fascinent et le torturent se servent de lui pour divers usages que je n'ai pas compris et ne veulent pas le lâcher. En me voyant, Georges ne m'a pas reconnue, puis il m'a injuriée. Je pouvais l'arracher, m'a-t-il dit, à ses persécuteurs et je ne le faisais pas, il a ajouté : « Mon père et ma sœur m'oublient ; je suis maudit, damné, sans doute ! »

Le spectacle de sa douleur m'a tellement navrée, que, sous cette impression déchirante, je me suis évanouie, souffrant bien plus en cette seconde de syncope qu'à celle de ma mort physique. Je crois et j'espère que, lorsque tu seras ici, avec moi, nous pourrons plus efficacement tenter de nouveaux efforts pour adoucir le sort de notre pauvre enfant !

Je n'interrompis pas ma lecture, bien qu'il m'eût fallu plusieurs heures pour l'effectuer ; et dans ce long récit, j'ai dû omettre quantité de détails intimes où l'esprit de ma mère rappelait à son mari diverses circonstances de sa vie et de la sienne, corroborant son origine de la race des Ondins. Je lisais avec un intérêt palpitant ces pages pleines de souvenirs de mes premières années. Ce ne fut qu'après avoir refermé le cahier que je me pris à réfléchir sur ce que je venais d'apprendre. Un sentiment de tristesse angoissante me saisit toute entière !... Si tout cela était vrai, m'écriai-je, en me prenant la tête à deux mains... Si réellement il existait des êtres pensants, autres que l'homme ; et si mon père et ma mère appartenaient à l'une de ces races, en dehors de la salvation apportée sur la terre par le Christ... ainsi, je serais pour toujours étrangère à ces parents que, cependant, j'ai toujours tendrement aimés !... Perdus, perdus à jamais pour moi !... Les prières de l'Eglise et les miennes inefficaces pour améliorer leur sort et les retrouver un jour !... J'éprouvais un découragement profond. J'eus un instant la pensée de recourir aux lumières de mon curé. Mais, soudain, le désir de mon père sembla résonner dans mon cerveau troublé..

« Ne montre et ne parle jamais de ces pages à des personnes hostiles aux idées spiritiques ! »

Devais-je passer outre, et faire lire cet écrit à M. Redon ? J'hésitai à prendre un parti quand, soudain, je vis mon petit chien regarder effrayé du côté de la porte fermée, que recouvrait une lourde portière en tapisserie ; puis l'animal se mit à pousser d'étranges glapissements. Je courus à la porte et l'ouvris précipitamment pour voir si quelqu'un était là ? Il n'y avait personne et j'entendais dans la cuisine la domestique balayer. Je l'appelai et lui demandant si quelqu'un était venu dans l'appartement ? — Pas de cet après-midi, Mademoiselle,me répondit la cuisinière et;ce matin,il n'y a qu'un fournisseur qui a apporté sa commande avant 10 heures...

Je revins m'asseoir au bureau de mon père, où j'avais déposé le cahier si suggestif ! Alors ce fût vers le canapé que regarda, les poils hérissés, mon petit chien ; enfin, il alla se tapir sous mon siège ; et moi-même, je fus saisie de frissons, ainsi que d'un malaise général. Je compris qu'une présence occulte en était la cause... Je tremblais, craignant de voir se développer une vision aussi horrible que la dernière que j'ai mentionnée plus haut ; aussi je m'écriai à mi-voix : « Je tiendrai ma promesse, je ne montrerai et ne parlerai à qui que ce soit de ces communications d'outre-tombe ; et pour ne pas être tentée de nouveau de le faire, je vais les anéantir, les brûler... Et joignant le geste à la parole, je jetai le cahier dans la cheminée, où il y avait, il est vrai, peu de feu. Mais, ô merveille ! le cahier assez volumineux cependant fut soulevé comme par un vent violent et rejeté sur le tapis, en décrivant un demi-cercle, puis une fois sur le sol, il glissa doucement sur un parcours de 0.50 à 0.60 centimètres. Le chien se remit à gémir et cette fois, il courut à la porte demandant visiblement à fuir. J'étais aussi effrayée que l'animal, j'ouvris la porte et nous sortîmes tous deux... Ce ne fut que plusieurs heures après que je revins dans la pièce avec ma servante, à qui je dis de rallumer le feu ; j'entrai la première et saisis toute frémissante le cahier qui était cette fois resté à la même place où il avait glissé naguère d'une manière si miraculeuse. Je l'enfermai dans un tiroir de mon bureau d'où je ne l'ai retiré que vingt ans après pour le faire lire à M. Robert Dosset. Cette fois, le cahier était remis en des mains sûres et son contenu compulsé par une haute intelligence initiée aux *Mystères de l'au-delà*, à un occultiste et théosophiste distingué,qui a rendu la paix à mon âme troublée depuis les événements que je viens de relater.

J'ai, grâce à lui, qui est devenu mon maître et mon ami, ainsi qu'à la fraternelle amitié de la famille de Montzague, assisté à des séances de double-vue et de matérialisations faites dans des conditions scientifiques, en sorte qu'aucune fraude ne pouvait se produire .De plus, Robert Dosset, médium hors ligne,contrôlait les expériences lui-même,en sorte que le moindre doute n'a jamais subsisté dans mon esprit. Je puis donc affirmer que j'ai vu, tou-

ché, embrassé mon père et ma mère et plus tard mon frère Georges, qui, on le pense bien, n'était pas damné. J'ai même obtenu de l'écriture directe de tous mes parents. Enfin les livres que j'ai lus et les instructions secrètes de mon maître m'ont ouvert les sens psychiques et à mon tour je puis porter la lumière et la conviction de la perpétuité de la vie, après la mort du corps, le dépouillement de l'âme de son premier véhicule matériel.

Mon âme est en paix ! Un rayonnement d'amour et de foi ardente que mes prières appellent chaque jour m'a permis depuis peu de soulager les corps malades, de même que les cœurs affligés, puisque je suis devenue médium guérisseur.

Que Dieu soit loué ; et puisse cette relation que je livre au public amener quelques âmes désespérées à venir chercher la consolation et la vérité dans les doctrines spiritualiste, théosophique, occultique et spiritique.

Quant aux races existantes en dehors de la vision et de la compréhension de l'humanité, je sais aujourd'hui qu'elles ne sont rien moins que fabuleuses, mais on peut vivre heureux sans partager cette croyance !

M. A. B.

BIBLIOGRAPHIE

Nous donnerons dans le prochain numéro de la *Revue*, la préface par M. le colonel de Rochas, des *Phénomènes odiques*, première traduction française du plus important ouvrage que composa le Baron de Reichenbach, au sujet des radiations nouvelles, dont il avait constaté la présence et spécifié les propriétés, à l'aide des perceptions de certaines personnes possédant, à cet égard, une sensivité hypéresthésiée.

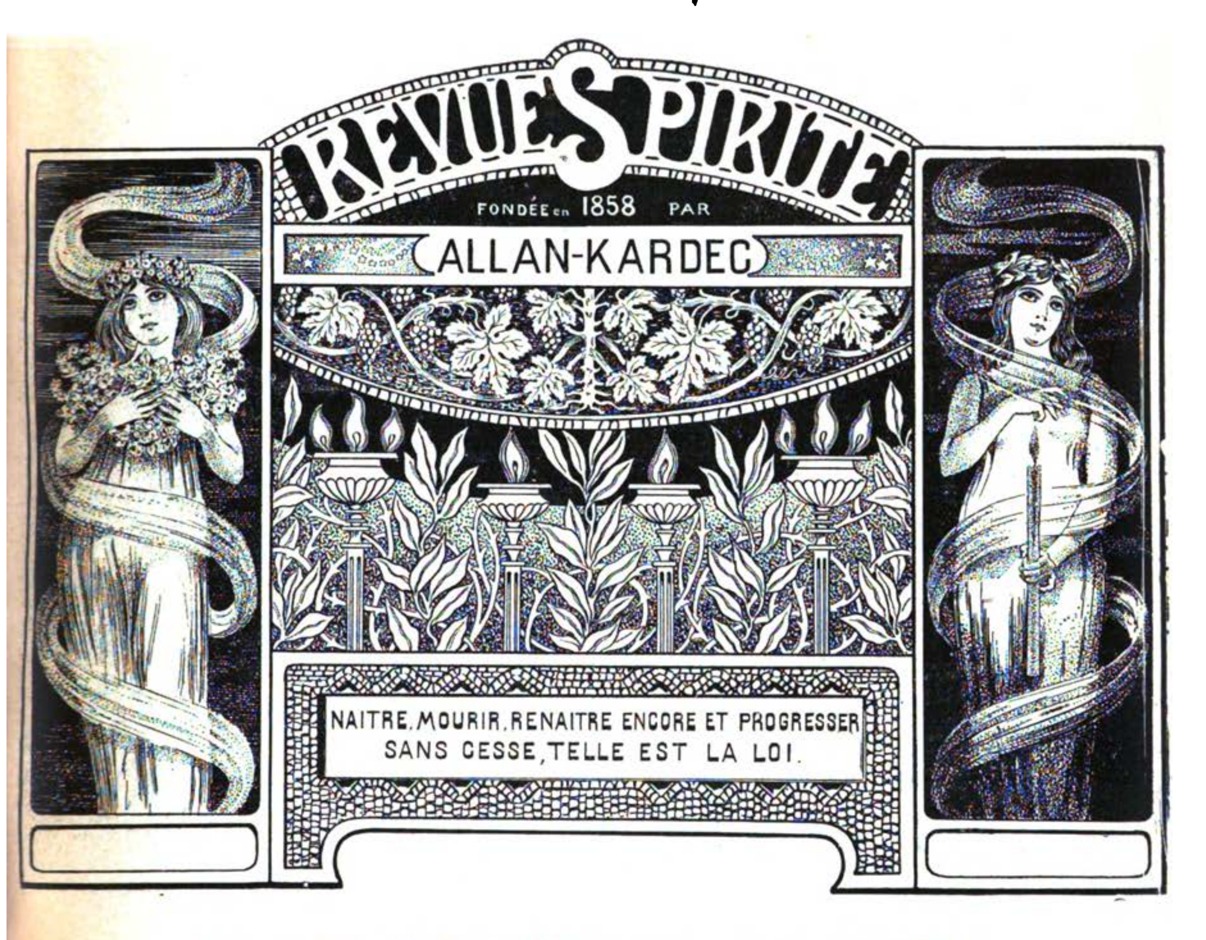
La première édition parut à Brunswick, en 1845, sous le titre :

Recherches physico-physiologiques sur les Dynamides du Magnétisme, de l'électricité, etc.

Cette traduction paraîtra dans le couran td'avril.

Le Gérant : Paul LEYMARIE

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame — Téléphone.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47e Année. — N° 5. — 1er Mai 1904.

Les harmonies de l'espace

Une des impressions que nous cause, la nuit, l'observation des cieux, c'est celle d'un majestueux silence ; mais ce silence n'est qu'apparent. Il résulte de l'imperfection de nos sens. Pour des êtres mieux partagés, doués de sens ouverts aux bruits subtils de l'infini, tous les mondes vibrent, chantent, palpitent, et leurs vibrations, mariées, forment un immense concert (1).

(1) Chaque corps qui se meut dans le vide en tournant sur lui-même, émet un son en rapport avec son volume et la rapidité de ses mouvements. Voir l'expérience du jouet d'enfant dit « la toupie hollandaise ».

Cette loi des grandes harmonies célestes, nous pouvons l'observer dans notre propre famille solaire.

On sait que l'ordre de succession des planètes dans l'espace est réglé par une loi de progression, dite loi de Bode. Les distances doublent, de planète en planète, à partir du soleil. Chaque groupe de satellites obéit à la même loi. Or, ce mode de progression a un principe et un sens. Ce principe se rattache à la fois aux lois du nombre et de la mesure, aux mathématiques et à l'harmonie (1).

Les distances planétaires sont réglées d'après l'ordre normal de la progression harmonique ; elles expriment l'ordre même des vibrations de ces planètes, et les harmonies planétaires, calculées d'après ces règles, donnent un accord parfait. On pourrait comparer le système solaire à une harpe immense dont les planètes représentent les cordes. Il serait possible, dit Azbel, « en réduisant aux cordes sonores la progression des distances planétaires, de construire un instrument complet et absolument accordé (2) ».

Au fond — et c'est là la merveille — la loi qui régit les rapports du son, de la lumière, de la chaleur, est la même qui régit le mouvement, la formation et l'équilibre des sphères, en même temps qu'elle règle leurs distances. Cette loi est à la fois celle des nombres, des formes et des idées. C'est la loi d'harmonie par excellence ; c'est la pensée, c'est l'action divine entrevue !

La parole humaine est bien pauvre, presque insuffisante à exprimer, à expliquer les mystères adorables de l'harmonie éternelle. L'écriture musicale, seule, peut en fournir la synthèse, en communiquer l'impression esthétique. La musique, langue divine, exprime le rythme des nombres, des lignes, des formes, des mouvements. C'est par elle que les profondeurs s'animent et vibrent. Elle emplit de ses ondes l'édifice colossal de l'Univers, temple auguste où retentit l'hymne de la vie infinie.

Pythagore et Platon croyaient déjà percevoir la « musique des sphères ». Or, ce qui n'était qu'une intuition devient un fait et sera demain une vérité absolue, démontrée.

Il n'est pas jusqu'aux exceptions à la règle universelle d'harmonie, elles-mêmes, aux déviations apparentes des planètes ou « trilles d'aviations » qui ne s'expliquent et ne soient des sujets d'admiration. Elles constituent des sortes de « dialogues de vibrations aussi rapprochées que possible de l'unisson » et présentent un charme esthétique de plus dans ce prodige de beauté qu'est l'univers. Ainsi de la situation actuelle de Vénus par rapport au soleil (3).

(1) Voir Azbel. *Le Beau et sa Loi*, Hugues Robert, édit. Paris.

(2) Azbel, *Harmonie des Mondes*, p. 29.

(3) La vibration solaire, dit Azbel (*Harmonie des Mondes*, p. 22), projette les épanouissements sphériques des harmoniques de sa fondamentale à travers

Un autre cas, des plus frappants, est celui des petites planètes, dites télescopiques, qui évoluent entre Mars et Jupiter, au nombre de plus de 520, occupant un espace d'octave entier, divisé en autant de degrés ; d'où la probabilité que cet ensemble de mondicules ne constitue pas, comme on l'a cru, un univers de débris, mais le laboratoire de plusieurs mondes en formation, mondes dont l'étude du ciel nous dira la genèse future.

Les grands rapports harmoniques qui règlent la situation respective des planètes de notre système solaire sont au nombre de quatre. Ils trouvent leur application :

1° Du Soleil à Mercure : sur ce point aussi les forces harmoniques sont en travail ; des planètes nouvelles s'ébauchent.

2° De Mercure à Mars. C'est la région des petites planètes, où se meut notre Terre et où elle joue le rôle de dominante locale, avec une tendance à s'éloigner du soleil pour se rapprocher des harmonies planétaires supérieures. Mars, composante de ce groupe, dont nous pouvons distinguer au télescope les continents, les mers, les canaux gigantesques, tout l'appareil d'une civilisation antérieure à la nôtre; Mars, quoique plus petit, est mieux équilibré que notre demeure.

Les 500 planètes télescopiques constituent ensuite un intervalle de transition ; elles forment comme un collier de perles célestes reliant le groupe des planètes inférieures à la chaîne imposante des grandes planètes, de Jupiter à Neptune et au-delà. Cette chaîne forme le quatrième rapport harmonique, aux notes décroissantes, comme le volume des sphères géantes qui la composent. Dans ce groupe, Jupiter a le rôle de dominante ; les deux modes, majeur et mineur, se combinent en lui :

« Comme dans l'inversion harmonique du son, dit Azbel (1), c'est par une progression constante que le groupe ancien, de Neptune à Jupiter, affirme la formation de ses volumes. Le chaos de corpuscules télescopiques, qui suit,

l'espace, non seulemnt sous la forme apparente de planètes ivsibles, mais en principe et essentiellement sous l'expression éthérée d'ondes harmoniques, suivant la progression régulière 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10 etc. C'est par les courants directs de ces ondes que les corps planétaires se dirigent directement. Et par les courants circulaires — sortes de sinus de vagues formées aux nœuds de rencontre des ondes composées successives — que ces corps, en même temps, se dirigent complexement autour de la vibration maîtresse ».

« Toutefois, les corps planétaires sont soumis aux multiplicités de leurs esthétiques particulières de volume, masse ou densité, outre celles des révolutions elliptiques etc., qui se conjuguent pour modifier plus ou moins leurs itinéraires théoriques. D'où des aviations conséquentes apparaissant d'abord comme des déviations, mais dont le calcul esthétique permet, ici, d'apercevoir le caractère *harmonique*, à côté du caractère mathématique simple. »

(Suivent de nombreuses figures, tableaux et graphiques très détaillés.)

(1) Azbel, *Harmonie des Mondes*, p. 13.

a arrêté brusquement cette progression. Jupiter est resté là, comme un second soleil, au seuil des deux systèmes. Des rôles d'octave et de seconde dominante, il a passé à celui de tonique secondaire et relative pour exprimer le caractère du rôle spécial, évidemment mineur et relatif, par rapport à celui du soleil, qu'il allait remplir, pendant que de jeunes formations se disposaient en deçà, l'éloignant peu à peu, lui et les mondes qu'il a désormais en tutelle, de l'astre dont il est le plus robuste fils. »

Il est robuste, en effet, et bien imposant dans sa course, ce colossal Jupiter, que j'aime à contempler dans le calme des nuits d'été, douze cents fois plus gros que notre globe, escorté par ses cinq satellites, dont l'un, Ganymède, a le volume d'une planète. Debout sur le plan de son orbite, de façon à jouir d'une égalité perpétuelle de température sous toutes les latitudes, avec des jours et des nuits toujours uniformes dans leur durée, il est, en outre, composé d'éléments d'une densité quatre fois moindre que ceux constituant notre massive demeure, ce qui permet d'entrevoir pour les êtres qui habitent ou habiteront Jupiter, des facilités de déplacement, des possibilités de vie aérienne qui en feront un séjour de prédilection. Quel théâtre magnifique de la vie ! quelle scène d'enchantement et de rêve que cet astre géant !

Plus étrange, plus merveilleux encore est Saturne, dont l'aspect est si impressionnant au télescope, Saturne, égal à huit cents globes terrestres amoncelés, avec son immense diadème en forme d'anneau et ses huit satellites, parmi lesquels Titan égale en dimension Mars lui-même.

Saturne, avec le riche cortège qui l'accompagne dans sa lente révolution à travers l'espace, constitue à lui seul un véritable univers, image réduite du système solaire. C'est un monde de travail et de pensée, de science et d'art, où les manifestations de l'intelligence et de la vie se développent sous des formes d'une variété et d'une richesse inimaginables. Son esthétique est savante et compliquée ; le sens du beau y est rendu plus subtil et plus profond par les mouvements alternants, les éclipses des satellites et des anneaux, tous les jeux d'ombre, de lumière, de couleurs, où les nuances se fondent en des dégradations inconnues à l'œil des terriens, et aussi par des accords harmoniques, si émouvants en leurs conclusions analogiques avec ceux de l'univers solaire tout entier !

Viennent ensuite, aux frontières de l'empire du soleil, Uranus et Neptune, planètes mystérieuses et magnifiques, dont le volume égale près d'une centaine de globes terrestres réunis. La note harmonique de Neptune serait : « la culminante d'accord général, le sommet de l'accord majeur de tout le système. » Puis, ce sont d'autres planètes lointaines, sentinelles perdues de notre groupement céleste, encore inaperçues mais pressenties et même calculées, d'après les influences qu'elles exercent sur les confins de

notre système, longue chaîne d'harmonies aiguës qui nous rattache à d'autres systèmes de mondes.

Plus loin se déroule l'immense océan stellaire, gouffre de lumière et d'harmonie, dont les vagues mélodieuses enveloppent de toutes parts et bercent notre univers solaire, cet univers si vaste pour nous, si chétif par rapport à l'au-delà. C'est la région de l'inconnu, du mystère, qui attire sans cesse notre pensée et que notre pensée est impuissante à mesurer, à définir, avec ses millions de soleils de toutes grandeurs, de toutes puissances, ses astres doubles, multiples, colorés, effrayants foyers qui illuminent les profondeurs, versant à flots la lumière, la chaleur, l'énergie, et que des vitesses formidables emportent dans l'immensité, avec leurs cortèges de mondes, terres du ciel, invisibles mais soupçonnées, et les familles humaines qui les habitent, les peuples et les cités, les civilisations grandioses dont elles sont le théâtre.

Partout les merveilles succèdent aux merveilles : groupes de soleils animés de colorations étranges, archipels d'astres, comètes échevelées, errant dans la nuit de leur aphélie, foyers mourants qui se rallument tout à coup et flamboient au fond de l'abîme, pâles nébuleuses aux formes fantastiques, fantômes lumineux dont les radiations, nous dit Herschell, mettent deux millions d'années à nous parvenir, formidables genèses d'univers, berceaux et tombes de la vie universelle, voix du passé, promesses de l'avenir, splendeurs de l'infini !

Et tous ces mondes unissent leurs vibrations en une mélodie puissante. L'âme, délivrée des liens terrestres et parvenue à ces hauteurs, entend la voix profonde des cieux éternels !

*
* *

Dans leur ensemble, les rapports harmoniques qui règlent les distances planétaires représentent exactement, comme l'a établi Azbel (1), l'étendue de notre clavier sonore. Les rapports d'octave ou puissances harmoniques sont identiques à ceux des distances et à la loi des mouvements. Notre système solaire représente une sorte d'édifice à huit étages, c'est-à-dire huit octaves, avec un escalier formé de 320 degrés ou ondes harmoniques sur lequel les planètes se trouvent placées, occupant des « paliers indiqués par l'harmonie d'un accord parfait multiple ».

Les dissonances ne sont qu'apparentes ou passagères. L'accord se retrouve au fond de tout. Les règles de notre harmonie musicale ne semblent être qu'une conséquence, une application bien imparfaite de la loi d'harmonie souveraine qui préside à la marche des mondes. Nous pouvons donc

(1) Azbel, *Harmonie des Mondes*, p. 10.

croire logiquement que la mélodie des sphères serait intelligible pour notre esprit si nos sens pouvaient percevoir les ondes sonores qui emplissent l'espace (1).

La règle générale, pour être absolue, n'est cependant pas étroite et rigide. Dans certains cas, comme dans celui de Neptune, l'harmonie relative paraît s'écarter du principe, jamais pourtant de façon à en sortir. L'étude des mouvements planétaires en fournit la démonstration évidente.

Dans cet ordre d'études, plus qu'en tout autre, nous voyons se manifester, dans son imposante grandeur, la loi du Beau et du Parfait qui régit l'univers. A peine notre attention se porte-t-elle vers les immensités sidérales, qu'aussitôt la sensation d'esthétique devient intense. Cette sensation va grandir encore et s'accroître à mesure que se préciseront les règles de l'harmonie universelle, à mesure que se lèvera pour nous le voile qui nous dérobe les splendeurs célestes.

Partout, nous retrouverons cette concordance qui charme et émeut. En ce domaine, aucune de ces discordances, de ces déceptions, si fréquentes au sein de l'humanité. Partout se déploie cette puissance d'harmonie et de beauté qui porte à l'infini ses combinaisons, embrassant dans une même unité toutes les lois dans tous les sens : arithmétique, géométrie, esthétique (2).

L'univers est un poème sublime dont nous commençons à peine à épeler le premier chant. Nous en saisissons seulement quelques notes, quelques murmures lointains et affaiblis, et déjà ces premières lettres du merveilleux alphabet musical nous remplissent d'enthousiasme. Que sera-ce quand, devenus plus dignes d'interpréter le divin langage, nous percevrons, nous comprendrons les grandes harmonies de l'espace, l'accord infini dans l'infinie variété, le cantique, chanté par ces millions d'astres qui, dans la diversité prodigieuse de leurs volumes et de leurs mouvements, accordent leurs vibrations pour une symphonie éternelle ?

Mais, demandera-t-on, cette musique céleste, cette voix des cieux profonds, que dit-elle ?

(1) « M. Emile Chizat, dit Azbel (La Musique dans l'espace) constate que le jeu d'orgue dit « voix célestes » n'est pas autre chose que l'application musicale intuitive du rôle important « des idées d'étoile ». Il est probable que des manifestations symphoniques seront faites ultérieurement à ce sujet qui pourraient réserver au public des impressions inattendues. Puissent-elles, seulement, aider à ramener nos musiques « terrestres » qui s'égarent à des notions un peu plus hautes et réelles, du sacerdoce d'harmonie quelles devraient remplir parmi nous. »

(2) « Dans les calculs harmoniques, dit Azbel (*Harmonie des Mondes*, p. 30), le sens de *quantité* du Nombre se trouve toujours éclairé et complété par le sens de la Note, c'est-à-dire par le sens de la *qualité* harmonique que le Nombre comporté. »

Ce langage rythmé, c'est le Verbe par excellence, celui par qui tous les mondes et les êtres supérieurs communiquent entre eux, s'appelant à travers les distances ; par qui nous communiquerons un jour avec les autres familles humaines qui peuplent l'espace étoilé.

C'est la télégraphie universelle, dans le principe même des vibrations qui servent à traduire la pensée, véhicule de l'idée dans toutes les régions de l'univers, par qui les âmes élevées procèdent à de perpétuels échanges, à des effusions de science, de sagesse et d'amour, s'entretenant d'un astre à l'autre de leurs œuvres communes, du but à atteindre, des progrès à réaliser.

C'est encore l'hymne que les mondes chantent à Dieu, tour à tour chant d'allégresse, adoration, plainte, prière ; c'est la grande voix des sphères, la suprême harmonie des êtres et des choses, le cri d'amour qui monte éternellement vers l'Intelligence ordonnatrice des univers.

Quand donc saurons-nous détacher nos pensées des banalités quotidiennes et les élever vers ces cimes ; quand donc saurons-nous pénétrer ces mystères du ciel et comprendre que chaque découverte réalisée, chaque conquête poursuivie dans cette voie de lumière et de beauté contribue à ennoblir notre esprit, à agrandir notre vie morale et nous procure des joies supérieures à toutes celles de la matière.

Quand donc comprendrons-nous que c'est là, dans ce splendide univers, que notre propre destinée se déroule, et que l'étudier, c'est étudier le milieu même où nous sommes appelés à revivre, à évoluer sans cesse, en nous pénétrant de plus en plus des harmonies qui l'emplissent ; que partout, la vie s'épanouit en des floraisons d'âmes; que l'espace est peuplé de sociétés sans nombre à qui l'être humain est rattaché par les lois de sa nature et de son avenir !

Ah ! qu'ils sont à plaindre ceux qui détournent leurs regards de ces spectacles et leur esprit de ces problèmes ! car il n'est pas d'étude plus impressionnante, plus émouvante, pas de révélation plus haute de science et d'art, pas de plus sublime leçon.

Non, le secret de notre bonheur, de notre puissance, de notre avenir n'est pas dans les choses passagères de ce monde ; il est dans les enseignements d'en haut et de l'au-delà. Et les éducateurs de l'humanité sont bien inconscients ou bien coupables qui ne songent pas à élever les âmes vers les sommets où resplendit la vraie lumière.

Ah ! certes, si le doute et l'incertitude nous assiègent, si la vie nous paraît lourde, si nous tâtonnons dans la nuit à la recherche du but, si le pessimisme et la tristesse nous envahissent, eh bien, n'en accusons que nous-mêmes, car le grand livre infini est là, ouvert sous nos yeux, avec ses pages magiques dont chaque mot est un groupe d'astres, chaque lettre un soleil, le grand livre

où nous devons apprendre à lire le sublime enseignement. La vérité est là, écrite en lettres d'or et de flamme ; elle appelle, elle sollicite notre regard. vérité, réalité plus belle que toutes les légendes et toutes les fictions.

Et c'est elle qui nous dit la vie impérissable de l'âme, ses vies renaissantes sur la spirale des mondes, les étapes innombrables sur la route de lumière, la poursuite de l'éternel bien dans l'infinie durée, l'escalade des cieux à la conquête de la pleine conscience,la joie de toujours vivre pour toujours aimer, toujours monter, toujours acquérir de nouvelles puissances, des vertus plus hautes, des perceptions plus vastes. Et par dessus tout, la vision, la compréhension, la possession de l'Eternelle beauté, la félicité d'en pénétrer les lois, de s'associer plus étroitement à l'œuvre divine et à l'évolution des humanités.

Car de ces magnifiques études, l'idée de Dieu se dégage plus majestueuse, plus sereine. La science des harmonies célestes est comme le piédestal grandiose sur lequel se dresse l'auguste figure, Beauté souveraine dont l'éclat, trop éblouissant pour nos faibles yeux, reste encore voilé, mais rayonne doucement à travers l'obscurité qui l'enveloppe.

Idée de Dieu, centre ineffable où convergent et se rejoignent, en une synthèse sans bornes, toutes les sciences, tous les arts, toutes les vérités supérieures, tu es le premier et le dernier mot des choses présentes ou passées, proches ou lointaines, tu es la Loi même, la cause unique de toutes les causes, l'union absolue, fondamentale, du Bien et du Beau, que réclame la pensée, qu'exige la conscience et en qui l'âme humaine trouve sa raison d'être et la source intarrissable de ses forces, de ses lumières, de ses inspirations !

LEON DENIS

CAUSERIES

sur l'Evolution de l'idée religieuse (*suite*) (1).

VII

L'ÉDIT DE MILAN

C'est en 313, quelques mois après sa victoire sur Maxence, alors que les bûchers de Dioclétien et de Galère étaient à peine éteints, que Constantin fit paraître le fameux édit de Milan.

Après avoir invoqué la Divinité qui réside au Ciel, — il ne parle plus des Dieux — Constantin ajoute : « Nous faisons savoir notre volonté, afin que « la liberté de suivre ou d'embrasser la religion chrétienne ne soit refusée

(1) Voir les numéros de mai et juin 1903; janvier, février, mars et avril 1904.

« à personne ; mais qu'il soit licite à chacun de dévouer son âme à la religion qui lui convient.

« Cette concession que nous accordons aux chrétiens, nous l'accordons « également à tous ceux qui veulent suivre leur culte ou leurs rites particuliers. Car il convient évidemment à la tranquillité de notre temps, que « chacun, dans les choses divines, suive le mode qui lui convient. »

Cet édit, dont les conséquences devaient être si importantes, constitue, au point de vue moral, la plus grande révolution de l'antiquité.

En proclamant que chacun était libre de suivre son culte et d'adorer son Dieu, Constantin limitait sa puissance et les droits de ses représentants qui n'avaient plus le pouvoir de s'immiscer dans la question de conscience. Nouveauté inouïe pour ces temps, où l'Empereur était non seulement le grand Pontife, mais encore un demi-dieu qui avait ses autels et qui jouissait de tous les attributs de la Divinité, et où aucun citoyen romain ne pouvait, sans danger, suivre publiquement un autre culte que celui des Dieux de l'Etat.

Cette admirable leçon de sagesse et de tolérance donnée il y a seize siècles par celui qu'on appelait alors le maître du monde, ne fut pas longtemps entendue, et ceux qui eurent plus tard entre leurs mains les destinées des peuples ne l'ont pas suivie : ils ne comprirent pas cette grande conception de l'Empereur inspiré qui, paraphrasant la divine parole du Christ : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », séparait nettement les choses spirituelles des choses temporelles et affranchissait l'homme en lui donnant la plus grande de toutes les libertés, la liberté de conscience.

Cet éclair qui venait d'illuminer l'âme humaine ne dura qu'un instant : et sous les successeurs de Constantin, la religion d'Etat et l'intolérance, avec tous les crimes qui l'accompagnent, vont reparaître. De nombreux siècles se succéderont ainsi sans que la grande vérité révélée soit admise, et l'affranchissement de l'Esprit sera, jusqu'à nos jours, constamment arrêté par des sectaires aveugles qui suborneront tout à l'intérêt de leur fausse religion ou de leur étroite politique.

L'édit de Milan qui se terminait en ordonnant de rendre aux chrétiens tous les biens qui leur avaient été confisqués pendant les persécutions, produisit dans l'Empire un étonnement des plus profonds. C'était, comme nous l'avons dit, une révolution formidable à laquelle personne ne pouvait s'attendre.

Comment imaginer que les chrétiens, les parias de la veille, les conspirateurs, ceux qui, il y avait à peine dix ans, remplissaient les arênes pour la plus grande joie du peuple, — comment imaginer que ces hommes, devenus les protégés de l'Empereur, allaient jouir de toutes les libertés du citoyen romain, et que leur Dieu, ce juif rebelle mort sur la croix, allait remplacer dans les temples et à la tête des armées les anciens Dieux protecteurs de la Patrie ?

Si l'étonnement fut grand, l'indignation fut plus grande encore. Indifférents et sceptiques, les Romains avaient bien accepté, par politique, dans leur Capitole, certaines divinités des Barbares, mais ils ne pouvaient admettre qu'un nouveau Dieu vînt remplacer ceux que leurs pères avaient adorés, et auxquels ils rendaient, par habitude, un culte journalier.

Chez les Chrétiens, ce fut une explosion de joie indicible. Cette liberté si inattendue qu'on leur accordait fut considérée comme un véritable don de Dieu, et ils virent dans cet événement une marque des plus certaines de la protection céleste qui leur avait été promise.

Constantin ne se borna pas à proclamer, dans l'édit de Milan, la liberté de conscience. D'autres édits furent également publiés, tous ayant une grande importance, et tous empreints de cette immense pitié humaine qui est l'essence des doctrines du Christ. Voici les principaux :

Les combats de gladiateurs furent interdits. Il fut défendu de marquer au front les condamnés aux mines et de rompre les jambes aux condamnés à mort avant de les faire mourir.

Des peines sévères furent édictées contre les parents qui tuaient leurs nouveau-nés. Ceux qui vendaient leurs enfants, faute de pouvoir les nourrir, furent avertis qu'ils n'avaient qu'à faire une déclaration de pauvreté devant le Prêteur, et qu'il leur serait donné de l'argent, des habits et des vivres. Les juges ne devaient plus condamner à la peine capitale que sur le témoignage unanime des accusateurs. Ceux qui étaient seulement prévenus d'un crime « ne devaient pas être fortement enchaînés, ni enfermés dans des « cachots obscurs, mais simplement retenus dans des lieux où il y a de l'air « et du jour. » — Des hôpitaux furent élevés pour donner asile aux nécessiteux, aux veuves, aux orphelins et aux malades.

L'esclavage ne pouvait être aboli : les esclaves seuls travaillant dans l'Empire, leur affranchissement aurait bouleversé la société et amené les plus grands désordres. Mais il fut défendu de les maltraiter et des lois favorisèrent leur libération en supprimant des formalités qui la rendaient le plus souvent illusoire. De son côté, l'Eglise rendait, devant Dieu, l'esclave l'égal de son maître, en les courbant tous les deux sous la même bénédiction du prêtre, et en les faisant asseoir côte à côte à la table de la communion. Enfin, une loi qui causa une joie dont nous pouvons difficilement aujourd'hui nous faire une idée, fut promulguée : elle ordonnait le repos complet le dimanche, le jour du Seigneur, et elle défendait d'employer ce jour-là les esclaves à aucun travail. Les malheureux, courbés sous le fouet de leurs gardiens, eurent ainsi quelques heures de repos.

Ce grand souffle humanitaire, cette charité évangélique qui se manifeste dans tous les actes du grand Empereur, bouleversaient complètement les idées, les croyances, les mœurs de cette époque. Toutes ces prescriptions en

faveur des faibles, des malheureux, des opprimés marquaient un bond si prodigieux dans le progrès de la morale, que les Chrétiens étaient convaincus que l'Empereur, en les édictant, n'était que l'interprète des inspirations du Christ.

Il paraissait évident, en effet, que ce n'était ni dans les études qu'il avait faites, ni dans le milieu où il avait vécu, qu'il avait pu puiser ces grandes idées d'humanité.

Elevé à la Cour de Dioclétien et de Galère, les grands persécuteurs des Chrétiens, puis dans les camps, Constantin n'avait eu sous les yeux que des exemples qui ne pouvaient le prédisposer aux idées généreuses. Ce n'était pas non plus dans l'étude des philosophes anciens qu'il avait trouvé ces nobles inspirations.

Les Ioniens, les Eléates, les Pythagoriciens avaient échafaudé systèmes sur systèmes pour chercher à expliquer l'univers, sa formation et son organisation : mais ils s'étaient peu occupés de morale. Socrate, Platon et après eux Aristote avaient spiritualisé la Philosophie par leurs théories sur Dieu, sur l'âme, sur les idées, sur le Bien, sur la Providence qui, suivant Platon, « dispose et gouverne toutes choses pour la conservation et le bien de l'ensemble. »

Aristote dans ses trois grands traités sur l'Ethique s'était occupé du Bien, de la Justice, de l'amitié, du plaisir et du bonheur véritables. Mais toutes ces belles théories peu accessibles, même à la plupart des intelligences de cette époque, étaient absolument incompréhensibles pour les masses. Et au point de vue de la morale pratique, et des idées qui devaient émanciper l'esprit humain, ni Platon, ni Aristote, les deux plus grands génies de l'antiquité, n'avaient donné de formule nouvelle. Bien au contraire : au point de vue de la liberté, ils avaient accentué la nécessité de l'autorité absolue du chef dans l'Etat, du père dans la famille.

Ce père avait le droit de mettre à mort les enfants malades ou mal venus. Nul ne pouvait sortir de sa caste et les artisans étaient faits pour obéir aux magistrats et aux guerriers. L'égalité et la fraternité n'avaient pas été pressenties par ces grands penseurs. L'élite seule les occupe : la plèbe est pour eux l'objet d'un profond mépris : l'esclave est un bétail.

L'esclavage, disait Aristote, est une institution juste et nécessaire ; certains étant nés pour être esclaves et d'autres pour être maîtres.

Après Platon et Aristote, étaient venus les Epicuriens et les Stoïciens, matérialistes ou panthéistes, cherchant le bonheur, les uns dans le plaisir, qu'ils font consister surtout dans le repos absolu, le désintéressement de tout, dans un égoïsme stérile : les autres, dans le mépris de tout plaisir, de toute douleur, dans l'absence de toute passion, dans une résignation impassible.

Les deux plus célèbres Stoïciens, l'esclave Epictète et l'empereur Marc-

Aurèle, avaient écrit de magnifiques pensées sur le désintéressement, sur la résignation, sur le mépris des grandeurs. « Supporte et abtiens-toi, disait « Epictète, ne désire rien, tu n'auras rien à regretter. Le sage est insensible « à la douleur, il méprise le plaisir et la volupté. » « Nous sommes tous con- « citoyens du monde, disait Marc-Aurèle, et nous avons tous la même origine « et le même but. » Mais quelle origine ? Le Philosophe ne l'indique pas : et quant au but, il est défini dans cette triste pensée : « Alexandre et son « muletier morts, ont la même condition, ou rendus au principe général, ou « dispersés en atomes. » Et Epictète : « Il n'y a pas d'enfer, ni d'Achéron, « ni de Cocyte ; à la mort la substance se dissout dans les éléments dont elle « a été composée. »

Les pensées émises par ces Stoïciens peuvent nous paraître d'autant plus belles, que leurs auteurs n'attendaient rien après la mort. Mais cette morale triste et aride, cette ignorance des origines de l'homme, cette chûte dans le néant de la vie humaine, ne pouvaient contenter ni le cœur, ni la raison ; et c'est ce qui a fait la faiblesse de toutes ces philosophies ; c'est ce qui a rendu leurs enseignements entièrement stériles.

Dire à l'homme qu'il doit être vertueux, c'est bien : mais encore faut-il lui dire pourquoi il doit être vertueux.

Ces entretiens philosophiques, absolument ignorés des masses, n'étaient connus que de quelques esprits d'élite et, parmi eux, bien rares étaient ceux qui conformaient leur conduite à ces enseignements.

Marc-Aurèle, en écrivant ses pensées, persécutait les Chrétiens et présidait les jeux sanglants du cirque ; et son fils Commode qui lui succéda, et qui avait probablement connaissance des œuvres philosophiques de son père, a été rangé, par son despotisme et ses cruautés, au nombre des plus détestables Césars.

La philosophie ancienne n'avait donc rien fait pour adoucir les mœurs, pour améliorer le sort des malheureux, pour relever la dignité humaine. Au IVe siècle, les maîtres n'avaient aucun scrupule de torturer leurs esclaves et de les jeter dans les viviers pour engraisser les murènes ; — et le plus grand plaisir du peuple était toujours de voir déchirer les victimes par les bêtes féroces, et de faire égorger par son vainqueur le gladiateur terrassé.

On a dit cependant que les doctrines philosophiques de l'antiquité, et surtout celles de Platon, auraient été suffisantes pour transformer la société, et que le Christianisme était inutile.

Cette assertion mise en avant par des esprits peu réfléchis, est absolument démentie par l'histoire, et par l'étude de la mentalité des hommes des premiers siècles de notre ère.

Les grands philosophes grecs : Pythagore, Socrate, Platon avaient disparu depuis plusieurs siècles, lors de la venue du Christ. Aristote, le plus grand

de tous, était mort depuis plus de trois cents ans. Et pendant cette si longue période, les enseignements de ces grandes intelligences, — très peu répandus à leur époque, — étaient peu à peu tombés dans l'oubli le plus complet. Les leçons de ces maîtres n'avaient guère dépassé le seuil de leurs écoles, et n'avaient pu rien faire pour élever le niveau intellectuel des peuples : Les Romains de la décadence étaient au point de vue moral, social et religieux, inférieurs aux Grecs du siècle de Périclès.

Comment cette Philosophie que les gnostiques et les néo-platoniciens avaient vainement essayé de faire renaître, comment cette métaphysique compliquée qui n'avait eu jusqu'alors aucune influence sur les hommes, seraient-elles arrivées tout à coup à transformer leur mentalité, surtout à une époque où la corruption des mœurs, la cruauté, le mépris de la vie humaine et l'abaissement des caractères étaient plus grands qu'ils ne l'avaient jamais été ? Par quel miracle enfin, ces doctrines philosophiques, impuissantes sur les esprits relativement cultivés de la Grèce, auraient-elles réussi à s'imposer aux barbares et à les préparer, en leur donnant des idées toutes nouvelles, à devenir le noyau des nations civilisées d'aujourd'hui ?

On peut penser que ces barbares, qui n'étaient guère plus évolués que les peuplades que nous voyons encore dans l'intérieur de l'Afrique, seraient restés comme elles à l'état primitif. Comment en seraient-ils sortis ? Les quelques éléments civilisateurs qui existaient dans la société romaine auraient été rapidement étouffés par l'invasion, et l'Europe aurait vécu dans la barbarie pendant un temps qu'il est impossible de déterminer.

Et aujourd'hui que le niveau intellectuel s'est considérablement élevé, quel est l'homme de bonne foi qui oserait soutenir que les philosophies anciennes ou modernes, avec leur obscure métaphysique et les problèmes insolubles qu'elles discutent depuis des siècles, peuvent apporter une amélioration quelconque à la moralité des masses ? Ce qui est impossible aujourd'hui, l'était bien plus encore au IV^e siècle : rien ne pouvait remplacer l'idée chrétienne.

Les règles de la morale ne peuvent être enseignées et comprises que si elles reposent sur une base bien claire, bien nette, compréhensibles par tous.

Dire avec Platon que « l'homme doit arriver à l'harmnoie par la pratique des trois grandes vertus qui composent l'âme : la sagesse, le courage et la tempérance » ; ou avec Aristote : « Que la vertu consiste à accorder la raison et la passion, et à modérer ses désirs ». Répéter à l'homme, après Marc-Aurèle : « Regarde en dedans : là est la source de tout Bien, et une source qui peut couler indéfiniment, si tu y puises sans cesse. » Ou encore : « Tu dois faire le Bien pour le Bien, sans aucun espoir de récompense. » Tout cela est parfait, mais il faut bien reconnaître que ces belles idées n'ont jamais été et ne seront jamais comprises par l'homme qui ne sera pas très évolué. D'abord, son état mental ne lui permet pas de se les assimiler, et

puis, son intérêt immédiat étant presque toujours opposé au bien qu'il doit faire aux autres, son intérêt l'emportera toujours sur les plus admirables conceptions philosophiques. Il y a là un fait d'expérience, un fait brutal devant lequel il faut s'incliner.

Le fond de la morale de Kant et des plus illustres philosophes, est l'idée du *Devoir.* Mais qu'est-ce que le Devoir ? Sur quelle base repose-t-il ? Que représente ce mot mystérieux à l'esprit de la généralité des hommes ? La notion du devoir ne va-t-elle pas varier avec chaque individu ?

Si je suis malheureux, mon devoir sera-t-il de supporter mon malheur, ou de quitter la vie ?

Mon devoir consistera-t-il à jouir pleinement de mes biens, ou à m'en dépouiller, ou du moins à en abandonner une partie pour la donner aux autres ?

Devrai-je scrifier une parcelle de mon bien-être pour secourir les misérables ?

Devrai-je sacrifier mon existence pour sauver celle de mon prochain ? Pourquoi ?

Toutes ces questions, et d'autres non moins importantes, avaient été posées depuis des siècles : les anciennes philosophies n'avaient pu les résoudre, et les métaphysiciens de nos jours sont loin de les avoir complètement élucidées.

Le fameux impératif catégorique de Kant : « *Agis de telle sorte que la raison de son action puisse être érigée en loi universelle*», est certainement très beau. Tous ceux qui ont fait leur philosophie, l'ont appris ; la plupart l'ont oublié ; mais la majorité des hommes n'en a jamais eu et n'en aura jamais connaissance ; et elle comprendrait du reste difficilement, surtout au point de vue pratique, toute la grandeur de cet aphorisme.

L'immense avantage que la doctrine du Christ avait sur celles des philosophes, c'est qu'elle était très simple, et à la portée de toutes les intelligences. Elle laissait de côté toutes les théories, toutes les conceptions bizarres, toute la métaphysique des anciennes écoles ; et après avoir dit en quelques mots bien clairs en quoi consistait le Bien et le Mal, en quoi consistait le Devoir, elle ajoutait : « Si tu fais le Bien, tu iras en Paradis ; si tu fais le Mal, tu iras en Enfer. Suivant que tu agiras, tu seras éternellement heureux ou malheureux. »

Ces paroles qui font sourire tous ceux qui n'en voient pas la portée et qui n'en comprennent pas le sens caché, étaient nécessaires pour les mentalités de cette époque, et elles suffiront pendant des siècles pour donner peu à peu la notion du devoir à des millions et des millions d'hommes, et pour les

amener, de vies en vies, à devenir meilleurs. Amélioration bien lente, progrès bien faibles, mais réels, et dont nous pouvons aujourd'hui constater toute la certitude en étudiant l'histoire des siècles disparus.

Demain on ne parlera plus à l'homme du Paradis ou de l'Enfer ; on lui dira : « Tu sais qu'il y a une vie future : si tu ne fais pas le Bien, tu souffriras, soit dans cette vie, soit dans l'autre, parce que tous les hommes sont solidaires, et que le bonheur de chacun dépend du bonheur de tous. »

Et l'homme de demain comprendra cette grande vérité, parce que de nombreuses réincarnations auront ouvert son intelligence, et qu'il se sera élevé peu à peu à la connaissance de la véritable Loi.

A côté des innovations dont nous avons parlé qui transformaient si radicalement la mentalité des peuples en apportant des conceptions toutes nouvelles sur les devoirs des hommes vis-à-vis les uns des autres, l'empereur Constantin en ajoutait d'autres qui devaient augmenter dans des proportions considérables l'influence du clergé chrétien.

Les Eglises devinrent des lieux d'asile. Les prêtres furent exempts d'impôts et de corvées. Ils eurent la faculté de donner la liberté aux esclaves, sans remplir les formalités exigées par la loi, pourvu qu'ils en fissent la déclaration devant le Préteur.

Les Eglises purent recevoir des dons soit de la main à la main, soit par testament. Enfin, les évêques reçurent le droit de juger les procès civils qui étaient soulevés entre les Chrétiens, et ils devinrent ainsi de véritables magistrats investis d'un rôle politique ; ce rôle devait rapidement grandir, et faire plus tard des chefs de l'Eglise les véritables chefs de la Cité, lorsque l'invasion aura amené partout le désordre et l'anarchie.

Ainsi, tout concourait non seulement à préparer la puissance spirituelle de l'Eglise, mais aussi sa puissance temporelle. Les paroles de l'Evangile inspiraient les lois de l'Etat, et toutes les difficultés qui auraient pu entraver la marche du christianisme étaient aplanies.

Lorsqu'on étudie l'histoire des premiers siècles de notre ère, on est frappé de voir une série de faits, d'événements extraordinaires et imprévus, s'enchaînant les uns les autres, tendant tous au même but, et absolument inexplicables autrement que par des influences occultes agissant sur les esprits de cette époque, et les poussant par tous les moyens à se grouper autour de l'idée chrétienne, l'idée dominante, la grande directrice des générations futures.

Jusqu'à Constantin, les Eglises avaient à leur tête des Prêtres (des anciens); et, dans les centres importants, ces Prêtres avaient pris le nom d'Evêques (surveillants). Ces chefs, élus par les fidèles, étaient égaux, indépendants les

uns des autres et ce n'est guère que vers le ɪvᵉ siècle que les Evêques établirent leur suprématie sur les Prêtres, et qu'une hiérarchie sévère fut instituée.

A la tête de chaque Province, et suivant son importance, il y eût des Evêques, des Archevêques, des Patriarches, des Primats ; et, au-dessous d'eux, des Prêtres, des Diacres, des Sous-Diacres, des Lecteurs. Ces hommes constituaient ce qu'on appela *le Clergé*, c'est-à-dire « ceux qui ont pris pour leur part le service de Dieu. »

Rome avait conservé un grand prestige aux yeux des peuples. Se basant sur des paroles que le Christ avait peut-être prononcées, on disait que Pierre avait été le premier Evêque de cette ville, et peu à peu, ses successeurs, malgré de violentes oppositions, avaient été considérés comme supérieurs aux autres. Le nom de Pappa (père) qui était donné à tous les chefs d'Eglises, fut réservé bientôt à celui de l'Eglise de Rome, et en 1081 Grégoire VII se fit donner officiellement le titre de Pape par le concile de Latran.

A la suite d'une lente évolution, la République chrétienne des premiers siècles avait disparu pour devenir une monarchie absolue. Cet absolutisme était nécessaire pour permettre l'organisation d'une hiérarchie et d'une discipline sévères et faire de l'Eglise catholique un corps homogène, le plus puissant qui ait jamais existé, et qui allait non seulement résister moralement aux Barbares, mais encore les subjuguer et les englober dans son sein.

SENEX.

(A suivre.)

LE SPIRITISME

prouvé scientifiquement par les phénomènes d'écriture directe et de clairvoyance

Nul ne peut se dire compétent dans une question, nul n'est capable d'en bien juger, s'il n'en a pas fait une étude spéciale, s'il ne la possède pas à fond.

M. Gaston Méry connaît-il tous les phénomènes psychiques ? Les a-t-il tous vus, tous examinés, en investigateur consciencieux, patient, intègre ? S'il me répond, non, alors la cause est jugée et le débat est clos. Si, au contraire, il dit qu'il est expert en la matière et qu'il peut la traiter en maître, je le prierai de bien vouloir m'expliquer et résoudre le petit problème de psychographie qui suit. — Je ne veux pas l'effrayer et pourtant je ne puis

pas lui laisser ignorer que jusqu'ici aucune hypothèse, autre que l'hypothèse du spiritualisme, n'a pu donner une explication plus plausible, plus complète, à cette énigme.

Problème. — Je prends cinq feuillets de papier blanc et sur chacun d'eux j'écris une question. Je plie ensuite ces feuillets en quatre parties et je les mets avec cinq autres feuillets destinés à recevoir les réponses et pliés de même, dans une enveloppe de lettre que je ferme hermétiquement. Cela fait, je prends deux ardoises neuves, achetées pour l'expérience que je désire faire et je mets ladite lettre avec un petit bout de mine de plomb entre mes deux ardoises que j'attache ensemble le plus solidement possible avec des cordes mises en croix. — Ainsi armé, je me rends chez un médium (femme), qui m'a été recommandé et qui est connu dans la ville pour son intégrité et pour sa merveilleuse faculté médianique, en écriture directe, indépendante. On me reçoit et on m'introduit dans une chambre située au premier étage, de moyenne grandeur et destinée aux séances psychiques. L'ameublement en est simple, mais confortable. Au centre de la chambre est une petite table carrée recouverte d'un tapis. J'enlève le tapis pour m'assurer que la table ne contient aucun mécanisme secret, j'examine le tout avec le plus grand soin et après avoir acquis la certitude qu'il n'y a rien d'anormal dans la chambre, je m'assieds près de la table, j'y pose mes deux ardoises que j'ai gardées par devers moi et que je n'ai pas perdues de vue un instant, depuis mon entrée dans la maison du médium. Il était trois heures quand j'y parus et à 3 h. 30 sa séance était terminée ; elle n'avait duré au plus qu'une vingtaine de minutes.

Le médium est une blonde de trente ans, assez forte, d'humeur plutôt joyeuse et d'une éducation bourgeoise. Son air est simple, naturel et sa transe est à peine perceptible. Elle va et vient dans la chambre, m'entretient de ce qu'elle voit, prend un morceau de papier blanc et y écrit les prénoms des personnes mentionnées dans les questions, tandis que je la suis des yeux, tout en tenant les deux mains sur la surface de la table. Sur son invitation, c'est-à-dire après un quart d'heure d'intervalle, elle me dit que la communication est faite.

Je prends alors mes deux ardoises qui n'avaient pas bougé de place, j'en ôte la corde et j'y trouve à l'intérieur ma lettre intacte et la mine de plomb disparue. Je déchire l'enveloppe, j'en retire les questions avec les feuillets destinés aux réponses, et je constate que ceux-ci sont couverts d'écriture au crayon. (Les pièces de conviction sont à la disposition de qui voudra les examiner).

Dans la teneur de la communication, il y a un caractère bien marqué d'individualité de la part de l'intelligence qui s'est manifestée et qui ne permet pas de douter de son origine. En outre, il y a entre l'écriture du message et

celle de la personne, quand elle vivait, une ressemblance telle que tous les membres de ma famille en sont frappés.

Afin d'éclairer M. G. Méry sur le « modus operandi » et les mesures de précaution que j'ai prises pour rendre impossible toute fraude de la part du médium et éviter de sa part des objections inutiles, j'ajouterai :

1° Que j'étais inconnu et étranger dans la ville où je venais d'arriver ;

2° Que je voyais le médium pour la première fois et que celle-ci ne pouvait rien savoir ni de moi, ni de ma famille.

3° Qu'il n'y avait eu entre elle et moi aucune conversation préliminaire qui pût la mettre sur les traces de renseignements utiles pour elle.

4° Que la séance eut lieu, en pleine lumière du jour, à 3 heures de l'après-midi.

5° Qu'aucune tierce personne n'est entrée dans la chambre pendant la séance.

6° Que les portes de la chambre sont restées fermées et qu'il n'y avait dans la chambre ni paravent, ni appareils d'aucun genre pouvant faciliter la fraude.

7° Que le médium n'a jamais eu les ardoises dans ses mains.

8° Et enfin, que je n'avais lors de la séance, sur moi, ni lettres, ni autres écrits provenant des personnes auxquelles je fais allusion dans les questions et pouvant faire découvrir les noms dont les communications sont signées.

Je ferai remarquer que dans cette expérience, il y a un double phénomène, de clairvoyance et d'écriture directe, et je dis que les phénomènes de clairvoyance et de psychographie constituent la base scientifique du spiritualisme et je le prouve.

Il s'agit, avant tout, de préciser le sens qu'on attache au mot science. La science, si je ne me trompe, est un ensemble de vérités. Le langage de la science est : — *Ceci est ou n'est pas.* — *Ceci arrive ou n'arrive pas.* — La science prend connaissance de la réalité d'un fait et cherche à en découvrir la loi.

Le phénomène d'écriture remplit-il les conditions requises, énoncées ci-dessus ? Est-il un fait réel ou est-il dû au hasard ?

Je dis que c'est un fait qui arrive, qui est arrivé et qu'on pourra constater chaque fois que les conditions nécessaires à sa manifestation seront remplies. Il est si universellement répandu et démontré, qu'il n'existe pas d'investigateur sérieux qui en conteste la réalité. Je pourrais accumuler les témoignages sur les témoignages extraits d'ouvrages de savants américains, anglais et allemands, de quoi faire une encyclopédie, tous des spécialistes qui ont consacré plusieurs années de leur vie à l'étude du psychisme et qui déclarent que tous les phénomènes spirituels en général doivent être reconnus comme faisant partie du domaine de la nature, et qu'ils dépendent d'une série de

causes élevées, mais non encore découvertes ; que les anomalies en apparence les plus flagrantes doivent, dans un temps donné, finir par disparaître dans l'harmonie des lois de l'univers dont les principes d'ordre, de continuité et d'analogie sont pleinement établis.

Quant à la clairvoyance, qu'on interroge l'histoire depuis son origine jusqu'à nos jours, et on pourra s'assurer de même que le pouvoir de divination a toujours été regardé comme une faculté de l'âme développée dans l'un de ses états, comme un signe particulier d'une action indépendante, spirituelle.

Si divinatio est, dii sunt, est un vieux proverbe latin.

La séance d'écriture directe dont je viens de parler, fut suivie d'une autre à trois jours d'intervalle ; elle fut faite dans les mêmes conditions et n'eut pas moins de succès que la première.

M. Gaston Méry osera-t-il dire que ces milliers de témoins ont été trompés ? Que le baron de Guldenstubbe qui a fait plus de deux mille expériences psychographiques, depuis 1856 jusqu'en 1869, devant des témoins érudits et dignes de foi de tous les pays de l'Europe et d'Amérique était un halluciné ? Que Wallace, Zöllner, Fichte, Oxon, Hare, Dale Owen, Aksakof... et *tutti quanti* sont des menteurs ?

Pour lui, Crookes n'est pas une autorité compétente, il ne lui inspire pas assez de confiance. — Qu'en pensez-vous, cher lecteur ? N'avais-je pas raison de dire que M. G. Méry n'a rien lu ? Y a-t-il parmi les savants modernes quelqu'un qui ait étudié la question psychique avec plus de soin, plus d'intelligence que ce grand homme ? Y a-t-il quelqu'un de plus versé que lui en matière psychique ? Mais passons ! Vous niez le phénomène spiritualiste. Y avez-vous réfléchi ? N'y a-t-il pas dans la nature maints faits autres que celui-là que nous constatons et dont la connaissance des modes de formation est au-dessus de notre conception ? La cristallographie n'est-elle pas aussi inexplicable ? Savons-nous comment se produisent les comètes, les aurores boréales ? Est-ce qu'un fait qui frappe nos sens ne doit pas posséder en lui-même le grand caractère primordial d'un fait de science ? N'est-il pas plus vraisemblable de croire que c'est le pseudo-savant qui affecte de connaître toutes les lois de la nature et qui prétend que des phénomènes tels que ceux de clairvoyance et de psychographie ne peuvent se produire sans violer les lois de la science, qui a l'esprit frappé d'insanité ? Et qu'est-ce que le psychisme ? N'est-ce pas la science de l'âme, de ses facultés et de ses opérations dans ce monde et dans l'invisible ?

J'ai eu l'occasion d'expérimenter de même, et avec non moins de minutie et des médiums *ad hoc* — car c'est à eux qu'il faut toujours avoir recours pour l'étude du spiritualisme, à eux qui en sont la cheville ouvrière par excellence — les phénomènes de clairvoyance, et j'ai obtenu des résultats tout aussi remarquables et qui ne peuvent s'expliquer qu'en admettant l'existence d'un

pouvoir supra-matériel manifestant de l'intelligence et doué de facultés pour vaincre la matière qui sont inconnues de la science.

C'est là, en effet, la manière la plus rationnelle d'envisager le sujet. Mais quand on vient déclarer, *a priori*, qu'aucun témoignage humain, quelle que soit sa source, n'est capable de démontrer la vérité d'un phénomène psychique, la conclusion à en tirer, c'est que le concours d'une telle personne dans l'appréciation d'un fait quelconque, ne sera d'aucune importance pour les intérêts de la science ; car, s'il est vrai qu'une grande partie des phénomènes s'expliquent sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'hypothèse spiritualiste, il n'est pas moins vrai qu'il en est beaucoup qui l'impliquent d'une manière inéluctable. Et de ce nombre sont précisément les phénomènes de clairvoyance et de psychographie qui fournissent, à l'exclusion de tous les autres phénomènes psychiques, la preuve la plus évidente et la plus tangible de la possibilité qu'ont les esprits de communiquer avec les habitants de la terre.

Si maintenant M. G. Méry désire en avoir le cœur net et en faire l'expérience, il faut qu'il se mette en quête, avant tout, d'un médium honnête, doué surtout de la faculté médianique spéciale de psychographie ; et comme il est douteux qu'il en trouve à Paris et même en France, je me ferai un plaisir de lui donner quelques noms et adresses de médiums à écriture directe, de choix, dans une des grandes villes d'Amérique, qui est le pays du monde où l'on s'occupe le plus de spiritualisme et où tous les genres de phénomènes ont leur interprète.

Que ne ferait-on pas pour connaître la vérité ?

Je déclare d'avance qu'il en reviendra convaincu et qu'il me saura gré du service que je lui aurai rendu ; à moins que M. G. Méry ne soit atteint du daltonisme de l'esprit, car il en est du cœur et de l'esprit, comme de la vue; les uns sont myopes, les autres presbytes ; il y en a même qui sont aveugles, ceux-là sont les plus à plaindre, car ils sont incurables.

Je me résume et je dis :

Il appert, de ce qui vient d'être énoncé, que le spiritualisme est démontré scientifiquement, en ce que la psychographie et la clairvoyance prouvent d'une manière irréfutable que les phénomènes obtenus par ces deux modes de communication avec le monde invisible émanent d'une intelligence extraterrestre, supérieure à celle de l'homme et dont l'identité a été établie et peut être constatée toutes les fois que les conditions voulues sont remplies : et qu'ainsi les objections soulevées par M. Gaston Méry sont sans consistance ; et à moins qu'il ne puisse donner une autre solution au problème que je lui ai posé au début de cet article, nous affirmons que l'hypothèse spiritualiste est la seule admissible.

De la lumière, Monsieur Gaston Méry, encore de la lumière ! Si vous êtes

détenteur de la vérité, faites-la-nous connaître, c'est là l'objet de nos plus ardentes aspirations.

PROF. C. MOUTONNIER.

Nice, le 6 avril 1904.

VIEILLES NOTES

(*Suite*).

XXIII

Le lendemain, par une belle matinée d'avril, après deux ans et quelques jours d'absence, ma mère me pressait dans ses bras, heureuse de me revoir en bonne santé.

La semaine suivante j'étais à Cherbourg, où le Conseil de santé de la marine, tendre et paternel, m'accordait six mois de congé pour « anémie profonde contractée au Sénégal ». En sortant de la salle du Conseil je quittai l'air sombre d'un malade gravement atteint qu'il avait été bienséant de prendre devant la docte assemblée, et fis sauter en l'air la canne sur laquelle j'étais entré pour soutenir mes pas tremblants.

Le « Gros Major », petit et maigre, un camarade de captivité, me promit d'expédier rapidement mes paperasses et trois jours après je reprenais le train pour Paris. A la gare, je vis débarquer le général de Trentinié qui m'arrêta et me demanda si je revenais de congé. — Au contraire, mon général, je pars en convalescence. — Et l'on vous a accordé ? — Six mois, mon général. — Alors vous êtes blessé ? — Non, mon général. — Mon cher capitaine, vous n'avez pas la mine d'un officier qui a besoin de tant de repos ; et vous revenez de quelle colonie ? — Du Sénégal, mon général. — Vous avez eu la fièvre jaune ? — Personnellement non, mais « approximativement », mon général, répondis-je en souriant... J'ai laissé là-bas dans le sable plus de 30 camarades et de 250 hommes qui ne reviendront jamais ! Le Conseil a peut-être eu la bienveillance de vouloir récompenser les morts dans leurs survivants. — Le général de Trentinié et moi étions de vieilles connaissances ; j'avais servi sous ses ordres en Cochinchine il y avait 15 ans, alors qu'il était chef de bataillon et moi sergent employé au service topographique... Il me prouva qu'il s'en souvenait et me serrant la main : « Allez en paix, mon cher capitaine, me dit-il, amusez-vous et revenez vaillant pour la prochaine campagne. »

Après avoir donné quinze jours à ma mère, que je conduisis plusieurs fois au théâtre et un dimanche à Versailles, je lui demandai quelques jours de liberté et prenant un beau matin le train de Brest, j'arrivai le lendemain sans

avoir prévenu personne à Plouïder, canton de Lesneven, à une heure et demie de Brest.

Après m'être renseigné à la poste, je suivis le facteur, un vieux marsouin, puis m'arrêtant devant une maison blanche abritée par deux tilleuls et séparée de la rue par une petite grille que des liserons égayaient sous le doux soleil de mai, je sonnai.

« Entrez », dit une voix mâle... J'ouvris la porte, traversai le jardin et n'eus pas le temps d'arriver à la maison que Jacques Sagrin et moi étions dans les bras l'un de l'autre.

Tout à fait remis de son atteinte de fièvre jaune, les trois mois qu'il venait de passer sous le ciel vivifiant de sa belle Bretagne et entouré des soins de sa mère, avaient rendu à mon ami la force et la gaîté.

« Mère », appela-t-il, c'est Léopold.

— Ah ! c'est bien de nous avoir fait cette surprise, me dit Mme Sagrin. Vous voulez bien que je vous embrasse, et sans attendre ma réponse, l'aimable vieille femme m'entoura le cou de ses bras et me donna deux affectueux baisers.

Veuve d'un médecin de la marine qui, admis à la retraite, avait exercé ensuite à Plouïder et à Lesneven, la mère de Jacques pouvait avoir la soixantaine et ne la montrait qu'avec une charmante coquetterie. Encore jolie sous sa chevelure grise, épaisse, elle avait donné à Jacques sa ressemblance et son air enjoué.

— Nous vous gardons quelques jours, capitaine ?...

— Tu nous dois bien une semaine au moins, Léo. A mon tour de te rendre l'hospitalité de Gorée. A propos, et ton jeune compagnon, le lieutenant d'artillerie, celui qui nous récitait d'une voix si plaintive le *Malade* de Millevoye, la *Nuit de mai* et les *Stances à la Malibran*, de Musset, as-tu fini par l'égayer.

— Hélas, mon cher Jacques, le pauvre diable a vu son âme de poète s'envoler deux jours après mon départ de Gorée, la fièvre jaune, reparue sans prévenir, en a fait l'une de ses premières victimes.

—Dois-je le plaindre, mon cher Léo ?... Il est peut-être en ce coin doré d'un ciel heureux réservé, aux amants des Muses... C'est égal, il était bien jeune pour mourir, mais il était marqué du sceau fatal.

— Toujours tes idées spirites, Jacques ?... A propos, lui dis-je après que Mme Sagrin, tout heureuse de garder deux ou trois jours l'ami dont son fils lui avait parlé quelquefois, s'était éloignée pour faire préparer le déjeuner.

— A propos Jacques... Et Thér... et Mme Berthon, depuis quand n'en as-tu plus de nouvelles ?

— Tu es ironique, Léopold, demande-moi plutôt depuis quand j'en ai, et je

te répondrai : depuis hier. Viens dans ma chambre, nous allons relire ensemble notre roman... Veux-tu ?

— Si je le veux, Jacques, sois persuadé que c'est mon plus vif désir.

Sur sa table, une jolie boîte laquée rapportée du Tonkin contenait une vingtaine de lettres, deux minuscules bouquets fanés et un petit mouchoir brodé d'une fine initiale T. L'un des bouquets, composé de quelques fleurs sèches et bleues encore, cueillies près de l'aiguade de Dakar au jour dont le souvenir était ineffaçable pour Jacques, reposait dans le mouchoir à l'aide duquel Thérèse avait essuyé l'eau dont ruisselait son joli costume bleu quand Sagrin l'aida à sortir de la mer, à la suite de leur bain forcé ; d'autres fleurs échappées des lettres venues de Montevideo leur composaient un tapis amoureux et chaste. Et près de la boîte, dans un petit cadre doré et fleuri, souriait le portrait de la jolie Mme Berthon, à qui j'adressai un salut très cérémonieux.

— Tiens, lis sa lettre. Ma mère, à qui j'ai conté mes impressions de voyage, l'a qualifiée : lettre d'une bonne et brave femme, et comme elle a adopté les idées de son fils, rien dans ces lettres d'une amie tendre ne l'a troublée.

Avec la permission de Jacques je lus avec plaisir, ces pages si franchement, si simplement écrites.

Montevideo, 21 mars 1878.

Cher capitaine et bon ami,

J'ai reçu votre dernière et longue correspondance commencée à Bakel au moment où vous alliez quitter ce poste pour regagner Saint-Louis sur l'« Arabe ». La fièvre jaune venait de tuer vos pauvres soldats et faillit me priver d'un ami si tendre. Que de remerciements j'ai adressés à Dieu depuis la lecture de ce courrier qui dépeint si bien l'état de votre esprit.

Votre voyage de retour sur le fleuve du Sénégal m'a fort intéressé parce que, dans les notes que vous jetiez fidèlement au jour le jour sur ces feuilles si chères, je voyais revenir vos forces, rien qu'à votre écriture plus assurée, à vos réflexions plus gaies. J'ai beaucoup de gratitude pour le bon Dr Patouillet, dont vous me parlez comme d'un ami d'enfance que vous auriez déjà retrouvé en Calédonie. S'il est vrai que vous deviez le revoir à Brest, serrez-lui la main de la part d'une personne qui a mêlé son nom dans ses prières à celui que vous savez. Je ne veux pas revenir sur les réflexions que vous déposiez sur des feuilles volantes, d'une main affaiblie, lorsque la fièvre vous permettait de saisir le crayon, je craindrais de vous attrister. Pourtant, votre calme devant la mort que vous attendiez ne m'a point surprise, et si votre lettre terminée plusieurs fois par ce mot : Adieu Thérèse ! que vous dictait la crainte de n'avoir plus la force d'ajouter un mot à vos plaintes écrites, me fût parvenue dans l'enveloppe préparée et qu'une main étrangère

eût pu fermer, j'aurais été certaine, Jacques, que vous seriez mort comme Bayard, sans peur et sans reproche, et je vous eusse pleuré sans cacher mes larmes, étant moi-même sans reproche.

Mon mari, bon et délicat, a partagé mon angoisse par affection pour moi, et je sens que si vous étiez mort là-bas, il en eût éprouvé un regret réel.

C'est lui qui me remet toujours votre chère missive à l'arrivée du paquebot et il est le premier à cueillir le sourire que, malgré moi, la vue de cette enveloppe fait éclore sur mon visage. Il en souffre toujours un peu, mais il s'est résigné.

Un jour que je lui disais : Cher ami, si ces lettres devaient vous peiner, je prierais M. Sagrin d'en cesser l'envoi et je sais que sa délicatesse lui imposerait le silence : « Non, chère enfant, laisse ton ami t'écrire, je te permets de lire des romans... Autant celui-là qu'un autre ; à semblable distance je n'ai point à craindre le ridicule... et puis crois bien que cela ne durera pas longtemps... Après deux ou trois lettres encore, ton héros t'oubliera et toi-même tu verras son souvenir disparaître peu à peu, s'amoindrir et s'effacer. Si tu avais des enfants, tu aurais de toi-même cessé d'écrire, mais ces lettres sont pour toi une distraction qui n'a rien de malsain... Continue donc d'écrire jusqu'à ce que le capitaine perde le souvenir de la passagère. »

Et depuis deux ans, Jacques, vous êtes fidèle à votre affection et moi heureuse de vous l'avoir inspirée. Vous m'avez appris à vous bien comprendre et mon amitié a grandi pour vous de mois en mois, cher frère Jacques... et j'ajoute que mon bon mari s'est tellement habitué à me rapporter vos lettres qu'il fut tout chagrin une fois de n'avoir pu me donner l'une d'elles, égarée au bureau ou expédiée à une autre adresse et que je ne reçus que le lendemain.

Votre dernière page est de Gorée, où vous étiez chez votre ami Léopold qui, me disiez-vous, n'a pas changé... même philosophie, Démocrite riant de tout, prenant toute chose par son côté plaisant... Son contact aimable semblait avoir effacé de votre esprit le souvenir lugubre de Bakel. Je lui sais gré du souvenir qu'il a gardé de votre commune compagne de l'*Equateur* qui n'a jamais séparé son souvenir du vôtre. C'est par ses soins que j'ai reçu cette lettre fermée à Gorée et qu'il accompagnait de quelques lignes qui m'ont touchée et en même temps rassuré complètement sur votre état. Plus heureux que moi, cher ami, vous alliez revoir la France vers les rives de laquelle je ne reviendrai peut-être jamais, et votre mère, qui vous prodiguera des tendresses que la mienne hélas ne pourra plus me donner, je le sens,... vous feront vite oublier les mauvais jours et qui sait, si vous ne rencontrerez point une femme digne de vous, que vous aimerez, Jacques ! mais qui ne vous fera pas perdre le souvenir de votre sœur Thérèse !

Pensant que vous deviez rester plusieurs mois encore au Sénégal, j'ai

négligé de vous donner l'adresse de ma mère et de ma sœur Héloïse... Aurez-vous pû les voir en passant à Bordeaux ; je sais qu'elles sont toujours au courant de l'arrivée des navires et des passagers de la ligne Montevideo, Dakar, Bordeaux. Je me figure donc que, certainement, elles seront allées vers vous à l'arrivée du *Niger*, qui est le navire que vous attendiez à Dakar... Dites-moi bien que vous aurez vu ma vieille mère et ma sœur

En ce doux nid où l'hirondelle
A passé ses plus heureux jours,
Où ma vieille mère près d'elle,
Eût voulu me garder toujours.

Vous voyez, cher Jacques, que la rime est contagieuse. Vos quelques vers venus de Bakel, où vous me rappelez notre cher Orion, me sont allés au fond de l'âme. Je ne vous ai pas encore félicité des progrès que vous avez bien voulu faire par amitié pour moi dans la belle langue espagnole que je parle et écris fort suffisamment, ayant eu pour professeur mon mari qui la parle comme un Castillan ; et puis à Montevideo, on n'entend et ne parle que l'espagnol. J'ai à vous remercier des volumes spirites que l'ami que vous avez chargé de la commission a bien voulu m'adresser de France. C'est, à mon avis, un recueil inappréciable que la collection des œuvres d'Allan Kardec que j'ai lues avec bonheur et qui m'ont consolée et fortifiée. Je craignais la mort, mais rien maintenant, ne me la ferait plus appréhender. C'est surtout au *livre des esprits* et à *Son Evangile* que sont allées mes prédilections. Merci encore, cher Jacques, des heures charmantes que vous m'avez procurées par la lecture de telles pensées, et surtout des fortes convictions sur lesquelles je m'appuierai désormais. Nous avons à Montevideo un cercle spirite, mais mon mari ne me permet pas de m'y faire inscrire, pourtant, il m'a promis d'aller à la Bibliothèque chercher le catalogue, c'est tout ce que je demande.

« Por el momento y por gusto, yo traduce *Gil Blas de Santillana*, lo que « esta el mejor trabajo. — (Pour le moment, et par plaisir je traduis *Gil* « *Blas*, ce qui est une excellente occupation). »

«Cette lettre bien longue et que j'aurais du plaisir à donner à lire en entier, puisque je l'ai eue entre les mains depuis, se terminait par quelques mots intéressants pour Jacques comme pour moi.

« Vous ne serez peut-être pas fâché, ami, d'apprendre, après deux années, les nouvelles qui me sont parvenues de quelques-uns de nos compagnons de voyage et que je tiens du commissaire du bord qui, à chacun de ses passages à Montevideo, vient nous faire une visite. Il a déjeûné chez nous et je vais lui confier ces pensées, comme la lettre dernière qu'il a remise à bord à l'agent des Postes. En jetant les yeux sur l'adresse, il m'a félicitée de votre fidèlité et m'a priée de le rappeler à votre souvenir.

La fiancée de votre beau lieutenant Jarnoski n'est pas morte de douleur de l'oubli de son fiancé de l'*Equateur*, elle est mariée à un riche propriétaire brésilien qui vient de l'emmener en France faire un voyage de « lune de miel ».

La bella dôna Gavotti, la diva qui vous faisait les doux yeux, ne dites pas non, Monsieur le capitaine, ne nous avait pas dit qu'elle était mariée et courait après son fugitif époux, à qui elle avait intenté un procès en restitution de 200.000 pesetas, procès qu'elle a perdu en vertu du proverbe : Où il n'y a rien, le roi perd ses droits. Elle est partie pour New-York, après avoir dépensé toutes ses économies, n'ayant pu trouver rien à emprunter sur sa beauté... Il lui reste heureusement sa belle voix, à laquelle hélas, on ne prête que... les oreilles.

Le pauvre capitaine turc ou égyptien... mais sûrement juif, Georges Meiller qui, vous vous en souvenez, voulait se couper la gorge à Dakar avec M. Delteil... l'homme des lettres comme vous l'appeliez, n'avait pas de mission diplomatique et sa fin prématurée vous peinera... Fuyant une nuée de créanciers sans doute, et sans aucune situation, il débarqua à Colon, où il monta une roulette... avec laquelle il essaya de rouler les pontes... Ruiné, il tomba dans la misère et fut trouvé un matin mort sous les coups du terrible *tabardillo*, de la fièvre chaude. Le pauvre jeune homme digne de pitié laissait dans la modeste petite chambre d'hôtel qu'il occupait, sa belle épée et son portrait en officier khédival... Ironie du sort !

J'allais oublier la gente passagère, l'institutrice « Miss Clairette », à qui notre ami Léopold fit, je crois, plusieurs doigts de cour. Elle est revenue du pays argentin et a passé ici, il y a trois mois, plus gentille que jamais, retournant vers son fiancé, le fermier tourengeau, qui l'a tant suppliée, qu'elle a cédé et s'est résolue à lui porter sa main comme prix de sa fidélité.

Au revoir ami, remettez-vous de vos fatigues sous le cher toit de votre bonne mère et conservez-moi toujours cette amitié fraternelle qui m'est permise pour prix de mon exil volontaire.

Pour la vie votre sœur et amie fidèle.

THÉRÈSE BERTHON.

Je vis les premières pages de la réponse de mon ami Sagrin, qui étaient conçues en termes simples et touchants, assurant à Thérèse que jusqu'à son dernier jour il lui réservait cette part, la meilleure du cœur, qu'est l'amitié.

Je passai trois jours à Plouïder, dans cette charmante petite maison, entre « frère Jacques » et sa vieille mère dont l'accueil a laissé dans ma mémoire un souvenir ineffaçable.

Nos congés terminés, Jacques rejoignit son régiment à Brest et moi le mien à Cherbourg.

L'année suivante, nos régiments formant brigade, furent envoyés aux manœuvres entre Caen et Lisieux, où nous passâmes encore trois semaines ensemble. Sa correspondance avec Mme Berthon n'avait pas cessé et je constatai en lisant les dernières lettres de la charmante passagère, qu'elles étaient de plus en plus marquées au coin d'une affection réellement douce et fraternelle. On y aurait vainement cherché entre les lignes une pensée d'amour, mais on y lisait cette tendresse que rien dans la vie, ni dans la mort, ne devait altérer.

Quelques mois plus tard, son tour d'ancienneté en France l'appelant à retourner aux colonies, Sagrin fut désigné pour la Cochinchine qu'il préférait à la Martinique, où il aurait pu être envoyé, et moi que mon numéro désignait pour le Tonkin, je me vis réservé, pour les Antilles.

Nous n'eûmes pas le temps d'aller l'un vers l'autre et le dernier mot que je reçus de Jacques fut le suivant :

Brest,8 septembre 1879.

Mon cher Léopold,

Désigné, comme tu l'as dû lire à l'*Officiel*, pour continuer mes services en Cochinchine, je pars demain pour Plouïder embrasser ma mère, et pour Marseille le 13, afin de m'embarquer le 20 sur le *Mytho*.

Je regrette de ne pouvoir t'embrasser avant de partir, ce sera pour le retour... si je reviens.

Sans superstition comme sans appréhension, je pars et suis ma destinée... J'ai échappé à la fièvre jaune au Sénégal, et le choléra asiatique que j'ai vu déjà au Tonkin ne me fera point pâlir. Je m'embarque avec Bonin, comme lieutenant, charmant garçon que tu as eu sous tes ordres et qui t'a gardé de l'affection. S'il m'arrivait malheur, il se chargerait de t'écrire et de te faire parvenir ou de te remettre... ce que je lui confierais comme à toi-même.

Au revoir, rappelle-moi au souvenir des camarades de Cherbourg et laisse-moi t'embrasser en te répétant que de tous, tu es celui que j'ai toujours aimé comme un frère.

Etudie notre chère doctrine, ne te laisse point aller au matérialisme indigne d'une âme comme la tienne et demeure persuadé que si je pars le premier, je serai là-bas... ou là-haut pour t'attendre et te saluer de l'épée.

Ton vieil et fidèle frère d'armes « usque et post mortem».

JACQUES SAGRIN.

Je répondis quelques mots à Jacques à Plouïder en lui disant que toujours il pouvait compter sur son dévoué compagnon.

LEOPOLD DAUVIL.

(*A suivre.*)

GLANES ET BRINDILLES

Le mercredi suivant, tous nos convives furent fidèles ; on avait à peine servi le café, dans la salle à manger, afin de perdre moins de temps, que le commandant Buscaille, avec l'aimable simplicité qui le caractérisait, commença le récit promis :

— Je n'ai que très peu connu, personnellement, nous dit-il, le personnage de cette histoire, car, mes amis, ce n'est pas un conte, elle est absolument authentique ; je n'étais encore qu'un enfant à cette époque, mes souvenirs sur lui, sont donc très imprécis. Je tiens le récit de mon père qui était son plus ancien, son meilleur ami. Après la douloureuse aventure que je vais vous narrer, il quitta la France et nous ne le revîmes plus. M. Marçay était très riche ; marié, un peu sur le tard à une très jeune fille qu'il adorait, il eut la souffrance de perdre celle-ci à l'avènement d'un enfant qu'il nomma Berthe, du nom de sa mère. Cette enfant, seule, le rattacha à l'existence ; il l'aimait passionnément, ne la quittait jamais, au point de suspendre son sommeil pour la contempler dormir. Elle avait de trois à quatre ans, quand, dans une maison amie, il eut l'occasion de voir une jeune personne dont la beauté faisait sensation : pourtant, elle n'en montait pas moins en graines ; elle était sans fortune, naturellement. — Pourquoi, dans notre belle France, le berceau de la Chevalerie, en est-il le plus souvent ainsi ? — Non, ajouta le commandant B., ne craignez rien, mes amis, je ferme ma parenthèse, nous philosopherons une autre fois. — Cette belle personne, étant orpheline, désirait rentrer dans une famille soit comme dame de compagnie, soit pour élever une jeune fille, car elle était très instruite et de grande éducation. La petite Berthe grandissant, son père se voyait dans l'obligation de la confier à des mains féminines ; c'était pour lui, une dure nécessité de penser qu'un tiers, une étrangère, allait se placer entre son enfant et lui ; mais quelque pénible que fût le sacrifice, l'intérêt de sa Berthe le lui imposait ; d'autre part, il ne pouvait trouver une plus belle occasion, la jeune fille était d'une grande douceur, d'un caractère égal, lui disait-on, il se l'attacha donc, et n'eut qu'à s'en féliciter. La mignonne, en peu de jours, ne pouvait plus se passer de sa gouvernante ; celle-ci, rivalisait de soins avec le père ; son dévouement était de tous les instants. Ce fut d'abord une grande souffrance, pour M. Marçay, de se voir ainsi partagé dans le cœur de son enfant ; mais il sut réagir, et bientôt ce petit mouvement de jalousie disparut et l'éducatrice de Berthe posséda sa confiance absolue. Bien plus, au bout de quelques mois, son charme enveloppa le père, comme il avait conquis l'enfant. Riche pour deux, il se dit qu'il ne pouvait donner une plus tendre mère à la petite orpheline ; il épousa donc la gouvernante. La jeune femme ne se laissa pas griser par ce coup de fortune inespérée ; elle resta charmante et simple, et tous les amis de M. Marçay furent unanimes pour applaudir à cette union.

Comme, autour du commandant, nous souriions tous, « oui, nous dit-il,

riant à son tour, je vous comprends ; le dénouement était prévu ; c'est un roman que je vous conte ! Patience, ajouta-t-il, nous n'y sommes pas encore, je vous ai annoncé une histoire dramatique et nous ne sommes qu'à une comédie.

Il y avait plus de trois ans que M. Marçay était remarié, et l'on continuait toujours à chanter les louanges de la jeune belle-mère ; Berthe allait avoir sept ans ; au grand chagrin de ses parents, on ne lui avait pas donné de petit frère, et, seule, toujours, elle restait leur ardente tendresse. Mais voilà que tout à coup, l'enfant si fraîche, si exubérante de santé, commença à se plaindre de vagues malaises ; elle n'aimait plus le jeu ; tout la fatiguait ; ce bouton de rose devenait tous les jours plus blanc. Les parents inquiets, dès le début avaient consulté, d'abord le docteur de la maison qui leur avait répondu de ne pas s'inquiéter, que c'était la croissance ; puis, un autre, qui fut du même avis que son honorable confrère ; on ordonna le grand air de la mer, celui de la campagne ensuite ; rien n'y fit ; ils rentrèrent à Paris, l'enfant plus blanche, plus émaciée, avec de larges cernures bleues qui lui agrandissaient les yeux et lui mangeaient les joues. Cela devenait affolant! Le père et la mère ne quittaient pas la chambre de la pauvre petite malade, car elle n'avait même plus la force de se tenir levée ; les domestiques dans la maison, parlaient bas, comme si l'agonie était commencée. L'enfant marchait vers la mort, lentement, mais sûrement ; les médecins y perdaient la tête. — Un jour que la cuisinière faisait ses emplettes chez la fruitière, la bonne femme qui, comme tous les fournisseurs, s'intéressait à la pauvre fillette, dit à la domestique :

— Puisque les médecins ne peuvent découvrir le mal dont meurt cette enfant, pourquoi votre maître ne consulterait-il pas Madame X., une somnambule ? Elle a sauvé le mari d'une femme que je connais, en découvrant une maladie que les médecins ne pouvaient voir. Parlez-en donc à votre dame.

— Non, pas à Madame, reprit la cuisinière ; elle est très dévote et répondrait que ce sont des manigances du diable. Mais je verrai Monsieur, à l'heure où Madame va à la messe ; il ferait tout, j'en suis certaine, cet homme, pour sauver son enfant. — Le lendemain, effectivement, sachant que Madame Marçay était à l'église, la domestique entrait chez son maître ; celui-ci l'écouta sans accorder grande confiance à ses paroles ; cependant il ne voulait pas laisser échapper la plus petite chance et pria la cuisinière de s'informer de l'adresse de cette somnambule :

— Ne parlez pas de cette visite à Madame, ajouta-t-il ; ce serait une déception de plus, hélas, à ajouter à toutes celles que nous subissons. Si j'avais le bonheur de réussir, alors...

La brave femme, à cette recommandation, comprit qu'elle avait vu juste et s'applaudit de s'être adressée à son maître. « Qui sait, se dit-elle, si le doigt de Dieu, n'est pas là ! » Et avec plus de courage, elle retourna à ses fourneaux.

Le lendemain, M. Marçay était chez la somnambule. Elle habitait un quartier pauvre, dans un logis propre, mais qui n'annonçait pas l'aisance. C'était

une grosse, vieille femme, à l'allure plutôt ordinaire ; rien en elle n'annonçait un don. Un serrement de cœur étreignit le pauvre père : Etait-ce là cette femme de laquelle il devait attendre le salut de son enfant ! Un moment il eut l'idée de ne pas pousser plus loin ; c'était une dérision enfantine, dans la détresse de son âme. Cependant, comme la femme avait l'air honnête et bon, et qu'elle lui avançait un siège en l'invitant à s'asseoir, il le prit, lassé, et par bonté ne voulut pas partir sans tenter l'expérience ; il lui raconta donc, les larmes aux yeux, sa misère, que celle-ci écouta très attentivement.

— Vous avez apporté quelque chose appartenant à votre pauvre petite, lui demanda-t-elle doucement ?

— Oui, un bonnet, qu'on vient de lui retirer.

Alors, elle s'assit en face de lui. — Elle devait être surtout clairvoyante, car je n'ai jamais entendu dire qu'elle s'endormit.

Elle porta le petit bonnet à ses tempes après l'avoir frotté dans ses mains à plusieurs reprises, comme pour s'imprégner de son parfum intime. Son allure, a dit plus tard M. Marçay, avait complètement changé ; grave, émue, elle semblait remplir un sacerdoce. Elle demeura un assez long temps silencieuse ; aucun bruit autour d'eux ; le pauvre père n'entendait que les battements de son cœur. Cependant, peu à peu, le visage de la voyante s'anima ; son regard devint hagard ; il semblait suivre une scène qui lui était pénible, et s'agitait sur son fauteuil comme une pythonisse sur un trépied. Tout à coup, M. Marçay la vit blémir ; sa respiration haleta ; soudain, poussant une profonde exclamation, elle s'écria en étendant le bras :

— Oh ! Oh ! Elle l'empoisonne ! Misérable, misérable ! Arrêtez-là, arrêtez-là.

A ces paroles, mu comme par un ressort, le père se trouva debout :

— Ma fille, ma Berthe, on l'empoisonne ? Quelles paroles terribles venez-vous de prononcer là, bonne femme ? Avez-vous bien votre raison ?

Mais, elle, les yeux toujours égarés, comme prise de délire, ne faisait pas attention à lui ; elle poursuivit d'une voix lente, mais profonde :

— Je la vois, je la vois. Elle l'empoisonne lentement..., tous les jours, le breuvage meurtrier fait son œuvre.

— Mais qui, mais qui, Elle ! s'exclama M. Marçay dans un état de surexcitation indescriptible, et il s'approchait violemment de la voyante pour la saisir.

— Ne me touchez pas, dit-elle vivement, je ne pourrais plus rien voir !

C'est une étrange sorcière, se dit-il, en se laissant retomber sur sa chaise : simule-t-elle, ou revit-elle une scène qui aurait, jadis, frappé son imagination ? Qui pourrait empoisonner mon doux ange ? Tous, nous l'adorons dans la maison.

Mais toujours comme se parlant à elle-même, la voyante, avec le petit bonnet qu'elle posait souvent sur son visage, continuait de sa voix gutturale :

— Oui, je la vois, poursuivait-elle, la grande femme blonde, enveloppée de son long vêtement blanc ; c'est le soir, : elle s'approche du lit de la petite fille, regarde autour d'elle si elle est bien seule ; l'enfant est un peu assou-

pie... comme presque toujours...: vivement, elle tire de sa poitrine un petit flacon, verse quelques gouttes de son contenu dans une infusion, et le rebouchant, elle le remet vite dans sa poitrine, puis s'approche du lit blanc de sa petite victime, écartant le rideau. — Bois, mon amour, lui dit-elle en lui soulevant la tête qu'elle ose presser sur son sein... oh ! l'infâme, l'infâme !... Elle boit, la douce brebis, elle boit la mort !

Devant cette scène sinistre, M. Marçay était muet d'horreur ! La grande femme blonde, il la connaissait, avec son grand vêtement blanc ; c'était sa femme ! Ces paroles : « Bois, mon amour ! » elles étaient familières à ses oreilles ; maintes fois, dans la journée, il l'entendait les répéter à la chère petite malade, pour l'encourager à prendre les horribles drogues ordonnées par ses médecins. Et c'était Elle, Elle, la sainte, qui empoisonnerait son enfant ? Folie ! folie ! dit-il. Soudain, ses yeux eurent un rayonnement : tous ces détails si précis, cette femme les tenait de la domestique ; on l'avait fait parler ; c'était pour servir à l'ignoble comédie que cette sorcière de l'enfer jouait en ce moment devant lui. Et elle avait osé calomnier sa femme; sa femme, l'ange de son foyer ! Au paroxysme de la colère, il allait se livrer à des voies de faits sur la vieille femme ; mais il la vit affalée, si défaillante dans son vieux fauteuil de paille, qu'il n'en eut que du dégoût ; il se retira en proférant des menaces parmi lesquelles le mot, police, revint à plusieurs reprises. Dehors, son allure était si étrange, qu'on se retournait pour le suivre du regard ; mais il ne remarquait rien, tant la tempête grondait en lui. Ce ne fut qu'en arrivant non loin de sa demeure, qu'il parvint, à force de volonté, à se ressaisir. Si l'on me voyait ainsi, se disait-il, l'on penserait que je suis devenu fou. Si ma pauvre sainte femme pouvait se douter des divagations de cette horrible sorcière, je n'oserais plus jamais reparaître devant ses yeux. Ma misère serait à son comble. Et il erra quelques temps à l'aventure afin de mieux reprendre possession de lui-même, avant de rentrer chez lui.

En voyant sa femme assise comme l'ange de charité aux côtés de son enfant, des mouvements de colère se soulevèrent encore en lui, au souvenir de l'infâme calomniatrice ; mais à force d'énergie, il parvint à paraître calme; il se promit pourtant d'aller la recommander au commissaire de police du quartier qu'elle habitait : — Ce sont des bêtes malfaisantes qu'il faut écraser, se disait-il. La journée se passa comme les autres, affreusement triste, près de ce petit nid d'agonie où l'enfant s'éteignait doucement.

Au dîner, ils touchèrent à peine aux mets qu'on leur servait.

Quelque temps plus tard, sa femme le quittait :

— Où allez-vous, mon amie ? lui dit-il.

— Comme tous les soirs, lui répondit-elle simplement, mettre mon peignoir de nuit, puis donner l'infusion à Berthe, pour donner un peu de calme à sa nuit.

Cette phrase, si simple, replongea M. Marçay dans la violente scène du matin ; il se revoyait chez la vieille pythonisse, l'entendait lui dire en haletant : « Tous les soirs, je la vois, la grande femme blonde, enveloppée de

son long vêtement blanc... Elle regarde autour d'elle si on ne la voit pas, puis, sort de son sein un petit flacon, dont elle verse quelques gouttes de son contenu dans l'infusion... Elle s'approche de l'enfant... « Bois, bois, mon amour », lui dit-elle... Elle boit, la douce brebis, elle boit la mort ! »

C'était atroce, M. Marçay se demandait s'il ne côtoyait pas la folie ! Sa femme, l'avait quitté depuis peu, quand il s'écria : « Je veux voir ! Je veux l'admirer dans son doux ministère ; ensuite, je veux me prosterner aux pieds de cette pureté,quand elle aura donné la potion calmante à mon enfant.»

Et, sans se rendre un compte exact de ses actions, il passa dans sa chambre, qui n'était séparée de celle de la petite Berthe que par son cabinet de toilette ; la porte de communication était toujours ouverte, masquée par une lourde draperie. En écartant légèrement celle-ci, on voyait tout ce qui se passait dans la petite chambre. Il était temps qu'il arriva, sa femme entrait dans son long peignoir blanc qui la rendait encore plus grande. Un abat-jour tombait très bas sur la lampe, afin que la lumière ne fatiguât pas les yeux brûlés de fièvre de la petite malade. A peine dans la chambre, Mme Marçay marcha au lit de l'enfant, abaissa le rideau du côté de la tête, puis jeta ses regards autour d'elle, et..., oh ! horreur ! il la vit plonger sa main dans sa poitrine et en retirer un objet qui lui parut — non, il n'avait pas d'hallucination — qui lui parut un flacon ; sur la table de nuit était une infusion ; elle la prend et verse dedans quelques gouttes de son contenu, puis le rebouche et, vivement, le flacon replonge dans sa poitrine.

Pendant cette scène, M. Marçay, comme paralysé derrière son rideau, était muet d'épouvante. Rêvait-il donc ? était-il en proie à un horrible cauchemar ? Mais son regard ne quittait pas sa femme : écartant le rideau, la potion d'une main, de l'autre, elle soulevait la pauvre petite tête dolente et la reposait sur son sein : « Berthe, Berthe, *bois, mon amour* », murmura-t-elle, et elle lui approchait le breuvage des lèvres.

Mais comme l'innocente allait boire, plus prompt que l'éclair, M. Marçay, sortant de derrière le rideau, était devant sa femme.

— Ah ! vous m'avez fait peur ! fit-elle en se reculant effrayée.

— Buvez, buvez vous-même, s'écria-t-il d'une voix impérieuse.

— Je ne comprends pas, répondit-elle, troublée.

— Buvez, reprit-il durement.

— Quelle fantaisie vous prend, murmura-t-elle ? Et comme, du doigt, il lui indiquait le breuvage. et d'un signe d'autorité, lui ordonnait de le boire :

— Allons, dit-elle, si c'est une fantaisie, je vous la passe; et le regardant fixement, elle vida d'un trait le liquide, sans que sa main tremblât.

Alors M. Marçay se mit à rire, mais d'un rire effrayant :

— Niais que je suis, s'écria-t-il, que peuvent vous faire quelques gorgées de ce breuvage ? Puis, lui empoignant les deux bras, il plongea ses yeux dans les siens : « Infâme ! Oui, elle avait raison, la vieille femme, vous êtes une infâme ! » et ne la maintenant plus que d'une main, de l'autre, il plongea dans sa poitrine et, quoiqu'elle se débattît furieusement, il en sortit le flacon dans lequel il ne restait plus qu'un quart d'une liqueur verte.

— Misérable démon, que t'avait fait cet ange, pour vouloir sa mort ?

Impudemment, elle releva la tête et, sans lui répondre, le toisa d'un air de défit.

— Ainsi, c'est donc vrai, marâtre, tu ne prends même pas la peine de te défendre ? T'es-tu assez moquée de mes souffrances !... les tortures de cette innocente, n'ont pu trouver grâce devant tes yeux ! Maudite sois-tu, ange du crime ! Maudit soit le jour où tu franchis le seuil de cette maison.

Et comme elle essayait de se soustraire à son étreinte :

— Tais-toi, dit-il, où j'appelle et te livre à la justice à l'instant. Et la poussant rudement, il l'entraîna dans sa chambre, qu'il ferma à clé, puis rentra chez lui, sonna un domestique. C'était l'heure où ils dînaient à l'office ; il lui enjoignit d'aller chercher le docteur et de l'amener avec lui, n'importe où il se trouverait et retourna auprès de son enfant que cette scène avait terrifiée. La pauvre petite était enfouie sous ses couvertures ; il la dégagea, la prit dans ses bras afin de la rassurer ; mais, dans sa crainte, affolée, le pauvre ange lui criait : « Papa, ne me fais pas mal, comme à maman ! »

Cependant, par extraordinaire, le docteur était chez lui ; il arriva pendant que le père, par de douces caresses, essayait de calmer l'enfant.

— Qu'y a-t-il donc, s'écria-t-il, en voyant l'état d'exaltation de la pauvre petite.

Et n'osant la quitter, ne voulant pas appeler la femme de chambre, devant elle, M. Marçay fit au docteur abasourdi, le récit de cette épouvantable journée.

— La voilà donc, l'affreuse cause de ce mal secret, s'exclama le docteur ; mais que peut bien être ce poison qui ne laissait aucune trace à notre sagacité ?

M. Marçay lui tendit le flacon.

— Je cours chez moi pour l'analyser, dit le docteur, malgré lui triomphant. Puis, il comprit qu'il était inhumain d'abandonner ainsi cette petite créature, de ne pas rassurer ce père si malheureux. Il donna un cordial à l'enfant, et la recouchant doucement : « Sois brave, petite Berthe ; maintenant Dieu est avec nous, je le sens, dans quelque temps, tu pourras jouer dans le grand jardin, y promener tes poupées. » Puis, s'adressant au pauvre père terrassé sous l'immensité de l'effort : « Courage, Monsieur Marçay, maintenant, nous allons combattre le mal ; nous la sauverons. » Et sur ses paroles, il partit.

La nuit n'était pas encore avancée, quand il revint : « C'est un poison indien, dit-il ; il n'occasionne la mort que par de longues et fréquentes absorptions, débilite les organes, paralyse les forces et conduit à une mort lente mais certaine. On ne doit même pas en trouver des traces à l'autopsie. »

— Comment se l'est-elle procuré ? demanda-t-il à M. Marçay.

Celui-ci fit un geste marquant qu'il l'ignorait.

— Mais, ma fille, mon enfant, dit-il, pouvez-vous me la sauver ? est-il encore temps ? les ravages ne sont-ils pas irrémédiables ? n'est-il pas trop

tard ? Mon Dieu, aidez-nous à sauver ma fille, s'écria-t-il avec des sanglots, en élevant ses yeux vers le ciel.

— Je ne vous cache pas que ce sera long, répondit le docteur ; mais l'œuvre infernale de cette femme étant arrêtée, avec de longs soins, j'ai bon espoir.

Alors, le malheureux père se jeta dans les bras du médecin :

— Oh ! merci, merci, mon ami, vous faites renaître l'espérance dans mon cœur brisé.

— Mais, cette femme, qu'allez-vous en faire ? la livrer aux tribunaux ?

— Oh ! il n'y a pas de supplices qu'elle ne mérite, répondit-il, mais le scandale ne rejaillira-t-il pas jusqu'à mon nom ? Pourtant, si je la laisse aller, ne cherchera-t-elle pas encore à se venger sur mon enfant ? et tout son visage exprimait l'angoisse.

— La nuit porte conseil, dit le docteur, vous y réfléchirez ; maintenant, je vous quitte, l'enfant n'a besoin que de repos et demain matin je viendrai à la première heure.

Au milieu de la nuit, M. Marçay voulut pénétrer chez la marâtre, l'interroger ; un spectacle effrayant l'attendait ; il la trouva pendue aux rideaux de la fenêtre. Dieu avait donné une solution à ses hésitations. On crut que le chagrin de voir perdue l'enfant qu'elle adorait autant que si elle était sortie de ses entrailles, lui avait donné un accès de fièvre chaude ; et ce fut sous une pluie de louanges qu'elle fut enterrée. M. Marçay respecta cette légende, qui servait son horreur du scandale. Mais il ne put feindre un chagrin qu'il était, vous le pensez aisément, loin de ressentir ; on le taxa d'ingratitude, mais le blâme lui fut léger.

Vous dire les sensations par lesquelles ce récit nous fit passer, est chose impossible ; tous, nous étions suspendus aux lèvres de l'admirable narrateur ; si ce n'est par quelques exclamations d'horreur, pas une fois, nous ne l'interrompîmes dans son palpitant récit. Il en jouissait pleinement, je dois dire.

— Et la petite Berthe ? nous écriâmes-nous.

— La petite Berthe, fut, comme le docteur l'avait prédit, longtemps à se remettre ; elle resta délicate comme une plante fragile longtemps ballottée par un vent de tempête. Pensez donc, c'est presque un miracle qu'elle survécût au poison qu'on lui dosait avec un art si consommé depuis trois mois. Quand elle fut en état de se lever, son père l'emmena en Italie où le ciel clément acheva l'œuvre de régénération.

— Mais enfin, dans quel but, cette femme fut-elle poussée à une action aussi horrible ?

— En l'épousant, M. Marçay lui avait reconnu, par contrat, une somme assez rondelette ; mais, plus père qu'amoureux, il ne voulait pas frustrer sa fille. La belle-mère pensa qu'un nouvel enfant changerait les dispositions de son mari, mais il n'était plus tout jeune, et au bout de trois ans, elle avait perdu l'espoir. C'est là que l'effroyable pensée de supprimer la petite Berthe germa dans son esprit : l'enfant morte, elle s'emparait com-

plètement du père. Qui sait où elle se serait arrêtée ? Vous avez vu que ce n'était pas les scrupules qui la gênaient.

— Mais, comment s'était-elle procuré le poison ? ne l'a-t-on jamais su ?

M. Marçay n'a pu faire que des suppositions : Il paraîtrait que son père, qui était un peu savant, s'occupait de chimie ; il était ou devait être en relations avec des voyageurs. Mais, avait-il donc instruit sa fille de la propriété de celui-ci ? Mystère.

Enfin, nos langues qu'avait liées l'émouvant récit, retrouvaient leurs fonctions ; nous nous dédommageâmes de notre long silence, en adressant une foule de questions au commandant.

— Vrai, lui dit le docteur Abadie, vous ne nous avez pas servi l'écho d'un feuilleton sensationnel, j'en conviens ? et il écrasa de son pouce, une larme qui perlait au bord de sa paupière. — C'était un tendre père, adorant ses enfants ; ce récit lui avait ébranlé les nerfs.

— Mercredi prochain, répondit le commandant, je vous apporterai le livret dans lequel mon père a consigné ce drame, il y a une trentaine d'années, vous verrez par vous-mêmes que je n'ai rien ajouté, rien surfait.

— Vous êtes un superbe narrateur, Louis, lui dis-je ; vous nous avez fait passer par toute la gamme des sensations dramatiques.

— Et la pauvre vieille somnambule, c'est elle qui a sauvé la petite Berthe s'écria le marquis de Chauveney oubliant, cette fois encore, l'immixtion du diable ; si M. Marçay ne l'a pas généreusement récompensée, il ne méritait pas son intervention. Tous, nous dîmes comme lui.

— Rassurez-vous, M. Marçay qui avait déjà envoyé 1.000 francs à la vieille femme, avant son départ, lui assura 150 francs de rentes mensuelles.

— Tout est bien, qui finit bien, répondîmes-nous. Et le petit cénacle se dispersa, agité de sentiments que vous comprenez.

Le commandant partit le dernier ; son récit dans lequel il s'était beaucoup dépensé, l'avait un peu fatigué.

— Mon cher Louis, lui dis-je, je n'aurais pas la patience d'attendre jusqu'à mercredi ; faites-moi l'amitié de m'envoyer, demain, le livret promis ?

— Diane, vous doutez de moi, me répondit-il, avouez-le ? Eh bien, soit, demain vous l'aurez.

Je le reçus, en effet ; le petit cahier, relié, était défraîchi par le temps ; l'encre était pâlie, et le récit textuel. C'est lui, que je viens de faire revivre de mon mieux sous vos yeux, lecteurs amis, et en foi de quoi, je signe : — Pour copie conforme.

DIANE MAREST.

(A suivre.)

LES PHÉNOMÈNES ODIQUES

Préface.

I

L'ouvrage dont nous publions aujourd'hui la première traduction française est le plus important de ceux que composa le baron de Reichenbach (1) au sujet des radiations nouvelles dont il avait constaté la présence et spécifié les propriétés à l'aide des perceptions de certaines personnes possédant à cet égard une sensitivité hyperesthésiée.

La première édition parut à Brunswick en 1845 sous le titre :

Recherches physico-physiologiques sur les dynamides du magnétisme, de l'électricité, etc.

La forme un peu anormale du livre tient à ce qu'il est constitué par la réunion d'une série de mémoires destinés à paraître successivement dans les *Annales de Chimie de Liebig*, ce qui n'eut pas lieu par suite de circonstances accidentelles.

La science officielle ne daigna même pas l'examiner. Reichenbach se bornait, en effet, à être un grand chimiste et un industriel de génie mais n'appartenait à aucune Université ; aussi fut-il, de confiance, l'objet des attaques les plus vives. Dubois-Reymond, qui fut plus tard président de l'Académie des sciences de Berlin (2), traita, en 1854 dans le *Progrès de la physique* de Karsten, le livre qui venait de faire son apparition de « roman absurde dans les détails duquel il serait inutile et impossible à lui d'entrer. Il ne peut, dit-il, en entreprendre l'examen détaillé parce qu'il lui serait impossible d'éviter, en le faisant, un langage peu parlementaire..... Ces mémoires sont une des plus tristes aberrations qui aient eu leur siège dans un cerveau humain; ce sont des fables qui ne sont bonnes qu'à jeter au feu ».

Malgré ce jugement sommaire, Reichenbach fut soutenu par quelques hommes de grande valeur comme Berzélius et son ouvrage reçut du grand public un accueil assez empressé pour nécessiter une seconde édition allemande en 1849.

Dans la préface de cette seconde édition l'auteur s'exprime ainsi :

« La science de la nature et toutes ses branches ont, à leur origine, par-

(1) Voir pour la biographie de Reichenbach la Préface des *Effluves Odiques*, (Paris Flammarion).

(2) Après la guerre de 1870 1871 cet homme, dont les ancêtres avaient été français, s'est permis dans son discours d'ouverture de l'Académie, un discours d'une telle violence contre la France vaincue et contre la science française que, à l'étranger au moins autant que chez nous, il a soulevé une réprobation unanime.

couru une période d'obscurité et d'erreur ; la physique a été précédée de la magie ; la chimie de l'alchimie ; la médecine de la pierre philosophale ; l'astronomie de l'astrologie, etc... ; la philosophie, la théologie,la jurisprudence, ont eu leur période d'extravagance. Nos premières conceptions sont vagues et confuses et partant portées au merveilleux, au mystère, ainsi qu'à la superstition et aux abus. Mais il ne faut pas en conclure que la cosse énigmatique ne renferme pas une amande précieuse. Il est tout à fait dans le caractère de la question, et c'est à quoi on devrait s'attendre, que la question de la sensitivité et la force particulière dont elle dépend, aient dû traverser cette période d'enfance, d'autant plus que cette force a son siège dans la sphère cachée du système nerveux et semble n'avoir pas de limite. Que ces jours de grossièreté aient duré soixante-dix ans, le terme est long pour notre siècle de lumière, mais cela est dû en grande partie à l'opposition étroite, presque criminelle des messieurs des « sciences exactes » qui ont eu pour ces études non seulement des oreilles de sourd mais une sorte d'hostilité folle. Berzélius, qui, on le sait, acceptait mes idées avec ardeur, m'a assuré que, pendant quarante ans, il avait toujours nourri le désir que quelqu'un voulût s'attaquer à cette question qui ne pouvait pas être sans fondement ; il voulait en faire le sujet d'un examen spécial et approfondi d'après les méthodes modernes de recherches dans les sciences naturelles ; il se réjouissait, vers la fin de sa vie, d'avoir trouvé en moi quelqu'un qui se fût donné la tâche de faire à ce sujet une enquête rationnelle.

« Le motif pour lequel cette enquête a été longtemps différée et pour lequel les tâtonnements autour de cette question n'ont pas abouti, gît surtout dans ce fait que les gens commencent trop souvent à bâtir leur pyramide par la pointe. On voulait faire tout d'abord ce à quoi on n'aurait dû songer qu'en dernier : *Entreprendre de guérir les maladies !* Avant de s'efforcer à acquérir la moindre connaissance de la nature, de la force cachée, on en faisait commerce. Alors somnambules et clairvoyants étaient mêlés ; partout des manifestations de la force à son maximum, compliquées d'inexplicables conditions de maladie. Frappés de phénomènes produits sur une vaste échelle et se sentant incapables d'en trouver l'explication, les gens négligeaient d'étudier les détails du commencement, les seuls sur lesquels on pouvait assurer la base d'une construction ; ce n'est pas de l'éclair et du tonnerre que nous avons recueilli les théories de l'électricité et du son, pas plus que nous n'avons emprunté nos connaissances sur la force d'expansion de la vapeur à l'éruption des volcans. »

Dès 1846, le professeur Grégory avait présenté au public anglais des extraits du livre de Reichenbach ; ils eurent pour effet d'engager le Dr John Ashburner à en faire une traduction complète qui parut en 1851 à Londres,

accompagnée de nombreuses notes et d'une préface dont j'extrais les considérations suivantes :

« Il ne manque pas de gens qui supposent le baron incapable de faire une observation complète et sévère. Ces gens doutent des faits les plus saillants signalés par lui ; ils nient l'exactitude de ses résultats avec l'aimant et la plaque photographique. Un certain nombre de personnes, dont quelques-unes ont une autorité scientifique, affectent de le tenir en petite estime, prenant en pitié ses idées bizarres, et nient que ses recherches aient aucune valeur au point de vue philosophique. Le baron n'a cependant pas construit un petit château de cartes sans liaison et qu'un souffle suffit à abattre. Je n'ai pas essayé toutes ses expériences, mais quelques-unes seulement comme terme de comparaison. Quand j'ai rencontré des sujets convenables les résultats ont été identiques, à quelques exceptions près. Le Dr Elliotson a également trouvé un grand nombre de remarquables analogies qu'il a indiquées dans le *Zoist ;* mais, à cette époque, la plupart de nos sujets étaient des personnes mesmérisées (1)... Le baron possède le courage qui découle du sens de la justice ; il a le culte de la vérité qui certainement finira par prévaloir. Je suis surpris du grand nombre des adversaires de sa philosophie ; car, en examinant ses recherches avec l'œil d'un critique prêt à en saisir le point faible, je ne sais ce qu'il faut le plus admirer ou de l'esprit clair, direct et philosophique qui conduit chacune des parties de cette étude, ou de la combinaison de sincérité et de sens commun avec lesquels ces questions très délicates sont amenées à concourir au progrès de cette étude même. Le temps et l'occasion seuls sont nécessaires pour corroborer les faits qu'il a observés, plutôt que pour les corriger. Ceux qui ne craignent pas de risquer leur propre réputation en élevant des doutes contre les résultats affirmés par le baron ne devraient pas perdre de vue que les conditions dans lesquelles ont été faites les premières expériences doivent être exactement reproduites. Celui qui a découvert la créosote, la paraffine, l'eupione et tant d'autres composés nouveaux, n'est pas une autorité vulgaire. Il vient de prendre possession d'un domaine où ses travaux s'imposeront avec une force irrésistible à tous ceux qui voudront s'y aventurer. »

J'ai exposé dans un article intitulé : *Les propriétés physiques de la force psychique* (1) un résumé des travaux de ceux qui reprirent l'œuvre de Reichenbach et aussi de ceux qu'on peut considérer comme ses précurseurs. Je n'y reviendrai pas ici et je me bornerai à faire observer qu'ils furent, jusqu'à ce jour, en butte aux mêmes attaques.

(*à suivre.*) ALBERT DE ROCHAS.

(1) Reichenbach n'avait pas voulu se servir de sujets magnétisés parce qu'il redoutait la suggestion dont il connaissait parfaitement les effets.

INTRODUCTION AUX

Contes et récits de l'au-delà

(Communications médianimiques obtenues par Hella M. Bastian.)

QUELQUES NOTES BIOGRAPHIQUES SUR HELLA BASTIAN. — COMMENT ELLE EST DEVENUE SPIRITE ET MÉDIUM. — PUBLICATION DE QUELQUES-UNES DE SES PRODUCTIONS MÉDIANIMIQUES.

C'est chez Mme Rufina Noeggerath que j'ai eu l'honneur et la bonne fortune de rencontrer Mlle Hella M. Bastian, qui est, en même temps qu'une jeune fille charmante, un écrivain des plus distingués, connu en Allemagne sous le gracieux pseudonyme d'Ellen Svala, et, de plus, une médium excessivement remarquable.

Bien que née en Allemagne (à Kreuznach, dans la Prusse Rhénane), elle est Française, bien Française, autant par le cœur et par le caractère indépendant, ardent et enthousiaste de l'esprit que par son nom et son origine même. Elle descend, en effet, d'une ancienne famille protestante appartenant à la noblesse française et qui quitta Paris dans la nuit de la Saint-Barthélemy pour aller s'établir, partie en Hollande et les colonies hollandaises, et partie dans la Prusse Rhénane. La famille Bastian ayant perdu propriétés et fortune abandonna ses titres, ne gardant qu'une partie de son ancien nom ; et ses membres dispersés, donnant libre carrière à leur activité, à leur esprit d'entreprise comme à leurs goûts élevés, ne tardèrent pas à se reconstituer foyer et positions, en se livrant les uns à l'agriculture ou au commerce et les autres aux études libérales.

Un aïeul de Mlle Hella, occupa dans l'école socialiste une place marquante. Il fut proscrit et persécuté. Les influences d'un tel milieu devaient nécessairement se faire sentir, et il est à croire qu'elles laissèrent des traces profondes dans l'esprit de la jeune fille. Après la mort de son père, qu'elle chérissait, elle quitta l'Allemagne pour voyager à travers la Suède, le Danemark, l'Angleterre, la Belgique, la France, la Suisse, le Tyrol, etc. Elle se rendit ensuite à Londres pour y étudier la sténographie et la dactylographie, afin de se créer une place dans une maison commerciale.

La publicité donnée à quelques-unes de ses lettres, qui révélaient clairement son talent littéraire, attira sur elle l'attention de certains journaux qui lui demandèrent des articles. Le premier — une étude sur la Suède — fut publié par la *Gazette de Cologne* (*Kölnische Zeitung*).

Depuis lors, elle s'est fait connaître en Allemagne par ses romans et nouvelles, ce qui ne l'a pas empêchée d'occuper en même temps, dans différentes maisons de commerce de Londres, Bruxelles et Paris, une place de secré-

taire pour langues étrangères, car elle écrit et parle couramment l'allemand, l'anglais, le suédois et le français.

Revenue à Paris depuis plus d'un an, elle y occupe une place dans une importante maison de commerce, et est, en outre, attachée à la rédaction d'un journal allemand, en qualité de correspondante allemande.

La plupart de ces renseignements, nous les avons puisés dans une biographie publiée dans l'*Almanach littéraire de l'Allemagne* et le *Lexicon ou Dictionnaire universel* du professeur Kürschner, ainsi que dans le livre : *Femmes écrivains allemandes et autrichiennes*, publié à Vienne.

Les intéressants détails que m'avait donnés Mme Noeggerath sur sa jeune amie, avant que je ne l'eusse vue, m'avaient vivement frappé et avaient éveillé en moi le désir de faire sa connaissance. Causer avec elle, savoir par elle comment elle était devenue spirite, et comment médium, m'intéressait au plus haut point, d'autant plus que je savais qu'elle n'avait rien lu d'Allan Kardec, non par dédain — bien loin de là — mais simplement pour ne pas être accusée d'obéir, dans ses descriptions, contes et récits de l'au-delà, à l'autosuggestion, ou encore à des efforts de mémoire ou des souvenirs de la subconscience, de la fameuse conscience subliminale. Aussi, avec quel empressement je saisis l'occasion qui m'était offerte de m'improviser reporter tant pour ma satisfaction personnelle que pour celle des lecteurs de la *Revue Spirite*.

J'adressai donc au charmant écrivain les plus pressantes et plus chevaleresques sollicitations qu'il me fut possible, lui affirmant que ses révélations offriraient pour la doctrine un très grand et très précieux intérêt. J'eus le bonheur de vaincre ses hésitations... C'est pourquoi, prenant maintenant au sérieux mon rôle de reporter, je vais, si vous le voulez bien, chers lecteurs, céder la parole à mon aimable interlocutrice.

— « Comment je suis devenue spirite ? commença-t-elle, je vais vous le conter ; c'est, assurément, un fait digne d'attention.

« Il n'y a pas de spirite dans ma famille et jamais je n'y ai entendu parler de spiritisme ; mais ce que je sais maintenant, c'est qu'il s'y passait, sans qu'on s'en rendît compte, des phénomènes étranges, d'ordre tout à fait spirite.

« La maison de mon grand-père, dans les hautes montagnes de l'Allemagne, était ancienne et vaste ; c'était une de ces demeures seigneuriales telles qu'on les trouve décrites dans les contes et légendes et dont les enfants ont peur.

« Chaque fois qu'un membre de la famille devait mourir, un invisible personnage montait son grand escalier de chêne;on entendait distinctement son pas, sans le voir. Des personnes courageuses de la maison suivirent l'invisible apparition : le pas continuait, mais sans qu'on pût se rendre compte de sa raison d'être ; les uns eurent peur, d'autres se moquèrent, et les plus

raisonnables donnèrent du phénomène une explication où la superstition jouait le plus grand rôle mais qui était cependant la plus voisine de la vérité. — « Un événement s'annonce », disaient-ils. Et cet événement n'était jamais autre qu'une mort.

« Dans la vallée, le grand moulin, habité par la famille de ma grand'mère, avait un jardin délicieusement blotti contre des roches sauvages, dans un site tourmenté. Tout au bout de ce jardin, se dressait, svelte et fier, un sapin gigantesque dominant la vallée entière. Toutes les fois qu'une maladie grave se déclarait dans la maison, on observait l'arbre ou plutôt les branches supérieures de sa cîme : si le malade devait mourir, une branche jaunissait et se desséchait. La mort est venue bien des fois : l'arbre n'a jamais menti ; et ce n'était pas là la chûte lente des feuilles d'automne ; la branche flétrie se montrait subitement ; et, très souvent, sans qu'aucun cas de maladie fût constaté, il arrivait que quelqu'un mourait subitement. Vous parlerai-je des sonnettes qui s'agitaient et des portraits qui tombaient sans que clous ni attaches fussent arrachés ou tombés ? ou du pouvoir étrange d'un membre de ma famille sur les malades, et de la clairvoyance, depuis perdue, d'une sœur qui regardait avec des yeux de terreur dans le vide, prétendant qu'elle voyait un homme ou une femme ou un enfant tout blancs, avec l'apparence d'êtres vivants et cependant tout autres, clairvoyance, que la peur et les efforts mis en œuvre pour la corriger firent cesser, mais qui fut, depuis, remplacée par une médiumnité étrange, le pouvoir de retrouver n'importe quel objet perdu, fût-il dans le coin le plus reculé d'une cave ou caché dans un grenier. Dans tout cela, de spiritisme, pas un mot.

« Je ne savais donc rien du spiritisme, rien de la faculté médianimique ; j'ignorais même ce que c'était qu'un médium, et lorsque, à Paris, des personnes de connaissance m'en parlaient, elles se heurtaient à l'incrédulité et à l'indifférence la plus absolues. Cependant, quelques-unes insistèrent et me prièrent d'essayer la table avec elles, et, à ma grande surprise, j'obtins des communications d'êtres chers que j'avais perdus, des prédictions qui ne tardèrent pas à se réaliser, des conseils, etc. Mon attention fut éveillée : je commençai à croire ; alors, toute seule, j'essayai la table, et m'aperçus bientôt que tout marchait autour de moi, les tables, les chaises, les boîtes, petites et grandes, les pièces de monnaie, etc. Je n'avais qu'à les toucher du doigt, de la main ou même de la pointe du pied.

« Un jour que j'écrivais à une amie et que je lui contais mes premiers pas dans le spiritisme, je sentis, à ma grande stupéfaction, à ma terreur même, la plume enlevée de ma main comme par une force supérieure à la mienne. Elle se dressa dans ma main devenue insensible, un voile léger couvrit mes yeux ; je ne sus plus penser ; mon cerveau me semblait mort, et la plume cependant continuait à courir sur le papier avec une rapidité vertigineuse,

écrivant quatre pages sans s'arrêter, et, quand, enfin, elle s'arrêta, je trouvai écrit sur le papier, par le fait d'une volonté qui n'était pas la mienne, d'une intelligence qui n'était pas la mienne non plus, toute une explication simple et grandiose,du pourquoi de la vie et de la mort, et de la création de l'âme qui s'élève par ses propres mérites, évoluant dans la vie éternelle à travers les siècles et les siècles, et apprenant, à chaque incarnation, la pratique d'une faculté ou d'une vertu nouvelle.

« Je me renseignai : c'était la médiumnité par écriture automatique qui se révélait chez moi. Cette médiumnité, venue si subitement et d'une façon si inattendue, se trouvait être, dès le premier moment, une faculté entière, déjà développée, sans cependant qu'aucun essai, aucun désir même de la posséder, ne l'eût précédée ; elle était là, constituée de tous points, telle une source longtemps obstruée par une pierre, et qui, la pierre venant à être chassée par l'orage, jaillit soudain en abondance vers la lumière du jour.

« Dès ce jour, j'ai eu des pages et des pages de communications ; un esprit se présentait après l'autre, et c'étaient des lettres de l'au-delà, faisant mon éducation spirite, m'initiant peu à peu à cette belle philosophie, en commençant par les leçons ou enseignements les plus élémentaires : des contes, des légendes, des histoires, des poésies, des descriptions de voyages, des questions personnelles, etc., et contes et poésies portaient la marque du style exact de l'auteur qui signait, soit Henri Heine, soit Adelbert de Chamisso, soit Hans Andersen, le grand écrivain danois. Et ce sont des lettrés experts qui ont reconnu, dans lesdites communications, le style bien personnel propre à chacun de ces écrivains. Il en a été de même pour le style de l'esprit qui, peu à peu, m'a initié au spiritisme et signe Allan Kardec.

«Je n'ai jamais lu un livre spirite,je n'ai jamais assisté à aucune conférence; et, quand j'ai fait la connaissance de « Bonne Maman », j'apportai, à son grand étonnement, un important bagage de connaissances spirites, résultat de l'éducation spirite que j'avais reçue de mes esprits. Ma mémoire ne jouait donc aucun rôle dans ces communications ; et quand, il y a un an, j'ai lu le livre de « Bonne Maman » (*la Survie*), j'y ai trouvé bien des choses qui,il y a sept ans,m'avaient aussi été révélées. Je n'évoque jamais pour ne pas tomber sous le coup d'une auto-suggestion,pour ne pas me forger d'images ou d'idées préconçues.Tous les esprits,soit poètes,écrivains,explorateurs ou esprits quelconques connus de leur vivant, les esprits familiers ou protecteurs, sont venus à moi d'eux-mêmes, sans que je m'y attendisse, sans qu'une pensée de moi ait pu les attirer. J'ai lu Hans Andersen, quand j'étais toute jeune : il me plaisait beaucoup, et je l'ai relu depuis pour me rendre compte de la conformité du style de ses ouvrages avec celui de ses communications. Henri Heine ne me plaisait pas du tout : je ne connais que très peu de ses poésies. Quand à Adelbert de Chamisso, il m'avait été donné un jour

comme sujet de composition littéraire: c'est tout ce que j'en savais. Une préférence aurait expliqué leur présence auprès de moi ; mais de tous ceux que j'aurais préférés aucun n'est jamais venu, malgré tous mes appels. — « Pourquoi donc, ai-je demandé, venez-vous chez moi, moi qui sais si peu de vous ? — Parce que, m'a-t-il été répondu, votre âme a des affinités avec la nôtre, parce qu'il existe entre nous un lien de sympathie, que vous ignorez encore, mais qui sera visible pour vous le jour, où, débarrassée du corps, vous aurez reconquis votre clairvoyance, qui vous permettra de voir, avec les yeux de l'âme, le pourquoi des sentiments et des choses. »

« On m'a souvent fait observer que, étant écrivain moi-même, toutes ces communications ne provenaient que de mon propre esprit ; mais, ces observations je les conteste énergiquement et je répète ce que j'ai déjà dit bien souvent, à savoir que mes propres ouvrages sont de toute autre nature ; que, pour les faire, je dois faire travailler mon esprit, composer, réfléchir, créer enfin de toutes pièces. tout, d'ailleurs, m'aidant à cela : mes observations, les circonstances actuelles ou passées, mes souvenirs, mes études, les personnes de mon entourage. Pour faire un roman, il me faut une préparation souvent longue : je collectionne et entasse ce qui me semble bon et adaptable ; de nombreuses feuilles de papier avec des marques et observations écrites à la hâte, au cours d'une promenade, en chemin de fer, au bureau, etc., etc., s'accumulent dans mes dossiers ; le roman une fois commencé, je les emploie l'une après l'autre, j'ajoute, j'efface, je recommence ; je peux écrire partout et quand je veux ; je possède l'idée entière dans ma tête ; je sais d'avance ce que je vais écrire ; je vis avec les caractères que je crée, et quand, après des heures de travail, je m'arrête enfin, je suis très fatiguée : la tête se ressent du travail mental, et la main me fait mal à force de tenir la plume. C'est tout le contraire avec ce que j'obtiens automatiquement : je pose la plume sur le papier, je la tiens tout au bout, le bras en l'air et non appuyé pour éviter le contact ; la force invisible qui me fait agir glisse dans mon cerveau, et nos deux fluides réunis mettent ma main en mouvement. Et c'est tout ! De ce qui s'écrit, je ne sais pas d'avance un seul mot ; il y a des moments où j'ai comme un léger voile sur les yeux, d'autres où je me vois moi-même, où je plane au-dessus de mon « double » ; mais cela n'arrive que lorsque une intelligence très supérieure s'est glissée dans mon cerveau. Alors mon propre esprit voyage et n'est plus dans mon corps. Je ne dors pas, et, cependant, je ne suis plus moi-même, j'ai perdu la faculté de penser, de sentir ; je suis effacée, et, à ma place, se tient l'être invisible qui me dicte. Il y a des moments où je sais, par intuition, ce que ma main écrit, même si j'ai les yeux bandés ; d'autres moments où je vois les mots s'écrire sans comprendre leur sens, et d'autres, enfin, où je suis parfaitement au courant de ce qui s'écrit. Le moindre bruit suffit pour m'éveiller, pour me faire revenir

à moi-même et pour chasser de mon corps l'esprit qui l'occupait. Il m'arrive alors, curieux spectacle, de voir la plume retourner sur ses pas, et effacer les mots que ou mon esprit, ou un autre, profitant du départ de l'écrivain invisible, a tracés. Mes feuilles et cahiers d'écriture automatique en offrent la preuve. De toutes ces dictées et communications, je sors imprégnée d'un bien-être inexplicable ; je n'éprouve pas la moindre fatigue, mais une sensation de fraîcheur, comme après une longue et agréable promenade.

Ce n'est pas seulement mon éducation spirite que ces invisibles ont faite : ils ont, dès le principe, veillé sur ma santé. Ils savent, bien mieux que la médium, quand la quantité de fluide qu'elle possède est dépensée, et, dans ce cas, la plume s'arrête instantanément, malgré toutes les prières, malgré toutes les remontrances. Dans une séance à Bruxelles, un médecin de l'au-delà, qui m'accompagne généralement, frappait un grand coup dans une table de chêne longue et lourde, disant, par coups également frappés, que si nous ne cessions pas, il retirerait à la médium sa faculté. Pendant mes vacances, mes invisibles correspondants s'en vont et reviennent après : aussi n'ai-je jamais eu amis plus nobles et plus dévoués.

« Il y a sept ans que des prédictions me furent faites sur bien des choses qui me semblaient irréalisables et le fait d'une obsession. Ces prédictions furent, pour quelque temps, la cause que j'avais cessé toute correspondance avec l'au-delà ; mais voilà que, depuis trois quarts d'année, elles se réalisent jusqu'au plus mince détail : d'où je conclus que j'avais péché par impatience. Leur clairvoyance, en effet, ne compte ni avec l'heure, ni avec l'espace de notre terre. « Un jour viendra » était toujours et toujours leur réponse, et le jour est venu sept ans après.

« Ainsi que je l'ai déjà dit, j'ai beaucoup d'esprits qui se présentent, ou par l'écriture, ou par la table ou par coups et leur nombre augmente de plus en plus. Chacun a son individualité propre, ses goûts, ses préférences ; ils me sont familiers comme des amis vivants ; ils ne diffèrent de moi que par le vêtement ; ils ont des facultés, que nous aussi nous possédons mais qui sont entravées par la lourdeur de notre corps. Ne pas croire à leur existence me semble tout aussi incompréhensible que de ne pas les sentir autour de moi, que de ne pas m'entretenir avec eux comme avec des vivants. Je m'habitue à leurs manières, à leurs désirs ; je ne demande pas l'impossible, mais à chacun ce qu'il peut faire et je suis rarement déçue. Je reçois sur l'avenir des prédictions qui tombent toujours juste, qu'il s'agisse de moi ou de mon entourage. J'ai des esprits familiers, humbles, serviables : ils voient les petites choses, enfin, font le ménage, et j'ai souvent eu à me louer de leurs conseils. J'ai entre autres un esprit d'une intelligence rare, qui est resté près de la terre pour soigner une âme errante. Cet esprit voit le passé et l'avenir, et, si cette vue vient à lui faire défaut, il va s'instruire

auprès d'autres esprits, pour revenir de là donner sa réponse. Il voit les incarnations passées, il analyse les sentiments, les sympathies ; il prédit ce qui se passera, autant qu'il le peut et qu'on le lui permet. Il est venu à moi, en signant son nom et donnant des preuves d'identité que je ne pouvais deviner, puisque je ne l'avais pas connu de son vivant et que je n'avais pas vécu non plus dans un milieu où il était connu.

« Il m'a souvent été répété qu'un médium était un nerveux : eh bien ! pour moi, du moins, cette assertion est fausse. Si je deviens nerveuse par un excès de travail ou de fatigue, il me devient impossible d'avoir des communications de l'au-delà, car plus le corps est faible et moins il y a de fluides ; et, dès lors, il est inutile que j'essaie : je n'obtiens que des absurdités. »

Mlle Bastian avait terminé et je restai sous le charme de ses impressionnantes révélations. Longtemps je la regardai pour m'assurer que je n'étais pas le jouet d'un rêve. Elle gardait un calme parfait et avait plutôt l'air enjoué d'une personne qui vient de se complaire à narrer d'intéressants souvenirs de voyage.

Contenant avec peine une admiration que je sentais voisine de l'enthousiasme, je rompis le silence pour lui demander si elle ne pourrait pas, de mémoire, me traduire quelqu'une de ses nombreuses communications, qui lui avaient été dictées en allemand.

Avec une bonne grâce charmante, elle se prêta à mon désir, et me fit entendre le « Jugement divin » avec un jeu de paroles et de gestes si ravissants que, incontinent, je la suppliai de me donner une traduction de l'original pour la *Revue Spirite*.

— « Oh ! — me dit-elle, — puisque c'est pour la *Revue Spirite*, pour notre chère philosophie, j'y consens de grand cœur et avec empressement, mais vous m'aiderez à la retoucher. »

Nous tombâmes bien vite d'accord, et j'ajoutai que j'espérais bien que nous n'en resterions pas là, et que, par mon intermédiaire ou par un autre, elle voudrait bien consentir à publier d'autres communications, qu'elle choisirait parmi les plus belles et qui, nous en sommes convenus, porteront le titre de CONTES ET RÉCITS DE L'AU-DELA.

Quelle est notre part personnelle dans cette traduction ? Disons tout de suite qu'elle est bien faible. Mlle Bastian connaît probablement le français, ses beautés, ses finesses et jusqu'à ses hardiesses ; mais l'habitude de manier plusieurs langues, dont le caractère, la forme, la structure, le génie sont aussi variés que le tempérament, les mœurs et le caractère des nations qui les parlent, l'entraîne malgré elle, quand elle parle ou qu'elle écrit en français, à des insurrections qui ne trouveraient pas grâce devant les exigences rigoristes. Notre rôle se borne à polir et retoucher son œuvre.

Toute autre plume que la nôtre assurément eut été plus habile et plus apte à ce travail de retouche. Quoi qu'il en soit, nous avons conscience d'avoir apporté à cette tâche délicate tous nos soins et tout notre cœur. Avant tout, nous nous sommes efforcé de rendre aussi fidèlement que possible, en recourant le plus souvent à l'adaptation de préférence à la traduction littérale, le sentiment et les nuances de sentiment exprimés par le conteur invisible ; et nous croyons, au dire même de notre chère collaboratrice, avoir réussi.

Nous publions aujourd'hui le « Jugement divin » ,précédé d'une ravissante petite poésie, et les lecteurs de la *Revue* peuvent se réjouir : il reste des dictées en réserve et des meilleures, nous les ferons paraître successivement.

En terminant cette longue introduction qu'il nous soit permis de remercier ici publiquement Mlle Hella M. Bastian du concours précieux et désintéressé qu'elle apporte à la doctrine. Sa vie, ses actes, ses pensées sont d'une spirite ardente autant que sincère ; honnête et loyale autant que franche, énergique et courageuse. Pour tous ceux qui souffrent c'est un ange, une sœur pour tous ceux qui s'élèvent. Ouvrons-lui donc largement nos rangs.

Au nom de la Rédaction de la *Revue* et en votre nom, chers lecteurs, nous la saluons fraternellement et, en même temps, nous remercions chaleureusement Mme Noeggerath, notre chère et vénérée « Bonne Maman », de nous l'avoir fait connaître, ou — disons mieux — de nous l'avoir révélée.

Plus qu'un mot qui servira d'avertissement charitable à Messieurs les savants. — Qu'ils soient bien prévenus qu'ils ne trouveront pas en Mlle Bastian un sujet soumis et complaisant qui se prêtera docilement à leurs petites expériences, à leurs doctes examens ou petites discussions psychico-scientifiques. Elle tient — et ce n'est pas nous qui lui en ferons un crime — à conserver intacte sa dignité et bien entière son indépendance. Chaque savant, officiel ou non, peut assurément — et encore avec circonspection — parler de la branche de science qu'il étudie spécialement ; mais nul ne peut, avec une autorité suffisante, émettre des avis, encore moins des jugements, au nom de la science entière, car cette science entière nul ne la possède. On peut analyser un corps quelconque : il est limité ; mais, une âme surtout une grande âme en évolution, il faut se borner à l'étudier et à l'admirer, car elle est infinie.

ALGOL

NOTE DE LA REDACTION. — L'abondance des matières nous a obligés à remettre au mois suivant la *Chronique* et les autres articles importants qui nous ont été remis. — La suite et fin des si remarquables articles de M. Ed. Grimard, paraîtra dans le numéro de juin.

Nous ne pouvons résister au plaisir de publier avant le « Jugement divin » la ravissante poésie qui suit, signée également de l'Esprit d'amour. Ce sera comme le portrait de l'auteur en tête de ses œuvres (Algol).

CE QUE JE VOUDRAIS

Je voudrais vivre la vie d'une rose,
Je voudrais avoir des ailes,
Rêver le rêve d'un calice de fleur,
Et m'envoler au soleil comme l'oiseau !

Je voudrais m'énivrer des couchants roses du soir sur la montagne,
Etre au sein des mers une perle précieuse,
Pour adorer, dans son décor et son langage le plus sublimes,
La nature et son culte de Dieu,

De Dieu, d'où vient la rose, qui donne des ailes à l'oiseau,
Qui colore le ciel de pourpre et d'or,
Et dont la voix, dans l'âpre chanson de la tempête,
Parle à la perle au sein profond des flots !

(*Traduit de l'allemand par* HELLA BASTIAN et ALGOL.)

JUGEMENT DIVIN

Pensées d'un esprit d'amour et de lumière

(*Dictée médianimique*)

... Ah ! enfin !... voici près d'une heure que j'essaie de pénétrer dans votre cerveau... vains efforts... la tempête y est déchaînée et me barre le chemin. Votre âme, véritable miroir de vos mobiles pensées, est tournée toujours vers un même but... l'insondable Infini... l'incompréhensible compréhension de Dieu...

Prêtez-moi votre plume ; ayez confiance. En un instant, vous aurez quitté le corps, manteau fragile d'une âme de pélerin qui a traversé des siècles et des siècles ; vous planerez au-dessus de ce corps, et vos yeux d'esprit verront de nouveau l'image de la jeune fille qui, à la clarté de la lampe. écrit des pages et des pages dont elle ignore le premier mot (1).

Me voici penché sur votre épaule ; ma pensée occupe votre cerveau, et cette pensée cherche à dévoiler à vos regards une infime, bien infime parcelle de cet Etre d'incomparable grandeur que quelques-uns parmi vous nomment Dieu... d'autres Nature... et d'autres encore Amour...

(1) Ceci est une allusion à une sorte d'extériorisation de l'âme qui se produit chez la médium tandis que l'esprit se sert de sa plume. Une bande blanche paraît devant ses yeux, et, subitement, elle voit son « double » devant elle, et elle se sent tout autre, car elle est entièrement heureuse, et débarrassée de son enveloppe matérielle. C'est le phénomène que les savants reconnaissent sous le nom d'autoscopie et dont nous parlerons plus tard. (Algol).

La porte est ouverte!... Déjà votre âme frissonne au souffle de la liberté... dans l'immensité de l'espace... Elle se lève... elle s'enfuit rapide... tel le cygne sauvage qui prend son essor vers le soleil, et, dans ce cerveau vide, cette forme sans vie, je glisse mes pensées...

. . . .

Un jour, — la date importe peu, — à la porte du ciel, fraîchement arrivées de la terre, se trouvaient réunies quatre âmes humaines : d'abord, un haut et fort important personnage, ministre des plus puissants, devant lequel se courbait naguère tout un pays et dont l'influence s'étendait jusqu'à l'étranger par delà les mers ; puis, un ivrogne ; une vieille femme hargneuse et méchante ; enfin, un petit bossu, toujours malade et, de plus, orphelin et abandonné de tous.

— « Ouvrez !... prononça d'un ton impérieux le haut personnage, en frappant à la porte, ouvrez !... que j'entre au ciel ! »

La porte s'ouvrit. Sur le seuil se tenait un ange, beau comme le rêve étoilé et embaumé qui hante la nature dans une nuit de printemps. Son visage avait l'éclat de la lune sur les vagues ondulées de la mer, et ses yeux d'opale, profonds, rayonnants de tendresse et de pitié, se fixaient sur le front impatient, hautain et autoritaire du puissant personnage.

— « Laissez !... que je passe !... je veux entrer au ciel ! » répéta ce dernier.

— « Doucement ! Voyons tes œuvres d'abord, que nous jugions si tu es vraiment digne d'entrer », répondit l'ange d'une voix plus mélodieuse que la plus sublime musique de la terre, en ouvrant tout grand un livre d'or où se trouvaient inscrits l'un après l'autre, avec leurs bonnes et leurs mauvaises actions, les noms de tous les humains.

— « Mes œuvres ? Les voici : j'ai fait bâtir des églises et des écoles ; nombre de fondations de bienfaisance portent mon nom... j'ai donné l'argent, sans compter, à pleines mains... »

— « Oui, en effet... tu as fait bâtir des églises et des écoles ; nombre de fondations portent ton nom, et tu as donné l'argent sans compter, à pleines mains ; mais, est-ce que tu te plaisais à accomplir toutes ces œuvres ? Hélas ! non, ni l'amour du prochain, ni le sentiment de la pitié, de la miséricorde, ni le désir d'aider et de soulager les déshérités de la fortune, les souffrants et les pauvres n'ont trouvé de place ou d'écho dans ton cœur. Le mobile qui te faisait agir, les intentions qui te dirigeaient étaient égoïstes : tu voulais que ton nom fût connu, que ton pouvoir s'augmentât, et tu as ainsi gagné la faveur et les récompenses matérielles toujours croissantes du roi ton maître ; tes œuvres, c'est à ta personne qu'elles ont rapporté le plus de profits ; l'intérêt, ton unique intérêt, voilà ce qui t'a guidé... va, retire-toi et laisse-moi voir si tes humbles compagnons sont plus dignes que toi d'entrer au ciel !... »

— « Cependant, à la cour de mon roi, je passais le premier... et tous se rangeaient respectueusement lorsque j'entrais... »

— « Ce qui était n'est plus... l'ange de la mort a coupé le fil qui te retenait à la terre », répartit son auguste interlocuteur, et il se tourna vers l'ivrogne...

Ah ! là, à dire vrai, il n'y avait pas grand'chose ! Celui-là n'avait fondé ni écoles, ni églises ; nulle action brillante ne le signalait à l'attention ; c'est à peine si quelques rares personnes l'avaient connu et quand, ivre et chancelant, il avait trouvé la mort en dégringolant du haut de l'escalier de sa mansarde, on l'avait enterré sans musique ni fleurs, et le prêtre, qui avait suivi son humble cercueil à quatre planches, avait oublié de se parer de la soutane brodée d'or et de dentelles, réservée aux convois des riches et des puissants... Mais, au fond, bien au fond de ce cœur, de ce pauvre cœur ignorant de misérable, resplendissait, plus brillante que les étoiles sur la voûte sombre du firmament, une flamme sacrée, l'amour d'un fils pour sa vieille mère. Pour elle, il avait travaillé jour et nuit ; jour et nuit, il l'avait entourée de soins et de tendresse, mais la mort était venue et, brutalement, lui avait enlevé cet être cher, son dernier soutien, son unique appui moral. Accablé et désespéré, l'âme ulcérée, déchirée par la séparation et envahie par une noire nostalgie, il avait cherché l'oubli..... dans le poison..... ; il était tombé, avait roulé plus bas... toujours plus bas ; et c'était lui qui était là, échoué comme une épave, devant la porte du ciel, pleurant et suppliant qu'on le laissât entrer pour rejoindre sa mère, qui, elle, — c'était sa conviction — ne pouvait être ailleurs qu'au céleste royaume.

Et l'ange, au visage d'une douceur de rêve, aux yeux d'opale, s'inclina devant cette immense et sainte tendresse, pour lui plus méritante que toutes les richesses, toutes les dignités de la terre, et lui ouvrit toute grande la porte du ciel.

— « L'ivrogne que tu étais, lui dit-il, est resté sous la terre ; il repose entre les quatre planches du pauvre cercueil ; ton cœur seul vient à Dieu, et c'est à cause de l'amour qui bat dans ce cœur, de l'ardeur et de la pureté de cet amour que Dieu te pardonne les défaillances de la chair... Va ! entre et instruis-toi aux leçons du Tout-Puissant. »

Et l'homme échappé de la terre, l'homme aux haillons sordides, passa devant le haut et puissant personnage aux habits étincelants d'or et tout chamarrés de décorations ; il passa comme transfiguré, tant son âme était rayonnante, et se jeta dans les bras de sa mère, tout près de la nue éclatante où resplendit la divinité.

C'était le tour de la vieille au visage revêche, à la langue méchante. Non ! vraiment ! la meilleure volonté du monde n'aurait su découvrir quoi que ce fût de bon, de passable dans l'existence de cette mégère ! Elle n'avait fait

que se disputer avec tout le monde ; personne n'osait l'approcher ; on la traitait de vieille sorcière, de mauvais diable et, cependant, — admirez le prodige, — les petits enfants adoraient les caresses de la vieille main tremblant sur leurs cheveux soyeux et, volontiers, prêtaient l'oreille aux accents chevrotants de la pauvre voix brisée. Car ils savaient qu'auprès de la vieille ils trouvaient un appui toujours empressé, une protection toujours sûre, si par hasard quelque méchant venait à les frapper, ou si quelque injustice leur était faite.

Et l'ange, au visage d'une douceur de rêve, aux yeux d'opale, découvrait, dans la partie du Livre de la Vie consacrée à la vieille femme, la page de sa jeunesse, pleine de vaillance, d'amour du prochain, de pitié et de miséricorde, cette jeunesse tout entière vouée au culte des plus nobles sentiments, et cependant ruinée, meurtrie, écrasée par la méchanceté humaine, par la calomnie, le mensonge, et finalement récompensée de ses bienfaits par une noire ingratitude. Il montrait ce jeune cœur, sensible comme un pétale de fleur, ce cœur, noble et doux, torturé au point que tout son parfum s'était tourné en fiel et en venin contre ses bourreaux, êtres jadis tant aimés et que leur méchanceté lui avait, petit à petit, fait détester et haïr...; de telle sorte que la jeune fille aux sentiments exquis était devenue la vieille femme hargneuse au visage de sorcière, à la langue affilée et méchante...

Oh ! l'humble vieille ne demandait pas à être admise au ciel, s'imaginant bien que, de là aussi, elle serait repoussée pour son caractère méchant et querelleur ; et elle se bornait à briguer une place, une toute petite place à la porte, contente seulement de n'être pas trop loin du soleil divin et d'entrevoir ses rayons.

Mais l'ange, avec un doux sourire, l'attira dans ses bras, et, plein d'amour et de compassion, la regarda jusqu'à ce que sa figure vieille et méchante fût transformée, jusqu'à ce que ses pensées reprissent leur caractère primitif de douceur, de mansuétude et d'indulgence... Et, elle aussi, elle entra au ciel pour y retrouver, loin de la terre, sa jeunesse radieuse et le noble cœur que la méchanceté humaine avait seule rendu mauvais.

Il ne restait plus que le petit bossu malade, le pauvre abandonné qui avait été content de quitter la terre. Son pâle visage d'enfant chétif rayonnait et, le sourire sur les lèvres, il contemplait le haut et puissant personnage, qui, lui, avait l'air mécontent et profondément humilié d'être relégué à la porte du ciel.

— « Viens, — disait l'ange en tendant les bras au petit bossu, — viens, tu n'as besoin, toi, ni de repentir ni de pardon : tu n'as eu que des souffrances sur la terre, et ces souffrances t'ont mérité la faveur d'entrer tout droit au ciel. Viens... un bonheur, inconnu des hommes, t'attend ! »

Mais l'enfant hésitait.

— « Non, dit-il, non, je ne saurais entrer si je ne suis précédé par Monsieur le ministre. Il m'a sans doute perdu de vue, dans le cours de sa brillante existence, mais, dans l'obscurité de la mienne, moi, je ne l'ai pas oublié.

« Un jour, je tombai dans la rue, pris de faiblesse, juste au moment où le carrosse de Son Excellence passait. Il fait aussitôt signe d'arrêter, descend, me porte lui-même dans sa voiture et me fait conduire à l'hôpital, et là, voyant que je pleurais, que j'étais abandonné, triste et malheureux, il me prend dans ses bras et m'embrasse.

« Oh ! comment peindre la douceur infinie de ce baiser sur la lèvre du pauvre petit bossu abandonné, que personne jamais n'avait embrassé et qui était sevré depuis sa naissance de toutes les tendresses prodiguées aux autres enfants !... Jusqu'à mon dernier jour, je n'ai vécu que dans le souvenir de ce baiser qui, doux rayon lumineux, a éclairé le reste de ma sombre existence. Et, si Monsieur le Ministre n'entre pas, je ne veux pas entrer non plus, dussé-je être condamné à retourner sur la terre pour y reprendre mon collier de maux et de misères, car je ne saurais rester au ciel sachant que le seul qui m'ait jamais fait du bien, n'y est pas entré. Devant le trône du Tout-Puissant, je vais me prosterner encore, et je le supplierai d'appeler près de lui mon bienfaiteur, pour le récompenser de son doux et ineffable baiser. »

Et l'ange, au visage d'une douceur de rêve, aux yeux d'opale, s'inclinant profondément, ouvrit toute grande la porte du ciel...

— « Vois, dit-il au Ministre, en lui montrant la terre perdue au confins de l'univers, de toutes tes œuvres terrestres, que tu croyais si grandes et si importantes, pas une ne vaut ton baiser d'amour et de miséricorde : lui seul t'ouvre la porte du ciel. Entre donc et apprends que c'est l'âme et non le corps qui possède la véritable vie. »

Et, tous deux, la main dans la main, s'entraînant l'un l'autre,— le puissant homme d'Etat, qui avait été le premier sur la terre, et l'humble petit bossu qui y avait été le dernier, — entrèrent ensemble dans le ciel, tandis que, derrière eux, l'ange au visage d'une douceur de rêve, aux yeux d'opale, fermait en souriant le Livre de la Vie dont les pages d'or recèlent la vérité...

(*Traduit de l'allemand* par HELLA BASTIAN et ALGOL.

UNE RECTIFICATION.

Dans le compte-rendu de la *Revue Spirite* d'avril, « Une séance chez Mme R. Noeggerath », le nom de Mme Matisse, l'une de nos signataires, a été oublié par l'imprimeur. Il faut donc lire :

Mmes Marche, une rayonnante ; Matisse femme du monde distinguée, etc.

Cette signature est précieuse. Madame Matisse ,matérialiste, porte le

nom d'un savant qui ne reconnaît rien en dehors de la matière ; et tout mouvement, suivant lui, n'est qu'une propriété de la masse-matière.

Rendons hommage à Mme Matisse en proclamant sa loyauté, sa bonne foi. Qu'une opinion lui soit contraire ou non, elle n'hésite pas à signer *le fait* dont elle a été témoin.

Aux dessins médianimiques qui m'ont été offerts par MM. Hugo d'Alési, Desmoulin, Home, etc., je viens d'ajouter avec une grande satisfaction, une collection de remarquables photographies (non médianimiques), de radiations humaines obtenues par M. A. Majewski, à une époque lointaine. Aujourd'hui il les fait à distance.

RUFINA NOEGGERATH.

CONFÉRENCES DE M. LÉON DENIS

M. Léon Denis fera prochainement deux conférences à Nantes :

Le 1er mai, 2 h. 1/2, conférence publique, salle Durand-Gasselin.

Le 3 mai, 8 heures, conférence privée, au local de l'Union spiritualiste.

Puis, à Bordeaux, le 8 mai, à 2 heures, grande salle de l'Athénée ; le 11, conférence privée, au local de la Fédération spirite du Sud-Ouest.

Toulouse aura ensuite deux conférences : le 14 mai, 8 heures, dans l'amphithéâtre de l'ancienne Faculté des lettres et le 17, au local de la Société toulousaine des études psychiques.

De Toulouse, M. Léon Denis, poursuivra probablement sa tournée dans la région du Midi. Nous indiquerons ultérieurement les villes où il s'arrêtera.

ANNIVERSAIRE D'ALLAN KARDEC A LYON

La Fédération Spirite Lyonnaise, voulant donner plus d'éclat à la fête anniversaire d'Allan Kardec, notre vénéré Maître, a, cette année, fait appel au dévouement de notre ami, E. B. de Reyle, qui a bien voulu venir faire à Lyon, à cette occasion, une conférence publique gratuite et contradictoire. Le sujet choisi par l'orateur était celui-ci : Valeur sociale du spiritisme.

La grande salle des Fêtes du restaurant Michaud (où avait lieu cette conférence), était garnie comme aux grands jours et, dans le public très nombreux, nous avons été heureux de constater la présence de beaucoup de visages nouveaux parmi nos adhérents.

M. Henri Sausse, président de séance, a présenté l'orateur et rappelé, en quelques mots, la part active prise par M. E. B. de Reyle parmi les défenseurs et les propagateurs de notre philosophie, puis lui a cédé la parole.

Dans un discours magistral et qui, à maintes reprises, a soulevé d'una

nimes bravos parmi l'assistance, M. E. B. de Reyle dit d'abord l'état social de l'humanité primitive, état qui fut incontestablement des plus rudimentaires. Puis, passant en revue les différentes civilisations qui se succédèrent, depuis les âges préhistoriques jusqu'à nos jours, il fit toucher du doigt l'influence heureuse ou néfaste des idées en cours sur les populations qui les ont admises comme règle de conduite.

Au début, les races humaines à peine sorties de l'animalité s'entredéchirèrent pour la plus grande gloire du sanguinaire Moloch ; puis, c'est au nom du Jéhova des juifs, le terrible Dieu des armées, que les hommes semèrent partout, sur leur passage, la dévastation, la désolation, la mort. C'est alors qu'apparurent les Bouddha, les Confucius, les Socrate, les Platon, les Jésus, venant apporter, à la terre ensanglantée, les évangiles d'amour, de paix, de pardon, d'égalité, de fraternité. Mais les racines du mal sont si profondes, les instincts de férocité primitive si peu éteints que de nombreux retours offensifs se produisirent au cours des âges ; que l'humanité se couvre encore, après de brillantes éclaircies, de ténèbres profondes, percées seulement par les sinistres lueurs des bûchers sur lesquels expirèrent les défenseurs de la pensée libre.

Soudain, un cataclysme immense se produit : le vieux monde social tremble sur ses bases, chancelle et tombe renversé par le souffle puissant de la Révolution, apportant, à tous les peuples asservis, le nouvel évangile de Liberté, d'Egalité et de Fraternité.

L'orateur, faisant un retour en arrière, nous parle alors de ces fiers ancêtres de notre race, des Gaulois dont, malgré les invasions successives, nous continuons la lignée ; il nous montre leurs prêtres, les Druides, enseignant, dès l'origine de notre histoire, l'immortalité de l'âme, les vies successives et la communion certaine des êtres vivants avec ceux retournés dans l'au-delà.

La filiation est si grande, des idées de nos pères à celles que nous enseigne la philosophie spirite, qu'il semble que celle-ci n'est qu'un retour de celle-là.

Le spiritisme vient à son heure pour donner une orientation nouvelle à la pensée humaine. Il apprend à tous que chacun de nous est responsable de ses actes ; il enseigne que l'exercice de nos droits n'est que le corollaire de la pratique de nos devoirs et fait comprendre à tous la vraie liberté, la parfaite égalité, la féconde fraternité, et, à cette triologie sublime, il ajoute la solidarité sans laquelle nous ne pouvons progresser. L'égoïsme, dès lors, n'aura plus de place dans la société future, dont les membres devront être un pour tous, tous pour un.

Dans une magnifique envolée oratoire, il salue cet avenir qui nous

présage la diffusion du spiritisme et nous engage à y collaborer de toutes nos forces.

Des applaudissements très nourris marquent le plaisir des auditeurs, et leur approbation des idées développées par l'orateur.

Personne ne demandant la parole pour la contradiction, M. Sausse, au nom de l'assistance et de la Fédération Spirite Lyonnaise, remercie M. E. B. de Reyle de la superbe conférence qu'il vient de nous donner et exprime le vœu de revoir bientôt, parmi nous, le vaillant orateur que nous venons de si chaleureusement applaudir.

Une quête fructueuse, au bénéfice de la Caisse de secours pour les vieillards ou infirmes nécessiteux, a été faite à l'issue de la conférence.

A six heures, un banquet fraternel nous groupait, de nouveau, autour d'une table des mieux servies ; inutile de vous dire que la plus franche gaieté, la plus parfaite cordialité, ont présidé à ces agapes. Puis, au dessert, des toasts ont été portés : au maître Allan Kardec, à nos amis défunts, à nos frères en spiritisme. M. Sausse a porté la santé du conférencier et à l'espérance de le revoir prochainement. M. de Reyle a répondu que le plaisir qu'il éprouvait d'être parmi nous était trop grand pour qu'il n'ait pas lui-même le plus vif désir de répondre à l'appel de la Fédération Spirite Lyonnaise ; puis, il a levé son verre à l'union, à la concorde, entre tous les défenseurs du spiritisme.

Les chanteuses et les chanteurs ont eu ensuite la parole et la soirée s'est terminée, à la satisfaction générale, par une sauterie des plus animées que suspendait, de temps à autre, l'un des meilleurs morceaux du répertoire de nos artistes.

H. SYLVESTRE.

Nous donnerons le compte rendu de la Fête-Anniversaire d'Allan Kardec, célébrée par la Fédération Lyonnaise et Régionale des spiritualistes modernes, dans notre prochain numéro.

PHÉNOMÈNES ETRANGES

Les journaux américains racontent les faits suivants : A plusieurs reprises, durant les années 1898, 1899 et 1900, des ombres singulières ont été observées, se projetant sur la façade principale de la « Maison-Blanche », palais habité par le président des États-Unis à Washington, façade tournée vers le nord. Ces ombres étaient produites par le soleil donnant sur une balustrade, placée à la partie supérieure du palais. L'une de ces ombres représentait une vieille femme, courbée en avant, la main posée sur un objet ressemblant à un rouet. C'est à cette époque que mourut la mère du président Mac-Kinley.

Quinze jours après, l'ombre prit une autre forme, dans laquelle chacun put reconnaître un avant-bras humain avec la main et l'index étendus comme pour avertir ou pour faire un reproche. Cette figure persista plus de trois semaines et causa une grande sensation, non seulement dans l'entourage du président, mais dans toute la ville. On l'interprétait de différentes manières. Il y avait des personnes qui soutenaient que cette figure voulait dire que les Etats-Unis étaient menacés des désastres que pourrait entraîner la politique impérialiste. D'autres personnes prétendaient, que la politique n'y avait rien à faire, mais que l'apparition de ce bras humain menaçant se rapportait exclusivement à la personne du président Mac-Kinley. Enfin, le 7 février 1899 à 1 heure moins 10 du matin, on vit apparaître sur un grand pilier, à l'angle nord-ouest du portique, une forme d'abord indécise qui, à une heure et quart, représentait, avec une exactitude surprenante, le profil de la face et des épaules du président Mac-Kinley. Au bout de dix minutes, l'image redevint indécise et peu à peu prit la forme exacte du visage de la reine Victoria d'Angleterre avec, sur la tête, un objet ressemblant à une couronne. Cette image s'altéra au bout de dix minutes pour s'effacer graduellement ensuite. Deux heures après, on observa sur le pilier nord-est, éloigné de quarante pieds du premier, la succession de mêmes figures, exactement comme les premières.

Ces faits étranges, qui ont été observés par un très grand nombre de personnes dignes de foi, sont parfaitement authentiques et ont été publiés successivement par les journaux : « *The Washington Post*, *The Evening Star* de Washington, ainsi que *The Sunday Sun* de New-York. Aujourd'hui, on est fermement persuadé, à Washington, que ces étranges ombres se rapportaient à la mort de la reine Victoria et à l'assassinat du président Mac-Kinley.

JOSEPH DE KRONHELM.

LE NOUVEAU SPIRITISME

Des lecteurs de la *Revue Spirite* me demandent quelle est au juste la Doctrine du Nouveau Spiritisme.

Je me hâte de les en informer. La voici, résumée en quelques propositions :

A. — Je ne conçois pas le monde sans une intelligence suprême.

En présence des malheurs de notre planète et de la lenteur du progrès, je suis certain que cette intelligence *n'est pas* toute puissante et ne peut pas avoir créé l'homme égoïste de tempérament et altruiste d'aspirations. Dieu n'a créé qu'*une partie* de l'homme. Le corps et toutes les mauvaises tendances ne peuvent pas venir de la même source que l'Esprit, qui est l'essence du Bien.

B. — L'homme n'est pas responsable. Un seul argument suffit pour le démontrer d'une *façon irréfutable.*

Dès l'instant que je n'ai choisi ni les matériaux qui constituent mon être physique, ni les matériaux qui constituent mon être moral, je ne puis pas être responsable de ce que peut faire cette agglomération de microbes, cet agrégat d'agrégats.

Tous les hommes, sans exception, sont innocents. C'est un malheur que d'être obligé de punir.

Les lois pénales doivent être conservées, parce qu'elles diminuent le nombre de ceux qu'on appelle à tort des coupables.

C. — Lorsque tous les hommes seront convaincus, par la science, qu'il n'y a pas de liberté, *le pardon s'imposera à tous et, tous*, nous aurons hâte de diminuer le nombre des victimes de la vie.

Le supplice du Christ symbolise, pour nous, l'Innocence de l'humanité tout entière.

D. — L'altruisme sauvera le monde, en faisant succéder à l'Empire de la Chair (ou du Diable) l'Empire de l'Esprit (ou de Dieu). (Tout ce que le passé a dit *religieusement*, l'avenir le répètera *scientifiquement*. On se servira d'autres termes et la Certitude remplacera la Foi.)

L'homme aimera l'homme, *parce que* son plus grand bonheur sera d'aimer son prochain.

Tous les livres sacrés affirment qu'un jour doit venir où le bonheur règnera, sur la Terre, par l'Amour.

Le nouveau spiritisme a la certitude que ce jour est très prochain.

Ainsi soit-il !

ALBIN VALABREGUE

Genève le 13 avril 1904.

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'Avenir,
par Henri Constant

Ce volume complet, bien pensé, bien écrit, est dû à une plume qu'on dirait toute militaire tant elle est ferme, énergique et concise.

Ce travail sur le Christ et le Christianisme, œuvre de longue haleine, a demandé à M. Henri Constant bien des recherches pour composer ce livre, et bien des veilles pour le rédiger, après l'avoir coordonné avec un soin exquis.

Nous ne pouvons, bien que l'ayant lu, apprécier ce livre d'une façon exacte réservée à un autre penseur,cependant,comme l'auteur fait depuis de longues années profession de spiritisme, nous engageons les spirites à le lire, afin de mieux comprendre la doctrine de ce grand sage, de ce puissant adorateur de l'humanité, sa sœur que fut le Christ.

Les notes qui, dans ce savant volume, succèdent au « résumé », chapitre magistralement traité, permettront au lecteur d'acquérir une idée exacte de ce qu'est une religion, de ce qu'est notre religion.

Ces notes forment à elles seules un volume instructif et complet.

Sur la prière de quelques-uns de ses amis et afin de répandre cet ouvrage dans les rangs de tous les esprits indépendants et des spirites, l'auteur veut bien consentir, ce qui est une preuve de désintéressement, à diminuer le prix de ce livre qu'il laissera à 2 fr. 50 au lieu de 3 fr. 50.

Si nous n'avions pas cette raison à offrir pour reparler de cette étude philosophique, nous n'aurions pas pris la plume pour faire une réclame inutile à cet ouvrage, c'est seulement pour remercier l'auteur (qui veut bien nous compter au nombre de ses amis), de penser au lecteur tout d'abord, ce dont nous sommes heureux de le féliciter.

LEOPOLD DAUVIL.

ALLIETTE ET STELIO

IDYLLE PROVENÇALE

A ma femme.

C'était dans la Provence, un site maritime,
Le spectacle était beau, grandiose, sublime:
La mer était limpide et le ciel était bleu,
Le soleil dans les flots plongeait son disque en feu,
Et de l'ardent foyer, des gerbes de lumière
Tamisant leurs rayons ainsi qu'une poussière,
Sur les monts, dans les bois, partout laissaient pleuvoir
De tremblantes clartés sous les ombres du soir.
L'air était tiède et doux; le vent soufflait à peine,
Et son souffle ondulait les épis de la plaine;
Le laboureur joyeux contemplait ses moissons;
Le pêcheur sur le golfe entonnait ses chansons:
L'un penché sur la terre — et l'autre sur les ondes —
Et la plaine et la mer, ces nourrices fécondes,
Chacune, dans son sein, concevait un trésor,
Sous les vagues d'azur — et sous les vagues d'or.
C'était l'heure du soir, heure sainte et bénie,
Où toute la nature est pleine d'harmonie:
L'heure où mêlant son rythme au chant universel
La voix humaine monte aux pieds de l'Eternel.

Debout sur le coteau fait de lumière et d'ombre,
Un homme projetait sa silhouette sombre:
Sans nul doute, à le voir, on l'eût pris pour un fou,
Il allait et venait, sans but, sans savoir où,

Désespéré, fiévreux et le regard farouche;
Des mots incohérents se heurtaient sur sa bouche;
Il semblait agité de sentiments divers:
Ses traits étaient tantôt durs, douloureux, amers, —
Parfois tristes et doux; et quand de pleurs humide,
Son regard pénétrait les profondeurs du vide,
Il semblait que ses yeux lançassent tour à tour
Sous de fauves éclairs, quelques lueurs d'amour.

Tout désordre moral accuse une souffrance:
Vivre, c'est espérer! Qui n'a plus l'espérance,
Traîne ici-bas ses jours dans un pénible exil.
Que faisait là cet homme et quels maux souffrait-il?

Il n'avait pas trente ans; on le disait poète;
Ses dieux étaient Byron, Hugo, Shakspeare et Gœthe.
Il avait épuisé, prodigue voyageur,
Tous les trésors d'amour contenus dans son cœur.
L'excès l'avait conduit à se tromper de route:
Il avait pris la foi pour n'arriver qu'au doute.
Nature insatiable, ardente, extrême en tout,
De ses rêves d'hier, aucun n'était debout.
Voici de Stelio brièvement l'histoire:
A vingt ans, riche, épris de ce rêve — la gloire,
S'il eût joint au désir la résolution,
Il eût donné carrière à toute ambition.

Esprit doué, fécond, mais incertain, mobile,
Comme tous ceux pour qui le travail est facile,
Jeune, il brigua trop tôt les honneurs du succès;
Mal conseillé, de plus confiant à l'excès,
Il crut qu'il suffisait de s'affirmer pour être;
Maintes fois ses amis l'avaient acclamé maître.
Ce qu'il ne comprit pas, — (ce sont de grands enfants —
Tous ces rêveurs épris de songes triomphants)
C'est que les faux amis qui le sacraient poète,
Bien moins à son talent qu'à son or faisaient fête.
Il était jeune, riche; on lui fit une cour;
De tous les désœuvrés il fut le dieu du jour.
Il eut salon, dîners resplendissants, maîtresses;
Il but à pleine coupe à toutes les ivresses;
Prodigue d'amitié, comme prodigue d'or,
Il jetait à tous vents l'un et l'autre trésor.
Cela dura huit ans... et puis, on le devine,
Ce rêve eut une fin terrible, la ruine.
Un voile s'étendit funèbre à l'horizon.
Le réveil avait fait chanceler sa raison.

Sage, il eût repoussé les conseils de l'envie,
Et n'eût point au hasard abandonné sa vie.
Il eût compris que tout doit venir en son temps,
Que les fruits de l'automne étaient fleurs au printemps.
Mais il était de ceux, jeunesse échevelée,
Qui descendent gaîment notre sombre vallée,
Toque au front, plume au vent, légers, insoucieux,
Dont le regard railleur, superbe, audacieux,
Semble répondre à qui sagement les sermonne:
Arrière donc vieillards ! Nous jeunes. — Courte et bonne !
Pauvres fous dont l'histoire est la même toujours.
Or, Stelio perdit ainsi ses plus beaux jours;
Et jeune, après avoir gaspillé ses richesses
Dans les tripots dorés, comme aux pieds des drôlesses,
Pour ce souffle maudit d'un poison corrupteur,
A l'amour chaste et pur il dut fermer son cœur.
Pour tout ce qui fait ombre et tache dans la vie,
Il abdiqua la foi, cette aile du génie;
Et triste conséquence, indifférent au bien,
Blasé, lassé de tout, ne croyant plus à rien,
Un jour que le chemin lui parut plus aride,
Il sonda de son cœur le néant et le vide,
Et l'esprit égaré, dans un fiévreux transport,
Il conçut le dessein de se donner la mort.

Il était là, debout, perdu, l'œil fixe et sombre,
Dans des rayonnements de splendeurs, — lui, vaine ombre !
Ainsi, sous ce beau ciel plein de sérénité,
Où l'âme conversait avec l'immensité.
Devant ces horizons sans fin, routes profondes,
Qui par delà les mers nous cachent d'autres mondes;
Quand la terre vers Dieu laissait monter sa voix,
Quand les fleurs de la plaine et les arbres des bois
Exhalaient dans l'air pur leur haleine embaumée,
Et que le vent du soir, secouant la ramée,
Portait des nids de mousse aux échos d'alentour,
Les doux frissonnements et les chansons d'amour.
Ainsi, quand tout chantait, quand tout dans la nature,
Epandait ses parfums, sa voix ou son murmure;
Quand l'air vivifiant, doux et fécondateur,
Laissait tomber sur tout le germe créateur;
Lui qui reçut de Dieu le sentiment de l'être,
Dont l'esprit animé du désir de connaître,
Pour sonder le passé, le présent, l'avenir,
Avait tout effleuré sans en rien retenir;
Lui, poète et penseur, dont un peu de science
Avait sans rien prouver détruit toute croyance,
Il s'arrêta près de la borne du chemin,
Et sans qu'un mouvement ait fait trembler sa main;

Il prit un pistolet... et l'œil morne, livide,
Il allait consommer l'œuvre du suicide...

Un geste l'arrêta... Droit et ferme, un vieillard,
Austère majesté parut à son regard:
— Malheureux? malheureux?... quelle sombre démence
Obscurcit ta raison?
— Vieillard, si l'existence
A tant de prix pour toi, passe et suis ton chemin!
Garde en ton cœur l'espoir d'un joyeux lendemain,
Mais laisse-moi mourir; je suis las de la vie!
Laisse-moi... fuis... à moins qu'il ne te prenne envie
De voir, gai spectateur, quelques débris sanglants
De mon crâne brisé, rougir tes cheveux blancs;
Ou que, penché muet sur ma carcasse humaine,
Pour découvrir le mot d'une science vaine,
Tu ne veuilles chercher, quelle fibre ou lambeau;
De ce corps qui n'est plus contenait le flambeau;
Ou bien encor, battant, dont l'âme est envolée,
Quel dernier son rendit cette cloche fêlée!
Allons fuis... laisse-moi!
— Non, je ne fuirai pas.
Une invisible main m'a conduit sur tes pas:
Providence ou hasard, peu m'importe. Je reste.
J'accomplis mon devoir... que Dieu fasse le reste.
Oh! je n'ai nul souci de la cendre des morts.
Lorsque la terre en elle a fait rentrer nos corps,
La poudre du tombeau n'est que vile poussière.
Je sais vers quel foyer remonte la lumière!
Et si je viens à toi, pauvre désespéré,
Ce n'est pas pour scruter, d'un esprit égaré,
Le décevant tableau; mais à sa plainte amère,
Je viens prendre ma part des douleurs de mon frère.
— Le Christ est mort, vieillard — et la fraternité
N'est qu'un mot. Laisse-moi! Je hais l'humanité.
— Hélas! rien dans ton cœur! Pas un mot qui le touche!
Rien, l'implacable haine... et toujours sur ta bouche
Un stérile mépris! Ainsi, le Christ est mort?
Et morts aussi, tous ceux, dont l'incessant effort,
Fut de semer au fond de toute âme avancée,
Dans un germe d'amour, quelque grande pensée;
Tous ceux: savants, tribuns, puissants législateurs,
Philosophes, guerriers, hardis explorateurs,
Mille noms de héros et de martyrs sublimes
Qui firent de clartés resplendir nos abîmes!
Où sont-ils? Dieu le sait! Leurs œuvres sont partout...
La matière est dissoute... et l'esprit est debout.
Pour doter l'avenir d'une sainte harmonie
Chacun d'eux au progrès dévoua son génie —

Et qui sert la science ou bien la liberté,
Sache-le, celui-là servit l'humanité.
Mais toi, qui donc es-tu? Christ est mort! Ame ingrate!
Quoi, tu n'as donc rien là, dans ton cœur, rien qui batte?
Pourtant, tu n'as pas dû répudier la foi;
Il doit bien être encor dans quelque coin de toi,
Un sentiment, que sais-je... une fibre endormie,
Qui n'attend que le son de quelque voix amie,
Pour sentir, s'émouvoir et renaître à l'amour.
Regarde... ouvre les yeux et l'esprit tour à tour,
Et parmi les splendeurs où ton regard se pose,
Dis-moi, ne vois-tu rien? N'est-il pas une chose,
Dont la magnificence ou la sublimité
Vienne en ton doute affreux parler d'humanité?
Cherche dans le passé... l'espérance y peut naître.
Interroge ton cœur... il est un nom peut-être,
Un nom béni qui peut y surgir tout à coup...
Le suicide est l'œuvre ou d'un lâche ou d'un fou!
Ta mère, souviens-toi! Ta mère, pauvre femme!
Dont tu vas, sans pitié, meurtrir et briser l'âme!

— Ma mère est morte, hélas! Je suis un orphelin.

— Eh bien, s'il est encor un sentiment humain
Qui puisse vivre en toi, c'est ta mère, sans doute,
Et non point le hasard qui m'a mis sur ta route.
Sous les ombres du soir, son esprit suit tes pas,
C'est elle qui te parle et tu ne l'entends pas.
Elle te dit: Mon fils, ton pied est sur l'abîme...
Quand la mort ne vient pas, la chercher, c'est un crime!
Se détruire n'est rien — savoir bien vivre est tout;
Abdiquer c'est déchoir — Il faut rester debout!
Songe qu'à tous les maux notre cœur est en butte,
Que pour tous, ici-bas, la vie est une lutte,
Et que grand est celui qui sait, vaillant soldat,
Porter la tête haute au milieu du combat.
Songe qu'un même exil a fait les hommes frères,
Que du bien et du mal nous sommes solidaires,
Et que chacun pour tous, et que tous pour chacun,
Nous devons élever l'édifice commun.
Songe enfin, que la vie en deux mots se résume:
Recevoir et donner. Selon toute coutume,
En comptabilité — c'est le doit et l'avoir,
En contrat social — le droit et le devoir.
Et celui-là, serait étrangement honnête,
Qui se donnant la mort croirait payer sa dette.

— Qui que tu sois vieillard, pardonne à ma douleur
De n'avoir pas compris les élans de ton cœur;

Pardonne et sois béni, toi dont la voix austère
Evoque à mes pensers le doux nom de ma mère.
Mais que puis-je espérer? Vaut-il pas mieux mourir,
Quand le sort nous accable, et qu'on ne peut tarir
La coupe d'amertume où notre esprit se noie;
Quand il n'est plus de but à nos jours, plus de joie;
Quand l'espoir, ce flambeau qui rayonne et qui luit,
S'est éteint à jamais, et que la sombre nuit
Fait tinter comme un glas ses lentes agonies,
Vaut-il pas mieux jeter sa cendre aux gémonies,
Que de traîner toujours, dans un lugubre effort,
Sous un fardeau de chair qui palpite — un cœur mort?
— Non ton cœur n'est pas mort, ni morte l'espérance.
Sache dompter le mal, maîtrise ta souffrance,
Et ce flambeau, soleil un instant obscurci,
Resplendira plus doux à ton regard. Ainsi:
Quand après une nuit d'effroyables orages,
La brise du matin dissipe les nuages;
Sur la crête des monts que frange l'Orient,
Quand enfin le soleil apparaît souriant,
Remise des terreurs dont elle était la proie
La nature s'émeut d'une indicible joie:
Tout s'anime, renaît, et vers l'astre du jour
Comme s'il fut son Dieu lève un regard d'amour.

*
* *

Le vieillard s'était tu... mais parfois le silence
Touche les cœurs blessés, bien mieux que l'éloquence:
La rudesse d'un mot pousse à l'affolement...
L'effluve du regard est un apaisement.
Stélio subissait la suggestion lente,
Et si sa volonté se montrait hésitante,
Il était, sans nul doute, aisé de le prévoir,
La balance penchait en faveur du devoir.
Pour en fixer l'esprit un rien devait suffire,
Et comme illuminé par un divin sourire,
Le bon vieillard tendait à Stélio la main,
Celui-ci s'écria dans un sanglot soudain:
— Oui, le Christ est vivant! car ils sont ses apôtres
Ceux qui prennent à cœur la souffrance des autres,
Et qui, sans demander la cause des revers,
Viennent à l'insensé tendre leurs bras ouverts;
Ceux dont le but constant est d'élever les âmes,
Et qui, calmes et grands, sous nos mépris infâmes
Pardonnent au pervers sa sombre iniquité,
Heureux, s'ils l'ont conquis à notre humanité.

Père... père... ton cœur a vaincu ma folie,
Parfais ton œuvre... et sois l'arbitre de ma vie!

— Sois mon fils, Stélio! Ce que fut ton passé,
Je n'en veux rien savoir... tes pleurs l'ont effacé.
Tu n'eus de torts que ceux de la jeunesse, en somme.
Reconquiers ton estime en sachant être un homme.
L'avenir est ouvert large et vaste à tous ceux,
Qui, l'esprit animé d'un souffle généreux,
Marchent vers le progrès, leur grande âme guidée
Par ces deux mots puissants: la justice et l'idée.
Viens sous mon humble toit. Quelques jours de repos
Apporteront le calme en ton cœur, et dispos,
Quand tu ne seras plus obsédé par le doute,
Vers des destins meilleurs, tu poursuivras ta route.
Viens! c'est ta mère, enfant, qui vers toi m'a conduit.

Ce n'était plus le jour et pas encore la nuit,
Et cependant, au ciel, brillaient quelques étoiles;
La nature, prodigue en émouvants tableaux,
Semblait se préparer pour des décors nouveaux.
Tous les bruits, par degrés, rentraient dans le silence:
Bruits d'ailes, chants d'oiseaux, que l'air vibrant balance
Parmi les tamaris et les genêts en fleurs,
Crissement de l'insecte aux multiples couleurs;
Tout se taisait, hormis, rugissante et farouche
La grande voix des mers, qui, l'écume à la bouche,
Accourt du large et vient confier aux brisants,
Le nom des naufragés que roulent les jusants.

Par d'agrestes sentiers où fleurit l'aubépine,
Tous les deux lentement descendent la colline;
Une bastide simple et rustique est au bas:
C'est là, bientôt enfin, qu'ils arrêtent leurs pas.
Des aboiements joyeux fêtent la bienvenue;
Et du seuil accourant, gracieuse, ingénue,
Une mignonne enfant tend ses bras au vieillard,
L'étreint, l'embrasse et dit: Comme vous rentrez tard!
Oh! grand père! mon Dieu, que j'étais inquiète!
C'est mal de tourmenter votre pauvre Alliette
Voyez, d'avoir pleuré, j'ai les yeux gros. Eh bien!
Grand père, à tout cela, vous ne répondez rien?
Il sourit, lui montrant, discret dans la bruyère,
Stélio demeuré quelques pas en arrière:
« J'amène un hôte, enfant. Pour franchir notre seuil,

Il attend de ta bouche un bienveillant accueil;
Va...
Stélio vers lui crut voir venir l'aurore,
Tant la candide enfant qui s'ignorait encore,
Avait de grâce pure en sa chaste beauté.
— Soyez le bienvenu, dit-elle avec bonté,
Monsieur, vous apportez avec vous de la joie;
Un hôte est un ami que le ciel nous envoie.

(*A suivre.*) **JULES MONIOT.**

ERRATA. — Dans la *chronique* d'avril, *Une visite à bonne-Maman*, p. 243, 17e ligne, il faut lire au lieu de : Cet accent si touchant, etc., Cet *accueil* si touchant...

Deux lignes plus loin : au lieu de : Ce n'est pas ma grand'mère, lire : Ce n'est pas *une* grand'mère.

... — page 244, l'avant-dernier alinéa débute par : Ainsi comme on a profité ; c'est : *Aussi comme on en a* profité, qu'il faut lire.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47e ANNÉE. N° 6. 1er JUIN 1904.

LE DIEU DES SPIRITUALISTES

(*Suite et fin.*)

Nous en sommes restés, dans l'article précédent, au dogme de la prédestination.

Où chercher, où trouver, pourrait-on demander, l'origine de ce dogme extravagant ? Vraisemblablement dans le fait, répond le Dr Th. Pascal, que l'on constate, trop souvent hélas ! chez certaines créatures humaines, soit de lamentables disgrâces, soit des tares congénitales qui semblent provenir d'une malédiction d'autant plus extraordinaire qu'elle paraît avoir été arrêtée à l'avance, arbitrairement, c'est-à-dire injustement.

Comment expliquer, en dehors de cette hypothèse, ces cas de monstruosités de naissance, de difformités repoussantes, d'infirmités incurables et surtout de folies héréditaires dont les hôpitaux d'aliénés et certains asiles de nature spéciale, nous fournissent le hideux et terrifiant spectacle ?

Or, c'est à Dieu, directement, que certains orthodoxes dont l'ignorance dépasse toute mesure n'hésitent pas à attribuer ces dispensations injustifiables. Ils ne se sont pas demandé s'il n'est pas injurieux pour le Père de toute miséricorde et de toute justice, de l'incriminer en de semblables circonstances, alors qu'ils auraient pu comprendre, en réfléchissant, en cherchant à savoir, que c'est à l'homme seul que sont imputables les douloureuses épreuves qu'il s'est préparées, que c'est lui-même qui se *prédestine* à telles destinées heureuses ou lamentables, par suite des « semailles » qu'il a faites dans ses existences précédentes, et dont il récolte les fruits, sans autre intervention que celle de la Loi des rétributions équitables.

Or, qu'on le sache — il faut que l'homme l'apprenne et s'en souvienne — sans l'acceptation de cette inéluctable Loi, la vie, la nature et Dieu demeurent inexplicables. Supprimez l'héritage du passé, et le présent et l'avenir, ne sont plus, dès lors, que mystère, injustice et renversement de tout ce que la conscience humaine est en droit de réclamer de l'Ordonnateur des mondes. L'univers et les destinées de l'être ne sont plus qu'un chaos devant l'extravagant désordre duquel la pensée se révolte et maudit l'existence qui ne serait plus, désormais, que la plus effroyable des ironies ou le plus macabre des cauchemars.

Voilà ce que n'ont pu ou voulu comprendre les inventeurs du dogme étrange qui nous occupe, si bien que par la suppression ou la déformation de la Loi de justice, et jugeant de l'avenir par le présent dont ils méconnaissent la nature et la signification, ils attribuent les injustices *apparentes* de la vie à je ne sais quel dieu de fantaisie qui, dans ses monstrueux caprices, frapperait au hasard, punirait sans raison, pardonnerait sans motifs et enverrait, soit au paradis, soit en enfer, ici, ceux qu'il favorise, là-bas, ceux qu'il hait et dont il veut se venger... Odieuse, abominable conception !

Ils ne savent pas, ces croyants à courte vue, que les Guides veillent à la répartition des biens et des maux et que c'est d'après le bilan des âges, que sont attribués dans le présent, comme ils le seront dans l'avenir, les milieux, les corps, les facultés, en un mot l'ensemble des éléments nécessaires et appropriés aux mérites, ou aux besoins de ceux dont l'évolution, quelle qu'elle soit, est dirigée avec justice et avec amour.

Qu'on le sache ou qu'on l'ignore, la justice éternelle ne sommeille jamais. C'est par l'effort, les souffrances, que se réalisent les équitables pondérations, que s'affine l'âme à mesure qu'elle expie et qu'au sortir du creuset de l'épreuve, que dans le creuset lui-même, s'effectue l'ascension spirituelle.

Tout être est une monade divine en labeur de purification au sein de la matière ambiante. Entre la route qui mène aux abîmes et celle qui mène aux sommités lumineuses, elle peut choisir, et ce qui rend ce choix possible, c'est sa *liberté*... en présence de laquelle, est-il besoin de le dire ? s'évanouit le dogme de la Prédestination.

Or, qu'est-ce que cette liberté ? Le libre arbitre peut être défini l'usage normal de pouvoirs suffisants. Ces pouvoirs, l'âme, étincelle de la flamme divine, les possède intégralement ; mais ils n'existent tout d'abord en elle qu'à l'état potentiel. Dans cet état de neutralité première, elle commence par n'être que spectatrice passive dans l'évolution de l'éternel drame humain et ce n'est que lorsqu'elle s'est développée en un « moi », c'est-à-dire en une conscience individuelle, qu'elle entre dans une vie dont l'activité s'applique à un but déterminé, voulu et choisi par elle.

Au début des humanités, à l'âge où prédomine la bestialité originelle, l'activité de l'âme s'arrête aux phénomènes de pure sensation. Le sauvage, esclave de sa nature passionnelle, hésite, fluctue et n'obéit qu'aux influences extérieures. Ce n'est que plus tard et lentement, que naît et se développe en lui une mentalité pouvant lutter contre la passivité d'autrefois. Cette mentalité est la première lueur de la divinité intérieure ; mais combien longtemps demeure-t-elle endormie, enlizée dans la matière dominatrice. Or, aussi longtemps que cette lumière interne demeure voilée par les émanations épaisses des bas-fonds, l'homme est incapable de « choisir ». En résumé, l'homme est d'autant plus esclave de la fatalité qu'il est plus près de la matière et d'autant plus apte à mettre en jeu son libre arbitre, qu'il s'approche davantage de l'esprit, c'est-à-dire de la volonté divine qui s'appelle la Loi et dont l'acceptation l'émancipe, le rend libre avec Dieu et en Dieu (Dr Th. Pascal).

Oui, certes, nous sommes libres ; mais ne nous méprenons pas. N'oublions pas que c'est en raison de cette liberté, que s'accroît notre responsabilité.

Suivant un axiome fréquemment répété : c'est en Dieu que nous vivons et que nous évoluons. C'est fort bien dit, mais encore faut-il s'entendre. A n'en pas douter, une influence divine opère en nous, bien que sous bien des rapports nous soyons très médiocrement divins ; mais pour que cet axiome purement théorique devienne une réalité vitale, il faut que nous ayons atteint un degré de spiritualisation qui permette à la Divinité d'habiter en nous. Il est bien entendu que nous serons des dieux, mais ce n'est qu'après un épanouissement préalable de notre humanité, que nous serons mûrs et dignes de ce glorieux héritage. La vie n'est pas une théorie, c'est une série d'actes bien définis, au bout de laquelle nous avons le pouvoir, mais en plus le *devoir* d'aboutir.

L'âme humaine est de trop noble essence pour qu'il soit permis de la comparer à une simple graine végétale qui, selon les circonstances, croît

ou demeure stérile. Tous les glands ne deviennent pas des chênes, et parmi les innombrables germes que produit la prodigue nature, il y en a et par millions que les vents dispersent, que le soleil dessèche ou que les oiseaux du ciel déterrent du sol pour s'en nourrir.

Il est donc bien entendu que la monade humaine est au-dessus de ces dangereuses éventualités. La plante divine doit germer, croître, fleurir et fructifier, mais encore faut-il qu'elle s'évertue à hâter cette expansion qui lui est imposée. Qu'elle le veuille ou non — et combien serait inutile et fou tout essai de résistance — il faut qu'elle réponde aux *désidérata* suprêmes de la création, car le Logos a créé l'homme en vue de sa divinisation et la haute science nous démontre que l'évolution des monades humaines est l'objectif essentiel du système cosmique auquel nous appartenons. (A. P. Sinnett).

Et maintenant, après l'exposition des phénomènes grandioses du monde invisible tel qu'il nous a été révélé dans ses plus glorieuses perspectives, qui pourrait s'étonner que les philosophes spiritualistes protestent avec la plus grande énergie contre l'hypothèse que soutiennent certains panthéistes de conceptions spéciales, concernant la prétendue annihilation finale des âmes dans un nirvana quelconque, où elles disparaîtraient sans retour, en dépit de leur évolution si lentement et si savamment préparée ?

Cette perspective peut plaire à certaines personnalités passives, rêvant d'une immersion éternelle au sein de l'Infini, mais ne saurait convenir aux âmes fortement trempées qui désirent, elles, non l'absence d'hypothétiques souffrances ultérieures, mais la vie, l'énergique vie toujours plus intense et prête à accepter tous les devoirs des futures évolutions.

Eh bien, que ces âmes fortes, assoiffées d'une aussi noble et méritoire activité, soient pleinement rassurées. L'union mystique de la conscience du *moi* avec la Conscience universelle n'implique nullement l'absorption, c'est-à-dire le sacrifice de l'être, tout au contraire, elle implique son épanouissement. C'est — nous l'avons dit ailleurs — c'est la goutte qui devient océan.

L'histoire du monde invisible nous enseigne que quelle que soit l'expansion de l'individualité réalisée au cours de son ascension ancienne ou récente, cette individualité en conserve éternellement les bénéfices, en raison de sa mystique coexistence avec le Centre de la vie qui fut sa source originelle.

Nous savons qu'il n'existe dans le Kosmos aucune force aveugle dont les pouvoirs rétroactifs puissent amener une réaction quelconque dans la marche ascensionnelle de l'être ayant choisi la voie normale. Nous avons la certitude que tous les résultats susceptibles d'être produits sur les plans de notre système solaire ne sont et ne peuvent être que l'expression de la Volonté du Logos qui le gouverne et qui possède des attributs assez puissants pour « objectiver » cette Volonté, par la raison qu'en son Essence réside la

potentialité d'une multiplication infinie des éléments de sa propre Individualité. L'être imparfait ne peut limiter l'être parfait, pas plus qu'il ne pourrait le prolonger ; ce qu'il peut, c'est le manifester, l'exprimer plus ou moins, en être la lointaine image... Et pourquoi l'Etre parfait ne serait-il pas éternellement exprimable ? Pourquoi, en dehors de la pensée insondable, de la raison suprême, de la lumière sans ombre, n'y aurait-il pas des intelligences imparfaites pour en réfléchir quelques rayons ?

Tous, nous marchons vers cet Etre divin par lequel et au sein duquel tout notre système cosmique s'est développé. A l'origine, cet Etre déversa son énergie dans d'innombrables manifestations. A la fin de son œuvre, cette force lui reviendra par de nouveaux canaux d'énergie spirituelle, c'est-à-dire par les nouveaux Logoï constituant sa propre réflexion sur les nombreux plans de la Nature où son influence fut projetée.

L'univers est incommensurable ; de sublimes activités attendent les futurs collaborateurs de l'œuvre infinie. Qui sont-ils tous ces grands Etres ? Qui sommes-nous, pauvres humains, pour oser même effleurer l'étude de tels sujets. Nous ne pouvons même pas nous faire une idée des dernières phases de l'histoire de notre système et cela d'autant moins que les Instructeurs se font énigmatiques. Ne nous disent-ils pas que l'Individualité gigantesque et sublime que nous appelons le Logos fut de tous temps une multitude d'individualités réunies en une seule, et qu'il représentera encore cette multitude accrue dans une proportion qu'on ne saurait imaginer, jusqu'à la consommation du cycle pendant lequel s'accompliront toutes les destinées en cours d'actuelle évolution.

Arrêtons-nous ici, car le vertige nous saisit sur le bord de ce mystérieux abîme. Oui, arrêtons-nous pour nous recueillir un instant sous l'impression des grandes choses qui nous ont été révélées. Comment ne pas tressaillir en présence de ce nouvel Evangile, de cette Bonne Nouvelle qui nous déclare qu'elle n'est plus pour nous l'annonce de ce *salut* énigmatique dont nous ont si longtemps parlé les vieux dogmes périmés, mais l'attestation bien autrement consolante que nous n'avons à être rachetés de rien d'autre que de nos erreurs et de notre ignorance, par la raison bien simple que nous ne sommes plus sous la menace d'une colère divine quelconque. C'est dans des conditions tout autres qu'évolue l'Univers, en vertu d'une organisation créée par un Dieu — notre Dieu, notre Père — en vue d'un idéal de justice et d'amour d'une telle hauteur, qu'il dépasse et de combien, toute conception humaine. Et que l'on ne croie pas que ce soit un rêve poétique, une simple envolée d'imagination ; c'est une certitude que peuvent constater tous ceux qui voudront se donner la peine d'en faire l'investigation scientifique (C. W. Leadbeater).

Oui, il faut étudier, s'orienter dans le vaste horizon qui nous entoure, si

l'on veut se faire une idée de la marche et de la direction du torrent de vie qui nous emporte, car l'erreur est facile.

Imaginez un instant qu'un faible insecte tombé dans le courant d'un fleuve au large cours, tournoie plus ou moins longtemps dans l'un des remous de la rive. Comment pourrait-il comprendre, dans ce lent mouvement circulaire et parfois rétrograde, quelle peut être la direction générale des eaux débordées qui roulent et s'enfuient vers l'Océan ?

Eh bien, c'est à ce pauvre insecte que nous ressemblons, alors que nous ne regardons qu'autour de nous, nous absorbant dans les minuscules détails et les vulgarités de la vie quotidienne. C'est de plus haut qu'il nous faut regarder ; c'est au-dessus des événements qui passent et des impressions fugitives que nous devons nous élever, si nous voulons pouvoir apprécier l'immense processus des évolutions générales ou particulières qui entraînent les mondes de l'espace, en même temps que chacune des vies éphémères.

N'oublions pas, toutefois, que quelque légères que puissent nous paraître, alors qu'on les envisage de très haut, les amertumes et les douleurs de la vallée terrestre, il n'en est pas moins vrai que sur le plan physique toutes ces douleurs sont réelles et l'on ne peut se dissimuler que tant qu'elle dure, la souffrance est *souffrance*. Aussi est-ce pour cela que l'homme, pour aussi clairvoyant qu'il soit, et pour aussi apte qu'il puisse être à en comprendre la nature et la signification, ne peut se dispenser, devant le spectacle des maux qui l'entourent, de témoigner à ses frères malheureux les plus chaudes sympathies de son cœur.

Ce n'est que lorsqu'il s'agit de nous-mêmes et de nos épreuves personnelles que nous devons nous montrer sévères et nous rappeler qu'en perspective de nos glorieuses destinées futures, il nous faut lutter contre notre égoïste matérialité, en repoussant comme indigne toute préoccupation particulière, c'est-à-dire inférieure.

Rappelons-nous, d'autre part et surtout, qu'il est, en dehors du cercle étroit de notre personnalité, des considérations d'ordre général dont nous ne pouvons éluder les impératives prescriptions ? Ce n'est pas vainement qu'une même vie divine anime tous les êtres et nous, en particulier, hommes d'une même race, issus d'une source commune. Eh bien, c'est au nom de cette communauté d'origine qui nous égalise tous, sans privilèges d'aucune sorte, qu'il nous est prescrit de nous aimer les uns les autres, en même temps qu'est imposée à chacun de nous l'obligation de mettre ses forces au service de nos frères en humanité.

Ce qu'il y a de merveilleux dans ce don de soi, c'est qu'il en sort une force qui nous fait croître en stature spirituelle. En vertu d'un phénomène transcendant, nous nous appartenons d'autant plus que nous prodiguons aux au-

tres nos sympathies, notre dévouement, toutes les radiations de nos propres énergies. Nous sommes à ce point maîtres de nous-mêmes, que nous ne sommes plus les esclaves des circonstances, que nous n'avons plus à nous préoccuper ni des problèmes de la vie, ni des fatalités qui nous enchaînaient autrefois et que dans la joie de notre autonomie reconquise, nous pouvons disposer, au bénéfice des autres et sans l'épuiser jamais, de notre lumière intérieure qui, suivant la parole d'un Instructeur, fait de nous des « soleils en réduction capables de réfléchir l'éclat du grand Soleil ». Ne nous a-t-on pas dit encore que nous sommes « des dieux en expectative par l'Esprit qui habite en nous » ?

Cette personnalité divine qui nous pénètre s'appelle, en langage hiératique, le *Christos* mystique, auquel l'apôtre Paul fait de si fréquentes allusions et dont le doux Rabbi palestinien, qui parcourait la Samarie et la Judée, où il enseignait, guérissait et consolait ses frères, était la visible préfiguration.

Le Christ de l'esprit humain, hôte sublime de notre conscience, est devenu « nous-mêmes » par interpénétration. Il est chair de notre chair et âme de notre âme. Symboliquement, il y naît, il y vit, il y est crucifié, puis ressuscité d'entre les morts et monté au ciel dans les souffrances, d'abord, puis dans la glorification finale, formant l'apanage de toute créature de race divine. Ne nous dit-on pas encore que tout homme est potentiellement un Christ qui, dans le développement de sa vie mystique, répète et reconstitue, pour ainsi dire, d'une manière générale, le drame messianique que nous racontent les Evangiles (Galates IV, 6, 7 et 19).

Certes, c'est ici le plus grand des mystères ; mais ce mystère de l'involution du divin dans notre humanité ne nous a-t-il pas été expliqué, appliqué, incorporé ? Nulle cervelle d'homme terrestre n'eût pu pressentir, sans révélation, le prodigieux spectacle du Dieu d'amour qui « ne voulant pas la mort du pécheur mais sa conversion et sa vie », attire à lui les hommes qui, par ignorance ou par aveugle obstination, luttent contre la Loi, car ce qu'il attend et désire dans son amour, n'est rien d'autre que la divinisation des êtres. L'homme, particule divine, possède une volonté embryonnaire, mais infinie par essence, et susceptible d'un développement illimité ; toutefois Dieu respecte cette volonté dans ses créatures et il ne les « violente » que par les effluves de son amour.

Les monades humaines, on le sait, sont toutes égales entre elles. Issues d'une même source, partant du même point initial, elles suivent la même route et font les mêmes étapes, en mettant en jeu, suivant leur bon vouloir, leurs facultés originelles.

Ce qui les distingue, nous l'avons déjà dit, et constitue les inégalités choquantes que l'on remarque dans leurs divers groupes, ce sont leurs âges res-

pectifs ; mais, « sœurs », en dépit des différences que révèlent leurs états d'évolution, elles représentent, toutes, la *chose une*, caractéristique, indélébile du Kosmos et des vivants,c'est-à-dire la divinité essentielle dont les a marquées le sceau du Créateur.

Aussi, l'âme est-elle impérissable. Jaillie du Foyer générateur, elle commence en lui comme étincelle et s'associe à lui comme flamme divine. Antérieure aux soleils qui ne brillent que temporairement dans l'infinie durée, elle leur survit et les voit s'éteindre, tour à tour, victorieuse du temps et maîtresse de l'espace. «Nourrisson de Dieu» suivant la suggestive expression des Ecritures, elle se réjouit dans son sein au cours des immenses périodes de repos et de béatitude qui séparent les cycles d'activité.

Et lorsque l'âme, Phénix toujours renaissant, renoue la chaîne d'or de ses existences successives, de nouveau elle évolue sur le plan d'une réincarnation supplémentaire, entourée des âmes-sœurs, ses collaboratrices qui, toutes ensemble, de progrès en progrès, de spiritualisation en spiritualisation supérieure, escaladent leur idéal et toujours, dans les orbes de la spirale infinie, remontent vers leur Source divine.

Concluons en quelques mots.

Nous venons de dire quelle est la doctrine des spiritualistes, quel est leur Dieu, quelles sont leurs aspirations, leurs espérances et leurs certitudes. Ce qu'il y a de triste, c'est que les hommes qui, ayant retrouvé le sens de la vie, en comprennent les devoirs et les nobles destinées, ne forment dans l'humanité qu'une infime minorité.

Notre société moderne qu'enlize un matérialisme progressif et obstiné se complaît dans un agnosticisme qui,des Facultés et des Académies,déborde sur les classes inférieures. Le peuple égaré par les déclamations de quelques libres-penseurs intransigeants a perdu la foi religieuse élevée, — de tous points différente des superstitions ecclésiastiques, — sans acquérir la foi de la haute science. La décadence de la race humaine n'est que trop visible pour les esprits que n'aveugle pas un optimisme à courte vue. L'âpre poursuite d'un bien-être dont tant de misérables sont privés et dont abusent tant d'égoïstes repus, rapetisse l'esprit humain et l'enferme dans la sphère déprimante des convoitises purement matérielles.

Sans que l'orage ait encore éclaté, l'on entend de sourds murmures derrière les hautes barrières qui séparent les classes sociales... les unes jalouses à juste titre, les autres vaguement apeurées, ou tout au moins inquiètes. A l'heure où, sous l'impulsion d'un souffle qui, sans aucun doute, nous vient des régions supérieures, l'on s'évertue à parler à tout venant de paix universelle, de transactions bénévoles, de tribunaux d'arbitrage en vue de la suppression prochaine des guerres de peuple à peuple — amère et lamentable ironie puisque, là-bas, tonnent les canons ! — il n'en est pas moins vrai que d'autres guerres se préparent dans l'ombre.

Exaspérés par l'oppression de ceux qui audacieusement s'appellent eux-mêmes les maîtres du monde, les opprimés s'agitent, les déshérités gémissent, en même temps que s'accroissent, chez les gouvernants, des ambitions démesurées, d'insatiables convoitises et des frénésies de pouvoir qui amènent, ici, ces spoliations iniques de populations faibles par des nations riches et puissamment armées, là ces effroyables massacres qui, sur les confins et sous les yeux d'une Europe dite civilisée, sont perpétrés sous l'inspiration de chefs capables de tous les crimes et en qui semblent s'être réincarnées les âmes des Tamerlan, des Gengiskhan et des Osman (surnommé le briseur d'os), dont les Osmanlis, leurs descendants directs, renouvellent de nos jours les inexpiables forfaits.

Il faudra bien cependant que l'évolution se fasse, et elle ne se fera que lorsqu'une religion spiritualiste et scientifique aura régénéré les consciences et éclairé les esprits. Ce n'est qu'alors que se lèvera l'aube d'une ère nouvelle, ère de liberté, débarrassée de cette déprimante humilité chrétienne qui, écrasant l'homme sous l'idée obsédante de sa culpabilité héréditaire et de son impuissance morale, le transforme en un esclave tremblant et superstitieux.

Ce qu'il faut, c'est que notre société moderne comprenne que la diffusion d'une religion semblable à celle dont nous avons tâché d'indiquer les grandes lignes, ne lui fera rien perdre, ni de l'indépendance de son esprit, ni de la liberté de sa conscience. Toutes les acquisitions qu'elle a faites lui seront conservées intactes. L'homme se retrouvera tout entier avec ses facultés innées, ses bons instincts originaires, ses besoins légitimes de progrès, sa morale,sa poésie,son culte pour l'idéal... Il n'aura perdu,dans cette heureuse métamorphose, que les parties grossières et enfantines de son intellectualité déformée par les religions officielles. Il montera de plus en plus dans le royaume de l'*Esprit*.

Après l'âge d'or légendaire qui est devant nous — encore bien loin, sans doute — viendra l'âge de diamant combien plus magnifique que son prédécesseur. Il se peut que longtemps, peut-être, la cité moderne ait encore besoin de remparts protecteurs pour se défendre et vivre en paix, car les haines et les jalousies persistent ; mais il faut, quoi qu'il arrive, que l'amour vienne remplacer la haine.

Déjà nous pouvons constater que l'homme vit avec l'homme chaque jour davantage, et que la science, en multipliant comme elle le fait les possibilités de relations, projette, à chaque instant, sur tous, des parcelles de l'âme commune ? L'humanité est chose homogène. En dépit de ses multiples différences, règne dans le corps social une unité d'essence et de race qui rend solidaires les uns des autres tous les membres de la famille — innombrable famille qui, sur les plans divers qu'elle habite, mondes terrestres et régions

invisibles, est et demeure la représentation de la Grande fraternité de tous les êtres vivants que rattache indissolublement l'immense chaîne hiérarchique.

Vérité, certes, que tout cela ; mais vérité de demain, beau rêve d'avenir ! Ce n'est que lorsque l'unité sera devenue effective, que de cette masse homogène surgiront les individualités diverses qui, en dégageront les virtualités, en réaliseront la vie collective et rendront possible la transmission de l'héritage promis à tous les fils de la famille divine.

Cet héritage ne se transmet que lentement. L'évolution de la monade humaine exige une accumulation de siècles, au cours desquels ne peut se réaliser la spiritualisation nécessaire, que par la collaboration de l'homme avec les directeurs des mondes. Et ce n'est qu'après ce long stage, alors que nous aurons acquis la vision spirituelle, que nous pourrons constater avec quelle sollicitude nous sommes conduits, dirigés, protégés et, par suite, comprendre approximativement que l'évolution d'une seule de ces étincelles qui ont jailli du Foyer primordial, est une œuvre prodigieuse d'amour et de puissance, même pour l'omnipotence divine.

Approximativement, avons-nous dit... Oui, certes, car ce n'est qu'à grand'-peine que nous pouvons contempler l'éblouissante trombe de lumière qui, des hauteurs célestes, vient nous frapper de ses éclats.

Si, comme Pierre Loti, qui nous a raconté son voyage dans l'Inde, nous allions, nous aussi, interroger les Sages de Bénarès, ne serait-ce pas avec une sorte de frisson d'orgueil, mais auquel se mêlerait une indicible stupéfaction, que nous les entendrions répondre à chacun de nous, d'une voix basse et lente, mais sur ce ton d'autorité souveraine qu'eux seuls possèdent ici-bas : « Ne sais-tu donc pas que tu es essentiellement Dieu ? »

ED. GRIMARD.

CAUSERIES

sur l'Evolution de l'idée religieuse (*suite*) (1).

VIII.

Avant le Concile de Nicée.

Le Christ, pas plus que les autres Messies, ses prédécesseurs, n'avait voulu fonder une religion. Il s'était borné, comme eux, à rappeler les principes de l'éternelle morale, et à inspirer ses disciples, laissant aux hommes le soin de rechercher et d'établir les institutions les plus propres à favoriser le progrès et à développer l'idéal.

(1) Voir les numéros de mai et juin 1903; janvier, février, mars, avril et mai 1904.

Les grands instructeurs de l'humanité se bornent à éclairer la route : c'est à nous qu'il appartient de la débarrasser des obstacles qui la couvrent, par notre intelligence et notre labeur. Chaque génération doit travailler dans ce but pour que les générations suivantes trouvent la voie toujours plus plane, plus facile et plus belle.

Dès les premières années du christianisme, de puissants esprits se mirent à l'œuvre pour jeter les bases de l'Eglise qui était destinée à conserver l'Idée religieuse au milieu des luttes effroyables de l'invasion, et des ténèbres qui allaient couvrir l'Europe pendant le moyen âge. On a donné à ces hommes le nom de Pères de l'Eglise et spécialement le nom de Pères apostoliques à ceux qui vécurent en même temps que les apôtres et qui purent recevoir leurs enseignements : ceux qui vinrent après eux reçurent le nom de Pères apologétiques. Les uns et les autres étaient en général des hommes d'une haute intelligence, initiés aux mystères, versés dans les sciences occultes, et ayant une foi entière dans la mission qu'ils avaient à remplir.

Leur tâche était des plus difficiles. Il ne s'agissait pas, comme l'avaient fait des réformateurs à d'autres époques, d'apporter des améliorations à la religion existante ; — il n'y avait plus de religion. — Il s'agissait de créer de toutes pièces un système nouveau, un ensemble de doctrines religieuses, des dogmes et un culte ayant pour base les maximes du Christ. Ces maximes, dégagées de toutes les fausses interprétations dont elles furent plus tard l'objet, renfermaient toutes les vérités : unité de Dieu, immortalité de l'âme, Préexistence, Réincarnation.

Ces vérités qui avaient été enseignées dans les mystères de toutes les religions, avaient été transmises aux apôtres et aux premiers Pères dans les mystères de Jésus (1). Mais,comme il était recommandé dans les livres saints, elles ne devaient pas être toutes communiquées : il fallait les adapter à la mentalité des hommes de cette époque, en voiler certaines qui n'auraient pas été comprises, et ne leur donner que celles qui pourraient, sans les troubler, faire naître en eux les vertus et les sentiments initiateurs du progrès moral.

Dès les premiers siècles, les chefs des petites Eglises s'étaient réunis pour fixer certains points de la croyance, pour s'entendre sur certaines questions. On avait donné à ces réunions le nom de Conciles. Mais l'entente avait été difficile : et les décisions contradictoires de ces assemblées n'avaient abouti qu'à amener des querelles, des troubles, et, dans certains pays, comme en Afrique, de véritables guerres entre les dissidents. Ainsi que je l'ai déjà dit dans une précédente causerie, des sectes s'étaient élevées de toutes parts. Outre les questions interminables sur la Trinité et sur les diverses personnes qui la composent et que nous verrons reprendre par Arius, il y en avait

(1) Le christianisme, comme toutes les religions, eût son enseignement ésotérique,ses mystères qui n'étaient révélés qu'à ceux qui pouvaient les comprendre. Dans maints passages des Evangiles et des Pères de l'Eglise, il est fait allusion à cet enseignement. Nous reviendrons plus tard sur cette question.

d'autres qui jetaient les esprits dans le trouble le plus profond. Les enseignements de la Bible sur la création de l'homme, sur la chute, et sur la venue d'un Rédempteur, étaient généralement acceptés : mais de graves controverses s'étaient élevées au sujet de la création des âmes.

Alors que certains Pères, disaient que Dieu crée distinctement chaque âme au moment nécessaire, — ce qui n'explique pas le péché originel, — Tertullien prétendait que l'âme est transmise par les parents, en même temps que le corps, par l'acte générateur. Ce système, passablement matérialiste, et auquel on donne le nom de *traducianisme*, n'avait pas été admis par Origène... Ce dernier enseignait qu'à une époque indéterminée les âmes ont été créées simples, égales et libres, et que ce n'est que par leur faute qu'elles ont déchu ; qu'elles ont eu des existences antérieures, — ce qui explique la diversité de leurs vertus et de leur intelligence,—et qu'elles en auront d'autres après celle-ci, pour pouvoir progresser. Enfin, il ajoutait qu'il ne pouvait y avoir de peines éternelles, et que le pardon et le bonheur seraient accordés à toute créature

Ce grand inspiré jetait ainsi, après Platon, la semence des vérités sublimes qui expliquent l'origine du mal, et nous montrent que nous sommes seuls les arbitres de notre destinée, et que cette destinée est tout à fait indépendante du hasard ou des caprices d'un Dieu.

Le Christ avait voilé sous des paraboles prudentes ces vérités qu'il jugeait dangereuses pour les intelligences auxquelles il s'adressait, et il les avait réservées pour ses apôtres et pour les fidèles qui étaient initiés à ses mystères. Origène qui, comme tous les Pères de l'Eglise, était un initié, avait cru pouvoir les mettre au jour. Il se trompait. L'heure de les divulguer n'était pas encore venue, et des siècles s'écouleront avant qu'elles puissent être révélées à tous.

Il est évident, en effet, que la certitude acquise par des intelligences primitives d'une vie à venir, aurait infailliblement amené des milliers de malheureux à se débarrasser de leur existence misérable, pour aller vers une autre qu'ils jugeaient ne pas pouvoir être pire. Inconscients de leur responsabilité, ils n'auraient pas accompli leur tâche ; et pour les retenir sur cette terre où ils devaient progresser lentement et péniblement au milieu des épreuves, il fallait leur montrer au-delà des châtiments terribles et éternels. La terreur de l'Enfer, quelque absurde et enfantine qu'elle puisse nous paraître aujourd'hui, était alors absolument nécessaire pour retenir les hommes dans le devoir : elle le sera encore pendant une longue série de siècles, et malgré le scepticisme railleur de notre époque, cette conception plane encore au-dessus des actions d'un grand nombre, et au moment suprême, elle vient souvent jeter l'angoisse dans l'âme de ceux qui s'en sont le plus moqué pendant leur vie.

Après une lente, bien lente évolution, lorsque l'humanité mieux instruite pourra commencer à se rendre compte de la loi, l'idée des grands penseurs de l'antiquité sur la vie de l'au-delà, reparaîtra tout à coup. Mais cette idée ne sera plus alors un article de foi. Elle sera appuyée

sur des faits que la science étudiera et que chacun pourra contrôler : et elle viendra à l'heure où l'humanité, entraînée de plus en plus par les progrès matériels vers des idées purement matérielles, repoussera tout idéal, ne recherchera que les jouissances physiques, et oubliera les véritables bases de la morale pour la faire reposer uniquement sur l'intérêt du moment.

Alors l'Esprit dévoyé sera sur le point de perdre sa route. Il faudra à nouveau la lui montrer. Nous assistons aujourd'hui à l'aube de cette renaissance.

En dehors des questions sur l'origine de l'âme, sur la Trinité ou sur la nature du Christ, qui avait divisé la primitive Eglise, il n'y avait pas de désaccord entre les Pères au sujet des autres croyances qui devaient être la base du Christianisme.

Ils avaient tous accepté la vieille cosmogonie chaldéenne reprise par la Bible, la création en sept jours, le Paradis, la Chute, le Déluge ; et les peuples avaient docilement suivi les enseignements qui leur étaient donnés. Ces intelligences primitives concevaient parfaitement un Dieu se promenant dans un jardin, causant avec sa créature, et lui donnant des ordres bizarres à propos d'un arbre dont on ne devait pas manger les fruits. Elles ne s'étonnaient pas que Dieu ait puni le serpent,séducteur de la femme en le condamnant à marcher sur le ventre et à manger tous les jours de la terre. (Genèse III, § 14.)

L'idée monstrueuse que les enfants et les enfants des enfants jusqu'aux dernières générations seraient punis pour une faute commise par leur première mère, cette idée ne rencontrait aucune opposition. On ne la discutait pas. C'était, en somme, la conception de la fatalité antique qui avait joué un si grand rôle dans la religion et dans la poésie grecques, et les lettrés admettaient parfaitement la responsabilité héréditaire à laquelle les avait habitués la lecture des tragédies d'Eschyle et de Sophocle.

Les prêtres ne rencontraient donc aucune difficulté à répandre les enseignements bibliques avant que le concile de Nicée et ceux qui le suivirent n'en fissent des dogmes, c'est-à-dire des vérités indiscutables, devant lesquelles la raison devait s'incliner.

A l'abri de ces croyances assez vagues, sans fixité, et qui n'étaient pas encore imposées aux fidèles, la pensée chrétienne se développait rapidement ; la partie du peuple qui était d'abord restée indifférente ou hostile accourait maintenant vers la nouvelle religion surtout depuis que l'édit de Milan avait proclamé cette liberté inconnue jusqu'alors, *la liberté de conscience*. La foule se pressait pour venir écouter la voix de ces hommes qui proclamaient l'égalité de tous. Et cette égalité était bien réelle, même en ce monde, puisqu'on avait vu des esclaves devenir prêtres et évêques. Chacun pouvait ainsi arriver non seulement au bonheur céleste, mais encore aux dignités religieuses les plus élevées. Et ce fait si nouveau et si extraordinaire relevait l'homme à ses propres yeux et en lui donnant conscience de

??

sa dignité morale, faisait naître en lui des espérances et des aspirations inconnues jusqu'alors.

Le travail auquel était vouée l'immense majorité des hommes, le travail, objet de mépris pour la société romaine, était glorifié.

Dieu, d'après les livres sacrés, avait placé l'homme dans le jardin d'Eden pour le cultiver ; et plus tard il lui avait dit : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front », et en parlant ainsi il s'adressait à Adam et à ses descendants, c'est-à-dire à l'humanité toute entière. Esclaves et hommes libres, tous devaient travailler. C'était l'ordre de Dieu (Genèse II, 15 et III, 18.)

Et cette idée de la nécessité du travail, d'abord confuse et peu comprise, entrait peu à peu dans les esprits.

Dieu qui aurait pu naître chez les plus puissants, avait voulu venir dans ce monde, au milieu des plus humbles travailleurs, et lui-même avait travaillé dans l'atelier de son père.

Saint Paul, accentuant la parole de Jehovah, disait aux Thessaliens (Chapitre III, § 10) : « Celui qui ne veut pas travailler, ne doit pas manger. »

Les apôtres et tous les chefs de la primitive Eglise, avaient vécu de leur travail : beaucoup en vivaient encore ; et ces hommes qui enseignaient la religion, qui accomplissaient les rites sacrés, et qui, au point de vue moral, occupaient une situation élevée, donnaient ainsi l'exemple du travail, exemple qui n'avait encore jamais été donné, ni par les prêtres, ni par les philosophes.

Dans toute l'antiquité, le travail était œuvre d'esclave. Avec l'idée chrétienne, il va devenir une œuvre sainte : et c'est par le travail que l'homme s'élèvera ; qu'il se rachètera d'abord de l'esclavage, puis du servage, et qu'il arrivera à cette conception moderne qui fera de plus en plus du travail un devoir sacré et une nécessité absolue pour le progrès de l'individu, à quelque classe de la société qu'il appartienne.

SENEX.

(A suivre.)

LA MÉDIUMNITÉ DE Mme THOMPSON

(Suite.)

Le Dr Walker mourut avant que j'eusse pu lui demander s'il avait connu un ecclésiastique du nom de Lewis. En admettant que les coïncidences entre le message « au verre d'eau », les explications données par Nelly de ce message et les faits réels ne soient pas dûs au hasard, deux solutions seulement me paraissent acceptables : 1° La première, c'est que Mme Thompson fut renseignée d'une manière ou d'une autre sur la visite que fit ma femme au

(1) Voir la revue d'avril 1904.

Dr Walker et qu'elle reproduisit ce renseignement dans le message « au verre d'eau ». La deuxième, c'est que ce renseignement lui fut transmis par un moyen supernormal à travers le verre d'eau.

La première de ces hypothèses me paraît être improbable. Je crois, en effet, qu'il est absolument invraisemblable que Mme Th. ait pu se renseigner sur mes relations avec le Dr Walker. Je ne puis vous en donner la raison, mais quoi qu'il en soit, c'est là mon opinion. Toutefois, supposons que ce renseignement bizarre soit parvenu jusqu'à Mme Thompson, par hasard ; il est infiniment plus probable qu'elle aurait été informée, non pas de mes rapports indirects avec le Dr Walker, mais des rapports intimes qui existaient entre ce dernier et ma femme.

Est-il possible qu'elle apprît les faits dans son état normal, et qu'après elle en fît une version dans sa vision « au verre d'eau » ? Possible, en vérité, mais non pas probable, car Nelly qui a connaissance de la vision « au verre d'eau », ne peut pas en débrouiller le sens, et, cependant, elle semble n'avoir aucune difficulté à reproduire en entier et d'une manière claire, durant la transe, des faits connus de Mme Thompson.

Mais Mme Thompson peut avoir inventé ce message embrouillé du verre d'eau avec intention, dans le but de détourner les soupçons qui auraient pu être soulevés si les faits réels avaient été donnés avec une entière vérité. Et, quiconque désire adopter cette théorie ne peut en être blâmé. Cependant, je tiens à rappeler ici ce que le professeur William James a écrit au sujet de Mme Piper : « Si on disait que tout ceci n'est qu'un raffinement de ruse, j'opposerais un formel démenti. J'ai vu et entendu suffisamment pendant les séances pour être certain que les atouts d'un médium sont la promptitude et l'exactitude de ses révélations. Ce serait une erreur de ne pas révéler ce qu'elle sait. »

J'aimerais mieux croire que les correspondances étaient le fait du hasard que d'admettre que le message au verre d'eau était une invention de Madame Thompson.

Quelle que soit la source du message au verre d'eau et quelle que soit la valeur de celui-ci, la première séance que j'eus avec Mme Thompson eut une grande portée, car je ne puis douter qu'une grande partie des déclarations exactes faites à mon égard et sur mes affaires personnelles, dans cette séance, ne fussent autre chose que des amplifications ou des déductions ou des conjectures fortuites basées sur le message au verre d'eau.

2° Amplification et déductions, notions déjà dans la possession du médium ou de la personnalité en transe.

Si mon interprétation du message au verre d'eau est exacte, quelqu'un ou quelque chose qui en est responsable connaît sûrement cinq choses : 1) mon surnom ; 2) mes initiales ; 3) que j'habitais la rue Sloane ; 4) qu'il y avait

entre moi et le Dr de Noé Walker certains rapports ; et 5) certains détails concernant le Dr Walker.

Le jour où eut lieu le message au verre d'eau était le 8 novembre 1898. — A peu près un an plus tard, le 28 octobre 1899, je rencontrai Mme Thompson pour la première fois, avec M. Fielding, sous un nom fictif, chez elle. — Que le moyen employé pour cacher mon identité eût ou non de l'effet, n'influence en rien sur l'opinion que j'avais que la plus grande partie de ce que Nelly dit de moi, lors de ma première séance, peut être considéré comme un simple développement des faits donnés dans le message au verre d'eau, ou de faits qui, n'étant pas réellement exprimés dans le message peuvent, sans inconvénient, être considérés comme latents dans l'esprit de l'auteur du message au verre d'eau.

La séance du 28 octobre 1899, commence ainsi :

Nelly : « Quelqu'un qui vous « appartient » (textuel) a de la névralgie ; mais pas vous. Je vois des omnibus blancs aller devant vous tout le temps. Je reçois l'influence d'une dame qui a de la névralgie. Je pense qu'il y a un George dans votre personnalité... Votre nom est-il Tod Sloane ?... Vous avez une femme, mais je ne vois pas d'enfants. »

Puis, subitement, Nelly m'interpella au nom de M. Smith qui était alors, comme je l'ai dit, mon nom ; et bien que ni M. Fielding ni moi-même n'eussions donné l'assentiment que le nom était exact, le médium écrivit sur un morceau de papier, les lettres « HTIMS », c'est-à-dire le nom Smith renversé. Je suppose qu'à cet endroit — peu importe par quels moyens — la personnalité en transe était parvenue à me mêler avec le M. Smith de la vision au verre d'eau.

Analysons la communication et voyons quelle est sa valeur.

« Quelqu'un qui vous appartient a de la névralgie; mais pas vous. »

« Je reçois l'influence d'une dame qui a de la névralgie. »

Le seul point de contact entre le Dr de Noé Walker et moi, était le fait que ma femme le consultait pour sa névralgie. L'auteur du message au verre d'eau savait qu'il y avait un certain rapport entre le docteur et moi ; mais ce qu'était ce rapport n'était pas expliqué ; il y a lieu de supposer que celui qui avait découvert ce rapport, l'a su par ma femme, et qu'elle était en traitement chez le Dr Walker ; et si cela est, il n'y a pas loin à admettre que le mal dont elle souffrait pouvait tout aussi bien être su.

« Je vois des omnibus blancs eller devant vous tout le temps. »

« Votre nom est-il Tod Sloan ? »

Dans une séance qui eut lieu le 10 novembre 1898, Nelly avait expliqué à M. Myers que M. J. G. Smith, de la rue Sloane, était renseigné sur le message embrouillé « au verre d'eau ». Les omnibus blancs forment une association d'idées avec la rue Sloane, suffisamment évidente pour tout habitant

de Londres, quoi qu'il y ait lieu de noter que tout en étant latents dans la conscience entransée, les mots « rue Sloane » n'étaient pas réellement mentionnés. De même pour le rapprochement entre rue Sloane (non exprimé) et Tod Sloan ; bien qu'il y ait lieu de s'étonner qu'une petite fille comme elle puisse être renseignée sur de pareils faits. Je suppose que Nelly sentit plus tard que l'allusion qu'elle avait faite à Tod Sloan était inconvenante, et qu'elle voulait s'en excuser, car, elle me dit deux ou trois mois plus tard : « Connaissez-vous quelqu'un du nom de Sloan ? Vous êtes l'homme que j'ai appelé Sloan. Je suppose que c'était le subliminal de mère qui vous nommait ainsi.

« Je pense qu'il y a un George dans votre personnalité. »

Mes initiales J. G. et le surnom que j'avais alors avaient été donnés, quoique sans liaison, dans le message au verre d'eau, et avaient été donnés également, d'une manière claire, par Nelly dans la séance du 10 novembre 1898. — L'initiale G. était interprétée d'une manière exacte, de même que dans un autre cas l'avaient été les initiales E. H., lesquelles étant dans le rayon de la vision du médium avaient été lues « Edouard Horace » par Mme Cartwright.

« Vous avez une femme, mais je ne vois pas d'enfants. »

Ma remarque concernant la dame souffrant de névralgie a également rapport à cette phrase. L'auteur du message au verre d'eau, doit, selon moi, avoir été informé de l'existence de ma femme ; mais il n'y avait pas d'utilité qu'il sût que j'avais des enfants. En réalité, je n'ai qu'un enfant, auquel Nelly, depuis que Mme Thompson en fit la connaissance, a souvent fait allusion.

Je donnai ensuite au médium une vieille pièce de monnaie qui avait été dans la possession de mon père, pendant quelques années, et Nelly dit qu'elle avait été portée par un homme dont elle commença à faire la description et dont elle fit en tout six versions différentes ; quatre d'entre elles étaient exactes, et les deux autres l'étaient probablement aussi. Toutefois, les détails qu'elle donna n'étaient ni assez complets, ni assez précis pour permettre de dire que ces communications n'étaient pas dûes à la chance. Ensuite, vint une prédiction concernant la santé de ma femme pour laquelle Nelly avait à sa disposition des détails sur lesquels étaient basés le message au verre d'eau.

Nelly fit encore quelques autres déclarations me concernant, mais aucune d'elles n'était exacte. Du reste, il n'est pas nécessaire d'admettre que dans le nombre des communications reconnues vraies, il y eût dans la séance du 28 octobre 1899, une autre source que celle qui autorise à supposer que le souvenir de faits tenus en réserve ou qui étaient latents, s'était maintenant manifesté et qu'on avait tiré des conséquences d'incidents déjà exprimés.

Comme exemple de ce que j'appellerai « une chose facile à deviner » plutôt qu'une déduction logique, je citerai le cas suivant :

Certain jour, M. Fielding faisait partie d'une séance à laquelle était invitée aussi une de ses amies ; et, quoiqu'ils ne fussent pas arrivés ensemble, il était aisé de voir qu'il y avait entre eux des rapports intimes. M. Fielding est un catholique romain, et ce fait, s'il était ignoré de Mme Thompson, pouvait fort bien lui avoir été rapporté. Nelly presque aussitôt s'écria : « Cette dame et M. Fielding se connaissent. » Puis après : « Et cette dame aussi sent l'encens. » La dame était aussi une catholique, et on peut supposer qu'à l'aide du sens normal ou hyperesthétique, le médium ait découvert une odeur d'encens dont ses vêtements étaient probablement imprégnés.

Ceci peut paraître vraisemblable, bien que la dame n'eût pas pénétré dans une église depuis au moins dix jours ; mais en comparant ce cas à un cas analogue, l'allusion faite à l'encens paraît être tout simplement une manière de dire symbolique que la dame était catholique ; car Nelly employa la même phrase dans une autre occasion où il n'y avait aucune nécessité de faire appel aux sens du médium, comme cela eut lieu à la séance du Docteur Max. Dessoir, le 19 avril 1900. En parlant d'une dame au sujet d'un médaillon donné au médium par le Dr Dessoir, Nelly fit la remarque que « la dame avait coutume d'être dans une école en pays étranger ; naturellement, c'est niais. Il y a une petite chapelle à l'intérieur de l'école. Une odeur d'encens. »

La déclaration de ces faits est inexacte ; la dame n'était pas à l'école dans un pays étranger, mais en Angleterre ; et il n'y avait pas de chapelle dans l'école et l'allusion faite à l'encens n'avait aucune signification. Il me semble clair que les trois faits mentionnés ci-dessus par Nelly, ne sont que la déduction de l'idée principale que la personne était étrangère.

Les données étaient : cet homme, celui qui est présent à la séance est un étranger et il offre un médaillon. Là-dessus, on pouvait facilement bâtir le raisonnement suivant :

L'objet étant un médaillon, le propriétaire mort ou vivant doit être une femme ; et comme c'est offert par un étranger, il est très vraisemblable que la femme était aussi une étrangère ; et que, dès lors, il y avait de grandes chances pour qu'elle fût catholique, qu'elle eût fait son éducation en pays étranger et très vraisemblablement dans un couvent auquel était annexé une chapelle dans laquelle on se servait tout naturellement d'encens. Nelly admet que l'alllusion faite à l'éducation de la dame est si naturelle, qu'elle la considère comme étant niaise ; mais elle n'accorde pas la même évidence à la question de l'encens.

Il serait à désirer que celui qui étudie les phénomènes de Mme Thompson ou de Mme Piper, consacrât le temps et l'habileté nécessaires pour examiner

à fond les comptes rendus d'un certain nombre de leurs séances, dans le but de découvrir combien de déclarations, vraies ou fausses, peuvent être attribuées à une souche quelconque de parenté. La remarque que je suggère ici, a été faite souvent mais d'une façon légère par des investigateurs peu sérieux ou incompétents qui ont négligé de tenir compte de certains détails et se sont fait une opinion sur l'ensemble des faits reconnus.

La principale difficulté est de savoir jusqu'où peut aller le mode déductif. Supposons qu'une personne de moyen âge assiste à une séance et que le médium devine que cette personne doit avoir environ 45 ans. Il sera facile d'en déduire que sa mère doit être âgée, et qu'il en est de même de son père. C'est là le premier indice. Quant au second, on peut supposer que la mère de la personne a ou avait des cheveux gris ou blancs ou qu'elle portait une perruque ; que son père est ou était chauve ou qu'il avait des cheveux blancs. Naturellement, il peut se faire qu'aucune de ces déductions ne soit vraie, car il se peut que les parents soient morts jeunes ou qu'ils aient ou aient eu de beaux cheveux ; pourtant, dans un grand nombre de cas, cela peut être exact.

Ce ne sont là, en vérité, que de simples exemples ; mais avec un peu de perspicacité, il ne doit pas être difficile de faire des déductions beaucoup plus compliquées et moins évidentes.

Supposons, par exemple, que le personnage en question assiste à une séance en Angleterre en 1900 et qu'il est Anglais ; qu'il est né en 1885, quand son père avait 30 ans. En 1851, le père devait donc avoir 26 ans. Le médium se met à deviner : « Il me semble voir votre père dans un grand bâtiment en verre. Il y a là une grande foule. Et maintenant, je le vois qui regarde beaucoup de choses qui l'intéressent ; et il parle avec une dame qui porte un chapeau de fourrure, à laquelle il donne son bras. Et, oui ; en vérité, c'est comme à Hyde Park, etc... »

L'assistant de la séance qui ne saisit pas l'allusion faite à la grande Exposition de 1851, jusqu'au moment où, communiquant le compte rendu de la séance à une de ses tantes, celle-ci lui parle du grand intérêt que « votre père prit dans la grande Exposition. Je me souviens si bien qu'il m'en a parlé. J'étais encore très jeune alors. Et quand il était fiancé à votre mère, ils avaient l'habitude d'y aller tous les samedis. »

Ainsi, la tante et le neveu sont fortement impressionnés quoique aucun d'eux ne veuille l'admettre, parce que l'un pense qu'un pareil commerce avec un médium est contraire à la religion et que l'autre, en homme du monde, refuse d'y croire.

Or, je le demande, n'est-il pas possible de trouver des parallèles dans les comptes rendus de manifestations de trance ? Ce n'est pas qu'en vérité je veuille un instant suggérer, parce qu'il est possible dans certains cas de dé-

couvrir un mode de raisonnement qui ait pu fournir au médium une partie des communications, qu'un tel procédé soit intervenu. Ce que je tiens à faire remarquer, c'est qu'une déclaration quelconque faite par un médium en trance, pouvant être expliquée d'une manière normale, sans toutefois perdre de son poids, doit cependant cesser d'être considérée comme étant une évidence de faculté supernormale. Je ne perds pas de vue qu'il existe une force très grande d'un nombre considérable de détails en eux-mêmes peu importants ; mais alors même que ce facteur entre dans le problème, une simple accumulation de faits accessoires ne suffit pas pour exclure le hasard, en ce que beaucoup dépendra de la nature des détails. Si tous les détails, bien que nombreux, peuvent être reportés à un seul fait fondamental au-dessus de la portée de la conscience normale ou de trance du médium, ou peut-être à deux ou trois faits semblables, il se peut que la valeur n'en soit pas entièrement détruite, mais cependant elle doit être considérablement diminuée.

Il y a encore un autre genre de déclarations qui peut être admis comme étant une déduction de connaissance acquise, quoique pouvant être, au premier aspect, attribuable au hasard ou à un pouvoir supernormal, ainsi qu'il résulte de mes séances personnelles. Les déclarations suivantes furent faites par Nelly au sujet d'une dame qu'elle reconnut ultérieurement pour être ma mère.

a. — « Elle aimait beaucoup à faire de la broderie blanche : à couper de petits trous et puis à les coudre en ronds. Cela ressemble à de l'ouvrage de Madère. On s'en sert pour faire des tabliers de bébés, des robes et de la broderie. »

b. — « Elle avait un petit objet long d'environ cinq pouces, semblable à un étui à aiguilles, comme un parasol d'ivoire sculpté. On peut le dévisser et mettre des aiguilles dedans. »

c. — « Elle a un vrai châle des Indes qui est encore dans la possession de sa fille. Paisley est-il Indien ? C'est un châle de couleurs vives. »

En ce qui concerne ma mère (*a*), elle travaillait fort bien à l'aiguille, mais pour autant que je puis savoir, ce n'était pas une passion pour elle.

Quant à la remarque (*b*), ma mère possédait un étui à aiguilles en bois avec un manche en os (non en ivoire), fait comme un parasol.

Concernant (*c*), une de mes sœurs possède un châle chinois qui a appartenu à ma mère.

Avant d'être à même de faire des commentaires sur ces trois déclarations, j'avais à consulter certains membres de ma famille. A l'époque de la séance la seule déclaration qui pouvait avoir quelque importance, c'était celle de l'étui à aiguilles. Il me semblait que j'avais un vague souvenir d'avoir vu un pareil objet dans la boîte à ouvrage de ma mère ; quoique après réflexion. je fusse enclin à m'accuser d'avoir cédé à la suggestion de Nelly.

Ce que peut savoir la subconscience, Dieu seul le sait ; mais, consciencieusement, je ne savais pas que ma mère eût possédé un châle blanc, et qu'une de mes sœurs l'avait encore. Il n'y avait donc pas une entière exactitude entre la déclaration de Nelly et les faits réels.

Quant aux ouvrages de Madère, j'ignorais qu'en dehors de l'île, du vin, et d'un gâteau, il y eût autre chose qui portât ce nom ; et la description de Nelly donnée en réponse à mes investigations n'était pas de nature à m'éclairer beaucoup. Maintenant que je sais ce qu'est l'ouvrage de Madère, je crois qu'il est possible, qu'étant enfant, j'ai vu ma mère y travailler.

Il n'y a pas de doute qu'à première vue, ces trois coïncidences n'aient dans leur ensemble produit quelque impression ; et il eût été peut-être plus sage, pour la cause de mon argument, de choisir un exemple plus simple de ce qui peut faciliter la déduction. Toutefois, il y a un certain avantage à choisir pour la discussion ce qui peut être considéré comme la limite extrême de la déduction habile ; car, s'il est possible de démontrer que ce n'est pas en dehors des limites du procédé normal de la pensée, il s'en suit que pour des exemples moins saillants, on peut appliquer une pareille méthode légitimement et avec confiance.

A part le fait que Nelly admit plus tard qu'elle s'était doutée que la dame dont elle avait parlé était ma mère, il est clair que d'après le ton général des communications, Nelly avait dans l'esprit, l'idée d'une personne dont la carrière sur terre remontait loin dans le passé. Or, il s'agit de savoir à combien de femmes de cette époque, ces trois déclarations pouvaient être appliquées ?

Il me semble qu'elles pouvaient, dans une certaine mesure de vérité, être attribuées à un grand nombre de contemporains de ma mère. J'ai demandé dernièrement à une de mes amies, contemporaine de ma mère, des renseignements sur les ouvrages de Madère, et elle me dit : « Oh ! nous avions tous l'habitude alors de faire ces ouvrages. Et quant au châle, il suffit de voir « le Punch » pour se convaincre qu'à toute heure du jour, et dans toutes les circonstances, toutes les dames portent des châles et je connais certaines dames qui sont aussi malheureuses, sans leur châle, qu'un homme sans pipe. »

Je comprends que de tels châles, malgré leur apparence modeste, étaient souvent fabriqués avec des matières relativement coûteuses ; ce qui expliquerait pourquoi la fille l'aurait gardé.

Quant à l'étui à aiguilles, en forme de parasol, je le mettrais dans la catégorie de l'ouvrage de Madère et du châle ; c'est-à-dire sous la rubrique d'objets typiques et d'occupations ayant trait à cette époque. Il existe des modes dans cette catégorie d'objets comme dans toutes autres choses. Mais de ce qu'un spécialiste est capable d'assigner la date de l'apparition et de

sa mise en vogue à tel ou tel objet, faut-il en déduire qu'un médium possède de pareilles connaissances ? Répondre dans l'affirmative, serait évidemment ridicule.

(*A suivre.*)

Prof. C. MOUTONNIER.

VIEILLES NOTES

(*Suite*).

XXIV

Jacques Sagrin à Madame Berthon.

Chaudoc (Cochinchine), 7 mai 1880.

Les jours, les mois passent, ma bien chère Thérèse, et ma vie coule semblable à un ruisseau dont elle prend, en son cours, les aspects capricieux et changeants.... Seront-ils nombreux encore les méandres qui doivent conduire ce ruisseau à l'Océan, ou se tarira-t-il avant d'y arriver ?

Depuis huit longs mois que j'ai quitté ma mère et ma chère patrie auxquelles le *Mytho* m'a arraché encore une fois, à part les étroites couchettes du bord qui nous avons fuies dès Port-Saïd, préférant nous étendre sur le pont que de risquer l'asphyxie dans nos cabines privées d'air, je ne sais plus ce qu'est un lit.

Depuis le mois d'octobre époque de mon débarquement à Saïgon, je n'ai pas cessé de marcher en colonne et vers tous les points cardinaux, d'abord à Thu-dau-mot, puis à Bien-Hoa, où j'ai laissé pour ma mère et pour vous mes deux premières lettres datées de Cochinchine.

A peine de retour à Saïgon, le général, qui m'avait confié le commandement de la 2e Compagnie Indigène, m'expédiait à Tay-Ninh, puis de nouveau à Mytho, où je vous ai adressé quelques pages, écrites au jour le jour, et dans lesquelles mon existence vous apparaîtra comme stéréotypée. Sœur aînée du Tonkin, cette Cochinchine à laquelle je commence à m'attacher, est l'opposé du Sénégal, son antithèse : Là-bas on marche dans le sable, ici, trop souvent dans l'eau ; là-bas, le ciel africain est brûlant, l'air chaud mais sec, ici, l'astre du jour, non moins ardent, fait monter des arroyos et des rizières une vapeur tiède, âcre, fiévreuse ; là-bas, quelques jours de pluie par an, deux ou trois tornades, et quelquefois du tonnerre, ici, des averses journalières, des orages épouvantables. Enfin, les Sénégalais sont des noirs forts, grands, aux formes souvent athlétiques, tandis que les Annamites de race jaune, sont petits et efféminés. Un seul point de contact par lequel l'Africain et l'Asia-

tique sont rapprochés, c'est le mépris de la mort : là-bas, j'ai vu des tirailleurs yolofs assassins, se laisser fusiller sans la moindre appréhension de la mort, sans manifester le moindre regret de quitter la vie ; ici, j'ai assisté au supplice de plusieurs pirates incendiaires à qui le bourreau a tranché la tête : avant l'exécution, le chef parlait aux membres de sa famille, qui étaient venus sur le lieu même avec son cercueil. Les trois patients demandèrent la faveur de fumer une dernière cigarette, et l'ayant achevée et collée à ses lèvres, chacun d'eux tendit le cou au bourreau en continuant de s'entretenir à voix basse avec ses parents ou ses amis. Les enfants de ces malheureux demeurèrent impassibles durant toute cette scène lugubre. Comme soldats, ces Annamites possèdent des qualités que j'avais peu appréciées lors de mon séjour à Hanoï, où je commandais une compagnie européenne et que, depuis six mois que je marche au milieu des rizières ou dans la brousse à leur tête, je constate chaque jour davantage. En apprenant à connaître mes petits lin-taps, mes tirailleurs, en les jugeant mieux, j'ai appris à les aimer.

En colonne, ces petits lins « qu'on dirait de papier mâché », disait l'amiral La Grandière, sont infatigables, débrouillards, alertes comme des singes et susceptibles, envers leurs chefs, d'un dévouement dont je ne les aurais pas crus capables.

Mon ordonnance appelé Tran-Vian-Laï est, pour moi, aux petits soins comme une femme, et j'avoue qu'avec sa longue chevelure de jais nouée derrièe la tête en un volumineux chignon avec son ké-hao et son ké-kouan à boutons de verre, amples comme un corsage et une jupe, avec sa voix douce, son visage imberbe, l'illusion est parfois troublante.

Toï-An, 10 mai 1880.

Chère amie.

Depuis huit jours, nous avons quitté Vinh-Long, sur une canonnière qui m'a débarqué avec ma compagnie le lendemain à My-Hong, d'où j'ai l'ordre de me diriger vers Binh-Ding pour rejoindre une colonne partie de Tay-Ninh, et qui chasse devant elle une vingtaine de jonques chargées de pirates que je dois précéder et arrêter au point désigné.

Bien que fatigué par une marche très pénible à travers une plaine couverte d'eau, au milieu de rizières vaseuses, sous un soleil torride dont mon blanc salacco réussit à peine à garantir ma tête, j'ai le bonheur de n'avoir pas eu de fièvre encore. Je suis arrivé trempé, souillé de boue, et les jambes ensanglantées par les piqûres des petites sangsues qui vivent dans les rizières et qu'on écrase sur le pantalon dès qu'on sent comme une aiguille, la présence de ces filiformes annélides. Mais grâce à Vian-Laï, je suis changé, séché, dispos, et je viens me reposer près de vous en attendant le repas que préparent pour nous les ordonnances de Bonin, mon lieutenant, et de Morel, mon sous-lieutenant. Vian s'étant mis fort bien dans les papiers de mon

sergent-major, un intelligent Parisien, obtient adroitement dès que le clairon sonne la halte, le nombre d'hommes de bonne volonté nécessaires, et, en moins d'un quart d'heure, il nous fait installer un abri contre le soleil ou la pluie si nous sommes loin d'un village, ou une cania, dont il a fait déloger les habitants si nous sommes en un lieu habité. Ce soir, nous coucherons dans une pagode ouverte à notre intention. Bonin est notre chef de popote, mais avec Vian-Laï et ses deux camarades, il remplit une vraie sinécure. L'un de nos trois garçons est un excellent cuisinier formé dans un hôtel de Saïgon, à qui il ne faut qu'une heure, dans un pays où le poisson, les poules, les canards, le cochon,le riz et les fruits sont en abondance et à bon marché, pour nous préparer un festin qui se renouvelle chaque jour.

Une petite charrette légère à deux roues, traînée par une paire de minuscules bœufs à bosse,qui marchent comme des zèbres et passent partout, dans l'eau comme dans les hautes herbes, sert au transport de nos cantines et de notre modeste batterie de cuisine ; Vian-Laï marche avec ce précieux véhicule et veille à ce qu'il arrive toujours avant la colonne au point désigné pour la halte.

Encore trois ou quatre jours et je compte arriver à Binh-Dinh avant la flottille des pirates et la colonne de Tay-Ninh, forte de deux compagnies sous le commandement du chef de bataillon Le Page.

Voici Vian, bien stylé par mon lieutenant, qui, la serviette sur le bras, vient me crier comme s'il tenait à ce que toute la compagnie disséminée dans le village après avoir formé les faisceaux et établi un poste, fût avertie que son capitaine va dîner ou déjeuner : Tap'tain' servi !

La table — trois planches sur deux tréteaux — montée et démontée en une minute, est recouverte d'une nappe fort blanche sur laquelle la vaisselle en terre incassable a fort bon air et, comme nous sommes dans une pagode, si quelque déesse..... fût-ce celle de la bonne chère, passait par ici, je dirais avec le satyrique Boileau :

La déesse en entrant, qui voit la nappe mise
Admire un si bel ordre et reconnaît l'église.

Je dépose donc un moment le crayon plus commode avec sa bonne mine que la plume, l'encre et l'encrier qui dorment dans ma cantine. J'éprouve plus de charme à pouvoir écrire mes pensées n'importe où, ni comment, et puis, avec le crayon j'émaille plus facilement ces feuillets volants des petits croquis que vous aimez, chère sœurette, et qui illustrent ma prose à la façon de Berthall ou de Tony..., moins le talent. Cela vous permettra de connaître quelques endroits où je m'arrêtai, et les silhouettes de mes officiers et de Vian-Laï, très bien croqués.

Toï-Lap, 12 mai 1880.

Un bon et brave garçon mon lieutenant Bonin ; Dauvil, sous les ordres de qui il avait servi à Cherbourg avant sa campagne du Sénégal, me l'avait chaudement recommandé, et je suis enchanté de l'avoir comme second. Très instruit, très militaire, il ne dédaigne aucun des détails qui assurent la bonne direction de sa section ; il connaît les noms de tous ses hommes et je vous assure, chère amie, que ce n'est pas chose aisée à retenir, qu'une centaine de noms comme les suivants : Truoñg-an-Viaï, Nuyen-van-Caï, Tran-Vian-Cau, Cuyen-Cau-Dong, etc. Certes, avec des noms comme ceux-là, Bonin ne pourrait pas renouveler devant un général inspecteur, le tour plaisant que joua au fameux maréchal de Castellane un officier, sous-lieutenant alors, aujourd'hui général de Division au cadre de réserve.

— N'ayant pas rencontré dans tout un bataillon un seul capitaine qui pût faire par cœur l'appel de ses hommes en passant devant le front de sa compagnie, le maréchal n'avait pas été plus heureux avec les lieutenants, et se persuadait qu'il arriverait à la dernière compagnie sans trouver un officier qui connût les noms de ses hommes. Cette fantaisie du maréchal avait été vite connue et comme une traînée de poudre était arrivée au 4e bataillon.

Là, un jeune officier se dit qu'il allait tromper le maréchal et lui donner une leçon. Passant derrière sa compagnie, il dit à chaque soldat de répondre « présent » à son tour, sans s'inquiéter du nom qu'il lui donnerait. Arrivé devant cette compagnie, l'une des dernières du Régiment, le maréchal feignant une colère que, dit-on, il n'eut jamais, demanda au capitaine : Pouvez-vous faire l'appel ? — Non maréchal. — Et vous lieutenant ? — Non maréchal. — Et vous « Mossieu le sous-lieutenant » ? — Oui « Mossieu le maréchal ». — Voyons cela. — Alors, passant devant le front de la compagnie, le jeune officier le sabre au port d'arme, la main gauche dans le rang, commença : Boulanger... présent, Navarin... présent, Casimir... présent, Bourgeois... présent. Et ainsi de suite jusqu'à la fin de la compagnie.

— Emerveillé, épaté (permettez-moi cette expression si précise, ma chère Thérèse), le maréchal de Castellane se tournant vers le colonel lui dit : « Colonel, je ne croyais pas, depuis quarante-cinq ans que je suis sous les « drapeaux, qu'il pût exister un seul officier capable de dire les noms des « hommes de sa compagnie. Pour moi, je ne les ai jamais sus. Colonel, vous « venez de me présenter cet oiseau rare..., toutes mes félicitations. Quant « à vous Monsieur le sous-lieutenant..., nous aurons l'œil sur vous. » Ce jeune officier avait appelé tous les noms de ses camarades d'école.

Mon sous-lieutenant Morel, un des « petits melons » de Saint-Cyr de Bonin, marche sur les traces de son « grand ancien », et la collaboration de ces deux intelligents camarades sur qui je me repose entièrement, rend ma tâche bien facile.

Toujours au milieu des tirailleurs, Bonin et Morel commencent à parler l'annamite, langue monosyllabique née du chinois, comme la race annamite elle-même.

En dehors de ces expressions composées d'anglais, de français et d'annamite, sorte de conglomérat linguistique, telles que : *louk sir*, regarder ; *came oun*, viens ici ; *di kioï laï*, donne du feu ; cette langue de diphtongues insaisissables à nos oreilles européennes est fort difficile à retenir. Par exemple, le mot *moï*, a plus de quinze acceptions, suivant sa prononciation labiale, gutturale, ou nasale, suivant l'intonation haute, basse, chantée, il signifie : sel, moustique, riz, porc frais, eau sale, herbe verte, etc., etc...

Mais, ma chère sœur, toutes ces choses vont-elles vous intéresser ? Vraiment non... Alors, bonsoir !

Bao-Sieng, 13 mai 1880.

En vous quittant hier, je vous ai murmuré un doux : bonsoir ! C'est que ma pensée allant vous appeler, je vous croyais près de moi. Mais si, franchissant avec mon âme la distance qui nous sépare, j'avais pu vous apparaître, c'est : Bonjour qu'il m'eût fallu dire. En effet, à Montévidéo, vous êtes à peu de chose près mon antipode, et une aiguille, piquée sur Saïgon, en traversant le centre de notre orange terrestre, aboutirait dans l'Amérique du Sud, vers la Bolivie, à environ 20° de latitude au Nord-Ouest de l'Uruguay.

Il est donc à peu près 9 heures du matin là-bas, lorsque sous le ciel asiatique nous songeons au repos de la nuit. C'est l'instant, peut-être, de votre réveil, si vous avez accordé à votre gracieuse personne un peu de la paresse qui lui est permise sous votre ciel doré. Vous sortez d'une couche moelleuse.... Quelle douce pensée peut éclore en votre âme sensitive ? Qui pourrait me la traduire ?

Tandis qu'une nuit sombre étend sur nous son épais voile, et qu'un paysage de noires dentelures se dessine imprécis autour de moi, je vois avec vos beaux yeux le tableau brillant qui se présente à votre vue. A Montévidéo, le soleil inonde déjà « la gran via en la cual los muchachos de la calle son a jugar » (la large voie dans laquelle les enfants de la rue sont à jouer), les marchandes aux costumes gais et clairs, les métisses espagnoles arrivées de la campagne crient : « La bella flor y el suave fruto » (la fleur belle, le fruit suave), et s'il fait chaud les porteuses d'eau annoncent : « Agua fresca, agua de nieve » (eau fraîche, eau à la glace).

Vos yeux quittent la rue, ils errent dans le vague, vous devenez songeuse... A quoi, à qui pensez-vous, Thérèse ? Votre cœur de femme, d'amie, de sœur m'envoie-t-il un doux souvenir, qui embellira le cadre bien sombre dans lequel, à la même heure, s'agite votre pauvre « frère Jacques » ?

Oui, la nuit est profonde, le ciel voilé d'épais nuages, pas une étoile !...

Autour de moi, à perte de vue, la plaine immense, la plaine d'eau, des rizières toujours et encore, dans l'air s'élancent des silhouettes découpées de palmiers aux feuilles en éventail, agitées par la brise, des maisonnettes de paille aux angles aigus... Et, sur tout cela plane un silence morne, troublé parfois par les jappements d'un roquet poltron et par le coassement sinistre de l'énorme grenouille des rizières, véritable beuglement qui a fait donner à ce batracien asiatique le nom de « grenouille-bœuf.

— Je viens de faire une ronde dans le village ; les sentinelles veillent, le poste est au repos près des faisceaux. Au bout du village je m'arrêtai un instant, prêtant l'oreille aux bruits de la plaine, lorsque près de moi, dans une cania annamite dissimulée sous un buisson d'arbustes et de plants de cannes et de bananiers, j'entendis causer à voix presque basse mais distincte. Intrigué, j'allai chercher l'un de mes trois sergents annamites, Nuyen-Tuong et revins avec lui sans bruit près de cette paillotte. « Ecoute ce qui se dit, lui murmurai-je à l'oreille, et traduis-le-moi. » — Ma stupéfaction fut grande, ma chère amie, lorsque Tuong me dit avec calme : « N'a pas méchant ce monde-là, li parle avec les morts. — Comment... avec les morts ? — Oui, taptain'..., avec ses ancêtres », et il m'expliqua qu'à de certains jours, les Annamites se réunissent en famille, depuis l'aïeul jusqu'aux petits-enfants, et évoquent, en silence, assis en rond, les mains sur les genoux, un ancêtre que l'on consulte sur la famille, sur les biens de la terre, et les réponses sont fournies par de petits poissons grisâtres et transparents que j'avais remarqués dans bien des maisons annamites, sans me douter de leur destination, de leur utilité.

Ainsi, les Annamites sont spirites et pratiquent en famille comme je voudrais qu'on pratiquât chez nous. Nous attendons les réponses de tables sur lesquelles nous entendons les coups frappés. Les Annamites se servent de ces petits poissons amis, leurs pénates, qui s'agitent dans le bocal suivant la demande faite aux ancêtres.

Les Annamites ne croient pas à la réincarnation mais leur religion, branche affaiblie de celle de Confucius, leur assure que les prières aux morts les font apparaître. Nuyen-Tuong, mon sergent, m'affirme que dans une réunion familiale, il a vu et reconnu son grand-père. Convaincu de la vérité du fait je n'ai point souri et, regagnant la pagode, je me suis répété cette vérité immuable : « Nihil novi sub sole. »

Binh-Chan, 14 mai 1880.

Le dernier jour de marche est passé, nous avons franchi la partie marécageuse de cette plaine qui s'étend du Mékong à l'Ouest, à Tay-Ninh au Nord-Est, et nous avons parcouru toute cette journée, une contrée riche et belle, bien verdoyante, en suivant de bons sentiers entre des haies de cocotiers, d'arêquiers, de bananiers, et quelques champs d'ananas odorants.

La route, jusqu'à l'arroyo de Binh-Dinh est longue et, en partant demain de bon matin, je ferai en sorte de n'arriver qu'à la nuit, surprendre les pirates au lieu indiqué et où doit me conduire un de mes doïs (caporal), qui est du pays et sur qui je puis compter, car il a à venger la mort de deux des siens assassinés l'année dernière, lors d'une incursion de ces bandits.

Je ne sais, chère Thérèse, quand je pourrai continuer cette lettre, dont l'enveloppe restera ouverte et prête à être expédiée après l'affaire. Ce soir la nuit est belle, et la lune nous sourit de son croissant naissant. Mon lieutenant, Bonin, dort paisible dans un coin de la grande cania que le phù (le chef de canton), nous a fait préparer. Une épaisse litière de paille de riz lui promet une bonne nuit, pendant laquelle il rêvera de certaine jeune fille de son pays de la Côte-d'Or, laquelle a promis d'attendre pieusement le retour du bel officier de marsouins. Morel s'assure que tous nos lin-taps reposent au centre du village où ils ont fait cuire leur riz et les vivres que les gens du lieu ont offerts à ceux qui vont éloigner les « filous » de la contrée. Deux sentinelles placées à chaque extrémité de Binh-Chan doivent empêcher quiconque de sortir dans la crainte qu'un espion n'aille au-devant des pirates, les prévenir de notre arrivée.

Et moi je songe à vous, Thérèse, et à ma mère, à qui je viens d'écrire plusieurs pages, puis je reviens encore à vous. Je ne sais ce qu'il me reste de jours d'épreuve à passer sur cette terre, mais combien n'en donnerais-je pas pour revivre auprès de vous une de ces soirées inoubliées, passées à bord de l'*Equateur* ! Trois ans et demi se sont écoulés depuis, et fermant les yeux, je revois ce pont-arrière où j'étais assis près de vous, tenant votre main que vous m'aviez abandonnée ; j'entends votre douce voix, votre cher accent que j'aimais, sortant de vos lèvres... Est-ce un rêve ? Dauvil est près de nous, silencieux... Le souvenir de ce vieil ami vient naître à côté du vôtre, comme un salut... peut-être comme un adieu !

Plus heureux que moi, il s'est rapproché de vous, il continue ses services aux Antilles, à la Martinique où le sol tremble, où, dit-on, les femmes sont belles et savent aimer... Je connais Léopold, il rendra toujours à gros intérêt ce qui lui sera accordé. Vous reverrai-je, ô mon aimée ! ô ma sœur ! Vous rencontrerai-je encore sur cette terre où déjà nous avons vécu dans des liens si doux.

Quel mystérieux décret a permis que je vous rencontrasse en cette vie pour vous reconnaître, vous aimer dès la première minute, et puis vous perdre pour longtemps peut-être ! Il est à croire que l'un de nous expie par la souffrance de cette séparation une faute grave de la vie passée. Admettre cette hypothèse, c'est croire à la vie future dans laquelle nos deux âmes seront rapprochées, ce que je demande à Dieu. Ce soir mon cœur est triste, il vous appelle, il souffre, et mon corps fuit le sommeil.

Pensez-vous faire un voyage en France après cinq ans ? Cette récompense promise à votre dévouement, par M. Berthon, l'obtiendrez-vous de son affection ?

A cette époque, ma campagne achevée, je serai moi-même en France. Quel rêve, chère amie, si je pouvais moi qui vous ai tendu la main pour passer du sol de France sur le navire de Pauliac, vous la tendre au jour du retour pour vous aider à faire le premier pas sur le seuil de votre patrie !

Où que vous soyez, Thérèse, je fais le serment d'aller vers vous en ami sûr et respectueux, en frère dévoué.

Si votre cher souvenir ne me tenait éveillé, les moustiques qui sont ici tellement nombreux qu'on les respire, se chargeraient de me rappeler à la réalité de mes pensées... Je me crois en communion d'idée avec vous en ce moment... Petit sursaut d'orgueil dont vous n'accuserez que mon cœur qui, à cette minute, semble veiller dans l'éternité calme de l'ombre de la vie... Mon esprit plus lucide voudrait sténographier les idées vagues que j'entrevois comme des réminiscences réveillées en moi et que j'aurais de la peine à traduire sans verser des larmes. Au revoir, Thérèse... Après notre rencontre avec les pirates je fermerai cette lettre qui partira rapide pour Saïgon... la France et l'Amérique.

. . . .

Le lendemain, la petite colonne dût encore traverser quelques rizières et franchir de petits arroyos sur ces ponts suspendus en bambous faits pour des singes. La chaleur était torride, la compagnie du capitaine Sagrin, courageuse, pleine d'entrain approchait du terme de sa course ; les petits villages, groupes de paillottes entourés de haies succédaient les uns aux autres, des bouquets de cocotiers et d'arêquiers découpés dans l'azur du ciel marquaient de loin en loin comme de verts et coquets jalons la ligne à arpenter.

Après une dernière halte près d'un verdoyant petit village où la compagnie avait pris repos et repas, Jacques prévenu qu'une vingtaine de pirates étaient venus en éclaireurs la nuit dernière résolut de partir dès le coucher du soleil pour atteindre Binh-Dinh, à cette heure de la nuit où le sommeil succède à la quiétude chez l'ennemi qui n'a rien entendu de troublant. A l'heure prescrite, la compagnie passée en revue, les armes et les munitions visitées, les instructions données à ses officiers, les hommes encouragés par ces mots brefs et éloquents que sait trouver un bon chef, la colonne avait repris sa marche silencieuse.

A trois heures du matin, le guide précédant Jacques leva le bras pour faire signe d'arrêter. Un cri semblable à un miaulement sourd et peu éloigné s'était fait entendre... En silence on prêta l'oreille... Ang kop ! dirent à voix basse plusieurs soldats... le tigre !

— Est-ce bien le cri du tigre ? demanda Jacques au guide.

— Oui, mon capitaine, mais il n'a pas été poussé par le fauve qui ne vient pas par ici en cette saison; c'est l'un des pirates qui a imité ce cri pour faire terrer les gens des villages et les assaillir plus aisément... les pirates ne sont pas loin... Laisse-moi aller seul en rampant voir où ils sont, et avant une heure nous les tiendrons.

En effet, un quart d'heure après, le guide revenait dire à Sagrin que plus de vingt jonques portant chacune dix hommes au moins, étaient mouillées dans l'arroyo de Binh-Ding.

Sans précipitation, avec calme et sang-froid, Sagrin se remit en marche après avoir fait déposer en un lieu repéré tous les effets de campement et les couvertures, ne laissant à chaque *lin*, que son chassepot et trente-six cartouches.

A cent mètres de l'arroyo, Sagrin envoya Bonin et sa section à la gauche des jonques, et le sous-lieutenant et lui se dirigèrent vers la droite avec une demi-section, la dernière déployée en tirailleurs pour fermer l'espace et couper la retraite aux pirates fuyards.

Ce mouvement fut accompli avec une rapidité telle et un silence si parfait que la première jonque amarrée à un cocotier fut prise d'assaut et douze pirates percés de coups de baïonnettes avant d'avoir pu sauter sur leurs armes.

Leurs cris de douleur mirent sur pied tous les bandits des autres jonques qui, armés jusqu'aux dents, firent feu de tous côtés sans savoir à quels assaillants ils avaient affaire.

Sagrin fit exécuter des feux de salve à chaque section et balayer les jonques d'où les pirates se jetaient à l'eau, mais les tirailleurs rapprochés de la berge les fusillaient comme des canards. « Visez bien, s'écria Sagrin, nos coups de feu ont prévenu le commandant Lepage, dont la colonne ne doit pas être éloignée. » Il n'avait pas dit ces paroles, qu'une sonnerie de clairons envoyant dans l'air le refrain du pas gymnastique annonça l'arrivée des compagnies du Tay-Ninh. « Courage enfants, que pas un de ces brigands n'arrive à terre, dans dix minutes nous allons les prendre d'assaut.»

A ce moment arrivaient au pas de course les autres compagnies : « Bravo Sagrin ! s'écria de loin gaîment le commandant Lepage, voilà ce qui s'appelle être arrivé à temps et trouver la pie au nid. »

Alors le chef de bataillon prenant le commandement donna l'ordre à Sagrin, placé sur la berge, de prendre d'assaut les jonques attachées au rivage avant qu'elles pussent s'enfuir.

— En avant ! commanda Jacques le sabre à la main, et suivi du lieutenant Bonin avec sa section, il sauta de la première jonque dans la seconde où

les lin taps agiles et courageux furent reçus par une décharge de mousqueterie qui en coucha huit sur le pont.

— Chargez enfants... à la baïonnette...

A ce moment un coup de feu partit d'une jonque éloignée, Jacques porta la main à sa poitrine en poussant un cri, et, lâchant son sabre, il tomba dans les bras de Bonin qui le suivait et de son fidèle Vian-Laï qui était attaché à ses pas.

— Vous êtes blessé... mon capitaine ?

— Oui... bien touché... qu'on me porte à terre.

Pendant que plusieurs de ses tirailleurs transportaient leur capitaine tout sanglant dans la première case voisine de l'arroyo, le commandant Lepage faisait couvrir les jonques par les deux nouvelles compagnies, et le jour commençait à poindre que tous les pirates étaient massacrés ou ligotés sans qu'un seul eût réussi à s'échapper.

— Beau coup de filet, s'écria joyeux le commandant... Honneur au brave capitaine Sagrin... Où est-il que je le félicite ?.... Dans cette nuit sombre je l'ai perdu de vue.

— Il est blessé grièvement, mon commandant, le docteur que vous avez amené est auprès de lui, répondit le sous-lieutenant Morel.

— Le docteur qui courait aux bagages pour prendre les objets de pansement nécessaires aux blessés, dit à voix basse au commandant Lepage, qui lui demandait des nouvelles de Sagrin : « Il est perdu ! La balle a traversé le poumon et provoqué un épanchement interne qui va l'emporter... il n'en a pas pour une heure.

— Courez vite vers lui docteur... Quelques ordres à donner et je vous suis.

Dans la paillotte que le docteur avait fait éventrer pour faire pénétrer l'air et la lumière, Jacques pâle et défait, mais calme et résigné, était étendu sur les couvertures de ses hommes et perdait son sang. Il remercia le docteur qui voulait explorer le trajet de la balle.

— Inutile, mon cher docteur... Veuillez me laisser quelques instants avec mon lieutenant et mon ordonnance... merci !

Puis, quand ils furent seuls. — Bonin, mon ami, prenez dans ma sacoche là... une lettre inachevée dans une enveloppe toute prête... bien... ouvrez-la et ajoutez au crayon ce que je vais vous dicter... et que vous compléterez... n'est-ce pas Bonin, par le récit de ma mort, et Jacques oppressé dicta :

« Ma chère amie adorée... ma Thérèse... votre rêve s'accomplit... c'était
« écrit... je ne devais pas vous revoir... sur cette terre. Je viens d'être frappé
« d'une balle... je meurs en soldat... Ma Thérèse, à vous... à toi mon dernier
« soupir... Au revoir... dans l'au-delà ! » Et, demandant le crayon, il eut la force de signer une fois encore le nom de Jacques.

— « Mon bon ami, dit-il à son lieutenant en lui serrant la main... à vous... le post-scriptum... puis, quelques mots à ma pauvre mère... N'est-ce pas?

— Promis mon capitaine.

Lorsque le commandant Lepage arriva dans la cania, le capitaine Jacques Sagrin venait d'expirer dans les bras de Bonin, qui ne pouvait retenir ses larmes, et du petit lin tap Tran-Vian-Laï, qui tenait embrassées les jambes de son tap'tain' et sanglotait comme un enfant.

— Le lendemain, par un radieux coucher de soleil, le corps de Jacques qui ne pouvait être transporté, fut enseveli derrière la petite pagode de Binh-Ding.

Le commandant Lepage, au milieu des trois compagnies de tirailleurs formées en carré autour de la tombe adressa au modeste héros quelques paroles de regrets et d'adieux bien simples, de celles qui montent du cœur et jaillissent spontanément des lèvres. Il déplora la perte d'un tel officier frappé si loin de sa patrie et de sa vieille mère, à qui parviendraient, avec de pieux souvenirs, l'expression des regrets de ses chefs, de ses camarades et de ses vaillants soldats indigènes. Une consolation resterait à cette femme, fille, épouse, et mère de soldats, c'est que son fils était tombé au champ d'honneur.

L'émotion que le digne officier supérieur ne pût maîtriser fit couler des pleurs des yeux de ces petits lin taps aux corps grêles, mais à l'âme vaillante.

Le défilé autour de la tombe sur laquelle chaque tirailleur déchargea son fusil fut le dernier honneur rendu à Sagrin, et une croix de bronze envoyée de Saïgon par les officiers, marquera longtemps la place où repose loin de sa patrie, le corps du soldat tombé à Binh-Ding.

Deux mois après, vers la fin de décembre de cette année 1880, comme je me promenais à Fort-de-France, dans la large avenue ombreuse qui entoure la belle place de la Savane, au milieu de laquelle s'élève la statue de la gracieuse créole, Mlle Tascher de la Pagerie, devenue l'impératrice Joséphine, le vaguemestre me remit un paquet que j'ouvris avec un pressentiment qui m'oppressa le cœur. Je m'assis sur un des bancs de pierre à l'ombre des badamiers, et l'enveloppe brisée, je lus sur la bande qui entourait seize lettres.

A mon ami, Léopold Dauvil,

pour faire parvenir à qui il sait.

Une longue lettre signée du lieutenant Bonin m'expliquait que ce paquet de lettres avait été trouvé dans la cantine de mon pauvre Jacques, après sa mort qu'il me racontait en détail. Je lus et relus cette lettre en versant des

pleurs, et je viens de vous en retracer le récit, amis lecteurs en donnant encore, après 24 années, une larme nouvelle à celui que j'aimai comme moi-même.

LEOPOLD DAUVIL.

(La fin au prochain numéro.)

FROKEN IZA FRISK CHEZ MADAME NOEGGERATH

Le vendredi, 22 avril dernier, Mme Rufina Noeggerath réunissait, chez elle, un groupe restreint mais choisi de spirites distingués et éprouvés, pour leur présenter une médium suédoise des plus réputées dans son pays, fröken Iza Frisk. (Le mot suédois « fröken » signifie Mademoiselle.)

Autour de notre active et gracieuse « Bonne Maman » se pressaient Mmes Leymarie, Directrice de *la Revue Spirite*, Lamoureux, cantatrice, Bardélia, médium, et moi ; puis, MM. Hugo d'Alési, l'excellent peintre, Alexandre Hepp, le littérateur bien connu, A. Baudelot, fondateur du « Spiritualisme moderne », Jules Gaillard, ancien député, secrétaire général de la Société française pour l'arbitrage, et Paul Roux Delille, érudit psychologue.

Fröken Iza Frisk était accompagnée par une dame amie, appartenant à la haute société russe, profondément attachée à la doctrine spirite et remplissant sa mission en apôtre qui connaît la valeur de sa cause.

— La bonne renommée reste au seuil de la porte, tandis que la mauvaise traverse les mers, — dit un proverbe suédois.Pour une fois,ce proverbe avait tort,car Mlle Iza Frisk avait franchi le seuil de sa porte et nous était arrivée précédée par une réputation parfaite: on connaissait sa brillante faculté médianimique autant que la noblesse de son cœur et sa grande distinction, et on s'était laissé conter, non par des bavards légers et mondains, mais par des gens de cœur, qui, eux, ne parlent qu'une langue, celle du sentiment, on s'était laissé conter, dis-je, que, là-bas, dans son pays si délicieusement pittoresque, dans cette ville royale de Stockholm qui passe pour une des plus belles d'Europe, Iza Frisk passait sa vie à donner son or aux pauvres, son cœur à ceux qui souffrent, et le secours de sa faculté à tous les affamés de lumière, à toutes les âmes en quête d'idéales vérités.

Douée d'un merveilleux don de guérir,Fröken Iza Frisk a rendu,jusqu'à ce jour, la santé à 810 malades dont plusieurs très grièvement atteints. Elle s'est acquis ainsi une grande réputation, et c'est souvent à elle que médecins et chirurgiens s'adressent, quand ils ont des cas désespérés. C'est ainsi qu'un jour, comme elle était de passage à Londres, on la pria de venir

auprès d'un malade qu'on venait d'opérer et dont la blessure saignait sans qu'on pût arrêter le sang : Frôken Frisk toucha la plaie et l'hémorragie cessa aussitôt. Jamais elle ne fait de passes ; une légère pression de ses doigts suffit, et c'est de cette façon qu'à l'âge de 16 ans, elle obtenait, pour la première fois, qu'une malade longtemps privée de sommeil, s'endormît immédiatement ; depuis, elle a marché de succès en succès.

Et l'on racontait encore qu'en sa présence se produisaient de singulières manifestations : des tables se levaient, des lumières s'allumaient dans l'obscurité ; et c'était principalement une guitare qu'on avait remarquée et sur les cordes de laquelle des mains fluidiques d'artistes de l'au-delà venaient jouer de belles et mystérieuses mélodies.

Frôken Frisk et son amie étaient particulièrement recommandées à Mme Rufina Noeggerath par son groupe de Wiesbaden, composé de membres de la haute aristocratie russe. Comme elles avaient entendu dire à l'étranger des choses fort désagréables sur la façon dont sont quelquefois traités les médiums en France, ces dames s'étaient résolues à ne donner de séances que pour « Bonne Maman » et les amis de son choix, voulant ainsi rendre un hommage bien mérité à notre vénérable doyenne, qui sait avec tant de tact et de bonne grâce accueillir les médiums, les entourer d'égards, leur prêter le secours de sa grande expérience et de son inépuisable bonté, et leur faire, enfin, de sa demeure un lieu de refuge et de paix d'où ils sortent heureux et réconfortés, l'âme plus dégagée et plus rayonnante qu'à leur entrée.

Avant chacune des deux séances qui devaient avoir lieu à quelques jours d'intervalle, des hommages unanimes furent rendus à l'éminente médium. Mais, parlons d'abord de la première séance (du 22 avril). Aux fleurs et poésies, en l'honneur de la visiteuse, on avait ajouté une surprise charmante. Une porte du salon déjà décrit de « Bonne Maman », s'ouvrait tout à coup comme par enchantement et de la demi-obscurité d'une chambre voisine, on voyait sortir une ravissante petite fille en blanc. Des boucles blondes s'échappaient de son grand voile, entourant un fin visage pur, où les tristessses de la vie n'avaient encore mis aucune pénible empreinte, et qui apparaissait comme éclairé d'un reflet d'idéale beauté, provenant de je ne sais quels parages inconnus et lointains... L'enfant s'avança vers la médium et lui tendit une gerbe de branches de sapin (1) et de violettes, nouées par un ruban aux

(1) En Suède, le sapin joue un grand rôle. Lorsqu'il arrive un hôte on couvre le couloir et les escaliers de rameaux de sapin : c'est, en même temps qu'une très vieille coutume, une façon charmante de lui souhaiter la bienvenue. Lorsqu'un mort quitte la maison, le même tapis vert est étendu sur son passage jusque dans la rue où l'attend le corbillard. Pas de fête joyeuse sans qu'il n'y ait des brassées de sapin, pas de tristesses sans qu'elles n'en soient les compagnes silencieuses.

couleurs suédoises, en lui disant d'une voix douce et claire : « Je vous souhaite la bienvenue, Madame ! que Dieu vous garde ! »

Mais un hommage plus sensible et une surprise autrement grande attendaient Fröken Frisk et son amie. M. Hugo d'Alési, sur la demande de « Bonne-Maman », avait prié ses esprits de bien vouloir lui dessiner un emblème reflétant une idée de charité pour l'offrir à la médium. Son appel ne fut pas tout de suite entendu, et lorsque, enfin, sa main se mit en mouvement, grand fut son étonnement, comme aussi sa déception, de voir apparaître sur son papier le portrait d'un vieillard tout à fait inconnu de lui. Mais la médium et son amie ne l'eurent pas plutôt vu qu'elles poussèrent un cri de surprise : elles avaient reconnu le portrait d'un célèbre poète finlandais (auteur de l'hymne finlandais), qu'elles avaient connu de son vivant et dont la mort leur avait été révélée dans des circonstances étranges : Fröken Frisk donnait sa séance hebdomadaire à Stockholm, lorsqu'un esprit se présenta à elle en lui disant : « Voilà 24 heures que j'ai quitté la terre, et je suis venu pour te remercier de toutes les bontés que tu as eues pour moi. Je t'enverrai un souvenir. » On se récria : « C'est impossible ; s'il était mort, on le saurait ; les journaux n'en ont pas parlé »; mais, le soir même, un journal apportait la nouvelle de la mort du célèbre écrivain survenue en Italie. Le souvenir promis était le portrait obtenu et offert par M. Hugo d'Alési.

Aussitôt après cet incident émouvant, la séance commence. La médium demande une grande table sur laquelle on pose la guitare. Tous les assistants se rangent autour et forment la chaîne avec leurs mains sur la table ; on allume une petite lampe rouge et chacun se recueille. Le guide principal de Fröken Frisk, porte le nom de Claas. C'était, dans sa dernière incarnation, un jeune officier suédois de grand mérite, mort à l'âge de 25 ans. Il s'annonce par des coups et des mouvements de la table ; puis, il se déclare satisfait de l'assistance, mais demande l'obscurité complète que l'on fait immédiatement (2).

La table continue à frapper et nous entendons tout à coup des coups sonores partant de la guitare qui, les cordes en l'air, était restée jusqu'alors immobile. A plusieurs reprises, elle frappe sur la table, puis, nous entendons un glissement le long de la table, et, presque aussitôt, Bonne-Maman la sent sur ses mains, les cordes en-dessous : elle s'était retournée.

A tour de rôle, tous les assistants sont comblés de caresses de la guitare ; à un moment donné, elle se pose sur les mains de Mme Bardélia, de

(2) J'ai eu le plaisir de voir Fröken Frisk chez elle : au cours de notre entretien, elle me dit que Claas demandait toujours l'obscurité pour lui faciliter les phénomènes, mais que personnellement elle préférait la lumière. Elle s'entend généralement avec lui pour un peu de lumière pendant les séances qu'elle donne chez elle en Suède.

MM. Hepp et Roux et joue un air doux avec accords lointains, semblables aux sons que produit le vent en touchant les cordes d'une harpe éolienne. C'était comme une mélodie qu'assurément aucune main humaine, même la plus légère et la plus tendre, n'aurait pu produire, tant elle était fine, spiritualisée, harmonieuse. M. Baudelot et moi, nous sentons longtemps la guitare sur nos mains ; elle se lève, enfin, glisse le long de mes bras, monte sur mes épaules, ma tête, et reste là pendant quelques minutes. Les cordes vibrent, l'instrument entier tremble légèrement ; enfin, il redescend et va se placer de nouveau au milieu de la table. Quelques instants de repos, et la guitare entame une marche, avec la même touche légère, éolienne, mais sur un ton plus haut et plus sonore : c'est une marche militaire. L'esprit qui joue n'est plus Claas, c'est l'esprit d'un officier, nommé G..., qui, dans une séance à Wiesbaden, jouait l'hymne polonais, tandis que la guitare s'était posée sur la tête d'une dame de l'assistance. Pendant ce temps, tous les gens de l'hôtel, où avait lieu la séance, s'étaient rassemblés dans l'escalier et demandaient quel était l'artiste qui jouait si merveilleusement.

Des lumières se montrent sur divers points : les uns les voient sous la guitare, les autres sur le piano et dans la tente dont nous sommes éloignés.

La lourde table se lève à plusieurs reprises, comme une plume, bien haut au-dessus du plancher ; elle se courbe, semble danser, les mouvements sont si violents qu'un pied se casse ou plutôt est arraché par un effort qu'une main humaine robuste n'aurait pu produire. On demande à l'esprit s'il veut bien écrire, et, sur sa réponse affirmative, on pose papier et crayon sur la table : une force s'empare du crayon, le jette contre le mur et le papier voltige avec un bruissement d'ailes sur les mains de M. Baudelot et les miennes; il reste là assez longtemps, jusqu'à ce qu'enfin l'esprit déclare que la séance est finie. On donne de la lumière, et nous distinguons quelques lignes tracées sur le papier mais pas de communication.

Cette première séance avait été jugée très belle. La médium, ravie et très impressionnée de la réception qui lui avait été faite par l'aimable doyenne des spirites et par la société d'élite réunie autour d'elle (j'emploie ici les termes dont s'est servie son amie), consentit volontiers à donner, quelques jours après, une seconde séance.

A cette nouvelle séance, mêmes assistants qu'à la précédente, à l'exception de Mme Bardélia et de M. A. Hepp qui n'avaient pu venir. Un peu de lumière cette fois et des phénomènes plus prononcés On place de nouveau la table au milieu du salon, avec la guitare, du papier et un crayon fixé dans le papier. Une main invisible frappe deux coups sonores dans la porte, comme si quelqu'un du dehors demandait à entrer ; puis c'est Claas qui se présente et qui salue par des mouvements de table. De nouveau la guitare se retourne, les expressions d'affection pour chacun sont diverses ; les cordes

qui se frottent sur les mains et le bras de Bonne Maman semblent murmurer de douces choses. Claas joue peu, mais des coups formidables retentissent dans l'instrument sans que celui-ci éprouve le moindre dommage. Les lévitations sont merveilleuses ; la table se penche pour laisser glisser la guitare à terre et se penche encore pour la faire remonter, mais sans y réussir. L'instrument s'éloigne, enfin, pour éviter les chocs violents de la table, qui finit par se renverser complètement, puis se retire et se remet sur ses pieds. On replace le papier et le crayon sur la table ; le crayon vole contre le mur et retourne vers la table ; mais aucune écriture n'est produite : les forces de la médium sont épuisées et la séance finit avec ces paroles de l'esprit : « Que Dieu soit avec vous ! »

Nous nous retirons émus et émerveillés, charmés, en un mot, des instants de bonheur passés, et emportant avec nous la conviction que le secret des succès de notre vénérée doyenne repose tout entier sur l'élan commun des cœurs, élan qui doit présider à toute bonne séance parce qu'il établit entre les assistants et le médium un courant nécessaire de sympathie et de confiance.

Quant à Frôken Frisk, qu'elle sache que nous garderons son gracieux souvenir gravé dans nos cœurs, et qu'elle daigne agréer, comme l'hommage de notre sincère gratitude, ces dernières lignes d'une poésie dictée pour elle par un esprit qui, après avoir décrit les merveilles de sa belle patrie, termine ainsi :

« **Toujours on t'aimera ! Car l'âme enchantée,**
« **Transportée et ravie par ton magique pouvoir,**
« **Vibre et retentit en douces mélodies,**
« **Ainsi que les cordes de ta guitare que touchent les esprits.** »

HELLA M. BASTIAN.

Note de la Rédaction. — Ce compte rendu a été revu et retouché par notre collaborateur Algol, avec l'approbation de l'auteur.

RÉCIT D'UN PÈRE

Remarquables expériences en Amérique.

Sous la signature de Clémens, un aimable corespondant nous adresse un article détaché du journal *The Progressive Thinker de Chicago* (Illinois) du 19 mars 1904.

Nous en croyons la traduction intéressante et la livrons à nos lecteurs. Elle relate les expériences remarquables auxquelles ont assisté M. et

Madame Hull chez le médium W. Aber, et le récit de ce père semble empreint d'une bonne foi dont nous ne voulons point douter.

« Au mois de juillet dernier, écrit M. Hull, ma petite fille âgée de sept ans se noya dans notre rivière, pendant une promenade en bateau en même temps que deux autres fillettes et un vieillard (le batelier).

« L'accident n'ayant pas eu de témoin demeura enveloppé de mystère et l'on comprendra facilement que je fis toutes les recherches possibles pour découvrir la vérité et ce n'est que le 22 janvier, juste six mois jour pour jour après ce malheur, que fut retrouvé le corps de notre pauvre bébé.

« C'est après cet événement que ma femme et moi partîmes pour Kansas City consulter le médium réputé, W. Aber.

« J'examinai avec soin la chambre des séances en différentes fois, soit seul, soit avec d'autres, et je constatai qu'il était impossible que M. Aber pût user de la moindre fraude envers nous.

« La chambre est située au premier étage d'une maison en briques ; les murs sont recouverts de plâtre et il ne s'y trouve qu'une seule porte par laquelle nous entrâmes.

« Le cabinet dans lequel M. Aber s'assied est d'environ trois pieds carrés et placé dans un coin et fermé par un épais rideau de tissu noir descendant du plafond.

« A l'ouverture de la séance, nous fûmes priés d'examiner la chambre avec soin. Ma femme cousit résolument le bas des jambes du pantalon du médium à même le tapis, les manches de sa redingote à son pantalon près du genou et le collet au col de sa chemise et moi, je remplis ses mains de farine.

« Après la première séance, qui dura deux heures environ, il fut trouvé tel que nous l'avions laissé, la farine intacte en ses mains, et nous dûmes employer des ciseaux pour couper les fils et le délier.

« Nous avons assisté à cinq séances dans lesquelles 24 personnes dont nous étions connus et que nous reconnûmes vinrent et conversèrent avec nous : des parents, des connaisssances et plusieurs amis.

« Notre petite fille vint à nous chaque nuit et s'entretint avec moi près de quinze minutes, causant comme elle le faisait lorsqu'elle était avec nous, mettant ses mains sur moi et me caresssant.

« Pendant ce temps, différentes épreuves inspirées par moi, ma femme et par d'autres, nous convainquirent de l'authenticité incontestable de la médiumnité de M. Aber.

« Particulièrement dans la voix, les traits du visage et la taille, il eût été impossible de nous tromper, et je reconnus notre chère enfant à son organe avant de la voir la première fois, de même que nous la reconnûmes les autres fois avant même qu'elle n'eût parlé, et nous n'eûmes pas un instant le moindre doute que ce ne fût bien elle.

« Les autres petites filles noyées avec la nôtre, vinrent aussi parler avec nous ; l'une d'elles, particulièrement, nous pria d'envoyer un mot à ses parents afin de les supplier de ne point trop se chagriner pour elle, car leur douleur lui faisait trop de peine, et de leur affirmer qu'elle était avec eux à la maison mais qu'il lui était impossible de se rendre visible pour eux.

« Un ami dont je n'avais pas entendu parler depuis longtemps et que je ne savais pas mort, nous apparut et causa avec nous tout à fait amicalement. L'investigation que j'ai faite à mon retour m'a prouvé qu'il était mort depuis plusieurs années.

« J'obtins une communication écrite par Sam, le contrôle de M. Aber, dans laquelle le vieux batelier qui était avec les petites filles et périt avec elles me donna un message. Dans une autre séance, il apparut aussi et nous fit le récit complet de l'accident, affirmant qu'une lourde branche étant tombée l'avait atteint au crâne et lui avait fait perdre connaissance.

« La fois suivante, il revint et nous assura que, revenu à lui, il aurait peut-être sauvé les enfants si le bateau n'eût chaviré, et il espérait que nous n'avions aucun blâme à lui adresser pour ce malheur irréparable.

« Pendant sa matérialisation, il porta la main à sa tête pour nous montrer la cicatrice causée par la branche qui l'avait blessé.

« J'aurais pu ignorer l'existence de cette blessure, mais, j'ai appris depuis par ceux qui firent la toilette de son corps avant d'ensevelir ce vieillard, qu'il avait une plaie exactement à l'endroit de la tête, ainsi qu'il l'avait indiqué.

« J'ai également obtenu plusieurs communications écrites sur ardoise de mon père, de ma mère, de mon frère, et d'autres encore parmi lesquels fut le vieillard qui s'était noyé.

« Notre petite fille n'était pas encore allée à l'école et ne put écrire, mais elle avait appris, comme quelques enfants, à imprimer avec des caractères pour donner de petites nouvelles à son frère éloigné de chez nous, et c'est de cette manière qu'elle imprima pour nous, sur une ardoise, le message suivant. « Cher papa, chère maman, je vous aime tous les deux de même. « Olga. »

« 23 esprits sur les 24 avec qui nous conversâmes, vinrent à nous sans la moindre évocation. Je n'appelai qu'une seule personne qui apparut au bout de quelques instants.

« Un jour, j'allai dans un magasin acheter une ardoise pliante qui ne sortit pas de mes mains jusqu'à ce que dans l'une de ces séances, elle eût été couverte d'écriture exécutée entre mes mains et lue par moi.

« Chacun des deux côtés intérieurs de l'ardoise était entièrement couvert.

« J'ai trois ardoises toutes remplies d'écritures en différentes couleurs et signées de trois personnes dont l'une est notre petite fille chérie.

« Quelle que soit la somme d'argent qu'on pourrait m'offrir, elle ne pourrait me décider à me séparer de ces ardoises que j'ai fait encadrer et que j'ai suspendues dans notre salon où nos amis peuvent les examiner.

« Si quelqu'un désirait de plus amples informations relatives à mes expériences, ce serait de bon cœur que je les lui donnerais.

« Voici mon adresse : M. W. W. Hull, à Sparta (Etat de Tennessee), (Etats-Unis.) »

En terminant sa communication, M. Clémens ajoute :

« J'ai vu moi-même le médium Winans Aber dans de semblables conditions et j'ai pu me convaincre de l'impossibilité de frauder pour lui ou d'être aidé par quelque compère.

« J'ai vu parfaitement, sous une lumière suffisante, se former à côté de moi, dans un espace d'environ vingt centimètres, laissé entre un canapé et mon fauteuil, une forme vaporeuse blanchâtre qui, s'élevant comme un léger brouillard, prit la forme humaine.

« Une tête de femme se pencha vers moi et d'une voix douce, murmura très distinctement à mon oreille quelques paroles avec un nom bien connu de moi.

« Le médium ne me connaissait pas, je ne l'avais jamais vu avant cette soirée, et j'ajouterai, chose essentielle, que c'est d'une façon tout inattendue et non préméditée que je m'était rendu à cette séance.

« CLEMENS »

Pour la traduction : LÉOPOLD DAUVIL.

Contes et récits de l'au-delà

(Suite.)

(Communications médianimiques obtenues par Hella M. Bastian.)

CONTES DICTES PAR L'ESPRIT DE HANS ANDERSEN (1).

(1) *Notice sur Andersen.* — Hans Christian Andersen, poète et romancier danois, naquit en 1805 à Odensée ; il est mort en 1875. Fils d'ouvrier, il vint chercher fortune à Copenhague, fut quelque temps acteur, se fit remarquer par des pièces de poésie qui lui valurent une bourse royale dans une des meilleures écoles de Copenhague, et commença ses études à 23 ans (1828) ; se révéla deux ans après comme le plus grand poète du Nord par son recueil de *Poésies*, suivi bientôt d'un autre (*Fantaisies et esquisses*) ; passa une grande partie de sa vie à voyager en Allemagne, en France, en Suisse, en Italie, en Orient, et s'inspira de ses voyages pour composer des *Esquisses de voyages*, une *Autobiographie* et des romans pleins d'originalité, *l'Improvisateur italien*, 1837 ; *Rien qu'un violoniste*, 1837 ; *Album sans dessins*, 1840 ; *Contes*, 1842, ouvrage estimé, trad. par Grégorie et Moland. — (Bouillet).

LE PLUS GRAND BONHEUR.

PREFACE

Bonsoir, chère amie ! Ce n'est pas sans peine que je me suis frayé un chemin pour arriver jusqu'à vous : vous avez tant de visiteurs invisibles autour de vous que les places sont prises d'assaut... la maison est comble, et, je le vois, je n'ai plus qu'à me faire réserver ma place, comme jadis au théâtre.

Aujourd'hui j'ai traversé une plaine fleurie de la France, dans un site d'une beauté adorable; la mer étincelait comme un miroir et le vent caressait les grandes voiles des barques, qu'on aurait pu prendre pour un immense oiseau de proie déployant ses ailes gigantesques.

Tandis que je me reposai de mon voyage, j'ai entendu une conversation, qui m'a appris ce que « se disent les roses » : j'en forme un petit conte... que voici :

— « Vraiment, c'est un peu fort ! » — s'écrièrent les jolies roses de la tribu des Centifolias, en ouvrant, par une belle matinée de printemps, leurs yeux tout grands sur un paysage rayonnant de fraîcheur et de beauté.

Ce qui leur paraissait « vraiment un peu fort », à ces jeunes coquettes, c'était de voir une quantité de rosiers plantés pendant les premiers jours de printemps, au moment où elles-mêmes dormaient encore dans leurs boutons, et qu'on n'avait pas vus là, l'année précédente. Ils étaient, ces rosiers, d'une grâce et d'une distinction achevées ;on leur eût prêté presque un air étranger, exotique ; et ils se dressaient si haut au-dessus des autres fleurs et des buissons, sur lesquels habitaient les Centifolias, que ces dernières, quelque peu vaniteuses de leur sexe, devinrent jalouses. Et vraiment, il y avait de quoi !.

Quelques-uns de ces rosiers altiers avaient un feuillage légèrement rougeâtre, piqué au milieu de tons clairs, de la couleur, en un mot, de ces vins dorés dans lesquels on a versé quelques gouttes de Malaga. Ce feuillage s'adaptait d'une façon exquise aux roses qui s'épanouissaient sur les tiges, frêles créatures dont les délicieux visages de fleurs, au teint d'ivoire, ressemblaient à ces pâles et fins visages de femmes encerclés d'une chevelure d'or fauve.

Et, d'autres rosiers avaient un feuillage d'un vert tendre, traversé de tons foncés, qui enlaçait et caressait amoureusement des roses rouges écarlates, sur les pétales desquelles une invisible main semblait avoir posé une voilette noire, fine, légère, transparente, velouteuse et toute parsemée de fines perles de rosée, diamants de la nature. Et ces roses rouges à la voilette veloutée, parsemée de diamants, évoquaient l'image enchanteresse de ces visages d'odalisques dans les harems du Sultan, visages basanés, aux yeux étincelants et rêveurs, encadrés d'une chevelure noire, visages fiers et passionnés, découvrant toutes les facultés du cœur, surtout celle d'aimer et de s'élever, par l'amour, bien au-dessus de toutes les mesquineries, de toutes les bassesses de la vie terrestre.

Une fois revenues de leur étonnement et de leur surprise, sensations qui peu à peu firent place à l'envie, les jolies Centifolias voulurent nouer con-

naissance avec les étrangères, et apprendre, de leur bouche, d'où elles venaient et pourquoi elles portaient la tête si haut.

— « Nous contemplons le ciel », répondit une des roses rouges, derrière sa fine voilette noire ; nous cherchons à comprendre l'infini et les pensées de Dieu, car la terre n'offre partout que tristesses et souffrances. »

— « Mais bien des beautés aussi, ne vous déplaise ! » s'écria une des petites roses, qui ne partageait nullement ces idées et les trouvait même passablement exagérées, attendu qu'elle-même était très attachée à la terre et ne voyait pas plus loin que sa petite existence. — « Voyons ! Y a-t-il au monde quelque chose de plus beau que la rosée tombant à nos pieds sur le gazon, et nous faisant un miroir, dans lequel nous nous regardons, pour reconnaître qu'après tout la véritable beauté c'est nous ? Quelle parure nous formons à la terre ! Quels parfums nous répandons dans l'air qui nous environne ! »

Il y eut un silence. Etonnée de tant de présomption, la rose rouge s'était tue.

— « Le bonheur nous presse dans ses bras, reprit la petite vaniteuse, nous sommes en pleine lumière, fières de l'avantage, que nous accorde la destinée, d'occuper une place privilégiée, d'embellir le jardin et d'échapper aux coups de l'orage, car s'il éclate et que la foudre tombe, ce n'est pas nous mais les autres qu'elle atteint. »

— « C'est là ton bonheur, ma sœur ? C'est ce que tu appelles un avantage du sort ? répéta la rose rouge en secouant sa belle tête. Oh ! regarde plutôt en dedans de toi : c'est en nous que réside le bonheur, le plus vrai et le plus grand. Plus nous sommes humbles et aimantes, plus nous sommes heureuses, et le bonheur débordant de nos âmes se déverse sur toutes les autres, nous rendant ainsi doublement heureuses. Va ! ma sœur, ce n'est ni ton rang, ni ta beauté qui te rendront heureuse : ce sont les mérites de ton cœur. »

Dédaigneusement, la petite rose tourna sa jolie tête d'enfant ignorante et gâtée.

— « Peuh ! les mérites du cœur, comme si cela comptait ici-bas ! Je ne vous comprends guère et il me semble que, malgré votre haute position et vos airs de grandeur, vous ne devez être qu'une bien insignifiante personne, car vos conceptions sont celles d'une paria, de naissance obscure... Nous autres, voyez-vous, nous planons dans la lumière. »

Un sourire traversa le cœur de la rose rouge, et, levant sa belle tête mélancolique vers le ciel, elle eût une prière de pardon et de pitié.

Mais les Centifolias continuèrent à s'admirer dans leur miroir de rosée et à se considérer comme les privilégiées du sort. Et, vers midi, le vent emporta le miroir de rosée, l'ombre tomba sur les buissons et la poussière les couvrit.

— « Son plus grand bonheur !.., le voilà qui s'évapore comme la rosée !... Il n'est qu'en nous le bonheur, c'est nous-mêmes qui le créons, et, près de

nous, il reste comme un guide qui nous montre le chemin là-haut, dans la lumière et dans l'éternité. »

Et le ciel eut comme un sourire ; et un rayon de soleil glissa dans le jardin, jetant un baiser d'or aux roses blanches à la chevelure fauve, ainsi qu'aux roses rouges, aux visages d'odalisques, et dont les yeux, inquiets et rêveurs, sous leur voilette noire, parsemée de diamants, semblaient chercher l'infini et l'amour.

(*Traduit de l'allemand*, par HELLA M. BASTIAN et ALGOL.)

CONTES SARCASTIQUES

PREFACE

Cette fois et bien d'autres encore, attendez-vous à rire en lisant mes contes. Surtout chassez de votre imagination la conception un peu lugubre que vous vous faites de notre état de vie, Nous sommes bien vivants, et nous gardons notre parfaite individualité, ainsi que toutes nos facultés, et même nous en acquérons quelques autres, qui, sur la terre, n'auraient pu nous servir, étouffées qu'elles eussent été par la grossièreté de notre corps.

Ceux de vos amis qui sont au-delà des mers vous inspirent-ils des conceptions lugubres, des idées surnaturelles? — Non! Eh bien! nous non plus, nous ne sommes ni lugubres ni surnaturels : nous vivons, nous aimons et nous travaillons tout comme vous; seulement, notre séjour et notre genre de vie sont supérieurs à ceux de la terre, Nous avons un autre vêtement, voilà tout!

Une soirée dans la boîte à ouvrage.

La maison avait recouvré sa tranquillité ; la nouvelle robe de la cadette de la famille terminée, les couturières s'en retournaient chez elles afin de laisser un peu de répit non seulement à leurs doigts abîmés, mais aussi à la réputation fort endommagée de leur prochain, Tout a une fin, dit-on, sauf le bavardage et les cancans des gens mesquins et pot-au-feu.

Mais la tranquillité de la maison ne s'étendait nullement aux habitants de la boîte à ouvrage : ils avaient la tête farcie de tant de nouvelles, et leur esprit nageait dans un tel flot de surexcitations qu'ils avaient résolu pour se divertir, de s'offrir une soirée.., littéraire, s'il vous plaît ! car ils se piquaient d'avoir de l'esprit,

— « Beaucoup de têtes, beaucoup d'imagination », disaient les grands ciseaux aux petits en ouvrant l'étui à aiguilles, ce qui permit aux pauvres captives de lever le pied et de s'établir à leur aise au fond de la boîte, respectable meuble dont une vieille grand'mère avait doté la maison,

— « Eh bien !.. Mesdames et Messieurs, commençons !...

— « Dieu me préserve ! Comme vous piquez ! », murmura une voix dolente. C'était le dé qui se plaignait, Etant d'argent, il professait pour lui-même un grand respect et il éxigeait des autres une certaine considération; de plus, il faut dire qu'il avait de longs services, et que son corps métallique portait les traces d'un certain nombre de blessures que les aiguilles lui avaient faites et dont il leur gardait rancune.

— « Hein ?... quoi ? Qui parle de piquer ? A-t-on jamais entendu pareille calomnie ! » gronda la bobine de fil blanc, espèce de Dollfus Mike, véritable émigrante alsacienne, qui, restée fidèle à sa patrie, ne voulait servir qu'en France, « il n'y a pas personnes plus douces que les aiguilles, et moi, quand je suis avec elles, je ne fais que glisser à travers l'étoffe, surtout si c'est de la soie française ou de la laine anglaise. »

— « Elle a raison », interrompirent les boutons de nacre, qui, eux, occupaient une place fort enviable sur un morceau de carton bleu orné de dessous blancs, « nous sommes placés pour l'approuver, attendu que l'aiguille et le fil nous traversent entièrement et nous attachent si solidement, si solidement qu'il faut user de vigueur pour nous détacher, et si vous saviez avec quelle délicatesse ils procèdent... quelle délicatesse !... »

— « Voilà que vous vous disputez, Mesdames et Messieurs ! », se mirent à insinuer les ciseaux, « c'est du temps perdu inutilement ; voyons ! calmez vos transports, et commençons chacun le récit de nos observations... »

— « Pour ce qui me regarde personnellement, — prononça dédaigneusement le dé, — je ne vois pas pourquoi je devrais étaler mes observations en public ; je préfère les garder pour moi plutôt que de les donner en pâtée à des gens qui n'ont aucune expérience de la vie et ne se doutent pas le moins du monde qu'il y a toujours deux côtés à une chose. En outre, je ne crois pas que les ciseaux, les aiguilles et la bobine aient une position sociale à la hauteur de la mienne. Veuillez donc, je vous prie, ne pas oublier que je suis — tout entier d'argent, et que ma tête est coiffée d'une casquette de diamants ! » —

Ayant ainsi parlé, il se retira majestueusement dans le ventre d'une noix postiche où il avait sa chambre à coucher toute capitonnée de soie, et ferma la porte sur lui.

— « Quel ton aristocratique ! Quelle distinction ! clamèrent les boutons de nacre, il est temps que nous aussi nous nous montrions un peu plus réservés vis-à-vis des gens qui nous entourent. Nous ne sommes, nous, ni acier, ni vulgaire coton ; nous sommes à la hauteur du dé et, plutôt que de déroger plus longtemps, nous préférons nous retourner. »

Ce disant, ils firent un petit saut et se retournèrent de l'autre côté, satisfaits de montrer seulement au public la richesse de leurs dessous blancs.

— « Ma foi ! tant mieux !... Nous voilà entre nous ! », s'écrièrent gaiement ceux qui restaient ; et bientôt la vieille et respectable boîte retentissait de leur babillage et de leurs éclats de rire, qu'ils entrecoupaient d'appréciations sarcastiques sur le dé et les boutons. Et il faut avouer que ceux-ci les méritaient bien, car la fierté mesquine et le manque de tact de certaines personnes, entichées de leur importance, ne sont jamais mieux punis que par l'indifférence railleuse ou le sarcasme cinglant.

(*Traduit de l'allemand*, par Hella M. Bastian et Algol.)

Erratum. — Après le *Bon à tirer* et par une erreur incompréhensible, le correcteur de l'imprimerie a changé deux mots dans l'article : « Introduction

aux Contes et récits de l'Au-delà ». Page 301, dernier alinéa, lire : Mlle Bastian connaît ADMIRABLEMENT le français et non pas *probablement*. Et cinq lignes plus loin : Quand elle parle ou qu'elle écrit en français, a des INCORRECTIONS et non pas des *insurréctions*. Nous prions instamment nos lecteurs de corriger ces deux mots sur la revue de mai dernier.

VOIX DE L'AU-DELA

La foi transformée en volonté.

Lorsque le Christ, Jésus descendit de la montagne, après avoir eu avec Jean et Elie ce colloque mystérieux qui avait fait tressaillir tout à la fois d'effroi et d'admiration Pierre, Jacques et Jean, tous trois éblouis devant la face radieuse et transfigurée de leur Maître, en attendant qu'elle fût quelques jours plus tard rendue méconnaissable par les affres de l'agonie lente, inexprimablement douloureuse, la foule qui était accoutumée à suivre ses pas, à guetter ses actes, manifestant par instant ses mouvements d'irrésistible sympathie ou simplement de curiosité, la foule qui acclamait ou huait l'homme de tous les courages, la figure supra-terrestre prête à accepter tous les outrages, la foule houleuse, en cet instant se porta vers Jésus ; toutefois ce n'était pas la seule curiosité de contempler la figure du prophète qui agitait comme d'un remous de tempête les rangs pressés de ces hommes et de ces femmes aux origines diverses. Non, mais cette foule qui avait été tant et tant de fois témoin des merveilles opérées par le Christ voulait encore, exigeait presque, un miracle, une preuve de plus de la puissance de Celui qu'elle appelait, en ses heures de crainte respectueuse, Maître et Seigneur, tandis que lâchement, tout bas, elle s'apprêtait à le mettre au rang d'esclave et de voleur.

Maintenant cette multitude agitée poussait devant elle un homme aux traits convulsionnés par la douleur et cet homme soudain tombait aux pieds de Jésus ; prosterné, mains jointes, il avouait son malheur, dépeignait la souffrance morale de sa vie :

— Seigneur, toi qui peux tout, dit-on, j'ai un fils et ce fils c'est l'amour de ma vie, j'espérais qu'il serait également le rayon de soleil de mon existence, ce fils, Seigneur, je l'aime comme toi tu sais aimer les tiens (et il désignait Pierre, Jacques et Jean). Hélas, un démon cruel le possède depuis sa plus tendre enfance, sa bouche ne s'ouvre que pour blasphémer, son corps voué tout entier à l'esprit du mal souffre en d'intolérables tortures...

Mais Jésus arrêtait le flot de ses paroles et souverainement calme il ordonnait :

« Fais apporter ici ton enfant ! »

Les serviteurs du père infortuné s'approchèrent et déposèrent à ses pieds un jeune garçon ; à peine l'avaient-ils mis sur le sol que l'Esprit immonde qui possédait cet enfant, pris de rage, sans doute, devant la puissance supérieure qui l'allait anéantir, agita avec frénésie ses membres grêles en les convulsionnant, imprima un effroyable rictus de haine sur la face enfantine, l'infortuné secoué dans tout son être se roulait, écumait, si hideux dans sa furie désordonnée, que la foule même impressionnée se reculait, élargissant son cercle comme si elle eût craint pour elle-même les atteintes de l'Esprit malfaisant ; mais le père, lui, qui contemplait impuissant ce spectacle de navrance joignait à nouveau les mains d'un geste suppliant vers le Christ en lui disant :

— Seigneur, si tu peux quelque chose, aie pitié de nous, secours-nous !

Et le Christ, à la compassion si rapide en temps ordinaire, répliquait lentement :

— Si tu peux croire ! tout est possible à celui qui croit !

La face noyée de pleurs, mais pas assez cependant pour qu'on ne puisse distinguer sur ce visage le reflet de la bienheureuse espérance naissante, tout vibrant enfin du désir de croire, première manifestation de la volonté qu'engendre la foi, il s'écriait :

— Je crois, Seigneur, aide mon incrédulité !

Et le Sauveur, sans plus attendre, étendait sa main de bonheur et de miséricorde sur le corps torturé en commandant au démon de quitter à jamais l'enveloppe corporelle qu'il s'était affecté.

Un épouvantable cri de rage et d'impuissance répondit à l'ordre du Maître, et l'incube cédant à la pression de la volonté puissante qui le chassait du corps de l'enfant, s'enfuyait au loin, hélas pas assez loin encore, puisque quelques jours plus tard il devait être en possession de l'âme de ce peuple qui, maintenant, applaudissait mais qui bientôt crucifierait.

Comme si la secousse violente de la séparation du possesseur et du possédé eût à jamais rompu le lien de vie, l'enfant à présent restait inerte sur le sol, sans un mouvement, sans un cri ; alors à nouveau Jésus étendit sa main bienfaisante, prit entre ses doigts la main fluette et décharnée par la souffrance et l'enfant doucement soulevait sa tête, tournant vers le Christ un visage que n'animait plus la haine démoniaque, mais dont un sourire enfantin et l'air ravi dépeignait mieux que les paroles la joie de vivre, tandis qu'un murmure d'étonnement s'élevait du sein de la foule versatile prête alors aux enthousiasmes !

Mais, Lui, le Sauveur, indifférent à ses louanges dont il ne connaissait que trop la valeur, s'éloigna suivi de ses fidèles, laissant derrière lui le peuple en admiration devant ce père et cet enfant qui, dans la joie de leur délivrance réciproque, oubliaient peut-être déjà à qui ils la devaient et quand

le murmure des voix de la foule ne fût plus perceptible, Jésus s'arrêta de nouveau, pour causer, comme il aimait à le faire, avec les siens ; pourtant, cette fois, il attendait leurs questions et Pierre alors, en sa qualité d'aîné prenant la parole, lui dit :

— Seigneur, pourquoi ce démon qui s'est enfui à ta seule vue, nous a-t-il résisté ; pourtant ainsi que l'ordonne la loi, nous avons oint d'huile et de myrrhe les lèvres du possédé et nous avons prié !

Jésus répondit :

— Si ce démon vous a résisté c'est à cause de votre peu de foi ; oui, en vérité, si votre foi égalait seulement un grain de sénévé, vous diriez à cette montagne ; passe d'ici, là ! et elle y passerait et rien ne vous serait impossible.

Telles furent les paroles du Maître à cette époque et ce sont celles qui sont toujours propres à tous les temps et pour tous les hommes, car qu'est-ce que cette foi préconisée par Jésus sans laquelle nous ne pouvons rien, assure-t-il, si cette foi n'est autre que la volonté ; croire ardemment en une puissance extra-terrestre, c'est vouloir l'aide de cette puissance, la contraindre presque à nous servir ; il en est encore de même lorsque l'homme agit pour son propre compte et quel admirable auxiliaire pour le progrès des hommes que la foi en leur puissance, car dès l'instant où ils croient accessible le but qu'ils poursuivent, ils le rendent possible ; et c'est ainsi que par cet effort de la volonté sans cesse renouvelée, l'humanité arrivera à un pouvoir qu'elle ne soupçonne pas encore, mais que le Christ Jésus lui a annoncé dès son avènement et qui ne sera autre que le règne de la foi transformée en volonté.

H. DIDON.

Médium : Mme Bardelia.

LE PÉRISPRIT

Le « *Périsprit* » est le lien qui unit l'âme au corps. Par conséquent, il devient l'interprète de nos pensées, de nos désirs et de nos besoins en transmettant à l'âme les nécessités de notre corps charnel. Il résulte de cette union. qui existe entre notre corps physique et notre âme qui reçoivent tous les deux les impressions de ce lien ou « *Périsprit* », que nous ne ressentons en nous des impressions agréables ou désagréables,transmises par notre « *Périsprit* », qu'autant que ce dernier est un bon récepteur, un bon emmagasinateur de fluides sains, robustes, clairs.

Et que faut-il faire pour que notre « *Périsprit* » soit un bon récepteur de

fluides ? Ne pas trop le charger en l'influençant par des besoins trop matériels.

Si nous, hommes passionnels, nous ne combattons pas ces besoins exagérés tels que ceux du boire, du manger, tous actes dépendant de notre infériorité, ou que nous nous livrions aux péchés capitaux, et à toutes les imperfections découlant de ces péchés, nous nous enveloppons de fluides lourds, opaques, lesquels fluides pénètrent notre « *Périsprit* » qui devient immédiatement un réflecteur morbide pour l'âme à laquelle il est soudé autant qu'au corps.

Cet état empêche le fluide solaire de nous pénétrer, d'éclairer notre route et aussi de soulager les maux qui sont en nous par raison *Karmique*.

Du moment où le fluide solaire ne nous pénètre plus, parce que l'âme périspritale est interceptée,parce qu'elle ne reçoit plus,pour transmettre à notre corps, tout le bien nécessaire à notre évolution, nous ne sommes plus touchés que par des objectivités malsaines : celles qui émanent de nos besoins inférieurs (excitations dangereuses augmentant, décuplant chaque jour les fluides grossiers qui nous enveloppent par notre faute. Ces fluides nous privent des grâces célestes et de toutes les forces qu'emmagasinerait notre « *Périsprit* » si nous savions le conserver, dans nos étapes terrestres, clair et limpide, c'est-à-dire pénétrable aux objectivités solaires.

Cela dit, comprenons l'importance, le bien pour nous de nous faire un « *Périsprit* » translucide de façon à voir toujours clair en nous, à être pénétrés par les fluides solaires des rayonnements supérieurs et à entendre, au-dessus de notre tête et dans notre for intérieur, les voix harmonieuses des amis dévoués de l'au delà qui cherchent à s'unifier avec nous, par les fibres de notre « *Périsprit* » en dirigeant notre haute personnalité que nous appellerons notre « *Ego supérieur* ».

Si nous comprenions bien la nécessité de rendre clair, lucide, notre « *Périsprit* », nous nous observerions davantage, car la moindre influence mauvaise vient le tacher, l'encroûter et par conséquent obstruer les interstices secrets par lesquels nous pouvons communiquer avec les Intelligences supérieures.

Il n'est pas nécessaire que nous soyons *médiums*, pour jouir des avantages, des grâces qui sont attachés à l'individualité terrienne possédant un « *Périsprit* » clair, car chacun de nous, quel qu'il soit, peut être un Esprit clair sans être un Esprit lumineux. Il suffit que l'Etre, au début de ses voies ouvertes, alors qu'il commence à faire fonctionner son libre arbitre, ne tache point cette robe immaculée en ne donnant pas cours à ses incitations inférieures. Si l'Esprit pouvait conserver cette chrysalide virginale, il ne souffrirait pas et *s'incarnerait* sans être exposé à toutes les maladies physiques qu'engendre votre planète. Il n'aurait pas besoin, pour s'élever dans

l'échelle des mondes, d'endurer tous les supplices de la chair. Il passerait de vie à trépas, c'est-à-dire de forme en forme plus ou moins subtiles, après avoir traversé toutes les phases correspondantes à sa mentalité neuve, sans ressentir les moindres atteintes morbides, car il se dirigerait — toujours en évoluant — vers des régions plus élevées. Il monterait ainsi vers les splendeurs de l'infini, sans avoir besoin pour cela de décupler ses forces, c'est-à-dire, naturellement, sans fatigue et sans éblouissement.

De tels Etres sont rares. Et cependant il y en a quelques-uns chez qui les appétences sensuelles n'ont pas créé de besoins passionnels et qui ont subi leurs premières incarnations sans souder leur manteau charnel à leurs embranchements périspritaux.

Pourquoi, direz-vous, ceux-là ont-ils été plus privilégiés que d'autres ?

Ils n'ont pas été plus privilégiés que d'autres. Non ! Seulement, ils ont eu le sens de la raison plus ouvert, même à travers les étapes inférieures par lesquelles ils ont passé avant d'être en pleine possession de leur libre-arbitre. Leur essence a mieux cheminé à travers les règnes, les formes qu'ils ont revêtues successivement.

L'homme se dessine déjà dans la nature de son essence, alors que celle-ci revêt les formes de l'animalité. Vous voyez de bons animaux, comme vous voyez de bons individus. Il est bien rare qu'un bon animal ne continue pas son ascension vers le bien, car son essence est déjà perfectionnée, même dans son infériorité ; et le bien acquis chez les animaux, comme chez l'homme, ne se perd pas, avec la différence que l'animal garde ce bien dans la qualité de son essence tandis que l'homme, tout en le gardant, l'enregistre, dans ses tranchées périspritales, afin de pouvoir établir un compte au Grand Livre dans les actes de sa vie consciente.

Voyons un peu ce que va devenir l'âme périspritale d'un animal quand elle cotoiera les premiers degrés du libre-arbitre de l'étape consciente !...

D'abord l'âme d'un animal est ombrée, mais non point tachée, car elle n'a pas encore commis délibérément un acte répréhensible (puisqu'elle a vécu sous la loi instinctive qui l'a obligée d'agir d'après les lois cosmiques et les besoins de sa race). L'âme d'un animal quelconque est donc enveloppée de fluides lourds, lesquels se dégagent petit à petit si, lorsqu'il traversera la région des fluides humains, il ne déroge pas aux lois que lui prescrivent les actes libres.

Et que peut faire l'Etre désanimalisé pour déroger à ces lois ?

— Ne pas suivre la route des nouveaux éléments qu'il traverse, quand il a changé sa chrysalide rampante en celle du type homme.

Cela est très difficile à l'homme animal de comprendre ses charges, car il n'est pas, quoique homme en apparence, complètement déshabillé des instincts animaux ; il le sera d'autant plus et d'autant mieux que son es-

sence aura cheminé à travers des éléments plus ou moins purs : ce qui arrive aux êtres plus avancés que d'autres qui sont, ainsi qu'eux, partis à la même époque de leur première étape monadique.

Alors il résultera de la différente qualité de l'essence animale que certaines essences en retard, quoique appartenant au type homme, seront plus susceptibles de se perdre dans les fluides lourds, matériels que d'autres arrivées au type homme, émergeant en fluides clairs. Ces dernières pourront suivre une route ascensionnelle meilleure et ne seront pas, comme certaines autres, embarrassées dans le courant matériel des premières espèces animales qui se détachent difficilement des obstacles de la matière.

L'essence engagée dans un courant malsain tache son « *Périsprit* » d'une boue insoluble et ne trouve que très difficilement, à mesure qu'elle s'obscurcit, les moyens de s'en débarrasser. C'est le cas des jeunes essences, conscientes ou animales, qui ont fait leurs premiers pas dans la route du libre-arbitre; c'est notre cas presque à tous, hommes, qui avons subi l'entraînement de nos instincts animaux plutôt que de rester, comme certains autres Etres plus raisonnables et plus dirigeables, dans les voies ouvertes par les bons fluides que tous les Etres créés possèdent comme des conducteurs invisibles.

Médium Mme POTIER.

(*A suivre.*) UN GUIDE.

RÉCIT DE LORD BROUGHAM

Lord Henri Brougham, célèbre homme politique et écrivain anglais, né en 1778, acquit une grande célébrité par ses discours au barreau et au Parlement, où il se distingua pendant trente ans dans la défense des réformes libérales. Sous le ministère de Lord Charles Hovick Grey, il contribua au triomphe de la réforme parlementaire, à l'émancipation des esclaves des Indes occidentales, et devint pair héréditaire et chancelier d'Angleterre. Lors de l'avènement du ministère de lord Robert Peel, lord Brougham, quitta le Parlement et s'occupa de travaux littéraires. Il publia plusieurs ouvrages remarquables, entre autres : *Essai sur la constitution anglaise* ; *Voltaire et Rousseau*, écrit en français ; *Esquisses historiques des hommes d'Etat du temps de Georges III* ; *Autobiographie*. Lord Brougham était ami de la France. Lorsqu'il quitta le Parlement, il se fixa à Cannes, dans les Alpes-Maritimes, y bâtit une superbe villa et y termina ses jours en 1868. En mémoire des services rendus au développement de la station climatérique de Cannes, la municipalité lui érigea un monument à la « Place Brougham » tout près de la mer.

Dans son « Autobiographie », lord Brougham raconte l'incident suivant : « En quittant l'Université d'Edimbourg, il avait pris un engagement avec

son camarade et ami intime G..... Les deux amis avaient écrit avec leur sang sur un morceau de parchemin que le premier qui rendrait son âme à Dieu apparaîtrait à l'autre pour lui donner une preuve de la vie dans l'au-delà. G..... reçut un emploi dans l'administration aux Indes et, depuis des années, lord Brougham ne pensait plus à lui. En 1799, lord Brougham fit un voyage en Suède, et le 19 décembre il arriva devant une auberge, très proprement entretenue, où il se décida à passer la nuit. Vers minuit, avant de se coucher il demanda à l'hôtelier à prendre un bain chaud. On le lui prépara aussitôt. Le lord ferma la porte de sa chambre à clef, se déshabilla, mais à peine entré dans l'eau, il aperçut assis sur la chaise sur laquelle il avait déposé ses vêtements, son camarade et ami G..... qui le regardait avec calme. Lord Brougham ne put en croire ses yeux. Il adressa la parole à l'apparition, mais le spectre ne répondit ni par un mot ni par un signe. Lord Brougham ne supposait pas qu'il pût s'agir là d'une apparition. Il crut voir son ami en chair et en os. — Comment ensuite lord Brougham sortit du bain ? Il n'en sut rien, mais en revenant à lui il se trouva étendu sur le parquet. Son ami G...... avait disparu. De retour en Angleterre, quelques mois après, lord Brougham reçut une lettre des Indes lui annonçant la mort violente de son ami G....., survenue le 19 décembre 1799.

JOSEPH DE KRONHELM.

REFUTATION

Dans le dernier numéro de la *Revue*, les lecteurs n'auront pas été sans remarquer l'article de M. Albin Valabrègue intitulé le *Nouveau Spiritisme*.

Bien que l'esprit qui l'anime poussât la rédaction à le refuser, Mme Leymarie a bien voulu l'accepter et l'insérer afin de permettre les réfutations... La *Revue* ne voulait pas refuser un bon accueil au spirituel vaudevilliste.

Des lecteurs mécontents sans doute du Spiritisme actuel et dont l'opinion n'était pas suffisamment éclairée par les enseignements du Maître Allan Kardec, se sont dit que, certainement, le créateur de cette sage et consolante doctrine étant mort et enterré, ses idées avaient dû bien vieillir.

Alors, ces lecteurs anxieux tournant les yeux vers Genève, pays des montres qui donnent l'heure toujours vraie, ont supplié M. Albin de leur faire connaître quelle est *au juste* la doctrine du *Nouveau Spiritisme*.

Et les abonnés de la *Revue* ont pu se convaincre qu'un nouveau prophète aimable et bienveillant venait d'apparaître... hors de son pays.

En quatre points A. B. C. D., l'intelligent et hilare auteur du *Premier Mari de France*, *Durand et Durand*, etc., etc., se faisant un devoir de dévoiler la vérité à ces esprits aux abois, leur présenta *ex abrupto*, une doc-

trine qu'il nous permettra d'examiner aussi promptement qu'elle arrive, si toutefois la chose est permise aux vieux adeptes satisfaits encore de l'*Ancien Spiritisme.*

A. M. Valabrègue ne conçoit pas le monde sans une intelligence suprême. Dieu ne peut pas se fâcher puisqu'il est reconnu, accepté. Mais que doit penser cette intelligence *suprême* de M. Valabrègue qui ne la reconnaît pas *toute-puissante* ? L'auteur du Nouveau Spiritisme n'a-t-il pas découvert que celui qui a créé le Ciel et la terre n'a pu créer qu'*une partie de l'homme.*

Et l'autre partie... laquelle ? M. Valabrègue ne le dit pas... d'où vient-elle? Si les curieux correspondants du prophète sont satisfaits de savoir qu'ils ont une partie divine... puis une autre... n'importe quoi, moi je suis plus exigeant et je veux savoir envers qui j'ai à m'acquitter des 50 % de reconnaissance que je ne dois pas à Dieu.

Qui donc a créé cette partie non divine de mon être ?

Réponse au point A : Jusqu'à plus ample information, nous, les anciens, nous continuerons à croire Dieu intelligence toute-puissante et nous demeurerons convaincus qu'il n'est pas un atome de notre être spirituel et matériel, invisible et visible, que nous ne devions au créateur de toutes choses.

— B. *L'homme n'est pas responsable*, dit M. Valabrègue, parce qu'il n'a pas choisi les matériaux qui constituent son être physique et son être moral... Heureusement pour l'homme, dirons-nous, car il serait drôlement bâti.

Sur un point nous sommes d'accord, c'est que tous nous naissons innocents. Pourquoi donc devenons-nous coupables ? C'est là notre affaire. Nous avons été placés au carrefour des routes de la vie, la bonne et la mauvaise, chacun de nous pouvait choisir la droite.

En évoquant chez l'intelligent écrivain tous les philosophes depuis les temps anciens jusqu'à ceux qui discutent encore aujourd'hui, Pythagore, Socrate, Platon, Descartes, Leibnitz, Kant, Schopenhauer, Comte, Cousin et cent autres, méthodites, éclectiques, ou positivistes, je les laisserai discuter ensemble bien des jours sur la responsabilité de l'homme et j'ai peur de les voir se séparer sans être tomber d'accord.

Réponse à B : Mais comme Spirite (ancien), je crois à la réincarnation constante des âmes (le Nouveau Spiritisme n'en parle plus), à la possibilité pour chacun de diriger sa vie à l'aide de la conscience, du libre arbitre. levier qui, employé avec fermeté ou mollesse, produit le bien ou le mal.

— C. Admettant que par des expériences successives l'âme avancera toujours de plus en plus vers le bien, Dieu lui accordera le pardon, là le Nouveau Spiritisme n'a rien innové.

— D. Enfin l'altruisme (l'amour d'autrui) sera toujours une qualité individuelle et je pense que tant que notre planète tournera, portera et nour-

rira la race humaine, celle-ci sera ce qu'elle est, composée de bons et de méchants, de forts et de faibles, de riches et de pauvres... Il y aura toujours des pauvres parmi vous, a dit Jésus et ce sont là les conditions nécessaires et constantes à la marche de l'humanité vers le progrès non collectif, mais individuel.

Le Nouveau Spiritisme n'est pas plus certain de voir l'altruisme sauver le monde et de voir éclore ce jour *très prochain* que M. Valabrègue n'est convaincu de voir arriver le Messie.

Je conjure donc nos lecteurs pleins de bon sens de se contenter de l'*Ancien Spiritisme* et de relire pour se fortifier Allan Kardec, Léon Denis, et les *Conseils des Invisibles...* et de lire aussi, dès qu'il va être publié, un petit volume qui n'aura pas 200 pages : *L'Homme terrestre*, dont je ne veux dire aujourd'hui qu'un mot, c'est un ami consolateur, un bon conseiller, livre de chevet que tout le monde lira... J'allais oublier le nom de l'auteur M. *Emmanuel Darcey*, un modeste, un sage qui veut rester caché.

Voilà ce qui confirmera chacun dans notre saine philosophie raisonnée,.. laissez-moi ajouter, et vraie.

Moi je resterai fidèle à l'*Ancien Spiritisme* parce que je suis un simple d'esprit qui constate cependant que le nombre des adeptes de tous pays, de tous rangs, de toutes croyances, grossit chaque jour autour du spiritisme qui luit comme un phare brillant aux yeux des marins perdus dans la nuit sombre.

Contentons-nous de celui-là et qu'il nous console, nous fortifie et nous conduise vers le bonheur dans la vie éternelle.

Ainsi soit-il.

LEOPOLD DAUVIL.

LES PHÉNOMÈNES ODIQUES

(Suite.)

II

Présenter au public des recherches dont il n'a probablement jamais entendu parler, en lui montrant qu'elles n'ont cessé d'être l'objet du mépris des gens appointés par les gouvernements pour répandre la lumière de la science parmi les peuples, peut paraître au moins fort maladroit. Je ne voudrais pas aller trop loin en disant que c'est là une preuve de leur valeur, mais quelques exemples montreront que les grandes découvertes ont presque toujours eu le même sort à leur début.

Dans un récent article de la *Revue scientifique* (1), Gustave Le Bon, parlant de la radio-activité générale des corps s'exprime ainsi :

« L'existence de cette énergie nouvelle, la plus importante de toutes celles de l'univers, apparaîtra avec une évidence éclatante le jour où les physiciens, s'étant débarrassés de l'héritage des idées qui dirigent inconsciemment leurs pensées, renonceront à vouloir rattacher à des phénomènes connus des choses qui en diffèrent entièrement. Je crois qu'il ne s'écoulera pas bien longtemps avant que l'existence de l'énergie intra-atomique soit reconnue par quelques physiciens possédant une dose suffisante de prestige pour imposer une doctrine. Ce sont les expériences nouvelles qui font naître les idées nouvelles, mais c'est uniquement par le prestige de celui qui les formule que ces idées s'imposent.

« L'histoire des sciences montre facilement que cette assertion n'est, en aucune façon,un paradoxe. Les expériences les plus claires, les plus convaincantes en apparence, n'ont jamais constitué un élément immédiat de démonstration quand elles heurtaient les idées admises depuis longtemps. Galilée l'apprit à ses dépens lorsqu'ayant réuni tous les professeurs de l'Université de Pise, il s'imagina leur prouver par l'expérience que, contrairement aux idées alors reçues, les corps de poids différents tombent avec la même vitesse, sauf une petite différence produite par la résistance de l'air. On se figurait à cette époque qu'un corps dix fois plus lourd qu'un autre tombe dix fois plus rapidement. L'expérience de Galilée pouvait sembler absolument concluante puisque, faisant tomber en même temps du haut de la tour de Pise une petite balle de plomb et un lourd boulet du même métal, il montra que les deux corps arrivaient en même temps sur le sol. Les professeurs se bornèrent à hausser les épaules et ne modifièrent nullement leur opinion. Bien des années se sont écoulées depuis cette époque mais le degré de réceptivité des esprits pour les choses nouvelles ne s'est pas sensiblement accru. Quand Ohm découvrit la loi qui immortalisera son nom et sur laquelle toute l'électricité repose, il la publia dans un livre rempli d'expériences tellement simples, tellement concluantes qu'elles pouvaient être comprises par un élève des écoles primaires. Non seulement il ne convainquit personne, mais un des plus influents savants de l'époque accabla Ohm de son mépris dans une grande revue scientifique et traita ses expériences de fantaisies parfaitement ridicules, démentis par l'observation la plus superficielle des faits connus. La réputation scientifique du grand homme en fut tellement atteinte qu'il perdit la place qui le faisait vivre et fût fort heureux de trouver, pour ne pas mourir de faim, une situation de 1.200 fr. par an dans un collège, situation qu'il occupa pendant six ans. Ce ne fût qu'à la fin de sa vie qu'on lui rendit justice et qu'on le nomma alors profes-

(1) N° du 17 octobre 1903.

seur dans une faculté. — Robert Mayer fut moins heureux et n'obtint pas cette tardive satisfaction. Quand il décrivit la plus importante des grandes lois scientifiques modernes, celle de la conservation de l'énergie, il trouva à grand'peine un revue qui consentit à insérer son mémoire, mais aucun savant n'y apporta la moindre attention, pas plus d'ailleurs, qu'à toutes ses publications successives, y compris celle sur l'équivalent mécanique de la chaleur qui parut en 1850. Après avoir tenté de se suicider, Mayer perdit la raison et resta pendant longtemps ignoré à ce point que, quand Helmholtz refit de son côté la même découverte, il ne savait pas avoir eu un prédécesseur. — Helmholtz ne fut pas plus encouragé d'ailleurs à ses débuts, et le plus important des journaux scientifiques de l'époque, les *Annales de Poggendorff* refusa l'insertion de son célèbre mémoire : *La conservation de l'énergie*, le considérant évidemment comme une spéculation fantaisiste tout à fait indigne de lecteurs sérieux (1). C'est, comme on le sait, sur cette spé-

(1) Dans le courant du même article ; Gustave Le Bon raconte un fait semblable qui lui est arrivé : « Un journal d'électricité bien connu alla, dit-il, jusqu'à imprimer, en tête de ses colonnes, que la publication de mes expériences constituait un véritable scandale. »

J'ai subi pareille mésaventure : en 1897, je publiai chez Michel Carré la première traduction française des conférences faites en 1866 par Reichenbach sur les effets mécaniques de l'od ; quelques mois après mon éditeur vint aimablement me prier de l'autoriser à céder le livre à son confrère Flammarion, parce que les savants officiels qui constituaient sa clientèle trouvaient compromettant pour leurs publications le voisinage d'un recueil aussi peu sérieux. La cession fut faite et l'édition est aujourd'hui épuisée. La traduction du texte allemand était due au capitaine d'artillerie Lebas, l'un des rédacteurs scientifiques des plus appréciés du *Cosmos*. Très épris de son métier il avait demandé à être envoyé en Tunisie où il croyait pouvoir rendre plus de services qu'en France ; mais les tracasseries que des chefs sectaires ne ménagèrent pas à un esprit aussi indépendant dans ses convictions que fidèle à ses devoirs l'amenèrent à se retirer prématurément du service.

Déjà en 1891, j'avais publié, sous le titre de *Fluide des magnétiseurs*, un résumé de l'œuvre de Reichenbach et j'avais entrepris, avec l'aide d'un de mes camarades, physicien distingué, une série d'expériences destinées à étudier les actions réciproques de l'od et des autres forces connues. M. Potier, professeur de physique à l'Ecole polytechnique, avait gracieusement mis à notre disposition un de ses laboratoires; mais l'inspecteur général Gillon, me déclara qu'il ne pourrait tolérer qu'on s'occupât de sciences occultes dans une école militaire. En vain lui fis-je observer que toutes les sciences étaient occultes avant d'être découvertes et que l'école s'appelait polytechnique parce qu'elle n'était pas spécialement militaire. Il fallait se soumettre ou se démettre ; le laboratoire nous fut retiré et je dus me borner à faire connaître le résultat de nos premiers essais dans l'un des chapitres de mon livre intitulé l'*Extériorisation de la sensibilité*. Nous ne tardâmes du reste pas à subir le sort commun et une mise à la retraite anticipée, prononcée par le général André, ministre de la Guerre,

culation que toute la physique et la mécanique modernes sont bâties (1). »

III

Les objections que, suivant les temps et les besoins de la cause, on a faites aux travaux de Reichenbach et de ses disciples, peuvent se réduire à trois que je vais examiner successivement.

1° *Il n'y a pas de fluides, il n'y a que des vibrations de l'éther.*

Cela a été, en effet, enseigné un moment, mais c'est là une pure question de mots : les anciens appelaient fluides ce qu'on appelle aujourd'hui radiations sans qu'on sache bien encore en quoi consiste le phénomène. La théorie de l'ondulation et celle de l'émission ont été tour à tour abandonnées et reprises pour la lumière et l'électricité.

2° *Si l'od existait, il y a longtemps que les physiciens l'auraient connu.*

Cette prétention rappelle l'anecdote du voyageur à qui l'on montrait à Avignon le palais des papes. « Des papes à Avignon ! répondit-il en haussant les épaules, vous voulez rire ; s'il y en avait eu, ça se saurait. » — Je ne voudrais pas faire de comparaison malséante ; mais les gens qui *découvrent* des radiations signalées et étudiées en détail depuis plus d'un demi-siècle par Reichenbach me paraissent avoir quelque ressemblance avec le voyageur d'Avignon ; en tous cas, leurs découvertes mêmes sont la condamnation de ceux qui traitaient de folies les travaux réactifs à l'od et au fluide des magnétiseurs.

3° *L'emploi comme réactif des sens hyperesthésiés de certaines personnes n'est pas scientifique parce qu'on ne peut répéter à volonté les expériences, et que ces personnes peuvent être influencées par la suggestion.*

Cela n'est vrai qu'en partie. Si l'on peut, à la rigueur, craindre la suggestion chez les sensitifs, malgré toutes les précautions prises par les expérimentateurs qui s'en sont servi, je me demande s'il ne faut pas la craindre aussi un peu pour l'observateur de l'écran fluorescent ou phosphorescent dont les variations d'éclat sont si faibles et si difficiles à observer, de l'aveu même de ceux qui ont inventé le procédé. Je suis néanmoins persuadé que les distingués physiologistes de Nancy le perfectionneront de telle façon que

vint nous punir d'avoir tenté de démontrer, à l'aide des méthodes de la science positive, l'existence d'un monde hyperphysique, objet de l'effroi instinctif de tous ceux qui ne veulent rien voir au-delà de la matière.

(1) C'est au moment même où le traité classique de *Médecine opératoire* de Velpeau, traduit et édité à New-York, répandait parmi les médecins américains cette tranchante affirmation : « Eviter la douleur dans les opérations est une chimère qu'il n'est pas permis de poursuivre » qu'un dentiste et un chimiste de Boston s'associaient (octobre 1846) pour exploiter la production de l'anesthésie au moyen de l'éther qu'ils dissimulaient, sous le nom de *Lethéon*, par l'addition d'une essence destinée à en masquer l'odeur caractéristique.

tout le monde pourra être convaincu par sa propre expérience, d'autant plus que les résultats qu'ils ont obtenus confirment ce que nous savions déjà, en grande partie, par les témoignages concordants des sensitifs.

Il y a, du reste, peu de réactifs aussi sensibles que le système nerveux des êtres vivants et les savants de laboratoires ont grand tort de mépriser leurs indications. — Ne sont-ce pas les contractions de cuisses de grenouilles qui ont fait découvrir à Galvani les courants électriques ? — Il faut trois instruments, le thermomètre, le baromètre et l'hygromètre pour définir un état déterminé de l'air ambiant qui peut être signalé par les sensations d'un seul homme. Ce sont ces sensations qui ont conduit les savants à construire des instruments propres à en mesurer les effets et à en découvrir les causes; si personne n'avait jamais cherché à se rendre compte de ce qu'il éprouvait, jamais les instruments n'auraient été inventés. — Encore aujourd'hui nous n'avons sur les odeurs que les notions fournies par notre sens olfactif. Si quelqu'un parvenait à découvrir un certain nombre d'individus possédant un flair aussi développé que celui du chien, s'il avait la patience de les étudier pendant de longues années et l'intelligence de coordonner leurs indications de manière à en tirer une théorie, il établirait les bases d'une science nouvelle qui nous éclairerait probablement sur la constitution des atomes. On le considérerait avec raison comme un homme de génie et ceux qui, après lui, perfectionneraient ces découvertes, ne seraient que d'habiles techniciens.

Tel a été le rôle de Reichenbach dans la science des radiations. Il est temps de lui rendre justice (1) et de le placer aux premiers rangs parmi ceux qui, devançant leurs contemporains et dédaignant leurs clameurs, ont généreusement consacré temps et fortune à soulever un coin du voile dont s'enveloppe la mystérieuse Isis.

Grenoble, 10 février 1904.

ALBERT DE ROCHAS.

LA CITÉ-JARDIN

par GEORGES BENOIT-LÉVY (2).

L'auteur de ce livre nous décrit la vie des habitants de Cités saines et heureuses qu'il a pu apprécier à leur juste valeur en y vivant lui-même. Tous nos lecteurs connaissent l'existence de ces Cités-jardins, villes modèles aussi

(1) Le public français doit aussi être reconnaissant à M. Lacoste qui a consacré plusieurs années à la traduction et à la publication dans des conditions particulièrement pénibles du présent ouvrage, sans en retirer autre chose que de la fatigue et des ennuis, la vente des livres de cette nature étant tellement limitée qu'elle arrive difficilement à couvrir les seuls frais d'impression.

(2) Edité chez Henri Jouve.

bien au point de vue esthétique et moral qu'économique et social. Tels des phares brillants de bonheur et de prospérité, elles rayonnent çà et là sur les différents points du globe, et, c'est précisément près de chez nous, en Angleterre, que la dernière est en train de se créer, tout près de Londres, dans l'Hestfordshire. Des industriels se sont associés, ont acheté à un prix très modique, dans un site superbe, une vaste étendu de terrain (1.500 hectares) et là se dresse, de toutes pièces, une ville de 30.000 habitants. Car il faut bien dire que la ville sera limitée en population comme en étendue. Il n'y aura pas surpopulation et il n'y aura pas absorption des espaces libres par des bâtiments et des usines aux hautes cheminées. Au contraire, les 4/5 du terrain seront réservés à des champs, à des parcs, à des jardins; il y aura des aspirateurs pour capter la fumée au lieu de la laisser souiller l'atmosphère ; il y aura des cottages riants et coquets ; et les débuts de la Cité qui s'ébauche, font présumer que toutes ces belles prévisions se réaliseront. Elles sont, d'ailleurs, nombreuses et, en parcourant l'ouvrage de M. Georges Benoit-Lévy, nous voyons décrites successivement, Port Sunlight (la Cité des Rayons de Soleil), Bourneville ; la Cité de l'Aurore, en Amérique ; Beautiful-City (la Cité de la Beanté), en Ecosse ; Adélaïde-City, en Australie, etc. Et partout l'on retrouve ce milieu social que William Morris préconisait : « Celui où tout homme voulant travailler sera assuré d'un labeur loyal et convenable, d'une maison saine et belle, de moments de loisirs pour le corps et pour l'esprit. »

Tous nos lecteurs voudront lire la description de ces Cités de bonheur — presque de rêve, dirions-nous — si le rêve n'y était déjà réalisé.

Ajoutons que de très nombreuses illustrations agrémentent la lecture du texte et que la superbe couverture de l'artiste Victor Prouvé en font une réelle œuvre d'art.

L'HOMME TERRESTRE

Par Emmanuel Darcey (1).

> Je n'ai pas compris qu'un être pensant pût vivre en paix, sans avoir une croyance réfléchie sur la cause et le but de la vie.
>
> Pascal.

C'est l'exposé d'une doctrine fondée sur les aspirations du cœur et de la raison et sur des principes certains, qui met devant nos yeux le tableau exact de notre infirmité en même temps qu'elle nous montre notre véritable

(1) Vient de paraître. Pour le recevoir franco, adresser 2 fr. 50 à la librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

grandeur, qui donne aux âmes le soutien moral qui leur est nécessaire, qui répond aux questions qui naissent en l'homme sur les origines et les destinées de l'humanité, sur le Bien et le Mal, sur le lendemain de la Mort.

C'est l'écho de ces paroles, de ces écrits jetés à travers les foules par des âmes d'élite, des cœurs d'apôtres, des hommes sans or et sans ambition qui, tourmentés d'une autre vie, en ont pénétré le mystère.

Ce livre s'adresse aux affligés, à ceux qui souffrent moralement ou physiquement, aux malheureux, à ceux qui trouvent la vie mauvaise et le sort injuste, à ceux qui sont atteints de lassitude morale, qui cherchent la vérité et frappent en vain à toutes les portes.

SOCIÉTÉS D'ÉTUDES PSYCHIQUES

On nous annonce la fondation d'une Société d'études psychiques à Yverdont, canton de Naud (Suisse). M. A. Moser qui en est le secrétaire, demeure rue des Pêcheurs, à Yverdon.

De Nice, notre collaborateur, M. le professeur Moutonnier, nous annonce l'organisation dans cette ville d'une Société de *Recherches psychiques* dont la présidence lui a été offerte. M. Monteillet, directeur de la *France-Revue* a été nommé secrétaire.

De nouvelles Sociétés s'organisent donc un peu partout ; nous ne doutons pas de leur succès, puisque leur mission est de répandre la vérité, consoler les éprouvés et faire entrevoir, de la vie de l'au-delà, ce qu'il nous est permis de connaître.

LA MÉDIA ZÉNOBIE GALATZKY

On lit dans le Rappel *du* 14 *mai* 1904, *le fait ci-après, daté de Saint-Pétersbourg le* 12.

Dans le grand monde de la capitale russe on parle beaucoup d'une nouvelle méthode de spiritisme, grâce à laquelle une jeune fille d'une rare beauté, Mlle Zénobie Galatzky, a pris de l'ascendant sur le tzar, fort épris des études spirites. Elle est originaire de la Galicie et a fait quelques études à l'Université de Kiew. Mlle Galatzky prétend, à l'aide d'un métal radio-actif, projeter sur un écran des images qui représentent les événements à venir. Ainsi elle a montré au tzar l'image de Port-Arthur en ruines et de la flotte détruite. Le tzar en fut vivement impressionné. Pour le consoler, Mlle Zénobie lui a fait voir le succès final des Russes qui chassent les Japonais de la Corée.

LE TSAR ET LE SPIRITISME

L'empereur Nicolas II se montre beaucoup plus rassuré, à la suite des séances de spiritisme dirigées par le médium français Philippe spécialement attaché à la personne de l'empereur, le tsar a la conviction que les périodes d'épreuves sont achevées.

L'ombre de son père est apparue au tsar, sous forme de réincarnation de Philippe, et l'empereur mort a annoncé d'heureux événements très prochains. (*La Presse-Associée* du 26 mai.)

BOITE AUX LETTRES

Bayonne, le 28 avril 1904.

Madame Leymarie,

Me trouvant ici, le hasard me met sous les yeux ce qui suit : — « La sœur de l'amiral Makkaroff, Mme Elizabetha Ossipowna Tatounow, veuve du capitaine de ce nom, a raconté à un représentant de la presse qui est allé la voir que la nuit où elle reçut le télégramme fatal, l'amiral lui apparut deux fois. Elle l'entendit lui dire :l'explosion s'est produite à la proue. Je ne suis pas encore perdu, Liza, mais j'ai mal, j'ai très mal. »

Dépêche du correspondant du *Petit Journal*, Saint-Pétersbourg, 25 avril 1904. N° 15097 du *Petit Journal*, mercredi 27 avril 1904.

Voilà une preuve de plus émanant d'indifférents en faveur des croyances qui vous sont chères. — Tout commentaire me semble inutile.

En vous priant de reproduire ce qui précède dans le numéro prochain de la Revue, veuillez agréer, madame, l'hommage de mes sentiments les plus respectueux.

JEAN ROUXEL.

— La rédaction accuse à M. Brault réception de sa lettre ayant pour but de repousser de toutes ses forces l'emploi du mot media comme féminin de medium.

M. Brault trouvant ce barbarisme incorrect, fade et plat, reste libre d'employer toujours le substantif médium pour les deux sexes.

La rédaction remercie l'aimable correspond de l'intérêt qu'il porte à la revue. L. D.

Avis. — Vu le grand nombre de manuscrits qui sont adressés chaque mois à la Revue, la Rédaction prévient ses honorables correspondants de vouloir bien en garder le double, à l'avenir, car elle ne les renverra plus à leurs auteurs, renvoi qui occasionne toujours une réelle perte de temps et des dépenses.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'annoncer la perte de Mme CORNER, née *Florence* COOK, trépassée le 22 avril 1904 à Londres, à l'âge de 48 ans. Elle avait 16 ans à peine quand, en 1872, elle servit de médium dans les fameuses séances dans lesquelles se produisit la matérialisation de *Katie-King*, séances, qui ont été étudiées par Sir William Crookes et qui resteront mémorables dans les annales du spiritisme. Ces séances continuèrent les années suivantes et surtout jusqu'en 1874. Dans ces derniers temps, Mrs Corner donnait encore quelques séances, dans lesquelles se produisaient parfois des phénomènes remarquables.

Le regret de tous ceux qui cultivent les études psychiques l'accompagne au dernier séjour. (*Revue d'Etudes psychiques.*)

Nous publierons le mois prochain un article qui avait été préparé à l'occasion de la mort de MM. TRARSEUX, GUSTAVE MACÉ et DUCLAUX et que l'abondance des matières ne nous a pas permis d'iinsérer.

ALLIETTE ET STELIO

IDYLLE PROVENÇALE

O nature, combien sont puissants tes ressorts!
De quels germes sont faits nos multiples essors,
Pour qu'un esprit troublé, sombre jusqu'au délire,
Puisse l'instant après s'égayer d'un sourire?
L'aurore a dissipé les ombres de la nuit :
Déjà, sur les coteaux rocheux, le soleil luit,
De légères vapeurs d'une teinte irisée
Flottent, se condensant en gouttes de rosée.
Perles et diamants que sertissent les fleurs,
Et qui tombent ainsi que s'épanchent nos pleurs.
Stelio, tout surpris de vivre encore, s'éveille.
Il n'a point oublié le drame de la veille;
Mais un peu de bonheur et du calme au cerveau,
Lui font voir l'avenir sous un prisme nouveau.
Il fut riche — et bien soit, il ne l'est plus. Qu'importe!
Que d'êtres sont heureux qui vivent de la sorte.
Ils deviennent les forts, et portent de bons fruits,
Ceux que les grands labeurs ont sagement instruits.
Abdiquant un passé fait de plaisirs stériles,
Stélio, désormais, à des œuvres utiles,
Veut appliquer son temps et son activité;
Il suivra les conseils, pleins de virilité,
Du vieillard généreux, qu'un bon ange, sans doute,
A conduit sur ses pas pour éclairer sa route.
Il songe à cet asile hospitalier, béni,
Qu'il va quitter bientôt. Sous un charme infini,

Son âme évocatrice, en l'aube qui se lève,
Voit poindre et resplendir l'ombre douce d'un rêve;
Le rêve est chaste et pur — presque une enfant encor —
Radieuse beauté, madone aux cheveux d'or :
Alliette! Et son cœur bat du désir de vivre.
Fou, qui crut de l'amour avoir fermé le livre!
Deux mots : hier, demain, — le passé, l'avenir...
— Où rayonne un espoir, s'éteint un souvenir —
Et dans les doux pensers où son esprit se plonge,
La splendeur du matin semble incarner le songe.
Tout ce qui vit, respire et qui s'éveille au jour,
Chante à son cœur ému l'universel amour.
Accoudé sur l'appui du fenestron rustique
Où grimpent, dégageant un parfum balsamique,
Le pâle chèvrefeuille et la cassie en fleurs,
Il voit s'épanouir, en riantes couleurs,
L'un des coins merveilleux de sa chère Provence,
L'Estaque et ses rochers plongeant la mer immense.
La bastide est assise au penchant du coteau,
A l'abri du mistral, et sur un gai plateau
Qui fuit en pente douce au travers de la plaine.
La brise de la mer y souffle en douce haleine :
Là, des champs de blés d'or et des bois d'oliviers,
Des raisins, dont le jus doit emplir les celliers,
Pour tomber au pressoir et pour combler les granges,
Jaunissent les moissons, mûrissent les vendanges.
Quelle charmante églogue... et comme il serait doux
De vivre en cette paix, loin du bruit et des fous;
De récolter le bien que sagement on sème;
De jouir du bonheur d'être aimé pour soi-même.
Et déjà Stélio, par le rêve emporté,
Voit fleurir le roman dans la réalité.
Du patrimoine enfui quelque bien-fonds lui reste;
Il projette l'achat d'un bastidon modeste,
Voisin du lieu qui fut le salut et le port;
Il y veut alentour des terres de rapport,
Dont il surveillera lui-même la culture.
C'est à l'influx puissant de la libre nature,
Dont son âme a senti les souffles propulseurs
Qu'il veut puiser la force et la foi des penseurs.
Il songe... et le soleil a réveillé la vie :
Et l'âgreste campagne exhale épanouie
Ses multiples parfums. L'air est doux, le ciel pur!
Quelques voiliers épars sur le golfe d'azur
Rentrent, les filets pleins de sauts d'écaille vive;
Les femmes des pêcheurs se hâtent vers la rive...
De joyeux cris d'appel s'entre-choquent dans l'air;
La plaine, le coteau, les bois, les champs, la mer,

Sous le soleil naissant qui vibre et les anime,
Ruissellent de clartés de leur base à la cime;
Et de doux gazouillis, et de touchantes voix,
Vers Stelio rêveur s'élèvent à la fois :
L'une lui dit : Travaille! et l'autre lui dit : Aime!
Sous les riants pensers que son esprit essaime,
De l'avenir rêvé, le jour semble avoir lui.
Un chant doux et suave arrive jusqu'à lui.
Il se penche... Alliette est là, sous sa fenêtre...
A ses yeux éblouis, elle vient d'apparaître,
Dans tout l'éclat charmant de sa jeune beauté!
Stélio la contemple, avec avidité,
Au milieu de ses fleurs, matinale fauvette,
Rêveuse et chantonnant cette simple ariette :

Les sentiers sont pleins
D'aubépines roses,
Et de fleurs écloses
Au bord des chemins.
Viens, chère mignonne,
Nous irons tous deux
Gentils amoureux,
Par les bois ombreux
Où le vent frissonne.
Tes yeux disent oui... ta lèvre dit non!
Ninette, Ninon!

Les blonds épis d'or,
Là-bas, dans les plaines,
Des moissons prochaines
Bercent le trésor.
Viens, ma mignonnette,
Cueillir les bleuets;
Nous serons seulets...
Les grands blés muets
Sont nids d'amourette...
Tes yeux disent oui... ta lèvre dit non!
Ninette, Ninon!

Veux-tu voyageant
Sur l'onde écumeuse,
Que mon bateau creuse
En sillons d'argent,
Au large des rives,
Et sous d'autres cieux,
Les yeux dans les yeux
Exiler joyeux,
Nos âmes craintives?

Ton regard dit oui... ta lèvre dit non!
Ninette, Ninon!

Mais voici le soir,
Et l'Angélus sonne,
Ton regard rayonne
Tout brillant d'espoir.
Veux-tu, chère aimée,
Le ciel devant nous,
Jurer d'être époux,
Tous deux à genoux
Dans l'herbe embaumée?
Tes yeux et ton cœur ne disent plus non...
Ninette, Ninon!

Bravo! dit Stélio. Très surprise, Alliette,
Vers l'auditeur caché, lève aussitôt la tête,
L'aperçoit... Souriante alors, d'un air mutin :
— Monsieur, vos compliments se sont levés matin.
— Guère plus que vos chants, fauvette babillarde.
— Rien est si naturel pour une campagnarde;
Mais vous, un citadin, le cas n'est pas banal.
La coutume n'est point d'être aussi matinal,
Et ce haut fait, du moins, grandement nous honore.
— J'avais si grand désir de saluer l'aurore.
— L'aurore! Elle a semé des perles sur mes fleurs;
Jamais elles n'ont eu si brillantes couleurs,
Et d'aussi doux parfums. Venez les voir. Je gage,
Qu'en courtois chevalier vous leur rendrez hommage.
Riant de l'à-propos, gaîment malicieux,
Stelio descendit près d'elle... et radieux :
— Oh! merci de tout cœur! Merci, Mademoiselle,
De vouloir bien m'offrir, sous cette aube si belle,
La faveur d'en goûter le charme auprès de vous;
Nul désir ne saurait me paraître aussi doux.
Elle rougit. Tremblant de l'avoir offensée
Par l'excessif émoi qu'a trahi sa pensée,
Stelio, plus poète et plus discret reprit :
— Pardonnez un instant de trouble en mon esprit :
Je ne sais quel transport me pénètre et me grise!
Est-ce du gai matin, le frisson de la brise,
Dont le souffle a passé sur la tiédeur des nids;
Où quelque esprit errant, sous les cieux infinis,
Qui prenant en pitié notre humaine souffrance,
Vient raviver nos cœurs d'un rayon d'espérance?

(*A suivre.*) JULES MONIOT.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47e ANNÉE. N° 7. 1er JUILLET 1904.

LES FORCES PSYCHIQUES ET LA CONSTITUTION DE L'UNIVERS

Depuis quelques années il se produit toute une série de faits et de découvertes d'une importance capitale, entièrement au bénéfice du spiritisme.

La science constate enfin la réalité des forces mises en œuvre par les Esprits dans les manifestations, forces dont Allan Kardec et les spirites n'ont cessé, depuis un demi-siècle, d'affirmer l'existence.

Tous les phénomènes spirites et particulièrement celui des apports, nécessitant la désagrégation et la reconstitution spontanées d'objets divers,

dans des chambres closes ; les cas de lévitation de meubles et de personnes humaines ; la pénétration de la matière par la matière, observée par Aksakof et d'autres expérimentateurs sur des anneaux de métal et des bandes d'étoffes scellées ; le passage des Esprits à travers les corps solides, leurs apparitions, leurs matérialisations à tous les degrés, tous ces faits démontraient l'action de forces puissantes, encore inconnues, et la possibilité d'une désintégration, d'une dissociation indéfinie de la matière, non reconnue par la science officielle.

Malgré leur fréquence, ces phénomènes étaient cependant relégués dans une sorte de pénombre, en dehors du cercle de la science, dédaignés et raillés par elle, et tous ceux qui les étudiaient étaient plus ou moins considérés comme des aventuriers, des empiriques, à moitié perdus dans le domaine de la fantaisie, de l'hypothèse, de la chimère...

Mais voici que les choses changent de face. Une modification profonde des théories classiques sur les forces et la matière se prépare. Le dogme scientifique de l'unité irréductible et indestructible de l'atome s'effondre et entraîne avec lui bien des théories matérialistes. La science psychique s'impose de plus en plus et l'existence des fluides est désormais démontrée expérimentalement. A notre tour, nous pourrions railler certains savants et leur rappeler, à propos de faits qu'ils ont tant de fois niés et qu'il leur faut bien admettre aujourd'hui, cette phrase cinglante d'Izoulet, professeur au Collège de France, cueillie dans la préface d'un livre de Jules Bois : « La science n'est que la classification de nos ignorances. »

Il y a une vingtaine d'années, W. Crookes donnait le signal des recherches par sa célèbre découverte du quatrième état de la matière, l'état radiant. On sait que ses observations sur les matérialisations d'esprits n'y furent pas étrangères et, déjà, l'on vit par là quelle influence l'étude des phénomènes spirites allait exercer sur le développement des sciences physiques et la connaissance des éléments constitutifs de l'univers.

Les expériences de sir W. Crookes ont été poursuivies, confirmées par une légion d'investigateurs. Le plus connu, Rœntgen, a appelé rayons X les radiations subtiles, émanées de la cathode des ampoules de verre, qui ont la propriété de traverser la plupart des corps opaques et à l'aide desquelles on est arrivé à voir et à photographier l'invisible.

Peu après, M. Becquerel démontrait les propriétés de certains métaux d'émettre des radiations obscures qui pénètrent la matière la plus dense, comme les rayons Rœntgen et impressionnent les plaques photographiques à travers des lames métalliques.

Le radium, découvert par M. Curie, produit de la chaleur et de la lumière, d'une façon continue, sans s'épuiser d'une manière sensible. Les corps soumis à son action deviennent eux-mêmes radiants. Quoique la quantité d'éner-

gie rayonnée par ce métal soit considérable, la perte de substance matérielle qui y correspond est presque nulle. W. Crookes a calculé qu'une centaine d'années étaient nécessaires pour la dissociation d'un gramme de radium (1).

Bien plus, les ingénieuses découvertes de G. Le Bon (2) ont prouvé que les radiations sont une propriété générale de tous les corps. La matière peut se dissocier indéfiniment ; elle n'est que de l'énergie concrétée. Ainsi, la théorie de l'atome indivisible qui, depuis deux mille ans, servait de base à la physique et à la chimie, s'écroule et, avec elle, les distinctions classiques entre le pondérable et l'impondérable. La souveraineté de la matière, qu'on disait absolue, éternelle, prend fin (3).

Il faut donc le reconnaître, l'univers n'est point tel qu'il apparaissait à nos faibles sens. Le monde physique n'en représente qu'une infime partie. En dehors du cercle de nos perceptions, il existe une infinité de forces et de formes subtiles que la science a ignorées jusqu'ici. Dans son analyse des éléments qui constituent l'univers, celle-ci a erré pendant des siècles ; il lui faut détruire maintenant ce qu'elle a péniblement édifié et avouer que le domaine de l'invisible est bien plus vaste et plus riche que celui du monde visible.

Les êtres vivants, eux aussi, émettent des radiations de natures différentes. Des effluves humains, variant de forme et d'intensité sous l'action de la volonté imprègnent les plaques de leur mystérieuse lumière. Ces influx, soit nerveux, soit psychiques, connus depuis longtemps des magnétiseurs et des spirites, les physiologistes en constatent aujourd'hui, d'une manière irrécusable, la réalité. Et par là, le principe de la télépathie est trouvé. Les volitions de la pensée, les efforts de la volonté se transmettent à travers l'espace, comme les vibrations du son et les ondulations de la lumière et vont impressionner des organismes en sympathie avec celui du manifestant. Les âmes en affinité de pensée et de sentiment peuvent échanger leurs effluves, quelles que soient les distances, comme les astres se renvoient, à travers l'étendue, leurs rayons tremblants. Nous découvrons là encore le secret des ardentes sympathies ou des invincibles répulsions qu'éprouvent certains hommes les uns pour les autres, à première entrevue.

La plupart des phénomènes psychologiques : suggestion, communication à distance, actions et réactions occultes, vision à travers les obstacles, trou-

(1) Voir G. Le Bon, *Revue Scientifique*, 24 octobre 1903, p. 518.

(2) Voir *Revue Scientifique*, 17, 24, 31 octobre 1903.

(3) Depuis des siècles, on affirme et on défend la théorie des atomes, sans en rien savoir. Berthelot la qualifié de « roman ingénieux et subtil ». (Berthelot, *La Synthèse chimique*, 1876, p. 164). On voit par là, dit Le Bon, que certains dogmes scientifiques n'ont pas plus de consistance que les divinités des anciens âges.

veront là leur explication. Nous ne sommes encore qu'à l'aurore de la vraie connaissance. Mais le champ des recherches est largement ouvert et la science va marcher de conquête en conquête dans une voie riche en surprises. Le monde invisible se révèle comme la source éternelle des énergies physiques et vitales qui animent le Cosmos.

Ainsi tombe le principal argument de ceux qui niaient la possibilité de l'existence des esprits. Ils ne pouvaient concevoir la vie invisible, faute d'un *substratum*, d'une substance échappant à nos sens. Or nous trouvons à la fois dans le monde des impondérables, les éléments constitutifs de la vie de ces êtres et les forces qui leur sont nécessaires pour manifester leur existence.

Les phénomènes spirites de tous ordres s'expliquent par le fait qu'une dépense considérable et constante d'énergie peut se produire sans déperdition apparente de matière. Les apports, la lévitation, les apparitions spontanées, tant d'autres faits qui provoquèrent l'étonnement et suscitèrent la raillerie, tout cela devient facile à admettre et à comprendre dès qu'on connaît le jeu des forces et des éléments en action dans ces phénomènes. Cette dissociation de la matière, dont parle M. G. Le Bon, les Esprits en possèdent depuis longtemps les lois et les appliquent.

L'application des rayons X à la photographie n'explique-t-elle pas aussi le phénomène de la double vue des médiums et celui de la photographie spirite ? En effet, si des plaques peuvent être influencées par des rayons obscurs, par des radiations de la matière impondérable qui pénètrent les corps opaques, à plus forte raison, les fluides quintessenciés dont se compose le périsprit des décédés peuvent-ils, dans certaines conditions, impressionner la rétine des voyants, appareil plus délicat et plus complexe que ne l'est la plaque de verre.

C'est ainsi que le spiritisme se fortifie chaque jour par l'appoint d'arguments tirés des découvertes de la science et qui finiront par ébranler les sceptiques les plus endurcis.

*
* *

Toutes les considérations qui précèdent, font ressortir avec plus de vigueur la nécessité où nous nous trouvons de suivre avec attention et d'étudier le mouvement scientifique, afin d'y recueillir les faits et les arguments qui militent en faveur de nos croyances et en sont la confirmation. Forcément, la science viendra à nous, puisque le spiritisme est la vérité et qu'il nous éclaire sur les véritables lois de l'univers et de la vie, si imparfaitement connues jusqu'ici.

Le temps est passé des vieilles rengaines « scientifiques », qui ne correspondent plus à aucune réalité dans l'univers. Pourtant, de temps à autre,

par une sorte d'atavisme inconscient, nous y retombons malgré nous. Un des écrivains qui se sont élevés avec le plus de talent et d'énergie contre les préjugés et la routine officiels ne disait-il pas dernièrement, au cours d'une appréciation — d'ailleurs très aimable et dont je le remercie — de mon article sur les *Harmonies de l'espace :* « que le son n'existe que dans l'air et ne saurait se produire dans l'éther. »

Pourquoi l'éther, qui transmet à travers l'infini les radiations lumineuses des innombrables foyers de l'espace, n'en transmettrait-il pas aussi les vibrations sonores ? L'impuissance de notre organisme, on le sait, ne prouve rien. De même qu'il y a des radiations obscures et de la lumière noire, il y a certainement des vibrations sourdes, sourdes pour nous. Mais ce que nos organes ne peuvent percevoir, d'autres, plus subtils, en seront impressionnés.

Le génial Azbel, nous le dit :

« L'analyse des vibrations sonores fait apercevoir dans le phénomène vi-
« bratoire les qualités harmoniques essentielles qui le constituent. Cette
« analyse enseigne d'abord l'accord parfait, puis la marche diatonique et
« l'ordre des modulations *à l'infini.* Or, c'est cet infini qu'il faut poursuivre
« et dans lequel il est temps d'arracher des vérités nouvelles essentielles.

« Quant un son composé est produit, il s'ensuit une explosion sonore, aux
« extensions *sans fin*, dont les éléments sont innombrables, puisqu'ils pro-
« duisent non seulement le son fondamental, mais toutes les harmoniques de
« ce son, lesquelles *n'ont comme limite apparente que celles de notre ouïe,*
« *mais dont l'intelligence perçoit la continuité obligée.* »

D'ailleurs, la science terrestre elle-même, si élémentaire qu'elle soit, nous dit encore : Nous ne savons rien de l'éther. L'éther comme l'atome indivisible n'est qu'un mot, une hypothèse. C'est ce que démontre M. G. Le Bon, l'éminent physicien, dans la *Revue scientifique* du 24 octobre 1903, p. 516, en un long article dont nous détachons ces passages :

« Dès que l'on cherche à définir les propriétés de l'éther, des difficultés
« énormes apparaissent. Elles tiennent surtout à ce que, ne pouvant le
« rattacher à rien de connu, les termes de comparaison et, par conséquent,
« de définition manquent entièrement. »

Et plus loin : « Nous savons très peu de chose encore de l'éther. »

Azbel, dans son œuvre magistrale : *Le Beau et sa loi*, p. 129, a établi les rapports étroits qui existent entre les vibrations sonores et lumineuses :
« L'Univers, dit-il, ne trompe pas. Mais en maître d'art souverain, il sim-
« plifie si « complexement » ses effets que, faute d'esthétique, on se perd
« aisément à les vouloir trop élémentairement résoudre ».

D'après lui, la lumière est un chant. Il faut lire en entier son chapitre de l'*harmonie lumineuse* et étudier les calculs sur lesquels il établit la loi d'har-

monie générale. Les lois de la musique terrestre ne sont pas spéciales à notre monde ; elles sont universelles :

« Des résultats considérables, dit Azbel, dérivent de ces calculs, à la fois « esthétiques et arithmétiques. Le premier détermine la modulation dans la« quelle l'harmonie humaine se meut, par rapport à l'unité solaire. Car la « voix, l'ouïe et l'âme humaine vibrent évidemment de la même harmonie, et « c'est cette vibration terrestre que l'homme résume. »

Suivent des considérations très étendues sur le rôle des planètes dans l'harmonie solaire. Il conclut ainsi :

« Viennent les lendemains pour comprendre mieux encore. L'harmonie « nous dira peu à peu ce que chantent les astres de notre famille solaire ; « elle nous apprendra la modulation merveilleuse que révèle l'anneau de feu « de Saturne ; elle nous fera discerner, à travers les sonorités diffuses des « lointaines nébuleuses, les altières musiques d'au-delà, noyées dans l'ac« cord immense de l'univers. C'est le langage de l'infini que nous commen« çons à peine à murmurer. »

Certains critiques trouveront ces déductions prématurées. Les intuitifs diront : « Pourquoi pas ? » Tout est rythmé dans l'ordre universel. Et perçues ou non par l'homme terrestre — ce qui, au fond, est indifférent, l'homme, quelle que soit l'importance qu'il s'attribue, étant peu de chose dans l'univers — les vibrations des mondes n'en constituent pas moins des accords.

Ce qui, à nos yeux, donne le plus de prix aux travaux d'Azbel, c'est la concordance qui existe entre ses conclusions et les instructions de l'au-delà. Les hautes entités de l'espace parlent en des termes souvent identiques des harmonies célestes et, en particulier, de la transmission des sons à travers l'étendue.

L'esprit de Rossini s'entretenait avec Allan Kardec de la mélodie des espaces, dont jouissent délicieusement les âmes supérieures, ouvertes, par leur épuration même, aux sensations délicates et multiples que notre constitution grossière ne nous permet ni de goûter ni de comprendre.

Répondant à une question du maître, cet esprit s'exprimait ainsi (1) : « L'harmonie est un sens intime de l'âme ; elle est perçue en raison du dé« veloppement de ce sens... Celui qui a en lui l'harmonie, qui en est saturé, « qui jouit lui-même de son sens intime, agit, quand il le veut, sur le fluide « universel qui, instrument fidèle, reproduit ce que l'Esprit conçoit et veut. « *L'éther vibre sous l'action de la volonté de l'Esprit ;* l'harmonie que celui-ci « porte en lui se concrète pour ainsi dire... L'harmonie de la terre n'est que « le reflet de l'harmonie de l'espace... »

(1) *Revue Spirite*, 1869, page 89.

Dans une autre communication (1), il disait : « Vous me demandez une dis-
« sertation sur la musique céleste ? Qui pourrait s'en charger ? Quel esprit
« surhumain pourrait faire vibrer la matière à l'unisson de cet art enchan-
« teur ? Quel cerveau humain, quel esprit incarné pourrait en saisir les
« nuances variées à l'infini ? Qui possède à ce point le sentiment de l'har-
« monie ?... Non, l'homme n'est pas fait, pour de pareilles conditions ?
« Plus tard !... Bien plus tard !... »

Quoi qu'il en soit, sans prétendre atteindre, dès maintenant, les hauteurs d'où la pensée divine jaillit en éclairs ou roule en torrents d'harmonie ; à quelque point de la voie d'ascension qu'elle soit parvenue, nulle intelligence en marche, nul esprit désireux de monter ne peut méconnaître la puissance souveraine qui emporte l'homme et sa destinée à travers les splendeurs de l'univers. Tous doivent arriver à comprendre que pour participer à cette évolution grandiose, pour en recueillir les effets bienfaisants, il faut d'abord s'affranchir des routines terrestres, apprendre à connaître les forces qui nous entourent et la loi d'harmonie qui les régit ; il faut se rendre apte à diriger ces forces, capable de les appliquer à l'orientation de nos pensées, de nos actes, de toute notre vie. Tant qu'il en sera autrement, la destinée humaine se déroulera à travers un dédale de contradictions et de souffrances. Rien n'est plus important, comme on le voit, rien n'est plus impérieusement nécessaire que l'étude et l'exploration des horizons nouveaux qui s'ouvrent à nous. Par là nous apprendrons à vraiment nous connaître, à nous associer, dans la pleine mesure des ressources qui dorment en nous, à l'ascension des êtres, s'élevant, de station en station, vers la Beauté éternelle et le Bien suprême.

L'univers vit et respire, animé par deux courants puissants : absorption et diffusion. Par cette expansion, par ce souffle immense, Dieu, l'Etre des Etre, l'âme de l'Univers, crée. Par son amour, il attire à lui. Les vibrations de sa pensée et de sa volonté, sources premières de toutes les forces cosmiques, meuvent l'univers et engendrent la vie.

La matière n'est qu'un mode, une forme passagère de la substance universelle. Elle échappe à l'analyse et disparaît sous l'objectif des microscopes pour se résoudre en radiations subtiles; elle n'a pas d'existence propre. Les philosophies qui la prennent pour base reposent sur une apparence, sur une sorte d'illusion. « La matière, a dit W. Crookes, n'est qu'un mode du mouvement » (*Proc. Roy. Soc.*, n° 205, p. 472).

L'unité de l'univers, longtemps niée ou incomprise, commence à être entrevue par la science. Celle-ci établissait une distinction entre la matière et la

(1) *Revue Spirite*, 1869, page 31.

force. Nous savons maintenant que toutes deux se confondent. Sous l'action de la chaleur, la matière la plus grossière se transforme en fluides, puis, les fluides se réduisent à leur tour en un élément plus subtil qui échappe à nos sens. Toute matière peut se réduire en force et toute force se condense en matière, parcourant ainsi un cercle incessant (1).

La grande querelle séculaire qui divisait les écoles philosophiques se réduit donc à une question de mots. Dans les expériences dont sir W. Crookes a pris l'initiative, la matière se fond, l'atome s'évanouit ; à leur place, l'énergie apparaît. La substance est un protée qui revêt mille formes inattendues. Les gaz, que l'on considérait comme permanents, se liquéfient ; l'air se décompose en éléments bien plus nombreux que la science d'hier ne l'enseignait ; la radio-activité, c'est-à-dire l'aptitude des corps à se désagréger en émettant des effluves analogues aux rayons cathodiques, se révèle comme un fait universel. Toute une révolution s'accomplit dans les domaines de la physique et de la chimie. Partout, autour de nous, nous voyons s'ouvrir des sources d'énergie, d'immenses réservoirs de forces, bien supérieures en puissance à tout ce que l'on connaissait jusqu'ici (2). La science s'achemine peu à peu vers la grande synthèse unitaire qui est la loi fondamentale de la nature. Ses plus récentes découvertes ont une portée incalculable en ce sens qu'elles démontrent expérimentalement le grand principe constitutif de l'univers : unité des forces, unité des lois. L'enchaînement prodigieux des forces et des êtres se précise et se complète. On constate qu'il existe une continuité absolue, non seulement entre tous les états de la matière, mais encore entre ceux-ci et les différents états de la force (3).

(1) « Toute la matière a dit Crookes, repassera par l'état éthéré, d'où elle vient. » (Discours au Congrès de chimie de Berlin, 1903.)

(2) Voici ce que dit sur cet important sujet M. G. Le Bon : « En remontant « aux causes d'émission d'effluves pouvant se dégager de tous les corps avec « une vertigineuse vitesse, nous constaterions l'existence d'une énergie intra- « atomique, méconnue jusqu'ici et qui dépasse cependant toutes les forces « connues par sa colossale grandeur. Nous ne savons la libérer encore qu'en « quantité assez faible, mais du calcul de cette quantité, on peut déduire que, « s'il était possible de dégager entièrement toute l'énergie contenue dans un « gramme d'une matière quelconque, elle pourrait produire un travail égal « à celui obtenu par la combustion de plusieurs millions de tonnes de char- « bon. La matière nous apparaît comme une réservoir énorme d'énergie. La « constatation de l'existence de cette force nouvelle restée ignorée pendant « si longtemps, malgré sa formidable grandeur, nous révélera immédiatement « la source si mystérieuse encore de l'énergie manifestée par les corps pendant « leur radio-activité. » (*Revue Scientifique*, 17 octobre 1903.)

(3) « Les produits de la dissociation des atomes, dit G. Le Bon, consti- « tuent une substance intermédiaire par ses propriétés, entre les corps pon-

L'énergie paraît être la substance unique, universelle. A l'état compacte, elle revêt les apparences que nous nommons matière solide, liquide, gazeuse ; sous un mode plus subtil, elle constitue les phénomènes de lumière, de chaleur, d'électricité, magnétisme, affinité chimique. En étudiant l'action de la volonté sur les effluves et les radiations, nous pourrions peut-être entrevoir le point, le sommet où la force s'intelligente, où la Loi se manifeste, où la Pensée se change en vie.

Car tout se relie et s'enchaîne dans l'univers. Tout est réglé par les lois du nombre, de la mesure, de l'harmonie. Les manifestations les plus élevées de l'énergie confinent à l'intelligence. La force devient attraction ; l'attraction devient amour. Tout se résume en un pouvoir unique et primordial, moteur éternel et universel, auquel on a donné des noms divers et qui n'est autre que la pensée, la volonté divine. Ses vibrations animent l'infini. Tous les êtres, tous les mondes sont baignés dans l'océan des radiations qui émanent de l'inépuisable foyer.

Conscient de son ignorance et de sa faiblesse, l'homme reste confondu devant cette Unité formidable qui embrasse toutes choses et porte en elle la vie des humanités. Mais en même temps, l'étude de l'univers lui ouvre des sources profondes de jouissances et d'émotions. Malgré notre infirmité intellectuelle, le peu que nous entrevoyons des lois universelles nous ravit, nous rend heureux, car, dans la Puissance ordonnatrice des lois et des mondes, nous pressentons Dieu et par là, nous acquérons la certitude que le Bien, le Beau, l'Harmonie parfaite règnent au-dessus de tout.

Sans doute, il est bien loin du Dieu des religions, ce Dieu de la science nouvelle, mais combien supérieur et supérieurement grand. Oui, la science s'achemine à pas lents vers la découverte de la grande Unité éternelle qui se retrouve au fond de tout. Déjà, lorsque, sondant les abîmes de la vie, elle découvrait l'infiniment petit et l'infiniment grand, c'était pour l'idée de Dieu qu'elle travaillait. Ses constatations récentes dans les domaines de la physique et de la chimie font ressortir plus puissamment encore cette majestueuse Unité du monde, à la fois essence et substance, force, intelligence et conscience, qui est l'âme du Cosmos, le *moi* vivant de l'infini.

LEON DENIS

« dérables et l'éther impondérable, c'est-à-dire entre deux mondes profondé-
« ment séparés jusqu'ici. » (*Revue Scientifique*, 17 octobre 1903.)

... « Les observations précédentes, dit encore cet éminent chimiste, semblent « bien prouver que les divers corps simples dériveraient d'une matière unique. « Cette matière primitive serait produite par une condensation de l'éther. » (*Revue Scientifique*, 24 octobre 1903.)

CAUSERIES
sur l'Evolution de l'idée religieuse (*suite*) (1).

IX

Avant le Concile de Nicée

La femme chrétienne

C'était surtout parmi les femmes et les enfants que le christianisme naissant trouvait un appui considérable. Jésus avait dit : « Laissez venir à moi les petits enfants » ; et les petits enfants venaient à lui. Il avait dit que la femme était l'égale de l'homme, et la femme, soumise jusqu'alors au plus rude esclavage, se tournait vers Celui qui lui ouvrait des horizons si nouveaux. Les miracles du Christ, racontés dans les assemblées, émerveillaient ces natures enthousiastes ; — et ses paraboles qui appelaient à lui les faibles et les malheureux remuaient profondément les cœurs. La femme, qui commençait à se rendre compte de l'état d'abjection et de mépris dans lequel elle était réduite, espérait des jours moins sombres. Sa situation, surtout depuis l'empire, était devenue des plus misérables.

Dans les temps préhistoriques, à ces époques que nous font entrevoir les récits d'Homère où les enseignements des Védas, il semble que la femme aurait joué un rôle assez important ; alors la famille, à peine sortie de l'état primitif et réunie autour du culte des ancêtres, était basée sur des croyances religieuses, et la femme, prêtresse du foyer, avait pu acquérir une certaine influence sur l'homme. Mais ces temps étaient bien lointains. Les familles groupées en nations avaient oublié les mœurs des premiers âges : les hommes avaient déserté le foyer pour les camps ou les places publiques, et l'épouse, cloîtrée dans le gynécée, n'avait plus d'autre rôle que de donner des enfants à la cité.

Impitoyablement enfermées, tenues soigneusement à l'écart de toute instruction, les femmes vivaient entr'elles dans une ignorance absolue de toutes choses, sans jamais pouvoir arriver à un progrès quelconque au point de vue moral ou intellectuel. Pour satisfaire les goûts artistiques et voluptueux des aristocrates, on avait créé en Grèce de véritables écoles dans lesquelles des esclaves, belles et intelligentes, étaient instruites dans le chant, dans la danse et dans la poésie. C'étaient les grandes prostituées de l'époque, les Hétaïres, qui remplaçaient dans les réunions d'hommes la femme légitime vouée à la claustration et à la conservation de la race. Au-dessous des Hétaïres, étaient les prostituées de moindre importance (pallakas), destinées

(1) Voir les numéros de mai et juin 1903; janvier, février, mars, avril et mai 1904.

surtout aux plaisirs du peuple et des soldats. Démosthènes, dans un de ses discours, indique clairement le rôle que la femme jouait à son époque : « Nous « avons, dit-il, des Hétaïres pour la volupté de l'âme, des Pallakas pour la « volupté des sens, et des femmes légitimes pour nous donner des enfants. »

La condition de la femme n'avait pas changé chez les Romains ; et celle de la femme légitime était devenue beaucoup plus triste, surtout à la fin de l'Empire, par l'abus du divorce et de la répudiation qui pouvait avoir lieu par la volonté seule de l'un des conjoints. La femme ne tenait plus à rester dans le gynécée occupée à filer la laine. L'amour du luxe et des plaisirs et l'extrême facilité de rompre les mariages l'avaient entraînée au dehors. La dissolution des mœurs était devenue effroyable : la prostitution était partout, dans les rues comme dans les temples ; et pour satisfaire, soit leurs intérêts, soit leurs vices, soit leurs caprices, les Romains divorçaient ou répudiaient leurs femmes sous le prétexte le plus futile.

Sénèque nous apprend qu'en général les mariages ne duraient guère que la longueur d'un consulat, c'est-à-dire une année ; et Juvénal cite une femme qui s'était régulièrement mariée 8 fois en cinq ans. Cette coutume de ne voir dans la femme qu'un instrument de plaisir pouvait être agréable à l'homme : mais elle avait pour la femme les conséquences les plus terribles. Devenue vieille et ne pouvant plus plaire, l'ancienne épouse abandonnée menait une existence des plus tristes qui se terminait dans la misère et le désespoir.

Telle était la situation que l'antiquité avait faite à la femme : les lois, les mœurs, les passions, tout concourait à la laisser dans cet esclavage physique et moral qui la dégradait de plus en plus. Comment aurait-elle pu en sortir ? Aucun législateur n'aurait été assez autorisé ni assez puissant pour s'élever contre toutes les idées reçues et contre tous les intérêts humains, pour donner à la femme une place autre que celle qu'elle avait, et qui lui avait été assignée depuis des siècles par toutes les religions et toutes les philosophies.

Mais ce qu'aucun homme n'aurait pu faire, l'idée religieuse nouvelle allait l'accomplir.

Dans cette question d'une si haute moralité et d'une si grande portée sociale, le christianisme va encore opérer une révolution complète ; s'appuyant sur les paroles de Jésus, il proclame l'indissolubilité du mariage qui devient un acte religieux. Le Maître avait dit à la femme : « Tu seras la compagne respectée de l'homme », et les Pharisiens ayant demandé à Jésus s'il était permis pour quelque cause de répudier sa femme ; il avait répondu : « Celui qui « a créé l'homme et la femme a dit que l'homme quitterait son père et sa « mère pour rester avec sa femme ; qu'ils seraient deux dans une même « chair en sorte qu'ils ne fussent plus deux, mais une même chose, et que « par conséquent l'homme ne devait pas séparer ce que Dieu avait uni. »

Et comme on objectait au Christ que la loi juive autorisait le divorce et la répudiation, il répondit : « C'est à cause de la dureté de votre cœur que « Moïse vous a autorisés à répudier vos femmes ; mais à l'origine, il n'en « a pas été ainsi. Moi je vous dis que celui qui répudie sa femme, si ce n'est « pour cause d'infidélité, et en épouse une autre, commet un adultère, et « que celui qui épouse une femme répudiée, commet aussi un adultère. » (Mathieu, XIX, § 8 et suivants.)

La nouvelle religion ne se bornait pas à relever la condition de la femme mariée en défendant le divorce et la répudiation et en exigeant le consentement de la femme pour que l'homme pût l'épouser : elle allait encore procurer à la fille et à la veuve les moyens de développer toutes les qualités de leur cœur en leur donnant un rôle actif et militant.

Dans l'Eglise primitive, de nombreuses femmes, qui portaient le nom de diaconesses, furent adjointes aux prêtres et aux diacres pour les aider dans le service religieux. Elles recevaient les ordres, comme les diacres, et faisaient partie du clergé. C'étaient elles qui veillaient à la propreté des lieux saints, qui donnaient le baptême par immersion aux femmes, qui pénétraient dans l'intérieur des familles dont l'accès était interdit aux hommes, pour répandre l'idée religieuse : elles visitaient les pauvres et les malades et, pendant les persécutions, elles allaient dans les prisons apporter les paroles d'espoir à ceux qui allaient mourir.

Ce fut encore une des grandes nouveautés de cette époque et un des grands étonnements des païens, de voir des femmes, revêtues d'une dignité ecclésiastique, remplir des devoirs et accomplir des fonctions jusque-là réservées aux hommes. Elles n'étaient plus renfermées dans les temples, inutiles et inoccupées, comme les vestales ; elles se prodiguaient au dehors en soins incessants ; leur ardente piété, leur foi enthousiaste, les exemples continuels de dévouement et d'abnégation qu'elles donnaient à tous, stimulaient les courages et entraînaient les indécis.

L'influence morale de ces véritables *sœurs de charité* fut immense pour la propagation de l'idée chrétienne. Le Christ avait délivré la femme, la femme allait lui rendre largement ce qu'il avait fait pour elle.

Ni la religion païenne, ni le droit romain ne s'occupaient du mariage des esclaves qui s'accouplaient au hasard des rencontres, comme des animaux. Le christianisme déclara que l'esclave étant devant Dieu l'égal de l'homme libre, devait jouir des mêmes droits. Les mariages de tous les chrétiens, quelles que fussent leurs conditions, furent bénis par le prêtre suivant la même formule, et l'épouse du paria, agenouillée à côté de l'épouse du patricien, sentit naître en elle un sentiment tout nouveau de dignité et de grandeur.

En faisant de l'union de l'homme et de la femme un acte religieux, le christianisme instituait la véritable famille et cimentait les liens que le martyre avait déjà créés.

Pendant les persécutions, la femme et l'enfant étaient morts aussi courageusement que le père, et cette communauté dans le martyre avait fait naître dans les esprits les premières idées de solidarité entre ceux que la religion avait unis.

Dans le peuple, comme chez les esclaves, l'inceste était la loi commune. Frères et sœurs, père et fille, mère et fils vivaient dans une promiscuité dégradante, et la malheureuse femme, livrée aux passions brutales de tous ceux qui l'entouraient, méprisée de tous, n'était plus qu'une machine servant à assouvir la sensualité de l'homme.

Pour faire sortir la femme de cet état d'abjection, l'Eglise s'éleva avec force contre ces honteuses promiscuités, les flétrit comme des crimes, et pour en montrer toute l'horreur elle proscrivit comme infâmes les unions même légitimes entre parents jusqu'au 4e degré.

Et en agissant ainsi, l'Eglise, non seulement relevait la dignité de la femme et la délivraît de la bestialité de l'homme, mais encore elle travaillait pour l'avenir dans l'intérêt familial, dans l'intérêt social et dans l'intérêt même de la race humaine qui ne pouvait que dégénérer par les unions incestueuses.

L'Eglise eût de longues luttes à soutenir pour faire prévaloir ces idées parmi les barbares chez lesquels l'inceste était regardé comme absolument naturel. Elle en sortit victorieuse, et les législateurs adoptèrent plus tard ses sages prescriptions.

Cette grande révolution que le christianisme opérait dans la famille, au point de vue moral et religieux, allait s'opérer aussi au point de vue social ; la législation romaine sera amenée peu à peu, sous cette influence bienfaisante de l'idée religieuse, à adoucir, au point de vue du droit, la condition des femmes dans le mariage.

Quelques ascètes et quelques Pères de l'Eglise à l'esprit étroit n'avaient pas compris le rôle que le christianisme allait donner à la femme. Imbus des idées du temps, voulant réagir contre la dissolution des mœurs par une sévérité extrême et s'appuyant sur les récits bibliques, ils voyaient en elle la cause de la chûte, l'artisan de tous les malheurs. La femme était un envoyé de Satan, qu'il fallait fuir ; le mariage était un mal nécessaire pour avoir une postérité, mais qu'on devait éviter. Le célibat était préférable. Jésus n'avait pas ainsi tranché la question, et à ses disciples qui lui disaient un jour qu'il vaut mieux ne pas se marier, il avait répondu : « Les hommes ne sont pas tous capables de tenir ce langage, mais seulement ceux à qui cela est donné » (Mathieu, XIX, § 20). La majorité, du reste, n'était pas de l'avis de ces hommes austères. Le célibat, nécessaire peut-être à certaines natures

contemplatives et exaltées, demeura l'exception. Pendant longtemps les prêtres et les évêques furent mariés. Des décisions de Rome et des conciles, pour obliger les clercs au célibat, rencontrèrent toujours de grandes résistances et ce ne fut qu'à partir du concile de Trente (1545) que le mariage fut interdit sous des peines sévères à tous les membres du clergé.

Les rêveries de quelques Pères de l'Eglise sur le célibat et sur l'indignité de la femme, n'eurent aucune influence sur la marche de l'idée générale, et les paroles du Christ qui avait sanctifié le mariage et relevé la condition de l'épouse et de la mère, continuèrent à les soutenir et à assurer le développement de leur situation morale dont ne s'étaient occupés ni les anciennes religions, ni la spéculation des philosophes.

En faisant de la femme l'égale de l'homme, le christianisme lui donnait les mêmes droits sur les enfants. En la délivrant de la claustration, dont elle était victime, il lui permettait de participer à la vie sociale, de développer son intelligence et de se préparer ainsi à son rôle d'éducatrice de l'enfant. Dans la société païenne, la femme laissée dans l'ignorance la plus complète à tous les points de vue, ne pouvait rien lui apprendre. Il restait dans le gynécée jusqu'à l'âge de 10 à 12 ans, et lorsqu'il en sortait, ni son intelligence ni son cœur n'avaient pu se développer. Tout jeune, il avait déjà assisté aux tragédies du cirque ; il avait vu sa mère torturer ses esclaves ; il avait vu son père faire peser sur tous, esclaves, concubines ou femme légitime, un despotisme sans pitié : aucun sentiment élevé n'avait pu naître en lui.

La femme chrétienne allait lui apprendre des choses toutes nouvelles : le respect du foyer et de la foi jurée ; l'amour du prochain ; la pitié pour les faibles et les malheureux ; elle allait lui dire que tous les hommes sont frères et qu'ils sont égaux devant le créateur, dont la justice récompense les bons et punit les méchants. Et ces pensées de justice et d'humanité, que la mère trouvait dans l'Evangile, s'imprimaient dans le cerveau de l'enfant, et le préparaient à conduire plus tard sa vie suivant les principes de la morale, de cette morale éternelle que les philosophes avaient jusqu'alors vainement essayé de faire comprendre aux peuples.

Sans doute, dans cette société primitive, et pendant des siècles encore, les fils des chrétiens ne conformeront pas tous leurs actes aux leçons qu'ils auront reçues dans leur jeunesse. La semence ne tombera pas toujours sur de bons terrains. L'évolution sera bien lente ; elle sera à peine aperçue par les générations passées, et ce n'est qu'aujourd'hui que nous commençons à constater ses progrès. Et nous reconnaissons que c'est la femme qui, au début, les a fait naître. Plus tard, pendant le moyen âge, le culte de la Vierge tenant dans ses bras l'Enfant Dieu, mettra une nouvelle auréole au front de la mère qui continuera sa mission si importante, quoique obscure et trop souvent méconnue, dans la marche de la civilisation.

Qu'est-ce que la civilisation ? Quelles sont les causes qui l'ont amenée ? Des auteurs éminents ont écrit de savants ouvrages sur cette question si complexe ; mais ils n'ont pu se mettre d'accord. Sans examiner les théories diverses qui ont été données, sans entrer dans ces discussions pleines d'obscurités, on peut dire qu'un peuple est civilisé lorsque la plus grande somme de moralité, de justice, d'instruction et de bien-être est répandue dans la masse, et que la majorité a une conscience plus ou moins nette du rôle que chacun est appelé à jouer ici-bas. Quant aux causes de la civilisation, elles sont dûes, d'après certains philosophes, à des conditions géographiques, au sol, au climat, au genre de nourriture, suivant d'autres à l'aptitude de la race ou aux influences religieuses.

En tenant compte, dans une certaine mesure, des raisons qui ont été présentées, il est bon d'envisager aussi cette question au point de vue de la doctrine spiritualiste, et d'examiner si cette doctrine n'apporterait pas un peu de clarté dans la discussion.

On a défini l'humanité, l'ensemble des hommes qui habitent ou qui ont habité la terre depuis les temps les plus reculés. Mais, à part le souvenir que certains d'entr'eux ont pu laisser dans les mémoires pour une cause quelconque, tous les autres, tous ceux que nous appelons *les morts*, sont bien vite oubliés.

Relégués par les religions dans des Paradis ou dans des Enfers imaginaires, ou, — suivant certains philosophes, — ayant rendu à la nature tous les éléments dont ils étaient formés, ils n'existent plus pour nous. C'est là une grande erreur que le spiritualisme est précisément appelé à faire disparaître.

L'humanité terrestre, — je ne parle pas des autres que nous ne connaissons pas, — se compose non seulement des hommes au milieu desquels nous vivons, mais encore de tous ceux qui ont existé avant nous, et au milieu desquels nous vivons également sans nous en apercevoir. Il existe entre ces deux parties de l'humanité un échange incessant qui se produit par la naissance et par la mort. Les uns passent dans le plan invisible que nous appelons *plan astral* : les autres quittent ce plan astral pour venir sur le plan terrestre.

Par suite d'une loi qui nous est inconnue, comme la plupart des lois de la nature, l'être humain doit entrer dans la matière pour pouvoir progresser. Pendant ses incarnations successives, il acquiert toujours quelque chose. Le peu qu'il a appris n'est jamais perdu ; et il retrouve plus tard, plus ou moins voilées ou plus ou moins brillantes, suivant les conditions dans lesquelles il est placé, toutes les qualités intellectuelles ou morales qu'il a amassées dans ses précédentes existences.

Plus nombreuses auront été les vies passées, plus importante sera la

somme des connaissances qu'il aura acquises, s'il n'a pas perdu son temps.

On peut comparer cette évolution à celle qui se produit dans une réunion d'enfants commençant dans les basses classes à s'initier au savoir humain. Ils passent successivement d'une classe à une autre, augmentant chaque année leur petit bagage, et après 9 ou 10 années de travail, ils arrivent à la classe la plus élevée. Là on constate que le niveau général intellectuel a grandi. Mais certains élèves ont beaucoup appris ; — d'autres moins ; — d'autres enfin sont restés très médiocres. Il en est de même dans les existences successives. Les uns travaillent et profitent des expériences de la vie ; les autres sont passés indifférents à côté d'elles. Mais le progrès général n'en a pas moins marché, poussé en avant par les bons, par ceux qui ont développé leur intelligence et acquis de l'instruction ; à chaque nouvelle existence ils retrouvent les idées qu'ils ont semées, et ils en sèment d'autres ; — les retardataires profitent des leçons de leurs aînés et, ainsi, le progrès individuel amène le progrès général.

Sans la réincarnation qui explique toutes les inégalités intellectuelles et morales qui nous étonnent si fort sur cette terre, il est impossible de se rendre compte de la marche du Progrès.

Après cette digression qui m'a paru nécessaire, je reviens au rôle de la femme dans la marche de la civilisation.

Suivant leur degré d'avancement, leurs affinités, les qualités qui se sont développées en elles pendant leurs vies antérieures, les individualités s'incarnent soit dans le corps d'un homme, soit dans celui d'une femme, et toutes sont appelées à se prêter un mutuel appui dans le grand travail de l'évolution humaine.

Par suite de son organisation physique, l'homme a pour lui la force matérielle, la vigueur, la résistance, la santé et la force morale qui est en général la conséquence de ces qualités physiques : d'où son aptitude plus grande pour s'occuper, non seulement des rudes labeurs manuels, mais aussi des affaires publiques, des sciences, des arts et de tous les travaux qui peuvent faire avancer l'humanité au point de vue intellectuel.

La lutte est la loi de notre destinée ; pour lutter, il faut agir : et pour agir il faut avoir la force physique et la force morale qui ne peuvent exister que dans un corps puissamment organisé.

La femme, au contraire, a un organisme délicat, faible, plus sujet que celui de l'homme aux maladies ; et la nature, en lui confiant le soin de la reproduction de l'être, lui indique, par toutes les douleurs et par toutes les joies dont elle l'entoure, la grandeur de son devoir.

Mais cette faiblesse de la femme, — conséquence de la loi qui régit le règne animal, — fait naître et développe en elle les plus grandes vertus de l'être humain : la douceur, la bonté, la résignation, le dévouement, la compassion

pour toutes les tristesses et pour tous les malheurs, et par-dessus tout, l'amour.

Ces grandes qualités affectives de la femme qui remplissent sa vie et qu'elle répand sans cesse tout autour d'elle, ces qualités manquent en général à l'homme ; et s'il les a possédées dans d'autres existences, la lutte pour la vie les lui fait trop souvent oublier ; mais sa compagne est près de lui pour les lui rappeler, et les exemples qu'elle lui donne réveillent dans son cœur les sentiments de douceur qui atténueront peu à peu sa sauvagerie et sa brutalité.

L'homme doit faire marcher le progrès au point de vue intellectuel, la femme au point de vue moral. Le rôle de chacun est parfaitement déterminé, et c'est folie que de vouloir le changer. Mais l'action de ces deux forces est indispensable pour l'évolution : pendant que l'homme brasse la matière, la femme fait naître l'idéal ; et suivant l'expression de Gœthe, c'est l'éternel féminin qui nous entraîne vers le ciel.

Enfin la mission la plus grande de la femme, c'est de former le cœur et l'intelligence de l'homme, de créer l'humanité de l'avenir en donnant à l'enfant les premiers principes moraux qui resteront toujours gravés dans son esprit en caractères indélébiles. — La femme, éducatrice de l'enfant, devient l'éducatrice de l'humanité. — Libre de développer par l'amour maternel toutes les qualités affectives de son âme, elle pourra faire pénétrer dans les esprits toutes ses vertus qui, jointes à celles de l'homme, formeront plus tard un être parfait.

Les civilisations anciennes, — civilisations bien relatives qui nous montrent quelques privilégiés dominant par la terreur tout un monde d'esclaves, — ces civilisations n'avaient eu aucune idée du rôle de la femme et de la mère ; elles considéraient la femme comme un être inférieur, absolument incapable d'avoir la moindre influence ni sur l'homme ni sur l'enfant, et elles immobilisaient, dans la paresse et dans la luxure, la moitié du genre humain. Une force vive des plus considérables était ainsi annihilée et le progrès, privé de l'un des facteurs qui lui sont indispensables, ne pouvait s'effectuer.

Les Républiques de l'antiquité comme les Empires, comme les théocraties de l'Inde et de l'Egypte, ne vécurent que par la force et la force les fit disparaître.

Les monuments gigantesques qu'ils nous ont laissés et qui ont coûté la vie à des millions et des millions d'hommes nous montrent une civiliation, peut-être avancée au point de vue matériel, mais très arriérée au point de vue moral. Toutes les forces de la nature, toutes les forces de l'homme avaient été divinisées ; aucune des vertus qui font la vraie femme n'avait trouvé place dans les Panthéons. Nulle part dans l'art grec on ne retrouve une représentation de la mère et de l'enfant, et c'est Vénus, la déesse de la

26

volupté, qui éveille surtout le génie des statuaires. L'art chrétien, au contraire, divinisera ces deux êtres faits de faiblesse et d'amour, et les imposera au respect et à la vénération des générations futures.

En délivrant la femme et en instituant la monogamie, le christianisme a fait entrer l'élément féminin dans l'évolution ; et, en créant cette trinité humaine, le Père, la Mère et l'Enfant, il a préparé la route au véritable progrès. Au lieu d'être l'esclave, la femme sera l'épouse, la mère, la fille, la sœur : la régénération de l'homme moral et par suite l'amélioration de l'état social s'accomplira par elle. L'évolution sera lente ; chacun de ses pas se marquera par des siècles : mais aujourd'hui elle est pour nous indéniable, parce que nous pouvons constater qu'au milieu de toutes les calamités, de tous les crimes, de toutes les horreurs qui sont le lot fatal des humanités naissantes, la femme n'a pas cessé de répandre autour d'elle les principes moraux de l'Evangile et d'enseigner à l'homme la douceur, la bonté et le pardon.

Le christianisme a opéré ce miracle de réunir les deux parties de l'humanité que l'égoïsme de l'homme avait séparées. Le spiritualisme moderne complètera son œuvre en montrant que l'homme et la femme sont des êtres absolument semblables, appelés aux mêmes destinées, qui sont venus sur cette terre pour progresser en acquérant les qualités qui leur manquent ; et ils ne peuvent progresser qu'en s'aidant mutuellement, et en s'appuyant l'un sur l'autre pour créer la famille et pour élever l'enfant, le père lui donnant les qualités viriles, et la mère semant dans son cœur les qualités affectives.

Progresser en faisant progresser : tel est le rôle principal de l'homme et de la femme sur la terre. Et quand ce rôle sera bien compris par tous, l'humanité, dont les progrès ont été jusqu'à ce jour si lents et si laborieux, marchera alors à grand pas dans la voie de l'évolution.

Certains philosophes, dont les enseignements sont acceptés par un trop grand nombre d'esprits, n'ont pas hésité à dire que le christianisme n'avait rien fait pour la civilisation, et que la morale du Christ était une morale d'esclaves indigne d'être suivie par un homme véritablement digne de ce nom.

Ces mêmes philosophes, et parmi eux les plus renommés, comme Nietzsche et Schopenhauer, raillent le mariage, prônent la polygamie, traitent la femme avec le plus profond dédain, et ne lui reconnaissent d'autre rôle que celui de reproductrice que lui avait assigné l'antiquité.

Schopenhauer appelle le mariage « un piège que la civilisation nous tend », et conseille à l'homme de se contenter d'assurer autant que possible le sort de ses maîtresses et de ses enfants. Inutile, dit-il, de discuter sur la polygamie, elle existe partout ; il suffit de la réglementer.

Pour Nietzsche, l'inégalité des sexes est un mal nécessaire : la femme est faite pour aimer et pour obéir, l'homme pour dominer et pour protéger.

L'homme doit être élevé pour la guerre, dit Zarathoustra, et la femme pour le délassement du guerrier : tout le reste est folie.

A côté de ces retardataires qui n'ont pas de la femme une autre conception que celle qu'avaient les Grecs et les Romains, il faut placer les idéologues contemporains qui, sous prétexte de délivrer la femme d'un joug imaginaire, veulent en faire un être à part, et la poussent, par des raisonnements spécieux, à s'affranchir complètement de la morale et des croyances vulgaires.

Ibsen, — que le snobisme français a tant admiré il y a quelques années, — peut être considéré comme un des chefs de cette école.

Pour ces novateurs, l'union libre doit être la base des sociétés futures. La femme, égale de l'homme sous tous les rapports, doit pouvoir vivre sans lui, et ne doit pas hésiter à s'en séparer lorsque son intérêt le demande. L'homme est un concurrent et un ennemi contre lequel il faut lutter pour l'existence. Avant d'être épouses et mères, disent les héroïnes d'Ibsen, nous sommes des êtres humains ; et en cette qualité, avant d'avoir des devoirs envers les autres, nous en avons envers nous-mêmes, et ce sont ceux-là que nous devons d'abord accomplir. Dans *Maison de Poupée*, Nora qui a cessé, on ne sait pourquoi, d'aimer son mari et ses enfants, les abandonne en disant : « J'en ai assez de vivre pour les autres ; je veux vivre pour moi. »

Vivre pour soi ; abandonner toute idée de famille, d'altruisme et de dévouement ; considérer la femme comme une esclave ou comme une ennemie qui sera forcément écrasée dans la lutte ; voilà, sur cette question particulière, le dernier mot de la philosophie matérialiste et pessimiste qui, si elle se répandait, nous ferait infailliblement retourner à la barbarie.

Ceci n'a rien d'exagéré — le grand philosophe Fourier, — dont certaines conceptions peuvent nous étonner, mais qui a peut-être entrevu les conditions dans lesquelles vivront les sociétés de l'avenir, — a écrit :

« La monogamie est le fait capital qui donne naissance à la civilisation :
« si les barbares adoptaient le mariage exclusif, ils deviendraient en même
« temps civilisés : et si nous revenions à la polygamie, nous redeviendrions
« barbares par cette seule innovation. »

Dans tous les pays où le christianisme n'a pas pénétré et où la femme est encore esclave, les peuples sont restés fourbes, égoïstes, cruels, n'ayant aucune notion des droits et des devoirs de chacun.

Sans parler des immenses peuplades de l'Afrique, de l'Océanie et d'une grande partie de l'Amérique du Sud qui sont encore à l'état barbare, les 850 millions d'Asiatiques,—plus de la moitié de la population du globe—qui ont sur la femme les mêmes conceptions que les hommes de l'antiquité, — sont restés stationnaires et ne font aucun progrès, malgré le léger vernis de civilisation que paraissent avoir certains d'entr'eux. Les conditions géogra-

phiques, l'influence du sol ou du climat, l'aptitude plus ou moins grande de la race, toutes les raisons données pour motiver le progrès, sont insuffisantes pour expliquer cet état d'infériorité. Le mahométisme et le boudhisme, malgré les principes moraux qu'ils renferment, n'ont pu rien faire pour l'évolution, parce que les fondateurs de ces deux grandes religions n'ont pas compris le rôle que l'être humain était appelé à jouer sur la terre.

Un grand auteur anglais, Rudyard Kipling, dans une de ses études sur l'Inde, écrit ce qui suit :

« L'enchevêtrement de maux dont on souffre ici a, pour principale cause, « le traitement dénaturé qu'on fait subir aux femmes. Tant que l'on main- « tiendra la coutume du mariage des enfants, tant qu'on interdira les se- « condes noces aux veuves, et qu'on fera subir aux femmes une réclusion « quasi pénitentiaire, en les privant de toute éducation et des égards dùs à « une créature raisonnable, il est impossible que l'Inde fasse des progrès. « La moitié de la société indoue est dans une sorte de léthargie morale et « c'est justement celle dont on pourrait attendre un élan vers le bien. C'est là « et non pas dans la situation politique que gît le mal. Les racines mêmes de « la vie morale sont pourries. »

Cet arrêt dans le progrès que Kipling constate dans l'Inde, nous pouvons le constater chez tous les peuples où cette force civilisatrice que représente la femme a été méconnue.

La femme ne doit être ni l'esclave ni l'ennemie de l'homme : elle doit être son associée de tous les instants dans cette grande œuvre qui constitue la formation et le développement de la famille.

En instituant le mariage exclusif et en condamnant la polygamie,les grands Esprits fondateurs du christianisme savaient que l'union de ces deux êtres apportant sur la terre des qualités diverses, destinées plus tard à s'harmoniser, pouvait seule amener leur perfection mutuelle, et par suite celle des êtres qui devaient naître d'eux.

Le spiritualisme moderne, en reprenant l'idée chrétienne, en l'élargissant, en expliquant sa grandeur, fera comprendre à tous le véritable rôle de l'être humain, de l'homme et de la femme, étroitement unis pour progresser l'un par l'autre et pour pousser vers le progrès les générations de l'avenir.

(*A suivre.*) SENEX.

Note de la Rédaction. — Vu l'abondance des matières et le triage des articles de juillet étant déjà fait, la réponse du professeur Moutonnier à M. Gaston Méry et ses conclusions paraîtront dans la revue d'août.

SÉANCES D'EXPÉRIMENTATION

AVEC LE MÉDIUM BAILEY

à la Société psychique de Milan

(Extrait de la Revue « Luce e Ombra »)
(de Milan)

Criterium et Méthode.

La société des Etudes psychiques de Milan vient de terminer ses expériences avec le médium Bailey, expériences qui ont soulevé, avant et pendant leur exécution, un bien vif intérêt parmi tous les savants qui se livrent à ce genre d'études.

Bailey est arrivé à Milan avec une réputation extraordinaire ; et le genre de phénomènes attribués à sa médiumnité et certifiés par un grand nombre de personnes distinguées et instruites, nous avait rendus perplexes et avait éveillé nos doutes. Toutefois, tenant compte du changement de milieu et du peu de temps consacré aux recherches, on peut dire que leur réalité et leur caractère distinctif ne furent pas démentis par nos expériences.

Il serait à désirer, pour la valeur scientifique des recherches, qu'un contrôle plus immédiat fût fait ; car, tous les expérimentateurs les plus sérieux se sont constamment plaints de l'impossibilité d'imposer des conditions à ces phénomènes ; néanmoins, force a été de reconnaître qu'il serait absurde de prétendre imposer des conditions à des phénomènes dont on ne connaît ni la nature, ni les lois. Tout le monde sait à quelles observations minutieuses et patientes on doit la plupart des découvertes, et que l'habileté du chercheur ne consiste pas à adopter un système préconçu, mais à appliquer le meilleur, résultant de l'expérience, étant donné le genre de phénomènes qu'on veut étudier.

Le Comité avait décidé de procéder avec méthode et de diviser ses travaux en trois parties :

1° Les expériences laissées aux soins des membres du Comité pour l'organisation d'un milieu stable et pour permettre de se former une opinion juste de la potentialité du médium ;

2° Procéder ensuite à l'invitation des personnes de distinction et de la presse ;

3° En dernier lieu, admission, après y avoir dûment contribué, sur la présentation des sociétaires, des personnes instruites qui en feront la demande.

Le comité croyait qu'il lui faudrait au moins trois mois et que cet espace de temps serait encore insuffisant pour l'exécution de ce programme, sachant que le médium ne pourrait donner que deux séances par semaine.

La société des Etudes psychiques de Milan, dans ses expériences antérieures, avait adopté un mode de contrôle des plus sévères au moyen de cordes, qui était le résultat d'une longue expérience. Toutefois, on s'aperçut dès la première séance avec le médium Bailey que cette méthode ne pourrait pas servir, sa médiumnité se présentant avec un caractère totalement différent de celle des autres médiums soumis aux expériences de la société. Les personnalités qui se manifestèrent avec lui — et qui étaient nombreuses dans chaque séance — affectèrent des caractères divers qui nécessitaient la liberté des mouvements : tels que celui de l'orateur sacré gesticulant du haut de la tribune, des fakirs de l'Inde qui ont besoin, pour faire leurs tours, d'une table et d'un éventail, des bandits qui simulent des assauts et des combats dans une mimique et un langage absolument caractéristiques. Notons encore les apports, qui étaient souvent des choses fragiles — des oiseaux, des œufs, des petites tables d'argile — qui demandent le libre exercice des mains du médium et qui, par conséquent, obligeaient à procurer par une autre méthode ; or, dans les trois premières séances où le contrôle des mains était seul possible, le comité n'obtint qu'une valeur relative.

A la quatrième séance, Bailey déclara ne pouvoir séjourner plus de deux mois, y compris les jours de repos que le Comité avait cru convenable de lui accorder après tant de voyages. Il en résulta que le travail avait dû être accéléré et l'ordre interverti ; d'autant plus qu'après les premières séances, les personnalités qui se manifestèrent par l'intermédiaire du médium réclamaient avec instance, un plus grand nombre d'assistants et l'admission des dames comme élément nécessaire à la bonne formation du milieu fluidique. Cette dernière concession ne fut faite que tardivement et à contre-cœur ; uniquement à titre d'expérience et sans l'adhésion des statuts de la société ; le médium demande aussi instamment de la musique instrumentale et vocale pour donner aux pensées une direction harmonieuse ; mais il ne fut pas donné suite à cette requête.

A la quatrième séance, le Comité ayant trouvé la meilleure méthode de contrôle, compatible avec les exigences, procéda à l'invitation des personnes et le cercle, qui fut composé de toutes personnes étrangères l'une à l'autre, fut renouvelé en partie à chaque séance, ce qui augmenta les difficultés ; et étant donné l'attente, les phénomènes semblèrent diminuer d'intensité.

Ci-dessous les noms des membres du Comité :

Baccigaluppi (Angelo), négociant.
Bioschi (Achille), industriel.
Clericetti (Emilio), médecin.
Cipriano (Oveste), publiciste.
Ferraro (Francesco), médecin.
Marzorati (Angelo), publiciste.

Odorico Odorico, ingénieur.
Redaella (Giacomo), homme de loi, secrétaire des séances.
Griffini (Eugène), docteur en droit et en langues orientales.

PHENOMENES OBTENUS EN DEHORS DES SEANCES

Nous rendons compte ici, à titre de chronique, de deux phénomènes obtenus en dehors des séances, sans prétention aucune d'y attribuer une valeur plus grande que celle résultant du témoignage personnel et de l'objet en vue. Nous devons faire observer que d'autres phénomènes semblables eurent lieu dans des conditions analogues, dans le cabinet du docteur Cartie à Sidney et dans le bureau de M. Smith à Melbourne.

Le 5 mars, vers les huit heures du soir, tandis que les soussignés se trouvaient réunis à table après avoir dîné, et que le médium lisait un journal, à la lumière du gaz, une espèce de pierre vint tomber avec violence sur la table. L'ayant examinée, on constata que c'était une tablette de craie couverte d'une ferme couche de sable, résistante, de l'épaisseur d'environ un demi centimètre et qu'on était obligé de détacher avec une pointe en bois et une brosse dure. La tablette tomba devant le médium, au-delà du journal qu'il était en train de lire, et en tombant elle renversa un verre.

Les soussignés, témoins du fait, assurent que le phénomène n'a pu se produire par l'action directe du médium qui au moment même pâlit et montra des signes de transe, sans pourtant en être atteint.

En reproduisant la photographie de la tablette en grandeur naturelle, nous donnons aussi les côtés qui sont couverts de signes.

Docteur Francesco Ferrari.
Angelo Marzorati.
Antonio Pirla.

Le 21 avril, vers huit heures du matin, je me trouvais dans mon bureau debout devant une fenêtre fermée et M. Bailey était avec moi. Il était à ma droite à un mètre environ et je pouvais donc le surveiller parfaitement sans que le moindre de ses mouvements pût m'échapper.

Tout à coup, et sans cause visible, à la claire lumière du jour, vint tomber entre moi et une armoire placée près de la fenêtre, dans un espace d'environ 15 centimètres, un objet qui me semblait tout d'abord être un vésicatoire et qui, après examen, était du parchemin plié en quatre, ayant l'évidence d'une grande et réelle antiquité.

J'eus comme la sensation d'une chose qui se passait en moi à la hauteur de la poitrine, quoique l'objet en tombant fit supposer qu'il venait de ma gauche, c'est-à-dire du côté opposé à celui du médium. Le parchemin, plié en quatre parties,dans sa longueur était comme collé naturellement avec du sable

rouge et de la colle, qui semblaient s'être infiltrés dans les plis intérieurs et indiquaient qu'il était dans cet état depuis déjà très longtemps. Le parchemin ne fut pas déplié, parce qu'il fallait user de précautions toutes spéciales ; et l'ouverture en sera faite en présence d'une personne capable d'en établir l'authenticité. Nous le reproduirons dans notre prochain numéro en faisant connaître, comme l'affirme l'entité qui parle par l'intermédiaire du médium, l'intérieur qui contient réellement des symboles et des caractères hiéroglyphiques. Mais comme il est plié à présent il mesure 22 × 8 cm. et ressemble à de la peau de chèvre.

ANGELO MARZOVATI.

LA SALLE DES SEANCES

La salle est rectangulaire, ayant 5 m. 40 de long sur 3 m. 55 de large et 3 m. 65 de haut ; au fond une fenêtre complètement mûrée, sans montants ni châssis ; dans la partie creuse, la chaise du médium, en bois courbe, comme les chaises faites à claire-voie avec des branches d'arbre ; en avant une petite table très simple à trois pieds qui s'entrecroisent avec un tapis rond d'un diamètre de 0 m. 60.

Aux trois-quarts de la chambre un filet, en forme de rideau qu'on pouvait faire monter et descendre. Dans cette dernière position il allait du plafond au plancher et d'un mur à l'autre ; de cette manière le médium reste complètement isolé des assistants. Les mailles du filet ont 2.60 centimètres de diamètre.

Le chambre n'a qu'une porte s'ouvrant latéralement à l'extrémité du mur le plus long, à peu près au milieu du mur, à gauche de l'entrée ; une armoire dans le mur avec des montants simulant une porte sert de dépôt ou refuge pour ce qui pourrait arriver pendant la séance. Au haut du plafond sont suspendus deux lampadaires électriques dont l'un d'eux est au-delà du filet, dans l'emplacement réservé aux assistants ; l'autre est en deçà dans la partie destinée au médium. La première consiste en une lampe qui projette une lumière rouge-clair et deux jets à lumière blanche ; le second a un jet rouge foncé et une autre lampe blanche dépolie. Les robinets d'extinction se trouvent tous réunis près de l'armoire et un appareil chargé sert, selon les besoins, au fonctionnement de tous.

Chaque lampe fonctionne indépendamment des autres ; ainsi on peut obtenir tous les degrés de lumière. En face du médium, à la distance d'un mètre environ du filet, sont placés quatre rangs de chaises destinées aux assistants ; derrière celles-ci dans l'angle de gauche, à la hauteur d'environ un mètre du parquet, est placé un ventilateur, pour le cas où la chaleur de l'atmosphère serait trop forte, dans les moments de repos.

L'HABILLEMENT DU MEDIUM

A la troisième séance on couvrit le médium d'un sac, et on fit de même pour toutes les séances suivantes moins une, et les trois dernières où il n'y eut pas de phénomènes, comme vous le saviez déjà.

Avant de faire la visite de la chambre on procéda à celle du médium ; on lui enleva sa jaquette et on la mit en lieu sûr, avec tout ce qui pouvait se trouver dans les poches.

La visite du corps fut également faite avec minutie et surtout partout où le médium aurait pu dissimuler quelque objet. A cet effet, le médium lui-même se leva, remit ses souliers et insista pour que la visite fût régulière.

Le sac est à manches et de satin noir très léger ; il se ferme parfaitement au col et aux poignets à l'aide de cordonnet passé dans une gaîne, et les trois cordonnets sont noués et plombés au sceau de la Société.

Ayant baissé et assujetti le filet aux murs et au plancher on commença la séance.

Dans le prochain numéro nous publierons les procès-verbaux que les membres du Comité jugeront à propos de dresser.

(*A suivre.*) A. MARZORATI (Publiciste).

Traduit par le professeur C. Moutonnier.

VIEILLES NOTES

(*Suite et fin*)

XXV

La douloureuse nouvelle de la mort de Jacques me laissa plusieurs jours le cœur meurtri et je passai une quinzaine dans la solitude et le deuil, aimant à plonger mon esprit dans un passé que nous avions vécu ensemble... Tant de souvenirs joyeux s'exhalaient de ce lointain envolé que des sourires et des larmes se succédaient sur mon visage... C'est la vie, hélas ! chacun tombe à son tour. Mais le sien était arrivé trop tôt !

Je résolus d'écrire à Mme Berthon, non pour lui apprendre la fin cruelle de son ami ; je savais par la lettre du lieutenant Bonin qu'il lui avait adressé les dernières pages écrites au jour le jour par Jacques, feuilles qu'il avait pu signer avant d'y joindre son ultime soupir. Je savais également que ce bon camarade s'était chargé du soin fraternel de glisser dans la même enveloppe le récit de la fin héroïque de son capitaine. Enfin je n'ignorais pas que Bonin, suivant sa promesse faite à l'instant suprême et

le commandant Lepage, lui aussi, avaient écrit à Mme Sagrin pour atténuer autant que possible le coup que lui dut porter la mort de son fils bien aimé.

Mon intention était de demander à notre charmante passagère de l'*Equateur* si elle désirait que je lui fisse parvenir les seize lettres que Sagrin avait conservées pour les relire souvent, j'en étais bien certain, en ses heures d'isolement et de tristesse.

Je lui parlai longuement de celui que nous regrettions tous les deux. Je trouvai pour faire revivre autant que possible son cher souvenir, des termes qu'un ami peut seul exprimer et j'y mêlai, il m'en souvient, quelques anecdotes de sa vie pour lui démontrer combien Jacques était simple, bon et brave.

Deux mois se passèrent et un jour je reçus la lettre suivante :

Montevideo, 2 février 1881.

Cher capitaine,

Je n'avais pas besoin de la longue et affectueuse lettre que vous m'avez fait parvenir pour connaître le degré d'amitié qui vous liait à celui qui fut le si aimable compagnon d'un voyage dont le souvenir restera présent à ma mémoire tant qu'il me sera donné de conserver un esprit sain, une mémoire lucide. C'est vous dire que jamais je n'oublierai celui qui, depuis l'instant où il me tendit la main pour monter sur le navire qui m'éloignait de ma patrie, depuis le jour inoubliable où, près de lui, je courus un danger qui nous a unis pour toute une vie, n'a cessé de me donner la preuve d'un attachement sans bornes. J'ai, depuis près de quatre années, connu sa vie presque jour par jour, au Sénégal, en France et en Cochinchine. Il a exhalé son dernier soupir en me donnant encore une preuve de sa tendresse fraternelle... Pourrais-je oublier un tel ami ?

Ses idées philosophiques ont fait de moi une autre femme et j'ai peu à peu et sans peine, admis ses convictions et, cher capitaine et ami, car je puis vous donner ce doux nom, si vous relisez mes lettres, lesquelles je vous supplie de ne pas replacer sous mes yeux (conservez-les, ou mieux, brûlez-les), vous verrez quelle foi je possède en la réincarnation. C'est désormais plus qu'une conviction pour moi, c'est une consolation. Le rêve que je vous ai conté à bord, l'illusion éprouvée par Jacques et par moi depuis l'entrée du Tage jusqu'à Lisbonne, notre certitude commune d'avoir tous les deux vu ces lieux dans une vie antérieure, et la révélation que nous aurions pu être frère et sœur à Lisbonne sans doute ; cette courte entrevue de nos deux âmes en cette existence actuelle, tout cela ne tend-il pas à me démontrer que votre frère d'armes ne fut point pour moi l'égal des autres hommes.

Mon cher et bon mari a appris sa mort avec peine et en voyant les pleurs

que je n'aurais ni su ni voulu lui cacher, il mêla une larme aux miennes... Par là, vous jugerez la noblesse de son cœur.

Cher capitaine, vous avez été tellement lié au souvenir de Jacques que souvent, en songeant à lui je verrai se dresser votre image si franche et si gaie à côté de la sienne. Je veux donc vous demander comme un service de me donner quelquefois de vos nouvelles... Un peu d'égoïsme de ma part ne perce-t-il pas à vos yeux dans cette demande si indiscrète ? Vous me parlerez de lui encore, et mon exil sera moins triste.

Adieu, cher capitaine, merci encore de vos pages si amicalement consolantes et croyez à l'expression de ma vive sympathie.

THÉRÈSE BERTHON.

Je répondis à cette lettre en parlant encore longuement du cher disparu dont l'ombre ne m'apparut jamais et dont je n'ai jamais reçu la moindre communication... Serait-il dans un monde supérieur où l'on ne communique plus avec la terre ? Mme Berthon m'écrivit une fois ou deux par an, me mettant amicalement au courant de sa vie. Ayant pris l'habitude de faire la correspondance en espagnol pour les affaires de son mari, elle émaillait ses charmantes lettres de mots, puis de phrases en la langue de Cervantes, ce qui m'obligea à faire l'achat d'un dictionnaire et d'une grammaire espagnols et je lui dus le peu que j'ai acquis en ce gracieux idiome. J'appris successivement que son mari avait quitté Montevideo pour Buenos-Ayres où il avait été placé à la tête d'une importante industrie et que la fortune avait fini par récompenser d'un sourire un caractère que l'adversité n'avait point abattu.

Pendant ces événements, le temps qui ne replie jamais ses ailes volait sans s'arrêter ; ma vie, comme celle de Mme Berthon avait marché. Après trois ans passés aux Antilles et deux en France, j'étais parti pour l'île de la Réunion former le bataillon des volontaires créoles.

J'avais été promu officier supérieur. J'avais rencontré sur mon chemin une jeune et charmante créole qui avait bien voulu me promettre sa main mignonne et se fiancer avant mon départ pour Madagascar où une année passée sous les ordres de l'amiral Miot pendant l'inutile et coûteuse campagne de 1883-86 nous permit de mesurer la solidité de notre affection.

Certes, durant mon séjour à Tamatave, à Vohemar, au rova d'Amboanio où je fus exilé six mois et à Majunga où je connus tant de nuits d'insomnie, veillant constamment l'arrivée d'une armée de Hovas fantôme, je ne m'amusais guère, et pourtant j'ai là sous les yeux quelques dessins et quelques couplets qui me rappellent deux ou trois jours moins tristes.

Le jour où j'eus mes vingt-cinq ans de services, ce jour heureux où dans la marine un officier a le droit de faire valoir ses droits à la retraite, j'étais à Amboanio, poste pris sur les Hovas, où je commandais une garnison composée

de deux compagnies d'infanterie de marine, d'une compagnie de volontaires de l'île de la Réunion et d'une autre de fusiliers marins qui servait aussi d'artilleurs pour les pièces placées sur nos joujoux de bastions. Ce jour heureux s'étant levé pour moi, je réunis tous les officiers, excellents camarades qui partageaient mon exil. Le Golleur, notre cher petit Docteur, était un de ceux-là. En tout nous étions douze.

Au dessert, lorsque les esprits si souvent moroses furent un peu égayés par une ou deux coupes de champagne je demandai à mon auditoire sympathique et mis au point, ainsi que dans le repas du « *P'tit ébènisse* », « la permission et la faveur » de dire quelques couplets de ma composition, et un verre de champagne avalé comme précaution oratoire utile et nécessaire, je chantai sur un vieil air du Caveau, sept ou huit couplets dont je me permets de glisser trois ici, les moins mauvais :

Je vous réunis en ce jour,
Mes amis pour fêter ensemble,
Une date qu'à votre tour
Vous verrez aussi, ce me semble.
Cinq lustres! comme ils ont passé!
Je vous le dis sans artifices;
Tout vient à qui n'est pas pressé,
J'ai mes vingt-cinq ans de services!

Que de pays, durant ce temps,
J'ai vus sur la machine ronde,
Quand nous faisions, gais et contents,
En gais marsouins le tour du monde.
Sans rappeler mes faits guerriers
En doublant quelques précipices,
Je dormirai bien sans lauriers
Après vingt-cinq ans de services!

Enfin, je vous dois les aveux
De ma dernière folie :
Dans quelques semaines je veux
Prendre femme jeune et jolie.
Avec moi, demandez aux dieux,
A mon hymen d'être propices
Afin de faire de mon mieux
Encor vingt-cinq ans de services!

Grâce au vin mousseux ma muse borgne sembla présenter deux beaux yeux à mon auditoire et ces couplets dont je demande humblement pardon aux lecteurs de la Revue, obtinrent — le croiront-ils, les honneurs du « bis ». Le climat de Madagascar et le réveil de la bonne humeur en un jour heureux au milieu de tant d'autres si sombres en furent la seule cause admissible.

Enfin je pus quitter cette terre ingrate et m'embarquer pour l'île de mes désirs, mais comme Ulysse je devais errer sur les flots avant de revoir ma chère Ithaque où m'attendait une jeune fille jouant depuis un an le rôle anticipé de Pénélope.

Le *Tage* sur lequel je m'étais embarqué en dépit d'une sorcière de Majunga qui avait dit à un lieutenant de vaisseau et à moi la veille : « Ne mettez pas votre sac à bord de ce bateau-là, il ne verra pas Tamatave », fit naufrage dans les roches des îles Leuven situées sur la côte Est entre Diégo Suarès et Vohemar. Tous les passagers furent sauvés grâce à la présence du capitaine de frégate Huguet qui nous fit tous transporter sur l'îlot de Barracouta où nous dûmes passer quatre jours. Au bout de ce temps, avant que nous eussions été réduits à la dure nécessité de dévorer le novice comme dans la légende du Petit Navire, le lieutenant de vaisseau Bongrain avec le *Capricorne*, qui cherchait le *Tage* depuis deux longs jours, vint nous cueillir et nous conduire à Tamatave.

En l'absence de l'amiral Miot,monté à Tananarive avec M. Patrimonio pour signer avec la reine Ranavalo le beau traité qu'il fallut déchirer à coups de canon, le bon commandant Dorlodot des Essarts me délivra un congé et me renvoya à la Réunion sur la *Romanche* commandée par un homme aussi charmant que spirituel, le lieutenant de vaisseau, Germinet, aujourd'hui amiral. C'est lui qui m'avait emporté de la Réunion. « C'est moi qui vous y ramènerai mon cher commandant », m'avait-il dit. Sa promesse était réalisée.

Les événements se succédèrent rapidement. Mon mariage eut lieu au Bois-Rouge au milieu d'une nombreuse assemblée d'amis et de parents. Ma jeune femme et moi, vînmes en cette année 1886 faire un beau voyage de six mois en France, en Angleterre et en Belgique. Décidé à me contenter de ce que j'avais amassé de lauriers et de souvenirs en vingt-six ans de services doublés de vingt-quatre campagnes, je fis valoir mes droits à la retraite et nous retournâmes vers la chère île lointaine dont je vous ai longuement parlé avec affection et où j'ai vécu six années dans le calme de la famille et de cette vie facile qu'on ne soupçonne point en France. Mais j'oublie que ce n'est pas mon histoire que je vous ai promise. Le temps marchait toujours rapide pour moi et pour celle à qui vous vous serez intéressés jusqu'à la dernière page qui va être la suivante.

Madame Berthon demeura toujours fidèle à l'amitié dont le doux héritage à moi légué par notre « frère Jacques » est demeuré sans prix à mes yeux et à mon cœur.

Je connus sa vie, ses joies, ses peines, je lui racontai mon existence, mes travaux et peu à peu dans notre correspondance le nom du disparu s'effaça, puis finit par disparaître un jour.

Il a fallu que je le fisse revivre dans ce roman (est-ce un roman ?), qu'il

m'a peut-être inspiré lui-même pour nous rappeler que vingt-quatre années ne passent point impunément sur une tombe sans qu'elle finisse par disparaître sous l'herbe haute de l'oubli.

En 1891 une seconde traversée nous ramena en France. Nous étant rendus à Bordeaux, je mis à exécution la promesse faite à l'exilée d'aller voir à Quinsac, au bord de la Garonne, sa chère sœur Héloïse qui fit à ma femme et à moi un accueil des plus affables... Souvenir triste, je n'y retrouvai plus leur vieille mère, que l'exil de sa bien-aimée Thérèse avait conduite depuis deux ans au tombeau.

Une lettre aimable de Mme Berthon nous paya depuis de ce qu'elle appela mon pèlerinage à son doux nid :

Où, pour nous faire bon accueil
Elle savait que dès le seuil
Fleurs, sourires et fleurs encore,
L'amitié ferait tout éclore.

En 1892, ma santé un peu affaiblie et l'éducation de notre fils Adrien nous décidèrent à venir nous établir définitivement en France et nous nous installâmes à Pau dont le climat si doux permit à mes deux chers créoles d'accepter une transition bienfaisante. J'y laissai notre vie passer et notre fils grandir.

Le jeudi 18 mai 1893 fut pour moi un jour heureux au milieu de mes heureux jours. Après dix-sept années j'eus la joie de revoir Mme Berthon... Etait-ce moi qu'elle espérait bien revoir... J'ai su depuis que cette aimable femme eût répondu oui, tant les années et ma correspondance avaient aidé à me faire prendre insensiblement la place de Jacques. Ma femme à qui j'avais tout dit de Thérèse lui exprima une vive sympathie. Moi, je serrai bien fort les mains de celle qui était devenue pour moi une si tendre amie et si je ne la pressai point dans mes bras, c'est, je l'avoue, la présence de ma femme qui me retint.

A part sa belle chevelure toujours luxuriante que la neige de l'exil avait blanchie et un léger embonpoint, Thérèse était toujours belle.

Nous demeurâmes trois jours à Quinsac entre elle et sa sœur qui nous choyèrent et chaque soir ce fut Thérèse qui endormit Adrien alors âgé de 6 ans. J'ai là sous les yeux des photographies des deux sœurs et du joli bourg qu'elles habitent : quels bons souvenirs elles me rappellent.

Quelques mois après, Mme Berthon reprenait la route de Buenos-Ayres.

Que vous dire de plus pour achever cette histoire jusqu'au dernier feuillet ? S'il a pu avoir quelque attrait pour vous je regretterai moins qu'il ait été court.

Devenue veuve deux ans après, la pauvre Thérèse revint seule, hirondelle

blessée, au nid qu'elle n'eût jamais dû quitter et où depuis lors elle vit avec sa vieille sœur Héloïse, tendre et dévouée.

Nous avons eu le bonheur de leur offrir, à notre tour, dans notre villa paloise, une hospitalité trop courte. C'était l'époque où notre cher cercle spirite était en pleine activité sous la direction de Podolecki. Thérèse eut bien voulu y venir, mais comment sortir seule avec moi sans faire naître un injurieux soupçon.

Nous nous sommes revus encore à Bordeaux et à Paris et je compte que mon heureuse étoile me permettra de la revoir quelquefois encore en cette vie et sûrement dans une autre.

Enfin, pour terminer, après lui avoir dédié ces pages qui chaque mois me sont payées d'une douce lettre, je pense qu'après plus de vingt-huit ans l'amitié qui nous unit et que double une profonde estime réciproque est indestructible et tout le secret en est que la bonne et excellente Thérèse est toujours à mes yeux la gracieuse passagère de l'*Equateur* et que peu à peu je suis devenu pour elle un composé bien affectueux et tendrement dévoué de Jacques Sagrin et de leur ami commun.

LEOPOLD DAUVIL.

FIN

L'OD, LES RAYONS N ET LES EFFLUVES HUMAINS

Avant de reprendre le sujet, abordé dans notre article de février dernier, il nous paraît indispensable de dire un mot de ce fluide spécial auquel le baron de Reichenbach donna le nom d'*od*, tant il est probable, ainsi que le dit M. le colonel de Rochas, que l'od et les rayons N — et nous ajouterons, la photographie des effluves humains — comprennent beaucoup de radiations communes.

Qu'est-ce donc que l'od. D'après M. de Rochas (1), « les études méthodiques, faites depuis quelques années, ont conduit à admettre l'hypothèse de l'existence d'un fluide analogue, sinon identique, au fluide nerveux, répandu dans tout le corps charnel et servant d'organe de transmission entre lui et l'âme pour les actes sensitifs et moteurs. Ce fluide occupant la même portion

(1) Voir: *Les frontières de la Science* (1re série), par Albert de Rochas, en vente à la librairie spirite (prix 2 fr. 50). Les lecteurs que ces études intéressent, consulteront avec fruit cet important ouvrage, ainsi que *Les phénomènes odiques*, du même auteur, et dont la *Revue* publie actuellement la préface.

de l'espace que le corps charnel dont il serait par conséquent la forme, constituerait le corps fluidique dont tous les grands philosophes de l'antiquité ont professé l'existence. Comme la chaleur animale, il rayonnerait hors de la surface cutanée, mais surtout par les organes des sens et les extrémités. Dans les conditions ordinaires, il ne serait point perceptible pour la majorité des hommes. Quelques-uns cependant, plus impressionnables, pourraient le ressentir ; d'autres le projetteraient avec une intensité telle qu'il affecterait alors, sous des formes diverses, les sens du vulgaire.

« Une des propriétés essentielles et caractéristiques de cet agent subtil, qui semble se nourrir et se renouveler par les sécrétions du cerveau comme le cerveau et le reste du corps se renouvellent par les aliments, est d'obéir à la volonté, aux ordres de l'âme. »

Un médecin écossais, Guillaume Maxwell, décrivit le premier, dans un livre publié en 1679 : *De medicinâ magneticâ*, les propriétés des « rayons corporels qui s'échappent des corps humains et dans lesquels l'âme opère par sa présence en leur donnant l'énergie et la puissance d'agir. »

Un siècle plus tard, un médecin autrichien, Antoine Mesmer, reprenant une partie des idées de Maxwell, les vérifie et constate l'existence d'un fluide universellement répandu qui se manifeste particulièrement dans le corps humain par des propriétés analogues à celles de l'aimant, d'où le nom qu'il lui donne de *magnétisme animal*.

A leur tour les idées de Mesmer sont développées par deux de ses élèves : le général de Puységur, qui fait connaître le premier l'*état de somnambulisme* et remet en honneur l'hypothèse du corps fluidique; et le capitaine de Montravel, qui est amené par ses observations et par les révélations d'une de ses somnambules à admettre un sixième sens tenant à la fois de l'âme et du corps et à revenir, lui aussi, à l'hypothèse du corps fluidique qu'il formule ainsi : « Ce sixième sens est cependant matériel, et c'est ce qui me fait regarder l'homme comme étant composé de trois parties bien distinctes : l'homme intellectuel, immatériel qui est l'âme ; l'homme intérieur, le sixième sens, l'instinct, et, si l'on pouvait parler ainsi, l'âme matérielle ; et enfin l'homme purement matériel ou le corps tel qu'on l'a connu jusqu'à ce jour, c'est-à-dire la machine agissant au moyen des cinq sens connus. »

Deleuze, aide naturaliste au Muséum, dans son *Histoire critique du magnétisme animal*, publiée en 1813, écrit ceci : « La plupart des somnambules voient un fluide lumineux et brillant environner leur magnétiseur et sortir avec plus de force de sa tête et de ses mains.. Ils reconnaissent que l'homme peut à volonté accumuler ce fluide, le diriger et en imprégner diverses substances. Plusieurs le voient non seulement pendant qu'ils sont en somnambulisme, mais encore quelques minutes après qu'on les a réveillés ; il a pour eux une odeur qui leur est agréable, et il communique un goût particulier à l'eau et aux aliments. »

Vers 1840, le Dr Charpignon, à Orléans, et le Dr Despine, à Aix-les-Bains, reprenaient les expériences de Montravel et faisaient distinguer par leurs somnambules le fluide magnétique humain du fluide électrique et du fluide magnétique de l'aimant.

C'est à cette même époque, que Reichenbach, docteur en philosophie, géologue et chimiste, faisait des milliers d'expériences en Autriche sur les propriétés physiologiques et physiques de ce qu'il appelait l'od. « Esprit très observateur et très sagace, dit M. de Rochas, il avait remarqué l'influence exercée sur le système nerveux de certaines personnes par un grand nombre de radiations émanant, soit de substances inertes qui présentent, comme l'aimant et les cristaux, des molécules nettement orientées, soit d'organismes vivants tels que les végétaux et les animaux. Il les étudia avec méthode, classa sous le nom générique d'*od* toutes celles qui produisaient les mêmes effets sur les sensitifs et essaya de les définir en comparant leurs actions avec celles des autres forces déjà connues. » Et voici à quelle conclusion il arriva : « Puisque l'od possède le pouvoir moteur, et par suite vient s'ajouter aux dynamides de la chaleur, de l'électricité, du magnétisme, de la lumière, il a sa place marquée au milieu de ces dynamides. Puisque l'od se rapproche davantage du principe vital et pénètre plus intérieurement dans l'être vivant, qui lui doit le dualisme, il doit occuper dans la nature, qui en est toute imprégnée, une place plus élevée que celle des autres dynamides connus, quels qu'ils soient. *Il y a de puissants motifs pour le considérer comme appelé à constituer le dernier et le plus élevé des termes de la série qui rattache le monde des Esprits à celui des Corps.* »

Dans le même ordre de recherches, Reichenbach eut pour successeurs, en Angleterre, le savant et célèbre électricien Varley, qui obtint des preuves aussi nombreuses que décisives sur l'existence des flammes odiques émanées des corps magnétisés, des cristaux et des êtres humains; en France, MM. Durville, Dr Chazarain et Dècle, enfin le Dr Barély, qui, sans connaître les travaux de Reichenbach pas plus que ceux des anciens magnétiseurs, fit les mêmes observations et arriva aux mêmes conclusions qu'eux sur l'existence et la réalité d'une force qu'il appela *force neurique* ou *neuricité*.

En 1893, M. de Rochas entreprit, dans un des laboratoires de l'Ecole Polytechnique, avec un des répétiteurs de l'Ecole, une série de recherches, qui eurent pour résultat de leur démontrer la réalité de l'effluve, perçu réellement par la voie de l'œil comme tout autre phénomène lumineux.

Enfin, nous arrivons aux expériences d'enregistrement de l'effluve humain ou force psychique par la photographie. — Citons parmi les expérimentateurs, qui tous s'occupaient ou s'occupent encore de magnétisme animal, mais qui tous vraisemblablement ignoraient les travaux importants de Reichenbach, MM. Darget, David, Majewski, Dr Luys, Dr Baraduc, Dr Gustave

Le Bon et A. Bouvier, de Lyon. Leur procédé consiste dans l'immersion, pendant un temps plus ou moins long et dans l'obscurité, des doigts dans un bain photographique révélateur, quelquefois encore dans le simple contact des doigts ou d'autres parties du corps avec la surface du liquide, ou enfin dans la disposition d'une plaque photographique sensible à faible distance des organes dont on veut fixer les productions fluïdiques. L'action photographique, mais sans interposition d'aucune lentille, est donc ici parfaitement établie.

Bien différent est le procédé de MM. Charpentier et Blondlot, qui font usage, pour mettre en évidence l'existence des rayons N, d'un écran enduit de platino-cyanure de baryum, et placent sur cet écran un morceau de sulfure de calcium phosphorescent ou de sel de radium et promènent ce dispositif le long du corps ou des organes à explorer. L'écran s'éclaire alors d'une lumière plus ou moins vive, et qui, nous l'avons entendu dire, n'est pas toujours nettement perçue par tous les expérimentateurs.

Parlons maintenant des photographies obtenues par M. le commandant Darget. Sa première photographie fluidique date de 1883. Ses études sur le magnétisme animal l'avaient porté à penser que le corps humain dégageait des vibrations pouvant modifier les vibrations de la lumière et que, par conséquent, la plaque photographique en porterait l'empreinte. Il se rendit chez un photographe et obtint la réalité de sa conception. Puis, il n'y pensa plus jusqu'au jour où la rencontre du D^r^ Baraduc l'amena à se livrer à des expériences suivies. Ses premières radiographies de la pensée remontent au mois de mai 1896 ; et, depuis cette époque, il n'a cessé d'en produire un grand nombre, en appelant sur ses travaux l'attention des savants et du public. Des compte-rendus ou des appréciations favorables de ces travaux ont paru dans un grand nombre de publications : dans la plupart des revues ou journaux spirites français ou étrangers, dans la *Nature*, la *Science française*, dans l'*Eclair* du 29 juin 1897, la *Libre parole* du 25 août même année, les *Débats* du 27 janvier 1898, la *Fronde* du 22 mars 1899 ; dans différents ouvrages; *Les grands horizons de la vie*, de La Beaucie ; *L'âme humaine*, *Différences graphiques des fluides*, etc., du D^r^ Baraduc ; *Science et foi*, par Mansuy ; *Physiologie psychique*, du D^r^ Dupouy. En même temps, quelques-unes des plus remarquables photographies étaient publiées à l'appui des citations faites. Le *Journal* en exposait pendant trois mois dans sa salle des dépêches. Le D^r^ Encausse (Papus) a fait trois conférences avec projections des clichés de M. Darget. Ce dernier en a fait trois lui-même à Paris dans les mêmes conditions.

Parmi les photographies que M. Darget a données à la bibliothèque de Tours, il y en a plusieurs qui représentent des formes mentales de la pensée que le commandant a obtenues en mettant, pendant quelques minutes, une

plaque au-dessus de son front en pensant fortement à la figure de l'objet qu'il voulait imprimer sur le cliché. Il a graphié également le fluide émis par les animaux et les végétaux.

Nous avons nous-même sous les yeux quelques-unes de ces photographies qui présentent des radiations des doigts ou de la pensée, radiations très sensiblement différentes suivant l'état de la pensée ou des nerfs de l'opérateur un moment de l'opération.

En voici une très curieuse qui représente bien nettement une canne reposant sur deux sortes de coussins noirs séparés par un intervalle clair. Les deux bouts de la canne sont dans l'ombre mais se détachent aussi bien que le milieu sur le fond clair, et le bec recourbé fait saillie dans une auréole claire qui entoure l'une des formes noires ressemblant à des coussins. Le commandant a obtenu cette photographie en regardant un cliché dans le bain révélateur et en pensant fortement à sa canne qu'il venait de regarder à la lumière rouge de son cabinet noir, pendant 10 minutes. On peut objecter, il est vrai, que, dans ce cas particulier, l'œil de l'opérateur, ayant enregistré l'image de la canne, a joué le rôle d'un appareil photographique. Cette thèse est bien connue et a été, s'il nous en souvient bien, soutenu par J. Claretie dans un de ses romans les plus attachants. Il y est question d'un assassinat mystérieux, dont l'auteur n'est découvert que grâce à ce fait que les traits de son visage sont restés fixés sur la rétine de la victime. Mais quelle que soit l'explication que l'on donne le fait n'en reste pas moins très curieux et digne d'observation.

Nous avons eu l'occasion de parler des photographies d'effluves obtenus par M. Majewski. Elles remontent à l'année 1896, et il les a poursuivies avec persévérance, tantôt seul, tantôt avec le concours de M. David, sous-directeur de la manufacture de Gobelins, ignorant bien entendu les travaux similaires de M. Darget comme ce dernier ignorait les siens. Dernièrement il faisait de nouvelles expériences et, sur notre demande, il nous adressait à ce sujet une lettre, dont nous croyons devoir citer les principaux passages :

« J'ai fait de nouvelles expériences en présence de savants et de personnes des plus distinguées et des plus honorables, au nombre desquelles je suis autorisé à citer MM. le Dr Fink, Matisse, Roux-Delille et Sandoz, ce dernier, collaborateur du célèbre abbé Kneipp. J'ai eu recours, dans ces expériences, à mon procédé habituel qui consiste à mettre une plaque sensible au gélatino-bromure d'argent dans un bain révélateur d'hydroquinone (au 10 du 1.000), et à placer la face palmaire de la main sur le côté lisse de cette plaque opposé au gélatino-bromure, de façon que la main soit légèrement mouillée par le liquide révélateur. Ce bain a été changé à 40 degrés centigrades, et nous avons expérimenté à 39 pour un temps de pose de 10 minutes. Le cliché quoique bien réussi était trop noir, la température étant trop élevée. A la

température ambiante la pose est ordinairement de 15 minutes, ce qui donne des clichés très nets. Mais, pour parer à l'objection de l'action calorifique, j'ai préféré chauffer le bain à 39°, température plus que suffisante. Nous avons fait trois poses, dont deux parfaitement réussies. Une contre-expérience — ainsi que vous me l'aviez conseillé — a été aussi faite. Nous avons mis une plaque photographique dans le révélateur à la température ambiante et placé une vessie, remplie d'eau chauffée à une température de 50°, sur le côté lisse de la plaque déjà immergée dans le liquide, et nous avons obtenu avec une pose plus prolongée des effets non pas absolument identiques mais analogues à ceux de l'expérience avec la main. — Il faut donc convenir avec sincérité que de plus amples études sont nécessaires.

« Cependant, je dois dire que nous avons pu nous rendre compte déjà que, dans les expériences faites avec un homme bien portant, d'un tempérammment nerveux, les fluides subissent des variations quelquefois très sensibles que l'on peut attribuer à la température physique ou morale, tandis que dans toutes les expériences faites avec une main de caoutchouc, les effets obtenus ne varient jamais. Néanmoins je pense que même au point de vue de l'action calorifique la question mérite d'être étudiée.

« Pour continuer cet ordre de recherches, je suis en train de construire ou faire construire deux appareils très délicats et très minutieux dont je vous donne un dessin. J'espère, par cette innovation, contribuer à jeter une nouvelle lumière sur la question..., je vous tiendrai au courant des résultats. »

Rappelons à ce sujet qu'à la suite des expériences faites par le D[r] Luys et que celui-ci avait portées devant la Société de biologie, M. Yvon montra à cette même société des photographies reproduisant identiquement les « auréoles digitales » enregistrées par M. Luys. Seulement au lieu d'une main vivante, M. Yvon avait appliqué sur les plaques révélatrices les doigts de la main d'un cadavre.

Ces radiations étaient-elles bien identiques ? N'étaient-elles pas plutôt simplement analogues ?

Avec les rayons N, l'intensité du phénomène lumineux serait directement proportionnelle à la somme d'énergie musculaire ou nerveuse dépensée, d'où il résulterait qu'on n'obtiendrait aucune radiation si l'on opérait sur un cadavre. Mais nous croyons savoir que les expériences sur les rayons N répétées à Paris par des savants n'ont pas donné des résultats tous parfaitement concluants, — du moins en ce qui concerne le corps humain. — D'autre part, si l'on s'en rapporte aux observations de Reichenbach, l'action chimique, qui se produit à l'infini dans notre organisme sous forme de digestion, respiration et décomposition, est une source d'od. La chaleur et l'électricité produisent également des effluves odiques.

Il y a quelques années, le D[r] Narkiewicz Iodko, membre de l'Institut

de Saint-Pétersbourg, se servant de l'électricité comme excitateur de l'organisme, photographiait les radiations produites le long des doigts du sujet et sur ceux des personnes qui se trouvaient dans le voisinage de ce dernier.

De ces expériences on peut rapprocher les intéressantes observations que M. Murani publiait au commencement de l'année. Le professeur italien a pu constater, à différentes reprises, que certaines personnes sont naturellement douées d'un pouvoir électrique capable d'influencer l'aiguille d'un galvanomètre.

On voit, pour tout ce qui précède, que la question a été envisagée et étudiée sous de multiples faces et par des procédés divers, mais qu'on ne peut pas la considérer encore comme résolue définitivement. C'est là ce qui nous a engagé à en résumer l'histoire pour permettre aux chercheurs de diriger, en évitant les tâtonnements et les pertes de temps, leurs observations sur les points délicats et encore obscurs qu'il s'agit d'éclaircir, tels que celui qui consiste à faire, dans la fixation des phénomènes de radiation, la part de ceux de ces phénomènes qui sont dûs soit à la chaleur, soit à l'électricité, un magnétisme ou enfin à l'od.

En terminant, nous remercierons bien vivement M. le commandant Darget et M. Majewski des renseignements qu'ils ont bien voulu nous fournir sur leurs expériences, et aussi M. le colonel de Rochas des précieuses indications qu'il nous a fait l'honneur de nous donner avec le plus aimable empressement.

ALGOL.

CONFÉRENCES DE M. LÉON DENIS
à Nantes, Bordeaux et Toulouse

Nous avons reçu de bonnes nouvelles de la tournée de conférences que M. Léon Denis vient d'effectuer dans le Sud-Ouest. Partout où il est passé l'orateur spirite a trouvé le plus chaleureux accueil.

A Nantes, le 1er mai, malgré la date peu favorable et qui n'avait pu être remise, (celle des élections), un public d'élite, 3 à 400 personnes, se pressait dans la belle salle Durand-Gasselin. Une ovation fut faite, à l'issue de la conférence, à M. L. Denis. Des magistrats, des pasteurs vinrent le féliciter chaudement.

A Bordeaux, le 8 mai, la vaste salle de l'Athénée était comble et de fréquentes salves d'applaudissements témoignèrent au conférencier tout l'intérêt que le public bordelais prenait à l'entendre traiter des grandes questions psychiques et du problème de l'au-delà. Le 20 mai, au même édifice, dans une salle du deuxième étage, une centaine de membres de la fédération assis-

tait à une conférence-causerie sur les progrès du spiritisme et les nouveaux faits et témoignages qui militent en sa faveur.

A Toulouse, une conférence publique eut lieu dans l'amphithéâtre de l'ancienne Faculté des lettres, le samedi soir 14 mai, sous la présidence de M. Cadaux. Environ six cents personnes y assistaient, parmi lesquelles on remarquait M. Sirven, ancien maire de Toulouse, des conseillers à la Cour, des professeurs et médecins, etc.

M. L. Denis y parla brillamment de Jeanne d'Arc, de ses voix, de ses visions, du rôle de la médiumnité dans l'histoire. Il fut vivement applaudi. Malgré l'invitation du président aucun contradicteur ne se présenta.

Deux jours après, M. L. Denis faisait, au local de la société toulousaine d'études psychiques et de morale spirite, une conférence intime sur les nouvelles découvertes de la science et les constatations favorables au spiritisme.

Dans toutes ces villes, on signale un développement intense de l'idée spirite qui fait son chemin, lentement mais sûrement et pénètre dans tous les milieux, même les plus réfractaires jusqu'ici. Des adhésions nombreuses viennent, après chaque conférence, grossir les rangs des sociétés établies. A Bordeaux, notamment, malgré les difficultés du début, la Fédération du S. O. atteindra bientôt le chiffre de 400 membres actifs et cotisants.

— Le dimanche 1er mai, à 2 heures 1/2 de l'après-midi, dans la belle salle de la rue de Gigant, mise gracieusement à la disposition de l'Union spiritualiste nantaise, par M. Durand-Gasselin, a eu lieu la conférence faite par M. Léon Denis sur Jeanne d'Arc.

Les premières paroles de l'éminent conférencier sont pour féliciter « l'Union spiritualiste nantaise », de l'heureuse idée qu'elle a eue de glorifier Jeanne d'Arc, l'héroïque Lorraine, le type le plus achevé du patriotisme et l'un des plus grands médiums envoyés parmi nous pour relever le peuple français de sa déchéance.

M. Léon Denis a dit quelques mots sur la médiumnité en général, et a exposé ses idées sur le spiritisme qui a été connu de tout temps par l'humanité, ainsi que le démontrent les annales de l'Inde, de l'Egypte, des Hébreux et des Druides ; il a développé son sujet avec une absolue liberté de pensée, devant un auditoire dont beaucoup étaient initiés aux idées personnelles de l'orateur spirite, d'autres qui l'étaient moins et même pas du tout, mais tous lui témoignaient leur admiration pour sa noblesse de langage, sa conviction, son émotion communicatives et lui prodiguaient, dès le début de sa conférence, leurs plus chaleureux applaudissements.

Le conférencier, en retraçant l'enfance de Jeanne, fait appel à ses propres souvenirs.

Né dans ces mêmes campagnes, qui ont vu grandir l'humble bergère, il en connaît tous les sentiers et il aimait à s'arrêter sous ces chênes touffus où

Jeanne, en accomplissant son humble tâche, priait et entendait ces voix qui lui inspiraient cet ardent désir de sauver la France. Plus tard, il s'est fait un devoir de parcourir toutes les étapes du chemin de sa vie. Il a repassé comme elle par Chinon,Fierbois,Orléans,Compiègne et Rouen, pèlerinage qui devait le conduire depuis le hameau de Domrémy jusqu'au bout de la voie douloureuse qui aboutit au martyre de la sublime Jeanne sur le bûcher !

L'orateur trace un tableau émouvant des calamités de la guerre de Cent ans; de tous côtés, c'est la désolation et la ruine ; la France va-t-elle donc périr ? Non ! Jeanne a tressailli de compassion en écoutant les récits de la grande misère du royaume de France. Elle entend des voix qui lui ordonnent de partir et sans s'occuper des dangers qu'elle va courir, elle obéit.

Charles VII la fait comparaître devant une commission de docteurs réunis à Poitiers et là, elle cause un profond étonnement à ses examinateurs, par la sublimité de ses réponses. Une armée lui est donc confiée et les plus grands capitaines de l'époque obéissent à ses ordres ; enfin, après bien des succès elle entend ses voix lui annoncer qu'elle sera prise à Compiègne.

Ce qui lui avait été prédit arriva, et à partir du moment où elle tomba aux mains des Anglais, commença sa passion. Enchaînée, livrée à de grossiers et féroces soldats qui l'accablent d'outrages et de coups dans son cachot, elle supporte tout avec courage ; elle résiste aux plus grandes douleurs et croit à sa libération. Hélas, pauvre Jeanne, pauvre jeune fille, c'est la mort qui l'attend et qui sera la délivrance !

Quelles sont ces voix ? D'où viennent ces visions ? Doit-on croire à leur authenticité ? Oui, car les historiens les plus sérieux ne doutent pas qu'elle les ait entendues et que souvent Jeanne a eu des prémonitions de l'avenir ; tout ce qu'elle a prédit s'est réalisé, et à tous ces faits il n'y a qu'une explication : Jeanne était médium.

Dans la seconde partie de sa conférence, M. Léon Denis parle du procès de Jeanne. Rien d'aussi émouvant que les épreuves par lesquelles les soixante-dix juges, prêtres, ou docteurs, font passer cette chaste jeune fille, dans ses derniers moments ! Cependant bien que seule, sans appui, elle résiste, elle triomphe, et s'il en est ainsi, c'est qu'elle se sent soutenue par ces voix qui l'ont toujours guidée.

Jeanne d'Arc devait périr, la chose avait été décidée d'avance et le procès n'en était que plus inique ; oui, il fallait qu'elle mourût et qu'elle fût déshonorée par une accusation de sorcellerie, afin de donner satisfaction à la haine des Anglais. Elle est chargée de chaînes, enfermée dans une cage de fer, soumise aux insultes de soudards grossiers et brutaux, et toujours elle supporte tout sans le moindre murmure avec le plus grand courage.

En vain on veut opposer à sa mission l'autorité de l'Eglise. — Je m'en réfère à Dieu seul, a-t-elle toujours invariablement répondu.

On n'osa pas lui faire subir la torture, non par pitié, mais parce que ses bourreaux craignaient qu'elle n'eût pas la force suffisante pour la supporter et ils voulaient qu'elle mourût publiquement. L'évêque de Beauvais, Cauchon, essaya bien de l'empoisonner, mais elle survécut, et alors on voulût obtenir d'elle une abjuration.

Exténuée, malade, en proie à l'agonie morale et physique de ce calvaire, la pauvre jeune fille livrée à elle-même n'entend plus ces voix qui lui donnaient le courage nécessaire pour ne pas faillir, et dans un moment de faiblesse elle abjura. Qui donc songerait à lui faire un reproche de cette défaillance momentanée ? Jésus lui-même, au Jardin des Oliviers, ne demanda-t-il pas à son Père d'éloigner de lui le calice d'amertume ! Mais bientôt Jeanne se ressaisit, les voix lui ont dit qu'elle avait tort de les renier, et elle affirme de nouveau sa mission divine.

Elle est inspirée par le démon, proclament d'un commun accord les juges de Rouen ; dès lors, c'est la mort sur le bûcher qui l'attend.

En effet, on l'emmène au supplice, et l'orateur nous trace un émouvant tableau de la vierge sur son bûcher. Elle prie pour ses bourreaux, et ceux-ci sanglotent comme la foule ; mais le feu fait son œuvre, et Jeanne meurt en affirmant que ses voix venaient de Dieu et que tout ce qu'elle a fait, elle l'a fait par son ordre.

Rien de pareil, dit Henri Martin, ne s'est jamais produit sur la terre ; c'est, en effet, un grand crime que les successeurs de ses bourreaux ne pourront faire oublier, et l'orateur décline toute solidarité avec ceux qui veulent accaparer Jeanne d'Arc aujourd'hui.

Le conférencier termine en disant que tous les grands génies sont des médiums. Ce sont les pères de la pensée humaine. Orphée, Hermès, Krisna, Pythagore, Jésus, Mahomet, etc., sont des médiums sublimes. La vie de Christophe Colomb, du Tasse, de Dante, de Shakespeare, de Gœthe, de Victor Hugo, de Musset, celle de Pascal, de Malebranche, de Descartes, etc., sont des preuves de cette intervention de l'au-delà.

Oui, il existe des rapports constants entre les deux humanités terrestre et désincarnée, et Jeanne d'Arc, du haut de l'espace, fait entendre aujourd'hui sa voix et pousse encore son cri de guerre, non plus pour les luttes par le glaive, mais pour la destruction du matérialisme, et le relèvement de la France.

M. Léon Denis a tenu sous le charme son auditoire, pendant plus de deux heures, et les applaudissements fournis et répétés pendant et surtout à la fin de sa conférence, prouvèrent au brillant orateur que toutes les personnes venues pour l'entendre étaient avec lui.

Les quelques paroles qui précèdent, résument bien imparfaitement cette belle conférence à laquelle il faut avoir assisté pour s'en faire une idée ; des mesures seront prises, à l'avenir, par « l'Union spiritualiste », pour que toutes les conférences soient sténographiées.

Contes et récits de l'au-delà

(*Suite.*)

(*Communications médianimiques obtenues par Hella M. Bastian.*)

Le chant du rossignol. (*Hans Andersen*).

Dans le silence de la nuit vibre un bruissement d'ailes... la nature printanière salue, dans un hymne sublime, la résurrection de l'amour, et les étoiles sourient leur sourire d'éternelle sagesse et d'infinie félicité.

— « Mère, chante-moi une chanson », implore un jeune malade, faible et pâle, en regardant le visage bien-aimé de sa mère. Et la mère, l'âme torturée par la crainte de la mort dont elle sent l'approche, n'a qu'un désir, c'est de cacher cette crainte à son enfant adoré. Et, pour qu'il ne la devine pas, pour qu'il ne souffre pas de sa souffrance à elle, elle refoule les larmes qui lui brûlent le cœur et lui montent aux yeux.

— « Oh ! chante-moi une chanson, mère ! berce-moi des doux accents de ta voix ! ma tête est brûlante ; les pensées s'agitent confusément dans mon cerveau, et un voile descend sur mes yeux. »

Chanter !... Quand l'âme est torturée et comme anéantie par le chagrin et la souffrance, à quoi bon la voix, puisque l'âme ne lui prête plus son langage idéal pour entraîner bien loin l'esprit, qui l'écoute, bien loin de cette terre d'où l'idéal est absent !

Et l'enfant attend. Son âme aussi est en proie à l'effroi de la mort : il est si jeune ! il aime tant la vie, et il a si peur de ce pays inconnu, vers lequel il se sent entraîné, où nul sourire ne le saluera, nulle main aimée n'aura pour lui de caresse !

— « Chante, mère !... chante les chants de la jeunesse ! évoque le beau ! évoque le bon ! laisse ta voix pénétrer jusqu'aux portes de ce pays étrange dont je ne sais rien !... Mère, le sourire de tes yeux s'évanouit ; tes lèvres sont muettes... chante, chante, mère !... chante avant que l'ombre ne m'envahisse, avant que la mort ne m'étreigne dans ses bras !... chante, donne-moi du courage ! laisse encore dans mes dernières pensées pénétrer la douce harmonie de ta voix !... »

Par la fenêtre entr'ouverte, à travers la nuit, arrive une modulation douce,

caressante : c'est l'appel du rossignol au bien-aimé... et de loin, du fond du jardin, une autre voix répond, toujours plus douce, plus caressante... les fleurs frémissent, les étoiles sourient, et, dans la chambre, auprès du lit du malade, deux anges se tiennent debout, celui de la vie et celui de la mort.

— « Va ton chemin, ma sœur, dit la mort, ta besogne est terminée : avant que le soleil ait embrassé de son baiser flamboyant les cîmes des montagnes, j'aurai conduit une âme au pays de la vérité et de la liberté. »

Mais l'ange de la vie lève le bras en souriant et dit :

— « Ecoute... c'est l'amour qui chante ; accorde-moi une minute encore, une minute d'amour : après, je te cèderai l'âme, pour que tu la conduises au pays de la vérité et de la liberté, vers lequel tes fortes ailes ont porté tant de souffrances et tant de peines. »

— « Soit ! » répondit l'ange de la mort, et, ouvrant ses larges ailes noires, tout étincelantes de larmes, il en couvrit le visage du malade, qui, plongé dans le ravissement, écoutait le chant du rossignol.

« Oui, une minute seulement, ma sœur, une minute... après, j'emmènerai l'âme avec moi au pays inconnu. »

L'ange de la vie rayonnant écoutait le rossignol et répétait : « c'est l'amour qui chante.. »

Et la mère, au chevet de son enfant, implorait l'amour dans une ardente prière ; le rossignol, sur les branches fleuries, près de la fenêtre, continuait à chanter l'amour, ses délices et ses douleurs ; et l'ange de la vie, soufflant sur les ailes de la mort, faisait voler leurs larmes étincelantes, qui tombant goutte à goutte sur le front brûlant du malade, chassaient le feu de la fièvre, et apaisaient l'agitation des pensées en versant au cerveau les douceurs du sommeil.

Alors, l'ange de la mort, vaincu par la puissance de l'amour et de la prière, déploya ses ailes, et, passant au-dessus de la terre fleurie et frémissante, prit son vol vers le pays de la vérité et de la liberté, dont l'amour sur la terre nous montre le chemin.

DEUX YEUX

(Hans Andersen)

Préface. — Je vous ai observée : il y a quelques jours, la neige qui tombait vous inspirait des réflexions sur le néant de toutes choses. — Saluez les fleurs que vous avez cachées, disait la petite fille d'autrefois. La jeune fille grandie ne parle plus ainsi ; elle sait qu'une force supérieure à la mort fait renaître, embellit et ennoblit toutes choses, que la mort elle-même n'est qu'un moyen de l'amour et que l'amour est force, beauté et vie éternelle.

Oh ! si vous saviez, pauvres êtres humains, ce que vous pourriez gagner avec un peu d'amour ! Vous cultiveriez bien vite ce sentiment caché ; vous cesseriez de vous attaquer mutuellement avec l'arme de la haine et de la calomnie :

un mot, un regard, un geste d'amour surpasse tout ce que vous pouvez faire, triomphe de tous les obstacles et vous emporte si haut, si haut, qu'aucune méchanceté terrestre ne peut vous atteindre. Il y en a parmi vous quelques-uns qui le savent et le comprennent, mais ceux-là vivent à l'écart des autres. Sur la force de l'amour, j'ai quelques lignes à vous dicter. Je le fais, comme d'habitude, sous forme de conte.

— Il y avait une fois une petite fille pâle et malade du nom de Dagmar. Elle était pâle comme ces clochettes blanches qui sortent de la neige et que les humains appellent des « perce-neige ». Son visage était transparent, fin et joli comme les pétales de ces charmantes fleurs. Tout le monde la chérissait, car elle était bonne, gentille, douce et patiente. On aimait à s'asseoir au chevet de son lit, et à plonger ses regards dans ses grands yeux noirs d'une extrême beauté. Et ces yeux reflétaient une âme, non seulement innocente et pieuse, pure et aimante, mais aussi une âme intelligente, et avant tout compatissante et profondément bonne. Il en sortait comme un charme secret, une puissance étrange; et partout où tombait le regard de ces étoiles noires, il n'y avait que sourires et bien-être incomparable.

La prime jeunesse passée, Dagmar se fortifia ; elle alla à l'école et étudia tout ce qu'enseignent les livres, les grands livres pleins de sagesse qui lui inspiraient un respect profond et devenaient les camarades silencieux de ses longues heures de travail. À l'innocence et à la pureté de son regard vinrent se mêler la sagesse et de brillantes capacités : et c'est ainsi qu'elle entra dans la vie, sans autre appui que ses vertus, ses talents et son savoir, sans autre protection que sa grande confiance en Dieu et en elle-même.

Alors Dagmar vit devant elle se dresser cruelle et farouche la misère, qui essaya de l'attirer dans l'abîme de la pauvreté et des privations. Mais elle n'eut qu'à recourir à ses talents et à son savoir, et la misère s'en fut ailleurs faire ses ravages.

— Voyons, si nous aurons plus de succès, dirent les tentations et le vice, en faisant miroiter devant la jeune fille leurs séductions et leurs charmes, en dansant devant elle dans leurs joyeux habits de fête, en faisant sonner l'or rouge dans leurs poches, et en semant le long de son chemin des bijoux resplendissants, cherchant par cette manœuvre habile à couvrir toute l'ignominie et toute la bassesse de leur vie de débauche. Mais une prière, une seule, de ce cœur pur et pieux, chassa les mauvais esprits, et devant elle apparut subitement l'amour, dans toute sa splendeur et sa sainteté.

« Sois bénie ! — lui dit cette fée divine, — sois fidèle, confiante et forte; suis le chemin que je te montrerai; sers-moi avec noblesse et douceur; gagne-moi par la force de tes sentiments, par la profondeur de ton cœur; lutte contre les tentations qui cherchent à te détourner du droit chemin, et je te récompenserai ! »

Cela dit, elle embrassa Dagmar au front, lui montra la route qu'elle devait suivre et disparut.

Dagmar s'engagea courageusement dans la route qui lui était tracée, sans regarder ni à droite, ni à gauche, sans se retourner, sans s'arrêter, bien qu'elle fût accablée de fatigue et qu'elle sentît faillir son courage. Des ronces déchiraient ses pieds et l'empêchaient de continuer son chemin; des épines perçaient ses mains qu'elle pouvait à peine défendre. Et voici qu'en face d'elle le doute vint à surgir sous mille formes hideuses, que l'incrédulité fit entendre ses chansons moqueuses, que le désespoir la toucha de son haleine de feu et la tortura de ses plaintes aiguës. Dans le silence des longues nuits, la nostalgie descendait auprès d'elle, posant sa main chaude et lourde sur son cœur angoissé et chuchotait à son âme tremblante des mots de mélancolie et de résignation : ce fut à un point que Dagmar eut des insomnies et que ses forces s'en allèrent, sourdement rongées par la douleur. Et, dans le cours de la journée, elle voyait à ses côtés, la suivant pas à pas, une belle femme au visage voilé ; et, lorsque lasse de penser et de lutter, elle voulait s'abandonner au repos, la belle créature levait son voile étincelant et Dagmar s'enfuyait effrayée, car, sous le voile, elle voyait, debout devant elle, magnifique dans son austère grandeur et souriant gravement, l'altière vérité.

Mais rien ne put la détourner du chemin que l'amour lui avait montré; elle ne vit que son but et la récompense promise, et cette récompense se trouva si près d'elle, si près, à quelques pas à peine, qu'elle s'élança avec des cris de joie pour s'en saisir ; mais subitement elle entendit un lourd battement d'ailes noires et devant elle se dressa la mort.

— « Jamais, — lui dit cette dernière menaçante, — tu n'auras raison de moi; ma force surpasse la tienne, et ce que je veux, doit avoir lieu, malgré les luttes, malgré les larmes. Oh ! regarde-moi bien et ose me braver. Je te prends ce que tu aimes le mieux; j'anéantirai la récompense de tes luttes et l'accomplissement de tes désirs et ne veux te laisser que le désespoir et la peine. »

Mais Dagmar la regarda avec ses beaux yeux tout remplis d'innocence, de pitié et de sagesse, et à ces yeux l'amour avait donné une telle force, une telle puissance que la mort, se sentant vaincue, s'éloigna rapidement et se perdit dans l'obscurité et le brouillard, tandis que toute la nature se faisait tout à coup riante et que le printemps éclatait dans le rayonnement du soleil et le parfum des fleurs. Alors, l'amour prit la main de Dagmar et lui ouvrit toutes grandes les portes du divin paradis, de l'antique paradis perdu, où maintenant elle demeure dans la force, la puissance, et la vie et la joie éternelles.

(*Traduit de l'allemand par* HELLA M. BASTIAN *et* ALGOL.)

LE PROFESSEUR C. LOMBROSO A VENISE POUR DES RECHERCHES SPIRITES

Le chef de l'Ecole de la psychiâtrie d'Italie, revenant de sa tournée au dehors, arrivera ici probablement demain. Il s'arrêtera à Venise, comme a fait de Rochas, avec l'espoir qu'il y trouvera des sujets ou des faits supranormaux de psychisme à examiner avec son collègue et ami, le professeur Falcomer.

César Lombroso, qui fut « a priori » un anti-spirite des plus tenaces, devint « a posteriori » spirite, par la force des faits : les faits sont des choses transmises par nos ancêtres. Par eux, il fît naître l'enthousiasme dans le sein des spirites de Turin, rue Magenta, rue Bava et rue Masséna, et il écrivit fréquemment sur le spiritisme dans « Les Annales de psychiâtrie, des sciences pénales et d'Anthropologie criminelle, dont il est le directeur, faisant comprendre, au mépris de la malveillance, qu'on y traite d'une nouvelle branche de science.

Par son exemple hardi, qui se rencontre avec celui du professeur Richet, d'autres seront entraînés à suivre ses traces et c'est ce qui doit l'encourager.

On verra aujourd'hui, en Italie ou au dehors, des psychiâtres, des biologistes, des physiologistes, des juristes, etc., qui consacrent leur temps à l'étude des phénomènes télépathiques, animiques, médianiques et d'autres de même nature qui rappellent à la mémoire « l'énigme humaine » de C. du Prel où il est démontré que ces phénomènes se trouvent sur la ligne de prolongement des sciences naturelles.

Nous souhaitons la bienvenue parmi nous à l'illustre savant.

UNE SPIRITE.

Traduit par le Professeur C. Moutonnier.
Nice, le 8 juin 1904.

PENSÉES D'UN VIEUX BASQUE

Nous avons reçu d'un octogénaire de Mauléon, près de la frontière d'Espagne, quelques pensées qu'il nous prie de publier. Nous croyons ne pouvoir nous y refuser. Puissent les lecteurs les accueillir de même que nous, avec simplicité et bienveillance, ainsi qu'elles sont venues.

Mauléon (Basses-Pyrénées), 10 juin 1904.

Bien chère madame Leymarie et sœur en croyance,

Vous m'excuserez de prendre, à mon âge, la liberté de vous adresser quelques pensées qui me hantent depuis longtemps et surtout de vous demander

de les insérer dans votre Revue ; c'est à la condition, bien entendu, que vous jugerez dignes de vos lecteurs ces impressions d'un vieillard qui, je l'espère, sans l'appréhender, va bientôt quitter cette terre encore une fois.

Quelles qu'aient été les fautes commises par moi dans cette présente existence, je ne veux pas croire ce que j'ai entendu prêcher un jour en chaire par un homme comme moi, mais dont la douce folie l'incitait à croire qu'il avait mission de représenter Dieu ici-bas.

Il disait, cet innocent prêtre, sans se douter combien il devait offenser le Créateur, qu'une seule faute qualifiée péché mortel est suffisante pour me faire envoyer dans l'enfer.., et pour l'éternité.

Pourtant, ajoutait-il, avec une conviction dont j'étais touché, grâce à la Confession le prêtre peut, au nom du Très-Haut, effacer toute faute quelle qu'en soit la gravité si le repentir la suit complètement.

Comme exemple il citait le criminel que la Justice des hommes a condamné à la peine de mort. Au moment où sa tête va rouler sur l'échafaud, s'il a le temps de recevoir l'absolution, un signe fait par le prêtre, celui de la Rédemption et ce malheureux voit s'ouvrir devant lui les portes d'or du Paradis.

Pourquoi donc, Seigneur, nous laissez-vous effrayer par l'image de souffrances et de supplices cruels qui ne doivent point cesser si, en votre nom, un homme semblable à tous les autres mortels, n'a qu'un mot à dire, un beau geste à faire pour que mon âme s'élance vers vous ?

Me remémorant les paroles dites par le prophète Jésus dans son sermon sur la montagne (Evangile selon S[t] Matthieu, chapitres V, VI, VII), je ne me mêle jamais à ceux qui vont prier dans le temple, je ne vais jamais à l'église, mais je ne critique ni ne blâme ceux qui s'y rendent.

Ma cathédrale à moi, c'est la voûte du ciel étoilé vers laquelle, chaque soir, je lève mes yeux obscurcis par l'âge et j'envoie mes pensées au Créateur.

Je ne m'approche jamais de ce que les fidèles appellent la Sainte Table, mais en commençant chaque repas, moi et les miens nous remercions Dieu de nous donner notre pain quotidien et nous communions ensemble de tout cœur avec Celui qui veille à l'entretien de notre existence.

Ainsi partout le père devrait être le représentant du Père Eternel.

Je voudrais bien aussi vous dire un mot de l'observance de certain commandement de l'Eglise : *Vendredi chair ne mangeras*, que ni le temps ni le bon sens ne sont parvenus à laisser tomber en désuétude.

J'entendis un jour assurer que « faire gras » avec plaisir un vendredi peut constituer un péché mortel... Faut-il que je croie cela ?

Un pauvre laboureur qui a peiné tout le jour peut-il admettre qu'il encourra la colère de Dieu s'il venait à mourir sans confession parce qu'un jour qualifié jour maigre, ce brave homme aurait mangé sa soupe au lard avec satisfaction. *Stultus qui dixit !* comme dit notre curé... Stupide qui dit cela.

Encore quelques réflexions à propos de l'Enfer et du Purgatoire.

Si les âmes qui ont péché mortellement doivent brûler pour toujours dans les flammes de l'enfer et ne jamais sortir de ce lieu où Dieu a multiplié les tortures contre une créature qui ne lui avait pas demandé la vie, à quoi servent les messes et les prières dites pour celles-là ?

Pour les âmes enfermées au Purgatoire, c'est bien différent et je ne médis point de mon église pour avoir lu sur ses murailles qu'une quête sera faite dimanche pour les âmes du purgatoire... C'est donc vrai ! c'est donc là un article de foi !

Jacques qui est riche, peut, s'il est croyant, faire dire des messes, beaucoup de messes avec 2, 4 ou 12 cierges par son curé qui lui promet qu'ainsi il diminuera le temps que son vieil oncle ivrogne et débauché doit passer au purgatoire.

Jean, au contraire, qui n'a pas un sou à jeter dans l'aumonière tendue aux paroissiens par M. le vicaire n'aura pas la consolation de penser que sa sœur morte dans le péché en lui laissant deux enfants naturels puisse subir une réduction de peine.

Moi qui suis un vieux naïf, je ne crois pas à cette injustice de Dieu et je suis de l'avis de notre ancien percepteur qui assurait que le Purgatoire est l'une des plus belles découvertes ecclésiastiques, une de celles qui enrichissent les inventeurs sans qu'ils aient à craindre la pluie, la grêle, le tonnerre. Ah ! disait-il, si tout cela tombait dans ma caisse, de combien d'impôts les pauvres gens pourraient se voir soulager !

Une grève, peut-être, pourrait-elle surgir ! — celle des imbéciles dessillés, mais elle est peu redoutable, disait-il,la bêtise et la crédulité humaines devant pour toujours être une mine sans fond, une source inépuisable de revenus pour l'Eglise.

Un regard au Ciel, un soupir de regret... Voilà qui monte droit vers Celui qu'on implore soi-même. Est-ce qu'une prière dite par un autre *pro pecunia*, comme dit encore M. le curé, peut arriver à Dieu ? j'en doute.

Et j'approuve fort un de mes amis, paysan de pas loin d'ici, un nommé Pierre, qui répondait au curé lui reprochant parfois de ne jamais demander des messes pour le repos de l'âme de son père, mort dans son champ près de sa charrue, sans avoir eu le temps de recevoir son saint passe-port : «Monsieur « le curé, ce serait faire là une dépense bien inutile ; défunt mon père était « très entêté... S'il a été condamné à vingt ans de purgatoire... ce qui serait « beaucoup, car c'était un bon et honnête homme, il voudra faire son temps « jusqu'au bout ! »

De tout cela je conclus que beaucoup de gens ne seraient pas fâchés de croire ce que je pense, que Dieu pardonnera tout en disant à chacun : « Je t'avais donné un travail à faire... tu l'as mal exécuté... va le recommencer. »

Voilà, chère madame, ce qui m'a passé par l'esprit ces jours-ci et que j'ai pris en note en souvenir de M. Leymarie, mon vieil ami.

Si vous faites imprimer ces idées-là dans votre Revue, je me dirai, en les y relisant, que puisque vos lecteurs les recevront et les liront aussi, c'est que le vieux Basque a encore un grain de bon sens.

J'ai pour ma part commis bien des fautes dans ma jeunesse, je les ai effacées par le travail et la sobriété dans mon âge mûr. Ma vieillesse me conduit doucement vers mon dernier jour où je dirai à Dieu en lui rendant mon âme une fois de plus : « Seigneur, je veux recommencer ma tâche, convaincu que je la ferai mieux. »

Laissez-moi finir en saluant ici en même temps que vous, mes frères et sœurs en croyance et, en vous tendant la main, je me dis toujours :

Votre vieil ami

ANDRE VINCENT, de Mauléon-Soule

(Basses-Pyrénées).

IDENTITÉ DES ESPRITS

Le poète et écrivain bien connu en Angleterre, sir Edouard Arnold, sceptique et ennemi déclaré du Spiritisme, était décidé de publier dans un journal quotidien de Londres une série d'articles, dans lesquels il voulait tourner en ridicule les spirites et leur doctrine, qu'il trouvait contraire au bon sens, et où il prétendait démasquer le célèbre médium à matérialisation et écrivain Home, lorsque, par hasard, il rencontra un certain jour, en se promenant, le général Lorrison, auquel il fit part de son projet. Le général, qui avait pendant bien des années étudié le Spiritisme et était spirite de la première heure, n'était naturellement pas de son avis. A force de persuasion le général le détourna de son projet et s'engagea à lui fournir des preuves de la vie dans l'au-delà, et de l'existence des Esprits. A cet effet ils se donnèrent rendez-vous le même jour, pour huit heures du soir, à Temple-Bar. Sir Edouard Arnold acheta une table toute neuve et la plaça dans une vaste chambre, qui ne renfermait que quelques chaises. Ensuite, à huit heures et demie le poète, le général Lorrison et le médium prirent place autour de la table, attendirent un quart d'heure à peu près, lorsque des coups assez forts se firent entendre et la table se souleva. Sir Arnold demanda alors à l'être invisible ce qu'il avait dans sa poche : « Un sermon ! » fut la réponse typtologique, et l'être invisible indiqua en même temps le texte du sermon. — « Obstupuere omnes... » — C'était d'une exactitude surprenante ! — Ensuite sir Arnold, très intrigué et ne revenant pas de son étonnement, demanda à l'Esprit qui il était et comment il s'appelait ? — Pour toute réponse l'être invisible demanda qu'une feuille de papier et un crayon fussent placés sous la table. A peine

avait-on exécuté cet ordre, que sir Arnold, le général Lorrison et le médium entendirent très distinctement le crayon écrire, et un coup assez fort indiqua la fin de la communication. Comme contrôle, la typtologie donna préalablement ce qui était écrit sur le papier : « Annie et James P... » — avec quelques autres mots. Alors sir Arnold, vivement émotionné, se leva, prit le papier, le lut et dit : « *Credo* ! ».

Or, voici l'explication. Il avait été convenu entre le défunt, qui venait justement de se manifester, et sir Edouard Arnold, que celui qui mourrait le premier tenterait de se manifester à l'autre pour lui donner des preuves de la vie dans l'au-delà et de l'existence des âmes des défunts ou *des Esprits* ; le défunt donnerait comme contrôle une phrase convenue.

J'ajouterai à cela que l'écriture de la communication était en caractères hindous, dont sir Edouard Arnold et son ami se servaient ordinairement pour leur correspondance. — Voilà comment le poète Edouard Arnold fut converti au Spiritisme et devint depuis, son ardent défenseur.

JOSEPH DE KRONHELM.

LE PÉRISPRIT
(*Suite.*)

Mais pourquoi, me direz-vous, certaines essences sont-elles plus perfectibles que d'autres, moins exposées à suivre le chemin des fluides néfastes, même dès leur origine, à travers les premiers matériaux qu'elles traversent dans les premiers règnes ?

A cela je répondrai qu'il est difficile de donner une explication plausible à cette anomalie effective, pas plus que de comprendre la raison de certaines espèces animales avortées.

Il est certain qu'il y a là une raison qui échappe à l'homme et qui doit avoir une portée nécessaire à son éclosion. Un psychologue, plus évolué que moi, pourrait peut-être en connaître les causes. Tout ce que je puis affirmer c'est que l'observation et l'étude m'ont donné l'assurance que certaines essences animales entraient dans la forme humaine, plus ou moins accessibles aux bons fluides : et alors plus ou moins perfectibles et plus tôt arrivées au terme générique de l'espèce humaine.

C'est à partir du moment où l'essence animale est enveloppée du manteau charnel humain qu'il nous importe d'étudier son *Périsprit*, car c'est à partir de ce moment-là seulement, ainsi que je viens de vous le dire, que l'homme enregistre ses *acquits* et revêt des charges.

Il enregistre des *acquits* en développant sa mentalité et son cœur sous les

jets des feux solaires ; il revêt des charges lorsque, obstruant sa mentalité et son cœur, il n'a plus pour grandir ces feux solaires dans lesquels il immerge jusqu'au jour où, les matériaux passionnels l'obstruant, il ne reçoit plus que les objectivités d'en bas, de ses besoins passionnels, qu'entretient la légion infernale des sous-plans.

Il est évident que c'est à ce moment où l'homme ne reçoit plus dans son *Périsprit* les feux solaires que celui-ci s'obstrue, car *il* n'est plus alimenté par les voies supérieures ni dirigé par les grâces divines ; *il* ne raisonne plus le bien, il veut le mal ; *il* veut la satisfaction de tous ses instincts déchaînés auxquels *il* obéit parce qu'*il* n'a plus le raisonnement ouvert à son *Ego Supérieur.*

Alors qu'arrive-t-il au *Périsprit* de cet homme ?

Celui-ci se tache, s'encroûte et cette boue, dont il s'enveloppe, et qui provient des objectivités malsaines des plans inférieurs, lui ferme les voies chaudes des fluides vivifiants. Il est bouché par toutes ses issues, ce *Périsprit* malade, et il va mourir à la grâce si les bonnes influences, qui le gardent encore sans pouvoir le pénétrer, ne réagissent contre la lutte qu'il livre aux passions qui le dominent. Car le mal, notez bien, dont nous sommes assaillis en pareil cas, ne provient pas du mauvais état de notre corps charnel, mais du mal qui gît dans notre *Périsprit.* C'est notre *Périsprit* malade qui corrompt notre corps physique et non notre corps physique qui corrompt notre *Périsprit.*

Cela bien dit et bien compris ne nous étonnons pas, lorsque nous arrivons là-haut après notre *Désincarnation*, de l'état douloureux de notre corps fluidique puisqu'il était, *lui*, le grand malade et non notre corps qui est en terre, qui n'est plus rien et qui semble encore, par une fausse réflexion, nous envoyer de douloureuses atteintes semblables à celles qui l'ont assailli au moment de notre mort terrestre qui n'est plus que le dépouillement du manteau matériel que portait notre *Périsprit.*

Ce *Périsprit*, de plus en plus douloureux par le travail infectieux de nos passions, que rend plus cuisant encore notre cécité, notre impénétrabilité à la lumière divine, est la raison qui le cataleptise lorsqu'après notre *Désincarnation* nous sommes débarrassés du « manteau charnel ». *Il* reste là où est notre corps, mort pour ainsi dire, en attendant que son engourdissement fasse place au réveil inconscient de son essence. Je dis *réveil inconscient*, car l'Esprit dont le *Périsprit* est cataleptisé n'a pas de vigueur ; il est comme enfermé dans une couche astrale, dont il ne peut pas se débarrasser, à côté de son corps physique mort, comme enterré avec ce dernier.

Ce n'est qu'après un certain temps, lorsque la prière de ses protecteurs a fait fondre cette couche glacée qui l'enveloppe, que ce *Périsprit* ressent un

peu de chaleur et se détend alors petit à petit pour se surélever au-dessus de la matière inerte du corps mort qui l'enveloppe comme dans un étau.

C'est à ce moment où le *Périsprit* d'un homme passionnel a besoin de soins, car il est, quoique décataleptisé, encore imprégné de toutes les souffrances, de toutes les douleurs du cadavre qu'il vient de quitter et il est nécessaire que cet Etre soit soigné dans son *Périsprit*, ainsi qu'il est nécessaire que l'homme terrien soigne son corps quand il ne peut plus faire fonctionner ses organes.

Comment cet Esprit ignorant ou vicieux pourra-t-il soigner son *Périsprit* malade, dans l'au-delà, s'il ne comprend aucune des lois bienfaisantes naturelles ?... Il errera naturellement, comme un pauvre chemineau dépaysé, et vivant sous le joug de ses passions qu'il ne pourra pas satisfaire, puisqu'il ne possède plus ses organes matériels.

C'est en cet état qu'il serait utile qu'il connût le *Spiritisme*, afin de pouvoir se recommander avec foi au Ministère des Bons Esprits. Autrement il est pris, comme dans des raffles humaines, parmi les sectaires et enrôlé, malgré lui, dans les légions inférieures. Alors son *Périsprit*, au lieu de se débarrasser de ses tares ou taches originelles, va plonger à nouveau dans des bains infectieux de limon. C'est en cet état que les *réincarnations* successives le prendront, sans qu'il lui soit possible de quitter cette enveloppe calcaire périspritale qui l'empêchera, même durant sa vie d'incarné, de faire partie des Esprits libres. Il sera toujours ainsi assujetti à la matière et à l'auto-suggestion des Maîtres lucifériens, à moins que la grâce divine le touche (ce qui n'est pas impossible, si sa famille spirituelle est assez puissante pour le débarrasser de ces liens infernaux).

Maintenant voyons ce que va devenir l'Etre qui, quoique ayant un *Périsprit* lourd, chargé, sera en état d'accepter le traitement des Esprits de lumière, et comment ces derniers vont-ils opérer pour éclaircir ce *Périsprit* opaque dont chaque tache correspond aux désirs, aux besoins passionnels qu'il a satisfaits durant son étape terrestre ?

Il est intéressant pour l'homme de savoir comment nous opérons en cette circonstance.

Nous commençons d'abord, aussitôt après la *Désincarnation* d'un Esprit, par nous rendre compte de l'état de sa mentalité afin de savoir s'il est en état de faire partie de nos légions, d'entrer dans nos hôpitaux. Nous lui expliquons, à cet effet, toutes les rigueurs de notre traitement, c'est-à-dire les phases par lesquelles doit passer son *Périsprit*.

Si notre homme est attentif à nos instructions, qu'il soit, en un mot, touché par la grâce, nous sentons que nous avons là une cure à faire et nous le prenons immédiatement dans nos infirmeries afin que le traînard ne se perde pas

sur la route des chemineaux ; puis nous le soumettons aux effets d'un bain magnétique tellement puissant qu'il tombe de suite dans un sommeil cataleptique régénérateur.

Durant ce temps nous débarrassons son *Périsprit* des fluides opaques et noirs qui l'enveloppent jusqu'au point où nous commençons à sentir les taches purulentes qui le blessent (sorte de clous qui tuméfient son corps astral).

Lorsque nous avons débarrassé chaque plaie de son pus, nous commençons à voir briller, à travers le *Périsprit* ou corps astral du patient, la lumière solaire qui l'enveloppe à nouveau.

A ce moment généralement le malade s'éveille à d'autres horizons. Il commence à percevoir la voie ensoleillée des plans supérieurs. Et il est tellement émerveillé de cette sensation qu'il demande à se dématérialiser davantage pour mieux pénétrer dans cette voie.

C'est lorsque l'Esprit commence à jouir de cette vue que nous pouvons le gagner à notre cause car il ne peut plus douter de nos enseignements ; il croit fermement tout ce que nous lui disons. Il fait dès ce moment partie de nos phalanges et il continue son traitement psychique afin de commencer au plus tôt des missions. En vue des missions qu'on promet et assure aux *Désincarnés* guéris. ceux-ci deviennent des modèles de patience et de résignation ésotérique ; car les missions obtenues sont des moyens pour grandir, s'ennoblir, évoluer dans l'Ether.

Un *Désincarné*, qui est capable de faire des missions et surtout de les mériter, est à la veille de faire partie des Esprits libres. Un certain nombre de *Missions bien faites* le met en possession du nom d'Enfant de Dieu. Une fois qu'il a acquis ce titre, il ne rétrograde plus et est soutenu par les phalanges bénies des plans supérieurs.

Son *Périsprit* s'éclaircit chaque jour davantage. L'Esprit baigne en pleins fluides solaires et a des jouissances morales et intellectuelles qu'il n'avait point connues jusqu'alors. Ses nouveaux sens aspiratoires prennent naissance et se développent d'autant que s'éteint le feu passionnel que lui communique encore la matière purulente du *Périsprit* qui ne disparaît que par la continuation du traitement psycho-médical des Esprits-guérisseurs.

N'oubliez pas, mes amis, cette instruction qui vous donne, dans la mesure possible, les enseignements dont nous avons besoin là-haut et qui, s'ils restent en nous, après notre mort, nous aident à nous diriger vers les voies ouvertes.

Combien voudraient en savoir autant, surtout les pauvres chemineaux qui sont saisis par les Esprits inférieurs simplement parce qu'ils ne connaissent pas les moyens de se diriger là-haut et, qu'imbus des préjugés de leur

enfance, qui les ont soumis à telle ou telle secte, ils ne veulent pas avoir recours au ministère des Bons Esprits qui peut seul les sauver !...

Je pense que vous resterez des privilégiés. C'est la grâce que je vous souhaite.

UN GUIDE.

Médium : Mme POTIER.

Un cas d'obsession à Alger

Paul Féval a écrit les étapes d'une conversion ; je vais essayer de relater celles d'une guérison, en décrivant les différentes phases de la maladie étrange qui l'a précédée.

A la fin de février 1903, au retour d'un séjour à Paris, je rentrais chez moi à Saint-Galmier. Là, à la suite d'une violente émotion, je commençai à ressentir des troubles affectant à la fois le physique et le moral et qui devaient être l'éclosion d'une maladie que je couvais depuis de longues années.

Au début, idées noires, anéantissement complet de la volonté, dégoût de la vie, suppression du sommeil, diminution de l'appétit, digestion difficile, asthme, sensibilité nerveuse exaspérée, lassitude, surtout au réveil, semblable à celle résultant d'une violente courbature. La tête en feu, prête à éclater, et, à d'autres moments, glacée et complètement vide ; hallucinations et tout travail intellectuel impossible ; difficulté inouïe d'associer deux idées. Le travail matériel se faisait encore, mais, pour ainsi dire, machinalement. J'avais remarqué que j'avais un jour moins douloureux que l'autre. Tout, dans la vie, m'était devenu à charge et j'étais obsédée de constantes appréhensions ; j'avais même de la peine à supporter la présence, autour de moi, d'êtres cependant bien chers. Dès le réveil, j'étais saisie à la gorge par une sorte d'étreinte qui m'angoissait tout le jour, et le siège du mal me paraissait venir de cet étouffement qui m'étreignait jusqu'au creux de l'estomac.

Je crus d'abord que cette partie de moi-même était malade. Je vis un premier docteur à Saint-Etienne qui me traita pour un commencement de neurasthénie, venant de l'estomac qui fonctionnait mal. Je suivis le traitement pendant trois semaines ; le résultat fut nul. Dans le courant de mai, je retournai voir ce médecin et il me dit : « Je vous conseille de faire une saison à Néris, Allier. »

Au début de juin, je partis donc pour cette station, un peu de courage au cœur, espérant trouver là-bas une guérison, ou, tout au moins, une grande amélioration à cette terrible maladie qui me rendait la vie absolument insupportable. Je suivis un traitement exactement indiqué par un des médecins en chef de l'établissement, le docteur P..., très initié aux effets de ces eaux si calmantes pour certains, mais qui, à mon grand regret, ne m'appor-

taient *aucun soulagement*. Je voyais ma saison se terminer et j'étais navrée de n'en retirer aucun effet salutaire. Le docteur me dit qu'au retour je serais soulagée et me prescrivit l'hydrothérapie et un régime *ad hoc*. Je rentrai chez moi, méconnaissable, ayant maigri de dix livres, et plus découragée que jamais. J'avais des heures de désespoir telles qu'à diverses reprises je voulais en finir avec la vie ; un sentiment seul me retenait : l'avenir de mes chers enfants et la croyance absolue en une vie meilleure, refusée à ceux qui n'ont pas le courage de supporter celle d'ici-bas. Un jour, plus malade que jamais, je suppliai à genoux mon pauvre mari de me tuer, croyant ainsi que je n'en aurais pas la responsabilité. Bref, je déraisonnais en tous points ; ma pauvre cervelle avait perdu tout équilibre !!

Dans le courant de juillet, je suivis un traitement, à Saint-Etienne, d'un médecin peu connu, mais ayant appliqué son système, le magnétisme médical, en Amérique où il avait eu des succès. Après la première séance, je ressentis une légère amélioration, mais il eût fallu suivre régulièrement ce procédé qui, pour moi, était compliqué en ce sens que, dans l'état où j'étais, il m'eût fallu aller, trois fois par semaine, à Saint-Etienne et, sans goût, ni forces, je n'en avais pas le courage. J'eus quelques séances, mais ne trouvant encore pas là une amélioration bien sensible et si découragée alors que je voulais me laisser mourir, je laissais ce traitement trop long pour ma patience si éprouvée.

Je traînai encore quelques semaines cette vie impossible que je rendais si dure à tous les chers miens qui étaient désespérés ! Je ne pouvais alors pas m'occuper de mes enfants qui étaient en vacances et que j'aurais voulu sentir bien loin ; pauvres petits ! Je ne voulais plus voir personne ; il me fallait un effort surhumain pour tenir à peu près ma maison et faire face aux quelques obligations mondaines, ne voulant pas qu'on connaisse trop cet état incompréhensible.

En septembre, je vis un nouveau docteur à Saint-Etienne, qui me dit d'essayer des piqûres au sérum artificiel, trois fois par semaine, en injections hypodermiques à l'abdomen. Comme il fallait injecter au moins 150 grammes chaque fois, c'était assez douloureux, mais je le supportais pensant trouver là peut-être le remède approprié à mon mal. On me fit une dizaine de piqûres, mais le résultat fut négatif ; au contraire, je ressentais une excitation nerveuse désagréable, prélude d'un abattement plus complet.

Je demandais alors qu'on m'envoyât dans un établissement spécial pour les pauvres neurasthéniques, croyant trouver là un repos et un calme plus complets que je n'avais chez moi où, pourtant à la campagne, j'avais toutes les conditions d'hygiène possibles pour bien me porter.

Heureusement, sur ces entrefaites, fin octobre, mon frère, habitant Alger, vint nous voir. Me trouvant dans cet état, il insista pour m'emmener avec

lui,afin de me faire changer d'air et de vie. Il avait son idée ? Je ne voulais pas partir ; à force de persuasion, de volonté et d'énergie de sa part, — il en fallait pour moi, — nous nous embarquâmes le 20 octobre. Mais quel désespoir au cœur, en quittant mes chers enfants, ma maison que je ne croyais plus revoir. Mon idée était que je n'aurais qu'à me précipiter dans ces flots qui vous engloutissent si profondément et que tout serait fini. Je passe la majeure partie de toutes mes angoisses. S'il me fallait revivre les heures traversées, je ne sais si j'en aurais le courage. Oui, sans doute, car je saurais maintenant ce que j'ai à faire et je me sens si forte et si énergique !

Les débuts de mon séjour à Mustapha furent un peu le coup de fouet qui redonne du ton. Le changement d'air, de milieu, auprès de bons parents et de charmants amis qui ne savaient qu'imaginer pour me distraire eurent pour effet de me rendre moins sombre, de délier ma langue (je ne voulais plus parler), mais combien peu. On voulait me faire sortir ; c'était une corvée pour moi que de descendre à Alger et je versais des larmes chaque fois qu'il fallait m'absenter ; et pourtant, on savait que cela me ferait du bien. Je me surmontais autant que je le pouvais, mais que d'heures encore douloureuses, de larmes versées, et quel avenir sombre je voyais toujours, sans raison bien marquée : moi seule connais à fond tout ce que j'ai souffert !

Les derniers jours de novembre, autour du 25, nous nous rendîmes, ma belle-sœur et moi, chez Mme la Générale N..., amie de ma famille. Elle connaissait la maladie étrange que j'avais et était persuadée que je trouverais ma guérison par cette belle doctrine du spiritisme ; nous avions eu, d'ailleurs, des indications à ce sujet et c'est ce qui avait fait insister autant les miens pour me faire venir en Algérie. Chez Mme la Générale N..., se trouvait le médium, Mme Roca, excellent pour les Esprits souffrants. Elle s'endormit et vit que j'étais obsédée par un pauvre être qui m'étreignait, me donnait toutes mes idées noires, et elle ajouta : « Il faut bien vite, sans tarder, vous faire soigner, sinon votre état empirera, vous pourrez même perdre la raison. Il faudrait avoir quelques séances avec M. Verdier, Directeur d'école à Alger, pour faire reconnaître l'Esprit et ensuite avoir de lui des séances de magnétisme. »

Nous prîmes jour pour le dimanche suivant et, dans le même salon, mis très obligeamment à notre disposition, nous eûmes une séance nouvelle où je fis la connaissance du si sympathique M. Verdier qui endormit le médium Mme Roca. Dans cette séance très agitée et très émouvante, on sut à peu près que le pauvre Esprit souffrant, qui me rendait ainsi malade, était un parent très proche, pas reconnu, qui se trouvait dans les ténèbres, et qui, sans parti-pris, s'était accroché à moi et, par ses fluides, me faisait souffrir et me rendait si triste. Je fus très émue de cette première communication, ne

m'étant autrefois, à Paris, que fort peu occupée de spiritisme. Je n'avais vu que quelques guéridons parler, par le système employé ; mais cela remontait à une quinzaine d'années. Je n'avais jamais vu la moindre incarnation ; j'étais douloureusement émue, mais non point épouvantée. Après la séance, M. Verdier me fit des passes magnétiques, puis me fit l'imposition de ses mains sur ma tête pour bien la dégager, car là surtout était le siège de mon mal. Après 10 minutes de passes, nous nous séparâmes, nous entendant pour avoir, tous les deux jours, une petite séance de magnétisme. Dès le lendemain de cette première séance, je ne me reconnaissais déjà plus ; je reprenais goût à la vie, je sentais la gaieté revenir, mes facultés intellectuelles reprenaient leur cours ; je sentais une telle transformation que, de suite, je dis à mon entourage : « Je suis sauvée, j'ai trouvé cette fois la vraie marche à suivre et je sens que je vais guérir. »

Après chaque séance de magnétisme, j'étais de plus en plus transformée. J'en eus environ une dizaine. Il y eut encore deux séances avec le médium pour que le pauvre Esprit souffrant achevât de se reconnaître. Puis, quand il eut exprimé tout son chagrin de m'avoir fait mal sans le vouloir, il me quitta étant arrivée à me dégager de ses fluides et me sentant guérie. Tout cela avait duré un mois à peine.

J'atteste, avec toute la profonde reconnaissance de mon âme émue, que je dois ma guérison à cette belle doctrine spirite, appliquée avec tant d'intelligence et de dévouement par M. Verdier. Je dois ajouter que non seulement j'ai retrouvé la santé physique, mais que j'ai obtenu une absolue transformation morale et une parfaite tranquillité d'esprit. Aussi qu'on ne s'étonne pas si je suis devenue une fervente convaincue.

J. BRUNEAU.

NÉCROLOGIE

A quelques jours d'intervalle la France a vu disparaître quatre personnalités dont le renom de probité, d'intégrité et l'importance des services rendus à la société méritent plus qu'un salut banal, mais encore et surtout l'hommage sincère de tous ceux qui, comme les spirites, ont le culte du devoir, de la justice et de la bonté.

— C'est d'abord, en févier dernier, le docteur Liébeault qui meurt à Nancy à l'âge de 81 ans. « Liébeault, dit le *Journal du Magnétisme*, fut un psychologue émérite et un *guérisseur* hors ligne. Incomparablement plus grand que Charcot dont il différait essentiellement, surtout par la modestie, il guérit à lui seul cent fois plus de malades que tous les hypnotiseurs réunis de la Salpétrière.

« Il habita Nancy jusqu'à ses dernières années, vivant très modestement dans une petite maison qu'il avait bâtie, disait-il, *avec les pierres que ses confrères ont jetées dans son jardin* ; puis il se retira définitivement à Favières (Meurthe-et-Moselle), son village natal. C'est là qu'il mourut accablé sous le poids des ans, mais entouré de l'estime et même de la vénération de tous, à l'égal du plus saint des personnages. »

Vers 1882, il avait préparé sous ce titre : *Etude sur l'extériorisation de la force neurique ou fluide magnétique*, un travail consciencieux qui devait le réhabiliter vis-à-vis des magnétiseurs fluidistes, et l'avait adressé au *Journal du Magnétisme*. En 1883, il le publiait sous ce titre : *Etude sur le Zoomagnétisme*, avec une préface qui ajoutait encore à l'importance de sa confession. Cette étude est très importante pour l'histoire du Magnétisme et plus encore pour celle de l'hypnotisme.

— Le 13 mars, LUDOVIC TRARIEUX, ancien ministre de la Justice, ancien Président de la Ligue des Droits de l'homme succombait à une longue et inexorable maladie.

Le rôle qu'il joua comme Président de la Ligue des Droits de l'homme est connu de tous. Dans une conférence, faite le 29 novembre 1900 à l'hôtel des Sociétés savantes, il faisait connaître lui-même comment il entendait ce rôle : « Nous préconisons la liberté, la tolérance, nous voulons la justice : nous nous devons de tendre la main aux esclaves, aux persécutés, aux victimes des illégalités et des passe-droit, impuissants à se défendre eux-mêmes et qui nous appellent à leur secours.

« La clientèle en est énorme et ne laisse pas que de constituer une lourde charge, mais ici le travail apporte avec lui sa récompense, car la plus pure des joies n'est-elle pas dans le sentiment fraternel de rendre service à des malheureux ?

« Depuis le 4 juin 1898, nous n'avons pas reçu moins de six cents plaintes et constitué autant de dossiers.

« Dans cet ordre d'idées, nous n'avons point, d'ailleurs, de frontières. Rien de ce qui paraît injuste ne doit nous laisser insensibles. Toutes les injustices qui se commettent dans le monde peuvent, à une heure donnée, nous créer le devoir d'élever notre protestation. Nous n'y avons pas manqué à diverses reprises, soit qu'il s'agit de la pauvre Arménie, soit qu'il s'agit de la douce Finlande, soit qu'il s'agit de Juifs de Roumanie, soit que, hier enfin, nous eussions à demander, au Transvaal, le respect du droit des nationalités....

... « Pour être avec nous, il suffit d'avoir une âme largement humanitaire et l'esprit nettement républicain ; il suffit d'avoir le goût de la liberté, le respect du droit d'autrui, l'amour de la vérité et de la justice. »

Cet amour de la justice et de la vérité fut si grand chez Trarieux qu'à dater du jour où il eut, lui aussi, son chemin de Damas, il n'hésita pas à lui sacri-

fier son temps, son énergie, sa prodigieuse activité, sa santé, sa popularité, jusqu'aux idées qui lui avaient été chères et plus encore, de vieilles et sérieuses amitiés.

Francis de Pressensé a dit que « son testament nous indique la source de ce vieil amour du droit, de cette vaillance raisonnable et simple, de ce bon sens héroïque, dans une phrase qui rappelle les méditations de Marc-Aurèle et qui est digne d'être inscrite à côté d'elles :

« Depuis ma vingtième année, je suis détaché de tout dogme et j'ignore les « destinées d'outre-tombe. Mais j'ai une croyance et une confiance invincible « dans la sagesse de la création, et cela me suffit pour accepter sans révolte « son œuvre mystérieuse. Je crois fermement que c'est la règle de la vie : « avoir la conscience qu'on fait partie d'un *Tout sublime*, dont les évolutions « sont déterminées par des causes supérieures que l'homme ignore, mais « qui le gouvernent. » « L. Trarieux. »

Cette profession de foi est presque spiritualiste.

— Le 21 mars, c'est Gustave Macé, ancien chef de la Sûreté, qui disparaît, enlevé subitement dans sa 68e année. Successivement officier de paix, commissaire de police et chef de la sûreté, il se distingue dans toutes ces fonctions par son zèle, son intelligence, son énergie comme aussi par son amour de la justice et de la vérité, sa profonde connaissance du cœur humain et notamment du cœur des criminels. Il s'applique à ne pas confondre avec eux les innocents, les égarés et ceux dont la chûte est plutôt le fait de la misère, de l'ignorance ou de l'entraînement que du vice même.

Il a écrit plusieurs ouvrages qui ont eu un grand succès et dans lesquels il se signale comme un philanthrope et un sincère ami du progrès intellectuel et moral.

Sa conduite, lors du procès des spirites, est toute à son éloge. Il se livra sans doute à des enquêtes sur ces gens qu'on lui signalait comme des escrocs, des fripons et pour le moins des charlatans ; mais le résultat fut tout autre que celui qu'attendaient les adversaires du spiritisme. Gustave Macé ne tarda pas à reconnaître qu'on pouvait être spirite et honnête homme, qu'il y avait même de sérieuses raisons pour que les spirites fussent généralement d'honnêtes gens et, dès lors, les spirites eurent toutes ses sympathies. Nous ignorons si cet homme de bien, qui était spiritualiste, était devenu spirite : tout ce que nous savons c'est qu'il fut jusqu'à sa mort un fidèle abonné de notre Revue.

— Enfin, plus récemment, le 3 mai, la science perd un de ses plus illustres représentants, Emile Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur.

C'était un homme éminent et, en même temps, un grand caractère qui avait consacré sa vie à la science et que l'on trouvait toujours sur la brèche, quand il s'agissait de poursuivre quelque découverte utile, ou de soutenir la

cause du droit et de la justice. C'est ainsi qu'on le vit prendre une importante part à l'œuvre de Trarieux et lui prêter la grande autorité de son nom et de son caractère. Il était de ceux qui ne séparent pas les intérêts de la science de ceux de l'humanité. Il faisait, en outre, partie du conseil de l'Institut général psychologique, et nous croyons savoir qu'en cette qualité il eut, avec une personnalité marquante du monde spirite, des rapports qui furent empreints de la plus grande courtoisie.

ALGOL.

CORRESPONDANCE

Répondant à l'article publié dans le n° du 1er juin, par notre collaborateur Léopold Dauvil, et intitulé *Réfutation*, M. Albin Valabrègue nous adresse une *Réponse à cette Réfutation*, écrite dans un style aimable, bienveillant et convaincu. Y répondre à notre tour, serait entamer une polémique dans laquelle nos lecteurs liraient, sans doute, avec plaisir les arguments présentés par la plume spirituelle de l'auteur du *Néo-Spiritisme*, mais, selon sa propre expression, notre intention est de ne rien modifier à la façade de notre croyance.

Et puisque M. Valabrègue nous assure qu'il a le choix pour publier ses idées dans d'autres revues, nous pouvons lui donner l'assurance que nous les y lirons avec satisfaction, et que nous ne les réfuterons point.

Chère Madame,

Je lis non sans surprise dans la Revue de ce mois-ci, que j'ai manqué de déférence à l'égard du mot « média ».

Ce n'est pas précisément le terme que j'ai critiqué, mais bien les locutions auxquelles nous le trouverons lié désormais.

« Adda est une *média à apports* », me paraît effectivement fade et plat, comparé à l'expression usuelle :

Adda est un *médium* à apports.

Le mot médium est, à mon sens, plus en rapport avec l'idée qu'il représente : il résonne mystérieusement comme un gong, et quoique latin, il mérite d'avoir des défenseurs, puisqu'il a été naturalisé français. Son genre toujours masculin n'est pas plus choquant que les mots : écrivain, poète ou professeur.

Enfin, sans m'étendre davantage, je crois qu'il y a danger pour le spiritisme à forger des néologismes ; il n'y a pas de raison pour qu'occultistes ou théosophes, n'en fassent pas autant, et les adversaires proclameront la venue d'une nouvelle Tour de Babel !

Je compte sur votre impartialité bien connue pour insérer cette petite rec-

tification et vous prie de croire, chère Madame, à mes sentiments inaltérablement dévoués.

H. BRAULT.

ALLIETTE ET STELIO

IDYLLE PROVENÇALE

(*suite*)

— Pardonnez un instant de trouble en mon esprit :
Je ne sais quel transport me pénètre et me grise !
Est-ce du gai matin, le frisson de la brise,
Dont le souffle a passé sur la tiédeur des nids ;
Où quelque esprit errant, sous les cieux infinis,
Qui prenant en pitié notre humaine souffrance,
Vient raviver nos cœurs d'un rayon d'espérance ?
Je ne sais... mais hier, j'étais triste à mourir...
Et quand, si gentiment, vous me vîntes offrir
De la part de l'aïeul la franche bienvenue,
Votre accueil fut si plein de tendresse ingénue,
Qu'au frais parfum de vous dont je fus effleuré,
L'ivresse du bonheur me prit... et j'ai pleuré !
J'ai pleuré ! Cet aveu n'a rien qui vous offense :
Sans soutien, seul au monde, orphelin dès l'enfance,
D'une sœur que j'aimais, touchante vision,
J'avais auprès de vous la douce illusion.
— Et cette sœur ? Monsieur.
— S'il est au ciel des anges...
Sans doute, elle est parmi leurs célestes phalanges.
— D'un semblable malheur, nos fronts portent le sceau.
Le même sort cruel a frappé mon berceau.
Je naquis orpheline et de père et de mère :
Lui, vaillant officier fut fauché par la guerre ;
Elle, mourut hélas ! en me donnant le jour.
Je n'eus point leurs baisers, je n'eus point leur amour !
Il m'est resté l'aïeul — ma mère était sa fille.
Ainsi s'est en nous deux réduite la famille.
Oh ! grand-père, Monsieur, nul n'est bon comme lui !
Dieu veuille me garder son paternel appui !
En la douce amitié qu'un instant a fait naître,
Emus, plus que tous deux ne voudraient le paraître,
Ils se sont tus, goûtant en soi le charme exquis
Du rêve de deux cœurs l'un par l'autre conquis.
Leurs yeux se sont mouillés, leurs mains se sont étreintes,
Un même sentiment a dissipé leurs craintes.
Il se penche vers elle et dit : Soyez ma sœur !
Voulez-vous ?

— J'y songeais, dit-elle avec douceur.
Et levant ses beaux yeux pleins d'espiègle innocence :
Ne conviendrait-il pas, au moins, qu'en tout ceci,
Grand-père fût d'accord et consentant aussi?
— C'est juste; et j'ai l'espoir qu'une amitié si tendre,
Ne saurait, en son cœur, trouver faute à reprendre.
Il m'a dit : Sois mon fils! Moi, j'en ai fait le vœu.
Nul motif n'est fondé de craindre un désaveu.
— Puisqu'il en est ainsi, j'exige qu'on m'appelle
Alliette tout court et non Mademoiselle.
— Alliette! Et... Comment aussi me direz-vous?
— Ami. Je ne crois pas qu'il soit un mot plus doux!
Il est des riens charmeurs dont notre âme ravie
Garde le souvenir durant toute la vie;
Ces riens tout spontanés vibrent si suggestifs
Qu'ils enchaînent nos cœurs à tout jamais captifs :
Un mot, un frôlement, une larme, un sourire,
Et c'en est fait : l'amour nous ouvre son empire,
Et sur nos fronts courbés, son souffle initial
Fait courir les rougeurs du rêve nuptial.
Quand tremblent nos regards pleins de langueur divine,
Est-il aveux plus doux que ceux que l'on devine ?
L'éloquence est parfois un funeste trésor :
« La parole est d'argent et le silence est d'or. »
Le proverbe le dit et n'a pas tort sans doute.
Le temps que notre esprit se complait et s'écoute,
Il perd ce charme exquis, fleur des chastes amours,
Dont le parfum discret eût embaumé nos jours.

Dans le matin vermeil, de soleil, l'âme pleine,
Heureux, bien que leurs cœurs se connussent à peine,
Ils allaient, cheminant le long des frais buissons,
Où sur les genêts d'or voletaient les pinsons.
Oh! ce qu'ils se disaient émus, d'une voix tendre,
Un bel ange du Ciel eut souri de l'entendre;
Et pourtant les taillis étaient pleins de frissons,
Pleins d'aromes troublants et de folles chansons;
Du golfe ceint de monts aux roches granitiques,
La mer jetait le bruit de ses vagues rythmiques;
Et sur tout, et dans tout, souffle mystérieux,
Sous les ardents baisers de l'astre radieux,
La nature épandait puissante, épanouie,
Sa richesse féconde et ses sources de vie.

Au pied d'une pinède au fleurissant berceau,
Où sur fond de gravier coulait un clair ruisseau,
Ils s'assirent tous deux, lui, l'être fort, timide
Auprès de cette vierge adorable et candide :

— Ami, vous paraissez soucieux et rêveur ?

— Alliette, non, non... C'est l'excès du bonheur,
Qui reflète en mes yeux son extase divine ;
Divers états de l'âme ont semblable origine.
Hier... Mais à quoi bon, devant l'astre qui luit,
Nous souvenir encor des ombres de la nuit ?
Hier... C'était le cri de l'oiseau des tempêtes,
Ce matin, c'est le doux gazouillis des fauvettes.
L'une d'elles chantait joyeuse, au point du jour,
Ne vous souvient-il plus ?... Une chanson d'amour !

— Ami !
— J'en ai, je crois, la mémoire fidèle;
Alliette... laissez, que je vous la rappelle :
Mais voici le soir,
Et l'Angelus sonne,
Ton regard rayonne
Tout brillant d'espoir.

Veux-tu, chère aimée,
Le ciel devant nous,
Jurer d'être époux,
Tous deux à genoux,
Dans l'herbe embaumée ?
Tes yeux et ton cœur ne disent plus non !
Ninette. Ninon !.

Impuissant à calmer l'ardeur qui le transporte :
— Comme on doit être heureux de s'aimer de la sorte !
Ne le pensez-vous pas, chère Alliette, aussi ?
Oh ! dites ! Répondez... Oh ! dites-le-moi !...
— Si !
Ce mot, timide aveu d'une âme qui s'ignore,
Stelio rayonnant voudrait l'entendre encore;
Mais il la voit trembler, rougir... et dans ses yeux,
Où scintillant reflet se fond l'azur des cieux,
Il voit, perles d'amour, ruisseler quelques larmes...
Pleurs qu'un baiser tarit, que vous avez de charmes !
Ardemment il eut pris ce chaste et doux baiser;
Tout son être en frémit, mais il ne sait oser...
Elle tremble... et de peur qu'un mot ne l'effarouche,
Il chasse les désirs frissonnants sur sa bouche...
Et penché devant elle... et presque à ses genoux :
— Alliette... ma sœur... vous pleurez !... qu'avez-vous ?...
Ai-je été malheureux, au point de vous déplaire ?

— Ami, non. Je ne sais ce qui se passe en moi...
Ce n'est pas un chagrin qui cause mon émoi,
Mais un charme inconnu, plein du bonheur de vivre,
Qui me trouble, m'émeut, me transporte, m'enivre...
Le présent m'apparaît, sous un jour tout nouveau :
Jamais un ciel d'été ne m'a semblé si beau;
Jamais les champs n'ont eu si brillante parure,
Les fleurs si doux parfums, le vent si frais murmure.
Rêve délicieux! peut-être est-il trompeur!
Tout m'est présage heureux... et je tremble... J'ai peur!
Oh! ne me bercez pas d'une amitié si tendre,
Ami, si votre cœur doit un jour se reprendre.

— Alliette, non, non. Quel sera l'avenir!
Nul ne le sait que Dieu! Quoiqu'il puisse advenir,
Mon âme sans retour à la vôtre se lie...
Et pour l'éternité — s'il est une autre vie.
Je vous aime Alliette! Oh! comprenez-moi bien :
Mon cœur aspire à tout, mais il n'exige rien.
Mon amour est profond, plus qu'il n'ose paraître;
Ce qu'il vous conviendra que je sois, je veux l'être :
Ami, frère... ces mots, ces titres me sont doux...
Et si grand-père un jour y consent... votre époux.
Ici, loin des tracas, loin du trouble des villes,
Au milieu de ces champs ensoleillés, fertiles,
Tous trois : grand'père et nous, vivre dans cette paix ?
Rendre aux déshérités, par d'incessants bienfaits,
Un peu de ce bonheur que le Ciel nous envoie,
Et jeter dans leurs yeux quelques rayons de joie,
Ma douce bien-aimée, oh! ne serait-ce pas
Le paradis que Dieu nous permet ici-bas?

— Oh! oui, le paradis! En vous j'ai foi... j'espère!
Comme je vous sais gré d'aimer aussi grand'père!
Retournons près de lui; notre sincérité
Nous ouvrira son cœur si plein de charité.

— Oui, rentrons; je craindrais qu'une trop longue absence
Lui déplut, et nous fit redouter sa présence.
Lui si juste, si grand, si bon, si généreux,
L'attrister, nous serait un remords douloureux.
Dans le trouble charmant où ce dessein les plonge,
Et les yeux alanguis comme au sortir d'un songe,
Ils se lèvent... Grand'père est devant eux!... Son front,
Ainsi que son regard souriant et profond,
Sont pleins de doux accueil. Alliette haletante,
Se jette dans les bras du vieillard... et tremblante :
— Oh! grand'père!... Mais lui: je sais tout, chère enfant.

Si ton cœur a parlé, rien ne te le défend :
L'amour pur ne saurait encourir aucun blâme.
Je me rends à vos vœux du plus profond de l'âme.
Sans doute, il eût été sage et prudent peut-être,
De ne vous engager qu'après vous mieux connaître;
Mais ce sont là des mots. Le but est le bonheur;
Le guide le plus sûr est encor notre cœur.
Aimer! Verbe divin... source du tout... lumière,
Dont l'effluve jaillit sur la nature entière,
Et qui courbant émus, les êtres sous sa loi,
Fait de l'humble artisan, l'égal même d'un roi.
Aimez-vous donc... aimez! l'amour touchant mystère,
Est le lien qui seul nous attache à la terre.
Hors de lui, sachez-le, soyez-en convaincus,
Nos jours ne valent pas le soin d'être vécus.

Stelio, je t'ai dit: sois mon fils! Dans la vie,
Heureux sont les époux, que soutient et que lie,
En la sincérité de l'amour, la vertu.
Je réponds d'Alliette! Et de toi réponds-tu ?
Si ton cœur a compris tout ce qu'aimer veut dire,
Non, par les seuls attraits, d'un passager délire,
Mais par tous les devoirs, par tout le dévouement,
Qui peuvent ennoblir, en nous, ce sentiment;
Si tu sens vivre en toi cette flamme immortelle,
Viens dans mes bras, mon fils! Ta place est auprès d'elle!....

JULES MONIOT.

Le Gérant : P. LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47e ANNÉE. N° 8. 1er AOUT 1904.

RIEN NE NAIT, RIEN NE MEURT

La forme seule est périssable (1)

L'univers se compose de la matière et de l'esprit, sans lesquels rien n'est ni ne peut être.

La matière change d'aspect, mais non d'essence : sa masse est toujours la même.

Elle ne produit pas l'esprit, pas plus que l'esprit ne la produit.

(1) Nous pensons intéresser les lecteurs de la Revue en publiant cette remarquable petite brochure introuvable aujourd'hui.

L'esprit la modifie et lui imprime la forme, mais seulement pour un temps: elle revient toujours à sa nature.

La forme est essentiellement transitoire : son inamovibilité ou son immobilité amènerait celle de l'esprit.

La forme est la voie de l'âme pour communiquer avec la matière, et son instrument pour agir sur elle.

Elle lui sert aussi à se mettre en rapport avec les êtres et leurs œuvres.

L'esprit, l'âme, la vie ne sont qu'un : il n'y a pas de vie collective.

La vie, c'est l'individualité.

L'individualité, c'est l'intelligence.

L'intelligence est la science de la vie, sa conscience sans laquelle cette vie ne serait que mécanique, en d'autres termes, ne serait pas la vie.

Tout ce qui a vie a donc *science* et *conscience*, dès lors *volonté* qui n'est elle-même que la conséquence de la possibilité du choix ou du libre arbitre.

Vivre, c'est vouloir. Vouloir est le premier sentiment qui s'éveille et le dernier qui s'assoupit dans l'être.

La volonté est l'intuition ou la prescience de la liberté et du droit que nous y avons, droit inné, droit qui nous rapproche de la Divinité dont il émane, droit cher à tous les êtres, et que défend le plus faible comme le plus fort.

Où s'arrête la volonté, cesse aussi la liberté : nos facultés sommeillent. La justice éternelle elle-même n'a plus de prise sur nous : notre individualité s'éclipse ; ses faits ne sont plus nos œuvres : nous ne sommes plus qu'instrument.

Le sentiment du tien et du mien, du bien et du mal, du juste et de l'injuste, la conscience enfin, est dans tous les êtres, sinon ils ne seraient pas des êtres, ou avec la faculté de vivre, ils ne pourraient faire usage de la vie. *Etre*, c'est sentir. *Sentir*, c'est penser. *Penser*, c'est savoir. *Savoir*, c'est se souvenir, et du *souvenir* naît la réflexion. *Réfléchir*, c'est comparer et *prévoir* : sans la *prévision*, nul ne pourrait vivre. Pour agir sur cette terre ou y conserver notre enveloppe corporelle, il faut donc avoir le sentiment non seulement de ce qui est, mais de ce qui a été et de ce qui sera. C'est ce que nous nommons *raison* chez les hommes, et *instinct* chez les animaux, faculté commune à tous.

On peut mesurer l'être à la mesure et à la nature de sa volonté. Une volonté immense annonce une liberté immense et un être ayant en lui quelque chose de cette immensité ou de cette nature extra-terrestre ouverte devant lui. Pour qui serait-elle, sinon pour celui qui la voit, la sent, l'admire et l'aime ? Et si elle n'était pour personne, pourquoi serait-elle ? La matière n'est pas née, mais l'ordre l'est. L'ordre est une œuvre, et il n'en est pas sans ouvrier. Si l'œuvre est plus grande que l'homme n'a pu la concevoir et faire, il y a donc un ouvrier plus grand que lui.

La vie ne se donne ni ne se prend ; elle est parce qu'elle a été. Nul ne naît, nul ne meurt.

La masse matérielle, ou le nombre des molécules qui la composent, ne peut croître ni décroître. Il en est de même du nombre des êtres : il est invariable. L'action de l'être commence, mais l'être ne commence pas : il s'éveille, il s'endort, il se réveille, il se rendort. Son action cesse, mais la faculté d'agir ne cesse pas.

Il n'y a que l'œuvre qui commence, mais l'œuvre n'est que le remaniement de ce qui est. La matière n'est pas une œuvre ; la vie ne l'est pas davantage. La matière n'a pu naître du vide ou du néant ; la vie n'a pu naître de la matière qui ne vit pas.

La faculté d'agir comporte celle de croître. La croissance, c'est le mouvement. La décroissance, ce l'est encore.

En dehors de l'une et de l'autre sont le *statu quo*, l'immobilité ou le sommeil ; mais ils ne peuvent être éternels : le jour du réveil arrive. *Agir* et *croître*, tel est l'état normal de la vie. Le sommeil en est l'oubli ; la décroissance en est la déviation.

L'univers est à tous. La distance n'est rien pour l'âme ; tous les globes lui sont ouverts : à elle l'immensité, à elle l'éternité : c'est là son champ de manœuvre et de développement.

Dans ces globes, quels qu'ils soient, l'âme n'est que de passage. Un monde est un point qui conduit à un autre. Il en est pour tous les degrés de croissance et de décroissance, et dont les éléments plus ou moins purs, plus ou moins propres à la complexité, à la puissance, à la durée de l'œuvre et du corps, s'harmonient à tous les états de l'âme, à sa force comme à sa faiblesse, équilibrant ainsi la cause et l'effet, la volonté et l'action. A quoi serviraient à une âme débile des organes puissants ? N'en comprenant pas la portée, elle n'en pourrait faire usage, ou ne le ferait que dans la mesure de sa faiblesse et des besoins du moment. Les oiseaux ont la vue plus étendue que la nôtre, et ne voient pourtant que la moindre partie de ce que nous voyons : leurs yeux voient, leur intelligence ne voit pas.

Ce ne sont pas les organes qui ont produit la faculté de sentir, c'est le contraire : ces organes sont nés de la faculté. L'usage des sens chez les êtres n'est donc que la conséquence d'une sensation, d'un désir, d'un besoin. Un sens n'acquiert de puissance que lorsqu'il est éveillé, et il ne l'est que par l'intelligence ou l'intuition de son application. Un être complètement inintelligent, en supposant son existence possible, quelque bonne que fût sa vue, n'en serait pas moins aveugle. Ses regards embrasseraient tout, sans qu'il se rendît compte de rien, et ne pouvant ainsi rien analyser, il ne distinguerait pas une chose d'une autre.

Il en serait de même des autres sens. Leur action n'est que celle de l'intelligence ; elle a donc précédé les sens. Leur principe ou leur germe était en elle, elle en a créé les organes. Les sens ne font donc pas l'intelligence ; ils n'en sont que les instruments.

Quand il s'agit d'éviter un danger ou de satisfaire un besoin, les animaux montrent une finesse de sens au moins égale à la nôtre, et savent en tirer parti ; mais hors de là, ces sens ne leur ont pas fait faire un pas dans la carrière intellectuelle. En général, plus l'être est intelligent, moins il use de ses sens, parce que cette intelligence y supplée : il n'a pas besoin de regarder pour voir, ni d'écouter pour entendre.

Mais cette différence entre l'animal et l'homme n'est pas absolue, ni la distance infranchissable : l'animal aussi s'élève ; c'est l'embryon qui se développe. Il n'y a pas deux natures d'âmes, ni deux catégories d'êtres : ceux de cette terre, comme ceux des autres globes, en s'éveillant pour la première fois, car il s'en éveille encore, ont en eux les mêmes facultés. La différence du plus grand au plus petit ne vient que de l'emploi qu'il en fait. Ses facultés grandissent et s'étendent avec son intelligence, qui croît elle-même par sa bonne application. Qu'est-ce que l'intelligence, sinon le sentiment du vrai et l'appréciation juste des choses, sentiment que l'être acquiert par leur rapprochement et la réflexion ?

Ensuite, comment la réflexion, cette opération si complexe, se montre-t-elle chez tous les êtres, même ceux des derniers degrés de l'échelle ?

Cette explication, essayons de la donner.

Le besoin de sentir, de voir et d'apprendre existe dans toutes les créatures. Sans ce besoin, la vie ne serait qu'une lettre morte.

Cette vie, ou si l'on veut l'action vitale, est donc un effort continu de ce qui est en nous vers ce qui est hors de nous.

Est-ce l'ombre ou la réalité que nous cherchons ? — C'est la réalité. Quand nous courons après l'ombre, c'est que nous l'avons prise pour elle.

A son premier réveil ou à son début dans l'action, l'être ne conçoit d'autre bien que la satisfaction de ses besoins et de ses désirs, ni d'autre mal que leur non satisfaction. Il ne peut alors y avoir dans ces désirs rien de faux, rien de factice : c'est en conscience et dans la conviction de leur légitimité qu'il cherche à les satisfaire. Si on l'en empêche, il s'indigne, il s'irrite, parce qu'il en sent l'injustice : c'est son droit qu'on méconnaît, c'est sa place au banquet de la vie qu'on veut lui ravir. C'est en la défendant, c'est en protestant contre cet abus de la force, c'est par cet appel à l'équité ou à une puissance qu'il ne voit pas, mais que son instinct lui révèle, qu'il prouve à la fois cette réflexion qu'on lui dénie, l'estime qu'il fait de son être et ce droit

qu'il tient d'en haut. Pour lui, tout ici est certitude, et cet instinct lui crie (1) qu'il est dans le vrai.

Or, le vrai, c'est le juste. L'amour du juste, comme la haine de l'injuste, est donc en nous et dans tout ce qui respire : c'est une de ces impulsions tenant à l'essence de la vie, parce qu'elle est indispensable à son application. Il est facile de comprendre que sans ce sentiment d'équité et d'égards réciproques, il n'y aurait ici-bas ni famille, ni nation, ni ordre social possibles. Les animaux mêmes ne pourraient pas vivre ensemble : leurs associations ne sont basées que sur le patriotisme ou l'amour du nid et du voisinage et les secours mutuels.

Nul donc, fût-ce l'esprit du mal ou la perversité même, ne saurait échapper à cet ascendant de la vérité ou du juste, puissance contre laquelle toutes les autres se brisent. Elle est l'axe du monde intellectuel et la pierre fondamentale sur laquelle tout repose. L'œuvre, quelle qu'elle soit, et le mensonge lui-même, s'appuient sur un point vrai : on ne peut rien, même tromper et se tromper, en dehors de ce qui est. Dans un état complet d'erreur et de fausseté, la vie ne pourrait fonctionner. L'animal ignore bien des choses, mais il se trompe peu sur celles qu'il sait ; et, quelque bas que tombe l'homme, et dans la folie même, son aberration n'est pas totale.

Le mensonge est l'œuvre anormale de l'être ; il n'est pas dans la nature. Grande ou petite, aucune créature ne veut être trompée : c'est la vérité qu'elle cherche ; le besoin en est en elle. C'est le premier sentiment de l'enfant ; c'est pour la voir qu'il ouvre les yeux. C'est elle aussi qu'appelle le petit oiseau piaulant dans son nid, et c'est elle encore que sa mère lui enseigne avec le même soin et la même exactitude qu'elle lui donne sa becquée, car les animaux eux-mêmes ont l'envie d'apprendre et ne repoussent pas la nourriture intellectuelle.

L'intelligence, venons-nous de dire, cette force qui a dompté la matière et en a fait son marche-pied ou l'échelle de sa croissance, c'est la faculté de peser les faits et les choses, de les mesurer, et de séparer ainsi ce qui est bon de ce qui ne l'est pas, ou le vrai du faux.

Etre dans le vrai est l'état normal de l'individu : quand il en sort, il est hors de la nature ou du monde réel. Entré dans la voie des songes ou des illusions, il cherche un bonheur fantastique qui toujours le fuit, parce qu'il n'est de grandeur et de félicité que dans le vrai. A chaque nouvelle erreur, à chaque nouvelle faute, il trouve, avec une nouvelle déception, une autre misère et une nouvelle chute : de là ces myriades d'êtres infimes qui nous

(1) Ce cri contre l'injustice est de toutes les langues: c'est celui de l'âme indignée; c'est un appel à Dieu et une malédiction au coupable.

environnent. Mais il n'est pas de dégradation éternelle, parce que l'attraction divine ou la conscience survit à tout, et quelque bas que soit tombé l'être, s'il regarde le ciel, il peut toujours se relever. L'étincelle céleste est en lui : Dieu lui reste.

L'intelligence, qui peut ainsi décroître jusqu'à l'infiniment petit, ne rencontre pas non plus de limite dans ses progrès et l'extension de sa puissance. Le génie du bien mène à tout ; c'est la voie du ciel ; elle n'a de limite que le mal, parce que le mal est l'opposé du progrès : c'est la rétrogradation.

C'est de l'étude et de l'application réfléchie du vrai que naît tout ce qui est beau, bon, grand, utile. La vérité est ainsi la mère de tout bien, et Dieu en est la personnification : il n'y a, il ne peut y avoir de mauvais dans l'univers que ce qui s'en écarte. Nos facultés intellectuelles croissent ainsi par nos efforts vers le bien, qui n'est qu'une des conséquences du vrai.

Le perfectionnement des organes suit celui de l'esprit, dont l'application serait gênée si la conformation physique de l'être n'était pas à la hauteur de son organisation morale. Que pourrait le génie de Newton sous la forme d'un bœuf ? — Mais le génie de Newton ou son être intellectuel avec tous ses attributs existait avant sa machine corporelle qui n'en est que la conséquence et la création.. Croire que ce génie est l'œuvre de ce corps serait du matérialisme, puisque l'on pourrait dire tout aussi bien que l'esprit divin émane de la matière.

Tous les êtres sont semblables le jour de leur premier réveil ou avant d'avoir usé de la vie et senti l'aiguillon du besoin d'où naissent les désirs et les passions. Mais dès que l'action commence, l'inégalité commence aussi, et se prononce davantage à mesure que cette action se complique et se diversifie.

C'est donc de la différence d'application des facultés ou des attributs de la vie, enfin de tout ce qui constitue l'individualité, c'est-à-dire la volonté, la liberté, le sentiment du bien et du mal ou la conscience, qu'est venue la diversité des êtres..

Il n'y a ni règnes ni espèces : sous ces myriades de formes et de physionomies diverses, nous ne devons voir que des nuances de l'intelligence. Ces familles si variées en apparence n'en font qu'une, et ne nous offrent que des âges, des époques, des faces de la vie, enfin les différents états de l'âme qui croît ou décroît, s'élève ou s'abaisse selon ses œuvres.

C'est ainsi qu'en résultat, et nonobstant ce que nous nommons l'accident ou la mort qui n'est encore qu'une crise de la vie et un élan vers le progrès, l'être est toujours ce qu'il se fait. Dieu n'est le plus grand des êtres que

parce qu'il s'est fait tel, en usant mieux que tous des facultés communes à tous (1).

Tout être peut donc croître indéfiniment et s'élever jusqu'à la Divinité même ; mais il ne peut cependant devenir une puissance rivale ou ennemie de la sienne, parce qu'en se séparant d'elle ou de cette personnification du juste et du vrai, il sortirait de la voie logique ou de la raison. hors de laquelle il ne peut y avoir qu'erreur, mensonge et décadence. Celui qui ouvre l'abîme y tombe (2).

Le mal n'est donc pas dans la nature ; il n'est mal que parce qu'il sort de cette nature ou de l'ordre éternel, et il ne commence que là où l'action anormale de l'être commence.

Il n'est pas non plus dans les choses ; il est leur négation ou leur corruption ; il y naît de l'aberration de l'esprit et du mauvais emploi qu'il fait de l'élément : application fausse de ce qui est bon et vrai.

Nul être, en s'éveillant pour la première fois, ne peut avoir en lui l'instinct du mal, ni conséquemment de mauvais penchants. S'il en a, c'est que ce réveil n'est pas le premier, et qu'ils lui restent d'une existence précédente. Mais ils ne sont jamais invincibles : il n'y a pas en nous de passions perverses ; elles ne le deviennent que par l'abus qu'on en fait.

Nous avons vu que la dissolution de la forme, si souvent renouvelée, notamment chez les êtres infimes, n'était et ne pouvait être qu'un moyen de développement et de croissance. Si la décomposition du corps était l'anéantissement de la vie, il faudrait admettre un créateur brisant d'une main ce qu'il ferait de l'autre, ou bien deux puissances rivales : l'une créatrice, l'autre destructrice. La raison repousse de telles croyances. Gardons-nous de tout ce qui blesse cette raison : Dieu ne nous l'a pas donnée pour croire des sottises. L'ordre est *un*, parce que Dieu est *un*. On ne peut donc admettre deux principes, car en dehors de cette unité d'action et de cet équilibre moral qui régit l'univers, il n'y a plus que trouble et désolation : tout, et la

(1) Il n'y a rien dans cette proposition qui soit attentatoire à la majesté divine, car ce serait abaisser la Divinité et en quelque sorte la matérialiser que de dire qu'elle doit ce qu'elle est à une autre action qu'à la sienne ou à une autre cause qu'à elle-même. L'être ne pourrait parvenir à la hauteur de Dieu qu'en marchant dans la même voie. Uni à sa puissance, il en augmenterait l'action sans en atténuer la personnalité. Aussi l'Ecriture nous montre-t-elle trois personnes en Dieu sans admettre trois dieux : c'est l'unité d'action en trois personnes.

(2) La tradition de puissances déchues, de titans, d'anges rebelles, d'êtres enfin s'étant rapprochés de la Divinité par leurs œuvres et leurs vertus, puis qui sont tombés du ciel par leurs fautes, est une des plus anciennes de ce monde et répandue chez tous les peuples.

nature elle-même, devient impossible. C'est plus que le néant, c'est la dissolution de la matière et la confusion de l'esprit : c'est le chaos.

Croire à la divinité de la matière, à sa puissance créatrice, quand ni la vie ni l'intelligence ne sont en elle, ne serait pas plus raisonnable. De tous les systèmes qu'a inventés la folie humaine, le matérialisme est le plus triste : en enlevant à l'homme son avenir, en le désespérant, il tend à l'abrutir. Celui qui prêche une telle doctrine peut être, à juste titre, regardé comme un ennemi de l'humanité : qu'on le plaigne, mais qu'on le fuie.

La mort n'est qu'un mot ; elle n'est pas. Tout change, mais rien ne meurt. La puissance et le génie de l'être ne sauraient ni créer ni annihiler un grain de sable : comment pourraient-ils anéantir une âme ?

L'homme n'a jamais vu naître ni mourir un être quelconque ; il a vu apparaître la forme sous l'apparence d'un germe, d'un embryon ; il a vu ensuite cette forme se dissoudre et disparaître dans la masse matérielle d'où elle sortait ; mais quant au principe de cette forme, il lui a toujours échappé.

En conclura-t-il que ce principe n'existait pas, et que cet être est né de rien ? — Non ; il dira que ses sens et ses instruments même sont trop obtus pour saisir ce principe. Il admet donc son existence, et, dans ce cas, il admet aussi sa substance ou sa matière.

Sauf le vide qui n'est qu'un effet local et passager, il n'y a rien d'immatériel : une chose est ou n'est pas. Ce qui n'est pas ne peut rien, et il n'en peut rien émaner.

L'immatérialité c'est le vide ou l'absence de tout.

Hormis ce vide, quoi que ce soit n'est impalpable ; ce qui l'est pour nous, ne l'est pas pour d'autres êtres. Tout ce qui *est* peut donc se voir, se sentir se toucher.

Tous les sens se résument en un : *le toucher*. Ce que nous voyons, ce que nous sentons, ce que nous entendons, nous touche ou nous le touchons ; il vient à nous par une attraction émanant de nous, ou bien nous allons à lui par une attraction contraire. Dans l'un et l'autre cas, il y a rapprochement et contact.

Peut-être aussi ce rapprochement vient-il des deux parts : quand nous regardons les astres, leur lumière se porte vers nous, et, de leur côté, nos yeux vont à leur rencontre. C'est l'organe visuel qui se dilate et s'étend jusqu'à ce qu'il ait atteint le but. Ici, la lumière et l'organe ont agi simultanément. Sans cette double condition, ou au moins une des deux, on ne peut expliquer la vision. Qu'un brouillard s'élève et s'interpose entre l'œil et l'astre, nous cessons de le voir, parce que cette valeur empêche d'une part l'organe visuel de passer, et arrête de l'autre la matière lumineuse.

Ce que nous voyons de l'être n'en est donc que la moindre partie, et nos organes invisibles ou qui échappent à la fois à l'anatomie et à notre analyse

ne sont ni moins nombreux ni moins complexes que ceux que nous pouvons voir. Mais si ceux que nous ne voyons pas produisent un effet visible ou appréciable par nos sens, il est facile de comprendre que cet effet matériel ne peut venir d'une cause qui ne l'est pas.

L'esprit, l'âme, la vie, le moi, l'individualité a donc aussi sa matière qui précède celle du corps et lui survit : matière indestructible, inaliénable, indivisible. Un être ne peut en devenir deux ; il est un, il est lui, il l'est pour l'éternité.

D'après ce que nous venons de dire, la forme de l'être vivant sur la terre se composerait de deux parties distinctes : celle qui est visible pour nous, c'est-à-dire le corps proprement dit, et celle qui ne l'est pas et que nous appelons l'âme ou l'esprit.

La première est transitoire, et elle doit l'être, puisque l'indestructibilité de la forme serait l'immobilité de la vie.

La seconde, ou celle qui échappe à nos sens, est la véritable individualité, et celle qui n'a pas plus commencé que Dieu même.

Lorsque, dépouillé de son corps, l'être sommeille, ainsi réduit à sa seule essence ou matière spirituelle, les éléments communs ne peuvent avoir de prise sur lui. Ce n'est qu'au moment de son réveil, quand l'âme sent le besoin ou le désir de s'incarner de nouveau, qu'elle reprend son action sur la matière, et conséquemment qu'elle devient sujette elle-même aux effets de cette matière. Mais ici, nous le répétons, il n'y a pas naissance ; il y a réveil.

A mesure que l'être s'élève dans la hiérarchie intellectuelle, on peut croire que la dissolution du corps matériel ou de l'enveloppe et son renouvellement sont moins fréquemment nécessaires : nos organes ayant une portée relative bien plus grande, ils doivent suffire à plus d'un degré de croissance.

Ajoutons que ces organes, composés d'éléments plus homogènes, plus épurés ou moins grossiers que ceux de notre terre, doivent être aussi d'une dissolution moins rapide et moins douloureuse.

Il existerait ainsi des êtres qui, sans cesser de se développer, pourraient conserver une même forme durant une longue série de siècles.

Je me résume :

Rien de ce qui forme l'essence ou la base des choses n'a commencé, ni dès lors ne peut finir. L'œuvre seule ou l'arrangement de la matière a son principe et sa fin.

La croyance à la naissance et à la mort vient de ce qu'on prend la partie pour le tout, et que nous aimons mieux croire qu'une chose naît de rien, que d'admettre la non infaillibilité de nos sens, de nos instruments et de ce que nous nommons l'analyse.

De l'esprit qui vit et de la matière qui ne vit pas se composent toutes les œuvres, et aussi tous les corps ou formes animés.

Le corps de chaque individu, complément visible de ses organes invisibles, est à la fois la création et l'expression de son intelligence. L'intelligence ou l'âme a donc précédé le corps.

Les œuvres et les corps n'ont qu'un temps, mais l'esprit et la matière durent toujours, parce que ce ne sont pas des œuvres, mais leur cause et leur élément.

L'être ne peut rien ôter ni ajouter à ce qui est ou à ce qu'il n'a pas fait. Il ne peut créer un brin d'herbe ni augmenter d'un atome la masse de l'univers ; mais avec ces atomes et par la seule puissance de son génie, il va édifier un monde.

Il n'y a pas d'âme divisible ni d'esprit collectif. L'esprit, c'est la vie ; — la vie, c'est l'individualité.

L'individualité, c'est l'intelligence ou le *moi*.

L'intelligence est l'intuition du vrai, qui nous conduit par l'expérience, suite du rapprochement et de la comparaison, à l'appréciation des choses.

L'intelligence, preuve et garantie de la vie, est une faculté commune à tous et qui peut conduire à tout.

Les facultés innées, égales chez tous, se sont depuis inégalement développées chez chacun par l'inégalité de leur application.

Toutes ces formes animées que nous divisons en genres, espèces, races, variétés, ne sont que la manifestation de la vie sous ses différentes faces et à ses degrés divers.

Dans le ciel comme sur la terre, la vie c'est le progrès. Hors de là, c'est bien la vie encore, mais ce n'est plus la vie normale : c'est la vie stagnante ou rétrograde.

Le mal n'est pas dans la nature ; il est l'œuvre de l'être. Il ne devient mal que parce que cette nature est faussée, et qu'on est sorti du vrai ou de la voie droite.

Le mal conduit à l'oblitération de l'intelligence.

De l'oblitération de l'intelligence naît celle des formes ou des corps.

La décroissance physique est donc la conséquence de la déchéance morale. Du mal naît le mal, et le mal retombe toujours sur son auteur. C'est ainsi que chaque être devient son propre justicier : faible ou fort, heureux ou malheureux, il est toujours ce qu'il s'est fait.

BOUCHER DE PERTHES.

1865.

MATÉRIALISATIONS

Dans un voyage autour du monde, fait principalement pour apprendre à connaître le mieux et à observer dans le plus grand nombre de pays possible les phénomènes occultes, mon attention fut attirée, à San-Francisco, par M. J. Munsell Chase, éditeur du *Journal philosophique*, sur le médium à matérialisations E.-V. Miller, 1084, Bushstrasse. J'en ai publié quelques fragments dans le *Journal du Magnétisme*, *La Lumière* et dans le *Phare de Normandie*, mais en plus grand nombre, dans les *Etudes Psychiques*, Leipzig (Aksakow) et dans des publications américaines et anglaises, de sorte que je dois à peine être connu aux sympathiques lecteurs de la *Revue Spirite*. Les esprits contrôleurs de M. Miller m'invitèrent alors à y faire publier les procès-verbaux de mes séances avec leur médium, témoignages que je me permets d'envoyer à l'honorable rédaction de cette Revue, en certifiant qu'ils ont certainement autant de valeur que ceux du professeur Crookes, sur Katie King, du Dr Home, aussi bien que ceux d'Eglington, Bastian, Slade, Eusapia Paladino, Mme d'Espérance, etc., qu'ils peuvent y être joints, et que, souvent, ils les surpassent.

Je dois faire d'abord observer que j'ai vu des douzaines de médiums, aussi bien en Amérique chez eux, que dans les Sociétés spirites, à Berlin, Paris, Londres, Rome, Le Caire, etc., et que, depuis mon enfance, sous la direction de mon grand'père, du magnétiseur le Dr Julius Neuberth, j'ai pu observer les phénomènes du magnétisme et du spiritisme, et que tous leurs ouvrages me sont connus dans leurs points essentiels ; je pense donc que je suis en situation de pouvoir dire mon mot sur ce sujet.

M. Miller est né à Nancy (France), le 8 septembre 1870 et habite l'Amérique depuis 14 ans, où il possède un magasin d'œuvres d'art japonais dans la Jearystrasse 568. Son extérieur modeste prévient en sa faveur. Je ne lui dis ni mon nom, ni ma profession, en premier lieu ; dans les séances ultérieures, je me présentai à lui.

Ma première séance avec lui date du 1er octobre 1903, à laquelle 25 personnes de l'un et l'autre sexe assistèrent. Ce qu'on appelait son cabinet consistait (dans une chambre qui conduisait à la rue), en un enveloppement, au moyen de draperies noires, de trois fenêtres faisant saillie au dehors. J'examinai tout avec le plus grand soin. Monter du dehors dans ce cabinet était totalement impossible, car la rue était complètement éclairée par une lanterne et celui qui aurait voulu pénétrer aurait été vu par les passants qui s'y succédaient. D'abord, Miller pria chaque personne de visiter son cabinet et d'une façon si simple, si aimable et si digne que l'harmonie, si nécessaire dans ces sortes de séances, fut tout de suite acquise. Après qu'il eut fait changer quelques personnes de places, toujours dans le même but, il s'assit devant le rideau, et tout de suite après, celui-ci

s'ouvrit et les fantômes parurent. N'étant point en transe, le médium les prit par la main, leur demandant leurs noms qui furent donnés et qui appartenaient, pour la plupart, à des parents ou à des amis des assistants. Quand le deuxième fantôme apparut, Miller dit tout à coup en anglais : « Il y a ici un spirite qui s'appelle... » (Suivaient les noms que je dois taire pour ne pas lui causer de désagréments, car ses parents vivent encore et occupent une haute situation). Il dit aussi qu'un chien qui vit encore et s'appelle Moppel, pense à moi et garde bien ma maison. Ceci demande un éclaircissement, je possède, en effet, dans Avalon, dans un lieu de retraite où je faisais autrefois de courts séjours, un chien blanc d'Alaska qui m'était très dévoué et à qui j'avais donné le nom allemand de Moppel. J'étais inconnu dans ce milieu, on ignorait que j'eusse un chien et qu'il s'appelait Moppel, et M. Miller, qui connaît l'anglais et le français, ne sait pas un mot d'allemand. Un certain nombre d'esprits apparurent encore, qui donnèrent leur nom en appelant près d'eux certains assistants et en s'entretenant avec eux. A ce moment, le médium expliqua qu'il allait se rendre dans le cabinet parce que les esprits auraient ainsi plus de force pour venir *eux-mêmes* trouver les assistants. Trois minutes à peine s'étaient écoulées quand le rideau s'ouvrit, et que nous vîmes M. Miller endormi ayant près de lui ses huit esprits guides dans leurs vêtements blancs habituels. Peu à peu, un grand nombre de formes apparurent : des hommes, des femmes, des adultes, des enfants qui, sortant du cabinet, venaient vers les assistants et s'entretenaient vivement avec eux, en anglais, en français, en allemand, et les embrassaient. La plupart étaient des Américains et des Français ; il y avait aussi deux Allemands. J'ai entendu dire, plus tard, que dans une séance de 74 membres, 27 langues différentes avaient été employées parce qu'il y avait dans la réunion un nombre correspondant de nationalités différentes. Un fantôme matérialisé s'adressa à moi en allemand. Il dit son nom, qui m'était bien connu, mais il m'entretint de choses privées et que je dois taire. Au moment précis où le dernier esprit quittait notre cercle, M. Miller sortit du cabinet. Les dématérialisations se firent pour la plupart, devant le rideau. La lumière était suffisante pendant toute la séance. Le médium ne fut pas lié, j'estime que c'est un acte peu humain, et que son application ne rend pas les phénomènes qui suivent plus inattaquables.

Après cette séance, j'ai mis par écrit ce que j'avais éprouvé et l'inspection rigoureuse à laquelle je m'étais livré. J'ai vu M. Miller, la plupart du temps, entouré de fantômes, de corps lumineux, d'apparitions, et je n'ai rien remarqué d'anormal. Pourtant, le baron Hellenbach a raison quand il dit (*Jugement de l'Humanité*, Vienne, 1884, III, 239) : « Il y a un certain scepticisme qui dépasse encore la croyance imbécile d'un charbonnier ou d'un montagnard. »

Telle fut ma première rencontre avec M. Miller, qui me détermina à continuer plus tard, avec lui, de nouvelles expériences. Malheureusement, j'étais alors obligé de voyager, et ce ne fut que le 1er février 1904 que je pus de nou-

veau faire des recherches avec lui et me procurer les preuves qui me manquaient et dont j'avais besoin pour amener, peut-être, soit M. de Rochas, de Paris, soit la Société des Reçherches psychiques de Londres, à contrôler mon médium. Je regrette beaucoup que le Dr Carl du Prel, le professeur Zöllner et le baron Hellenbach soient morts, car ces savants occultistes allemands auraient été certainement très heureux de le connaître.

Cinq séances publiques et trois séances particulières, à la fin de février et au commencement de mars, m'apportèrent des preuves qui laissent dans l'ombre des faits de Florence Marriat, décrits dans son livre : *Il n'y a pas de mort* (Leipzig, H. Payne), faits que jusqu'alors j'avais considérés comme fantastiques.

M. Miller reviendra en France en 1905 — et j'ai entendu dire par le professeur Van der Naillen, président de l'Ecole du Génie à San-Francisco, et qui est ami de M. de Rochas, que ce dernier voulait étudier la médiumnité de M. Miller. Ceux qui pratiquent les sciences occultes savent que, plus on a de séances avec un médium, plus elles deviennent intéressantes, pourvu que la sympathie et l'harmonie y règnent. Je résume donc, pour abréger mes différentes expériences.

J'ai vu, avec une lumière des plus suffisantes, un esprit complètement matérialisé pendant que le médium était devant le rideau. J'ai vu cet esprit en sortir, venir vers une dame qui était assise à 3 mètres de moi environ, et l'embrasser : c'était sa mère, puis, suivi de M. Miller qui n'était pas en transe, je l'ai vu le prendre par la main et le ramener jusqu'au rideau, devant lequel il se dématérialisa. Je vis jusqu'à huit fois un homme que j'ai beaucoup connu pendant sa vie ; il vint tout à fait devant moi, à trois quarts de mètre du médium, sous la forme d'abord de petites flammes flottantes qui s'abaissaient, s'approchaient et, en une demi-minute environ, se développaient jusqu'à former une matérialisation complète qui restait devant mes yeux. Il avait avec moi de longues conversations ; puis se retirait vers le rideau, où je le suivais. Alors, il se dématérialisait devant mes yeux, continuait à parler jusqu'à la disparition de la tête. Cet esprit était, par son organe, absolument reconnaissable ; mais, comme il s'enveloppait de vêtements blancs, je conservais toujours une petite hésitation qu'il m'enleva dans la séance suivante, où il resta habillé avec le même frac et le visage découvert et visible, comme je l'avais vu dans son cercueil.

J'ai vu des groupes de petites flammes blanches, bleues, ou extraordinairement bleu pâle, qui brillaient ; une voix en sortait qui s'adressait à moi et donnait leurs noms entiers, c'étaient des amis et des connaissances. Quelques-unes disparaissaient et se reformaient vite, d'autres ne savaient pas encore le faire.

J'ai vu quelquefois mon petit-fils John Helmuth qui mourut à l'âge de 4 ans, le 31 août 1898, sortir du cabinet, planer vers nous avec ses cheveux blonds, disant sans s'arrêter : « Papa, me vois-tu ? » Je l'ai vu longtemps flotter dans la chambre, puis se perdre dans le plafond.

Dans une séance privée, j'ai vu M. Miller debout et non en transe, entouré de flammes brillantes qui venaient vers nous de tous les côtés et me parlaient d'une façon fort impressionnante.

Dans une conférence publique, j'ai vu un esprit complètement matérialisé s'asseoir sur une chaise, au milieu de l'assistance, et s'entretenir avec elle pendant au moins 12 minutes.

J'ai vu au moins une douzaine d'esprits se former devant les assistants à 2 ou 3 mètres du médium ; et même, une fois, tandis qu'il leur parlait, tout à coup, ils se sont mis à chanter : leur voix résonnait comme des éclats, des détonations ; ou bien encore c'étaient des apports comme celui de cette montre perdue depuis 6 ans. Je m'arrête dans l'énumération de ces petits faits, en ayant un bien plus important à signaler.

Miller possède huit esprits guides. Betsy en est le chef ; sa tâche est difficile, mais c'est un esprit infatigable, aimable et généreux. Il y a parmi eux un Indien qui possède des connaissances médicales et qui m'expliqua, d'une façon détaillée, les causes d'un mal dont je souffrais et qu'aucun médecin n'avait pu trouver. Quand il fut matérialisé, il me mit dans la main le remède nécessaire. Je ne reviendrai pas sur l'entretien de ces esprits qui touche pour la plupart à des sujets d'ordre intime, d'autant plus que je ne m'occupe pas des communications spirites, étant de l'opinion de Du Prel qui dit dans : *La Mort, l'Au-delà, la Vie dans l'Au-delà* (Munich, 1899, p. 101) : « Le spiritisme qui nous dévoilera le véritable Au-delà n'est pas né ; la science spirite que nous possédons nous apprend seulement à connaître les phénomènes entre les deux Mondes. » Pour les personnes qui s'intéressent aux communications spirites, les ouvrages du Dr Fries, Davis, Kardec, Swedenborg, Mme d'Espérance sont pleins d'attraits.

Je veux tout de suite raconter en détail un événement arrivé chez M. Miller; je ne me souviens pas d'avoir rien lu de pareil dans les nouveaux écrits relatant les phénomènes psychiques. Je veux parler de la dématérialisation d'un homme vivant retrouvé, quelques instants après, à un autre étage. La belle brochure du Dr Walter Barmann : *L'écossais Home* (Leipzig, 1899), décrit bien la lévitation de Home, mais non la disparition de son corps. Du Prel, dans son ouvrage : *La Magie comme science de la nature* (Iéna, 1899, p. 147), a réuni un grand nombre de lévitations à différentes époques ; pourtant, je ne me souviens pas d'avoir lu quelque part le récit de la disparition d'un homme vivant, comme dans le cas de M. Miller.

Il était en transe, assis dans le cabinet. Betsy appela « le gentleman allemand », c'était le nom que je portais dans ce cercle scientifique. Elle m'appelait pour me faire constater que le médium était bien dans le cabinet et y était endormi. L'assistance se composait de 27 personnes. Elle me dit : « Nous allons dématérialiser notre médium et le transporter au 1er étage; toi, un autre monsieur et deux dames, faites-nous donner la clef, afin de le faire redescendre. » J'explique ici que toute la maison appartient à M. Miller, que les séances ont lieu au rez-de-chaussée, et, comme le propriétaire n'est

pas marié, il tient le premier étage fermé avec soin, car les vols en Californie ne sont pas rares. Le guide demanda ensuite que nous nous tenions par la main et que nous chantions pour obtenir l'harmonie dans le groupe et une grande tranquillité d'esprit, car leur projet était très difficile à accomplir.

J'inspectai tout avec soin. Il était impossible à M. Miller de sortir du cabinet, puisqu'il n'y avait pas de porte devant, mais seulement dans le fond de la salle. Devant ce cabinet où il était en transe, 27 personnes étaient assises suffisamment éclairées ; et si une fenêtre avait été ouverte, nous nous en serions immédiatement aperçus par le courant d'air, d'autant plus qu'il faisait ce soir-là un temps d'orage. Après 4 minutes environ, on entendit Betsy dire que maintenant 4 personnes devaient monter. Je me fis donner les clefs par la concierge qui était dans notre cercle, et nous nous rendîmes au 1er étage, dont j'ouvris la porte. Nous y trouvâmes M. Miller très oppressé, assis sur une chaise et encore en transe. Je le pris par la main et je le ramenai dans notre cercle, où il se réveilla ne se ressouvenant de rien. Le cœur seul lui faisait mal.

Quand la question de la quatrième dimension fut remise sur le tapis par le professeur Zöllner, à Leipzig, le baron Hellenbach demanda à son médium si un homme pouvait disparaître au moyen de la quatrième dimension. On lui répondit : « Cela dépend des circonstances ». Cet acte inspire trop de respect pour le faire fréquemment. Mais, il y a bien des cas où des hommes sont devenus invisibles pour échapper à leurs ennemis, exemple : Jésus, dans le temple. *Jugement de l'Humanité* (Vienne, 1884, p. 273.)

Grâce aux travaux philosophiques du baron Hellenbach et du Dr Carl Du Prel, l'idée de la personnalité est comprise maintenant d'une façon tout à fait nouvelle, et les difficultés que nous présentait ce problème psychique sont tout près d'être aplanies. Nous savons maintenant que notre conscience intérieure — l'individu — et notre conscience extérieure — la personnalité — ne sont pas une seule et même chose ; que des expériences dans le domaine du somnambulisme et de l'hypnotisme ont établi cette vérité, que notre personnalité qui est le résultat de notre conscience extérieure, ne peut être identifiée avec le *moi* qui appartient à la conscience intérieure ; ou, en d'autres termes, que ce que nous appelons notre conscience, n'est pas semblable à notre connaissance intérieure. Il faut donc distinguer la personnalité et l'individualité ; l'individualité reste, la personnalité disparaît.

De là surgit la question de l'identité des esprits, pierre d'achoppement du spiritisme. Car, actuellement, ceux-là sont bien rares qui se gardent des pièges de cette espèce. De là provient aussi que les communications médianiniques ne peuvent nous donner des renseignements raisonnables sur le monde des esprits et ses habitants. La conception des phénomènes du monde transcendantal est tout aussi insaisissable que ne l'est l'idée de la quatrième dimension. Nous ne pouvons en avoir aucune notion. (Aksakof, *Animisme et Spiritisme*, Leipzig. 1894, p. 641.)

Je puis assurer que j'ai reconnu, sans le moindre doute, chez M. Miller

au moins trois esprits, par leur extérieur et par leur langage, pour les gens qu'ils se disaient être. Naturellement, on a beaucoup parlé de ces expériences dans toute la presse américaine et je voudrais que ce médium soit également connu dans les sociétés savantes d'Europe, afin que nous possédions une pierre angulaire où repose sûrement la vérité des rapports avec le monde transcendantal. J'envoie ci-joint une photographie, où M. Miller se montre devant le rideau avec un esprit enfant.

On se passionne un peu partout pour les choses occultes, principalement en Amérique. Le Dr Passavant dit dans les *Recherches sur le Magnétisme vivant et sur le Somnambulisme* (Francfort, 1821) :

« L'homme abuserait de ces forces comme il l'a fait de toutes les forces, principalement de celles qui sont dangereuses et lui font peur. Que toute l'histoire soit appelée en témoignage. Que les vieilles générations qui ont formé le sol où nous passons, soient interrogées. Est-ce que jamais une grande et belle apparition a instruit le monde ? Quand la main de l'Eternel semble s'approcher de la terre, n'est-elle pas reniée, bafouée, méprisée ou salie ? D'ailleurs, n'est-ce pas des mêmes eaux que les lis tirent leur parfum et la ciguë, son venin ?

Guadalajara, mars 1904.

PROF. WILLY REICHEL.

Professeur honoraire à la Faculté des sciences magnétiques de Paris.

LA RÉNOVATION RELIGIEUSE

Chère Madame Leymarie,

Le spiritisme chrétien imposant la solidarité, comme spirite et chrétienne je viens vous signaler pour vos lecteurs et lectrices, un livre qui jusqu'ici a échappé à l'attention spirite, malgré sa valeur toute exceptionnelle, autant comme résumé d'instructions transcendentales, obtenues par voie médianimique que comme beauté de style, profondeur de pensée et sincérité d'opinion. Ce livre a le titre suivant :

La Rénovation religieuse, Doctrine et Pratiques de haute Initiation par un serviteur du Christ (1).

Mais, afin que ceux qui ont soif de choses *vraies* et sublimes à la fois, soient suffisamment renseignés, je crois ne pas pouvoir mieux faire que reproduire la préface du précieux livre en question. Cette préface, intitulée *Déclaration*, la voici dans son texte intégral :

« On ne naît pas chrétien comme on naît juif ou musulman ; on le devient :

(1) Libairie Fischbacher, in-8°, prix: 6 francs.

le Christianisme n'est pas une société, ni même une religion proprement dite : c'est un état d'âme.

Qu'elle que soit la forme du culte que l'on professe, n'en professât-on aucun, on peut être chrétien, si l'on vit selon les règles strictes de la charité, de la justice et de la vérité.

Quiconque fait le bien toujours, partout et envers tous, est chrétien de fait, quand les dévots le considéreraient comme un impie.

Il ne suffit donc pas d'être inscrit sur les registres d'une communauté ecclésiastique quelconque pour se dire chrétien : il faut être devenu enfant de Dieu.

Tout en vivant encore sur la Terre, le chrétien est déjà citoyen du Ciel, Titre sacré qu'on ne doit ni usurper ni profaner.

Demandez à un catholique romain : « Etes-vous chrétien ? » Il vous répondra : « Oui, je le suis. » Demandez à un orthodoxe : « Etes-vous chrétien ? » Il vous répondra : « Oui, je le suis. » Demandez aux membres des différentes églises orientales ou sectes protestantes des deux mondes : « Etes-vous chrétiens ? » Ils répondront tous : « Nous le sommes. » Et chacun même prétendra l'être plus que ses voisins.

Et toutes ces églises, toutes ces sectes se détestent, s'attaquent, se déchirent avec frénésie ; elles n'ont pour leurs adversaires que des cris de rage et les vociférations de l'anathème. « C'èst à cela qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples », a dit le Maître, « si vous vous aimez les uns les autres. »

Comme ces églises manquent toutes de charité, aucune n'est chrétienne. Ce sont des écoles de morale très précieuses, nécessaires même pour donner la notion du devoir ; mais elles n'atteignent point à la hauteur chrétienne, bien qu'elles puissent renfermer des chrétiens.

Un bouddhiste, un musulman, un païen vertueux, humain, dévoué à ses semblables, est plus près de Dieu qu'un sectaire haineux et hypocrite.

Le christianisme consiste à adorer Dieu en esprit et en vérité, à l'aimer de tout son cœur ; à aimer le prochain, même son ennemi autant et plus que soi; à secourir les faibles et à se préserver de la contagion du siècle.

« Soyez parfaits », a dit le Christ, « comme votre Père céleste est parfait. »

Tout le Christianisme est là et n'est pas autre chose. Il ne vise qu'à la perfection morale, car elle est la clef du monde. Avec elle vient la science divine.

Un illettré qui se dévoue pour ses frères, en sait plus que ces théologiens superbes qui affirment ce qu'ils croient connaître et trébuchent sur leurs arguments.

Le chrétien est instruit directement de Dieu ; il puise à cette source de connaissance, s'en abreuve, en fait sa nourriture.

Entre Dieu et lui s'établit un courant de vie tout naturel. Il sent ce que

30

les autres ne font qu'apprécier théoriquement ; aussi n'a-t-il pas besoin de maîtres pour l'instruire ; il échappe à l'illusion universelle.

Que savons-nous en toute sincérité ? Rien.

Quelque fiers que nous soyons de nos connaissances, nous ne pouvons rien affirmer, car rien de ce qui nous entoure n'est réel pour nous. Ce qui nous paraît tel, ne produit cette sensation qu'aussi longtemps que certaines relations existent entre nous et l'objet perçu. Nous ne connaissons pas les choses en elles-mêmes ; nous ne les percevons que par leur mode d'action. La science ne repose donc sur aucune réalité ; elle n'est que la synthèse des relations qui existent entre des choses différentes.

Ce que nous prenons pour des réalités : la chaleur, la lumière, les couleurs, le son, le goût, l'odorat, ne sont pas des choses, mais des effets. Et ces effets si divers n'ont qu'une seule cause, une seule origine : les vibrations cosmiques. Leur plus ou moins d'intensité varie le mode et fait toute la différence.

Nous percevons le même effet sous des modes divers. Qu'il nous manque un ou deux sens, et les modes correspondants passent inaperçus. Nous ne nous doutons pas même qu'ils existent. Un sourd au milieu d'un concert, un aveugle en face d'un paysage, ne perçoivent rien ; et pourtant le concert, le paysage existent.

Ainsi en est-il du monde spirituel. L'homme charnel y est plongé et ne s'en doute pas. Nous n'apprécions véritablement que ce qui est subjectif, ce qui devient nous en quelque façon ; le reste nous échappe.

La vérité n'est rien pour nous, tant que nous lui demeurons étrangers. En vain, essaie-t-on de nous instruire ; la voix frappe nos sens et nous laisse sourds intérieurement. Notre cerveau même n'en est pas impressionné d'une manière durable. Organe de la pensée, il ne pense pas par lui-même : il est seulement la condition, l'instrument qui la subit et la développe.

Nous ne jugeons des choses ou des êtres extérieurs à nous, que dans la mesure où nous subissons leur influence, où nous nous identifions avec eux.

Nous ne savons jamais d'une manière précise leur condition propre d'existence ; s'ils perçoivent la chaleur, la lumière, la souffrance, au même degré et de la même façon que nous ; s'ils voient les couleurs, s'ils apprécient le son ou la distance, comme nous les voyons ou les apprécions. La vie extérieure ne nous apparaît que comme correspondance ; nous ne la vivons pas, nous en subissons les effets.

Notre vie réelle est donc purement subjective ; encore se trouve-t-il même en nous, nombre de sensations ou de principes vagues, imprécis, dont nous avons peine à nous rendre compte : de sorte que notre propre existence même est pour nous mystérieuse par plus d'un côté. Car, en nous aussi, se trouvent deux mondes différents ; le monde des sens, qui est plus ou moins

illusoire ; le monde de la pensée, qui peut être plus ou moins incohérent.

Nous ne savons positivement ce que nous sommes, que par une connaissance que peu de personnes arrivent à posséder ; celle de notre moi réel. Aussi la plus profonde parole qui ait retenti sur le monde est-elle : « Connais-toi toi-même. »

Quiconque n'est point parvenu à cette connaissance intime, ne connaît de sa propre vie que le côté extérieur, de quelque intelligence, de quelque génie qu'il soit doué, et ne soupçonne pas la grandeur et la réalité de son être.

Celui-là seul sait ce qu'il est et se sent vivre, qui est parvenu à reconnaître expérimentalement le principe divin qui est en lui. Ce sentiment vif et profond n'est connu que de ceux qui l'ont éprouvé. On ne peut en donner une idée ; les termes sont impuissants à l'exprimer, car il ne répond à rien de terrestre.

Alors, tout un monde de sensations, d'émotions, de réalités inconnues, se manifeste à lui avec une telle évidence qu'il n'y a plus de place pour la moindre hésitation. Sans efforts, sans même y penser, il se sent supérieur au monde physique qui l'entoure. Ce principe divin palpite en lui, se substitue à ce qu'il prenait pour son être, et devient sa vie propre.

C'est la divinisation de la nature humaine ; et celui-là seul a le droit de se croire et de se dire chrétien, qui a le sentiment que Dieu est sa vie, son être, son individualité. Ce n'est plus l'homme qui vit, mais le Christ sous forme humaine. La nature humaine est reléguée au second plan ; elle n'est plus que l'enveloppe, le suppôt de Dieu.

Que personne donc ne se flatte soi-même et n'ose se dire chrétien dans d'autres conditions. Une telle prétention serait illusoire et sacrilège.

Cet état d'âme se traduit par un dévouement sans bornes au service du prochain. Quiconque risque sa vie pour sauver son semblable, n'est peut-être pas encore un chrétien ; mais il accomplit un devoir de chrétien. Les dévots n'ont aucun titre à prendre ce nom, fussent-ils prélats ou docteurs.

Si on demande au chrétien qu'elle est sa foi, puisqu'il n'adopte le symbole d'aucune église, il répond qu'il croit au bien, et n'a d'autre ambition que de le réaliser en lui.

Les honneurs et les richesses, objet d'une si ardente convoitise, ne le touchent pas. Il fait fi des honneurs, et n'estime la fortune que dans la mesure où elle lui permet de faire le bien. Il a horreur des jouissances, les considérant comme la plus dangereuse illusion.

En ce qui concerne la doctrine chrétienne, elle remonte au Christ, et, par lui, aux premiers jours du monde, puisqu'il est la réalisation vivante des aspirations de l'humanité.

Il est inutile d'ajouter qu'un chrétien respecte les convictions de tous, du moment où elles sont sincères. Les églises matérielles de la terre sont, du

reste, nécessaires pour commencer l'évolution religieuse. Aucune n'enseigne le mal ; toutes enseignent le bien à leur manière : cela suffit. Le seul tort qu'elles puissent avoir est de se croire parfaites, de nier qu'on puisse aller au-delà, et d'assujettir l'humanité à des rites respectables, sans doute, en ce qu'ils figurent, mais impuissants par eux-mêmes à conférer la perfection.

Quant au chrétien, il relève de l'Eglise invisible, et, s'il participe extérieurement aux pratiques d'un culte, il n'entend pas se soumettre à des formules humaines, car le Christ l'a affranchi de toute loi de servitude.

Il tient pour règle invariable que l'homme ne peut être sauvé par quoi que ce soit d'extérieur à lui ; il faut qu'il incarne le bien et le manifeste dans ses actes.

Loin de se croire des êtres privilégiés, les chrétiens professent n'avoir aucune qualité spéciale. Tout homme, fût-il le plus inculte, possède en germe ce qui doit devenir, avec le temps et l'épreuve, la magnifique floraison chrétienne. Tous sont destinés à manifester en eux la nature divine.

Ces vérités forment la base du Christianisme.

Je vais développer, dans deux entretiens, nos croyances dogmatiques et morales, laissant à chacun le soin de les apprécier comme il lui conviendra. Pour éviter les graves écueils d'un enseignement dogmatique qui, stéréotypé dans les esprits, devient à la longue un credo stérile et immobilisant, j'emprunte à l'antiquité sa forme dialoguée, qui permet aux objections et aux réponses de se produire tout naturellement.

Ce livre s'adresse à ceux qui sont capables de le comprendre : on aurait tort d'y voir une attaque contre les formes extérieures du culte. »

Evidemment, comme l'auteur vient de le dire lui-même, la Rénovation religieuse ne s'adresse pas à tout le monde ; j'ajouterai : elle ne s'adresse pas même à *tous* les *spirites*. Car, en effet, il y a spirites et spirites. Ceux de vos lecteurs qui cultivent ce genre de spiritisme que je qualifierais volontiers de « spiritisme de Salon », parce qu'il défraye les 5 o'clock et les soirées mondaines, n'y trouveront point ce qu'ils cherchent, c'est-à-dire un passe-temps agréable, satisfaisant les facultés surexcitées de leur imaginative. Pas davantage, il n'intéressera les spirites athées qui font du spiritisme, purement une science expérimentale, appelée à *détruire le sentiment déiste, inné à l'être humain.*

Non, il est certain, *la Rénovation Religieuse* ne saurait plaire à ces deux sortes de lecteurs de votre Revue. Il n'en est pas de même des spirites à âmes religieuses, généralement Kardécistes et disciples du grand apôtre Léon Denis. Ceux-ci, autant assoiffés de vérités religieuses qu'écœurés par les contradictions des dogmes, qui enseignent une morale et justice boiteuses, s'enthousiasmeront du livre que je leur recommande, parce qu'à la place des habituelles interprétations caduques, sinon fausses, des Ecritures, ils trou-

veront les enseignements clairs et logiques des chefs de l'Eglise *invisible*.

C'est donc à eux seuls que je recommande le superbe volume susnommé, que je viens de lire et relire, présumant qu'ils y puiseront comme moi, science et consolation.

CLAIRE G.

LE SPIRITUALISME DÉMONTRÉ SCIENTIFIQUEMENT

Réponse à M. Gaston Méry.

MES CONCLUSIONS

(Voir Revues de mars et de mai).

Nous marchons à grands pas vers la lumière ! Encore un dernier effort, un peu de bonne volonté et le voile qui pèse si lourdement sur l'esprit de M. G. Méry tombera de lui-même, et la borne disparaîtra pour lui laisser voir le fait.

Déjà, il affirme le phénomène spirite ; il y croit tout autant que le plus fervent de ceux qui préconisent la doctrine spiritualiste ; et il est même très mécontent si l'on se permet de douter de ses sentiments, de ses croyances. « Ce qui nous sépare de vous », me dit-il, « ce n'est pas que nous niions le phénomène spiritualiste alors que vous l'affirmez ; c'est que nous différons d'opinion sur les causes de ce phénomène ; il y a une nuance. »

Et cette nuance, qui met entre nous un abîme et qui est le « To be or not to be », de Shakespeare, c'est ce pauvre désincarné qui en est la cause ; c'est lui qui fait tout le mal. C'est le cauchemar, c'est la bête noire de M. le Directeur de l'*Echo merveilleux* ; il n'en veut à aucun prix : Foin du spiritisme, s'il faut y croire à de tels sacrifices. « Nous n'avons pas besoin », dit-il, « de cette hypothèse, pour expliquer ce phénomène » ; — les vivants lui suffisent, car tout pour lui est dans le subjectif !...

« Il n'y a aucune raison de supposer que le phénomène est dû à un esprit désincarné, plutôt qu'à *tout autre genre d'esprit* (*sic*). Cette objection de sa part m'a rendu perplexe et je me suis creusé la tête pour savoir de quel *autre genre d'esprit* ce bon M. G. Méry veut parler.

Quelle fut donc cette entité invisible, ange ou démon, qui est venue ainsi s'immiscer dans mes affaires privées et a pénétré jusque dans les replis les plus secrets de mon cœur pour en faire surgir ce qu'il y a de plus intime et de plus sacré ? Quelle fut cette puissance qui s'est manifestée à moi d'une manière aussi intelligente, aussi évidente, jusqu'à revêtir la forme de l'être que j'aimais ?...

« Je n'en sais absolument rien », répond M. G. Méry ; « ce que je sais,

c'est que l'origine du phénomène m'échappe, comme à vous-même, et que c'est arbitrairement que vous voulez y trouver une preuve expérimentale des doctrines du spiritualisme ». Puis il ajoute avec une pointe d'ironie marquée : « Il n'y a là aucune évidence qui s'impose à mon intelligence. Il me faudrait une petite démonstration ; et c'est cette petite démonstration que j'attendais de vous. Malheureusement, je l'attends encore, et il y a gros à parier que je l'attendrai longtemps. » M. Gaston Méry, dans sa simplicité naïve, ressemble absolument à cet enfant qui, pour la première fois, entend le tic-tac de la montre et dit à son père : Papa, je voudrais bien voir la petite bête qui est cachée là-dedans.

Voyons, Monsieur le Directeur, mettons un peu d'ordre dans les idées, un peu plus de logique. Vos notions en psychologie paraissent être quelque peu confuses et rudimentaires. Vous êtes, je soupçonne, plus matérialiste que spiritualiste ; vous ne croyez qu'à ce que vous voyez, à ce que vous touchez... Mais, êtes-vous bien certain que ce que vous voyez est le réel ? Je n'oserais l'affirmer.

Vous voulez absolument que ce soit *un tout autre genre d'esprit* que celui du désincarné qui est venu se manifester dans les séances dont je vous ai fait un extrait. Je voudrais bien, pour vous être agréable, pouvoir vous faire cette concession ; mais « je ne peux pourtant pas vous croire, comme cela, uniquement parce que vous le croyez vous-même. » C'est vrai, les croyances des uns ne s'imposent pas à l'esprit des autres et ne déterminent pas leurs convictions.

Or donc, raisonnons. Quoique vous puissiez penser de *cet autre genre d'esprit*, de ce mythe que vous voulez faire gober aux ignorants et aux simples d'esprit, la question doit être ramenée au dilemme suivant : Ou ce sont les incarnés qui, seuls, coopèrent à la production du phénomène spirite, ou ce sont les désincarnés qui interviennent avec les terrestres humains dans ces manifestations.

Mais l'un et l'autre, incarné et désincarné, sachez-le bien, n'ont été, ne sont et ne seront jamais que le même esprit, affectant des formes variées et sans nombre, suivant le milieu, la sphère où ils se trouvent : — L'esprit — un et divers.

J'admets pour un instant avec vous que l'incarné est le seul acteur dans la représentation des phénomènes qui se produisent sur la scène du monde. C'est le « sub-conscient » du médium ou le mien, ce « moi inférieur » qui est plus maître que moi — d'après ceux qui professent ces théories — de mon cerveau que « le moi supérieur » ; c'est « lui » qui est au courant de tout ce que fait « l'autre » et qui a, de plus, des idées et des opinions le rendant complètement indépendant de son « co-associé ». C'est lui qui s'extériorise, qui se manifeste par la typtologie, la télékinésie, la télépathie, la téléplastie,... l'auto-suggestion,... et les *tutti quanti* autres manières....

Oui je vous concède tout cela ; mais je ne vois pas où tout cela nous conduit ; et ce n'est qu'*arbitrairement* que vous voulez éliminer le désincarné de nos affaires pour y substituer un X indéterminé qui ne sert qu'à rendre la question plus compliquée, au lieu de la simplifier. Car, quand vous aurez amoncelé hypothèses sur hypothèses, théories sur théories, quand vous aurez avec l'aide du physiologiste et du chimiste disséqué, divisé les atomes ; que vous les aurez unis et combinés sous toutes les formes possibles et imaginables ; quand vous aurez déterminé et classé toutes les facultés de tous les corps connus et de tous ceux qui seront certainement encore découverts dans les siècles à venir, il vous faudra, malgré tout, infortuné M. Méry, retourner en arrière et remonter au principe ; à Celui qui le premier a donné la « première chiquenaude » et a mis tout en branle... Et, à moins de reconnaître dans la cause du monde sensible le plus haut degré de l'intelligence consciente et de volonté, il faudra renoncer à comprendre la possibilité de la raison humaine, la possibilité même de l'univers.

C'est faute de pénétration que nous comprenons et concilions si peu de chose. Les esprits agissent sur les humains incarnés d'une manière diverse et occulte ; ils se manifestent à eux par les pensées qu'ils suggèrent et par certaines influences. Ils constituent une puissance de la nature. « Il n'y a rien », a dit avec justesse certain auteur, « dans l'invisible qui ne soit figuré sur la terre. Le monde invisible est le reflet de l'humanité. Il participe par la pensée à nos joies, à nos peines. Parents, amis, indifférents, tous subsistent et sont ramenés par l'attraction des habitudes et des souvenirs vers les lieux et vers les hommes qu'ils ont connus.

« L'action du monde visible sur le monde invisible, et réciproquement, est une des lois, une des forces de la nature nécessaire à l'harmonie universelle, comme la loi d'attraction. »

Et quoi que vous en pensiez ou disiez,brave Monsieur Méry,vous ne pourrez faire que les choses ne se passent ainsi ; car elles sont immuables et ont été ordonnées ainsi de toute éternité. C'est un principe existant de tout temps, — et tout principe tient sa nature de l'absolu. — Ne pouvant ni le comprendre, ni l'expliquer, vous en doutez : c'est un signe d'ignorance. Mais les temps viendront où la vérité apparaîtra à vos yeux dans tout son éclat. Cet esprit dont vous bornez l'action à vos sens physiques et matériels et que n'apercevront jamais les analystes et les classificateurs qui passent leur vie à recueillir et à grouper des phénomènes, cet esprit qui pénètre tout, anime tout et transforme tout, que le Spiritualisme affirme avec Platon, agit sur notre âme par l'amour, comme il agit sur notre raison par l'idée. « Mens agitat molem. »

C.. q. f. d.

PROF. C. MOUTONNIER.

Brunate (Como), le 5 juillet 1904.

LA TÉLÉPATHIE AVEC FIL. — L'ONGUENT DES SORCIÈRES

Toujours à l'avant-garde de la science psychique, M. de Rochas vient de tenter et de réussir de nouvelles expériences très attachantes. Il les donne modestement « comme une simple indication pour les personnes qui le suivent dans cette voie encore inexplorée ».

La première série de ces expériences concerne ce que M. de Rochas appelle la *Télépathie avec fil*, c'est-à-dire la transmission à distance et à l'insu du sujet, d'une influence psychique au moyen d'un corps conducteur, eau, fer, etc...

« Je sortis le matin avec le médium Politi, raconte M. de Rochas, que j'emmenai sur le bord de la Marne. Je le priai alors de tremper sa canne dans la rivière où je plongeai moi-même la mienne en faisant un effort musculaire (1). Cet effort détermina une contraction violente du bras du médium qui faillit tomber à l'eau, comme si celle-ci l'avait attiré. Je recommençai deux ou trois fois dans des positions diverses et je constatai qu'une barque ou un petit cap interposés entre nous deux en arrêtait l'effet. »

D'autres expériences furent exécutées en prenant pour agent de transmission les rails d'un tramway. M. de Albertis, qui concourut à ces dernières expériences, les rapporte ainsi : « Le colonel se mit sur le pont de Joinville, qui traverse la Marne, et où passe la ligne du tramway de Champigny. A l'insu de Politi nous avions arrêté nos conventions. Il était alors 10 h. 40 du matin, Politi et moi nous devions nous éloigner de de Rochas en longeant l'un des rails dans la direction de Champigny et en marchant rapidement. Tous les 20 ou 30 mètres je devais ordonner au médium de prendre contact avec le rail en appuyant sa canne dessus, et je devais espacer mes ordres de telle façon que l'un des contacts se produisît à 10 h. 55 très précises... Le médium ne connaissait pas nos accords. Aussi, quand nous fûmes à une centaine de mètres de de Rochas et qu'il toucha le rail, il fut surpris de ne pas recevoir de secousse. « Nous sommes déjà trop loin, me dit-il. — Ne « t'inquiète de rien, lui répondis-je, nous avons la consigne de marcher et nous « ne devons pas penser à autre chose. » A mesure que nous nous éloignions, je répétais de temps en temps à Politi l'ordre d'appuyer sa canne sur le rail, ce qu'il faisait nonchalamment comme si l'insuccès était déjà prouvé.

« Enfin, voilà 10 h. 54, nous sommes à onze cents mètres du colonel. Je laisse encore passer cinquante-cinq secondes, après quoi j'ordonne à Politi de toucher le rail. Il obéit, le sourire aux lèvres, mais à peine a-t-il eu le

(1) M. de Rochas note que Mesmer avait fait au XVIIIe siècle, une expérience analogue.

temps d'approcher sa canne du fer qu'il jette un cri de douleur et un juron en pur patois romain. Je constate que ses doigts sont contractés et que les tendons du poignet vibrent violemment. En faisant un effort, le médium arrache sa canne du rail, la jette loin de lui et se frotte la main.

« L'expérience avait réussi d'une façon indéniable, mais il fallait la répéter ainsi que j'en étais convenu avec de Rochas. Nous nous éloignâmes encore... l'autre secousse devait se produire à 11 heures précises. Nous parcourûmes ainsi 205 mètres. A deux reprises, Politi, devenu plus timide parce que la main lui faisait mal, toucha le rail mais sans résultat. Ce fut à 11 heures et quelques secondes qu'il sentit enfin la deuxième secousse. »

MM. de Rochas et de Albertis renouvelèrent le jour suivant ces expériences avec Politi, à une distance moins grande mais en variant davantage la forme des phénomènes. Il ne s'agit donc pas d'une coïncidence de hasard mais de faits renouvelables à volonté.

Chez un autre sujet, Mme Lambert, M. de Rochas obtint la transmission des contractures, non seulement au moyen du rail et de l'eau, mais par l'intermédiaire d'un fil de fer galvanisé de 200 mètres de long soutenu par des supports isolés comme un fil de télégraphe. Analogie plus frappante encore avec la télégraphie électrique, les contractures ne se transmettaient plus si le fil de fer communiquait au sol par un autre fil. En opposition, au contraire, avec le fluide électrique, les effluves humains ne seraient pas transmissibles au moyen d'un fil de cuivre.

Une grille de fer agit sur ces effluves comme condensateur et en augmente la force. Un jour M. de Rochas projeta les rayons digitaux de sa main sur Mme Lambert, à travers un grillage de fer plié en quatre doubles. Il produisit ainsi une commotion terrible ; le sujet fut contracturé de tout le corps et perdit connaissance.

Les radiations des doigts et celle des yeux peuvent se transmettre sans conducteurs. Lorsque M. de Rochas pinçait l'air sur la ligne droite rejoignant l'extrémité de son doigt ou son œil à un point déterminé du corps du sujet, le sujet ressentait le pincement au point visé. Il y aurait donc influence invisible mais physique entre les hommes. Quelle lumière ces faits, bien confirmés, projetteraient sur la psychologie des foules, l'influence des fréquentations, la sympathie, les antipathies !

M. de Rochas a abordé l'étude et l'explication de phénomènes plus étranges. Tout le monde a entendu parler de l'onguent des sorcières dont elles se frottent pour aller au sabbat. Or, en frottant les points hypnogènes d'un troisième sujet (1) avec de l'onguent *Populeum*, onguent inoffensif mais où il entre de la feuille de peuplier et de la belladone, comme dans la pommade

(1) Jeune fille de 18 ans.

des sorcières, le sujet a extériorisé sa sensibilité cérébrale et, de plus, a déclaré spontanément, et sans suggestion de M. de Rochas, apercevoir des visions d'hommes et de femmes nus dansant sous la présidence d'un diable. Certaines substances provoqueraient donc régulièrement chez des sujets sensibles, certaines séries d'idées, demeurant les mêmes à travers les siècles? Ou, si l'on préférait expliquer le fait par une lecture de pensée, (le sujet voyant dans la pensée de M. de Rochas que l'onguent Populeum ressemble à l'onguent des sorcières, lesquelles avaient telles visions, etc...) il faudrait au moins convenir que certaines substances facilitent singulièrement la suggestion mentale involontaire et la pénétration de pensée.

ALBERT JOUNET.

SÉANCES AVEC LE MÉDIUM BAILEY

A la Société des Etudes psychiques de Milan.

(*Extraites de la Revue «Luce e Ombra»*)

Première séance. — *Vendredi* 28 *février* 1904.

Sont présents les membres seuls du Comité, sauf M. Cipriani qui est venu assister seulement à la quatrième séance. La transition du médium de l'état normal à l'état de transe, présenta les signes suivants qui se répétèrent à chaque séance : de l'inquiétude, de la somnolence, des frissons, des contorsions. Durant la transe, le médium avait les yeux fermés en apparence, quoique par moments il eût l'air d'examiner les objets qu'on avait apportés et de tourner la tête du côté des personnes auxquelles il parlait. Le réveil présenta les mêmes symptômes en sens inverse, accompagnés à la fin de bâillements prolongés.

La première séance fut seule préparatoire ; les diverses entités qui s'y manifestèrent l'une après l'autre, par l'intermédiaire du médium, se firent connaître par des signes caractéristiques particuliers qui se maintinrent constamment pendant tout le cours des séances. De celle qui se borne à des discours, nous ne faisons pas de rapport, parce qu'elle n'offre aucun intérêt pour les recherches.

La deuxième et la troisième séances, dont nous donnons le compte-rendu à titre de complément et d'explication, n'auront, comme nous l'avons remarqué, qu'une valeur relative pour le Comité. Par ces rapports et les autres les signataires ont l'intention simplement de certifier les faits et les conditions, selon lesquelles ils ont eu lieu, pour en tirer ensuite telles conclusions d'ordre général qui résulteront naturellement de l'accord des témoignages.

Aucune signature ne fut jamais demandée aux invités et le Comité s'est

borné à ajouter aux anciennes celles qui sont venues se présenter spontanément.

A. Marzorati, *publiciste.*

Deuxième séance. — *Mardi 1er mars.*

La séance commença à 8 h. 30 soir. Tous les membres du Comité se composant de sept personnes furent présents, et il y eut en plus un invité.

Le médium, déjà quelques minutes avant l'heure précédemment fixée par lui pour la réunion, s'était montré agité et avait donné des signes de commencement de transe ; après un court silence, dans la chambre fermée à clef et éclairée par une petite lampe rouge, sombre, de M. Redaelli, une entité vint souhaiter le bonsoir aux personnes présentes auxquelles il exprima le désir que le médium fût soigneusement visité. Sur ces instances celui-ci se dépouilla aussitôt de sa jaquette et de son gilet et ôta ses souliers. Le Dr Clericetti le visita en faisant glisser sa main sur son corps, en en pressant fortement toutes les parties, tandis que MM. Odorico et Avvanzini examinaient les habits, fouillant les poches et y laissant deux crayons, une petite clef de montre, un portefeuille, quelques pièces d'argent et une montre.

Le médium remit ses vêtements, aidé par ceux qui sont présents et les invita à s'asseoir en demi-cercle à environ deux mètres de lui ; et puis la même entité déjà parue s'exprima ainsi, d'une voix assez basse :

« Le contrôle du médium est indispensable. Votre médium est également disposé dans les prochaines réunions, qui serviront précisément plus spécialement au contrôle, à venir dans nn sac à manches fermé d'où sortiront les mains laissées libres. Il est nécessaire d'exécuter avec précision les divers ordres concernant l'augmentation ou la diminution de la lumière rouge, ou la suppression totale de chaque lumière.

« La batterie sera mieux formée s'il y a des dames présentes. Sur plusieurs milliers de séances tenues avec les deux sexes, une seule est restée sans résultat. Comme dans la vie ordinaire, aux pères, aux frères, aux maris sont unies dans le travail, dans l'étude, dans tout et partout, les mères, les sœurs, les épouses ; de même dans le monde des esprits, les deux sexes apportent leur contingent numérique et leur coopération.

« L'influence féminine (d'une dame incarnée présente à une séance) est une influence très profonde et douce. L'élément nerveux est très salutaire et sur ceci vous ne devez nourrir ni doute, ni peur.

« Les personnes d'un âge très avancé ne conviennent pas. Tous seront bienvenus, même ceux qui sont unis par les liens du sang aux autres assistants. Parmi les esprits ici présents et que vous ne voyez pas, il y a ceux de pères, de mères, de frères et de sœurs. Avant de lever la séance, je désire que vous me demandiez l'explication d'un doute quelconque qui vous préoccupe. »

L'esprit du Dr Robinson sera présent ce soir. C'est le voyageur célèbre qui a déjà fait deux ou trois visites à la Terre-Sainte.

L'esprit d'un Hindou mahométan viendra aussi.

Le médium se tut pendant quelques moments. Les frémissements et les tremblements convulsifs de tout son corps nous annoncèrent le changement de la personnalité qui s'empara de lui; et puis de la voix et de gestes très variés, il salua en langue indoustane, comme suit :

« Salàm, salàm, sayyed ! » (Paix, paix, ô maître ! Comment vous portez vous, Monsieur ? — (Traduction du Dr Griffini). Il continua ensuite en mauvais anglais, parla en anglais vulgaire, pauvre et puéril, parlé par les gens de couleur : « My name is Abdul ! Je speak Ingli ? » (*Sic*). (Autrement : Je me nomme Abdul. Parlez-vous anglais ?) Le Dr Clericetti vers lequel l'entité se tourna, répondit qu'oui. Abdul se tourna alors vers le Dr Griffini qui lui avait demandé d'expliquer en anglais ces mots dits en indoustan, et l'entité lui répondit ainsi :

« Tum veut dire « comment » (1) ; « tum gais, signifie : « comment vous portez-vous »; « sorhib veut dire, « monsieur » et mamsà, « madame ».

Invité à prononcer d'autres mots indoustans, il dit : « hati, cita, roti », et les traduisit : « éléphant, léopard, pain ».

Il demanda ensuite aux personnes présentes si elles connaissaient la religion musulmane et le Coran de Mahomet ; puis il dit la formule arabe « bismilla » (c'est-à-dire au nom de Dieu), et l'autre : « là ilà illa Allàh wa Muhammad rasul Allàh » (non c'est Dieu qui est Dieu et Mahomet est le prophète de Dieu) ; il récita en très bon anglais le premier chapitre du Coran qui signifie : Gloire à Dieu, le Seigneur de l'Univers, clément et miséricordieux. Roi du jour de la résurrection. Nous t'adorons et demandons ton aide; conduis-nous dans la bonne voie, la voie de ceux que tu as privilégiés, non celle de ceux qui mériteront ta colère et de ceux qui se sont perdus. »

(1) Paroles textuelles de l'entité: *tum, veut dire* comment, et *tum gais*, comment vas-tu: (Le Dr Griffini, qui a fait le rapport, s'est borné à reproduire fidèlement et d'une manière complète tout ce qu'il a entendu dire du médium par rapport à telle ou telle personnalité, sans en discuter les erreurs fortuites et les inexactitudes. Après une longue attente durant laquelle le médium fit mouvoir avec bruit dans l'air des cartes postales, depuis le commencement de la séance sur la petite table située entre lui et les assistants, quelques-uns d'abord, et tous ensuite, constatèrent une lumière vague, mouvante, phosphorescente, qui s'éloignait ou se rapprochait d'eux de temps en temps, ou allait se poser à la hauteur de la table; paraissant et disparaissant à l'improviste suivant une ligne en « zig-zag ». Les docteurs Ferrari et Claricetti, et l'ingénieur Odorico, eurent la sensation que la lumière s'approchait d'eux, jusqu'à les toucher presque; quant au Dr Griffini, il lui sembla que la lumière ne s'éloigna jamais d'un mètre des autres et de la place.

Abdul annonça ensuite, toujours en mauvais anglais, l'arrivée de Sahib Denton (M. Denton) et demanda qu'on éteignît toutes les lumières.

La forme de cette lumière faible, verdâtre, pendant l'apparition de laquelle le médium battait des mains pour montrer qu'elles étaient libres, variait fort comme aussi son intensité, dont le degré ne dépassa jamais celle d'une phosphorence extrêmement faible, laquelle à diverses reprises apparaissait et disparaissait et prenait tantôt la forme d'un carré d'environ 10 × 10 centimètres, et tantôt d'autres formes diverses.

On demanda la lumière rouge.

A l'aide de celle-ci on put lire écrits sur une feuille de papier mise sur la table en face du médium, les mots suivants :

« Welcome you from Spirit world. »

Prof. Denton.

(Traduction : Le Prof. Denton vous salue du monde des esprits.) L'Indou Abdul (1) annonça ensuite l'arrivée de Sahib White, un ministre anglican, qui salua les personnes présentes et parla ainsi : « Chers Messieurs, je serai très bref. Je sais que vous cherchez seulement la vérité, c'est là une recherche absolument libre. Je suppose que vous avez étudié cette preuve depuis longtemps, je tâcherai donc de vous aider. Je sais que quelques-uns ne croient pas aux phénomènes spirites et je suis sûr que vous serez très contents, à l'avenir, des phénomènes auxquels j'essaierai de vous faire assister, comme cela eut lieu déjà dans plusieurs séances en Australie avec les professeurs Stamford et Cartie.

« Je suis heureux de vous avoir été présenté et de pouvoir rester en communication avec vous. Je ne suis pas un bon chanteur, mais toutefois, en vous saluant, je déclamerai deux ou trois strophes. »

En effet, le médium chanta quelques vers d'une voix sonore, interne, à la « struggle for the bread » (la lutte pour le pain) et aux peines de l'existence.

Avec des frémissements et des contractions habituelles, caractérisant le changement de personnalité, Abdul revint et demanda un tapis et un éventail. Le Dr Ferrari fournit le tapis ; l'éventail fut promis pour la séance suivante. Et puis, Abdul demanda qu'on fît l'obscurité et quelques minutes après, à la lumière rouge, les assistants purent observer dans la main gauche un petit nid du diamètre d'environ six centimètres et de la profondeur de quatre, tissé de petits morceaux de paille, entremêlés de laine.

MM. le Dr Ferrari, l'Ing. Odorico et Avvanzini constatèrent que le nid était tiède au toucher ; il contenait un petit œuf de la dimension d'une noisette, que le médium prit avec deux doigts pour l'offrir aux assistants.

(1) Concernant l'exactitude ou au moins d'un terme semblable, voir la note précédente du Dr Griffini.

L'entité expliqua qu'il s'agissait d'un nid de « munie », des petits oiseaux blancs d'Australie, connus aussi en Italie.

Ayant posé le nid sur le tapis, survint une autre personnalité qui parla pendant vingt minutes ; puis Abdul revint et celui-ci ayant fait remarquer que l'œuf contenu dans le nid pourrait être plus avantageusement couvé que détruit, redemanda l'obscurité et Abdul lui-même emporta la couvée.

Le Dr Robinson revint parler, et fit l'éloge de Bailey qu'il avait bien étudié et contrôlé.

« Vous faites des recherches sur le fait le plus important qui existe et avec un homme qui est déjà dans la vie future. Avec lui, vous ne pouvez pas trouver de réponse à vos recherches. Le monde des esprits est le monde réel, puisque la vie a acquis par lui son plus haut degré de stabilité et ne peut plus changer. L'esprit est une entité stable, tandis que l'homme est encore esprit et corps: L'esprit en est la partie immortelle et immuable et Dieu vous l'a donné.

« L'homme est une construction spirituelle robuste (man is a strong spiritual building). Tandis qu'il est dans la chair, il ne doit rien craindre de la vie spirituelle qui sera une vie plus élevée (progressive life). Autour de vous, il y a des esprits en grand nombre qui ont établi (established) l'identité de la vie d'outre-tombe et qui reviennent pour communiquer avec ceux qui sont encore dans la chair, pour convaincre les hommes que cette puissance existe. Il n'y a plus ni Hébreux (Jews) ni Gentils, parce que tous sont frères.

« J'espère pouvoir vous parler plus longtemps une autre fois sur des sujets intéressants. — Bonne nuit. »

Ayant demandé la lumière rouge, le médium sortit peu à peu de sa transe.

La séance fut close à 10 heures du soir.

Avvanzini Mario, Baccigaluppi Angelo, Clericetti Dott. Emilio, Ferrari Dott. Francesco, Marzorati Angelo, Odorico Ing. Odorico, Redaelli Giacomo, Griffini Dott. Eugenio, secrétaire des séances.

QUATRIÈME SÉANCE. — *Vendredi 4 mars.*

On visita en premier lieu la chambre et la séance commença à 8 h. 30 du soir. Tous les membres du Comité étaient présents, sauf M. Baccigaluppi et il y avait, en outre, trois invités. La chambre était éclairée par une lumière rouge. Le médium tomba en transe progressivement et avec les symptômes habituels, et l'entité qui se fit nommer le Dr Whitcombe recommanda, par la bouche du médium, la plus grande ponctualité aux assistants à se trouver aux réunions et les pria de s'asseoir en bon ordre et en silence à une certaine distance (environ deux mètres) de lui. Il leur dit qu'il se présentera ce soir des nouveaux venus différents de ceux présents à la dernière séance, et les invita à garder, autant que possible, l'ordre dans lequel ils étaient placés

l'autre fois. Il appela ensuite à lui le Dr Griffini qui, seul, devait passer la visite ce soir.

L'invité ôta successivement et examina la jaquette, le gilet et les souliers du médium. Il tira de la jaquette quelques feuilles de papier et un portefeuille et les garda sur lui pendant toute la séance. Il laissa toutefois au médium un canif et un mouchoir. Il passa ses mains avec force et plusieurs fois sur les bras, le dos, la poitrine et les jambes du médium qui était ainsi à moitié déshabillé, et dont il examina surtout les cavités, sans y rencontrer la présence d'aucun objet, malgré la plus grande attention qui y fut apportée. Avant que l'entité ne parlât, elle pria de vouloir se hâter, parce que le médium éprouvait une pénible sensation de froid, et elle insista pour que dans les prochaines séances on s'arrangeât à le mettre dans un sac.

Le médium s'assit à sa place ; devant lui se trouvait la petite table déjà décrite, et couverte du tapis examiné antérieurement, et sur la table était un éventail japonais fourni par le Dr Clericetti.

Après quelques minutes de silence, une nouvelle personnalité vint saluer les assistants avec son « Salàm, salàm », et parla dans son « broken english » (mauvais anglais) et pittoresque déjà mentionné ; lui ayant demandé son nom, il dit : « Je suis Abdul. » Celui-ci annonça que le professeur Robinson s'est rendu à Babylone, d'où il apportera ce soir quelques tablettes de forme conique. Il prévient ensuite que le prof. Denton et l'indien Selim (1) viendraient se manifester, et il demanda, dans cette intention, qu'on fît de l'obscurité.

Abdul expliqua au Dr Clericetti que Selim apportera à présent douze petites pierres précieuses ni taillées, ni lavées, et qui viennent de son pays même, qui se trouve sur les monts Himalaya.

La lumière rouge fut éteinte, après quelques minutes tous les assistants aperçurent une tache phosphorescente et verdâtre plus intense que celle qui apparût dans les séances précédentes. La lumière changea de place, tourna et se dirigea depuis le point où, selon toute supposition, était assis le médium, jusqu'au point d'où provenait la voix de celui-ci, car on remarqua que l'entité Abdul continua, sinon à parler, du moins à prononcer des mots saccadés, à faire des questions dans une langue inconnue à l'autre entité indoue (Selim e Mahmud) et finalement en langue anglaise incorrecte au professeur Denton, à la lumière, comme l'expliqua Abdul. A un certain moment, tandis que la lumière était montée presque jusqu'au plafond de la chambre (haute de 3 m. 65), le médium dont la voix, à en juger par la provenance, indiquait qu'il était assis à sa place habituelle, pria Denton de des-

(1) Sillim, d'après la prononciation constamment employée par le médium, avec l'accent tonique sur la première syllabe.

(Note du docteur Griffini.)

cendre et la lumière obéit et vint se poser sur la table. Pendant tout ce temps, la lumière garda une forme circulaire ou ovoïde d'un diamètre moyen de 10 centimètres; puis la forme changea, en s'allongeant comme une bande de 20 × 2 centimètres. Le médium demanda aux assistants s'ils voyaient la main de Denton. Ils répondirent que non.

Alors la traînée lumineuse se replia sur elle-même jusqu'à ce qu'à la fin elle prit la forme d'une main rude avec l'index étendu ; ce phénomène fut observé par tous ceux qui étaient présents.

Puis, la phosphorescence disparut et l'entité actuelle demanda la lumière rouge, montra quelques pierres sur l'éventail japonais d'où elle les fit passer sans les toucher avec la main sur une feuille de papier qu'il avait posée sur la terre à sa droite. Les ayant examinées après la séance, on en trouva onze qui, après vérification faite par un expert, l'une après l'autre furent reconnues être de véritables rubis. Abdul se tourna vers le Dr Griffini, lui demanda s'il connaissait l'Inde et lui recommanda d'y aller pour assister aux merveilleux phénomènes exécutés par les fakirs et les joghis. Pendant quelques instants d'inaction du médium et de silence, on remarqua un changement de personnalité.

Le prof. Denton s'annonça par la phrase suivante : « My name is Denton » (Je me nomme Denton). Il observa que la chambre où se tenaient les séances n'était pas suffisamment aérée, chose indispensable, ajouta-t-il, pour la production des phénomènes spirites. Et puis il continua ainsi :

« Je parlerai, Messieurs, d'un fait qui se vérifiera ce soir. A Melbourne, on conserve depuis plusieurs siècles des tablettes babyloniennes. Le mode d'écriture babylonienne consistait à inciser les cunéiformes au moyen d'un coin en métal sur la surface encore humide des tablettes d'argile de la dimension moyenne d'une brique de savon ordinaire. Sur quelques-unes de ces tablettes, on écrivait d'un seul côté et sur d'autres sur les deux côtés. Leurs formes étaient tantôt rondes et tantôt carrées, comme on le voit dans les riches collections du Musée britannique. Les caractères incisés sont tantôt si minimes, qu'ils exigent un verre grossissant pour les lire. Après que l'empreinte est prise on la fait sécher au soleil et on la garde dans des bibliothèques appropriées annexées aux palais des rois. Le pouvoir spirite (spirit power) a la capacité d'en porter ici par le moyen du passage de la matière et la désagrégation électrique des corps en des millions de parcelles ; il est capable aussi d'en lire les caractères. Ce passage à travers ou entre la matière (through or between matter) est la chose la plus curieuse. Il y a des phénomènes de désagrégation, de matérialisation et de dématérialisation. Il faut aller avec prudence pour se prononcer en faveur ou contre la possibilité d'un phénomène, considérant que vous voyez aussi la matière-eau (acqua) changer d'état, de liquide devenir solide, en glace et aériforme en vapeur.

Maintenant, ces mémoires babyloniens écrits sur de l'argile se trouvent dans les musées d'Europe conservés dans des milliers de tablettes exposées au public. Parmi les lieux de provenance, il faut noter Nippur qui s'écrit aussi (Niffur (1) où on en recueille de l'infini.

Ils racontent l'histoire des anciens et contiennent la chronique ancienne de Babylone. L'âge du monde est à présent de 6.000 ans. Les chroniques cunéiformes du règne de Sargon datent de 3.600 (2) avant Christ ; c'est l'époque à laquelle remontent quelques-unes des tablettes babyloniennes qu'on a conservées.

L'archéologie n'a pas encore décidé si les Babyloniens avaient inventé l'écriture cunéiforme ou s'ils l'avaient héréditée de leurs pères, les Arcadiens. Si des milliers de ces tablettes ont été exhumés, d'autres sont restés encore ensevelis dans le territoire de l'antique Babylone. L'action spirite, étant données certaines conditions, a pu les extraire, elles seront soumises à la sagacité d'un expert en archéologie qui pense qu'elles sont différentes de celles qui ont été exhumées jusqu'à présent. Le prof. Denton salua promettant de revenir.

Repos du médium avec changement de personnalité. L'Hindou Selim dit qu'il était prêt à se rendre à Babylone avec le Prof. Robinson, pour exhumer quelques tablettes ; après il demanda qu'on fît l'obscurité et Abdul revint et parla de l'Inde avec le Dr Griffini. A un certain moment, le silence se fit et soudain, à voix haute, il prévint Selim en « broken english » (mauvais anglais) de ralentir son voyage et de déposer avec soin ce qu'il y avait à porter. On entendit un bruit sec d'une pierre lancée, d'une manière inconsidérée sur la table. Abdul expliqua qu'il s'agissait d'une tablette babylonienne et demanda la lumière rouge. Les assistants s'approchèrent et trouvèrent, en effet, une tablette, sur la table, couverte d'une couche de sable résistante, et qui ayant été polie ensuite, on la trouva revêtue d'un côté de caractères cunéiformes.

Le médium donna des signes de changement de personnalité et le professeur Robinson, orientaliste, ayant salué les assistants, dit qu'il a été invité à traduire les caractères empreints sur la tablette d'argile et qu'il les croit très intéressants. Il recommande de déposer la tablette dans un endroit abrité de l'air, parce qu'elle se dessècherait complètement, et après deux ou trois jours, d'enlever soigneusement les incrustations de sable avec une brosse, afin de ne pas endommager les caractères. La tablette ayant été desséchée au soleil il était facile de la briser, ainsi qu'il arriva à plusieurs de celles apportées à M. Stanford.

(1) Ces deux sortes d'orthographe nous sont données lettres par lettres (spelled), de l'entité ultérieurement demandée par le Dr Griffini.

(2) Evidemment, il faut remonter à Sargon I, de qui seul récemment on put fixer la date, laquelle fut ainsi désignée vers l'année 3800 A. C.

Le médium se leva tout droit. Il tenait dans une main la tablette et sans cesser de l'observer de près avec un grand sérieux, il se disposait à parler avec les gestes d'un professeur en chaire publique et pria le secrétaire d'écrire la traduction qu'il lui dictera. Cela fut fait et il répéta dans le cours de la dictée, l'acte de repolir l'objet avec une brosse fictive et de souffler dessus de temps en temps pour mieux en distinguer les caractères ; il est à remarquer que la tablette est restée intacte et revêtue de sa croûte de sable et fut seulement repolie quelques jours plus tard par le Dr Ferrari. Le Dr Robinson nous fit donc lentement et à haute voix la traduction (que nous donnions à la hâte), nous permettant parfois de réfléchir quand nous rencontrions une difficulté, ainsi que nous l'indiquions par des points, et en intercalant. Puis il fit avec les assistants, d'une voix basse, tels commentaires et telles explications, que nous donnerions en caractères ordinaires. Etant donnée l'importance de l'explication comme élément d'étude, nous la reproduisons textuellement en anglais :

« There is written... « Sargon »... it means the second, who lived 600 years before Christ... « the great King, conqueror of... and then there are the namer of two cities, « Ninive and Ilam », which is not the name written in the cuneiforms, but the place indicated on the tablet... then, the names of « assur », Chief God, of « Bèl, Mylitta, Istar... »

« Il y est écrit... « Sargon »... veut dire le second, qui vivait 600 ans av. C. « — Le grand roi, vainqueur de... » et puis suivent les noms de deux villes : « Ninive et Elam (1), qui n'est pas le nom écrit dans les cunéiformes, mais qui est celui de la localité indiquée sur la tablette... puis, les noms d'« Azur », Dieu principal de « Bèl, Mylitta, Istar. »...

Il ajouta ensuite :

« Je crois que cette tablette avait été faite en commémoration du retour de Sargon de quelque expédition de guerre. ».

Après, la même entité dit que d'autres semblables viendront dans la prochaine séance.

Le Dr Clericetti demanda à l'entité à quelle époque remontait la tablette apportée à présent, et l'entité répondit vers 750 ou 760 avant Christ.

Suit un passage de personnalité et puis entra une entité indienne qui dit se nommer Abdalla.

Personne de ceux qui étaient présents ne comprenant le bengali, il parla en « broken english » comme avait l'habitude de le faire l'entité Abdul et il demanda si on désirait l'entendre chanter dans sa langue maternelle ou Bengali. Invité à le faire, il donna l'explication de son chant avec la narration

(1) « Ilam », est la prononciation anglaise de « Elam ».
(Note du docteur Griffini.)

d'un roman qui s'était passé à la Cour d'un Ragià, nommé « Nur Mohammed ».

Ce Ragià était aimé de tous et plus riche qu'un « feringhi » (qu'un Européen). Il résidait à Cashmir. Son fils, le prince héréditaire, s'était épris de Zulika, une jeune fille très jolie, arrêtée pour un vol de chameaux, et qui, je pense, simula une maladie afin d'obtenir du Ragià la permission de l'épouser. La maladie parût être très grave. On fit venir de Bombay un « hakim feringhi » (un médecin européen), auquel le prince promit de donner un monceau d'or si, avec son autorité de médecin, il pouvait vaincre les refus paternels, mais ses tentatives furent infructueuses. Zulika tomba malade en prison, au péril de sa vie.

Le prince en mourant chanta alors ainsi sa douleur, sur un ton lent, mélodieux :

« Zulika, Zulika ! nasciarad dinaa Nur Mohammed ! Cabrebano Zulika canu ! Laru ninear Mohammid cariu veneaciar garru ! » Cadre riu Zulika cama nida relio ! Bane sa gar liu Nur Mahmid carudalu ! Ire Zulika carauniu leodiuta, Zulika Zulika, cane, calarme erdilaro ! »

Quand le chant fut fini, les traits du médium annoncèrent un nouveau changement de personnalité et l'entité Denton revint après quelques minutes pour souhaiter la bonne nuit aux assistants. Il demanda à plusieurs reprises s'ils n'avaient pas d'autres questions à lui soumettre. Il affirma qu'autant qu'il était possible, les conditions du milieu ambiant étaient meilleures, relativement, que dans les précédentes séances, et il renouvela la nécessité de joindre l'élément féminin pour compléter la « batterie ». Interrogé par le Dr Ferrari s'il serait possible que la Société se mît en communication directe avec les « cave droellers », les troglodytes de l'Inde septentrionale, les dépositaires des secrets des fakirs et des yoghis, il répondit qu'il n'y avait pas de meilleure autorité et plus compétente sur ce sujet que celle du prof. Taylor du Musée de Hobart en Tasmanie.

Les Drs Clericetti et Ferrari demandèrent, en outre, si quelqu'un des contrôles ou des entités qui se manifestaient par l'intermédiaire du médium, savait parler ou comprendre la langue italienne ou française, Denton se mit à expliquer longuement comment il arriverait qu'une entité autre que celles manifestées jusqu'à présent (le Dr Denton, le prof. Robinson, le Révérend White Abdul, Abdalla, Selim et Mahmud), compromettrait la liberté d'action de ceux-ci. Il ajouta de plus que, pour être en état de se présenter, ces nouvelles entités auraient besoin d'une longue période de temps pour pouvoir, comme les autres, entrer en possession avec succès des facultés de ce médium. D'autre part, celui-ci même est en relation de médiumnité avec des personnes telles que Denton et Robinson qui comprennent plusieurs langues plus importantes.

Le médium s'éveilla ensuite avec des baillements et des contorsions réitérés, et la séance fut levée à 10 heures du soir.

Avvanzini Mario, Brioschi Achille, Clericetti Dott. Emilio, Ferraro Dott. Francesco, Fumagali prof. Angelo, Marzorati Angelo, Odorico ing. Odorico, Redaelli Giacomo, Sulli Rav. Aw. Guiseppe, Griffini Dott. Eugenio, secrétaire des séances.

DÉPART DE BAILEY.

Le médium Bailey nous a informés qu'il serait obligé, par raison de santé, de partir pour l'Australie, après avoir donné deux séances à Rome ; la première seulement n'eut qu'un résultat intelligent.

Nous étions désolés de cette nouvelle, car, comme nous l'avions dit dans le numéro précédent de notre *Revue*, les trois premières séances ne furent à Milan que d'une valeur relative, sous le contrôle possible de l'application des mains ; nous ne voulons pas imposer des conditions aux phénomènes dont on ne connaît ni la nature, ni les lois.

Sur la réalité des phénomènes, il nous manque l'opinion des illustres expérimentateurs de Rome et de ceux d'autres villes du royaume et de l'étranger, avec lesquels Bailey s'était engagé et sur lesquels nous avions fondé de grandes espérances.

Traduit par le PROF. C. MOUTONNIER.

Nice, le 22 juin 1904.

UN JUGEMENT DE DIEU

Parmi les collections du château royal de Berlin se trouvent deux dés à jouer, qui n'ont rien d'extraordinaire, quant à leur aspect, mais qu'on appelle les « Dés de la mort » pour la raison suivante :

Sous le grand électeur de Brandebourg, un assassinat commis à Berlin fit grande sensation. Une jeune fille d'une rare beauté était courtisée par deux soldats. Un soir, on la trouva assassinée ; les deux soldats soupçonnés d'avoir fait le coup, furent immédiatement arrêtés et emprisonnés. L'un d'eux, qui s'appelait Ralph, avait effectivement commis le crime par jalousie contre son camarade Alfred, visiblement favorisé par la jeune fille. Le tribunal était perplexe devant cet assassinat mystérieux ; on avait vu les deux soldats le soir du crime près de la fontaine où la jeune fille fut trouvée morte, mais les indices manquaient absolument. Le soldat Alfred interrogé le soir même ne nia pas avoir parlé avec la jeune fille et affirma qu'il l'avait quittée amicalement. Le soldat Ralph, comme je l'ai dit plus haut, le véritable assassin, interrogé à son tour, donna à toutes les questions des réponses négatives. Il ne restait donc rien d'autre à faire, que de s'en remettre au juge-

ment de Dieu. Le grand électeur décida que les deux soldats devaient jouer leur mort aux dés. Celui qui jetterait le plus petit nombre serait considéré comme le véritable auteur du crime et exécuté sur-le-champ. Le grand électeur, entouré de ses officiers d'honneur, et le tribunal entier assistèrent à la cérémonie du « jugement de Dieu ». Le soldat Ralph prit en riant les dés, posés sur un tambour et jeta deux six. Tous les assistants se regardèrent stupéfaits, attendu qu'on était fermement persuadé de l'innocence du soldat Alfred. Mais celui-ci ne perdit pas courage, se mit à genoux, adressa une fervente prière à Dieu et se leva en s'écriant : « Seigneur Dieu tout-puissant ! ayez pitié de moi ! ne m'abandonnez pas !... vous savez que je suis innocent ! » Ce disant, plein de confiance en Dieu et d'espérance, il jeta les dés avec tant de force, que l'un d'eux se divisa en deux fragments. Le dé entier marquait 6, les fragments de l'autre dé marquaient 6 et 1, ce qui faisait en tout 6 + 6 + 1 = 13. Tous les assistants poussèrent des cris de joie, mais que l'on juge de leur étonnement, lorsque le soldat Ralph tomba tout à coup comme frappé de la foudre. On le ramassa et on eut beaucoup de peine à le ramener à la vie. Après quelques moments de repos, il reprit connaissance et confessa hautement qu'il avait assassiné la jeune fille par jalousie. Le grand électeur et toutes les personnes présentes à cette scène émouvante furent vivement impressionnés. C'était un doigt de Dieu ! Dieu avait sauvé l'innocent.

Or, depuis ce « jugement de Dieu » les deux dés se trouvent parmi les collections du château royal de Berlin.

JOSEPH DE KRONHELM.

RÊVES RÉALISÉS

Le compositeur autrichien François Joseph Haydn (1732-1809) se rendit célèbre par ses symphonies et autres compositions instrumentales. Il composa des opéras, des sonates, cinq oratorios, parmi lesquels : « *La Création* » et les « *Saisons* » ont le plus contribué à sa célébrité. Il laissa des « Mémoires », dans lesquels se trouve le récit d'un rêve réalisé, très intéressant : Le 25 mars 1792, un pasteur protestant, ami intime de Haydn, assistait à un concert où l'on jouait un andante en sol majeur de Haydn ; aussitôt, il tomba dans une profonde mélancolie et raconta que plusieurs nuits de suite il avait rêvé que cet andante, aussitôt qu'il l'entendrait, serait l'annonce de sa mort. Après le concert, le pasteur accompagna son ami Haydn à sa maison, resta avec lui une heure à causer de musique, rentra ensuite chez lui, se coucha et vers le matin rendit son âme à Dieu.

Justin Kerner (1786-1862), célèbre poète allemand, était un fervent spirite.

En 1824, il publia : « L'Histoire de deux somnambules » et en 1846 « La voyante de Prevorst », qui eut cinq éditions et fit sensation dans le monde scientifique. Dans son ouvrage « Histoire de deux somnambules », Kerner raconte un rêve double, intéressant : Un instituteur de ses connaissances rêva qu'il achetait dans un bureau de loterie un billet portant le numéro 47. Le lendemain, il pria sa femme de mettre sur ce numéro cent thalers, ce qu'elle fit le jour même, puis on oublia l'affaire. Quinze jours plus tard, lors du tirage, le numéro 47 gagna le lot principal et l'instituteur se rendit au bureau de loterie pour s'assurer que c'était bien celui qu'il avait vu en rêve. Tout était d'une exactitude surprenante et, chose singulière, le marchand de billets de loterie s'adressa immédiatement à lui en l'appelant « Monsieur l'instituteur ». Celui-ci, très étonné, demanda au marchand d'où il le connaissait et il reçut cette réponse : « Voici quinze jours j'ai rêvé que vous achetiez un billet chez moi et je vous ai vu aussi distinctement que je vous vois en ce moment. » Les deux rêves avaient eu lieu la même nuit.

Arthur Schopenhauer, philosophe allemand, le théoricien du pessimisme, parle d'un cas singulier arrivé à Novent (Glocestershire) à propos d'une enquête sur une mort accidentelle. Un homme de Novent avait disparu ; on vint annoncer sa disparition à son frère, qui s'écria aussitôt : « Ah ! mon Dieu ! pour sûr, il s'est noyé... car j'ai rêvé cette nuit que je me tenais dans une eau profonde, m'efforçant de le retirer. » La nuit suivante il rêva que le cadavre se trouvait près de l'écluse d'Orenhall et à côté de lui nageait une truite. Le lendemain, il se rendit sur les lieux avec son autre frère, et ils virent effectivement nager une truite dans l'eau à côté du cadavre.

JOSEPH DE KRONHELM.

La robe de l'âme

La robe au fin tissu dont ton âme est drapée,
Est faite d'une étoffe au réseau très subtil;
Le divin tisserand en a serti le fil
Et son lustre au soleil reluit comme une épée.
Elle est le vêtement de cet être profond,
Qui pense, veut et sent, qui sourit et qui souffre;
Et ce lambeau que l'homme arrache au mortel gouffre
Résiste quand le corps se déchiquète et fond.
Plus tu feras le bien, plus elle sera belle;
Plus tu domineras le tumulte des sens,
Plus elle étalera des plis éblouissants,
En dépit de la chair misérable et rebelle.

Elle doit ressembler à la robe de lin,
Que revêtit Jésus en sa mission sainte;
Chaque acte de la vie y laisse son empreinte,
Qui persiste, quand l'homme arrive à son déclin.
C'est la robe idéale aux astrales dentelles,
Que ton esprit revêt toujours sur le chemin
De ses migrations sublimes, immortelles,
Et que le temps ne peut abîmer de sa main.

Paris, mai 1904.

JULIEN LARROCHE.

LE MÉDIUM Ch. BAILEY EN ITALIE

M. le professeur Falcomer adresse de Venise à notre *Revue*, une notice des plus intéressantes sur le médium Ch. Bailey et les séances qu'il a données à la Société des Etudes psychiques de Milan. Nous nous faisons un plaisir d'en donner connaissance à nos abonnés.

M. Ch. Bailey commença ses séances vers le milieu de mars à la Société des Etudes psychiques de Milan, qui s'offrit gracieusement à en supporter les frais et le fit venir de Melbourne, après de longues et difficiles instances. Un de ses membres, M. Marzorati, m'écrivit à ce sujet que B... avait réussi à se faire une réputation par ses séances privées. J'en fus heureux, à cause de la part importante que j'eus avec M. J. Smith pour préparer sa venue.

Entre temps, B... arriva dans le pays et peu après plusieurs personnes de distinction s'adressèrent à moi spontanément pour avoir des renseignements; comme, par exemple, la princesse Karadja, Feilgenhauer, Anastay, Dawson-Rogers, Piddington, et certains me regardaient comme si j'avais été son patron.

Dans les séances sociales de Milan, ce médium obtint certes de bons résultats, mais ils furent dans l'ensemble inférieurs à ceux qu'il avait eus en Australie, son pays natal qu'il n'avait jamais quitté. Il n'y a pas à s'en étonner, considérant les conditions de changement de climat, d'habitudes, de milieu et sachant qu'un médium à phénomènes transcendantaux n'est pas comme un instrument de mécanique, qui se monte et se démonte à volonté. En tout cas, vous pourrez prendre connaissance des rapports faits sur lui dans la Revue « Luce e Ombra ».

B..... donna aussi à Rome, dans les premiers jours de mai, quelques séances chez une dame théosophe; mais les résultats n'en furent pas très heureux. Il y devait rester quatre semaines et après je l'attendais mon hôte à Venise ; puis il entendait aller ailleurs, toujours pour donner des séances. Ce fut alors que j'appris par le sénateur Luciani, professeur à l'Université romaine, que notre médium avait reçu de mauvaises nouvelles de chez lui et

qu'il était obligé de partir. Le concours de ces circonstances malheureuses pouvait faire douter de la sincérité du motif de son départ.

Cependant, j'en admis la sincérité jusqu'à preuve du contraire, d'autant plus que je supposai qu'il était parti à contre-cœur, ayant la perspective de gagner de l'argent et de visiter l'Europe avec sa femme qui avait un grand désir de voyager. La fondatrice de la Colonie Spirite lui avait fait, par mon

Le Médium Ch. Bailey.

intermédiaire, l'offre de venir à son château dans les Ardennes ; le directeur du « Zeitschrift für spiritismus » le désirait vivement à Cologne sur le Rhin : d'autres l'attendaient en Angleterre et en France, avec impatience.

La nouvelle du départ subit de Bailey fut confirmée par une lettre de ce dernier lui-même, datée du 9 du mois de mai du « Grand Hôtel Marini », à Rome, et que M. M..... s'offrit à me faire connaître, parce que le pauvre homme y exprime ses excuses et sentiments envers moi. Il serait venu à Venise, dans les meilleures conditions du monde ; et déjà il m'en avait fait de très raisonnables, ainsi que cela parut au sénateur Fogazzaro, président de l'*Istituto Veneto*, avec lequel j'étais convenu de former un groupe pour des séances.

B... étant un médium dont les forces s'épuisent et qui perd la santé par trop de séances, ainsi que l'a fait remarquer aussi le D^r Cartie, de Sidney,

nous aurions eu pour lui tous les égards possibles et lui aurions appliqué le contrôle le plus convenable. Le bon résultat des séances aurait certainement rendu plus facile la formation d'un groupe libre d'investigateurs dans le sein de l'Institut, dont Fogazzaro est le président.

Ayant une ferme confiance dans le progrès des études psychiques, en général, on ne doit pas se laisser abattre par les déceptions, ni reculer devant les difficultés.

Bailey parti, il en viendra un autre.

Respects et salutations.
M. T. FALCOMER.

(*Traduit par le Professeur* C. MOUTONNIER.)

Contes et récits de l'au-delà

(*Suite.*)

(*Communications médianimiques obtenues par Hella M. Bastian.*)

LA BOITE NOIRE (*Andersen*).

Il y avait beaucoup de monde rassemblé autour d'une boutique de brocanteur dans laquelle se faisait une vente, car le propriétaire était mort, et tout le fonds qui constituait son inventaire devait se transformer en argent courant.

Une masse de choses des plus bizarres était déjà vendue ; mais le magasin n'était pas encore vide : il restait une salle pleine d'antiquités et d'articles modernes attendant leur tour de vente.

Il y avait là quantité de richesses et de splendeurs : or, argent, pierreries, soieries et dentelles, meubles et tableaux, etc., etc., mais personne ne faisait attention à une boîte noire toute simple, en bois finement sculpté, si finement qu'on ne le voyait qu'en levant la boîte vers la lumière. Maintenant, il y a des gens qui, malgré la lumière la plus vive, le jour le plus clair, ne voient pas ce que d'autres aperçoivent au crépuscule et même dans l'obscurité, et c'était là la raison pour laquelle tant d'acheteurs passaient à côté de la boîte sans la voir. Quelques-uns même se moquaient et se montraient surpris qu'un objet aussi simple pût avoir quelque valeur ; d'autres la regardaient, découvrant sa fine sculpture et l'harmonie de ses lignes, mais ne la comprenaient pas et la lâchaient pour quelque chose de brillant et sautant aux yeux ; d'autres encore la pesaient dans leurs mains et la déposaient bien vite, car elle était bien trop légère et ne devait pas avoir grande valeur, ce qui n'avait rien d'étonnant avec une aussi chétive apparence.

A la fin cependant, on finit par vider la salle. Tout s'en alla, pièce par

pièce, avec son acheteur, et il ne resta plus que l'humble boîte noire dont personne ne voulait, en raison de son extérieur simple et de son manque de valeur matérielle.

Déjà l'huissier se disposait à envoyer la boîte rejoindre les bibelots sans valeur, lorsque la porte s'ouvrit et livra passage à une dame richement vêtue. Voir la boîte, la prendre et la lever jusqu'à la lumière afin de faire ressortir la magnificence de sa sculpture, fut son premier mouvement ; puis sa main blanche fit jouer le ressort caché, et sous cette douce pression, le couvercle s'ouvrit, découvrant un intérieur splendide. Et cet intérieur répandit, dans la salle vide et laide, un tel éclat que ceux qui s'y trouvaient fermèrent leurs yeux éblouis, contraints de reconnaître que, sous l'enveloppe simple et tant dédaignée, se cachait une mystérieuse beauté, une incomparable richesse.

LA BONNE REPUTATION (*Andersen*).

A travers la forêt de sapin retentissait une mélodie joyeuse, et le long du chemin qui conduit à la grande ville marchait une belle jeune fille. Elle avait des yeux de myosotis, de ce myosotis qui croît au bord des ruisseaux clairs et limpides, et l'expression de son visage était si innocente et séduisante, que les oiseaux même la suivaient en bande, lui formant une garde du corps telle qu'une reine elle-même n'en peut avoir de plus belle.

A un carrefour d'où le chemin descendait vers la grande ville, se tenait une vieille femme au visage déplaisant et mauvais, encore enlaidi par l'expression ignoble de deux yeux qui donnaient le frisson, tant ils étaient brûlants et sinistres. Elle barrait le chemin et ne voulait pas laisser passer la belle jeune fille, car elle était jalouse de sa fraîche jeunesse et de la bonne et honnête conscience que reflétait chaque trait de son beau visage.

— « Ote-toi de mon chemin, insolente, — lui cria-t-elle d'une voix rogue, — ou mon bâton s'exercera sur ton dos ! »

En même temps qu'elle parlait, elle levait en l'air un long bâton couvert d'épines et le lançait vers la jeune fille. Mais celle-ci s'écarta vivement et le bâton de la vieille se brisa contre un arbre.

— « Attends ! attends ! — hurla-t-elle en dardant sur elle ses yeux sinistre, — je vais t'apprendre à casser mon bâton. »

— « Je n'ai pas cassé votre bâton, — répartit la jeune fille, — mais, si vous voulez, je vous en couperai un autre. »

— « Va-t-en et que je ne te trouve plus dans mon chemin, ou gare à toi ! — hurla la vieille devenue plus furieuse encore, — je suis la calomnie et saurai me venger de toi ! »

— « Et moi, je suis la bonne réputation », reprit tranquillement la belle jeune fille en poursuivant son chemin.

La vieille, bouche béante, la suivit du regard ; puis, menaçante, elle leva la main et se mit à rire.

— « La bonne réputation... hi... hi... hi... la bonne réputation ! »

Entre temps, la jeune fille poursuivit tranquillement son chemin, et ne pensa plus à la vieille femme du carrefour, tant son cœur était innocent, et tant sa bonne conscience croyait peu à la méchanceté du monde.

Vers le soir, elle arriva fatiguée et affamée dans la grande ville, espérant trouver quelque part un refuge et de quoi se nourrir. Mais partout où elle alla frapper, elle essuya des refus. Quelques-uns, avec de profondes révérences et des compliments hypocrites, d'autres avec des haussements dédaigneux d'épaules, lui lancèrent des insinuations malveillantes qu'elle ne comprit pas, mais qui lui faisaient peur ; d'autres enfin lui fermèrent la porte au nez et la laissèrent dans la rue.

Partout c'était la même chose. Lorsque le soir venait et que la rosée couvrait le sol, elle allait se placer, triste et le cœur profondément blessé, devant les portes de la grande ville, et ne savait où se diriger pour trouver un refuge et un morceau de pain.

— « Hi... hi... hi !... », — se mit-on à ricaner près d'elle, — « hi... hi.. hi !... » et lorsque étonnée elle se retourna, elle vit de nouveau la vieille femme qui lui jeta cette fois un regard de triomphe.

— « Que me voulez-vous, la vieille ? » demanda la bonne réputation effrayée en reculant de quelques pas.

— « Ce que je veux, ce que je veux, mon pigeon ? Me moquer de toi, jouir de ma vengeance et voir quel mal font mes coups de bâton. Hi... hi... hi !... je t'ai précédée dans la grande ville et tous ont écouté la petite histoire que je leur ai contée, la petite histoire de la bonne réputation, oh ! une toute petite histoire de peu d'importance, mais tout à fait significative et d'une vérité... telle qu'on peut l'attendre de mes cent mille mensonges. Et ils l'ont crue la petite histoire, les imbéciles ! et si je l'ai inventée, c'est pour me venger de toi, de ton beau visage et de ton cœur innocent. »

Là-dessus, la vieille s'en alla et son ricanement moqueur et méchant vibra dans l'air tranquille du soir. Et la bonne réputation s'enfuit effrayée, car elle savait maintenant la raison des refus qu'elle avait essuyés partout.

Lorsque le jour suivant, au lever du soleil, tous les esprits protecteurs de l'humanité passèrent par la forêt, ils s'arrêtèrent pris d'une mortelle épouvante : Dans l'herbe, sous les sapins, gisait étendue la bonne réputation... elle était morte.

(*Traduit de l'allemand par* HELLA M. BASTIAN *et* ALGOL.)

LE PROCÈS D'ANNA ROTHE

Dans une brochure intitulée « *Un récent procès spirite* » et publiée, il y a peu de temps à Bordeaux, son auteur, le Dr Maxwell y traite du procès d'Anna Rothe avec un sentiment de justice et d'impartialité qui le caractérise.

Nous ne faisons pas mention de cet ouvrage, uniquement pour reparler de l'opinion émise par le Dr Maxwell, sur l'irritante question de la médiumnité de Mme Rothe qui constitue la partie importante de la première partie de son pamphlet, mais pour attirer l'attention du lecteur sur la deuxième partie dans laquelle l'auteur se met en opposition flagrante avec les savants qui se font les propagateurs et les champions de la philosophie matérialiste de l'époque. Il y a quelque chose de délicieusement rafraîchissant et à la fois de réconfortant dans la manière avec laquelle le Dr Maxwell met en évidence la fausseté des arguments qui soutiennent cette philosophie — tels qu'ils sont représentés par le professeur Hæckel. Malgré les immenses services qu'il a rendus à la science, dit le Dr Maxwell, le professeur Hæckel manifeste des vues rétrogrades dans l'évolution scientifique. Il est vrai que la majorité des savants, surtout ceux de l'école allemande, sont d'accord avec le professeur Hæckel, mais leur croyance n'est pas fondée sur le résultat immédiat des faits ; c'est plutôt une interprétation enfantine des faits. Le mot peut paraître excessif et cependant c'est absolument vrai. »

Une telle déclaration, un tel défi de la part d'une personne qui appartient au parti le plus faible, de ceux qui pensent comme lui, méritent d'être signalés. C'est à ces minorités courageuses que le monde est redevable de ses progrès. Le Dr Maxwell démontre ensuite la fausseté de la thèse d'Hæckel dans laquelle il soutient que l'âme est un terme collectif, désignant simplement la somme des fonctions cérébrales, et qu'elle peut être déduite logiquement des faits physiologiques qui sont supposés le prouver. « En vérité, un homme doit avoir d'étranges notions de logique », ajoute le Dr Maxwell, « s'il soutient que, si deux faits sont concomitants, ils doivent nécessairement être unis comme cause et effet. Pourtant, rendons justice à Hæckel et avouons qu'en logique il conserve sa jeunesse. » Le cerveau, en effet, est une machine, de même que la locomotive. » L'intégrité de la forme de ces organes est nécessaire pour qu'ils puissent fonctionner ; cette intégrité n'est que la condition, mais cependant pas la cause de leur fonctionnement. Si la vapeur n'est pas introduite dans le piston, la locomotive ne se meut pas.

De plus, Hæckel fonde sa théorie sur certains faits seulement, en laissant de côté ceux qui sont en opposition avec ses conclusions. Il existe des faits de pathologie, des faits de télépathie, des cas inexplicables par la coïncidence

du hasard, et d'autres faits de même nature: « La signification de ces faits, dit le Dr Maxwell, peut être discutée ; mais quiconque les ignore est singulièrement en arrière de son temps. »

Le Dr Maxwell démontre aussi combien étaient faux les arguments émis par le Dr Dessoir dans le procès d'Anna Rothe. Comment a-t-il pu affirmer que la possibilité des phénomènes spirites, en général, était contraire à l'expérience passée de l'humanité ? Rien, dit l'auteur, n'est plus loin de la vérité. Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, les hommes croyaient à la possibilité des communications entre vivants et morts.

Des historiens grecs et latins citent des cas authentiques et mention est faite d'apparitions dans les écrits de maints auteurs connus. Le fait même que le Dr Maxwell n'est pas seulement reconnu comme docteur en médecine, mais qu'il est en outre plein d'expérience dans sa profession, donne à ses opinions une importance particulière ; soit qu'il émette des arguments basés sur la physiologie, ou qu'il les fonde sur la valeur du témoignage de l'homme. Le Dr Maxwell maintient que « l'inexactitude du témoignage humain n'est que relative. Les attestations des témoins sont généralement correctes quant au caractère principal d'un fait... C'est pourquoi le Dr Dessoir se trompe, dit-il, en niant la valeur donnée aux faits qui ne sont établis que sur le témoignage. Il se peut que les détails soient incorrects, et l'interprétation des faits l'est souvent plus, mais il est probable que le fait est arrivé. Des apparitions ont été attestées par un si grand nombre de témoins, qu'on peut en reconnaître l'authenticité. » Attribuer ces témoignages à l'illusion seule est, selon lui, enfantin.

Quant à l'objection faite qu'on trouve un argument sérieux contre les phénomènes spirites dans la théorie émise par la science sur l'essence de la matière, le Dr Maxwell n'en fait guère de cas. « Comment peut-on avoir recours à un tel argument ? Qu'est-ce que le Dr Dessoir sait de l'essence de la matière ? Rien, absolument rien ; pour une excellente raison, c'est que personne n'en sait rien. Il me semble que le moment d'en appeler au « Credo » de la science pour ce qui concerne la matière est surtout mal choisi, depuis que la découverte du radium est venue clore la bouche aux plus savants qui se demandent si la conservation de l'énergie est aussi vraie qu'on le supposait autrefois.

Il n'y a pas lieu toutefois de supposer que la brochure du Dr Maxwell ait été écrite pour la défense d'Anna Rothe ; une telle supposition serait erronée. Quoiqu'il s'exprime avec réserve, l'opinion du Dr Maxwell est loin d'être favorable à sa médiumnité. Pourtant, il reconnaît justement que l'honnêteté ou la fausseté de ce médium en particulier n'est pas la question de la plus grande importance dans le procès. Si sa médiumnité a été simulée et que par suite sa punition n'ait pas été tout à fait injuste, il n'en est pas moins

vrai que la manière dont le procès a été conduit, les arguments employés pour déterminer sa condamnation et l'attitude de ses accusateurs contre le genre de phénomènes qu'elle prétendait avoir produits, étaient radicalement défectueux. Il est possible, on le sait, qu'elle ait été injustement juste. Que la condamnation d'Anna Rothe fût ou non méritée, nous ne sommes pas à même de l'établir, mais l'importance du procès devant le monde gît dans l'adjectif « injuste » qu'on peut lui attribuer. Injuste, car le jugement fut rendu d'après les idées erronées et les arguments creux d'hommes trop hostiles pour être capables de juger avec droiture la valeur des témoignages ou de reconnaître l'existence et l'importance de la grande quantité de faits qui ont été reconnus, dans le passé et le présent.

C'est contre la tyrannie de cette fausse orthodoxie que le Dr Maxwell dirige ses attaques. Ceux qui sentent le plus amèrement le dogmatisme des théologiens sont eux-mêmes souvent très intolérants envers ceux qui mettent en doute les dogmes des savants. L'intolérante orthodoxie mourra difficilement, mais il est hors de doute qu'elle mourra.

« *Magna est veritas et prævalebit.* »

Traduit du « Light ».

Brunate (Como). Le 13 juillet 1904.

PROF. C. MOUTONNIER.

Spiritisme

A Madame Diane Marest
Hommage respectueux
F. MONTEILLET.

— O Ciel ! — s'agirait-il de la grande Lumière
Qui se cache à nos yeux au fond du firmament !
L'homme va-t-il bientôt percer le grand Mystère,
Et Dieu va-t-il enfin, se révéler, vraiment !

Nous cherchions à tâtons, en vain, dans la nuit sombre,
La sente qui conduit l'âme vers le grand jour ;
L'âme ne pouvait pas sortir seule de l'ombre,
Nous cherchions à tâtons le bonheur et l'amour.

Quand soudain, l'homme vit apparaître en ce monde,
O prodige inouï ! des fantômes troublants,
De lumineux esprits, plus beaux, plus purs que l'onde,
Missionnaires divins, auréolés et blancs.

Vérité ! Gloire à toi, car voici venir l'heure,
D'interroger les cieux ; d'aller vers l'infini ;

De mépriser enfin ce bas monde qui leurre,
Par la haine et l'orgueil, notre cœur endormi.

O Révélation, ô troublante nature !
Serions-nous arrivés au jour du beau Réveil ?
S'agirait-il de mort ou de gloire future ?
Allons-nous voir bientôt briller le grand Soleil ?

O Messagers divins ! Miraculeux fantômes,
Qui venez nous surprendre à l'heure de la nuit,
Allez-vous apporter aux yeux surpris des hommes
En un grand rayon d'or, la vérité qui luit ?

Pourquoi ne pas laisser le cœur humain dans l'ombre,
Si ce cœur ne doit point s'élever de nouveau !
Que vous importe, au fait, que l'humanité sombre,
Si Dieu ne prescrit point, le bien, le vrai, le beau ?

Non, non, Dieu ne veut point semblable sacrifice ;
Au contraire, il entend se révéler à nous,
Pour nous montrer, enfin, son immense justice,
Sa clémence et sa loi, bien plus que son courroux.

FERNAND MONTEILLET.

LA MÉDIUMNITÉ DE Mme THOMPSON

(*Suite et fin*) (1).

Ses contrôles et le côté dramatique de sa transe.

Pour autant que mon expérience m'autorise à me prononcer sur les transes de Mme Thompson, dit M. Piddington, Nelly y joue le rôle le plus important. Quant à son autre contrôle, Mme Cartwright, je n'en ai vu que peu de chose. M. Myers avait de celle-ci une très haute opinion et il était, je crois, content chaque fois qu'elle prenait la place de Nelly. Les résultats du petit nombre de séances auxquelles j'assistai avec ce contrôle eurent si peu d'importance que je n'eus pas à les regretter. Elle paraissait être plus préoccupée à énoncer des mots baroques qu'à communiquer des faits réels, quand elle faisait le contrôle seule.

Mme Cartwright est supposée être l'esprit d'une dame qui était (non pas la maîtresse d'école de Mme Thompson), mais la propriétaire de l'école où Mme Thompson fit son éducation. Comme elle est représentée dans la transe,

(1) Voir Revue d'avril et de juin 1904.

elle est le type de la maîtresse d'école en caricature ; et j'avoue que la personnification de Mlle Cartwright ne m'a jamais produit une impression favorable. Il me semble qu'il lui manque le spontanéité qu'on trouve chez Nelly et M. D.; et qu'elle s'ingénie à imiter les scènes des écoliers qui, dans leurs classes, jouent à leurs maîtres toutes espèces de farces. Tous ceux qui ont eu cette expérience me comprendront ; et avec elle on savait toujours d'avance quel serait le caractère de ses manifestations.

Toutefois, quoiqu'elle me fît l'effet d'une poupée mécanique, cette personnalité en transe éveilla en moi les mêmes sentiments qu'eût pu produire un être humain. Quelque insensé que puisse paraître une telle confession, je dois rendre justice aux qualités de ce contrôle et reconnaître qu'elle m'énervait à tel point avec sa verbosité et son affectation, que je me sentais soulagé toutes les fois qu'elle ne se manifestait pas. Sa conversation était aussi répugnante que pouvait l'être pour moi le plus ennuyeux personnage et je crois qu'elle n'avait pas pour moi une grande sympathie. Je ne puis pourtant pas expliquer quelle est la cause de cette contradiction, qui d'une part la montre comme une personnalité secondaire mécanique, et d'autre part provoque une irritabilité excessive ; je me borne donc à la mentionner.

D'ailleurs, si Nelly n'est qu'une simple personnalité secondaire, Mme Cartwright ne peut pas l'être davantage ; quoique Nelly n'ait aucun doute sur la réalité de Mme Cartwright et que, pour ainsi dire, elle témoigne en sa faveur, comme dans le cas de Mme Piper, G. P. se porte garant de Phinuit.

Quoiqu'on puisse penser de la personnalité de Mme Cartwright, il est de toute évidence qu'elle ne paraît jamais en scène que pour y amener une diversion.

Ainsi qu'il résulte de la longue étude faite par M. Piddington de la médiumnité de Mme Thompson, on peut dire que les phénomènes obtenus avec elle sont d'une nature extrêmement variée. Ils comprennent les automatismes spontanés et provoqués, les visions à l'état normal et en transe, la télépathie, la lucidité, l'acquisition supernormale de faits portant sur les vivants et les morts, comme dans ces séances que j'eus avec ce médium à Monte-Carlo, en 1900. A l'état de transe, les faits qui lui sont communiqués sont d'un caractère divers et d'un intérêt très variable. Les communications peuvent être provoquées par les questions de l'auditeur, ou par des objets (bijoux, lettres, etc...), touchés par le médium ; elles arrivent quelquefois sans aucune suggestion consciente de l'auditeur ; elles se rapportent aux affaires de l'auditeur, à ses amis, vivants ou morts et le plus souvent à ces derniers.

Parmi les faits rapportés, il y en a qui sont bien connus de l'auditeur, d'autres à moitié oubliés et qu'il ne retrouve qu'avec peine ; il y en a encore dont la connaissance, s'il la possède, n'existe pas dans sa mémoire consciente. C'est un pêle-mêle de renseignements, de faits attendus ou inattendus, vrais ou vraisemblables.

La différence la plus marquée entre Mme Thompson à l'état conscient et à l'état de transe, se trouve évidemment dans la modification de la parole. Il y a dans le jeu de physionomie et dans la manière d'être, une altération visible, quoique l'un et l'autre soient moins clairement définis et sujets à des variations considérables ; si bien que, dans certains cas, il serait difficile, sinon impossible, de dire laquelle des deux domine : de l'expression de physionomie et de manière de Nelly ou de celles de Mme Thompson.

Aucune idée de réincarnation ne paraît parmi les révélations des différentes personnalités parlant par la bouche de Mme Thompson ; les personnalités qui se succèdent en dominant le médium n'accusent que des caractères peu profondément différenciés.

On peut donc conclure et dire, avec ceux qui ont eu la bonne fortune d'étudier la médiumnité de Mme Thompson, que ces personnalités, qu'elles soient des modifications de Mme Thompson elle-même, ou des puissances extérieures, ont trouvé moyen d'acquérir des connaissances au-delà de la portée d'une intelligence normale et que les renseignements qu'elles donnent sont exacts. Quant aux inexactitudes et au manque de liaison qu'on y reconnaît parfois, il y aurait lieu d'en attribuer la cause à la surabondance de matériaux et à la grande difficulté de transmission plutôt que d'y voir une insuffisance de connaissances acquises à la source même.

PROF. C. MOUTONNIER.

Nice, le 23 mai 1904.

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu en janvier dernier une lettre fort intéressante de Mme de Redka, une dame russe distinguée et très ardente spirite. L'abondance des matières nous a seule fait ajourner, à notre grand regret, la publication de cette lettre, dont les réflexions, nous en sommes convaincus, seront très certainement goûtées de nos lecteurs.

2 janvier 1904.

Madame,

Je viens de rentrer à Paris après une absence de trois mois et je trouve les derniers numéros de la *Revue Spirite* que vous avez bien voulu m'adresser. Merci mille fois ! Quelle bonne surprise cela m'a causé !

Dans l'intéressant ouvrage de M. Sage : *Madame Piper*, que vous avez si gracieusement mis à ma disposition pendant mon voyage en Suisse, une pensée, une phrase m'a particulièrement frappée. Je me permets de vous la communiquer, en raison de mon ardent attachement à notre doctrine.

Voici ce qu'on lit dans ce livre : Parlant des contrôles ou esprits qui se manifestent par l'intermédiaire des médiums, M Sage dit : « Ces contrôles per-

çoivent, à ce qu'ils disent, dans le corps du médium, *deux amas principaux* de ce fluide mystérieux, de cette énergie reconnue, qui leur apparaît *comme une lumière*, et à laquelle ils donnent le nom de « lumière ». L'*un de ces amas est dans la tête*, l'autre DANS LA MAIN ! !

Spiritisme et Chiromancie ne se rencontrent-ils pas ici ?

La chiromancie enseigne : La main est le serviteur du système humain. Tout ce qui affecte le système se marque sur elle !

Et voilà que le Spiritisme proclame la main un centre de lumière, comme la tête en est un ! Ainsi, du moins, apparaît-elle aux Esprits désincarnés et aussi aux extra-sensitifs, qui en voient jaillir des flammes, rouges du côté droit, bleues du côté gauche.

Est-il donc étonnant que la tête et la main soient intimement liées, et en communication étroite et incessante ?

Ce fluide mystérieux, cette énergie inconnue, dont parle M. Sage, n'est-ce pas cette merveilleuse lumière astrale qui est *la vie même*, cet intermédiaire ici-bas entre l'esprit et la matière, qui, remplissant tout l'univers, pénétrant et vivifiant tout ce qui existe, a été défini par nos sens imparfaits *selon son action apparente*, sous les noms « Force et Mouvement » ?

La main se trouve placée entre la tête, son maître, et l'astral !

De l'astral (c'est-à-dire du dehors) lui arrivent : les influences planétaires, les *fatalités* qui descendent des astres, et aussi les influences individuelles, c'est-à-dire les émanations fluidiques des autres êtres, les sympathies et les antipathies.

De la tête, domaine de la *volonté*, elle reçoit les sensations de désirs, d'idées de faiblesses, d'énergies, de vertus et de vices, tout ce qui constitue le *caractère* de l'homme, sa manière de se façonner lui-même, en s'ennoblissant ou s'abaissant, selon l'usage qu'il sait faire de ses dons, *passés au feu de la raison.*

L'Astral et la tête posent leur sceau dans la main en lettres colossales, livre suprême, où l'initié lit.

Et pourquoi ne pas avancer encore d'un pas en déclarant que la main marque également d'une façon claire *les choses à venir ?*

Ici, il n'y a ni superstition, ni blasphème.

Cerveau et main en communication étroite, nous l'avons déjà dit, reçoivent et se renvoient constamment par vibrations fluidiques, auxquelles les nerfs servent d'instrument, les impressions, les sensations et les pensées.

Oui, le cerveau pense et cette pensée est transmise à la main.

La tête, c'est-à-dire le cerveau, conçoit une idée, prend une décision, par exemple, et la main enregistre le fait.

Mais *avant* que cette décision qui deviendra action ait pu naître, *le cerveau a dû passer par des évolutions diverses pour* arriver à l'état propice à l'éclosion de cette idée.

(Comme un arbre doit passer par bien des phases avant de pouvoir porter des fruits.)

Cela nécessite un travail intime mais énorme, caché même pour le possesseur de ce cerveau, qui ne s'en rend compte qu'au moment *où l'idée lui vient !*

Il se peut que des années s'écoulent ainsi en développements secrets, en évolutions lentes, mais sûres. Ce travail produit naturellement des vibrations incessantes, qui parcourent les nerfs, et sont par eux communiquées à la main ; et les voilà toutes marquées fidèlement dans la paume.

Ainsi se peut lire un événement *à venir !*

Pardonnez-moi, chère Madame, cette causerie bien longue, suggérée par l'intéressant ouvrage de M. Sage.

Si vous croyez mes réflexions et explications assez claires pour leur donner un petit coin dans votre aimable Revue, je serai heureuse à l'idée d'intéresser peut-être quelques-uns de vos lecteurs.

Je me promets le plaisir d'aller vous dire bonjour bientôt et dans cette agréable attente, veuillez croire, Madame, à mes sentiments très sympathiques et très respectueux.

M. de RÉDKA.

CHRONIQUE ET PROPOS PHILOSOPHIQUES

REVUE DE LA PRESSE. — LA FÊTE DE L'ENSEIGNEMENT.

Depuis notre dernière chronique, on s'est beaucoup occupé du spiritisme et des spirites. Le ton des journaux s'est élevé à leur égard à un diapason plutôt favorable. Sur une vingtaine de journaux ou revues, parus de janvier à mai, qui nous ont été communiqués et qui ont publié des articles concernant nos doctrines, il y en a à peine un quart d'absolument hostiles ; les autres sont ou sceptiques ou indécis ; le plus grand nombre penche vers nos idées. Ouvrons quelques-unes de ces feuilles :

La *Dépêche algérienne* du 8 mars rend compte en fort bons termes d'une conférence faite à Alger par le Dr Scherb, médecin des hôpitaux, devant un public nombreux et choisi, dans lequel on remarquait le préfet, plusieurs médecins et professeurs. De la conférence en elle-même, rien à dire. Elle avait pour sujet *Le Spiritisme devant la science* : c'est dire que la thèse soutenue n'était autre que celle du Dr Grasset. D'après le *Phare d'Oran* du 13 mars, le conférencier aurait démontré « par des arguments irréfutables de tous les docteurs célèbres, que le spiritisme ne peut pour l'instant se placer sous le couvert de la science. » *Pour l'instant*, est bon à retenir. Cela veut

dire, si nous ne nous trompons, que la science ne se refuse pas à discuter les questions spirites, mais que jusqu'à présent elle n'y a pas trouvé des éléments de conviction qui soient aussi nets et aussi clairs pour elle que ceux que lui offrent la physique ou la chimie. Le magnétisme aussi autrefois n'avait pas pu s'entendre avec la science : pour que l'accord se produisît, il a suffi qu'il changeât de nom. Il n'en faudra pas davantage pour le spiritisme ; mais, *pour l'instant*, le nouveau nom n'est pas encore trouvé. Patience !

Le *Nouvelliste de l'Ouest* (Nantes) du 28 janvier, dans sa chronique sur *Les Revenants* dit que « c'est un sujet qui se porte beaucoup depuis que M. Camille Flammarion a affirmé la possibilité de l'extériorisation et que MM. Clovis Hugues, Jules Claretie, Anatole France ont été témoins de manifestations non douteuses d'apparitions ou de télépathie. » Après avoir cité un certain nombre de faits, dont les narrateurs ou les témoins portent des noms connus, et contre lesquels nul ne pourrait s'inscrire en faux, il termine ainsi : « Nous n'en sommes encore qu'aux rudiments d'une science étrange, pleine d'ombre ; mais il paraît possible que, dans un temps donné, nos savants manient le fluide de la volonté humaine aussi facilement qu'ils manient aujourd'hui la foudre, et que les enfants des écoles primaires étudient la théorie des fantômes comme ils apprennent à cette heure celle de cet autre mystère qu'on appelle la photographie. »

Le *Petit Kabyle* (Tisi-Ouzou), du 30 janvier, publie sur le *Spiritisme* un article qu'a sans doute signé un spirite (Jules Samson). Voici, en effet, comment débute cet article : « Nier la *Survie*, c'est commettre une erreur scientifique, c'est répudier le progrès nécessaire et inéluctable de l'humanité, etc. etc. »

L'*Universel* (Paris),du 4 février, traite la question des *Sorciers et du « Merveilleux » à travers les âges*. Voici la conclusion de cette étude : « Il est plus sage de ne pas nier de parti-pris. Qui sait ? Dans un demi-siècle, ces forces à peine connues auront peut-être été asservies par quelque nouvel Edison ? Qu'auraient dit nos ancêtres du siècle de Louis XIV, si on leur avait affirmé qu'on irait en douze heures de Paris à Marseille et que la vapeur, l'électricité, les sérums et toutes les inventions modernes bouleverseraient le monde. »

Dans la *Presse* du 25 mars, nous relevons, sous ce titre : *Chez les fous*, un article intéressant sur les maladies psychiques, la folie et l'hystérie, et les magnétiseurs. La question de l'*od* et ses maladies sont passées en revue. Citons la dernière phrase : « L'hygiène psychique est aussi peu connue et aussi nécessaire que l'hygiène physique. »

Le *Messager de Saint-Paul* (San-Paulo, Brésil) du 2 avril, donne sur la *Philosophie spirite* un long article signé par *un spirite convaincu.*

La *France Mode* (Paris) du 3 avril, consacre sa chronique aux maisons hantées, et au spiritisme. Il y est dit que « la survie n'est pas niable ; qu'elle

fait partie de l'immortalité, à laquelle tous les peuples ont cru et qui fait le fonds essentiel de toutes les religions. » L'Eglise reconnaît « l'incontestable réalité des phénomènes spirites », mais elle condamne absolument tout commerce avec les esprits, parce qu'il s'en trouve des mauvais qui nous entraînent au mal et « à la désertion des dogmes catholiques ». — Toucher aux dogmes catholiques, voilà surtout le mal !

La *Nation* du 31 mai publie le compte-rendu d'une conférence faite dans ses salons par M. Paul Buisson sur *le psychisme scientifique.* « La partie expérimentale proprement dite a été surtout curieuse au point de vue des faits étranges qui se sont produits devant les spectateurs, notamment raps violents produits au gré du public dans l'endroit nettement désigné. A un moment donné, six dames ayant monté sur la table de la chambre du Conseil, dont la largeur est de 6 mètres sur 2 mètres de longueur, pesant 350 kilos, cette table a été déplacée et soulevée de terre plus de 20 fois, et à 30 centimètres de hauteur, sans qu'il fût possible de trouver le moindre truc. Chaque fois que les pieds de la table se soulevaient, plusieurs spectateurs ont affirmé avoir perçu une lueur bleuâtre. Les esprits imitaient différents bruits dans la salle et des grattements caractéristiques. »

Ce même journal annonçait que de nouvelles séances de spiritisme auraient lieu prochainement dans ses salons.

Le *Petit Hâvre*, du 8 mai, parlant des rayons N, dit à ce sujet : « Ces effluves seraient-ils réellement l'od de Reichembach et du colonel de Rochas? Dans tous les cas, ils semblent tout à fait de nature à pouvoir constituer la base d'une certaine certitude pour les doctrines spirites. »

La *Vie populaire* consacre dans quatre de ses numéros (16, 19, 23 et 26 février) une longue et fort intéressante étude au *Spiritisme et aux sciences occultes.* Cette étude est parfaitement documentée et en outre illustrée de très curieuses photogravures représentant l'une, une salle du Musée spirite de Paris, avec, au mur, des dessins spirites du graveur Desmoulins ; une autre, une apparition d'une jeune morte ; d'autres, des plantes apportées par des esprits, une mourante venant dire adieu à sa jeune sœur, une conversation avec un fantôme, etc., etc. Bornons-nous à relater ces deux réflexions si sensées de l'auteur de cette étude, M. Revel. Au sujet des incrédules, il dit : « Il faut se rappeler, avant de sourire, qu'il n'est pire sottise que de prendre notre horizon pour les bornes du monde » ; et au sujet des phénomènes dûment établis et attestés par des témoins d'une bonne foi certaine : « Ces faits sont, du reste, assez nombreux et assez troublants pour solliciter l'attention de tous ceux que préoccupe la recherche de la vérité. »

Pour terminer cette revue de la presse dont nous n'avons guère cueilli que les roses, nous allons, à titre de mortification et de pénitence, jeter un peu les yeux du côté des épines. — Eh ! quoi ! il y aurait des épines ? Sans doute,

c'est quelque redoutable adversaire qui nous attaque ? Un écrivain célèbre ? Un savant docteur ? Un journal très en vue et très répandu ? — Point. C'est bien un écrivain qui ne manque pas de talent, qui en a même beaucoup, dont les écrits méritent certainement d'être connus des spirites, mais que nous ne voulons cependant pas nommer, n'ayant aucun goût pour les représailles. Nous nous bornerons à dire qu'il écrit, en ce moment, dans une revue spéciale (les *Nouveaux horizons de la science et de la Pensée*), sur ce sujet *Spiritisme et Psychisme*, ce qu'il appelle modestement un *essai de critique*, dans lequel nous relevons les lignes suivantes : « Est-ce à dire, mon lecteur, que vous ne deviez jamais vous approcher des spirites ? Non, au contraire. Si vous avez du jugement, vous pouvez faire chez eux les observations psychologiques, sinon psychiques, les plus intéressantes ; vous pouvez étudier sur le vif comment se forme une religion avec tous ses organismes. Mais souvenez-vous de l'avis qu'on affiche dans les gares : prenez garde aux filous, *beware of pickpockets* ! Le troupeau est honnête, mais les bergers ne le sont pas toujours et néanmoins, si vous criez au voleur, tout le troupeau vous tombera dessus. » — Que dites-vous de ce troupeau honnête qui prend la défense des voleurs ? Eh bien ! ce troupeau, c'est vous, spirites, et vos bergers — vous les connaissez bien — c'est ceux qui n'ont pas craint d'introduire parmi vous cet aimable écrivain dont ils voulaient faire leur proie, mais qui a été assez habile pour leur échapper, avant que vous-mêmes vous ne vous missiez de la partie pour lui tomber dessus.

Ne restons pas sur une fâcheuse impression et parlons de la fête de l'Enseignement célébrée le 19 juin à Paris et dans la plupart des départements, sur la généreuse initiative du *Matin* et avec le concours et par les soins de la Ligue de l'Enseignement. Cette fête a été particulièrement émouvante et grandiose, à ce point même qu'au lendemain même, on a pu formuler ce vœu : que désormais le 19 juin soit un jour férié comme le 14 juillet.

Au Trocadéro, en présence du Président de la République, Président d'honneur de la Ligue de l'Enseignement, des Présidents de la Chambre et du Sénat ; de membres du gouvernement et de la municipalité, et d'environ cinq mille personnes, devant le buste de Jean Macé, d'éloquents discours ont été prononcés par M. Ferdinand Buisson, président de la Ligue de l'Enseignement, et par M. Chaumié, ministre de l'Instruction publique. Ces discours ont été l'un et l'autre salués d'acclamations prolongées.

M. Ferdinand Buisson a offert un souvenir ému à ceux qui furent les ouvriers de la première heure.

M. Chaumié, de son côté, a dit ceci : « Savez-vous rien de plus touchant que la façon dont s'est fondée la Ligue de l'Enseignement ? Le récit en a été fait bien souvent, et à le refaire encore l'émotion est toujours nouvelle... »

Nous nous permettrons de compléter ce récit par des détails qui ne sont peut-être pas connus de tous.

C'est en 1863 que fut fondée la Ligue parisienne de l'Enseignement par six personnes : un spiritualiste, M. Jean Macé, et cinq spirites bien connus : MM. Camille Flammarion, Emmanuel Vauchez, qui devait devenir le secrétaire général de la Ligue ; A. Delanne, ami d'Allan Kardec et père de M. Gabriel Delanne ; P.-G. Leymarie et A. Vautier. Les premières réunions eurent lieu chez M. A. Delanne et, pendant les quatre premières années, la Ligue eut son siège social chez M. P.-G. Leymarie, qui faisait le recouvrement des cotisations, tandis que Mme Leymarie tenait la comptabilité : tout cela gratuitement En même temps, M. Leymarie, par la *Revue spirite*, faisait appel aux spirites du monde entier, qui furent ainsi, on peut le dire, les premiers pionniers de cette Ligue qui devait devenir Ligue française de l'Enseignement et peu à peu comme une véritable puissance intellectuelle dans l'Etat.

Les spirites ne se bornent donc pas à prêcher la solidarité, ils savent aussi la mettre en pratique, quoi qu'en disent certains esprits chagrins. Et c'est, parce que leur culte est la lumière, qu'ils ne négligent aucune occasion de combattre son éternelle et ténébreuse ennemie : l'ignorance.

ALGOL.

PRIÈRE

Père de tout ce qui existe, adoré dans tous les âges et sous tous les climats, par le sauvage comme par le sage, Toi, la grande première cause, impossible à comprendre et à l'égard de qui mon être entier se borne à dire seulement que tu es bon et que je suis aveugle !

Accorde-moi dans ce monde obscur la grâce de discerner le bien du mal, et, enchaînant avec fermeté la nature du destin, laisse libre la volonté humaine.

Dicte à ma conscience ce qui est à faire et ce qui est à éviter ; enseigne-moi cette voie plus qu'à fuir l'enfer et plus même qu'à chercher le ciel.

Que les bénédictions que ta libre bonté prodigue à l'univers ne m'abandonnent point ; car Dieu est payé quand l'homme reçoit, et il y a plaisir à lui obéir.

Ne me laisse point présumer, être faible et ignorant, que tes foudres et ta damnation frappent sur la terre tout mortel que tu juges être ton ennemi.

Si je vais droit, que ta grâce m'accorde la faculté de rester dans le droit chemin ; si je tombe en péché, oh ! apprends-moi à trouver une meilleure route.

Préserve-moi aussi de tout orgueil insensé ou de tout mécontentement impie, tant pour ce que ta bonté me prête, que pour ce que ta sagesse me refuse.

Enseigne-moi à ressentir les douleurs des autres et à cacher leurs fautes ; que la pitié que j'éprouve pour autrui me soit également accordée par toi. Quoique bien chétif, permets que je ne sois pas tout à fait nul, puisque ton souffle m'anime.

Oh ! en quelque lieu que j'aille, au travers de la vie, au travers de la mort, garde-moi. Qu'un morceau de pain et la paix soient mon lot de chaque jour ! Sous le soleil et ailleurs, tu sais ce qui est le mieux, ou ce qui ne l'est pas : que ta volonté soit faite !

O Père, Toi qui as pour temple l'espace et pour autel la terre, la mer et le ciel, que vers Toi tous les êtres élèvent leurs voix en chœur, et que jusqu'à Toi monte l'encens de la Nature ! ! !

ALEXANDRE POPE, 1688-1744.

(*Spiritualisme Moderne*).

LE CHARBON DE BOIS, CONTREPOISON UNIVERSEL

A Toulouse, il y a quinze personnes empoisonnées par les champignons dans la même maison. On appelle le docteur Séchegron. Il prépare des carafes d'eau charbonnée qu'il prescrit à tous de boire, pendant qu'il soigne, dans une chambre à côté, une des malades violemment atteinte. Il fait introduire avec une sonde l'eau charbonnée dans son estomac. Au bout de quelques heures, il n'y avait plus aucun malade.

Frappé de ce récit que j'ai trouvé dans l'*Apiculteur* de septembre 1902, j'ai écrit au docteur Séchegron, chirurgien en chef des hôpitaux de Toulouse. Il m'a confirmé ce récit ; de plus, il m'a répondu que, d'après les travaux de son grand-père, M. Thouéry, savant pharmacien-chimiste, le charbon était un contrepoison universel.

Une brochure a été publiée relatant une centaine d'expériences ; en voici une entre autres.

« Devant témoins, M. Thouéry a mêlé avec du charbon de bois une dose de strychnine suffisante pour tuer plusieurs personnes, puis il a avalé le tout sans être incommodé. »

Le chimiste fit cette expérience en présence de délégations de l'Académie de Médecine de Paris.

Ainsi, lorsque vous aurez des craintes d'empoisonnement, prenez du charbon, en attendant le médecin. Il faut le réduire en poudre fine ; de la braise bien époussetée, écrasée avec une bouteille, est du charbon suffisant.

Il faut prendre le charbon de dix en dix minutes, par cuillérées à bouche, dans de l'eau pure ou aromatisée, jusqu'à ce que les douleurs s'arrêtent.

Le charbon est bon à employer aussi lorsqu'une personne a bu trop d'alcool, qui met sa vie en danger.

(Extrait d'un article du colonel Ernault qui invite tout le monde à reproduire et publier son article par humanité).

(*La Lumière*, mai 1904.)

INTELLIGENCE DES ANIMAUX

Les chiens hottentots.

Les chiens hottentots sont d'admirables gardiens. La nuit, pendant que le troupeau est parqué, quatre chiens le protégent et sont en sentinelle de distance en distance. Ne se couchant jamais, ils veillent assis, la tête allongée, percevant le plus léger bruit.

D'heure en heure, un chien quitte sa faction et fait le tour du camp. Il ne reprend sa place que lorsqu'il s'est assuré que tout est tranquille. Un autre chien succède au premier et ainsi de suite jusqu'au jour.

Lorsqu'une bête fauve est en vue, au jappement jeté par la sentinelle les quatre chiens se concentrent et s'élancent en masse. Doués d'une force peu commune, ils arrivent à chasser la bête, quelquefois à la terrasser pour la déchirer à belles dents.

Lorsque l'ennemi est en nombre, les quatre chiens poussent des cris aigus très particuliers et sinistres, et les chiens du troupeau voisin accourent à leur secours. Aussi le chien hottentot est-il bien vu et chéri de son maître.

GIOVANNA

Nouvelle spirite, par STÉFANE.

I

Tous ceux qui ont parcouru la Lombardie connaissent le lac de Côme, ce lambeau du ciel d'Italie tombé entre les montagnes, ce merveilleux éden où trône la nature, parée pour une fête éternelle. Les lignes tourmentées des monts qui l'encadrent, la nappe limpide et bleue de ses eaux forment un saisissant contraste.

Les villes et les blancs villages se succèdent sur ses bords comme les perles d'un collier. Au-dessus d'eux, sur le flanc des collines, s'étagent des jardins en terrasse que garnissent à l'envi orangers, citronniers, grenadiers et figuiers. Plus haut le feuillage pâle des amandiers, le gris d'argent des oliviers, les pampres des vignes tapissent les pentes. De gracieuses villas, peintes de couleurs tendres avec des ceintures de grands arbres ombrageant de blanches statues, trouent çà et là ce verdoyant manteau.

Au loin s'élèvent les Alpes majestueuses, couronnées d'un diadème de glaciers. Et sur toutes choses resplendit la lumière du Midi, lumière radieuse qui revêt de tons éblouissants les crêtes des rocs et les voiles des bateaux de pêche qui glissent, nombreux, sur le lac paisible.

Pour goûter la poésie sereine de ces lieux, prenez une barque et gagnez le large quand vient l'heure du crépuscule. A ce moment, une brise légère ride les eaux, fait frissonner les tamariniers de la rive. L'odeur pénétrante

des myrtes se marie aux douces senteurs des orangers et des citronniers. De tous les points du lac s'élèvent des chants. C'est l'heure où les *contadini* (1) et les jeunes ouvrières des fabriques regagnent les villages en chantant des barcarolles. Leurs mélodies arrivent à vous affaiblies, par la distance ; dans le calme du soir, elles semblent descendre du ciel.

Bientôt à ces sons se joint le bruit des instruments de musique venant du rivage et des villas illuminées. Le lac tout entier vibre comme une harpe. Et si, ajoutant à la magie de cette scène, l'astre des nuits montre son disque au-dessus des montagnes ; si sous ses rayons tamisés les cimes alpestres se colorent ; s'il jette sur les eaux transparentes ses longues traînées d'argent fluide ; alors, cet air enivrant, ces cieux si doux, ces parfums, ces harmonies, ces jeux de la lumière et des ombres, tout cela remplira votre âme d'une émotion délicieuse, inexprimable.

Une grâce enchanteresse enveloppe toute la région sud du lac, mais plus haut, vers le nord, en se rapprochant des Alpes, l'aspect se fait sévère, imposant. Les roches ont des formes plus âpres ; les monts sont plus abrupts. Les jardins, les plantations d'oliviers font place aux châtaigneraies, aux sombres sapinières. De grands pics, chauves, solitaires, regardent du fond de l'horizon et semblent rêver.

Près de Gravedona s'ouvre une vallée étroite, parcourue par un torrent qui bondit de roche en roche et fait jaillir ses eaux vives en cascatelles joyeuses. Quelques modestes habitations y sont disséminées dans la verdure. Au pied d'une chute retentissante, par laquelle le torrent se précipite des derniers contreforts, un moulin croulant de vieillesse fait entendre son bruit monotone. De là, un sentier suit les inégalités du sol, escalade les escarpements, plonge dans les ravins pierreux et à travers les cistes, les noisetiers, les sauges et les buis, aboutit à une dernière chaumière que deux grands frênes protègent de leur ombre. Autour de leurs troncs robustes des guirlandes de vigne s'enroulent. Elles enlacent les branches de leurs festons et quand vient l'automne, laissent pendre ces beaux raisins d'Italie, longs d'un demi-mètre, aux grains oblongs, savoureux, croquant sous la dent. La masure est presque entièrement cachée sous une épaisse couche de lierre.

Sur son toit, changé en parterre, des graminées germent, des fleurs s'épanouissent. Des hirondelles ont dressé leurs nids entre les solives. Au moindre bruit on voit apparaître leurs petites têtes inquiètes.

Un vaste enclos, envahi par les herbes et les plantes sauvages, s'étend derrière la chaumière et une étable vide, délabrée, ouverte à tous les vents, s'appuie à la haie touffue.

Il y a quelques années, l'aspect de ce coin de terre était tout différent. Le jardin, entretenu avec soin, était productif, agréable à voir ; l'étable abritait deux belles chèvres, un âne vigoureux. Piétro Menoni habitait cette masure avec sa femme Marta et leurs trois enfants. Toute cette famille vivait du produit de l'enclos.

(1) Travailleurs des champs.

Chaque semaine, Piétro chargeait son âne Ruffo de couffins de fruits, de paniers de légumes, de jarres d'huile qu'il allait vendre au marché de Gravedona. L'hiver, on avait le lait des chèvres, des châtaignes en quantité et, pendant les longues soirées, on tressait des paniers, on préparait les garnitures d'osier qui préservent les « fiasquettes » de vin.

L'abondance régnait en cette demeure. Mais vinrent les mauvais jours. Piétro, atteint d'une maladie grave, languit longtemps, puis mourut. Il fallut vendre les chèvres et Ruffo partit à son tour. Le jardin délaissé ne produisant plus, la misère s'appesantit sur l'humble famille. Assujettie à un incessant labeur, minée par de douloureux soucis, Marta sentit ses forces s'évanouir rapidement.

Pénétrez dans cet intérieur et voyez, sur un grabat, cette femme vieillie avant l'âge, au teint jauni, aux joues creuses, aux yeux brillants de fièvre ; voilà ce que les veilles, la souffrance et les larmes ont fait de la robuste paysanne. Ses trois enfants sont auprès d'elle. L'aînée, Léna, fillette de quinze ans, aux membres grêles, aux traits déjà flétris par les privations et l'inquiétude, est assise sur un escabeau près du lit et répare quelques guenilles usées.

Ses petits frères, à demi-couchés sur la terre battue, s'essaient à tresser une corbeille. Les murs sont nus, blanchis à la chaux. Dans un coin, des feuilles de fougère amoncelées servent de couche aux garçons. Une madone de bois, recouverte d'un lambeau d'étoffe jadis bleue, quelques grossières images de saints forment, avec des meubles rustiques, les seuls ornements du logis. Un pénible silence, à peine troublé par la respiration oppressée de la malade, règne dans la chaumière. Des rayons d'or, pénétrant par la porte grande ouverte, se jouent au sein de cette misère.

Mais un bruit léger se fait entendre au dehors. On dirait le frôlement d'une étoffe sur le sable du sentier. Les enfants se retournent et poussent des exclamations joyeuses. Une jeune fille est debout dans le cadre de la porte. Est-ce bien une jeune fille ? N'est-ce pas plutôt une créature surhumaine, quelque apparition céleste ? Le soleil illuminant ses tresses blondes, couronne son front d'une sorte d'auréole. Sa robe blanche, sa taille svelte, ses traits charmants, la rendent semblable à ces virginales peintures de Rafaël Sanzio. Elle s'avance et à sa vue le visage amaigri de Marta s'éclaire d'un pâle sourire ; les enfants l'entourent. Elle se penche vers la malade, de sa main blanche et douce presse ses doigts brûlants, lui fait entendre des paroles consolantes et amies. Une matrone, ployant sous le poids d'un énorme panier entre à son tour. Elle s'assied, essoufflée et étale bientôt sur le coffre de bois des provisions de toute sorte, un flacon de vin généreux, des vêtements, une couverture. Ces objets s'entassent sur le meuble trop étroit pour les recevoir.

A l'air affectueux de la demoiselle, à l'empressement avec lequel on l'accueille, on la fête, on devine que ses visites sont fréquentes. La blonde et gracieuse jeune fille est la providence de cet humble logis, comme de tous ceux de la vallée où il y a des afflictions à consoler, des pleurs à essuyer, des

souffrances à guérir. C'est pourquoi on l'a nommée la fée des pauvres (*fata dei poveri*).

Giovanna (Jeanne) Speranzi est née dans la villa des Lentisques, dont on aperçoit de la vallée les terrasses blanchissantes.

Ses dix-huit ans se sont écoulés dans ces lieux aimés du soleil et des fleurs. On dit que l'âme est liée par de secrètes influences aux régions qu'elle habite, qu'elle participe à leur grâce ou à leur rudesse. Sous ce ciel limpide, au milieu de cette nature sereine, Giovanna a grandi et toutes les harmonies physiques et morales se sont unies pour faire d'elle une merveille de beauté, de perfection. Elle est grande, élancée ; son teint est blanc, sa chevelure blonde, épaisse et soyeuse, sa bouche mignonne garnie de dents petites, éclatantes, ses yeux d'un bleu profond et doux. Le haut du visage a un cachet de noblesse, d'idéale pureté. Des clartés semblent l'envelopper. Malgré l'expression de mélancolie qui lui est habituelle, Giovanna, dans la floraison de ses dix-huit printemps, est une des plus ravissantes enfants du Milanais. Orpheline à treize ans, elle a conservé de la perte des siens un souvenir toujours vivant. Devenue pensive, recueillie, son front rêveur se penche souvent vers la terre où dorment les morts aimés. D'ardentes aspirations la portent vers les choses d'en haut, vers Dieu, vers l'infini. Elle ne dédaigne pas le monde, cependant. Un trésor de sensibilité, d'ineffable charité est renfermé en son cœur ; toute peine, toute douleur, y éveille un écho. Aussi consacre-t-elle sa vie à ceux qui pleurent. Elle ne connaît pas de plus douce joie, de plus captivante tâche que de secourir, de consoler les malheureux.

Ainsi s'écoula sa jeunesse, entre une tante infirme et une vieille nourrice qui veille sur elle, l'accompagne dans ses visites aux indigents.

Un incident est pourtant venu depuis peu rompre l'uniformité de cette vie, jeter le trouble dans l'âme candide de Giovanna. Un jour qu'elle suivait le sentier bien connu qui conduit à la demeure des Menoni, des nuages noirs s'amoncelèrent au-dessus du vallon, de larges gouttes d'eau tombèrent avec bruit parmi les buissons de noisetiers et le tonnerre, grondant tout à coup, remplit les gorges des monts de ses éclats retentissants. A peine entrée dans la chaumière, l'orage se déchaîna derrière elle avec violence, courbant jusqu'à terre les cimes des arbres, voilant l'horizon d'un épais rideau de pluie. Le torrent, grossissant à vue d'œil, mêlait le bruissement de ses eaux aux clameurs de la tempête. Un jeune homme, vêtu d'un costume de chasse, tenant à la main un fusil, gagna la masure en courant et demanda à s'y abriter. Pendant que l'orage sévissait au dehors, il put examiner à loisir le lieu où il se trouvait. A la vue de ce dénuement, à l'aspect de Marta étendue sur un lit de souffrance, il parut s'intéresser à son infortune et posa quelques questions discrètes auxquelles Jeanne répondit en baissant les yeux. La présence, le rôle de cet ange consolateur parmi ces malheureux le toucha. Il demanda à s'associer à cette bonne œuvre et l'entretien s'étant engagé, l'orage était passé depuis longtemps et le soleil s'était remis à sourire qu'il ne songeait pas encore à quitter cette demeure où le hasard l'avait amené. Il se retira

enfin, mais pour revenir souvent. Il ne se passait guère de jour sans qu'on le vît paraître à l'heure habituelle où Giovanna visitait la pauvre famille. Il restait là jusqu'à son départ, la couvant du regard, admirant sa grâce virginale, son exquise bonté pour la malade. Il finit même par prolonger ses visites bien longtemps après qu'elle s'était éloignée, causant d'elle avec Léna, accablant celle-ci de mille questions.

Quoiqu'il n'eut jamais, avant ce jour d'orage, franchi le seuil des Menoni, Maurice Ferrand n'était point inconnu d'eux. Quinze ans auparavant, un Français, exilé à la suite d'événements politiques, était venu se fixer dans le pays. Il avait acheté à Domaso, village qui borde le lac, près de Gravedona, une petite habitation située sur une colline d'où la vue embrasse l'immense panorama des eaux et des monts, la Brianza, la Valteline, les grands pics des Alpes. L'exilé amenait avec lui son fils, jeune garçon de huit à dix ans, dont la mère était morte en France. Maurice, en parcourant la contrée, en suivant les petits pâtres sur les rocs à la recherche des nids de palombes ou les pêcheurs de truites qui explorent le lit des torrents, eut bien vite appris la langue poétique et sonore de Manzoni et d'Alfiéri. Mais il fallut renoncer à ces joyeuses parties et un jour son père l'emmena à Côme, où ils prirent le chemin de fer de Milan. Arrivés dans cette grande cité, le premier soin de l'exilé fût de placer l'enfant dans une des meilleures institutions, puis il retourna s'enfermer dans le pavillon où il vivait seul avec ses livres et une vieille servante du pays.

Maurice fit des progrès rapides. Sa vive intelligence, sa prodigieuse mémoire, le servirent si bien, qu'après quelques années, n'ayant plus rien à apprendre dans l'établissement où il avait été placé, il dut poursuivre ses études à l'Université de Pavie. En même temps que son instruction se développait, son caractère se dessinait, caractère singulier, mélange de sentiments généreux et durs. Maurice aimait instinctivement la solitude ; il avait peu d'amis. Les allures bruyantes, expansives des Lombards et des Toscans au milieu desquels il se trouvait, lui déplaisaient. Il vivait à l'écart le plus possible, consacrant ses loisirs à la lecture de poètes favoris. Une curiosité profonde le portait aussi vers les études philosophiques. De bonne heure, il rechercha le pourquoi des choses, voulant approfondir ces mystérieux problèmes qui dominent toute vie et qui, semblables au flux de la mer, chassés de notre pensée par l'impuissance, y reviennent plus impérieux chaque fois.

Le sentiment religieux s'était d'abord manifesté en lui par un vif amour du catholicisme. Les pompes éclatantes du culte italien, la voix puissante des orgues, les chants, les parfums, la magnificence des édifices, de ce « Dôme » de Milan, merveille de sculpture, dont les statues de marbre se profilent en légions innombrables sur l'azur du ciel, toutes ces splendeurs du romanisme, remplissaient l'âme de Maurice d'une émotion profonde. Mais quand les sens s'étant habitués à ces pompes retentissantes, sa raison voulut descendre au fond des dogmes, les analyser, les fouiller, quand déchirant le voile brillant et matériel qui cache aux yeux du vulgaire la pauvreté de l'enseignement

catholique, il ne vit plus qu'une morale ternie par la casuistique, les principes du Christ faussés, un Dieu partial et cruel, trônant sur un amas de superstitions, il chercha une croyance éclairée, capable de satisfaire son cœur, sa raison, son besoin de foi et de justice. Il se plongea dans l'étude des diverses philosophies, depuis celles des Grecs et des Orientaux jusqu'au moderne et desséchant positivisme. De ce colossal examen, se dégagea pour lui une foi spiritualiste, basée sur l'étude de la nature et de la conscience, et trouvant dans la communication intime de l'âme avec Dieu une force morale qu'il croyait suffisante pour maintenir l'homme dans la voie droite. Il soupçonnait que l'existence présente n'est pas la seule pour nous, que l'âme doit s'élever par des vies successives et toujours renaissantes de mondes en mondes vers la perfection.

III

C'était surtout lors des voyages, trop courts à son gré, que Maurice faisait à la demeure paternelle et pendant les excursions qui s'en suivaient, que sa pensée, stimulée par la poésie de la nature, s'élevait vers Dieu d'un élan rapide et sûr. Il aimait alors à errer dans les gorges sauvages des monts, à parcourir les lieux écartés où retentit le grondement perpétuel des torrents et des cascades, les forêts de sapins, de hêtres, de mélèzes qui couvrent de leurs sombres dômes la pente des Alpes tessinoises.

Les souffles du vent, froissant les ramures, jetant dans la profondeur des bois ses notes plaintives et harmonieuses, semblables au jeu d'un orgue invisible, le murmure des eaux jaillissantes, le chant des oiseaux, jusqu'au bruit lointain de la hache frappant les troncs sonores, toutes ces voix de la solitude berçaient son esprit, lui parlaient un langage de paix. Sur les sommets baignés de lumière, sous les voûtes de verdure, sa prière montait vers Dieu autrement pure et ardente que dans les temples envahis par la foule. Au sein des bois odorants, des retraites ombreuses et cachées l'invitaient au repos. Et les mille bruits de cette nature alpestre formaient pour lui une mélodie délicieuse dont il s'enivrait au point d'oublier les heures et de laisser passer l'instant du retour.

Il fallait cependant s'arracher à ces fêtes des yeux et du cœur et reprendre le cours des études interrompues. Maurice passa ses examens avec succès. Hésitant ensuite entre les diverses carrières qui s'ouvraient à lui, sur l'invitation de son père, il fit son droit, fut reçu avocat et commença à exercer au barreau de Milan. Son éloquence hardie, entraînante, sa vive imagination, l'étude approfondie des causes à lui confiées, l'eurent bientôt fait remarquer du monde des tribunaux ; un brillant avenir souriait à son ambition s'il avait voulu plier sa conscience aux subtilités de la chicane et de la politique, se faire le satellite des puissants. Mais cette âme haute et fière ne pouvait s'abaisser à un tel rôle. Les intrigues, les turpitudes des cours et des salons la remplissaient d'amertume. Le spectacle d'un monde oisif, corrompu, étalant avec fracas sa richesse et ses titres ; la cupidité, l'égoïsme, montant à

l'assaut de la société et la dominant ; la probité chancelante ; la spéculation effrénée humiliant le travail régénérateur ; tous ces ulcères de notre époque de décadence morale se montrant dans leur laideur aux yeux du jeune homme lui apprirent à dédaigner la vie, à se détacher de plus en plus des choses terrestres. Dans la coupe des plaisirs ayant voulu tremper ses lèvres, il n'avait trouvé que fiel ; l'amour tarifé, l'orgie brutale, le jeu stupéfiant, étaient pour lui autant de monstres qui l'avaient fait reculer d'horreur.

Avec de tels goûts, une disposition naturelle à la méditation, l'amour de la solitude, il vit se dénouer peu à peu toutes ses relations. Ceux qui l'avaient accueilli tout d'abord, rebutés par cette rigidité, par cette misanthropie qui s'exhalait en termes amers, par l'absence de cette bienveillance si nécessaire au sage, s'éloignèrent de Maurice et le laissèrent à ses rêves. Le vide se fit autour de lui. Un dégoût profond saisit le jeune avocat. Il refusa les causes mauvaises ou douteuses qui lui étaient offertes et vit ainsi se réduire le nombre de ses clients. Ses brillantes facultés restèrent sans emploi.

Un morne abattement l'envahissait, lorsque de Domaso lui parvint la nouvelle que son père, gravement malade, le demandait près de lui. Maurice partit aussitôt.

L'exilé, dévoré par la nostalgie, par cet amour de la terre natale, ce besoin de la patrie que rien ne peut remplacer, l'exilé luttait en vain contre un mal sans remèdes. Il mourut bientôt entre les bras de son fils. Cette mort répandit une ombre encore plus épaisse sur le front de Maurice ; sa tristesse, sa mélancolie naturelles augmentèrent. Il renonça au barreau et s'installa dans la petite maison solitaire que lui avait léguée le défunt. Son temps fut partagé entre les lectures et les excursions. Souvent, dès le matin, il prenait son fusil et sous le prétexte de chasser, il parcourait la contrée en tous sens, allant à l'aventure, insoucieux des sentiers. Le gibier pouvait impunément passer près de lui. Plongé dans d'interminables rêveries, il ne songeait guère à le poursuivre. Il s'asseyait parfois sur quelque pointe de roc dominant le lac, pour observer le mouvement des barques glissant sous les efforts des rameurs, les aigles décrivant des cercles immenses dans le ciel, les lentes dégradations de la lumière pendant les heures du soir et ce n'est que lorsque la nuit commençait à étendre son voile sur la terre qu'il songeait à regagner sa demeure.

Ce fut pendant une de ces courses que, surpris par l'orage, il se réfugia chez les Menoni et y rencontra Giovanna. De ce jour, sa vie changea.

La vue de cette enfant le réchauffa soudain. Un gai rayon de soleil perça l'obscurité de son âme ; une voix inconnue chanta dans son cœur. D'abord il ne se rendit pas compte du sentiment nouveau qui naissait en lui. Une force magnétique le portait vers la jeune fille et il y obéissait instinctivement. Quand elle était là, devant lui, il s'oubliait à la regarder, à l'entendre. Le timbre de sa voix rythmée éveillait dans son être des échos d'une douceur infinie. Il voyait en elle plus qu'une fille de la terre, plus qu'une créature humaine, comme une apparition passagère, reflet mystérieux d'un autre

monde, un trésor de beauté, de pureté, de charité, auquel Dieu prêtait une forme sensible afin qu'en la voyant les hommes pussent comprendre les perfections célestes et y aspirer. La présence de Giovanna l'arrachait à sa misanthropie. Elle faisait surgir en lui un flot de pensées bienfaisantes, généreuses, un ardent désir d'être bon et de consoler. Son exemple l'invitait au bien ; il sentait le vide, l'inutilité de sa vie et comprenait enfin qu'il y avait mieux à faire ici-bas qu'à fuir les hommes et se renfermer dans une indifférence égoïste. Il s'intéressait aux douleurs des autres ; il songeait plus souvent aux petits, aux déshérités de ce monde, à tous ceux qu'accable l'adversité ; il recherchait avidement les moyens de leur être utile.

Pendant leurs entrevues, quoique se parlant peu, ils échangeaient mille pensées. L'âme a des moyens de s'exprimer, de communiquer avec le dehors que la science humaine ne peut définir, ni analyser. Une atmosphère de fluide, en corrélation intime avec leur état moral, enveloppe tous les êtres et suivant sa nature, sympathique ou contraire, ils s'attirent, se repoussent, s'épanchent ou se referment, et c'est ainsi que s'expliquent les impressions que nous fait éprouver la vue de personnes inconnues.

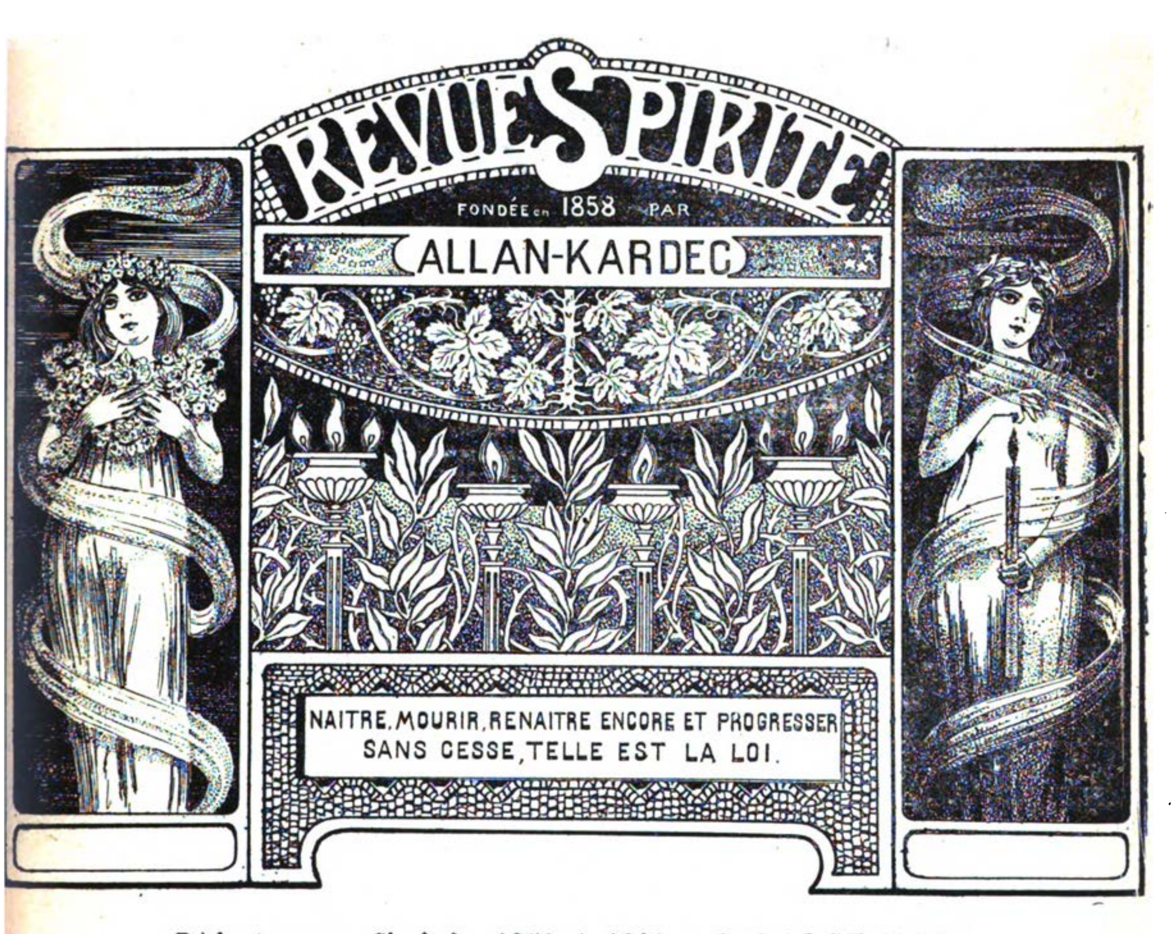
Les jours s'écoulaient. Grâce aux secours de Jeanne, grâce aux soins du médecin de Gravedona, dont Maurice payait les visites, Marta était revenue à la santé. Le jour où elle put sortir, une agréable surprise l'attendait au dehors. Le jardin, envahi naguère par les herbes gourmandes et les ronces enchevêtrées, était redevenu propre et coquet. L'automne avait suspendu aux arbres des guirlandes d'or et d'émeraude. Poiriers, figuiers, abricotiers, ployaient sous le poids de leurs fruits. De longues grappes de raisins vermeils pendaient entre les branches des mûriers ; d'opulents légumes couvraient les carrés. Un habile jardinier, envoyé par Maurice, avait taillé les arbres, soigné la vigne, opéré cette transformation. Il avait fait de ce coin désolé un merveilleux verger. L'hiver pouvait venir. La vie de la pauvre famille était assurée.

STEFANE.

(*A Suivre.*)

Le Gérant : P. LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47e ANNÉE. N° 9. 1er SEPTEMBRE 1904.

LE BILAN DU MERVEILLEUX

Les découvertes les plus actuelles de la science, depuis la télégraphie sans fil, les rayons Rœntgen, jusqu'aux propriétés du radium et des rayons N, sans omettre la mort récente de cet apôtre thaumaturge, le docteur Liébault, ramènent sans cesse l'attention sur le magnétisme, la magie, l'occultisme, les phénomènes spirites.

Qu'y a-t-il de réel, d'utile, d'instructif dans ce tohu-bohu fascinant et indigeste ?

Le Bilan du Merveilleux, il convient de le dresser enfin avec équité. Quelles sont les acquisitions certaines ? Quels déchets sont à éliminer définitivement ? Quelles fructueuses promesses nous réserve l'avenir ?

En poursuivant les fuyantes chimères de la pierre philosophale, l'alchimiste prépara les importantes découvertes de la chimie moderne. M. Louis Figuier, M. Berthelot lui-même le reconnaissent. L'astrologie prétendait trouver dans les constellations l'indéchiffrable secret de nos destins, mais les astronomes qui vinrent ensuite nous ont donné du ciel une notion qui, exacte cette fois, a été pourtant plus belle et plus poétique. On est en droit d'espérer qu'il en sera de même pour les sciences psychiques qui balbutient à peine. Elles mettront au point les élucubrations, les expériences, les rêveries, les prodiges de ce merveilleux ancien et moderne, riche en promesses, dont plusieurs sont déjà tenues. Naturellement, bien des croyances consolantes ou naïves devront être abandonnées. Il faudra jeter du lest pour que certaines vérités prennent leur vol .Mais ces conceptions préalables n'auront pas été, cependant, inutiles ; et il serait malséant de les mépriser.

« Les esprits » des morts, par exemple, auront eu, comme la poudre de projection ou les horoscopes, leur raison d'être, en tant qu'hypothèses et excitation à la recherche. Le vivant est probablement la seule réalité solide où l'inconnu et l'au-delà se manifestent. Et, de vrai, « c'est un grand ouvrier de miracle que l'esprit humain », a dit Montaigne. Le champ d'investigation, ainsi limité, ne serait que plus précis sans être moins vaste. L'homme, avec ses facultés et ses pouvoirs, est peut-être la chose que l'homme ignore le plus. Nous disciplinons les énergies de l'univers et nous réalisons, par elle, des prodiges ; de même le monde intérieur est plein de forces inconnues, jusqu'ici à peu près dédaignées. Nous vivons, comme le disait M. Paul Bourget, méditant le mot du psychologue américain William James, *à la surface de notre âme* sans nous douter des trésors inemployés qui dorment en nous !

Déjà les guérisons quasi miraculeuses de l'hypnotisme, de la suggestion ; les bienfaits de la psychothérapie, les privilèges incontestables de la foi et de la volonté, les extraordinaires messages de la télépathie, les pressentiments, les lectures des pensées, les dédoublements de la personnalité, l'extériorisation de la force vitale (on arrive à la photographier et à la mensurer), les enseignements de nos rêves, les divinations, les « tours » souvent sincères et authentiques des médiums et des fakirs, composent un considérable bagage de phénomènes dont il est impossible de faire fi. C'est un devoir que de les contrôler de très près, puis de communiquer à tous les résultats de ces recherches qui ne doivent pas être abandonnées aux charlatans ni aux insensés.

Il y a déjà longtemps, Victor Hugo écrivait avec une sagesse en quelque sorte prophétique :

Toutes ces choses, spiritisme, somnambulisme, catalepsie, convulsionnaires, seconde vie, tables tournantes ou parlantes, invisibles frappeurs, enterrés de

l'Inde, jongleurs du feu, charmeurs de serpents, etc., si faciles à railler, veulent être examinés au point de vue de la réalité...

Si vous abandonnez ces faits prenez garde, les charlatans s'y logeront, et les imbéciles aussi. Pas de milieu : la science ou l'ignorance. Si la science ne veut pas de ces faits, l'ignorance les prendra. Vous avez refusé d'agrandir l'esprit humain, vous augmentez la bêtise humaine. Où Laplace se récuse, Cagliostro paraît (1).

Ce conseil a été enfin écouté. Les sociétés de recherches psychiques à Londres, à New-York, en Allemagne, en Italie, en Russie groupent des physiciens, des médecins, des chimistes, des sociologues, des philosophes désormais attentifs à ces problèmes attirants et décriés. A Paris des instituts psychologiques et psychophysiologiques ont obtenu en plus des psychologues professionnels le concours de MM. d'Arsonval, Bouchard, Mézières, Buisson, Metschnikoff, Perrier, Giard, Sully Prudhomme, etc. Sous le contrôle de personnalités aussi éminentes et aussi averties, l'avenir de ces investigations devenues rationnelles et prudentes est assuré. Ces savants et ces penseurs sont en train de réaliser lentement le vœu du poète.

La première acquisition incontestable, c'est l'entraînement méthodique de la volonté. S'il est une science utile, c'est celle-là. Tous en profiteront, même les individus les plus normaux, dès que les lois régissant l'association des idées, l'éveil des sentiments, la discipline de l'influx nerveux, la création même de notre caractère, seront mieux connus. Et ce résultat, nous le devrons aux expériences que poursuit la psychothérapie sur les hystériques, les malades, les vicieux.

D'abord les faits nous auront prouvé que malgré le décret de certains philosophes, Kant, Schopenhauer, Spencer, le fait plane au-dessus des systèmes les plus autorisés, — notre caractère *peut-être transformé*. Ensuite la psychothérapie aura esquissé la méthode de cette réforme qui, mécanique et réalisée souvent *in anima vili* par l'hypnotisme, deviendra volontaire et universelle.

La psychothérapie

Tous, nous pouvons nous rendre compte du magnétisme humain. Les brusques et en apparence absurdes émotions de sympathie ou d'antipathie, les influences d'âme à âme, parfois si profondes, — elles ont fait croire à l'envoûtement et ont suscité les procès de sorcellerie dont nous trouvons les premiers vestiges dans l'antique Egypte, qui sévirent au moyen âge pour, sous une autre forme, reparaître aujourd'hui (la sorcière de Marly n'est pas si lointaine), — témoignent de l'ascendant incontestable qu'un tempérament peut prendre sur un autre à son avantage ou à sa ruine. De tout temps l'hu-

(1) *Postcriptum de ma vie*, p. 247.

manité s'est divisée en deux groupes : les fascinateurs et les fascinés. « Dans la vie, disait Voltaire, il faut être enclume ou marteau. » Voilà une image pittoresque de l'inévitable et universel hypnotisme.

Tout le monde est suggestible à des degrés différents, même et surtout les intelligents. L'éloquence, l'éducation, le journalisme sont de puissants moyens de suggestion qui n'ont pas attendu, pour agir, les médecins hypnotiseurs .

Cette impressivité devient parfois maladive ; c'est alors l'hystérie et la démonialité. Au moyen âge où la psychothérapie n'était pas encore inventée, on chargeait le bûcher de guérir définitivement ces désordres nerveux. Les Charcot de ce temps-là accompagnaient au fagot leurs épileptiques et leurs sorcières, car, par un excès de précaution, on se plaisait à supprimer à la fois les fascinateurs et les fascinés.

Une opinion vague, terrifiante, se formait : l'œil de certains êtres mal privilégiés dégageait des miasmes, des esprits animaux, de petits démons, capables d'influencer autour d'eux les organismes hérétiques. C'était l'ébauche de cette théorie du fluide que devait pompeusement proclamer dans ses aphorismes un homme d'affaires mystique et hâbleur, Mesmer l'Autrichien. Celui-ci légiféra le magnétisme. Autour de son baquet hallucinatoire, une chaîne de névropathes croyait puiser une vie nouvelle que le thaumaturge y aurait déposée.

Les Deleuze, les Lafontaine, les du Potet, les Puységur, animés d'un louable désir philanthropique, pratiquèrent la prise du regard, les passes des mains, tantôt lentes, tantôt précipitées ; ils saturaient le patient de leur propre santé émanée, ou le purgeaient de ses mauvais fluides. Du moins ils l'imaginaient ainsi ; et ceux qu'ils persuadèrent n'eurent point trop à s'en plaindre car, — selon le mot du prophète laïque de la Salpêtrière, rééditant pour la thérapeutique le principe de l'Evangile, — avant tout, c'est la « foi qui guérit » (*the Faith healing*).

Mais ces braves gens étaient dénués d'esprit critique, et assez ignorants en physiologie. Les somnambules, ivres de leur propre imagination, débitèrent aux magnétiseurs des boniments fabuleux, qu'ils acceptèrent avec trop de crédulité, mais qui mirent en défiance le monde officiel. Cependant tout n'était pas mensonge en ces illusions. Les magnétisés prétendaient apercevoir les objets et les êtres à travers les distances et les murs, regarder dans leur propre corps et dans celui des autres, pénétrer dans un monde inconnu où se promènent les âmes...

La science d'alors méprisa ce fatras rempli de précieux documents, avec lesquels nous avons fait depuis l' « autoscopie » (voir le livre récent du docteur Paul Sollier), les pressentiments, la clairvoyance.

Enfin un homme vint, Braid, qui repoussa l'hypothèse du fluide, tombée

peut-être à tort en désuétude et en dérision. A l'emprise du regard il substitua son porte-lancette, assez brillant pour plonger en catalepsie les nerveux qui le fixèrent. Ainsi présenté objectivement par un Anglais d'esprit lucide et pratique, le phénomène devenait acceptable pour les académies. Le braidisme préparait à l'hypnotisme. D'autre part, l'abbé Faria criait à ses sujets : « Dormez ! » et ils dormaient. La « suggestion thérapeutique » naissait. Faria est l'ancêtre de l'école de Nancy, le précurseur de Liébeault, tandis que de Braid sort l'école de la Salpêtrière.

Charcot qui, Napoléon de l'hystérie, régna sur cet hôpital, parvint à rendre l'hypnose scientifique, évidente, indiscutable. Les moyens matériels dont il usa : miroirs, gongs, foyers électriques, la répétition à volonté des phénomènes physiques, sa lumineuse et sûre méthode établirent l'automatisme psychologique, arrachèrent radicalement aux brumes du mysticisme l'extériorité du merveilleux classique, les péripéties du sabbat.

L'école de Nancy, Liébeault en tête, avec ses trois premiers apôtres, le docteur Bernheim, le docteur Beaunis et le juriste Liégeois, répliqua que les crises des modernes démoniaques, léthargie, catalepsie, somnambulisme, étaient dues non à des procédés physiques, comme on le croyait à la Salpêtrière, mais à un entraînement, à une éducation de leur cerveau. La suggestion commande aux phénomènes, formulèrent-ils, et ils proclamèrent la suprématie de l'Idée. L'hypnose ne resta plus entre leurs mains un état morbide et déséquilibrant, une propagande de l'hystérie, elle devint le sommeil provoqué bienfaisant, ou encore l'excitant de l'intelligence et de la décision.

Tout le monde le sait, les remèdes les plus puissants ne sont que des poisons dosés habilement. L'officine de la magicienne de Thessalie est devenue la pharmacopée bénévole. Donato n'est déjà plus qu'un souvenir, Liébault et son école sont des actualités toujours plus vivantes. Le mauvais œil, le sort jeté par le sorcier, l'envoûtement, ont dépouillé leurs néfastes chrysalides, il en est sorti la suggestion thérapeutique, la bonne magie.

Que guérit la psychothérapie ?

Le corps et l'âme ; elle démontre l'action de l'esprit sur le corps, de l'esprit sur l'esprit.

Les troubles nerveux et psychiques d'abord. La psychothérapie expulse les névralgies, les lumbagos, les migraines, elle peut insensibiliser sans danger pour les opérations chirurgicales, elle arrête les convulsions, certaines fièvres, atténue la dyspepsie, dissout les paralysies et même des tumeurs d'origine hystérique. De plus elle améliore les symptômes de maladies organiques, telle que l'ataxie, la tuberculose, elle reproduit les miracles qui donnèrent tant de prestige aux fondateurs de religions,

Aujourd'hui, m'écrivait peu de temps avant sa mort, le docteur Dumontpallier, le chef de l'école éclectique de la Pitié, les résultats de la médication suggestive sont si nombreux et cela en tous les pays, qu'il n'y a plus à discuter sa valeur. Ce qui reste à dire et ce qu'on ne saurait trop répéter, c'est que souvent les résultats sont tellement surprenants que la dénomination de « miracle scientifique » peut leur être attribuée : et vous avez eu raison de la leur donner.

La suggestion sera appliquée aux malades à l'état de veille ou à l'état d'hypnose. Je m'en tiendrai, pour établir la puissance de la suggestion sur des sujets non endormis, à rappeler rapidement l'observation suivante :

Une jeune fille de quatorze ans, depuis trois années, était paralysée du côté droit du corps avec insensibilité du même côté; de plus, cette enfant était aveugle de l'œil gauche. Elle venait de province et m'était amenée par ses parents. En entrant dans mon cabinet, son premier mot fut :

— Monsieur, je ne veux pas être endormie !

Aussitôt, je réponds :

— Mon enfant, il n'est pas nécessaire de vous endormir; asseyez-vous sur ce fauteuil et, quand vous vous lèverez, vous serez guérie. Vous êtes paralysée du côté droit, dites-vous; vous ne sentez pas la piqûre d'une épingle? Vous vous trompez, c'est le côté gauche qui est paralysé; tenez, vous ne sentez pas à gauche la piqûre, vous ne pouvez plus vous tenir sur votre jambe gauche, mais vous sentez à droite, vous pouvez vous tenir sur la jambe droite; levez-vous.

— C'est vrai, monsieur.

— Eh bien, maintenant, vous sentez également des deux côtés et vous pouvez marcher; marchez, marchez.

Et l'enfant marche et elle pleure d'émotion en embrassant ses parents. Je continue :

— Ce n'est pas fini, vous ne voyez pas de l'œil gauche, vous vous trompez, c'est votre œil droit qui ne voit pas.

— Tiens, c'est vrai.

— Maintenant, vous voyez également bien des deux yeux.

— Tiens, c'est encore vrai.

L'enfant sortit de mon cabinet voyant de ses deux yeux et marchant également bien de ses deux jambes. Je dois ajouter que cela se passait en l'année 1893 et depuis, la jeune fille est complètement guérie.

Mais ce ne sont pas seulement les maladies physiques que la psychothérapie extirpe ; elle atteint l'être lui-même, dans sa contexture, le repétrit.

Cette science rationnelle de la volonté est encore en formation, mais elle est en train de devenir la plus efficace découverte du vingtième siècle. L'hypnotisme a rendu, dans ce sens, des services signalés. Il a permis, selon l'expression de Jules Liégeois, de tenter « une véritable vivisection morale et intellectuelle », faisant naître des pensées, des volontés, des sentiments, les modifiant, les étendant, les annulant à son gré. Cette méthode, que les thaumaturges d'autrefois employaient inconsciemment, est, si j'ose m'exprimer

ainsi, tantôt une chirurgie, tantôt une greffe mentale. Elle demande, pour être maniée, de véritables artistes et des apôtres.

Neurologistes, psychiatres, aliénistes, physiologistes se sont alliés aux suggestionneurs et aux hypnotiseurs pour préparer cette œuvre commune. Les travaux patients des professeurs Ballet, Pitres, Charles Richet, Th. Ribot, docteur Toulouse, les expériences décisives de M. F. Raymond, depuis Charcot le maître le plus autorisé et le plus respecté, les enquêtes de Pierre Janet sur les névroses, les recherches hardies du docteur Luys et de Jules Ochorowicz, les essais de pédagogie suggestive et d'orthopédie mentale du docteur Bérillon et du philosophe Paul Farez, la médecine de l'esprit, telle que l'esquissa M. Maurice de Fleury, les pénétrantes enquêtes de MM. Binet, Féré, Déjerine, Delbeuf, Max Nordau, Jules et Auguste Voisin, à la suite des Charcot, des Liébeault et des Bernheim, nous ont conduits déjà au-delà du seuil de cette révélation laïque et expérimentale. A la seule lumière de la raison et des faits, nous pénétrons en les profondeurs de notre moi, et ayant étudié ses côtés faibles, il nous devient possible d'y aviser. L'éducation, la morale, la jurisprudence et même la sociologie n'ont qu'à gagner à de telles investigations.

« Dans toutes les maladies où la volonté est affaiblie et où il lui est important de lui rendre sa vigueur, affirme le docteur O.-G. Wetterstand, de Stockholm, dans son livre *l'Hypnotisme et ses applications à la médecine pratique*, le traitement psychique offre de grands avantages ». Et Durand de Gros écrivait : « Le rachitisme de l'intelligence, les déviations du caractère trouveront dans l'hypnotisme leur orthopédie ».

J'ai assisté à de petits drames curatifs, parfois comiques, toujours émouvants qui avaient comme théâtre les Instituts de psychologie ou les cliniques dont j'ai déjà parlé, comme acteurs des pauvres de volonté, et comme metteurs en scène des psychologues. Ce sont des exemples typiques et les illustrations en images d'Epinal de cet enseignement, plein d'avenir ; il tient du roman vériste, de l'antique exorcisme et de la pathologie.

Ces modernes thérapeutes pensent déjà guérir la mélancolie, l'anxiété, le trac des acteurs, la paresse, la timidité, — qui parfois s'aggrave jusqu'au nouement de l'aiguillette détaillé complaisamment dans les grimoires, — et tels vices invétérés comme l'ivrognerie et la kleptomanie. Les docteurs Paul Magnin, Bérillon, Farez, y emploient des rites ingénieux. M. Pierre Janet a même délivré un possédé moderne ; et, plus malin que le diable, l'a chassé par des exorcismes naturels.

La crédulité et l'automatisme d'un « sujet » sont bien connus. Devant un ivrogne endormi, on trace sur le parquet une raie blanche. « Vous voyez cette raie, lui dit-on, c'est la porte d'un marchand de vin. » Aussitôt, notre homme fait le mouvement d'enjamber le seuil tentateur. Mais un commandement l'ar-

rête. « Vous ne pouvez aller au delà de cette ligne. » En effet, la suggestion paralyse l'élan de l'ivrogne. « De même, continue le thaumaturge, après votre réveil, il vous sera désormais impossible de passer la porte dangereuse. » On pouvait croire que la tactique était bonne ; mais l'impulsion obstinée de boire la déjoua. Quelques jours après, notre ivrogne revint plus délabré encore. Quand il fut rendormi, tout s'expliqua. Le seuil de la buvette lui était devenu infranchissable ; mais son mauvais génie lui conseilla de se faire servir sur la terrasse des alcools qu'il buvait auparavant sur le zinc. Même il y mit une certaine coquetterie. Par esprit de contradiction il but davantage... Il fallait donc trouver autre chose. Au moment où il porte à la bouche son verre, le docteur l'arrête, immobilisant le bras par un ordre énergique :

— Suivez-moi bien, lui dit l'hypnotiseur ; je crée ici en votre cerveau la possibilité du frein. Lorsqu'un camarade vous offrira à boire, la paresse de votre bras suscitera vos réflexions et votre résistance. Vous vous rappellerez la déchéance qui suit vos libations et vous renoncerez, par raison, à un vice contre lequel mon intervention vous a permis de vous reprendre.

Des petits voleurs de douze à quinze ans ont été ainsi, sous mes yeux, complètement transformés par les exércices de psychothérapie. Des joueurs, des morphinomanes, des rongeurs d'ongles ont pu réagir contre leurs funestes habitudes. La psychothérapie a ceci pour elle qu'au lieu de rendre torpides l'initiative et la conscience, comme il advenait avec les premiers hypnotiseurs, elle réveille la *vis medicatrix*, ressuscite le libre arbitre et, ce qui est un bon miracle, apprend, peu à peu, et grâce à lui, à se passer d'adjuvant.

Voilà où les hypnotiseurs nous laissent ; voilà où commence pour nous l'intérêt le plus puissant, car toute véritable personnalité sent bien qu'en elle-même il lui faudra trouver le moyen, comme dit Nietzsche, de se surpasser. Le mystère de l'auto-suggestion est donc attractif entre tous. Les Américains l'ont compris, et j'ai toute une bibliothèque sur les méthodes de se maîtriser soi-même et ainsi, par contre-coup, d'embellir sa propre destinée. Rien n'est plus excitant pour des imaginations orgueilleuses. Les titres des livres disent assez l'ambition du sujet : *Seeking the kingdom* (Cherchant le royaume) ; *How we master our fate* (Comment diriger notre destinée).

Il y a un fond de vérité passionnant dans ces projets un peu baroques. En effet, comme l'écrit un de ces auteurs paradoxaux : Le raté n'est qu'un paresseux et n'avoir pas de chance signifie qu'on a un caractère ou néfaste ou trop faible. Tout revient donc à développer la volonté en soi afin de se sculpter selon un idéal avantageux et devenir le plus possible sympathique et fort, En Amérique, les « professeurs de volonté » foisonnent, et je les soupçonne de

charlatanisme comme plusieurs magnétiseurs d'autrefois. Au moyen de certaines méditations, par des sentences inscrites sur des murs ou sur des pancartes, par des exercices de respiration qui rappellent ceux des Fakirs de l'Inde, ils croient que l'âme de leur client pourra « s'assimiler » un meilleur caractère et par là une destinée plus éclatante. Cela coûte parfois assez cher et Beroalde de Verville lui-même n'avait pas prévu cette façon de battre monnaie avec « le moyen de parvenir ».

N'importe, il est urgent que nous sachions que nous pouvons, par des moyens physiques et mentaux, devenir plus forts et plus heureux. Avant de conquérir les esprits de l'autre monde, il est prudent de songer à ceux d'ici-bas. L'hypnotisme et la suggestion nous ont appris que l'on pouvait faire aux autres âmes la charité d'un peu de volonté et d'intelligence. Mais charité bien ordonnée commence par soi-même, dit-on. L'auto-suggestion et la psychothérapie transcendante nous font espérer que nous pouvons être plus vifs, plus vigoureux, plus alertes, délivrés de ces petits malaises qui sont les parasites du moi. Naturellement celui qui travaille mieux, qui sait se dompter et avoir plus de courage, trouve plus de chances de réussir. Savoir cela, est déjà un grand point. Découvrir les moyens d'y arriver, donner les lois de ce « training », tel sera le plan magnifique du Charcot que nous attendons, celui qui, au lieu de légiférer l'hystérie, nous révélera la recette pour faire des grands hommes.

JULES BOIS.

Le Temps du 21 juin 1904.

LA TELEPATHIE

(LES FANTOMES DES VIVANTS)

Après le miracle qui guérit, le miracle qui console ; après la psychothérapie, la télépathie. Nous voici enfin en plein merveilleux, ou plutôt en ce territoire sablonneux, jalonné de mirages, de pièges et d'oasis, sorte de « borderland », selon l'expression du grand journaliste anglais Stead, pays frontière entre la claire science et le mystère obscur .Nous allons écouter des histoires de revenants, comme si nous étions encore des petits enfants — mais avec des cerveaux d'hommes avides de contrôle et d'analyse.

Avant d'inquiéter les savants, ces poètes du vrai, la télépathie préoccupa les poètes, ces savants de l'inconnu. L'un d'eux, Tennyson, l'a même admirablement définie, et je ne puis mieux faire que de le citer :

Star to star vibrates light; may soul to soul
Strike thro', some finer element of her own?

« La lumière, dit-il, en vibrant, se communique d'étoile à étoile ; l'âme ne peut-elle pas aussi envoyer à l'âme une parcelle plus subtile de soi ? » A cette interrogation, il semble que le doux moine de l'*Imitation* ait répondu de sa cellule quand il écrivit : « Je suis là où est mon cœur et mon cœur est là où il aime ». Les conversations d'Eckermann nous apprennent que Gœthe, aux heures d'exaltation passionnée, put constater, lui, le cerveau équilibré et serein par excellence, ce lien subtil des esprits qui se comprennent et s'entendent malgré la distance et sans l'emploi des signes habituels.

Chez bien d'autres, Bacon, par exemple, cette conviction s'est lentement formée en accumulant les menus indices que fournit la pratique de la vie. Mais aujourd'hui seulement nous savons que le pressentiment, poussé jusqu'à l'apparition, voyage vraiment, le long d'inconnaissables routes, l'éther peut-être, sans l'intermédiaire des sens habituels et que les âmes peuvent entrer en contact pendant le sommeil ou en état de veille par des impressions indéfinissables et directes, comme si elles possédaient des appareils de télégraphie sans fil, en leurs profondeurs...

La télépathie est définitivement aujourd'hui une branche de la psychologie ; elle est sortie des rêveries du mysticisme et a divorcé avec la métaphysique.

Ce mot qui, étymologiquement, signifie « sensation reçue de loin » devrait embrasser les phénomènes innombrables, complexes, nuancés, de la clairvoyance, des rêves prophétiques, des révélations ; mais il n'est possible d'être clair qu'en restant précis et en se limitant. Nous ne considérerons pas comme faisant partie de la télépathie, telle vision exacte et extraordinaire d'un Swedenborg par exemple, percevant à l'instant même où il avait lieu un incendie ravageant son quartier, à Stockholm, alors que lui s'en trouvait éloigné à des milles et des milles, et ne disposait pas des moyens ordinaires de connaissance. Nous nous bornerons à envisager les cas de transmission d'humain à humain, quand il y a émission d'une part et réception de l'autre, et surtout lorsqu'un fantôme, le fantôme d'un vivant, porteur d'un véridique message, apparaît à un autre vivant.

Cette étude, qui à elle seule a suscité bien des volumes, peut aisément remplir un article.

De tout temps, je le répète, la télépathie a existé. Les grands esprits l'ont admise et souvent même éprouvée. Cicéron, ce voltairien avant l'heure, cet anticlérical des temps païens, riait des augures, mais croyait aux pressentiments. Dans son traité *De Divinatione*, il cite comme certaine une histoire de revenant des plus typiques. Elle est restée classique dans le genre : « Deux amis se rendent à Mégare et y logent séparément ; l'un d'eux, pendant son sommeil, voit en songe, à trois reprises, son compagnon de voyage lui annonçant d'abord que l'hôte chez qui il habite veut l'assassiner, puis que les meurtriers entrent dans la chambre, enfin qu'il est mort, et qu'on trouvera, au

lever du soleil, une charrette pleine de fumier sous lequel le cadavre sera caché. A son réveil, l'ami court à la porte indiquée, trouve la charrette, arrête le conducteur et découvre sous le fumier le corps de la victime... »

Saint Ambroise, évêque de Milan, dans une syncope, apprit la mort de Saint-Martin de Tours ; Alphonse de Liguori aperçut le fantôme du pape Clément XIV agonisant. Plusieurs mystiques furent crus, doués de « bilocation ». On les vit à deux endroits en même temps. Les hagiographes de Marie d'Agreda, enfermée dans un couvent d'Espagne, prétendent qu'elle envoya en Amérique son âme revêtue d'un corps subtil, pour y convertir les peuplades idolâtres...

Le pressentiment et l'apparition des vivants étudiés par la science moderne

Nous devons à la fièvre d'occultisme de ces trente ou quarante dernières années et aux évidences de l'hypnotisme et de la suggestion l'étude de semblables faits, *à priori* absurdes, leur examen et leur classification sous la docte étiquette de télépathie. C'est en Angleterre que la télépathie trouva son baptême et ses lettres de créances. Quoi de plus naturel ? L'Anglais naît beaucoup plus croyant que le Latin. Attaché aux écritures sacrées qu'il lit et médite, il n'a pas de peine à admettre les « fantômes des vivants », puisqu'il a dans le sang le dogme de la survie. Néanmoins les doctes professeurs qui légiférèrent le pressentiment et l'hallucination véridique, prirent, pour n'être pas dupés, les précautions les plus sérieuses. C'est à la loupe qu'ils ont regardé ces phénomènes exceptionnels avant de les déclarer authentiques. Avec les innombrables cailloux des menus faits et de sévères témoignages, ils ont pour la première fois édifié un monument solide que le scepticisme ne peut ébranler. Ils ne reculèrent pas même devant les dépenses. *The Society of psychical researches*, de Londres, envoie sur les lieux du miracle des agents vérificateurs comme le ferait une compagnie d'assurances. On contrôle les dates de l'apparition, si elles concordent avec un événement réel, s'il n'y a pas eu invention, exagération, illusion, travestissement de la vérité. On questionne les témoins. On se renseigne sur leur probité ; on dresse des procès-verbaux qu'on leur fait signer. On prend note de l'intelligence et de la moralité du visionnaire, de ses antécédents, de son atavisme. C'est une sorte de procédure, une véritable enquête. Et l'on ne conserve que les faits ayant résisté victorieusement à tant d'épreuves. Il en est résulté tout d'abord un livre formidable comme masse, comme richesse et variété documentaire. On l'a intitulé hardiment *The phantasms of the living*, et il a été contresigné par trois noms des plus doctes et des plus honorables, MM. Gurney, Myers, Podmore. Ce travail a été continué de trimestre en trimestre par les volumineux fascicules que publie un grave comité où se coudoient des chimistes et des évêques, des membres du gouvernement et des poètes, des peintres, des offi-

ciers, des femmes éminentes, des philosophes, des philanthropes, des professeurs de physiologie. M. Balfour est à côté de Williams Crookes, Gladstone y sympathisait avec Russell Wallace, John Ruskin avec l'évêque de Carlisle, Mrs Sidwieg, lady Biddulph, lord Tennyson. La France suivit avec prudence. *The phantasms of the living* fut traduit et abrégé par le regretté M. Marillier, avec une préface de M. Charles Richet sous ce titre plus réservé : *les Hallucinations télépathiques.* D'autre part, *les Annales des sciences psychiques* dirigées par le docteur Dariex continuèrent la glane de ces petits miracles. Aujourd'hui la *Revue des Etudes psychiques* publiée par César de Vesme et le *Journal de Psychologie* par les docteurs Pierre Janet et Dumas alimentent la curiosité d'un public toujours plus étendu. Gare néanmoins à ceux qui voulurent pousser trop loin ces recherches aventureuses ! Le docteur Gibier dut émigrer aux Etats-Unis, et le colonel de Rochas quitter l'Ecole polytechnique dont il était l'administrateur. Nous autres Français, nous sommes religieux ou voltairiens. Entre ces deux routes bien tracées, nous n'admettons pas les sentiers où l'on vagabonde. Notre pays de libre pensée tient en suspicion ceux qui pensent librement.

Objections contre la télépathie

M. Camille Flammarion, astronome populaire, chercheur humanitaire et paradoxal, que de vastes conceptions entraînent et qui, en des romans déjà célèbres, magnifia le thème de la télépathie, réunit à son tour plusieurs centaines de ces apparitions des vivants, attestées par des amis, des lecteurs personnels et les abonnés des *Annales politiques et littéraires.* Il conclut par cette formule décisive :

« L'action d'un esprit sur un autre à distance, sans intermédiaire de la vue, du toucher, de l'ouïe, d'aucun de nos cinq sens, est un fait scientifique aussi certain que l'existence de l'électricité, de l'oxygène ou de Sirius. »

C'était aller beaucoup trop loin, surtout au gré de M. Anatole France qui déclare que tout caractère scientifique est incompatible avec la télépathie.

« — Un fait isolé, m'a-t-il dit (et je crois citer à peu près textuellement ses termes), ne prouve rien, je verrais par exemple le Diable en personne, je lui répondrais : « Je vous vois, mais je ne crois pas en vous ! »

« Un fait exceptionnel est négligeable. Il n'apprend rien, car on ne peut pas le décomposer et on ne sait pas ce qui l'a amené. Un fait ne commence à avoir une signification que s'il est entré dans le domaine scientifique, c'est-à-dire si ce fait peut être reproduit indéfiniment dans les mêmes conditions ou prédit mathématiquement avec certitude. Une éclipse est un fait scientifique, c'est un fait également scientifique que l'or se dissout dans l'eau régale, mais

la transmission mentale, la télépathie, échappent à la science par l'irrégularité et l'imprévu des phénomènes ».

J'ai mis face à face ces deux opinions extrêmes, afin que la lumière résultant de leurs chocs éclairât le débat.

Nous sommes de l'avis de M. Anatole France s'il refuse à la télépathie cette certitude particulière qu'apportent les expériences de laboratoire ; mais, s'il entend dénier aux « fantômes des vivants » toute réalité, nous pensons que lui aussi, et dans le scepticisme cette fois, va beaucoup trop loin. Les phénomènes psychologiques, surtout les plus hauts et les plus délicats, comme l'inspiration, le génie, la foi, les mystères des brusques amours, ne sauraient être ni reproduits à volonté ni prévus. Ils n'en existent pas moins incontestablement. Une manifestation télépathique bien contrôlée, ayant laissé des traces sur un cahier de notes et dans la mémoire de témoins sérieux, n'est pas plus incertaine que la poussée mystérieuse aussi de l'instinct poétique, que personne ne songe à nier. Cependant, ni l'une ni l'autre ne sauraient être prévues ni recommencées à volonté.

Même dans le monde physique, combien d'événements incontestables — les aurores boréales, les tremblements de terre, les éruptions des volcans, etc. — échappent à nos méthodes scientifiques. On ne peut ni les expérimenter ni les annoncer mathématiquement. Un fait ne tire pas sa réalité de nos moyens plus ou moins adroits de le percevoir. La vérité ne dépend pas de la science ; la science, au contraire, n'existe que par la vérité.

La réalité de la télépathie une fois sauvegardée, je crois bien difficile d'admettre, comme M. Camille Flammarion, qu'elle jouisse de l'éclatante évidence qu'il lui décerne. L'hypnotisme, la suggestion, l'autosuggestion, la psychothérapie peuvent être placés au rang des conquêtes définitives de l'esprit humain. Non pas qu'il ne s'y mêle aucune erreur; mais chacun, en prenant quelque peine, peut vérifier à son gré l'exactitude de ces travaux désormais classiques. La télépathie ne présente pas les mêmes garanties. Les nombreux dossiers accumulés dans tous les pays, ne comportent pas tous une certitude irrésistible. Moi aussi j'ai réuni personnellement un nombre considérable de ces anecdotes poignantes. J'ai même, s'il faut tout dire, reçu moi aussi plusieurs de ces mystérieux messages. Et je ne doute pas de la télépathie. Mais je ne saurais, en toute conscience, lui attribuer ce caractère indélébile et qui force l'universel assentiment, caractère que Paul Bert a magistralement défini en un de ses cours à la Sorbonne :

« Il n'y a science que là où s'est faite une lumière définitive qui illumine les moins clairvoyants. »

Les deux autres objections qui se dressent contre la télépathie, plus radicales, sont plus faciles à écarter. D'abord, le hasard, la coïncidence ; ensuite

la morbidité prétendue de ceux qui l'ont éprouvée.

A la première objection je ne saurais mieux répondre qu'en citant un passage d'une lettre que m'adresse le docteur Dariex, directeur éminent des *Annales psychiques* et passé maître en scrupuleuse observation :

« Je me bornerai à vous dire, m'écrit-il, que les faits de télépathie sont tellement nombreux et quelquefois accompagnés de détails si précis qu'il serait tout à fait puéril, absurde même de n'y voir toujours qu'une hallucination purement fortuite où le hasard serait seul en jeu, et sans relation de cause à effet. Supposons l'agent A et le percipient B. Si B, sans aucune inquiétude au sujet de A, interrompt tout à coup son déjeuner sous l'influence d'une vision subite qui lui fait voir A se débattant au milieu de l'eau, puis, après d'inutiles efforts, s'y enfonçant pour ne plus reparaître; si, d'autre part, cette vision est la représentation de ce qui s'est passé et si elle s'est produite au moment même où A se trouvait à plusieurs lieues de B, il n'est possible, en raison de la précision des détails, d'attribuer au hasard qu'une part absolument faible, il suffit de réunir quelques cas de ce genre pour avoir la certitude morale de la télépathie.

Je suis loin d'avoir une foi aveugle en la statistique, cependant elle a sa valeur. Or, le calcul des probabilités, appliqué à la télépathie, lui a été favorable. D'après M. Paulhan, résumant les longs travaux antérieurs des Français et des Anglais, « l'hypothèse d'une action télépathique serait quatre millions cent quatorze mille fois plus probable que celle de la coïncidence fortuite. »

La deuxième objection dénie aux sujets, « pressentants », « visionnaires » ou « clairvoyants » la valeur mentale et morale nécessaire à tout pour être accepté. « Ces hallucinés, nous dit-on, sont des malades, des hystériques, des « mathoïdes » (selon une expression chère à Lombroso qui lui d'ailleurs admet la télépathie). Ils se trompent et ils nous trompent. Ils inventent ou tout au moins déforment et exagèrent les événements mystérieux auxquels ils ont été mêlés... »

Je ne dis pas que plusieurs prétendues communications télépathiques ne puissent tomber sous cette critique, mais ce sont des imitations du véritable pressentiment, des contrefaçons. Celles justement qui ont été retenues par les savants anglais, américains ou français n'ont jamais été de simples déclarations crues sur parole, mis des faits ayant laissé des traces objectives, je ne cesserai de le répéter.

Les écarter quand même serait cette superstition à rebours dénommée la néophobie. Peut-on considérer comme des malades Gœthe, Bacon, Tennyson, pour ne citer que ceux-là ? Au contraire, ce sont des phares de la Raison et de l'Art. On argue que la plupart des hallucinations télépathiques, par le fait même qu'elles reposent sur des messages lointains d'agonisants et qu'elles ont lieu entre gens qui s'aiment subissent la tare du sentimentalisme. Une

telle critique présuppose une véritable ignorance chez celui qui la fait ; car il arrive que des messages télépathiques s'échangent entre indifférents et même entre « inconnus ».

La télépathie et les services qu'elle peut rendre

Dans une audience privée, que la reine Marguerite a bien voulu m'accorder récemment, Sa Majesté m'a raconté que la nuit même de la mort du maréchal de Moltke, les sentinelles de son palais furent très étonnées de le voir à minuit s'accouder sur le pont au-dessus du fleuve. Elles relatèrent même le fait dans le livre de garde. Or, le lendemain, elles apprirent qu'à cette heure-là le maréchal avait rendu dans son lit le dernier soupir. — M. Dieulafoy, arrivant de nuit à la campagne, eut un cauchemar que traversaient des civières où reposaient des corps rigides. A son réveil, il apprit que son métayer et sa fille (qu'il connaissait à peine) s'étaient noyés cette nuit-là à l'écluse du canal. On les avait portés dans la maison sur des brancards semblables, en tous points, à ceux de son rêve. (Je tiens le fait de M. Dieulafoy lui-même). — Bien plus, je connais un homme d'affaires éminent pour qui la télépathie fut la source de sa fortune. J'ai étudié de près ce document des plus piquants, qui n'est pas un fait isolé et qui tendrait à faire croire qu'un jour les puissances inconnues de l'âme pourront être, au profit de l'homme, utilisées, comme tant d'énergies de l'univers, hier encore indisciplinées, ignorées même. Il s'agirait de ductiliser l'inspiration et de donner du flair et du tact à ceux qui en manquent. Vrai miracle ! Mais ne plaisantons pas. Cet homme d'affaires, inquiet d'un placement considérable dans une entreprise assez hasardeuse, se concentra un après-midi à la campagne et, dans un état quasi-hypnotique, eut une vision où il aperçut distinctement l'administrateur de la compagnie (qu'il ne connaissait pas) en train de consulter ses livres. Il lui en resta, au réveil, l'impression que l'entreprise réussirait pendant un certain temps. Voulant vérifier son pressentiment, notre financier demanda aux amis de l'administrateur des renseignements sur sa personne qui coïncidèrent avec l'apparition.

Ce premier point acquis, il s'enhardit et acheta plus d'actions encore. Elles montèrent ; mais, comme il n'avait eu l'impression que d'une hausse momentanée, il vendit, dès qu'elles eurent atteint un chiffre qu'il s'était d'avance fixé comme ne devant pas être dépassé. Bien lui en prit, car, au bout de quelques mois, ce fut une faillite colossale. Le visionnaire fut le seul dans cette affaire, à s'être enrichi. J'ai consulté le dossier de ces péripéties où la télépathie donna le meilleur conseil — et j'en ai tiré cette conclusion que l'intuition, le génie, que ce soit en poésie ou dans le domaine pratique, méri

tent l'attention non seulement des psychologues, mais de tout homme décidé à employer toutes ses facultés pour parvenir.

Le mécanisme de la télépathie

Il reste à décrire le mécanisme de ces phénomènes mystérieux, mais profondément humains. Les recherches poussées dans ce sens ne sont peut-être pas définitives, mais elles éclairent d'un jour imprévu les intimités obscures de nous-même.

Car, si j'ose employer des termes physiques pour donner une idée de phénomènes psychiques, c'est là, dans les profondeurs *inconscientes*, et non dans la personnalité éveillée, normale et *consciente*, que résident les appareils secrets de télégraphie sans fil entre les âmes. Cette découverte assez récente de l'inconscient en nous et de ses extraordinaires pouvoirs — notre moi les constate en se les croyant étrangers — explique la manière dont les âmes se comprennent et s'interpénètrent et nous ouvre sur les phénomènes très réels, arbitrairement groupés sous l'appellation de « spirites », des aperçus nouveaux et rationnels. Ce qui est plus intéressant encore, l'étude de l'inconscient nous apprend, en nous connaissant mieux, à profiter de toutes nos ressources. La plupart des hommes sont pareils à ce prince aveugle de la légende qui se croyait pauvre, parce qu'il ne voyait pas ses propres trésors...

Cet inconscient, les Anglais l'ont appelé le *subliminal self* (le moi au-dessous du moi, le moi au-dessous du seuil de la personnalité) ; Emerson, l'*Oversoul* (l'âme supérieure); les Français, le subconscient, la deuxième personnalité. Là tourbillonnent les « souvenirs oubliés », les pressentiments, les inspirations, les fantômes des vivants et des morts. Les mystères des anciennes initiations, déjà, nous décrivaient symboliquement ces cryptes, ces catacombes des âmes, qui, par des couloirs obscurs communiqueraient les unes avec les autres. Cette trop brève indication sera complétée dans notre prochain article où nous étudierons *les fantômes des morts*. Et nous arriverons ainsi à une conception assez nouvelle et commode de l'*au-delà* qui devient *en deçà* ; car, au lieu d'exister hors de nous, d'une façon trouble et troublante, il habite en nous-même et nous pouvons l'y surprendre et l'y analyser enfin...

JULES BOIS.

(*A suivre.*)

(Le *Temps* du 14 juillet 1904.)

GLANES ET BRINDILLES

(*Suite*) (1)

Quand je quittai Mme L., ce fut avec la persuasion de revenir bientôt la voir ; mais qui serait assez présomptueux pour oser affirmer avec certitude : « Je ferai telle chose demain ! »

Cela ne vous est-il jamais arrivé, lecteur ami, devant la beauté de certaines soirées, de prolonger votre veille ? Au firmament radieux, les étoiles, gemmes étincelantes, rutilent de mille et mille feux sur le velours sombre de la nuit qui les magnifie ! De tous ces mondes innombrables qui s'agitent au-dessus de nos têtes, nous ne percevons que ces tracées lumineuses qui nous plongent toujours dans une même extatique admiration. Autour de nous, dans l'air, flotte la douce fragrance des fleurs alanguies et pâmées par toute une journée passée sous les ardentes caresses, les brûlants baisers de leur royal amant, le soleil ; maintenant, elles somnolent, en entr'ouvant mollement leurs suaves corolles, pour boire avec amour la rosée parfumée.

Un silence religieux semble planer sur la nature entière ; à peine si comme en un doux susurrement on entend s'exhaler l'âme des choses. Tout autour de nous, en nous est harmonie, douceur et joie de vivre ; de notre cœur ému, bien plus que nos lèvres, s'élève un acte d'amour, une action de grâce vers Dieu notre Maître, mais surtout, oh surtout, notre Père. Rêvant au bonheur, aux divines tendresses, l'on s'endort heureux en souriant ; et le lendemain, au réveil, l'on est foudroyé devant la noire sombreur du tableau qui se présente aux yeux : l'orage est survenu pendant la nuit, et d'un vent impétueux, a tout brisé sur son passage, ne laissant que ruines désolées, là où, la veille, n'était que grâce et séduction.

Tel fut ce qu'il en advint pour nous : en pleine sécurité, en plein bonheur, des revers inouïs s'abattirent sur notre nid. Mon cher mari qui tenait surtout à la fortune pour le confortable dont elle lui permettait de nous entourer, ne put en supporter la perte ; il tomba dangereusement malade. N'ayant pas une pensée qui ne fût pour le bien-aimé souffrant, les pires nouvelles me laissaient insensibles. C'est ainsi que j'appris la mort de l'excellente Mme L., que je regrette cependant encore aujourd'hui. Quand mon cher compagnon de route fut en état de s'occuper de notre situation, il y mit tout son beau courage retrouvé. Le malheur fit œuvre de rabot sur notre âme ; nous sortîmes de cette douloureuse épreuve et plus forts et meilleurs. Nous convînmes de

(1) Voir le numéro de juin.

dire adieu à ce Paris, où nous avions passé des jours si heureux. Quelques-uns des Pères conscrits d'alors, voulant fonder un journal à l'étranger, l'on en confia la direction à mon mari, ainsi que le soin de choisir la ville ; ce fut San-Remo qui nous attira et c'est dans cette charmante ville que se reconstruisit le nid détruit par la dernière tempête. Mon cher ami y trouva, avec une santé nouvelle, la belle force de combativité qui lui permit, non de nous procurer un luxe dont nous savions fort bien nous passer, du moins une vie aisée, tout imprégnée de ce charme intime que l'on ne peut trouver que si difficilement dans les grands centres, surtout avec la fortune qui vous impose l'obligation d'être tout à tous.

Je ne dirai pas comme l'égoïste : « Où sont mes biens, est ma patrie. » Mais : « Où sont réunis ceux que j'aime, est mon paradis. » Plaie d'argent n'est jamais mortelle ; il n'y a que la séparation qui est le pire des maux. Nous vécûmes dix années d'un bonheur complet. Dix années d'un rêve enchanteur. Il fut suivi du plus horrible des réveils : mon mari tomba de nouveau malade, mes soins et ma tendresse ne purent le retenir. Il nous quitta, nous disant hélas, ici-bas, un *Eaternum vale.*

Les grandes douleurs sont muettes. Le récit des miennes n'a, au reste, rien à voir dans l'objet de cette causerie ; et si je me suis permis d'évoquer la plus grande, comme la plus terrible de ma vie, c'est qu'à elle seule, je dois d'avoir ouvert franchement nos yeux à la lumière du spiritisme.

Il y avait quelques mois que, foudroyée par ma douleur, que je croyais sans issue, je traînais une vie devenue un pesant fardeau, quand un jour je reçus la visite d'un couple qui, sans être de mes amis, m'était assez sympathique. Par discrétion, ils ne s'étaient pas encore présentés chez moi depuis mon veuvage. — La destinée nous conduit et quand l'heure sonne, les portes les plus fermées ouvrent devant elle leurs deux battants. — Il y avait déjà quelque temps que M. et Mme Bradi étaient auprès de moi ; la conversation devenait de plus en plus languissante : d'une part, toujours les mêmes consolations banales ; d'autre part, l'âme qui se replie sur elle-même, l'oreille qui reste indifférente, écoutant sans entendre et comme murée dans sa misère. Mes visiteurs, quelque aimable que je m'efforçasse de paraître, finirent par comprendre combien j'étais absente; ils se levèrent donc pour prendre congé. quand, près de la porte, M. Ulysse Bradi me dit : « Chère Madame Marest, vous avez raison, on ne console pas avec des mots ; si j'osais me permettre de vous recommander quelques livres... » Et comme d'un geste machinal, je l'arrêtais : « — Oui, reprit-il, je pense bien que vous n'en manquez pas, mais... — A quoi bon, repris-je encore, ce ne sont que des phrases creuses ou redites. Mais, lui, insistant : « Si vous me promettiez d'ouvrir les miens, je suis certain que vous y trouveriez les plus puissantes consolations. » Un geste lassé

fut ma réponse ; — « Allan Kardec, Madame, compte ce genre de miracles par milliers. — Allan Kardec, lui dis-je vivement ; vous avez des livres d'Allan Kardec ? — Ce nom vous est familier, Madame ? — C'est-à-dire qu'il y a longtemps, j'ai entendu parler de ses œuvres, que j'ignore. Et ce sont elles que vous voulez bien me proposer ? — Oui, Madame. — Ils sont en votre possession ? — Oui, Madame. » Alors, quelque chose de mon irrésistible désir de les lire, parut sans doute dans mes yeux ; le nom avait déjà fait un miracle ; la pauvre statue s'animait. « Voulez-vous m'autoriser à aller les chercher. — Oh, que vous êtes aimable, cher Monsieur Bradi. »

Vingt minutes plus tard, il m'apportait le livre des Esprits et l'Evangile. « Il y en a encore d'autres à votre disposition »,me dit cet homme bienveillant avant de se retirer.Il était déjà tard,prise d'un irrésistible désir de lire enfin ces livres, j'allai embrasser ma mère avant de me retirer dans ma chambre ; mais cette bonne mère qui avait été mise au courant par les Bradi, venus la saluer avant de se retirer, me dit : « Diane, sois sage, tu vas passer ta nuit à lire ; tu as tant besoin de repos. Laisse-moi ces livres ce soir et je te promets que demain matin, tu les trouveras auprès de toi. » C'était pour moi un sacrifice pénible ; mais, quoique ma mère eût l'autorité tendre, je ne savais y résister ; cependant, ce ne fut pas sans un gros soupir que je les lui abandonnai. Ma douce aimée fit semblant de ne pas l'entendre ; non par sécheresse de cœur, mais ignorant ce que contenaient ces ouvrages d'une croyance qui lui paraissait peut-être subversive et surtout entachée — du moins — le pensait-elle — entachée de Magie, ils l'effrayaient pour mon repos.

Ma nuit fut interminable ! Je ne pensais qu'à Allan Kardec : Qu'allait-il m'apprendre que je ne susse déjà ? — Comme tant d'autres, y trouverais-je quelques consolations ? Et sur mes lèvres brûlées de fièvre, un sourire navrant de doute les plissa. Vers le matin, je m'endormis et, au réveil, j'eus la joie de trouver les livres sur la table de nuit.

Que vous dirai-je, que vous ne sachiez déjà pour l'avoir éprouvé, peut-être ? Ce fut une résurrection ! On aurait dit que mon âme ensevelie depuis des mois avec mon bien cher disparu, sous sa pierre tombale du cimetière, l'avait descellée, et, qu'avec des flots de vie, elle reprenait possession de mon corps. Au sombre désespoir, succédait la rayonnante espérance, cette fille des cieux que Dieu, dans sa pitié, laisse aux enfants de la terre pour leur adoucir les aspérités du chemin. A la place des ronces qui recouvraient les tristes jachères de mon être moral, s'épanouit une végétation luxuriante, l'inondant de ses effluves pénétrantes.

Ma mère que l'angoisse étreignait depuis si longtemps, en me voyant tous les jours devenir plus indifférente à la vie, se prit, devant cette résurrection, d'un bel amour pour Allan Kardec et ses œuvres. Mon premier soin, fut de

me monter une petite bibliothèque spirite, puis dès ce jour, je m'abonnai à ma chère Revue, qui me devint bientôt une amie si attachante que je ne saurais vivre sans elle. Mais, ma joie fut, quelques mois plus tard, à son comble : J'eus l'honneur de faire la connaissance du toujours regretté M. Leymarie, le grand disciple et si digne continuateur du Maître. J'eus le plaisir, il y a un peu plus d'un an, à cette place même, de raconter cette mémorable visite qui m'a laissé un si ineffaçable souvenir et paracheva en moi, ce qu'avait si bien préparé les œuvres d'Allan Kardec. Malheureusement, Mme Leymarie n'était pas à Paris ; il y a si peu de joie complète ! Notre distinguée directrice, dans la correspondance dont, trop rarement, hélas, elle veut bien m'honorer, daigne se montrer si affable pour la plus humble de ses rédactrices, que ma reconnaisance pour la sympathie dont elle me favorise égale mon admiration pour la beauté, la noblesse de son caractère ; admiration qui est partagée par tous ceux qui, de près comme de loin, sont en relation avec elle... Mais chut ! Permettez-moi, chers lecteurs, de modérer ici l'expression de mon enthousiasme ; car notre chère directrice, dont les ciseaux se montrent d'ordinaire si indulgents à notre prose, deviennent impitoyables, quand on veut tenter des louanges qui offensent sa modestie. J'ai fait, l'an dernier, connaissance avec ces terribles ciseaux, et je me suis dit qu'un bon averti en vaut deux. Que Mme Leymarie me permette néanmoins une prière : Je n'ai rien fait, chère Madame, que répéter tout haut, ce que tous nous disons tout bas : de grâce, laissez reposer vos ciseaux pour cette fois, je vous donne la promesse de n'y revenir que quand vous voudrez bien prendre quelques jours de congé.

Mais, revenons, si vous le voulez bien, chers lecteurs, à mes débuts en spiritisme : nous essayâmes quelques séances avec M. et Mme Bradi ; le mari était un peu médium typtologue ; mais je reconnus que ma chère maman l'était davantage que lui. Ces premières communications me paraissaient très belles ; en réalité, je reconnais aujourd'hui, qu'elles étaient modestes. Cependant, nous fûmes bientôt obligés de renoncer à ces séances. Mme Rosita Bradi était une femme très agréable, mais d'une turbulence qu'elle ne pouvait atténuer : quand nous étions à la table, à tous moments elle apportait des diversions, et parfois d'un goût si douteux, ou plutôt, d'une telle naïveté, que le rire se communiquait à tous, et que l'on était obligé d'interrompre la séance ; nous ne pouvions donc nous livrer à aucun travail sérieux. Je ne puis résister à vous donner un échantillon de ses naïvetés : Une nuit, que l'orage avait fait rage, le tonnerre était tombé dans un jardin près du pavillon qu'habitaient M. et Mme Bradi ; le lendemain, à la séance, nous étions sept à huit personnes, quand pendant que nous étions à la table, Mme Rosita ne put s'empêcher de nous entretenir des péripéties de sa nuit. « Vous avez eu de la frayeur, lui demanda-t-on, quand le tonnerre est tombé

si près de vous ? — Heureusement, s'écria-t-elle, j'étais justement dans les bras de mon mari ! N'est-ce pas Ulysse ? lui demanda-t-elle, rayonnante ? — » Tableau ! Amis lecteurs, je vous scandalise, et vous allez me retourner ma phrase ci-dessus : On ne peut travailler sérieusement avec vous ! Pardonnez-moi, d'avoir insisté à vous faire connaître cette dame — très honnête femme — adorant son mari, mais ne négligeant aucun moyen pour donner l'assurance qu'il la payait de retour.

Ce fut notre dernière séance ; je me décidai à cesser des réunions qui ne comportaient pas les éléments de travail que je recherchais. De temps à autre, nous nous mettions à la petite table avec ma mère et mon fils ; et, sous ma plume vient encore une anecdote d'une trivialité frisant l'inconvenance, genre que la Revue n'a pas l'habitude d'enregistrer ; mais elle peut prouver surtout, que tous les éléments sont bons aux esprits, pour indiquer leur présence. Je supplie à l'avance mes chers lecteurs, de ne se point trop formaliser en me lisant, et j'avertis, ceux dont la délicatesse de penser est genre — hermine — de me passer. Nous avions avec nous, un parent, ancien soldat du Pape, qui, après la guerre, passa cinq années en Algérie ; il en revint avec des fièvres, qui, à des époques indéterminées, reparaissaient. Outre son accès, il avait, depuis quelque temps, les jambes assez compromises, au point qu'il ne pouvait marcher sans l'aide d'un bras. Or, mon fils ce jour-là, était auprès de lui, quand le malade lui demanda un petit service : « Vous n'oublierez pas, Paul, de venir me chercher dans une dizaine de minutes ? — Soyez certain que je ne vous laisserai pas ici ». En attendant que le temps s'écoulât mon fils entra chez ma mère, où nous nous trouvions en séance. « Prends une chaise, Paul, lui dit ma mère, et joins-toi à nous. » Ce qu'il fit. Il y avait déjà un bon moment que nous étions tous trois, quand tout à coup, la table fut comme prise d'impatience, faisant une preste pirouette, elle se trouva devant mon fils, sur lequel elle se jeta assez rudement ; puis, elle épela : « Eh bien, tu oublies Max, donc ! » Ma mère et moi, nous ne comprenions rien ; mais mon fils bondit de sur sa chaise en s'écriant : « Ah, le pauvre ami, eh bien, il doit s'amuser ; c'est pourtant vrai que je n'y pensais plus. » Tout en parlant, il se sauvait en nous laissant stupéfaits. Quelques minutes plus tard, le pauvre valétudinaire réintégré dans sa chambre et réinstallé plus confortablement dans son grand fauteuil, Paul retourna près de nous, riant à gorge déployée, de ce beau rire si frais de la jeunesse. Nous ne tardâmes pas à partager son hilarité, quand il nous eut mis au courant, sur l'a-propos des Esprits.

Vous ne m'en voulez pas, chers lecteurs ? De ce genre d'histoires, c'est trop de deux, pour une seule causerie. Vous n'ignorez point que je n'en suis pas coutumière ; croyez que c'est dans mes habitudes et dans mes goûts de

respecter vos yeux, et que, cette fois encore, l'exception ne fera que confirmer la règle.

En vous priant de m'excuser.

(*A Suivre.*) DIANE MAREST.

LA RÉGRESSION DE LA MÉMOIRE

Et la Faculté de Prévision.

On sait depuis longtemps que, dans certains cas et spécialement dans les derniers instants de la vie, la mémoire du passé revient avec une intensité et une précision remarquables. -- J'ai constaté récemment qu'on pouvait déterminer expérimentalement le phénomène chez quelques sujets en les endormant au moyen de passes longitudinales ; on leur fait parcourir ainsi, en remontant, toutes les phases de leur existence.

Quand on réveille le sujet au moyen de passes transversales, on le ramène à l'état normal en repassant par les mêmes phases, cette fois dans l'ordre où elles ont réellement lieu ; on le vieillit, tandis que, par la manœuvre inverse, on le rajeunit.

Si, quand le sujet est réveillé, on continue les passes transversales, c'est-à-dire les passes vieillissantes, on le fait encore vieillir et on s'avance dans l'avenir. Pour le ramener à son âge véritable, il faut employer les passes longitudinales qui défont ce qu'ont fait les autres.

J'ai obtenu ces phénomènes d'une façon bien nette sur deux sujets et je vais reproduire ici les passages de mon registre d'expériences qui s'y rapportent. Pour plus de clarté, je rappellerai au lecteur que, chez la plupart des sensitifs, les manœuvres magnétiques déterminent une série de phases de léthargie alternant avec des phases de somnambulisme, comme le sommeil et la veille dans la vie ordinaire. Dans la léthargie, aussi bien que dans le sommeil normal, le sujet entend plus ou moins bien, mais ne peut pas parler; dans la phase de somnambulisme, il est, au point de vue physique, comme à l'état de veille, sauf qu'il présente l'insensibilité cutanée.

1° CAS DE Mme LAMBERT (1).

Première Séance. -- J'endors Mme Lambert avec des passes longitudinales

(1) Mme Lambert a près de quarante ans. Depuis plusieurs années, elle sert à mes expériences : c'est un sujet exceptionnellement sensible et malheureusement sujette à de graves troubles nerveux. Elle habite Paris et je n'ai pu, dans un récent séjour que j'y ai fait, qu'amorcer avec elle l'étude relative aux phénomènes qui font le sujet de cet article, mais c'est avec elle que j'ai obtenu, pour la première fois, la vision de l'avenir. Chez elle, les phases de léthargie sont très rapidement franchies et à peine reconnaissables.

en lui disant de se concentrer au lieu de s'extérioriser comme elle le fait habituellement (1). Elle remonte ainsi le cours de sa vie jusqu'à l'époque qui précède sa naissance.

Elle commence par *se voir* à l'époque de sa première communion ; puis elle se reporte au moment où sa mère fait une grave maladie avant d'entrer au château de R..., où elle est restée employée pendant plus de 30 ans. Elle a alors 4 ou 5 ans. Elle ne se voit pas, mais elle voit le paysage et décrit la maison qui leur servait alors d'habitation et dont elle n'a conservé aucun souvenir à l'état de veille.

Continuation des passes longitudinales. — Elle éprouve une sensation de néant qui l'effraie beaucoup, puis une sensation vague comme celle d'une âme qui se forme. Elle se sent très fatiguée ; je la réveille au moyen de passes transversales.

Seconde séance. — Je lui fais rapidement remonter le cours du temps jusqu'à l'époque qui a précédé sa naissance.

Elle se voit alors comme une boule légèrement brillante errant dans l'espace, sans pensée. Elle n'a aucun souvenir d'une vie antérieure.

Je n'essaie pas de la pousser plus loin en arrière et je la ramène d'abord lentement au temps présent à l'aide de passes transversales. Elle se sent dans le sein de sa mère dont elle partage vaguement les impressions. Au moment de sa naissance, elle éprouve une sensation nouvelle et bien nette, celle de respirer.

Quand Mme Lambert fut revenue à son état normal (ce que je constatai par le retour de la sensibilité cutanée) je continuai les passes transversales sous le prétexte de la dégager plus complètement.

Au bout de quelques instants, sans lui faire de question de peur de donner naissance à une suggestion, je la prie d'aller se regarder dans la glace et de me dire de quelle couleur étaient ses cheveux ; elle les voit à moitié gris bien qu'en réalité ils soient encore complètement noirs. — Je continue les passes transversales, puis je lui dis de se lever. Elle se trouve très faible ; elle se plaint de perdre chaque jour de ses forces. Je l'interroge sur ses occupations, ses ressources ; elle me répond qu'elle s'est décidé à vivre avec son frère cadet dont elle tient le ménage (actuellement elle vit seule ; elle est persuadée, à l'état de veille, que son frère va se marier et c'est pour cela qu'elle n'habite pas avec lui).

Redoutant un accident dans cette voie encore inexplorée, je n'ose pas continuer davantage le vieillissement sans prévenir le sujet. Je lui demande si elle ne voit pas d'inconvénient à ce que j'emploie ma science magnétique

(1) Il semble que les passes aient surtout pour effet de relâcher les liens qui unissent la matière astrale à la matière physique et de permettre à l'âme d'user de ses facultés propres entravées par le corps.

à lui faire voir ce qui se passera pour elle au moment de la mort, moment que nul ne peut éviter. Elle s'y refuse obstinément et je la ramène par des passes longitudinales à son état normal.

Dans cet état, elle n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé pendant le sommeil précédent. Je le lui raconte, ce qui n'avait pas d'inconvénient puisque mes expériences avec elle ne devaient pas se renouveler à cause de mon départ de Paris. Elle s'étonne d'avoir eu peur de la mort, elle qui tient si peu à la vie et qui a une si grande confiance en moi. Elle pense qu'au bout d'une ou deux séances, elle s'habituerait à cette idée et laisserait pousser son sommeil jusqu'au point que je jugerais utile. Cela m'engagea à tenter, le lendemain, une nouvelle séance qui donna les mêmes résultats et où je me butai à la même résistance que je ne crus pas devoir forcer.

2° Cas de Joséphine.

Dès mon retour à Voiron, je tentai les mêmes expériences avec Joséphine (1), sans rien dire de mes séances de Paris.

Première séance. — Je l'endors par des passes longitudinales, de manière à obtenir la régression de la mémoire ; puis je la réveille par des passes transversales. Quand elle est revenue à son état normal et qu'elle a repris la sensibilité, je continue les passes transversales sous prétexte de la dégager plus complètement.

Au bout d'une minute ou deux, elle me dit que je l'endors au lieu de la réveiller. Je l'engage à se laisser aller sans s'inquiéter de rien. — Phase de léthargie assez longue. Elle se réveille dans une phase de somnambulisme. Je lui demande si elle est toujours chez M. C. Elle me répond que non : elle l'a quitté depuis trois ans pour revenir dans son pays à M... Elle est maintenant chez ses parents et a 25 ans.

Nouvelles passes transversales : nouvelle phase de léthargie pendant laquelle elle est d'abord très calme ; mais au bout de quelques instants, sa figure exprime une vive douleur. Elle détourne la tête et cache sa figure dans ses mains ; elle pleure et son chagrin paraît tel que Mme C. émotionnée se retire dans une autre pièce.

Quand elle arrive à la phase suivante de somnambulisme, elle paraît encore très triste. Je lui demande ce qu'elle a. Elle ne veut pas répondre et

(1) Joséphine a 18 ans. Elle est servante chez M. C., un de mes fournisseurs qui est spirite. Elle est fort sensible, fort régulière dans ses manifestations et a une bonne santé. Elle n'a jamais été endormie que par moi. Depuis plus d'un an, j'ai eu en moyenne avec elle deux séances pendant lesquelles nous avons obtenu la plupart des phénomènes magnétiques et tout spécialement la régression de la mémoire jusqu'à plusieurs existences antérieures. Elle présente des phases de léthargie très longues et très profondes.

détourne de nouveau la tête comme si elle avait honte de quelque chose. Je soupçonne la cause de ses peines et je lui demande si elle est mariée maintenant. Elle me répond : « Non, il ne veut pas. Il me l'avait pourtant bien promis. — Dites-moi son nom ; je tâcherai d'agir sur lui, de le raisonner. — Vous n'arriverez à rien ; j'ai bien fait tout ce que j'ai pu. »

Je finis par apprendre qu'elle est toujours dans son pays, qu'elle a 32 ans et que son malheur lui est arrivé, il y a deux ans. Impossible d'avoir le nom du séducteur.

En présence de sa douleur qui nous émeut tous tant elle est vivement exprimée, je la ramène à son état normal par des passes longitudinales en passant par les mêmes phases de léthargie et de somnambulisme.

2e *Séance.* — Même processus expérimental : d'abord régression de la mémoire par des passes longitudinales, puis marche vers l'avenir par des passes transversales. Après l'état normal, léthargie calme ; réveil à l'âge de 25 ans dans son pays ; seconde léthargie avec signes de douleur et de honte ; second réveil à 32 ans. Je lui rappelle nos anciennes relations à Voiron et je finis par la persuader de se confier à moi. Elle murmure avec confusion le nom de son séducteur ; c'est un jeune cultivateur du pays, Eugène F., dont elle a un enfant (1).

Continuation des passes transversales : 3e léthargie ; 3e réveil. Elle a alors 40 ans ; elle est toujours à M., elle est fort triste ; son enfant est mort depuis peu et Eugène F. s'est marié avec une autre.

Continuation des passes transversales : 4e léthargie ; 4e réveil. Elle a 45 ans et gagne sa vie en cousant des culottes pour un tailleur. Elle est très triste ; elle n'a plus de nouvelles de ses anciens maîtres ; Louise, sa meilleure amie de Voiron, lui a écrit trois lettres, puis la correspondance a cessé.

Je continue les passes transversales et, fatigué moi-même, je l'interroge au bout de quelques minutes de léthargie apparente sans m'être bien rendu compte si elle ne s'était pas avancée de plusieurs phases. Elle est maintenant très vieille ; elle vit avec peine, grâce à sa couture, mais elle a fini par oublier un peu ses malheurs. Je lui parle alors de la mort. Je lui demande si elle ne désire pas savoir ce qui lui arrivera quand elle quittera cette vie. Elle dit que oui. — « Pour cela il faut que je vous fasse vieillir encore. » — Elle hésite beaucoup, mais finit par accepter quand je l'ai assurée que je la ramènerais à son état actuel.

Nouvelles passes latérales : au bout de 2 ou 3 minutes, elle se renverse sur le dos de sa chaise avec une expression de vive souffrance, puis elle glisse jusque sur le sol. C'est l'agonie et la mort. Je continue vivement les passes pour franchir ce mauvais pas et je l'interroge. Elle est morte ; elle

(1) J'ai pris des renseignements dans ce pays. Eugène F. y est actuellement ; il appartient à une famille de cultivateurs aisés et est né en 1885.

ne souffre pas mais ne voit pas d'esprit. Elle a pu suivre son enterrement et entendre ce qu'on disait d'elle : « C'est heureux pour la pauvre femme ; elle n'avait plus de quoi vivre ». Les prières du prêtre ne lui ont pas fait grand' chose, mais sa promenade autour du cercueil a éloigné les mauvais esprits. Les idées spirites qu'elle avait puisées chez son ancien maître lui ont été très utiles, parce qu'elles lui ont permis de se rendre compte de son état.

Je n'ai pas cru prudent de pousser pour cette fois plus loin l'expérience. J'ai ramené le sujet à son état normal par des passes longitudinales qui ont provoqué, dans l'ordre inverse, les mêmes gestes caractéristiques de l'agonie et de la séduction pendant les phases de léthargie correspondantes.

Commentaires

Le phénomène de la régression de la mémoire se rapportant à la période qui s'étend entre l'âge actuel du sujet et sa plus tendre enfance est aujourd'hui hors de doute. De nombreuses vérifications ont pu établir la parfaite exactitude des souvenirs ainsi provoqués.

Que penser de ce phénomène quand il porte sur des temps précédant la naissance ?

J'ai cherché à retrouver la trace des vies que Joséphine aurait vécues avant sa vie actuelle ; mais si je n'ai pu mettre la main sur des preuves précises de l'existence des personnalités par lesquelles elle aurait passé, j'ai constaté que tous les noms de personnes et de lieux qu'elle me donnait, sans hésitation, dans son sommeil, existaient réellement dans une vingtaine de kilomètres autour du village où elle est née, et qu'elle n'avait aucun souvenir de la plupart d'entre eux quand elle était à son état normal. On peut donc supposer que ces noms ont été enregistrés par sa conscience subliminale à diverses époques et que maintenant elle s'en sert, comme dans le rêve ordinaire, pour broder sur une trame dont la véritable origine reste à déterminer.

Quant à la prévision de l'avenir, elle est plus difficile encore à expliquer ; mais il en existe tant d'exemples parfaitement démontrés qu'on ne saurait la rejeter *a priori* dans les cas qui nous occupent. Jusqu'à présent, je n'ai rien dit à Joséphine du triste sort qui l'attendait.

Dois-je la mettre en garde contre la séduction dont elle est menacée et faire ainsi mentir la prophétie, ou le destin s'accomplira-t-il malgré tout ?

Ce sont là des questions sur lesquelles je voudrais avoir l'avis de mes lecteurs. Je serai tout particulièrement reconnaissant à M. Desvignes, qui connaît si bien l'œuvre de Carl du Prel, de me faire connaître ce qu'a écrit à ce sujet le célèbre philosophe de Munich, dont la plume a abordé avec tant de compétence les problèmes les plus ardus des sciences psychiques.

L'Agnélas, 24 juin 1904.

A. DE ROCHAS.

SÉANCES AVEC LE MÉDIUM BAILEY (1)

A la Société des Etudes psychiques de Milan.

(*Extraites de la Revue «Luce e Ombra»*)

4e séance

Le Comité ayant acquis, dans cette séance, la conviction que le caractère des phénomènes manifestés « ne permettait pas de donner des preuves directes qui pussent servir à établir la nature de ces phénomènes, d'après des lois scientifiques connues », décida de s'en tenir à une déclaration simple des faits produits, en les soumettant au contrôle le plus minutieux possible. La séance commença à 8 h. 40 du soir, et en dehors des membres du Comité qui furent tous présents, il y eut un invité.

Aussitôt que le médium fut entré dans la chambre qui était éclairée par une lumière blanche et vive, on la ferma à clef. Le médium était entièrement couvert d'un long vêtement à manches, n'ayant que trois ouvertures, hermétiquement fermées, pour les mains et la tête qui restait seule libre, et qui furent, en outre, scellées de quatre plombs par le Dr Ferrari, aidé du Dr Griffini. Le médium avait ainsi la facilité de se mettre debout, de se mouvoir et de se rasseoir, sans inconvénient, durant la séance.

A peine la lumière rouge fut-elle faite que le médium entra en transe et qu'une entité vint saluer les personnes présentes ; celle-ci fit remarquer que les conditions atmosphériques n'étaient pas bonnes ce soir-là et que, par conséquent, on ne devait pas s'attendre à de grands résultats. Elle demanda qu'on employât le sac à chaque séance, afin d'éviter des ennuis et une perte de temps nécessaire pour la visite du médium. L'entité Indoue « Selim » salua (Salam ! Salam !) et demanda si le vase de fleurs requis dans la séance précédente, était prêt. Comme il y eut des difficultés à se le procurer et qu'il en résulta un certain bruit de chaises, le médium fit la recommandation que tout fût prêt et réuni à l'avenir, afin d'éviter les interruptions dans la formation de la chaîne entre les assistants et la perturbation de l'air ambiant.

Le vase rempli de terre, fut placé sur la table en face du médium qui l'examina. Le contrôle dit qu'il y mettait de la semence d'une plante de l'arbre « Bo » (Bo-trie) et demanda un mouchoir pour le couvrir. « Selim » se tourna ensuite vers les Drs Clericetti et Griffini, les salua et leur demanda de donner de la lumière rouge. Le Dr Clericetti, qui était le plus près du médium, se leva sur un signe fait par celui-ci, s'en approcha et vit sortir de la main droite serrée du médium, la tête presque noire d'un petit oiseau qui lui paraissait être chaud, au toucher. Il observa aussi un mouvement des yeux qui indi-

(1) Voir *Revue* d'août, p. 474.

quait un signe indubitable de vie. D'une autre partie de la même main, sortit de dessous les doigts, une petite aile noire tachetée de jaune. La chambre était éclairée par une grande lumière rouge. A ce moment, pendant que le Dr Clericetti était encore debout, se tenant à la gauche du médium, un peu penché pour observer l'apport, l'un des assistants, à la demande des autres, ouvrit la porte pour aller éteindre la lumière de l'antichambre, qui était restée allumée par oubli, et dont les rayons passaient à travers les ventilateurs de la porte jusque dans la salle des séances.

Le médium irrité se leva brusquement de sa chaise, en prononçant quelques mots anglais et indiens, puis il reprit sa place en tournant son dos à la lumière et à la porte qui ne resta pas ouverte plus de quinze secondes.

Le Dr Clericetti affirme qu'au moment de l'augmentation de la lumière et pendant plusieurs secondes, l'oiseau que le médium tenait encore dans sa main et dont il n'avait pas détaché ses yeux, disparut et s'évanouit soudain, sans laisser aucunes traces de sa disparition.

Dès que l'ordre fut rétabli dans la salle, l'entité « Selim », demanda une bouteille d'eau, et dit qu'il avait planté une semence dans la terre (déjà préparée dans le pot-à-fleur et reconnue être intacte), qu'il ferait croître peu à peu ; il recommanda que la plante fût placée par les assistants dans l'armoire qui était dans le mur et qui se trouvait près de la chambre en face du médium ; et il défendit d'y toucher avant la séance suivante, pendant laquelle il la ferait croître de nouveau à une hauteur considérable.

On demanda de faire l'obscurité pendant quelques minutes, mais on ne constata rien pendant ce court intervalle de temps, si ce n'est que « Selim » prit congé des assistants en leur annonçant l'arrivée de Denton.

Puis, la lumière rouge ayant été donnée, le médium enleva le mouchoir et chacun put observer une petite plante, haute d'environ les 3/4 d'un pouce, qui avait poussé dans la terre où « Selim » l'avait semée. Quelques minutes plus tard, Denton parla en ces termes : « Bonsoir, je me nomme Denton Je parle par l'intermédiaire du médium. L'atmosphère de la chambre est très suffoquante, et n'est pas meilleure que celle de l'autre soir. Prière de prendre note de tout ce qui sera dit. »

Ensuite, il s'étendit longuement sur la formation du monde des esprits et des sphères diverses dont il est composé. Le médium donna alors quelques traits caractéristiques de la transition d'une personnalité et, après quelques instants d'intervalle, il reprit en mauvais anglais (broken english) : « Mon nom est « Abdallah » ; vous m'avez entendu, l'autre soir, chanter dans ma langue bengalaise, et maintenant, si vous le permettez, je chanterai de nouveau d'autres vers, par l'intermédiaire du « Sahib Bailey » (de M. Bailey). »

Pour expliquer le sens et l'origine de sa chanson, « Abdallah » la fit précéder d'un fait historique, mentionné dans toutes les annales des guerres

anglo-indiennes et dit : « Nana Sahib » est le nom donné par les Anglais. Mon vrai nom était « Dundhu Panth ». Je suis issu de Brahma. « Sirik » était son plus terrible adversaire,lequel conçut le projet de se faire le maître de toute l'Inde et d'en expulser les Européens. « Nana » fit la guerre à « Sirik » et pour reconnaître ses propres généraux de ceux de son ennemi, leur distribua des morceaux d'un gâteau indien.

« Nanik », fils de « Sirik » sourit en voyant le cheval de « Nana Sahib » ; celui-ci ému de tant d'innocence, pardonna à son adversaire qu'il haïssait. »

« Abdallah » ayant terminé ce récit, chanta en langue du Bengale sur un air oriental :

« Is abait calù Wani Nanik !
Sika lalaliti galài, calimeri Naru garu
Name Kela, Sirik !
Care aro, Sirik !
Saba nenira, Nenik !

« Abdallah » salua ensuite les assistants et l'entité « Selim » se réincorpora pour la seconde fois dans le médium. « Selim » se plaignit de ce que les conditions atmosphériques étaient très mauvaises ce soir pour les apports et promit qu'une autre fois il apporterait une grande quantité de petits oiseaux (plenty of birds). Il demanda ensuite qu'on substituât la lumière rouge obscure à la lumière rouge claire et enleva le mouchoir qui recouvrait encore le vase de fleurs.

Tous les assistants purent constater que la petite plante avait grandi, dans l'espace de quarante minutes (temps calculé par l'ingénieur Odorico). depuis la dernière observation, d'au moins six centimètres et qu'elle portait cinq feuilles d'un vert foncé luisant, dont la plus grande avait deux pouces de long sur un pouce de large. On y voyait aussi un bouton. L'entité pria les assistants, non seulement de l'examiner de près, mais encore de la toucher.

Le médium recouvrit ensuite le vase et la petite plante du mouchoir blanc, et l'entité répéta les instructions déjà données au commencement de la soirée : que le vase fût mis sous clef dans l'armoire placée dans le mur, puis elle entra dans la même chambre, avant que la porte fût ouverte et que la séance fût levée. « Selim » promit d'apporter à la prochaine séance des semences de « mango », que le Dr Clericetti planterait et qu'il ferait grandir : les unes auraient des racines, les autres une petite tige.

La séance fut levée à 9 h. 40 et avait duré juste une heure.

Suivent les signatures des membres du Comité.

5e SÉANCE. — *Vendredi* 11 *mars.*

Tous les membres du Comité, auxquels se joignirent quelques invités, se réunirent de nouveau dans la salle des séances, le vendredi 11 mars, à 8 h. 20

du soir. Avant d'entrer en transe, le médium se dépouilla de son habit et se mit à la disposition de l'ingénieur Odorico, des Drs Ferrari, Cipriani et Griffini, qui lui firent subir une visite des plus minutieuses ; après quoi, on le couvrit du sac confectionné *ad hoc* et que M. Cipriani fit plomber sous sa surveillance personnelle, en ne lui laissant que la liberté de la tête et des mains. Après que l'entité prof. Denton eut adressé quelques mots aux assistants pour les remercier de leur ponctualité, une entité indoue se présenta et demanda l'éventail, le pot à fleurs et une cage. On enleva le vase de l'armoire, où il avait été enfermé et scellé à la dernière séance, et il fut remis au médium sans en enlever le mouchoir qui le recouvrait. On lui donna aussi la cage et l'éventail.

Après être resté quelques instants dans l'obscurité, pendant lesquels l'entité indoue déclara avoir reçu un nid dans lequel était un oiseau, il demanda qu'on lui donnât de la lumière rouge, ce qui permit à tous les assistants de constater la présence d'un petit oiseau endormi dans un nid et que le médium tenait dans une de ses mains. Interrogé par un des membres du Comité, le contrôle répondit que l'oiseau appartenait à la famille des « Munia ». (Le Dr Griffini prétend que l'entité a dit distinctement « Niunia »), conformément à la dénomination indienne ; après quoi est venue une autre entité, aussi indoue, faire la description de ces oiseaux et de leurs nids et dire comment on devait les nourrir pour les conserver vivants en cage.

Après quelques minutes d'intervalle, l'entité du Prof. Denton prit la parole et parla avec facilité et élégance, pendant quinze minutes, pour la défense du spiritualisme. L'obscurité ayant été faite, on entendit le médium respirer avec peine pendant quelques secondes, et il se fit un bruit sec comme celui d'un objet tombant à terre. L'Indou expliqua que c'était de la semence de « mango » et promit qu'il se matérialiserait entièrement avec son turban à la prochaine séance.

Le nid et la cage contenant l'oiseau furent placés ensuite sous le filet et examinés à la lumière rouge et remis au médium. On fit passer de même la semence du « Mango » à M. Cipriani qui en fit de même l'examen et la conserva sous sa garde, jusqu'au vendredi suivant.

« Abdallah » vint ensuite et demanda qu'on lui remît à la séance prochaine un petit panier et un vase plus grand que celui qu'on lui avait donné antérieurement, afin d'y mettre la plante « mango », qu'il ferait croître de la semence reçue maintenant.

« Abdallah » annonça, en outre, que le Dr Robinson parlerait, dans la première séance, des monnaies anciennes d'Assyrie ; puis, il demanda qu'on fît l'obscurité. Quelques-uns des assistants prièrent l'entité de choisir, comme « apport », des objets ou des animaux qui ne se trouvent pas en Italie ; et l'entité répondit qu'il apporterait un petit tigre ou un cobra, à la condition que

le médium n'en soit pas informé, autrement il refuserait de continuer les séances.

Quand la lumière rouge apparût de nouveau, les assistants purent constater que la plante avait grandi du double de ce qu'elle était à la fin de la dernière séance ; c'est-à-dire d'environ 15 centimètres, en tout. Comme on n'avait pas de panier, l'entité demanda un journal pour recouvrir le vase et la plante. Le journal fut fourni par M. Cipriani et passé, sous le filet, au médium qui en enveloppa entièrement le petit vase.

Il demanda qu'on lui donnât à la prochaine séance, un œuf de poule, sur une petite assiette et un morceau de ruban, en disant qu'il ferait un des tours que font les Yogis de l'Inde ; celui de faire passer le ruban dans l'œuf sans en briser la coquille. Une autre entité se présenta ensuite et fit remarquer que les phénomènes allaient en augmentant d'importance, quoique lentement.

Le médium s'éveilla à 10 heures et M. Cipriani ôta les sceaux qui furent reconnus intacts.

Suivent les signatures des membres du Comité...
Dr Griffini Eugenio.
Secrétaire des séances.
Prof. C. MOUTONNIER

Brunate (Como, 1er août 1904).

EXTÉRIORISATION DU CORPS PSYCHIQUE

par M. E. A. Tietkens, de Biskra (*Light*, 11 avril).

Une nuit, mon esprit, dégagé des liens de la chair, vit mon corps physique endormi sur le lit. Mon corps était lumineux, en particulier la tête et le cerveau. Je voyais mes yeux physiques entièrement clos par le sommeil. Mon esprit pouvait nettement constater que l'atmosphère environnant mon corps physique était lumineuse et comme phosphorescente. Mon cerveau fut traversé par cette pensée : « Que c'est merveilleux ! » Lequel de mes cerveaux eut cette pensée (car l'esprit est la contre-partie exacte du corps) ? Je ne pouvais discerner si c'était le cerveau physique ou le cerveau spirituel. C'était peut-être une opération commune aux deux. Vient la partie la plus étrange du phénomène. Je voyais alors distinctement avec mes yeux physiques (bien que profondément endormi) mon esprit se tenir au-dessus et près de moi, dans son revêtement spirituel qui brillait et étincelait comme les feux multicolores rayonnés par le diamant ou la flamme irisée de la lumière électrique. Un instant après la conscience spirituelle disparut ; mon esprit avait réintégré l'enveloppe charnelle. J'ouvris mes yeux physiques dans l'obscurité.

Une autre fois, pendant mon sommeil, mes yeux physiques s'ouvrirent en état de clairvoyance pour voir mon propre esprit s'approcher de moi. J'eus le loisir d'examiner mon ambiance spirituelle. Mon esprit portait un vêtement éclatant de lumière (à peu près la radiation dorée d'un globe blanc dans lequel brûle un jet de gaz) et recouvrant entièrement la forme spirituelle et tombant sur les pieds en plis gracieux. Je voyais mon visage embelli et brillant d'une lumière dorée ; les joues étaient colorées de rose et je distinguais la couleur des yeux. Mon « double » désigna du doigt une fenêtre ouverte qui pendant un instant parut rapprochée de ma tête. C'était un avertissement qui m'était donné et je le compris fort bien. Un moment après je me réveillai et mes yeux s'ouvrirent dans le noir.

Dans ces deux cas, je pus connaître ma personnalité physique à travers la personnalité spirituelle. La figure spirituelle, lumineuse et brillante, éclairée de la lumière dorée renfermée évidemment dans la forme spirituelle, rappelait entièrement la figure physique. Je voyais le corps physique avec l'œil spirituel et le corps spirituel avec l'œil physique, spirituellement ouvert.

Je ne puis décider si ce que je voyais était un reflet de l'esprit dans ou à travers le cerveau physique, mais ce dont je suis sûr, c'est que dans les deux cas signalés, j'ai vu ma forme spirituelle embellie et se tenant près de moi dans les airs, prête à réintégrer l'enveloppe terrestre. Ces constatations personnelles et bien d'autres m'ont pleinement convaincu de la réalité d'une survie.

Voici les vérités que je tire de ces expériences :

1° Chez certains mortels l'esprit peut se séparer du corps et le quitter pour remplir d'autres devoirs, pendant que le corps a besoin de repos et de sommeil.

2° Les yeux spirituels peuvent être ouverts sur des objets ambiants non en rapport avec le corps physique.

3° Les yeux spirituels peuvent être ouverts lorsque les yeux physiques sont fermés et peuvent même apercevoir l'esprit s'approchant du corps.

Je ne suis pas en état de juger si dans l'un ou l'autre de ces cas le nerf optique entre en jeu ou si l'esprit se sert du cerveau.

(*La Lumière*, de septembre 1903.)

KADESH BARNEA

Les commencements de la Société et de la Civilisation.

(Page d'histoire ancienne.)

En exceptant Horeb, montagne d'Arabie où Moïse reçut de Dieu, selon la Bible, la première révélation de sa mission, Kadesh Barnea était la station la plus importante de la sortie des Hébreux, entre l'Egypte et le Jourdain.

Après avoir reçu les tables du Décalogue, Moïse conduisit son peuple directement de Sinaï jusqu'à cet ancien siège de la religion et lieu de dépôt des écrits sacrés — situé à onze marches d'Horeb par la route du « Mont Seir », que suivaient les caravanes, comme il est dit dans le Deutéronome, cinquième et dernier livre du Pentateuque.

Il ne continua pas sa marche vers la terre de Chanaan avant une période d'environ trente-huit ans.

Kadesh était son quartier général jusqu'à l'époque où la nouvelle génération avait atteint l'âge mur et que l'ancienne avait disparu. Il réunit alors les tribus et reprit son voyage si longtemps interrompu.

L'intérêt historique principal attaché à ce lieu provient du fait que c'était réellement la résidence de Moïse pendant toute une génération. L'histoire est pour ainsi dire muette sur les mouvements des tribus durant cette période, car ils n'étaient d'aucune importance. On peut supposer avec raison que pendant le long séjour qu'il fit là, Moïse écrivit une grande partie des livres composant le Pentateuque, attendu que les exigences d'une longue marche d'Egypte au Jourdain ne lui auraient pas laissé l'occasion de se livrer à un travail littéraire.

Malheureusement, l'histoire ne donne que peu de renseignements précis sur ce lieu intéressant, sur l'emplacement duquel on a soulevé une longue controverse ; mais les quelques données trouvées dans les écrits de Moïse, et surtout les deux noms sous lesquels il était successivement connu, fournissent d'amples suggestions qui viennent combler l'insuffisance de nos connaissances.

La première fois que Moïse a fait mention de ce lieu, c'est au 14e chapitre, 7e verset de la Genèse, où il décrit l'histoire de la campagne militaire de Chedorlaomer et de ses alliés, entreprise pour subjuguer ses sujets rebelles de l'Ouest. Cette partie intéressante de l'histoire elle-même remonte au temps d'Abraham, après qu'il fut arrivé sur la terre de Chanaan, et c'est aussi la première fois qu'il est fait mention d'une conquête importante des Assyriens. Les envahisseurs partirent de Damas, se rendant vers le Sud, par la route que suivaient les caravanes, connue encore de nos jours sous le nom de route Hajj à la Mecque.

Au sommet du bras droit de la mer Rouge, au golfe d'Akaba, Chedorlaomer changea de direction ; il alla vers le Nord et se rendit droit à « En Mishpat » qui est « Kadesh » par l'ancienne route de la caravane, d'Arabia Félix à Sidon et aux autres cités Phéniciennes du Nord. Il est évident que l'armée poursuivait une route ancienne et bien définie, où on était sûr de trouver de l'eau.

Il est pour ainsi dire certain que la route parcourue par Moïse, depuis le golfe d'Akaba jusqu'à Kadesh, était réellement la même que celle qu'avait

suivie Chedorlaomer, cinq cents ans auparavant. Leur point de départ de la mer Rouge était le même, ainsi que leur destination. L'un et l'autre devaient naturellement suivre une route qu'on devait savoir être suffisamment approvisionnée d'eau. Les routes des caravanes de cette région étaient anciennes et bien connues du temps d'Abraham.

Il y a lieu de déduire de là que « En Mishpat » était un lieu d'une certaine importance comme point stratégique, même du temps de Chedorlaomer. C'était une oasis en vue et de conséquence, au milieu d'immenses déserts. Mais son importance au point de vue militaire est de peu de conséquence de nos jours ; et pourtant « En Mishpat » n'a jamais perdu de son intérêt historique ; mais il est douteux que son importance, comme place sacrée de date antérieure au temps d'Abraham, ait été reconnue. Le nom sous lequel ce lieu était connu d'abord, indique que c'était beaucoup plus qu'une simple position stratégique pour un despote Assyrien. Il indique que c'était une cité sainte ou sacrée dès son origine. Le nom « En Mishpat » veut dire « un lieu de jugement ». Dans l'antiquité la plus reculée, alors que les livres étaient rares et limités aux écrits sacrés, il y avait des endroits spéciaux où ils furent déposés et confiés aux soins et à la garde du clergé. Ces livres, de même que les livres de Moïse et le Coran, contenaient le code des lois par lesquelles étaient gouvernées les tribus, et les prêtres étaient les interprêtes de la loi. Il n'y avait pas d'autre source d'où dérivaient les lois. Leurs codes étaient d'origine divine. Tous les jugements et les actes d'autorité civile émanaient de l'endroit où les livres étaient déposés. De là « Le lieu des livres » ou « Le lieu du jugement » était le lieu central de la lumière et de la vie civile et religieuse de la tribu ou nation. C'était quelque chose de plus qu'un siège municipal comme nous l'entendons. « Kadesh » a une signification semblable ; il veut dire cité ou place sainte, c'est-à-dire, un lieu où les livres saints sont déposés, les lois interprêtées et les jugements rendus par l'autorité du clergé. Le « En Mishpat » du temps d'Abraham était le « Kadesh Barnea » du temps de Moïse ; c'est-à-dire que c'était la cité sainte des tribus nomades de cette région. Il y avait encore d'autres « Kadesh », d'autres cités saintes. Les « Amorites » avaient un « Kadesh » aux sources du Jourdain. Les « Hittites » du Nord avaient leur « Kadesh » sur les bords de l'« Oronte ». C'est là que furent déposés leurs écrits sacrés et que la justice et le jugement étaient rendus. Le nom de Palais de Justice, employé dans certains états, a une signification analogue à celle de « Kadesh » ; sauf que l'idée de l'origine divine des lois et des jugements a été malheureusement perdue. L'opinion généralement admise, c'est que Jéhovah-Dieu s'est manifesté d'abord à Moïse dans le buisson ardent, au pied du Mont Horeb. On croit de même, que Moïse reçut, sur les tables de pierre du Décalogue, les premières révélations écrites de Dieu à l'homme.

Il semble monstrueux d'admettre que des hommes civilisés aient vécu et prospéré sur la surface de la terre sans avoir reçu de Dieu une révélation des lois de l'ordre sans lesquelles la société humaine ne peut exister. Il est clairement dit dans les premiers chapitres du Livre de la Genèse que la première phase de la civilisation nommée Ere d'Adam, était fondée sur une révélation de la Vérité émanant de Jéhovah-Dieu.

Cette révélation était substantiellement la même que celle qui fut donnée à Moïse sur le mont Sinaï — les lois du Décalogue. Ils constituent le commencement et la clef de voûte de la société humaine, c'est-à-dire de la civilisation ; et sans le Décalogue, la société gouvernée par la loi n'aurait jamais pu avoir de commencement. La société n'est pas le produit de l'évolution spontanée.

Dès l'origine, elle a eu pour base la divine révélation. Il n'existe pas dans l'histoire d'exemple d'un troupeau d'hommes-animaux s'élevant par eux-mêmes, par l'action de leurs pouvoirs mentaux inhérents, jusqu'à l'état de société gouvernée par des lois.

La civilisation doit être attribuée à quelque chose de plus élevé que l'exercice spontané de simples instincts animaux. Chaque graine produit son semblable. L'homme n'est pas l'enfant légitime d'un père animal, quoiqu'on puisse dire de la maternité. L'histoire ne mentionne aucun cas d'une société s'étant évoluée d'elle-même. A défaut d'autre évidence les écrits de Moïse fournissent d'amples preuves de l'existence de révélations primitives, auxquelles il fait allusion d'une manière particulière, et dont il a gardé des citations dans ses propres écrits. Il nomme surtout le Livre de Jasher, le Livre des guerres de Jéhovah, le Livre des Enunciations et il fait de longues citations prises dans les dix chapitres du Livre de la Genèse, d'une très ancienne révélation, ainsi que nous le dit Swedenborg, qui fournit des preuves convaincantes de la vérité de ses assertions.

Le prophète Héber fut le dernier des plus anciens prophètes et réformateurs religieux qui étaient en prospérité avant l'époque de Moïse. Il opéra une réformation religieuse générale qui s'étendit sur la région jadis connue sous le nom d'Eden, l'Eden de l'ère Adamique ; à savoir, l'Arabie, la Syrie et tout le bassin de l'Euphrate et du Tigre. On peut la comparer à la réformation de Mahomet, qui s'étendait sur la même région. Deux systèmes de doctrines ou deux sectes religieuses naquirent de la réformation d'Héber, de même que de la Mahométane, comme nous l'apprend le dixième chapitre, vingt-cinquième verset du Livre de la Genèse.

Les Pélasges étaient florissants dans la Syrie, y compris la Palestine, et le bassin de l'Euphrate et du Tigre, tandis que les Joktanites ou les descendants de Joktan, occupaient la péninsule de l'Arabie.

Dans la Genèse, XI : 15, Joseph en Egypte nomme la terre de Chanaan

« La terre des Hébreux », parce que la réformation d'Héber avait été acceptée par ses habitants.

Par l'entremise du prophète Héber, les lois du Décalogue furent proclamées à nouveau aux tribus qui étaient tombées dans un état d'idolâtrie grossière. Il prépara aussi un code de lois — le livre de la loi, — pour le gouvernement des tribus ; car, dans cette région, la forme de la société en tribus dominait à l'aube de la civilisation.

Une très ancienne inscription découverte dans une ruine à Hadramant, dans l'Arabie du Sud, vers le milieu du siècle dernier, fournit la confirmation fortuite de la vérité de l'histoire mosaïque.

Les descendants de Joktan avaient colonisé cette division de l'Arabie. L'inscription atteste que le peuple avait vécu là, pendant de nombreuses années, en paix et en prospérité, gouverné par des lois justes dérivées des livres sacrés d'Héber.

Le code de lois d'Héber était en vigueur dans tout ce vaste territoire jusqu'aux temps de Moïse, qui introduisit une nouvelle réformation en proclamant de nouveau les lois du Décalogue au monde qui était retombé dans l'idolâtrie. Il prépara également un code civil et criminel, comme Héber avait fait plusieurs siècles auparavant. Du temps d'Abraham, le code d'Héber était en vigueur dans tout le pays, « car les iniquités des Amorrhéens n'étaient pas encore arrivées à leur comble. » (Genèse, XV : 16). Mais du temps de Moïse l'iniquité des Hébreux était complète et la réformation israélite fut introduite avec une révélation divine nouvelle. Pas des lois nouvelles, mais une nouvelle révélation des lois semblables à celles qui avaient constitué la fondation de la Civilisation adamique.

Nous sommes maintenant à même de comprendre, dans une certaine mesure, la raison du long séjour de Moïse à « Kadesh Barnea », l'« En Mishpat » d'autrefois. Il avait là, sans doute, accès aux écrits sacrés sur lesquels étaient basées toutes les lois religieuses primitives, toutes les phases antérieures de la civilisation, puisqu'elles étaient identiques. Il fit de larges emprunts aux plus anciens écrits sacrés, ainsi que nous l'avons vu, et il fait des allusions spéciales à certains livres hébreux.

Il serait impossible d'établir une comparaison entre le code civil et criminel de Moïse et celui d'Héber, en ce que ce dernier n'existe plus maintenant. Mais on peut dire, avec justesse, qu'ils sont égaux en substance, sinon en forme, car les lois de la justice ne changent jamais. Il est possible que « Kadesh Barnea » gagne une plus grande importance et un nouvel intérêt dans l'avenir, au point de vue de recherches d'annales anciennes. Son identité, si longtemps sujette à l'incertitude et à la conjecture, a été clairement établie, il y a quelques années, par un Américain doué du vrai génie d'explorateur.

Il est certain que l'oasis de « Kadesh Barnea » a été pendant des siècles

une place de grande importance et le théâtre d'évènements des plus intéressants appartenant à l'antiquité la plus reculée. Il est possible que dans ce sol se trouvent cachées des archives d'un intérêt plus considérable pour les chrétiens qu'aucune des découvertes archéologiques d'Egypte ou de l'Empire assyrien.

Extrait du « Progressive Thinker. »
Professeur : C. MOUTONNIER.

Note du Traducteur. — Nous sommes absolument de l'avis de l'auteur de cet article et nous croyons que toutes les vérités sont traditionnelles : que, si elles n'eussent été révélées, jamais la raison humaine ne les eût découvertes, à plus forte raison imaginées.

Le genre humain a commencé : il a commencé par un homme, sur un point quelconque de la terre, peu nous importe où. Cet homme a su le secret de son origine. Il l'a su de son Créateur. Cette vérité, il l'a transmise avec toutes les autres, à ses enfants. De génération en génération, d'âge en âge, elles ont circulé dans l'espèce humaine. Mais le dépôt des vérités morales, en passant par les mains profanes, a subi bien des altérations. La superstition, les intérêts privés et politiques, les passions humaines en ont obscurci les lumières ; et alors la raison s'est égarée et l'on a vu s'élever entre Dieu et l'homme d'étranges systèmes.

C. M.

Nice, le 11 janvier 1904.

QUELQUES MOTS
SUR LA MÉDIUMNITÉ DE MADAME LOUISE BELLET

La médiumnité de Mme Louise Bellet est aussi complexe que rare, tant au point de vue de la clairvoyance que des effets physiques de tout genre. La clairvoyance est parfaite et lui permet de franchir les distances et de prédire des événements en germe et qui doivent s'accomplir dans une période de moins de trois mois. Il s'agit, lorsqu'on la consulte, d'avoir un but bien précis, de savoir la conduire et l'on est émerveillé du résultat.

Sa médiumnité à effets physiques s'est manifestée, il y a quelque temps, par des coups dans les tables, chaises, armoires, etc. L'esprit qui frappe imite aussi la musique, joue des marches, principalement la *Marseillaise* et quelques autres hymnes nationaux, le *Miserere* du Trouvère, et d'autres mélodies. Tantôt les coups sont lourds et sonores ; tantôt ils tombent comme une pluie d'orage, tantôt enfin ils donnent l'illusion d'une main géante qui briserait des poutres ou des troncs d'arbres.

Quelque temps après se présente un autre phénomène étrange : l'écriture directe rouge. Le médium prend un crayon, un simple crayon noir. L'esprit s'en empare et écrit rapidement quelques lignes qu'il signe d'une croix. L'écriture est moitié rouge, moitié noire, puis entièrement rouge. On substitue au crayon un canif, un morceau de bois : l'écriture rouge persiste ; les doigts mêmes du médium écrivent, et je prie les lecteurs de croire que ceux qui entourent Mme Bellet sont des spirites aussi ardents que consciencieux et expérimentés, et que Mme Bellet elle-même, afin d'écarter tout soupçon de fraude, se prête volontiers aux examens qu'il plaît aux assistants de lui faire subir. C'est à ce moment que l'esprit protecteur ou guide du médium se présente : c'est un Peau-Rouge qui signe avec une croix et qui, tandis que le médium était en état de transe, a dit son nom. Il s'appelle « Myelka ». M. Hugo d'Alési, que j'appellerai volontiers, s'il veut bien me le permettre, l'éminent médium-artiste, a été inspiré de faire le portrait de Myelka. Sous ses plumes de sauvage, c'est une figure sympathique, où la bonté et la ruse se mêlent, figure qui vous inspire confiance et vers laquelle on se sent poussé comme vers un ami, un ami véritable, — chose rare ici-bas. Les paroles qu'il écrit sont des paroles de douceur, de bonté et de charité ; son but est d'enseigner, par l'intermédiaire du médium, ce que nous ignorons des forces qui nous entourent, et de propager la grande, la sublime vérité.

Myelka n'écrit pas seulement en noir et rouge ; il produit, outre cela, des effets physiques bien curieux. Que Mme Bellet se mette dans un fauteuil, le fauteuil la promène à travers la chambre ; les chaises bougent et se déplacent avec ou sans elle ; plusieurs chaises à la fois se déplacent, exécutent des cabrioles, ou semblent faire des révérences aux assistants. En un mot, Myelka est un esprit de grande force et a promis bien des phénomènes.

C'est avec le désir d'avoir une séance dans ces conditions, que le 11 juillet dernier, se trouvaient réunies autour de Mme de Valpinçon, la si aimable et distinguée femme du monde et ardente spirite, à son appartement, les personnes suivantes : M. et Mme Hugo d'Alési, Mme Cornély, M. de la Moutte, le médium et moi.

La séance commence dans l'obscurité, mais la lumière de la chambre voisine qui pénètre en dessous des portes, laisse clairement distinguer ce qui se passe. Tout est soigneusement examiné. M. Hugo d'Alési marque avec de la craie la place d'une chaise posée près du médium, afin de pouvoir contrôler son déplacement. Nous chantons : des coups se font entendre ; l'esprit accompagne les mélodies ; puis, le médium prend le crayon, et bientôt quatre coups très forts (le signal convenu avec l'esprit pour allumer), se font entendre. On allume et l'on voit la croix rouge sur le papier : c'est Myelka qui est là. On éteint de nouveau : les coups et l'écriture rouge recommencent. Tout d'un coup, nous entendons le bruit de la chaise qui se déplace : elle

remue, s'avance et s'approche du médium, dont les mains sont tenues par MM. d'Alési et de la Moutte. Nous la distinguons parfaitement dans la demi-obscurité, et en allumant, nous constatons le déplacement de la chaise ainsi que l'écriture rouge qui couvre le papier. Les phénomènes se répètent ; le médium écrit avec un canif et ses doigts. La chaise se déplace du côté opposé ; les coups continuent à frapper distinctement ; enfin, l'esprit nous dit de cesser.

Nous passons dans la salle à manger brillamment éclairée. Personne n'attend plus de manifestation. On discute sur certains phénomènes ; on explique à deux visiteurs survenus à la fin de la séance le pourquoi de la vie, etc., lorsque tout à coup des coups se font entendre dans ma chaise. Le médium, appuyé à la table, s'avance vers une plus petite sur laquelle se trouve un morceau de papier et y pose sa main. En moins d'une seconde, la main est comme figée sur le papier : le médium effrayé tente, mais vainement, de se débarrasser du papier, lorsqu'enfin celui-ci glisse sur la table, et nous voyons cinq doigts, écartés les uns des autres, marqués en rouge sur le papier, semblables à des taches de couleur que la sueur de la main aurait rendues liquides !

L'étonnement du groupe fut grand, car, quelques semaines auparavant, Myelka avait promis (par la bouche du médium endormi), le phénomène de la main rouge sur un papier blanc. Il a tenu parole, comme il le fait toujours : ses promesses se réalisent avec une exactitude frappante et cette exactitude nous donne une confiance absolue, car nous savons, et aucun spirite sincère et expérimenté ne l'ignore, que le meilleur moyen d'obtenir de bons résultats est d'établir un courant de confiance et de sympathie entre nos amis de l'au-delà et nous.

En ce moment, Mme Louise Bellet se repose à la campagne. Dès qu'elle sera de retour à Paris, nous avons la conviction que sa clairvoyance, plus encore que sa médiumnité à effets physiques, rendra de grands services et sera appréciée de toutes les personnes qui y auront recours.

Nous rendrons compte fidèlement de tous les phénomènes intéressants dont nous serons témoin.

HELLA M. BASTIAN.

L'INTERPRÉTATION DE LA MUSIQUE PAR LA MIMIQUE

Quand on a étudié les phénomènes de l'hypnotisme, non pas en savant, non pas même en professionnel, mais en dilettante, quand on s'y est exercé, aussi, mais en amateur, il n'en semble que plus intéressant d'assister à des séances où sont révélés des faits curieux et des manifestations imprévues — inétudiées pourrait-on dire.

C'est ainsi qu'au mois de mai dernier je fus agréablement étonné de voir, chez un de mes amis, M. Sassier, compositeur de musique, rue du Cloître Notre-Dame, un cas que je retrouvai le 18 du mois suivant chez Mme Georges, 34, rue de la Victoire. Il s'agissait d'étudier les phénomènes que pouvait produire le *son* sur un sujet spirite en transe.

J'ignorais Mlle Régina Le Tellier. J'ignorais le but des expériences auxquelles j'étais invité à assister. Mais ce que j'ignorais surtout, c'était l'intense intérêt que pouvaient, — pour un public même non averti — présenter ces manifestations curieuses.

Quelle impression la mimique peut-elle dans certains cas produire sur un sujet spécial ? Je le veux noter aussi brièvement que possible et en me mettant dans l'état d'esprit du spectateur, du simple spectateur qui ne connaît rien aux arcanes de la science des phénomènes magnétiques. Et c'est ainsi qu'il convient de juger, je crois, ce genre d'expériences.

Dans un coin de la salle était installé un orgue. Mlle Régina était endormie. L'orgue jouait. Il jouait des morceaux religieux... et l'extase mystique était traduite par le sujet. La musique se ralentissait ou s'accélérait... et le sujet en notait immédiatement toutes les variations, toutes les modulations. Un point d'orgue inattendu venait-il arrêter un long moment le cours du morceau,... le sujet demeurait immédiatement dans une pose éperdue, splendide ou stupéfiante.

A l'orgue succédait le violon et c'était sur les cordes de l'instrument la frénésie des croches et des doubles croches,... et le sujet s'exaspérait dans les virevoltes les plus comiques et les plus divertissantes. Le timbre strident du violon paraissait l'énerver. Parfois, il se précipitait sur l'instrument qu'il arrachait violemment des mains de l'exécutant. Si le violon jouait à nouveau, c'était des impressions nouvelles... Mais ces impressions différentes redevenaient identiques, si l'on reprenait un des passages déjà joués.

Le chant et la diction étaient mimés aussi par le sujet, mais mimés d'une façon plus énergique et plus poignante que par un comédien de profession. Mais la voix humaine semblait impressionner moins violemment le sujet que le son des instruments. Je veux dire que la mimique de Mlle Régina était plus saisissante quand elle se « moulait » sur cette manifestation d'art que tant de gens trouvent inexpressive — la musique instrumentale... Le cas de Mlle Régina devrait être montré à ces profanes.

On dit que le corps humain est polarisé et que par suite deux individus exercent l'un sur l'autre une influence occulte, réciproque, analogue à celle de deux aimants placés en fer à cheval. Ne peut-on pas dire aussi que la mimique instrumentale émet des radiations se propageant par ondulations, et déterminant chez un sujet placé dans leur zone d'action utile des phénomènes physiques ou moraux ?

Je crois qu'après avoir vu le cas si spécial de Mlle Régina, on peut risquer cette théorie, déconcertante peut-être pour des spécialistes, mais dont les manifestations sont en tous cas fort intéressantes pour un public, pour le bon public qui ne cherche pas à percer les mystères de l'au-delà, mais qui aime à en contempler les effets.

CALDINE.

Contes et récits de l'au-delà

(*Suite.*)

(*Communications médianimiques obtenues* par Hella M. Bastian)

LA PENDULE ENDORMIE

(*Conte sarcastique de Nans Andersen.*)

Tic... tac... tic... tac... « Voilà qu'elle se remet en marche », se prit à dire l'horloger et il s'en alla. Mais, la pendule ne marchait pas du tout : elle ne faisait que tic... tac. Or, il en est des pendules comme des êtres humains qui parlent en dormant : les uns et les autres ne savent pas même ce qu'ils font.

Tic... tac... tic... tac... bom, bom, bom, bom, bom, bom... il était six heures ; et, — dans la grande et antique cité des bords du Rhin, qui avait vu se succéder tant de siècles et tant de changements et qui, petit à petit, était devenue riche et florissante, tout en gardant ses rues étroites et ses maisons démodées, — toutes les horloges et pendules sonnaient la même heure.

« Ah ! que c'est encourageant ! » s'écria le balancier et il se mit à sauter de joie ; mais il exagéra un peu trop son élan et se heurta contre sa cage, ce qui provoqua un léger cliquetis et l'arrêta net. Bon Dieu ! quel malheur ! Remonté depuis si peu de temps et rester, malgré cela, à ne rien faire ! D'y penser seulement, quelle honte ! Mais la pendule n'eut pas honte du tout ; elle ne se douta même de rien, car elle dormait, et l'on n'est pas responsable de ce que l'on fait en dormant.

On la décrocha du mur et on la transporta dans le cabinet de débarras, dans les mansardes, car elle n'était plus maintenant qu'un meuble inutile et c'est au débarras qu'est relégué tout ce qui est inutile, vieux ou cassé. Ce n'était pas très amusant, mais il y a de pires destinées et cela vaut toujours mieux que d'être brûlé ou mis en morceaux comme objet encombrant.

Si la pendule n'eût pas dormi, elle aurait appréhendé de se trouver dans la société fort mélangée rassemblée sous les toits : rien que des invalides et des chemineaux aux vêtements vieux et misérables. Il y avait là, par exemple, un grand vieux fauteuil en maroquin, anciennement rouge et devenu jaune

depuis : le cuir était déchiré en maints endroits, laissant apparaître des petites crevasses d'abîmes béants, et de ces crevasses sortait quelque chose qui semblait être du crin, mais qui, en réalité, n'était qu'une savante imitation de crin en laine tortillée. On plaça la pendule au milieu du fauteuil et on l'abandonna à son sort : elle n'avait plus maintenant qu'à se tirer d'affaire elle-même.

« Bonsoir, Mademoiselle, dit le fauteuil ; est-ce que vous n'êtes pas venue pour m'épouser ? »

La pendule, dans son sommeil, fit signe que oui, car elle rêvait d'une question à laquelle il fallait répondre oui.

« Voilà qui est gentil !... puis-je me permette de vous demander votre nom, Mademoiselle ? Nous voilà fiancés et les fiancés se tutoient et s'appellent par leur petit nom. »

« Bum... bum... », fit le balancier en rage, voyant que le fauteuil avait trouvé une femme et lui pas.

« Bum... bum !... sapristi que c'est intéressant ! s'écria le vieux fauteuil, c'est le cri que poussent les petits garçons lorsqu'ils jouent à la guerre et chargent leurs fusils avec des pois secs... Je dois vous dire, Mademoiselle, qu'il y a dans cette vie des événements qui se répètent deux, trois et même quatre fois, car vous serez bel et bien ma quatrième femme. »

C'est ainsi que la pendule et le fauteuil devenaient mari et femme ; et cependant la pendule continuait à dormir et elle dort encore aujourd'hui, semblable en cela à beaucoup d'êtres humains qui passent à côté du beau et du bien, sans jamais s'en apercevoir, ou seulement au moment où il est trop tard pour se rattraper.

LE FAUX NEZ

(*Conte sarcastique de Hans Andersen.*)

Un petit garçon jouait avec son polichinelle qui avait un long nez rouge et des yeux rusés. Tout en jouant, il le fit tomber de telle façon, que le beau nez rouge se cassa juste au milieu et s'éparpilla en miettes sur les dalles. Mais on trouva remède au malheur, en faisant faire au Polichinelle un nouveau nez en gomme élastique, peint en rouge et si bien imité, qu'on ne se serait aperçu de rien sans une petite fissure qui se laissait voir là où on avait collé le faux nez. Encore ne la voyait-on qu'en regardant de très près : elle n'avait pas du tout mauvais aspect ; le polichinelle n'en souffrait pas et jouissait quand même de tous les honneurs que lui valait la société du petit garçon, — fils d'un homme célèbre. Mais voilà que le polichinelle, qui, avant

son accident, était déjà un personnage très fier, s'avisa de le devenir plus encore, tant et si bien que s'il n'eut été matériel et sans vie, il aurait, assurément, été le plus intolérable, le plus hautain et le plus mauvais des êtres humains, malgré son faux nez et sa fissure au milieu. Il s'attaquait à tout : rien ne lui plaisait ; tout était au-dessous de lui. En un mot, ce qu'il disait était fort désagréable à entendre aux gens qui, après tout, ne sont pas parfaits non plus.

Un jour, il arriva une visite : c'était celle d'une jeune et belle étrangère, très instruite et qui occupait dans le monde une place des plus distinguées. Elle jouait du piano et chantait à merveille ; et quand elle riait ou causait, ses grands yeux avaient l'éclat de diamants sur un fond de velours noir. C'était une véritable grande dame que tous aimaient, à l'exception toutefois de Polichinelle, qui seul, trouvait quelque chose à redire et lui déniait toute distinction et toute intelligence, parce qu'elle ne portait qu'une simple robe blanche et qu'elle venait d'un pays où les femmes ont l'habitude et le goût de la cigarette, ce que lui, Polichinelle, n'admettait que pour un homme.

Cependant, malgré sa simplicité, sa robe blanche lui allait à merveille ; et la cigarette que l'homme célèbre lui offrit après le dîner ne changea rien à son amabilité et à son caractère, qui fussent restés les mêmes si elle avait porté une robe plus simple encore et fumé une douzaine de cigarettes. Mais le Polichinelle garda son opinion et aucun des raisonnements du petit garçon, qui cependant était le fils d'un homme célèbre, ne put le faire varier : il continua à garder son ton hautain, méprisant et mauvais, oubliant que lui-même avait un faux nez avec une fissure et qu'il eût gagné à s'observer d'abord avant de critiquer les autres.

(*Traduit de l'allemand par* HELLA M. BASTIAN et ALGOL.)

UN FAIT

Un de mes intimes amis en qui j'ai une confiance absolue m'a, voilà huit jours, conté ceci :

Le printemps dernier, ma femme étant gravement malade, je résolus de quitter Paris pour la campagne d'alentour.

Le 13 mai, vers les cinq heures du soir, ma femme, qui était au lit avec la fièvre, vit soudain, entre elle et le plafond, et se penchant vers elle, une femme dont elle ne découvrit que le buste. Au bas de ce buste un prénom était écrit : « Marie » et un nom, dont elle ne reconnut que la dernière syllabe : « et ». La vision fut rapide : dix secondes et ma femme fut troublée ; aussi ne

put-elle lire le second mot tout entier ; mais elle est sûre et de l'apparition et de l'inscription tronquée.

Or, le 15 mai, nous trouvâmes un logement à Viroflay, au premier étage d'une maison, dont le rez-de-chaussée était occupé par un ménage.

En attendant nos meubles, nous restâmes plusieurs jours à l'hôtel. Le 21, jour de notre installation, la femme de notre co-locataire vint prendre des nouvelles de la mienne qui constata, surprise, une grande ressemblance entre sa vision du 13 mai et sa visiteuse du 21.

Elle lui demanda son nom : Larderet, répondit la dame. « Je suis sûre, ajouta ma femme, que vous avez pour prénom Marie. — Cela est vrai », dit Mme Larderet.

Tel est le récit de mon ami.

Une conclusion s'impose : sa femme a prévu l'avenir avec exactitude. La vision ne fut pas hallucinatoire, mais prémonitoire.

A moins de supposer, contradiction absurde, que le cerveau peut être impressionné par ce qu'il n'a pas encore perçu, la théorie matérialiste est incapable d'expliquer un semblable phénomène. Je le livre aux méditations de M. Metchnikoff, ce savant dédaigneux qui, dans la touffe prodigieuse des faits psychiques, n'a voulu cueillir que les seuls faits de télépathie, parce que sa doctrine à courte vue en peut à peu près rendre compte.

Je me réjouirais grandement si M. Metchnikoff consentait, notre humble appel étant parvenu jusqu'à lui, à ouvrir les yeux sur le fait supranormal que j'ai rapporté et sur les milliers de faits pareils qui forment comme le vestibule du temple mystérieux où nous commençons à nous aventurer. Peut-être viendrait-il à comprendre alors que, pour un véritable philosophe, il y a dans le monde autre chose que le gros intestin et que les phagocytes.

René-Albert FLEURY, *de l'Aurore*,

(Tiré de la *Vie Nouvelle*, du 24 juillet 1904.)

LA SORCIÈRE DE MARLY (1)

Mme Martin est condamnée : 100 fr. d'amende, 4 ans de prison. Condamnation comme tant d'autres, qui prouve l'incertitude de la justice et plus encore l'impossibilité de bien établir le délit et le texte de loi qui permet de punir. C'est trop pour une innocente, et trop peu si Mme Martin est coupable des noirceurs qu'on lui attribue.

Mais la sorcière de Marly, ainsi dénommée parce que pauvre, mal mise

(1) **La chambre des appels de Versailles a réduit de quatre ans à quinze mois de prison la peine prononcée contre Mme Martin.**

et détestée d'une jeune servante, peut-être plus rusée et déséquilibrée que la sorcière même, devait être condamnée fatalement, car l'innocence est plus difficile à prouver que la culpabilité, et la loi qui laisse tant de coupables impunis se plaît souvent à faire des exemples.

Pas un journal n'a traité sérieusement cette affaire et nous savons comme les Spirites sont cotés dans l'esprit de la magistrature.

Que les snobs, les ignorants, les suffisants glosent sur les spirites à propos de Mme Martin, qu'est-ce cela peut faire au Spiritisme ?

Si Mme Martin avait engagé Mme Chapuis à brûler des cierges à saint Antoine de Padoue, à se plonger dans les piscines de Notre-Dame de Lourdes, elle aurait pu recevoir tous les dons de son amie sans la plus légère protestation.

Et puis, qu'y a-t-il de moins logique, de moins juste que les legs des vieillards qui cèdent à une impression momentanée. Un grand nombre mentent aux principes de toute leur vie par l'insanité de leurs dernières volontés.

Récemment, une servante héritant de deux millions de son vieux maître, fut très indignée de n'avoir pas eu davantage ! Une autre menaça sa vieille maîtresse de la quitter, si elle ne testait pas en sa faveur, et nul ne put récuser la valeur du testament !

Un spirite laissa, il y a peu de temps, quelques centaines de mille francs à sa servante. Le testament *in extremis*, signé par le notaire et les témoins, la légataire universelle abandonna le moribond, le laissa trépasser sans soins, mais elle fit faire de très riches funérailles à l'église. Ce Spirite, franc-maçon, répétait à tout venant qu'il n'était plus catholique et n'entrerait à aucun prix dans une église. Il avait de la famille qui fut bel et bien réduite à se taire.

Et les amours séniles qui font passer comme muscade les titres, les rouleaux d'or et les colliers, aux mains des prêtresses de l'amour, combien en voit-on ?

Je risque de susciter des protestations et des révoltes en affirmant qu'en général les spirites sont trop désintéressés. Ils oublient les besoins de la terre. Où en sont nos revues, nos journaux ? Quels sont les legs qui permettent de répandre, comme il serait utile, les excellents organes du spiritisme ?

Voit-on les rédacteurs de nos revues, de tant de publications très bonnes, mener grand train et laisser de beaux biens au soleil, des titres de rente à leur famille ?

Nous sommes de la famille de don Quichotte, nous allons, flamberge au vent, nous battre contre l'erreur, sans même trouver les modestes hôtelleries où se reposait le chevalier de la triste figure. Pourtant, l'on ne vit pas seulement d'aspirations généreuses. Auteurs, journalistes, médiums, rentrent

dans la loi commune et ceux qui abusent de tous ces dévouements, en reculant devant quelques charges, ne sont guère plus délicats que Mme Martin.

La femme de César ne doit pas être soupçonnée, dit-on, mais combien d'innocents sont encore à présent soupçonnés et condamnés ?

Les affaires d'héritage sont délicates et pour supprimer les abus sans nombre qui en découlent, il n'y a qu'un moyen, très radical il est vrai, mais il est infaillible, c'est de supprimer l'héritage.

Mais ce serait pire que le mal présent. Il arrive encore fréquemment que de tendres parents font enfermer comme fous tous les êtres chers qui leur donnent quelques inquiétudes. Ce n'est pas très difficile, et ces procédés n'attaquent en rien la considération de ceux qui en usent.

Mme Martin a été surtout chargée par la servante et nous connaissons la valeur trop discutable de ce genre de témoins.

La position des domestiques, souvent mal comprise des maîtres et serviteurs, laisse trop de prise aux sentiments douteux. La servante ignorante, l'esprit peu occupé, invente des faits monstrueux, des histoires ridicules. Elle a l'imagination féconde et se venge sans vergogne d'un salut non rendu, d'un pourboire oublié, par des calomnies.

Un valet de chambre étant entré dans une famille de libre-penseur, hésita à y rester. Il s'attendait à voir des danses macabres autour d'un crucifix, il croyait que ces mécréants cracheraient dessus et feraient des orgies.

Très surpris d'avoir affaire à de braves gens, de très bonnes mœurs, il finit par raconter qu'on lui avait affirmé dans le quartier que tous les libre-penseurs et francs-maçons étaient capables des plus noirs sortilèges, sacrilèges et crimes épouvantables.

Des maîtres difficiles, un domestique de mauvaise foi, et les choses pouvaient autrement se raconter... Le Tribunal aurait écouté sérieusement les élucubrations de ces fanatiques.

J'ai connu, il y a longtemps, de braves et vieilles gens qui ne pratiquaient pas. Spirites, magnétiseurs et très honnêtes, ils étaient insultés dans la rue. L'homme mourut et fut enterré civilement. Tout le voisinage fut sans pitié pour la pauvre veuve, qui perdit tous ses moyens d'existence et dut quitter la ville.

Le Spiritisme ne rapporte rien, au contraire, et ceux qui usent leur temps et leurs forces à son service ne doivent rien espérer sur terre.

La vérité et le progrès ne donnent aucun bien à leurs apôtres.

Mme Martin, vieille et pauvre, fut-elle coupable des crimes dont on l'accuse ?... Empoisonnement, vol, abus de confiance !

Evidemment non, puisqu'elle a une peine qui ne suffit pas à châtier de pareilles fautes.

Fut-elle même coupable des manœuvres dont on la charge ?

Nous qui savons l'étrangeté des communications et aussi leur danger, nous nous demandons quelle fut l'impulsion donnée par les êtres de l'au-delà en cette malheureuse affaire, et si Mme Martin est coupable.

Des parents qui ne donneraient pas un morceau de pain à des oncles, des tantes, regardent le patrimoine de ces mêmes parents comme devant absolument leur revenir ! Pourtant, l'assistance publique, les œuvres philanthropiques et les sociétés artistiques reçoivent couramment des dons, sans que personne en soit surpris.

Mme Martin n'est pas une criminelle, parce qu'une vieille dame qui ne voyait jamais ses neveux lui a laissé sa fortune. Si elle n'est pas coupable, nous devons la plaindre, et si elle est coupable, n'en soyons pas humiliés.

Nous sommes humains, par conséquent imparfaits.

Les religions sombrent dans le ridicule et l'immoralité, parce qu'elles ne tiennent pas assez compte des tares des hommes, de leurs faiblesses et des suggestions mauvaises.

Et surtout, nous nous désintéressons les uns des autres. Si Mme Chapuis avait connu et reçu les consolations de plusieurs spirites, elle aurait raisonné son testament et Mme Martin, rappelée à son rôle de vraie spirite, n'aurait pas donné prise à la calomnie ou à la médisance.

Mais chacun s'excuse, les riches de leur cruel égoïsme, les malheureux de leur haine contre la société, et nous ne progressons guère, parce que nous ne prenons pas le juste milieu.

Le spiritisme est en progrès, la grande voix des morts surgit de toutes parts, chacun travaille dans la mesure de ses facultés et celui qui a compris l'évolution de l'âme et la responsabilité des actions commises contre les hommes, ne saurait agir déloyalement ; mais n'oublions pas que sur douze apôtres se trouva Judas Iscariote et attendons la paix et la justice dans le monde des esprits, et non dans celui des hommes si partiaux, si égoïstes, si orgueilleux, qu'on comprend mieux chaque jour la valeur de ces mots : *les premiers seront les derniers et les derniers les premiers.*

Les spirites donnent leur vie à la diffusion de la vérité, et quand un faux frère se trouve dans leurs rangs, qu'ils l'abandonnent sur la route, ils n'en seront ni moins forts ni moins pauvres.

Mais les jappements des roquets n'entraveront pas la marche des combattants pacifiques qui prêchent la concorde, l'oubli des injures et la foi inébranlable dans la vie infinie et le bien.

PAUL GRENDEL (1).

(*Messager de Liège*)

(1) Auteur d'un grand nombre de romans spiritualistes très remarquables.

LA CRÈCHE SPIRITE A LYON

En juillet 1903, un Appel se faisait entendre, celui-ci :

Une crèche spirite se forme ! Elle appelle tous les frères et sœurs spirites à donner leur obole à la fondation de cette œuvre, qui a pour point de départ l'enfant au berceau, parce que les bienfaits du Spiritisme s'étendent sur l'homme, du berceau à la tombe.

Puisque sa devise est *Charité !* son principe, *Fraternité !* sa force est la divine loi d'amour qui, en réglant les actes de l'homme de son premier jour à son dernier, lui fait atteindre son but : Dieu ! vers lequel il ne va que par l'accomplissement du devoir.

Cette Crèche a pour dédicace ces simples mots :

Sous la protection de Dieu et de nos Maîtres et Protecteurs.
ALLAN KARDEC ET MARIE-ANGE
Asile ouvert à l'enfance de l'âge de quinze jours à trois ans, sans distinction de culte et de nationalité.

Aujourd'hui, la Crèche s'ouvre ! Nos frères de l'Etranger comme ceux de la France pourront la visiter de 2 à 4 heures. Elle est située place de la Croix-Rousse, 8, au 2e étage.

L'amour est l'inspirateur de cette œuvre ! Il fait appel à tout esprit d'amour et de jugement. Nous espérons que son appel sera entendu et que chacun voudra coopérer à l'effort qui assiéra l'Œuvre de la Crèche sur des bases solides qui lui permettront d'étendre ses bienfaits.

Aujourd'hui, la Société spirite pour l'Œuvre de la Crèche a, à la Caisse d'Epargne, un dépôt de 10.000 fr., dont 4.545 fr. 35 constituent un fonds, dit inaliénable ; 4.500 assurent approximativement le fonctionnement de la Crèche pour un an à l'avance, et 954 fr. 65 pour l'année qui commence.

Nous croyons ce faible succès précurseur d'un plus grand ! Nous croyons que les listes de souscriptions se couvriront à l'envi pour que sur notre sol français s'élèvent des Asiles à l'enfance où, à la fois, l'enfant apprendra dès son premier jour à aimer et à respecter son frère dans la famille et dans la société.

C'est le but unique de la Société spirite pour l'œuvre de la Crèche avec celui de donner à la Nation une race vigoureuse sous l'effort de soins dévoués. Nous espérons que tout homme de bonne volonté lui aidera à l'atteindre.

CORRESPONDANCE

Paris, 30 juillet 1904.

Madame,

Ci-joint, en quelques mots, le compte rendu de deux séances qui peut intéresser les personnes qui s'occupent de ce genre de phénomène :

Au mois d'avril 1904, l'on me signala Mlle Régina pour sa lucidité. Je lui demandai à expérimenter avec elle, ce à quoi elle consentit. Nous prîmes rendez-vous chez Mme Georges, 34, rue de la Victoire, à Paris.

J'endormis Mlle Régina, alors j'eus la surprise de constater des poses et des expressions fort curieuses. Je la questionnai sur la cause de ces effets inattendus et elle répondit, selon les cas, qu'elle entendait une musique céleste, voyait des anges, la vierge, etc... Huit jours après, je fis une nouvelle expérience avec un violoniste et constatai l'effet de la musique donnant au sujet des poses et des expressions infiniment belles et artistiques, analogues au son et à l'air du violon.

Il est à remarquer que l'état magnétique du sujet n'est pas la catalepsie, mais le somnambulisme avec extase.

FERNAND SAINTEAU.

Communication faite à la Presse par la *Société Universelle d'Etudes Psychiques.* **Siège social : 113, rue de Rennes, Paris.**

Le 20 juin dernier a eu lieu dans les salons de la Coopération libre des armées de terre et de mer, 41, rue Vivienne, la réunion générale annuelle de la Société universelle d'études psychiques.

Après l'allocution du Président de la Société, M. le Dr Joire, le secrétaire général, M. le Dr Kocher, a présenté son rapport sur la situation morale et matérielle de la Société.

Parmi les communications intéressantes, nous relevons celle de M. le Dr Joire sur le sthénomètre, appareil destiné à mesurer la force nerveuse extériorisée ; et celle de M. le Dr Kocher sur un cas de dessin automatique.

Les médecins et les membres adhérents assistant à la réunion ont pu expérimenter le sthénomètre et examiner à loisir les dessins automatiques soumis à leur appréciation.

La réunion s'est terminée par de très curieuses expériences de transmission de la pensée chez une personne mise en état de somnambulisme.

A CEUX QUI DOUTENT ET A CEUX QUI PLEURENT

Tel est le titre — subjectif — d'un ouvrage qui vient de paraître et que nous avons lu, relu et lisons encore, profondément pénétré par l'esprit d'apaisement, quoique pourtant de force, qui l'anime d'un souffle puissant.

Son auteur, M. le Professeur C. Moutonnier est, du reste, loin d'être un débutant, ni un inconnu à tous nos amis de la *Revue* ; maintes fois, nous avons la bonne fortune de rencontrer, ici et ailleurs, des articles dus à sa plume sympathique, qui nous ont toujours vivement intéressés. — M. Moutonnier est non seulement un profond penseur, mais aussi un fin érudit doublé d'un sage. Dans l'œuvre que nous avons l'honneur de vous présenter aujourd'hui, chers lecteurs, l'auteur fait surtout le siège de notre raison et celui de notre cœur ; il les conquiert par l'abondance, mais bien plus par la clarté de ses arguments.

M. Moutonnier a trouvé le mal, qui, comme la lèpre au moyen âge, ronge notre xx^{e} siècle ; ce mal, c'est le doute. C'est donc à tous ceux qui souffrent de ses tristes ravages que l'auteur s'adresse, et aussi, à ceux que tenaillent les affres d'une douleur que ne console pas la divine espérance. Les victimes de ces deux souffrances sont légions, hélas et précisent bien notre époque sans idéal, ayant perdu la foi, par suite de la faillite des religions qui n'ont pas su — ou peut-être pas pu, prises qu'elles sont dans leur propre engrenage — marcher avec la science.

Loin de moi la pensée de calomnier les religions. Les premières, elles ont ouvert des horizons à l'homme, lui ont apporté l'espérance d'une vie meilleure, en les obligeant à porter leurs regards affligés par les déceptions et les misères de toutes sortes vers un idéal de pureté, de joie et d'amour infini.

Mais, qui reste stationnaire, rétrograde ! Cette vérité est presque un axiome : De par leurs propres forces, les religions s'étaient élevées à une si incomparable hauteur, qu'elles furent prises de vertiges ; nouvelle tour de Babel, la confusion de leur langage est devenue telle, qu'elles n'ont plus pu se comprendre elles-mêmes ; après s'être divisées, elles retombent sur elles-mêmes, où elles s'écrasent de tout leur formidable poids. Ne parlant plus au cœur, en éternel conflit avec la raison, dans quelques siècles, — peut-être bien avant, — les générations futures retrouvant quelque chose de leurs poussières, sur le bord des chemins, rediront aux âges nouveaux, que les plus imposantes forces qui pesèrent si lourdement sur de longs siècles écoulés, ont été anéanties, parce que, voulant marcher seules, elles ont dédaigné les critériums de la science et de la raison. Et Dieu dit au flot : « Tu n'iras pas plus loin. » Ci-gît.

Mais nous voici, ce nous semble, bien éloignés du beau livre de M. Moutonnier. Cependant, cette longue parenthèse a pour but de présenter celui de l'auteur qui est de nous expliquer, dans une langue harmonieuse, ce que les religions ont toujours dédaigné de faire : « *Le Pourquoi de la vie* ! »

Cet ouvrage n'est pas seulement écrit pour un nombre restreint de lec-

teurs ; il s'adresse à tous,car tous,ici-bas,plus ou moins,nous sommes tyrannisés par le doute ou angoissés par la douleur ; car, tous, nous avons souffert, nous souffrons, ou nous souffrirons. Que nous le voulions ou non, c'est le lot suprême de la vie.

Citer des pages d'un ouvrage, c'est, à mon avis, le déflorer : au reste, dans celui-ci, les beautés sont en si grand nombre, qu'il nous faudrait tout citer.

Tout d'abord, on se trouve attiré, je l'ai dit plus haut, par la perfection du style à la fois harmonieux et serré ; puis, retenu par la lumineuse clarté d'une logique qui s'impose jusqu'à la conviction.

En d'intéressants chapitres, sont condensés, avec une magistrale maîtrise, les origines et les fins de l'homme ou plutôt : sa genèse et son Apothéose. Un de ces chapitres nous a particulièrement frappée : C'est celui qui explique la faute originelle. A lui seul il suffirait aux succès de ce livre : présentée ainsi, nous sommes éblouis par l'éclatante lumière que projettent les arguments si concluants de l'auteur.

Tout, je le répète, est à louer en ce livre : La préface seule est une pure merveille de tendresse et de douleurs vaincues. Sa contexture en est si délicate, qu'on croirait bien plutôt y voir l'œuvre d'un talent féminin très affiné ; mais quelques pages plus loin, on reste étonné de se trouver en face d'un écrivain puissant et disert.

Et plus les pages se succèdent, plus elles nous conquièrent, nous procurent d'intimes émotions.

Mais un des grands attraits de cet ouvrage, c'est le choix des admirables poésies intercalées dans le texte, avec un si réel bonheur. La plupart sont de Strada, cet immense, ce colossal génie, le plus complet des siècles passés, peut-être, ceux de l'antiquité compris, qu'une modestie qui n'a de comparable que son immortel talent, a, pendant quarante ans d'un labeur de Titan, tenu jalousement caché. Quiconque n'a pas vu, sur ce maître de la pensée, la magnifique étude de J.-P. Laurens, voudra se donner l'exquis régal de lire l'ouvrage de M. Moutonnier, afin de faire connaissance avec lui. A côté de puissantes envolées de Strada, nous rencontrons quelques belles poésies de notre Lamartine, et enfin, l'auteur, poète délicieux, malgré cet imposant voisinage, trouve encore le moyen de nous charmer par des poésies d'une saveur exquise. Nous devons une reconnaissance émue à ces hardis pionniers, qui, dans le religieux silence de l'étude, s'efforcent à nous soulever le voile si dense encore, que laisse retomber, sur les splendeurs de l'au-delà, l'impénétrable Isis ; ayons courage, faisons-leur crédit ; car déjà des lueurs fulgurantes disent à nos yeux ravis que les temps précurseurs sont arrivés.

A ceux qui doutent, et à ceux qui pleurent, est donc un livre de chevet que chacun voudra avoir à portée de sa main, et qui, appelé à un grand succès, apportera la consolation et la sérénité chez tous ceux qui liront cet ouvrage, comme il mérite d'être lu, avec un cœur et une pensée recueillis.

DIANE MAREST.

POUR LA DÉFENSE DES « OBERLÉ »

Récemment, les journaux parisiens annonçaient que sur la demande de notre ministre des Affaires Etrangères, la censure interdisait la représentation des *Oberlé*, pièce tirée par M. Edmond Haraucourt du célèbre roman de M. René Bazin, de l'Académie française.

Bien des lecteurs de cette œuvre émouvante et inspirée du plus noble patrotisme, se demandèrent si, réellement, sa mise à la scène aurait pu amener de graves complications diplomatiques entre Paris et Berlin. Quelques-uns crurent plutôt voir en cette mesure une concession aux internationalistes, sans-patrie et « pacifistes ».

Mlle France Darget ne put retenir un cri de révolte contre ce qui lui parut une honte nationale : « Si, se dit-elle, la défense de la Nation appartient aux politiques, la défense de l'Idéal appartient aux poètes. » Et, en bonne Française, notre jeune Muse laissa déborder toute son indignation généreuse, dans une pièce de deux centaines de vers qu'elle fait paraître en une plaquette intitulée : « Pour la défense des *Oberlé*. »

Il y a naturellement dans cette œuvre un côté historique et politique : nous nous interdirons de l'aborder et de le discuter ; cela nous mènerait trop loin ; et nous aimons mieux parler surtout de la poésie même et en louer les hautes qualités.

Elles sont d'abord celles que nous sommes habitués à goûter dans les vers de notre charmante et distinguée compatriote. Mais à l'heureux choix des rythmes et de la mesure des strophes, à la beauté des images qui jaillissent sous le souffle ardent de l'inspiration, Mlle France Darget ajoute parfois en ce poème une énergie, une vigueur et une fermeté de facture toutes viriles.

On en jugera mieux par quelques citations. Voici, d'abord, les vers du début où est exposé l'action des *Oberlé* :

Lorsque Jean Oberlé, vaillant fils de l'Alsace,
Pensif, ne voulant pas diminuer sa race
Sous l'uniforme jaune et bleu des Allemands,
Eut résolu de fuir l'appel des régiments;
Lorsque dans cette nuit troublante et forestière,
Pâle d'abandonner son pays et sa mère,
Et l'enfant blonde, hélas! qui pleure et veille encor...
Emportant seulement, comme un double trésor,
Ses Vosges dans les yeux et son amour dans l'âme,
Il eût marché longtemps en plein bois, en plein drame;
Quand, découvert, traqué, surpris à tout instant,
Las, déchiré de ronce et d'angoisse, sentant
La mort derrière lui, mais devant lui la France,
Il bondit d'un élan vers cet espoir immense.
Et qu'enfin, épuisé, sanglant, sauvé, meurtri,
Une balle à l'épaule et le cœur ébloui,

Il roula défaillant sur la terre adorée, —
Tout un peuple, attentif à la fuite sacrée,
Applaudit, suspendu par l'âpre émotion,
D'un long cri de tendresse et d'admiration;
Et de tous ces Français sur qui votre œuvre passe,
Il n'en est pas un seul, ô chantre de l'Alsace!
Qui voyant tomber Jean, ne lui tendît la main.

Arrivant à l'interdiction du drame, le poète s'écrie :

O douleur! Et pourquoi cette mesure indigne?
Pourquoi sur le théâtre où Paris lui fit signe,
Où la Gloire lui souriait,
Avoir pris ce roman en train d'éclore drame,
Et brusquement l'avoir arraché du programme,
La main prompte et l'œil inquiet?

Quels mots disait-il donc, le tragique épisode?
Risquait-il, réveillant quelque haine incommode,
D'enflammer des yeux vers Strasbourg?
Parlait-il de revanche aux morts d'outre-frontière?
Etait-ce un cri d'espoir ? Etait-ce un cri de guerre?
— Hélas! c'était un cri d'amour.

C'était un cri d'amour pour la terre française,
Un frisson des houblons nouveaux, sur qui l'air pèse
Parce qu'un maître est là, jaloux.
Il emportait loin l'âme des sœurs fidèles,
« Armez-vous! » Mais: « Souvenez-vous! »

Ne pouvant, malgré tout le désir que nous en avons, donner d'autres extraits, nous les terminerons par ces jolis couplets :

« Le nœud noir des filles d'Alsace
« A noué mon cœur exilé,
Et ne venait pas dire aux fronts tournés vers elles :
« Avec le bonheur écoulé.
« Avec le souvenir, vivace....

« Le nœud noir des filles d'Alsace
« Est un oiseau, qu'on n'atteint pas...
« Il franchit nos monts, jamais las,
« Et peut voir la terre d'en face.

« Le nœud noir des filles d'Alsace
« Est une errante croix de deuil
« Qui flotte à nos fronts, sur le seuil
« Où passent ceux de notre race. »

« Ce lied aux phases lentes » est d'une musique rêveuse, d'une harmonie mélancolique, qui rappellent en les égalant les meilleures inspirations de Mlle France Darget elle-même.

(*Touraine républicaine.*)

H. H.

LA PHILOSOPHIE DU XX^{me} SIÈCLE

Nouvelle édition du *Christianisme pour tous*, par Albin VALABRÈGUE (1).

Il est impossible à ceux qui se sont livrés à l'étude des sciences d'accepter, de gaîté de cœur, les données philosophiques aventureuses qui ont inspiré les premiers auteurs qui se sont occupés du spiritualisme expérimental, et ces données leur apparaissent surtout comme une tentative d'adaptation habile, justement peut-être parce qu'elle est inconsciente, des traditions nouvellement mises à jour par la connaissance des religions ésotériques de l'Orient avec le bloc presque intact des principes religieux conservés et acceptés depuis longtemps dans notre Occident.

D'autre part, la connaissance de la philosophie scientifique ne satisfait guère le cœur ; elle paraît froide, sèche, avec ses allures de dissection, mais elle frappe néanmoins par son caractère de réalisme et de vérité.

Partagé par ces impressions, nous avons toujours pensé qu'une fusion se ferait tôt ou tard entre les principes réellement solides de ces deux manières, contraires et souvent hostiles systématiquement, d'envisager les questions qui préoccupent les hommes depuis l'enfance de l'humanité. Nous avons souvent souhaité un ouvrage qui entreprît ce grand œuvre et nous croyons l'avoir trouvé dans le livre d'Albin Valabrègue qui, avec raison, le présente comme l'exposé du *nouveau spiritualisme* en regard de celui qui paraît avoir donné tous ses résultats et achevé son cycle malgré tout le talent de ceux qui l'ont illustré.

C'est toujours une bonne fortune quand un ouvrage est présenté avec des qualités de style telles que celles que possède l'auteur dramatique si connu, et quand il s'agit de philosophie, ce n'est pas une qualité assez banale pour qu'on n'ait pas du plaisir à la signaler avec plus de force.

Dans l'ouvrage que nous recommandons, l'auteur établit la véritable figure du Christ, car cette conception paraît devenir inséparable des idées d'émancipation morale qui sont dans l'air actuellement, et il trouve le moyen non seulement de présenter un nouveau Jésus, bien vivant, et doué de traits de caractères bien accentués, ce qui a été fait bien souvent, mais de prouver ces traits par des textes brutaux et invincibles.

Après avoir lu la Bible cinquante fois, on est étonné de l'avoir si mal lue.

La figure de Jésus apparaît non plus avec l'air souffrant et les regards langoureux que lui donnaient les maîtres anciens, mais plutôt comme dans

(1) 1895. 282 pages. Chez l'auteur, Maison des Marcottes, quartier de Montriond, Lausanne (Suisse).

ces tableaux modernes où éclatent la flamme d'un regard profond et l'énergie d'une volonté supérieure.

L'auteur parle aussi du socialisme futur, car il y a un socialisme spirite comme il y a un socialisme chrétien, et il n'est pas prouvé que le premier soit inférieur au second.

Les seules parties qui nous ont paru moins hardies (sur le déterminisme, ses preuves et ses conséquences) se trouvent justement avoir été ou devoir être retouchées, dans le sens que nous attendions de l'indépendance d'esprit de l'auteur, dans les ouvrages, qui ont suivi ou qui suivront : *l'Almanach de la Survie* (1900) et les *Messianiques*, volume en vers qui n'a pas encore paru (1) et que nous attendons comme une formule définitive pour saluer de nos acclamations le nouveau « Maître » qui rendra au spiritualisme le grand service de cesser de lui voir marquer le pas, en lui montrant les nouveaux horizons vers lesquels il doit se diriger s'il veut rencontrer les savants et les hommes de bonne volonté qui font passer le sens pratique et celui de la vérité avant les dons de la sensibilité et de l'imagination.

ANASTAY.

ASSOCIATION

LA PAIX ET LE DÉSARMEMENT PAR LES FEMMES

FONDÉE A PARIS EN 1899

AUTORISÉE EN 1900 PAR LE PRÉSIDENT DU CONSEIL, MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

sur l'avis du Ministre des Affaires étrangères et du Préfet de Police

Œuvre humanitaire et universelle

Sans distinction de Religions, d'Opinions politiques, ni de Nationalités.

EXPOSÉ DES PRINCIPES

La guerre étant une monstruosité sociale, la guerre qui ne se discute même pas (parce que ceux qui la discutent n'en comprennent pas l'infamie), la guerre a inspiré aux femmes de tous les pays un entraînement grandiose et humain, pour arrêter, par tous les moyens en leur pouvoir, ce fléau redoutable dont la *gloire* égorge en moyenne par jour onze cents hommes robustes, quarante millions par siècle, sur l'ensemble du globe, et coûte aux contribuables de l'Europe vingt-deux millions par jour.

Les jeunes gens arrachés à leurs familles, à l'agriculture, à l'atelier, par l'obligation du service militaire, ont perdu, à leur retour dans leurs foyers, une partie de leur aptitude au travail et ils cherchent alors, dans l'adminis-

(1) Peut-être fera-t-on bien de souscrire à cet ouvrage qui sera vite épuisé. Prix 3 fr. 50. Ecrire à l'auteur, Maison des Marcottes, quartier de Montriond: Lausanne (Suisse) jusqu'au 1er septembre.

tration, des places onéreuses pour le budget, au lieu de reprendre leurs anciennes occupations normales et utiles.

Jusqu'à ce jour, rien n'a pu détruire ni même enrayer les progrès lamentables de la pieuvre attachée avec tant de frénésie aux flancs de l'humanité entière ; jamais la guerre n'a été à ce point souveraine, et sur toute la terre, sous mille formes différentes, son masque hideux apparaît ; force brutale et aveugle, destructions et cruautés, misères, tourments, souffrances, famines, champs de bataille couverts de blessés et de morts.

La stupidité de toutes ces guerres révolte, à la fin, toutes les femmes, et, par l'action que leurs cœurs s'arrogent désormais le droit d'exercer, les épouses, les mères, par l'éducation nouvelle qu'elles donneront à leurs enfants, espèrent enlever leurs fils aux dangers de cette barbarie.

Le militarisme disparaîtra, comme l'esclavage qui semblait tout aussi nécessaire et naturel dans l'antiquité.

Notre Association est donc fondée dans l'espoir de préparer, par les femmes et pour l'avenir, l'apaisement des discordes internationales et d'amener, avec une paix durable, la substitution progressive de l'Arbitrage aux guerres, qui obligent depuis si longtemps à l'accroissement progressif et onéreux des impôts et sont une cause de ruine prochaine pour toutes les nations.

Et nous nous appelons, nous nous massons, autour de la bannière pacifique ; conduites — dans l'action pour ce noble but et sur la terre entière — par différents comités ayant chacun leur présidente, et formant, de cette manière, un merveilleux ensemble d'intelligences, d'élans chaleureux, de *dévouements absolus* qui nous mènera sûrement à la victoire : Vers la Paix, vers la Paix.

Membres du Comité directeur :

Présidente-Fondatrice : Mme Camille Flammarion, officier de l'Instruction publique.

Vice-Présidentes : Mmes Suply, présidente aux Halles Centrales de Paris ; Pauline Dupont, directrice de l'Ecole professionnelle des jeunes filles aux Ternes ; Baronne Staffe, officier de l'Instruction publique ; Mac-Kenty, officier de l'Instruction publique.

Secrétaire générale : Mme la Vtesse de Lysles, officier d'Académie.

Secrétaire des Séances : Mme Marie Ostwalt.

Trésorière : Mlle Marceline Fleury, (Halles Centrales de Paris).

Secrétaire adjointe à la Secrétaire générale : Mlle Marie Husson, comptoir National d'Escompte de Paris.

Trésorière adjointe : Mme Constant Améro, officier d'Académie.

Secrétaire adjointe des Séances : Mme Pontois.

Membres du Conseil.

Mmes Adolphe Brisson, Doctoresse Conta, Ernest Flammarion, Clovis Hugues, Jeanne Melin, Paul Viardot.

Déléguée de l'Association : Mme Séverine.

Siège social, 16, rue Cassini, Paris.

GIOVANNA

Nouvelle spirite, par Stéfane.

IV

Sur une des collines qui bordent le lac, à quelque distance de Gravedona, s'étend un rideau d'ifs et de cyprès. Leur sombre verdure apparaît de loin parsemée de taches d'une éclatante blancheur. Des cippes funéraires, des croix en bois ou de pierre se dressent parmi les verts rameaux. C'est le *Campo-Santo* (1), le lieu où vient se dénouer la chaîne infinie des humaines douleurs. Une flore brillante s'épanouit entre les tombes et répand dans l'air d'agréables senteurs. La lumière ruisselle, et les oiseaux chantent sur les pierres sépulcrales. Qu'importe en effet à la nature que tant d'espérance et de joies y soient à jamais ensevelies aux yeux des humains ? Elle n'en poursuit pas moins le cycle de ses merveilleuses transformations.

Non loin de l'entrée du cimetière, une large dalle de marbre est encadrée de rosiers, de jasmins, d'œillets rouges, parmi lesquels bourdonnent des insectes. Un acacia la couvre de son ombre. Là dorment, bercés par les échos lointains, par les murmures affaiblis de la vie, les parents de Giovanna, et c'est sa pieuse main qui entretient ces fleurs. Plusieurs fois par semaine, elle descend prier à l'église de Gravedona, et de là, suivie de sa nourrice, gagne le champ funèbre où gît la dépouille des siens ; là aussi repose le corps du père de Maurice, et celui-ci, dans son taciturne ennui, aime à parcourir ces allées silencieuses, à retremper son esprit dans le grand calme de la cité des morts. Un jour, les deux jeunes gens s'y rencontrèrent, Giovanna, agenouillée, la tête penchée sur la tombe de sa mère, semblait s'entretenir à voix basse avec elle ; on voyait ses lèvres s'agiter. Que disait-elle à la morte ? Quel mystérieux échange de pensées s'opérait entre ces deux âmes ? Maurice ne savait, mais craignant de troubler ce recueillement, il se tenait à l'écart, immobile, attentif. En se relevant, Giovanna l'aperçut, et son visage s'empourpra. Mais lui, tout heureux de cette rencontre, s'approcha et la salua.

— Signorina, lui dit-il, je vois qu'un même mobile nous conduit en ce lieu. Il est doux, n'est-ce pas, de venir rêver près de ceux qu'on a perdus, de prouver que leur souvenir est toujours gravé dans notre cœur ?

— Oui, répondit-elle, et dans l'accomplissement de ce devoir on puise des forces nouvelles, on s'affermit dans le bien. Chaque fois que je viens ici, j'en sors plus calme, plus soumise à la volonté de Dieu.

— Ressentiriez-vous aussi ce que j'éprouve auprès des morts ? Dès que je

(1) Champ des morts.

m'approche de la tombe de mon père, il me semble qu'une communication intime s'établit entre lui et moi. Au fond de mon être une conversation s'engage. Je crois entendre sa voix, je lui parle et il me répond. Mais peut-être n'est-ce là qu'une illusion vaine, un effet de notre émotion ?

Elle leva vers lui ses yeux qui brillaient d'un feu profond et doux.

— Non, ce n'est pas une illusion, dit-elle, moi aussi j'entends ces voix intérieures. J'ai appris depuis longtemps à les comprendre. Et ce n'est pas seulement ici qu'elles se font entendre en moi, en quelque lieu que je sois, si j'appelle par la pensée mes chers invisibles, ils viennent, ils me conseillent, m'encouragent, guident mes pas dans la vie. La tombe n'est pas une prison, tout au plus peut-on la considérer comme une sorte d'autel du souvenir. Ne croyez pas que les âmes y soient enchaînées.

— Les âmes des morts reviennent-elles donc sur la terre ?

— Pourriez-vous en douter ? dit la jeune fille. Comment, ceux qui nous ont aimés ici-bas se désintéresseraient-ils de nous dans l'espace ! Délivrés des liens de la matière, ne sont-ils pas plus libres, et le souvenir du passé ne les ramène-t-il pas vers nous ! Oui, certes, ils reviennent, ils s'associent à nos joies, à nos douleurs. Si Dieu le permettait, nous les verrions souvent à nos côtés se réjouir de nos bonnes actions, s'attrister de nos fautes.

— Cependant vous êtes une catholique fervente, or, le catholicisme n'enseigne-t-il pas qu'à la mort l'âme est jugée et, selon l'arrêt divin, éternellement rivée au lieu du châtiment ou au séjour des bienheureux.

— J'adore Dieu, j'obéis de mon mieux à sa loi, mais cette loi est une loi d'amour et non une loi de rigueur. Dieu est trop bon et trop juste pour punir éternellement. Connaissant la faiblesse de l'homme, comment pourrait-il se montrer si sévère envers lui.

— Quelle sera donc, selon vous, la sanction du bien et comment s'accomplira la justice divine ?

— L'âme, en quittant la terre, voit se déchirer le voile matériel qui lui faisait oublier son origine, ses destins. Elle comprend alors l'ordre du monde ; elle voit le Bien régner au-dessus de tout. Selon que sa vie a été bonne ou mauvaise, stérile ou féconde, conforme ou contraire à la loi du progrès, elle jouit d'une paix délicieuse ou souffre d'un cruel remords, jusqu'à ce qu'elle reprenne la tâche inachevée.

— Et comment cela ?

— En revenant sur cette terre d'épreuve et de douleur travailler à son avancement, aider ses sœurs dans leur marche commune vers Dieu.

— Vous pensez donc que l'âme doit accomplir plusieurs existences ici-bas ?

— Oui, je le sens, une existence ne peut suffire pour nous permettre d'atteindre la perfection ; et comment, sans cela, expliquer que les enfants de Dieu soient si dissemblables de caractère, de valeur morale, d'intelligence ?

— Permettez-moi de m'étonner qu'à l'âge où tant de jeunes filles sont rieuses et folles vous soyez si sérieuse, si réfléchie, si éclairée des choses d'en haut.

— C'est sans doute que j'ai vécu plus que celles dont vous parlez.

— Je crois comme vous que l'existence actuelle n'est pas la première que nous accomplissions, mais pourquoi le souvenir du passé est-il effacé de notre mémoire ?

— Parce que les bruits et les occupations de la vie matérielle nous détournent de l'observation intérieure de nous-mêmes. Bien des réminiscences de mes vies d'autrefois me reviennent à l'esprit. Je crois que beaucoup de personnes pourraient reconstituer leurs existences passées en analysant leurs goûts, leurs sentiments.

— L'amitié ou la répugnance instinctive que nous ressentons à première vue pour certaines personnes n'auraient-elles pas leur source dans cet obscur passé ?

— Oui, sans doute, mais nous devons résister à ces sentiments de répugnance. Tous les êtres sont nos frères et nous leur devons notre affection.

— Ainsi, cet élan irrésistible qui me portait vers vous dès le premier jour où je vous vis, cette force qui n'a fait que croître depuis notre rencontre chez Marta, et qui me fait vous rechercher partout, serait une preuve que nous nous sommes déjà rencontrés et connus sur terre ?

La jeune fiille sourit et se tut.

— Chère demoiselle, continua Maurice d'un ton grave et ému, dois-je le dire, nos pensées s'unissent en une concordance singulière. Je retrouve en vous toutes mes idées ; mais ces idées, confuses dans mon esprit, s'agrandissent et s'éclairent en passant par votre bouche. La solitude et la réflexion ont fait de vous un ange de bonté, de douceur ; moi, elles m'avaient aigri, rendu indifférent aux souffrances humaines. Mais le jour où je vous ai vue à l'œuvre je compris où était le bien, le devoir. Ma vie a reçu une impulsion nouvelle. C'est à vous que je dois cette révélation. En vous voyant, en vous entendant, un voile s'est déchiré, un monde infini de rêves, d'images, d'aspirations, s'est montré à mes yeux. Aussi, votre présence est devenue un besoin pour moi, une joie profonde. Laissez-moi espérer que nous pourrons souvent nous revoir.

Un bruit de pas et de voix l'empêcha de continuer, et vint à propos cacher le trouble de Giovanna. Un convoi mortuaire s'approchait ; une psalmodie lugubre montait dans l'air. La jeune fille appela sa nourrice, mais avant de s'éloigner, elle fit un signe amical à Maurice et lui jeta ces mots : au revoir !

Le jeune homme la suivit du regard jusqu'à ce que sa robe blanche eût disparu à l'angle de l'allée.

L'étonnement qu'avait éveillé dans l'esprit de Maurice sa première ren-

contre avec Giovanna était allé grandissant à mesure qu'il apprenait mieux à la connaître. Mais peu à peu cette impression s'était changée en un sentiment tout autre. Après chacune de leurs entrevues chez Marta, il se sentait, comme il l'avait dit lui-même, meilleur, plus porté vers le bien, plus doux envers ses semblables. La puissance mystérieuse qui rayonnait autour de la jeune fille l'enveloppait, faisait fondre ce qu'il y avait de dur, de glacial en son âme. Une force attractive, invincible, l'attachait à elle. Une sorte d'ivresse montait à son cerveau rien qu'en entendant le son de sa voix. Maurice aimait. Il aimait avec l'ardeur juvénile, avec l'enthousiasme d'un cœur qui parle pour la première fois. Chaque jour il découvrait en Giovanna une perfection nouvelle. Tous ceux qui la connaissaient, tous ces humbles habitants de la vallée qu'elle avait secourus, ne célébraient-ils pas ses vertus ? Et comme, malgré sa douceur et sa modestie, elle se montrait supérieure à toutes les jeunes filles de son âge ! Maurice avait vu de près les demoiselles de la grande cité lombarde, il connaissait les joyeuses enfants de Côme et des rives du lac. Nulle part, il n'avait trouvé son égale. Il avait vu la vanité, le désir de briller, régner chez la plupart d'entre elles. Sans doute, il y avait de séduisantes personnes, des jeunes filles capables de rendre un époux heureux. parmi celles qu'il avait rencontrées ; aucune ne possédait cette simplicité unie à cet air noble et doux, ce je ne sais quoi de surhumain, cette flamme presque divine qui se réflétait dans les yeux de Giovanna, lui gagnait les cœurs, éloignait de ceux qui l'approchaient toute pensée basse ou impure. N'était-ce pas une chose merveilleuse que de l'entendre, à dix-huit ans, parler avec tant de conviction des grandes lois ignorées de l'homme, percer les sombres mystères de la vie et de la mort, réconforter les indécis, montrer à tous le devoir. Voilà ce que se disait Maurice après l'entrevue du cimetière, et l'image de Giovanna remplissait son esprit. Il repassait dans sa mémoire tous les incidents qui l'avaient rapproché d'elle. Il la revoyait telle qu'elle lui était apparue un jour de fête, dans l'église de Gravedona, abîmée dans sa prière, tandis qu'autour d'elle tout était bruit, mouvement de chaises remuées, froissement d'étoffes sur les dalles. Et de tout cela : souvenirs. pensées, secrètes espérances, se dégageait un rêve délicieux, rêve d'amour et de bonheur, qu'il caressait silencieusement au fond de son âme.

V

Maurice, dans ses courses vagabondes, avait rencontré plusieurs fois Luisa, la vieille nourrice. Ayant su obtenir son amitié, il acquit d'elle la certitude qu'il serait bien accueilli à la villa Speranzi, et s'y rendit un jour. Celui qui, rencontrant l'avocat misanthrope, aurait pu lire en lui, eût été bien surpris de l'émotion qu'il ressentait. La démarche qu'il tentait n'allait-elle pas détruire ou réaliser ses espérances ? Il fut fort bien reçu par la tante de Giovanna qui, affaiblie par l'âge et la maladie, sentait le moment venu de

donner un soutien naturel, un époux à sa nièce. Elle autorisa Maurice à renouveler ses visites, ce qu'il fit fréquemment. Alors commencèrent pour les jeunes gens ces entretiens prolongés, ces causeries sur la terrasse dominant le lac, durant lesquels leurs âmes s'épanchaient en mutuelles confidences. Maurice racontait sa vie, sa triste vie d'enfant privé de mère, puis les déceptions, les découragements de sa jeunesse. Il ouvrait, comme en le déchirant, son cœur à Giovanna. Elle le consolait, lui confiait ses rêves, ses rêves aussi candides, aussi purs que ceux d'un ange. Et ces deux êtres, se rapprochant de plus en plus, apprenaient à s'aimer davantage, Mille liens secrets se formaient, les enlaçant, les unissant dans d'étroites et puissantes mailles.

Le jour où, selon les usages de la haute Italie, les fiançailles devaient être célébrées, fut bientôt fixé, et tout fut préparé pour cette fête intime, à laquelle deux ou trois vieux amis devaient prendre part. La veille de ce jour, Maurice monta de bonne heure à la villa. Après le repas du soir, les deux jeunes gens gagnèrent la terrasse, d'où leurs regards pouvaient s'étendre sur un magique horizon. Ils s'assirent en silence sous un bosquet d'orangers. Luisa se tenait un peu à l'écart.

La nuit s'avançait lentement ; elle étendait sur le lac son voile bleuâtre ; elle répandait une teinte uniforme sur les champs d'oliviers, les vignes, les bois de châtaigniers, sur les villes et les villages. Tandis que l'ombre s'épaississait dans les vallées, les sommets des collines, rougis par la pourpre du couchant, semblaient autant de foyers d'incendie. La nuit montait peu à peu ; ses sombres traînées s'étendirent sur les crêtes ; des lumières innombrables étincelèrent aux fenêtres des villas et des chaumières. Les ténèbres enveloppaient entièrement le lac et son cadre de montagnes, mais vers le Nord les feux du jour mourant coloraient encore de teintes fantastiques les colosses des Alpes. Comme une armée de géants rangés en bataille, la Bernina, la Sella, le Monte-d'Oro, la Disgrazia, vingt autres pics dressaient vers le ciel leurs cimes orgueilleuses, couronnées de neige, sur lesquelles le soleil, avant de disparaître à l'occident, lançait ses rayons brisés.

En vain, la nuit cherchait à les étreindre, ils luttaient avec elle. Mais son voile passa enfin sur ces fronts superbes. Les dernières lueurs s'éteignirent. La nuit triomphait ; seule, elle allait régner jusqu'à l'aurore.

A ce moment, un concert argentin s'éleva dans les airs. Dans tous les villages, les cloches tintaient. C'était l'*angelus*, la prière du soir, le signal qui éveille chez tous, chez le pêcheur du lac, chez le bûcheron de la forêt, chez le pâtre de la montagne, la pensée de Dieu. Giovanna et Maurice, songeurs, recueillis, observaient ce majestueux spectacle ; ils écoutaient le son mélancolique des cloches, ils suivaient du regard les belles étoiles d'or, émergeant des profondeurs du ciel pour monter lentement, en légions serrées, vers le zénith. La poésie de cette nuit remplissait leurs âmes ; leurs bouches

étaient muettes, mais leurs cœurs se confondaient dans un ravissement profond. Maurice rompit le premier le silence.

— Giovanna, dit-il, pensez-vous quelquefois à ces sphères lumineuses qui se meuvent dans l'espace ? Vous êtes-vous demandé si elles sont, comme notre terre, des mondes de souffrance, habités par des êtres matériels et arriérés, ou si des âmes plus parfaites y vivent dans l'amour, la félicité ?

— Bien des fois, répondit-elle, j'ai visité ces mondes. Des protecteurs, des amis invisibles, m'entraînent presque toutes les nuits vers ces régions célestes. A peine ai-je fermé les yeux, qu'un groupe d'esprits, aux longues robes flottantes, au front brillant, m'entoure ; ils m'appellent. Je vois ma propre âme qui, semblable à eux, se dégage de mon corps et les suit. Rapide comme la pensée, nous traversons des espaces immenses, peuplés d'une foule d'esprits ; partout des océans de vie déroulent leurs perspectives sans bornes. Partout retentissent des chants harmonieux, d'une suavité inconnue à la terre. Nous parcourons ces archipels stellaires, ces sphères lointaines, bien différentes de notre globe. Au lieu d'une matière compacte et lourde, beaucoup d'entre elles sont formées de fluides légers, aux brillantes couleurs. Tandis que les hôtes de la terre se traînent péniblement à la surface de leur planète, les habitants de ces mondes, aux corps subtils, aériens, s'élèvent facilement, planent dans l'espace environnant. Ils agissent sur ces fluides légers et colorés qui composent le noyau de leurs sphères ; ils leur donnent mille formes, mille aspects divers.

Ce sont des palais admirables, aux colonnes éblouissantes, aux innombrables portiques, des temples aux dômes gigantesques, ornés de statues, de pilastres de gaz, et dont les murailles transparentes laissent passer le regard. De toutes parts se dressent des constructions prodigieuses, asiles de la science et des arts, bibliothèques, musées, écoles monstres, toujours envahis par les foules. L'enseignement y est donné sous la forme de tableaux lumineux et changeants. Le langage est une sorte de musique.

— Quels sont les besoins corporels des habitants de ces mondes ?

— Ils sont presque nuls. Ils ne connaissent ni le froid, ni la faim, presque pas la fatigue. Leur existence est bien simplifiée. Ils l'emploient à s'instruire, à étudier l'univers, ses lois physiques et morales. Ils rendent à Dieu un culte magnifique, et déploient en son honneur les splendeurs d'un art inconnu ici-bas. Mais la pratique des vertus est surtout leur objectif. La misère, les maladies, les passions, la guerre, sont presque ignorées sur ces mondes. Ce sont des séjours de paix, de bonheur, dont on ne saurait se faire aucune idée sur notre globe de fer et de larmes.

— Est-ce donc là que se rendent les hommes vertueux en quittant la terre ?

— Il y a bien des degrés à franchir avant d'obtenir l'entrée de ces mondes. Ce sont les derniers échelons de la vie matérielle, et les êtres qui les peuplent, diaphanes et légers pour nous, sont encore grossiers et lourds comparés aux

purs esprits. Quant à notre terre, elle n'est qu'un monde inférieur. C'est après y avoir vécu un nombre d'existences suffisant pour parfaire son éducation et son avancement moral, que l'esprit la quitte pour aborder des sphères de plus en plus élevées, et revêtir un corps moins matériel, moins assujetti aux maux, aux besoins de toute sorte. Après un nombre incalculable de vies, toujours plus longues en même temps que plus douces, grandissant en science et en sagesse, s'éclairant, progressant sans cesse, l'âme abandonne enfin les demeures corporelles et va poursuivre dans l'infini le cours de son éternelle ascension. Ses facultés s'élargissent, une source intarissable de charité, d'amour coule en elle ; elle comprend les lois supérieures, elle connaît l'univers, elle entrevoit Dieu. Mais hélas ! qu'elles sont loin de nous ces béatitudes, ces joies ineffables ! Il faut nous élever nous-mêmes vers ces hauteurs sublimes ; Dieu nous en a donné les moyens. Il a voulu que nous soyons les artisans de notre bonheur. La loi du progrès n'est-elle pas écrite dans notre conscience ? Ne reculons donc pas devant les luttes, les sacrifices, devant tout ce qui purifie, élève, ennoblit. Oh ! si les hommes voulaient savoir ! s'ils daignaient chercher le véritable but de la vie ! quels horizons s'ouvriraient devant eux ! Comme les biens matériels, ces biens éphémères, leur paraîtraient misérables, comme il les rejetteraient pour s'attacher au bien moral, à la vertu, que la mort ne saurait nous enlever et qui, seule, nous ouvre l'accès des régions bienheureuses.

Ainsi s'écoulaient les heures. Maurice s'enivrait des paroles de la jeune fille, car ces paroles lui enseignaient des choses que ses livres lui avaient toujours laissé ignorer. C'était pour lui comme un langage séraphique lui révélant les mystères d'outre-tombe, et en effet Giovanna, médium inspiré, était, à son insu, l'écho d'une voix surhumaine qui retentissait dans les profondeurs de son être.

Presque chaque jour, ils allaient ainsi, devisant à travers les bosquets parfumés, réchauffés des rayons du soleil d'Italie, caressés du vent, sous le bleu profond du ciel. Quelquefois, ils montaient en barque avec Luisa et se laissaient glisser doucement au gré des courants du lac. Peu à peu les bruits affaiblis de la rive venaient mourir autour d'eux. Bien haut, dans l'air limpide, de grands oiseaux de proie volaient en tournoyant ; des poissons d'argent se jouaient dans l'eau transparente. Tout alors les invitait à la rêverie, aux doux épanchements du cœur. Mais, ramenée par une force occulte vers de graves sujets, Giovanna parlait de préférence de la vie future, des lois divines, des progrès infinis de l'âme, de son épuration par l'épreuve et la souffrance.

— La douleur, disait-elle, si redoutée, si méconnue ici-bas, est en réalité l'enseignement par excellence, la grande école où s'apprennent les vérités éternelles. Elle seule habitue l'être à se détacher des biens puérils, des choses terrestres, à en mesurer le néant. Sans les épreuves, l'orgueil et l'égoïsme,

ces fléaux de l'âme, n'auraient aucun frein. C'est leur rôle d'assouplir les esprits rebelles, de les contraindre à la patience, à l'obéissance, à la soumission. La souffrance est le grand creuset de purification. Comme le grain du crible, toujours on en sort meilleur. Il faut avoir souffert pour compatir aux souffrances des autres. L'affliction nous rend plus sensibles, nous inspire plus de pitié pour les malheureux. Si les hommes étaient éclairés, ils béniraient la douleur comme le plus puissant agent de progrès, d'agrandissement, d'élèvation. Par elle, la raison se fortifie, le jugement s'affermit, les infirmités du cœur disparaissent. Plus haut que les biens terrestres, plus haut que le plaisir, plus haut que la gloire, elle montre à l'âme affligée, la grande figure du devoir se dressant, imposante, auguste, illuminée des clartés du foyer qui ne s'éteint pas.

Ces révélations, cette voix enchanteresse, ces accents éloquents, inspirés, remplissaient Maurice d'étonnement et d'admiration.

— O Giovanna, disait-il, parlez encore, parlez toujours, cher et vivant écho de mes espérances, de ma foi, de ma passion pour le juste et le vrai. Parlez ! je suis si heureux de vous entendre, de vous contempler. Et cependant, je me surprends parfois à craindre que notre bonheur ne s'évanouisse tout à coup. Notre félicité n'a rien d'humain. Il me semble que le vent âpre de la vie va souffler sur notre rêve d'amour ; une voix secrète me dit qu'un danger nous menace.

En vain la jeune fille cherchait à chasser ces craintes. L'approche d'événements douloureux nous remplit d'une appréhension vague. L'âme pressent-elle l'avenir ? C'est là un problème suspendu au-dessus de notre intelligence et que nous ne saurions résoudre.

Ainsi que l'avait dit Giovanna, qui peut compter sur le lendemain ici-bas ? Joies, richesses, honneurs, amours folles, affections austères, tout passe, tout fuit entre les mains de l'homme comme un sable subtil. Les heures amères et désolées de la vie peuvent toucher de près aux heures de bonheur et de paix ; mais il est rare, quand les premières s'approchent que nous ne soyons pas frappés par un sombre pronostic. Ainsi était Maurice. Cet entretien sur la douleur, pensait-il, n'était-ce pas un présage, comme un avertissement d'en haut ? Une oppression pénible lui serrait le cœur quand il se sépara de Giovanna.

La nuit s'écoula longue et sans sommeil. Mais les premières clartés de l'aube chassèrent ces impressions et quand, revenu près de sa bien-aimée, il la vit, pleine de grâce, d'enjouement, de vie, parée pour les fiançailles, ses dernières craintes s'évanouirent comme un brouillard matinal sous les rayons du soleil d'août.

(*A suivre.*) STEFANE.

Le Gérant : P. Leymarie.

Paris. — Typ. A. Davy, 52, rue Madame. — *Téléphone.*

Hélas ! notre espoir a été vain et les vœux que nous formions autour de notre chère Directrice pour le rétablissement de sa santé n'ont point été exaucés.

Le Maître Infini de tout ce qui naît, vit et s'éteint pour renaître, avait marqué son dernier jour ; il a rappelé à lui, une fois encore, la belle âme de Madame veuve GAËTAN LEYMARIE, *née* MARINA DUCLOS, *qui s'est dématérialisée doucement et sans aucune appréhension de la mort, ce matin, jeudi,* 29 *septembre* 1904, *à* 10 *heures et demie.*

Tous ceux et celles qui ont approché notre regrettée Directrice, savent quelle était l'étendue de sa modestie, de son énergie, de sa bienveillance et de sa charité.

Tous, ils prendront une part bien vive à la douleur de ses enfants, Monsieur PAUL LEYMARIE *et Madame* GACON.

Fidèle à la promesse qu'elle avait faite à son mari bien-aimé, sa veuve aura, jusqu'à son dernier jour, donné ses pensées à la Revue Spirite.

Son fils, Monsieur PAUL LEYMARIE, *malgré sa profonde douleur, compte toujours sur le dévouement et le désintéressement si entiers des Rédacteurs de la* Revue, *créée par Allan Kardec, pour l'aider à suivre l'exemple donné par les trois Directeurs qui se sont succédé à la Librairie Spirite, et à marcher avec dignité et loyauté dans la belle route tracée par le Maître.*

REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN KARDEC

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47e ANNÉE. N° 10. 1er OCTOBRE 1904.

CENTENAIRE D'ALLAN KARDEC

Tous les disciples fidèles, tous les admirateurs de l'homme qu'ils considèrent comme un grand Initiateur, tous ceux qui ont puisé dans les ouvrages de ce penseur les consolations qui adoucissent les peines morales ; d'autres, qui ont voué une reconnaissance bien méritée au philosophe, au travailleur infatigable, au courageux propagateur d'idées religieuses nouvelles et justes pour les avoir arrachés au matérialisme cruel, enfin les indifférents mêmes en matière religieuse, qui ont parcouru un seul livre de l'homme modeste et plein de probité que fut Allan-Kardec, lui adresseront une pensée, un souvenir, une prière peut-être, le 4 octobre jour de son Centenaire.

La *Revue Spirite*, fondée par Allan-Kardec, le 1er janvier 1858..., il y a 46 ans, et qui, depuis, a continué l'œuvre du fondateur, pouvait-elle passer sous silence une telle commémoration que tous les organes du spiritisme tiendront à honneur de renouveler ?

C'est, en effet, le 4 octobre 1804 (12 vendémiaire, an XIII, de la République), que naquit à Lyon, *Denizard, Hippolyte Léon Rivail*, connu aujourd'hui et pour toujours sous le nom d'Allan-Kardec.

Trop d'écrivains ont parlé du fondateur de la *Revue Spirite*, et de l'auteur immortel du *Livre des esprits*, du *Livre des Médiums*, de l'*Evangile selon le Spiritisme* et de ses autres ouvrages, pour que je veuille replacer ici une biographie nouvelle.

Mon intention, plus simple, consiste à réunir au nom de Mme Leymarie, de son fils, Paul Leymarie, continuateurs dévoués de la revue instituée par le maître, et qu'ils considèrent comme un héritage sacré, et au nom de la pléiade modeste qui compose la rédaction, les hommages sincères dont nous formerons une gerbe entourée de notre admiration pour la déposer sur le dolmen qui recouvre la dépouille mortelle du Maître.

A ceux qui ignorent l'origine de ce pseudonyme illustré par le Créateur du Spiritisme, et qui a retenti dans les Deux Mondes, nous rappellerons qu'à l'une des premières séances auxquelles Léon Rivail apportait l'application d'un caractère positif et calculateur, un esprit qui demeura son guide lui révéla par la bouche d'un médium qu'il avait été, lui Rivail, son ami en

Gaule, au pays des Gaëls, au temps des Druides et qu'alors il avait nom Allan-Kardec.

Un peu plus tard, afin d'éviter à Rivail, auteur de dix volumes ou brochures d'instruction classique, les ennuis et les difficultés que ne manquerait pas de lui susciter la publication d'idées si nouvelles, si inattendues, le même esprit lui donna le conseil de faire revivre le nom millénaire d'Allan-Kardec.

Un tel homme devait voir se lever devant lui bien des ennemis et des calomniateurs, et le nombre fut grand, des chardons qui cherchèrent à étouffer les beaux épis naissants ; ceux qu'il avait crus ses amis lui tendirent des pièges de toutes sortes. L'un d'eux n'alla-t-il pas jusqu'à mettre en garde les lecteurs de tous ces mensonges contre leur auteur ignorant et vulgaire qu'il avait vu vendant des contremarques !

Or, s'il fut un esprit érudit et vaste, dignement préparé à donner aux hommes de son siècle une philosophie nouvelle, ce fut bien celui de Rivail qui, à 18 ans, était bachelier ès lettres et ès sciences, à 24 était docteur en médecine, et que ses amis auraient voulu voir aspirer à l'Ecole Polytechnique, tant ses facultés mathématiques étaient développées. Ceux qui, élèves comme professeurs, assistèrent aux cours publics qu'il donnait deux fois par semaine, de 1843 à 1848, sur les mathématiques et l'astronomie, admiraient la simplicité de ses démonstrations et la facilité de son élocution. J'ai entre les mains un questionnaire manuscrit de rhétorique, (que m'a offert Mme Leymarie), rédigé par lui lorsqu'il professait cette science, et qui démontre quel esprit lucide possédait celui qu'aucune calomnie ne put jamais effleurer.

Les nombreuses conférences qu'il fit à Paris, à Lyon et dans vingt autres villes de France, lui firent une juste réputation d'orateur et de savant.

Il avait, en outre, le don de s'assimiler les langues étrangères et parlait très correctement l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol.

Il faut lire ses *Œuvres posthumes*, il faut parcourir les premières années de la *Revue Spirite*, dans les colonnes de laquelle il se livrait tout entier avec sa conviction, sa franchise et sa loyauté ; il faut surtout prendre connaissance de l'une des meilleures biographies faites sur lui, signée H. Sausse, et que précède une préface de deux pages seulement, dues à la plume si fine de notre ami G. Delanne, pour comprendre, connaître, et admirer celui qui fut, en sa dernière existence, Allan-Kardec, dont le nom se répand de plus en plus dans les cinq parties du Monde.

Ajouter une phrase quelconque à l'éloge que lui décerneront les cœurs de tous les spirites, à cette date centenaire du 4 octobre, serait diminuer la gloire de celui qui s'est élevé par sa doctrine, à la hauteur des philosophes antiques Platon, Socrate et Epictète.

Lisons toujours ses œuvres. Commentons-les en silence. Admirons et pratiquons sa morale si digne du Christ, dont il admirait les vertus complètes, et qu'il a donné dans ses ouvrages comme le modèle le plus parfaitement divin.

LEOPOLD DAUVIL.

A L'OCCASION DU CENTENAIRE D'ALLAN KARDEC

La *Revue* vient d'éditer une carte postale artistique en simili-gravure, qui est la reproduction exacte de l'un des meilleurs portraits du Maître. Nous tenons cette carte postale à la disposition de nos abonnés aux prix suivants :

Par unité **0** fr. **10** ; par 12 exemplaires **1** fr. ; par 25 exemplaires **1** fr. **75** ; par 50 exemplaires **3** fr. ; par 100 exemplaires **5** fr. ; au-dessus de 100 exemplaires, *à débattre.*

LA RÉINCARNATION

La réincarnation, mot étrange, mystérieux, et de tous points incompréhensible pour tant de gens qui ne se sont jamais avisés de penser qu'il pût y avoir, sur notre terre banale et rendue si vulgaire par ses vulgaires habitants, autre chose que la triste comédie qu'ils y jouent et qu'on appelle **la vie.**

La piètre conception qu'on a généralement de cette vie n'est, du reste, pas nouvelle. Elle date même de fort loin. L'on connaît, à ce sujet, le mot légendaire d'Auguste. On raconte que le dit empereur, âgé de 76 ans et sentant approcher son heure dernière, demanda un miroir, fit arranger ses cheveux, puis après avoir donné l'ordre d'introduire ses courtisans, leur dit avec un sourire énigmatique : « Que vous en semble, ai-je bien joué mon rôle ?... Oui, n'est-ce pas ? Eh bien donc, applaudissez ! » — Ce que firent, cela va sans dire, les familiers du moribond sceptique qui, maître absolu du vaste empire sur lequel il venait de régner tout près d'un demi-siècle, glorifié par les historiens, chanté par les poètes, adoré comme un dieu, n'en comparait pas moins sa vie au rôle d'un acteur, sur le théâtre de ce bas monde.

Eh bien, il faut croire que cette boutade de l'impérial histrion a fait école et a laissé de profondes traces dans la cervelle des hommes, des hommes de l'Occident surtout, qui, pour la plupart, s'ils n'osent l'avouer avec le cynisme d'Auguste, n'en croient pas moins que la vie d'ici-bas n'est, en effet, qu'une pure et simple comédie.

Les uns sont persuadés que la tombe en est la conclusion finale, et que la toile une fois tombée, il ne reste plus aux survivants qu'à applaudir, comme le demandait Auguste... ou qu'à siffler, s'il y a lieu, l'acteur qui vient de quitter les planches.

Les autres, opinant du bonnet devant les gens d'Eglise, croient ou feignent de croire qu'il se peut que l'on revive, ailleurs, dans un monde hypothétique, où l'on ira chercher le « grand peut-être » de Montaigne... Oui, certes, « peut-être », car, que sait-on en somme ? Ne faut-il pas être profondément naïf, se disent-ils, entre eux, pour baser une espérance quelconque sur les

attestations de telle ou telle religion qui, à tout hasard, nous promet un paradis..., paradis non gratuit, du reste, et qu'il s'agit d'acheter, en y mettant le prix.

Il va sans dire que ces propos varient suivant la nature des contradicteurs. Négatifs chez les sceptiques, ils sont moins catégoriques chez d'autres négateurs peu rassurés, en somme, et qui, à l'approche de la mort, se taisent ou balbutient dans un frisson d'épouvante, puis, finissent... par demander un prêtre.Tel est, sans parler des croyants superstitieux, ni des orthodoxes ignorants, l'état d'âme où se trouvent les trois quarts de l'humanité.

Pourquoi ? Parce que nul, dans cette foule inconsistante, athée ou fétichiste, n'a la moindre notion de la grandeur de l'homme, de la valeur de son âme — valeur à ce point inestimable, prodigieuse que, pour parfaire son évolution, ont été créés et mis à son service tous les mondes, terres et soleils, qui roulent et gravitent dans l'étendue.

L'âme ! s'écrient en chœur les incrédules ; mais quel est donc ce vocable inexpressif ou d'obscure signification ? Nous révèle-t-il l'inconnue d'un problème demeuré insoluble jusqu'à ce jour ; est-il le mot d'un logogriphe mystificateur... ou bien, plutôt, un simple et pur non-sens ?

Nombre de gens, se croyant bien informés, cela va sans dire, ont dès longtemps répondu à ces interrogations. Pour les irréductibles purs et qui bien haut; du reste, revendiquent cette épithète, cette âme n'existe pas. Elle n'est tout au plus qu'une appellation conventionnelle dont on se sert, faute de mieux, pour désigner tel ou tel mystère que nous dissimule la nature, tel entre autres le phénomène inconnu qu'on appelle la vie. A cette définition qui, à coup sûr, manque de clarté, on peut ajouter cette autre qui n'est guère plus explicite. S'il est quelque chose que l'on puisse appeler de ce nom, déclarent certains publicistes se piquant de philosophie, cela ne peut être que l'agglomération de toutes les âmes éparses, flottantes qui, après avoir servi à nos ancêtres, rentrent en chacun de nous, par une sorte de réversion qui constitue une sorte d'héritage patrimonial.

Pour certains matérialistes de haute marque, littérateurs, physiologistes surtout, et académiciens, pour la plupart, la chose est infiniment plus simple, et sans aller chercher midi à quatorze heures, ils nous déclarent tout net que le mot « âme » n'est que la désignation synthétique des fonctions accomplies par divers organes dont l'un d'eux, entre autres, le cerveau, sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile.

Changeons de milieu, si nous voulons entendre une autre note. Pour les croyants orthodoxes, l'âme est le produit d'une création occasionnelle ou systématique, opérée par un dieu fantasque qui la prédestine, suivant les circonstances, soit à un bonheur... immérité, soit à un malheur... injustifiable.

Dans le premier cas, elle s'en va dans un paradis éternel, peuplé d'anges de catégories diverses, mais ayant pour caractère commun d'être vêtus d'une robe blanche et d'être membres concertants d'une sorte d'orphéon céleste qui, sans répit ni trève, s'épanche en symphonies laudatives, autour d'un trône où siège un Dieu figé dans une immuable impassibilité.

Dans le second cas, cette âme qui n'en peut mais, à la vérité, mais qui a eu la mauvaise chance de ne pas être blanchie par le baptême, ou d'être née à Calcutta, au lieu d'avoir vu le jour à Rome, cette âme, disons-nous, est précipitée dans un enfer rempli de démons qui, l'éternité durant, se plaisent à la torturer de mille façons diverses — le tout, nous l'avons dit, paradis ou enfer, suivant les fantaisies de cette étrange divinité qu'il serait mal séant de critiquer, sans doute, mais qui n'en est pas moins le prototype de toutes les hypostases qu'en ont tirées les dogmatiques les plus variées, sous l'invocation, ici, d'un Jéhovah, ailleurs, d'un Baal ou d'un Moloch, plus loin d'un Siva ou d'un Jaggernauth — autant de divinités analogues dont il serait oiseux de compléter la liste. Sous quelque dénomination qu'on le désigne, c'est toujours le même tyran féroce qu'il faut apaiser par d'éternels sacrifices sanglants. Si l'on trouve cette définition trop sévère, si l'on préfère remplacer le terme de tyran par un vocable moins rébarbatif, disons que c'est un potier fantasque et capricant, qui, de la matière humaine, fabrique, selon son bon plaisir, tantôt un « vase à honneur », tantôt un « vase à déshonneur », suivant l'expression consacrée du vocabulaire théologique.

Et voilà pourtant où nous en sommes, deux mille ans après la dernière révélation faite à l'humanité par l'un de ses plus grands Instructeurs. N'est-il pas étrange de voir de quel aveuglement sont frappés ces croyants, ces philosophes, ces savants surtout, dans la cervelle desquels passent de si puissantes vibrations spirituelles, et qui, cependant, ne comprennent rien, ne pressentent rien, sous la gangue de matière dont ils ne songent même pas à se libérer. C'est une vérité profonde qu'exprimait Schopenhauer, dans sa boutade originale bien connue : « Si un Asiatique, disait-il, me demandait la définition de l'Europe, je serais obligé de lui répondre que c'est cette partie de la terre, où l'on est hanté par l'illusion incroyable que l'homme a été créé de rien et que sa naissance en ce monde est son premier début dans la vie. »

Ce que Schopenhauer ignorait peut-être, mais que nous savons, c'est que cet état d'âme incompréhensible est imputable à ce pseudo-christianisme qui, depuis deux mille ans, sévit sur notre Europe matérialisée par une dogmatique dissolvante et corruptrice. Et c'est en raison de ce fait, que docteurs, moralistes, philosophes et théologiens, renchérissant à qui mieux mieux, se sont pitoyablement égarés dans le symbolisme grossier dont furent entourés,

dès les premiers siècles de notre ère, les enseignements ésotériques du christianisme primitif. L' « esprit » a disparu, la « lettre » seule est demeurée, et, c'est cette « lettre » qui jésuitiquement délayée dans les catéchismes, audacieusement commentée du haut de la chaire — chaire de mensonge — et incorporée jusque dans les rituels de l'Eglise, s'est infiltrée comme un poison lent dans les cervelles européennes dont les facultés spirituelles se sont insensiblemnt atrophiées...., si bien atrophiées que l'homme moderne est bien réellement devenu cet être étrange que dépeignent les philosophes, les psychologues, les romanciers, et jusqu'aux poètes eux-mêmes, cette personnalité amorphe et inconsistante qui, dans son insouciance et sa légèreté, accepte sans indignation ni révolte, le piètre, le piteux rôle qu'on lui assigne en ce monde et dans l'autre — s'il en est un autre. Cette vie éphémère qui se déroule si souvent insignifiante et inutile, du berceau à la tombe, paraît leur suffire, pourvu qu'il y trouve les jouissances purement matérielles que réclament ses appétits.

Il y a plus. Il est des gens qui, dans leur désir de trouver ici-bas toutes les satisfactions désirables, nous parlent avec une exaltation de commande des bonheurs futurs qui nous attendent, nous et nos successeurs, dans un monde qu'auront transformé en séjour de délices les bienfaits d'une civilisation parfaite. Ce sera l'âge d'or ! s'écrient-ils, en s'hypnotisant eux-mêmes dans la contemplation du mirage que crée leur imagination.

Eh bien, nous aussi, nous attendons un futur âge d'or ; mais, plus exigeants que nos contradicteurs, nous rêvons plus et mieux que ce que nous promettent leurs chimères. Quant au monde actuel, nous le voyons tel qu'il est. Loin de fermer les yeux systématiquement et de nous bercer dans un optimisme injustifiable, nous les ouvrons devant le navrant spectacle que nous offrent et notre terre d'épreuves, et les misérables créatures qui, si l'on en jugeait par les apparences, sembleraient y avoir été jetées, sans rime ni raison, par une aveugle divinité.

Oui, certes, aveuglè et sourde, ainsi que s'expriment avec une si hautaine amertume, les vers bien connus d'Alfred de Vigny :

> Muet, aveugle et sourd aux cris des créatures,
> Si le Ciel nous jeta sur un monde avorté,
> Le juste opposera le dédain à l'absence
> Et ne répondra plus, que par un froid silence,
> Au silence éternel de la divinité.

L'univers tout entier ne semble-t-il pas être le théâtre où se perpétrent tous les crimes, où triomphent impunies les plus révoltantes injustices ? Combien d'hommes écœurés, désespérés par un tel état de choses ne se sont-ils pas écriés que tout est au pire dans le pire des mondes, et que la non-existence serait à coup sûr préférable à l'existence qui nous est imposée ?

C'est partout que sévit la violence. Depuis les hautes régions sidérales, dit le Dr Th. Pascal, où les grands soleils, gigantesques vampires, absorbent au passage comètes vagabondes et planètes dévoyées, quand ils ne se livrent pas, entre eux, à des luttes titaniques semant dans l'espace les débris de leurs masses disloquées, jusqu'aux combats de bien moindre envergure, mais non moins révoltants qui, si souvent, se renouvellent sur notre terre, c'est partout la loi du plus fort qui, à titre de loi suprême, termine les luttes et en légitime les iniques victoires.

C'est aux plus bas-fonds de la nature, dans le monde que l'on désigne — à tort du reste — sous le nom d'inorganique, que commence la bataille éternelle, invariablement terminée par le triomphe du supérieur sur l'inférieur. Les molécules minérales, désagrégées par diverses causes destructives, sont absorbées par les végétaux qui, à leur tour, disparaissent sous la dent meurtrière des animaux. Ce n'est pas seulement de règne à règne, mais encore d'espèce à espèce, dans chacun d'eux, que se poursuit la guerre égoïste et à jamais implacable. Depuis le grand chêne des forêts, à l'ombre duquel s'étiolent l'herbe et l'arbuste, depuis le lion qui dévore la gazelle, depuis le requin qui, presque toujours, nage dans un flot que rougit le sang de ses victimes, jusqu'à l'hirondelle qui, dans les méandres gracieux de son vol, happe des milliers de bestioles ailées... partout, dans les eaux, sur la terre ou dans l'air, se perpétuent les massacres où les destructeurs armés anéantissent les proies désarmées.

Il n'est pas jusqu'aux éléments que semblent animer des forces impersonnelles, mais de puissance irrésistible qui, par intervalles, ne dominent pas leurs rugissements et les roulements de leurs tonnerres, les cris de leurs victimes, tantôt réunies en groupes, tantôt frappées au hasard, alors qu'en quelques heures, des ouragans, des naufrages, des incendies, des tremblements de terre ou des volcans soudainement réveillés ne laissent plus que ruines et cadavres, au milieu des villes renversées et des campagnes transformées en déserts.

Quant à l'homme, lui, qui, semble-t-il, devrait s'efforcer de réagir contre les violences de la nature, il se fait le complice de tous les destructeurs. Se prévalant audacieusement de son prétendu titre de « roi de la création », il fait prime sur tous les champs de carnage, renchérit sur tous les genres de dévastations et multiplie autour de lui les exploitations, les exactions et les barbaries de toute nature auxquelles sont venues mettre le comble les atrocités des vivisectionnistes. Il fouille la terre et les mers pour arracher à l'une les richesses que les siècles y ont accumulées, pour dévaster les autres, en décimant les espèces animales qui les peuplent. Il mutile les forêts, épuise le sol et les races végétales par une culture imprudemment intensive, harasse les animaux domestiques, c'est-à-dire ses propres associés et collabo-

rateurs, par des travaux qui souvent dépassent leurs forces, puis les égorge, en plus, quand il peut utiliser leur chair ou leurs dépouilles.

Avons-nous tout dit ? Pas encore. C'est entre eux, d'homme à homme, de peuple à peuple — et dans quelles conditions d'injustice et de férocité belliqueuse — que se renouvelle et persiste, de siècle en siècle, la lutte fratricide, l'odieuse et maudite guerre que les diplomates optimistes justifient bénévolement au nom des « revendications nationales ». Si le vieux Plaute revenait sur terre, avec quelle raison il pourrait répéter, en la justifiant par mille exemples, l'ancienne déclaration qu'il faisait il y a près de deux mille ans : « L'homme est un loup pour l'homme. »

C'est de race à race que s'étendent et se perpètrent les massacres collectifs, les spoliations les plus audacieuses. C'est en vue de la destruction de ses semblables, que l'homme emploie toutes les ressources de son génie, toute son ingéniosité d'invention, toutes les richesses de son industrie et cela sous l'unique impulsion d'un égoïsme que nulle pitié n'attendrit, d'une avidité que n'assouvit aucune conquête.

Qu'importe aux conquérants la légitimité de la défense chez les peuples opprimés, alors même qu'ont été outrageusement violés traités, engagements et promesses ? Avez-vous un nombre suffisant de soldats et de matelots, de canons à tir rapide, de croiseurs cuirassés, de torpilles du dernier modèle ?.. Eh bien, marchez, bombardez les villes, incendiez les villages, couvrez de cadavres les champs de bataille, rougissez de sang les mers que sillonnent vos flottes. N'est-ce pas vous qui aurez raison ; n'est-ce pas pour vous que sera cet étrange « dieu des armées », qu'invoquent, sans rire, pour la victoire impie, les deux camps opposés ?

Le trop fameux chancelier de fer, l'un des « grands » de la terre, l'un des principaux protagonistes de la tragédie moderne et qui connaissait si bien tous les rouages du mécanisme politique, ne nous a-t-il pas cyniquement déclaré, dans une odieuse formule devenue légendaire, que « la force prime le droit » ?

Oui, certes, la force, le voilà bien le grand ressort qui fait mouvoir et grincer la machine sociale. Le voilà, tel qu'il est, notre monde brutal, avec tout ce que comporte sa révoltante organisation : ici, des femmes, des mères exploitées et maltraitées, là-bas, de pâles enfants martyrs. C'est sur ce théâtre, que se joue la pièce parfois grotesque, mais le plus souvent tragique qui s'appelle la vie, où nous voyons toutes les faiblesses en proie à toutes les violences qui, impudemment, se glorifient de leur impunité. Si l'on veut faire œuvre de vérité, que l'on gratte donc, sur nos monuments publics, la mensongère devise : *Liberté*, *Egalité*, *Fraternité*, pour lui substituer cette autre bien plus exacte : *Servitude*, *Inégalité*, *Egoïsme*. La voilà, notre terre, et c'est telle qu'elle est que l'acceptent allègrement les philoso-

phes sceptiques, les savants impassibles, les diplomates retors, voire même certains philanthropes dévoyés, sans compter nombre de théologiens qu'aveugle leur incompréhensible fanatisme... Et c'est ainsi, qu'à côté des maux isolés, se dresse devant nous le spectre formidable du mal universel.

Eh bien ! passerons-nous insoucieux et légers — si nous sommes parmi les privilégiés d'ici-bas — devant un aussi lamentable spectacle ? Nous inclinerons-nous atterrés, peut-être, mais résignés, en somme, en présence de cette fatalité du mal et de la souffrance que tant de croyants bornés attribuent à l'ingérence d'un prétendu dieu qui, d'un coup de baguette, aurait créé ce monde pour s'en détourner ensuite et le laisser gisant dans son incurable imperfection ?...

Non, cent fois non ! C'est avec énergie que nous protestons contre cette résignation écœurante, cette passivité coupable qu'ont lentement inculquées, dans l'esprit et le cœur des hommes de notre monde occidental, les orthodoxies religieuses et scientifiques. L'orthodoxie, c'est la doctrine du *statu quo*, l'acceptation des médiocrités présentes, la terreur de tout progrès et « l'insouci de l'idéal ». Or, nous savons, nous, qu'une poussée ascensionnelle a été imprimée à la nature entière. Nous savons que tout être progresse, que toute vie évolue. A travers les organismes successifs monte l'étincelle divine. Aux bas-fonds les plus lointains, commence la vibration que l'esprit communique aux molécules matérielles, si bien que le minéral, le végétal, l'animal, se libéreront avec le temps de la gangue des ébauches primitives et que surtout, est-il besoin de le dire ? s'échappera de la misérable larve humaine, le papillon glorieux dont les ailes frissonnent sourdement sous la carapace de sa chrysalide.

Admettre qu'il n'est pas de but final, qu'il n'y a rien derrière l'horizon qui borne nos regards, que demeureront à tout jamais vaines et impuissantes nos aspirations les plus passionnées, nos plus hardies envolées vers les hauteurs que pressentent nos rêves, admettre que le sépulcre est et demeure l'ironique conclusion d'une vie dont les années s'envolent comme des feuilles mortes, et que nulle aurore ne viendra succéder au dernier crépuscule... accepter tout cela sans regret, sans révolte... Eh bien quoi ! C'est préférer les ténèbres à la lumière, le néant à la vie, c'est dédaigner systématiquement les hautes prérogatives promises et dues à notre race divine — c'est vouloir blasphémer !

Oui, blasphémer ; et c'est pourquoi nous est imposé le devoir impérieux, catégorique, de protester contre un nihilisme à ce point néfaste, immoral et injurieux pour la Divinité.

Où donc prenez-vous le droit, pourrions-nous demander aux sceptiques, de condamner l'humanité aux galères perpétuelles des terrestres infirmités ? Qui donc vous autorise, vous qui ne croyez à rien, parce que vous ne sa-

vez rien, à l'arrêter dans sa course, alors que toutes les lois divines et humaines nous enjoignent, tout au contraire, de lui ouvrir le stade immense, où il lui sera donné de se relever de son abjection, de croître en connaissance, d'ouvrir ses yeux à la lumière, de briser les chaînes des vieilles servitudes et de dépasser d'un élan irrésistible les misérables bornes que vous lui fixez arbitrairement ?

Eh bien, ces bornes, nous les arrachons et les transportons bien loin, si loin, qu'elles se perdent là-bas, là-haut plutôt, dans l'inaccessible idéal. A ceux qu'asphyxiaient les émanations méphitiques de ce bas monde, nous donnons le plein air, le soleil, l'espace, le temps, les grands horizons qui reculent devant le voyageur, et nous lui crions à l'oreille, alors qu'il trébuche et se désespère dans son chemin sans issue, deux grands mots qui, compris dans leur infinie profondeur, ont le pouvoir presque magique d'expliquer tous les problèmes et de remplacer le désordre universel que crée l'injustice des hommes, par l'ordre sublime que rétablit la justice de Dieu. Ces deux mots sont : *préexistence*, dans le passé, et *survivance*, dans l'avenir..., que résume et synthétise la RÉINCARNATION.

Oui, l'indispensable réincarnation par la réalisation de laquelle s'illumine et s'élargit sans mesure le périple entier de la vie. Cette vie, dès lors, n'est plus cette heure fugitive et décevante que nous passons sur la terre entre l'abîme mystérieux de la non-existence et le gouffre noir de la tombe scellée à tout jamais. Elle s'étend, ondule, évolue, croissant en force et en spiritualité, au cours infini des siècles, victorieuse du temps, maîtresse de l'espace.

Ne fallait-il pas qu'il en fût ainsi, pour donner une signification à l'être qui est d'essence divine et restituer, au plan de la création, la grandeur qui le caractérise, en même temps que la logique et l'harmonie sans lesquelles il n'aurait pu subsister ? Il fallait que la durée sans terme fût mise au service de la vie inextinguible, comme il fallait que la matière réfractaire finît par devenir la « servante de l'esprit », car la matière et l'esprit sont infinis et solidaires. Or, c'est par l'évolution qu'ils s'associent et finissent pas s'identifier l'un à l'autre — œuvre immense qui est l'unique raison d'être de la création universelle.

La matière devient esprit. L'esprit a pour manifestation la vie qui n'est rien d'autre que sa vibration éternelle, et c'est parce que nous sommes esprit-force-matière, impérissable trinité, qu'il nous faut l'éternité pour vivre dans la plénitude de notre être.

Quand un horticulteur veut transformer une espèce végétale, modifier sa fleur ou améliorer son fruit par culture directe ou par hybridation, il lui donne un terrain longuement préparé, la chaleur, l'humidité, l'air, la lumière. C'est pendant des années, de nombreuses années, qu'il l'entoure de

soins, qu'il multiplie les essais, varie les expériences..., et l'on admettrait que pour la culture d'une âme, c'est-à-dire son évolution, il suffit de ne lui donner pour champ de culture que ce « grain de sable et de boue », qui s'appelle la terre et de ne lui accorder, pour sa métamorphose prodigieuse, que les quelques années de nos vies éphémères !...

Mais, c'est de monde en monde et de cycle en cycle, que croît, avec une lenteur séculaire, cette plante sublime dont la floraison est la divinité.

Oui, certes, pour une telle conquête, il faut le temps ; mais il faut plus encore. Il faut le travail, l'effort, la souffrance, c'est-à-dire la lutte contre la matière réfractaire, en d'autres termes l'épuration symbolique, dans le creuset des épreuves. Et n'est-ce point justice ? Ces longs efforts ne sont-ils pas le sceau de notre grandeur, en même temps que la rançon de notre libération divine ?

— Le mal, la souffrance ! allez-vous dire, sans doute. Toujours ces mots sinistres que l'on retrouve à la base de toutes les doctrines. Pourquoi donc sont-ils toujours là ? Que sont-ils ; d'où viennent-ils ?

— Le mal et la souffrance, mais ils sont là parce que nous sommes sur la terre, en voie d'évolution dans ce milieu dont les pages précédentes ont énuméré les tristesses, les imperfections et les douleurs. Bien souvent ces mots ont été l'objet d'explications détaillées, mais étant donnée la nature du sujet que nous traitons ici, peut-être n'est-il pas superflu de renouveler, ici, explications et commentaires. Arrêtons-nous donc, quelques instants, pour l'édification de certaines âmes inquiètes, à qui l'on ne peut dire assez qu'elles s'effraient sans raison, dans le trouble où les ont jetées les erreurs d'un enseignement faussement appelé « religieux ».

Et c'est en vue de cette édification, que nous devons déclarer, tout d'abord, que le mal et la souffrance ne proviennent nullement de cet épouvantail si souvent exploité sous le nom de « péché originel ».

Non, ce n'est pas sous le fameux pommier du légendaire paradis terrestre, qu'il est né ce mal dont on a défiguré la nature et méconnu l'origine, soit par calcul intéressé — ce qui est le fait de l'Eglise officielle — soit par ignorance — ce qui est le fait de nombre de croyants déplorablement informés.

Constatons, en premier lieu, avant toute autre considération, que la plupart des erreurs de doctrine qui ont jeté le trouble dans tant de cœurs crédules, ont eu pour cause l'incapacité, où se sont trouvés nombre de lecteurs, voire même de docteurs plus ou moins éclairés qui, devant les innombrables symbolismes dont fourmillent les Livres dits sacrés, n'ont pu en déchiffrer l'énigme. « Tout est symbolisme dans les Ecritures », disait le pieux et savant Origène. C'est, en effet, sous des « voiles », suivant l'expression consacrée, que les anciens auteurs cachaient le véritable sens des doctrines ésotériques qu'ils ne voulaient pas révéler aux foules ignorantes, et pour

les soulever, ces voiles, pour découvrir la signification spirituelle que dissimulent des comparaisons, des figures plus ou moins grossières, il faut des « clefs », qui, pour la plupart perdues ou inconnues aux exégètes non initiés, nous laissent en présence de textes à peu près incompréhensibles.

Or, qu'arrive-t-il forcément, quand un homme se trouve en face de tel symbole dont le sens lui échappe ? C'est qu'il ne s'attache qu'à la lettre, ne s'occupe que de l'écorce visible, dénuée, est-il nécessaire de le dire ? de toute signification morale. De l'ésotérisme incompris, il tombe dans l'ésotérisme vulgaire, se contente d'à peu près, se paie de mots à double et triple entente, et ne garde de ses lectures, en guise d'édification, que des impressions banales, pour ne pas dire grotesques.

De là, toutes ces conceptions étranges, toutes ces fausses interprétations qui, se transmettant tout d'abord oralement, sous forme de traditions plus ou moins flottantes et variables, finissent par se formuler en déclarations acceptées comme authentiques et dont s'emparent, peu après, les doctrinaires pour les figer en dogmes désormais indiscutables. Telle est l'origine de tant de doctrines inadmissibles qui ne s'en imposent pas moins à la naïveté des croyants, de certains croyants, tout au moins, irréfléchis par nature et condamnés à la plus déplorable passivité par l'autocratie des gens d'Eglise. Et c'est dans la catégorie de ces dogmes de fantaisie, que brille au premier rang la légende quelque peu burlesque de la fameuse pomme indûment mangée par Adam, sous la double instigation du serpent sur la femme, et de la femme sur son faible époux. — Et dire que c'est cette pécadille enfantine et niaise qui, graduellement grossie et défigurée, a été donnée comme origine et cause efficiente de ce formidable « péché originel », que devront expier, dans les pires supplices et jusqu'à la consommation des siècles, la majeure partie des descendants de notre malencontreux ancêtre !...

Lamentable témoignage de ce dont est capable l'incommensurable ineptie de l'esprit humain dévoyé par une erreur doctrinale ! Et ne croyez pas qu'aucune objection raisonnable, qu'aucune critique sensée, puissent faire venir à résipiscence un seul de ces millions de croyants qu'hypnotise cette fable extravagante. Rien ne peut donner une idée de la facilité avec laquelle s'implantent dans la cervelle humaine les conceptions les plus inadmissibles. Elles y deviennent d'autant plus indéracinables que l'on en ignore davantage la génèse rationnelle. Et c'est dans un pareil état d'esprit, que les hommes d'autrefois ne pouvant comprendre la cause des dispensations mystérieuses dont les sévices se multiplient sur notre terre d'épreuves, se sont contentés de n'en constater que les effets. Or, comme ces effets ne se manifestent que par des souffrances qui, selon toute vraisemblance, doivent avoir leur raison d'être quelque obscure qu'elle soit, ces hommes, disons-nous, poussés par un semblant d'induction logique ont, sans hésitation, accepté le conte pué-

ril d'un prétendu « fruit défendu », dont l'ingestion mal séante est devenue ce *crime* à ce point inexpiable, qu'une somme incalculable de souffrances indicibles ne parviendront jamais à en effacer la trace.

— Mais c'est chose irrationnelle, injuste, monstrueuse ! direz-vous.

— Qu'importe ? C'est chose acceptée par l'humanité. N'est-ce point, du reste, sanctionné par l'Eglise infaillible ?... Et l'Eglise savait si bien ce qu'elle faisait, en promulguant, *urbi et orbi*, ce dogme fructueux — fable absurde, soit, mais désormais inattaquable et sur laquelle repose, depuis des siècles, l'édifice entier de la dogmatique ecclésiastique, dont les trois colonnes sont « l'enfer éternel », à gauche, le « paradis », à droite, avec, au milieu, la « rédemption » par le sang du Juste, mais neutralisée, parfois infirmée — à titre de garantie — par le régime du bon plaisir, c'est-à-dire la prédestination.

Voilà le temple où, depuis deux mille ans bientôt, prie, sanglote et se traîne à genoux, l'humanité abêtie par le sacerdotalisme occidental.

Rentrons dans la réalité des choses. Voulez-vous savoir, en fin de compte, ce que signifie cette histoire puérile que nous raconte la *Genèse* ? Ce que viennent faire, ici, ce serpent, cette femme et cet homme en face d'une pomme dont ce dernier se fût sans doute abstenu, nous aimons à le croire, s'il avait pu deviner les suites et conséquences de son inconsciente gourmandise.

Eh bien, écoutez l'explication de cette histoire, telle que nous la donnent ceux qui connaissent la « clef » de ce symbole ésotérique.

C'est de très haut et psychiquement, qu'il faut envisager l'ensemble de ces faits de si vulgaire apparence. Adam, simple figure conventionnelle, est ici le prototype de l'homme primitif, au début de sa vie, disons plutôt de sa « survie » terrestre ou réincarnation. En face de cet homme, était la Loi, autrement dit la Volonté divine qui, dès son apparition sur la terre, entoura la jeune humanité d'inspirations, de prémonitions bienveillantes et paternelles.

Avant la « faute », nous raconte la Bible, Adam vivait heureux dans les délices de l'Eden. Qu'est-ce à dire, sinon que l'âme humaine, avant l'éveil de son intellectualité, sommeillait, en quelque sorte, inconsciente et passive, dans l'engourdissement de son ignorance. Ne sachant pas encore quels devoirs lui imposait sa nouvelle réincarnation, ne connaissant ni le bien ni le mal, elle s'abandonnait aux vagues, très vagues impulsions que lui imprimaient les lointains souvenirs d'une préexistence à peu près oubliée. L'esprit, enlizé dans la chair, voyait s'éteindre peu à peu les dernières lueurs d'un pâlissant crépuscule — impuissance d'âme embryonnaire.

Mais voici qu'intervient le serpent. Quel est ce nouveau personnage ? Le serpent était, dans l'ésotérisme oriental, le symbole de l'intelligence. Le ser-

pent, cause première de la chute, est donc ici la figuration de l'élément intellectuel qui, protestant contre sa passivité, souffrant de son impuissance, veut savoir, veut connaître, poussé par cette curiosité instinctive, dans l'impatience de laquelle se formule le désir. Et ce désir... c'est Eve, Eve, la partie féminine de l'homme. Ne savons-nous pas que cette femme formée — toujours symboliquement — de « l'une des côtes d'Adam », constitue avec lui la double manifestation d'un même être, la double chair d'une individualité complexe, mais unique ? Le serpent, donc, c'est-à-dire l'intelligence de l'homme, impatiente et curieuse, s'adresse à Eve, autrement dit son désir, premier élément de sa volonté, et l'engage à cueillir le fruit sinon défendu, du moins fortement convoité par Adam, lequel cédant à l'instigation de sa propre convoitise, accepte le fruit qui lui est offert, disons plutôt qu'il s'offre à lui-même..., et mord à la pomme — moment critique et solennel !

Il a pris la pomme et l'a mangée, se l'est incorporée. Or, qu'a-t-il fait en agissant de la sorte ? Il a pris contact avec la Loi. Il a touché à l'arbre de la Connaissance qui ne lui était *défendu*, en somme, qu'à titre d'avertissement plus ou moins comminatoire... Pourquoi ? Parce que le fruit de cet arbre symbolique était de nature double et qu'il porte deux noms. Il s'appelle le Bien, comme il s'appelle aussi le Mal, suivant que l'homme, ignorant et incertain, choisit l'un ou l'autre de ces fruits ou, si l'on préfère, s'engage dans l'un ou l'autre des sentiers qui, devant lui, se divisent et bifurquent, l'un montant à droite, tandis que l'autre descend et s'enfonce à gauche. Or, l'homme en mordant au fruit de la convoitise a obéi aux suggestions de la chair, aux séductions de la matière. La mythologie grecque ne nous parle-t-elle pas, elle aussi, de ces deux chemins, à l'intersection desquels hésite le jeune Hercule, autre type figuratif de la personnalité humaine ?

Il ne s'agit donc, ici, que de la manifestation du premier éveil de la conscience de l'homme primitif. Pouvant choisir, il pouvait aller à droite ou à gauche, monter vers l'esprit ou descendre vers la matière, en un mot, faire le bien ou s'abandonner au mal. Or, faire le bien, ainsi que nous le verrons plus loin, c'est se conformer à la Loi divine. Faire le mal, c'est se mettre en opposition avec elle. Obéit-il à la première de ces impulsions, l'homme en éprouve joie, paix et bonheur ; s'abandonne-t-il à la seconde, il en souffre, et ce n'est qu'après mille et mille expériences plus ou moins douloureuses, qu'il réfléchit, compare et finit par ne plus choisir que les bons fruits sur l'arbre de la Connaissance.

Voilà donc ce que signifie le conte bleu de la *Genèse*, si mal compris et si niaisement accepté sous sa forme puérile. Plus de pommier, plus de fruit défendu, plus de Paradis terrestre — hélas ! — Nous ne sommes plus des primitifs, mais des hommes lancés dans le courant d'une évolution intense, et nous n'avons plus devant nous que l'arbre de la science, symbole de la Loi

divine, autrement dit, de la Loi karmique, juste et impeccable distributrice qui, selon nos désirs bons ou mauvais, et dans l'unique but de nous faire progresser, nous met en face et du bien et du mal — entre lesquels nous n'avons plus qu'à choisir.

Et ce sont les erreurs commises dans ce choix — autrefois par les primitifs, aujourd'hui par nous-mêmes — que l'on s'obstine à qualifier de « péché originel », terme inexact, croyance absurde, que l'on a si longtemps exploitée volontairement et scandaleusement. « Péché » n'est donc pas le mot propre ; disons plutôt ignorance, incapacité de choisir entre la matière séductrice et l'esprit d'accès plus difficile. Quoi qu'il en soit, il faut que disparaisse à tout jamais cette légende qu'on a fait surgir d'un simple fait psychologique, et que le christianisme exotérique, ou mieux encore, ecclésiastique, s'est hâté de mettre en place d'honneur dans l'arsenal de ses dogmes.

Il n'y a jamais eu de péché originel dans l'acception que lui attribue la dogmatique, nous déclarent formellement les interprètes de la doctrine ésotérique. Que le chercheur de la sagesse suprême, que l'adorateur de la Divinité inconnue qui n'est ni Jéhovah, ni Jupiter, étudie, s'informe, scrute l'histoire et la haute philosophie orientale, et nulle part il ne trouvera la justification d'une conception pareille. Mais en revanche, il constatera, que la faute première est imputable aux instincts d'animalité de l'homme primitif que subjuguent le plus souvent les séductions de la chair. Qu'il pousse plus loin ses investigations, et il arrivera à la conclusion qu'il n'existe *aucun rapport* entre le drame de la souffrance inéluctable et la venue de Christ sur la terre.

Ajoutons, pour expliquer une autre figure employée par la mythologie grecque, et qui n'est pas sans rapport avec le mythe de la Genèse, que le symbolique vautour du Prométhée légendaire n'est rien d'autre que le vautour du désir insatiable dont l'âme charnelle de l'homme fut rongée dès l'origine, est encore rongée de nos jours, et que seul l'Hercule libérateur, c'est-à-dire l'esprit, peut le tuer ce vautour, en brisant à tout jamais les liens de chair du Prométhée enchaîné.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

L'HOMME-TERRESTRE

Par Emmanuel Darcey.

Ceci c'est un livre, un beau et bon livre. On pourrait presque dire que c'est nous tous qui l'avons pensé, qui l'avons mûri, et que l'auteur s'est borné à recueillir une à une nos pensées les meilleures, à les classer, à les coordon-

ner, à les peser, puis, établissant entre elles une sorte de concours, à faire sortir, pour les enchâsser dans son livre comme des perles dans un écrin, celles qui étaient à la fois les plus belles, les plus simples, les plus claires, de la plus irréprochable logique et répondant le mieux à ce besoin inné, qui nous hante et nous presse sans répit, de connaître et d'aimer, de voir juste et clair, de comprendre le beau et le bien, d'apprendre le noble et le vrai, et de cultiver en nous cet amour idéal et divin dont nous ne nous faisons ici-bas, sous des formes et des noms divers, qu'une idée bien imparfaite.

Ce livre est une bible qu'on peut mettre dans toutes les mains sans distinction, qu'on peut ouvrir à toutes les pages, sans crainte de froisser aucune conviction, sans crainte d'inquiéter aucune conscience. Nous savons par l'auteur qu'il n'est que la reproduction des choses qui ont été dites par Allan Kardec, Léon Denis, C. Flammarion, Eugène Nus, Paul Gibier et Chauvet ; et cependant il n'y est question ni de médiums, ni de médiumnité, ni d'apparitions, ni de visions, ni d'aucun de ces phénomènes qui constituent, suivant l'expression de Jules Bois, le bilan du merveilleux. Les mots « spiritisme » et « spirite », ne sont même pas prononcés.La pensée, la pensée seule, nue et resplendissante comme la Vérité, voilà tout ce que nous offre l'auteur, non par dédain pour la source où lui-même a puisé et s'est abreuvé, mais simplement parce qu'une étiquette étroite ne lui a pas semblé convenir au vaste cadre de l'œuvre. « L'homme terrestre », c'est l'homme envisagé non par une individualité quelconque, mais par l'homme lui-même qui se regarde dans tous ses états, depuis le plus bas jusqu'à son point d'évolution actuel.

L'auteur est inconnu : ne cherchez pas son nom sur les catalogues de librairie ; vous perdriez votre temps. Il s'ignore lui-même, et c'est volontairement qu'il a négligé de se faire patronner ou même simplement présenter par quelque maître autorisé. — A quoi bon ? d'ailleurs, puisque ce n'est pas un succès d'écrivain qu'il cherchait. Il dit lui-même ce qu'il est : « l'écho des paroles, des écrits qui ont été jetés à travers les foules par des âmes d'élite, des cœurs d'apôtres, des hommes sans or et sans ambition qui, tourmentés d'une autre vie, en ont pénétré le mystère. » — Que cela vous suffise.

Que dire encore du livre ? Mérite-t-il quelques critiques ? Certains de ses chapitres offrent-ils des points faibles ou discutables ? — Non, il n'y a que des pensées qu'on pourrait détacher, examiner, et méditer isolément, et pas de chapitres, mais seulement quelques paragraphes séparés simplement par des étoiles.

Çà et là, quatre ou cinq pensées ou maximes sont posées en épigraphes comme des jalons lumineux, et révèlent la route qu'a choisie l'auteur ainsi que le caractère et l'esprit de son œuvre.

D'abord sur la couverture nous lisons ces lignes empruntées à E. Saisset : « Au milieu de ce courant d'empirisme qui nous entraîne, il y a pour l'esprit le plus rebelle aux recherches spéculatives, le plus âpre à la curée des biens de ce monde, il y a des moments de crise, des heures de mécompte et de dégoût, où apparaissent tout à coup ces étranges problèmes ; Que suis-je ? Où vais-je ? Et comment cela finira-t-il ? »

Puis, après une courte préface, ces vers rayonnants de V. Hugo :

« C'est un prolongement sublime que la tombe,
On y monte étonné d'avoir cru qu'on y tombe.

. . . .

Ce n'est pas pour dormir qu'on meurt, non, c'est pour faire
De plus haut ce que fait en bas notre humble sphère ;
C'est pour le faire mieux, c'est pour le faire bien.

. . . .

La mort est un passage où pour grandir tout change ;
Qui fut sur terre athlète est dans l'abîme archange ;

. . . .

C'est en perdant son corps qu'on reprend sa figure. »

Enfin, à la première page, immédiatement après le titre, apparaît (c'est la seule citation spirite dont l'auteur soit nommé), la célèbre et profonde maxime d'Allan Kardec, qui illuminera tout le livre d'un bout à l'autre, car c'est sur elle qu'il s'ouvre et qu'il se ferme : « Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse, telle est la LOI. »

Suivent ces lignes magistrales qui en sont l'introduction, et que nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire :

« Mêlé avec quinze cents millions d'autres sur une infime planète, confondue elle-même dans l'espace sans bornes avec des myriades d'autres mondes, chaque homme, ici-bas, pèse un peu moins que le plus petit des grains de sable perdus au fond des mers.

« Aussi, de là-haut, est-ce un curieux spectacle que cette petite fourmilière de larves humaines à peine sorties de l'animalité, encore au bas de l'échelle des êtres, allant, venant, se heurtant, empressées, agitées, suant sang et eau pour acquérir des biens imaginaires, des titres bizarres, des fonctions étranges ; multitude d'êtres inachevés, marchant dans la nuit courbés vers la matière, conduits par quelques-uns allant eux-mêmes à tâtons dans le monde moral, aveugles conducteurs d'aveugles, n'ayant pour voir que l'œil terrestre, mais s'attribuant néanmoins l'autorité, la sagesse et pensant jouer, dans ce monde singulier, un rôle considérable.

« Ombres qui passent, penchent et tombent, ne sachant d'où ils viennent, où ils vont, ignorant tout : principe, cause, effet ; la réalité, non accessible

à leur sens, leur échappant entièrement, ces hommes terrestres sont incapables de comprendre l'Univers.

« Entièrement dominés par des appétits matériels déguisés sous les formes les plus diverses et auxquels ils consacrent toute leur existence, vivant pour des choses viles ou des choses vaines, se ruant aux plaisirs, tâchant d'oublier la fin, l'écueil, usant leurs jours à se remplir d'orgueil, croyant avoir accompli leur destinée quand ils ont fait fortune, n'attendant rien d'en haut et oubliant les morts, la plupart d'entre eux ne songent même pas à pénétrer les lois de la création.

« Ne connaissant que ce petit coin de la nature qu'ils habitent, ils sont persuadés qu'il est toute la nature, et qu'au-dessus, au-dessous et à côté, il n'y a que le néant.

« Ne se doutant pas de la grandeur du problème, de l'immensité de la route à parcourir, prenant pour terme ce qui n'est que le commencement, ils croient à une vie unique, ne voient rien au-delà et meurent stupidement sans avoir jamais fait le tour d'eux-mêmes.

« Cependant, étonnés de souffrir, se sentant soumis à des lois qu'ils ignorent, subissant le joug sans connaître les causes, troublés par l'incessante perversité de ce monde, inquiets sur leur destinée, d'aucuns ont cherché la cause finale, la loi de justice, la sanction du bien et du mal. Mais leurs yeux ne voyant pas ce qui est, n'ayant rien sondé, rien compris, rien traduit, ne sachant pas que l'homme se rémunère et se punit lui-même, que ses défauts et ses vices sont un état passager, comme la faiblesse du premier âge, ils ont imaginé un Paradis et un Enfer, dans l'espace infini. Ils adorent un Dieu qu'ils ont créé à leur image, auquel ils prêtent leurs faiblesses, un Dieu distributeur de peines et de récompenses éternelles, pour des fautes et des mérites d'un jour, un Dieu créateur d'âmes qui, par le seul fait de leur naissance, deviennent souillées et damnées, vouant aux derniers supplices des êtres débiles, ouvrages de ses mains ; et chaque peuple ayant ainsi un bon Dieu particulier (bon pour lui, mauvais pour les autres), dont les attributs semblent inventés tout exprès pour outrager le sens commun.

« D'autres enfin, se disant plus éclairés, pleins d'orgueil pour la grandeur de leurs œuvres, ne doutant de rien, se croyant le droit de déclarer impossible tout fait inconnu d'eux, nient bravement l'Auteur de la nature, sous prétexte qu'il est incompréhensible.

« Alors qu'ils ignorent la loi de leur propre manière d'être, ils affirment que l'univers est le résultat du hasard ; que la vie est un accident, qu'elle n'a d'autre solution que la mort, que tout finit avec la forme ; que la conscience vient du néant et y retourne ; que l'homme est un mécanisme qui fonctionne, l'équivalent d'un tas de boue en fermentation, que c'est le cerveau qui pense, que l'homme n'a pas d'âme : mais sans pouvoir expliquer comment

le cerveau matériel donne naissance à des idées intellectuelles, ni comment persiste la mémoire après le renouvellement intégral de la masse encéphalique.

« De leur caverne obscure, ne pouvant juger de l'ensemble, tournant toujours dans le même cercle, sans quitter leur point de vue et n'y voyant que ce qu'ils veulent y voir, n'ayant aucune conception de l'existence individuelle de l'âme, de son origine et des phases de son développement ; impuissants à s'expliquer les contradictions apparentes d'ici-bas, la raison des maux, l'utilité des peines, prenant sans cesse les effets pour les causes, l'illusion pour la réalité, ne sachant pas où va ce qui s'en va, n'entrevoyant pas le but vers lequel tout marche, traversant Dieu sans le voir, ils nient toute Intelligence suprême, toute Puissance directrice dans l'ordre général de la nature et croient tout savoir ; mais ce qu'ils savent n'est rien, et ce qu'ils ne savent pas est tout. »

Nos pères et nos mères avaient l'habitude, lorsqu'ils avaient besoin d'une consolation ou d'un bon conseil, d'ouvrir au hasard l'*Imitation* : nous pouvons faire de même avec ce livre, qui a sur ce dernier l'avantage de nous révéler, au lieu d'un ciel étroit, réservé à un petit nombre d'élus touchés par la grâce, un ciel vaste, infini, sans bornes, où tous, tous, sans exception, sont appelés et où tous accèderont plus ou moins tôt, plus ou moins tard mais sûrement, suivant leur âge,leur valeur, leurs mérites et leur volonté.

A quelque page que nous prenions ce livre, nous sommes sûrs d'y trouver non seulement une parole fortifiante ou un sage conseil, mais encore un sujet inépuisable de méditation et d'étude pour nous-mêmes et pour les autres. Parcourons-le rapidement et détachons-en quelques passages qui,mieux que tous commentaires, donneront une idée exacte de sa haute valeur.

Page 29. — « L'objection qu'on tire du désordre dans le monde physique prouve l'étroitesse de notre esprit plutôt qu'un défaut dans la création. Ces désordres sont des déviations accidentelles, produites par l'action des causes extérieures et secondes. Les causes secondes agissent suivant leur nature et les propriétés qu'elles ont primitivement reçues du Créateur ; elles agissent toujours de la même manière dans les mêmes circonstances : c'est ce qu'on appelle des lois. On ne peut pas exiger que les lois physiques soient suspendues à chaque instant pour se prêter à l'intérêt particulier et momentané des êtres ; de même qu'on ne peut éviter tout conflit entre les causes diverses et empêcher que des agents physiques ne viennent heurter des êtres organisés, les déformer et même causer leur destruction prématurée. La Toute-Puissance ne peut pas faire ce qui implique contradiction ; elle ne peut pas faire qu'une chose soit à la fois et ne soit pas, ni qu'elle soit en même temps elle-même et son contraire. Des êtres finis ne peuvent pas être en même temps des êtres parfaits ; des êtres subordonnés à d'autres, qui ont leur nature pro-

pre et leur but particulier, ne peuvent atteindre à toute la perfection idéale dont ils sont susceptibles. Les combinaisons où des êtres bornés et déterminés peuvent entrer, ne sauraient varier à l'infini, de sorte que leurs rapports devront nécessairement produire ces anomalies que nous remarquons.

« La règle est l'ordre et les accidents, les exceptions même sont une éclatante confirmation de la règle... »

Page 39. — Nous trouvons reproduite cette parole de Cuvier, qui sert de texte à d'admirables pages : « Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons, ont dit une grande absurdité ; car, quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit des êtres intelligents. »

Page 70. — Autre texte emprunté à V. Hugo :

« Tout se meut, se soulève et s'efforce et gravit,
Se rehausse, et s'envole, et ressuscite et vit.
Rien n'est fait pour rester dans l'obscurité sourde.
. . . .
La bête est commuée en homme, l'homme en ange ;
Par l'expiation, échelle d'équité,
Dont un bout est nuit froide et l'autre bout clarté,
Sans cesse, sous l'azur que la lumière noie,
L'univers châtiment monte à l'univers joie. »

Arrêtons-nous encore à quelques pages :

Page 74. — « Nous étions les générations du passé ; nous serons les générations de l'avenir ; nous récoltons ce que nous avons semé autrefois ; ce que nous semons aujourd'hui, nous le récolterons encore. La justice est là, et non ailleurs.

« Il faut qu'en des mondes plus élevés on arrive avec une somme de connaissances acquises ; il faut que le bonheur, auquel nous aspirons tous, soit le fruit de notre travail et de notre ardeur...

« L'âme tend au perfectionnement comme la maladie tend à la guérison... »

Page 100. — « Le péché originel n'est pas une fantaisie de l'esprit ; sous ce symbole se cache une vérité, mais qui n'est accessible aux esprits de la multitude que sous la forme anthropomorphique enfantine, sous laquelle elle leur est présentée. Nous sommes bon gré mal gré les fils de nos œuvres ; nous héritons de nous-mêmes, nous récoltons dans la vie actuelle ce que nous avons semé dans des vies antérieures. »

Page 116. — En épigraphe cette pensée d'Epictète : « La peine n'est jamais qu'où est la faute : il est impossible que ces deux choses soient séparées. »

Page 137. — « La réincarnation est une nécessité absolue, une condition inhérente à l'humanité, une loi de nature ; elle se révèle par ses résultats

d'une manière pour ainsi dire matérielle, comme le moteur caché se révèle par le mouvement ; elle seule peut dire à l'homme d'où il vient, où il va, pourquoi il est sur la terre, et justifier les anomalies et toutes les injustices apparentes que présente la vie. »

Pages 158 et 159. — « Une philosophie nouvelle est venue, qui se flatte même de supprimer les problèmes métaphysiques et prophétise le jour prochain où l'esprit humain, élevé à sa perfection par les sciences positives, cessera de s'inquiéter de son origine et de sa destinée ; jour heureux, jour de gloire et d'allégresse qui ouvrira aux hommes une ère d'harmonie et de paix.

« Il faut, sans pitié, couper les ailes à ces rêves fous, à ces espérances illusoires, chimériques, et froidement considérer les choses en dehors de cette vie.....

« La terre ne peut répondre à notre folle attente. Nos souhaits ne se réaliseront que dans l'un de ces mondes qui roulent sur nos têtes.

« Il faut nous pénétrer de cette vérité primordiale que ce monde qui est sous nos yeux, où nous passons quelques années de notre vie terrestre, n'est qu'une partie infinitésimale de l'ensemble des choses.....

... « Tout ce qui est nécessaire *Est* ; tout désordre n'est que dans l'apparence et l'ordre est la loi universelle du monde social aussi bien que du monde physique.

« L'œuvre de toute la vie de l'homme se résume dans un travail constant d'épuration et de perfectionnement qu'il accomplit sur lui-même, et dont le terme est placé trop haut pour être jamais atteint ici-bas. »

Page 166. — « La charité est une obligation étroite, un précepte rigoureux qui ne souffre aucune excuse. Toute amélioration qu'un homme apporte au sort de ses semblables, a pour résultat nécessaire de le délivrer du genre de misère soulagé et supprimé. »

Page 172. — « Un siècle viendra où la terre elle-même n'existera plus.....

« Mais dans la vie d'un Esprit, ou pour parler exactement, dans une phase de la vie d'un Esprit, un monde comme la terre peut naître, vivre et mourir, et son histoire entière s'accomplir, son humanité apparaître, se civiliser, progresser, arriver à son apogée et disparaître, tandis que chacun des Esprits qui l'auront habité, sera demeuré vivant en se réincarnant plusieurs fois sur cette même planète, en passant d'une planète à une autre, ou en séjournant dans l'espace sans vieillir. »

Tel est ce livre admirable dont nous n'avons fait qu'effleurer les beautés, et que nous voudrions voir dans les mains de tous nos amis, afin qu'ils s'en pénètrent, qu'ils le propagent et qu'ils le répandent si possible à profusion, car il est, à notre avis, un des plus beaux et des plus profonds qu'ait pro-

duits le spiritisme actuel, dont il marquera certainement une étape importante.

Il est, en effet, la synthèse des enseignements de notre magnifique philosophie et il répond d'une façon éloquente et péremptoire, à cette question, maintes fois posée par les incrédules : Qu'est-ce qu'a produit jusqu'ici le spiritisme ? Jules Bois vient de dresser, pour nous, le bilan du merveilleux, Emmanuel Darcey nous donne, à son tour, le bilan de nos conquêtes dans l'ordre philosophique et moral. Merci à tous deux. Le chiffre magnifique de l'actif dépasse toutes nos espérances, et nous avons le droit d'être fiers de l'œuvre accomplie.

Toutefois, gardons-nous de rester sur notre fierté. Songeons plutôt avec Emmanuel Darcey, — à qui nous ne saurions rendre un hommage plus grand et auquel il soit plus sensible, songeons, disons-nous, à sécher des larmes, à apaiser des désespoirs, à améliorer des âmes, nous souvenant que nous ne nous perfectionnerons nous-mêmes qu'en travaillant sans relâche au perfectionnement des autres.

ALGOL.

PAGES DETACHEES

L'an dernier, on a quelque peu bataillé dans la Revue sur « l'Idée de Dieu » et la controverse, soulevée par M. Béra, a suffisamment passionné les lecteurs pour qu'ils en aient gardé le souvenir.

Je n'ai certes pas l'intention de rouvrir la discussion. Cependant, il est permis de constater que cette lutte courtoise sur une question aussi capitale a failli diviser les spirites en deux camps : d'un côté, ceux qui, avec M. Béra, partisans de la science expérimentale, n'admettent l'existence d'un Etre suprême que si elle est prouvée par des faits tangibles ; de l'autre, ceux qui, s'appuyant sur la tradition, sur le sentiment d'admiration de l'âme humaine devant les beautés de la nature, sur la perfection de l'ordre universel, croient à une Cause immanente, à une Justice suprême, à un Verbe divin.

Les premiers reprochèrent aux seconds de subir une sorte d'atavisme religieux en paraissant éprouver l'irrésistible besoin d'établir des dogmes ; les seconds accusèrent les premiers de vouloir détruire la base fondamentale de notre doctrine et surtout de jeter le trouble dans les esprits.

La controverse — forcément stérile, sinon dangereuse — aurait pu se prolonger indéfiniment, et cela sans aucun profit pour le spiritisme, si la direction de la Revue, estimant avec raison que la lutte en devenant personnelle pouvait dégénérer en polémique irritante, n'y avait mis fin.

Il est probable que tous ceux qui, comme moi, restèrent en dehors de la discussion, en suivirent les phases avec une immense curiosité, curiosité bien légitime, d'ailleurs, devant le problème qui était posé et qui n'a pas été résolu, tout simplement, je pense, parce qu'il ne pouvait l'être.

Depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos jours, les plus grands esprits des civilisations disparues ont creusé le problème, ce qui ne nous empêche pas, aujourd'hui encore, de le poser, au sens étroit du mot.

Cependant, du fait même que toutes les religions, toutes les doctrines, toutes les philosophies ont pris Dieu pour base fondamentale de leurs croyances, j'en déduis que depuis le premier homme jusqu'à nos jours l'humanité inquiète a toujours été poussée, par un sentiment difficile à analyser mais qui existe néanmoins, à rechercher la cause de toutes les manifestations de la nature, l'origine des Etres et des Choses, dans une Force mystérieuse, puissante Synthèse qu'il pressent mais qu'il ne peut découvrir et qu'il ne découvrira peut-être jamais.

Mais du fait que l'homme ne peut démontrer mathématiquement l'existence de l'Etre suprême, est-ce une raison pour le nier ? Autant vaudrait, par exemple, nier nos facultés mentales que nous ne pouvons toucher avec nos sens, et dont l'existence est cependant certaine.

De tout ce qui précède, je conclus que Dieu existe, mais je n'essaie pas de le définir, car pour moi Dieu c'est l'Absolu, et je ne trouve pas de terme propre pour définir l'Absolu.

D'autres plus autorisés que moi l'ont essayé, et c'est dans le but d'éclairer un peu le jugement de ceux de nos frères et sœurs en croyance, que la controverse de l'an dernier aurait laissés indécis, qu'il m'a paru intéressant de faire connaître ici l'opinion religieuse de quelques-uns de nos grands penseurs modernes.

Les pages qui suivent ont été publiées dans le *Journal des Instituteurs*, sous le titre « Analyses et Appréciations », et ont pour auteur M. Wissemans, ancien professeur de l'Université.

ED. BAUGE.

L'ESPOIR EN DIEU

Au milieu des orages de sa vie mondaine, Musset se repliait parfois sur lui-même et se demandait ce qu'il devait penser de Dieu, de la destinée humaine en ce monde et au-delà. Dans la société qui l'entourait, on ne s'avisait guère de toucher pareil sujet, ou, si l'on en parlait, c'était sur le ton du badinage et de la plaisanterie. Il semblait qu'aux yeux du plus grand nombre, les plaisirs des sens ou ceux de la vanité satisfaite fussent le seul but

de l'existence, et que l'on dût laisser à quelques songes creux, incorrigibles, la prétention d'éclaircir des problèmes sans solution possible, sans intérêt véritable : ne pas y penser paraissait le parti le plus sage.

Le poète ne peut s'accommoder de cette indifférence ; il la condamne en termes émus où l'on croit entendre comme un écho de la grande voix de Pascal :

> **Tant que mon faible cœur, encor plein de jeunesse,**
> **A ses illusions n'aura pas dit adieu,**
> **Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse**
> **Qui du sobre Epicure a fait un demi-dieu.**

On s'étonnera peut-être d'entendre vanter la *sobriété* d'Epicure, et pourtant, le mot est exact. Tout en cherchant le souverain bien dans le plaisir, le philosophe grec plaçait au premier rang les jouissances intellectuelles ; il voulait, en outre, que l'homme se délivrât de toutes ses passions afin d'atteindre au plus haut degré possible de calme et de sérénité. C'était donc, en somme, une morale austère, quoique fondée sur un faux principe. Les disciples d'Epicure ont complètement altéré le caractère de sa doctrine. Quelques-uns, cependant, comme le poète latin Lucrèce dans son poème sur la « Nature des Choses », l'ont reproduite dans toute sa pureté, avec un tel enthousiasme pour le maître, qu'ils le déclarent digne des honneurs divins.

Musset continue :

> **Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,**
> **Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,**
> **Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,**
> **Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.**
> **Je ne puis — malgré moi, l'infini me tourmente ;**
> **Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,**
> **Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante**
> **De ne pas le comprendre, et pourtant de le voir.**

Ici le poète exprime admirablement l'espèce d'inquiétude, de trouble, où nous jette l'idée de l'infini. Cette idée nous obsède et nous dépasse : nous ne pouvons ni l'écarter, ni la saisir. Nous la croyons écrite dans l'immensité des cieux, dans les merveilles de la nature, et surtout au fond de notre cœur, dans cette affirmation d'une vérité, d'une beauté, d'une justice absolue, sans laquelle notre intelligence différerait à peine de l'instinct animal ; et cependant, quand nous essayons de comprendre la nature de l'être en qui se réalisent cette beauté, cette vérité, cette justice absolue, notre esprit se trouble, ébloui, confondu, impuissant.

Il y a ici, en effet, disproportion entre l'intelligence humaine et son objet ;

notre intelligence est bornée, Dieu ne l'est pas ; voilà pourquoi elle en est réduite à l'affirmer sans le comprendre.

Laissons encore parler notre poète :

Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux ?
Passer comme un troupeau, les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?
Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme,
Dans la création le hasard m'a jeté ;
Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.
Que faire donc ? — « Jouis, dit la raison païenne ;
« Jouis et meurs ; les dieux ne songent qu'à dormir. »
— « Espère seulement, répond la foi chrétienne ;
« Le ciel veille sans cesse, et tu ne peux mourir. »
Entre ces deux chemins, j'hésite et je m'arrête.

On dirait, à lire ce passage, qu'Epicure est le seul représentant de la sagesse humaine. La pensée philosophique n'a-t-elle pas trouvé, en Grèce même et ailleurs, d'autres interprètes plus dignes et plus sûrs ? — Musset semble en douter.

Nous le voyons ici juger les philosophes avec une sévérité vraiment excessive et injuste. Peut-être n'était-il pas assez versé en ces matières pour en parler avec cette assurance dédaigneuse. Des génies tels que Platon et Aristote, Descartes et Leibnitz, méritaient-ils d'être qualifiés en ces termes méprisants :

... Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes,
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité ?
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes,
Quels sont leurs arguments et leur autorite ?

Il y a sans doute dans les vers suivants des traits d'une précision remarquable et d'une justesse suffisante ; les deux principes des Manichéens, le Dieu d'Aristote, solitaire et étranger au monde, y sont bien caractérisés ; mais Pythagore et Leibnitz, Descartes, Montaigne et Pascal, réclameraient à juste titre contre une appréciation vague et peu exacte. Juger quatre philosophes en quatre vers est un véritable tour de force ; Musset l'a fait avec beaucoup d'habileté, sinon avec une complète exactitude, dans les vers suivants :

Pyrrhon me rend aveugle et Zénon insensible (1)
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout,
Spinoza, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver partout (2).

Musset fait donc, en somme, fort peu de cas de la sagesse humaine et de ses plus illustres représentants. Une telle disposition d'esprit serait excusable chez un défenseur de la religion que l'ardeur de sa foi entraînerait à combattre les philosophes comme des adversaires naturels.

Mais il n'en est pas ainsi du jeune poète. Les dogmes du christianisme lui inspirent aussi peu de confiance que les enseignements de la raison humaine. Comment sortira-t-il de cette impasse ? Comment échappera-t-il au scepticisme absolu ? Par la prière. Il invite chrétiens et philosophes à s'agenouiller avec lui pour offrir au Dieu inconnu l'hommage de l'adoration, le cri de l'espérance et de l'amour. Tels sont les sentiments qu'il exprime dans ces strophes d'une simplicité touchante :

Ô toi que nul n'a pu connaître
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir.

. . . .

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence
Et de faire épeler ton nom.

. . . .

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâces au fond du cœur
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

. . . .

Le monde entier te glorifie,
L'oiseau te chante sur son nid,
Et pour une goutte de pluie,
Des milliers d'êtres t'ont béni.

(1) Pyrrhon d'Elis (340 ans avant J.-C.), philosophe sceptique, prétendait que nous ne pouvons avoir aucune connaissance certaine ; il fermait donc en quelque sorte nos yeux à la vérité. Zénon (300 ans avant J.-C.), fondateur, à Athènes, de l'école stoïcienne. Il regardait les passions comme les maladies de l'âme ; il voulait que le sage en fût exempt et restât insensible à la joie comme à la douleur.

(2) Spinoza, juif hollandais (1632-1677), tira le panthéisme des principes de Descartes. Selon lui, Dieu seul existe ; tous les êtres font partie de la substance divine ; point d'existence individuelle, et, par suite, point de liberté morale.

Mais Dieu qui a versé d'une main si prodigue ses bienfaits sur le monde, y a placé le mal à côté du bien, le crime à côté de la vertu, les maladies cruelles, la mort inévitable ; pourquoi l'Etre souverainement bon a-t-il condamné l'homme à la souffrance ?

Pourquoi donc, ô Maître suprême,
As-tu créé le mal si grand,
Que la raison, la vertu même,
S'épouvante en le voyant ?

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la divinité,
Et semblent attester d'un père
L'amour, la force et la bonté,

Comment sous la sainte lumière
Voit-on des actes si hideux
Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres des malheureux ?

Pourquoi dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accord ?
Pourquoi le crime et la peste ?
O Dieu juste ! pourquoi la mort ?

La philosophie a de tout temps agité le problème du mal. Leibnitz est peut-être celui qui l'a creusé le plus à fond et le plus complètement résolu. La mort, à vrai dire, n'est pas un mal ; c'est une nécessité : tout ce qui a commencé doit finir ; tout organisme s'use par le travail de la vie et doit se dissoudre un jour.

La souffrance physique est une épreuve sans laquelle les mots de courage et de constance perdraient presque toute signification ; le crime est une conséquence du libre arbitre laissé à une créature imparfaite, et ce libre arbitre, cette libre possession de l'être raisonnable par lui même, est le fondement de notre dignité, de notre supériorité morale. L'homme oserait-il se plaindre du privilège qui l'élève au-dessus du reste de la nature ?

Le poète aurait donc trouvé plus d'une réponse, s'il avait interrogé certains de ces philosophes qu'il a trop dédaignés. Mais il est et veut rester poète ; il espère que Dieu, prenant pitié de la faiblesse humaine en proie à la souffrance du doute, se révèlera plus clairement au monde et recevra un jour, de la nature entière, le tribut de reconnaissance et d'amour qui lui est dû :

Si la souffrance et la prière
N'atteignent pas ta majesté,
Garde ta grandeur solitaire,
Ferme à jamais l'immensité.

Mais si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir ;
Si dans les plaines éternelles
Parfois tu nous entends gémir ;

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création ;
Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu, juste et bon !

Tu n'apercevras sur la terre,
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité toute entière
Se prosternera devant toi.

Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruisselaient de ses yeux
Comme une légère rosée
S'évanouiront dans les cieux.

Tu n'entendras que tes louanges
Qu'un concert de joie et d'amour
Pareil à celui dont tes anges
Remplissent l'éternel séjour ;

Et dans cet hosanna suprême,
Tu verras, au bruit de nos chants,
S'enfuir le doute et le blasphème,
Tandis que la mort elle-même
Y joindra ses derniers accents.

L'IMMORTALITÉ

La poésie était, aux yeux de Lamartine, une langue sublime capable d'exprimer les sentiments les plus intimes du cœur humain, comme les conceptions les plus élevées de la raison philosophique. Prenant en pitié l'élégant badinage des Muses légères qui avaient charmé les salons du XVIIIe siècle ainsi que l'art ingénieux mais frivole, où Delille était passé maître, il aborde, dans ses *Méditations*, les plus graves problèmes qui intéressent la nature et la destinée de l'homme ; il s'y déclare hautement spiritualiste.

Le spiritualisme est la chaîne d'or qui relie la philosophie à la religion, les enseignements de Platon et ceux de Saint Augustin. Le spiritualisme distingue l'esprit de la matière, l'âme du corps, le monde de Dieu, son auteur et sa fin.

Lamartine avait reçu une éducation chrétienne ; il y était d'autant plus attaché que ces croyances se liaient dans sa mémoire au souvenir d'une mère tendrement aimée. Ces croyances convenaient aussi, mieux que toute autre doctrine philosophique, au caractère de son génie tendre et rêveur, toujours porté à s'élever au-dessus des choses passagères pour remonter à la source de tout bien et de toute beauté.

Nous trouvons, dans l' « Immortalité », une magnifique expression de la pensée la plus chère au cœur du poète. L'homme, nous dira-t-il, en vers magnifiques, ne s'éteint pas tout à fait dans la mort ; la partie la plus noble de son être lui survit pour commencer une vie nouvelle et renouer, au-delà du tombeau, la chaîne des amours sans fin. Nous citerons presque tout entière cette pièce si remarquable. En voici le début :

> Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore ;
> Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
> Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit :
> L'ombre croît, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit.

Ainsi, notre vie ne dure qu'un instant ; à peine commencée, elle se fane ; c'est une lumière qu'obscurcit peu à peu l'ombre d'une mort prochaine.

Le poète continue :

> Qu'un autre à cet aspect frissonne et s'attendrisse
> Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
> Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
> Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
> Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère
> Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
> Où l'airain gémissant dont les sons éperdus
> Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus!
> Je te salue, ô mort, libérateur céleste!
> Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
> Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur :
> Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide,
> Au secours des douleurs un Dieu clément te guide;
> Tu n'anéantis pas, tu délivres; ta main,
> Céleste messager, porte un flambeau divin;
> Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
> Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière,
> Et l'esprit près de toi, rêvant sur un tombeau.
> Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.

Ces derniers vers nous montrent toutes les ressources de la langue poétique mises en œuvre avec un rare bonheur. La poésie personnifie tout, elle transforme l'idée en image. La mort est un messager céleste, muni d'un

flambeau ; il éclaire nos yeux fermés à la lumière du jour ; il éveille l'espoir et la foi qui, se prêtant un mutuel appui, saluent l'aurore de nos destinées immortelles. L'harmonie merveilleuse de ces beaux vers ajoute à la puissance de leur effet.

Ne pas craindre la mort, c'est déjà s'élever au-dessus du vulgaire ; ce n'est pas assez pour une âme impatiente de s'élancer vers la source de la vie, vers le principe de toute pensée et de tout amour :

Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles!
Viens, ouvre ma prison; viens, prête-moi tes ailes!
Que tardes-tu? parais, que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin!

Ici le poète essayera de sonder le mystère impénétrable de notre nature et de notre destinée ; quand et comment le principe spirituel qui nous fait vivre et penser s'est-il associé à la matière ? Que deviendra-t-il une fois qu'il en sera séparé ? Ira-t-il animer d'autres corps ainsi que le veulent les partisans de la métempsycose ? N'ira-t-il pas plutôt s'abîmer dans le sein de la divinité où le rappelle sa nature immatérielle ?

C'est à cette dernière hypothèse que le poète s'arrête comme à la plus sublime que l'imagination puisse rêver :

Qui m'en a détaché? Qui suis-je et dois-je être?
Je meurs et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer quel ciel habitais-tu?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps?
Quel jour séparera l'âme de la matière?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre?
As-tu tout oublié? par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encore dans un oubli nouveau
Vas-tu recommencer une semblable vie?
Ou, dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels?
Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie!
C'est par lui que déjà mon âme raffermie
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs
Se faner du printemps les brillantes couleurs;
C'est par lui que, percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire,
Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,
A ton dernier regard, brilleront dans mes yeux,

Ces derniers vers s'adressent à une jeune femme, objet de la passion la plus ardente et la plus chaste. Elle avait inspiré les premiers chants du poète; le « Lac » immortalisera son souvenir. Cette jeune femme était malade ; le poète, souffrant de sa souffrance, se voit déjà condamné à mourir de sa douleur ; mais il mourra avec l'espérance de revoir celle qu'il a tant aimée.

Le même sentiment exprimé avec une énergie nouvelle, servira de conclusion à la pièce tout entière :

Après un vain soupir, après l'adieu suprême,
De tout ce qui t'aimait n'est-il plus rien qui t'aime?
Ah! sur ce grand secret n'interroge que toi!
Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi!

Mais le poète ne peut oublier que la science moderne rejette ces espérances comme des chimères insensées;il connaît ces théories audacieuses qui condamnent l'homme à mourir tout entier ; il les résume ici sans les affaiblir ; il consent même à leur prêter la force de son admirable langage :

Vain espoir! s'écriera le troupeau d'Epicure (1),
Et celui dont la main, disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit
Voit penser la matière et végéter l'esprit (2)
« Insensé, diront-ils, que trop d'orgueil abuse
Regarde autour de toi; tout commence et tout s'use;
Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir.
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir;
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir;
Les cieux mêmes, les cieux commencent à pâlir;
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour, et ne le verront plus (3)

(1) Epicure, philosophe grec (300 ans av. J. C.) enseignait le matérialisme. Il attribuait l'origine du monde au concours fortuit des atomes matériels. En morale, il plaçait le souverain bien dans le plaisir; mais, comme il mettait les plaisirs de l'intelligence au-dessus des plaisirs sensuels, sa morale personnelle était beaucoup plus pure que ne l'a été celle de ses disciples.

(2) Allusion aux doctrines matérialistes professées par Cabanis, médecin de Mirabeau, dans son traité des *Rapports du physique et du moral de l'homme*.

Broussais (M. en 1838) incline à penser comme le précédent que le cerveau secrète la pensée comme le foie secrète la bile.

(3) Impossible de lire ces beaux vers sans un certain frisson d'épouvante. — On voit combien la forme poétique, sous la plume d'un écrivain de génie, ajoute de force et d'éclat à l'expression de la pensée.

Tu vois, autour de toi, dans la nature entière,
Les siècles entasser poussière sur poussière,
Et le temps, d'un seul pas, confondant ton orgueil,
De tout ce qu'il produit devenir le cercueil;
Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie!
Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
Et dans le tourbillon au néant emporté,
Abattu par le temps, rêve l'éternité! »

Le poète n'entreprendra pas une réfutation scientifique des doctrines désolantes qu'il vient de résumer. Il ira même jusqu'à accorder à ses adversaires (concession trop large selon nous), qu'au point de vue scientifique il est impossible de les contredire ; mais, si la raison se trouble en présence de ces mystères, l'instinct proteste ; Dieu nous a mis au cœur une horreur invincible du néant ; il ne serait pas juste, il ne serait pas bon, si le néant devait être notre partage éternel ; voilà pourquoi, resté seul debout sur les débris du monde écroulé, il espérerait encore en la toute-puissance divine dont les promesses ne trompent pas :

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre!
Laissez-moi mon erreur; j'aime, il faut que j'espère;
Notre faible raison se trouble et se confond;
Oui, la raison se tait, mais l'instinct vous répond,
Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
Quand j'entendrais gémir et se briser la terre;
Quand je verrais son globe errant et solitaire,
Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit,
Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
Seul je serais debout, seul, malgré mon effroi,
Etre infaillible et bon j'espérerais en toi,
Et certain du retour de l'éternelle aurore,
Sur les mondes détruits je t'attendrais encore!

Cette magnifique période est assurément l'une des plus belles choses que l'on ait écrites en français au XIX^e siècle.

La fin de la pièce est d'un caractère plus intime. Le poète y renouvelle, par la bouche d'Elvire, un acte de foi et d'adoration ; comme lui, elle croit en Dieu et lui dit dans un transport d'enthousiasme :

Le jour est ton regard, la beauté ton sourire;
Partout le cœur t'adore et l'âme te respire;

39

Eternel, infini, tout puissant et tout bon,
Ces vastes attributs n'achèvent pas ton nom
Et l'esprit, accablé sous ta sublime essence,
Célèbre ta grandeur jusque dans son silence.

C'est-à-dire que l'esprit humain rend encore hommage à la perfection divine en reconnaissant son impuissance à l'exprimer convenablement.

. . . .

La vie ! Qu'est-ce donc que la vie ? Mystère insondable à la pensée humaine, merveille des merveilles qui force l'homme à s'incliner devant une sagesse et une puissance plus hautes que les siennes.

. . . .

La poésie de Lamartine est saine, fortifiante, parce que l'âme qui s'y peint est noble et généreuse. Le poète croit en Dieu, en sa providence, comme il croit au progrès, à la fraternité humaine : le comprendre et l'admirer, c'est se faire honneur à soi-même.

LE POÈTE ANGLAIS « STÉPHEN PHILIPS » DANS UNE MAISON HANTÉE

(Extrait du Journal *La Tribune* de Chicago, du 24 juillet 1904. — Câblogramme du *New-York Herald* du 23.)

Londres, 23 juillet. — Le poète anglais bien connu, Stephen Phillips, l'auteur de *Paola et Francesca*, et d'*Hérode*, fait part d'un événement extraordinaire qui vient de lui arriver et sur lequel il appelle l'attention de la Société des Recherches psychiques de Londres.

J'avais loué, dit-il, à Engham, petit village non loin de Windsor, une maison isolée, pour y passer quelque temps dans le calme et la tranquillité ; et bien qu'un grand nombre de personnes de l'endroit fussent informées de mes intentions, aucun d'entre eux n'eut le courage ou la prévenance de me dire que la susdite maison passait pour être hantée. Nous ne tardâmes pourtant pas, moi et les autres personnes dont se composait ma famille, à nous en apercevoir ; car, à peine fûmes-nous installés que des bruits étranges et insolites vinrent bouleverser notre esprit. Nous entendîmes des coups frappés, des pas tour à tour lents, lourds ou peu distincts, rapides comme ceux d'un homme qu'on poursuivrait et qui chercherait à s'échapper, et puis qu'on étrangle ou étouffe. Les portes s'ouvraient et se fermaient avec fracas comme si une main invisible les faisait mouvoir.

Parfois, étant tranquillement assis dans mon cabinet d'étude, occupé à écrire, la porte s'ouvrait soudain et sans faire de bruit ; je n'y fis d'abord

aucune attention, et attribuai le fait à un courant d'air ; puis, en y réfléchissant, je me disais à moi-même que les courants d'air ne pouvaient pourtant pas tourner les pommeaux de la porte.

Ceci arrivait fréquemment, et toutes les personnes de la maison pouvaient se rendre compte des faits et en ressentir diverses impressions. C'est ainsi que ma petite fille me raconta qu'elle avait vu, un jour, un petit homme âgé passer dans la maison sans qu'il s'y trouvât une pareille personne. M'étant entouré de toutes les lumières nécessaires pour arriver à connaître la vérité, voici ce que me racontèrent les habitants du village : « Il y a cinquante ans, non loin de la maison que j'occupais, un vieux fermier y avait tué son enfant, et les mêmes phénomènes s'étaient reproduits chaque fois que la maison avait été louée, mais bientôt le bruit s'en répandit au loin, et depuis bien des années la maison est restée sans locataires. »

Inutile de dire que je fis résilier mon bail immédiatement ; mes domestiques étaient si effrayés, qu'ils oublièrent d'emporter une partie de leurs effets dans la précipitation de leur départ.

Je livre ces faits, sans commentaire, à l'examen de la Société des Recherches psychiques, et serai charmé d'être éclairé par elle sur leur nature et leur origine.

Prof. C. MOUTONNIER.

LE LENDEMAIN DE LA MORT

Dans la revue *Light* de Londres se trouve l'intéressant récit suivant :

Un illustre physicien, M. W. F. Barret, raconte ce qui arriva à une dame de sa connaissance, qui avait perdu assez récemment son frère, qu'elle avait beaucoup aimé, et dont la perte lui occasionna une vive douleur. Cette jeune Anglaise était un excellent médium écrivain et auditif. Un certain jour ce frère se nomma et lui fit écrire la communication suivante :

« Ma chère Alice, je suis près de vous et j'éprouve un ardent désir de vous raconter ce qui m'est arrivé le lendemain de ma mort, c'est-à-dire, après mon réveil à la vie spirituelle... Je vis tout d'abord des figures d'une forme indécise, qui allaient et venaient dans la chambre, autour de mon lit. La porte était fermée comme elle l'est en ce moment. Je m'aperçus, à ma grande stupéfaction, que je n'étais plus dans mon lit mais au-dessus... J'étais grandement étonné de voir mon corps couché sur le lit et ma figure couverte d'un drap... La lumière était faible. Je voyais tout dans cette chambre, je voyais aussi, malgré la porte fermée, tout dans la chambre voisine..., et je voyais, à travers la muraille, tout ce qui se passait dehors. Me sentant hors de mon corps ma première idée fut, naturellement, que je pouvais y rentrer,

mais jugez de ma stupéfaction lorsque je vis que tous mes efforts étaient vains, attendu que le lien, qui unissait mon âme avec mon corps, était rompu... Aujourd'hui, quand je vous raconte ceci, tout me paraît être naturel, mais alors j'étais étrangement surpris ! — Or donc, c'est alors, ma chère Alice, que j'eus la conviction ferme que mon âme était à jamais séparée de mon enveloppe terrestre..., et que j'étais mort pour votre monde. Je me tenais au-dessus du plancher, regardant tout autour de la chambre, où j'avais été malade si longtemps et sans espoir de guérir, et je pus la parcourir sans que mes mouvements fussent gênés... Je n'étais pas seul dans cette chambre. Il y avait là d'autres personnes avec lesquelles je suis très intimement lié aujourd'hui..., quoique plusieurs d'entre elles me furent complètement inconnues. Je me rendis ensuite, en traversant la paroi comme si elle n'existait pas, dans une autre chambre, où se trouvaient : ma mère en larmes, nos cousins, nos amis, et vous, ma bonne Alice ! — Je voulus consoler ma mère..., j'essayai de lui parler pour lui prouver que je vivais, que je me portais à merveille, et que j'étais là tout près d'elle..., et qu'elle avait grand tort de se désoler et de se lamenter à propos de moi. — Cependant, quoique ma voix fût claire et même forte, du moins il me parût ainsi, ni ma mère, ni vous, ma chère Alice, ni personne des assistants, ne faisaient la moindre attention à ce que je disais, et semblaient ne pas me voir !... J'eus la conviction, alors, que j'étais invisible pour vous !... Mon cœur se serra, et une indicible tristesse s'empara de moi ! — Je restai encore un certain temps avec vous, toujours à côté de ma mère, ensuite j'allai dehors, et je me sentis planer librement dans les cieux. »

Le même Esprit raconta ensuite succinctement à sa sœur les douces voluptés qu'il goûta dans le monde des Esprits, et les merveilles dont il fut frappé. C'est alors que ses yeux furent véritablement ouverts, car jusque-là ils ne voyaient que du brouillard. Il était néanmoins attiré vers la terre, non malgré lui et par une triste chaîne, mais de son propre gré, vers ceux qu'il avait aimés, et vers les lieux où il s'était senti heureux.

La vie spirituelle est une vie de joie et de félicité pure. On y jouit d'une douce et inaltérable liberté. Plus de domination, plus de dominateurs, plus d'esclaves ! On ne connaît que la plus parfaite égalité. Les Esprits supérieurs, qui vous commandent, agissent en frères aînés. Leur autorité est douce et se fait à peine sentir, parce qu'elle ne s'adresse qu'à la raison, au bon sens, le seul maître, le seul dominateur.

La mort rend l'au-delà redoutable et effrayant pour ceux-là seulement qui n'ont pas approfondi ce que c'est que le lendemain de la mort.

JOSEPH DE KRONHELM.

SÉANCES AVEC LE MÉDIUM BAILEY

A la Société des Etudes psychiques de Milan
(extraites de la Revue *Luce e Ombra*)
Suite.

Sixième Séance. — *Mardi 15 mars.*

La visite de la chambre et du médium ayant été faite, on revêtit celui-ci du sac réglementaire auquel on apposa des sceaux et on baissa le rideau.

La séance commença à 8 h. 30, en présence de tous les membres du Comité, plus douze invités.

Le médium tomba en transe à 8 h. 35. — Après un court silence, l'entité, nommée le Docteur Whitcombe, déclara que le médium se sentait aujourd'hui un peu indisposé et que, par suite, le résultat de la séance serait médiocre et en dessous de la puissance du médium.

L'obscurité ayant été demandée, la plupart des assistants purent constater la présence d'une tache lumineuse phosphorescente, en haut et à gauche du médium. — Celui-ci, après invitation, battit des mains sans que la lumière disparût, et l'on vit alors la lumière descendre jusqu'à une certaine distance du médium et toujours à sa gauche.

A 8 h. 45 la lumière rouge ayant été demandée, l'entité « Denton » se présenta et parla environ une demi-heure sur la vérité des manifestations spirites et des grands enseignements qui en dérivent. Ayant fini son discours, l'entité « Selim » se manifesta et vint dire qu'il apportait un souvenir pour le Docteur Griffini : sept semences d'une plante dont il ne donna que ce nombre parce qu'il était considéré cmome sacré par les Indiens.

(Les semences ayant été examinées, furent reconnues être celles de « l'abrus precatoria » dont les vertus magiques correspondent exactement à celles données par le médium).

Les semences dont il est question ici servent d'allumettes contre le mal des yeux, les maladies et les « ginn ».(D'après la mythologie du Coran,les « ginn » seraient les esprits malins).

Ayant sollicité l'obscurité pour quelques instants, « Selim » apporta un petit nid contenant un œuf ; le nid était fait comme les autres, composé de fibres végétales et de quelques filaments de coton. Le médium tenait le nid dans sa main gauche et, dans la droite, il avait un petit oiseau à tête noire ; il s'approcha du rideau et les assistants purent voir et constater la présence des trois apports. Après quelques minutes le médium demanda qu'on fit l'obscurité et l'oiseau, l'œuf et le nid disparurent de nouveau.

A 9 h. 1/2 se manifesta, pour la première fois, l'entité « Nana Sahib » (prince indien, qui fut chef de l'insurrection, en 1857, contre l'Angleterre). Il criait,

gesticulait et tomba en invectives contre les Anglais ; et après avoir traversé la chambre à grands pas (pour autant que le sac le permettait), il fit semblant de rencontrer un ennemi, de lutter avec lui, et il tomba ensuite lourdement par terre. Après quelques démonstrations de ce genre, un changement de personnalité parut se produire, et le médium se transporta vers un fauteuil sur lequel il s'assit et s'endormit.

« Le Docteur Whitcombe » expliqua ensuite comment « Nana Sahib » compromet généralement la santé de Bailey, aussi bien que le succès des séances, et fit disparaître les objets qui venaient d'être apportés.

A 9 h. 40, une autre entité se présenta, laquelle, sur la demande du Président, se fit apporter le vase de fleurs déposé dans l'armoire faite dans le mur, et dont on avait enlevé les sceaux au commencement de la séance.

Le vase était encore enveloppé du journal et on le présenta au médium qui en enleva l'enveloppe, ce qui permit aux assistants surpris de constater que la petite plante, qui avait grandi depuis les séances précédentes, et qui devait se trouver dessous, avait aussi disparu.

« Le Dr Whitcombe », finalement, revint, et sur la demande qu'on lui fit s'il était possible de dépouiller le médium complètement de ses vêtements et de lui en remettre d'autres, avant de le couvrir du sac, il répondit que ce serait nuire à la santé de Bailey. Cette mesure, dit le Docteur, fut un jour adoptée en Australie, et la santé du médium, qui est fort délicate, s'en ressentit beaucoup pendant quelque temps.

Ayant insisté sur l'opportunité d'un pareil procédé, l'entité finit par dire de s'adresser, à cet effet, à Mme Bailey.

La séance se termina à 10 heures.

SEPTIÈME SÉANCE.

La séance fut ouverte à 8 h. 1/2 du soir, en présence de tous les membres du Comité et de neuf invités. On procéda d'abord à une visite minutieuse de la chambre et du médium, qui tomba en transe dès qu'on lui eût mis le sac réglementaire, puis on baissa le filet. — La visite dura dix minutes. A 8 h. 50, se manifesta la première entité — « le Dr Whitcombe » — qui insista sur la sévérité de la visite, nécessaire à la garantie des phénomènes. Le médium se leva à l'arrivée du contrôle « Denton », lequel fit un long discours sur les phénomènes physiques.

Après lui, vint le contrôle « Abdallah » qui, après avoir salué M. Brioschi, exprima le désir qu'il déposât dans la terre la semence de « Mango », apportée avant l'avant-dernière séance. (Cette semence, qui avait été depuis une semaine confiée à la garde de M. Cipriani, avait été soumise entre temps à l'examen de notre Musée d'Histoire Naturelle, où elle fut reconnue être véritable.)

On leva le rideau et on retira de l'armoire, hors du sac où il avait été mis, sous scellés, un vase plein de terre préparée pendant la journée.

(La terre fut prise chez un horticulteur, tamisée et versée dans un nouveau vase, et celui-ci fut placé dans un sac, qu'on lia avec de la corde, et qu'on scella, en présence de témoins qui déposèrent ensuite le sac dans l'armoire faite dans le mur.)

L'intégrité du sac ayant été constatée, on retira du sac le vase qu'on offrit au médium, ainsi qu'une bouteille d'eau demandée pour humecter la terre, avec un petit panier en osier pour couvrir le vase ; l'eau et le vase furent examinés par mesure de précaution.

M. Brioschi mit alors la semence de « Mango », que lui avait donnée M. Cipriani, dans la terre, à une profondeur d'environ un centimètre ; le médium humecta le pot abondamment, et le couvrit ensuite du panier. Le tout fut fait en pleine lumière rouge. Il était alors 9 h. 10.

Le rideau ayant été abaissé, en attendant que la semence germe, le contrôle « Abdallah », un indigène de Punjab, vint raconter une histoire de son pays qu'il fit suivre d'un chant en « Casruli », dialecte indien.

A 9 h. 30, la lumière blanche fut donnée en plein, et le médium approcha le vase du filet, et pria les assistants d'examiner le bourgeon qui sortait d'environ trois centimètres de terre, phénomène qui n'avait demandé que vingt minutes pour se produire. Le médium enleva ensuite la semence de la terre, l'ouvrit, en lava les racines, et permit à tous les assistants de les examiner et même de les toucher. Cela fait, il la remit dans le vase qu'il recouvrit du panier ; le contrôle manifesta le désir qu'il fût gardé dans l'obscurité jusqu'à mardi, dans le but de hâter le développement de la petite plante.

Ensuite vint le contrôle « Ahmed », qui se qualifia comme un « sonwallah », ou charmeur indien de serpents, et dit qu'il tenait dans sa main un petit serpent. La chambre était alors éclairée par une petite lampe, rouge foncé, que le contrôle ne voulait pas rendre plus brillante ; il en résulta que la plupart des assistants ne voyaient rien de ce qu'affirmait le contrôle. Enfin, « le Dr Whitcombe » se présenta, comme d'habitude, pour clore la séance.

A la demande du Président, qui désirait s'assurer de la persistance de la petite plante ainsi couverte du panier, avant qu'il fût enlevé, le contrôle opposa un refus catégorique tout d'abord, mais il finit par céder après des instances réitérées. — On ôta donc le panier, et les assistants purent s'assurer de la présence de la plante qui avait grandi légèrement dans l'intervalle.

Le médium s'éveilla peu après, et le vase fut placé dans l'armoire sur laquelle furent apposés les sceaux en cire de trois des assistants, ainsi que le sceau en plomb de la Société.

(*Suivent les signatures des membres du Comité.*)

Traduit par le prof. C. MOUTONNIER.

L'ACTUALITÉ

UN PROPHÈTE DE LA LIBRE-PENSÉE : M. EMMANUEL VAUCHEZ.

En Vendée. — Manifestation des instituteurs en l'honneur de M. Emmanuel Vauchez. — Le héros de la fête du Trocadéro. — Sa doctrine. — Un disciple d'allan-Kardec. — La libre-pensée officielle spirite.

La Vendée après Paris, ou pour être plus exact une partie de la Vendée, celle que charme M. Combes et sa politique, acclame un vieillard, son hôte depuis vingt ans, qui est une manière de prophète, M. Emmanuel Vauchez.

Le dernier *Bulletin* de l'instruction primaire de la Vendée contient un supplément de vingt-quatre pages qui lui est consacré par les instituteurs et les institutrices de la région, et par M. Desquaire, inspecteur d'académie, qui en souligne l'importance par cette dédicace :

A mon vénéré ami, M. Emmanuel Vauchez, au *nom* de tout mon personnel, je dédie ce modeste supplément de notre *Bulletin départemental*, afin qu'il reste trace de ce bel élan d'enthousiasme qu'a groupé par la pensée, autour de Vauchez, toute la Vendée scolaire, dans l'inoubliable journée du 19 juin 1904.

Le fonctionnaire fait allusion à la fête du Trocadéro, que présida M. Loubet, ayant à sa droite M. Buisson et à sa gauche M. Emmanuel Vauchez. M. Chaumié y assistait, qui rendit à M. Emmanuel Vauchez, héros de cette fête, un expressif hommage, dont l'écho vibre encore en Vendée.

Certes, ces bravos ne s'égaraient point, car celui-là est un brave homme et parmi les plus zélés. Mais le zèle sans l'intention n'est rien au temps où nous sommes, et un citoyen qui déchaîne un tel courant d'admiration laïque a une doctrine morale qu'il est intéressant de connaître.

M. Emmanuel Vauchez est spirite.

Beaucoup de gens, et parmi les plus distingués, sont spirites. Ils ont la conviction de s'entretenir avec les morts, et ce leur est une très grande douceur. M. Emmanuel Vauchez, fervent de ces problèmes, en poursuit l'étude dans des cercles particuliers. Il y joint les pratiques du magnétisme et les masseurs n'ont pas de plus fervent avocat.

Dans ces milieux, qui prêtent à des études fort pittoresques, il jouit d'une popularité considérable. Car M. Emmanuel Vauchez ne se borne pas à invoquer un esprit, à écouter les coups frappés par les pieds d'une table ; ces phénomènes sont pour lui la révélation de faits qui l'ont amené à formuler une doctrine.

La doctrine qu'enseigne M. Emmanuel Vauchez est contenue dans une petite brochure de propagande intitulée : l'*Education morale*. Ce n'est point

une œuvre de jeunesse, mais le fruit des observations de sa pleine maturité. Elle est datée de 1895.

L'éditeur l'a fait précéder de cette courte note :

L'auteur, spirite et magnétiste convaincu, s'appuie sur la base de la doctrine spirite : la *réincarnation*, sans même en prononcer le nom, peut être dans la crainte d'éveiller les susceptibilités de ceux qui n'admettent pas encore la révélation d'Allan-Kardec au rang des écrits scientifiques.

Ces lignes résument fidèlement la doctrine qu'expose M. Emmanuel Vauchez, non sans éloquence, mais avec un parti-pris d'anticléricalisme qui trouble bien un peu la sérénité si naturelle à celui qui, enfin, *sait*. Car M. Emmanuel Vauchez *sait*. Par la route suivie par Allan-Kardec, et où, grâce à un extraordinaire hasard, il a rencontré M. Buisson, il est arrivé à la démonstration absolue de ce que nous sommes. Il s'est alors aperçu que les matérialistes n'étaient que des imposteurs et les croyants des naïfs, que des contes grossiers bernent depuis dix-huit cents ans. M. Emmanuel Vauchez croit que l'âme est immortelle, mais à sa façon :

L'origine de cette idée est dans la contemplation des choses humaines et de l'injustice qui semble y présider. En effet, le désordre moral en ce monde, le triomphe du mal, la souffrance imméritée, en apparence du moins, ne peuvent être l'état régulier de l'univers : à un moment donné, la justice doit triompher ; de là, la foi à l'immortalité sans laquelle le maître de l'univers ne serait pas juste. Cette pensée consolante apparaît à l'origine même de l'homme, elle n'a été inventée ni par un théologien, ni par un philosophe, on doit supposer qu'elle se développe avec l'intelligence des sociétés.

M. Emmanuel Vauchez se tourne vers les sceptiques et leur dit :

Nul travail de démonstration ne peut, mathématiquement, mettre l'homme sur la voie de cette perception simple et belle, il n'y a qu'une disposition spéciale de l'âme pour rendre cette situation évidente et facile : grande moralité, habitude de se surveiller et de cultiver en soi des idées et des sentiments supérieurs qui élèvent au-dessus de la terre. Si l'on est sévère pour soi, l'idée d'immortalité se fera nette ; c'est en ce sens qu'on a pu dire : « Il dépend de l'homme d'arriver à la foi ».

Pour atteindre à l'idéal supérieur, une seule existence ne nous suffit pas :
Nous devons, dit-il, revenir sur la terre. De cette nécessité découlent tous les progrès de l'humanité. Si la force créatrice a voulu que notre âme prît un vêtement de chair, ce n'est pas pour nous imposer un fardeau inutile, mais parce que cette épreuve est indispensable au développement de nos facultés.

... Après notre mort, notre situation dépend donc logiquement de ce qu'a été notre vie, et si nous n'avons pas fauté à nos devoirs, elle devient forcément plus heureuse, car la destruction d'une forme permet d'en revêtir une plus parfaite, moins gênante pour les évolutions de la pensée.

Le héros de la fête du Trocadéro, celui dont M. Edouard Petit, dans le

Radical d'hier, disait « qu'il fut salué des acclamations de tout un peuple dans un moment où M. Buisson notait « qu'on sentait palpiter l'âme de la France ». M. Emmanuel Vauchez, fondateur de la Ligue de l'enseignement, nous enseigne ainsi toutes ces choses, et comme quoi :

La prière, malheureusement si mal comprise, nous relie aussi à Dieu par qui nous sommes, que nous ne saurions définir, mais que le cœur pur devine et sent. Le secret du bonheur est là : comprendre que l'homme émane et dé-prend d'une force intelligente qui le veut parfait et lui impose, pour atteindre ce but, des vies successives.

Nous nous garderons bien de discuter cette théorie spiritualiste de la réincarnation exposée par l'une des lumières du spiritisme et de la libre-pensée ; mais comme on avait omis de faire connaître quelle doctrine morale était celle que propage cet adversaire des dogmes, il y avait là une lacune. Nous le savons maintenant : c'est la doctrine enseignée par Hippolyte-Léon-Denizard Rivail, qui se fit appeler Allan-Kardec. Spiritualiste, mais antichrétienne, elle mérite à l'un de ses plus éminents zélateurs les apothéoses officielles de la République et les adresses des instituteurs chargés d'extirper du sol de la Vendée les dernières herbes de l'erreur et de la superstition.

(*L'Eclair* du 19 août 1904.)

LA MORT N'EXISTE PAS

Par Mme Florence Marryat. (*Traduit de l'Anglais*).

« La mort n'est pas. Ce qui semble ainsi n'est qu'une transition.
Cette vie de souffle mortel
N'est que le faubourg de la vie Elyséenne
Dont la porte est appelée par nour : la Mort. »

Longfellow.

CHAPITRE I

Famille d'Esprits

Depuis plusieurs années, j'avais le plus vif désir d'écrire un récit des expériences merveilleuses auxquelles il m'a été donné d'assister au cours de mes recherches dans la science du Spiritualisme.

En agissant ainsi, j'entends me borner à consigner les faits.

Je veux décrire les scènes dont j'ai été témoin de mes propres yeux, et répéter les paroles que j'ai entendues de mes propres oreilles, laissant à

mes lecteurs le soin d'en tirer eux-mêmes la déduction. Je n'ai ni l'ambition d'établir une théorie ni de promulguer une doctrine ; avant tout, je déclare n'avoir point le désir de provoquer le moindre argument. J'en ai vu s'élever, de philosophiques, de scientifiques, de religieux, ou purement agressifs, et plus qu'il n'en faudrait pour remplir une existence ; et si j'étais appelée à donner une définition du repos promis aux fatigués, je répondrais : c'est un lieu où chaque homme peut garder sa propre opinion et où personne n'a la permission de la discuter.

Mais, quoique je doive raconter un grand nombre d'incidents, si merveilleux qu'ils sont presque incroyables, je ne m'attends pas à n'être point crue, excepté par ceux qui sont de mauvaise foi. Ceux qui sont conscients de leur propre infirmité, croient invariablement que les autres doivent dire des mensonges.

Byron écrivait : Celui-là est un fou, qui nie ce dont il ne peut prouver la « fausseté » ; et, quoique Carlyle nous donne la consolante assurance que la population de la Grande-Bretagne se compose « principalement de fous », je mets toute ma foi à recevoir croyance du petit nombre de ceux qui ne le sont pas.

Pourquoi ne me croirait-on pas ? Lorsque feu Lady Brassey publia *The Cruise of the Sunbeam* (1), et Sir Samuel et Lady Baker racontèrent leurs tratravaux au centre de l'Afrique, et Livingstone écrivit le récit des merveilles qu'il rencontra pendant son exploration aux Sources du Nil, et Henry Stanley qui poursuivit son œuvre et y ajouta encore, prévoyaient-ils que le public, secouant la tête à leurs récits, oserait déclarer qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'ils avaient écrit ? Cependant leurs lecteurs étaient tenus d'accepter les faits qu'ils publiaient, sur leur seule autorité. Très peu d'entre eux avaient déjà entendu parler des lieux décrits ; à peine un sur mille pouvait-il, soit par sa propre expérience ou par le savoir acquis, attester la vérité du récit. Quel intérêt avait le grand public à s'assurer que le *Sunbeam* avait fait le tour du monde, ou que Sir Samuel Baker avait vu les bêtes, les oiseaux et les fleurs rares dont il parle, ou que Livingstone et Stanley avaient rencontré et entretenu ces curieuses et étranges tribus qui n'avaient jamais vu d'hommes blancs jusqu'au jour où ils virent ceux-ci ? Cependant, si l'un de ces écrivains affirmait que dans ses courses errantes il avait découvert une mine d'or d'une valeur incontestable, des milliers de chercheurs de fortune eussent abandonné leur pays natal sur sa simple parole, et se seraient rués à la conquête de ce trésor éblouissant.

Pourquoi ? Parce que les auteurs de ces livres étaient des personnes bien connues dans la société, qui avaient une réputation de véracité à soutenir, et qui auraient été bien vite découvertes si elles eussent osé contrevenir à la vérité.

Je réclame les mêmes droits afin d'obtenir la même confiance.

J'ai un nom bien connu et une réputation publique, un cerveau accepta-

(1) La croisière du « Rayon de Soleil ».

ble, et deux yeux intelligents. Ce dont j'ai été témoin, d'autres, avec une assiduité et une persévérance égales, pourront le constater par eux-mêmes. Il faudrait faire un voyage autour du monde pour voir ce que les marins du *Sunbeam* ont vu. Cela demanderait du temps, des soucis et de l'argent, pour voir ce que j'ai vu, et pour certaines gens cela ne vaudrait pas la dépense. Mais si j'ai voyagé dans ce pays contestable (auquel si peu de gens croient et dont beaucoup ont tellement peur), et si je viens maintenant dire ce que j'ai vu, le monde n'a pas plus le droit de douter de moi qu'il n'en avait de douter de Lady Brassey. Parce que le grand public n'a point pénétré au centre de l'Afrique, ce n'est pas une raison pour que Livingstone n'y soit allé ; parce que le grand public n'a pas vu (et ne désire point voir), ce que j'ai vu, ce n'est pas un argument contre la vérité de ce que j'écris.

A ceux qui croient en la possibilité de communion avec les esprits désincarnés, mon histoire sera intéressante, peut-être, parce qu'elle évolue à un remarquable degré à travers cette question brûlante et controversée d'identité et de reconnaissance.

Pour les matérialistes qui m'accorderont que je ne suis pas plus folle que le reste des trente-huit millions d'Anglais, cela peut devenir une nouvelle source de spéculation et de recherche. Avec ceux de mes semblables qui ne possèdent ni curiosité, ni imagination, ni désir d'expérimenter par eux-mêmes ce qu'ils ne peuvent accepter du témoignage des autres, je n'ai jamais eu et n'aurai jamais rien de commun. Ils sont de cette sorte de gens qui vous demandent avec un sourire gracieux si Irving écrivit : « *La Charge de la Brigade Légère* », et disent qu'ils trouvent le *Sardanapale* de Byron très bien, quoi qu'il ne soit pas aussi bouffon que *Nos garçons*.

Maintenant, avant d'aborder mon sujet, je ne pense pas qu'on sache, en général, que mon père, feu le capitaine Marryat, fut simplement un croyant aux esprits, il était de plus, lui-même, un voyant. J'éprouve un extrême plaisir à enregistrer ce fait comme une introduction au récit de mes propres expériences. Il est possible que la facilité avec laquelle de telles manifestations me sont venues soit un don paternel reçu en héritage ; quoi qu'il en soit, je suis heureuse qu'il ait partagé avec moi la croyance et le pouvoir de la vie « spiritualiste ».

S'il n'y avait pas d'autre raison pour me donner la hardiesse de redire ce dont j'ai été témoin, cette situation m'en donnerait le courage.

Mon père n'était pas comme ses amis intimes, Charles Dickens, Lord Lytton, et plusieurs autres hommes de génie grandement nerveux et imaginatifs Je ne crois pas que mon père eût « des nerfs », et je pense qu'il avait peu d'imagination. Presque tous ses ouvrages sont fondés sur ses propres expériences. Sa puissance repose dans une description humoristique de ce qu'il avait vu. Il possédait un merveilleux pouvoir de retracer ses souvenirs en un langage pittoresque et énergique, et si ses livres sont presque tous populaires aujourd'hui encore, comme lorsqu'ils furent publiés, c'est que ce sont des histoires véridiques du temps où il les écrivit.

A peine contiennent-ils une légère teinte de fiction.

Mon père avait un corps aussi puissant et vigoureux que son esprit. Son courage était indomptable au moral comme au physique (bien des gens l'ont appris à leurs dépens qui s'en souviennent encore) ; quant à la hardiesse de ses convictions, ce n'était point un secret. Conséquemment, ce que je vais raconter n'est point arrivé à un homme excitable et nerveux, à un esprit maladif et sentimental et, je le répète, je suis fière d'avoir hérité de la même constitution et satisfaite de pouvoir établir tout à fait mon jugement d'après le sien.

J'ai entendu dire que mon père avait à raconter un certain nombre d'histoires « surnaturelles » (suivant le terme consacré) ,d'incidents qui lui arrivèrent, mais je me contenterai d'en raconter une ou deux qui prouveront tout au moins l'existence de remarquables coïncidences.

Dans mon ouvrage : *La vie et les lettres du capitaine Marryat*, je raconte de lui une anecdote qui était enregistrée dans son *Livre de bord* intime,trouvé au milieu de ses papiers, et que voici :

Il avait un frère plus jeune, Samuel, à qui il était fort attaché, et qui mourut d'une façon inattendue en Angleterre, tandis que mon père commandait le *Larne*, vaisseau de sa Majesté Britannique, dans la première guerre de Burmese (Inde).

Son équipage étant atteint de scorbut, il reçut l'ordre de conduire son navire à Poulo-Penang pour quelques semaines, afin de procurer aux marins des fruits et des vivres frais. Comme mon père reposait une nuit dans sa couchette à l'ancre près de la côte, par un brillant clair de lune tropical qui éclaire comme en plein jour, il vit la porte de sa cabine s'ouvrir, et son frère Samuel entrer et s'avancer tranquillement près de lui. Il semblait le même qu'au moment de leur séparation, et prononça d'une façon parfaitement distincte : « Fred ! Je suis venu vous dire que je suis « mort ». Lorsque l'apparition entra dans sa cabine, mon père se dressa brusquement sur sa couchette pensant que c'était un voleur, et lorsqu'il reconnut celui qu'il voyait et entendait parler, il sortit de son lit avec l'intention de le saisir dans ses bras..., mais la vision avait disparu.

L'impression ressentie par mon père fut si forte, qu'il sortit de sa cabine et écrivit immédiatement les particularités concernant ce fait avec l'heure et la date de cette visite.

De retour en Angleterre peu de mois après, la guerre étant finie, l'une des premières dépêches mises entre les mains de mon père, fut l'annonce de la perte de son frère Samuel, qui était mort exactement à l'heure où il l'avait vu dans sa cabine.

Mais l'histoire qui m'intéressa le plus est celle d'un incident arrivé à mon père après ma naissance, et que nous avons toujours appelée : l'*Histoire de la dame brune de Rainham*. Je sais que le récit en est parvenu au public par diverses sources, et j'en ai fait moi-même le sujet d'un conte de Noël.

Mon père passa les quinze dernières années de sa vie sur la propriété de Langham, en Norfolk, où se trouvaient parmi ses voisins du Comté, Sir Charles et Lady Townshend, de Rainham Hall.

A l'époque dont je parle, le titre et la propriété de ces voisins avaient passé depuis peu de temps en leurs mains, et le nouveau baronnet après avoir fait réparer, remettre à neuf, et repeindre son manoir, vint en prendre possession avec sa femme et un certain nombre d'amis. Mais à peine étaient-ils arrivés, qu'à leur grand ennui des rumeurs se répandirent que la demeure était hantée. Aussitôt, leurs hôtes commencèrent l'un après l'autre (comme ceux de la parabole), à s'excuser de rentrer chez eux. Sir Charles et Lady Townshend auraient pu chanter : « Les amis s'en vont après les amis », à juste titre, mais l'effet produit eût été nul pour arrêter l'exode général de Rainham.

Et tout cela venait d'un conte relatif à une dame brune dont le portrait était suspendu dans l'une des chambres à coucher, tableau dans lequel elle était représentée vêtue d'une robe de satin ornée de garnitures jaunes, avec une fraise autour de la gorge, jeune dame d'aspect inoffensif et de mine parfaitement innocente et agréable. Mais, tous déclaraient qu'ils l'avaient vue se promenant autour de la maison, quelques-uns dans le corridor ou dans leurs chambres à coucher, d'autres, dans les salles basses ; aussi, ni les étrangers, ni les serviteurs ne voulaient-ils demeurer dans le manoir.

Le baronnet,qui était naturellement fort ennuyé de tout cela, confia son chagrin à mon père, qui fut indigné du tour plaisant qu'il croyait qu'on jouait en la circonstance. Il y avait à cette époque un grand nombre de contrebandiers et de braconniers en Norfolk, et il savait bien que la venue du nouveau propriétaire, qui était magistrat de la contrée, n'était pas pour plaire à ces déprédateurs. Il pensait donc que quelques-uns d'entre ceux-ci, essayaient d'effrayer les Townshend, afin de les faire partir du château. L'ancien baronnet était une espèce de misanthrope solitaire qui menait une vie retirée, et mon père s'imaginait que quelques tenanciers devaient avoir de bonnes raisons pour ne pas aimer l'introduction dans Rainham, de réjouissances bruyantes et de nombreux visiteurs de rang élevé. Mon père demanda alors à ses amis de lui permettre de s'établir chez eux et de dormir dans la chambre hantée, certain qu'il était de les débarrasser de cette nuisance. Ils acceptèrent son offre et il prit possession de la chambre dans laquelle le portrait du fantôme était suspendu, où on l'avait vu souvent, et dormit chaque nuit avec un revolver chargé sous son oreiller. Pendant deux jours, cependant, il ne vit rien, et le troisième devait être le terme de cette faction.

Toutefois, la troisième nuit, deux jeunes gens, neveux du baronnet, frappèrent à sa porte, comme il était déshabillé prêt à se mettre au lit, et lui demandèrent de les accompagner à leur chambre (qui était à l'autre bout du corridor), afin de leur donner son opinion sur un nouveau fusil qui venait d'arriver de Londres. Mon père était en chemise et en pantalon, mais comme l'heure était avancée, et que tout le monde s'était retiré pour se reposer excepté eux seuls, il se disposait à les accompagner ainsi qu'il était.

Comme ils allaient quitter la chambre, il se saisit de son revolver « au cas où nous rencontrerions la Dame brune », dit-il, riant. Dès que l'inspection de cette arme fut terminée, les jeunes gens dans la même intention, déclarèrent qu'ils voulaient accompagner mon père jusque chez lui « au cas où nous

rencontrerions la Dame brune », répétèrent-ils en riant aussi. Les trois gentlemen s'en retournèrent donc de compagnie.

Le corridor était long et sombre, car les lumières avaient été éteintes, mais, comme ils en atteignaient le milieu, ils virent la faible lueur d'une lampe venant de l'autre bout vers eux. « Une des dames allant visiter la chambre « des « enfants », chuchota l'un des jeunes Townshend à l'oreille de mon père. .

Les portes des chambres à coucher dans ce corridor, faisaient face l'une à l'autre, et chaque chambre avait une double porte avec un espace entre. comme c'est le cas dans beaucoup de vieilles demeures confortables de la campagne.

Mon père (ainsi que je l'ai dit), était seulement vêtu de sa chemise et de son pantalon, et sa modestie naturelle fit qu'il se trouva peu présentable, aussi se glissa-t-il dans l'un de ces *entre*-porte (ses amis suivant son exemple), afin de se cacher jusqu'à ce que la dame fût passée.

Je l'ai entendu raconter, comment ils étaient attentifs à sa venue de plus en plus proche, la regardant, à travers la fente de la porte jusqu'à ce que, comme elle n'était pas fermée complètement, mon père pût distinguer les couleurs et le style de son costume, et reconnût la figure et le fac-similé du portrait de la « Dame brune ». Il avait le doigt sur la détente de son révolver, et était sur le point de lui demander de s'arrêter et de donner la raison de sa présence en ce lieu, lorsque la figure s'arrêta elle-même de son plein gré devant la porte derrière laquelle il se tenait, avec ses amis, et,élevant la lampe allumée et la portant à son visage, elle se mit à ricaner d'une façon malicieuse et diabolique en le regardant. Cet acte rendit si furieux mon père qui était rien moins qu'un agneau pour l'instant, que, d'un bond, il sauta dans le corridor, et lui déchargea son révolver en pleine figure. Le fantôme disparut instantanément, — fantôme que pendant l'espace de plusieurs minutes, trois hommes avaient regardé ensemble, — et la balle passa au travers de la porte extérieure de la chambre opposée dans le corridor, et se logea dans le panneau de la porte intérieure. Mon père ne tenta plus jamais de faire obstacle aux promenades de la « Dame brune de Rainham ». J'ai entendu dire qu'elle hantait encore ces lieux, ce dont on peut douter, mais, qu'elle le fît en ce temps-là, il n'y a pas l'ombre d'un doute.

Le capitaine Marryat eut non seulement de ces visions auxquelles il croyait par sa personnelle expérience, mais il les nota dans ses écrits. Il y a, dans ses ouvrages, beaucoup de passages qui, lus à la lumière de mon assertion, prouvent qu'il avait foi dans la possibilité du retour des morts pour visiter cette terre, et dans la théorie de réincarnation ou la possibilité de vivre plus d'une existence sur elle, mais nulle autre part il n'en parle plus clairement que dans l'extrait suivant du « Vaisseau fantôme ».

« Pensez-vous, Philippe (dit Amine à son mari), que ce monde soit exclusivement peuplé par des êtres impurs tels que nous ? Choses d'argile, périssables et corruptibles, *les seigneurs* au-dessus des bêtes et de nous-mêmes, mais guère meilleurs ? Avez-vous pas vu, dans vos propres écritures sanites,

répéter les reconnaissances et les preuves de hautes intelligences se mêlant au genre humain et agissant ici-bas ?

« Pourquoi ce qui était *alors* ne serait-il plus maintenant, et en quoi y *aurait-il plus* de mal à présent à demander leur aide, qu'il y a quelque mille ans ?

Pourquoi supposeriez-vous que ce qui leur était permis sur la terre alors ne le fût plus aujourd'hui ? Qu'est-il advenu d'elles ? Ont-elles péri ? Ont-elles reçu l'ordre de s'en retourner ? Où ? Au ciel ? Si, au ciel, le monde et l'humanité ont été laissés à la merci du diable et de ses agents, pouvez-vous croire que nous, pauvres mortels ayons été ainsi abandonnés ? Je vous le dis simplement, je ne le pense pas. »

« Il n'y a pas longtemps que nous avons eu des communications avec ces intelligences, mais comme nous devenons plus éclairés, nous devenons plus fiers, et nous ne les rechercherons point, mais qu'il existe autour de nous une foule de bons et une multitude de mauvais esprits, s'opposant les uns aux autres, telle est ma conviction. »

Le témoignage d'une telle croyance sortant de la plume de mon père est suffisant.

Jamais il n'eût écrit cela sans être prêt à le maintenir. Il n'était pas de ces misérables écrivains poltrons que nous rencontrons trop souvent de nos jours, qui sont tellement effrayés de l'opinion du monde, qu'ils n'osent pas confesser avec leurs bouches ce qu'ils pensent en leurs cœurs. S'il eût vécu en ce temps-ci, je crois qu'il eût voulu se montrer l'un des plus énergiques et des plus convaincus croyants, parmi ceux que compte le spiritisme. C'en est assez pour moi de son témoignage, pour croire à la possibilité des bons et mauvais esprits revenant sur cette terre, et je pense qu'il est inutile de contredire cette assertion, qu'où le père a posé le pied, sa fille ne doit éprouver aucun sentiment de honte à le suivre.

Avant que s'élevât, dans les temps présents, la question du spiritualisme, j'avais eu mes propres petites expériences à ce sujet. Dès l'âge le plus tendre j'étais accoutumée à voir et à être très alarmée à leur vue, certaines formes qui m'apparaissaient la nuit. Une, en particulier, je m'en souviens bien, était celle d'un très petit vieillard difforme qui venait constamment vers moi. Il avait l'habitude de se tenir sur la pointe des pieds et de me considérer pendant que j'étais au lit, et quelque obscure que fût la chambre, je distinguais chaque chose comme si elle était éclairée pendant que ce vieil homme se tenait près de moi.

J'avais l'habitude de communiquer ces visions à ma mère et à mes sœurs (mon père était mort déjà en ce temps-là), et toujours elles se moquaient de mes idées. « Encore de nouvelles illusions d'optique de Flo », criaient-elles, jusqu'à ce que j'en vinsse à me convaincre que ces apparitions étaient dues à quelque défaut de ma vue.

J'ai entendu mon premier mari dire que, lorsqu'il m'épousa, il pensait qu'il ne pourrait jamais rester une nuit tout entière au lit tant je le réveillais souvent par la description de quelque apparition d'homme ou de femme

que j'avais vue dans la chambre. Ces formes se dressaient toujours en blanc, circonstance qui me faisait imaginer qu'elles étaient naturelles, et s'étaient vêtues en mariées pour venir nous voler. Mes observations répétées et les sarcasmes de mes sœurs m'amenèrent à me convaincre que ces visions n'étaient que le résultat d'une série plus large de mes « illusions d'optique ». Tout ce temps, j'étais fort effrayée de voir toujours ce que j'appelle des « esprits ». L'amour de la science occulte ne m'aidait point alors à chercher la cause de mes alarmes. Je n'avais qu'un désir, celui de ne plus voir de nouveau ces « illusions », et j'étais remplie d'effroi de demeurer seule avec moi-même, tant j'avais peur de les voir apparaître devant moi.

Il y avait environ deux ans que j'étais mariée, lorsque le quartier général du régiment de mon mari, le 12e d'infanterie indigène de Madras, reçut l'ordre de se rendre à Rangoon, tandis que le reste du détachement commandé par le major Cooper, fut envoyé à Canton pour assister au bombardement.

Le major Cooper était seulement marié depuis peu, et quoi qu'elle y eût droit, sa femme n'avait pas réclamé pour s'embarquer pour Burmah avec le quartier général ; mais, comme elle ne connaissait personne à Madras, et attendait, en outre, le moment de ses couches, elle obtint de notre colonel la permission de faire selon son désir, et elle nous accompagna à Rangoon où elle loua une maison située non loin de la nôtre.

Une nuit, en juillet, de très bonne heure, je tressaillis en recevant d'elle un griffonnage écrit à la hâte contenant seulement ces mots : Venez, venez, venez. Je partis tout de suite pensant qu'elle était tombée malade. Mais, à mon arrivée, je trouvai Mme Cooper au lit, debout sur son séant, et entourée de ses serviteurs. « Qu'y a-t-il ? m'écriai-je. » — « Marc est mort ! me ré-
« pondit-elle aussitôt, il était assis sur cette chaise (elle montrait un siège
« près de son lit), toute la nuit. J'ai observé chaque détail des traits de son
« visage. Il était sans tunique et il n'a pas levé les yeux une seule fois sur
« moi ; il s'est assis en tirant la pointe de son bonnet de police sur son vi
« sage, mais en voyant son front et sa chevelure, je vis bien que c'était lui.
« Je lui parlai, mais il ne me répondit point... Je suis sûr qu'il est mort ! »

Naturellement, j'imaginai de lui répondre que cette vision avait été causée par le chagrin de son absence et l'état dans lequel elle se trouvait. J'affectai de rire avec elle sur le ton de la plaisanterie lui disant que ce n'était rien que le résultat de son imagination, et lui rappelant qu'aux dernières nouvelles reçues du théâtre de la guerre, lemajor Cooper, était parfaitement bien et faisait prévoir son prochain retour auprès d'elle. Malgré la gaîté que j'aurais voulu lui communiquer, je ne pus l'arracher à sa conviction, et la voyant abattue et sans énergie, je lui proposai de passer la nuit suivante avec elle. Ce fut, en vérité, une bien belle nuit ! Aussitôt que nous fûmes au lit, quoique la lampe jetât sa lumière dans la chambre. Mme Cooper déclara que son mari était assis dans la même chaise que la nuit dernière, et m'accusa de duplicité quand je lui déclarai que je ne voyais rien du tout. Je m'assis sur mon lit, mais j'eus beau écarquiller les yeux, je ne pus dis-

cerner qu'un fauteuil vide et je le lui dis. Elle persista à soutenir que le major était assis là et décrivit l'apparition et ses gestes. Je sortis de mon lit et allai m'asseoir sur la chaise, quand elle s'écria par deux fois : « Ne faites pas cela ! Vous êtes assise droit sur lui. » Evidemment, l'esprit était aussi réel pour elle que s'il eût été en chair et en os. Bien que je ne fusse pas très sensible, je me levai brusquement ne me sentant pas bien à mon aise moi-même, et demeurai assise près d'elle le reste de la nuit écoutant ses affirmations, que son mari était mourant ou mort. Elle ne voulut pas consentir à venir chez moi, et, la troisième nuit, j'eus à passer par la même épreuve que la précédente. Après la troisième nuit, la vision cessa d'apparaître, et il me fut permis de retourner chez moi. Mais, auparavant, Mme Cooper me montra son carnet sur lequel elle avait écrit aux dates des 8, 9 et 10 juillet, la note suivante : « Marc s'est assis à côté de moi cette nuit. » Le temps passa et aucunes mauvaises nouvelles n'arrivèrent de Chine. Mais les courriers ayant été interrompus, les communications postales avaient été conséquemment suspendues. Nous reçûmes pourtant, occasionnellement, des lettres par un bateau à voiles.

Enfin, septembre arriva, et le 3 de ce mois, le bébé de Mme Cooper, venait au monde et mourait. La mère était naturellement plongée dans une grande détresse morale, par ce malheur, et je fus doublement frappée de chagrin lorsqu'en allant pour la voir, j'appris, par des amis, la mort de son mari, qui avait succombé à Macao, à un accès de fièvre chaude. Nous avions l'intention de ne point lui faire part de cette triste nouvelle, avant qu'elle fût entrée en convalescence. Mais, aussitôt que je fus dans sa chambre, elle aborda d'elle-même ce sujet. « N'y a-t-il pas là des lettres de Chine ? me demanda-t-elle (question remarquable par elle-même, parce que les courriers ayant été arrêtés, il n'y avait plus de dates fixes auxquelles on les pouvait attendre du théâtre de la guerre). Dans la crainte de la voir insister pour avoir les nouvelles, je voulus temporiser et lui répondis : « Nous n'avons rien reçu. » — « Mais, il y a là une lettre pour moi, continua-t-elle, une « lettre avec l'annonce de la mort de Marc ; il est inutile de le nier, je sais « qu'il est mort, il est décédé le 10 juillet. » — D'après les informations du Journal publiant les nouvelles, cela fut trouvé exact. Le major était tombé malade le jour même où il était apparu pour la première fois, et était mort le troisième.

Cet incident est d'autant plus remarquable qu'il n'y avait point parmi les témoins de ce fait, de personnes jeunes et sentimentales, ni qui eussent demeuré assez de temps ensemble, pour avoir fait naître entre eux un accord sympathique. Mais cela est arrivé tel que je l'ai raconté.

Florence MARRYAT.

Pour la traduction, LEOPOLD DAUVIL.

(*A suivre*).

AU SUJET DE LA NAISSANCE DU PRINCE ROYAL D'ITALIE

— Parmi toutes les prophéties qu'a fait sortir de terre la naissance du royal enfant d'Italie, l'une d'elles, nous frappe particulièrement et mérite d'être portée à la connaissance de nos amis de la Revue : — Différents journaux l'ont, du reste, relatée.

— Elle est due à une excellente « Média », dessinatrice (et également auditive), dont les dessins originaux et délicats sont aussi intéressants que curieux à consulter.

Mme Francine Minda, la « Média » en question, fit, il y a treize mois, sous l'initiative de ses Espritsfamiliers, le portrait au pastel d'un délicieux enfant tout enveloppé de dentelles frissonnantes et de rubans bleus — couleur significative : — Mais, le plus étrange est, que, sur cette mignonne tête bouclée comme celle d'un petit Saint-Jean, était campée bien droite, la Couronne d'Italie.

Comme la Reine, à cette époque, ne donnait aucune promesse, notre « Média », après avoir montré ce dessin aux intimes, qui lui forment comme une petite cour, envoya le royal poupon dormir dans un des nombreux cartons qui renferment ses dessins.

Lorsque, quelques mois plus tard les jeunes souverains sentirent de nouveau renaître l'espoir de donner un héritier à la Couronne, Mme Francine Minda, très modeste, ne pensait plus à la petite tête qui reposait maintenant dans la vitrine de son salon ; mais ses amis y pensaient pour elle ; on la pressait fortement de l'envoyer au Quirinal, afin de fortifier l'espérance du jeune couple royal ; ses Esprits se mirent de la partie, et vainquirent sa résistance en l'assurant de la réalisation de l'heureux événement, qui devait mettre l'Italie en fête.

Le dessin fut donc envoyé à la Reine Hélène, le 22 juin ; celle-ci, lui en faisait accuser réception quelques jours plus tard, par la lettre suivante :

Corte di S. M. la Régina.

Raconnigi, 27 juin 1904.

Madame,

La Reine, mon auguste souveraine, a reçu avec une grande bienveillance le dessin que vous venez de lui envoyer.

Sa Majesté me charge, à présent, de vous remercier en son nom, et aussi pour les sentiments et les vœux que cet aimable hommage témoigne.

Je m'empresse d'obéir à l'ordre reçu et vous assure, Madame, de ma parfaite considération.

Marquise CALABRINI.

A Madame Francine Minda, avenue Malausséna, 12, Nice.

Le 4 septembre, Mme Minda, recevait cette communication :

— Le 15 septembre, sera la réincarnation d'un « Esprit supérieur ». La bonne étoile qui luira sur cet enfant, brillera du plus vif éclat : Juste, ferme, mais bon, il sera un souverain adoré jusqu'à sa mort.

Acclamé comme « l'enfant du peuple », par lequel il est surtaut impatiemment attendu, le fils de Victor-Emmanuel II, sera donc un roi heureux, puisqu'il possèdera l'amour de ses sujets.

VERITE.

Je puis certifier la véracité du dessin que j'ai vu, il y a plus d'une année, et celle de cette communication, que j'ai lue avant la naissance du prince royal — l'Esprit s'est trompé de deux jours, dans la date qu'il nous donna, meis nous savons qu'en fait de dates, les invisibles sont sujets à caution ; du reste, à deux jours près — n'est-ce pas prédire à peu près juste ?

Chez Mme Minda, j'ai pu constater que les Esprits se mêlaient constamment à la conversation, soulignant à tout instant les mots par de formidables craquements, dans de grands meubles de chêne.

Voici donc, enfin, la France qui tient cette fois le record de la prophétie ; espérons qu'elle saura le conserver ; et que le don de notre nouvelle « Média », prendra tous les jours de nouvelles forces, et rendra de grands services à notre cause.

Mme Minda est une femme aimable, nullement vaine de son don, et qui désire vivement le mettre au service de notre grande croyance.

DIANE MAREST.
(*Nice*)

UN FAIT DE VISION REMARQUABLE

On sait quel rôle important joue aujourd'hui, pendant cette terrible guerre entre la Russie et le Japon, le chemin de fer transsibérien qui unit St-Pétersbourg et Moscou, avec le lac Baïkal, Port-Arthur et Wladivostok ; mais peu de personnes savent qu'on ne trouve pas de voie ferrée, où il y ait eu tant d'accidents que sur cette ligne de l'Extrême-Orient. M. I. Z..., de Tomsk, écrivit dans la Revue *Kraj*, de St-Pétersbourg (n° 978, mars 1901) que, sur le chemin de fer transsibérien, dans l'espace de dix mois, il y a eu cent quarante-cinq catastrophes.

Cette fois je vais raconter, aux lecteurs de la *Revue Spirite*, comment un train de chemin de fer transsibérien fut sauvé d'un terrible accident, grâce à une vision du mécanicien. Dans la banlieue de St-Pétersbourg, habitait, en 1901, dans une modeste chambre, M. E. K..., qui, plusieurs fois par an, au moment des vacances, partait par le chemin de fer transsibérien, viâ Ufa, Tchelabinsk, Omsk, à Irkoutsk, en visite chez des parents. Lors de son dernier voyage, en 1901, il fut témoin d'un fait extraordinaire, qu'il raconte comme suit : « A quelques verstes de la station Krasnojarsk, notre train, qui allait à toute vapeur, s'arrêta brusquement. Par suite de cette marche rapide, le brusque arrêt fut si instantané, que tous nous ressentîmes une violente et très désagréable secousse. Evidemment, le mécanicien, pour une raison grave, avait serré le frein et subitement arrêté la marche du train.

L'alarme ne manqua pas à se glisser parmi les voyageurs. On regarda par les portières, mais on ne vit rien de suspect sur la voie et aux alentours. Alors quelques voyageurs, moi entre autres, sortirent du wagon et se dirigèrent vers la machine. Près du tender se trouvait le mécanicien, très pâle et visiblement ému par quelque chose d'effrayant. Il nous regarda d'un air farouche, tout tremblant, les yeux égarés, n'articulant qu'un mot : « Le moine ! », « Le moine ! » — Les voyageurs, très surpris, l'accablèrent de questions : « Qu'est-ce qu'un moine vient faire ici ?... Voyons, de quel moine « parlez-vous ?... Mais il n'y a pas de moine dans le train !... » — Après quelques moments de silence et de repos le mécanicien se remit et put enfin prononcer quelques mots. Il nous raconta qu'il avait distinctement vu, sur la voie, un moine, en habit noir, avec une longue barbe grise, tenant la main levée comme s'il lui commandait d'arrêter le train. Au moment que le mécanicien serrait le frein de la locomotive pour arrêter le train, le moine avait disparu. Après une minutieuse recherche, nous ne trouvâmes absolument rien et convînmes que ce fut une vision. Mais pourquoi était-elle apparue au mécanicien ? N'était-ce pas une hallucination ? — Après une courte délibération, quatre voyageurs étaient chargés d'aller en avant du train pour voir si tout était en ordre. Je fus aussi choisi pour cette besogne. Nous partîmes donc en suivant les rails, regardant à droite et à gauche et examinant tout très exactement. Mais jugez de notre stupéfaction et de notre émotion, lorsque nous aperçûmes qu'à cent pas à peu près de l'endroit où la locomotive s'était arrêtée, la voie était défoncée et les rails enlevés. Nous tous, voyageurs et employés, avons été sauvés d'un danger épouvantable, d'une mort certaine. On peut se figurer quelle impression produisit sur nous ce miracle. Car, je le répète, c'est bien par miracle que nous avons échappé à une mort certaine. C'est Dieu qui, dans sa bonté infinie, envoya un Esprit pour faire arrêter le train... » — Voilà ce que raconta M. E. K..., jeune homme intelligent, sérieux, et qui est incapable d'altérer la vérité.

JOSEPH DE KRONHELM.

Entretien avec Anselme

XVI — Les leçons du passé

Les tracas de la vie ont ébréché ma foi,
Refroidi mon ardeur, usé tous mes moyens,
Rien ne tourne à mon gré, tout s'effrite chez moi,
Je suis comme énervé. L'esprit toujours tendu,
Constamment aux aguets, je cherche à dérober,
A saisir le secret du puissant mécanisme
Qui met en mouvement les ressorts de mon être.
Problème inquiétant, je voudrais le résoudre.

Deux êtres sont en moi. Je les sens s'agiter
En complet désaccord, s'opposer des désirs,
Des aspirations et des desseins contraires.
L'un me pousse sans cesse à l'idéal divin,
L'autre, tout aussitôt, me saisit et me livre
A l'appétit terrestre, à la réalité.
J'oscille entre les deux. Je voudrais les disjoindre,
Afin d'examiner leur mode d'action
Et les points d'adhérence où viennent se souder,
S'unir étroitement, se solidariser
La matière et l'Esprit, l'inertie et la vie.
Je n'y puis réussir. Dédaigneux des plaisirs
Et des succès mondains, exempt d'ambition,
N'ayant de cœur à rien, je m'absorbe en moi-même
Passif et résigné, laissant sombrer ma vie
Dans le désœuvrement et l'inutilité.
Tel est le vrai bilan d'une longue existence
Chétive en résultats et bien près de s'éteindre
A l'abri du besoin. Quels fruits rapporterai-je
De ce pélérinage aux terres de labeur
Que je poursuis encor ? Bien maigre mon butin
Glané nonchalemment aux abords du chemin.
Sera-t-il suffisant pour solder ma rançon
Du monde que voici ? Dieu m'en tiendra-t-il compte ?
J'ai confiance en Lui mais je suis inquiet,
J'aurais pu faire mieux. Ayant déjà vécu
Je sais, pertinemment, que l'homme relégué
Aux terres de labeur et de rédemption,
Tel le globe où je suis, y vient pour corriger
Ses imperfections et puis participer
A l'œuvre de progrès entreprise en commun,
Et solidairement, par son humanité.
S'incarner en un monde, y vivre longuement,
Ne pas participer aux œuvres de progrès
Et disparaitre enfin sans laisser, après soi,
Un sillage apparent sur l'océan des temps,
Anselme, mon ami, mon conseiller fidèle,
Mon guide et mon soutien, dites-moi, je vous prie,
De quelle utilité cela peut-il bien être ?
— Tu murmures toujours contre ta destinée.
— Ami, ne grondez pas. Ne puis-je donc me plaindre,
Déplorer l'impuissance où je me vois réduit ?
Je voudrais écarter, entrebailler à peine,
Simplement soulever le voile impénétrable
Qui dérobe à mes yeux...
— L'énigme de la vie.
— Oh ! mon ambition ne va pas jusque là.
Modestes sont mes vœux, simples sont mes désirs.

Le marin, tout entier à son œuvre appliqué,
Sachant qu'il doit aller de tel port à tel autre,
Demande, chaque jour, à sa carte routière,
Si l'étape à franchir n'offre point de dangers.
Cela m'est interdit. Sans guide et sans boussole
J'avance en tâtonnant au milieu des ténèbres,
Pour mieux m'y reconnaître et voir clair en moi-même,
J'ausculte mes instincts, dissèque mes pensées,
Dans l'espoir d'exhumer, du fond de ma mémoire,
Des vestiges probants, témoins irrécusables
De mes sensations en d'autres existences.
Il arrive, parfois, qu'une lueur soudaine,
Ravivant brusquement ma mémoire engourdie,
Me laisse apercevoir un reflet fugitif
Des temps qui ne sont plus. Que ne m'est-il permis
De suivre, du regard, la longue théorie
De mes gîtes d'étape et de mes stations
Dans les terres du ciel. Oh oui ! j'ai voyagé,
Tour à tour et souvent, vécu, puis revécu
Dans les maisons de Dieu qui parsèment l'espace.
J'en ai l'intuition claire, nette et précise :
Mon être tout entier l'atteste et le proclame,
Cela j'en suis certain. Quels souvenirs me restent
De tous ces avatars ? Je connais l'actuel,
Les choses d'aujourd'hui, mais d'où suis-je parti.
Quel chemin ai-je pris pour aboutir ici ?
Le saurais-je jamais ?
— Ton suprême désir,
Ta grande ambition serait de contempler,
D'avoir sous le regard ton circuit d'existences
Et d'incarnations aux terres de labeur
Qu'il nous faut traverser pour monter jusqu'à Dieu ?

— Oui, je voudrais connaître, ami vous dites vrai,
Le lourd et long passé que je traîne après moi.
— On n'avance vers Dieu qu'à travers la matière.
Source de passions, nourricière de vices,
La matière est féconde en attraits de tous genres,
En appas séducteurs. Nous y sommes plongés.
Pour venir à nos fins il faut la traverser,
La rompre et l'assouplir au point de l'empêcher
D'opposer son obstacle à notre ascension.
C'est un rude labeur ; on ne l'accomplit pas
Au cours d'une existence. Entre deux existences
L'Etre immatériel, pour réparer ses forces,
Remonte dans les cieux, dans son monde normal,
L'espace universel. Chaque fois qu'il revient
S'incarner à nouveau, dans un globe terrestre,

Il rencontre un terrain prudemment dégagé
Des souvenirs troublants des âges révolus.
En rentrant dans l'arène, exempt de préjugés,
Il reprend et poursuit la lutte interrompue
De sa rédemption du sein de la matière
Sans nulle autre assistance et nul autre moyen
Que son intelligence et sa moralité,
C'est-à-dire, en un mot, le savoir amassé,
L'expérience acquise et la réminiscence
De progrès entrevus sous bien des latitudes
De mondes différents, au cours de l'existence.
Ce sont nos seuls appuis, mais ils sont inégaux
Et, malheureusement, dans le monde où nous sommes
Le plus faible des deux c'est la moralité.
Et voilà le pourquoi, bronchant à chaque pas,
Nous trébuchons sans cesse, ivres de convoitises,
De désirs insensés, d'ambitions déçues.
Qui nous libérera du joug de la matière,
De son contact gênant ? La Solidarité,
L'égoïsme vaincu, le fort abandonnant,
A la communauté, le surplus des besoins
De sa propre existence.
— Anselme, c'est un rêve.
— Non, ce n'est pas un rêve. Il existe partout
Dans les immensités du domaine céleste,
Des mondes fortunés où s'en vont les Esprits,
Heureux, à tout jamais, d'avoir enfin rompu
Les liens corporels d'égoïsme et d'envie
Qui les tenaient captifs. Mais n'envisageons pas
Cet aspect aujourd'hui. Revenons à tes plaintes.
Sans l'oubli du passé, de nos vicissitudes
Et changements d'état, brusques, déconcertants,
Nous serions éblouis, nous aurions le vertige,
Nous ne pourrions agir. Mais jadis nous nous sommes
Expliqué là-dessus.
Oui, je sais, le Léthé,
Dans les ondes duquel nous avons immergé
L'image du passé.
— L'image anecdotique.
De bure ou de velours qu'importe la tunique
Dont tu fus revêtu ? Quand les raisins sont mûrs,
Au temps de la vendange, on pressure la grappe
Pour exprimer le jus, le suc de sa substance.
Ainsi font les Esprits. Après chaque existence,
Dédaignant l'accessoire, ils conservent en soi
L'enseignement moral, produit essentiel
De l'épreuve subie.
— Anselme, je vous entends

Mais ne saisis pas votre raisonnement,
Voici ce que je pense : aux endroits périlleux,
Des Signes apparents indiquent aux marins
Les récifs menaçants qui traversent leur route.
Pour moi rien de pareil. Hésitant et craintif,
Entouré de dangers, j'erre dans l'inconnu,
Poussé par le Destin à l'accomplissement
De l'œuvre de ma vie. Ah! s'il en est ainsi,
Si rien ne m'avertit, si rien ne me dénonce
Les perfides écueils embusqués sous les flots
De l'océan bourbeux des passions humaines,
Anselme, répondez : à quoi me servira
Cet amas de savoir auquel chaque existence
Ajoute son appoint?
— Mais, le savoir acquis,
C'est l'être tout entier, agissant et pensant,
Qui traverse la vie en s'élevant vers Dieu.
Que serions-nous sans lui? Rien, absolument rien.
Nous n'existerions pas. Cesse donc de tenir
D'inutiles propos.
— Oui, je suis inhabile
A rendre ma pensée. Anselme écoutez-moi,
Ne me repoussez pas, tâchez de me comprendre.
Dans l'intérêt majeur de ma sécurité,
Je mets en mouvement toutes mes forces vives,
Toutes mes facultés, afin de conquérir
Une part de bien-être, un lot de jouissance
Du domaine commun de notre humanité.
En agissant ainsi je marche dans ma voie,
J'obéis, sans contrainte, à l'appel des désirs,
Au cri des passions qui bouillonnent en moi,
Mais n'ayant souvenir des leçons du passé,
Je ne puis éviter l'imprévu des surprises
Surgissant tout à coup des bas-fonds de la vie
Et toujours je reviens aux mêmes errements.
— Mais nous nous souvenons des leçons du passé.
Les anciens inscrivaient au fronton de leurs temples :
« *Apprends à te connaître* ». Hé bien ! suis ce conseil
Et descends en toi-même. Examine de près
Les coins et les recoins de ton entendement,
Cherche ce qui s'y trouve et tu verras en œuvre
Les leçons d'autrefois. Chaque heure de la vie
Apporte un contingent de notions diverses,
Se mêlant, s'ajoutant, s'amalgamant ensemble,
Pour servir d'aliment à notre intelligence,
Elargir et hausser toutes nos facultés.
C'est l'âme qui perçoit, la mémoire enregistre ;
L'instinct conservateur surveille l'organisme ;

Le jugement compare, établit les rapports ;
La raison coordonne, apprécie et prononce,
Fixe la notion du bien, du nécessaire.
Sa voix se fait entendre au dedans de notre être,
Caressante et joyeuse en approuvant nos gestes,
Mécontente et plaintive en nous voyant glisser
Sur la pente du mal; enfin, l'intuition,
Echo répercuteur des vérités innées,
Lueur illuminant la conscience humaine,
Sorte d'instinct moral qui nous vient prémunir
Au moment opportun, criterium divin,
Vision spontanée, immédiate et claire
Qui nous fait distinguer le bien d'avec le mal.
Voilà l'enseignement des choses du passé.
Progressant chaque jour, il livre à la pensée
D'innombrables sujets de méditation.
Que te faut-il de plus ?
— Mais le pressentiment
Vous l'oubliez, Anselme.
— Oh ! le pressentiment
C'est un tout autre aspect de notre vie intime.
Si Dieu nous le permet, peut-être y reviendrai-je.

Béthune. — Octobre 1902.

PRIÈRE

Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi
(Allan Kardec.)

Dieu de l'Espace et du Temps ! O Père des Cieux étoilés ! Toi, dont l'Amour et la Pensée gouvernent les Mondes ! écoute ma prière et bénis tous mes Frères bien-aimés de la Terre.

Je te prie pour le pauvre Mineur enfoui sous le sol qui, privé de la lumière du Jour et des gais sourires de ton Soleil, expose sa Vie au feu du grisou, à l'éboulement des rocs.

Je te prie pour le Laboureur au front baigné de sueurs qui, courbé sur son dur sillon, élève vers toi ses bras suppliants.

Je te prie pour la Femme, le Mystère sacré qui fait ouvrir nos yeux à la lumière du jour en nous offrant la vie pour sa Souffrance, et nous abreuve du Lait et de l'Amour de son sein.

Je te prie pour le Matelot offrant à tes yeux, au plus fort de l'Orage et de la tempête, son Front calme et son Cœur couvert d'un triple airain.

Je te prie pour l'Epouse attendant son époux, pour les Enfants abandonnés par leur père, pour la Fiancée soupirant après son bien-aimé, pour tous

ceux qui tendent leurs mains vers Toi. Donne à tous, ô Seigneur, la Foi, le Courage et la Paix.

Je te prie pour le pauvre Soldat, victime de l'orgueil et de l'ambition, qui meurt inconnu sur les champs de bataille ; pour tous les Opprimés des rois de la Terre ; pour celui qui Pleure et Crie dans le désert.

Je te prie pour le pauvre Proscrit qui ne sait où reposer sa Tête ; pour les Mères assises auprès de leurs fils mourants ; pour tous les Pauvres, pour tous les Petits, pour les Faibles et les Souffrants ; pour tous nos Frères de l'Humanité dont nous devons épouser les Douleurs.

Je te prie pour tous ces Etres inférieurs de la Création, qui gravitent dans la sphère de l'instinct et qui Souffrent comme nous.

Je te prie pour tous ces Navigateurs hardis et courageux, cherchant, au milieu des ténèbres épaisses qui nous enveloppent et qui nous tuent, tes Desseins impénétrables et la Raison des choses. Eloigne des fronts glorieux de ces Martyrs de la pensée le Doute et l'Orgueil.

Bénis, ô Créateur ! la plainte du Génie insulté, le soupir du savant éclairé trop tard. Répands la Lumière de tes Vérités divines et le Baume de tes Consolations célestes sur tous ceux qui Travaillent, qui Souffrent et qui Aiment.

O Toi, dont les étoiles sont les Yeux divins, Toi qui connais les noms de toutes les Ames et sais le nombre des Grains de sable qui roulent sur le bord des Océans, répands sur Tous la Force, le Courage et la Paix, et que tout devienne ici-bas : Prière, Amour et Foi.

RENÉ CAILLIÉ.

GIOVANNA

VI

Giovanna et Maurice avaient échangé les anneaux bénits par le prêtre ; l'époque de leur union était fixée. Tout entiers à leur bonheur, les jours passaient pour eux rapides. Ils ignoraient qu'un épouvantable fléau s'avançait, que ses ravages avaient dépeuplé les plaines lombardes et que l'air pur des montagnes serait impuissant à l'arrêter. Que leur importait en effet les nouvelles du dehors, les bruits du monde. Le monde pour eux se résumait en un seul être, l'être aimé ! Leur pensée ne hantait plus que des régions supra-terrestres.

Ils ne songeaient qu'à leur amour, à la vie qui s'ouvrait devant eux si belle, si riche de promesses. Mais la volonté suprême allait renverser toutes ces espérances. Après avoir entrevu une félicité idéale, Maurice devait retomber dans la sombre et désespérante réalité.

Un violent typhus s'abattit sur les rives du lac et Gravedona, la vallée de Domaso, furent successivement atteints. Quelques jours s'étaient à peine écoulés et déjà bien des demeures étaient vides. La fumée bleuâtre ne s'élevait plus au-dessus des toits. Le silence, ce silence farouche de la mort ou de la peur remplaçait le bruit du travail et des chansons ; de grandes croix blanches apparaissaient sur les portes des chaumières désertes. La faulx de la Mort moissonna bien des existences parmi ces familles de pêcheurs et d'artisans, mal vêtues, mal nourries, d'une propreté douteuse et qui offraient une proie facile au fléau. Tout le jour la cloche de l'église tintait le glas funèbre et de nombreux cortèges s'acheminaient vers le *campo-santo*.

L'épidémie n'épargna pas les Menoni. Marta fut frappée la première, puis sa fille tomba malade à son tour. Toutes les familles, toutes les demeures atteintes par le fléau furent abandonnées. Les médecins étaient peu nombreux. Nul soin à attendre des parents, des amis. L'isolement, la souffrance et la mort, voilà ce que pouvaient espérer ceux que la contagion saisissait. Les plaintes qui retentissaient de toutes parts, la désolation générale arrachèrent Giovanna à sa quiétude, à son bonheur, La voix impérieuse du devoir s'éleva en elle et domina la voix de l'amour. Dédaigneuse du danger, sourde aux supplications de Maurice, elle partagea désormais son temps entre les malheureux abandonnés. Son fiancé, ne pouvant la détourner du péril, imita son exemple. Giovanna passa un mois entier au chevet des moribonds ; plusieurs expirèrent sous ses yeux. Marta et sa fille moururent malgré ses soins. Jusqu'à leurs derniers moments elle les assista, supportant avec un calme apparent le spectacle de leurs convulsions, respirant le souffle empoisonné qui s'exhalait de leurs lèvres. Tant de fatigues, d'émotions accablaient la jeune fille. Un soir qu'exténuée elle regagnait la villa avec Maurice, elle serait tombée défaillante sur le chemin si son fiancé ne l'eût reçue dans ses bras.

Elle dut s'aliter en rentrant, et d'effrayants symptômes se manifestèrent aussitôt. Un cercle de feu serrait ses tempes ; des bourdonnements insolites bruissaient dans ses oreilles ; les frissons la gagnèrent, une teinte bistrée s'étendit autour de ses yeux. Le mal faisait de rapides progrès ; la vie de Giovanna fondait comme une cire molle sous le souffle du fléau. Dès le lendemain, l'ombre de la mort flottait sur ses traits. Maurice, pâle, désespéré, se tenait tout près d'elle, pressant ses mains glacées. Approchant ses lèvres de sa bouche décolorée, il demandait à Dieu de lui faire aspirer la mort dans un baiser.

Giovanna répondait doucement à son étreinte. Ses yeux, brillant déjà des lueurs de l'au-delà, s'attachaient sur lui avec une expression de calme, de douceur sereine. Même à ce moment solennel, malgré la souffrance qui brisait ses membres, un sourire résigné éclairait son visage. Vers le soir, l'agonie commença. Giovanna s'agitait convulsivement, se débattant sous une

oppression douloureuse, implorant Dieu avec cris. A ces crises affreuses succéda un abattement profond, une immobilité semblable à la mort. Seules, les lèvres de la jeune fille remuaient. Elle semblait s'entretenir avec des êtres invisibles. Parfois aussi, on l'entendait murmurer le nom de Maurice. Un léger serrement de main, un dernier tressaillement et Giovanna expira. L'âme de cet ange retournait vers Celui qui l'avait créée.

Maurice, écrasé par la douleur, était comme un homme ivre. Ses larmes, ne pouvant jaillir, retombaient sur son cœur et le noyaient dans les flots d'un farouche désespoir. La nuit venue, on plaça des cierges allumés près du lit ; un crucifix reposait sur la poitrine de la morte dont les blonds cheveux épars formaient une couronne d'or autour de sa tête pâlie. Des sanglots à demi-comprimés s'élevèrent des coins de la salle. La tante, la vieille nourrice de Giovanna, quelques pauvres gens à qui la morte avait été secourable, priaient et pleuraient. Maurice s'approcha de la fenêtre toute grande ouverte. Ironie de la nature ! Le disque éclatant de la lune éclairait plaines et monts ; des senteurs balsamiques flottaient dans l'air ; le torrent, en courant sur les pierres, faisait entendre son joyeux murmure auquel répondait le rossignol suspendu sur les hautes branches. Au sein de la nuit tiède et parfumée, tout était lumière et chants, tout célébrait le bonheur de vivre, et là, sur sa virginale couche, la douce enfant dormait déjà de l'éternel sommeil. Ainsi pensait Maurice ; mille idées sombres, tumultueuses, grondaient dans son cerveau comme un vent d'orage.

Quel est donc le Dieu cruel qui se joue ainsi de notre cœur ! Lui avoir montré le bonheur, le lui avoir fait toucher pour le lui dérober aussitôt. Quoi, ces rêves dorés, ces rêves formés à deux étaient à jamais évanouis ! Ce cadavre qui gisait là, c'était tout ce qui restait de Giovanna ?

Il ne la verrait plus, il n'entendrait plus sa voix, il ne verrait plus dans ses yeux ces éclairs de tendresse qui l'énivraient,qui le réchauffaient délicieusement. Encore quelques heures et il n'y aurait plus rien d'elle, rien qu'un souvenir, souvenir déchirant, pénétrant comme un glaive dans l'âme ulcérée. Plus de courses à deux dans la vallée, plus de promenades sur le lac, à l'éclatante lumière du jour, plus de causeries sur la terrasse à la suave clarté des nuits. Il était triste, accablé, lorsqu'il l'avait connue ; comme un rayon son regard avait éclairé sa vie, et voilà que soudain tout s'éteignait. C'était fini maintenant ; sa vie était close, plus de rêves joyeux, plus d'espérance ; le vide, la solitude affreuse, les ténèbres se reformaient autour de lui. Comme son cœur battait à coups précipités dans sa poitrine, comme sa tête brûlait ! Un poids écrasant faisait courber son front, ployer ses genoux. Et il appelait la mort, il la désirait ardemment. « Viens, disait-il, emmène-moi avec elle, enveloppe-nous dans le même suaire, couche-nous dans la même fosse ; que la même pierre nous recouvre ! » Mais non, elle était morte et il lui fallait

vivre. Quel abîme s'ouvrait sous ses pas ! Et la révolte éclatait dans cette âme contre l'implacable destin.

Évoquant les souvenirs de sa vie, depuis ses tristes années d'enfance, Maurice voyait passer comme dans un tourbillon les illusions dissipées, les joies si courtes, si vite évanouies, les félicités éphémères de sa jeunesse. Toutes les ombres, tous les soucis du passé, montaient comme un flot amer du fond de sa mémoire, submergeant en lui les derniers espoirs. A leur place, une profonde sensation d'isolement, d'abandon demeurait. Tous ceux qu'il avait aimés étaient partis. Sa mère, morte alors qu'il n'était qu'un enfant, puis son père et maintenant c'était Giovanna. Tout ce qui avait égayé son existence, tout ce qui avait fait battre son cœur allait se résumer en trois sépulcres. « Oh ! murmurait-il, être invisible qui te ris de nos larmes, ne nous as-tu donc fait vivre que pour nous torturer ? Je ne demandais cependant pas à naître. Pourquoi m'as-tu tiré du néant, là où l'on dort, là où l'on se repose, où l'on ne souffre pas ! »

L'aube vint éclairer de ses pâles lueurs la triste mise en scène de la mort, Giovanna déposée au cercueil, l'arrivée du prêtre, le départ pour le cimetière. Semblable à un automate, Maurice suivit la bière, couverte de bouquets de roses blanches, portée par des jeunes filles de Gravedona. Abîmé dans sa douleur, il ne vit rien du cérémonial funèbre de l'église, il n'entendit point les psalmodies lugubres. Le bruit sourd de la terre tombant sur les planches du cercueil le rappela enfin à lui.

Les assistants éloignés, la fosse comblée, il se trouva seul devant la sépulture de sa fiancée. Alors son cœur se déchira ; il se jeta sur le sol, étendant ses bras au-dessus de la morte ; un sanglot souleva sa poitrine et un ruisseau de larmes coula de ses yeux.

VII

L'hiver est venu ; d'épais nuages fuient dans le ciel ; le vent passe en mugissant sur les collines dépouillées et fait tourbillonner des amas de feuilles mortes. Maurice, seul, vêtu de deuil, est assis près d'un feu qui pétille, dans sa petite chambre dominant le lac. Un livre est ouvert devant lui, mais il ne lit pas ; de sombres pensées l'assiègent. Il songe à celle qui repose là-bas, sous la terre glacée, il prête l'oreille aux gémissements de la bise qui pleure comme une légion d'âmes en peine. Parfois il se lève et va regarder derrière la vitre, la nappe grise des eaux, l'horizon dont les teintes plombées s'harmonisent avec l'état de son esprit ; puis saisissant un coffret de bois sculpté, il l'ouvre et en retire des fleurs desséchées, un nœud de rubans, des bijoux de femme. Il presse sur ses lèvres ces reliques d'amour ; le passé évoqué se réveille dans sa mémoire. Et les heures succèdent aux heures. Maurice reste là, à demi-penché sur ce feu qui brûle dans l'atmosphère humide. Il songe

au bonheur enfui, aux espérances évanouies. Le découragement l'a ressaisi ; le dégoût de la vie, ce dégoût amer d'autrefois, l'envahit de nouveau ; des idées de suicide germent au fond de sa pensée.

La nuit se fait et le feu va s'éteindre, mais Maurice se complaît dans cette obscurité de plus en plus épaisse. Un frôlement se fait entendre derrière lui. Il se retourne et ne voit rien. C'est sans doute le bruit du vent ou les pas de la servante dans la chambre voisine. Près de la cheminée est un piano dont les touches sont muettes depuis longtemps. Tout à coup des sons s'élèvent de ce meuble hermétiquement fermé. Confondu de surprise, Maurice prête l'oreille. Cet air bien connu, c'est la romance de Mignon, la romance préférée de Giovanna, et qu'elle aimait à jouer le soir après le repas. Le cœur de Maurice se serre ; des larmes mouillent ses yeux. Il se lève, fait le tour du piano : personne ! le tabouret est vide. Il revient vers sa place. Est-ce une illusion des sens ; une ombre blanche occupe le fauteuil qu'il vient de quitter. Tremblant, il s'approche. Ces yeux, ce regard limpide, ces cheveux blonds comme des épis mûrs, cette bouche souriante, cette taille svelte, élancée, c'est l'image de Giovanna. O magie, la tombe rend-elle donc ses hôtes ! Une voix vient caresser ses oreilles : « Ami, ne crains rien, c'est bien moi ; ne cherche pas à me saisir, je ne suis qu'un Esprit. Ne t'approche pas davantage ; écoute-moi. » Maurice s'agenouille ; il pleure : « O mon ange, ô ma fiancée, est-ce donc toi ? »

— Oui, je suis ta fiancée, fiancée avec toi bien avant cette vie. Ecoute, un lien éternel nous unit. Nous nous connaissons depuis des siècles, nous avons vécu côte à côte sur bien des rives, parcouru ensemble bien des existences. La première fois que je t'ai rencontré sur terre, j'étais bien faible, bien timide, et la vie était dure alors. Tu m'as prise par la main, tu m'as servi d'appui ; de ce moment, nous ne nous sommes jamais quittés. Toujours nous nous suivions dans nos vies matérielles, marchant dans le même chemin, nous aimant, nous soutenant l'un l'autre. Occupé de combats, d'entreprises guerrières, tu ne pouvais réaliser les progrès nécessaires pour que ton esprit, libre, purifié, pût quitter ce monde grossier. Dieu voulut t'éprouver ; il nous sépara. Je pouvais monter vers d'autres sphères, plus heureuses, tandis que tu devais poursuivre seul ton épreuve ici-bas. Mais je préférai t'attendre dans l'espace. Tu as accompli deux existences depuis lors, et durant leur cours, témoin invisible de tes pensées, je n'ai cessé de veiller sur toi. Chaque fois que la mort arrachait ton âme à la matière, tu me retrouvais et le désir de t'élever te faisait prendre avec plus d'ardeur le fardeau de l'incarnation. Cette fois j'ai tant prié, j'ai tant supplié le Seigneur qu'il m'a permis de revenir sur terre, d'y prendre un corps, une voix, pour t'enseigner le bien, la vérité. Nos amis de l'espace nous ont rapprochés, réunis, mais pour un temps li-

mité. Je ne pouvais rester plus longtemps sur terre, ma tâche était remplie. Je ne devais pas être à toi ici-bas.

« L'heure est venue où les Esprits peuvent, selon la permission divine, communiquer avec les humains. Aussi je reviens pour te guider, t'encourager, te consoler. Si tu veux que cette existence terrestre soit la dernière pour toi ; si tu veux qu'à son issue nous soyons réunis pour ne plus nous séparer, consacre ta vie à tes frères, enseigne-leur la vérité. Dis-leur que le but de l'existence n'est pas d'acquérir des biens éphémères, mais d'éclairer son intelligence, de purifier son cœur, de s'élever vers Dieu. Révèle-leur les grandes lois de l'Univers, l'ascension des Esprits vers la perfection. Enseigne-leur les voies multiples et solidaires, les mondes innombrables, les humanités sœurs. Montre-leur l'harmonie morale qui régit l'infini. Laisse derrière toi les ombres de la matière, les passions mauvaises ; donne à tous l'exemple du sacrifice, du travail, de la vertu. Aie confiance en la divine justice. Regarde en avant la lumière lointaine, qui éclaire le but, le but suprême qui doit nous réunir dans l'amour, la félicité. »

« Sans tarder mets-toi à l'œuvre ; nous te soutiendrons, nous t'inspirerons. Je serai près de toi dans la lutte, je t'envelopperai d'un fluide bienfaisant. Ainsi que ce soir, je me rendrai visible à tes yeux, je te révèlerai ce que tu ignores encore. Et un jour, quand tout ce qu'il y a en toi de terrestre et de bas se sera évanoui, unis, confondus, nous nous élèverons ensemble vers l'Eternel en joignant nos voix à l'hymne universel qui monte de sphère en sphère jusqu'à Lui. ». . . . .

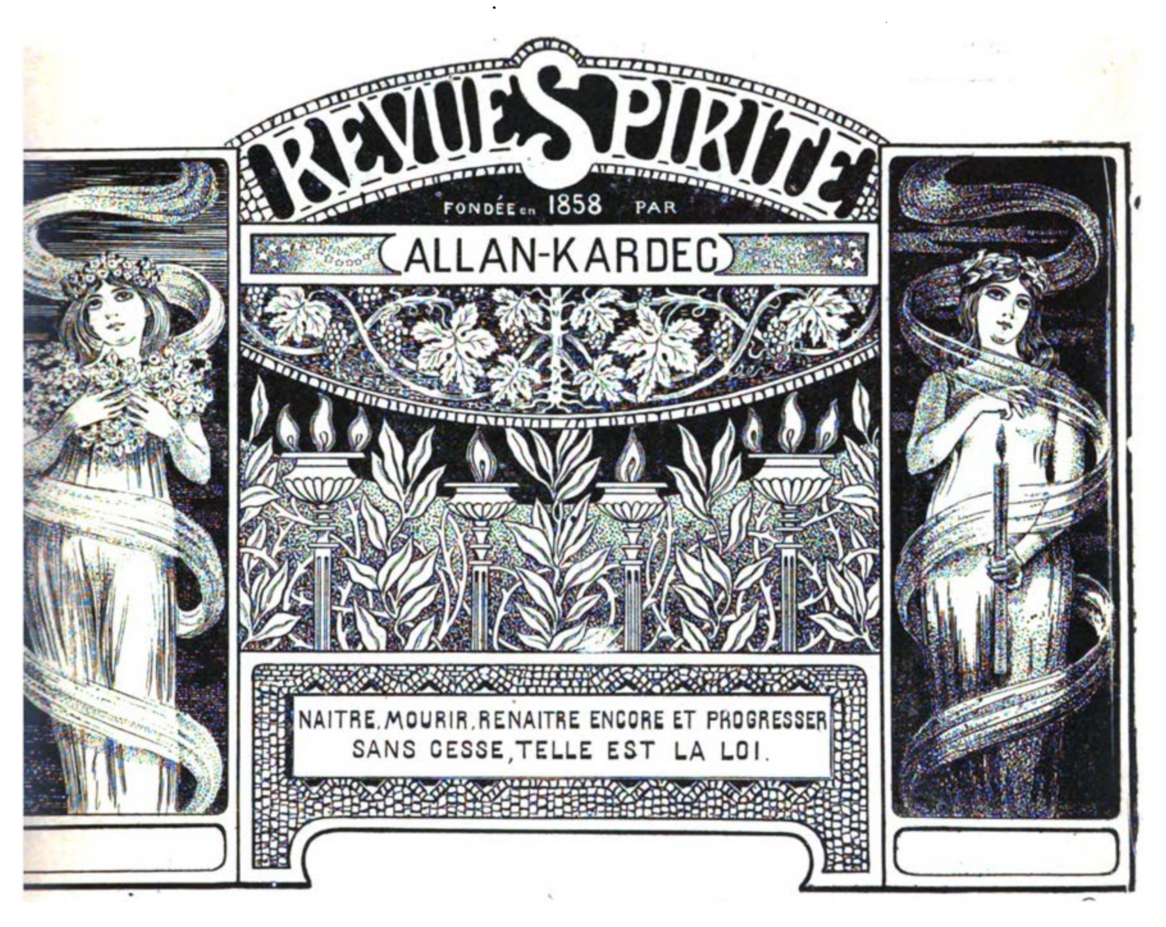
. . . .

J'ai rencontré Maurice Ferrand, il y a quelques années, dans une grande ville, au-delà des Alpes. Il avait commencé son œuvre. Par la plume, par la parole, il travaillait à répandre cette doctrine connue sous le nom de *Spiritisme*. Les sarcasmes et les railleries pleuvaient sur lui de toutes parts. Sceptiques, dévots, indifférents, tous s'unissaient pour l'accabler. Mais lui, calme, résigné, n'en poursuivait pas moins sa tâche. « Que m'importe, me disait-il, le dédain de ces hommes. Un jour viendra, l'épreuve aidant, où ils comprendront que cette vie n'est pas tout et ils songeront à Dieu, à leur avenir sans fin. Alors peut-être se souviendront-ils de ce que je leur dis. La semence jetée en eux pourra germer. Et, d'ailleurs, ajouta-t-il, en regardant l'espace — et une larme brilla dans ses yeux — ce que je fais, c'est pour obéir à ceux qui m'aiment, c'est pour me rapprocher d'eux ! »

(*Fin.*) STÉFANE.

Le Gérant : P. LEYMARIE.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone.*



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47e ANNÉE. N° 11. 1er NOVEMBRE 1904.

REMERCIEMENTS

Monsieur PAUL LEYMARIE, *directeur de la* Revue Spirite, *Monsieur et Madame* GACON, *et leur fils*, JEAN GACON, *très touchés des nombreuses marques de sympathie qui leur ont été adressées par un grand nombre d'abonnés, à l'occasion, bien triste, de la mort de Mme* GAËTAN LEYMARIE, *leur mère, les prient de recevoir leurs bien sincères remerciements.*

Obsèques de Mme Gaëtan LEYMARIE

Dimanche 2 octobre a eu lieu, au cimetière du Père-Lachaise, l'inhumation de Mme G. Leymarie.

Le deuil était conduit par son fils M. Paul Leymarie, M. Gacon, son gendre et par son petit-fils.

La douleur immense de sa fille a été partagée par l'assemblée nombreuse des vrais amis qui avaient tenu à accompagner à sa dernière demeure la dépouille mortelle de la regrettée directrice de la Revue Spirite.

Bien que la défunte eût exprimé le désir d'être réunie silencieusement à son époux, ses enfants ont permis à M. Léopold Dauvil, ami sincère et membre de la rédaction, de prononcer devant la tombe ouverte quelques paroles qu'ils lui ont demandées afin de les faire entendre de tous les lecteurs qui, nous en sommes persuadés, uniront leurs regrets, à ceux de la famille Leymarie.

Mesdames, Messieurs,

« Le vendredi 12 avril 1901 une réunion nombreuse d'amis dont je reconnais quelques-uns aujourd'hui, assistait à l'incinération de Gaëtan Leymarie et accompagnait avec recueillement, jusqu'à cette tombe, ses cendres auxquelles se mêleront bientôt celles de la compagne fidèle de sa vie.

Oui, fidèle, elle le fut dans l'entière acception du mot durant les jours ensoleillés de leur jeunesse puis au temps sombre où les épreuves bien dures ne leur ont point été ménagées. La vieillesse vint qui les surprit souriants appuyés encore l'un sur l'autre, laissant à leurs enfants l'exemple d'une vie de courage et de travail.

Sur Gaëtan Leymarie dont l'âme, peut-être, est là, prêtant une faible attention à mes paroles qui, pour quelques moments, vont troubler

Le silence et le calme aimés des mausolées,
Que caresse un rayon argenté de la lune
Quand s'en viennent voler ces âmes consolées
Que Dante vit passer, se suivant une à une !

Sur l'ami et le successeur d'Allan-Kardec tout a été dit : il a connu la louange parfumée d'encens ; il a souffert de la calomnie dont les coups l'ont frappé mais sans le renverser.

C'est à sa veuve dévouée, à la femme intelligente et courageuse que je demande la permission d'adresser non pas un adieu, mais l'expression d'un souvenir plein de respect.

Il y a dix ans, lorsque, loin de Paris je faisais partie d'un petit cercle où les preuves de la vie éternelle nous ont été données souvent, c'est à M. Leymarie avec qui je correspondais, que nous dûmes des encouragements utiles, et lorsque je vins pour le remercier à la librairie de la rue St-Jacques, c'est par Mme Leymarie que j'eus l'honneur d'être reçu. L'accueil aimable qu'elle me fit, sa parole si douce, son visage souriant sur lequel l'âge n'avait effacé aucun charme, enfin la distinction répandue dans toute sa personne, m'ont laissé de ce jour une ressouvenance inoubliable.

Que de fois, depuis, je suis retourné dans ce petit magasin, au milieu de ces livres où je respirais un parfum discret de quiétude, de bienveillance et d'affection, où j'ai rencontré des personnalités que je n'ose nommer en ce lieu, auxquelles il m'a été permis de me mêler modestement parfois et dont quelques-unes ont acquis des droits à une admiration et à une amitié que je suis heureux de traduire tout haut.

Après la mort de son mari si sincèrement regretté, Mme Leymarie apporta dans la direction de la *Revue Spirite* une énergie et une intelligence dont la dépense de tous les jours demeurait inconnue aux lecteurs fidèles de cette brochure mensuelle de 60 pages.

Dans le cours de sa maladie que des soins empressés mais tardifs peut-être, ne purent enrayer, hélas ! notre chère directrice songeait constamment à la *Revue* et comme elle voulut bien me donner cette preuve d'affection délicate et tendre de m'accueillir souvent près de son chevet, je puis dire ce qu'elle traduisait de reconnaissance pour les collaborateurs si dévoués qui l'aidaient à continuer l'œuvre d'Allan-Kardec, et sa préoccupation tout entière, sa pensée ultime exprimée avec cette halétance douloureuse qui fait appréhender la séparation de ces deux amis qui ne se quittent jamais sans un regret poignant, l'âme et le corps, cette dernière pensée vous l'avez lue traduite à la première page de la *Revue* d'hier.

Elle encourageait son fils à continuer une publication qu'elle regardait comme sacrée et à grouper toujours avec respect et sympathie les collaborateurs à qui elle le priait d'adresser ses adieux en leur demandant de rester fidèles à l'œuvre du maître.

C'est elle toujours qui, presque *in extremis*, a inspiré le très modeste article qui rappelle aux lecteurs de la *Revue* la date du 4 octobre comme celle du Centenaire de la naissance d'Allan Kardec.

N'en point parler devant la tombe de celui et de celle qui furent ses amis, ses collaborateurs et les continuateurs de la publication fondée par le grand Initiateur, serait de ma part un cruel oubli.

Chère Madame Leymarie, laissez-moi ajouter : Chère amie, mes lèvres ont essayé de vous dire ce que pensera toujours mon cœur et si elles l'ont imparfaitement exprimé, votre belle âme saura comprendre l'étendue de mes

regrets et de ceux que je vous exprime au nom des rédacteurs de la *Revue*.

L'un des plus distingués, M. Léon Denis, que la souffrance retient à la chambre au retour d'un voyage de propagande, me prie, dans une lettre qu'il m'a écrite hier, d'adresser ici, à l'âme libérée de ses liens terrestres, à l'amie qu'il honorait depuis de longues années, l'expression de ses regrets sincères et à ses enfants l'assurance de la part bien grande qu'il prend, avec tous ceux qui ont connu Mme Leymarie, à la douleur que laisse toujours au cœur humain une séparation qui n'est que suspendue mais jamais brisée. »

A MADAME LEYMARIE

Tribut d'amitié.

C'est avec le cœur gros de larmes, que je me remémore qu'il y a déjà un mois, dans la *Revue*, une pieuse main amie cueillait à la hâte — car le temps lui était mesuré — une brassée de fleurs et, d'un geste douloureux et attendri en jonchait les pétales parfumés, sur la dépouille vénérée de notre Directrice à jamais regrettée.

Dans un précédent article, je n'avais pu retenir ma plume émue, d'accord avec les sentiments de mon cœur, pour consacrer quelques lignes affectueuses à Mme Leymarie ! — Etait-ce pressentiment ? — Je ne saurais le nier. — Elle m'avait écrit sa souffrance ; mais, héroïque jusqu'à la témérité, pressentait-elle son état, se refusait-elle à le voir, ou bien, réellement ne se rendait-elle pas compte de sa gravité ? Quoi qu'il en soit, elle m'en parla avec une telle insouciance que, pas un instant, je ne crus à l'imminence du danger. — Ce ne fut qu'au lendemain de mon article, que l'ami dont j'ai parlé plus haut, et qui portait à Mme Leymarie la plus respectueuse amitié, me jeta dans la stupéfaction en m'envoyant les lignes suivantes :

« — Vous venez, sans vous en douter, de jeter un bouquet funéraire sur le corps mourant de notre chère directrice. » — Et navré, il me mettait au courant de l'événement inévitable et cruel qui allait survenir trop tôt ! De jour en jour, presque d'heure en heure, l'état de notre chère patiente s'aggravait au point que bientôt, hélas, on abandonnait l'illusion que, contre toute espérance, on aurait voulu absolument retenir. La fin du laborieux voyage de Mme Leymarie s'effectuait, et, doucement, comme un beau soleil couchant sans nuages, de son corps lassé bien plus par la douleur et la lutte, que par les années, sa belle âme sereine, qu'aucune défaillance n'effleura ici-bas, prenait son envolée vers les sphères radieuses où, dans l'éclatante lumière, elle plane désormais.

— Si nous voulons nous retracer le portrait de la vraie femme spirite,

retournons en arrière et suivons dans sa noble carrière terrestre, la femme au cœur vaillant, que nous pleurons aujourd'hui :

Deux qualités primordiales se partagèrent sa vie : Elle fut à un degré éminent la femme du devoir, et, par sa tendresse active, elle resta la femme du foyer. — Epouse admirable, son dévouement à son mari fut inlassable ! En disant qu'elle était son Cyrénéen, nous restons au-dessous de la vérité. Nul n'ignore que dans la longue vie toute de combativité de M. Leymarie, les croix ne lui furent pas ménagées ; constamment à ses côtés, sa femme s'efforça toujours, malgré lui, d'en prendre la plus lourde part, ne lui laissant que celle qu'elle n'aurait pu porter sans défaillir. A sa mort, M. Leymarie remit entre les mains de sa femme le fardeau de ses travaux. Tout homme, en le recevant, aurait tremblé de l'assumer ; mais nous avons vu Mme Leymarie, avec sa grandeur d'âme toujours égale à elle-même, l'accepter sans un murmure et, simplement, mais avec quelle vaillance, se mettre à l'œuvre sans même se douter de l'admiration qu'elle provoquait parmi nous. — Au contact de l'épreuve, bien rude, nous voyions son âme grandir tous les jours. — C'est sous ce poids écrasant qu'elle a succombé ; ne l'oublions pas, nous, ses collaborateurs, qui étions si honorés de marcher à sa suite, nous qui savions apprécier la sûreté de son amitié et la modestie de son caractère. Maintenant, parlons de la mère si tendre que fut Mme Leymarie.

Elle aima ses enfants d'une affection sans bornes ! Heureuse de leurs joies, elle était meurtrie de leurs peines ! Oh, qu'elle eût voulu, seule, en imprégner son propre cœur ! En dehors de ses travaux, de la *Revue*, elle ne vivait que pour sa famille — « cette chère patrie du cœur » — comme l'a si justement dit Joseph Mazzini. Elle fut la douceur de la vie des siens ; le souffle vivifiant qui les réconfortait. Aujourd'hui qu'ils pleurent, notre pensée tout entière vole vers eux, et nous partageons leur douleur immense.

— Leur mère si tendre est maintenant réunie à son cher compagnon de route, à leur père si excellent. N'est-elle pas heureuse dans cet au-delà merveilleux, plus près de Dieu, source inépuisable de l'éternel bonheur. — Sa pensée reviendra vers ses enfants, vers ses amis, et nous la sentirons comme un doux rayon de lumière céleste.

— Puis-je achever ces lignes, dictées à la hâte par mon cœur peiné, sans adresser mes vœux à notre chère *Revue*, dont les rédacteurs toujours fidèles, et dévoués, se grouperont autour de Paul Leymarie, notre jeune Directeur, par souvenir pour son père et sa mère, par devoir pour le maître dont ils conserveront l'héritage avec honneur, ainsi que l'a dit l'un de nous.

Ce fut le dernier vœu exprimé par notre chère directrice avant sa mort. Nous resterons pieusement attachés à son souvenir — et moi, je ne veux pas arrêter ma plume avant d'avoir dit à celle qui me donna souvent des preuves d'amitié :

Chère et noble Sœur, mon âme émue, étroitement enlacée à la tienne, t'envoie, dans un dernier et long baiser de paix, non pas un froid adieu, mais un ineffable « au Revoir » !

DIANE MAREST.

Nice, 10 octobre 1904.

MADAME LEYMARIE

Nous n'avons pas pu assister aux obsèques de Mme Leymarie, mais nous avons eu le bonheur — bonheur entre tous douloureux — d'échanger avec elle, la veille de sa mort, quelques paroles d'affectueuse sympathie et de lui serrer une dernière fois la main. Qu'il nous soit permis d'offrir aujourd'hui un hommage mérité à sa mémoire et de retracer pour les lecteurs de la *Revue*, quelques traits de sa vie droite et si bien remplie.

Notre chère et regrettée directrice fut la dévouée et digne compagne de son mari, dans ses croyances comme dans ses travaux, dans ses succès et ses joies comme dans ses peines et ses dures épreuves. Nous pouvons parler d'elle en vieil ami, habitué pendant de longues années à fréquenter son foyer, ce foyer si largement hospitalier, où les spirites étaient assurés de toujours trouver un accueil fraternel, les idées généreuses, d'ardents défenseurs, les pauvres et les souffrants, un secours ou une consolation.

Nous nous rappelons y avoir rencontré parmi les familiers : Jean Macé, Emmanuel Vauchez, Camille Flammarion, Hugo d'Alési, François Vallès, Tréméschini, Eugène Nus, Camille Chaigneau, Mmes Noeggerath, Boyclot, et combien d'autres encore dont les noms nous échappent, mais qui tous étaient captivés autant par la rare distinction et l'élévation du caractère de la maîtresse de maison, que par sa charmante et naturelle simplicité.

Lorsque Jean Macé voulut fonder cette ligue qui devait devenir, par la suite, la puissante Ligue de l'enseignement, lui qui n'était que spiritualiste, à qui s'adressa-t-il ? A des spirites dont il avait apprécié et constaté les idées élevées, l'esprit de dévouement et de désintéressement. Et quel fut pendant les quatre premières années le siège social de la ligue naissante ? — Ce fut,— nous l'avons déjà dit quelque part, le domicile de M. et Mme Leymarie. Pendant que son mari s'occupait de recouvrer les cotisations, Mme Leymarie tenait la comptabilité, rôle utile sans doute, indispensable même, mais combien modeste et obscur, et dont ils n'attendaient, d'ailleurs, l'un et l'autre ni rétribution, ni reconnaissance quelconque. Plus tard, quand M. Leymarie eût pris en mains la direction de la *Revue Spirite*, il continua son concours gracieux à la ligue, en battant le rappel avec instance et persévérance pour lui gagner de nouveaux adhérents. M. et Mme Leymarie, sincèrement et profondément spirites, avaient compris qu'en travaillant ainsi à la diffusion de l'instruction, ils travaillaient du même coup à la vulgarisation sérieuse

du spiritisme. Le rôle joué si noblement par Mme Leymarie, dans la fondation de la ligue, nous avons entendu nous-mêmes un jour M. Leymarie, le rappeler à M. Léon Bourgeois, alors que, successeur de Jean Macé, à la Ligue de l'enseignement, l'ancien Président du Conseil des ministres, à la tête d'une délégation de la ligue dont nous faisions partie, rendait visite à l'Hôtel de Ville de Paris, au Président du Conseil municipal ; et, si nous insistons sur ce point, c'est moins pour faire étalage d'une vaine gloriole, que pour montrer avec quelle largeur d'esprit M. et Mme Leymarie envisageaient et pratiquaient le spiritisme. A leurs yeux, ce n'était et ne devait être, ni une église fermée, ni un parti étroit : c'était, ainsi que nous le jugeons nous-mêmes, une lumière destinée à éclairer d'un nouveau jour, non seulement la question religieuse, mais encore toutes les questions sociales, sans excepter celles relevant de la science. Dans de telles conditions d'esprit, faut-il s'étonner de les avoir vus seconder de toute leur énergie les efforts de Godin, l'illustre fondateur du Familistère de Guise, et entraîner les spirites vers l'étude et la solution des grandes questions humanitaires, comme celles de l'établissement de la paix par l'arbitrage international, de l'émancipation de la femme, esclave du préjugé et de l'ignorance, de l'Œuvre des libérées de Saint-Lazare, etc. ?

Parlons maintenant du rôle admirable que joua Mme Leymarie dans le fameux procès des spirites, où sa tendresse fut mise à une si cruelle épreuve. Forte de la probité sans tache de son mari comme de la sienne propre, forte de sa conscience, et forte aussi de la sincérité et de la grandeur de sa foi spirite, elle entreprit, en faisant appel à toutes les sympathies qui l'entouraient, comme aux témoignages de tous les honnêtes gens intéressés plus ou moins à sa cause, de faire casser le jugement inique qui avait frappé son mari ; et, dans ce but, elle publia, en 1875, un admirable mémoire, — qui est d'ores et déjà un précieux document pour l'histoire du Spiritisme, — dans lequel la lumière tout entière est faite sur le procès, où sont consignées les dépositions des témoins, toutes si manifestement favorables à M. Leymarie, ainsi que les affirmations et déclarations importantes d'un grand nombre de spirites militants ou connus, tels que : MM. Jaubert, vice-président du Tribunal civil de Carcassonne, Trémeschini, ingénieur-astronome, le prince Emile de Sayn de Wittgenstein, le duc N. de Leuchtenberg, le comte de Bullet, la comtesse de Caithness, la marquise Marie de Rosalès, le colonel d'artillerie Devoluet, M. P. L. O'Sullivan, diplomate, ancien ministre des Etats-Unis à Madrid, Ernest Bosc, l'éminent architecte, etc., etc.

Quand notre ami Leymarie fut rentré, la tête haute, à la *Revue*, et eut repris, sur les pressantes instances de ses amis, ses fonctions d'administrateur de la Société fondée par Allan Kardec, Mme Leymarie aurait pu lui conseiller — qui l'en aurait blâmée ? — d'abandonner une place si périlleuse et si chargée de fâcheuses responsabilités. Elle n'y songea même pas, et continua à seconder son mari de toute son activité et de tout son cœur, dans sa grande

et difficile tâche. Avec lui, elle devait goûter quelques années de paix ; mais l'heure des luttes opiniâtres et des procès sans fin allait de nouveau sonner. Pour les soutenir, pour essayer de sauver de la ruine l'héritage et l'œuvre personnelle d'Allan Kardec, elle n'hésita pas à sacrifier une partie de sa fortune. A cette lutte acharnée, sans trêve, M. Leymarie devait succomber. Les procès étaient perdus, les amis morts ou dispersés, et il sembla un moment que tout allait crouler, s'effondrer, la librairie spirite et la *Revue*.

C'est alors qu'apparut tout le stoïcisme de Mme Leymarie qui, refoulant sa douleur, se résolut bravement et sans hésitation, à garder un poste qui semblait perdu. Pour elle, la mort de son mari n'était pas une mort, mais une entrée dans l'immortalité, dans cet invisible domaine d'où sont bannis tous les intérêts matériels, et d'où elle sentait qu'il pourrait encore l'aider puissamment dans son œuvre. Et elle s'y donna tout entière, jusqu'au moment où l'impitoyable mort la terrassa à son tour, sans qu'elle en eût jamais eu la moindre appréhension ou même la prévision. Cette idée de la mort ne pouvait hanter une âme aussi lumineuse que la sienne. Toute sa vie n'avait-elle pas été un combat à outrance contre cette immense duperie de la croyance à la mort, à l'anéantissement de l'être, œuvre divine du Créateur ?

Nous aussi, à notre tour, nous sommes convaincus que notre amie ne nous a pas quittés, et qu'elle va continuer de présider avec tous nos amis de l'au-delà, à la publication de la chère *Revue* et à la continuation de l'œuvre d'Allan Kardec.

Il n'y a pas longtemps, lorsqu'elle éditait *L'homme terrestre*, d'Emmanuel Darcey, elle nous disait : « Ce livre est un bien beau et bien bon livre, qui, pour moi, résume admirablement tout ce qu'il y a d'excellent, de juste et de vrai dans la doctrine spirite. Vous aurez, comme moi, j'en suis sûre, grand plaisir à le lire, et comme moi, vous penserez qu'il mérite d'être largement propagé. » Ces paroles étaient presque un testament.

Avons-nous besoin maintenant d'évoquer la légion des personnes à qui Mme Leymarie a fait du bien, qu'elle a secourues ou consolées ? De faire sortir de l'ombre, dont elle les enveloppait discrètement, toutes ses bonnes œuvres, toutes ses vertus ? Non, nous préférons laisser monter jusqu'à elle le concert de reconnaissance des unes, avec le parfum des autres.

O mort ! Tu croyais avoir ravi une mère tendre à ses enfants, un cœur dévoué à ses amis, un acharné défenseur à notre cause ! Mort, tu t'es trompée ! Tu n'as rien détruit, parce que tu n'es rien qu'une vaine illusion, parce que tu es seulement l'heure de la transformation, l'instant du passage de l'âme de la captivité terrestre à la liberté céleste. Derrière la transparence de ton voile d'épouvante, nous voyons se dresser consolatrice et radieuse l'immortalité, et nous entendons une voix mystérieuse qui nous crie : Courage ! Celle que vous pleurez n'est pas morte : non, car elle vient de renaître à la grande vie de l'au-delà qui vous attend tous : elle ne vous a pas quittés, car vous devez sentir plus que jamais autour de vous son invisible présence. Vous avez conduit sa dépouille à la tombe, mais sur le fronton

de cette tombe étrange, qui ressemble au dolmen sacré de vos ancêtres, vos précurseurs, regardez ! Vous verrez sous le lierre et les fleurs qui couvrent son toit de granit, resplendir, ces paroles lumineuses gravées par un sage : « Mourir, c'est quitter l'ombre, pour entrer dans la lumière ! »

ALGOL.

LA RÉINCARNATION

(*Suite.*)

Dans un article précédent, nous avons établi, en nous appuyant sur des documents dont la valeur ne saurait être contestée, que la conception d'un péché originel, tel que l'entend la dogmatique officielle, est fausse et de tous points inadmissible, en ce sens qu'elle n'a d'autre valeur que celle que lui prête sa signification symbolique qui, demeurant lettre close pour la généralité des hommes, n'est accessible qu'aux initiés à qui sont familières les explications ésotériques.

Ce prétendu péché primordial, imputable au premier homme, mais dont les conséquences effroyables, au dire des orthodoxes, doivent se déverser sur l'universalité des descendants de cet ancêtre — à tout jamais impardonnable... s'il n'avait pour excuse de n'avoir jamais existé — ce péché, disons-nous, non plus unique, mais multiple, appartient donc à chacun de nous, à titre d'héritage *individuel*, car il n'est autre chose que le lot des instincts bons ou mauvais, des dispositions heureuses ou compromettantes qu'il apporte avec lui sur la terre, à chacune de ses réincarnations. Nous sommes, bon gré mal gré, fils de nos œuvres : la moisson correspond aux semailles et nous n'avons qu'à nous en prendre à nous-mêmes — et non plus au pauvre Adam mythique — si la récolte ne répond pas à nos désirs.

Qu'est-ce à dire, s'il en est ainsi, sinon que la chute, avec le péché, le mal et la souffrance qui en sont la conséquence inéluctable, sont la quadruple manifestation d'un même phénomène psychique, unique dans son principe, mais multiple dans ses effets qui tous, quels qu'ils soient, se rattachent à deux grands faits fondamentaux et d'importance incomparable, puisqu'ils ne sont rien moins que les pôles sur lesquels repose l'axe de l'Univers moral tout entier, à savoir l'INVOLUTION et l'EVOLUTION.

L'involution ou descente de l'esprit dans la matière — voilà ce qu'est la chute.

L'évolution ou libération de l'esprit qui, du sein de la matière où il est immergé, veut remonter, doit remonter vers sa source — voilà la rédemption... inséparable de luttes, d'épreuves, d'épuration, c'est-à-dire de souffrance.

J'entends quelques questions inquiètes.

— Qu'est-ce donc que le mal, demande-t-on, dans son acception non plus conventionnelle, mais ésotérique ?

— Le mal est l'un des termes opposés qui, constituant par leur antithèse la trame même de la vie, forment pour ainsi dire le double « plasma », le double élément de l'univers physique, associé à l'univers moral — Esprit et matière combinés : ici, le bien, là-bas, le mal. En soi, le mal n'existe pas ou tout au plus n'est que relatif. Dans l'Etre absolu, il n'y a ni bien, ni mal. Pour mettre en saillie ces deux termes occasionnellement antithétiques, il faut que des créatures finies et imparfaites soient mises en présence de l'Etre infini et parfait. Il faut, surtout, qu'il existe une Loi qui, imposant aux êtres finis la poursuite d'un but défini, exige d'eux une orientation particulière. De là résulte que le mal est ce qui va contre la Loi, s'oppose à son accomplissement, alors que le bien, par contre, est ce qui agit en conformité de ses prescriptions. Et c'est parce que le premier de ces faits trouble l'équilibre universel, qu'il est qualifié par ce vocable « mal » qui éveille de prime abord une idée de culpabilité.

Or, cette Loi suprême qui maintient en équilibre le Kosmos tout entier, est la loi d'évolution ayant pour principe, tendance et fonction de pousser vers la perfection tout être originellement imparfait. C'est une loi de progrès, d'amélioration, de spiritualisation, en un mot d'ascension continue vers l'Idéal divin — objectif du plan de la création, pôle unique de la vie. Aussi est-ce par suite d'une dispensation divine, que cette impulsion ascensionnelle existe à l'état d'innéité dans tout être doué de vie, cette vie n'étant rien d'autre que l'agent par excellence de l'universelle perfectibilité. Universelle, disons-nous, car elle existe aussi bien dans les créatures les plus inférieures dont la première étape consiste dans l'acquisition d'une sensation qui, pour aussi sourde et vague qu'elle soit, les met en rapport avec l'ambiance de la nature, que dans les animaux supérieurs, où s'élabore une sorte de mentalité et que dans l'homme, enfin, où s'opère la progressive réalisation de la perfection par excellence, c'est-à-dire la spiritualité.

Eh bien, enfreindre ces conditions de perfectionnement inséparable de toute évolution, puisqu'il est le *desideratum* de la Loi, c'est se heurter à elle, c'est faire le mal c'est-à-dire pécher et se condamner à l'impuissance, jusqu'à ce que vienne à résipiscence l'être momentanément immobilisé dans sa marche par ses défaillances ou son mauvais vouloir.

Or, pour marcher dans la voie de l'évolution, il faut savoir, il faut comprendre ; et comment pourrait-elle le faire, la pauvre âme réincarnée, ignorante et comme désemparée, si, au milieu de toutes les incohérences d'un monde relatif et imparfait, ses facultés latentes n'étaient arrachées de leur léthargie, par le rude et douloureux contact de la matière qui l'enserre et la paralyse ? S'il est une Loi, la connaît-elle et n'est-il pas tout naturel que ses

premiers actes soient en désaccord avec des prescriptions qu'elle ignore ? Or, c'est du choc que produit ce désaccord que naît forcément la souffrance, expiation de ce premier péché — péché originel, s'il vous plaît de l'appeler ainsi — qui n'est rien d'autre que le mauvais choix fait entre les fruits divers de l'arbre de la Connaissance.

Le mal, c'est donc l'inaptitude à faire le bien. Le mal, c'est de n'être encore que sur le premier échelon de la longue, si longue échelle qu'il faut gravir jusqu'à son faîte. C'est la myopie de l'œil que n'a pas encore dessillé la lumière spirituelle, c'est en un mot « de l'incapacité » ; et comment s'étonner de ce que cette incapacité soit la caractéristique de l'humanité dans son enfance, alors que subjuguée par ses désirs, hypnotisée par ses sensations exclusivement matérielles, elle ne sait ni ne veut s'émanciper. N'aime-t-elle pas d'ailleurs son esclavage ; ne s'attarde-t-elle pas de parti pris dans les bas-fonds, en dépit de la Loi qui l'incite, bien souvent en vain, à remonter vers les hauteurs ?

Oui, c'est ainsi qu'erre presque fatalement l'homme primitif. Mais, c'est alors, nous venons de le dire, que surgit la souffrance et que s'ouvre devant lui, dans quelque milieu qu'il se trouve, la première école où va commencer, pas à pas, sa lente et pénible éducation. Ses désirs, ses besoins, ses sensations agréables ou douloureuses, fournissent des matériaux à sa pensée embryonnaire et provoquent chez lui quelques essais, certaines tentatives d'efforts. Au milieu des froissements que lui inflige cette matière qu'il aime tant cependant, s'élabore sa volonté naissante, bien faible, bien vacillante encore, mais qu'ont galvanisée quelques vagues désirs de progression. Dans son enfantine mentalité qu'éclairent des lueurs intermittentes, flottent des lambeaux de raisonnements, s'établissent des comparaisons plus ou moins suggestives. Il finit par comprendre que lorsqu'il viole la Loi, cette Loi qu'il ignore, mais qu'il incarne parfois dans ses fétiches, il s'inflige à lui-même des douleurs qu'il aurait pu éviter, et c'est, aiguillonné par elles, qu'il réfléchit, s'interroge et discerne, de temps à autre, une faible voix qui, s'élevant de sa conscience engourdie, lui murmure à l'oreille, comme en un écho lointain, les recommandations qui lui firent autrefois ses guides, alors que, sur le seuil de sa nouvelle vie, ils le prémunissaient contre les dangers futurs et, d'un dernier geste, lui indiquaient la route où il devait s'engager (Dr Th. Pascal).

Faisons, ici, une courte halte. Avant d'aborder les grandes idées qui se rattachent à la Réincarnation, base fondamentale de la doctrine spiritualiste, il nous paraît utile d'élucider certains points de cette doctrine, sinon pour les lecteurs habituels de cette *Revue* à qui ces questions sont devenues familières, du moins pour ceux qui n'en ont encore qu'une notion superficielle. Il est des objections qu'il est bon de prévenir, des questions qui ne peuvent

demeurer sans réponse et c'est, parmi ces dernières, que figurent au premier rang les suivantes dont l'importance est capitale :

— D'où vient l'âme humaine ? demande-t-on parfois, non sans une certaine hésitation.

— Pourquoi faut-il qu'elle involue dans la matière, et si cette chute est nécessaire, conséquemment normale, comment se fait-il qu'elle entraîne après elle tant de luttes, tant d'efforts, tant de souffrances, enfin, dont l'acuité se complique d'un mystère inexplicable... car, pourquoi la douleur ?

Répondons tout d'abord à la première de ces questions : D'où vient l'âme humaine ?

C'est très haut qu'il faut remonter dans la série des mystères que les spitualistes et occultistes ont dévoilés depuis une cinquantaine d'années.

Alors que le Logos ou Verbe divin, c'est-à-dire l'une des personnalités de grandeur suprême par lesquelles il plaît au Dieu unique de se manifester, alors que ce Logos veut peupler l'univers, dont il est le « Centre radiateur », d'âmes avec lesquelles il veut *partager les gloires de sa divinité*, il fait irradier de son propre foyer des torrents d'étincelles qui, toutes, renferment, en puissance, les énergies qu'il possède lui-même et qu'il leur transmet avec l'inépuisable libéralité d'un amour dont le « don de soi-même » constitue l'ineffable et suprême bonheur.

Et de ces graines divines, le sublime Semeur ensemence l'espace, où s'effectuera, de monde en monde et de siècles en siècles, l'œuvre à nulle autre pareille de la divinisation de ces larves amorphes dont les consciences, tout d'abord inertes, arriveront, par l'évolution de leurs virtualités latentes, à posséder, dans leur plénitude puissance, intelligence, amour — gouttes qui deviendront océans, pâles lueurs qui deviendront flammes, rayons de Dieu qui deviendront des dieux.

Mais ces âmes... où donc étaient-elles avant leur éclosion à la vie ?

Elle n'étaient pas dans le non-être. Elles préexistaient dans l'Idéation divine. Elles sommeillaient dans l'Absolu, bercées par d'inexprimables rêves. agitées par les sourds tressaillements de l'attente... devant le flottant mirage des futures possibilités. Et de même que, dans la graine, dorment les facultés en puissance, de même, dans ces âmes embryonnaires, préexistent des germes de liberté dont les virtualités, quand elles descendent dans la matière, se proportionnent à l'instrument, c'est-à-dire au corps plus ou moins grossier dont elles seront revêtues.

Limitée tout d'abord, cette liberté, à peine digne de ce nom, s'appelle fatalité. C'est en effet sous l'empire d'une sorte de fatalité, sous les impulsions d'une espèce d'automatisme, que s'agitent les êtres au début de leurs incarnations. Sans la connaître, ils obéissent à la Loi, inconscients de leurs

actes, mais poussés par tels ou tels instincts, prodromes d'une mentalité ultérieure.

Puis vient le déterminisme, au sein duquel fluctuent ceux qui viennent de sortir de la période d'enfance morale et qui, sollicités par des mobiles ou attractions diverses, apprennent peu à peu à connaître celles auxquelles il est bon d'obéir, puis à s'orienter dans le dédale qu'ouvrent devant eux les innombrables incidents ou accidents de la vie.

Puis enfin — mais après combien de cycles d'essais, de tergiversations, d'épreuves innombrables — puis enfin, s'ouvre, pour les âmes, la phase des libertés réelles, devenues l'apanage des individualités conscientes qui, parvenues au faîte de leur ascension, c'est-à-dire au stade suprême de la coexistence divine, n'agissent plus, ne peuvent plus agir qu'en plein accord avec la Loi.

Passons maintenant à la seconde question. — Pourquoi faut-il que l'âme involue dans la matière et si cette chute est nécessaire, conséquemment normale, comment se fait-il qu'elle entraîne après elle tant de luttes, tant d'efforts, tant de souffrances ? Puisque Dieu est amour, objectent certaines personnes inquiètes, puisqu'il crée des âmes en vue du bonheur qu'il leur réserve, pourquoi donc ne les dispense-t-il pas du douloureux apprentissage qui, si lentement, les amène à leur libération ? N'aurait-il pu les créer conscientes, omniscientes, c'est-à-dire parfaites ?

— Non, répondrons-nous, il ne le pouvait pas, disons plutôt qu'il ne le devait pas. Il ne le devait pas, parce que, en agissant ainsi, il aurait détruit en elles le principe par excellence qui constitue leur grandeur, c'est-à-dire leur liberté. L'âme créée parfaite serait demeurée sans ressort, inerte, passive et conséquemment impersonnelle. C'est dans une sorte d'automatisme qu'elle aurait obéi à la Loi. L'on ne saurait comprendre qu'un être puisse progresser, s'il n'était entouré d'éléments hostiles en apparence qui le provoquent à l'effort. C'est du choix spontané qu'il peut faire entre le bien et le mal, qu'émergent sa volonté, sa responsabilité, la conscience qu'il a de son « moi », c'est-à-dire ce qu'il y a en lui de plus élevé, de plus divin. La vie est le champ clos où se livre l'inéluctable combat de l'esprit contre la matière qui doit être subjuguée, puis assimilée au principe dominateur. Or, sans lutte, c'est-à-dire sans souffrance, comment pourrait être remportée cette victoire nécessaire ? C'est dans la douleur, puissant creuset d'épuration, que s'effectuent les heureuses métamorphoses, que se fond l'égoïsme, que s'éteignent les malveillances, les jalousies, les haines et d'où sortent les divines vertus de tolérance, d'altruisme, de compassion, de fraternité universelle.

Est-il besoin de constater que ce qui constitue la légitimité d'une possession, c'est la conquête qu'on en a personnellement faite. Or, de quelle conquête eût été capable l'âme créée parfaite, c'est-à-dire riche, dès sa nais-

sance, de tous les apanages divins ? En quoi et comment pourrait-on se glorifier de ce que l'on a reçu à titre de simple don gratuit ? Il n'y a que les violents, dit l'apôtre, qui peuvent « conquérir » le royaume de Dieu. Mais pour conquérir, il faut savoir et pouvoir mettre en jeu volonté, force et vertus personnelles émanant d'un centre de vie qui ne peut être que le « moi », le moi soi-conscient, comme on l'appelle en langage mystique.

C'est donc à la constitution de ce « moi » que doit employer toutes ses énergies l'être qui comprend et accepte les devoirs que lui impose son évolution. Et quelle œuvre prodigieuse est cette élaboration d'une individualité qui, pendant si longtemps, dort dans l'être à l'état de germe et y sommeillerait peut-être toujours, si elle n'était secouée de sa torpeur, par les rudes contacts de la matière qui, nous ne le savons que trop, ne nous ménage ni les sensations violentes, ni les chocs inattendus, ni les douleurs physiques, ni les angoisses morales et dont les vibrations venant frapper les cordes de la lyre humaine, en font sortir parfois quelques sons mélodieux... mais, combien plus souvent, des cris déchirants ou des gémissements étouffés. C'est ainsi, par le « martelage » qu'exercent sur les âmes les forces hostiles qui tournoient dans le monde, que s'éveille tôt ou tard la conscience engourdie. De même que le fer, au sortir de la fonte, doit passer par la fournaise, puis être violemment martelé sur l'enclume, pour arriver à la possession de ses qualités essentielles, de même que le diamant ne brille de tous ses feux qu'après avoir été, sur la plateforme, rudement dépouillé de sa gangue, de même l'âme, tout d'abord neutre, impersonnelle et surtout rendue déplorablement charnelle par les séductions de son domaine terrestre, finit, après les épreuves du creuset purificateur, par s'élever et se spiritualiser au point de savoir discerner, au milieu des contingences éphémères et des illusions décevantes, les vérités éternelles et les immanentes réalités.

Parmi les objets qui la sollicitent, s'il en est qui l'éloignent du but à atteindre — et la souffrance l'en avertit aussitôt — il en est d'autres qui s'en rapprochent. Du ruisseau à la rivière, de la rivière au fleuve et du fleuve à la mer lointaine, la pauvre fleur humaine est ballottée, souvent déchirée par les vagues de la vie... Qu'importe, pourvu qu'elle arrive ? C'est à son insu que l'âme est parfois poussée vers l'Océan divin, par telle épreuve douloureuse, tel événement imprévu et désastreux en apparence, mais les uns et les autres ne l'en aident pas moins, ne la soutiennent pas moins dans sa marche incertaine. Ces expériences qui la déconcertent, la désolent et lui paraissent inutiles, peuvent se répéter des centaines de fois, sans résultats appréciables, mais chacune d'elles rend plus clairvoyante sa conscience qu'illumine une lumière croissante. Son « moi » se formule, sa raison s'éclaire, son jugement se mûrit, si bien que sous la direction des guides, invisibles mais toujours présents, elle finit par acquérir la « connaissance spirituelle », science par

excellence qui pénètre l'inconnu, explique l'incompréhensible, relie les effets aux causes, rétablit l'équilibre et l'harmonie dans l'apparent désordre universel, résout enfin tous les problèmes et constate l'immanente Justice en même temps que l'incommensurable Amour.

Comprend-on, maintenant, pourquoi, l'âme doit s'incarner dans la matière adverse, lutter contre elle, la vaincre, puis se l'associer, pour l'emporter avec elle dans les régions où domine et rayonne l'éternelle spiritualité ?

Or, voici que viennent de nous être fournis les premiers résultats de notre enquête. Maintenant que nous avons une idée de la préexistence et de la constitution première de l'être, nous pouvons essayer d'esquisser à grands traits le processus de son évolution dans la matière où il est descendu. C'est dans l'espace, avons-nous dit, c'est-à-dire sur les mondes qui peuplent l'infini, qu'a été semé le germe divin et c'est là qu'il va se revêtir de formes ou corps successifs dont la complexité croissante permettra l'éveil de ses facultés,dont le nombre,également progressif,se proportionnera aux progrès successivement accomplis.

Ces corps sont tous composés de « force-matière », double élément mystérieux que nous ne connaissons guère que par l'appellation sous laquelle il est désigné par les occultistes, mais qui, nous le savons, constitue ce que l'on pourrait appeler le « plasma » ou l'étoffe de tout ce que renferme l'univers, depuis l'atome primordial, jusqu'au plus gigantesque des soleils. Ce que nous savons encore, c'est que tous ces corps baignent dans l'océan de la Flamme divine qui est tout à la fois l'élément constitutif de la création, sa force, sa vie, son âme, son origine et sa fin. Aussi, n'existe-t-il pas de matière morte ou inorganique, comme le prétendent les savants. Toute matière palpite sourdement sous l'étreinte de la vie que manifeste le mouvement, mouvement d'autant plus complexe qu'il a pour véhicule une matière plus subtile, plus affinée, mieux organisée en un mot et, par suite, plus apte à reproduire telle ou telle des vibrations dont l'univers est pénétré, depuis la pierre de la montagne jusqu'à l'animal, jusqu'à l'homme, tous, êtres vivants, en qui s'agite un « dieu caché » — principe évoluant qui les galvanise, les soulève en quelque sorte et les pousse à l'ascension continue.

« L'univers entier, disent les sages de l'Inde, peut être considéré comme un ensemble de mouvements associés, sous l'impulsion desquels s'accomplissent d'incessantes métamorphoses — flux éternel d'énergies que scande et régularise un éternel reflux, modalités de vie rétrograde ou progressive, suivant l'intensité des impulsions transmises. Et c'est ainsi que, dans le laboratoire universel, s'échelonne un « agrégat de vibrations progressives » qui partant de la matière dense, s'associent à celles de l'éther lui-même dont les sublimations, de plus en plus spirituelles, finissent par atteindre au *Summum* suprême, à la substance indivisible, d'où émanent la nature et la vie qui ne

sont rien moins que *l'idéation* divine, rien moins que la manifestation du Verbe même de Dieu. »

Voilà pourquoi, dans tout centre de vie, se tient l'âme plus ou moins évoluée, l'esprit spectateur des activités matérielles, inspirateur et guide de la conscience qui lentement évolue sous l'impulsion de l'immuable Loi.

Et il est indispensable qu'elle le soit. Si la Loi n'était pas immuable, le monde désemparé, oscillant sur sa base, serait perpétuellement menacé de rentrer dans son foyer primitif. C'est cette Loi, la Bonne Loi, comme l'appellent les Sages, le Karma comme l'appellent les Indous, que l'homme doit suivre, respecter, aimer surtout, car c'est la loi de justice, la loi des répartitions équitables qui fait de l'homme son propre juge, son propre héritier, puni par lui-même, récompensé par lui-même, alors qu'il a choisi la bonne voie, sous l'inspiration de cette loi protectrice qui dirige toute chose, réconcilie tous les contraires, sauvegarde toutes les responsabilités et met en harmonie la délicate et frémissante lyre humaine, avec la grande Lyre de l'univers cosmique.

N'oublions pas que l'homme est un nouveau-né qui a besoin d'être conduit, soutenu, au milieu des obstacles et des embûches dont l'entoure la matière qui voudrait, ne pouvant le reconquérir, l'entraver tout au moins dans sa marche incertaine. Toutefois, qu'il soit sans crainte. Si l'implacable ennemie le harcèle du dehors, le jeune dieu qui est en lui, qui est lui-même, le protège, le défend et remporte à son profit la victoire décisive, si bien que cette matière, si longtemps maîtresse du champ de bataille, finit par capituler, se soumettre au vainqueur... plus encore, s'associer à lui et en devenir l'instrument, la « servante docile ». Ne nous dit-on pas que l'univers entier a été créé pour le service des âmes et que toutes les forces de la nature concourent à la réalisation de l'œuvre par excellence, à savoir la future et universelle libération de l'esprit ?

Mais, ne nous méprenons point Nous aussi nous devons collaborer, associer nos efforts aux efforts de ceux qui nous aident. Si c'est pour nous que travaille l'univers, travaillons avec lui pour la spiritualisation finale. Nous sommes de haute race, de royale origine, c'est entendu ; mais prenons garde de déchoir. Nous sommes nés larves divines, mais il s'agit maintenant de conquérir des ailes, pour devenir maîtres de ces espaces où nous avons été jetés à tous les vents du ciel, puis roulés de siècle en siècle, au sein de toutes les péripéties d'un voyage si long qu'il nous paraît éternel. Et pour cela, allons en avant, toujours plus loin, toujours plus haut. Laissons le passé s'ensevelir dans son abîme, c'est l'avenir seul qui nous importe. Déblayons le terrain que peuvent encombrer encore les débris de croyances mortes. Il ne s'agit plus ici d'un paradis de fantaisie, où nous irions nous engourdir dans une sorte d'ankylose spirituelle. Vivre, c'est agir, c'est gran-

dir, c'est gravir jusqu'à son zénith la spirale presque infinie qui n'a d'autre terme que la conquête de notre consciente immortalité.

Voilà l'œuvre qui nous attend.

Eh bien, je le demande, qui donc pourrait raisonnablement imaginer que, pour l'accomplir, cette œuvre prodigieuse, peuvent nous suffire les quelques années que met à notre disposition notre éphémère séjour sur la terre ? Et encore si nous savions les utiliser, ces quelques années ; mais hélas ! avec quelle insouciance et quelle folie parfois les gaspillons-nous du berceau à la tombe ! Parmi les hommes les plus sérieux, combien s'en trouve-t-il qui en comprennent l'importance ? Se font-ils une idée du vrai sens de la vie, des prérogatives des êtres qui en ont été gratifiés et de l'exigence légitime avec laquelle ils peuvent réclamer un champ d'action proportionnel à la grandeur de l'œuvre qui nous est imposée ?

L'idéal des libres penseurs, des philosophes matérialistes n'est autre, nous le savons, que de se créer, sur notre triste terre, un séjour de prétendu bonheur dont tout homme qui a vécu, c'est-à-dire souffert, peut apprécier la déplorable fragilité. Cette « vallée des larmes », expression contre laquelle s'insurgent, dans leur stupéfiant parti pris, tous les adorateurs de la matière, n'est-elle pas absolument justifiée ? Rêver d'une terre où règneraient toutes les vertus et où chacun pourrait jouir de toutes les joies qu'il se croirait en droit de réclamer, n'est-ce point se leurrer misérablement ?

Oh ! nous savons combien sont séduisants les rêves dont se bercent les fanatiques admirateurs du futur *Eldorado* terrestre qu'ils imaginent dans leur honnête naïveté. Nous savons de quel éclat brille à leurs yeux ce jour, où l'homme arrivé à l'apogée de sa puissance et de sa grandeur, créateur d'un merveilleux état social, ne trouvera plus, dans le monde physique, que richesse et satisfaction, dans le monde moral que justice et solidarité.

Oui, certes, solennel et béni serait ce jour où le pain de la communauté se partagerait en parts identiques entre des frères tous égaux que ne diviseraient plus en catégories jalouses ni titres, ni castes, ni privilèges, si bien que marcheraient, la main dans la main, tous les membres de la grande famille humaine, sous les rayons d'un soleil dont la lumière serait pour tous égale et vivifiante, sous la voûte d'un ciel dont les quatre vents n'apporteraient à la terre qu'un même souffle, le souffle régénérateur des inviolables libertés...

Hélas ! Trouvez-moi donc les introuvables citoyens de cette République si belle, mais si chimérique ! Elle n'est pas encore née la race de ces êtres d'élection dont les précurseurs clairsemés disparaissent au milieu de ces égoïstes impénitents, dans le cœur desquels existe à peine le germe des vertus nécessaires : sagesse, douceur, désintéressement, tolérance et pitié.

C'est une profonde erreur de croire que les progrès de la civilisation amè-

nent, à leur suite, moralité plus grande et bonheur plus complet. Sommes-nous donc bien plus heureux que nos devanciers qui n'auraient même pu se faire une vague idée du merveilleux progrès d'une science qui, depuis un demi-siècle, marche à pas de géant et nous stupéfie par ses découvertes ? Non, à coup sûr. J'en appelle à tous ceux dont l'âme anxieuse, insatisfaite, flotte et attend bien plus, bien mieux, tout autre chose que ce que nous avons, et il faut être le jouet d'illusions vraiment inexplicables, pour espérer contre toute espérance et s'obstiner à construire, dans les brumes de notre vallée terrestre, de fantastiques châteaux non moins inconsistants que ces brumes elles-mêmes.

Eh bien, nous l'avons déjà dit plus haut, nos visées sont plus hautes, et tout autrement exigeantes. Nous nous refusons à considérer, comme demeure stable, ces tentes fragiles exposées au déchaînement de toutes les tempêtes possibles. Nous n'accordons aucune confiance aux garanties que nous offrent les prétendues réalités du monde matériel. Il n'est de sécurité que dans les régions de l'invisible et ce n'est que là que nous croyons devoir jeter l'ancre de notre espérance.

La vie présente n'est que temporaire ; les bénéfices du passé sont périmés, les vies à venir qui, toutes solidaires et s'enlaçant l'une à l'autre, constituent la longue chaîne de notre vie unique, peuvent, seules, nous garantir l'échéance de notre évolution. Et c'est pour ces raisons que nous acceptons comme dignes de toute confiance les enseignements de la doctrine des réincarnations successives.

— Les réincarnations ! nous crient dans leur stupéfaction les sceptiques de toutes catégories, mais ce ne sont là que conceptions chimériques, que simples et pures hypothèses...

— Hypothèses, si l'on veut ; nous acceptons le mot sous bénéfice d'inventaire... et l'inventaire est déjà fait. Mais d'où vous vient, ô sceptiques, ce souverain mépris des hypothèses ? Oubliez-vous quel rôle elles ont joué dans le passé, quel rôle elles peuvent jouer dans l'avenir ? Ne sont-elles pas la sonde qu'on jette dans l'inconnu, n'ont-elles pas servi de base à la plupart de nos systèmes, en attendant qu'elles fussent justifiées — et combien l'ont été depuis par investigations expérimentales.

Nous concédons volontiers que la doctrine de la réincarnation ne saurait être encore prouvée, à ceux qui ne sont pas doués de la vision spirituelle, comme le théorème du carré de l'hypothénuse, mais combien d'échaffaudages scientifiques s'écrouleraient en tout ou en parties, si l'on ne consentait à les accepter provisoirement, en attendant que des preuves indiscutables viennent en légitimer l'emploi ? Comment, pour n'en citer qu'un exemple, expliquerait-on l'organisation de notre univers cosmique, si l'on mettait en doute le principe de la gravitation newtonienne qui n'est rien de plus, on le

sait bien, qu'une « simple et pure hypothèse » ? Toutefois, comme elle explique tous les problèmes du monde sidéral, il faut bien lui faire bon accueil, faute de mieux... s'il y a mieux.

Nous connaissons des savants réfractaires qui usent leur vie dans la recherche d'une loi autre que celle qui fut suggérée à l'illustre mathématicien anglais, par la chute de la pomme légendaire. En attendant qu'ils trouvent autre chose, contentons-nous de l'hypothétique gravitation... en même temps que, par analogie, nous déclarons entièrement suffisante « l'hypothèse » de la réincarnation, en admettant qu'elle en soit une, laquelle, soit dit en passant, est tout aussi efficace et probante pour l'explication de l'univers moral, que l'est l'hypothèse de Newton pour l'explication de l'univers cosmique.

— Soit, nous disent quelques incrédules à demi persuadés, mais pourquoi la réincarnation ? Et pour toute réponse nous demandons, à notre tour : comment pourrait-on faire sans elle ? Sans elle, le Kosmos visible et invisible, ou, si l'on préfère, matériel et moral, serait-il cet organisme merveilleux dont la mise en action ne peut avoir eu pour auteur que le suprême Inconnu dont l'amour et la justice égalent la puissance ?

Sans elle, le monde, au point de vue moral, ne serait plus que la réédition de l'antique chaos légendaire où tourbillonnaient, autrefois, nous dit-on, tous les éléments confondus. Ce serait le désordre sans fin, le domaine du mal incoercible, le triomphe de l'égoïsme souverain, le règne de la force sans contrôle, l'absence de toute équité, la suppression de toute espérance, la négation de tout idéal, l'inconscience universelle écrasant les consciences isolées, avec, pour perspective finale, le néant dans toute son horreur révoltante... un monde tel, enfin, que pourrait lui être appliquée, sans exagération, la définition macabre de je ne sais plus quel sceptique en révolte : « la terre, hideux charnier à demi recouvert par un champ de massacre éternel. »

Eh bien, c'est ce chaos immonde, c'est ce pandémonium affolant que remet en ordre, qu'explique et justifie la doctrine de la réincarnation, par la raison qu'elle seule nous donne la clef de tous les mystères troublants qui nous entourent et nous oppressent.

Ces problèmes abondent ; mais s'il en est un qui semble être le résumé de tout ce qu'un esprit malfaisant aurait pu accumuler en fait d'iniquités monstrueuses et de scandaleuses injustices, c'est à coup sûr celui de « l'inégalité des conditions. »

Essayez de l'expliquer, vous n'y parviendrez point. Interrogez les moralistes, les philosophes, les savants, les docteurs, les croyants les plus convaincus, les esprits les plus optimistes... nul d'entre eux ne vous répondra.

Problème obscur, logogriphe insoluble, en effet, pour quiconque cherche

au hasard, argumente, suppose, puis renonce en fin de compte... mais si facile à résoudre pour ceux qui, connaissant la philosophie ésotérique, vous expliqueront comment il se fait, sans que la moindre atteinte soit portée à la justice immanente, qu'il existe, sur le monde spécial que nous habitons, une si prodigieuse divergence entre les personnalités qui y accomplissent leur stage évolutif, qu'il s'y trouve tant de natures bestiales à côté d'âmes bonnes et généreuses, tant de fous à côté de quelques sages, tant d'êtres déshérités, affectés de difformités répugnantes, à côté de tant de privilégiés de la nature qui pourraient servir de modèles aux sculpteurs ou aux peintres; que d'autre part, dans le domaine intellectuel, l'on rencontre, çà et là, des Newton, des Leibnitz, des Arago, au milieu de foules ineptes, de cerveaux atrophiés ou rudimentaires qui ne peuvent comprendre, ni même penser, et que se coudoient, enfin, dans l'éternel conflit des castes sociales que divisent des haines implacables, des millionnaires qui ne savent que faire de leur colossale fortune, avec des milliers de misérables qui autour d'eux meurent lentement de faim.

Ils vous diront encore, ces hommes qui savent, dans quelles conditions doubles fonctionne cette loi de la réincarnation qui explique et justifie toutes les inégalités sociales, en arrachant au grand Sphinx sinistre le voile sous lequel il se dissimule depuis tant de siècles. Ces conditions sont doubles, en effet. Dans l'application de la Loi de justice, il y a tout d'abord un *fait* qu'elle nous révèle et, d'autre part, une *clause* qu'elle nous impose inéluctablement.

Le « fait » consiste en ce que les âmes qui nous semblent avoir été de tous temps contemporaines, sont, en réalité, d'âges très différents et se distinguent les unes des autres par des évolutions respectives, d'étendues fort inégales. A côté d'âmes évoluées depuis un nombre incalculable de périodes cycliques, il y a des âmes jeunes qui, beaucoup plus tard, sont arrivées à la vie et se trouvent encore dominées par les instincts sauvages d'une animalité mal éteinte. Eh bien, c'est dans la catégorie de ces âmes relativement jeunes et conséquemment inévoluées, qu'il faut classer les sauvages inaptes à tout effort intellectuel, ces hommes embryonnaires dont nous parlent les voyageurs et parmi lesquels il en est qui ne peuvent compter au-delà du chiffre 3. Ames jeunes encore, certains idiots de naissance dans le cerveau desquels ne s'opèrent que de confuses vibrations. Ames jeunes, surtout, ces scélérats aux passions sanguinaires qui font tache parmi les civilisés et chez lesquels — qu'ils soient sur le trône ou dans les bagnes — subsistent les instincts des fauves dont ils sont les héritiers directs et qui épouvantent leurs contemporains par leur inexplicable férocité.

Ce n'est qu'à la suite d'innombrables réincarnations, que sont parvenus au degré de perfection, que l'on constate chez eux avec admiration et reconnaissance, ces philosophes de l'antiquité, ces sages de tous les temps, ces nobles

martyrs des causes humanitaires, ces Instructeurs qui, dans les sanctuaires de la Grèce, de l'Egypte et de l'Asie, ont accumulé d'inépuisables trésors de sciences occultes et développé en eux les plus hautes facultés de connaissance et de clairvoyance qu'il soit donné aux hommes de notre race de posséder dans leur plein épanouissement.

La « clause » d'autre part, que nous impose la Loi de justice, consiste en ce fait que l'homme, seul maître de ses destinées, héritier de ses mérites et de ses démérites, ne peut récolter que ce qu'il a semé au cours de ses vies antérieures ou dans sa vie actuelle. Il faut que dans le compte courant de son Karma, chaque dette soit annulée par une expiation adéquate. Tout se paie et l'homme seul peut, par un solde complémentaire, se libérer de son passé.

C'est lui-même qui devient ainsi son propre rédempteur, sans intervention étrangère qui ne saurait exister. En tout état de cause, donc, toute misère présente, toute souffrance physique ou morale, sont le résultat de fautes antérieures. Aujourd'hui est le liquidateur d'hier, si bien que c'est en toute justice — en dépit de nos protestations et de nos révoltes — que nous apurons notre compte débiteur. *Tout est juste, nous* affirme-t-on et c'est en vertu de cette déclaration, qu'il nous sera possible, dans chacune de nos réincarnations, de rétablir l'ordre, dans le désordre apparent dont s'inquiètent ou se scandalisent tant d'âmes désemparées.

Dans un prochain article, seront données quelques autres preuves de l'absolue nécessité de la réincarnation.

ED. GRIMARD.

(*A suivre.*)

UN FAIT DE SECONDE VUE

(*Page inédite d'Allan Kardec.*)

En faisant des recherches dans de vieux papiers ayant appartenu à la Société spirite fondée par Allan Kardec, nous avons découvert cette page, concernant un fait de seconde vue, et entièrement écrite de la main du maître. Nous nous empressons de la reproduire. (N. de la R.)

Imitation de l'Evangile

PHÉNOMÈNE DE MÉDIUMNITÉ VOYANTE

Paris, 20 octobre 1863.

Mlle V..., de Lyon, est douée d'une seconde vue remarquable ; elle voit non seulement les Esprits sans être en somnambulisme, et dans l'état normal,

mais elle voit les choses à distance avec une grande précision. Etant venue passer quelques jours à Paris, elle vint me voir rue Sainte-Anne et ne trouva que ma femme ; j'étais, depuis mon retour de Sainte-Adresse, retiré à Ségur pour travailler plus tranquillement à mon ouvrage sur l'Evangile ; comme elle repartait le soir même, elle ne put venir m'y trouver. Ma femme lui dit : « Puisque vous ne pouvez aller le voir, ce qu'il regrettera beaucoup, pourriez-vous vous y transporter en Esprit, et le voir d'ici ? » — Elle se recueillit un instant, et dit :

« Oui, je le vois ; il est dans une chambre au rez-de-chaussée, très claire ; il y a trois fenêtres... Oh comme c'est gai !... la maison est entourée de jardins... tout est calme et tranquille... on ne voit que des arbres et des fleurs... Il est assis, près d'une fenêtre et travaille... Il est entouré d'une foule d'Esprits qui l'entretiennent de ce qu'il fait... dans le nombre il y en a qui paraissent très supérieurs et qui l'inspirent... l'un d'eux, surtout, paraît être au-dessus de tous les autres parce qu'il est l'objet de leur déférences.

Dem. — Voyez-vous la nature du travail dont s'occupe mon mari ? — *Rép.* — Attendez... Je vois un Esprit qui tient un grand livre... Il l'ouvre et me montre ce qui est écrit... je lis : *Evangile.*

Remarque. — C'était, en effet, à mon livre des Evangiles que je travaillais et dont le titre était encore un secret pour tout le monde. Mlle V... ne pouvait donc le savoir ; quant à ma femme, elle ignorait si, à ce moment, je travaillais à cela ou à autre chose ; rien, par conséquent, ne pouvait influencer la pensée de cette demoiselle. La description des lieux, qu'elle n'avait jamais vus, était en outre parfaitement exacte ; la pièce où j'étais a effectivement trois fenêtres, ce qui n'est pas ordinaire, et donne de tous côtés sur des jardins. Ma femme ignorait que je fusse dans cette pièce, qui est le salon ; elle pouvait plutôt me supposer dans mon cabinet de travail. Toutes les circonstances étaient donc réunies pour prouver que Mlle V... voyait réellement, et n'était pas le jouet de son imagination. Ce fut aussi, pour moi, une nouvelle preuve de l'intérêt que les Esprits prenaient à cet ouvrage, et de leur assistance dans mes travaux.

ALLAN KARDEC.

CAUSERIES
SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE

(*Suite*) (1).

X
Le Concile de Nicée.

Douze ans s'étaient écoulés depuis la promulgation de l'édit de Milan. Constantin était arrivé au faîte de la puissance. Depuis Auguste, jamais empereur n'avait été aussi grand. Ses légions étaient partout victorieuses ; les prétoriens soumis et dévoués. A l'intérieur, aucune révolte n'avait troublé la *Paix Romaine*.

Alors que les 44 empereurs, qui s'étaient succédé depuis Auguste, n'étaient restés sur le trône que pendant une moyenne de deux années, et avaient presque tous péri de mort violente, Constantin allait régner pendant près de trente ans au milieu du calme le plus complet. Et bien que, pendant tout son règne, il se fut mis en opposition avec les idées de son temps, bien qu'il eût froissé par ses édits novateurs et les grands et le peuple, aucune révolution n'avait été tentée contre lui. — Ce calme dans l'Etat était nécessaire. — Si Constantin n'avait pas régné pendant d'aussi longues années, il est probable que ses successeurs n'auraient pas suivi sa politique ; mais la continuation de cette politique,favorable aux idées nouvelles,était indispensable pour qu'elles pussent se développer ; il fallait que Constantin eût tout le temps nécessaire pour mener à bonne fin l'œuvre qu'il devait accomplir.

Nous avons vu que le peuple et les artisans, pour des raisons diverses, accouraient de plus en plus vers les idées chrétiennes ; quant aux Patriciens et aux Chevaliers, qui avaient renoncé à faire une opposition désormais inutile, ils acceptaient aveuglement la politique du maître qu'ils se préparaient à suivre à Constantinople.

Ainsi, il se formait dans tout l'Empire, depuis les plus hauts jusqu'aux derniers échelons de la société, un courant d'idées qui allait chaque jour grandissant ; et l'union des chrétiens entre eux, leur organisation, la discipline à laquelle ils s'étaient volontairement soumis, constituaient une force morale des plus considérable.

C'est sur cette force toute nouvelle, qui n'existait nullement au commencement de son règne, et qu'il avait créée lui-même de toutes pièces par sa sage

(1) Voir les numéros de mai et juin 1903; janvier, février, mars,avril, mai et juin 1904.

politique, que Constantin chercha alors à s'appuyer. Il vit de quelle aide pouvait être, pour lui et ses successeurs, cet entraînement irrésistible des peuples vers le Christianisme, et il songea à faire de cette religion, née d'hier, la religion de l'Etat.

On comprend cette détermination à cette époque de son règne ; on ne peut se l'expliquer à son début autrement que par les motifs que nous avons donnés. Mais, pour imposer à ses peuples cette nouvelle croyance, il fallait d'abord faire disparaître toutes les oppositions, toutes les sectes qui divisaient les chrétiens ; et, pour arriver à ce but, l'empereur résolut de réunir, dans un grand concile, tous les évêques de la chrétienté. Ils étaient très nombreux : les sièges épiscopaux s'étaient multipliés et,suivant les historiens,plus de deux mille évêques ou archevêques répondirent à l'appel de l'empereur, et se dirigèrent vers Nicée. L'émotion avait été bien grande quand on avait appris que les chefs de l'Eglise étaient convoqués par le maître du monde pour délibérer sur des questions religieuses qui, depuis si longtemps, divisaient les esprits. C'était un événement extraordinaire, comme on n'en avait jamais vu, car les petits conciles qui s'étaient réunis jusqu'alors dans les provinces et qui ne s'étaient occupés que de questions secondaires ou de questions de personnes, n'avaient eu aucune influence sur les peuples. Il n'allait pas en être de même pour ce concile, auquel on pouvait réellement donner le nom de concile œcuménique, c'est-à-dire universel. Les questions qu'il devait trancher étaient des plus graves : de leur solution allait dépendre l'avenir religieux de l'humanité ; et la plus importante de toutes était celle de la divinité du Christ.

Jean, le premier, avait affirmé cette divinité, et l'intelligence simpliste des peuples avait accepté cette croyance. Il plaisait à ces natures primitives de voir Dieu s'incarnant parmi les pauvres et venant sauver les pauvres en les rachetant du péché, et en leur promettant un avenir de bonheur.

Leurs conceptions ne pouvaient pas s'élever jusqu'aux hypostases des Néo-Platoniciens qui reconnaissaient trois principes divins émanant l'une de l'autre, le Bien, l'Intelligence et l'Ame universelle. Ils ne comprenaient pas davantage les distinctions subtiles d'Arius et de ses disciples qui admettaient que le Verbe était de *substance semblable* à Dieu, mais non de *même substance*.

Je ne rappellerai pas ici toutes les discussions puériles qui eurent lieu sur cette obscure question. Je me bornerai à exposer en quelques mots la doctrine des Ariens.

S'appuyant sur les évangiles synoptiques dans lesquels le Christ est toujours subordonné au Père, et surtout sur celui de Marc, le plus ancien des trois, qui dit que « le Christ *est un prophète puissant en œuvres et en paroles, fait par Dieu Christ et Seigneur* », les disciples d'Arius disaient : « Si le Christ

est Fils de Dieu, il a été créé par lui ; donc il lui est subordonné. Si le Fils est subordonné au Père, il n'est pas Dieu. Puisqu'il n'est pas Dieu, il n'est pas de la même substance. Si le Père a engendré le fils, celui qui engendre existait avant celui qui est engendré. Donc, il y a eu un temps où le Fils n'existait pas. Le Verbe n'est ni éternel comme le Père, ni de même nature, ni de même substance.

« Si rapproché de Dieu que soit le Christ, disait Origène, il ne peut l'égaler, et il ne diffère des autres créatures que par son degré de perfection. « Il n'y a de vrai Dieu que Dieu lui-même, Dieu le Père, créateur de toute « éternité : le Fils participe de la nature divine, mais il n'est pas Dieu. » Et Tertullien disait expressément : « Il fut un temps où Dieu existait sans le Fils. »

Si ces idées étaient indifférentes au peuple, elles avaient gagné un grand nombre de chefs des églises. Beaucoup d'esprits avancés de cette époque les comprenaient et se refusaient à admettre ces trois personnes incompréhensibles, distinctes, quoique n'en formant qu'une, également parfaites, également éternelles, également incréées. D'autre part, il leur répugnait de penser que le Dieu, souverain éternel de toutes choses, le Dieu omnipotent et omniscient, se serait abaissé jusqu'à revêtir l'enveloppe humaine pour apporter à l'humanité un salut problématique. Ne pouvait-il pas la sauver par d'autres moyens ?

Ces esprits étaient évidemment dans le vrai absolu. Mais ils ne voyaient pas au-delà de leur temps : leur vue était limitée à l'époque présente, et ils ne pouvaient pas se rendre compte que le dogme de la Divinité du Christ était indispensable à la diffusion de l'idée religieuse, et par suite à l'évolution humaine.

Il fallait, d'une part, confirmer les hommes dans la croyance à un Dieu unique, et d'autre part leur donner une autre conception que celle de ce Dieu abstrait des philosophes, immuable sur son trône, immobile dans son éternité, absolument incompréhensible. Ce Dieu, du reste, n'avait rien fait pour les générations passées, et celles-ci l'avaient remplacé par toutes sortes de divinités accessibles à leurs sens et à leur intelligence.

Pour faire disparaître ces divinités il fallait plus qu'un homme, il fallait un Dieu. Jamais un homme, quelque grand qu'il eût été, n'aurait pu lutter contre les idoles des païens et des barbares, et n'aurait pu effacer de leur mémoire tous ces dieux, demi-dieux et héros de toutes sortes qui étaient, depuis tant de siècles, l'objet de leur adoration.

Jésus philosophe, prophète ou thaumaturge, n'aurait pas eu, sur les générations futures, plus d'influence que ceux qui l'avaient précédé. Simon le magicien et son médium Hélène avaient accompli des prodiges qui avaient stupéfié les Romains. Apollonius de Tyane avait fait des miracles et il avait

vu des foules considérables se réunir autour de lui pour écouter sa morale pythagoricienne. Simon et Apollonius étaient depuis longtemps oubliés : — il en eût été de même du Christ.

Si on avait dit aux Barbares, vainqueurs du monde romain que, quelques siècles auparavant, un homme avait recommandé de s'aimer les uns les autres, de pardonner à ses ennemis, d'être bon, doux et humble, jamais ces peuples n'auraient accepté ces idées. D'abord, parce qu'elles étaient trop au-dessus de leur mentalité ; et, ensuite, parce qu'ils auraient toujours préféré écouter les paroles de leurs devins et de leurs prêtres, plutôt que celles d'un homme mort, il y avait quatre ou cinq cents ans, et dont ils étaient incapables de comprendre la grandeur.

Il pouvait en être tout autrement, si on leur présentait ces pensées comme celles d'un Dieu descendu sur la terre pour faire le bonheur des hommes. L'idée d'êtres supérieurs venant se mêler aux hommes pour les diriger, — ce souvenir lointain des âges primitifs, — était restée dans les esprits, et ils étaient tout préparés à l'accepter. Aussi, lorsque les prêtres chrétiens vinrent leur parler d'un Dieu qui s'était fait homme pour délivrer les hommes de la misère et de la mort, et qu'ils leur firent entrevoir cette nouvelle divinité, au milieu des pompes d'un culte qui frappait leur imagination, ils ne cherchèrent pas à discuter les mystères dont elle était entourée, et ils se prosternèrent devant elle. Ainsi peut s'expliquer la diffusion de l'idée chrétienne et la conversion si rapide des peuples barbares.

On voit, par toutes ces raisons, combien il était important que la Divinité du Christ fut proclamée, et qu'elle fut affirmée sans pouvoir être l'objet d'aucune contestation ; mais, pour cela, il était indispensable que le pouvoir séculier vint en aide au pouvoir religieux. Ce fut encore l'œuvre de Constantin.

Comme il a été dit plus haut, plus de deux mille évêques, venus de tous les points de l'Empire, avaient répondu à l'appel de l'empereur et s'étaient dirigés vers Nicée.

Constantin, avant de les réunir, chercha à connaître leurs opinions et il constata que le plus grand nombre avait adopté la doctrine d'Arius, et qu'ils n'étaient nullement disposés à reconnaître le Christ comme Dieu.

Arius, prêtre d'Alexandrie, doué d'une vaste intelligence, recommandable par sa science autant que par ses vertus, jouissait d'une grande influence dans le monde chrétien, et les évêques les plus instruits, Eusèbe de Césarée, Eusèbe de Nicomédie, Paul de Samosate et beaucoup d'autres, s'étaient disposés à suivre l'adversaire d'Athanase.

En présence de ces divergences d'idées, Constantin, — au fond absolument sceptique et incroyant, et qui penchait plutôt vers l'arianisme, — dût être bien embarrassé.

Il chercha d'abord à concilier les partis. On a de lui une lettre très curieuse, qu'il écrivit à Arius pour lui demander de renoncer à ses idées.

Après lui avoir reproché de faire naître la discorde sur une question de peu d'importance, sur laquelle il ne fallait ni interroger ni répondre, l'empereur ajoute : « Ce sont là des questions qu'aucune nécessité légale ne prescrit d'agiter, mais qui sont mises en avant pour *amuser des loisirs* ; et quoiqu'elles puissent servir à donner de l'exercice à l'esprit, il ne faut pas les apporter au hasard dans des cérémonies publiques, ni en frapper surtout, sans discrétion, les oreilles du peuple. Combien y a-t-il de gens, en effet, qui pourraient comprendre et exposer de si grandes et difficiles matières ? » Il termine une autre lettre, écrite aux Anciens, en disant : « Vous êtes de grands fous de vous quereller pour des choses que vous n'entendez pas. Il est indigne de la gravité de vos ministères de faire autant de bruit *pour un sujet aussi mince.* »

Ces lettres sont des plus curieuses et des plus intéressantes, et elles indiquent clairement l'état d'esprit dans lequel se trouvait alors l'empereur.

Au point de vue religieux, il considère ces discussions comme de peu d'importance, propres seulement à amuser les esprits ; elles lui sont absolument indifférentes, à lui, grand pontife, chef suprême de la religion païenne. Mais, au point de vue politique, la question devient plus sérieuse. Il veut faire cesser toute discorde dans ses états, et il estime qu'il y a assez de deux religions, la religion païenne et la religion chrétienne, pour diviser les esprits ; il ne veut pas que cette dernière se sépare encore en plusieurs sectes, toujours nuisibles à la tranquillité d'un Empire.

Ce désir tout politique explique les lettres que le puissant empereur écrivait au pauvre petit prêtre d'Alexandrie pour l'engager à renoncer à ses idées. Le petit prêtre résista au Maître du monde, et ce dernier se décida à faire trancher la question par le concile.

Mais, comme il s'était assuré que la majorité penchait vers la doctrine d'Arius, et qu'il craignait avec raison que la divinité du Christ ne fut pas votée, il choisit 300 ou, suivant Eusèbe, 318 évêques parmi les deux mille qui étaient à Nicée, et il leur donna l'ordre de se réunir.

Ici, encore, nous nous trouvons en présence d'un fait bien étonnant, bien extraordinaire qui, comme la conversion de Constantin et la promulgation de l'Edit de Milan, est assez difficile à comprendre.

Constantin, dans l'intérêt de son empire, ne voulait pas que le Christianisme se séparât en sectes rivales. Et, en cela, il avait raison. Mais comment expliquer que cet empereur omnipotent, grand pontife de la religion païenne, qui avait déjà ses statues dans les temples, se soit, encore une fois, rangé du côté de la minorité, et ait employé toute son autorité et toute sa puissance pour imposer la croyance à la Divinité du Christ, à laquelle il ne croyait pas,

et contre laquelle s'étaient prononcés les plus savants Pères de l'Eglise et la majorité des chefs de la nouvelle religion ? Son intérêt politique n'était-il pas de se ranger du côté du plus grand nombre ? Les peuples auraient docilement suivi leurs évêques, et l'Arianisme, qui avait de puissantes racines, — puisqu'il suscita de si grands troubles sous les successeurs de Constantin, — aurait facilement étouffé la croyance à une nouvelle divinité.

Il n'en fut pas ainsi parce que, comme je l'ai déjà dit, la croyance au Christ-Dieu était indispensable à l'évolution de l'humanité.

Les historiens ne cherchent pas à résoudre ce problème difficile que présente la conduite de Constantin pendant cette crise religieuse, d'où devait dépendre l'avenir moral des générations futures. Les spiritualistes apportent une solution en disant que les hommes, qui ont pour mission de provoquer et de diriger les grands événements de l'humanité, sont soumis à des influences occultes, qui les amènent à prendre des décisions souvent contraires à leurs idées et à leurs intérêts.

Constantin fut un de ces hommes.

C'est au mois de juillet 325, — on ne connaît pas exactement la date, — que s'ouvrit le concile. Les Pères qui avaient été choisis étaient presque tous des vieillards. Plusieurs avaient subi le martyre et portaient les traces des tortures qu'ils avaient endurées. Le spectacle offert par ces réunions, disent les auteurs contemporains, fut admirable, et l'empereur, par humilité, ne voulut s'asseoir qu'après les évêques et sur une chaise plus basse que les sièges réservés aux membres du Concile.

Cette humilité dont nous parlent les écrivains religieux, paraît bien extraordinaire de la part de Constantin. Mais le fait importe peu. Ce qui doit frapper l'attention, c'est de voir que ces hommes, la plupart illettrés, parlant des langues diverses, sans autorité, sans aucun prestige, aient pu créer une doctrine et fixer une croyance qui allait rester immuable pendant des siècles, et servir de base à la morale de l'avenir.

Arius aura encore des partisans redoutables, mais son nom tombera peu à peu dans l'oubli ; et le symbole de Nicée, modifié par les conciles de Chalcédoine et de Constantinople, deviendra le symbole appelé improprement symbole des Apôtres ; — et cet acte de foi sera répété de générations en générations, jusqu'à nos jours, par tous les chrétiens.

Le symbole de Nicée, avant les modifications qui y furent apportées, était ainsi conçu : « Nous croyons en un seul Dieu, Père tout puissant, créateur de toutes choses visibles et invisibles, et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, fils unique de Dieu, engendré du Père et consubstantiel au Père ; par qui toutes choses ont été faites au ciel et sur la terre : qui, pour notre salut, est descendu des cieux, s'est incarné et fait homme, a souffert, est ressuscité le troisième jour, est monté aux cieux, d'où il viendra juger les vivants et les

morts. Nous croyons aussi au Saint-Esprit. Quant à ceux qui disent : Il y a eu un temps où il n'était pas, ou qui prétendent que le fils de Dieu est d'une autre substance, la Sainte Eglise catholique leur dit anathème. »

Comme on le voit, le symbole primitif ne ressemble pas complètement à celui que nous récitons. On a supprimé l'anathème final. On y a ajouté l'incarnation par l'opération du Saint-Esprit ; la crucifixion sous Ponce-Pilate, pour bien affirmer que Jésus-Christ était mort : certains dissidents ne voulant pas admettre que Jésus, cet être supérieur, avait pu mourir ; la rémission des péchés, qui donnait ainsi à l'Eglise le droit de pardonner et d'absoudre toute faute ; la résurrection de la chair pour combattre les gnostiques qui disaient que la chair était impure ; la descente du Christ aux enfers ; et enfin la communion des saints qui signifiait dans l'Eglise primitive la communauté de tous les biens, spirituels et temporels, entre les saints, c'est-à-dire entre tous les vrais chrétiens. Plus tard, on n'entendit par ces mots que la communion, la communauté des biens spirituels entre les vivants en état de grâce et les saints. On fut alors amené à chercher à entrer en relations avec eux par des prières, à communiquer avec eux, à mettre en communion les faibles mérites qu'on pouvait avoir avec les mérites surabondants des saints qui avaient quitté la terre. La communication par la prière avec les invisibles se trouve ainsi nettement affirmée par l'Eglise. Mais parmi les fidèles qui récitent le Credo, il en est peu qui se rendent compte de la valeur de ces mots : la communion des saints.

En dehors de l'importante question qui avait nécessité sa réunion, le Concile s'occupa de questions de liturgie, de discipline et de hiérarchie. Il défendit pour l'avenir le mariage des clercs ; enfin, il fixa le jour où devait être célébrée la fête de Pâques. De grandes discussions avaient eu lieu à ce sujet entre les églises d'Orient et d'Occident : les chrétiens avaient adopté des jours différents pour la célébration de cette fête. Pour mettre fin à ces divergences, le concile décida que la Pâque serait célébrée le dimanche qui suivrait la pleine lune la plus rapprochée de l'équinoxe du printemps.

Les évêques apportèrent à leurs fidèles les décisions du concile et leur firent le récit de tout ce qu'ils avaient vu et entendu pendant le voyage extraordinaire qu'ils avaient fait à Nicée. Leurs récits, grossis par l'imagination populaire, donnèrent naissance à des quantités d'anecdotes et de légendes qui furent bientôt connues dans tout le monde chrétien. M. Albert de Broglie, dans sa grande histoire de l'Eglise et de l'Empire romain au IVe siècle, cite deux légendes très curieuses et dont voici le résumé :

Quand les évêques étaient assis sur leurs trônes, on en comptait 318. Quand ils se levaient et se tenaient debout, on en comptait 319, de telle sorte

qu'on ne pouvait venir à bout de fixer le chiffre complet, ni de savoir le nom de celui qui venait en plus du premier compte ; — mais, quand on arrivait à lui, il prenait la figure de son voisin. A la fin, on comprit que c'était le Saint-Esprit qui faisait le trois cent dix-neuvième et qui aidait ainsi les évêques à établir la vraie foi. » (Extrait d'un manuscrit copte.)

Deux évêques, Chrysante et Musonius, étaient morts pendant le concile. Quand les séances furent terminées, on scella le symbole, et on le plaça sur un autel, autour duquel des évêques prièrent toute la nuit, après avoir évoqué les esprits des deux disparus, dont on voulait avoir la signature. Le lendemain on rompit le sceau et on trouva la suscription suivante miraculeusement insérée pendant la nuit : Nous, Chrysante et Musonius, pleinement d'accord avec le Saint Concile, bien qu'enlevés de la terre, avons signé le symbole de notre propre main. (Extrait des écrits de l'historien grec. Nicéphore, patriarche de Constantinople.)

Ces pieuses légendes n'ont évidemment aucune valeur au point de vue historique. Mais elles sont intéressantes à signaler, aujourd'hui, surtout que les cas de matérialisation et d'écriture directe commencent à être sérieusement étudiés. Quelques-uns de ces cas ont été constatés dans des séances spirites dirigées par des hommes dignes de foi.

Enfin, les premiers enseignements de la théosophie ont été donnés de nos jours à Mme Blavatsky et à MM. Olcott et Sinnet par des individualités terrestres ou extra-terrestres, — la question n'est pas tranchée, — qui avaient le pouvoir de se matérialiser et de se dématérialiser avec la plus grande facilité, et qui donnaient leurs messages par l'écriture directe. Ces entités employaient pour cela une méthode particulière qu'ils n'ont pu expliquer, et à laquelle ils avaient donné le nom de méthode de *Précipitation* : Les caractères étaient *précipités* sur le papier par une force qui nous est inconnue.

Les spiritualistes, qui admettent l'existence des invisibles et leur intervention dans l'humanité terrestre par des moyens imparfaitement étudiés jusqu'à ce jour, peuvent ne pas considérer comme des fables enfantines toutes les légendes des premiers siècles.

La plus grande révolution morale à laquelle ait assisté l'humanité venait de s'accomplir. En proclamant la divinité du Christ, le concile de Nicée avait posé les bases de la foi qui allait diriger les peuples pendant la suite des siècles. C'est vers cette divinité que se tourneront tous les regards, toutes les aspirations, toutes les espérances. C'est cette idée du Christ-Dieu qui sera la grande régulatrice de la morale ; et, de nos jours encore, elle domine de toute sa hauteur des milliers d'hommes qui s'inclinent avec confiance devant cet être sublime qui est venu rappeler au monde les éternelles vérités.

(*A suivre.*) SENEX.

PENSÉES PHILOSOPHIQUES

Vibrations de l'âme.

L'expérience démontre que la réalisation d'un évènement ou fait quelconque ne répond jamais à l'attente qu'on s'en est faite. « Demain » en impose... Jamais il ne remplit ses engagements; jamais il n'est fidèle à ses promesses. La vie n'est faite que de visions ; nous sommes bercés par l'illusion et leurrés par un songe qui commence au berceau et ne finit qu'à la tombe !...

Tout ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé en art, en littérature, en poésie, en musique ; les qualités les plus belles de l'esprit, les aspirations les plus pures et les élans les plus sublimes de l'âme,... en un mot, tout ce qui est en nous de divin émane d'une source spirituelle, intarissable qui pénètre, anime et vivifie tous les corps de la nature. — Jamais, l'idéal et la vérité n'ont jailli des bas-fonds de la matière.

L'histoire raconte que le poète allemand Schiller, avant d'écrire ses œuvres, entendait vibrer en lui, comme une sorte d'harmonie de sons vagues et indistincts qui étaient le prélude de ses inspirations ; et que le peintre illustre Rembrandt, se sentait enveloppé d'une atmosphère éclairée de rayons et d'ombres qui illuminait son âme et se reflétait dans ses tableaux. Les heures les plus délicieuses de la vie se passent dans la solitude et le silence et sont incomprises. Ni la plume, ni la parole ne peuvent rendre les émotions que l'âme éprouve dans ces moments d'ivresse et d'extase où, délivrée de ses chaînes matérielles, elle semble prendre son essor pour s'élever vers les régions éthérées et pures de l'infini.

Les sensations les plus diverses et les plus variées passent dans notre esprit avec la rapidité du vent qui fait vibrer les airs. Entre la folie et l'intelligence, nul ne peut tracer une ligne de démarcation.

La plus longue existence n'est qu'une ombre qui passe : nous élevons en vain nos cœurs vers le mystérieux invisible et implorons secours, dans nos heures de détresse et de défaillance ; aucun écho ne répond aux appels déchirants de notre âme.

Le monde est toujours vieux et toujours jeune, car la nature ne connaît ni le temps, ni la mesure.

La même énergie, la même force se multiplie et se transforme à l'infini. Les gouttes d'eau qui montent de la mer et vont flotter dans l'air, se transforment en nuages, puis se résolvent en pluie et viennent féconder la sève des plantes où elles se décomposent en leurs éléments premiers et constituants.

La matière change constamment de forme, mais aucune matière nouvelle n'entre dans la constitution de l'univers.

Considérée avec justesse et sous son vrai point de vue, chaque chose porte la marque du temps ; mais personne ne peut dire où et quand une pensée, une inspiration quelconque a commencé ; il est impossible d'assigner une date quelconque à la naissance d'une invention ou d'une réforme, quelle qu'elle soit. L'acte le plus insignifiant peut mener aux plus grands résultats ; l'individu le plus ordinaire devient un facteur important dans l'œuvre de la civilisation et dans la vie.

Il est tout aussi impossible de vouloir sonder et connaître l'œuvre secrète du laboratoire de la nature que de vouloir déterminer l'influence qui a été l'agent principal de la vie de quiconque. Chaque élément, chaque idée, chaque circonstance y contribue, y joue un rôle. Nos heures de joie et nos heures de tristesse, nos plaisirs et nos peines, tout concourt à former le caractère. Ce sont souvent les plus petits incidents qui produisent les plus sérieuses conséquences.

Un grand poids pèse sur l'âme de chaque individu. Quelle que soit l'élévation des idées d'une personne, il y aura toujours pour l'esprit, dans l'infini de l'espace, des visions plus nouvelles et plus éthérées.

Toute la vie se passe à espérer, à attendre et à se souvenir.

Mais qu'est-ce que l'espoir ? Qu'est-ce que la mémoire ? Est-ce quelque chose de permanent, de durable ? Réel ou fictif ?

Aucune histoire vraie de la vie d'un homme ne peut être écrite.

Vérité et fiction, ces deux mots résument en eux l'auto-biographie de tous les grands penseurs !

Ce n'est pas par le temps qu'on mesure la vie,
Qu'importe un an de plus au cycle de nos jours ?
De pensée et d'amour une chaîne infinie,
Unit un monde à l'autre en leur éternel cours. »

PROF. C. MOUTONNIER.

Stresa (Lac Majeur), le 16 septembre 1904.

PHÉNOMÈNE REMARQUABLE DE TRIPLE PERSONNALITÉ

(*Extrait du New-York World*).

Dans un ouvrage qui a pour titre : *Multiple personnalité*, son auteur, le Dr Boris Sidis, médecin psychopathique renommé, de New-York, fait men

tion d'un des cas de double existence mentale les plus rémarquables qui aient jamais été signalés dans les annales de psychologie.

— Un ministre protestant, homme d'un esprit solide et éclairé, le Dr Hanna, fut jeté hors de sa voiture en allant faire une visite à sa fiancée qui demeurait à la campagne.

Le coup avait porté sur la tête et la commotion avait été si violente qu'il en perdit la mémoire et avec elle la conscience de sa vie passée. Il était ainsi fatalement revenu aux premiers jours de son enfance, obligé d'apprendre à épeler ses lettres et à écrire; riant et criant comme le font les enfants en bas-âge ; mais absolument incapable de rattacher au passé les faits de sa vie présente.

Sa fiancée, ses amis, ses paroissiens lui étaient devenus étrangers ; et pourtant, dans le labyrinthe voilé de son intelligence, des visions étranges d'une autre existence flottaient incessamment devant son esprit. Ces rêves ne lui venaient que quand on cherchait à l'endormir, et à mesure que son intelligence se développait, la conscience de son individualité devenait plus impérieuse. Un peu plus tard, un fait des plus extraordinaires se produisit. Des sombres retraites de son esprit surgit soudain une troisième personnalité, une entité mystérieuse dominant les deux autres et cherchant à réconcilier l'enfant avec l'homme, à reconstituer la vie passée du Dr Hanna et à relier ensemble les deux bouts de la chaîne qui établissaient entre les deux existences une si fatale solution de continuité. Aujourd'hui qu'il est guéri, le Dr Hanna croit fermement que cette troisième personnalité était son âme — une entité consciente de sa double existence.

Ce fut le 15 avril 1897, que le Révérend M. Hanna fit cette chute ; et comme nous l'avons dit plus haut, dans une promenade en voiture qu'il fit pour aller rendre une visite à Mlle Anna Barnes Clark, qui est devenue depuis sa femme. On le transporta au domicile de sa fiancée, où il resta sans connaissance, pendant deux heures. Puis, il ouvrit les yeux, se plaignit et porta la main à la tête. Quand il s'éveilla, le jour suivant, il était devenu semblable à un enfant. Les amis qui étaient à son chevet, lui adressèrent des questions sans nombre, mais il garda le silence et ouvrait de grands yeux étonnés comme font les enfants encore au berceau. Il avait perdu l'usage de ses membres, excepté pour faire des mouvements musculaires involontaires et pourtant il était en pleine possession de ses forces.

Un des médecins s'avisa de lever un de ses bras et il parvint après quelque temps à l'imiter ; ce petit jeu l'amusait énormément, le fit rire et se débattre comme ferait un enfant, à tel point qu'on fut obligé de l'attacher ; ce qui le fit pleurer.

On lui apprit, petit à petit, à boire de l'eau et à manger la nourriture qu'on lui présentait. Il garda le lit deux jours, car il était incapable de se lever.

Personne alors ne semblait comprendre qu'il avait totalement oublié sa vie passée. A tout hasard, on l'habilla et on le sortit de son lit ; mais il ne put marcher seul et essaya ses premiers pas comme le font les enfants en bas âge. Mais, chose étrange, dans l'état d'esprit où il était, les heures lui paraissaient des semaines et les semaines des ans.

Il était dans un monde nouveau et inconnu pour lui. Il n'avait aucune notion ni du temps, ni du jour ou de la nuit, et qui plus est, il ne possédait aucuns sentiments religieux.

Quelques semaines suffirent pour lui faire comprendre son état et pour lui rendre la parole ; mais il eut une certaine peine pour apprendre et pour écrire. Les actes les plus ordinaires de la vie étaient pour lui un mystère et excitaient son étonnement.

Son médecin psychopatique, le Dr Boris Sidis, l'examina et fit la déclaration suivante :

« Je crois que la première personnalité de M. Hanna existe toujours.

« L'accident qui lui est arrivé ne l'a point fait disparaître, mais n'a fait que la désassocier du reste de sa vie consciente et elle est quelque part latente dans la profondeur sub-consciente de son cerveau.

« Il est évident, en effet, qu'elle exerce encore une grande influence sur sa nouvelle personnalité. » Le Dr Sidis, désirant étudier son sujet d'une manière plus précise et complète, le fit transporter à l'Institut Psychopathique, situé dans la 15e rue.

— Quel genre de rêves avez-vous eu la nuit passée, lui demanda un jour son médecin ? Il répondit en hésitant, qu'il en avait eu de vagues et de distincts et qu'il ne pouvait se rappeler que ces derniers.

Le Dr Sidis en conclut que ces rêves étaient ceux qui lui venaient des impressions produites sur son cerveau depuis que l'accident avait eu lieu et que les rêves moins précis étaient les images de son existence passée. Toutefois, il lui était impossible de discerner ces impressions, car il n'avait aucune trace de leur origine ; elles lui paraissaient étranges et extraordinaires. Certain jour, le Docteur s'aperçut que M. Hanna s'efforçait d'épeler les trois mots « New, Boston, June ». Il le fait inconsciemment, sans savoir pourquoi. Il comprenait le mot « New », mais le mot « Boston » n'avait aucune signification pour lui.

Son père lui vint en aide et se mit à épeler le mot « Martinoe ». Tout aussitôt, le fils s'écria : C'est ça, c'est là le lieu qui m'est apparu dans mes rêves.

Quelques jours plus tard, le Dr Sidis se servit d'un autre moyen. Il pria M. Hanna de fermer ses yeux et de se tenir aussi calme que possible et dans un état complet de passivité ; puis, il fit entonner une hymne et demanda à son malade quelles étaient les pensées que lui suggérait ce chant. A la grande

surprise de ses amis, M. Hanna parvint à se rappeler des noms de lieux et de personnes, de phrases et de paragraphes et des citations dans des langues qu'il ne comprenait pas.

La personnalité première se présenta ainsi à son esprit, sans qu'il fût cependant capable d'y trouver un enchaînement avec sa vie passée. Il ne comprenait pas où le Dr Sidis voulait en venir et ne lui répondait que machinalement ; car il n'avait pas encore pu discerner sa double personnalité, quoique par intervalles il se rendît compte, qu'il avait été autrefois un homme.

Il passa ainsi, sans effort de volonté, à deux états différents d'esprit. Le premier comprenait sa vie jusqu'au moment de sa chute ; et le second commençait à cette dernière date.

Dans la première période, M. Hanna était un sujet distingué capable de discuter sur la théologie, la philosophie et la métaphysique. Dans la deuxième, au contraire, il ne savait même pas la signification de ces mots.

Son écriture, autrefois belle et régulière, était devenue enfantine et illisible; il était incapable de se souvenir de ce qui s'était passé respectivement dans les deux états et, en effet, il ne pouvait se douter alors qu'il était en vie.

Il fallut une grande persévérance aux Drs Sidis, Goodheart et Deady et à d'autres pour rendre à M. Hanna la perception de sa conscience, qui lui revint un jour où il comprit ce qu'il était, sans toutefois avoir aucun souvenir de sa vie antérieure depuis le jour de l'accident. Ce ne fut que lorsque son frère lui eût dit qu'il était malade et qu'il était dans un hôpital, que la vérité lui apparut.

Un autre phénomène ne tarda pas à se produire. Le Dr Sidis remarqua que quel que fût l'état du malade au moment de s'endormir, il s'éveillait dans l'autre état. S'il s'endormait avec les impressions du passé, il s'éveillait à l'état d'enfant, et *vice versa*. Dès ce moment, le Docteur fit tout ce qu'il put pour provoquer le sommeil et lui enjoignit de se fatiguer. Quand il était dans l'état d'enfance, il le conduisait dehors et lui faisait voir la ville. Ces promenades l'intéressaient à tel point qu'elles le fatiguèrent et l'endormirent. Désormais, en dehors du repos naturel qui lui était nécessaire, le Dr Sidis ne permit pas à son malade de prendre un long sommeil, alors qu'il était en état de se souvenir du passé ; car il avait pour but de raviver sa mémoire et de faire revivre les faits de sa vie primitive ; il diminua ainsi peu à peu ces sommes et il finit par obtenir le passage d'un état à l'autre sans solution de continuité. C'est à ce moment qu'apparut la troisième personnalité, que M. Hanna qualifia du nom d'âme. Cette entité, qui planait surtout, était consciente des deux autres et en était pourtant différente. Cet étrange phénomène le préoccupait considérablement ; il cherchait, à l'aide de cette personnalité, à se débarrasser de l'une des deux autres, mais tout d'abord elle ne put

réussir, et ce ne fut qu'après de longs efforts que la troisième personnalité reprit sa place et finit par dominer. Les trois états de conscience se confondirent alors en un seul et M. Hanna recouvra sa mémoire et son intelligence.

Il fut de nouveau l'homme viril, fort et énergique d'autrefois, ne se souvenant pas de cet état d'enfance auquel l'avait réduit son accident.

Rien ne pourrait décrire l'horrible agonie par laquelle j'ai passé quand je fus conscient de mon état, répétait souvent M. Hanna à ceux qui l'interrogeaient sur ce mystérieux et étrange phénomène. Je savais que j'étais une des deux personnalités, mais j'étais incapable de dire quelle était la vraie. Cette sensation s'est naturellement dissipée depuis. Nous devons ajouter, à l'honneur de Miss Clark, qu'elle soigna son fiancé pendant tout le temps de sa maladie et que le mariage fut célébré dès que M. Hanna eut recouvré sa santé.

Traduit du *Progressive Thinker.*

PROF. C. MOUTONNIER.

Stresa, le 23 septembre 1904.

CAS REMARQUABLE DE TÉLÉPATHIE

Le chien de l'écrivain Rider Haggard se manifeste à lui avant sa mort

Dépêche du *New-York Herald*, au journal *La Tribune* de Chicago

Londres, 23 juillet 1904. — Le journal *Le Times* de Londres, reproduit dans ses colonnes, une lettre que lui a adressée l'écrivain « Rider Haggard », au sujet d'un cas remarquable de télépathie qui a eu lieu entre lui et son chien Bob. — Nous en donnons la primeur à nos lecteurs :

« Dans la nuit de samedi, 9 juillet 1904, je fus pris d'un effrayant cauchemar qui me fit souffrir considérablement. En m'entendant me débattre et crier, ma femme, qui dormait du côté opposé de la chambre, m'éveilla. En revenant à moi, le cauchemar, qui avait été long et vivace, s'évanouit de mon esprit en y laissant comme une sensation d'oppression et de lutte terrible et désespérée pour la vie, telle que doit éprouver une personne qui se noie ; mais entre le temps qui s'écoula depuis le moment où je fus éveillé par ma femme jusqu'à celui où je repris entière connaissance de moi-même, je fis un autre rêve.

« Je rêvais qu'un certain chien de chasse noir nommé Bob, des plus affectueux et des plus intelligents, appartenant à ma fille aînée, gisait sur des broussailles auprès de l'eau. Ma propre personnalité semblait s'extérioriser du corps de l'animal que je savais être Bob, et nul autre. Dans ma vision, le chien essayait de me parler : mais, ne pouvant y parvenir, il me fit pourtant

savoir qu'il était mourant. Puis, je m'éveillai de nouveau et j'entendis la voix de ma femme qui me demandait pourquoi je faisais tant de bruit.

« Je lui répondis que je venais d'avoir un horrible cauchemar, et que j'avais rêvé que Bob était dans un état épouvantable, et qu'il essayait de me parler pour me dire ce qu'il avait. Puis, comme je vis qu'il faisait encore tout noir, je lui demandai quelle heure il pouvait être ; mais elle ne le savait pas, et je me remis à dormir sans plus être dérangé. »

Le lendemain matin, qui était un dimanche, Mme Haggard raconta au déjeuner ce qui était arrivé, et M. Haggard ne prit aucun renseignement sur le chien, dont il ne sut la disparition que dimanche dans la soirée. — Il se rappela alors son rêve, et il ordonna qu'on fit des recherches, ce qui fut fait aussitôt le jour suivant, lundi. Le corps du chien fut découvert le jeudi dans le « Waveney », à plus d'un mille de loin. Le vendredi, deux ouvriers maçons informèrent M. Haggard que le chien avait été tué par un train.

Le collier de Bob avait été arraché et cassé ; il fut reconnu, et le lundi, dans l'après-midi, on avait vu le corps du chien flottant dans l'eau, en dessous d'un pont ouvert, d'où il fut entraîné jusqu'au point où il avait été trouvé.

Voulant se rendre compte de l'évidence du fait, M. Haggard en vint à conclure que le chien devait avoir été tué par un train vide d'Harlesdon, un peu après onze heures du soir, samedi, attendu que les trains ne circulent pas le dimanche, et qu'il était matériellement impossible que le chien ait été tué le lundi matin. M. Haggard se trouve ainsi amené à faire les déclarations suivantes :

« Le chien Bob, auquel je portais un vif attachement, et qui m'aimait de même, avait réussi, soit au moment de sa mort, ou, comme il est plus probable, environ trois heures après cet événement, à appeler son attention sur moi, en attirant à lui telle partie de moi-même, susceptible de recevoir une semblable impulsion pendant le sommeil. Puis, comme cette chaîne d'union fut rompue par la voix de ma femme qui me rappelait à la condition normale de notre existence humaine, le chien fit un dernier suprême effort, alors que cette portion indéfinissable de moi-même lui avait été enlevée. Il est à remarquer que, dans mon sommeil, il me semblait que j'étais sorti, extériorisé du chien. Il me parla, en essayant d'abord de se servir de ma langue, et n'ayant pas réussi, il se communiqua à moi par des moyens moins matériels, dont je n'ai pas la notion, pour me dire qu'il était mourant, attendu que je ne voyais ni sang, ni blessure ayant pu me suggérer le fait.

Je déclare que si cet événement a eu lieu au moment où j'eus ce rêve, la manifestation qui a suivi a dû être une forme de télépathie reconnue de nos jours comme existant parmi les hommes, sous des conditions spéciales, mais dont je n'avais jamais entendu parler comme s'étant produite entre les hommes et les animaux inférieurs.

Si, d'autre part, le fait est arrivé plus de trois heures auparavant, que dois-je en conclure ? Il semblerait alors qu'une partie incorporelle, mais survivante de la vie ou de l'esprit du chien, laquelle, dès que mon sommeil en fournît l'occasion, a reproduit dans mon esprit les choses telles qu'elles avaient déjà eu lieu. — Je suppose comme un avertissement de sa mort, ou pour me dire adieu.

Il y a une autre hypothèse que je désire citer, quoique l'évidence la rejette et la rende improbable, c'est que mon chien a été réellement tué le lundi matin, vers 6 h. 1/2 ; et, dans ce cas, mon rêve n'était qu'une prémonition du sort fatal qui lui était réservé. — Quant à moi, personnellement, je ne crois pas un moment que tel ait été le cas. »

Ci-joint le certificat délivré par le vétérinaire qui a fait l'autopsie du corps du chien, et qui déclare que l'animal devait avoir séjourné trois jours dans l'eau ; ainsi qu'une attestation signée de M. Haggard, Angela Haggard, Lilias R. Haggard, L. R. Hildyard et Ida Hector, affirmant que le fait a été raconté au déjeuner, le dimanche matin.

M. Haggard sera reconnaissant envers tous ceux qui voudront bien faire les investigations nécessaires sur ce phénomène, et lui en donner l'explication.

Prof. C. MOUTONNIER.

Un Mot à propos de l'Edit de Milan

En rentrant à Paris, après une longue absence, je lis les lignes suivantes dans la *Revue scientifique du spiritisme* du mois de juin :

« Senex, *dans son évolution de l'idée religieuse, semble croire que la liberté de conscience date de l'Edit de Milan. Mais les Romains étaient les plus libéraux de tous les peuples au point de vue religieux, et ils admettaient, comme les Grecs, tous les Dieux étrangers.* »

Je n'ai pas la prétention de modifier, en quoi que ce soit, les opinions historiques de la *Revue scientifique*, mais je dois, à ceux qui veulent bien me lire, deux mots d'explication.

Voltaire, je le sais, a écrit que le christianisme, l'*Infâme*, comme il l'appelait, n'avait apporté au monde que d'abominables erreurs, qu'il n'avait donné aucune idée nouvelle, et que la liberté de conscience qu'on attribue à Constantin existait bien avant lui. Mais Voltaire n'était pas toujours sérieux ; et je ne crois pas qu'on doive aller chercher des documents historiques dans ses libelles haineux et trop souvent grossiers. Du reste, cette assertion bizarre, relative à la liberté, est contraire à l'opinion de tous les écrivains de

l'époque, et ce paradoxe historique n'a été reproduit, à ma connaissance, par aucun historien.

Pour que la conscience puisse exercer sa liberté, il faut nécessairement qu'elle puisse choisir entre deux ou plusieurs croyances. Or, avant la venue du Christianisme, il n'y en avait qu'une : la croyance aux Dieux de l'Olympe, aux Dieux protecteurs de l'Empire, et tous étaient l'objet d'une grande vénération.

Dans l'antiquité, dans les Républiques comme dans les Empires, les pouvoirs civils et religieux étaient toujours réunis dans les mêmes mains. Par suite, ceux qui attaquaient la religion, attaquaient par cela même le pouvoir civil. C'est ce qui explique les persécutions qui, dès le début, eurent lieu contre les chrétiens, alors qu'ils n'avaient aucune puissance et qu'ils ne pouvaient inspirer aucune crainte au point de vue de la sécurité de l'Etat. En proclamant un nouveau Dieu, Jésus était devenu l'ennemi, non seulement des divinités qu'il voulait détruire, mais aussi de l'Empereur. Et comme Pilate, qui ne le reconnaissait coupable d'aucun crime, voulait le sauver, les Juifs lui dirent : « Si tu veux relâcher Jésus, c'est que tu n'es pas l'ami de César. » Et en présence de cette insinuation, qui pouvait avoir pour lui de graves conséquences, Pilate s'inclina.

Sans doute les Romains, dans un but politique facile à comprendre, avaient permis aux Barbares d'installer leurs Dieux dans la grande cité ; mais les fiers conquérants avaient trop de mépris pour les peuples vaincus, pour songer un seul instant à adorer leurs idoles.

Le scepticisme s'était bien un peu introduit dans les classes instruites, mais il se cachait prudemment : les citoyens les plus élevés briguaient les fonctions religieuses, et s'inclinaient pieusement, en apportant leurs offrandes, devant les statues des Dieux et des Empereurs déifiés souvent même avant leur mort.

Les idées grecques s'étant infiltrées dans certaines provinces, Néron fit paraître, en l'an 66, un édit bannissant de l'Empire, sous peine de mort, tous les philosophes et *tous ceux qui ne croyaient pas aux Dieux*. Appollonius de Tyane et Télésinus, qui étaient à Rome à cette époque, furent obligés de quitter l'Italie. Sous les Antonins, même sous les meilleurs et sous ceux qui s'occupaient de philosophie, les persécutions continuèrent contre tous ceux qui n'acceptaient pas la religion officielle.

Du reste, sans chercher d'autres raisons, il est bien certain que si la liberté de conscience avait existé, Constantin n'eût pas eu besoin de la proclamer dans l'Edit de Milan qui fut, au dire de tous les auteurs contemporains, une véritable révolution.

Dans les républiques grecques, la liberté de conscience était tout aussi

inconnue et pour des motifs analogues. On laissa bien quelques philosophes s'égarer dans la haute métaphysique, mais dès qu'ils essayèrent de toucher aux Dieux de la république, l'histoire nous enseigne de quelle faon ils furent traités.

Après la mort de Pythagore, ses écoles furent incendiées et ses disciples massacrés.

Socrate but la cigüe : « Il ne croit pas aux Dieux que révère la République, disaient ses accusateurs, et il veut introduire des divinités nouvelles. »

Après la mort du maître, son disciple Platon fut obligé de s'exiler. Denys l'Ancien, qui l'avait d'abord accueilli, trouva ensuite que ses idées étaient contraires aux Dieux, et le fit vendre comme esclave.

Eschyle, le plus ancien et peut-être le plus grand des trois grands poètes de la Grèce, fut condamné à être lapidé pour avoir outragé les Dieux, en les mettant en scène dans ses tragédies. Il ne fut sauvé qu'en montrant à ses juges les blessures qu'il avait reçues en combattant pour la République.

Anaxagore, l'ami de Périclès, qui avait voulu enseigner l'idée d'un Dieu esprit pur, créateur et conservateur du monde, fut condamné à l'exil pour avoir attaqué la religion nationale.

Il avait, en outre, émis l'opinion subversive que le soleil était plus grand que le Péloponèse.

Ces exemples, connus de tous, prouvent clairement que dans les républiques grecques, comme dans l'empire romain, il n'y avait aucune tolérance au point de vue religieux.

La liberté de conscience, cette grande liberté qui délivrait l'âme du citoyen de la tyrannie de l'Etat, fut proclamée la première fois par Constantin. Ce grand fait historique n'eût certainement pas les conséquences qu'il aurait dû avoir : mais on ne saurait le nier.

SENEX.

LA MORT N'EXISTE PAS

Par Mme Florence Marryat. (*Traduit de l'Anglais*).

CHAPITRE II (1)

Ma première séance.

Après mon retour de l'Inde, j'avais passé plusieurs années en Angleterre avant que le Spiritualisme moderne fût parvenu à ma connaissance. J'en

(*) Nos préoccupations douloureuses du moment, ne nous ayant pas permis la correction de quelques erreurs de traduction, les lecteurs voudront bien, pour cette fois, les laisser passer avec indulgence, par exemple : le titre du premier chapitre qui doit être Esprits familiers, au lieu de Famille d'esprits, et page 625, ligne 3, lire: costumées en indigènes au lieu de vêtues en mariées, etc., etc.

avais vaguement entendu parler par plusieurs personnes comme d'une chose terriblement pernicieuse et diabolique au dernier point ; par d'autres, comme d'un passe-temps des plus amusants pour les parties du soir, lorsque, pour se distraire, on avait recours à la table pour en tirer des drôleries. Je dois avouer qu'aucune description ne me charmait ni ne me donnait la tentation de me livrer à cette occupation. J'avais déjà perdu trop d'amis. Le spiritualisme (ainsi me semblait-il), doit être un plaisant conte ou une chose très solennelle, et je ne désirais ni en faire un jeu, ni en être la dupe, et, après vingt ans d'une expérience suivie, j'ai conservé la même opinion. J'ai démontré que le spiritualisme ne doit pas être une farce, c'est pourquoi je le regarde comme une chose sainte. De quelque cause qu'il puisse procéder, il ouvre un vaste horizon à un esprit observateur, et, c'est pour moi le sujet d'une constante surprise de constater avec quelle indifférence le monde le considère. Il existe cependant, le fait est indéniable ; les hommes de science l'ont constaté et les Eglises ne peuvent le dénier. La question qu'il semble provoquer est celle-ci : Qu'est-il et d'où son pouvoir émane-t-il? Si, comme des gens sensés l'affirment, il provient de nous-mêmes, en ce cas ces facultés auxquelles on n'avait pas songé jusqu'à présent et que possèdent nos corps et nos esprits, seraient comme un terrain laissé à tort en jachère. Si notre enveloppe charnelle contient des forces magnétiques suffisantes pour tirer de la terre nue des formes substantielles et vivantes en apparence, formes que nos yeux peuvent voir, qui articulent des paroles que nos oreilles peuvent entendre ; si, de plus, nos esprits sont capables de lire chacune des pensées les plus secrètes des autres, sont aptes à voir ce qui se passe à distance et quelques-uns à prédire ce qui arrivera dans l'avenir, il faut convenir que les facultés humaines sont plus grandes que nous n'avons jamais pu nous l'imaginer et nous devrions en tirer beaucoup plus que nous ne faisons.

Et, regardant le spiritualisme de ce point de vue, je ne puis comprendre le peu d'intérêt que l'on apporte, après cette découverte, à donner une plus grande valeur aux pouvoirs merveilleux de l'intelligence humaine.

Pour résoudre un tel problème dans le sens usuel donné à ce mot, c'est-à-dire de trouver le moyen certain de communiquer avec les disparus, j'avoue que je demeure aussi embarrassée après qu'auparavant.

Tous les chrétiens reconnaissent qu'ils possèdent une âme indépendante de leur corps, et que, celui-ci, étant mort, l'âme continue à exister, alors, pourquoi ressentir de la terreur à l'idée que les esprits libérés ont le privilège d'errer où ils veulent dans l'univers ? Et, s'ils contestent la possibilité de leur retour ici-bas, ils nient les faits authentiques qui forment la seule base de leur religion.

Aucune preuve plus convaincante ne peut être apportée dans l'intérêt de la vérité du spiritualisme, que la Vérité de la Bible, ouvrage saint, rempli

et hérissé, du commencement à la fin, de récits du même genre : Depuis le temps où Dieu se promenait avec Adam et Eve, dans le Paradis terrestre ; — où des anges venaient à la tente d'Abraham ; — où ils firent sortir Loth de la Cité maudite ; — quand la pythonisse d'Endor consultée par Saul évoqua devant lui l'ombre de Samuel ; — et que l'âme de Baalam parla ; et qu'Ezéchiel écrivit que ses cheveux se dressèrent sur sa tête parce qu'un esprit avait passé devant lui ; — et la présence de Satan devant Jésus dans le désert ; — et la réapparition de Moïse et d'Elie ; et la résurrection du Christ ; et sa conversation et son repas avec ses disciples ; — enfin, pour finir, le récit de Jean enlevé au Ciel pour recevoir la révélation.., Tout cela n'est-il pas du Spiritualisme et rien que du Spiritualisme ?

L'Eglise Protestante qui ne fait reposer sa foi que sur la Bible, et rien que sur la Bible, ne saurait nier que les âmes des mortels aient réapparu et aient été reconnues sur cette terre. Au temps de la Crucifixion de Jésus, n'est-il pas dit que les pierres tombales se soulevèrent et que de nombreux morts, sortant de leurs cercueils, s'en allèrent par la cité de Jérusalem, et furent vus par beaucoup de témoins. L'Eglise Catholique ne songe pas à démentir cela. Toutes ses légendes et tous ses miracles (mis en doute et ridiculisés par les susdits protestants), sont fondés sur la même vérité — le retour miraculeux et surnaturel (comme on dit) — de ceux qui sont morts, bien que j'espère faire croire à mes lecteurs, ainsi que je le crois moi-même, que ces retours des esprits, que l'on qualifie miraculeux et surnaturels, ne sont ni l'un, ni l'autre, mais de simples effets physiques de la nature.

Mettant, toutefois, les Eglises et la Bible de côté, l'histoire des nations démontre la possibilité de ces faits, Existe-t-il sur la surface du globe un peuple qui n'ait pas eu ses superstitions, et une famille qui n'ait pas expérimenté quelques preuves de communications avec les esprits ?

Quand le savoir et la Science, repoussent tous les témoignages des sens, il est admissible que l'homme qui ne croit, ni en Dieu, ni en la vie future, n'accorde aucune créance à l'existence des esprits, ni à la possibilité de communiquer avec eux.

Mais, plus nous descendons l'échelle sociale, plus les intelligences sont simples et enfantines, plus cette doctrine obtient facilement créance et plus vous entendrez de récits qui la justifient.C'est absolument la même chose avec la religion qui est cachée aux sages et aux prudents et qui est révélée aux petits enfants.

Si je suis d'accord, ici, avec l'objection que le terme « Spiritualisme » a été en tout temps mêlé à tant de mal qu'il ait pu devenir une offense, je n'ai pas de meilleur argument à présenter que de me tourner vers l'irréfragable témoignage du passé et du présent pour prouver, que dans tous les âges et dans toutes les religions, il y a des arguments corrompus et démoralisés dont les vices ont menacé de renverser l'édifice qu'ils voulaient élever.

Le christianisme, lui-même, aurait été renversé depuis longtemps, si nous n'avions pas su séparer sa doctrine de ses pratiques.

Tels étaient mes sentiments au mois de février 1873, lorsque je fus invitée à une réunion d'amis chez Mlle Elisabeth Philip, Glocester Crescent, où je fus présentée à M. Henry Dumphy du *Morning Post*, tous les deux partis depuis pour aller rejoindre la grande majorité dans l'au-delà. M. Dumphy enfourcha aussitôt son dada favori du Spiritualisme, et me fit un compte rendu intéressant de quelques séances auxquelles il avait assisté. J'avais entendu tant d'hommes et de femmes de mérite discuter déjà sur le sujet que j'avais, sur leur autorité, commencé à croire qu'il y avait « quelque chose de vrai en cela »; mais je gardais cette opinion que les « séances » faites dans l'obscurité devaient favoriser quelque peu la tromperie et, pour ce motif, je ne voulais participer à aucune s'il ne m'y était permis d'user de mes yeux. J'exprimai ce que je pensais de cette mode à M. Dumphy, qui me répliqua : « Alors, le temps est venu pour vous de vous livrer à des investigations dans le Spiritualisme, car je puis vous faire connaître un médium qui vous fera voir des images de la mort. » Cette proposition s'accordant exactement avec mes désirs, j'acceptai avec plaisir.

Annie Thomas (Mme Pender Cudlip) la romancière qui est une amie intime, et était avec moi à ce moment, fut aussi désireuse que moi d'étudier ce phénomène. Nous prîmes l'adresse que M. Dumphy nous donna, de Mme Holmes, médium américain, visitant Loudres et habitant la vieille rue de Québec, Portman Square, mais nous le priâmes de ne point nous présenter, préférant nous rendre chez elle incognito. En conséquence, le lendemain soir, comme elle tenait une séance publique, nous nous présentâmes à la porte de Mme Holmes, en ayant soin tout d'abord d'enlever nos anneaux de mariage et de prendre un air aussi virginal que possible, nous faisant annoncer sous les noms de Mlles Taylor et Turner. On a dit plus tard, je le sais parfaitement, que ce médium n'était pas digne de confiance. De même, il est arrivé qu'une servante, restée parfaitement honnête, tant qu'elle a été à mon service, peut me quitter pour une place où elle a été prise à voler. Cela ne changerait pas le fait qu'elle ne m'a rien soustrait. Je ne pense pas connaître un seul médium de qui (une fois ou l'autre) je n'aie pas entendu dire la même chose ; de même, je ne connais pas une seule femme, cependant pure et chaste, que je n'aie pas entendu calomnier par son sexe. La question ne m'émeut en aucun cas; j'estime mes connaissances par leur manière d'être à mon égard, non pas leur façon de se conduire envers les autres. J'ai donc placé ma confiance en mes médiums sur ce que j'ai vu, entendu et prouvé être authentique, lorsque j'étais en leur présence, et non sur que les autres pouvaient avoir constaté chez eux et autour d'eux. Ce n'est pas nuire à mon témoignage, si quelques médiums, avec lesquels j'ai eu de bonnes séances, ont trompé d'autres personnes avant ou après. Mon affaire était

simplement de prendre soin de n'être pas dupée, et jamais, en Spiritualisme, je n'ai accepté, de la main d'autrui, ce que je ne pusse vérifier moi-même.

Mme Holmes ne nous reçut pas très gracieusement en la présente occasion ; nous étions des étrangères pour elle, sceptiques probablement, aussi nous regarda-t-elle plutôt froidement. La nuit était rigoureuse et la neige avait recouvert le sol d'une couche épaisse, ce qui nous avait donné quelque peine à nous procurer un fiacre pour nous conduire de Bayswater jusqu'à la vieille rue de Québec. Aucun autre visiteur n'était venu ; aussi, Mme Holmes nous proposa-t-elle, après quelques moments, de nous rendre notre argent (dix shellings), disant que si elle faisait la séance pour nous seules, elles n'obtiendrait probablement pas de manifestations, vu l'inclémence du temps. Souvent, depuis, j'ai eu la preuve de l'exactitude de son assertion, et j'ai constaté que les extrêmes de chaud ou de froid, peuvent faire d'une séance un échec complet.

Mais, Annie Thomas devait retourner, chez elle, à Torquay, le jour suivant. Alors, nous demandâmes au médium d'essayer au moins de nous faire voir quelque chose, car nous étions très curieuses à ce sujet. Je ne sais trop ce que j'attendais ou espérais dans cette occasion ; j'étais pleine de curiosité et de plaisir anticipé, mais je dois avouer que je ne m'imaginais guère voir quelque visage que je pourrais reconnaître comme ayant vécu sur terre.

Nous attendîmes jusqu'à 9 heures dans l'espoir que le cercle se formerait, mais, comme personne ne vînt, Mme Holmes consentit à essayer avec nous seules, nous prévenant plusieurs fois de nous attendre à éprouver quelque désappointement.

Donc, on éteignit les lumières et l'on fit pour une séance obscure les préparatifs habituels qui, peut-être, furent satisfaisants, mais qui n'ont rien à faire avec les faits que je raconte. Quand ce prologue fut terminé le gaz fut rallumé et nous nous assîmes en attendant la venue des esprits.

L'appartement se composait de deux petites chambres communiquant par une grande porte à battants. Annie et moi fûmes priées d'aller dans la chambre de derrière, fermer la porte communiquant avec le palier de l'escalier et de la cacheter avec notre propre sceau imprimé sur un morceau de ruban tendu sur l'ouverture ; d'examiner la fenêtre et de fermer le volet ; d'explorer enfin complètement la chambre afin de nous assurer que personne n'y était caché, et nous fîmes tout cela avec soin comme une chose importante. Quand nous fûmes convaincues que personne ne pouvait entrer par derrière, M. et Mme Holmes, Annie et moi, nous assîmes sur quatre chaises formant un cercle, dans la chambre, devant la porte à battants, qui fut ouverte, puis, un rideau de calicot noir fut tendu dans l'ouverture et solidement attaché. Dans cette pièce de calicot, on avait découpé un carré de la dimension d'une petite fenêtre par laquelle on nous dit que nous verrions les visages des esprits (s'il en venait à apparaître). Il n'y eut pas de chants,

ni aucun bruit qui aurait eu pour effet d'étouffer le son des préparations ; aussi, aurions-nous pu distinguer le moindre frémissement dans la chambre voisine.

M. et Mme Holmes nous parlèrent de leurs expériences nombreuses jusqu'à ce que nous fussions presque fatiguées d'attendre, quand quelque chose de blanc et d'indistinct, comme un nuage de fumée de tabac ou un paquet de fils de la vierge, apparut et disparut de nouveau. « Ils commencent ! je suis contente — dit Mme Holmes — je ne pensais pas que nous obtiendrions quelque chose aujourd'hui », et mon amie et moi fûmes immédiatement dans une anxieuse attente.

La masse vaporeuse avança et recula plusieurs fois, et, finalement, s'établit devant l'ouverture pratiquée dans le rideau, quand un visage de femme fut distinctement visible au-dessus du calicot noir. Quelle ne fut pas notre stupeur de reconnaître les traits de Mme Thomas, la mère d'Annie. Ici, je dois dire à mes lecteurs que le père d'Annie, qui était lieutenant dans l'armée navale royale, et capitaine du Garde-Côte, à Morston, en Norfolk, avait été un proche voisin et un grand ami de mon père le capitaine Marryat, et que leurs enfants étaient liés avec nous comme frères et sœurs. J'avais conséquemment bien connu Mme Thomas et la reconnus tout de suite — et, bien entendu, sa fille également.

Le témoignage de deux personnes est considéré comme suffisant devant la loi, cela doit être accepté par la société. La pauvre Annie était très affectée, et parlait à sa mère de la façon la plus incohérente ; l'esprit ne semblait pas capable de répondre par des mots, mais il baissait ou tournait la tête pour dire : oui ou non.

Je ne pus retenir un sentiment profond de crainte respectueuse à l'apparition de la chère vieille dame, mais la seule chose qui me déconcerta fut la coiffure qu'elle portait, faite de tulle noir ruché, entourant son visage, et tout différent de ce que je lui avais jamais vu porter pendant sa vie. J'en fis la remarque à Annie qui me répliqua tout de suite : « C'est la coiffure avec laquelle elle a été inhumée. » Ce qui résolut la question.

Mme Thomas possédait un charmant visage d'une intelligence peu commune, avec des yeux noirs brillants et un teint blanc et rose semblable à celui d'un enfant. Annie fut quelque temps avant de se persuader de laisser partir sa mère, mais la figure qui se présenta ensuite, l'étonna tout à fait, car elle la reconnut comme celle du capitaine Gordon, qu'elle avait connu intimement et pendant un temps assez long. Je n'avais jamais vu le capitaine Gordon en vie, mais j'avais entendu parler de lui et savais qu'il était mort d'un accident subit. Tout ce que je vis, était la tête d'un homme de bonne mine, jeune, blond, mais, n'éprouvant pas un grand intérêt personnel à cette apparition, j'occupai le temps durant lequel mon amie causait avec lui des

anciens jours, à étudier minutieusement le travail des muscles de sa gorge, lesquels semblaient faire des efforts incontestables quand sa tête remuait. Comme je l'examinais ainsi, il se pencha en avant, et je vis une tache sombre qui semblait un caillot de sang collé à ses cheveux blonds, sur le côté gauche du front. « Annie, demandai-je, comment est mort le capitaine Gordon ? » — « Il fit une chute d'un wagon de chemin de fer et se brisa la tête sur la voie ». Alors, je lui fis remarquer le sang sur ses cheveux. Plusieurs autres visages apparurent que nous ne pûmes reconnaître. A leur suite vint celui d'un gentleman qui avait l'apparence d'un buste moulé en plâtre, de Paris. Il avait, sur la tête, une sorte de bonnet vaporeux avec une chevelure frisée et de la barbe qui paraissait transparente ; il regardait d'une manière si peu naturelle, que je ne pus lui trouver une ressemblance avec aucun de mes amis, quoique, en s'inclinant, il regardât dans ma direction pour indiquer que je le connaissais ou que j'avais été connue de lui. J'examinais sa figure encore et encore, mais en vain ; rien en elle, ne me rappelait des traits familiers, lorsque, subitement, sa bouche esquissa un doux sourire qui mit fin à ma perplexité. A l'instant, je reconnus en lui mon cher vieil ami John Powles dont je raconterai plus loin l'histoire *in extenso*.« Powles !» m'écriai-je, en m'élançant vers lui, mais ma précipitation fut cause de sa disparition. Je fus terriblement vexée de mon imprudence, car, de tous mes amis, c'était bien celui que je désirais le plus revoir ; je m'assis, priant l'esprit de revenir, et espérant ardemment son retour, mais il ne revint pas. La mère d'Annie et son ami reparurent plusieurs fois ; à dire vrai, Annie rappela si souvent le capitaine Gordon, qu'à la dernière apparition, son pouvoir fut si épuisé, que son visage se présenta comme un portrait fané à l'aquarelle ; quant à Powles, il s'était évanoui

La dernière figure que nous vîmes cette nuit fut celle d'une petite fille ; ses yeux et son nez furent seulement visibles, le reste de son visage et de sa tête étant enveloppé d'une sorte de matière sans consistance, comme de la gaze. Mme Holmes lui demanda pour qui elle venait, et elle fit comprendre que c'était pour moi. Je dis qu'elle devait se tromper n'ayant connu personne en vie semblable à elle. Le médium la pressa de questions et essaya de l'embarrasser. Calme, l'enfant persista à dire qu'elle venait à mon intention. Mme Holmes me dit encore : « Ne vous souvenez-vous pas d'une personne de cet âge, qui fut rattachée à vous dans le monde des esprits. » « Ni cousine, ni nièce, ni sœur, ni l'enfant d'une amie, aucun enfant de cet âge ? » Je répondis négativement. Alors, elle s'adressa au petit esprit : « Vous avez fait une erreur, il n'y a ici personne qui vous connaisse. Vous feriez mieux de vous en aller. » Alors, l'enfant fit mine de se retirer, mais très lentement et comme à regret. Je pus lire son désappointement dans ses yeux et, après qu'elle eût disparu, je la vis encore jeter avec ardeur, dans le coin du rideau un coup d'œil à la dérobée vers moi.

C'était « Florence », ma chère « enfant perdue » (ainsi que je l'appelais alors), qui m'avait quittée comme une petite enfant de dix jours, et que je ne pouvais pas reconnaître tout d'abord en une jeune fille de dix ans. Son identité, cependant, m'a été prouvée, depuis, au-delà de tout doute, ainsi qu'on le verra dans le chapitre qui relate ma réunion avec elle, et qui est intitulé « L'esprit de mon enfant ». Ainsi finit la première séance à laquelle j'eusse jamais assisté, et elle fit sur mon esprit une puissante impression.

Mme Holmes, en nous souhaitant une bonne nuit, ajouta : « Mesdames, vous devez être toutes deux de très bons médiums. Jamais de ma vie, je n'ai obtenu une séance aussi pleine de succès avec des étrangers... » Ces paroles nous causèrent quelque peu d'orgueil et nous engagèrent à poursuivre nos investigations ; nous fûmes surtout enchantées de penser que nous pourrions avoir des séances chez nous ; et, aussitôt qu'Annie put fixer sa résidence à Londres, nous nous mîmes d'accord pour tenir des réunions régulières dans ce but.

Cette réunion fit de moi une studieuse adepte des phénomènes psychologiques que les hommes du xix[e] siècle ont dénommés « Spiritualisme (1) ». Si elle eût été un échec, je serais devenue maintenant ce que sont la plupart des hommes (incrédule ou indifférente). *Quien sabe ?* Telle qu'elle fut, elle m'incita à aller toujours en avant, jusqu'à ce que j'eusse vu et entendu des choses qui, à ce moment, m'eussent semblé absolument impossibles. Et je ne voudrais pas avoir été privée de l'expérience que j'ai acquise pour tout le bien que ce monde pouvait m'offrir.

FLORENCE MARRYAT.
Pour la traduction : LEOPOLD DAUVIL.

(A suivre.)

LE CENTENAIRE D'ALLAN KARDEC

à la Fédération Spirite Lyonnaise.

Malgré un temps superbe, ou peut-être même à cause d'un beau jour d'automne, la fête organisée par la Fédération spirite lyonnaise, le dimanche 2 octobre, a obtenu le plus grand succès. C'est devant une salle comble que M. H. Sausse, secrétaire général, désigné par l'assemblée comme président de séance, a donné la parole à Mlle A. Dayt, pour la lecture du procès-verbal de la dernière réunion.

M. Brun, trésorier, nous fait connaître l'état de nos finances ; il résulte

(1) Nous conserverons dans la traduction le terme « Spiritualisme », employé dans les ouvrages anglais, en général.

de son exposé que la Caisse de la propagande est dans un état des plus précaires et nous astreindra pour l'avenir à une grande prudence, en attendant que nos ressources soient à nouveau reconstituées. La Caisse de secours aux vieillards ou infirmes nécessiteux est heureusement plus florissante et le trésorier espère que, grâce au dévouement de tous, nous serons à même, cette année, de distribuer le même nombre de pensions qu'en décembre 1903, c'est-à-dire de faire renaître, avec un peu de bien-être, l'espérance chez sept ou huit déshérités de la fortune.

M. Sausse prend ensuite la parole pour rappeler le but de la réunion et celui de la Fédération, et exposer les moyens mis en œuvre pour nous acquitter de la mission que nous nous sommes assignée.

Au point de vue de la propagande, la Fédération, avec le bienveillant et éloquent concours de M. Léon Denis et de M. B. de Reyle, a donné trois grandes conférences publiques gratuites et contradictoires qui porteront certainement de bons fruits. Pour resserrer les liens fraternels qui unissent tous ses adhérents et leur permettre de s'associer à l'œuvre de secours aux vieillards, elle a organisé plusieurs fêtes de famille qui ont donné les meilleurs résultats. Le Président rappelle que si, depuis 1887, la Fédération spirite lyonnaise a pu distribuer, chaque année, un certain nombre de pensions à des frères malheureux, elle le doit surtout à nos fêtes de famille qui ont su conquérir et garder les suffrages de tous nos adhérents.

La Fédération ne s'est pas affirmée seulement par l'œuvre de secours aux vieillards ou infirmes nécessiteux ; elle a, suivant nos statuts, apporté son concours à l'ouvroir qui, depuis cinq ans, fonctionne à la Société spirite lyonnaise. Le Président recommande à l'assistance cette œuvre humanitaire dont le but est de recueillir les vêtements de toutes sortes, trop courts ou démodés, ou ayant cessé de plaire ; ils sont, par les soins des Dames de l'ouvroir, réparés, transformés et distribués gratuitement à des indigents auxquels ils rendent de réels services.

M. Sausse nous fait savoir ensuite qu'après cinq années de lutte, de persévérance, notre dévouée secrétaire, Mlle A. Dayt, vient de mener à bien l'œuvre qu'elle avait projetée de la fondation d'une crèche spirite. Cette crèche existe aujourd'hui au n° 8 de la Place de la Croix-Rousse, et M. Sausse, qui l'a visitée en détail, est heureux de pouvoir adresser à Mlle A. Dayt un public hommage de son admiration pour la façon dont tout a été prévu et organisé, dirigé, installé. Cette crèche étant placée sous les auspices du Maître Allan Kardec et de la Fédération spirite lyonnaise, le Président, au nom de la Fédération, exprime, à notre dévoué secrétaire, toute la sympathie que nous inspire son œuvre et les vœux que nous formons tous pour sa complète réussite ; il engage les membres de la Fédération à visiter cette crèche et à la seconder dans la mesure de leurs moyens.

Sur la proposition du Bureau et pour honorer Allan Kardec dans son œuvre et dans ses propagateurs, l'assemblée, à l'unanimité, vote la nomination, comme Membres d'Honneur de la Fédération, de MM. Léon Denis ; Gabriel

Delanne ; Laurent de Faget ; le colonel de Rochas ; E. B. de Reyle, de Mme Agulana, présidente de la Fédération spirite du Sud-Ouest. — M. Lelièvre nous fait entendre, avec beaucoup de talent, un appel à la Charité, de Victor Hugo.

M. Sausse, sur la demande qui lui en a été faite, nous annonce qu'il va, dans une causerie, sans prétention, chercher à nous faire connaître, sous son vrai jour, ce que fut Allan Kardec, dont on parle tant aujourd'hui et que, généralement, on connaît si peu.

Tout d'abord, l'orateur nous explique que s'il n'a pas été donné suite au projet de placer une plaque indicatrice sur la maison où naquit Allan Kardec, c'est parce que cette maison, vers 1845, a disparu pour faire place à une construction nouvelle, établie sur l'alignement actuel de la rue Sala.

Se reportant à la biographie qu'il a publiée, en 1896, et aux documents qu'il a pu réunir depuis, l'orateur nous fait connaître l'acte de naissance de Léon Hippolyte Denizard Rivail, né à Lyon, le 3 octobre 1804 ; il nous montre son extrait de baptême, daté du 28 octobre 1813. Cette pièce étant inédite et originale, en voici la copie (1) :

« Extrait des registres du baptême de la paroisse de Saint-Denis-en-Bresse, diocèse de Lyon.

« Le quinze du mois de juin de l'année mil huit cent cinq a été baptisé en cette paroisse, Hippolyte Léon Denizard, né à Lyon, le trois octobre mil huit cent quatre, fils de Jean-Baptiste Antoine Rivail, homme de loi, et de Jeanne Louise Duhamel. Parrain : Pierre Louis Perrin et marraine, Susanne Gabrielle Marie Vernier, demeurant en la ville de Bourg. Signé : Barthe, curé, pour copie conforme délivrée le vingt-huit octobre mil huit cent treize. Signé : Chanin, curé. »

M. Sausse le suit ensuite, presque pas à pas, dans la vie ; il nous rappelle ses études à Yverdun, dans l'établissement du célèbre professeur Pestalozzi, où, dès l'âge de 14 ans, il enseigne déjà à ses petits camarades, moins bien doués que lui, ce qu'il a retenu des leçons du maître. Puis, maître à son tour, remplaçant Pestalozzi lorsque celui-ci est obligé de s'absenter, ensuite, fondateur lui-même, à Paris, d'un établissement semblable à celui d'Yverdun ; enfin, vers 1854, professeur de physiologie, d'astronomie, de chimie, de physique, au Lycée Polymathique. L'orateur énumère les travaux pédagogiques qui, à cette époque, avaient déjà acquis une grande autorité à son nom de Rivail. De cette année 1854 date, pour le professeur, une mission nouvelle ; il assiste à des séances de spiritisme et, sous l'espèce de jeu qu'on faisait alors des tables tournantes, il entrevoit une grande vérité et toute une philosophie nouvelle dont il se fait l'initiateur.

M. Sausse nous fait connaître le labeur opiniâtre que, pendant douze ans,

(1) C'est à l'obligeance de Mme Vve Leymarie que l'orateur doit la possession de ce document.

s'imposa Allan Kardec, pour la défense du spiritisme, la publication de ses ouvrages, de la *Revue Spirite*, ses voyages de propagande, ses conférences et les polémiques qu'il eût à soutenir pour la défense et la propagation de la philosophie nouvelle.

L'œuvre est en pleine voie de prospérité ; son fondateur en a assuré la marche par l'organisation d'une société puissante ; il pense se retirer à la villa Ségur pour prendre un repos si bien gagné. Tout est prêt pour ce changement, lorsque, le 31 octobre 1869, Allan Kardec tombait foudroyé par une attaque d'anévrisme, à l'âge de 65 ans.

Voilà, dit en terminant l'orateur, quel est notre guide, voilà quel est notre maître, voilà le protecteur puissant sous les auspices de qui est placée notre fédération depuis sa fondation, le 6 mai 1883.

M. Marius déclame ensuite avec beaucoup de délicatesse une ode à Allan Kardec.

Puis il est donné lecture de plusieurs passages d'un discours prononcé par Allan Kardec, à Lyon, discours dans lequel le Maître fait un vibrant appel à la charité.

M. Lelièvre, avec beaucoup de verve, nous dit l'amusante scène de « La Mouche », vivement applaudie.

Puis, nous nous séparons après une quête fructueuse au bénéfice de la Caisse de secours pour les vieillards et infirmes nécessiteux.

H. SYLVESTRE.

DERNIERS MOMENTS D'UN PHILOSOPHE NÉANTISTE

Le célèbre philosophe allemand Arthur Schopenhaüer, le théoricien, du pessimisme, ne croyait pas en Dieu, mais témoignait une ferme croyance dans les rêves prophétiques et pressentiments, qui, selon lui, s'étaient souvent réalisés. Dans sa dernière maladie, alité depuis plusieurs semaines, il souffrait horriblement, et souvent on l'entendait pousser des cris : « Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle souffrance ! » — Son médecin, un très brave homme, qui connaissait Schopenhaüer, depuis bien des années, et était son médecin de prédilection, croyait en Dieu et critiquait souvent les théories du philosophe, ce qui, au lieu de les éloigner, les unissait davantage. Un certain jour donc, le médecin entendant Schopenhaüer prononcer, à plusieurs reprises, le nom de Dieu, lui demanda : « Vous parlez de Dieu, mais est-ce « que dans votre philosophie Dieu a la raison d'être ? Ou bien auriez-vous « changé d'avis ? » — Schopenhaüer répliqua : « Ma philosophie ne me « suffit pas, en présence de cette terrible douleur que vous n'êtes pas en « état de soulager... C'est le bon Dieu seul qui peut la faire disparaître... « Aussi, quand je serai rétabli, ma philosophie changera complètement. » — Une semaine après son état s'améliora. Le médecin, allant à ses affaires un matin, passa devant la maison de Schopenhaüer, et le vit tout à fait ré-

tabli, assis devant une fenêtre ouverte, en train de lire un journal et de fumer un cigare. Aussitôt il s'arrêta, lui demanda des nouvelles de sa santé; et, se souvenant de leur entretien de tantôt sur l'existence de Dieu, lui dit : « Dieu merci, le mal est passé ! Or, cette fois-ci, j'espère que vous ne nierez « pas l'existence de l'Etre Suprême, l'alpha et l'oméga de toute chose, et qui « vous débarrassa de votre mal...? » — Mais le philosophe se fâcha et s'écria: « Allons donc, laissez-moi tranquille avec ces bêtises... C'est bon pour des « ignorants, mais un philosophe n'a pas besoin de Dieu ! » — Une heure après Schopenhaüer rendit le dernier soupir. — Ceci eut lieu le 20 septembre 1860. JOSEPH DE KRONHELM.

PALINGENESIE

Nous recevons une lettre dont le sujet nous a semblé assez bizarre pour lui accorder la publication dans la *Revue Spirite*.

Le sujet quelque peu troublant de la lettre ci-dessous, légèrement teintée d'alchimie, nous a semblé intéressant pour nos lecteurs et la *Revue Spirite* veut bien la publier.

Elle fera peut-être éclore chez quelques-uns la pensée de faire de la palingénésie ; au cas où il s'en trouverait au moins un et qu'il obtînt quelque résultat satisfaisant, il voudra bien nous en donner communication, ce dont nous lui serons reconnaissante et nous nous empresserons alors de faire parvenir à M. Payot, l'auteur de cette lettre, l'avis qu'il nous demande.

La Rédaction.

A Mme Leymarie, directrice de la *Revue Spirite.*

Madâme,

Je viens de trouver, au milieu de vieux livres de ma bibliothèque, une brochure qui traite succinctement de la Palingénésie en ce qui concerne la résurrection des plantes.

D'habiles chimistes ont fait, dit ce volume, de curieuses expériences, par lesquelles, en mettant les cendres d'une plante dans une fiole, ces cendres s'exhalent et s'arrangent autant qu'elles peuvent, selon la figure que leur avait d'abord imprimée l'Auteur de la Nature.

L'abbé Le Lorrain de Vallemont, dans un traité qu'il a écrit des Curiosités de la Nature et de l'Art, enseigne le secret d'appliquer la science palingénésique. Son expérience consiste à conserver dans des fioles la cendre de certaines plantes qu'il essaiera de faire renaître.

En mettant au-dessus d'une chandelle allumée l'une des fioles mentionnées, on constate, dès que la chaleur s'est fait sentir, que la cendre s'agite légèrement en formant un nuage vaporeux et obscur.

Puis, peu à peu, quelques mouvements se produisent et la fleur incinérée reparaît si belle, si fraîche et si parfaite qu'on la croirait palpable et odorante comme celle de l'arbuste qui l'avait portée.

Ce secret nous apprend que, bien que le corps meure,
Sa forme, malgré tout, dans ses cendres, demeure.

A présent, paraît-il, ce fait ne serait plus si rare, car M. de Claves, un des bons chimistes actuels, en aurait renouvelé la concluante expérience, de laquelle on tirera peut-être cette conséquence, que les ombres des trépassés, que l'on voit parfois apparaître dans les cimetières, sont plus naturelles qu'on ne pense et qu'elles représentent la forme extérieure des corps enterrés en ces lieux.

Ces apparitions peuvent être plus fréquentes aux endroits qui ont servi de théâtre à des batailles, et ces ombres ne sont, d'après la palingénésie, que les figures des morts qu'une cause, encore inconnue des vivants, fait renaître et rend visibles aux yeux des privilégiés.

Combien cette expérience appliquée aux plantes serait belle, s'il était possible de traiter de même les cendres des corps incinérés !

Qui ne voudrait alors, pour un instant, faire revivre l'image chère d'un parent, d'un ami, d'une amante ?

Dès que la palingénésie s'applique à des fleurs mortes brûlées, broyées, pilées, pourquoi ne s'appliquerait-elle pas aux cendres humaines ?

La légende de l'oiseau Phénix,qui se consumait et renaissait de ses cendres, a peut-être été une réalité.

La palingénésie appliquée peut faire naître une industrie à exploiter... Qui peut dire : Non.

Je vous prie de vouloir bien me donner votre avis à ce sujet et d'agréer, Madame, mes très humbles civilités. A. Payot,

Légiste à La Rochette (Savoie).

LA BIO-PSYCHOLOGIE DES MAGES

Revue Médicale du 21 septembre 1904.

Dans ses *Recherches et Doutes sur le magnétisme animal* (1784), Thouret a surabondamment prouvé que, de tous temps et en tous pays, il y a eu des savants et des médecins croyant aux divers phénomènes classés aujourd'hui sous les titres d'hypnotisme et de suggestion, et que Mesmer n'a rien inventé en ce genre.

Mais on croit généralement que ces idées étaient retombées dans l'oubli ou du moins dans les bas-fonds de la société à la suite du Rapport de Franklin, contre le magnétisme animal présenté à l'Académie des Sciences en

1784, et que ces faits ne sont rentrés dans le domaine scientifique, sous le nom d'hypnotisme, que sous l'égide de la trinité : Braid, Azam, Charcot.

Il n'en est rien. Voici un livre publié en l'an X (1802) (1), dont plusieurs chapitres accompagnés de longues et copieuses notes, sont consacrés à ces questions.

Cet ouvrage étant devenu très rare, il nous paraît intéressant, ne fût-ce qu'au point de vue de l'histoire médicale, de reproduire ici les chapitres consacrés au sujet en question.

CHAPITRE XXX

De quelques autres phénomènes vitaux qu'on observe dans l'homme avec un essai sur la fascination et autres forces de l'homme que l'on n'a fait qu'entrevoir jusqu'ici.

« Il existe dans l'homme une certaine inclination incitative et quelquefois même anticipative en même temps, déterminée en partie par la sensation et l'imagination, et en partie par l'intuition vitale ; aussi, une vitalité individuelle répète non seulement les actions, les qualités, mais même quelquefois la volition d'une autre vitalité individuelle, surtout lorsque cette dernière excelle en forces et principalement lorsqu'il y concourt en même temps une émanation physique analogue.

« L'on sait que les anciens font mention de quelques personnes et même de familles entières qui, quoiqu'elles ne paraissaient pas être malades elles-mêmes, possédaient néanmoins une émanation toxique et à un tel point que leur présence pouvait rendre malades et faire souvent même mourir les plantes et les animaux et dont elles pouvaient modifier l'intensité et même l'arrêter à volonté.

« Quelques faits modernes semblent nous faire naître des soupçons non seulement touchant la possibilité de l'existence de ces sortes de constitutions malfaisantes et nuisibles à la société, mais même de celle d'une constitution opposée et salutifère, aussi active en son genre que l'autre. La nature, disent les anciens, produit de même des hommes doués d'une propriété tout à fait opposée, c'est-à-dire dont l'émanation salutaire est si active qu'elle peut non seulement guérir des maladies ordinaires, mais souvent même arrêter l'action et le progrès d'un miasme très actif et même meurtrier.

« Ce ne sera donc plus à la confiance seule, ni au soulagement que toute personne éprouve en se plaignant à celui qu'elle croit être compatissant et capable en même temps de la soulager de ses maux, qu'on devra uniquement

(1) La Bio-Psychologie des Mages de la Chaldée et de l'Egypte — dix lignes de sous-titre — suivie d'un Essai sur les forces et facultés hyperphysiques, dites magiques, du microcosme, par D*** (Detade), médecin.

attribuer que des malades (qui ne paraissent rien moins qu'imaginaires) éprouvent si souvent du soulagement à la présence d'un médecin plutôt qu'à celle d'un autre. Une constitution aussi médicale serait d'une grande ressource aux médecins, quoiqu'un garde-malade qui, pour toute science n'aurait qu'une pareille constitution jointe à quelques manières dévotes, ne serait pas moins recherché, ne fût-ce qu'en qualité de saludadier.

« Au reste, nous savons qu'une bonne dose de confiance ou de persuasion intime suffit souvent, non seulement pour guérir des maladies chroniques, nerveuses, etc., mais quelquefois celles que l'art a de la peine à surmonter ; telles sont entre autres quelques hémorrhagies mêmes graves du nez, quelques fièvres rebelles, quelques paralysies et même l'hydropisie naissante.

« Or, ce qui concerne l'autre effet, savoir celui que produit la présence, l'attouchement ou seulement le regard d'une personne guérie de la sorte sur les animaux enragés, et sur les hommes déjà atteints de la fureur hydrophobique (à ce qu'on prétend), paraît inexplicable par ce principe, de même que la guérison prophylactique et le répit des enfants d'un âge tendre auxquels on ne saurait prêter une pareille confiance, à moins que l'on ne s'avise de recourir ici à une émanation calmante et salutifère du corps de ceux qui ont été guéris de cette maladie, comme le veut Helmont.

« Sans doute, la nature n'est pas moins prodigue en productions ou moyens salutaires qu'en délétères : mais d'où vient que l'on attribue la même propriété à ceux qui n'ont jamais eu cette maladie et qui ne jouissent de cette prérogative que par droit de légation ou d'initiation sacerdotale ? Ne pourrait-on pas soupçonner qu'une telle propriété active réside plus ou moins et naturellement dans tout homme sain, c'est-à-dire que l'âme de l'homme et la vitalité de son corps peuvent agir sur celles d'un autre d'une manière métaphysique ou pour mieux dire hyperphysique, comme l'enseignent plusieurs auteurs anciens et modernes.

« Or, ces auteurs sont divisés entre eux touchant la manière de s'effectuer; les uns l'attribuent tout simplement à une émanation d'un fluide et à peu de distance, tels que Galien, Pline, Gassendi, l'auteur anonyme de l'article maléfice dans l'Encyclopédie et quelques autres. D'autres enfin admettent en même temps une influence virtuelle ou un contact métaphysique et à toute distance, tels sont Avicenne, Plato, Aristote, Algozel, Alkindius, Marsilius Ficinus, Jacques Furlivio, Pomponace, van Helmont, Rog. Bacon, etc., qui tous admettent aussi l'émanation susdite.

« Enfin, tous ces auteurs s'accordent en ce qu'une telle propriété active réside naturellement dans les animaux et principalement dans l'homme ; mais qu'il y a des circonstances et des dispositions particulières, tant dans l'actif que dans le passif, qui peuvent favoriser ou empêcher plus ou moins son action ou son influence.

« La manière de s'effectuer de cette action, ou impulsion d'âmes les unes

sur les autres, quoiqu'elle ait été expliquée par les anciens d'une manière si vague et avec des termes si obscurs et scolastiques, peut nonobstant être réduite aux principes modernes suivants :

« 1° Tous les êtres, notamment ceux doués de vitalité, agissent plus ou moins les uns sur les autres, à raison du degré de leur énergie et de leur convenance réciproque ; c'est-à-dire du degré de force de l'actif et de la disposition du passif à en recevoir l'influence ;

« 2° Cette force réside dans le principe vivifiant des êtres, mais principalement dans la forme substantielle (phénomène central) des animaux, et notamment de l'homme à cause de la supériorité de son âme, qui peut agir non seulement sur son propre corps, mais aussi au-delà, et *in distans* sur des êtres vivants et même sur des êtres réputés non vivants, mais de nature très subtiles, ou bien mobiles, comme le prétend Avicenne.

« 3° Que le désir ou la volonté est à l'âme ce que la tendance est aux corps inertes ; mais que le désir naturel est essentiellement plus efficace que le désir non naturel ou factice. Or, plus ces deux désirs sont d'accord, exigitifs et prétentifs, plus l'action hyperphysique sera forte. »

Voilà le chapitre 30 terminé, mais voilà aussi beaucoup de lignes remplies. Arrêtons-nous là pour le moment. Faudra-t-il continuer ? Aux lecteurs de le dire. Le titre du chapitre 31 est : *Sur l'Ophéleïa des Stoïciens, ou si un homme peut communiquer son idée à un autre absent sans le secours d'aucun signe*. Le chapitre 32 : *Si un homme peut agir et même coercitivement sur un autre absent*. Le chapitre 33 : *Si l'homme possède naturellement la facilité de prédire, et jusqu'à quel point*.

Pour copie conforme :

ROUXEL.

UNE APOTRE : Mme O. DE BEZOBRAZOW

La prodigieuse activité intellectuelle, autant que le talent dépensé à soutenir une cause si neuve qu'il faut tirer tout de son propre fonds — et qu'on n'a jamais le repos cérébral du lieu commun — placent Mme O. de Bezobrazow au premier rang des penseurs de nos jours.

Son œuvre est considérable. Elle commença à s'imposer par sa trilogie : *Les Femmes et la vie*, trois volumes où dans l'histoire, dans la religion, dans la morale, elle montre quel fut et quel doit être le rôle de la femme. Ces livres bouillonnant d'idées, dominant la médiocrité des œuvres contemporaines, étonnèrent, mais forcèrent à penser. Paul Adam, qui est un des maîtres de la littérature philosophique, devait être entraîné vers l'auteur des *Femmes et la vie*. Aussi, donnant une préface à une œuvre postérieure de

Mme de Bezobrazow, écrit-il « qu'elle a le génie de l'apostolat, que sa logique est claire et son rêve très précis. Nous avons admiré ses livres de grand cœur, dit-il, l'âme contente et enthousiaste ».

Mme O. de Bezobrazow appartient à une noble famille de Russie et, jusqu'en 1893, elle resta à Saint-Pétersbourg, étudiant avec ardeur, remplissant son cerveau d'une érudition immense, voulant connaître les causes et les effets ; les mœurs, les religions, afin de les comparer, car elle voulait tirer par elle-même des enseignements et des conclusions. Elle vint ensuite en France, et c'est depuis lors qu'elle s'attacha à notre Midi, dont elle est l'hôte chaque hiver.

Une de ses premières œuvres, parue dans la revue l'*Initiation*, s'intitule l'*Unité des Religions* ; puis la poésie conquiert ce vaste cerveau, et elle publie dans la *Nouvelle Revue* des vers à Sully-Prudhomme, dont le génie profond a tant d'affinités avec le sien. L'*Indépendance Belge*, la *Revue Féministe* publient de notre écrivain des travaux remarqués.

Elle agrandit alors son champ de production en fondant la *Revue des Femmes Russes* ; mais son besoin d'activité est encore inapaisé ; entraînée surtout par le désir d'étudier l'humanité sous tous ses aspects, elle s'en va vers les champs de bataille pendant la guerre turco-grecque ; elle écrit à ce propos des notes sur la question d'Orient, que publie l'Association *L'Hellénisme*.

C'est alors que, ayant éprouvé sa doctrine, et portant dans son cerveau les germes de l'œuvre, elle commença la publication de sa série féministe spiritualiste.

Depuis lors, avec quelle inlassable ardeur elle propage ses idées ! La plupart des revues et des journaux ont publié de ses vers ou de ses proses d'où se dégage une ferveur d'apôtre. Ses conférences, surtout à l'Hôtel des Sociétés savantes, ont produit une vive impression. Deux de ces conférences ont été publiées en brochures : 1° *Du Féminisme Spiritualiste et de l'Education de la croyance ;* 2° *l'Eglise et l'Evolution de l'idée religieuse.*

Souvent le philosophe, qui est en Mme de Bezobrazow, sent sa pensée monter si haut que le lyrisme devient son expression naturelle, et alors elle écrit des poésies profondes, comme il s'en trouve dans les *Poèmes Mystiques*, ou comme telles pièces que nous avons publiées dans les récents numéros du *Journal de la Corniche*. Nous en publierons encore bientôt, et la *Nouvelle Revue*, ainsi que l'*Initiation* doivent également reproduire des poésies que Mme de Bezobrazow réunira plus tard en volume sous le titre si justement expressif : *Coups d'Ailes*.

Au-dessus de tous, nous plaçons l'écrivain probe qui pense fortement avant d'écrire et qui voue sa fortune et son activité à améliorer les institutions et les mœurs. Noble idéal que poursuit avec ténacité Mme de Bezobrazow. Comme le laboureur, qui creuse profondément, elle consacre à sa

cause une ardeur admirable, — le terme apostolat est seul juste ici — et c'est ainsi seulement que les idées s'implantent et fructifient.

PHILIPPE CASIMIR.

SÉANCES AVEC LE MÉDIUM BAILEY

SOCIÉTÉS DES ÉTUDES PSYCHIQUES DE MILAN.

Luce e Ombra

(Voir *Revues.*)

8e SÉANCE. — Mardi, 22 mars.

A l'exception de M. Cipriani, tous les membres du Comité assistaient à la séance à laquelle on avait invité, en outre, neuf personnes.

Après que la visite réglementaire fût faite et qu'on eût enlevé les sceaux de l'armoire où se trouvait enfermé la plante « mango », on mit le pot qui la contenait à la disposition du médium ; puis on abaissa le filet, et la séance fut ouverte. — On s'aperçut aussitôt qu'en mettant le sac au médium, on en avait, par inadvertance, changé les côtés, ce qui lui fit éprouver un certain malaise dont le premier contrôle, le docteur Whitcombe, se plaignit. Toutefois, la séance recommença, et celui-ci annonça que deux nouvelles entités viendraient se manifester : un prêtre égyptien,du Temps de Thotmès I,nommé Ti-pha-ka-ri, et J.-J. Wood, savant anglais.

On éteignit la lumière, et tous les membres présents purent voir, pendant quelques minutes, une lumière vague, phosphorescente, qui tournait autour du médium, tandis que celui-ci battait des mains pour montrer qu'elles étaient libres. Puis, on entendit un son sourd, comme si un objet mou avait frappé sur la table du médium, et l'on put voir, quand on eut éclairé la chambre, un grand morceau de pâte de couleur brune, à laquelle le contrôle donna le nom de « chupatti », et qui, d'après lui, avait été enlevée à une femme indienne qui l'avait préparée ; le contrôle conseilla de la faire cuire, si on désirait la conserver.

— La pâte ayant été examinée après la séance, fut reconnue être humide et molle ; elle pesait 395 grammes, et l'analyse en ayant été faite, démontra qu'elle était composée de farine pure de froment et de gluten ; mais il était impossible de dire si elle était d'origine indienne ou non. Il était neuf heures quand le médium se leva et que le contrôle « Wood », se manifesta pour faire un court discours.

A celui-ci succéda une autre entité (qu'on supposa être Ti-pha-ka-ri), qui ne se nomma pas, et qu'on vit écrire lentement et avec soin, sur une feuille de papier qui avait été mise à la disposition du médium. Quelques instants après, il déposa la feuille par terre, et le Dr Witcombe s'étant présenté de

nouveau, recommanda de la conserver. — (L'écriture était semblable à des caractères hiéroglyphiques.)

Après ce contrôle, il s'en présenta un autre, qui s'intitula Brooke, fabricant de cages d'oiseaux, et qui vint raconter quelques incidents vulgaires de sa vie, dans un dialecte analogue à celui des habitants de cette partie de Londres.

Nouveau changement de personnalité, le médium transporta sa chaise dans un coin de l'espace qui lui était réservé ; et « Nana Sahib » se manifesta comme dans la séance précédente, répétant les mêmes paroles et les mêmes gestes, mais, pourtant, d'une manière moins apparente, moins distincte.

Enfin, le Dr Whitcombe réapparut ; il examina le vase et constata la disparition de la plante de « mango », qui avait été enlevée, dit-il, par les contrôles hindous, qui avaient déclaré qu'elle ne pouvait plus croître. Il demanda alors un œuf pour le mettre à la place de la plante, afin de pouvoir faire une autre expérience magique, à la prochaine séance. L'œuf fut apporté, examiné, et marqué de signatures pour faire l'expérience « au ruban », dont il avait parlé déjà, mais qui n'avait pas encore eu lieu ; puis il fut remis au médium, qui l'enfouit dans la terre dans une position verticale, et à bonne moitié de profondeur. « Whitcombe » déclara ensuite que le contrôle égyptien apporterait, plus tard, un manuscrit de Tell-el-Bahari, en Egypte.

A 10 h. 15', le médium revint à lui, et la séance fut close.

Suivent les signatures,
GRIFFINI DOTT. EUGENIO.
Secrétaire des séances.
Traduit par le Prof. C. MOUTONNIER.

SUITE DE LA 7e SÉANCE

A propos du départ du médium Bailey.

(SOCIÉTÉ DES ETUDES PSYCHIQUES DE MILAN.)

M. Arnaldo Cervesato, Directeur de *La Nuova Parola* de Rome, au Directeur de la Revue *Luce et Ombra.*

(*Voir Revue.*)

Cher Vesme,

Je lis, dans la *Revue des Etudes Psychiques* de juin, qui vient d'arriver, un court article, ainsi conçu : *Le Médium Bailey à Milan et à Rome. Sa fuite.*

En ce qui concerne le séjour de Bailey à Milan, je n'ai pas qualité de reprendre aucune des constatations et des observations que je lis dans cet article : pourtant, je puis vous certifier à titre de renseignements, ayant été récemment à Milan, d'avoir vu tous les apports de Bailey lui-même ; ils sont intéressants et certains sont volumineux ; deux d'entre eux surtout sont vivants, car ce sont deux petits oiseaux indiens que le Directeur de *Luce e Ombra* a gardés toujours en cage. Quant aux séances de Rome, je dois vous

dire, cher collègue, que vous avez été renseigné d'une manière complètement inexacte. Vous en jugerez par ce qui suit :

L'auteur de l'article susdit nous assure que Bailey a donné à Rome quatre ou cinq séances, à trois desquelles a assisté le sénateur professeur Luciani. Or, ayant moi-même été présent aux séances qui furent données à Rome dans la maison d'une dame anglaise, Lady Butt, je puis affirmer qu'il n'y a eu en tout que deux séances et non quatre ou cinq, comme on l'a prétendu.

Je puis assurer, en outre, que le professeur Luciani, non seulement n'a pas pu exprimer son opinion « sur l'insuffisance de contrôle », dont il a été fait mention, plus tard, dans le même article, mais qu'il n'a pas même assisté, je ne dis pas aux « trois séances », dont il a été fait mention, mais encore à l'une des deux séances, par la raison simple et unique — (que nous déplorons) — que l'honorable sénateur était malade à cette époque et ne pouvait sortir de chez lui.

Du peu de fondement de ces renseignements vous pourrez, cher collègue, juger de l'inexactitude de ceux qui suivent.

J'ai voulu rectifier les faits parce qu'il importe que, dans le domaine si controversé des études psychiques, la chronique ne devienne pas seulement l'écho d'un parti. Je désire, en outre, qu'un compte rendu précis et exact soit fait, des deux séances romaines de Bailey.

Toutefois, je puis affirmer que, si dans la première séance (dans laquelle le médium ne se rappelle pas s'il était ou non revêtu du sac), il ne s'est pas produit de phénomènes, excepté l'apparition d'une main lumineuse horizontalement de son côté, il y eût, au contraire, dans la seconde (où je me rappelle parfaitement qu'il fut revêtu du sac scellé), un phénomène, à un certain point de vue plus important, de l'apport d'un morceau de pâte encore tendre, et d'un nid ; l'un et l'autre de la grosseur d'un poing, au moins.

Quant au départ de Bailey, il n'y a pas de doute qu'il n'eût mieux fait, même dans son propre intérêt, de rester ; mais, qu'il n'eût déjà pris cette décision, dès l'issue reconnue malheureuse de la première séance romaine, est une chose (postérieurement établie), absolument certaine, par une lettre très explicite et d'une date antérieure, écrite par Bailey lui-même au directeur de la Revue *Light* de Londres.

C'est pour rendre hommage à la vérité, à la cause de laquelle votre *Revue* s'est si courageusement vouée, que j'ai senti le besoin de vous faire ces communications, mon cher Vesme, et, d'autre part, parce que je crois que tout sujet qui est susceptible de recherches dans l'étude du transcendantal, a le droit légitime d'être admis dans le domaine de la réalité commune, qui en est la base.

(A suivre.)

Signé : A. CERVESATO.

Traduit par le Prof. C. MOUTONNIER.

CONTRE LA VIVISECTION

Conférence du Dr Boucher,

Vice-Président de l'Union Internationale contre la vivisection.

Le 19 mai dernier, à l'Institut Rudy, un auditoire choisi applaudissait l'éminent Dr Boucher, dans une brillante causerie, où il a retracé savamment les erreurs de la science moderne et les théories nouvelles, qui n'ont pas amélioré le malheureux sort du genre humain, en le débarrassant des maux qui le réduisent et le déciment de plus en plus.

Tout le monde sait que, tous les ans, l'on capture 14.000 à 15.000 chiens qui sont ensuite conduits à cette boucherie d'animaux, qu'on appelle la fourrière, et sont dirigés en dernier lieu aux laboratoires pour terminer leur vie dans une agonie lente et triste, torturés effroyablement, ligotés, immobilisés par des entraves, sur les tables d'expérience des tortionnaires, disséqués tout vivants sans que leurs bourreaux aient pris, au préalable, le soin de les anesthésier...

L'éminent conférencier s'est efforcé de combattre, par des arguments irréfutables, l'inutilité, le danger et la cruauté de la vivisection. Après en avoir soigneusement fait l'historique, depuis son origine jusqu'à nos jours, l'orateur a démontré que la vivisection n'a fait faire aucun progrès à la science, même, lorsqu'elle avait été pratiquée sur des êtres humains. En résumé, elle n'avait servi qu'à propager des erreurs, et les découvertes les plus intéressantes, dont les effets bienfaisants sont constatés, avaient été faites sans elle. Le Dr Boucher en a fait ressortir la cruauté en réfutant le principal argument des vivisecteurs actuels, qui prétendent n'opérer que sur des animaux au préalable anesthésiés.

Il a aussi exposé le danger des inoculations antirabiques, en prouvant d'après les chiffres de la statistique officielle que la rage n'avait jamais fait autant de victimes que dans certains pays tels que la France et l'Italie, où il y a des Instituts antirabiques depuis la sensationnelle découverte de Pasteur ; qu'en Angleterre où les Instituts Pasteurs sont très peu en honneur, la mortalité par la rage était minime et presque nulle ; que, d'autre part, les sérums inventés par les Drs Roux et Behring pour le traitement de la diphtérie n'ont donné aucun soulagement à l'humanité souffrante, et que le nombre des décès augmentait d'année en année. Le Dr Boucher conclue, de même que pour la tapageuse découverte de *Jenner*, que la vaccine n'a aucunement réduit les cas de variole, et il explique, très justement, que le vaccin ne rend pas l'individu réfractaire à la maladie ; l'inoculation produit un affaiblissement et une infection ; des effets salutaires ne sauraient en résulter, car l'organisme se trouve sous l'action délétère des germes morbides introduits

dans le système... Pour terminer sa savante causerie, l'éminent conférencier fait un chaleureux appel à toutes les âmes charitables et aux cœurs sensibles, pour aider l'*Union*, par leur concours moral et matériel, dans la grande œuvre qui est appelée à rendre un fier service à l'humanité et à la science.

Des sentiments de bonté et d'humanité résulteront de là pour le plus grand bien des uns et des autres ; la science reconnaîtra, heureusement sans peine, l'erreur dans laquelle elle a été plongée.

Les personnes qui voudraient aider à la protection des animaux contre la vivisection, sont instamment priées d'envoyer leur adhésion ou signature à l'*Union Internationale contre la vivisection*. (S'adresser au secrétaire général, 127, rue de Rennes.)

L'*Union* reçoit des dons pour contribuer à la propagande, et pour le sauvetage des animaux égarés ou abandonnés. Que tous les amis de l'humanité, sans distinction, qui s'intéressent à ces pauvres animaux martyrs des vaines expériences et des études de laboratoires, viennent en foule élever leurs puissantes voix et répandent dans l'univers les principes d'humanité, en insistant sur la protection due aux animaux, qui est le but principal de l'*Union Internationale contre la vivisection*.

Imprimé sous toutes réserves. DATHAN DE SAINT-CYR.

LA RÉDACTION.

SOUVENIR A LA DOYENNE DES SPIRITES D'ALGÉRIE

Monsieur le Directeur de la *Revue Spirite*,

Aujourd'hui ont eu lieu les obsèques civiles, spirites, de la Doyenne des Spirites algériens, Mme Veuve Flasselière.

Les rues par lesquelles a passé le cortège étaient bondées de curieux, que la vue du drap bleu au soleil d'or entouré de devises spirites attire toujours sur son passage.

Plus de cent cinquante dames spirites suivaient le cercueil, ainsi que Messieurs les spirites des divers groupes et sociétés.

La prière, « pour quelqu'un qui vient de quitter la terre », a été faite sous les arcades de la rue Bab Azoum, au milieu d'une foule recueillie, et au cimetière nos frères en croyance : Davin, chef du Groupe socratique, Doyen des Spirites, Verdin, Trésorier de la Fédération des Spiritualistes modernes, Vice-Président du groupe, Bérenger, dont la défunte épouse était Présidente, et Bouilly, Président de la Société Spirite algérienne, ont prononcé devant une assistance émue, des discours, honorant les hautes vertus de Mme Flasselière, belles paroles que le Spiritisme lui avait suggérées.

Ne possédant que celles du chef du Groupe socratique, nous les joignons

à ce court compte rendu, regrettant de ne pas posséder les autres discours pour vous les transmettre.

Agréez, Monsieur le Directeur et cher Frère en croyance, nos plus amicales salutations.

DAVIN.

Chers Frères et Sœurs en croyance,

La Doyenne des Spirites algérois, allant continuer dans l'astral l'œuvre de perfectionnement qui est la raison d'être de la race humaine, il appartient au Doyen de cette phalange de rénovation sociale, de dire en face de cette fosse béante pourquoi notre sœur en croyance, s'était éloignée de l'Eglise, pour suivre la doctrine, qui enseigne que l'être continue à vivre et à progresser au lendemain de la mort.

L'arbitraire divin nous parquant après notre dernier souffle, soit dans une béatitude contemplative sans fin, soit dans des souffrances éternelles, ne satisfaisait plus cet esprit ouvert à la mansuétude. — La grâce ne lui apparaissait plus que comme le caprice d'un Dieu anthropomorphe, trop semblable à l'image de l'homme, et le péché originel, que comme une invention créée pour grossir le trésor ecclésiastique des dons et aumônes de gens naïfs pour qui la réflexion est un effort trop grand.

L'apparition des œuvres d'Allan Kardec, prouvant la pluralité des existences et, comme conséquence, le salut par les bonnes œuvres, révolutionna ce cœur délicat, en lui inspirant un prosélytisme généreux, qui a été le travail continu de ses trente dernières années, labeur auquel la mort seule a pu mettre un terme cruel.

Combien de pleurs a séchés notre sœur, par le Spiritisme, dont le dévouement est la loi ?

Sur combien de cœurs endoloris par la perte d'un être cher n'a-t-elle pas appliqué le baume qui calme, en lui faisant comprendre que l'être aimé n'avait fait que changer de vêtement et de résidence, et qu'à notre appel il pouvait venir prodiguer des consolations ?

Qui d'entre vous me contredira ?

Tous, plus ou moins, n'avons-nous pas eu recours à sa douce intervention ?

Une vie si bien remplie s'est éteinte sans souffrance. Un sommeil dont le réveil a été salué par les esprits qui l'avaient aidée dans sa tâche terrestre, et qui sont ici, avec nous, doit lui paraître bien doux. Comment exprimer tout le bien accompli par cette belle âme, qui nous entend en ce jour de délivrance ? Nous ne l'essaierons point !

Chère Madame Flasselière,

Au nom de nos frères et sœurs en Spiritisme, je vous dis merci et au revoir !

DAVIN.

BIBLIOGRAPHIE

La Vie Future devant la sagesse antique et la science moderne, par Louis Elbé. — Un volume in-16 de 400 pages. Prix : 3 fr. 50. — Librairie académique Perrin et Cie, Paris.

L'auteur de ce livre reconnait qu'il est absolument impossible à la science moderne de se faire la moindre idée de ce qu'est au juste la vie future : mais il affirme, et il a entrepris de prouver, que cette science, loin de détruire l'hypothèse de la vie future, a, au contraire, pour résultat de la confirmer. Avec l'érudition la plus sûre, et une impartialité absolue, il passe en revue, d'abord, toutes les religions et les philosophies des temps anciens, nous montrant que l'idée de la vie future, toujours et partout, a fait partie des croyances essentielles de l'humanité. Mais les chapitres les plus importants de son travail sont ceux où, ensuite, abordant l'étude des diverses sciences, depuis l'astronomie jusqu'à la psychologie expérimentale, il nous fait voir chacune d'elles aboutissant, plus ou moins explicitement, à la même conclusion qu'avait entrevue d'instinct la sagesse antique. Tout son livre est ainsi comme un répertoire complet des arguments historiques et scientifiques qui justifient la foi dans une autre vie ; en même temps qu'un rapide exposé de toutes les théories émises par les savants anciens et modernes pour essayer de suppléer au manque de notion positive sur la destinée de l'âme au-delà du tombeau.

Le Mal métaphysique. — Roman de mœurs hermétiques par A. Porte du Trait des Ages. — 1 vol. in-18 Jésus de 320 pages avec portrait de l'auteur. — Prix : 3 fr. 50 à la librairie du Magnétisme.

Dans ce très curieux roman, écrit par un jeune homme de talent, souple et nerveux, épris des plus troublants problèmes de l'occultisme, nous voyons défiler bon nombre de personnages pris sur le vif, le tout agrémenté d'une fine satire sur la psychologie décadente du XIXe siècle, en mal d'imagination. Ce roman qui fait sensation dans le monde des occultistes et même dans le monde des profanes, ce roman qui obtient un grand succès, peint, en effet, avec une rare saveur et une exquise subtilité, l'art démoniaque de l'incubat et du succubat, ce que les occultistes dénomment *la démonialité*. Et rien n'est plus captivant que ce thème étrange, sur lequel le romancier brode sa fiction ; mais là, ne s'arrête pas l'intérêt du livre. Il faut encore lire les curieuses et inédites théories du psychologue de Marsan, un héros singulier de ce roman singulier, lequel disserte savamment, — et en quels termes ! — sur la démonialité, en des pages nerveuses, inoubliables, évocatrices des plus bizarres voluptés et des plus séduisantes chimères. En résumé, on peut dire que le *Mal métaphysique* est un des rares romans d'occultisme qui atteignent le sujet qu'elles se proposent et le grand succès qu'il obtient prouve éloquemment combien on l'apprécie.

CORRESPONDANCE

Afin d'assurer à l'avenir la publication de la *Revue* pour le 1er du mois, les correspondants et collaborateurs sont instamment priés d'adresser leurs articles du 5 au 10, à M. Leymarie, afin de leur assurer le temps de la correction des épreuves s'ils désirent la faire eux-mêmes. Comme par le passé, la lecture et la correction seront toujours faites avec soin à la Rédaction.

★

La Rédaction de la *Revue Spirite* rappelle à ses correspondants, ainsi qu'à ses collaborateurs habituels, qu'elle ne renverra plus les manuscrits qui lui sont adressés. Ils seront conservés durant un mois, après quoi, ils seront détruits.

★

Nous accusons réception à M. N. Nicolaïdès de son envoi de l'*Orient*, journal de la défense des intérêts de l'Empire ottoman, dans lequel le Directeur s'applique à nous présenter un Sultan généreux, juste, calomnié et méconnu. On nous avait représenté le chef des Musulmans comme un être hypocrite, cruel, une sorte d'Adraste poursuivi par les remords et la peur jusqu'au fond de son palais. Nous remercions M. Nicolaïdès, de nous assurer de l'amitié que le Sultan Abd-Ul-Hamid ressent pour la France, et prions les bons esprits de délivrer ce souverain des embûches qu'on ne cesse de lui tendre.

★

M. Puech Ed. qui, dans l'*Autorité* du 26 août dernier, a cru devoir donner sur l'*Homme terrestre* d'Em. Darcey, une opinion plus que sévère, en invitant les amis du Spiritisme à lire l'*Imitation de Jésus-Christ*, pour être consolés, a pleinement raison de conseiller ce livre dont on a dit, qu'il est le plus beau qui soit sorti de la main des hommes. Quant à y puiser des consolations, c'est autre chose ! Et nous pensons que l'article écrit par M. Algol, sur l'*Homme terrestre*, dans le n° de la *Revue* du 1er octobre, prouvera à M. Puech, qu'on peut juger cet ouvrage autrement que lui.

★

ECOLE PRATIQUE DE MASSAGE

L'*Ecole pratique de Massage et de Magnétisme*, fondée en 1893, rouvrira ses cours le vendredi 4 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, 23, rue Saint-Merri.

Non seulement, l'Ecole forme des praticiens dignes de la confiance des malades et des médecins, mais elle met les gens du monde en état de se guérir et de guérir les leurs, sans recourir aux poisons de la science officielle qui font toujours du mal, même en guérissant.

Le Gérant : P. Leymarie.

Paris. — Typ. A. Davy, 52, rue Madame. — *Téléphone*.

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

47e ANNÉE. N° 12. 1er DÉCEMBRE 1904

LA RÉINCARNATION

(*Suite.*)

Oui, disions-nous en terminant l'article précédent, la réincarnation est chose de nécessité absolue. Indispensable, pour l'explication de la troublante question des inégalités sociales, elle ne l'est pas moins pour bien d'autres, au premier rang desquelles il faut placer la solution du problème que nous posent ces enfants étranges, ces enfants prodiges qui, dès leur apparition sur la terre, se montrent doués de facultés extraordinaires et de tous points inexplicables, si l'on se refuse à y voir la transmission d'une vie précédente à la vie actuelle qui en est la continuation normale.

Transmission, héritage direct, tel est le mot de l'énigme. Impossible d'en

trouver un autre, quand on examine de près en quoi et comment s'effectue ce prodigieux apport qui, émanant de l'être préexistant, devient la propriété personnelle du jeune héritier qui lui succède. Peut-on comprendre d'où elles proviennent, ces prédispositions, ces facultés acquises qui, sans essais, sans tâtonnements, surmontent du coup toutes les difficultés, si l'on s'en réfère, pour en expliquer la genèse, à la doctrine orthodoxe suivant laquelle toute naissance sur notre terre, est un début pour le nouveau-né ?

L'on a parlé d'atavisme, bien à tort du reste ; d'hérédité, avec plus de vraisemblance à vrai dire, mais l'on sait aujourd'hui que l'hérédité se borne le plus souvent à la transmission de certaines particularités organiques ou superficielles, si bien que son insuffisance est surabondamment prouvée, lorsqu'on se trouve en présence des différences énormes qui existent, d'une part, entre tels parents d'une médiocrité bien constatée et tel enfant prodige qui leur doit, tout au plus, son organisme matériel, mais en aucune façon ses facultés exceptionnelles — et, d'autre part, des différences non moins frappantes qui, si souvent, distinguent les uns des autres, des frères ou des sœurs issus d'un même couple progéniteur.

Les voilà donc en dehors de toute filiation ancestrale, ces enfants si justement appelés « prodiges », et nous ne saurions mettre en plus grand relief l'absence de toute parenté intellectuelle, entre ces êtres exceptionnels et leurs parents immédiats, qu'en choisissant quelques-uns des exemples les plus suggestifs que nous en fournissent les ouvrages spéciaux.

Nous y trouvons, entre autres, l'histoire stupéfiante de l'enfant. devenu plus tard le Dr Young qui, à deux ans, lisait toutes sortes de livres anglais avec une facilité remarquable, qui, à peine âgé de quatre ans, avait lu deux fois la Bible, depuis la Genèse jusqu'au dernier des livres apocryphes, qui, à sept ans, se mit à étudier l'arithmétique et qui, enfin, quelques années plus tard et tout en suivant les cours réglementaires de son école, apprit le latin, le grec, l'hébreu, le français, l'italien, la littérature orientale, et s'initia aux hautes mathématiques !

Un autre enfant, William Hamilton, se montra plus précoce encore. A peine âgé de trois ans, il commença l'étude de l'hébreu et à l'âge de sept ans, fit preuve de connaissances plus approfondies de l'anglais, sa langue maternelle, que beaucoup de candidats de l'agrégation. Je le vois encore, disait l'un de ses parents, répondre à une question de mathématique ardue, puis s'éloigner en trottinant, traînant après lui sa petite charrette. A treize ans, il connaissait treize langues. Alors qu'il eût atteint sa dix-huitième année, il étonnait tous les gens de son entourage, au point qu'un astronome irlandais, que l'on questionnait à son sujet, répondit : Je ne dis pas qu'il *sera*, mais qu'il *est* déjà le premier mathématicien de son temps. A l'Université, sa carrière fut sans précédents. Parmi les nombreux étudiants d'une capacité plus

qu'ordinaire qui, avec lui concoururent aux examens annuels de l'école, il fut, chaque année, le premier dans chacune des épreuves, et sur tous les sujets inscrits au programme des concours.

Il y a, en ce moment, en Italie, un polyglotte phénoménal, M. Trombetti, qui laisse loin derrière lui ses anciens compatriotes, le légendaire Pic de la Mirandole et le prodigieux Mezzofanti, ce cardinal qui discourait en soixante-dix langues.

Ce M. Trombetti qui, hier encore, végétait dans la petite ville de Coni, avec des appointements de 200 francs par mois, vient d'obtenir le prix de 10.000 francs, qu'une Académie avait à décerner à l'auteur du meilleur ouvrage de philologie. Il a été nommé, par le roi Victor-Emmanuel, professeur de philologie à l'Université de Bologne, et vient ainsi, comme par un coup de baguette magique, d'être transformé, sinon en grand homme, du moins en homme célèbre. Né dans une famille de Bolonais pauvres et complètement ignorants, il apprit seul, à l'école primaire, le français et l'allemand, et au bout de deux mois, lisait Voltaire et Gœthe.

Une *Vie d'Abd-el-Kader*, en arabe, lui étant tombée entre les mains, il apprit l'arabe en quelques mois. Un Persan, de passage à Bologne, lui apprit en quelques semaines la langue de Zoroastre. Arrivé à l'âge de douze ans, le génial petit prodige apprit seul et simultanément : le latin, le grec et l'hébreu. Un pareil polyglotte ne pouvait se contenter des langues mortes et des langues occidentales, aussi ne tarda-t-il pas à se lancer dans la linguistique du Nouveau-Monde, si bel et si bien que ses amis assurent qu'il connaît, aujourd'hui, quelque chose comme trois cents dialectes orientaux.

Pour clore ces stupéfiantes citations et sans répéter ce que l'on a dit tant de fois de l'enfance phénoménale des Pascal, des Mozart, des Beethoven, et de quelques autres célébrités moins retentissantes, nous nous contenterons de rappeler, ici, ce petit enfant espagnol, Pepito Ariola, ce prodigieux musicien de trois ans qui, à la cour de Madrid, tout d'abord, puis à l'Exposition universelle de Paris, en 1900, émerveilla ses auditeurs par l'inouïe précocité d'un génie qui, en dépit de l'exiguïté de ses petites mains, avait franchi d'un bond les longues années nécessaires à l'étude de la science de l'harmonie, aussi bien que les années d'entraînement qu'exigent, en théorie non moins qu'en pratique, les complexités du mécanisme avec les savantes nuances sans lesquelles n'aurait pu se produire l'irréprochable exécution de cet incomparable et prestigieux Bébé.

Que dire en présence de semblables phénomènes ! Le génie ne s'improvise pas. La perfection ne saurait éclore sans l'indispensable lenteur d'une incubation préalable. Comment donc expliquer des faits aussi étranges, sans recourir à l' « hypothèse » de ces réincarnations, en vertu desquelles sont transmis à ces petits phénomènes tous les bénéfices d'existences antérieures,

au cours desquelles ont été lentement acquis des talents qui, en se manifestant subitement sur la terre, ressemblent à des floraisons paradoxales, tant elles sont inattendues et spontanées dans leur précocité.

Eh bien, non, il n'y a, ici, rien de paradoxal aux yeux de ceux qui veulent voir et ne tardent pas à comprendre que seule, est merveilleuse et de tous points logique, cette doctrine qui, en rattachant le présent au passé, prépare en même temps l'avenir, sa conséquence inéluctable. Aussi, combien sont naturelles et normalement concordantes, toutes les scènes de l'immense drame qui s'appelle la vie ! Combien grandiose est ce stade ascensionnel, ouvert devant le voyageur divin qui, de vies en vies terrestres que séparent de longs entr'actes de repos, monte, poursuit ses rondes sur la chaîne des planètes qui nous sont assignées, puis, à chacun des tournants de sa route, entrevoit de mieux en mieux, là-haut, dans l'empyrée, les cîmes lumineuses dont la perspective renouvelle ses forces !

Mais, que disons-nous là ? Bien inutiles sont ces splendeurs pour ceux qui, devant elles, ferment systématiquement les yeux, comme le font la plupart de nos Occidentaux qui, contents d'eux, critiquant tout sans savoir ni s'informer, et niant, *à priori*, ce qu'ils ne peuvent comprendre, réclament en tout état de cause la « question préalable », et repoussent tout spécialement cette doctrine que tant d'autres peuples ont religieusement conservée.

Ne soyons pas trop sévères pour nos contemporains. Ce sont des inconscients et, par suite, des irresponsables, chez qui les religions officielles ont tout atrophié. Chez eux, nul souvenir d'un passé plus ou moins évanoui Nul pressentiment de lumières possibles. Plus d'aurores futures ; plus rien qu'un crépuscule brumeux, où tout s'amalgame, flotte et se déforme grotesquement.

Le mal qu'ont fait à l'humanité de notre Occident, ces religions formalistes est chose effrayante et presque irréparable. Par elles, les croyants ont été abêtis, tandis que, d'autre part, les incrédules, révoltés par les méfaits ecclésiastiques, ont été poussés par réaction dans un scepticisme qui, lorsqu'il n'est pas inepte, devient farouche au point que l'intolérance et le fanatisme de certains athées peut rivaliser avec le fanatisme et l'intolérance des cléricaux les plus intransigeants. A part quelques libres-penseurs intelligents, mais qui, exagérant leur prétentieux agnosticisme que ne légitiment ni les enseignements de l'histoire, ni la notion des hautes vérités qu'ils ne soupçonnent même pas, se sont éperdûment jetés dans un nihilisme outrageusement matérialiste, on voit les foules s'abandonner, tantôt à une indifférence du plus mauvais aloi, tantôt aux niaises suggestions d'une sorte de religiosité que rend quelque peu ridicule un vieux ferment de superstitions mal éteintes.

Aussi, qu'est-il sorti du mélange de la vulgaire philosophie de l'inventeur

du « Dieu des bonnes gens » — sur laquelle surnagent quelques lambeaux d'un catéchisme indélébile — avec l'ignare scepticisme dit « voltairien », dont ses adeptes sont cependant singulièrement fiers ?...

Il est sorti quelque chose d'hybride, d'informe, de lamentable, à savoir, pour certaines piètres mentalités, la croyance à un paradis quelconque, où seraient parquées en permanence, sans progrès ni amélioration d'aucune sorte, les mesquines personnalités dont se compose l'immense majorité de l'humanité actuelle. Interrogez-les, ces tristes êtres et ils vous répondront, avec un gros rire, que l'absolution finale du prêtre, d'un côté, que la miséricorde du « Bon Dieu », d'autre part, et qu'en dernier ressort, l'appoint des quelques bonnes œuvres qu'ils croient avoir faites, suffiront, à coup sûr, pour mettre de niveau les deux plateaux de la balance et leur faire pardonner leurs péchés... véniels pour la plupart.

Voilà quelles médiocrités pitoyables ont été produites par le désarroi intellectuel et moral où croupissent ces consciences embryonnaires. Telle est la « dogmatique » dont se nourrissent ces millions de créatures humaines qui, dans leur mentalité bornée, s'insurgent contre les bienveillantes tentatives de ceux qui voudraient éclairer de quelques lueurs le sentier où elles trébuchent, ici-bas...., en attendant qu'elles aillent végéter, ailleurs, dans cet autre monde dont leurs prêtres leur ont suggéré la désastreuse conception.

Et voilà ce qu'on oppose, dans notre Occident clérical, à cette admirable doctrine de la réincarnation, qui nous parle de progrès, de purification, de spiritualisation, et nous montre, à la place de ce ciel fermé que nous promet l'Eglise, l'univers tout entier, qui s'ouvre à notre activité, répond à nos aspirations, s'offre à notre soif d'idéal et de vie infinie, en même temps qu'elle nous fournit le moyen, l'unique moyen, de mettre en évolution toutes les potentialités divines qui nous ont été si libéralement octroyées, dès l'heure solennelle où nous avons jailli des limbes de la préexistence.

Non, cette doctrine n'est pas une « hypothèse ». C'est l'héritage du passé, la lumière des temps védiques, que nous ont transmise nos Frères aînés, ces Sages qui, depuis des milliers d'années, en ont gardé le dépôt et poursuivent, sous l'inspiration des Instructeurs, les filons de la vérité, à travers la gangue de l'ignorance humaine. Avant même que fussent apparus les Krishna, les Manou, les Bouddha, les Christ, des siècles avant les gnostiques alexandrins et les philosophes grecs qui, du reste, puisèrent leurs doctrines dans les plus anciens mystères auxquels ils furent initiés..., ils savaient, ces Sages et bien au-delà, ce que nous balbutions à peine, aujourd'hui. Et tandis qu'hypnotisés par nos dogmatiques falsifiées, nous errions à l'aventure, dès les premiers siècles de notre ère, et tout le long du brumeux moyen-âge, ils poursuivaient, poursuivent encore leurs recherches, dirigés par les inspirations pré-humaines qui, dès l'origine de nos races, éclairèrent les premiers pas de nos plus lointains ancêtres.

C'est donc à eux que nous devons, entre bien d'autres, les révélations concernant le mystère de la réincarnation qu'ont acceptée, jadis, les philosophes orientaux, puis, à leur suite, les philosophes grecs.

Elle est la pierre angulaire du Brahmanisme et du Bouddhisme. Elle constitue, pour ainsi dire, la moëlle des Ecritures indoues et de la Bhagavad-Gità en particulier. Si, de l'Inde, nous passons à l'Egypte, nous constatons que sous un symbolisme plus ou moins grossier se cache l'universelle Palingénésie. Nous la retrouvons en Chaldée, comme chez nos ancêtres les Celtes, non moins qu'en Grèce, dans la tradition des Poèmes orphiques, continuée par Pythagore et Platon qui, en termes voilés mais suggestifs, parlent de la métempsycose, et aux grands noms desquels peuvent être ajoutés ceux d'Apollonius et d'Empédocle. A Rome, on trouve des allusions fréquentes à la doctrine, dans la haute littérature latine des Ovide, des Virgile et des Cicéron. Elle reparaît dans les Evangiles et dans l'Apocalypse, puis éclate dans le Néoplatonisme, où brille la glorieuse pléïade des Porphyre, des Proclus, des Plotin et du savant Origène.

La chevalerie fut, dans les siècles obscurs du moyen-âge, un remarquable agent de diffusion pour les grandes idées de la réviviscence. Les Troubadours, dans leurs chansons ou leurs poèmes, y faisaient des allusions discrètes ; mais Saint François d'Assise et Dante, la mentionnent d'une façon directe et enfin l'Islamisme, lui-même, dans le nouveau Coran, surtout, témoigne de l'importance qu'il attache aux idées palingénésiques.

Parmi les philosophes et auteurs plus ou moins modernes, abondent les noms de ceux qui crurent à la réincarnation. Contentons-nous de citer les suivants dans une simple nomenclature empruntée, comme certains détails qui précèdent, à l'*Evolution humaine*, ouvrage suggestif et remarquablement documenté, du Dr Th. Pascal — Thomas Moore, Paracelse, Jacob Bœhm, Giordano Bruno, Campanella, Shakspeare,, Leibnitz, Hume, Young, Fontenelle, Saint-Martin, Gœthe, Ballanche, Balzac, Pierre Leroux, Fourier, Alph. Esquiros,Jean Reynaud, Henri Martin, Benjamin Franklin, Lessing,, Charles Bonnet, Herder, Walter Scott, Schopenhauer, Victor Hugo, George Sand, Alfred de Musset, et tant d'autres encore, moins illustres, inconnus ou méconnus — glorieuse phalange de grands esprits qui, de main en main et de siècle en siècle, se sont transmis l'inextinguible flambeau des vérités éternelles.

Maintenant, vient naturellement la question habituelle, question fort légitime, du reste, et à laquelle nous nous attendions : — Puisque nous avons vécu autrefois sur cette terre, où nous sommes même revenus souvent, nous affirme-t-on, comment se fait-il que nous n'ayons conservé aucun souvenir de ces existences passées ?...

Sans entrer dans la longue démonstration que nécessiterait cette question

qui se rattache à celle des éléments constitutifs de l'homme, qu'il nous suffise de l'envisager au simple point de vue physiologique. Eh bien, même dans ces conditions restreintes, l'oubli du passé est non seulement chose naturelle, mais qui plus est chose inévitable. Il ne faut pas oublier que la mémoire dépend de l'association de certaines facultés spéciales avec certains organes, sans lesquels elles ne sauraient se manifester. Rompez cette association supprimez tel ou tel de ces organes, et vous condamnez à l'impuissance ces facultés que leur isolement paralyse. Ne pensez-vous pas que dans un instrument, dans un piano, par exemple, certaines vibrations provenant des matières sonores qui le composent ne fussent pas totalement modifiées ou même supprimées, si l'on en changeait les cordes ou que l'on endommageât sa table d'harmonie ? Or, l'instrument dont il s'agit ici, c'est notre cerveau, instrument si délicat et si prodigieusement complexe. S'il suffit d'un simple choc, ou d'une commotion plus ou moins vive, pour y supprimer certaines vibrations et en effacer parfois toute une catégorie de souvenirs qui se rattachent cependant aux incidents de notre vie actuelle, comment serait-il possible que les vibrations qui se sont opérées dans le cerveau du corps physique dont nous étions revêtus dans une vie antérieure, fussent transmises au nouvel encéphale dont nous sommes pourvus aujourd'hui ?

Sans aucun doute, cette mémoire est conservée quelque part, ainsi que nous le verrons plus loin; mais c'est leur transmission d'une vie à une autre vie que rend difficile et rare l'opaque matérialité de notre organisme actuel. Et ce qui le prouve, c'est qu'il n'est même pas nécessaire de remonter bien loin dans le passé, pour constater quelles perturbations s'opèrent dans notre mémoire et combien de lacunes existent dans nos souvenirs actuels. Quel est celui d'entre nous qui n'a pas oublié une grande partie de son existence, celui dont les souvenirs d'enfance ne sont pas flottants et vagues, et ceux de ses premières années totalement effacés ? Faut-il en induire que ces temps oubliés n'ont jamais existé ?

Cette hypothèse — qui, du reste, n'est jamais venue à l'esprit de personne — serait d'autant plus absurde que l'on a maintes fois constaté qu'une foule de souvenirs, éteints dans notre état actuel de conscience, n'en sont pas moins ensevelis dans les obscures profondeurs de notre mémoire sub-consciente, et peuvent y être évoqués avec une absolue netteté, alors que la matérialité de notre organisme physique est momentanément atténuée, soit au cours de certaines maladies spéciales, soit par les phénomènes étranges, mais si souvent constatés que provoque le somnambulisme artificiel ou hypnotisme.

On sait que certains mourants, aux dernières minutes de leur vie, acquièrent subitement la faculté de résumer en une vision rapide les péripéties les plus fugitives de leur existence. Il en est qui, dans le délire qu'amènent

certaines maladies violentes et alors que leur cerveau est rendu hypersensitif par une exaltation anormale, voient surgir, d'un passé dès longtemps effacé, des souvenirs soudainement exhumés de l'oubli et parlent parfois une langue entendue, jadis, dans les plus lointaines années de leur enfance.

Qu'est-ce à dire, sinon que ces évocations prouvent, qu'en réalité, rien n'est vraiment oublié et qu'en nous persistent des impressions qui ne nous échappent qu'en raison de la réceptivité bornée de nos facultés conscientes. Toutefois, si ces vibrations se sont éteintes dans la pulpe de notre cerveau, elles ont été conservées par notre « moi », par notre individualité spirituelle qui, seule, persiste de vie en vie et qui, dans certains cas, peut les lui transmettre, alors que cet organisme cérébral, affiné par un entraînement préalable, ou sensibilisé par telle cause occasionnelle, est devenu capable de répondre à des vibrations tout autrement subtiles que celles que nous fournissent nos sensations habituelles.

Et c'est cette transmission du « moi » dépositaire des souvenirs, au cerveau généralement inapte à la recevoir, qui s'opère chez quelques rares personnes dans la conscience desquelles persistent certaines réminiscences de leurs existences antérieures. Ces êtres privilégiés, quelque peu nombreux qu'ils soient, ont existé dans tous les temps, se trouvent même parmi nos contemporains et sont en mesure, ceux-là, de nous fournir les preuves les plus authentiques de la réalité de la réincarnation. La réincarnation, pour ces âmes évoluées, n'est plus, en effet, une simple théorie, mais un fait dont l'absolue certitude s'impose. Elles ont pu comprendre à quel point s'enrichit la vie par l'acquisition de la vision spirituelle et, c'est après l'avoir expérimenté personnellement qu'elles nous dépeignent la joie vraiment divine qu'éprouvent ceux qui, doués de cette vision extra-humaine, peuvent constater que tels amis de la vie présente, se trouvent être des amis d'autrefois.

Ces liaisons renouvelées, ces amitiés persistantes constituent à leurs yeux les anneaux de l'infrangible chaîne d'or qui, au passé, rattache le présent, en dépit des morts successives, simples incidents passagers qui ne sauraient, en quoi que ce soit, infirmer l'unité de la vie permanente ; aussi est-ce avec une sécurité joyeuse que ces privilégiés s'élancent vers l'avenir.

« Dis-moi ce que nous réserve le destin, écrivait Gœthe à son amie, Mme de Stein. Pourquoi nous a-t-il si étroitement liés l'un à l'autre ? Ah ! Dans un lointain passé, tu as été, pour sûr, ma sœur ou peut-être ma femme, et de tout ce passé, il ne reste plus que la vague et flottante réminiscence d'une ancienne réalité qui remplit mon cœur d'une douce et tendre émotion. »

C'est surtout parmi les enfants que l'on constate les traces de réminiscences semblables, alors surtout qu'étant morts très jeunes, dans leur existence précédente, ils se sont presque immédiatement réincarnés. Ces cas, à la vérité, sont rares dans nos régions occidentales, où ces petits êtres, nous l'avons

dit, ne trouvent, généralement autour d'eux, qu'une ironique incrédulité qui, bien vite, leur fait perdre toute confiance en leurs propres souvenirs ; mais il n'en est point de même dans les pays orientaux, où règne presque partout la croyance à la doctrine palingénésique, si bien que ces réminiscences enfantines y sont acceptées avec le plus grand sérieux, qu'elles y sont souvent contrôlées et reconnues parfaitement exactes.

Quoi qu'il en soit de ces appréciations diverses, nous ne devons pas oublier que la nature veille sur chacun de nous. En dépit de l'impuissance où se trouve notre cerveau physique de conserver les impressions d'un passé évanoui — et nous en avons indiqué la cause toute physiologique — ces impressions persistent, et c'est à l'*Ego* lui-même, c'est-à-dire à notre corps mental, que sont confiés ces souvenirs indélébiles qui, au cours de chacune de nos vies astrales, sont choisis, classés et incorporés sous forme de facultés diverses dont se trouvent possesseurs tous les candidats prêts à franchir le seuil d'une réincarnation nouvelle.

C'est en toute intégralité que leur est transmis le précieux héritage, et c'est en vertu de cette transmission que l'on peut, sans courir le risque de se tromper, assigner une origine de « préexistence » à ces intuitions rapides, à ces jugements clairs et sûrs dont se trouvent naturellement doués certaines individualités hautement évoluées, non moins que ces prodigieuses et multiples aptitudes que nous avons rencontrées chez les enfants prodiges... autant de facultés qui, toutes, proviennent de notions acquises dans le passé, d'expériences dès longtemps faites dans telle ou telle des vies qui ont précédé l'existence actuelle.

C'est, enrichie de ces expériences longuement accumulées en des cycles préparatoires, que notre grande famille humaine dont la civilisation est, à certains égards, relativement avancée, a déjà franchi l'immense distance qui la sépare de la sauvagerie primitive ; mais il est indéniable qu'une évolution bien plus longue encore nous est nécessaire et nous attend dans l'avenir. Ne nous berçons pas d'illusions mensongères et surtout prétentieuses. La route est immense, et pour aussi loin que nous soyons parvenus sur le stade ascensionnel, nulle halte ne nous est permise. Si nos sciences ont, depuis quelques anées, pris un si remarquable essor, si notre intellectualité s'est élevée à un niveau relativement supérieur, combien sommes-nous démunis encore de telles facultés supérieures dont nous possédons le germe à coup sûr, mais à l'état purement latent. La plus haute de ces facultés endormies est la spiritualité — obscure, inerte, disons le mot, trop souvent réfractaire — et ce qu'il faut pourtant savoir et ne point oublier, c'est que son développement, seul, nous rendra dignes d'être revêtus, plus tard, d'organismes tout autrement perfectionnés que ceux dont nous disposons aujourd'hui.

Tous, donc, nous reviendrons en ce monde de transition, dans cette « école

de la vie », mais dans des conditions d'autant meilleures que nous aurons su profiter des leçons du passé — en tout cas, tellement différentes de celles dont le lot nous est échu jusqu'ici, qu'en regardant derrière nous, nous ne pourrons comprendre que nous ayons pu considérer la terre, où évolue notre race actuelle, comme assez avancée dans la série des mondes préparatoires, pour nous permettre de quitter, d'ores et déjà, ce champ de nos premières expériences palingénésiques.

Et maintenant que résulte-t-il des faits que nous venons d'énumérer, des témoignages que nous fournissent l'histoire, la psychologie et les attestations formelles de la science occulte..., sinon que la doctrine de la réincarnation, doctrine fondamentale, indiscutable et indispensable — sans laquelle demeurerait incompréhensible notre présence sur cette terre et où n'existeraient, en son absence, ni ordre, ni logique, ni justice, ni amour — est seule en mesure de résoudre les problèmes de la vie, le pourquoi de l'Univers et de nous assigner, à nous, émanations divines, la place qui nous convient dans la hiérarchie des êtres immortels.

Supprimons-la, en imagination, privons-en l'homme qui, en dehors d'elle, ne peut rien attendre, ni rien espérer, que reste-t-il de cette créature avortée, sinon les éléments épars d'une personnalité amorphe, d'une inconscience irresponsable, fantôme inconsistant, fragment d'écume flottant sur les vagues de la vie — n'ayant pour dieu que le hasard, pour espoir que l'intervention d'une problématique bonne chance qu'une chance contraire peut lui ravir et, pour avenir final..., rien d'autre qu'un néant bête, inutile et irrationnel.

Mais, si en revanche, nous rendons à cet être misérable la faculté de se réincarner, c'est-à-dire de revivre pour grandir, se perfectionner, s'élancer là-haut, toujours plus haut... ah, combien pour lui s'élargit l'horizon, combien s'illuminent son passé, son présent et son avenir, se faisant solidaires et s'associant en vue de l'accomplissement de l'œuvre auguste qui s'appelle l'évolution !

Plus de bornes à son rêve, plus d'entraves, à ses aspirations. Citoyen de l'univers, maître du temps éternel, arbitre de sa destinée, avec quelle ardeur sûre d'elle-même, il s'élance dans la carrière qui, sans obstacles, se déroule devant lui, et combien vite se transforme en flamme désormais inextinguible, la pâle étincelle divine depuis si longtemps endormie dans les profondeurs de son inconscience !

Pour aussi humble que soit aujourd'hui le rang qu'il occupe dans la foule de ses compagnons de voyage, il monte avec confiance, car il sait qu'il est sur l'un des échelons qui mènent à la lumière, à la connaissance, à la puissance..., à la divinité dont la conquête lointaine, mais assurée, n'est plus qu'une question de temps, de patience et d'énergie qu'affermit et soutient l'invincible espérance.

(*A suivre.*) ED. GRIMARD.

CAUSERIES
SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE
(*Suite*) (1).

XI.
Les Mystères et les Dogmes

Les grands Etres qui s'incarnent dans l'humanité pour la faire progresser ont toujours deux enseignements : L'un destiné aux disciples qu'ils ont choisis pour répandre leurs principes de morale et pour les adapter aux intelligences de l'époque ; l'autre destiné aux masses. Et cela se comprend. Les individualités qui composent l'humanité terrestre, sont loin d'être aussi avancées les unes que les autres, et il y aura toujours des inégalités très grandes entre les hommes au point de vue de l'intelligence et de la moralité. Ces inégalités tiennent au nombre plus ou moins grand d'existences qu'ont eu les êtres avant leur dernière incarnation, et aux progrès plus ou moins sérieux qu'ils auront effectués pendant ces existences.

Le fait des inégalités morales et intellectuelles est incontestable ; et, s'il y a une différence énorme entre l'intelligence du nègre anthropophage et celle de notre paysan, il y en a une non moins grande entre ce paysan et un membre de l'Institut. Ce qui sera compris facilement par l'un, sera absolument inintelligible pour l'autre. Il faut donc que les enseignements religieux qui ont pour but de faire progresser tous les êtres sans exception varient suivant leur mentalité, leur intelligence et leur degré d'évolution.

Les fondateurs des anciennes religions savaient bien qu'ils ne pouvaient enseigner indistinctement à tous les quelques vérités que l'homme est appelé à connaître sur cette terre. Ils savaient que ces vérités devaient être voilées sous des symboles, et qu'il ne fallait présenter aux hommes encore dans la première enfance, que des préceptes simples et clairs destinés à faire naître en eux les premières idées de la morale et du devoir.

Mais à leurs disciples, à ces hommes évolués qui allaient, sous leur direction, continuer leur tâche, ils devaient nécessairement donner des connaissances plus élevées pour les rendre forts, et pour les mettre en pleine conscience de la grandeur de leur mission. De là, comme je l'ai dit, deux enseignements bien distincts : l'enseignement ésotérique, et l'enseignement exotérique.

Le premier, comme son nom l'indique, devait rester absolument secret ; il n'était donné qu'à des hommes choisis avec le plus grand soin, ayant fourni

(1) Voir les numéros de mai et juin 1903; janvier, février, mars, avril, mai et novembre 1904.

des preuves d'une grande fermeté d'âme, d'un courage à toute épreuve, d'une grande élévation de sentiments, et d'une intelligence assez développée pour pouvoir comprendre ce qui allait leur être révélé. Cette révélation constituait ce qu'on appelait les mystères.

Toutes les religions ont eu leurs mystères ; et les plus grandes intelligences de l'antiquité, Pythagore, Platon, Plutarque, Cicéron, Virgile, Tacite, n'en parlent qu'avec le plus profond respect.

Ceux qui étaient admis dans les sanctuaires secrets où se révélaient les mystères, étaient initiés, après de longs travaux et de rudes épreuves, aux grandes vérités de la Religion, de la Science et de la Philosophie. — Ils cherchaient à comprendre le Dieu suprême, l'Unique, la Cause première ; — ils interprétaient les livres sacrés, — ils étudiaient les lois occultes de la nature, celles qui régissent l'homme et ses destinées, et celles qui donnent le pouvoir de communiquer avec les Êtres Invisibles. La théurgie était enseignée dans tous les mystères, et les Initiés trouvaient dans ce commerce avec l'Invisible, non seulement la preuve de la vie de l'au-delà, mais encore de précieux conseils pour accomplir leurs devoirs, et pour régler leur conduite sur cette terre. « Les dieux bienveillants et miséricordieux, dit Jamblique, dans son traité des mystères, versent libéralement la lumière aux Théurges ; ils appellent à eux les âmes de ceux-ci, ils les unissent à eux et les habituent, bien que liées à des corps, à se séparer des corps et à évoluer autour de leur cause éternelle et intelligible. » Plus loin, le même auteur nous fait assister aux épreuves que subissait le néophyte dans les souterrains sacrés de la grande Pyramide, et il nous fait connaître les instructions morales d'un ordre si élevé qui lui étaient données dans les vingt-deux tableaux symboliques devant lesquels il passait pendant sa dure initiation.

L'étude des mystères sortirait du cadre que je me suis tracé. Jamblique, Porphyre et Apulée nous ont laissé sur cette question d'importants travaux qui ont été repris par différents auteurs, entre autres par Delaage, Christian et, en ces derniers temps, par Mme Annie Besant. — Dans son ouvrage si remarquable : *Le Christianisme ésotérique*, le grand apôtre théosophe, — après avoir passé en revue le côté caché des anciennes religions, — étudie les mystères des premiers temps du Christianisme, ceux qu'on appelait les *Mystères de Jésus, ou les Mystères du divin Royaume* ; — et il montre que l'enseignement qui était donné en secret aux disciples était le même que celui que recevaient les initiés dans les antiques sanctuaires de l'Egypte et de l'Inde, d'Eleusis et de Samothrace. Cet enseignement avait pour bases l'Unité de Dieu, l'Immortalité de l'Ame, et les vies successives.

La Réincarnation, cette grande doctrine de l'Inde, enseignée dans les traditions secrètes de la Kabbale, acceptée par plusieurs Pères de l'Eglise primitive, entre autres par Origène, se trouve clairement exprimée dans plu-

sieurs passages de l'Evangile (Saint Jean, III, §§ 3 à 8. — IX, §§ 1, 2. — Saint Mathieu, XI, §§ 13, 14, 15. — XVI, §§13 et 14. — XVII, §§ 10, 11, 12, 13. — Saint Marc, VIII, § 28).

Le Nouveau Testament et les écrits de Saint Paul et des premiers Pères sont remplis de citations prouvant d'une façon irréfutable que le Christianisme a eu, dès son début, un enseignement ésotérique. « Le contraire eût été étrange, dit Annie Besant, dans le livre déjà cité, étant donné la variété des influences religieuses auxquelles a été soumis le Christianisme primitif. Allié aux Hébreux, aux Turcs, aux Grecs, coloré par les croyances plus anciennes de l'Inde, portant l'empreinte profonde de la pensée syrienne et égyptienne, ce jeune rameau du grand tronc religieux ne pouvait qu'affirmer de nouveau les anciennes traditions, et offrir aux races occidentales, dans son intégrité, le trésor des enseignements antiques. »

C'est dans l'étude des mystères que Jésus et les fondateurs du Christianisme apprirent les vérités éternelles, comme avant eux les avaient apprises Zoroastre, Moïse, Pythagore et Platon. Mais comme leurs précurseurs, ils gardèrent secrets ces grands enseignements, ne donnant aux peuples que la part de vérité qu'ils pouvaient comprendre.

En différentes circonstances, Jésus explique qu'il ne peut tout dire, et qu'il ne peut parler que par paraboles à ceux qui ne connaissent pas le royaume de Dieu. « Mais lorsqu'il était en particulier, il expliquait tout à ses disciples. » (Saint Marc, IV, § 33. — Saint-Mathieu, XIII, §§ 11, 34, 35. — Saint-Luc, VIII, § 10.)

Jean nous apprend que le Maître ne pouvait même pas tout leur révéler. « J'aurais encore beaucoup de choses à vous dire, mais elles sont présentement au-dessus de votre portée... Plus tard, le Directeur, le Saint-Esprit que mon Père enverra en mon nom, vous enseignera toutes choses, et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. » (Saint Jean, XIV et XVI, §§ 13 et 25.)

« Comme un bon maître, dit Saint Augustin, le Christ nous a enseigné certaines choses ; mais il en est d'autres qu'il n'a pas voulu nous enseigner. »

Le Christ avait tracé la voie à suivre pour répandre ses enseignements. Ce fut donc sous des paraboles et des allégories, et par des dogmes imposés, que les Pères et les Conciles répandirent les croyances nécessaires à l'établissement d'une Religion.

On a beaucoup écrit contre les dogmes chrétiens. Des écrivains prévenus ou superficiels, les ont montrés comme ayant toujours opposé une digue à l'émancipation de l'esprit, comme ayant abêti les peuples, avili les consciences et étouffé la raison. Il est facile, après Voltaire et d'Holbach, de rééditer les plaisanteries des « Questions de Zapata », et d'édifier sur ce sujet

des raisonnements spécieux. Toute la phraséologie, absolument vide, de ceux qui s'appellent volontiers des Esprits forts, ne doit pas retenir l'attention des hommes sérieux qui veulent creuser la question, et chercher l'explication de la naissance des dogmes et de leur développement. Mais pour mener à bonne fin ce travail, il faut d'abord se demander quel était le degré de la mentalité humaine, à l'époque où ces dogmes furent institués.

De tout temps, les philosophes, les penseurs, les intelligences évoluées, ont cherché à faire progresser les hommes en leur enseignant les devoirs qu'ils ont à remplir envers le Créateur, envers leurs semblables, et envers eux-mêmes. Chez les anciens peuples, ces devoirs reposaient sur des croyances religieuses ; la philosophie grecque avait essayé de les appyuer sur le raisonnement seul, — elle avait échoué, et l'anarchie était dans les esprits, —

L'ordre social ne peut exister sans un ordre moral, et ce dernier implique forcément un ordre religieux. Aucun raisonnement ne pourra détruire ce fait absolument démontré par l'histoire.

En présence de ces échecs des conceptions métaphysiques, ceux qui devaient diriger le mouvement dans les premiers siècles de notre ère, comprirent que les hommes de ces temps ne pouvaient se développer qu'à l'abri de certaines croyances, — que la raison n'était pas encore née dans ces âmes enfantines, — et que, pour la faire naître, il fallait lui présenter des concepts qu'elle pût accepter sans trop chercher à les approfondir.

Nous avons encore sous les yeux des exemples de ces natures peu évoluées: nous les trouvons dans l'intérieur de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, et en Océanie. Depuis des milliers de siècles, des peuples vivent dans un état de barbarie des plus complets. Ils ont eu toute liberté pour se développer ; aucune digue n'a été opposée à leur esprit, aucun dogme chrétien n'a étouffé leur raison. Et cependant, leur esprit est resté stationnaire ; leur raison est à peine née.

Nos ancêtres, les Barbares, n'étaient guère plus avancés que ces peuples, et ils se sont, néanmoins, peu à peu civilisés ; — leur raison et leur intelligence se sont développées ; — leur conscience s'est éveillée, et la moralité de leurs descendants, sans être encore parfaite, a grandi considérablement. Or, il faut bien le reconnaître, tous ces progrès se sont faits à l'abri de ces dogmes que nous rejetons aujourd'hui ; et on ne pourrait affirmer qu'il en eût été de même, si les farouches envahisseurs de l'Europe avaient conservé leurs fétiches et leurs dogmes sanguinaires. Car eux aussi avaient leurs dogmes. Les sacrifices humains, par exemple, étaient un dogme chez toutes les nations barbares ; il subsiste encore dans un grand nombre de peuplades, et il n'y a pas longtemps que, grâce à nous, il n'existe plus au Dahomey.

On a souvent le tort, dans ces questions, de ne pas tenir un assez grand compte de l'évolution de l'esprit, de sa transformation, de ses progrès. Les

naturalistes se sont beaucoup occupés de la transformation des êtres au point de vue physique, de leurs changements, de leur amélioration. « On peut penser, dit Huxley, le grand physiologiste anglais, que ce monde, avec tout ce qui est en lui et sur lui, n'est apparu ni avec les conditions qu'il nous montre aujourd'hui, ni avec quoi que ce soit qui s'approche de ces conditions. »

L'esprit, lui aussi, créé à l'origine des choses dans des conditions qui nous sont inconnues, évolue, se transforme, et progresse suivant certaines lois. Et, en regardant la série des siècles écoulés, nous constatons que ce progrès est bien réel; ici, relativement rapide, là, presque insensible, ailleurs, nul. Pourquoi ? — Ne peut-on pas admettre que l'homme terrestre, probablement sorti de l'animalité, ayant presque complètement perdu l'instinct qui le guidait dans son état passé, n'avait au début qu'une bien faible lueur d'intelligence ? — Que cette lueur ne pouvait augmenter que par une série innombrable de vies, et que pendant ces vies, l'être faible, né d'hier, avait toujours besoin de se sentir aidé, soutenu, guidé, par des hommes, plus avancés que lui qui lui donnaient peu à peu des conseils, des lois, des instructions propres à favoriser son développement intellectuel et moral.

Ces êtres directeurs ont manqué, jusqu'à présent, à ces peuples dont nous constatons encore l'infériorité. Aussi ces peuples n'ont fait aucun progrès, et ils continuent à vivre aujourd'hui de la même vie bestiale que de celle qu'ils vivaient il y a des milliers de siècles. Le pourquoi de cet état stationnaire est bien difficile à expliquer. Mais si on envisage la question au point de vue spiritualiste, on peut supposer que c'est chez ces peuples que s'incarnent les esprits nés depuis peu à la vie humaine, et que c'est dans ces milieux que s'élabore lentement leur individualité, en attendant que leur avancement leur permette de renaître chez des peuples plus avancés.

Comme nous l'avons vu, le Concile de Nicée, avait proclamé que le fils était égal au Père, qu'il était éternel comme lui, engendré et non créé, issu de la substance du Père, par conséquent, consubstantiel avec lui. Le Christ était Dieu — et ainsi que je l'ai dit dans la précédente causerie, — il était nécessaire que le dogme de la divinité du Christ fût nettement formulée.

Ce dogme, du reste, était simple, à la portée des intelligences de l'époque, et conforme aux vieilles traditions. L'antiquité avait toujours admis que les Dieux pouvaient descendre sur la terre et revêtir notre forme. La mythologie et la théogonie, dont les esprits étaient si fortement imprégnés, étaient remplies de ces avatars. Les traditions de l'Inde rapportent que Vischnou, la deuxième personne de la Trinité de l'Inde, s'est incarnée plusieurs fois, et les Védas mettent dans la bouche de Vischnou ces paroles significatives : « Bien que de ma nature, je ne sois pas sujet à naître ou à mourir ; bien que

je domine toute la création, cependant, je commande à ma propre nature et me rends visible par mon pouvoir, et autant de fois que dans le monde, la vertu s'affaiblissant, le vice et l'injustice s'insurgent, autant de fois je me fais voir, et j'apparais ainsi d'âge en âge pour sauver les justes, détruire les méchants et raffermir la vertu ébranlée. » Les deux incarnations les plus connues de Vischnou sont celles de Krishna et de Bouddha.

Les pures vérités apportées par ces grands réformateurs furent bientôt défigurées par l'ambition des chefs des peuples, par l'intérêt des prêtres, par toutes les passions inhérentes à la nature humaine. — Nous retrouvons sans cesse la lutte entre l'esprit et la matière. — L'esprit encore trop faible succomba. Mais ces vérités subsistent toujours au fond de l'âme hindoue, qui a conservé sa croyance dans la vie future, et dans le *Nirvanâ*, c'est-à-dire dans la possibilité d'échapper à la Réincarnation sur cette terre, en menant une vie conforme aux enseignements de Bouddha. Et ces enseignements, quoique voilés, sous des superstitions parfois monstrueuses, n'en aident pas moins les peuples à creuser patiemment leur sillon dans la vie, et à progresser peu à peu pour arriver plus tard à une existence moins dure et moins sombre.

Ce dogme de l'incarnation de Dieu lui-même était plus simple et plus compréhensible que celui de la doctrine ésotérique qui enseignait que le Verbe, le Logos de Platon, s'incarnait à différentes époques pour assister les hommes. Suivant les gnostiques, le Verbe était une émanation de Dieu, un Démiurge, un de ces Etres qui avaient créé la terre et l'homme, et qui devaient les faire progresser.

Quant à l'homme, esprit pur, émanation de Dieu comme le Verbe, il était tombé dans la matière, et soumis dès lors à l'influence des passions, il ne pouvait retrouver son état primitif que par une longue suite de réincarnations.

Cette métaphysique était absolument inintelligible pour les masses auxquelles les mots de Logos, de Verbe et d'émanation, ne pouvaient rien représenter, tandis qu'elles comprenaient très bien l'idée de Dieu descendant sur la terre comme étaient descendus Jupiter et les autres divinités de l'Olympe.

En outre, les diverses écoles gnostiques (on en compte cinq principales), ne s'entendaient pas entre elles, et prétendaient toutes, posséder la véritable tradition orale des mystères des premiers âges, et avoir la vraie connaissance de la nature de Dieu, et de ses attributs, de la création de l'homme, et de ses fins.

Les chefs des diverses écoles avaient édifié sur ces questions obscures, des théories encore plus obscures, et des hauteurs métaphysiques, on était descendu à l'organisation sociale. C'est ainsi que la secte des Epiphaniens vou-

lait, comme Platon, la communauté des biens et celle des femmes. La secte des Antitactes, les anarchistes de l'époque, demandait la destruction totale de la société, et les Adamites voulaient que tout le monde marchât nu, le vêtement étant contraire à la nature. Toutes ces théories bizarres qui ne pouvaient avoir aucune influence au point de vue social, ne pouvaient contribuer en rien au progrès moral et à l'amélioration de l'individu. Bien au contraire, elles ne pouvaient qu'égarer les esprits, les décourager et les replonger dans l'incroyance ou dans un fétichisme des plus dangereux.

Il faut bien se rendre compte, en effet, de l'état des esprits dans les premiers siècles de notre ère. La moyenne de l'intelligence était bien peu élevée ; l'immense majorité, encore dans l'esclavage, ou dans une situation peu différente, était plongée dans la plus profonde barbarie au point de vue moral comme au point de vue intellectuel. La classe intelligente et lettrée affichait bien un certain scepticisme ; mais elle continuait de sacrifier aux Dieux et, avant de mourir, elle ne les oubliait pas. Sénèque, le grand philosophe, condamné à s'ouvrir les veines par ordre de Néron, faisait, avant sa mort, en présence de ses amis et de ses esclaves, une libation en l'honneur de Jupiter. La plupart des lettrés agissaient de même, tant était grande encore la croyance atavique à la puissance des Dieux.

Quant au peuple, il avait, en général, conservé un certain respect pour toutes ces divinités si bien faites à son image. Elles avaient ses qualités, ses passions et ses vices ; elles vivaient, il est vrai, dans des sphères supérieures, mais d'une vie à peu près semblable à la sienne ; on pouvait converser avec elles, et avoir leur avis par l'entremise des Pythonisses et des Oracles. Enfin, comme elles jouissaient d'une grande puissance, il fallait implorer leur appui et redouter leur courroux.

Pour amener une transformation dans les croyances de ces peuples, il était nécessaire de leur présenter des idées qui n'en fussent pas trop éloignées. C'est ainsi qu'après leur avoir montré le nouveau Dieu descendant sur la terre comme les Dieux de leur Théogonie, on leur parla de la création de l'homme. La descente dans la matière de l'esprit pur, émanation de Dieu, était bien difficile à comprendre. Pourquoi l'esprit pur était-il descendu dans la matière ? Pourquoi était-il devenu impur et mauvais par le simple fait de ce changement ?

La création, d'après la Genèse, était bien plus simple, et on l'adopta. Le Dieu tout-puissant avait bien pu façonner l'homme de ses propres mains ; et cette croyance était bien moins extraordinaire que celle qui montrait les hommes nés des cendres des Titans, foudroyés par Jupiter après avoir mangé le cœur de Bacchus. D'où deux principes chez l'homme : le bon et le mauvais. Le Bon venant de Bacchus et le Mauvais des Titans. Le récit de Moïse était plus admissible que l'histoire si étonnante de Deucalion et de Pyrrha qui,

pour repeupler la terre après le déluge, créaient des hommes et des femmes en jetant simplement des pierres derrière eux.

Cette idée d'une création émanant toute entière de la volonté et de la puissance d'un Etre suprême, était un progrès ; et, contrairement à l'ancien adage philosophique : *Ex nihilo, nihil* (rien ne se fait de rien), les Pères de l'Eglise proclamèrent que Dieu avait fait sortir le monde du néant. Et en cela encore ils étaient en désaccord avec les gnostiques qui disaient que si Dieu avait créé la terre de rien, Dieu étant parfait, il n'aurait pu créer qu'une œuvre parfaite, que par conséquent, avant la création, il existait une matière éternelle dont Dieu s'était servi. Ces raisonnements subtils ne pouvaient toucher les peuples.

Je n'entreprendrai pas le résumé même sommaire de toutes les théories imaginées pour expliquer la création. Partisan convaincu du progrès infini de l'intelligence humaine, je crois cependant qu'il existe encore pour longtemps, autour de nous, un vaste domaine que les positivistes, comme Herbert Spencer, Auguste Comte et Littré, appellent le domaine de l'inconnaissable. Dans l'état actuel de notre élévation intellectuelle et morale, j'estime qu'il est sage de laisser de côté toutes ces recherches sur l'origine des choses, sur la connaissance de la nature et des attributs de Dieu, et de rester modestement *Agnostiques* pour toutes les questions se rattachant à l'absolu.

Nous rions de la fable des Titans, de celle de Deucalion et de Pyrrha, et de la formation de la femme avec une côte d'Adam ; il est probable que nos petits-neveux riront à leur tour en lisant les raisonnements de certains grands savants qui enseignent que la vie est sortie tout à coup d'un protoplasma extraordinaire qui s'était créé tout seul.

Il faut à chaque âge de l'humanité des croyances religieuses différentes, et ces croyances, de plus en plus épurées, doivent cependant être comprises par l'immense majorité ; c'est *pour cette majorité que la croyance se transforme et s'élève.*

Etait-il possible à l'époque dont nous nous occupons de remplacer l'anthropomorphisme qui régnait sur les esprits depuis tant de siècles par un idéalisme vague qui ne répondait ni à la mentalité, ni aux aspirations des masses ?

Les peuples pouvaient-ils passer subitement d'un polythéisme enfantin, qui expliquait tout à leurs yeux, à un monothéisme aussi difficile à définir qu'à comprendre ?

Il fallait nécessairement une transition entre ces deux extrêmes, pour que les esprits s'habituassent à s'élever progressivement vers des conceptions de plus en plus pures, de plus en plus dégagées de la matière.

Sans doute, la divinité restait bien encore anthropomorphe ; c'était iné-

vitable : si l'homme veut concevoir Dieu, il ne peut se le représenter que sous sa propre image. Ainsi on comprenait parfaitement Dieu se promenant dans son jardin, conversant familièrement avec sa créature, lui donnant de sages conseils, et prononçant enfin la terrible sentence qui devait suivre la première faute. On ne trouvait même pas trop étonnant que l'Eternel eût fait à Adam et à Eve, des habits de peaux, dont il les avait revêtus. (*Genèse* III, 20.) — Tout cela était acceptable et fut accepté.

Mais ce Dieu était seul, unique, il n'avait pas de rivaux ; il était le Créateur et le souverain Maître du ciel et de la terre, et il était débarrassé de ce cortège de Dieux et de Déesses dont les mœurs, parfois si singulières, jetaient les Esprits dans le trouble, et justifiaient les passions les plus effrénées.

Cette nouvelle conception de la Divinité constituait un immense progrès qui allait engager l'humanité dans une voie toute nouvelle.

De l'orientation qui allait être donnée aux esprits, allait dépendre l'avenir moral des générations futures. Incapables, je le répète, de comprendre la métaphysique des philosophes et des gnostiques, elles auraient peu à peu abandonné la croyance à leurs Dieux, et se seraient trouvées toutes préparées pour accepter les Divinités diverses que les Barbares, leurs vainqueurs de demain, leur auraient imposées.

Jamais, à aucune époque de l'histoire, la lutte entre l'Esprit et la Matière ne s'était présentée d'une façon plus aiguë. Si l'Esprit, si les grandes idées du Christ sur la morale, sur l'altruisme, sur l'amour, n'arrivaient pas à triompher, la barbarie allait recouvrir l'Europe ; les âmes seraient restées enlisées dans le fétichisme, et la frêle civilisation des Romains, dépourvue de toute morale, incapable de résister à la brutale poussée des invasions, aurait disparu pendant des siècles. Elle subira une éclipse momentanée ; mais elle renaîtra puissante sous l'influence des préceptes de l'Evangile,conservés dans les sanctuaires chrétiens.

Il était donc nécessaire que l'Idée religieuse évoluât, et qu'elle fût délivrée en partie, de la gangue qui la voilait. Certainement la délivrance ne fut pas complète ; elle ne pouvait l'être à cette époque. De longs siècles s'écouleront avant qu'elle puisse se montrer dans toute sa pureté.

Les Pères de l'Eglise comprirent tout le danger qui menaçait l'évolution ; ils virent qu'il était impossible de répandre dans les esprits des conceptions réservées jusqu'alors aux initiés de la doctrine secrète ; ils luttèrent de toutes leurs forces contre les idées trop avancées des gnostiques et des néoplatoniciens ; et, sous l'influence des directeurs invisibles, ils édifièrent un corps de doctrine qui pût être compris et accepté par tous.

(*A suivre.*) SENEX.

LA MORT N'EXISTE PAS

Par Mme Florence Marryat. (*Traduit de l'Anglais*).

(*Suite.*)

CHAPITRE III

CURIEUSES COÏNCIDENCES.

Avant de poursuivre mes recherches privées, je crois devoir dire un mot relativement à la permission que j'obtins de me livrer à l'étude du spiritualisme. Lorsqu'il m'arrivait d'exprimer la curiosité qu'il me causait, je voyais s'élever de tous côtés cette objection que, étant catholique, je ne pouvais, en aucune façon, m'occuper de cette question.

Il est de fait que l'Eglise défend formellement de se livrer à la nécromancie, c'est-à-dire à l'évocation des morts. « Nécromancie », voilà un mot terrible ! Est-il pas vrai ? Spécialement pour les gens qui ne comprennent pas ce qu'il signifie et l'associent simplement au silence de la nuit, aux cercles magiques, aux chaudières bouillantes, et au grand diable en personne avec ses deux cornes et sa queue. Il me semble pourtant étrange que l'Eglise catholique, dont la vraie doctrine est remplie de spiritualisme, et qui en fait même un article de foi en nous disant que les Saints entendent nos prières, et nous assistent dans les actes quotidiens de notre vie, elle qui nous recommande de nous prosterner chaque matin aux pieds de notre ange gardien, puisse considérer comme illégal de communiquer avec les parents que nous avons perdus.

Je ne saisis pas la différence, ni l'iniquité qu'il peut y avoir entre parler à John Powles, qui fut et est encore un ami très cher et très fidèle, et Saint Pierre d'Alcantara, qui est un vieillard que je n'ai jamais ni vu ni connu de ma vie. Ils furent tous les deux des hommes, tous les deux des mortels, et sont tous les deux des esprits. Encore une fois, ma mère, qui fut certainement une femme pieuse, et qui se trouve maintenant dans l'autre monde, est aussi capable de s'intéresser à mon bonheur et de s'efforcer de consolider l'espoir de notre réunion future que Sainte Véronique Guiliani, ma patronne.

Cependant, si je passais la moitié de mon temps en prières devant l'autel de Sainte Véronique, pour lui demander aide et protection, j'agirais suivant les préceptes de l'Eglise, tandis que si je faisais la même chose à la tombe de ma mère, ou bien, si je lui parlais dans une séance, j'aurais tort.

Ces distinctions sans la moindre différence, me semblent des noix un peu dures à casser, et je me croyais tenue à soumettre le cas à ma conscience avant d'aller plus loin dans mes investigations.

C'est un fait que j'ai rencontré, autant de protestants que de catholiques

(principalement dans la classe élevée), parmi les investigateurs du Spiritisme, et je n'en ai point été surprise, car, qui peut mieux comprendre et apprécier la beauté des communications du monde des esprits que les membres de cette Eglise, qui nous enseigne à croire à la Communion des Saints comme à un mystère toujours actuellement vrai quoique invisible.

Que mes connaissances catholiques aient ou non obtenu l'autorisation d'assister à des séances, cela ne me regarde pas, mais j'ai eu le soin de me la procurer pour moi-même, et je le dis ici, parce que des bruits sont constamment montés jusqu'à moi, de gens ayant dit derrière mon dos, que je ne puis être catholique « parce que je suis spirite ».

Mon directeur, en ce temps-là, était le Père Dalgairn, de l'Oratoire de Brompton, et c'est à lui que je soumis mes embarras. J'étais bien connue pour un écrivain de journaux et de revues, et, me voir dans l'impossibilité d'assister aux réunions spiritualistes afin d'en rendre compte eût porté préjudice à mes intérêts professionnels.

Je représentai cela au Père, et bien qu'il protestât en dessous, il m'accorda la permission de poursuivre mes recherches dans l'intérêt de la science. Il fit plus que mettre ma conscience à l'aise, il prit intérêt à ce que j'avais à lui dire à ce sujet, et nous eûmes ensemble bien des entretiens s'y rapportant. Il me prêta de sa propre bibliothèque : *Les Vies des Saints*, connus pour avoir entendu des voix, eu des visions, de ceux, en somme, qui, comme moi-même, avait été victimes d' « illusions d'optique ». Parmi ceux-là, je trouvai le cas de Sainte Anne-Catherine d'Emmerich, tellement semblable au mien, qu'il me vint à l'idée que, moi aussi, je pouvais bien n'être qu'une sainte déguisée. Cela n'est pas encore venu, mais, rien ne dit que cela n'adviendra point.

Elle avait coutume de voir des esprits flotter autour d'elle comme elle se rendait à la messe, et elle les entendait lui demander de prier pour eux, en lui montrant les taches qu'ils avaient sur leurs robes (leurs péchés, sans doute).

Des instruments de musique jouaient souvent seuls sans mains, en sa présence, et, des voix sortant d'invisibles gosiers chantaient à ses oreilles, ainsi qu'ils avaient fait pour moi. J'ai seulement inséré ce passage pour la satisfaction de mes connaissances catholiques, qui ont assisté aux séances données par moi et qui, probablement, seront les premières à se récrier contre la publication de nos *communes* séances. J'ai confiance qu'elles voudront bien reconnaître, après avoir lu ces lignes, que je ne suis pas plus malicieuse qu'elles-mêmes, bien que je sois plus courageuse en avouant mes opinions.

Avant de commencer ce chapitre, j'ai eu une discussion avec cet ami intime appelé « moi-même », qui ne m'a que trop souvent vaincue dans

la « bataille de la vie » ; à savoir, si j'oserai dire quelque chose des tables qui frappent et qui se balancent. Le fait d'employer un objet de mobilier si commun qu'une table, comme agent de communication avec le monde invisible, a excité tant de ridicule, et ouvert un champ si vaste à la chicanerie, que j'ai pensé qu'il serait plus sage de laisser tomber le sujet et de me renfermer dans ces phrases qui sont du domaine de la science, de l'art, de la religion, ou de tout ce que le lecteur préférera de ce qui s'explique ou se décrit sur le papier.

Les philosophes du XIX^{e} siècle ont inventé tant de noms pour la cause qui fait qu'une table tourne, bascule et frappe, que je me sens tout à fait incapable, moi qui ne suis pas philosophe, de leur tenir tête. Il y a la force « magnétique, la force psychique » ; il y a la « cérébration inconsciente ou lecture par le cerveau », et il est excessivement difficile de dire le dernier mot des raisons privées qui feront croire aux gens, que les réponses qu'ils reçoivent ne sont pas les émanations de leurs propres cervelles. Je n'essaierai nullement de réfuter leurs raisonnements sur chaque point de vue. Je vois si nombreuses les difficultés de la route, que j'ai refusé avec persistance pendant des années, de m'asseoir à la table avec des étrangers, car c'est seulement une étude prolongée de la question qui puisse convaincre les gens, de ces vérités.

Je ne vois pas, d'ailleurs, ce qu'il y a de si insensé à communiquer par le moyen des coups frappés ou des balancements d'une table, ou de tout autre objet. Ces légères indications d'une influence extérieure, étrangère à nous, ne sont pas nécessairement limitées à une table. J'en ai reçu à travers une boîte en carton, un chapeau d'homme, un tabouret de pied, les cordes d'une guitare, sur le dossier de ma chaise, et même par l'oreiller de mon lit. Qui donc, parmi les philosophes dont j'ai parlé, pourrait indiquer un moyen de communication plus simple ?

J'ai posé la question suivante à des hommes habiles : Supposez qu'après avoir été capable de causer et d'écrire avec moi, vous ayez été subitement privé de parler et d'agir par le toucher, et que vous soyez devenu invisible, de telle sorte que vous ne puissiez pas vous faire comprendre pas signes ? Quel meilleur moyen que par « raps (coups frappés), ou par secousses, à l'aide de certains objets, quand le mot ou la lettre que vous avez à l'esprit est nommé, auriez-vous trouvé pour causer avec moi ? Et mon homme habile n'a jamais été capable de me proposer un système plus commode, plus sensible, et si quelqu'un peut m'en indiquer un, je serai très heureuse de l'apprendre.

Les incidents qui vont suivre ont tous été produits par les plus ridicules balancements d'une table qui a malgré cela pu frapper notre esprit.

En feuilletant le cahier des notes que j'ai fidèlement gardées depuis la

première séance qui fut tenue chez moi, j'ai trouvé beaucoup de preuves d'identité qui se produisirent à l'aide de ma propre médiumnité, et qu'il est impossible de mettre sur le compte de la lecture des pensées. On comprendra à qui j'ai dédié ce chapitre, et j'espère qu'on voudra bien remarquer avec quelle habile précaution j'en ai choisi le titre.

Par ma mère, j'ai quelques gouttes de sang écossais, et je pense qu'elles m'ont été de quelque utilité. — « Curieuses coïncidences », pourquoi ? Le critique le plus captieux et le plus incrédule, ne peut rien trouver à reprendre à un titre si modeste et si peu prétentieux. Chacun croira donc à la possibilité de si « curieuses coïncidences ».

Ce n'est qu'au mois de juin 1873, que nous formâmes un cercle privé, et que nous eûmes des réunions régulières. Cela nous causa, par la suite, un si réel intérêt que l'habitude fut prise de nous réunir chaque soir, et quelquefois jusqu'à 3 et 4 heures du matin, au grand détriment de nos facultés mentales et physiques.

Nous opérions rarement seules, Annie et moi, étant généralement rejointes par deux ou trois amis du dehors, et les résultats furent quelquefois très effrayants quand le cercle était fort.

Le compte rendu de ces séances tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, s'étend sur une période de plusieurs années, mais je compte me restreindre à ne relater que quelques incidents que vérifièrent les événements subséquents.

Les moyens par lesquels nous communiquions avec les influences environnantes étaient ceux habituels. Nous nous asseyions autour de la table et nous posions nos mains dessus, et moi ou tout autre qui pouvait être choisi à cet effet, épelions l'alphabet, et les raps ou les balancements se produisaient dès que la lettre désirée était nommée. Ce procédé n'est pas aussi lent qu'on pourrait le croire et, avec de l'habitude, on arrive à obtenir une longue conversation ; un médium est bientôt capable de deviner le mot épelé car, après tout, il n'y en a pas tant dont on se serve dans une conversation générale.

En plusieurs occasions, est venu à notre table un esprit du nom de « Valérie », mais qui refusait d'ajouter autre chose, aussi pensions-nous que c'était un esprit désœuvré ou frivole, et nous avions été dans l'obligation de le renvoyer, lorsqu'un soir, pourtant, le 1er juillet, notre cercle s'étant augmenté de M. Henry Stacke, le nom de Valérie se représenta, et l'entretien suivant fut engagé :

« — Qui est-ce ? », me dit M. Stacke. — « Oh, répondis-je négligemment, c'est un petit diable, Valérie n'a jamais rien à dire. » La table s'agita violemment à cette réflexion et les coups donnèrent (en français). — « Je ne suis pas un diable. » — « Oh ! oh ! Valérie, vous parlez donc maintenant, pour qui venez-vous ? » — « Pour M. Stacke. » — « Où l'avez-vous rencontré ? » — « Sur le continent. » — « A quel endroit ? » — « Entre Dijon et Mâcon. »

— « Comment fîtes-vous sa connaissance ? » — « Dans un wagon de chemin de fer. » — « Que faisiez-vous donc là ? » Ici, elle revint au français, et dit : « Cela m'est impossible à dire. »

M. Stacke, à ce moment, fit observer, qu'effectivement, il avait fait ce voyage entre Dijon et Mâcon, mais une seule fois dans sa vie et que si, réellement, Valérie était alors avec lui, elle devait se souvenir de quelque chose, de particulier concernant un compagnon de voyage.

— « Mais oui, mais oui ! Il était fou. » Ce qui se trouva être parfaitement exact. Et M. Stacke se rappela que deux dames qui étaient dans le même compartiment, semblaient si grandement effrayées, qu'il les avait aidées à passer dans un autre.

Valérie ajouta : « Priez pour moi. » — « Pourquoi, Valérie ? » — « Parce que j'ai beaucoup péché. »

Il y avait un esprit qui fréquentait notre société, à la même époque, et s'appelait « Charlie » ; il fit connaître que son vrai nom avait été « Stephen, Charles, Bernard, Abbot », qu'il avait été un moine d'une grande érudition littéraire, qu'il avait embrassé l'état monastique sous le règne de la reine Marie, et apostasia pour des raisons politiques, sous celui d'Elisabeth, et était, depuis lors, attaché à la terre. Charlie nous demanda une nuit de chanter, et nous fredonnâmes le refrain assez vulgaire de « Champagne Charlie », contre lequel il s'éleva hautement, demandant quelque chose de plus sérieux. Je commençai : *Ye banks and braes o'bonnie Doon* (Vous rivages, coteaux et vertes plaines). — « Pourquoi cela, c'est aussi mauvais que l'autre ? dit Charlie, c'était une chanson obscène de ribauds, du temps de la reine Elisabeth ; les reîtres ivrognes avaient l'habitude de la chanter dans les ruelles, quand ils regagnaient leurs demeures en déambulant la nuit. » — « Vous devez vous tromper, Charlie, c'est un joli air bien connu d'Ecosse. » — « Il n'est pas plus écossais que je ne suis Ecossais, répliqua-t-il, les Ecossais disent qu'ils ont tout inventé ; c'est un air du temps d'Elisabeth, demandez à Brinley Richards. »

Ayant le plaisir de connaître ce gentleman, qui avait une grande autorité en fait de ballades nationales, j'eus recours à lui pour cette information, et je reçus une réponse disant que Charlie avait raison, ce dont M. Richards avait acquis la preuve en cherchant parmi de vieux manuscrits du British Muséum, dans le but d'établir la vérité avec certitude.

Une autre fois, je donnais une séance à un officier d'Aldershot, un mien cousin, qui était très enclin à tout tourner en ridicule. Après m'avoir tourmentée pour avoir cette séance, il commença par tricher lui-même et m'accusa de le tromper, au point de fatiguer ma patience. A la fin, je lui proposai de faire une expérience, bien que j'eusse peu d'espoir de succès. — « Demandez à John Powles, de se rendre à Aldershot, proposai-je, et de

venir nous rapporter ce que disent en ce moment vos camarades, les officiers. » — « Oh oui ! par Jupiter, voilà une idée géniale ! Ici ! ami Powles, conduisez votre cher esprit au camp, s'il-vous-plaît, voir à la caserne du 84e, ce que fait le major R..., et venez nous dire la chose. »

L'invisible messager revint trois minutes environ après ces paroles. — « Le major R..., épela Powles, est commandé pour un service ; il est assis sur le bord de son lit, changeant son pantalon d'uniforme, contre une paire de culottes grises (petite tenue de manœuvre). »

— « Je suis certain que cela n'est pas vrai, dit mon cousin, parce que les hommes ne sortent jamais à cette heure de la journée. » Il était alors 4 heures de l'après-midi, ce que nous prîmes soin de constater. Mon cousin remonta au camp le soir même, et m'adressa le lendemain un mot, pour me dire : « Le camarade Powles est vraiment malin ; tout était vrai : R..., reçut inopinément l'ordre de faire sortir sa compagnie hier après-midi ; il est rentré aux baraques où il a changé sa tenue de ville pour le complet gris, à 4 heures juste. »

J'ai toujours trouvé mon ami Powles (lorsqu'il veut bien condescendre à faire plaisir à des étrangers), remarquablement correct et exact, dans le détail des pensées comme des actions des absents désignés même lorsqu'ils sont à l'autre bout du monde.

Un certain après-midi, l'idée me prit d'aller rendre une visite à une dame W..., que je trouvai en pleine conversation spiritualiste avec une grosse femme, et un homme commun, individus matériels, de mine peu sympathique, que la chaleur excessive d'un brûlant soleil d'août, rendait plus désagréable encore. — « Oh ! voici Mme Ross-Church, s'écria Mme W..., en m'apercevant, elle va nous entretenir des esprits. Venez vous asseoir à la table, chère Mme Church, et donnez-nous une « séance ». Une séance, par cette atmosphère brûlante, éclatante d'août, et avec deux êtres stupides, peu intéressants, presque muets, plus qu'indifférents et qui, entendant l'invitation que me faisait Mme W..., eurent certainement la pensée qu'elle avait un bourdon dans la cervelle !... Je protestai, je raisonnai, ma plaidoirie fut vaine. Mon hôtesse continua à se faire plus pressante, et la société insistant aussi, mit la visiteuse à la merci de la maîtresse de maison. Alors, d'une humeur de chien, j'arrachai mes gants et plaçai mes mains avec indifférence sur le guéridon. A peine y étaient-elles, que la phrase suivante fut rapidement dictée : « Je suis Edward G... Est-ce que vous avez payé à Johnson, les 17 livres 12 schellings, que je vous ai remis pour ma sellerie ? » Le gros monsieur assis juste en face de moi devint de toutes les couleurs, et essaya de balbutier une réponse pendant que sa femme roulait confusément les yeux. — « Qui êtes-vous ? demandai-je à l'esprit. » — « Lui me connaît..., son ancien colonel ; pourquoi Johnson n'a-t-il pas reçu cet argent ? »

Ceci est ce que puis appeler une cruelle coïncidence, et beaucoup de semblables se sont présentées par moi, quelques-unes entre autres, qui ont obligé des personnes de ma connaissance à quitter la table en faisant serment de tirer vengeance de moi, et mettant leurs cervelles à la torture pour découvrir qui avait pu me dire le secret de leurs peccadilles.

L'individu en question, dont je ne me rappelle même pas le nom, confessa qu'en certains points, l'identité du fait semblait vraie, mais il se garda bien de nous confier si Johnson reçut jamais les 17 livres, 12 schellings.

J'avais une jolie levrette anglaise appelée *Clytie*, un cadeau d'Annie Thomas. Cette bête avait la permission de s'éloigner de la maison jusqu'à Colville Road parallèle à Porto Bello Road, quartier peu fréquentable, composé de boutiques sordides, dont l'une où se débite de la friture de poissons, était d'une intolérable nuisance, par le parfum horrible dont elle remplissait l'air d'alentour. Un jour Clytie s'étant éloignée plus que de coutume, je fus anxieuse et la crus perdue pour tout de bon. Je fis afficher des AVIS, promettant une récompense à qui me rapporterait ma petite levrette. Le soir, Charlie vint à la table et dit : « N'offrez pas de récompense pour votre chienne, envoyez-la chercher. » — « Où ? demandai-je. » — « Dans la boutique de friture de Porto Bello, envoyez votre cuisinière voir. » Je dis à la servante désignée, que je venais d'entendre dire que la levrette était retenue chez le marchand de friture, et d'aller s'enquérir. Elle revint avec Clytie. Son récit fut que l'homme à la friture avait été fort insolent, qu'alors elle avait élevé la voix pour lui répondre et avait entendu l'aboiement aigu, particulier à la levrette, et qui provenait de l'étage au-dessus. Courant avant que l'homme l'en pût empêcher, elle avait trouvé Clytie attachée au bois d'un lit, avec un bout de corde ; enfin, la servante appelant un policeman, s'était fait remettre ma chienne.

Que de fois j'ai entendu dire que le Spiritisme n'est d'aucune utilité, et moi-même, je n'avais osé le prétendre ; pourtant, l'incident ci-dessus rapporté, est au moins une exception à la règle.

Un autre jour, étant à l'étranger, un abbé catholique me pria d'avoir une séance avec lui, mais n'ayant jamais vu de manifestations, il n'y croyait pas, avouant cependant sa curiosité à leur sujet. Je ne savais rien de lui, sinon qu'il était Jésuite et ami de ma sœur, chez qui j'étais descendue. Comme il parlait l'anglais, notre entretien eut lieu dans cette langue. Il me déclara, au préalable, que s'il pouvait obtenir quelque preuve complètement personnelle il n'aurait plus de raison pour douter de l'évidence. En conséquence, je le laissai conduire l'investigation à sa volonté, me bornant à servir d'intermédiaire entre lui et les esprits. Aussitôt que la table se mit en mouvement, il posa directement des questions sans demander qui lui répondait. — « Où est ma chasuble ? » A cette demande, je me dis qu'une chasuble de prêtre

doit être ou suspendue à la sacristie, ou pliée chez lui, ou en réparation ; mais la réponse fut bien loin de mes conjectures. — « Elle est au fond de la mer Rouge. » Le prêtre tressaillit, mais continua : « Et qui l'y a jetée ? » — « Elias Dodo. » — « Dans quel but a-t-il commis cela ? » — « Parce qu'il trouvait le paquet un encombrant fardeau et n'attendait aucune récompense de sa livraison. » L'abbé regarda en l'air, comme s'il eût réellement aperçu le diable ; il essuya son front en sueur, et fit cette dernière question : « De quoi avait été faite cette chasuble ? » — « Avec la robe de mariage de votre sœur. » Alors, mon interlocuteur m'expliqua, qu'effectivement, sa sœur lui avait fait broder une chasuble dans sa robe de mariée, façon pieuse d'exprimer sa gratitude envers l'Eglise, mais que, avec le temps, elle était devenue vieille et usée, et que son évêque lui avait ordonné, dans une de ses tournées pastorales, de la remplacer par une autre.

Ne voulant pas jeter ce souvenir fraternèl, il s'était décidé à envoyer la vieille chasuble à un des missionnaires dans l'Inde, où, étant pauvres, ils sont moins difficiles quant à la mode. Il avait confié le paquet à un homme appelé Elias Dodo,nom bien singulier ; mais ni le missionnaire,ni le Jésuite n'avaient plus jamais entendu parler de la chasuble, pas plus que de l'infidèle messager.

Un jeune artiste du nom de Courtney, l'un de mes visiteurs habituels, me demanda une séance privée. La table commença à frapper une série de consonnes formant un galimatias tellement incompréhensbile, que je m'arrêtai en exprimant ma surprise ; mais M. Courtney, lui, semblait fort intéressé, et me pria de remettre les mains sur le meuble. Après la communication achevée, il me dit : « Voilà une des choses les plus merveilleuses que j'aie vues et entendues ; mon père était bien là et, par cette table, il a parlé avec moi dans la langue gaëlique ; il m'a dit la devise de notre famille, et tout ce qui se rattache au lieu de ma naissance, et à mes parents du pays de Galles. » — « Je ne savais pas que vous fussiez Gallois. » — « Oui, je le suis, me répondit-il, mon vrai nom est Powell, et si j'ai adopté celui de Courtney, c'est par raison professionnelle. Tout cela était nouveau pour moi, mais en tous cas, on peut croire que je ne sais point parler le gallois.

Je pourrais multiplier de tels exemples à la douzaine, si je ne craignais d'importuner mes lecteurs ; du reste, la plupart de ces cas sont d'une intimité qui m'en rendrait la publication impossible, et c'est là l'un des obstacles qui se dressent pour empêcher parfois de donner des preuves de la vérité du Spiritualisme.

Avec la permission des intéressés, je pourrais raconter les particularités d'un procès bien connu, dans lequel l'évidence incontestable, les noms et les adresses des témoins furent tous fournis par ma médiumnité, et donnèrent gain de cause dans l'affaire à la partie qui vint à moi, pour obtenir des informations reconnues exactes.

Quelques-unes des coïncidences racontées dans ce chapitre pourraient probablement être attribuées par les sceptiques, au pouvoir mystérieux de la lecture des pensées.

Quoi qu'il en soit, et comment cela peut-il se produire en dehors de la médiumnité, c'est ce que j'essaierai d'expliquer par les faits que je vous reconterai dans le chapitre suivant.

FLORENCE MARRYAT.

Pour la traduction : LEOPOLD DAUVIL.

Comment on devient Spirite

L'homme, *ce jonc qui tremble au vent*, qu'un souffle abat, qu'un souffle plus puissant relève, ne jouit sur son globe mesquin que d'un système restreint de facultés et de sensations. Sa raison est faible et incertaine ; mais, quoique né d'hier, il a été mis en possession de lueurs suffisantes pour éclairer sa route et acquérir la preuve de l'existence de Dieu et de la vie future, qu'il a incessamment sous les yeux.

Mais l'idée superbe qu'il a de son espèce et sa présomption de ne rien admettre au-dessus de lui, l'empêchent d'acquérir cette preuve ; il est dans sa destinée que sa raison ne doit s'éclairer qu'à force d'aiguillons et d'amertumes.

C'est ainsi que (le mystère m'attirant), j'avais essayé de pénétrer l'essence intime des choses ; mais voulant comprendre avant de croire et n'ayant pas compris l'œuvre, l'esprit oblitéré par l'orgueil, ballotté entre le doute et l'erreur et ayant à choisir entre un Dieu impossible et l'athéisme, je choisis l'athéisme.

J'errais donc sans boussole et sans voie, enveloppé d'ignorance et de présomption, niant Dieu et tout ce que ma raison ne pouvait concevoir, sans souci de la vie future, suivant ce que suit la foule troupeau vulgaire attaché à la terre et cherchant ce qu'elle donne.

Esprit fort, persuadé que j'avais tout sondé, que Dieu était une invention absurde ne supportant pas l'examen, j'avais des lazzis faciles, des quolibets malveillants, pour ceux qui, ayant au cœur un deuil, trouvaient dans leur croyance à la survie, un espoir dans l'avenir, un adoucissement à leur douleur.

Non content d'être matérialiste pour moi-même, je considérais qu'il était de mon devoir d'homme renseigné de répandre la clarté où était la nuit, d'éclairer ceux qui avaient la faiblesse de croire aux rêveries d'une vie fu-

ture, de les amener à mes sentiments, de faire pénétrer dans leur esprit mes principes raisonnés et infaillibles.

J'étais dans cet état d'âme quand un jour (nous avons tous de ces dates funèbres), ce qu'on appelle le « Destin aveugle », c'est-à-dire l'inexorable, mais juste Loi, me mit la main sur l'épaule et m'obligea à courber la tête et plier les genoux :

Mon enfant unique, ma fille chérie, me fut brusquement enlevée, en pleine santé, en pleine vie.

Le coup fut rude. Je fus brisé, anéanti ; ma raison chancela.

Quand on a vécu pendant douze ans avec un être qu'on adore, qui fait votre joie, votre bonheur, votre vie, et que tout d'un coup, sans y être préparé, on le voit s'en aller, laissant la maison vide pour toujours, c'est une effroyable douleur.

J'avais vu autour de moi de pareils malheurs, mais sans en chercher les causes et sans penser qu'ils pourraient m'atteindre un jour !

Eperdu, sentant tout s'effondrer, semblable au naufragé qui interroge l'horizon pour y chercher du secours, je regardai en haut ; le ciel était muet. Je demandai aux hommes des conseils, un moyen de sortir de l'affreux cauchemar dans lequel je me débattais. Les uns me répondirent par mes propres affirmations : « La mort est la fin de toute chose. » D'autres me parlèrent des consolations de la religion ; mais j'étais trop fortement atteint pour que ce seul secours pût m'être utile. Je voulais un guide sûr, une lumière capable de dissiper mes doutes, une branche de salut plus solide ; des hypothèses ne pouvaient me suffire.

Cependant, au milieu de mes tortures, je fus pénétré d'un sentiment étrange ; une idée insensée me vint à l'esprit : je fus comme *imprégné* de la conviction que je reverrais mon enfant plus tard, chez moi, telle qu'elle était quand elle disparut ; que sa disparition n'était que momentanée. Je repoussai de toutes mes forces cette impression *absurde*, qui, malgré tout, persista quelque temps en mon esprit, puis s'évanouit.

Plein de trouble et d'incertitude, seul en face du problème insondable, je cherchai le pourquoi de cette vie, qui ne cause que des pleurs, maudissant cet agent mystérieux qui frappe toujours, et qu'on ne voit jamais. Je sentais qu'il me manquait quelque chose. Je ne savais de quel côté aller pour trouver Dieu, que ma raison appelait enfin.

J'essayai même de revenir aux enseignements de ma jeunesse, mais ils ne purent m'expliquer la concordance de la bonté du Créateur, avec le mal, avec les souffrances des créatures ; je ne pouvais croire à tous ces principes contredits par la logique, à un Dieu cruel et impitoyable, à l'enfer, aux peines irrémissibles.

Je restai ainsi dans le vide et la désespérance, en face de mon mal, jus-

qu'au jour où, *par hasard*, la manne spirite me tomba dans les mains sous la forme d'un livre d'Allan Kardec.

L'admirable doctrine, qui vivifie et calme, dont j'avais eu autrefois une vague intuition, fut ma voie de salut. Je saisis avec une joie immense le fil conducteur qui me guida à travers le labyrinthe des mystères dont on avait nourri mon enfance.

Je lus avidement ces sublimes recueils d'une philosophie qui élève l'âme et la console, qui éclaire la raison et l'intelligence ; cette croyance douce et consolante qui nous enseigne que Dieu ne frappe jamais sans cause ; que pour un mal passager il y a d'éternels bienfaits dans ses conséquences ; que le néant est un mythe ; que nous ne devons point nourrir en notre âme un deuil éternel ; que la mort, cet épouvantail, est un réveil à la vie normale, dans laquelle je retrouverai l'être que j'ai chéri ; que les mêmes êtres reviennent longtemps sur la terre pour développer leurs capacités par le travail et devenir aptes à un fonctionnement supérieur ; que les souffrances ne sont que des épreuves ou des corrections de minime durée ; que rien de fatal ne pèse sur nous et que l'âme n'est jamais plongée dans la souffrance sans être mise en même temps en demeure d'en profiter.

Je ne sentais plus autant la pesanteur du fardeau qui m'accablait. Je savais que la mort n'est pas le dernier mot de l'existence, et que ceux que nous regrettons ne sont pas perdus sans retour.

Mais le doute, le doute plein d'angoisses, qui étreint ceux qui commencent, parfois, me tenaillait parfois. Je me demandais si je ne caressais pas une douce illusion, et si je ne tomberais pas du haut de cette chère espérance dans la plus cruelle déception.

La plaie saignait encore. . . . .
. . . .

... La mère au cœur meurtri,
Pendant qu'à ses côtés pleurait le père sombre,
Resta trois mois, sinistre, immobile dans l'ombre,
L'œil fixe, murmurant on ne sait quoi d'obscur,
Et regardant toujours le même angle du mur.
Le médecin disait : « Si Dieu pouvait distraire
« Ce cœur triste et donner à l'enfant mort, un frère ! »
Mais elle s'écriait en tombant à genoux :
« Non, non, je ne veux pas ! non ! tu serais jaloux
« O mon doux endormi, toi que la terre glace,
« Tu dirais : on m'oublie ; un autre a pris ma place,
« Ma mère l'aime et vit ; elle le trouve beau,
« Elle l'embrasse, et moi, je suis dans mon tombeau !
« Non, non ! » Ainsi pleurait cette douleur profonde,
Et pourtant elle mit un autre enfant au monde.
Le père, tout joyeux, cria : « C'est un garçon ! »

Mais le père était seul joyeux, dans la maison ;
La mère, en l'allaitant, restait morne, accablée,
Pensant au nouveau fils moins qu'à l'âme envolée
Hélas ! et songeant moins aux langes qu'au linceul,
Elle disait : « Cet ange en son sépulcre est seul ! »
O doux miracle ! ô mère au bonheur revenue !
Elle entendit, — avec une voix bien connue, —
Le nouveau-né parler dans l'ombre, entre ses bras,
Et tout bas murmurer : « C'est moi ; ne le dis pas ! »

VICTOR HUGO.
(*Le Revenant.*)

Le Rêve s'est réalisé, le miracle s'est accompli. Grâce à Dieu, l'âme envolée est revenue sur la terre au milieu de ceux que, *par ordre*, elle avait quittés. Depuis bientôt seize ans la maison en deuil s'est éclairée ; les cœurs meurtris sont revenus à la joie.

Si, dans notre invincible orgueil, les fautes et les malheurs d'un homme n'instruisent pas les autres ; si l'expérience est personnelle, et si nous devons l'acquérir à nos dépens, ne maudissons pas la douleur, qui nous éclaire en nous corrigeant.

EMMANUEL DARCEY.

A CEUX QUI DOUTENT ET A CEUX QUI PLEURENT

Par C. MOUTONNIER.

Encore un excellent livre édité par notre chère et regrettée directrice, à peu près à la même époque que *L'homme terrestre* d'Emmanuel Darcey, et que, pour être juste, nous nous voyons obligé, à notre grande joie, du reste, de recommander aussi chaleureusement que ce dernier. On ne peut pas dire de ces deux ouvrages qu'ils se ressemblent ; — non, assurément ; mais ils se complètent l'un l'autre, et, en tous cas, ils ont quelque chose de bien commun : c'est qu'ils sont écrits tous deux avec la science et avec le cœur. Tous deux aussi ont ce même programme : éclairer et consoler ; et, dans ces conditions, il ne faut pas être bien grand prophète pour leur promettre un égal succès.

M. Moutonnier abrite son œuvre derrière cette belle maxime de Strada :

« Homme, quand tu tiendras la plume,
« Ce marteau dont l'âme est l'enclume,
« N'écris que pour la vérité,
« Pour le juste et l'Eternité. »

A ce puissant et génial philosophe, encore trop inconnu, il emprunte plu-

sieurs passages de son gigantesque poème de *L'Epopée humaine*, et se plaît à les semer à travers les pages de son livre, ainsi que d'instructives et séduisantes illustrations. Que quelques brillants écrivains suivent son exemple et bientôt Strada sortira de l'ombre.

M. Moutonnier écrit pour les « âmes sceptiques et matérielles qui, du néant, ont fait leur Dieu et leur maître ». Il s'adresse « aux âmes tendres et tristes qui marchent seules, éplorées et frissonnantes, dans les sentiers étroits aux pâles lueurs du crépuscule ».

Les pages de son livre nous ont donné l'impression d'un cours idéal professé par un maître d'élite. Chaque chapitre est une leçon, dont le sujet découle naturellement de l'exposé de la thèse générale, et l'on prend un vif plaisir à entendre, si je puis m'exprimer ainsi, le professeur expliquer et développer ses propositions d'une façon impartiale et au moyen d'arguments uniquement empruntés à la science et à la saine raison. Les leçons, comme il est juste, s'enchaînent. L'une prépare l'autre, et l'on est, degré par degré, entraîné à concevoir la justesse de la solution qui est donnée, et qui semble s'imposer au plus controversé comme au plus passionnant des problèmes : l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu.

La thèse choisie par l'auteur est celle qu'inscrivit la sagesse antique au fronton du temple de Delphes : « Connais-toi toi-même. » « Ce mot, dit-il, renferme toute la philosophie, ou plutôt toute la science, car l'humaine philosophie n'arrivera jamais jusqu'à cette connaissance sublime. »

Après avoir établi que tout ce qui existe est, pour lui, dans ces deux termes : « Penser, ne pas penser », il conclut que « ce qui pense » est indivisible, et « ce qui ne pense pas » est divisible ; et il est tout naturellement conduit à chercher l'origine de l'homme et celle du monde.

Il étudie d'abord l'univers et sa cause, examine pour la réfuter la théorie matérialiste qui nie l'existence de Dieu et il arrive à cette magnifique conclusion empruntée à Strada :

« De toute nécessité et à jamais, il faut que la Création existe.

« Il faut qu'elle existe par l'affirmation et par la négation ; par l'amour et par la haine ; par la joie et par la douleur ; par l'organisation et la désorganisation ; par la série indéfinie des âmes et des mondes ; il faut, en un mot, le recommencement de tout dans le rythme éternel de la vie immortelle.

« Dieu nous apparaît donc comme la Cause Unique, sous trois aspects bien distincts :

« Il est Puissance, Vie et Perfection.

« Il est Puissance et Puissance absolue, parce que tout naît perpétuellement de Lui qui n'a jamais commencé d'être et qui contient virtuellement l'idée sériaire de tous les possibles.

« Il est la cause de la Vie ou de l'Evolution perpétuelle des êtres dans l'Infini de l'espace et de la durée.

« Il est la Perfection ou l'Idéal, but de toutes les existences, qui tendent toujours au meilleur. »

Enfin, l'auteur en terminant, résume dans ces lignes superbes sa réponse à cette question : Quel est le but de la vie ?

« Ne l'oublions pas, quel que soit le rang que nous occupions dans ce monde, « nous sommes tous frères, nous sommes tous un ». Nous sommes tous appelés à jouir du même héritage ; il y a dans tous les mondes une hiérarchie d'esprits qui commence sur cette terre et se continue au-delà de cette vie, jusqu'à l'infini. — Tous doivent s'entr'aider.

« La fraternité pour principe, la charité pour moyen, l'harmonie pour but, toute la science de la vie présente et future est là ! »

« Aimer c'est vivre dans l'âme d'autrui ; être aimé, c'est laisser vivre autrui dans son âme ! »

« L'esclavage du corps est terrible, mais incomparablement plus terrible est celui de l'esprit. Instruisez donc les ignorants ; éclairez les pauvres d'esprit ; car l'ignorance est la source de tous les maux...

« Ne bannissez pas de la société les déshérités dont vous craignez le contact comme une souillure. Soyez leurs guides et leurs maîtres...

« La vérité est dans ce qui élève et non dans ce qui abaisse ; dans ce qui relie, et non dans ce qui sépare. Elle est dans cet instinct profond de solidarité qui a fait les grands génies et les grands martyrs ! » . .

... Il n'y a et il n'y aura jamais qu'une seule religion, comme il n'y a qu'une seule morale : « La pensée de l'homme tournée vers Dieu, l'adoration et l'hommage du cœur et l'amour universel qui se traduit par la fraternité et la concorde.

« Aucun monde, si élevé qu'il soit, n'a d'autre culte, d'autre religion !... »

Et de la dernière page s'envole un admirable *sursum corda* : « Ma tâche, s'écrie l'auteur, est accomplie ! Mon but est atteint dans ce monde !...

« Je livre aux vents de la destinée ces pages qui sont l'expression sincère de mes croyances et l'œuvre approfondie de toute une vie d'études et de méditation, éclairée par quelques rayons de joie et obscurcie par beaucoup de larmes ; car telle est la loi de formation, telle est la vie : plus on aime et plus on souffre !... »

Il faudrait, en vérité, tout citer, faire tout entendre jusqu'au dernier cri poussé par l'auteur, le cri sublime d'espérance ; mais nous croyons en avoir assez dit, chers lecteurs, pour vous donner l'envie de connaître l'œuvre d'un écrivain dont vous avez pu apprécier depuis longtemps dans la *Revue* les éminentes qualités ; et pour que vous n'hésitiez pas à vous procurer, en la lisant, la douce et salutaire joie de sentir croître en votre âme le désir et le besoin de bien penser et de bien faire. ALGOL.

BIBLIOGRAPHIE

Contribution à l'étude de l'Alchimie. Théorie et pratique du Grand Œuvre, par Abel HAATAN, 1 vol. in-8° avec figures. Prix : 5 francs. *Bibliothèque Chacornac*, 11, quai Saint-Michel, Paris.

Ouvrage clair et méthodique, où l'auteur s'est efforcé de satisfaire largement aux exigences de l'esprit moderne.

Il constitue la meilleure réponse que l'on puisse faire à ceux qui, par ignorance, ont prétendu que l'Alchimie était un art arbitraire dont la pratique ne possédait aucune raison d'être.

M. Abel Haatan nous fait connaître les conceptions philosophiques des alchimistes et expose avec érudition leur Théorie de l'Univers qui, de l'avis de M. Berthelot, est « aussi plausible au fond que les théories modernes les plus réputées ».

Il s'attache ensuite à démontrer que les faits géologiques viennent à l'appui de cette théorie et prouvent, avec évidence, l'existenc d'une « évolution naturelle du règne minéral ».

Enfin, avec l'autorité que lui concèdent plusieurs années de travaux et de recherches personnelles, il formule une adaptation rationnelle des théories et des faits à la pratique du Grand Œuvre.

COMMUNICATIONS TÉLÉGRAPHIQUES ENTRE DES ESPRITS

MESSAGE ENVOYÉ PAR DELA L'OCÉAN PAR UN CONTROLE A SON MÉDIUM.
MESSAGE TRANSMIS EN QUATRE MOTS.

Remarques faites par le Professeur JAMES HYSLOP *de l'Université de Columbia.*

Nous extrayons du Journal « The Chicago Daily Tribune » un article des plus intéressants paru dans ses colonnes à la date du 31 octobre, et dont nous donnons la primeur à nos lecteurs.

New-York, 30 octobre, par fil spécial. — Un système de télégraphie, sans fil et sans appareil, a été installé entre les Etats-Unis et l'Angleterre par la Société des Recherches psychiques. Le message fut transmis instantanément entre Mme Piper, qui a été l'objet, il y a deux ou trois ans, d'une longue controverse à sensation, et un médium anglais avec lequel la Société des Recherches psychiques a fait maintes expériences.

Toutes les dispositions avaient été prises au préalable, nous dit le Professeur James Hyslop, de l'université de Columbia, qui se porte garant pour Mme Piper et dirige les expériences de la Société avec elle.

Le message envoyé en anglais fut reçu en latin.

Le message fut envoyé en anglais et était composé de quatre mots. A l'arrivée en Angleterre, le médium le reçut en latin. Ceci est dû, ,suivant l'expli-

cation donnée par le Professeur Hyslop, à la manière, toute particulière, de la transmission des communications entre les « contrôles » dans l'au-delà et les médiums terrestres. C'est un procédé qu'une personne sans notions scientifiques ne peut facilement comprendre.

Ce n'était pas de la télépathie, c'est-à-dire une communication directe entre deux vivants. Sur ce point, le Professeur Hyslop est certain et affirmatif; c'était une communication qui a eu lieu par l'influence d'un esprit.

Je ne suis pas autorisé, dit-il, à donner le texte du message maintenant (ce soir),, ni les conditions exactes dans lesquelles l'expérience a eu lieu. Un compte rendu fidèle en sera fait dans le prochain rapport de la Société ainsi que d'un grand nombre d'autres expériences qui ont été faites depuis la publication de notre dernier rapport. La publication complète des faits expliquera pourquoi le message fut transmis en latin.

Le médium (destinataire) ne savait pas le latin.

Le message, dit le Professeur Hyslop, fut transmis par la conscience subliminale du médium dans cette langue. Remarquez bien qu'elle-même ne sait pas le latin.

Il est probable que le public ne comprend pas quels sont les rapports qui existent entre un médium et son contrôle. — Par contrôle, je veux dire un esprit qui envoie le message. Le médium, comme tout le monde sait, est dans un état mental anormal, quand il reçoit le message — et auquel nous donnons le nom de « clairvoyance ».

Ce que tout le monde ne sait pas, c'est que le contrôle lui-même entre probablement dans un état mental anormal avant de pouvoir envoyer un message.

Exemple d'un autre cas étrange.

Ceci n'est pas le premier exemple qui se soit présenté dans le cours de nos expériences, ajoute le Professeur, quoique ce soit la première fois que cet essai ait été fait intentionnellement. Il y a quelque temps un des membres de notre Société, qui demeure près de Chicago, était en communication avec un de ses parents morts, à l'aide d'un médium. Tout à coup une question lui fut faite :

« Pourquoi Hélène joue-t-elle du piano ? »

Hélène est sa fille qui était alors chez elle près de Chicago. Il regarda aussitôt l'heure qu'il était, et sa montre indiquait 11 h. 30 du matin. En tenant compte de la différence dans les heures, il télégraphia à sa femme pour lui demander ce qu'Hélène faisait entre 11 heures et 11 h. 40 matin. Le médium ne connaissait pas sa fille, et, par conséquent, ignorait quelles étaient ses habitudes. J'oserais même affirmer qu'elle ne savait même pas qu'il eût une fille du nom d'Hélène.

Le contrôle le plus strict a été fait.

Dans la dernière expérience concernant la communication entre les Etats-Unis et l'Angleterre, nous nous sommes assurés de toutes les précautions nécessaires pour éviter les accidents, la tromperie ou la fraude. J'ignore si

le message fut transmis instantanément ; je puis cependant affirmer qu'il fut passé et remis dans l'espace d'une demi-heure. La phrase employée n'était pas une de ces phrases banales qu'il eût été facile de deviner. Elle avait été construite au moment même de l'envoi.

Pour autant qu'il nous est permis de le croire, les conditions d'espace ne sont pas à considérer dans le monde des esprits ; un millier de milles n'est pas pour eux plus qu'un pouce. Toutefois, nous n'avons fait jusqu'ici qu'un petit nombre d'expériences dans ce sens.

Pourquoi Mme Piper fut choisie.

Le Professeur Hyslop dit que puisqu'il est question de Mme Piper, elle n'est pas le seul médium dont se soit servie la Société pour faire ses expériences ; qu'il y en a encore plusieurs autres. Mais elle est la seule dans ce pays, du moins, avec laquelle nous avons fait des expériences sérieuses entourées de toutes les précautions que nécessitent les recherches scientifiques et pendant plusieurs années. Au début surtout, le contrôle fut des plus sévères.

Nous avons reconnu qu'elle était un médium de profession. Nous l'avons mise à l'épreuve pendant près d'un an en lui envoyant des personnes qu'elle n'avait jamais vues auparavant et dont elle n'avait très certainement jamais entendu prononcer les noms. De plus, elle fut surveillée par la police. Plus tard, elle fut envoyée en Angleterre. Son bagage fut très soigneusement visité dans le cas où il s'y trouverait des objets dont se servent les médiums à trucs.

Professeur C. MOUTONNIER.

Nice, le 14 novembre 1904.

SPIRITISME ET SOCIALISME

Le socialisme est, comme on sait, une doctrine soi-disant scientifique, qui se propose pour but la régénération physique, morale et intellectuelle de l'espèce humaine. Les socialistes prétendent améliorer la condition des peuples et procurer, à tous et à chacun des membres de la société, le bonheur en ce monde.

Nous n'avons pas l'intention d'examiner si toutes les aspirations de ces réformateurs sociaux sont fondées, et si les divers moyens qu'ils préconisent sont adaptés ou adaptables à la réalisation de la fin qu'ils veulent atteindre. Nous voulons simplement étudier le socialisme à un point de vue spécial, mais essentiel, au point de vue de la haute philosophie, afin de voir s'il nous conduit réellement dans la bonne voie.

Et, d'abord, qu'est-ce que la haute philosophie ? La philosophie, a dit Pierre Leroux, est une religion qui se cherche, et la religion est une philo-

sophie qui se connaît. « La religion est la condition suprême de tout bonheur social. »

Nous pouvons même ajouter que la religion, dans son sens étymologique, est la condition fondamentale de toute société. Pour que les hommes s'unissent en sociétés, il faut évidemment un lien qui les *relie*. Ce lien est *matériel* pour les sociétés industrielles et commerciales, *spirituel* pour les sociétés proprement dites.

Or, quelle est l'opinion, — la doctrine si l'on veut, — de nos socialistes modernes, au sujet de la religion ?

On sait que le socialisme, dit scientifique, se proclame athée et matérialiste. Il rejette, dit-il, toute métaphysique, tout mysticisme, toute religion, toute idée aux croyances qui dépassent la portée de nos sens et de notre expérience.

« Le socialisme scientifique, écrit M. Paul Louis, écarte soigneusement de sa doctrine toute donnée métaphysique ou religieuse. Il est réaliste et positiviste. Il a affranchi le communisme de tous les éléments parasitaires et superflus dont sa conception s'encombrait (1). »

En réalité, le socialisme scientifique conforme-t-il toute sa doctrine et tous ses actes à ce programme ? Je ne voudrais pas en répondre, car j'ai toujours observé qu'il n'est pires métaphysiciens que ceux qui se défendent de l'être.

Ce qu'il y a de certain, c'est que beaucoup de solides penseurs estiment que les socialistes sont des croyants, des mystiques, des prophètes, des miraculistes, des métaphysiciens ,dans la plus mauvaise acception de ces termes. Ils assurent que leur système social est une pure utopie, basée sur des hypothèses du plus bas aloi ; que, s'ils réprouvent les religions présentes et passées, s'ils se défendent de la foi en Dieu, ce n'est que pour embrasser une foi certainement plus absurde et plus méprisable : La foi en l'Etat, la religion de la Loi, le culte de l'Administration.

Et ce ne sont pas seulement les adversaires de ce socialisme qui contestent à la doctrine le caractère réaliste et positif que la majorité lui attribue ; ce sont les partisans eux-mêmes qui, se jetant la pierre les uns aux autres, s'accusent réciproquement d'être des utopistes, des métaphysiciens. Chaque nouvel auteur de système social reproche à ses prédécesseurs leur utopisme et leur inscience.

C'est ainsi, qu'à M. Anton Menger, le marxisme paraît « une sociologie imbue de métaphysique indémontrable (2) » ; et que M. Fournière, nous avoue que, jusqu'ici, « le socialisme *scientifique* prophétisait, se faisait le truchement passif de la fatalité... Et c'est un grave péché que de prophétiser, surtout quand on se réclame d'une méthode scientifique (3). »

(1) *Les étapes du Socialisme*, p. 307.

(2) *L'Etat socialiste.* Introduction, page IV.

(3) *Les théories socialistes au* XIX^e^ *siècle.* Préface, p. XXX.

*
* *

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si vraiment les socialistes sont métaphysiciens ou non ; ce qui nous intéresse plus directement, c'est qu'ils se disent matérialistes, et qu'ils affectent de rejeter toute croyance spiritualiste en la survivance de l'homme après cette vie. Ils considèrent toutes les spéculations sur l'âme humaine, et sa survivance au corps, comme dénuées non seulement de toute réalité, mais de toute probabilité, et même de toute possibilité. Les doctrines qui soutiennent ces idées sont pour eux de vieilles chansons qui ont pu servir à bercer notre enfance et à berner nos aïeux, mais qui ne conviennent plus à des adultes, à des hommes forts comme nous. Ils s'efforcent de borner l'idéal du genre humain à cette vie terrestre et nous conseillent de ne nous occuper que de cette affaire. Ils vont plus loin, ils prétendent nous y contraindre en proscrivant de la société édénique qu'ils rêvent, tout ce qui dépasse le cercle de nos sens et de notre intellect.

Leur prétention est-elle rationnelle ? Leur idéal n'est-il pas un peu... bas, pour ne pas dire bestial ?

Si les socialistes se bornaient à repousser la religion catholique, avec ses dogmes et ses mystères du péché originel, de l'incarnation, de la rédemption, de la grâce, de la prédestination, du paradis et de l'enfer, des indulgences, etc., etc.; s'ils refusaient de s'incliner devant le Dieu des Armées, avide de sang et de carnage ; s'ils conseillaient aux peuples de ne plus écouter les « pasteurs d'âmes », les loups vêtus en bergers, qui promettent à leurs brebis le bonheur dans la vie future, à condition qu'ils leur laissent, à eux, pasteurs, la jouissance des biens de ce monde ; si, enfin, ils ne proscrivaient que les religions dont le principe est d'être crues parce qu'elles sont absurdes, tout esprit scientifique et vraiment religieux ne pourrait que les approuver et se joindre à eux.

Mais tous les abus que nous venons d'énumérer, sans parler de ceux que nous omettons, ne sont pas l'essentiel de la religion. Ils ne sont même pas du domaine de la religion, mais de la superstition, « croyance qui a pour base l'ignorance », dit le Dictionnaire, et qui, ajouterons-nous, au lieu de relier, divise.

C'est par aversion contre le catholicisme, que les socialistes condamnent toute religion. Mais le catholicisme, si même il est une religion, n'est pas la seule existante, ni la seule possible. Il y en a d'autres, il y en a encore, et l'on peut en concevoir de nouvelles. Pourquoi la fécondité religieuse du cerveau humain serait-elle tarie plutôt que sa fécondité artistique, industrielle, etc., etc. ?

La vraie religion, comme l'a déjà indiqué Pierre Leroux, doit être la synthèse la plus générale possible, étant donné l'état actuel des connaissances humaines ; elle doit être la philosophie de la philosophie. Elle doit relier les effets entre eux et avec leurs causes ; elle doit montrer l'enchaînement des moyens et des fins.

La vraie religion est celle qui relie entre eux les hommes présents, passés et futurs, qui les rattache à leur principe originel et les dirige vers leurs fins. Cette religion, cette doctrine, — cette hypothèse, si l'on veut, — qui forme le lien des générations humaines, c'est celle qui a pour principe l'âme, sa survivance, la pluralité de ses existences progressives.

Cette hypothèse — mettons que ce ne soit qu'une hypothèse, pour la laisser sur le même pied que les autres, — cette hypothèse est la plus ancienne ; l'esprit humain y est arrivé du premier bond ; on la retrouve chez tous les peuples primitifs ; elle est aussi la plus rationnelle, la plus scientifique que l'on ait jamais imaginée.

En effet, le plus grand pas qu'ait fait la science moderne, a été le renversement de l'hypothèse *géo* et *anthropocentrique*, qui postulait que la terre était le centre du monde, et l'homme le centre de la terre, le roi de toute la création.

Cette hypothèse, renversée par la démonstration que la terre et l'homme ne sont que deux infiniment petits dans l'univers, il n'y a pas de raison pour que les autres mondes ne soient pas habités aussi bien et mieux que la terre, chacun suivant les ressources qu'il comporte.

Autre conquête de la science : Rien ne se perd dans l'Univers. La matière se transforme sous l'action de la force, mais elle perdure. La conservation de l'énergie n'est pas plus douteuse que celle de la matière. A plus forte raison l'esprit, — qui dirige la force, laquelle meut la matière, — doit-il se conserver, puisque c'est lui qui anime tout.

La conséquence naturelle de ces principes est, qu'à la mort, l'âme doit survivre au corps et, comme elle est essentiellement active, elle doit aller former et animer d'autres organismes sur la terre, où « dans d'autres orbes », comme le professaient les Gaulois, d'après Lucain.

Donc, pluralité des mondes habités et pluralité des existences des âmes ; telles sont les inductions directes et naturelles qui découlent de l'état actuel des connaissances humaines ; telle est la philosophie de la philosophie.

De cette façon, toutes les générations humaines sont reliées entre elles sur la terre et dans les cieux. Et la vie, l'amour, l'intelligence circulent dans tous les mondes, qui sont tous reliés entre eux et forment une société — un socialisme si l'on y tient — universelle.

Le socialisme qui rejette, méconnaît ou ignore ces principes et leurs conséquences, est donc anti-scientifique. Il est rétrograde autant ou plus que le catholicisme. Il nous replonge dans l'hypothèse biblique géo-anthropocentrique.

Pour être vraiment scientifique, le socialisme devrait donc être spiritualiste. Les socialistes ne feraient, d'ailleurs, que revenir à leurs anciens principes.

*
* *

L'athéisme et le matérialisme ne sont pas essentiels au socialisme. Ils nous

sont venus d'Allemagne avec Marx, et l'on vient de voir que le marxisme n'a pas été un progrès scientifique.

Tous les socialistes français de la première moitié du XIXe siècle ont professé le spiritualisme.

Presque tous ont été adversaires du catholicisme ; mais beaucoup ont cherché à moderniser le christianisme, ou plutôt à l'*antiquiser*, à le ramener aux principes évangéliques, à le concilier avec leurs revendications sociales.

Ils n'ont pas réussi à rajeunir le moribond, car les dogmes catholiques sont en opposition trop manifeste avec l'esprit moderne, et même avec la nature de l'homme et des choses ; mais ils ont senti et compris la nécessité des principes religieux, non pas pour *exploiter* les hommes, mais pour les *relier* entre eux.

Pour n'en citer qu'un exemple, le plus ancien des socialistes, Saint-Simon, a ébauché un « Nouveau Christianisme », n'ayant guère du Christianisme que le nom, qui est suivi comme complément de l'*Education du genre humain*, de Lessing. C'est là qu'il faut rechercher la dernière pensée religieuse de Saint-Simon.

Or, quels sont les principes exposés dans l'opuscule de Lessing ? Ils se réduisent à deux : 1° Révélation perpétuelle et appropriée aux temps et aux peuples ; 2° pluralité des vies.

La révélation, dit en substance Lessing, est, au genre humain, ce que l'éducation est à l'individu.

L'éducation est une révélation qui a lieu chez l'individu, et la révélation est une éducation qui a eu lieu, et qui a lieu encore, chez le genre humain.

L'éducation ne donne à l'homme rien qu'il ne pût aussi bien avoir de lui-même ; seulement, elle le lui donne plus vite et plus facilement. Pareillement, la révélation ne donne au genre humain rien à quoi la raison humaine ne pût parvenir aussi, abandonnée à elle-même ; mais seulement la révélation a donné et donne plus tôt les choses importantes.

De même que l'ordre dans lequel l'éducation développe les facultés de l'homme n'est pas indifférent, de même qu'elle ne peut pas donner à l'homme tout à la fois, de même aussi Dieu a dû garder un certain ordre, une certaine mesure dans la révélation.

Ces aphorismes sont, comme on voit, tirés de la doctrine de Platon, qui a dit : De même que le gouvernement des bêtes est confié aux hommes, de même le gouvernement des hommes a été confié aux anges.

La seule différence est que Lessing, — à tort, selon nous, — attribue directement à Dieu ce que Platon ne lui attribue qu'indirectement, par le ministère des *daimons* ou anges.

Nous ne suivrons pas Lessing dans les développements qu'il donne à ses idées sur la révélation et sur lesquels nous aurions à faire beaucoup de réserves ; mais le principe nous suffit. Il est d'autant moins utile d'entrer dans ces détails, que Lessing lui-même reconnaît, on l'a vu, que l'on peut arriver, par la raison, au même résultat que par la révélation. D'ailleurs, la raison

est le seul critère possible des révélations quelles qu'elles soient, angéliques ou même divines.

Passons donc de suite à ce qu'il dit de la pluralité des existences

Il est dans l'ordre naturel que l'homme bon soit heureux, qu'il jouisse des biens de ce monde : santé et bien-être physique et intellectuel. Cela est si naturel, que les amis de Job ne pouvaient croire qu'il fût affligé comme il l'était sans l'avoir mérité.

Pourtant, il n'en est pas toujours, même pas souvent ainsi. Les facultés naturelles, physiques, intellectuelles et morales sont très inégalement distribuées parmi les hommes, et les biens artificiels sont dans le même cas.

D'où vient cette anomalie ? La préexistence et la survivance de l'âme est l'hypothèse qui en donne l'explication la plus rationnelle.

D'autre part, nous l'avons vu, cette hypothèse est d'accord avec les principes scientifiques les plus certainement établis et les plus universellement admis, ou plutôt elle en est la conséquence naturelle.

Ces considérations et plusieurs autres du même genre ont conduit Lessing et, à sa suite, Saint-Simon, à la conclusion suivante :

« Qui empêche que chaque homme eût existé plus d'une fois dans ce monde ? »

« Cette hypothèse est-elle si ridicule, pour être la plus ancienne, et parce que l'esprit humain la rencontra tout d'abord, lorsqu'il n'était pas encore faussé par des sophismes de l'école ?

« Pourquoi n'aurais-je pas fait sur la terre tous les pas successifs vers mon perfectionnement, qui, seuls, peuvent constituer pour l'homme des récompenses et des punitions temporelles ?

« Pourquoi ne ferais-je pas, plus tard, tous ceux qui restent à faire, avec le secours si puissant de la contemplation des récompenses éternelles ?

« Pourquoi ne reviendrais-je pas sur la terre toutes les fois que je suis en position d'acquérir de nouvelles connaissances, de nouvelles capacités ? Est-ce que j'emporte chaque fois une telle masse, qu'il ne vaille pas la peine de revenir ?

« Non pas assurément. — Serait-ce l'oubli de mes existences antérieures qui m'en empêcherait ? Tant mieux si je les ai oubliées. Le souvenir qui m'en resterait ne ferait que m'ôter la possibilité de bien employer ma vie présente. Et, d'ailleurs, mon oubli actuel, est-ce un oubli éternel (1) ?

« Mais je perdrais trop de temps, me dit-on. — Perdre du temps ! — Qu'est-ce qui peut me presser ? Toute l'éternité n'est-elle pas à moi ? »

*
* *

En adoptant la philosophie spirite — lors même qu'elle n'aurait aucune preuve expérimentale à son appui, — les socialistes ne feraient donc que

(1) Le souvenir ne peut-il pas persister après la mort, ce qui est l'essentiel si, comme l'a dit Voltaire, « cette vie est un songe et la mort un réveil. »

revenir à la bonne tradition française de leurs aînés : Fourier, Saint-Simon, Enfantin, Pierre Leroux, Jean Reynaud, etc., etc.; à la philosophie qui socialise réellement le genre humain dans le temps comme dans l'espace, dans le passé comme dans l'avenir, sur la terre comme sur les autres sphères.

Tandis qu'en rejetant le spiritualisme, non seulement ils méconnaissent la partie la plus importante et la plus noble de la nature humaine et de la nature des choses, mais ils se mettent dans la nécessité d'attribuer à l'autorité humaine ce qu'ils refusent à l'autorité divine ; ils sont obligés de recourir à l'Etat, c'est-à-dire à la contrainte, au lieu de la concorde, pour déterminer les rapports des hommes entre eux dans cette vie unique et éphémère !

Ils croient renoncer à Dieu, ils font de l'Etat leur Dieu, de leur égal leur supérieur !

Il est vrai qu'ils attribuent à cette nouvelle idole une foule de qualités qu'elle n'a jamais possédées jusqu'à ce jour et que, par conséquent, on ne peut lui supposer pour l'avenir, que par un acte de foi dans l'invraisemblable, dans l'absurde. *Credo quia absurdum.*

Comment l'Etat, de mauvais qu'il a toujours été, — les socialistes en conviennent et même le proclament, — pourrait-il devenir bon ?

Par un miracle ; c'est la seule réponse possible.

Les socialistes dits scientifiques, sont donc, en réalité, des croyants, des miraculistes, et ils le resteront tant qu'ils ne seront pas revenus aux principes philosophiques de leurs initiateurs français.

Mais, diront-ils, l'esprit socialiste est inconciliable avec l'esprit religieux quel que soit celui-ci.

S'il en était ainsi, ce serait peut-être tant pis pour l'esprit socialiste, car l'esprit religieux est plus vieux que lui et bien autrement vivace. Mais il n'y a rien à craindre de ce côté, c'est un de leurs partisans qui va le leur dire :

« L'histoire des communautés socialistes de l'Amérique du Nord — pour nous en tenir à des exemples pris dans les temps modernes — prouve que la religion est parfaitement conciliable avec le socialisme le plus conséquent, et même, que les petites communautés à peu près soustraites à l'influence des courants intellectuels, peuvent fort bien arriver à vivre et à fleurir en se maintenant sur une base religieuse. » (ANTON MENGER, *L'Etat socialiste*, p. 295.)

Si les considérations que nous avons exposées ne suffisent pas pour ouvrir les yeux des socialistes sur leurs véritables intérêts, nous allons encore les renvoyer à un savant qui, s'il n'est pas des leurs, est, du moins, rempli de bienveillance pour eux.

« Il est inconcevable, dit Schaeffle, que les socialistes, dont les principes impliquent, plus qu'aucun autre, l'empire sur soi-même, l'honnêteté, la soumission et le dévouement, l'amour chrétien dans son sens le meilleur et le plus pur, s'obstinent à un matérialisme et à une haine de toute religion qui ne sont point faits pour les masses populaires qui peinent et qui avent tout le sérieux de la vie. Une doctrine dont la conséquence est d'entraver le développement ultérieur de la civilisation et tout l'ensemble des progrès mo-

raux, doit répugner sans aucun doute aux classes moyennes du régime collectiviste autant qu'aux classes moyennes du régime capitaliste. » (*La quintessence du socialisme*, édition de la *Bibliothèque socialiste*, p. 104.)

Benoît Malon, le traducteur de Schaeffle, répond à son auteur : « Schaeffle parle ici en réformateur chrétien. Il est pourtant une vérité qui est entrée même dans le domaine de l'opinion publique, c'est que la morale est indépendante des religions. »

Nous trouvons que Schaeffle ne parle pas en réformateur chrétien, mais en réformateur religieux, ce qui n'est pas du tout la même chose. Quant à la morale, une certaine opinion publique la dit indépendante de la religion, mais elle ne le prouve pas, et elle ne le prouvera pas tant que la racine et la tige d'un arbre ne seront pas indépendantes l'une de l'autre.

Espérons donc que les socialistes reviendront à de meilleurs sentiments en matière philosophique et religieuse.

C'est évidemment par haine du catholicisme, qu'ils en sont venus à proscrire toute idée spiritualiste. Ils n'ont pas vu que le catholicisme n'est pas une religion, mais une superstition des plus abjectes, et,.. une politique.

ROUXEL.

SÉANCES AVEC LE MÉDIUM BAILEY

A la Société des Etudes psychiques de Milan.

(Extraites de la Revue *Luce e Qmbra.*)

(*Suite*)

NEUVIÈME SÉANCE. — *Vendredi, 25 mars.*

Le Comité décide d'admettre également, dans cette séance, les dames, afin d'établir si l'élément féminin est susceptible de contribuer à la production des phénomènes, comme l'ont assuré diverses entités.

On procède à la visite de la salle et à celle du médium, qui est déjà tombé en transe ; puis on lui met le sac muni des sceaux réglementaires. — Le filet ayant été abaissé, on commence la séance à 8 h. 25 du soir, en présence des membres du Comité et de douze invités, parmi lesquels six dames.

L'entité, Dr Witcombe, salue les assistants et souhaite particulièrement la bienvenue à ces dernières, en leur témoignant son entière satisfaction de leur intervention,

Il annonce ensuite une séance spéciale, pour mardi prochain, avec des phénomènes de matérialisation, et recommande de tenir prêt, dans la salle, un appareil de photographie convenablement placé, pour les photographies qui pourraient être prises

L'obscurité est faite et l'on voit apparaître une lumière phosphorescente, semblable à celle qui s'était présentée déjà et que tous les assistants peuvent

constater ; elle se meut lentement, en montant et s'abaissant, toujours à la gauche du médium, et Abdallah, qui se manifeste ensuite, affirme que la phosphorescence représente la figure d'une entité que pourtant aucune des personnes présentes ne reconnaît. Le même Abdallah répète, en s'exprimant difficilement, en mauvais anglais, qu'il y aurait mardi des matérialisations lumineuses, en parfaite obscurité, ce qui permettra de prendre facilement des photographies.

La lumière rouge ayant été faite ensuite, l'entité Denton vient faire un long discours sur le Spiritisme ; après quoi le Docteur Whitcombe, qui lui succède, demande l'obscurité et annonce qu'Abdallah va revenir avec un apport.

Quelques minutes s'écoulent après lesquelles la presque totalité des assistants constate la présence d'une odeur saline, âcre et pénétrante, tandis que des coups sourds, comme des battements de mains, se font entendre, d'abord sur la surface de la table et puis sur le plancher.

Le bruit ayant cessé, l'entité Abdallah demande qu'on lui apporte un seau d'eau de mer ; mais dans l'impossibilité de lui donner satisfaction, on lui propose de l'eau salée artificiellement, ce que l'entité refuse. Elle demande ensuite d'augmenter la lumière rouge et montre un poisson, long d'environ quinze centimètres et ayant l'apparence d'un rouget ordinaire, qu'elle tient par la queue et dépose ensuite sur la table. Tous constatent la réalité du poisson et l'on se met à discuter, sans rien conclure, s'il est mort ou vivant. Le médium fait sortir la tête du poisson des mailles du filet, tout en tenant le reste serré, et il invite les assistants à la toucher, pour s'assurer de la vérité. MM. Clericitti, Marzorati et d'autres se rendent à l'invitation et déclarent après qu'ils sentent aux doigts une forte odeur saline déjà constatée, laquelle, quoique plus faible, reste encore dans la salle.

Le médium retourne ensuite à sa chaise et dépose le poisson sur le plancher ; puis l'entité Abdallah demande qu'on fasse l'obscurité et s'entretient brièvement, en mauvais anglais, avec une dame du Cercle. Il prie ensuite qu'on lui donne la cage dans laquelle se trouve le petit oiseau déjà apporté, disant qu'il voulait lui procurer une compagne : ayant donné momentanément de la lumière, on fait passer la cage avec l'oiseau au médium.

L'entité adresse quelques questions aux dames présentes, après quoi il fait diminuer la lumière rouge, et le médium, assis, semble tenir dans sa main quelque chose qu'on distingue mal, et que quelqu'un reconnaît être un petit oiseau noir : ayant interrogé l'entité, celle-ci répond affirmativement.

Le médium simule ensuite le geste de mettre dans la cage l'objet qu'il tient dans sa main ; mais l'éloignement du médium, la faible lumière, le filet et les barreaux épais de la cage ne permettent pas de vérifier s'il s'y trouve plus d'un oiseau.

Un changement de personnalité a lieu : Nana Sahib, avec des gestes désordonnés et dans une attitude féline, vient répéter, à peu près dans les mêmes termes, les invectives accoutumées, à l'adresse des Anglais ; il culbute la table, le fauteuil et la cage qui rebondit à plusieurs reprises sur le plancher, jusqu'à ce que le médium lui-même tombe par terre, dans le plus grand désordre. Après quelques minutes, s'étant relevé, apparemment sous l'influence d'Abdallah, il remet en place la table, la chaise et la cage, mais il dit que le poisson et les oiseaux ont disparu. Aucun des assistants, étant données les conditions déjà énoncées, ne peut établir d'une manière certaine si la cage est vide.

Nouveau changement de personnalité. L'entité White, qui s'est manifestée déjà une autre fois, répète les recommandations pour la prochaine séance et promet, pour les autres, la reproduction médianimique des phénomènes du fakirisme, ainsi que de nouveaux et différents apports, dont ceux obtenus sont un simple essai. A la requête du docteur Ferrari, l'entité répond qu'on pourra obtenir de grands éclaircissements sur les fakirs, en s'adressant au professeur Taylor du musée de Hobart en Tasmanie.

Les symptômes accoutumés annoncent le réveil du médium qui a lieu à 10 h. 20 ; il paraît plus épuisé que d'habitude et il tremble de tous ses membres, à tel point qu'on est obligé de le soutenir et de l'accompagner jusqu'à sa chambre.

La cage ayant été examinée, on y trouve un seul oiseau ; mais ni le sac, ni la petite table n'ont gardé les traces de l'odeur saline observée pendant l'apport du poisson.

Suivent les signatures : Dr GRIFFINI, Eugène, *secrétaire des séances.*

DIXIÈME SÉANCE. — *Mardi, 29 mars.*

Pour cette séance à matérialisation, on avait préparé un cabinet médianimique, fermé à l'aide de deux simples rideaux de satin noir, attachés à une barre de fer, et pendus à vingt centimètres du plafond. A une hauteur de moitié environ, une autre tige de fer, courbée en demi-cercle et maintenant le rideau, sert à rendre plus spacieux le cabinet formé du vide étroit de la fenêtre murée ; les rideaux touchent le plancher. Au fond de la salle, en face du médium, et derrière les spectateurs, se trouve l'appareil de photographie tout préparé, avec des plaques prises hors d'un sac intact et contrôlé.

Six membres du Comité et neuf invités dont trois dames, en tout quinze personnes, assistent à la séance. MM. Brioschi, Clericetti et Odorico, étant empêchés, manquent.

Pendant que quelques-uns des assistants procèdent à l'examen de la salle, M. Cipriani et le Dr Griffini, aidés par d'autres membres, visitent longuement et minutieusement le médium, après lui avoir enlevé sa jaquette et ou-

vert son gilet. Après avoir enlevé et examiné les souliers du médium, les visiteurs les lui remettent, le fouillent et passent les mains sur tout le corps, surtout aux articulations, sous les aisselles, au cou, etc.... sans rencontrer rien d'anormal.

Dès le début de la visite, qui dure quelques minutes, le médium entre rapidement en transe, mais ne répond pas tout de suite aux questions qu'on lui adresse ; ce n'est qu'après un certain temps que le Dr Witcombe explique que le médium ne peut répondre si l'entité n'a pas pris, au préalable, entière possession de lui. Il insiste ensuite pour que la visite soit scrupuleuse, complète et telle qu'on ne soit pas obligé de revêtir, ce soir, le médium du sac, parce que celui-ci aura besoin de marcher pendant les séances et de se mettre en contact avec les assistants, et de leur démontrer la grande distance du point où a lieu la matérialisation.

Il est 8 h. 45 quand la visite est terminée, on abaisse le filet et on donne la lumière rouge. L'entité White salue et se dit chargé de présenter l'entité qui vient se matérialiser, et dont la première sera celle d'un petit enfant de quatre ans.

White recommande de ne pas prolonger la séance au-delà d'une heure, parce que le médium en sortira évidemment épuisé ; il prie ensuite les dames de ne pas se laisser impressionner et de garder le calme et le silence, attendu que la moindre émotion pourrait avoir pour le médium des conséquences très graves, peut-être même mortelles. Après quoi, celui-ci s'assied, fermant devant lui les rideaux du cabinet médianimique, et demande qu'on éteigne les lumières (1).

1°. — Après un court silence, quelques-uns des assistants voient se former, à la droite du médium, une clarté phosphorescente qui semble effleurer le plancher ; ce phénomène fut à peu près observé de tous ; il affecte la forme d'un trapèze allongé, aux contours vaporeux, et haut d'environ un demi-mètre ; lequel, après une minute ou peu après, s'affaiblit et disparaît. L'entité, Dr Whitcombe, se manifeste ensuite et demande de laisser le médium se re-

(1) La séance ayant eu lieu en pleine obscurité, il fut difficile de se servir de l'appareil photographique qui n'a, du reste, donné aucun résultat, comme aucune machine portative, que tenait un des assistants, évidemment par suite de l'extrême faiblesse de la clarté. Il fut impossible au secrétaire d'en faire les dessins, mais il prit de temps en temps des points de repère qui lui furent utiles, ce même soir, pour la rédaction du procès-verbal. D'après l'avis de certains membres présents, les matérialisations seraient de quatre et non cinq ; mais, à part l'oubli possible, et tenant compte que dans l'obscurité, il pouvait très bien arriver que quelqu'un, sans s'en apercevoir, ait eu la vue interceptée par d'autres personnes qui se seraient levées et déplacées pour observer ; d'ailleurs, il eût été inopportun, pour maintenir le silence tant recommandé, d'échanger entre soi, à tout instant, les impressions particulières.

M. Cipriani, au contraire, se souvient d'avoir vu six apparitions d'un ordre

poser un instant en recommandant de garder le plus grand silence et de tenir l'objectif de la machine photographique ouvert.

2°. — Il se produisit ensuite — à peu de distance du filet selon l'opinion des uns, et au milieu, dans la direction du cabinet médianimique, selon les autres — une autre forme lumineuse, phosphorescente, aux contours vagues d'une forme humaine, de grandeur moyenne, enveloppée d'un drap. La forme se tient droite, ondulant et se déplaçant par des mouvements très lents, mais qui n'est pas constatée de tous : au Dr Griffini, qui ne se souvient pas que cette forme se soit présentée, elle paraît immobile, quoiqu'il fût impossible dans l'obscurité d'y trouver un point de rapport. Après quelques minutes, la clarté commence à s'abaisser avec une grande lenteur, ou pour mieux dire à descendre, et semble disparaître dans le plancher, sans se courber ni changer de forme, dont la dernière partie à s'évanouir est la tête, ou, si on veut, la partie supérieure.

3°. — Nouvelle pause pour le repos du médium et changement de personnalité. Abdul manifeste le désir de se montrer la tête couverte du turban. — En effet, la forme qui apparaît est celle d'un globe phosphorescent, ayant les dimensions d'une tête humaine surmontée d'une autre figure ovoïdale, qui rappelle exactement la forme d'un turban. La phosphorescence, qui dure

un peu différent de celui auquel fait allusion le secrétaire. Voici la note textuelle dont il a fait suivre le procès-verbal :

« L'ordre des apparitions ne me paraît pas exact. Mon impression est qu'il y en a eu six et non cinq, qui se sont produites dans l'ordre suivant :

1° Une petite fille de quatre ans ;

2° Une jeune fille moins visible encore que l'enfant ;

3° Mme Vogel assez distincte ;

4° Une tête avec turban (très indéfinie, mais errant dans l'air, dans la moitié supérieure de la chambre) ;

5° Fantôme d'homme grand, avec un habit (apparition d'intensité semblable à celle de Mme Vogel) ;

6° D'autres apparitions vagues.

« Quoique mes souvenirs me semblent être précis, quant à l'ordre des trois premiers phénomènes, ils ne le sont pas autant pour les autres.

« Ainsi, je ne pourrais pas bien préciser si, avant que Mme Vogel se fût manifestée, eut lieu l'apparition pendant laquelle le médium s'approcha du docteur Ferrari, de même qu'aussi je ne pourrais affirmer si le fantôme d'homme fût le dernier à paraître, dans quel cas les formes vagues seraient apparues d'abord. Je puis cependant assurer que les matérialisations furent au nombre de six. »

O. CIPRIANI.

30 mars 1904.

Pour copie conforme,
Prof. C. MOUTONNIER.

Pegli (Italie), 22 octobre 1904.

quelques minutes, se maintient dans la moitié supérieure de la chambre, toujours au-delà du filet, et se déplace dans des directions variées.

4°. — Après un nouveau et court repos du médium, apparaît, le long des rideaux et à gauche, une bande lumineuse, haute d'environ un mètre, de la même intensité que les précédentes. Du bruit qui se fait, on comprend que le médium sort du cabinet médianimique, et se porte près du filet à travers lequel il présente les mains au Dr Ferrari, qui se trouve dans la première ligne, pendant qu'il frappe en même temps du talon sur le plancher. La phosphorescence est toujours là, à la place où elle s'est manifestée tout d'abord, et disparaît subitement quand le médium, ayant dégagé ses mains, retourne, comme le bruit l'annonce, vers le cabinet médianimique.

5°. — L'entité actuelle, qu'on présume être celle de White, annonce la matérialisation de Miss Vogel, d'Australie, morte, il y a environ deux ans, à l'âge de 40 ans. La nouvelle forme, d'après le Dr Griffini, semble avoir la hauteur d'une personne normale, de forme égale à celle qui s'est manifestée en deuxième lieu, mais moins lumineuse ; suivant les autres assistants, au contraire, la forme paraît plus haute, d'autant qu'elle rappelle en ampleur celle déjà décrite.

Après un long silence de l'auditoire et l'inaction du médium, l'entité informe que celui-ci est épuisé, et fait observer que la séance a eu un caractère tout à fait original et différent de toutes les précédentes.

Il est 9 h. 45, on éclaire la chambre avec la lumière rouge, et le médium s'éveille en présentant les symptômes accoutumés.

Suivent les signatures :

Dr GRIFFINI, EUGÈNE, *secrétaire des séances.*

Mon Chemin de Damas

Maintenant, ô mon Dieu, que j'ai ce calme sombre,
De pouvoir désormais
Voir de mes yeux la pierre où je sais que dans l'ombre
Elle dort pour jamais !
Je viens à vous, Seigneur, Père auquel il faut croire;
Je vous porte, apaisé,
Les morceaux de ce cœur, tout plein de votre gloire,
Que vous avez brisé.

. . . .

Je dis que le tombeau, qui, sur les morts se ferme,
Ouvre le firmament;
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le terme
Est le commencement.

VICTOR HUGO.

A ma très chère Epouse, Maria Griset.

Voilà bientôt deux ans, qu'un matin de novembre,
Froid et brumeux, tu vins, dans un coin de ma chambre,
Tomber à mes côtés, pâle, sans mouvement,
Et sans voix !... foudroyée ! Oh ! l'horrible moment
Où toute faculté dans l'être est abolie !
C'est un effarement qui touche à la folie.
Se sentir impuissant à sauver l'être cher
Pour qui l'on donnerait tout le sang de sa chair !
Oh ! l'horrible moment qui s'incruste et qui dure
Toujours, et qui, toujours, désespère et torture !
— Une congestion cérébrale, six mois
Auparavant, t'avait, une première fois
Terrassée, et pendant deux semaines de luttes,
D'angoisses, que marquaient chacune des minutes,
Enfin, l'on avait pu t'arracher à la mort;
Mais ce n'était, hélas ! qu'un court répit du sort,
Bourreau qui se complaît à leurrer ceux qu'il brise !
Ton cœur étant l'auteur de la funeste crise,
Ton faible et tendre cœur, que rien n'avait calmé,
Parce qu'il avait trop souffert et trop aimé,
Devait, six mois après, la ramener. La veille
Au soir du jour maudit, tu frappas mon oreille
Et me fis tressaillir, en me disant: « Ami,
« Tu sais que je t'aimai toujours — point à demi !...
« — Ah ! chère âme ! jamais nulle ne fût chérie
« Plus que toi ! répondis-je. — Oh ! si j'étais guérie !
« — Tu l'es. Le médecin, hier, te l'affirmait...
« — Si ce que je pressens, pourtant, se confirmait !...
« — Des superstitions... — Peut-être ! — Sois-en sûre !
« — La mort de ma mère a ravivé la blessure
« Que j'ai là, sous le sein. — A quatre-vingt-deux ans,
« On est vieux... — Pas très vieux... Chez moi, les paysans
« Disent que lorsqu'il meurt quelqu'un dans la famille
« Un autre le suit. La mère entraîne la fille.
« — C'est insensé, te dis-je, en ayant le frisson;
« Tu m'épouvantes !... Fais appel à ta raison. »
Un soupir contenu, qui de force s'exhale,
De ta gorge sortit; ta douce tête pâle
Se pencha lentement et ta voix murmura,
Avec un triste accent dont ton être vibra:
« Oh ! c'est surtout pour toi que je désire vivre,
« Pour pouvoir jusqu'au bout de ta route te suivre.
« — Pour te sacrifier, te dévouer toujours,
« Compagne de mes bons et de mes mauvais jours,
« Et moins bons que mauvais. — Qu'importe ! quand on aime,
« Et quand on est aimée ? et je le fus trop même !

« — Tu l'es plus que jamais... davantage, depuis
« Que j'ai failli te perdre! Oh! les atroces nuits,
« Qui me semblaient sans fin, à ton chevet passées!
« Oh! les regrets poignants! Oh! les sombres pensées,
« Quand le moindre danger semblait te menacer,
« Que ta guérison seule eut le don d'effacer!
« — Je veux vivre! Que Dieu se rende à ma prière!
« Et pourtant, je voudrais m'en aller la première,
« Car je souffrirais trop... peu de temps, il est vrai!...
« — Je suis plus vieux: c'est moi qui te précéderai.
« Et c'est très naturel et très juste, il me semble.
« — Ce qu'on doit souhaiter, c'est de mourir ensemble. »
Puis, dans un vif élan: — « Embrasse-moi donc bien! »
Achevas-tu, ton cœur pénétrant tout le mien!
Et je sentis, douleur redoublant mes alarmes,
Nos suprêmes baisers se mouiller de tes larmes!

Le lendemain matin, je le répète, hélas!
— J'entends toujours gémir ce lamentable glas —
Elle s'affaissait sous le dur coup de massue,
Dont la commotion fut par mon cœur reçue.
La sourde lutte avec la mort dura trois jours.
Malgré les soins constants, malgré tous les secours,
Après alternative et d'espoir et de crainte,
Entre mes bras tremblants, sur ma poitrine étreinte
Contre la sienne, où tout paraissait se briser,
Elle exhala le souffle en un dernier baiser!
Sans avoir recouvré la parole, et, peut-être
Inconsciente ou presque! — Ainsi donc, ce doux être,
Que, si fébrilement, je tenais enlacé,
Etait, à tout jamais, immobile et glacé!
Et, ce que je voyais au fond de ses prunelles,
C'étaient bien les reflets des ombres éternelles!
Mots impuissants et froids! Comment dire, comment
Tout ce qu'on peut souffrir en un pareil moment?
Comment on n'en meurt pas? Comment, l'âme, affolée,
Ne suit pas celle, hélas! vers les cieux envolée?
Le poids de tous les maux, sur vous appesanti,
Ecrase, cœur et front; on est anéanti,
Hébété, sans pensée... En l'angoisse indicible,
Où sombre la raison, on dit: c'est impossible!
Je suis halluciné! Je n'existerais pas,
Si c'était vrai! Je rêve éveillé... Ce trépas
Est un noir cauchemar!... Et, frissonnant, farouche,
Eperdu, l'on se penche aussitôt sur la bouche
Si chère, où chose qui pourrait faire espérer,
On remarque un sourire, amer et triste, errer;
Et, rassemblant en soi tout ce qu'on a de vie,
On cherche à l'insuffler à la flamme ravie!

Quand ma raison revint, dans le lugubre soir,
Impitoyablement, avec le désespoir,
Me montrer que ma perte était irréparable,
Et que j'allais rester seul, comme un misérable,
Sous mon toit, sans enfants, sans famille, sans but,
Et que je n'étais plus bon qu'à mettre au rebut,
N'ayant plus rien d'un être humain dans la poitrine,
Puis, qu'en moi tout n'était que débris et ruine,
De mes lèvres, où les pleurs avaient ruisselé,
Je mis sur ses yeux bleus un suprême scellé,
Aprement, longuement, pour que, de cette étreinte,
Elles pussent garder l'indélébile empreinte;
Et, quoique palpitant, frissonnant et nerveux,
Je pus couper plusieurs mèches de ses cheveux
Blonds encore, et si fins, qu'à la lueur du cierge
Funèbre, on les eût pris pour des fils de la vierge.
O restes d'un doux être, ô reliques d'amour,
Que, très pieusement, j'embrasse chaque jour,
Quand le linceul m'aura recouvert de ses plèvres,
Je veux vous emporter au tombeau sur mes lèvres!

Comment je ne fus pas écrasé par ce deuil,
Comment, sans défaillir, je suivis ce cercueil
Qui renfermait, avec ce qui fût une femme,
Ma jeunesse, et ma vie, et mon cœur, et mon âme,
Tout ce qu'on peut nommer le bonheur ici-bas,
Tout ce qu'on peut aimer, chérir? je ne sais pas!

Parfois le malheur rend l'aveuglement sans bornes:
Rentré dans le logis lugubre, aux pièces mornes,
Me refusant de croire à destin si cruel,
J'y cherchai partout la morte! — C'était réel!
Celle qui, sans calcul, sans arrière-pensée,
S'était, stoïquement, en labeur dépensée;
L'amie aimante et tendre, et dont, à tout moment,
S'affirmaient la bonté, l'amour, le dévouement;
La femme plus que belle, élégante et charmante;
L'épouse irréprochable et modeste; l'amante,
Qui mettait le calmant de ses baumes divins
Sur mes espoirs déçus et sur mes efforts vains;
Qui, ne se contentant pas de se donner toute,
Ecartait de ses mains les ronces de ma route;
Celle à qui je devais, loin des regards jaloux,
En les longs soirs d'hiver, les instants les plus doux,
Et, dans le cours du temps, dont nous sommes les proies,
Les plaisirs les plus purs et les plus saines joies;
Le rayon descendu sur mon front ténébreux,
Les poèmes éclos aux éclairs de ses yeux,
Les vers que, par sa voix, scandait ma muse errante,

Les drames inspirés par son âme vibrante;
Celle à qui je devais tout cela n'était plus!
Et plaintes et sanglots devenaient superflus!
En moi, hors moi, partout les ténèbres, le vide!
Pourquoi la mort injuste, impitoyable, avide,
M'avait-elle épargné? m'avait-elle ainsi pris,
Ce qui, seul, sur la terre était pour moi sans prix,
Mon espoir et mon but, ma seule raison d'être?
Pour fuir l'obsession qui torturait mon être,
Croyant que je serais mieux où je n'étais pas,
Vers des pays lointains, je dirigeai mes pas;
Mais les cieux les plus bleus, les cités les plus belles,
Les jardins où, des fleurs débordent les ombelles,
Me montrèrent en vain leur aspect captivant:
Je n'étais plus que l'ombre errante d'un vivant.
J'allais, comme en un rêve, au milieu des ténèbres;
Tout me semblait couvert d'épais voiles funèbres,
Automate de chair qu'agite un impulsif
Sans raison! — Tout à coup, je redevins pensif:
Une lueur se fit dans ma nuit. La voix tendre
De l'éternelle absente en moi se fit entendre,
Persuasive et dit mystérieusement:
« Ami, rentre en toi-même, apaise ton tourment.
« Le scepticisme vient toujours de l'ignorance,
« De la lâche apathie et de l'indifférence;
« Lis les grands inspirés; — apprends, éclaire-toi:
« L'Espérance immortelle est la sœur de la foi. »

Et je lus et relus ceux que, jeune, on effleure,
Les initiateurs indiens et tous ceux
Qui tinrent leurs regards attachés sur les cieux,
Ceux qui consolent quand on souffre, quand on pleure.

Pythagore, et Socrate, et Platon, le plus grand,
Jésus-Christ, dont le cœur et les membres saignèrent
Pour affirmer sa foi, tour à tour m'enseignèrent,
Dissipèrent mon doute, en me rassérénant.

Et puis, je me penchai sur les livres, les cartes
Où sont décrits et peints les mondes infinis,
Par Bacon et Képler, le génial Leibnitz,
Kant, Laplace, Newton, Malebranche, Descartes.

Là, point de charlatans, de dogmes exploiteurs,
Là, point d'obscurité, voulue et calculée,
Celle dont on couvrit, le monde — et Galilée;
Mais la vaste clarté qui tombe des hauteurs;

Là, point de lueur louche, obscure, sépulcrale,

Filtrant hideusement du néant des tombeaux;
Mais la splendeur qui sort des rêves les plus beaux,
La divine splendeur de la lumière astrale,

Qui se diffuse à flots des espaces sereins,
En répandant partout et la joie et la vie.
— Poursuivant, la pensée élargie et ravie,
J'interrogeai nos plus savants contemporains,

Les élus qui, de Dieu, possèdent la rétine,
Goëthe, Châteaubriand, Balzac, Sand, Michelet,
Claude Bernard, Pasteur, Figuier, Renan, Quinet,
Les poètes géants, Hugo et Lamartine.

Je lus Allan Kardec, l'apôtre au vaste esprit,
Le puissant précurseur du spiritisme, en France,
Celui qui, dans l'Enfer, apporta l'Espérance,
Le maître dont le livre est par Dieu même écrit.

Je lus Léon Denis, inspiré, plein de flammes,
Sage, chercheur, Delanne, érudit et profond;
Flammarion, Herschel, Pascal, Locke, Buffon,
Nus, Gibier, de Rochas, ces révélateurs d'âmes.

Tous étaient convaincus, tous croyaient fermement
A la survie, en Dieu, cause des causes, Etre
Des êtres, juste, immense, incompris par le prêtre,
Absolu, grand, parfait et bon infiniment.

D'autres, physiciens, chimistes, astronomes,
Gloires de la science et de l'humanité,
Laquelle n'aurait rien appris, rien inventé,
S'ils s'étaient du labeur montrés plus économes;

D'autres ont dû, niant tout d'abord, affirmer
Que les Esprits savaient prendre une forme telle
Qu'elle prouvait que l'âme était bien immortelle,
Et que de grands chercheurs sauraient le confirmer.

Et ceux qui témoignaient de pareils phénomènes,
C'était Wallace, aussi grand que Darwin, c'était
Tout ce que l'Angleterre en science comptait,
Tout ce qui surplombait sur les vagues humaines.

William Crookes, le plus illustre, à qui l'on doit
La découverte dont s'émut la terre entière,
— Celle du quatrième état de la matière,
Que Rœntgen utilise et Charpentier perçoit.

Myers, Lodge, Hodgson; Zœllner, en Allemagne;
Reichenbach, en Autriche; en Amérique, il n'est
Pas un seul des grands noms que le monde connaît,
Et que le spiritisme à sa cause ne gagne.

Aksakof, en Russie; à Milan, Lombroso
Qui, véhémentement, et très longtemps conteste
Le troublant phénomène, et qui, plus tard, l'atteste,
Apposent sur des faits bien contrôlés leur sceau.

Je m'arrête: trop longue est la nomenclature
De tous les grands esprits qui disent qu'ici-bas
Nos si précaires jours ne se terminent pas.
Il faudrait seulement de cette liste exclure

Les *morticoles*, qui vont battant le rappel
Près des logis de leurs pratiques décimées,
Fruits secs de maints concours, hâbleurs, farceurs, pygmées,
« Qui n'ont pas rencontré l'âme sous leur scalpel. »

Les savants patentés et la foule docile
Qui, sur leurs tréteaux va parfois les acclamer,
Malgré tout plus à plaindre encore qu'à blâmer,
Parce qu'elle est futile, ignorante, imbécile.

— Ainsi ton dévouement, ainsi tes jours passés,
Sans jamais murmurer, à m'alléger la tâche
Pénible, ô chère épouse, inlassable et sans tache,
Tout abnégation, — ce n'était point assez!

Pour qu'en moi la nuit fût de l'aurore suivie,
Pour dissiper mon doute et raviver ma foi,
Dont l'aile maintenant m'emporte auprès de toi,
Il a fallu le don suprême de ta vie!

Autrement, mon esprit incapable d'effort,
Endormi dans la chair, croupi dans l'ignorance,
Angoissé par la peur et la désespérance,
Aurait, en s'exhalant, cru qu'il était bien mort!

C'était peut-être aussi pour éviter la crise
Qui, maintes fois, arrive, hélas! en vieillissant,
Lorsque l'on s'aperçoit, perplexe, frémissant,
Qu'avec le cœur qui meurt, l'affection se brise.

Pas un effet sans cause. En la création,
Du zoophyte à l'homme et de la mousse au chêne,
Par de secrets anneaux, chaque chose s'enchaîne,
Et l'être, et l'astre, tout cède à l'attraction.

Ce n'est pas le hasard qui fit notre rencontre :
Le retour ici-bas nous ayant séparés,
Les aimants nous avaient l'un vers l'autre attirés
Invinciblement. Rien ne peut se mettre contre
Les décrets de l'amour tout-puissant, éternel,
Qui font les âmes sœurs et les âmes épouses,
Malgré les Esprits vains et les forces jalouses,
Tant dans le corps astral que dans le corps charnel.

Et maintenant, au fond de ma détresse affreuse,
Sous ton souffle inspiré mes yeux se sont ouverts,
Et m'ont fait entrevoir les lois de l'univers,
Du devenir de l'homme et de la vie heureuse.

Je ne puis bien longtemps ici rester, martyr,
Une invisible main semble entr'ouvrir ma cage,
Je sens que chaque jour, un peu, je m'en dégage,
Que mon âme palpite et voudrait bien partir !

De la terre quitter les rives désolées,
Et répondre à l'écho de tes lointains appels,
Voler aux mondes qui forment des archipels,
Que l'auguste Semeur lance à larges volées

Dans l'espace infini, sans bornes, incréé,
Et dans l'éther, substance unique, impondérable,
Fluidique aliment que l'Incommensurable
Verse à l'âme, comme un viatique sacré.

Quand le dernier moment sonnera pour mon être,
Quand quelque indifférent m'aura fermé les yeux,
Tu viendras me prêter ton concours précieux,
Détacher mes liens et m'aider à renaître.

Après l'état obscur, le jour diamanté
Des espaces, où rien ne périt ni se fane,
T'attend ; et ton corps blanc, être pur, diaphane,
Rayonnant de jeunesse, éclatant de beauté,

M'apparaîtra soudain. Mon ivresse, attendrie,
Alors s'augmentera d'un bonheur surhumain,
Quand tu me montreras le lumineux chemin
De la spirituelle et céleste patrie.

Dans l'éblouissement de l'aube du réveil,
Je t'accablerai de caresses éperdues ;
Nos deux âmes, en une âme seule fondues,
Dans des voiles tissés des rayons de soleil,

S'envoleront au sein de l'atmosphère pure.
— Pour qu'il en soit ainsi, pour que je puisse un jour
Aller te retrouver en l'éthéré séjour,
Il faut qu'en tout de toi je sois digne. — Je jure,

Tant que sera mon âme enclose en sa prison,
Tant qu'elle n'aura pas développé son aile,
De considérer même un penser infidèle,
Un regard convoiteur, comme une trahison.

Oh ! sous l'obsession de cet amour posthume,
Qui te fait plus vivante en mon cœur que jamais,
Je vis sans réagir, sans lutter désormais,
Heureux de constater qu'il m'use et me consume.

Continuer à vivre ? A quoi bon ? et pourquoi ?
Et pour qui ? —Tu n'es plus ! Tout me manque ! Les roses
Sont sans parfum. J'éprouve un dégoût pour les choses
Qui m'enthousiasmaient. Plus de but ! Vide ! Effroi

Poignant du lendemain ! Ennui qui m'épouvante !
Solitude partout, deuil partout, nuit partout !
Désespoir ! ! — Non. Ta voix murmure tout à coup,
Ta voix qui ne saurait pas être décevante :

« Continue à m'aimer, constant et cher ami,
« A projeter vers moi sans cesse ta pensée,
« Et ta fidélité sera récompensée,
« Quand tu cesseras d'être en la chair endormi ;

« Lorsque, ta mère et moi t'ayant servi de guides,
« Nous serons remontés dans l'éther lumineux,
« De l'hymen éternel nous souderons les nœuds,
« Et nous nous plongerons dans les divins fluides. »

Ces vers tristes, écrits aux lueurs d'un flambeau
Pâle, sont les derniers de moi qu'on pourra lire ;
Chère épouse, je brise à tout jamais ma lyre,
Et j'en mets les fragments épars sur ton tombeau.

14 août 1904.

JEAN ROUXEL.

AME DE L'AUTRE MONDE

Bien que nous ayons reçu cette intéressante communication depuis plusieurs mois, du Brésil, nous n'avons pu, vu l'abondance des articles qui attendaient la publication, la présenter à nos lecteurs, et nous sommes heureux de la placer aujourd'hui sous leurs yeux.

Sao-Paulo, 14 février 1904.

Monsieur le Directeur,

Il vient de se passer, ici, les 4 et 5 février, un fait extraordinaire, d'une réelle importance, et je crois de mon devoir de vous en informer. Vous jugerez si ce fait a le mérite nécessaire pour être publié. J'habite tout près de l'endroit où ces choses se sont passées, et je connais particulièrement les *victimes* et aussi les voisins, qui sont de braves gens, incapables d'un mensonge, surtout en cette matière. Ci-joint un morceau du journal qui a publié la chose. J'en fais la traduction du portugais :

Journal *A Platea*, du 6 février 1904.

« Un cas extraordinaire se passe en ce moment du côté du quartier *Barra-Funda*, et qui donne lieu à de longs commentaires. Le temps nous manquant, nous ne pouvons nous étendre sur ce fait comme il le mérite. Par conséquent, nous allons le raconter en peu de lignes :

« *José Bausso*, coiffeur, établi rue de la *Barra-Funda*, n° 42 A, devint veuf, il y a six mois ; il se fiança avec une jeune compatriote âgée de 17 ans, et se remaria avant-hier.

« Pour le moment, toutes ces choses sont naturelles ; mais ce qui ne l'est pas, ce sont les faits surnaturels qui se passèrent après le mariage.

« La nuit des noces, les nouveaux époux, après leur entrée dans l'alcôve nuptiale, virent parfaitement l'ombre de la première femme de *Bausso ;* elle apparut, les menaçant par des gestes, de leur faire un mauvais parti. Les deux époux, épouvantés d'une apparition si inattendue, s'enfuirent au milieu de la rue et, par leurs cris, ameutèrent le voisinage. Un grand nombre de leurs voisins, et beaucoup d'amis, entrèrent dans la maison, la parcoururent en tous sens, mais ne trouvèrent absolument rien d'anormal.

« Un peu calmés par les paroles d'encouragement qui leur furent prodiguées par les voisins, les deux époux rentrèrent chez eux. Mais la pauvre petite femme montra immédiatement des signes de dérangement mental.

« La journée d'hier se passa sans aucun incident, et la tranquillité régna dans la résidence de *Bausso*.

« Mais la nuit passée, les scènes de la veille recommencèrent, et les époux *Bausso* durent se réfugier chez des voisins où ils racontèrent que l'ombre de la première femme s'était montrée de nouveau, malgré serrures et verroux,

Ce qui est plus extraordinaire, c'est que la pauvre jeune femme portait à son cou des signes matériels de la colère du fantôme. Le cou était plein d'ecchymoses, comme si une forte main l'avait voulu étrangler.

« La jeune femme déclarait à tous qu'elle avait parfaitement senti deux mains lui serrant le cou.

« La reproduction de ce cas tragique produisit, dans tout le quartier, une véritable alarme, et un prêtre fut appelé pour exorciser la maison. Cette cérémonie fut faite aujourd'hui.

« La femme de *Bausso* est devenue complètement folle, et le mari raconte l'occurrence telle que nous le faisons. Les voisins de *Bausso* racontent qu'il maltraitait sa première femme, et que, probablement, ce sont les remords qui causent les visions qui l'accablent.

« La police du district a été prévenue, et elle est en train de vérifier ce qu'il y a de plausible dans ce fait si étrange. Nous ne sommes plus à l'époque de croire à la manifestation de l'apparition des âmes de l'autre monde ! »

Pour en finir, j'ai vu avant-hier, la pauvre femme, qui, dans une voiture fermée, était transportée à l'hospice des aliénés, et, d'après mes informations, il m'a été bien prouvé que, dans la famille de la jeune épousée, il n'y avait jamais eu d'aliéné.

Votre frère en croyance.
MANFRED MEYER.

CHEZ MADAME NOEGGERATH

Une preuve remarquable d'identité d'un esprit.

Nos lecteurs se souviennent sans doute de la curieuse communication que nous avons rapportée dans le numéro d'avril dernier et qui fut obtenue chez Mme Noeggerath, en présence de Mmes Bardélia, médium, Marche et Matisse, et MM. Taton, ingénieur en chef de la marine en retraite, Dr Fink-Huguenot, et Roux-Delille.

L'esprit d'un prêtre nommé L.... B... s'était manifesté par coups frappés dans le mur et avait donné sur sa personne des renseignements qui avaient permis à « Bonne Maman » de se procurer un acte de l'état-civil et d'établir par ce moyen la parfaite identité de l'esprit.

Nous avons dit qu'aucun assistant ne connaissait de près ou de loin cet esprit qui, lui cependant, tenait à bien établir son individualité en donnant une nouvelle preuve, plus saisissante encore, de son identité. L'occasion ne devait pas tarder à se présenter.

Le vendredi 20 mai, M. Hugo d'Alési est invité à prendre part, en qualité de secrétaire, à une séance chez Mme Noeggerath. Mme Bardélia est à la table et voici ce qui se passe.

En même temps que M. Hugo d'Alési sent sa main prise par son guide habituel pour dessiner un portrait, la médium prétend qu'elle voit poser devant lui l'esprit de l'abbé L... B... Le portrait se poursuit, se développe rapidement et s'achève, et la médium, à qui il est présenté, affirme énergiquement reconnaître les traits très ressemblants de l'esprit qu'elle vient d'avoir sous les yeux. Mais cette affirmation, quelque intérêt qu'elle présente, n'est pas une preuve suffisante. Il faudrait une photographie. Or, comment l'obtenir ? Nous allons, à partir de ce moment, entrer dans le mystère, ou plutôt dans ce qui constitue un mystère pour les pauvres terriens, mais n'en est pas un pour le monde invisible qui nous entoure.

Quelques jours après cette séance, Mme Noeggerath reçoit la visite d'un M. A. F., qu'elle voyait depuis peu de temps et qui s'intéressait beaucoup aux phénomènes spirites. Elle le met au courant des séances obtenues avec l'esprit L... B... et auxquelles il n'a pas assisté. L'entretien fini, M. A. F. déclare tout à coup à Mme Noeggerath qu'il sera peut-être à même de lui fournir la photographie qu'elle désire, et cela, bien entendu, sans éveiller le moindre soupçon, soit dans la famille, soit dans la localité où l'entourage fréquentés de son vivant par l'abbé L... B...

Quels moyens devaient être employés pour cela ? Nous ne sommes pas autorisé à les révéler. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que le visiteur de Mme Noeggerath ne tardait pas à revenir la voir un jour de réunion et lui présentait, ainsi qu'à l'assistance, la photographie de l'abbé L... B... qu'il s'était procurée et qui fut aussitôt reconnue pour être celle du personnage représenté dans le dessin médianimique de M. Hugo d'Alési.

On rapprocha, pour les comparer, la photographie du dessin, et, tout en constatant l'exacte ressemblance des traits, on fut amené à faire cette remarque que la photographie représente un homme plus jeune que ne le montre le dessin, avec un visage plus maigre et une physionomie plus mélancolique, — cette photographie a été prise, sans doute, à sa sortie du séminaire, — tandis que le portrait médianimique le représente avec le sourire sur les lèvres, l'air plus fort et plus âgé, — ce qui n'a rien de surprenant, puisqu'il est mort à 34 ans.

Tels sont les faits, — dont il est permis de contrôler la véracité, — qui nous furent révélés par notre chère et vénérée Bonne Maman, la dernière fois que nous eûmes le plaisir de la voir, et de la féliciter en même temps d'avoir franchi allègrement le cap de la 83ᵉ année.

Oui, — nous sommes heureux de l'annoncer à ses nombreux amis, Bonne Maman est toujours vive, alerte et bien portante, toujours aimable aussi et vaillamment campée à son poste de combat, — le bon et rayonnant combat pour la paix et la lumière.

ALGOL.

POUVOIR MYSTÉRIEUX SUR LES ANIMAUX

Réçit de M. Early Wilmoth.

Sir Early Wilmoth, ethnographe et voyageur anglais, raconte dans *Ueber Welt*, ce qui suit :

L'Inde, malgré sa décadence, offre encore bien des merveilles de nature à surprendre notre savante Europe. Ainsi beaucoup d'Indiens possèdent un pouvoir mystérieux sur les animaux féroces tels que le jaguar, la panthère, le léopard, le tigre. Dans le cas dont Sir Early Wilmoth rend compte, le magicien, possédant le pouvoir mystérieux sur les fauves, était un vieillard de 80 ans, maigre et débile, qui sans assurer le pouvoir de ses conjurations pour une chasse au tigre projetée, accompagna cependant les chasseurs. Une heure après leur départ à la chasse, le magicien les fit arrêter devant un petit pré, qui paraissait plutôt convenir à un porc ou à un chevreuil, que devoir céler un tigre. Sur une question qui lui fut adressée, le magicien répondit : « Et cependant je suis sûr que le tigre est ici ! » — On traversa le pré sans rien voir. On peut se figurer notre désappointement. Mais en traversant le pré encore une fois, les chasseurs aperçurent un tigre caché sous un arbre. Se voyant découvert l'animal se leva, passa devant les éléphants, que nous employons ordinairement pour la chasse aux tigres, et se dirigea vers un coin du pré, et après quelques instants se retourna comme indécis, regardant stupéfait les chasseurs. Une balle explosible dans l'oreille eût vite raison du tigre. La conduite de l'animal avait été tout à fait incompréhensible pour les assistants. — Le magicien fit tinter ensuite, comme la première fois, une clochette qu'il portait avec lui, et il conduisit tout droit les chasseurs sur un autre tigre, qui fut tué comme le premier. En cinq jours furent ainsi tués six tigres. Mais il fallut alors renoncer à la chasse, parce que le magicien refusa de continuer ses opérations malgré l'offre d'une forte somme.

JOSEPH DE KRONHELM.

UN CAS REMARQUABLE

The Daily Mail, journal anglais très répandu non seulement en Angleterre mais dans le monde entier, raconte le fait intéressant suivant :

« En février 1895, on condamnait à mort un domestique, John Lee, qui était accusé d'avoir assassiné, à Londres, une vieille demoiselle, chez laquelle il servait depuis plusieurs années. Mais John Lee, aussi bien pendant l'instruction que pendant son procès, protestait énergiquement de son innocence. Le jour où il devait être pendu (la pendaison étant en usage selon la loi anglaise) se manifesta un phénomène extraordinaire : la bascule de

l'échafaud, qui devait déclancher et laisser tomber le corps dans le vide, ne fonctionna pas. Trois fois le bourreau renouvela ses tentatives, mais en vain. La bascule fonctionnait parfaitement quand le condamné ne se trouvait pas sur l'échafaud, mais dès qu'on y plaçait John Lee la bascule ne bougeait plus. Les juges et le procureur, qui étaient présents à l'exécution, restèrent perplexes devant ce phénomène étrange. Après de longues délibérations on renonça à l'exécution de John Lee, et il demeura « l'homme qu'on n'a pas pu pendre ». — Or, le condamné ne cessant pas de continuer à exprimer son innocence, le procureur ordonna une seconde instruction et une révision du procès, et le mois passé, la Cour suprême fit mettre John Lee en liberté.

Ce fait extraordinaire a fait une grande impression sur les juges et le public.

JOSEPH DE KRONHELM.

RÉPONSE A LA QUESTION

posée par M. de Rochas à ses lecteurs (page 538 de la *Revue Spirite* de septembre 1904

Opinion d'un lecteur de la Revue.

Joséphine ne devrait pas être mise au courant de ce qu'elle a révélé en sommeil magnétique, touchant son avenir.

En agissant autrement, en lui désignant, par exemple, l'individu qui doit l'*aimer* d'abord, puis l'abandonner, on exciterait sa curiosité, on lui donnerait, en un certain sens, la suggestion de se trouver sur les pas de l'homme fatal.

Touchée par la pensée qu'elle est aimée, la femme perd souvent ses moyens de défense ; elle obéit à un entraînement naturel, sans songer à ses conséquences.

En laissant tout ignorer à Joséphine, on n'endosse aucune responsabilité ; on n'a aucune part dans les événements éventuels.

Il en serait autrement si, par des confidences qui n'ont en somme aucune base solide, on faisait naître ces événements.

L'intérêt que doit inspirer Joséphine veut cependant qu'on la suive pour lui dire, *à point*, comme le Méphisto à la Catherine de Faust : « Ne donne un baiser ma mie, que la bague au doigt. »

Et si le « destin » s'accusait devoir s'accomplir, comme Joséphine l'a pronostiqué, il y aurait alors, — mais alors seulement, — à prévenir l'intéressée : Les supplications à Dieu ne peuvent-elles, aidées d'une volonté ferme, détourner des malheurs dont l'origine est dans notre libre arbitre ?

UN LECTEUR.

NÉCROLOGIE

Nous avons appris par des frères spirites le départ pour l'Au-delà de notre ami Corcol, médium à incarnations très puissant. Nous adressons à sa famille nos plus sincères souhaits de condoléances et à l'ami qui nous a quitté un : « Au Revoir ».

M. H. Durand nous apprend le dégagement de son oncle M. le commandant Deprimoz, qui fut toujours un abonné fidèle de la *Revue*, autant qu'un ami sûr de nos chers disparus M. et Mme P. G. Leymarie. Nous regrettons vivement ne pas avoir, sur ce défenseur de notre cause, les renseignements que possédait si bien notre chère Directrice, qui aurait certainement rendu à ce vaillant les hommages qui lui étaient dus. La *Revue* lui envoie ses meilleures pensées et remercie M. Durand de l'avis qu'il a bien voulu nous donner de ce départ.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES DU XLVII^e VOLUME

ANNEE 1904.

Le Gérant : P. Leymarie.

Paris. — Typ. A. Davy, 52, rue Madame. — *Téléphone.*